dx
2602
FQ
2360
W97
1112
1860
SHPS

F. ROY, éditeur, rue Saint-Antoine, 183, Paris.

LE

MÉDECIN DES FOLLES

PREMIÈRE PARTIE

L'HOTEL DU GRAND-CERF

I

Le 10 mai 1874, au nombre des voyageurs que le train express de Marseille emportait vers Paris, se trouvaient, installés dans un coupé-lit, un homme âgé déjà et une femme jeune encore.

Le premier paraissait avoir un peu plus de soixante ans. La seconde en avait trente-cinq à peine.

L'homme, grand et mince, de constitution vigoureuse, de tournure distinguée, *gentleman* enfin dans toute sa personne, comme disent les Anglais, avait sous sa cape de touriste des cheveux grisonnants, coupés très courts.

De longs favoris presque blancs encadraient son visage sympathique aux traits réguliers.

Sur son *suit* de drap quadrillé se croisaient deux courroies de cuir verni soutenant d'un côté une sacoche en chagrin noir, munie d'une serrure à secret, et de l'autre une énorme jumelle dans son écrin de maroquin fauve.

La jeune femme, svelte et délicate, belle d'une beauté touchante, et plus gracieuse encore que belle, s'enveloppait dans une ample pelisse garnie de précieuses fourrures du Canada.

Elle appuyait sur l'épaule de son compagnon sa tête nue, couronnée d'une admirable chevelure blonde en désordre.

La pâleur mate de ses joues était inquiétante. — Un large cercle de bistre estompait le contour de ses paupières et donnait une expression douloureuse à ses grands yeux d'un bleu profond où des flammes passagères luisaient pour s'éteindre aussitôt.

Toutes les minutes à peu près ses petites mains se mettaient à trembler, comme prises d'un frisson soudain.

Nous ne tarderons point à faire ample connaissance avec ces deux personnages qui doivent jouer un rôle important dans notre récit.

En ce moment, il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que le passeport du gentleman portait ce nom et ces indications : *Maurice Delarivière, sujet français, banquier, résidant à New-York, voyageant avec sa femme.*

Un gémissement faible s'échappa des lèvres de madame Delarivière, en même temps qu'un tressaillement nerveux secouait tout son corps.

Le banquier prit vivement les deux mains mignonnes de sa compagne et les pressa dans les siennes avec une tendresse infinie, en attachant un regard rempli d'angoisse sur la douce figure décolorée qui pesait si peu sur son épaule.

— Jeanne... chère Jeanne, tu souffres ? — demanda-t-il.

— Non, mon ami... non, je t'assure... — répondit la jeune femme d'une voix faible, mais singulièrement harmonieuse.

— Je voudrais te croire, mais c'est impossible... — Pourquoi es-tu si pâle ? — Pourquoi tes mains sont-elles brûlantes ? — Tu as la fièvre... je le sens bien...

— Un peu de fièvre, peut-être... oui... Mais il n'y a rien là qui te doive inquiéter... — Quelques heures de repos suffiront pour chasser ce léger malaise... — Un baiser de notre fille et je redeviendrai forte et vaillante comme je le suis toujours... — Dans combien de temps verrons-nous Edmée?...

— Aujourd'hui même, car il est plus de minuit...

Madame Delarivière s'était soulevée.

— Alors, aujourd'hui même je serai guérie... — dit-elle en souriant.

— Je l'espère et j'y compte... — reprit le banquier. — Je n'en ai pas moins été bien faible en cédant à tes désirs et je me reproche cette faiblesse.

— Je ne te comprends pas... — murmura la jeune femme.

— C'est pourtant très simple... — Il fallait te contraindre à prendre à Marseille deux jours de repos... — C'est vite passé, quarante-huit heures!... et tu ne souffrirais point et je n'aurais aucune inquiétude...

— De l'inquiétude pour un malaise passager, dont la fatigue est l'unique cause, c'est de la folie pure ! — s'écria la jeune femme.

— Oui, c'est de la folie, grâce à Dieu ! Mais que veux-tu ? je t'aime tant ! — — Quand il s'agit de toi, quand la pensée me vient que tu pourrais courir un danger, mon esprit se trouble et je déraisonne...

— Eh bien ! rassure-toi vite, car en supposant que je sois malade, ce que je n'admets aucunement, — la guérison est proche, et voici que déjà je me sens mieux... — Le sommeil me gagne... je vais dormir...

En disant ce qui précède, madame Delarivière, après avoir affectueusement serré les mains qui s'unissaient aux siennes, appuya de nouveau sa tête sur l'épaule de son mari, et ferma les yeux.

L'excessive fatigue de la jeune femme n'était que trop naturelle, et quelques lignes suffiront pour en expliquer les causes.

Maurice Delarivière, d'origine française et de famille parisienne, s'était fixé en Amérique dix-sept années auparavant, à la suite d'événements qui nous seront connus, et la maison de banque fondée par lui à New-York prospérait au delà de ses plus ambitieuses espérances.

M. Delarivière avait une fille de seize ans, née en Amérique, mais pour laquelle il voulait une éducation toute française. En conséquence, et quoiqu'il parût bien pénible à la jeune mère d'être séparée de son enfant, Edmée vivait depuis l'âge de sept ans dans un pensionnat très distingué des environs de Paris.

Hâtons-nous d'ajouter que tous les deux ans M. et madame Delarivière venaient en France visiter leur fille.

Cette année-là, le banquier songeait sérieusement à liquider sa maison, à la céder à quelque riche capitaliste, et à se retirer des affaires pour jouir en paix de sa grande fortune.

En vue de la liquidation projetée, il profitait de son voyage pour régler lui-même ses comptes avec diverses maisons de banque où ses intérêts se trouvaient engagés.

Débarqué à Portsmouth en arrivant de New-York, il se rendit à Londres et reçut de son correspondant deux millions en valeur sur Paris. — Un vapeur le conduisit à Lisbonne, de Lisbonne il toucha à Cadix, de Cadix à Gibraltar, de Gibraltar à Valence en Espagne, de Valence à Barcelone, et de Barcelone à Marseille.

Ce voyage était trop long et trop pénible pour une femme d'une nature frêle et nerveuse; aussi madame Delarivière était brisée, anéantie, à bout de forces, en arrivant à Marseille.

Le banquier lui proposa de faire dans cette ville une halte nécessaire à sa santé.

L'impérieux désir d'embrasser sa fille sans retard ne lui permit point d'accepter cette offre... — Elle voulut partir et partit; mais, aveuglée par la tendresse maternelle, la jeune femme présumait trop, sinon de son courage, du moins de sa vigueur.

L'excès de la fatigue avait amené la fièvre, et, à mesure que passaient les heures, cette fièvre devenait de plus en plus intense.

Entre Marseille et Lyon madame Delarivière, engourdie par la trépidation continue de l'express, subit une sorte de prostration que son mari prit pour du sommeil.

A Lyon, le train s'arrêtait pendant douze minutes.

Jeanne, que le brusque passage du mouvement à l'immobilité ranima, sortit pour un instant de sa fiévreuse somnolence et rouvrit les yeux.

— Veux-tu prendre quelque chose au buffet? — lui demanda M. Delarivière.

— Merci, mon ami, — répondit-elle — je n'ai pas faim...

— Ne puis-je au moins te faire apporter un bouillon? — poursuivit le banquier.

Jeanne secoua la tête.

— Le bouillon des buffets ne m'inspire aucune confiance, — dit-elle avec un sourire vague.

— Il faut cependant te soutenir.

— Eh bien, donne-moi un peu de vin d'Espagne. — Cela me soutiendra jusqu'à Dijon, et j'essayerai de descendre au buffet.

— Te trouves-tu mieux?

— Oui, beaucoup mieux... — La mer m'avait brisée... Il me semble que le chemin de fer me repose...

— Que Dieu en soit béni!

M. Delarivière avait ouvert une valise placée dans le filet du compartiment. Il en tira une bouteille habillée de cuir fauve et coiffée d'un gobelet en argent ciselé, et il remplit ce gobelet de vin de Xérès dont chaque goutte, en tombant, scintillait comme de l'or liquide.

Jeanne savoura lentement ce breuvage généreux; un nuage rose s'étendit aussitôt sur ses joues pâles.

— Ah! cela fait du bien... — murmura-t-elle. — C'est la vie!... je me sens renaître... Décidément nous avons eu raison de partir.

— Tu le voulais, — répliqua le banquier, — j'ai cédé comme toujours, mais combien il eût été plus sage d'agir ainsi que je le souhaitais et que je te suppliais de le faire... — Un paquebot t'aurait conduite en quelques heures de Portsmouth au Havre; les trains de marée font du Havre un faubourg de Paris, et depuis bien des jours, heureuse et sans fatigue, tu serais auprès de notre fille...

— Oui, c'est vrai, mon ami, mais...

— Mais quoi?

— Pour cela, il eût fallu me séparer de toi... et je ne le voulais pas... et je faisais bien, puisque nous allons arriver au but... — Nous ne nous serons pas quittés d'une heure!... Qu'importe un peu de fatigue pour un tel résultat...

— Chère... chère femme!... — murmura M. Delarivière en entourant Jeanne de ses bras, en la pressant contre sa poitrine, et en appuyant ses lèvres sur son front et sur ses cheveux.

L'express avait repris sa marche, et courait vers Paris à une vitesse de soixante kilomètres à l'heure.

La jeune femme s'engourdissait de nouveau et paraissait dormir.

A Dijon, M. Delarivière la tira de son assoupissement

— Tu m'as promis de prendre un peu de nourriture ici, ma chérie, — lui dit-il. — Tiens ta promesse...

— Je le voudrais, — répondit-elle. — Mais je sens que cela me serait impossible... — Mon estomac refuserait d'accepter la moindre parcelle d'aliments... — D'ailleurs, je n'ai besoin de rien... que de sommeil...

Un redoublement de fièvre amenait à sa suite une somnolence de plus en plus lourde.

Le banquier n'insista pas et suivit d'un œil effrayé les phases du malaise grandissant.

II

Quoique plongée dans un engourdissement quasi-léthargique, la jeune femme souffrait beaucoup, il était impossible d'en douter.

De faibles gémissements s'échappaient de ses lèvres entr'ouvertes, des gouttes de sueur collaient à son front les mèches éparses de ses cheveux blonds, ses paupières abaissées tressaillaient comme les ailes d'un papillon qui va prendre son vol.

Une heure environ se passa ainsi, puis madame Delarivière essaya de se soulever, et l'une de ses mains s'agita, cherchant la portière du coupé.

Il était difficile de se méprendre à la signification de ce geste. — Jeanne, oppressée, ne respirant plus, essayait machinalement d'ouvrir le carreau mobile.

Le banquier comprit le désir de sa femme et s'empressa de faire glisser la vitre dans sa rainure.

Une bouffée d'air vif et froid entra dans le compartiment.

Madame Delarivière parut d'abord l'aspirer avec délices, puis elle devint mortellement pâle, elle porta ses deux mains à son front en laissant échapper une plainte sourde, et retomba en arrière sur la poitrine de son mari.

Elle avait perdu connaissance.

— Mon Dieu! — s'écria le banquier comme si quelqu'un avait pu l'entendre et lui venir en aide, — mon Dieu!... elle est évanouie!! Que faire?...

La situation devenait grave, en effet.

M. Delarivière, en proie à un effarement facile à comprendre, perdait absolument la tête auprès de cette femme adorée qui lui semblait mourante... — Son inexpérience était absolue ; — il ne savait que tenter et quel parti prendre.

L'imminence possible du péril lui rendit cependant un peu de sang-froid... Il tira de sa valise un flacon de cristal bouché à l'émeri et renfermant des sels

anglais d'une grande énergie, et il approcha ce flacon des narines de Jeanne.

L'effet produit fut presque immédiat.

Madame Delarivière fit un mouvement léger, respira fortement à deux ou trois reprises, rouvrit les yeux et revint à elle-même.

— Il m'a semblé que j'allais mourir... — balbutia-t-elle sans avoir conscience de ses paroles.

— Jeanne, mon enfant chérie ! — murmura le banquier en l'enveloppant de ses deux bras, — tu luttes en vain contre le mal et tes souffrances sont plus fortes que ton courage.

— C'est vrai... j'ai le front pris dans un cercle de fer... je brûle et je tremble à la fois... on dirait que l'air me manque tant ma poitrine est oppressée...

— Il est impossible de continuer ce déplorable voyage en de telles conditions... — fit vivement M. Delarivière.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'à la première halte de l'express nous quitterons le train...

— Quitter le train ! — s'écria la jeune femme en se ranimant tout à coup. — Parles-tu sérieusement?

— Sans doute... — Nous ferons maintenant ce que nous aurions dû faire avant de partir de Marseille... — Ton malaise et ta faiblesse augmentent... la nécessité du repos s'impose de façon impérieuse...

— Allons, tu n'y penses pas! — reprit avec vivacité madame Delarivière, — je suis souffrante, c'est vrai, mais ma souffrance résulte de la fatigue et cette fatigue est inévitable... — Nous arrêter alors que quelques heures à peine nous séparent de Paris ! je n'y consentirai jamais ! — Tiens, me voilà plus forte... Me voilà presque remise... — La pensée que chaque minute me rapproche de notre fille est pour moi le plus souverain des remèdes... — Regarde-moi... Ai-je l'air d'une malade ?

Et la jeune femme, en parlant ainsi, tournait vers le banquier son doux visage souriant, mais dont les efforts héroïques qu'elle faisait sur elle-même ne pouvaient atténuer l'altération profonde.

— Tu cherches à me rassurer, chère Jeanne! — murmura M. Delarivière dont les larmes difficilement contenues obscurcissaient le regard.

— Non, je te jure que je me sens aussi bien que possible...

La jeune femme ne mentait pas. — A la crise violente qu'elle venait de subir succédait un moment de calme relatif.

Elle reprit :

— Parlons d'Edmée... — Tes réflexions sont faites?... Ta détermination est irrévocable?... Nous retirons du pensionnat notre chère enfant?...

— Sans doute, puisque son éducation est terminée...

— Et nous l'emmenons à New-York avec nous?

— N'est-ce pas ton désir?

La voiture ne tarda point à s'arrêter devant l'hôtel du Grand-Cerf. (Page 13.)

— Mon désir ardent, tu le sais, est de me réunir à ma fille, mais tu sais aussi combien je souhaiterais ne plus quitter mon pays natal...

— Oui, je n'ignore pas que ton rêve est de te fixer en France et d'habiter Paris...

— Ou ses environs... — Il y a des propriétés si jolies autour de la grande ville, et notre Edmée y deviendrait si vite tout à fait parisienne.

— Ce rêve se réalisera, je te le promets....

— Bientôt? — demanda joyeusement madame Delarivière.

— Avant un an...

— Un an ! comme c'est long !... — soupira la jeune femme.

— Sans doute, mais nous devons cette fois encore retourner à New-York, tu le comprends, pour y mener à bonne fin la liquidation de ma maison de banque, et surtout pour y accomplir le grand acte, l'acte sacré, qui grâce au ciel est maintenant possible, et qui sera la juste et trop tardive récompense de ta tendresse et de ton dévouement.

Jeanne baissa les yeux comme aurait pu le faire une jeune fille. — Un beau nuage pourpre chassa la pâleur de ses joues, mais elle ne répondit pas.

Quelques minutes de silence succédèrent aux dernières paroles que nous venons de reproduire.

Le banquier rompit ce silence.

— Tu seras heureuse alors, n'est-ce pas ? — reprit-il.

— Ah ! oui, bien heureuse ! — s'écria Jeanne, — trop heureuse !... et je me demande comment j'aurai pu mériter un si grand bonheur...

— En étant la plus parfaite des femmes, la meilleure des mères.

Madame Delarivière allait répondre, mais un tremblement convulsif arrêta les mots sur ses lèvres et la secoua de la nuque aux talons.

Elle ramena sur elle ses fourrures un instant écartées.

— J'ai froid ! — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte. — J'ai bien froid !

— Veux-tu que je lève cette glace?

— Oui, je t'en prie !...

M. Delarivière s'empressa d'obéir et poursuivit :

— Comment te trouves-tu maintenant?

— Je ne sais ce que j'éprouve... Ma tête est en feu... Mon corps est transi... Chaque secousse du chemin de fer retentit dans mon cerveau et l'ébranle... Il me semble que mes tempes vont éclater...

— Appuie-toi sur moi, chère bien-aimée... je te réchaufferai dans mes bras...

La jeune femme se blottit comme un oiseau blessé contre la poitrine de son mari qui sentit ses membres délicats grelotter et brûler à la fois.

La fièvre reprenait une intensité nouvelle et véritablement effrayante. — Une angoisse profonde s'emparait de l'esprit du banquier qu'assiégeaient les plus sombres pressentiments.

De minute en minute, de seconde en seconde, l'oppression de Jeanne redoublait, et sa respiration devenait sifflante et saccadée en même temps qu'une sueur froide mouillait ses tempes.

Le train filait avec une rapidité vertigineuse, ne s'arrêtant qu'aux grandes stations.

M. Delarivière avait entendu nommer successivement Les Laumes, Tonnerre, Laroche, Montereau....

Il était trois heures du matin.

Une heure et demie encore, et l'express entrerait en gare de Paris.

Les premières lueurs du jour naissant traçaient une ligne pâle à l'horizon. Déjà les collines, les arbres, les poteaux du télégraphe commençaient à se dessiner sur le fond gris du ciel, et à peine entrevus disparaissaient sous les panaches de fumée vomis par la machine.

Tout à coup Jeanne poussa un profond soupir, son corps s'agita comme secoué par l'étincelle d'une pile électrique, puis, s'immobilisant, se raidit...

M. Delarivière, effaré, regarda le visage de sa compagne, et ce fut à son tour de frissonner.

Les yeux largement ouverts de la jeune femme étaient fixes et sans regard; aucun souffle ne semblait s'échapper de ses lèvres blanches. — Le banquier posa sa main tremblante sur le côté gauche du corsage et ne sentit plus battre le cœur.

Un évanouissement bien autrement effrayant que le premier venait d'anéantir madame Delarivière.

A cette minute précise le train, qui depuis un instant se ralentissait, s'arrêta, et l'on entendit des voix monotones répéter :

— Melun... Melun...

Le banquier, qui sentait sa raison s'égarer, ouvrit en toute hâte la portière et cria de toutes ses forces à deux ou trois reprises :

— Au secours! au secours!

Les employés accoururent auprès du coupé d'où partaient ces cris.

— Que se passe-t-il, monsieur? — demanda le chef de train en escaladant le marchepied.

— Ma femme se meurt... — répondit le banquier. — Prêtez-moi votre aide, je vous en supplie, pour la porter dans une salle d'attente de la gare... — Continuer le voyage en ce moment est impossible... je n'irai pas plus loin...

— A vos ordres, monsieur.

Les gardes de nuit, le chef et le sous-chef de gare s'étaient énalcés vers le coupé-lit. — Bon nombre de voyageurs, réveillés par cet incident dramatique, avaient quitté leurs compartiments et formaient un groupe curieux auprès de la portière ouverte.

III

Le chef de train était un homme d'une grande obligeance et d'une vigueur peu commune.

Il prit dans ses bras madame Delarivière toujours inanimée et la porta sans aide jusqu'au bureau du chef de gare, où il la déposa avec des précautions infinies sur un large fauteuil.

Un des hommes d'équipe le suivait avec la valise, les couvertures et les menus objets appartenant aux voyageurs et qui se trouvaient dans le coupé-lit.

— Impossible de décharger ici vos bagages, monsieur... le temps nous presse... — dit le chef de train au banquier.

— Faites-les déposer à la consigne à Paris, je vous prie..., — répliqua ce dernier. — Mon nom : *Maurice Delarivière*, est sur les plaques de cuivre de tous les colis... — J'en ai cinq... — Voici le bulletin.

— Ce sera fait, monsieur...

— Et croyez bien à toute ma vive gratitude...

Deux secondes après ces paroles échangées, le train repartit à toute vapeur, avec près de dix minutes de retard.

La jeune femme évanouie ne pouvait rester dans le bureau où on l'avait recueillie provisoirement.

A cette heure matinale, aucune voiture ne se trouvait à la station.

Le chef de gare donna l'ordre à l'un de ses employés d'aller quérir un véhicule quelconque chez le loueur le plus proche.

— Je serai revenu dans vingt minutes ou une demi-heure... — dit cet homme en s'éloignant.

Jeanne continuait à ne donner aucun signe de vie.

M. Delarivière, agenouillé près du fauteuil, tenait dans ses deux mains les mains glacées de sa compagne, et, les yeux fixés sur son doux visage affreusement pâle, épiait le moindre tressaillement des paupières ou des lèvres. — Mais, hélas! ce visage conservait la terrible immobilité du marbre.

De grosses larmes tombaient une à une sur les joues du banquier, qui s'absorbant dans sa douleur ne les sentait pas couler.

Le temps passait.

L'employé revint, amenant une de ces voitures étonnantes qu'on rencontre encore de temps en temps en province ; une petite calèche sexagénaire, fermée par des rideaux de cuir glissant sur des tringles rouillées, et attelée d'un bidet chétif, aussi maigre que la monture légendaire de don Quichotte.

M. Delarivière, à qui le chef de gare vint gracieusement en aide, assit ou plutôt coucha la jeune femme sur la banquette du fond et étendit sur elle les couvertures de voyage de manière à la protéger contre la vive fraîcheur du matin.

— Où faut-il vous conduire, bourgeois ? — demanda le cocher en blouse et en chapeau mou.

— Je ne sais... — répondit le banquier, — je ne connais pas Melun et je ne saurais par conséquent désigner un hôtel...

Il se tourna vers le chef de gare pour l'interroger.

— Je vous recommande *l'Hôtel du Grand-Cerf*, — fit ce dernier, — c'est le meilleur de la ville... du moins il en a la réputation.

— Conduisez-moi donc au *Grand-Cerf*... et marchez lentement pour éviter les secousses et les cahots.

— Soyez paisible, bourgeois... nous allons rouler à la douce... D'ailleurs la guimbarde est suspendue...

M. Delarivière serra très affectueusement la main du chef de gare, mit une pièce d'or dans celle de l'homme d'équipe et prit place en face de Jeanne, sur la banquette du devant.

De la station à la ville la distance n'est pas grande.

Si lente que fût l'allure du cheval, la voiture ne tarda point à s'arrêter sur la place Saint-Jean, devant l'hôtel du Grand-Cerf.

Le banquier mit pied à terre et jugea du premier coup d'œil que le renseignement donné par le chef de gare était bon, et qu'il trouverait à coup sûr dans cette brave hôtellerie de petite ville le confortable que l'état de madame Delarivière rendait si nécessaire.

Il faisait maintenant grand jour.

Déjà les filles de service ouvraient les fenêtres de l'établissement, nettoyant, frottant, mettant tout en ordre avec une propreté flamande.

Dans une vaste cour attenante les garçons d'écurie pansaient les chevaux et lavaient les carrioles et les charrettes.

Au moment où la vieille calèche s'arrêta devant la porte, une jeune servante, vive et jolie fille aux yeux intelligents et aux dents blanches, s'élança pour ouvrir la portière.

Le banquier avait déjà mis pied à terre.

— Vite, une chambre, mon enfant, et la meilleure de la maison ! — dit-il à la jeune fille.

— Monsieur est seul ?

— Non, j'amène une malade à laquelle il faudra tous vos soins...

— Bien à votre service, monsieur... — Le premier est retenu par un Russe, mais nous avons un appartement de deux pièces, au second étage, dont les croisées donnent sur la place... — Deux croisées par chambre... Ça fera-t-il votre affaire ?

— Très bien... — Préparez-le !...

— Les lits sont tout prêts...

— Appelez donc quelqu'un qui m'aide à transporter ma femme, car elle est sans connaissance.

— Ah ! la pauvre dame !! — Je vous aiderai moi-même, monsieur, je suis forte.

— Et envoyez en toute hâte chercher un médecin.

— Tiennette ? — cria la jeune fille à une autre servante, qui demeurait immobile et curieuse sur le seuil, — va chercher le docteur, toujours courant, et ramène-le avec toi... — Tu diras que c'est pressé...

— Oui, Rose, je m'en y vas, — fit docilement Tiennette en prenant sa course.

— Maintenant, monsieur, — reprit la jolie bonne qui répondait au nom de Rose, — nous monterons quand vous voudrez...

M. Delarivière paya libéralement l'automédon rustique qui l'avait amené, et quelques minutes plus tard Jeanne, adroitement déshabillée par la servante, était étendue et chaudement couverte dans le lit à rideaux de cretonne à fleurs de l'une des chambres du deuxième étage.

Le banquier, pâle comme un condamné à mort, les yeux mornes, le front penché, regardait sa femme et, à la vue de cette sinistre et persistante immobilité, des sanglots étaient près de s'échapper de sa poitrine.

Ce lugubre silence effraya Rose. — Elle éprouva le besoin d'entendre le son de sa voix pour se rassurer.

— Monsieur, — dit-elle en poussant une porte qui laissa voir une seconde pièce spacieuse et confortablement meublée, comme l'était d'ailleurs la première, — vous avez là une chambre pour vous, très commode... Puis voici un cabinet de toilette près du lit, et il y a dans l'autre chambre une porte sur le couloir, qui vous permettra d'entrer et de sortir sans passer par ici.

— Tout cela est très bien... — murmura le banquier d'une façon machinale, car il avait à peine entendu.

— Et, — continua Rose, — si madame va mieux demain matin, comme c'est à espérer, elle pourra jouir sans se déranger d'un spectacle auquel bien des gens de Paris viendront assister... un spectacle comme on n'en voit pas souvent... Du moins on n'en a pas vu de pareil ici depuis longtemps... Et puis il y a des circonstances particulières et mystérieuses qui rendent la chose tout à fait intéressante... oui, monsieur... aussi cela fait un bruit d'enfer...

Rose se tut, attendant une question.

Elle l'attendit en vain. — M. Delarivière n'écoutait pas, et plus que jamais attachait ses regards sur sa bien-aimée Jeanne.

La jeune fille ne se découragea point et reprit :

— Ah! les fenêtres de la place Saint-Jean se louent un bon prix, et il n'y en a nulle part qui soient mieux situées que les nôtres. — Aussi nous ne savons auquel entendre, je vous assure, et nous en avons qui sont déjà louées cinquante francs pièce... C'est comme je vous le dis, oui, monsieur, cinquante francs pièce...

Le banquier, qui continuait à ne pas entendre, poussa un faible cri et s'élança vers le lit ; il avait cru voir la main de sa femme s'agiter. — C'était une illusion. — La main fine, aux doigts effilés couverts de bagues étincelantes, demeurait inerte et glacée.

Rose comprit à la fin qu'elle ne triompherait point d'une préoccupation si profonde.

— Je m'en vais, monsieur... — fit-elle. — Monsieur a-t-il besoin de quelque chose?

— Non, mon enfant...

— Monsieur prendrait peut-être un potage? — Dans cinq minutes il serait chaud

— Merci!...

— Alors, une tasse de lait?... — Nous en avons qui n'a pas son pareil... — Nos vaches sont si bien tenues qu'on vient voir leur étable par curiosité... — Une tasse de lait, hein, monsieur?

— Encore une fois, non!... — répliqua le banquier, presque avec impatience. — Je n'ai besoin de rien...

— Du reste, quand la patronne sera levée, — ce qui ne tardera guere à présent, — elle viendra voir monsieur... et si monsieur désire n'importe quoi, il pourra commander...

— Mon Dieu! mon Dieu! — murmura M. Delarivière se parlant à lui-même, mais assez haut pour être entendu, — le temps passe et ce médecin n'arrive pas!!

— Je descends voir si Tiennette est revenue, — reprit Rose vivement, — et je remonterai dire à monsieur ce que le docteur lui aura dit.

La jeune servante quitta la chambre.

Le banquier demeura seul auprès du corps adoré que l'étincelle de la vie avait peut-être quitté déjà.

IV

Aucune parole ne pourrait donner une idée du profond désespoir de M. Delarivière en face de cet évanouissement qui ressemblait à la mort bien plus qu'à la catalepsie.

Le malheureux vieillard s'agenouilla près du lit, ses sanglots longtemps contenus éclatèrent et, couvrant de baisers les mains froides de Jeanne, il balbutia :

— Elle est donc morte!... morte sans m'avoir donné un dernier regard, un dernier soupir, une dernière parole!... Morte en pleine jeunesse, quand de si longues années lui semblaient promises!... — Non ce n'est pas possible!... Dieu est bon!... il n'aurait pas voulu m'accabler ainsi au moment où l'avenir était souriant pour elle, et rempli pour moi d'espérance!... Il n'aurait pas brisé cette existence précieuse à l'heure où je pouvais effacer enfin l'unique tache du passé!... — Et le médecin n'arrive pas!... Et je suis impuissant devant cette créature angélique, à qui chaque seconde qui s'écoule enlève peut-être un dernier souffle de vie! Mon Dieu! Dieu de miséricorde, ne me prenez point ma douce compagne! Frappez-moi... brisez-moi... mais épargnez-la!... — J'ai assez vécu, prenez ma vie... mais laissez-la vivre pour sa fille... Jeanne, ma bien-

aimée Jeanne, tu n'es pas morte, n'est-ce pas?... Ouvre les yeux, je t'en supplie!... je t'implore à genoux!... — Ranime-toi et parle!... Réponds-moi! réponds-moi!...

Et le banquier se tordait les mains dans une agonie de douleur.

On frappa doucement à la porte.

M. Delarivière tourna la tête.

— Entrez... — murmura-t-il d'une voix à peine distincte.

Rose parut.

— Monsieur, — dit-elle, — c'est le docteur... — Le voici...

Et elle s'effaça pour laisser passer un homme de vingt-six ans, aux traits reguliers, dont la physionomie profondément intelligente et sympathique exprimait à la fois la douceur la plus grande et la volonté la plus énergique.

Ce médecin se nommait Georges Vernier.

M. Delarivière s'élança vers lui.

— Enfin, vous voilà, monsieur! — s'écria-t-il; — j'étais dans un brasier en vous attendant! Ma femme se meurt... — Sauvez-là, monsieur, sauvez-la! et jamais reconnaissance n'égalera la mienne, je vous le jure!

En disant ce qui précède il entraînait vers le lit le jeune docteur.

Ce dernier, touché de ce désespoir immense, répondit avec émotion :

— Comptez sur moi, monsieur... Tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai.

Il prit une des mains de Jeanne, appuya ses doigts sur le poignet et chercha les battements de l'artère; — puis il appliqua son oreille pendant quelques secondes sur le côté gauche de la malade, dont ensuite il écarta les lèvres et dont il souleva les paupières.

Le banquier suivait avec une indicible angoisse chacun de ses mouvements.

— Eh bien, docteur? — balbutia-t-il. — Eh bien?

Georges Vernier, absorbé dans ses observations, n'entendit pas ces mots presque indistincts.

Il colla pour la seconde fois son oreille sur la poitrine de Jeanne, à l'endroit du cœur, et il écouta de nouveau.

Une ou deux secondes s'écoulèrent; il se releva et se tourna vers le banquier, qui ne respirait plus et dont la paleur livide égalait celle de sa femme.

Le clair et ferme regard du docteur fit passer un frisson dans les veines de M. Delarivière.

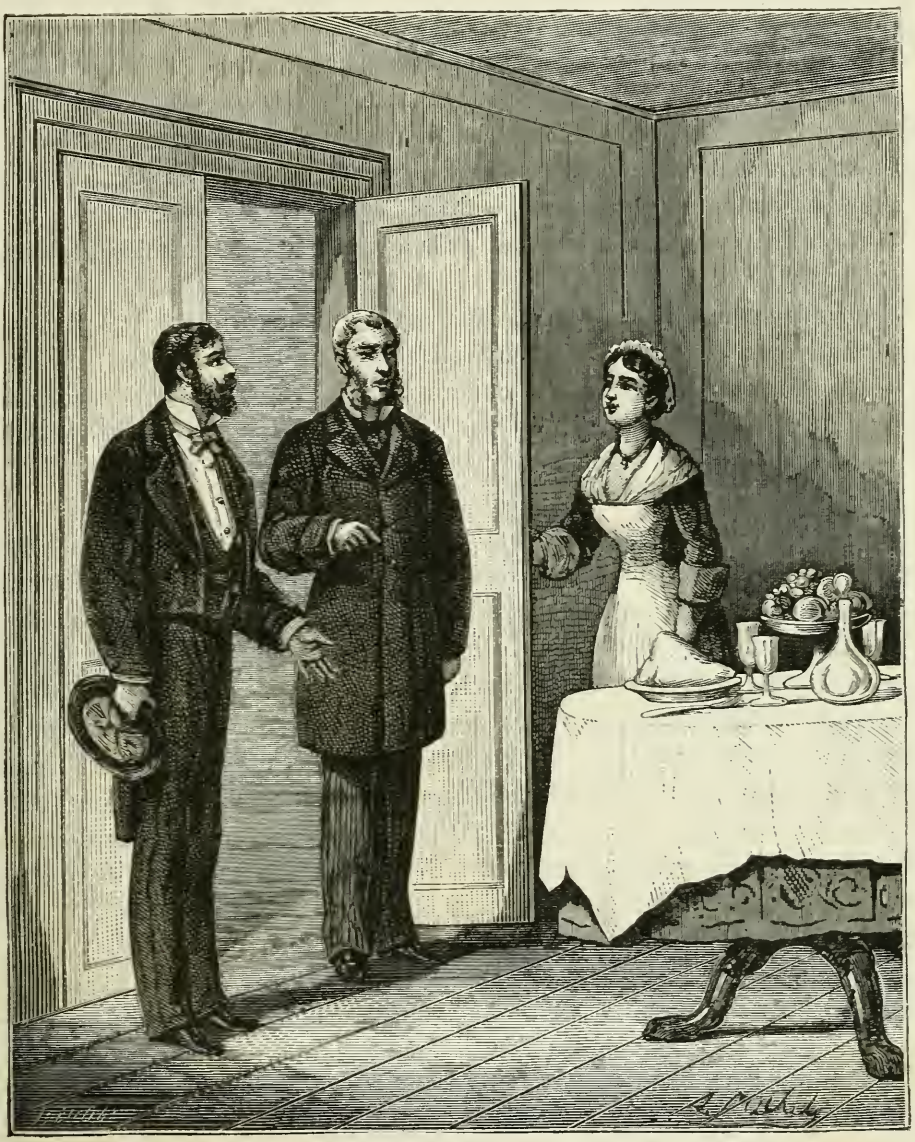
Il aurait voulu interroger, — il n'en eut ni la force ni le courage, — ses lèvres remuèrent, mais sans articuler un son.

— Votre femme est vivante, monsieur, — dit le jeune médecin.

L'excès de la joie peut foudroyer aussi bien que celui de la douleur.

Le banquier chancela.

— Vivante! — s'écria-t-il en joignant ses deux mains. — Vivante!... et vous la sauverez?...



Rose fit une belle révérence en voyant entrer Georges et le banquier. (Page 24.)

— Je crois pouvoir vous en donner l'assurance...

— Ah ! monsieur, ma fortune entière ne payerait pas assez cette parole !

Rose était restée curieusement sur le seuil de la porte entr'ouverte.

— Donnez-moi du papier, une plume et de l'encre, s'il vous plaît, mon enfant... — lui dit le médecin.

— Tout de suite, monsieur le docteur...

M. Delarivière s'était laissé tomber sur un siège. — La soudaine détente de

ses nerfs le rendait aussi faible qu'un enfant. — Des larmes abondantes sillonnaient ses joues.

Georges Vernier s'approcha de lui en disant d'un ton affectueux :

— Commandez à votre émotion, monsieur, je vous en prie ! — Il importe que vous soyez calme, car j'ai des renseignements à vous demander...

Le banquier fit sur lui-même un violent effort couronné de succès... — Ses larmes cessèrent de couler et il répondit presque avec fermeté :

— Me voici calme, monsieur, et prêt à vous donner tous les renseignements dont vous aurez besoin.

— Depuis combien de temps madame est-elle dans cet état?

— Depuis une heure un quart environ.

— Quelque grand chagrin, ou tout au moins quelque contrariété violente, ont-ils déterminé cette crise ?...

— Ni chagrin, ni contrariété...

— En êtes-vous sûr ?

— Absolument sûr... — Ma femme et moi nous venons de New-York, où je suis banquier... — Le but de ce voyage est de nous rapprocher de notre fille qui a été élevée en France et que nous allons reprendre avec nous... Nous sommes très riches et très unis... le bonheur de ma femme est sans nuages...

— La traversée de New-York à Paris a-t-elle été pénible ?

— Nous ne sommes pas venus directement... — D'importantes affaires m'appelaient en Angleterre, en Portugal, en Espagne, et enfin à Marseille... — Nous avons tenu la mer pendant plus d'un mois, et ce long voyage a fatigué beaucoup ma femme... — En débarquant à Marseille, une fièvre sourde la minait déjà... — J'aurais voulu la contraindre à prendre un repos de quelques jours qui me paraissait indispensable, mais elle avait hâte d'embrasser sa fille... — Elle a voulu partir... J'ai eu le tort de céder.

— Madame est-elle sujette à des crises de ce genre? à des évanouissements ?

— Elle est impressionnable et nerveuse... Deux ou trois fois en dix-huit ans, à la suite de malaises passagers, elle a perdu connaissance, mais c'étaient des défaillances sans gravité et qui ne duraient que quelques minutes. — Je dois ajouter que cette nuit même, en chemin de fer, elle avait subi l'une de ces courtes défaillances dont un flacon de sels anglais l'a tirée facilement.

En ce moment Rose entra dans la chambre et déposa sur une table ce qu'avait demandé le docteur, puis fit un mouvement pour se retirer.

— Attendez... — commanda le jeune homme, en s'asseyant et en prenant la plume; puis, tout en écrivant son ordonnance, il dit à M. Delarivière : — L'état de madame ne me semble pas assez grave pour vous causer de sérieuses inquiétudes... — il exigera cependant beaucoup de soins.

— Croyez-vous à une maladie de longue durée ? — demanda le banquier.

— Non, — j'espère ramener promptement le calme dans l'organisme troublé par un excès de fatigue qui, joint à une sensibilité extrême et agissant sur un tempérament très nerveux, a déterminé cet état cataleptique.

— Mon Dieu, — murmura le banquier saisi d'une nouvelle angoisse, — sommes-nous donc en présence d'une catalepsie ?...

— Oui, et il importe d'enrayer énergiquement un mal qui, passé à l'état chronique, devient difficile et presque impossible à combattre victorieusement... — Aujourd'hui ce mal est à ses débuts... — Je guérirai madame, j'en réponds, mais évitez pour elle dans l'avenir toute émotion trop vive, que cette émotion soit pénible ou joyeuse...

— Ah ! — s'écria le banquier, — mes efforts tendront désormais à faire vivre ma chère femme dans une atmosphère de tranquillité profonde et de calme absolu...

Georges Vernier tendit à la jolie servante le papier sur lequel il venait de tracer quelques lignes.

— Portez cette ordonnance chez le pharmacien dont l'officine touche à l'hôtel, — lui dit-il, — vous attendrez cinq ou six minutes, et, en même temps que la potion qu'il vous remettra, vous m'apporterez une cuillère d'argent...

— Oui, monsieur le docteur...

Et Rose quitta la chambre avec une vivacité qui faisait bien augurer de son prompt retour.

Le ciel au dehors était admirablement pur. — Le soleil levant dardait sur la façade de l'hôtel ses rayons déjà tièdes, mais les épais rideaux de cretonne, doublés de mousseline blanche, entretenaient dans la chambre une sorte de demi-jour crépusculaire.

Le docteur fit glisser les rideaux sur leurs tringles, ouvrit les deux battants d'une fenêtre, donnant ainsi un libre passage à l'air vif et à la clarté.

Ceci fait, il se rapprocha du lit, et pour la première fois il put voir en pleine lumière le visage de la malade.

Les traits de madame Delarivière, quoiqu'altéres par la souffrance et décolorés complètement, gardaient la gracieuse régularité de leurs lignes et leur expression d'ineffable douceur.

Georges Vernier fixa ses regards sur cette jolie tête jeune encore, tressaillit soudainement et fit un geste de surprise...

Ce visage lui rappelait d'une façon frappante une autre figure, une adorable tête virginale, dont le souvenir agitait son cœur et faisait battre à son pouls cent cinquante pulsations à la minute.

V

— Ah ! — se dit le docteur avec un trouble croissant, — je ne puis me méprendre... Ce n'est point un jeu de mon imagination abusée ! Ce sont bien les mêmes traits, les mêmes contours... C'est le même visage avec quinze ans de plus... — Ma mémoire est fidèle... En contemplant ces traits charmants et purs, il me semble revoir la gracieuse enfant qui m'est apparue si souvent à Saint-Mandé et sur les pelouses du bois de Vincennes avec ses compagnes, et à qui j'ai donné mon âme... — D'où vient cette ressemblance étrange ?... Est-il probable, est-il possible, que ce soit seulement un jeu de la nature ?...

Georges Vernier fut tiré de ses réflexions par le retour de Rose apportant la potion demandée et une cuillère d'argent.

Le jeune médecin prit ces objets et dit à M. Delarivière dont l'agitation faisait mal à voir :

— Du courage, monsieur, et du calme... — Je vous le répète, tout ira bien... — Aidez-moi, je vous prie, et soulevons doucement la madade...

Le banquier obéit.

Georges glissa des oreillers sous les épaules de Jeanne, qui se trouva presque assise sur son lit.

Il agita la fiole et remplit de son contenu le cuillère qu'il introduisit, non sans peine, entre les dents serrées de la jeune femme.

M. Delarivière, immobile et pâle, le visage encore humide de larmes mal essuyées, attendait, haletant, l'issue du combat de la science contre le mal.

Georges Vernier, sa montre à la main, regardait les aiguilles marcher sur le cadran d'émail.

Un silence profond régnait dans la chambre.

Dix minutes s'écoulèrent... Un siècle pour le banquier, dont le regard anxieux guettait le réveil de la compagne qu'il aimait mille fois plus que sa vie...

Le docteur, impassible et froid comme un homme sûr de lui-même, remplit la cuillère une seconde fois, et de nouveau fit absorber le liquide à la malade.

— Si je calcule bien, — dit-il ensuite, — l'effet attendu se produira quand dix minutes encore se seront écoulées.

— Dix minutes... — répéta M. Delarivière, et, d'une voix presque éteinte, il ajouta : — Souffre-t-elle ?

— Non, monsieur... — Dans cet état de léthargie, l'insensibilité du corps est absolue...

Le silence régna de nouveau.

Tout à coup, — au moment précis où s'achevait la dernière minute, — les

lèvres de Jeanne s'agitèrent et sa poitrine se gonfla dans un spasme nerveux.

Le banquier poussa un faible cri et voulut s'élancer.

Georges Vernier l'arrêta du geste, en même temps qu'il murmurait :

— Elle est sauvée, mais il importe qu'elle ne puisse ni vous entendre, ni vous voir... Il faut la laisser revenir à elle lentement, sans troubler ce réveil du corps et de l'âme... — Après la crise effrayante qui pouvait la tuer, le sommeil arrivera, grâce à la potion préparée à cet effet, un sommeil invincible, inévitable, mais en même temps doux et réparateur.

— Et ce sommeil se prolongera longtemps?...

— Je ne saurais assigner à sa durée une limite précise, mais n'ayez aucune inquiétude désormais. . je vous dis et je vous affirme que madame est sauvée...

M. Delarivière saisit les deux mains du docteur et les serra dans le siennes avec une profonde effusion de reconnaissance, tandis que ses yeux se mouillaient de nouveau ; mais cette fois c'étaient des larmes de joie.

Les membres de Jeanne, roidis jusqu'à ce moment comme ceux d'un cadavre, commençaient à reprendre la souplesse de la vie. — Les paupières frémissaient, prêtes à se disjoindre.

On frappa doucement à la porte.

Le docteur ouvrit lui-même et la maîtresse de l'hôtel du *Grand-Cerf*, madame Loriol, entra dans la chambre sur la pointe du pied.

C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, toute rondelette et de fort bonne figure.

Le docteur mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander de parler bas et désigna de la main M. Delarivière.

Madame Loriol s'approcha du banquier, lui fit une révérence de dignité première et lui dit, en ayant soin de mettre une sourdine à sa voix :

— Vous m'excuserez, monsieur, si je me permets de me présenter sans être appelée. Je regrette de n'avoir pu vous recevoir moi-même... J'étais encore couchée... Le soir je suis debout la dernière, et je rattrape cela le matin... — Je viens prendre vos ordres. — J'espère que rien ne vous a manqué et que vous avez été satisfait de Rose, ma première demoiselle?

M. Delarivière fit un signe affirmatif et le docteur répondit :

— Rose a été fort convenable, ma chère madame Loriol, et monsieur n'a qu'à se louer du bon accueil qu'il a trouvé chez vous...

— Tout est donc pour le mieux... reprit la maîtresse de la maison ; puis, jetant un coup d'œil investigateur sur le lit où Jeanne reposait, elle ajouta : — D'après l'état de cette pauvre dame, il est probable, que monsieur restera quelques jours à l'hôtel ?

— C'est plus que probable, c'est certain... — répliqua le banquier.

— Je prends la liberté de vous poser cette question, monsieur, à titre de renseignement, et voici pourquoi : — J'ai reçu de Paris, hier et ce matin, des

lettres et des télégrammes par lesquels on me demande pour demain plusieurs chambres, et plus de fenêtres que n'en a l'hôtel... Or, si monsieur et madame n'avaient pas dû séjourner ici, j'aurais pu louer un gros prix les fenêtres...

— Louer vos fenêtres? — répéta non sans étonnement M. Delarivière, qui, nous le savons, n'avait ni encouragé ni même écouté les explications de Rose à ce sujet. — Va-t-il donc se passer demain sur cette place quelque chose d'extraordinaire?...

— Une exécution capitale... — répondit Georges Vernier.

Le banquier fit un geste de répulsion.

— Oui, monsieur, — reprit madame Loriol, — on guillotinera un gredin, et beaucoup de gens, que la curiosité attire, offrent jusqu'à cent francs d'une fenêtre.

— Cent francs pour voir tomber la tête d'un homme! — murmura le banquier. — C'est payer cher un sinistre spectacle!

— Le scélérat dont on doit faire justice n'est pas un assassin comme un autre... — répliqua la maîtresse de l'hôtel. — Son procès a obtenu un grand retentissement...

« On s'est passionné pour ou contre lui... Cela vous explique, monsieur, pourquoi l'on viendra de très loin afin d'assister à sa mort... — Il faut vous dire en outre...

Madame Loriol allait sans doute entamer un récit, mais un geste du docteur arrêta net le flux des paroles prêtes à jaillir.

— N'ayez nul souci, madame, — fit alors M. Delarivière. — Ma présence chez vous ne vous causera, soyez en sûre, aucun préjudice. — Vous ne perdrez rien à ne pouvoir louer aux amateurs de malsaines émotions les quatre fenêtres des chambres que j'occupe dans votre hôtel...

— Ah! monsieur, — s'écria madame Loriol, — si je vous ai prévenu, ce n'est pas le moins du monde avec l'intention de vous exploiter... C'est simplement...

— Pour me faire connaître le prix courant des fenêtres, — acheva M. Delarivière.

— Oui, monsieur...

— Eh bien, madame, je prétends payer selon le tarif de demain, et comme si je me plaisais, moi aussi, à voir la tête d'un malheureux rouler dans le panier sanglant. — Comptez-moi donc sur votre note vingt louis pour ces quatre fenêtres...

Madame Loriot accueillit ces paroles par un sourire accompagné d'une nouvelle révérence.

— Monsieur est trop aimable.... dit-elle; puis elle ajouta : — Monsieur a-t-il besoin de quelque chose?...

— De rien en ce moment, madame...

— Ne songez-vous point à déjeuner? — demanda Georges Vernier.

— Je ne sens aucun appétit...

— Je le comprends, mais il faut manger quand même... Faites-vous violence, cher monsieur, si vous ne voulez pas que je sois obligé bientôt de vous soigner aussi... — Vous ressentez, je le comprends, les suites de cruelles émotions, mais la confiance et le calme sont rentrés dans votre âme, votre esprit est délivré des terreurs qui l'obsédaient... — Songez maintenant au corps et soutenez-le, c'est indispensable...

— Si je cède, docteur. — répliqua le banquier, — consentirez-vous à partager mon repas?

— Mais...

— Oh! point de mais! — à la condition seulement de vous avoir pour convive, j'essayerai de prendre un peu de nourriture... — Je sens bien que, si j'étais seul, le courage me manquerait absolument.

— J'accepte donc, afin de vous donner l'énergie qui vous manque.

— Dans vingt minutes le déjeuner sera prêt! — s'écria madame Loriol. — Où faudra-t-il servir ces messieurs?

— Au rez-de-chaussée... — répondit le docteur. — Nous y pourrons causer librement sans risquer de troubler le repos de la malade... — Nous nous en rapportons à vous pour le menu... — Mettez quelque amour-propre à prouver à monsieur que vous avez un maître cordon bleu dans votre établissement.

— Soyez paisible, monsieur Georges...

— Et rendez-moi le service d'envoyer prévenir ma vieille gouvernante Madeleine, que je suis ici et que je ne rentrerai pas déjeuner...

— Avant un quart d'heure la commission sera faite...

Madame Loriol quitta la chambre, et M. Delarivière remercia le docteur d'avoir accepté son invitation.

— La solitude en ce moment ne vaut rien pour vous, je l'ai bien compris... — répliqua le jeune homme. — Chut! — ajouta-t-il. Écoutez!...

Les lèvres de Jeanne venaient d'exhaler un léger soupir.

Les deux hommes s'approchèrent du lit.

VI

La jeune femme ne faisait aucun mouvement; sa respiration était calme et régulière; la pâleur de ses joues disparaissait rapidement.

Georges Vernier lui posa les doigts sur l'artère et compta les pulsations.

— Eh bien? — lui demanda M. Delarivière à voix basse.

— La fièvre diminue, — répondit le docteur, — et ne tardera point à dis-

paraître, grâce au sommeil que j'ai provoqué... — Ce sommeil durera trois ou quatre heures sans interruption, et notre malade, en se réveillant, se trouvera presque remise.

Le banquier, pour la seconde fois, serra les mains du jeune homme.

Les teintes vermeilles de la vie coloraient maintenant le visage de Jeanne et lui rendaient sa beauté touchante et son apparence de jeunesse.

— De minute en minute la ressemblance augmente, — pensa Georges Vernier; — en contemplant cette femme, il me semble voir la sœur aînée de celle que j'aime...

M. Delarivière se pencha vers sa compagne endormie et lentement, avec précaution, il effleura son front d'un long baiser.

Un changement complet s'était fait en lui. — On eût dit qu'il renaissait en voyant renaître sa Jeanne adorée.

Rose vint prévenir que le déjeuner était servi.

Le docteur referma la fenêtre, laissa retomber les rideaux, de manière à créer de nouveau dans la chambre une demi-obscurité, et sortit avec le banquier qui, au moment de franchir le seuil, se retourna pour jeter à sa femme un dernier regard d'amour.

Le déjeuner était servi, non dans la grande salle à manger de l'hôtel, mais dans une petite pièce dont l'unique fenêtre donnait sur le jardin.

Les fleurs des plates-bandes répandaient dans l'atmosphère tiède leurs parfums pénétrants. — Les petits oiseaux, mis en joie par le soleil matinal, chantaient à qui mieux mieux le retour du printemps.

La table, dressée avec un soin plein de coquetterie, offrait un attrayant coup d'œil. — Le linge d'une blancheur éblouissante, les cristaux taillés à facettes, selon l'ancienne mode, la vieille argenterie massive et ciselée, faisaient honneur à la maison.

Rose, la jeune servante, en robe claire, en tablier blanc, la serviette à la main, un petit bonnet de linge posé sur ses cheveux noirs, tournait autour de la table et s'assurait que rien ne manquait au couvert.

M. Delarivière, rassuré par les résultats obtenus déjà et plein de confiance dans l'habileté du docteur, avait repris un peu de sa bonne humeur habituelle, et c'est avec un visage presque souriant qu'il accompagnait son invité...

Rose fit une belle révérence en voyant entrer Georges et le banquier.

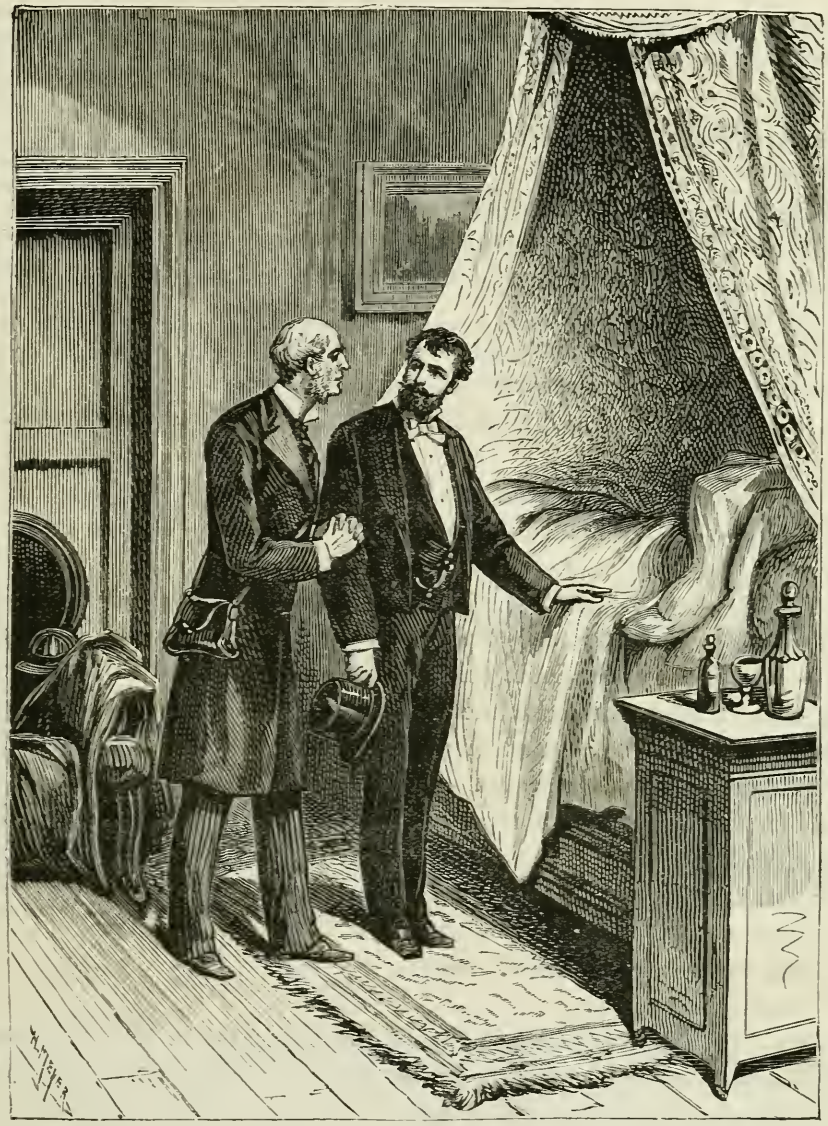
— Voilà une table parfaitement servie... — dit ce dernier, — je vous en félicite, mademoiselle.

La jeune fille rougit de plaisir, et demanda :

— Quels vins boiront ces messieurs?

— Qu'en pensez-vous, docteur?

— Oh! vous avez le choix... — La cave du *Grand-Cerf* est fort renommée, et mérite sa réputation.



La jeune femme continuait à dormir d'un profond sommeil. (Page 34.)

— Préférez-vous les crus de Bordeaux à ceux de Bourgogne?

— En fait de vin je suis éclectique...

— Dans ce cas nous goûterons des uns et des autres... — Faites-nous donner, mademoiselle, une bouteille de Volnay et une de Saint-Émilion.

— De derrière les fagots... — ajouta Georges Vernier en riant.

Rose disparut et rentra au bout de quelques minutes en apportant sur un plateau les hors-d'œuvre et deux bouteilles poudreuses dont l'apparence était vénérable.

Hâtons-nous d'ajouter que cette apparence n'avait rien de trompeur et que le contenu fut proclamé digne du contenant.

— Docteur, — demanda le banquier après avoir servi son convive, donnez-moi donc quelques détails à propos de cette exécution qui doit avoir lieu demain sur la place, et qui surexcite assez vivement la curiosité générale pour faire mettre les fenêtres aux enchères?...

— Depuis bien des années, monsieur, — répondit Georges Vernier, — la cour d'assises n'a pas eu à juger cause aussi mystérieuse et aussi étrange criminel...

— En vérité ?

— C'est l'avis de tous ceux qui ont assisté aux débats, et je dois convenir que je les ai suivis moi-même avec une curiosité fiévreuse.

— Il s'agit évidemment d'un assassinat, puisque la Cour a prononcé la peine capitale...

— D'un assassinat, oui, monsieur...

— Pouvez-vous me mettre au courant de la manière dont le crime a été commis?

— Parfaitement... Il existe sur les bords de la Seine, à quelques centaines de mètres de la dernière maison de Melun, un ravissant domaine dont le propriétaire, — un élégant et charmant jeune homme — se nommait Frédéric Baltus... — Ce jeune homme était riche, menait assez grand train et habitait la villa été comme hiver avec sa sœur, mademoiselle Paula Baltus, une personne adorable que tout le monde aime et respecte. — Or, il y a cinq mois environ, le 3 décembre, le jardinier de la maison, sortant de bon matin pour se rendre à Melun, se heurta, à vingt pas de la grille, contre un corps humain presque enfoui sous la neige à qui n'avait pas cessé de tomber depuis quelques heures...

— Et, ce corps ? — demanda vivement le banquier.

— Était celui de M. Frédéric Baltus...

— Assassiné!!

— Oui, monsieur... — Une balle lui avait fracassé la tête, une autre lui avait traversé le cœur, et il résulta des constatations judiciaires qu'une troisième balle s'était amortie sur un objet résistant après avoir troué les vêtements de la victime, car il existait une contusion un peu au-dessous de l'aisselle gauche, à l'endroit où Frédéric Baltus plaçait habituellement son portefeuille dans sa poche de côté...

— On avait tué ce malheureux jeune homme à coups de révolver?

— Oui ! — Frédéric Baltus, frappé à cent mètres environ de sa villa, près d'un bouquet d'arbres, avait eu la force de se traîner jusqu'à la grille... — Au moment de l'atteindre il était tombé mourant, et il avait expiré là' sans secours...

« La justice informée vint relever le corps et l'instruction commença aussitôt.

« On chercha aux alentours de l'habitation et l'on trouva, près du bouquet d'arbres dont je vous ai parlé, un revolver enfoui sous la neige. — Trois des

cartouches étaient brûlées. — C'était, sans aucun doute, l'arme qui avait servi à la perpétration du crime...

« De l'assassin, aucune trace...

« Quinze centimètres de neige couvraient la terre, effaçant les moindres vestiges de pas...

— Mais, — demanda le banquier, — comment donc a-t-on pu savoir que M. Baltus avait été frappé en face du bouquet d'arbres ?

— C'est la chose du monde la plus simple... — La neige fut enlevée avec précaution à l'endroit où l'on avait ramassé le revolver... — Une large mare rouge apparut sur le sol et, toujours déblayant la neige, on suivit les taches sanglantes jusqu'au lieu où la victime s'était abattue pour ne plus se relever...

— Personne n'avait entendu les coups de feu dans la nuit ?

— Personne !...

— C'est singulier !...

— Non... — La villa, je vous le répète, est isolée. — Elle se trouve à plus de deux cents mètres de la dernière maison, en aval du pont de Melun. — A une heure avancée, où tout le monde était endormi, les faibles détonations d'un revolver ne pouvaient guère attirer l'attention...

— Le crime a-t-il été commis au milieu de la nuit ?

— L'instruction a établi que M. Baltus, venant de Paris, avait quitté le train à dix heures cinquante-sept minutes du soir ; il a donc été frappé vers onze heures et demie.

— Et le mobile du crime ? la vengeance ou le vol ?

— Le vol... impossible d'avoir un doute à cet égard, car le portefeuille de M. Baltus avait disparu.

— Que contenait-il ?

— Divers papiers et des valeurs.

— Importantes ?

— Quinze mille deux cent cinquante francs en billets de banque, au moins...

— Quelqu'un pouvait-il savoir que M. Baltus était porteur de cette somme ?

— On l'ignore... Son banquier lui avait remis, à quatre heures du soir, quinze mille francs. — Le malheureux jeune homme était à la veille de partir pour Nice, avec sa sœur qu'il aimait tendrement... — Chez ce banquier, vieil ami de sa famille, M. Baltus avait éprouvé une contrariété vive...

— A quel sujet ?

— Au sujet d'un chèque égaré ou volé, dont on avait rempli les blancs pour une somme importante au-dessous de sa signature, et que le banquier sans défiance venait de payer à présentation...

— Eh bien ! ce chèque pouvait être un indice...

— Comment ?... Le banquier n'en connaissait point le porteur... l'acquit était

signé d'un faux nom... — D'ailleurs le chèque avait disparu avec le portefeuille et les billets de banque..,

— Dans tout ceci — fit observer M. Delarivière, — je ne vois rien qui se rapporte à l'homme dont la tête va tomber.

— Patience... — répliqua Georges Vernier, — j'arrive à cet homme... — Vous pensez bien que dès le lendemain de l'assassinat toutes les brigades de gendarmerie furent sur pied à vingt lieues à la ronde... — Deux jours après le crime, le parquet de Melun reçut du parquet de Fontainebleau l'avis qu'un vagabond venait d'être arrêté dans la ville, et que ce vagabond pourrait bien être l'assassin de Frédéric Baltus...

VII

— Il existait des charges contre ce vagabond? — demanda M. Delarivière.

— Des charges écrasantes... — répondit le docteur.

— Lesquelles?

— Cet homme était entré chez un marchand de vin et y avait fait un déjeuner modeste. — Pour solder la dépense il tira de sa poche un billet de cinquante francs. — Ce pauvre diable ne payant pas de mine, le marchand crut devoir examiner avec une prudente attention le billet qu'on lui présentait, et remarqua, non sans surprise, que le soyeux papier de la Banque de France était troué quatre fois, comme si, plié en quatre, il avait été traversé par une balle... — Depuis la veille on s'occupait beaucoup à Fontainebleau de l'assassinat commis à Melun. — Le costume misérable et les allures inquiètes de l'inconnu n'inspiraient aucune confiance. — Les soupçons du marchand de vin s'éveillèrent aussitôt. — « *Je n'ai pas de monnaie*, — dit-il, — *je vais en demander à un voisin...* » — Et il sortit. — Il allait tout simplement chercher main-forte. — Cinq minutes après l'homme était arrêté et conduit chez le commissaire de police.

« On le fouilla et les présomptions parurent aussitôt se métamorphoser en certitude.

— Comment?

— On trouva sur lui le portefeuille de Frédéric Baltus.

— Il avait eu la folie de le conserver? — s'écria le banquier.

— Oui.

— Mais c'était là une preuve terrible!...

— Le commissaire de police la jugea telle en effet.

— Qu'étaient devenus les quinze mille francs?

— Ils avaient disparu. Le portefeuille, percé d'outre en outre, ne contenait

plus que deux billets de cent francs, troués eux-mêmes comme le billet de cinquante francs remis au marchand de vin...

« Evidemment la balle dont on trouvait la trace au dessous de l'aisselle gauche de M. Baltus s'était amortie en traversant le cuir et les billets de banque.

« Le doute cessait d'être possible.... On tenait bien le meurtrier du malheureux jeune homme... — Est-ce votre avis?

— Certes ! — il ne restait à ce scélérat qu'à s'avouer coupable...

— Il se garda bien de le faire, et c'est ici que commence la singularité du personnage... — Interrogé par le commissaire de Fontainebleau, il nia le crime... — Transféré à Melun et confronté avec le cadavre, il nia le crime... — On lui démontra que sa culpabilité était aussi lumineuse que le soleil, puisqu'on avait saisi sur lui le portefeuille de la victime, il nia toujours... simplement, avec calme, sans forfanterie...

— Mais comment tentait-il d'expliquer la possession du portefeuille ?

— Il répondait : — « *On me l'a donné...* »

— Qui?

— Vous pensez bien que le commissaire de police lui posait cette question, et il répliquait : — « *Un homme à qui j'ai demandé l'aumône, la nuit, dans le bois de Seineport.* »

M. Delarivière haussa les épaules.

— Une aumône de quinze mille deux cent cinquante francs ! — s'écria-t-il. — Voilà sans contredit le plus absurde système de défense dont on ait jamais entendu parler... C'est tout bonnement de la folie ! !...

— Et si cependant ce misérable avait dit la vérité ?... — murmura Georges Vernier.

— C'est impossible ! !

— Pourquoi? — Si l'assassin de Frédéric Baltus, rencontrant un inconnu, un mendiant, s'était fait ce raisonnement : — « En donnant à cet homme une partie du fruit de mon crime, en mettant dans ses mains des pièces accusatrices, je détournerai sur lui les soupçons qui pourraient m'atteindre, et, pris dans les mailles du filet jeté par moi, il se débattra vainement sans parvenir à prouver son innocence...

— C'est admissible en effet... — répondit le banquier après un silence. — Mais on pouvait s'éclairer et combattre ou appuyer les preuves matérielles par des présomptions morales... — Il était facile de connaître les antécédents de cet homme, de savoir si sa conduite passée rendait un crime invraisemblable, de découvrir s'il en était vraiment réduit à demander l'aumône, la nuit, en pleine forêt, par un neige abondante, par un de ces temps glacés où le plus pauvre trouve un abri...

— Cela vous semble facile, et cependant la justice se heurta contre une barrière infranchissable...

— Je ne comprends plus... — dit M. Delarivière, très intrigué et très intéressé par le récit du docteur.

Ce dernier poursuivit :

— Vous allez comprendre : — l'inculpé ne portait sur lui aucun papier pouvant conduire à la découverte de son identité. — On l'interrogea à dix reprises, et ces interrogatoires multipliés peuvent se résumer ainsi :

« — Comment vous appelez-vous ?

« — Pierre.

« — C'est un nom de baptême, cela, mais quel est votre nom de famille ?

« — Je n'en ai pas.

« — Où êtes-vous né ?

« — Je n'en sais rien.

« — Quel âge avez-vous ?

« — Je l'ignore...

« — Où habitiez-vous avant de venir à Fontainebleau ?

« — Sur les grands chemins...

« — Que faisiez-vous ?

« — Je mendiais.

« — Vous avez un père ? une mère ?

« — Je ne les ai jamais connus...

« — Des parents éloignés ?...

« — Je ne les connais pas...

« Bref, on se trouvait en présence d'une volonté de fer. — Cet homme avait à coup sûr de puissants motifs pour cacher son nom et pour créer autour de lui une obscurité profonde et impénétrable.

— Et ce système n'a pas varié ? — demanda le banquier.

— Jamais ! — chaque fois qu'on l'amenait chez le juge d'instruction, ce malheureux se retranchait dans des réponses identiques qu'il terminait invariablement par ces trois mots : « *Je suis innocent* »... — Ni les heures effroyables du secret, qui brisent les âmes les plus fortes... ni la sévérité, ni la douceur, ni les conseils pieux de l'aumônier de la maison d'arrêt, n'ont pu décider cet homme à soulever le voile et à modifier les termes de son incessante protestation... — Impossible de lui arracher autre chose que cette phrase : — « *Je suis innocent* »...

— Cela est en effet bien étrange !... — Mais, dites-moi docteur, les recherches pour établir cette identité qui se dérobe ont-elles été faites avec soin ?...

— Avec un soin minutieux... — Leur résultat négatif est d'autant plus incompréhensible que le signalement de l'inconnu n'offre rien de vague... il existe un indice bien caractéristique, qui pouvait et devait amener rapidement la découverte de la vérité... — Cet homme est paralysé du bras droit...

— Paralysé du bras droit! — répéta le banquier avec stupeur.

— Oui, monsieur, à la suite d'une blessure profonde, d'une sorte d'écrasement... — La justice a voulu employer un moyen qui réussit presque toujours et répandre la photographie de l'inculpé dans toutes les directions. — Lorsqu'il fut question de poser devant l'objectif, ce malheureux, pour la première fois, entra en pleine révolte... — il fallut pour le dompter lui mettre la camisole de force... — Son immobilité fut insuffisante... On n'obtint qu'un cliché très imparfait... Les épreuves, vaguement ressemblantes, n'apportèrent aucune coopération sérieuse aux investigations commencées...

— Mais quel mystère entoure donc ce misérable? — demanda M. Delarivière. — Qu'a-t-il à craindre de plus effrayant que la mort?

— On se perd en conjectures...

— Quel âge paraît-il avoir et à quelle classe semble-t-il appartenir?

— Il peut avoir quarante-cinq ou quarante-six ans et semble avoir reçu une certaine éducation. — Ses manières sont polies, son langage est correct.

— Ne serait-ce pas un de ces fils de famille conduits par la débauche à la misère, et par la misère au crime?... — Un reste de pudeur l'empêcherait de se laisser connaître pour ne point mettre une ineffaçable souillure sur un nom honorable jusque-là, et peut-être éclatant.

— Peut-être, en effet... — Toutes les suppositions sont possibles, admissibles, et ont été faites...

— Quand on lui a demandé ce qu'étaient devenus les quinze mille francs renfermés dans le portefeuille de M. Baltus, qu'a-t-il répondu?...

— Que ce portefeuille, au moment où on le lui avait donné, renfermait deux cent cinquante francs et rien de plus...

— Avez-vous vu cet homme de près, docteur?...

— Grâce à la bienveillance du médecin en chef de la maison d'arrêt, j'ai pu pénétrer dans sa cellule et causer avec lui...

— Se prétendant condamné injustement, il doit se révolter contre ses juges?

— Il proteste, mais d'une façon calme et pleine de résignation... — C'est sans colère qu'il répète : — « *Je suis innocent!...* »

— S'est-on inquiété de savoir s'il avait existé des rapports antérieurs entre lui et la victime?

— On s'en est inquiété, on n'a rien découvert... — Mademoiselle Paula Baltus ne l'a jamais vu.

— Connaissait-on des ennemis à M. Baltus?...

— Aucun... — C'était, je vous le répète, un aimable et charmant garçon, aimé et estimé de tout le monde... Il faut chercher le mobile du meurtre dans le vol et non ailleurs... — C'est l'avis de tout le monde, et c'est aussi le mien...

VIII

— Le magistrat instructeur n'est point resté inactif, je vous le garantis, — continua Georges Vernier, — et n'a pas circonscrit ses recherches dans un cercle restreint. Avec l'aide du parquet de Paris, expert en ces matières, il a exploré le possible et l'impossible, sans relâche et sans résultat...

— Vous avez raison, docteur, — dit M. Delarivière, — rarement une affaire criminelle fut plus mystérieuse... — Cet homme entretenant volontairement autour de lui une obscurité qui le perd, est une énigme vivante ou un fou...

— Il a toute sa raison, je l'affirme... — répliqua Georges.

— Les débats ont dû être éminemment curieux.

— Curieux au delà de toute vraisemblance et suivis par une foule avide d'émotions et se renouvelant sans cesse. — Le procès a duré cinq jours, et pendant ces cinq jours trente mille personnes au moins, — sans exagération, — sont venues de tous côtés, espérant prendre leur part d'un spectacle dramatique et passionnant... Mais il y a eu, comme toujours, beaucoup d'appelés et peu d'élus...

— S'attendait-on à la condamnation?

— Oui, et je dois dire cependant qu'elle a été très discutée.

— Votre opinion personnelle, docteur? je voudrais la connaître... — Croyez-vous que le condamné soit coupable?...

Sans hésiter, Georges Vernier répondit :

— Non, je ne le crois pas !...

Le banquier fit un geste de surprise.

— Ah bah! — s'écria-t-il. — Quoi, malgré les preuves matérielles dont vous m'avez parlé, vous admettez son innocence?

— Je l'admets.

— Et sur quoi vous basez-vous pour penser ainsi?

— Sur certains faits dont le détail serait trop long et auxquels la cour et le jury ne me paraissent point avoir accordé une attention suffisante.

— Mais était-il possible, en face d'une quasi-évidence, d'absoudre l'accusé?

— Je suis d'avis que le moindre doute devait suffire pour éloigner une condamnation capitale. Tout au moins fallait-il accorder des circonstances atténuantes et ne pas envoyer à la mort un malheureux peut-être innocent..

— Les membres du jury, agissant selon leur conscience, n'ont point hésité cependant.

— Hélas! non! répliqua le docteur. — Mais savez-vous quelle est, selon moi, la véritable et presque l'unique cause de la sévérité du verdict?... C'est l'incompréhensible obstination de l'accusé à s'environner de ténèbres... On a dû croire

Fabrice entra dans l'hôtel, où le petit baron et les deux femmes le suivirent. (Page 37.)

et on a cru en effet que cet homme ne cachait son passé que pour laisser dans l'ombre des crimes antérieurs... Certes, les jurés ont prononcé selon leur conscience, et n'ont fait que leur devoir. — Je suis certain pourtant que parmi eux il en est plus d'un qui dormira mal la nuit prochaine. — Il sera trop tard!... — Innocent ou coupable, demain le condamné aura cessé de vivre...

— Le pourvoi et le recours en grâce ont été rejetés?

-- Oui, monsieur... — la nouvelle en est arrivée hier au parquet... — Demain matin le panier de la guillotine recevra la tête d'un infâme assassin ou celle d'un obscur martyr...

Le repas était terminé.

Le docteur regarda sa montre et se leva de table.

Les deux hommes regagnèrent l'appartement du second étage et entrèrent, en assourdissant le bruit de leurs pas, dans la chambre où reposait madame Delarivière.

La jeune femme continuait à dormir d'un profond sommeil.

La respiration était calme et régulière.

Les pulsations de l'artère se trouvaient presque ramenées à l'état normal. La fièvre cédait.

— Vous le voyez, monsieur, — dit Georges, — tout va bien...

Le banquier rayonnait de joie.

— Quelle sera maintenant la durée de ce sommeil réparateur?—demanda-t-il.

— Une heure encore au moins... deux au plus... — En prévision du réveil, à quelque moment qu'il se produise, je dois vous donner mes instructions...

— Donnez, docteur... — Elles seront religieusement suivies.

— Rien n'est plus simple et plus facile... — Aussitôt que madame ne dormira plus, vous lui ferez prendre une cuillerée de cette potion, et vous continuerez de quart d'heure en quart d'heure... — Je crois inutile de vous recommander la plus grande exactitude...

— J'aurai sans cesse ma montre à la main...

— Et maintenant, monsieur, adieu, ou plutôt au revoir.

— Vous me quittez, docteur?...

— Pour peu de temps... — Ma présence vous est inutile et je dois visiter plusieurs de mes clients qui doivent trouver mon absence incompréhensible...

— C'est juste... — Allez donc, et à bientôt...

— A bientôt...

— Vous m'affirmez encore que je puis être complètement rassuré?

— Oh! complètement, je vous en donne ma parole d'honneur.

Georges Vernier salua M. Delarivière et quitta la chambre.

En descendant l'escalier, mille pensées confuses tourbillonnaient dans son cerveau. — Il avait sans cesse sous les yeux le doux visage de la malade.

— Est-ce la sœur de celle que j'aime? — se demandait-il. — Est-ce sa mère?... — Que signifie cette étrange ressemblance, et faut-il l'attribuer à un caprice du hasard?... — Je n'ose interroger... Comment savoir?...

Au moment où le docteur allait sortir du *Grand-Cerf* en se posant ces questions, l'omnibus du chemin de fer stationnait devant la porte.

Deux jeunes gens et deux jeunes femmes venaient d'en descendre et se préparaient à faire bruyamment irruption dans l'hôtel.

En voyant le docteur dont la physionomie, nous le savons, était remarquablement belle, et dont les traits réguliers, la démarche à la fois pleine d'assurance et de simplicité, annonçaient *quelqu'un*, les deux femmes s'arrêtèrent.

Georges les salua distraitement, presque sans les regarder, et continua son chemin.

Il était difficile de s'illusionner sur la position sociale des nouvelles venues, très jolies d'ailleurs l'une et l'autre, — l'une brune et l'autre blonde.

L'élégance un peu trop tapageuse de leurs toilettes de campagne, la coquetterie ultra-voyante de leurs petits chapeaux excentriques, l'ampleur exagérée de leurs chignons d'ébène et d'or, les émanations violentes de l'opoponax, de l'ylang-ylang et du champaka, mettant autour d'elles une atmosphère capiteuse, leurs gants de peau de Suède montant jusqu'aux coudes, le nombre déraisonnable de leurs *porte-bonheur*, la cambrure vertigineuse de leurs bottines à talons pointus de dix centimètres de haut, le style particulier de l'énorme éventail soutenu à leur côté par une chaînette et par une agrafe de vieil argent, enfin dans l'ensemble et dans l'expression, cet indéfinissable je ne sais quoi auquel il est presque impossible de se tromper quand on a le coup d'œil un tant soit peu parisien, prouvait jusqu'à l'évidence que ces jolies personnes appartenaient au *monde où l'on s'amuse*, en qualité d'étoiles galantes de moyenne grandeur.

— Oh ! mes enfants ! la jolie tête ! — dit presqu'à voix haute la jeune femme blonde en suivant du regard Georges Vernier.

— Tout à fait un gentleman... — appuya sa brune compagne.

— Ça, un gentleman ! — s'écria d'une voix fausse et grasseyante l'un des cavaliers des deux cocottes, — qu'est-ce que vous avez donc fait de votre jugeotte, oh ! mon Adèle ? mais c'est un pékin sans le moindre galbe, ce monsieur ! — Habit noir, pantalon noir, gilet noir et cravate blanche, avant sept heures du soir, — et tout ça pas du bon faiseur, s'il vous plaît ! — où est le chic ? — Homme de plaisir et clubmann, jamais de la vie !... — Avocat si vous voulez, ou notaire, à la bonne heure... — Peut-être même employé des pompes funèbres... et ça serait épatant !

— Eh ! — répliqua l'autre jeune homme, plus âgé de quatre ou cinq ans que son compagnon — quelle mouche vous pique, mon cher baron ? — Laissez donc là cet habit noir incorrect et cette cravate blanche insolite que vous n'aviez jamais vus et que vous ne reverrez probablement jamais ! Entrons ! il est plus que temps de déjeuner ! je meurs de faim...

— Fabrice a raison ! — appuyèrent les deux femmes. — Bravo, Fabrice !

Fabrice Leclère, — ainsi se nommait le personnage que nous venons de mettre en scène et qui doit jouer un rôle capital dans ce récit, — était un grand et beau garçon de vingt-six ou vingt-sept ans, avec une abondante chevelure fauve naturellement ondulée, et une barbe cuivrée splendide, encadrant un visage au teint pâle, au nez aquilin, aux lèvres rouges, et aux yeux fendus en amandes.

L'ensemble que nous venons d'esquisser était séduisant, d'autant plus qu'au premier abord la physionomie de Fabrice Leclère paraissait souriante et bien-

veillante, et produisait une excellente impression qu'un plus attentif examen ne tardait pas à modifier.

Pour peu que le jeune homme oubliât de veiller sur lui-même, on constatait vite à quel point son regard était faux et fuyant, et combien son sourire dégénérait souvent en une sorte de rictus de la nature la plus inquiétante.

Fabrice portait un *complet* d'étoffe anglaise, irréprochable d'élégance et de simplicité. — Malgré les extrêmes recherches d'une coquetterie presque féminine et d'un soin de sa personne poussé à l'excès, rien de voyant ou d'un goût douteux n'attirait l'œil dans sa toilette.

En cela il ne ressemblait guère à son compagnon de voyage, le petit baron de Landilly, fils de famille et aspirant gommeux, avec qui nous allons faire connaissance.

IX

Pascal de Landilly, âgé de vingt-deux ou vingt-trois ans, appartenait à une bonne et riche famille de province.

Pour le décrire il suffirait presque de répéter à nos lecteurs qu'il était, dans toute la force du terme, un aspirant gommeux.

Petit plutôt que grand, mince jusqu'à la maigreur et blafard comme un phthisique, quoique jouïssant d'une santé passable dont il abusait de son mieux, il se piquait d'un *chic suprême* et portait avec préméditation des vêtements trop larges dans lesquels ballottaient ses pauvres petits membres grêles.

Son costume de campagne, d'une excentricité voulue, quadrillé de couleurs vives, son gigantesque col cassé encadrant sa mièvre figure comme le papier d'un bouquet monté, sa cravate de soie d'un bleu pâle, retenue dans un anneau d'or orné d'un fer à cheval à clous de diamants, ses boutons de manchettes du même style et de grand module, ses chaussettes de soie rose rayées de blanc, ses petits souliers à bouffettes énormes, son chapeau melon de feutre marron orné d'un ruban bleu, auraient fait la joie et le succès d'un comique du Palais-Royal ou d'un chanteur bouffe de café-concert.

Ses cheveux d'un blond filasse, tailladés et étagés à la Capoul sur un front étroit, ses moustaches chétives, ses maigres favoris incolores, ses yeux de faïence, sa bouche sans cesse entr'ouverte par un sourire qu'il voulait rendre moqueur, le monocle qui semblait vissé dans son arcade sourcilière, lui donnaient une physionomie de prétentieux idiot.

Il ricanait sans cesse et sans motif, suçait la pomme de son stick et affectait les allures déhanchées d'un pantin mis en mouvement par quelque ficelle invisible.

Au moral, nullité complète. — Absurde et ridicule, mais point mauvais garçon, et beaucoup plus fanfaron de vices que vicieux en réalité.

La jeune femme blonde s'appelait Mathilde Jancelyn.

Sa brune compagne déguisait sous le pseudonyme aristocratique d'Adèle de Civrac son véritable nom de Greluche.

Fabrice Leclère entra dans l'hôtel, où le petit baron et les deux femmes le suivirent.

La salle commune, vide en ce moment, servait de café.

Madame Loriol y trônait derrière un comptoir de palissandre sur lequel s'étalaient des bouteilles de liqueurs variées, des pyramides de soucoupes contenant chacune des morceaux de sucre, des monceaux de petites cuillers en ruolz, et un tronc en plaqué tout neuf et étincelant.

Cette digne maîtresse de maison quitta précipitamment sa place et vint au-devant des nouveaux venus.

— Comment, monsieur Fabrice, vous voilà ! — s'écria-t-elle avec une expression joyeuse.

— En personne, chère madame, — répondit le jeune homme. — Et vous voyez que je vous amène bonne compagnie !

— Soyez les bien accueillis... — fit madame Loriol avec une belle révérence; puis elle ajouta : — Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, savez-vous !...

— A peu près un mois et demi...

— Tout juste quarante jours.

— Quelle mémoire ! — dit Fabrice en riant.

— J'ai de bonnes raisons pour me souvenir... — vous êtes parti immédiatement après la dernière audience de la cour d'assises, le jour où l'on a condamné à mort l'assassin de M. Baltus.

Un petit frisson courut sur l'épiderme du jeune homme, mais son visage ne trahit rien de ce qui se passait en lui, et il répliqua avec un sourire :

— C'est ma foi, vrai ! — Je l'avais oublié...

— Ah ! — poursuivit madame Loriol, — vous pouvez vous vanter, monsieur Fabrice, d'avoir suivi les débats comme pas un ! Tous les jours au palais de justice et faisant queue des heures entières pour être bien placé...

— Ce procès criminel m'intéressait vivement !... Comme les magistats, comme les jurés, comme tout le monde, je cherchais la solution du problème. — Je ne sais rien de plus attrayant qu'une énigme indéchiffrable en apparence, et qu'on espère déchiffrer... J'attendais avec une curiosité inouïe les réponses du malheureux assis sur la sellette infamante.

— N'allez-vous pas le plaindre ! ! — s'écria madame Loriol.

— Pourquoi non ?

— C'était un scélérat indigne de pitié !... — il a tué, on va le tuer, c'est bien fait ! ! — Ah ça ! mais, j'y pense, est-ce que vous venez, par hasard...

Madame Loriol s'interrompit.

— Pour assister au dénouement du drame dont j'ai vu se dérouler les péripéties ? — acheva Fabrice. — Oui, madame Loriol, vous devinez juste... — Les journaux de Paris ont annoncé que l'exécution aura lieu demain.

La maîtresse de la maison fit un signe affirmatif.

— Et, — s'écria le baron de Landilly avec un dandinement d'épaules qu'il prenait de la meilleure foi du monde pour un effet de torse, — nous n'avons pas voulu que cette petite fête de famille se passât sans nous. — Je n'ai jamais vu guillotiner que des mouches quand j'étais au collège... — Est-ce admissible ?... — J'ai dit à Fabrice : — « *Il faut être dans le mouvement, mon excellent bon! Allons-y! Ça sera d'un goût parfait!...* » Alors ces dames ont voulu venir...

— Ce dont elles auraient mieux fait de se dispenser... — répliqua Fabrice d'un ton de mauvaise humeur.

— Pourquoi donc ça? — demanda Mathilde. — En notre qualité de filles d'Ève, n'avons-nous plus le droit d'être curieuses?...

— Quand il s'agit d'un spectacle sanglant, — reprit le jeune homme, — la curiosité, chez les femmes, change de nom et s'appelle cruauté!...

Adèle Greluche, dite de Civrac, haussa les épaules et répliqua :

— Tenez, Fabrice, vous êtes un poseur!... un empêcheur de danser en rond!... — Pourquoi ce que les hommes se permettent serait-il interdit aux femmes?

Pascal prit la parole et dit sentencieusement :

— Parce que vous êtes des êtres faibles, tandis que nous, nous sommes bronzés et nous avons les nerfs solides, que c'en est épatant!

— Les nerfs solides! — répéta la brune Adèle, — Allons donc! pas déjà tant, mon petit homme !... — Si on vous disait subito que vous serez demain matin le héros de la fête à la place du condamné, je voudrais voir la solidité de vos nerfs !...

Cette image désobligeante secoua si vivement le petit baron que sa pâleur augmenta de façon notable.

— Je la trouve mauvaise! — murmura-t-il. — C'est une plaisanterie qui n'est pas à faire.

Puis, redevenant maître de lui-même, il s'empressa d'ajouter :

— Ça serait gênant, vous comprenez ça, quand je me regarderais dans la glace, de ne plus voir ma tête sur mon cou à sa place habituelle... — Trop de chic, ma parole d'honneur !

— Enfin, — conclut Fabrice avec impatience, — ces dames ont voulu venir, et, comme il faut toujours céder aux femmes, elles sont venues... Toute discussion est donc inutile en présence du fait accompli. — Et, sur ce, chère madame Loriol, faites-nous servir un bon déjeuner.

— Avant un quart d'heure vous serez à table... Le temps de mettre le couvert.

— Où nous servira-t-on ? — demanda Mathilde.

— Où vous voudrez, madame...

— Dans le jardin, alors, sous les arbres.

— C'est entendu... Vite, Rose et Tiennette, la table sous les marronniers...

— Et, — dit Adèle en riant, — vous ne ferez pas payer à part les chenilles qui tomberont dans les verres...

— Ces messieurs veulent-ils commander leur menu?... — demanda madame Loriol.

— Tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il y ait une matelote... — répliqua Fabrice. — La matelote d'anguilles est le triomphe du *Grand-Cerf*.

— C'est ma foi vrai, nous sommes à Melun ! — fit le petit baron en frappant l'une contre l'autre ses deux mains gantées de vert pâle. — Il y a un proverbe sur l'anguille de Melun qui crie avant qu'on ne l'écorche !... épatant !... épatant !... — Dites donc, madame, est-ce qu'on les entend vraiment crier, vos anguilles, quand on va les écorcher ?...

— Pas précisément, monsieur.

— Alors le proverbe se moque de nous, ce qui est le fait d'un proverbe mal élevé !...

— Eh ! monsieur, le dicton populaire dont vous parlez a pris son origine dans une vieille anecdote...

— Racontez l'anecdote, chère madame... Ce sera d'un relief prestigieux... Nous sommes tout oreilles, parole d'honneur.

Madame Loriol ne se fit pas prier.

— C'était il y a bien longtemps...—dit-elle.—On allait représenter à Melun le *martyre de saint Barthélemy* qui, suivant les traditions de l'Église, fut écorché vif...

« Un nommé *Languille*, un simple d'esprit, qui jouait le rôle du martyr, était attaché à une croix et l'on se préparait à faire semblant de l'écorcher vif, quand, à l'aspect de l'exécuteur s'avançant d'un air farouche avec un grand couteau à la main, en faisant d'horribles grimaces, le pauvre diable prit peur et ne put s'empêcher de pousser les hauts cris, ce qui, comme bien vous pensez, égaya beaucoup le bourreau et les assistants et fit dire dans la ville, après la représentation : *Languille crie avant qu'on ne l'écorche !...* Voilà l'anecdote...

— Bravo !... — s'écria le petit baron avec un sincère enthousiasme. — Renversante, l'anecdote !... — Je la produirai dans le monde... elle aura du succès...

— Très joli, madame Loriol ! très joli... — fit à son tour Fabrice. — Mais ce n'est pas de chroniques locales qu'il s'agit... — Nous déjeunerons à Melun, nous y dînerons, nous y coucherons... — Il nous faut deux chambres...

Madame Loriol leva les mains au-dessus de sa tête comme pour prendre le ciel à témoin de sa détresse, et se composa une physionomie désolée.

— Deux chambres !... — répéta-t-elle. — Miséricorde, monsieur Fabrice, vous n'y pensez pas !...

— Et pourquoi donc?

— Mais tout est loué, monsieur Fabrice, et loué non par chambre, mais par fenêtre, cent francs la fenêtre, oui, cent francs! — Et n'importe à quel prix, sur la place, vous ne trouveriez une lucarne assez grande pour y fourrer votre œil...

— Chère madame Loriol, — répliqua le jeune homme, — je refuse absolument de croire qu'il ne vous reste rien de disponible...

— Je vous affirme!...

— N'affirmez point!

— Je vous jure!...

— Ne jurez pas!

X

— Admettons, — poursuivit Fabrice, — admettons que la fièvre des enchères se soit abattue sur votre immeuble et qu'on se dispute à prix d'or vos moindres fenêtres... — Soit! mais malgré tout, il vous reste bien une chambre pour des amis... une toute petite... — Nous nous contenterons d'une seule chambre, grande comme rien du tout, pourvu qu'elle ait un lit et une fenêtre... — Ces dames occuperont le lit... Nous passerons, Landilly et moi, la nuit sur des fauteuils...

— Une mauvaise nuit est bientôt passée... — interrompit le petit baron.

— Et, — continua le jeune homme, — demain matin nous nous partagerons la fenêtre... — Une fenêtre pour quatre s'il vous plaît!

— Une fenêtre ou la mort! — s'écria Pascal de Landilly. — Voyons, ma petite madame Loriol, vous ne voulez pas réduire ces dames au désespoir, ce qui manquerait de galbe! — Trouvez-nous une fenêtre et vous serez un ange! — A dix louis il y a marchand, comme on dit à l'hôtel des commissaires-priseurs!

Le petit baron tira son portefeuille et fit voltiger deux billets de cent francs devant les yeux de la maîtresse du *Grand-Cerf*.

— Mais puisque je n'ai pas de chambre... — gémit cette dernière.

— A trois cents francs, madame Loriol... à trois cents francs! — reprit Pascal.

Et il joignit un billet de banque aux premiers.

La tentation devenait irrésistible.

— Vous m'en direz tant! — fit l'hôtesse.

— Bravo! la vérité se dévoile!... Vous avez une chambre.

— J'en ai une, oui, au troisième... mais je l'avais promise hier, positivement promise.

Pascal et les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise. (Page 53.)

— Avez-vous touché des arrhes ?

— Non.

— Eh bien ! vous la reprendrez, voilà tout. Adjugée la chambre ! — Empochez la monnaie !

Madame Loriol prit les billets de banque, fit une belle révérence et murmura :

— Croyez bien que ce n'est pas cette somme qui m'a décidée..

— Nous en sommes convaincus ! — répliquèrent les quatre jeunes gens en riant.

— Et la preuve, — continua l'hôtesse, — c'est que je sollicite la permission de vous offrir le vin de Champagne, ce soir, à dîner.

IMP. G. F. ROY, éditeur.

— Nous vous octroyons cette faveur, madame Loriol, et nous porterons votre santé avec le meilleur Cliquot de votre cave... — Ce sera d'un chic immense...

Tiennette vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Vite à table ! — dit Mathilde, — et, cette après-midi, promenade en canot sur la Seine... — J'adore la rivière et la pêche à la ligne...

Laissons les convives s'installer en plein air dans la salle de verdure où l'on avait dressé le couvert, et tandis qu'ils font honneur à la matelote d'anguilles et la proclament *inénarrable*, rejoignons M. Delarivière que nous retrouvons au chevet de sa femme.

Jeanne dormait toujours.

Son sommeil était de plus en plus calme. — Par instants, une sorte de vague sourire se dessinant sur ses lèvres venait éclairer son doux visage, dont la pâleur avait presque disparu.

Aucune pensée sombre ne tourmentait désormais l'esprit du banquier.

Les yeux fixés avec adoration sur sa bien-aimée Jeanne, que pendant une heure longue comme un siècle il avait crue morte, il bénissait Dieu et le docteur Vernier qui venaient de la lui rendre.

Absorbé dans sa muette extase, il ne s'apercevait même pas que le temps passait.

Soudain il vit la jeune femme faire un mouvement léger. — Elle agita ses mains, ses paupières battirent, elle ouvrit les yeux et, se soulevant sur son coude, elle promena sur les objets qui l'entouraient un regard étonné.

Le banquier se pencha vers elle et la prenant entre ses bras, la serrant passionnément contre son cœur, il murmura d'une voix que la violence de son émotion rendait presque indistincte :

— Jeanne... chère Jeanne...

La malade, s'abandonnant à l'étreinte caressante de son mari, demanda :

— Où suis-je donc ?

— Nous sommes à Melun... — répondit le banquier.

— A Melun ! — répéta Jeanne étonnée. — Pourquoi pas à Paris ?

— Parce que, chère bien-aimée, si près que nous fussions du terme du voyage, nous n'avons pu aller jusqu'au bout.

Jeanne baissa la tête, ferma les yeux et parut interroger sa mémoire.

— Oui... — dit-elle au bout d'une minute. — Je me souviens, mais vaguement... — Je vois, mais à travers un brouillard, — un étrange malaise s'était emparé de moi... — il m'a semblé que mon âme abandonnait mon corps et que je te quittais pour toujours.

— Tu as beaucoup souffert, n'est-ce pas, pauvre amie ?

— Oui beaucoup... — Mais à quoi bon rappeler cette souffrance ?... C'est fini... C'est passé... — Depuis quand sommes-nous ici ?

— Depuis le point du jour

— Et il est maintenant ?

— Deux heures de l'après-midi.

— Et j'ai dormi sans cesse?

— Oui, grâce à Dieu, car le sommeil pour toi c'était la guérison... — Enfin te voilà réveillée et il faut suivre les prescriptions du docteur.

— Quel est ce docteur ?

— Un jeune médecin d'un remarquable talent, qui se nomme Georges Vernier et à qui j'ai voué une profonde reconnaissance.

— Eh bien, — fit Jeanne avec un sourire, — suivons les prescriptions de ce jeune médecin. Remercions-le d'abord en lui obéissant. Qu'a-t-il ordonné ?

— De prendre tous les quarts d'heure une cuillerée de ce liquide.

Et le banquier, avec la sollicitude d'un amant, disposa les oreillers derrière les épaules de Jeanne, et lui présenta ensuite la potion qu'elle but sans hésiter.

— L'ordonnance est facile à suivre... — dit-elle en souriant. — Sauf un peu d'amertume, ce breuvage n'a point mauvais goût.

Puis elle poursuivit, en prenant dans les siennes les mains de son mari :

— Comme le temps a dû te paraître long, pauvre ami, tandis que j'étais sans connaissance.

Au souvenir du supplice enduré, le banquier pâlit.

— Aucune expression ne saurait te donner une idée de mes angoisses ! — répliqua-t-il. — Songe donc ! tu étais là, près de moi, brisée par la souffrance... et je ne pouvais rien !... — Il me semblait voir la flamme de ta vie s'éteindre... et je ne pouvais rien !... — Quelle torture !... Comment ne suis-je point devenu fou ?...

— Je me mets à ta place, ami bien cher, et je comprends tout... Mais ne t'exagérais-tu pas un peu ma position ?...

— Non, car la crise a été terrible... le docteur en convient lui-même... — L'excès de la fatigue avait amené dans ton organisme d'étranges et périlleux désordres... — Grâce au ciel nous avons triomphé du mal... il ne reviendra plus...

— Bien sûr ?

— Oui... Le docteur me l'a positivement affirmé...

— As-tu écrit à Edmée ?...

— Je n'ai pas cru devoir le faire... — Notre retard, dont elle ignore le motif, ne peut lui causer de graves inquiétudes, tandis qu'une halte si près du but l'aurait sérieusement alarmée... — Il aurait fallu, d'ailleurs, assigner une date à notre arrivée, et c'était impossible... — Après la prochaine visite du médecin nous saurons à quoi nous en tenir, et j'écrirai...

On frappa doucement à la porte.

Le banquier quitta son fauteuil et alla ouvrir.

— C'est vous, docteur ! — s'écria-t-il joyeusement en voyant Georges

Vernier. — Venez vite contempler votre œuvre ! — Notre malade est réveillée et elle vous attend avec impatience pour joindre sa gratitude à la mienne...

Le jeune médecin, le visage souriant, se dirigea vers le lit.

Madame Delarivière lui tendit la main en murmurant avec émotion :

— Vous m'avez sauvé la vie, docteur... merci pour moi et pour ceux qui me sont chers ! merci de toute mon âme...

Georges tressaillit de nouveau en voyant la jeune malade ainsi ranimée, et surtout en l'entendant parler.

— Ce sont les mêmes yeux, — se dit-il, — le même regard, la même voix ! — Il est impossible que ces deux femmes soient étrangères l'une à l'autre.

Puis, tout haut, il répliqua en s'efforçant de paraître calme :

— J'ai fait modestement mon devoir, madame, et je suis trop heureux d'avoir réussi.

Il appuya ses doigts sur l'artère du poignet délicat de la malade.

— Plus de fièvre, n'est-ce pas ? — demanda M. Delarivière.

— Non, mais encore un peu d'irrégularité... — Qu'éprouvez en ce moment, madame ?...

— Aucune douleur, mais une grande lassitude.

— La tête est-elle lourde ?

— Plus que tout à l'heure.

— Avez-vous de l'appétit ?

— Non...

— Il faut cependant prendre quelque nourriture... — Je donnerai l'ordre à madame Loriol de vous envoyer un bouillon léger.

— Docteur, combien de temps durera ma convalescence ?

— Deux ou trois jours suffiront pour la rendre complète...

Le visage de madame Delarivière offrit une expression douloureuse.

— Trois jours encore sans voir ma fille ! — balbutia-t-elle. — Le courage me fera défaut !

— Mais, — demanda vivement le banquier, — pourquoi notre enfant ne viendrait-elle pas ici ?

En entendant cette question, Georges sentit son cœur bondir.

Si la jeune fille venait à Melun, ses doutes seraient à l'instant même éclaircis. — Un seul regard lui dirait si sa bien-aimée était l'enfant de cet étranger sympathique et de cette gracieuse femme dont il n'osait demander le nom...

XI

M. Delarivière se tourna vers Georges.

— Docteur, — lui demanda-t-il, — vous jugez utile n'est-ce pas, que notre malade prenne ici quelques jours de repos?

— Et même indispensable, oui, monsieur, — répondit le jeune homme.

— Vous avez défendu toute émotion vive?

— Sans doute.

— Ne vous semble-t-il pas cependant qu'une émotion douce, à laquelle ma femme aurait eu le temps de se préparer, ne saurait être dangereuse?... Verriez-vous en un mot quelque inconvénient à la réunion immédiate de la mère et de la fille?

— Aucun... — La joie est un souverain dictame... — La présence d'une enfant bien-aimée ne peut que hâter la convalescence... — Je recommanderai seulement à madame de rester autant que possible maîtresse d'elle-même et de ne point se livrer sans mesure aux manifestations de sa tendresse...

— Ah! je vous le promets! — s'écria Jeanne. — Je serai forte dans mon bonheur... je saurai me contenir...

— Alors, tout ira bien...

— Puisqu'il en est ainsi, — reprit le banquier, — je partirai demain pour Paris, par le premier train, et dans la journée je ramènerai notre enfant...

— Demain, — se dit Georges, — je saurai donc à quoi m'en tenir!!

Il ajouta tout haut:

— Je vous quitte, madame, mais je reviendrai ce soir... — Je n'ai présentement qu'une recommandation à vous adresser... — Dominez votre nature impressionnable et nerveuse... — Ce qu'il vous faut, avant tout, c'est du calme... — Chassez toute préoccupation... Éloignez toute inquiétude... Laissez-vous vivre... Laissez-vous être heureuse, et bientôt les dernières traces de la crise que vous venez de traverser auront disparu... — Je vais vous faire préparer un bouillon qu'il faudra prendre; — puis, au bout d'un quart d'heure, une cuillerée de potion vous procurera, je n'en doute pas, un nouveau et profond sommeil... — Quant à vous, monsieur, l'altération de vos traits me prouve que la fatigue vous accable. Reposez-vous pendant quelques heures... je vous le conseille comme ami, et comme médecin je vous l'ordonne.

— Je me porte garante de son obéissance, docteur... — répondit Jeanne en souriant.

Georges quitta la chambre et, après avoir recommandé de monter à la convalescente une tasse de bouillon très léger, sortit de l'hôtel en proie à une agitation que ses efforts ne pouvaient dominer.

— Si cette jeune fille que son père amènera demain, — se disait-il, — était celle que j'aime, ce qui vient de se passer ne créerait-il pas une sorte de lien entre elle et moi?... — J'ai sauvé sa mère, car le danger était très réel et très grand... — C'est un titre, cela! — Qui sait si je ne pourrais pas espérer qu'un jour peut-être...

Le docteur, sans compléter, au moins par des mots, la pensée qui s'offrait à lui, haussa les épaules et reprit :

— Je fais des rêves insensés!... Je me forge des chimères!... Cette ressemblance est saisissante, mais que prouve une ressemblance? La nature a des jeux bizarres et d'inexplicables caprices... — Et d'ailleurs, si je ne me trompais point, en serais-je plus avancé?... Si celle que j'adore était l'unique enfant de ce riche banquier, la fortune du père ne creuserait-elle pas un abîme entre le médecin de province, obscur et pauvre, et la fille du millionnaire! — Qu'importe le service rendu?... — Cette famille aujourd'hui n'a plus besoin de moi... — Quand elle aura payé mes visites elle ne me devra rien... pas même de la reconnaissance, car j'ai fait mon métier de guérisseur, voilà tout, et tout autre à ma place l'aurait fait comme moi... — Ah! mieux vaudrait cent fois oublier ces folies! Mais le puis-je? et, si je le pouvais, le voudrais-je?...

Georges Vernier, le cerveau plein de science et le cœur plein d'amour, se disait ces choses avec un désordre d'esprit croissant et, tout absorbé dans son fiévreux monologue, arpentait sans but et d'un pas tantôt rapide et tantôt ralenti les rues de Melun.

Il allait au hasard, ayant pris dans son trouble un tout autre chemin que celui de son logis.

Peu à peu cependant une accalmie se produisit. — Il s'orienta, regarda sa montre et, au lieu de rentrer chez lui, alla visiter les clients qui l'attendaient.

Laissons le docteur remplir ses devoirs professionnels et rejoignons, sous les marronniers du jardin, Fabrice Leclère, le petit baron de Landilly et les deux jeunes femmes.

Le déjeuner touchait à sa fin.

Les convives, dont le voyage matinal et le grand air aiguisaient l'appétit, avaient fait copieusement honneur à la cuisine de l'hôtel du *Grand-Cerf*, et fêté très amplement certain petit vin de Chablis, pétillant dans le verre et sentant la pierre à fusil...

Les chenilles redoutées par le jeune baron s'étaient montrées discrètes.

La gaieté la plus franche, — au moins en apparence, — arrivait à son apogée.

Les yeux brillaient, les éclats de rire se croisaient, et les voix atteignaient un diapason très haut.

Fabrice Leclère seul conservait tout son sang-froid au milieu de la naissante ivresse générale.

Il se contraignait pour sembler joyeux, et jetait parfois des regards presque sombres sur la table qui, toutes proportions gardées, offrait l'aspect d'un champ de bataille, avec ses bouteilles renversées, son dessert mis au pillage, ses tasses de café tachant la nappe, et ses nombreux flacons de liqueurs de toutes les nuances, offrant les vives couleurs du prisme sous les rayons de soleil tamisés par le feuillage.

Adèle de Civrac, — (née Greluche), — réclama la promenade sur la Seine.

— Au canot! — cria Landilly d'une voix glapissante, en allumant son troisième cigare, — je me charge de conduire l'esquif. Ça sera d'un galbe étonnant!

— Chargez-vous de vous conduire vous-même, cher ami, ce qui ne sera point facile car vous avez un rude *plumet!* — répliqua Mathilde, — et surtout point de bêtises quand nous serons en barque, sinon je refuse absolument de quitter la terre ferme... Je ne sais pas nager.

— Soyez paisible, — répondit Fabrice, — l'ami Pascal ne m'inspire, comme à vous, qu'une confiance médiocre... nous prendrons un batelier.

— Bravo, et en route!...

Ces dames ajustèrent un peu au hasard leurs chapeaux microscopiques sur leurs chignons du bon faiseur, et s'armèrent de leurs ombrelles enrubannées.

Madame Loriol apparut souriante.

— Ces dames et ces messieurs sont-ils satisfaits? — demanda-t-elle.

— Enchantés! — Hurrah pour madame Loriol et pour son cordon bleu!...

— A quelle heure dîneront ces dames et ces messieurs?

— A sept heures!... — Surtout qu'on ne ménage pas le poivre dans la bisque, et que les écrevisses bordelaises emportent la bouche et allument un incendie.

— Qu'éteindront les huit bouteilles de champagne que j'aurai l'honneur de vous offrir... — répondit madame Loriol. — A sept heures précises tout sera prêt!

Une salve de cris joyeux accueillit ces paroles de l'hôtesse, puis les deux couples gagnèrent le quai, traversèrent le pont, et aperçurent sur la rive gauche une enseigne portant en grosses lettres ces mots :

VEUVE GALLET

BATEAUX ET CANOTS POUR LA PROMENADE

— Voilà le port demandé! — fit Mathilde en désignant du doigt l'enseigne.

Puis, se faisant un porte-voix avec ses deux mains, elle cria du haut de sa tête :

— Oh! eh! canotiers, canotières, flambards et tout le tremblement! Embarque!... Oh! hisse!... Oh! de l'avant!. . Oh! eh!...

— Un peu de tenue, Mathilde ! — dit Fabrice avec impatience. — Nous ne sommes point à Bougival où toutes les excentricités sont permises !... — Ne nous faisons pas remarquer... — Les naturels de l'endroit nous prendraient pour des calicots en bonne fortune avec des demoiselles de Bullier.

— Ah ! zut ! — répliqua Mathilde. — Si on la fait à la grande pose, c'est peu drôle ! Elle est mauvaise !

Fabrice la regarda sévèrement, et sans doute il avait sur elle un sérieux empire car elle s'empressa d'ajouter :

— Allons, mon lapin bleu, ne fais pas la moue ! — Va commander un canot .. — Je serai sage comme une image d'Épinal...

— A six sous la douzaine ! — fit Adèle.

— Épatant !... — s'écria le petit baron. — Cette Adèle a des mots !... — Quel relief, mes enfants ! Quel relief !

Fabrice haussa les épaules et, devançant ses compagnons, se dirigea vers la demeure primitive s'il en fut, sorte de baraque composée seulement d'un rez-de-chaussée, construite en vieux bois et en mortier et recouverte d'un toit presque plat, garni, en guise de tuiles ou d'ardoises, de larges feuilles de gros papier goudronné que maintenaient des lattes de sapin clouées sur les jointures.

Une petite vieille, toute ratatinée, tannée par le vent et le soleil comme un vieux gabier de misaine, assise à côté de la porte, tricotait un bas bleu.

C'était la veuve Gallet en personne.

Elle se leva en voyant Fabrice.

— Madame, — lui dit ce dernier, je désirerais louer un canot de promenade.

— Facile, monsieur... — Un... deux... trois si vous voulez, j'ai le choix...

Et elle désignait une petite flottille d'embarcations amarrées au bas d'un escalier taillé dans la berge.

— Nous sommes quatre... — reprit le jeune homme, en montrant ses compagnons.

— Il y a des dames... Je vous donnerai la *Belle-Lisa*, une fameuse barque où vous serez à votre aise comme chez-vous... — C'est défunt mon pauvre mari, monsieur, qui l'a construite...

La brave femme fit le geste d'essuyer une larme absente, et reprit :

— Vous faut-il un batelier ?

— Oui, madame... — Je sais manier l'aviron, mais je ne me soucie point de me fatiguer...

— Et vous faites joliment bien ! — Je vais vous donner un solide gaillard dont vous serez content...

En même temps la veuve Gallet cria : Oh ! eh ! Bordeplat !... une promenade !...

Au moment où le canot passait devant l'habitation, une jeune fille parut sur la terrasse. (Page 54.)

XII

A peine la veuve Gallet venait-elle de faire entendre cet appel, qu'un homme couché et dormant au fond d'une embarcation se réveilla en sursaut et émergea brusquement, comme un diablotin sortant d'une boîte à surprise.

— Présent, la bourgeoise, — dit-il.

Cet homme pouvait avoir une trentaine d'années.

Sa figure bronzée était franche et énergique ; — l'intelligence brillait dans ses yeux.

Il portait une chemise bleue, avec des ancres brodées au collet, un pantalon de toile serré sur les hanches par une ceinture rouge, et un béret de marin.

De petite taille, mais râblé, ses membres annonçaient une force herculéenne, en même temps qu'une agilité de singe.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la patronne? — reprit-il

— Quatre personnes à conduire en canot... — répliqua la veuve Gallet. — Tu prendras la *Belle-Lisa*.

— Entendu...

Et le matelot, s'élançant d'un bond dans l'embarcation désignée, la détacha de son piquet et vint en quelques secondes accoster par l'avant l'escalier taillé dans la berge à coups de bèche.

— Embarquez, mesdames... — dit-il aux jeunes femmes, — et pas de secousses ni de faux mouvements... histoire de garder votre équilibre et de ne point piquer une tête... C'est ça... Placez-vous à l'arrière, c'est le poste d'honneur... — Ces messieurs au milieu, et moi en avant pour tirer sur le sapin...

L'embarquement étant terminé, le matelot poussa le canot au large et demanda :

— Sans vous commander, où faut-il conduire ces dames et ces messieurs?...

— Faisons le tour du quartier Saint-Étienne... — dit Fabrice.

— Remonter dans la ville? — murmura Bordeplat. — Drôle d'idée!...

— Dans la ville!... — répéta Mathilde, — Pour voir des maisons tout le temps!... Merci!... ça serait gai ! — Allons du côté de la campagne...

— Oui... par là... — appuya mademoiselle Adèle Greluche en désignant l'aval du fleuve.

Fabrice fronça les sourcils avec une expression mal déguisée de mauvaise humeur.

— Par là, — fit-il, — c'est bientôt dit, mais si nous descendons, nous mettrons deux heures pour remonter le courant.

— As pas peur! — répliqua le matelot. — Ça me connaît, le courant... J'ai les bras solides.. Ne craignez point ma peine!

— Ah çà ! mon cher Fabrice, — s'écria Mathilde en riant, — est-ce que vous avez par hasard des créanciers de ce côté-là? — Allez, batelier... au fil de l'eau!

Le matelot ne se le fit point répéter.

En trois coups d'aviron il lança la *Belle-Lisa* dans le chenal et la laissa lentement descendre, en ayant soin seulement de maintenir l'avant dans la ligne droite.

Fabrice, dont le visage avait repris son expression habituelle, alluma un cigare et Pascal l'imita.

Le temps était splendide. — Le soleil étincelait dans un ciel d'un bleu pâle où couraient de petits nuages floconneux. — Des myriades de pâquerettes et de boutons d'or émaillaient les berges gazonnées. — Les cimes verdoyantes des grands arbres se miraient dans la Seine. — Les hirondelles vagabondes effleuraient l'eau d'un coup d'aile rapide en poussant de petits cris joyeux. Le parfum printanier des fleurs naissantes remplissait l'atmosphère tiède, la nature rajeunie chantait l'hymne éternel du créateur et de la création.

Les deux jeunes gens lançaient à qui mieux mieux les bouffées de fumée bleuâtre de leurs *impérialès*.

Adèle et Mathilde, installées confortablement à l'arrière, baignées de lumière et très jolies toutes deux sous les reflets roses de leurs ombrelles, éprouvaient une sorte de bien-être absolu et fredonnaient des lambeaux de refrains empruntés aux chansons à la mode de l'*Alcazar* ou des *Ambassadeurs*.

Mathilde chantonnait.

C'est le beau Camélia
Camélia,
Qu'Amélie a
Laissé tomber chez papa!...

Tandis qu'Adèle roucoulait de son côté, en dodelinant la tête :

Anna
Donna,
La canne à Canada :
Voilà
Voilà
P'tit'canne à Canada!...

Le matelot, dont l'odeur du tabac chatouillait délicieusement les narines, sollicita de *ces dames* — (et en forts bons termes, ma foi), — la permission *d'en griller une*.

— Allez-y, mon brave!... — s'écria Mathilde. — Nous ne la faisons point à la pose! Où y a d'la gêne, y a pas de plaisir!... — Allez-y carrément! Je vais rouler une cigarette...

— Tu m'en feras une en même temps, — dit Adèle.

Bordeplat témoigna sa reconnaissance par un large sourire et tira de sa poche une de ces courtes pipes de terre qu'on nomme *brûle-gueule* dans un langage qui n'est pas celui des cours. — Le tuyau était long de quatre centimètres, et le plus beau nègre de la côte de Guinée aurait envié sa teinte d'ébène.

Fabrice, silencieux, songeait.

Un pli profond se creusait depuis un instant entre ses sourcils, donnant lieu de croire que la nature de ses pensées n'était pas absolument gaie.

La *Belle-Lisa* continuait à descendre avec lenteur le cours sinueux de la rivière. — Un assez grand nombre de jolies maisons de campagne s'élevaient sur les deux rives.

Le commencement de la saison avait été sec. — La Seine roulait sur le sable des eaux basses et limpides comme elles le sont d'habitude au mois de juillet ou d'août.

Les deux femmes ne chantaient plus.

Tout en fumant les cigarettes préparées par les jolis doigts de Mathilde, elles admiraient les villas entrevues au passage et se demandaient si quelques pigeons généreux leur offriraient un jour d'aussi enviables colombiers.

Mais, à mesure qu'on s'éloignait de Melun, les habitations devenaient moins nombreuses, et celles qu'on voyait encore se cachaient à demi derrière les ombrages des parcs.

Le petit baron fut pris soudain d'un accès de lyrisme.

— Parole d'honneur, mes enfants, — s'écria-t-il, — c'est renversant de pittoresque!... Regardez-moi ces eaux, ces arbres, ces gazons!... Contemplez ces villas cachées dans la verdure! Quel galbe! quel relief!... Il me semble que je suis dans un théâtre et que je lorgne un décor très chic!... C'est que je comprends un peu la nature moi!

— Alors, baron, — demanda Mathilde, — ces bords fleuris de la Seine ont le don de vous plaire?...

— Je les trouve ruisselants d'inouïsme... débordants de poésie arcadienne...

— Eh bien, cherchez une jolie maison à vendre par ici... Ça ne doit pas manquer... Achetez-la... Payez-la comptant, et offrez-en les clefs à Adèle, avec l'acte d'acquisition à son nom... C'est ça qui aurait du relief... hein, baron?...

— Ah! oui, par exemple!... — appuya mademoiselle de Civrac, née Greluche... — Achetez-moi une maison de ces côtés, mon petit Pascal... et je vous aimerai pour vous-même...

— Étonnante, cette Adèle!... — s'écria Landilly — Eh bien, parole, je ne dis pas non!... Nous verrons ça.

— Quand le verrons-nous?

— Quand j'aurai hérité...

— De qui?

— De mon oncle, donc!...

— Quel âge a-t-il, votre oncle?...

— Cinquante ans.

— Alors il vous enterrera, mon bon, et deux fois plutôt qu'une... — Vous avez beau faire le malin... vous n'êtes pas solide... Vous manquez de biceps... vous manquez de mollets... vous manquez de bien des choses...

Le petit baron se mit à rire, mais son rire ressemblait à une grimace.

— Moi, — dit Mathilde, — je suis une femme sérieuse... — Je réalise des

économies assez rondelettes et, le jour où je casserai ma tirelire, je me payerai une villa dans le genre de celle-ci...

Et la jeune femme désignait du bout de son ombrelle une maison, la dernière sur la rive gauche, en aval de la rivière.

Adèle et les deux hommes tournèrent les yeux vers le point que Mathilde indiquait.

A peine Fabrice eut-il regardé la villa qu'un tressaillement nerveux secoua son corps ; une pâleur mortelle s'étendit sur son visage que la décomposition de ses traits rendit un instant méconnaissable.

Personne ne remarqua cet étrange et brusque changement, qui fut d'ailleurs de courte durée.

Au bout d'une ou deux secondes Fabrice redevint maître de lui-même. — Sa figure se rasséréna et son regard reprit son calme habituel.

Il resta néanmoins plus pâle que de coutume et, tout en évitant de regarder la rive gauche, il murmura avec une insouciance affectée :

— Très joli ! très joli !...

— C'est un véritable petit château, — dit Adèle.

— Et d'un style étonnant ! — appuya Pascal ; — On le croirait bâti du temps des troubadours.

— Je parierais pourtant qu'il est de construction moderne... — reprit Mathilde ; puis s'adressant au matelot, elle ajouta : — Savez-vous, mon brave, à qui appartient cette maison ?...

— Oui, ma petite dame...

— Et pouvez-vous nous le dire ?

— Pourquoi pas ? — Cette maison appartient, ou plutôt appartenait à M. Frédéric Baltus, assassiné il y a six mois, et dont on guillotinera le meurtrier demain matin, sur la grande place de Melun...

Pascal et les deux femmes poussèrent une exclamation de surprise.

Pas un muscle du visage de Fabrice ne bougea

XIII

La villa sur laquelle Mathilde avait attiré l'attention était un logis moderne, d'une exquise coquetterie, bâti en briques et en pierres vermiculées, dans le style de la Renaissance, avec des tourelles à clochetons dont la croix latine coupait les fenêtres.

Les rayons du soleil, frappant obliquement le petit castel, mettaient des flammes multicolores sur ses vitraux peints, de la bonne époque.

Un parc de cinq ou six hectares, planté d'arbres séculaires, s'étendait derrière ce ravissant pastiche des demeures féodales.

Un escalier à double rampe, dont un ciseau habile avait sculpté les ornements touffus, conduisait à la porte ogivale.

Une grille de fer, du même style que le manoir en miniature, et provenant sans doute de quelque logis seigneurial irrespectueusement jeté bas par la pioche des démolisseurs, donnait accès sur la route pittoresque qui longeait la Seine.

Au premier étage une large baie à triples vantaux, garnis de vitrages coloriés, sertis de plomb, s'ouvrait sur une terrasse bordée de balustres ciselés comme un bijou florentin, et soutenue par des cariatides d'un goût très pur.

Les vantaux de la baie dont nous venons de parler étaient ouverts.

Au moment où le canot passait devant l'habitation, une jeune fille parut sur la terrasse.

Cette jeune fille était en grand deuil.

Une lourde chevelure sombre couronnait son visage pâle, aux traits de médaille.

On lui pouvait appliquer ces deux vers d'Alfred de Musset :

« Sous sa tresse d'ébène, on eût dit, à la voir,
« Une jeune guerrière avec un casque noir. »

Son vêtement, d'une étoffe sans reflets étroitement ajustée, dessinait une taille exquise et les contours fermes et purs d'un buste de statue.

Elle ne portait pas un bijou, sauf un médaillon de marbre noir sur lequel s'entrelaçaient deux lettres d'argent, une F et un B, et qu'un simple ruban de velours suspendait à son cou délicat.

L'expression de sa figure énergique et charmante était profondément triste.

Un grand lévrier gris de fer bondit à côté d'elle, aspira l'air avec une sorte d'inquiétude et, voyant le canot glisser sur la rivière, fit entendre un grognement sourd et menaçant, suivi d'un aboiement plaintif.

— Silence, Fox! — commanda la jeune fille d'une voix brève.

Le lévrier obéissant regarda sa maîtresse, vint lui lécher la main et s'étendit à ses pieds, n'aboyant plus, mais continuant à donner des signes de méfiance et de colère.

En entendant la voix de la maîtresse de Fox, Fabrice avait tressailli pour la seconde fois, mais sans tourner la tête.

— Sapristi ! la jolie personne !! — dit Mathilde avec une admiration sincère.

— Un peu trop pâle, — répliqua la jeune Adèle, — mais rudement jolie tout de même !...

— Quel galbe, mes enfants! — appuya le petit baron. — Épatante! épatante!

un relief à tout casser!... — Regardez donc, Fabrice... cette châtelaine en vaut la peine...

Fabrice ne pouvait, sans une affectation inexplicable, résister à la demande de Pascal.

Il tourna la tête vers le balcon.

Son regard rencontra celui de la jeune fille.

Il se souleva à demi, s'inclina profondément et salua.

La jeune fille rendit le salut avec une sorte de politesse grave et froide.

— Tiens! — dit Mathilde, — vous la connaissez?

— Oui... — répliqua Fabrice en fronçant le sourcil.

— Où l'avez-vous connue?

— Dans le monde, à Paris.

— Dans le vrai, ou dans le demi?

Fabrice haussa les épaules.

— Sotte question, ma chère! — fit-il, — et qui ne mérite point de réponse!

— Est-ce une femme mariée? — reprit Mathilde.

— Non, c'est une jeune fille.

— Elle se nomme?

— Que vous importe?

— Curiosité pure.

— Eh bien! elle se nomme Paula Baltus.

— La sœur de ce M. Baltus dont on parlait tout à l'heure?

— Oui, sa sœur.

Ici le matelot, qui pour la troisième fois bourrait sa pipe, intervint sans façon.

— Et aussi bonne qu'elle est jolie, mam'zelle Paula... — dit-il. — Parlez-en à n'importe qui dans le pays... on vous répondra que c'est la providence des malades et des pauvres... — Ah! il fallait la voir avant le malheur... une vraie fauvette pour la gaieté... — Depuis l'assassinat de son frère par un misérable, ce n'est plus ça... — Elle pense sans cesse à cette matinée terrible où elle attendait M. Frédéric vivant, et où on lui rapporta son cadavre...

— Brrr!... cela fait froid dans le dos!! — murmura Mathilde. — Mais comment donc cet assassinat a-t-il eu lieu?...

— C'est une sombre histoire... — répondit le matelot.

Fabrice intervint vivement.

— Une histoire lugubre dont il est inutile de fatiguer ces dames... — dit-il.

— Ah! bourgeois, — répliqua Bordeplat, — je ne tiens guère à la raconter, je vous en fiche mon billet...

— Mais nous tenons à l'entendre, nous! — fit Mathilde. — Nous adorons les émotions!... Frissonner et pâlir d'effroi, et pleurer d'attendrissement... y a-t-il rien au monde de plus délicieux!! — Si l'histoire vous déplaît, mon cher Fabrice, ne l'écoutez pas!...

Le jeune homme eut un rire contraint

— Et en quoi me déplaîrait-elle, je vous prie ? — s'écria-t-il ; — je la connais et je craignais pour vos nerfs, voilà tout. Mais, si vous y tenez, faites-vous narrer la chose par ce brave homme...

— Mais oui..., mais oui... nous y tenons... — dit Pascal, — les histoires d'assassinats, c'est toujours palpitant... — Dans les journaux politiques, la seule chose intéressante, parole d'honneur, et qui vaille la peine d'être lue, c'est le compte rendu de la cour d'assises... — Il y a des gredins qui sont tout un roman.

— La paix, baron! — commanda Mathilde, puis s'adressant au matelot, elle ajouta : — Vous disiez donc que mademoiselle Baltus?...

— N'est plus du tout la même depuis que son frère est tombé sous les coups du misérable qu'on guillotine demain matin. — Et je vous prie de croire, madame, que je serai là, au premier rang... Non que j'aime les spectacles sanglants et qu'il me plaise de voir tomber une tête, mais parce qu'il est possible que l'assassin parle, et, s'il parle, je veux entendre ce qu'il dira.

— Vous croyez qu'il parlera?... — demanda Fabrice d'une voix changée.

— Je n'en sais rien, mais je l'espère.

Fabrice allait insister sans doute; Mathilde ne lui en laissa pas le temps.

— Pauvre jeune fille! — murmura-t-elle en regardant de loin Paula Baltus qui n'avait point quitté la terrasse. — Elle ne se consolera jamais!

— Oh! jamais, j'en jurerais!

— Elle aimait tendrement son frère?

Le matelot laissa flotter ses avirons, tira de sa pipe deux ou trois bouffées énergiques, et répondit :

— Si elle l'aimait!... ah! il fallait la voir, le matin après le crime, quand le jardinier eut trouvé le cadavre devant la grille et qu'il eut averti la chère demoiselle!... — Quelles larmes!... quels cris!... quel désespoir!... — Rien que de m'en souvenir, ça me chavire la boussole!... — Et elle se traînait à deux genoux dans la neige près du corps de son frère, l'appelant, lui parlant, comme s'il avait pu l'entendre et lui répondre... Elle se tordait les bras... elle se frappait la poitrine... elle s'arrachait les cheveux... — On crut pendant un bon moment que sa raison avait déménagé et qu'elle resterait folle de chagrin...

— M. Baltus a donc été frappé tout près de sa maison?... — demanda la jeune Adèle de Civrac, née Greluche.

Le batelier désigna du doigt le petit bois touffu qui se trouvait à une centaine de mètres de la villa.

— Voyez-vous ce bouquet d'arbres en amont? — fit-il.

— Oui...

— Eh bien! l'assassin s'était caché là, au milieu des broussailles qui gar-

Fabrice tira de sa poche un petit agenda et écrivit sur une des feuilles. (Page 66.)

dent leurs feuilles même en hiver... — il guettait certainement M. Frédéric au passage... et c'est de là qu'il a tiré sur lui trois coups de revolver...

— Ça donne le frisson, positivement ! ! — murmura Mathilde.

— Fichtre, je le crois bien... j'en ai la chair de coq !... — ajouta le petit baron.

— Et dire que je n'ai rien entendu !... reprit le matelot avec un accent de rage.

— Vous ? — demanda Fabrice stupéfait.

— Oui, moi.

— Et comment diable auriez-vous entendu? — Où donc étiez-vous lorsque le crime s'est commis?

— Tout près d'ici.

— Comment cela?

— Regardez sur la berge, de l'autre côté de l'eau, en face du bouquet d'arbres, ce pavillon qui dépend d'un grand domaine que l'on voit plus loin.

— Eh bien?

— Eh bien, j'habitais ce pavillon l'année dernière et, la nuit où on a tué M. Baltus, j'y couchais... — A cette époque la propriété appartenait à un milord anglais qui remuait les pièces de vingt francs comme les débardeurs remuent le gravier, par tombereaux... — Ce goddam était grand amateur de canotage... — Il m'avait pris comme qui dirait pour être son matelot, et j'avais la surveillance d'un petit yacht, d'un you-you, d'une périssoire et d'un canot, qui formaient sa flottille...

— Je comprends... — dit Fabrice. — Pour rendre votre surveillance plus facile, on vous avait logé dans le pavillon du bord de l'eau...

— C'est ça même, et j'ose dire que je faisais bonne garde... — J'ai le sommeil si léger qu'une souris m'éveille en trottant...

XIV

— Oui, oui, j'ai le sommeil léger, — poursuivit le matelot. — Mais il faut vous dire que la veille au soir, ayant rencontré des camarades à Melun, je m'étais *donné une culotte*, ce qui m'arrive plus de cinq fois par semaine, parole d'honneur! — En sortant du cabaret, le froid m'acheva. — Bref, vers les dix heures, je rentrai dans ma chambre rond comme un boulet de quarante-huit... Aussitôt couché je m'endormis et je me mis à ronfler, que le diable en aurait pris les armes, et d'une façon si étonnante que je m'entendais ronfler moi-même.

— Épatant!— murmura Pascal.

— Et voilà pourquoi et comment je n'ai pas entendu les trois coups de feu tirés sur M. Baltus, — poursuivit Bordeplat.

— Ainsi, — demanda Fabrice, — les détonations ne vous ont point réveillé?

Le matelot secoua la tête négativement et répliqua :

— On aurait bien pu tirer le canon à deux pas de moi, et même me prendre dans mon lit et m'emporter sans que je m'en doute.

« Au point du jour je me réveillai tout à fait rafraîchi, et je sortis de ma niche pour déblayer les embarcations de la neige qui les avait recouvertes pendant la nuit et dont le poids pouvait les couler...

« J'entendis alors des cris à fendre l'âme... — Je vis du monde de l'autre côté de la rivière, en face de la maison de M. Baltus, puis les gendarmes arrivèrent, le procureur de la République, le juge d'instruction, la police... — Je me dépêchai de passer l'eau, et j'appris l'événement... — Ah! c'était un triste spectacle, allez!... Fallait entendre les gémissement désespérés de mam'zelle Paula... Fallait voir les gendarmes fouillant la neige pour trouver la piste de l'assassin... — Dans le premier moment, je fus presque content d'avoir eu le sommeil si lourd... Ça fait que je n'avais rien à dire, et ça me dispensait d'aller au palais de justice et chez le juge d'instruction... — Que voulez-vous, c'est plus fort que moi, j'aime pas les questions de la police...

— On ne vous a donc pas interrogé? — demanda vivement Fabrice.

— Non...

— On ne s'est point informé si de votre pavillon on avait entendu les coups de feu?

— Le pavillon est de l'autre côté de la rivière et, comme vous voyez, la Seine est large... — Je n'étais vraiment pas sur le lieu du crime... — Le juge aura trouvé inutile de s'occuper de moi, en supposant qu'il y ait pensé...

— Votre déposition, d'ailleurs, aurait été nulle... — reprit Fabrice.

Le matelot garda le silence.

— Tout est fini maintenant, — dit Mathilde, — et demain matin le coupable payera sa dette...

Bordeplat poussa un soupir...

— Oui, — répéta-t-il, — il payera sa dette, mais en emportant avec lui son secret peut-être, et sans avoir nommé son complice... et ça sera un grand malheur!

Fabrice se dressa brusquement.

— Son complice! — s'écria-t-il. — Vous avez dit son complice?...

— Mais oui, parfaitement.

— Vous croyez donc que le meurtrier en avait un?

— J'en suis sûr.

— Je ne vous comprends pas... — J'ai suivi les débats de cette étrange affaire qui m'intéressait par son côté mystérieux... — Pas une minute les juges n'ont admis l'existence d'une complicité.

— Je sais bien qu'ils ne l'ont pas admise, mais je l'admets, moi.

— A quel propos?

— Croyez-vous vraiment, monsieur, qu'un homme à moitié paralysé, estropié du bras droit, pouvant à peine se servir de ses membres, ait commis seul un assassinat?

— Oui, je le crois... — Pour tenir un revolver aussi léger que celui qui a été trouvé sous la neige, la force est inutile.

— Excusez-moi, monsieur... — Il ne faut pas beaucoup de vigueur, c'est

vrai, mais il en faut un peu, et le condamné n'en avait ni peu ni beaucoup... — Ce n'est pas lui qui tenait l'arme, ce n'est pas lui qui a fait feu... Sa main aurait tremblé, les trois balles se seraient égarées en route...

Fabrice haussa les épaules.

— Vous croyez ça! — dit-il ironiquement.

— Je le crois, oui, monsieur... — Je ne suis point d'un acabit à faire un procureur ou un juge, mais j'ai mon petit brin de jugeotte tout comme un autre... Aussi j'affirme et je soutiens que, pour assassiner M. Baltus, ils étaient deux...

— Vous y tenez?

— J'y tiens, parce que c'est vrai... — Oui, ils étaient deux... un bourgeois et un pauvre diable... et demain matin c'est le pauvre diable qui payera pour le bourgeois... Le pauvre diable a servi d'instrument... rien que d'instrument... et peut-être que, demain matin, le bourgeois, les mains dans ses poches, ira le voir guillotiner afin d'être bien sûr qu'il ne parlera pas...

— C'est effroyable!... — dirent les deux femmes.

— Sapristi! sapristi!... — glapit le petit baron.

Fabrice, plus pâle que de coutume, mâchait sans en avoir conscience le bout de son cigare éteint.

Le matelot reprit, en secouant la tête d'un air capable :

— Oui, m'est avis que les juges ont fait fausse route... — D'abord, pour moi, le mobile du crime n'a pas été le vol...

— Quoi donc, alors?

— La vengeance... ou quelque chose de ce genre...

La pâleur de Fabrice augmenta.

— On a volé, pourtant... — dit-il.

— Sans doute, mais afin de lancer la police sur une fausse piste...

Après un instant de silence, Fabrice reprit d'un ton léger et presque moqueur :

— Tout cela, c'est fort bien... — Vous avez vos idées... des idées neuves et originales... — Mais pour savoir si elles ont le sens commun il faudrait connaître la base sur laquelle elles reposent... — Qui vous fait supposer ce que vous venez de nous dire?...

— Beaucoup de choses...

— Ce n'est pas répondre... — *Beaucoup* de choses vagues ne signifient rien... — Mieux faudrait en avoir une seule, et qui fût sérieuse... — Si vos conjectures ne s'appuient ni sur *un fait*, ni sur *un indice*, elles n'ont pas la moindre valeur...

Le matelot se mit à rire.

— Un fait, — répéta-t-il, — un indice... — paraîtrait que c'est nécessaire?

— Indispensable.

— Vous êtes comme saint Thomas, vous, bourgeois... — Faut vous faire toucher du doigt la chose..

— Certes!

— Eh, bien! il y a un fait... il y a un indice...

— En vérité? — murmura Fabrice devenu livide.

— Parole d'honneur! — Voici d'abord le fait. — Je parierais mon brule-gueule, sauf vot'respect, contre une boîte de fins cigares comme ces messieurs en fument, que l'une des embarcations dont la surveillance m'était confiée a servi à l'assassin ou aux assassins pour passer la Seine et pour aller guetter M. Baltus sur l'autre rive...

Un frisson nerveux effleura l'épiderme de Fabrice.

Quelques gouttes de sueur mouillèrent ses tempes.

— Encore une supposition? — dit-il.

— Oh! que non pas... une certitude.

— Une certitude! allons donc!

— Oui, monsieur, c'est comme ça... — j'en eus la preuve le matin quand je voulus démarrer mon canot...

— Quelle preuve?

— En revenant, la veille au soir, j'avais oublié d'enchaîner et de cadenasser comme de coutume l'embarcation dont je venais de me servir. — Je m'étais contenté d'un grelin, autrement dit d'une corde. — En détachant cette corde, je ne reconnus pas ma manière de faire un nœud.

Fabrice se mit à rire.

— Parbleu! — s'écria-t-il, — ce n'est pas étonnant! vous étiez gris la veille au soir.

— Oui, monsieur, comme une grive qui a vendangé... — Mais fussè-je gris comme cinq cents grives, j'ai trop l'habitude de faire un nœud marin d'amarre pour me tromper jamais... Je le ferais même en dormant... — Or, je trouvais un nœud de bourgeois... — Est-ce une preuve, ça, monsieur?...

— Ce n'en serait pas une en justice...

— Peut-être, mais en ajoutant que, sous la couche de neige tombée en dernier, il y en avait une autre foulée et durcie, gardant très nettement les empreintes de semelles et de talons de bottes comme le pauvre diable à qui l'on va couper la tête n'en avait jamais chaussé... — Des bottes de gens riches et de mirliflors, dans le genre de celles que vous avez là et qui reluisent au soleil... — Ça serait-il une vraie preuve, ça, s'il vous plaît?

— Ah! je crois bien! — s'écria le petit baron, — une preuve de première grandeur! — C'est étonnant comme ce batelier me réjouit et comme je prends du plaisir à ses récits truffés d'intérêt!

— Je suis de l'avis de Landilly... — dit Adèle.

— Et moi aussi... — appuya Mathilde.

— Je suis, moi, d'un avis tout opposé... — répliqua Fabrice.

— Ah bah! Vous n'admettez pas les talons de bottes?

— Je les admets tant qu'on voudra...

— Eh bien, alors?...

— Mais rien ne me prouve que l'assassin plutôt que tout autre, se soit servi de l'embarcation... et je défie de me le prouver !

XV

Bordeplat ne répondit pas tout de suite.

— Eh bien, mon brave, vous êtes battu ! — dit Fabrice avec une expression de triomphe. — Vous ne démontrez point que votre meurtrier ou son prétendu complice se soit servi de votre bateau.

— Si ce n'est pas lui, monsieur, s'il vous plaît, qui ça serait-il?... — répliqua le matelot.

— Que sais-je? — un marinier... un pêcheur... un vagabond. — Il y a pas mal de gens attardés qui, ayant besoin de traverser l'eau et voulant s'éviter la peine d'aller jusqu'au pont de Melun, ont pu faire usage du canot et le ramener ensuite à sa place, sans l'amarrer avec ce fameux nœud marin dont vous avez le secret...

Le matelot secoua la tête.

— Non, monsieur, ça ne se peut pas... — fit-il.

— Pourquoi?

— Vous oubliez le talon de botte et la semelle... — Je vous ai parlé d'un pied mignon, mince, effilé, tout à fait joli, pas plus grand que les vôtres... — Or, les mariniers, les pêcheurs, les vagabonds, ont des *abatis* dans les modèles des miens, larges et plats, à dormir debout, avec des chaussures à semelles épaisses comme le bordage d'un trois-mâts, et des clous à têtes carrées de quoi ferrer une porte de prison ou charger un bateau... — Est-ce une preuve?

— Cent fois non... — c'est un fait pur et simple dont on ne peut tirer aucune conclusion positive, et si l'indice dont vous parliez n'est pas plus probant que le fait, je ne vous féliciterai pas d'une découverte si maigre.

— Vous croyez?...

— Positivement... — D'ailleurs nous verrons bien... — Qu'est-ce que c'est que votre fameux indice?...

— Toi, mon bonhomme, — pensa le matelot, — tu veux blaguer Bibi !... Eh bien! tu ne sauras rien de plus !... — Je ne te connais pas, d'ailleurs, et je t'en ai déjà trop conté.

— Eh bien, — reprit Fabrice, — j'attends... — Oui ou non, y a-t-il autre chose que votre anecdote du talon de bottes?

— Il y a autre chose, oui, monsieur...

— Quoi?

— Ah! ça, voyez-vous, ça ne se dit pas, ça se chante...

Et Bordeplat se mit à fredonner un refrain bien connu des matelots de l'État et des marins d'eau douce :

Pour aller à Lorient
Pêcher la sardine...
Pour aller à Lorient
Pêcher le hareng...

Fabrice désappointé fronça le sourcil.

Un motif que nous ignorons encore lui donnait l'ardent désir de connaître tout entière la découverte du batelier, et il comprenait que désormais ce dernier ne parlerait plus ; il dissimula son mécompte et s'écria :

— Allons, maître blagueur, vous vous étiez embarqué dans un conte dont vous ne pouvez pas sortir!... — Vous voilà pris dans vos propres filets...

— Peut-être bien... — dit Bordeplat avec un singulier sourire.

— D'ailleurs, — poursuivit Fabrice, — s'il y avait une ombre de vérité dans votre récit, comment expliqueriez-vous que vous n'ayez fait aucune déclaration à la justice?...

— Épatant de logique, ce Fabrice! — glapit le petit baron.

Le mot de *justice* sonnait désagréablement aux oreilles du matelot. qui se repentit de plus en plus d'avoir si longuement causé.

— Et qu'est-ce que j'aurais donc déclaré au juge, s'il vous plaît. monsieur? — demanda-t-il.

— Ce que vous prétendez avoir vu...

— Ah! mais non, par exemple!... — Est-ce que je suis de la police, moi?... — Ce n'était pas mon affaire de raconter sans rime ni raison mes petites observations... — Si on m'avait interrogé, peut-être que j'aurais répondu ; mais aller trouver ces messieurs pour m'entendre traiter de *pochard*, de *propre-à-rien*... pas si bête! — Sans compter que ça m'aurait fait du tort dans le pays et que je risquais de perdre ma place... — D'ailleurs je me suis peut-être trompé, vous me le disiez vous-même tout à l'heure. — Je vous ai dévidé mon chapelet, parce que ça avait l'air d'intéresser ces dames, et puis, vrai de vrai, je me figurais que j'avais découvert quelque chose rapport au complice, mais vous m'avez collé sous bande... — Je me suis cru plus malin que les autres... Je vois présentement que je ne suis qu'un âne, et j'en fais mon *meà culpâ!...*

— A merveille! — reprit Fabrice. — Mais si l'on découvre que vous avez gardé le silence, croyant avoir quelque chose à dire, vous encourrez un blâme sévère, et peut-être même...

— Quoi donc?

— Une amende ou de la prison.

— Taratata! — Je vous répète que j'étais rond comme une boule! — Un homme qui est dans les vignes n'est point responsable. — Je ne crains rien...

Fabrice, désormais certain que l'intimidation n'arracherait pas une parole à Bordeplat, changea d'entretien.

— Vous êtes resté longtemps au service de cet Anglais? — demanda-t-il.

— Un an environ... — J'ai quitté il y a trois mois, quand il a vendu sa propriété, et je suis entré chez la veuve Gallet, pour conduire les bourgeois à la promenade...

— Vous êtes de ce pays?

— Né natif de Melun, oui, monsieur, et avantageusement connu pour ne jamais laisser traîner un canon sur une table.

— Ah! ah! mon brave, vous aimez la dive bouteille?

— C'est mon plaisir et ma désolation en même temps... — Je me suis fait de la morale... j'ai voulu me rationner... — Ça n'a servi à rien... — Ah! les mauvaises habitudes, voyez-vous, monsieur, c'est comme les cors aux pieds, ça ne se déracine jamais tout à fait... Quand on les croit guéris, ils repoussent!

— Aimer le vin n'est point un crime...

— Non, monsieur, mais c'est quelquefois bigrement gênant, surtout depuis la nouvelle loi qu'est affichée par ordre chez tous les *mastroquets*.

— Renversant! — cria Landilly, et les deux femmes se mirent à rire aux éclats.

— Avez-vous toujours habité Melun? — reprit Fabrice.

— Non, monsieur... j'ai même voyagé pas mal... — J'ai fait mon temps dans la marine...

— Ah! vous avez servi?...

— A bord du *Neptune*... classe de 1859.

— Simple matelot tout le temps?

— Pas la moindre sardine sur la manche de ma veste... — En 1866, je suis revenu au pays... — Le père et la mère venaient d'avaler leur gaffe.

— Hein? — demanda Mathilde.

— Je veux dire que les bons vieux avaient passé l'arme à gauche...

— *Avaler sa gaffe!*... quel style! — *Passer l'arme à gauche!*... quelle couleur!! — murmura le petit baron.

Le matelot poursuivit :

— En arrivant chez nous, je trouvai un petit magot bien rondelet que les pauvres chers braves gens du bon Dieu m'avaient laissé chez le notaire. — J'aurais pu me tenir tranquille et vivre presque en rentier, sans me priver de tabac ni de fil-en-quatre, mais, voyez-vous, un marin, ça ne sait faire des économies que quand c'est à bord... En pleine mer on ne trouve pas un *mannezingue* à chaque coin de rue, ni des *demoiselles* sur le bitume pour vous faire l'œil américain et vous tirer les jaunets de la poche...

Hé! patronne, lui cria Claude Marteau, j'vas au coin; si vous avez besoin de moi faites-moi signe. (Page 67.)

« Le matelot à terre n'a point le pied solide, ce qui fait qu'en deux ans mon magot a sombré, englouti dans un océan de bouteilles cachetées et de falbalas... — Et voilà !... »

Pascal de Landilly, qu'enthousiasmait positivement le langage imagé de Bordeplat, applaudissait de toutes ses forces.

Adèle et Mathilde rivalisaient de gaieté bruyante.

Fabrice seul était redevenu rêveur et silencieux.

La promenade avait duré plus de deux heures.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, et la fraîcheur du soir descendait sur la Seine, accompagnée d'un léger brouillard.

— Il est temps de virer de bord... — commanda Fabrice.

Trois coups d'aviron suffirent au matelot pour faire pivoter son bateau et placer l'avant de *la Belle-Lisa* dans la direction de Melun, puis il se rapprocha de la rive afin d'éviter autant que possible la grande force du courant, et souqua ferme.

Au moment où le canot passait de nouveau en face de la villa Baltus, tous les regards, — excepté ceux de Fabrice, — se dirigèrent vers la terrasse où la forme élégante de la jeune fille vêtue de deuil était apparue.

Les baies aux vitrages sertis de plomb étaient closes et la terrasse déserte.

Le crépuscule commençait à entourer d'ombre la coquette demeure et lui donnait une apparence de tristesse.

Bordeplat faisait force de rames.

Grâce à la vigueur de ses bras et à son expérience de matelot émérite, il eut bientôt dépassé le pont de Melun et atteint l'embarcadère.

— Baron, — dit Fabrice à Pascal en sautant sur la première marche de l'escalier, — donnez un ample pourboire à ce brave garçon. — Je vais régler le prix de la promenade.

Et d'un pas rapide il gagna la maisonnette de la veuve Gallet.

— Combien vous dois-je, madame? — lui demanda-t-il.

— Dix francs, tout au juste, mon bon monsieur...

— Les voilà...

— Grand merci... Avez-vous été contents du matelot?

— Enchantés... — Comment se nomme ce brave garçon? — Je vous ai entendu l'appeler Bordeplat; mais ce doit être un surnom.

— Oui, monsieur, c'est un surnom... Il s'appelle en réalité Claude Marteau, — un ancien marin... la crème des hommes, mais ivrogne en diable... — Il boit tout ce qu'il gagne... — sans ça il serait à son aise...

Fabrice tira de sa poche un petit agenda et écrivit sur une des feuilles :

«*Claude Marteau, né à Melun. Ancien marin à bord du* Neptune, *classe de* 1859. »

Puis, après avoir pris cette note, il réjoignit Pascal et les deux femmes.

XVI

— Qu'écrivez-vous donc, cher ami? — demanda Mathilde en prenant le bras de Fabrice.

— Ma note de dépenses, afin de compter avec le baron, — répondit le jeune homme. — Allons, en route!

Claude Marteau, — que nous nommerons désormais ainsi, — ôta son béret de marin.

— A une autre fois, mesdames et messieurs, — dit-il.

— C'est ça, mon brave, à une autre fois, — répliqua Fabrice, en ajoutant tout bas : — Oui, certes, nous nous reverrons, et je saurai bien alors t'arracher ton secret.

Puis les deux couples prirent d'un bon pas le chemin de l'hôtel.

— C'est singulier ! ! — murmura le matelot en suivant Fabrice des yeux. — il a un drôle de regard, ce paroissien-là !... un regard qui ne me va guère !... — Sur la fin il commençait à me chavirer la boussole avec ses questions... — De quoi se mêle-t-il ? — Ah ! bah ! c'est un curieux, voilà tout. — Des bons enfants, les autres ! ils ont donné un pourboire de première catégorie... Je peux m'offrir un dé de vitriol...

La veuve Gallet était revenue s'asseoir au seuil de sa demeure et tricotait plus que jamais son bas de laine bleue.

— Hé ! patronne, — lui cria Claude Marteau, — j'vas au coin, — si vous avez besoin de moi, faites-moi signe...

I alluma sa pipe, entra chez le marchand de vin dont l'établissement modeste occupait l'angle de la rue voisine, et se fit servir un verre d'effroyable eau-de-vie de betterave teinte en jaune par le caramel.

Ce verre pouvait contenir la cinquième partie d'un litre.

Voilà ce que Claude Marteau appelait un *dé* de *vitriol ! !*

* * *

Retournons à l'hôtel du *Grand-Cerf*, dans la chambre de madame Delarivière, au moment où le jeune médecin venait de se retirer.

— Eh bien ! — demanda le banquier, — comment trouves-tu notre docteur ?

— Il m'est très sympathique... — répondit Jeanne. — J'aime sa simplicité... — Ce doit être un homme d'un vrai mérite et d'un grand avenir... — Tu le juges ainsi, n'est-ce pas ?

— Oui, et je ne serais point étonné qu'il conquît sa place un jour parmi les illustrations de la science. — Très jeune encore, il a tout le sérieux d'un homme mûr... — Si nous ne devions pas retourner à New-York, j'aurais souhaité qu'il devînt mon ami, malgré la grande différence d'âge.

En ce moment Rose entra, portant sur un plateau une petite écuelle d'argent d'où s'exhalait un délicieux parfum.

— Monsieur, — dit-elle au banquier, — c'est le bouillon que le docteur a ordonné pour madame... — il est léger et pas trop chaud, le bouillon... — il faut le boire tout de suite.

— Merci, mon enfant... — Approchez-vous du lit, je vous prie... — dit la jeune femme.

Rose obéit.

— Ah ! comme madame va bien à présent ! ! — s'écria-t-elle, en regardant la convalescente avec une joyeuse surprise.

Jeanne sourit à la jolie servante et répondit :

— Oui, mon enfant, je vais beaucoup mieux...

— Ça se voit, — reprit Rose, — et je n'en reviens pas !... — Quand on a descendu madame de voiture et qu'on l'a portée dans cette chambre, elle avait la figure d'une morte plutôt que la mine d'une vivante. — C'est une résurrection...

— Que je dois au docteur...

Jeanne, après avoir prononcé ces mots, prit la petite écuelle d'argent et but lentement son contenu avec un plaisir manifeste.

— Il était excellent, — dit-elle, — et je sens qu'il me rend des forces.

— Quel bonheur ! — murmura la jeune fille, puis elle sortit en jetant un dernier coup d'œil sur le visage de madame Delarivière et en murmurant : — Ah ! pour sûr, le docteur a fait un vrai miracle !

Ainsi que l'avait annoncé Georges Vernier, Jeanne sentait de nouveau ses paupières s'alourdir.

— Mon ami, — dit-elle au banquier, — le docteur t'a ordonné le repos, ne l'oublie pas, et j'ai promis que tu serais docile.

— Mais je n'éprouve aucune fatigue, — répliqua M. Delarivière.

— Peu importe ! Tu dois faire honneur à ma parole... — Le sommeil vient, je vais dormir, et j'exige impérieusement que tu suives mon exemple...

— Mon cher tyran, je t'obéirai comme je t'obéis toujours.

Et le banquier, après avoir appuyé tendrement ses lèvres sur le front de sa compagne, regagna sa chambre.

Cette chambre, nous l'avons dit, était contiguë à celle où reposait Jeanne, et le banquier s'y retira, non pour y chercher le sommeil ainsi que l'espérait la jeune femme, mais pour réfléchir.

Les émotions terribles de la nuit précédente et de la matinée avaient cruellement ébranlé cet excellent homme, malgré la vigueur de son corps et la forte trempe de son âme.

Quoiqu'il fût rassuré d'une façon presque complète, les angoisses subies laissaient dans son esprit une trace qui ne pouvait s'effacer brusquement, un souvenir qui ne pouvait disparaître tout à coup.

Les cuisantes blessures étaient cicatrisées, mais les cicatrices restaient douloureuses.

M. Delarivière se laissa tomber sur un siège, cacha sa tête entre ses mains et s'abîma dans une rêverie profonde.

— Jeanne a failli mourir en pleine jeunesse... — se disait-il. — Ai-je le droit de compter sur un long avenir, moi qui près d'elle suis un vieillard? — Si la mort me frappait à l'improviste, sans me laisser le temps d'accomplir le grand devoir qui s'impose à moi, la destinée des deux seuls êtres que j'aime en ce monde serait effroyable... et par ma faute!... — Cette pensée me glace d'horreur!... — Ah!... j'ai trop attendu déjà... Je n'attendrai pas une heure, pas une minute de plus... — Quoi qu'il arrive, j'assurerai du moins l'avenir de la mère et de la fille...

Le banquier se leva, se dirigea vers la cheminée, agita le cordon d'une sonnette et ouvrit la porte qui donnait sur le carré.

Rose parut presque aussitôt.

— Monsieur a sonné? — demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant... — Veuillez me faire prendre au bureau de l'enregistrement et des domaines trois ou quatre feuilles de papier timbré à soixante centimes, et montez-moi, en même temps que ces feuilles, ce qu'il faut pour écrire, et quelques grandes enveloppes...

— Tout de suite, monsieur.

M. Delarivière ouvrit, avec une petite clef suspendue à sa chaîne de montre, la sacoche qu'il portait en bandoulière et dont il ne s'était point séparé, même pour se mettre à table avec le docteur.

Il y prit un portefeuille bourré de papiers et fit parmi ces papiers des recherches qui durèrent un quart d'heure ou vingt minutes.

Rose reparut.

— Voilà ce que monsieur a demandé... — dit-elle en déposant sur une table des feuilles de papier timbré, des enveloppes, un encrier et des plumes. — Monsieur n'a pas besoin d'autre chose?

— Non, mon enfant, merci.

Le banquier, resté seul, choisit une plume, la trempa dans l'encre, et en tête de l'une des feuilles traça d'une longue et ferme écriture ces quatre mots :

« CECI EST MON TESTAMENT »

Il réfléchit ensuite pendant une ou deux secondes, puis d'une main sûre et rapide, en homme sachant bien ce qu'il veut et n'hésitant point sur la forme à donner à sa volonté pour la rendre inattaquable, il écrivit ses dispositions suprêmes, qui couvrirent le recto et une partie du verso d'une feuille de papier timbré.

Après avoir relu attentivement cet acte sur lequel ne se trouvaient ni renvoi, ni rature, il en fit une copie sur une seconde feuille à l'effigie du fisc.

Il écrivit ensuite deux lettres.

La première portait l'adresse de son fondé de pouvoirs à New-York, et traitait des affaires relatives à la liquidation projetée de sa maison de banque.

Le destinataire de la seconde était un de ses anciens camarades de collège, resté son ami et devenu notaire à Paris.

Il glissa l'un des exemplaires de son testament sous la même enveloppe que cette lettre, et traça la suscription suivante :

« Monsieur Percier.
» *notaire*,
» *Rue Louis-le-Grand*, *n°* 9
à Paris. »

Il mit les deux lettres l'une sur l'autre, — celle destinée au notaire se trouvant en dessus, — et il les laissa à côté de l'encrier.

Enfin il plia en quatre le double du testament, le serra dans son portefeuille et, l'esprit allégé d'un poids énorme, il se dirigea vers la chambre voisine dont il était sorti depuis près de deux heures.

Jeanne dormait, mais d'un sommeil fiévreux, peuplé de songes effrayants.

Son visage, marbré de rougeurs inégales, exprimait l'épouvante.

Ses mains s'agitaient dans le vide, comme pour repousser une vision hostile, et de grosses larmes tombaient une à une de ses paupières closes, au moment où M. Delarivière franchissait le seuil.

Très étonné et très inquiet de ces symptômes inattendus, le banquier s'élança vers le lit, saisit les mains de la jeune femme et les pressa dans les siennes, en s'écriant :

— Jeanne... chère Jeanne... réveille-toi...

Madame Delarivière ouvrit aussitôt les yeux. — Sa douce et charmante figure reprit son expression habituelle, et elle murmura d'une voix très basse :

— Dieu soit loué ! ce n'était qu'un rêve !

XVII

Quelques-unes des paroles échangées entre M. Delarivière et sa compagne en chemin de fer et dans la chambre de l'hôtel du *Grand-Cerf*, ont fait certainement soupçonner à nos lecteurs qu'il existait dans la vie de ces deux personnages importants de notre récit un côté mystérieux.

Nous devons à cet égard une explication et nous allons la donner brièvement.

Celle que le banquier appelait *sa femme* n'avait aucun droit à ce titre.

Edmée, leur enfant chérie, était une fille naturelle.

Comment M. Delarivière, éprouvant pour Jeanne autant de respect que d'adoration, — (double sentiment dont elle était digne), — et professant pour Edmée

un véritable culte, n'avait-il pas régularisé depuis longtemps, par le mariage, la situation de la mère et de la fille?

Un rapide coup d'œil sur le passé va répondre à cette question.

Vingt-deux années auparavant Maurice Delarivière, associé à une maison de banque de Paris et possédant à cette époque un demi-million, s'était épris d'une jeune fille sans fortune, mais d'une éclatante beauté, et l'avait épousée en lui reconnaissant un apport dotal de cent cinquante mille francs dont elle conservait, par contrat de mariage, la pleine et entière disposition.

Le choix de M. Delarivière était un choix funeste.

La jeune fille à laquelle il venait de donner son nom cachait sous une apparence angélique les pires instincts et les plus déplorables aspirations. — Issue d'une honorable famille, et n'ayant eu chez ses parents que de bons exemples sous les yeux, elle avait la nature d'une courtisane.

Six mois après son mariage elle prenait un amant et s'affichait avec tant d'impudence que M. Delarivière, malgré sa confiance aveugle, dut s'apercevoir de la trahison.

Il se battit avec l'amant de sa femme, le blessa dangereusement et, après avoir ainsi lavé selon le monde la tache faite à son honneur, il eut la faiblesse de pardonner à l'odieuse créature cause de ce duel.

Six mois encore s'écoulèrent, et de nouveau M. Delarivière acquit la preuve qu'il était trompé.

Le complice cette fois était l'un de ses amis intimes, un homme en qui il croyait comme en lui-même, et qui lâchement abusait de sa confiance.

Un second duel eut lieu.

Le sort des armes se déclara pour l'amant contre le mari.

M. Delarivière reçut en pleine poitrine un joli coup d'épée qui le tint pendant six semaines entre la vie et la mort, et plus près de la mort que de la vie.

Quand il fut hors de danger il apprit que sa femme, profitant des circonstances qui lui laissaient une entière liberté d'action, s'était fait remettre les cent cinquante mille francs de sa dot et avait quitté Paris, emportant avec elle un gymnasiarque du Cirque, une façon de Léotard dont les maillots couleur de chair et les caleçons de velours rouge à paillettes d'or lui faisaient tourner la tête.

Où étaient les fugitifs?

Loin de la France, à coup sûr, en train de croquer les cinquante mille écus mais personne ne pouvait dire en quel lieu.

L'effrayant cynisme de la misérable avait guéri M. Delarivière de son amour. — Il résolut d'oublier une créature qui ne portait son nom que pour le traîner dans la boue. — Il ne chercha point à savoir ce qu'elle était devenue, mais il demeura profondément triste, avec cette conviction douloureuse que le passé étendrait sur tout son avenir un voile sombre.

Cela dura deux ans.

Un jour, au bout de ce temps, M. Delarivière rencontra, dans une maison où il était familièrement reçu, une très jeune personne, blonde, aux yeux bleus, presqu'une enfant, qui venait donner des leçons aux filles du maître du logis.

M. Delarivière s'intéressa tout d'abord et sans arrière-pensée à cette enfant si jolie et si simple, et qui semblait si pure.

Il s'informa.

Jeanne Tallandier avait seize ans. — Elle était orpheline, absolument honnête, n'avait pour toute famille qu'un frère aîné, aussi pauvre qu'elle, courageux et bon travailleur. — Elle vivait du produit modeste de ses leçons, et se trouvait heureuse dans cette extrême médiocrité.

Quelques semaines se passèrent.

M. Delarivière, d'une façon presque inconsciente, faisait en sorte de se trouver chaque jour sur le chemin de la jeune maîtresse de piano.

Un beau soir il découvrit avec stupeur qu'il était amoureux, amoureux sérieusement, éperdument, cent fois plus enfin qu'il ne l'avait été à l'époque de son mariage.

— Si je suis aimé, — se dit-il, — le bonheur est là... — Mais serai-je aimé ?

En même temps une grande inquiétude s'emparait de lui.

Jeanne Tallandier était âgée tout au plus de seize ans. — Il en avait, lui, quarante-deux.

N'était-ce point un obstacle infranchissable ?...

M. Delarivière ne songeait même pas qu'il était riche et que la fortune aplanit bien des obstacles.

Il estimait trop la jeune fille pour croire une minute que la question d'argent pût exercer sur elle la moindre influence.

Nous n'avons pas à entrer ici dans les détails rétrospectifs d'un roman d'amour.

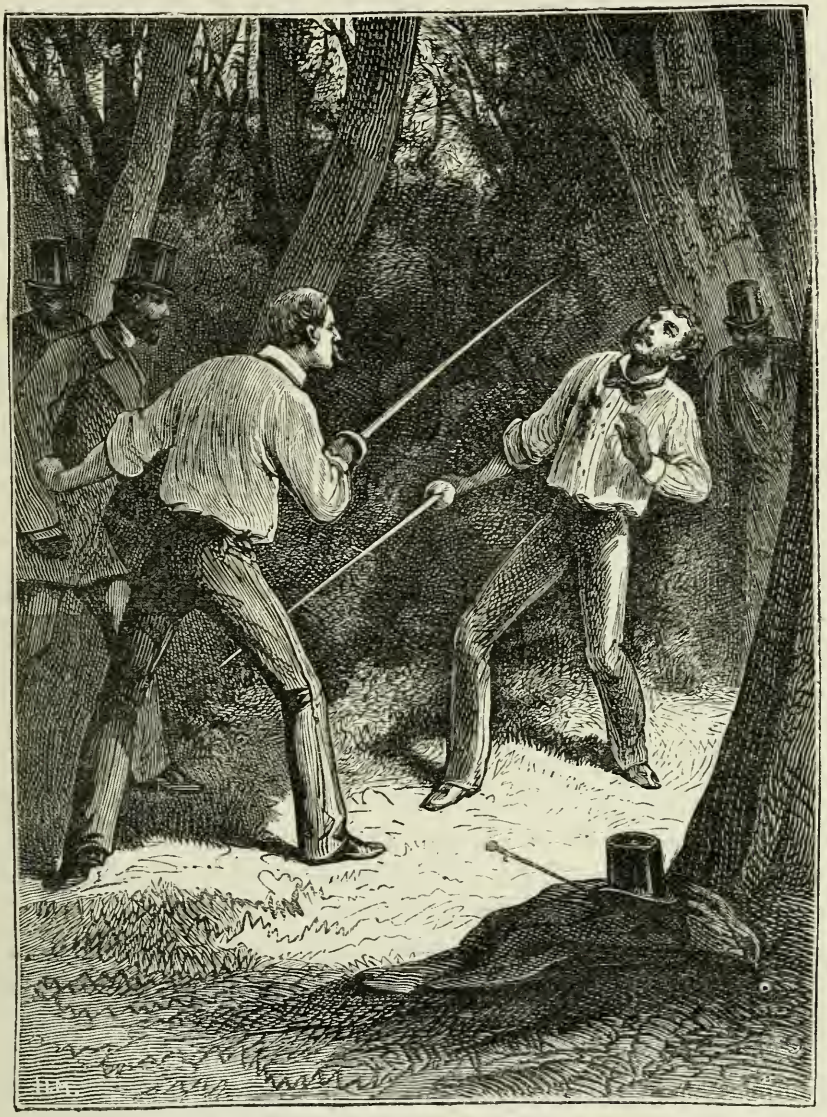
Malgré son âge M. Delarivière était très beau, et d'une beauté particulièrement sympathique.

L'orpheline vivait dans un isolement absolu. — Elle n'avait auprès d'elle personne pour lui dire de se défier d'une tendresse qui ne pouvait recevoir ni la consécration légale, ni la consécration religieuse.

Maurice lui plut. Elle le lui laissa voir naïvement ; elle écouta l'aveu de son amour avec une candeur dont les sceptiques auraient pu sourire, mais qui n'en était pas moins réelle et touchante.

Il n'y eut point séduction d'une part, faiblesse coupable de l'autre ; il y eut l'union absolue de deux êtres aussi bons l'un que l'autre et qui semblaient faits l'un pour l'autre.

Jeanne n'avait pas de craintes et pas de remords, sentant bien qu'elle se donnait pour toujours à un honnête homme.



M. Delarivière reçut en pleine poitrine un joli coup d'épée.

Maurice se disait :

— J'ai le droit de prendre cette enfant qui m'aime... — Si Dieu demain me rendait libre, demain elle serait ma femme...

Lorsque Jeanne lui appartint, M. Delarivière ne songea pas un instant à faire de sa maîtresse ce qu'on appelle une fille entretenue. — La vie en commun, l'existence à deux, qui prouve la confiance et l'estime, lui parut seule digne d'elle et de lui.

Mais cette vie à deux ne pouvait manquer de provoquer un certain scandale

dans le monde parisien, où personne n'ignorait le mariage de Maurice et la fugue de sa femme.

En conséquence, l'amant de Jeanne Tallandier réalisa sa fortune et résolut d'aller se fixer en Amérique et d'y fonder une maison de banque.

Mais, à présent que son plus ardent désir était d'épouser sa jeune compagne, il avait un intérêt immense à savoir si madame Delarivière était vivante ou morte, et à se tenir au courant de ses faits et gestes.

Aussi, avant de partir pour New-York, il s'aboucha avec un ex-agent de la police de sûreté, jouissant d'une célébrité très grande ; il lui remit une forte somme, le chargea des démarches à faire pour trouver la trace de la fugitive, et lui promit une récompense pécuniaire importante le jour où ses investigations seraient couronnées de succès.

Une fois en Amérique, M. Delarivière présenta Jeanne comme sa femme, lui fit prendre son nom, et jamais nom ne fut porté plus dignement.

La maison de banque était fondée et prospérait.

Edmée vint au monde.

C'était un lien nouveau s'unissant à des liens irréguliers sans doute, mais en somme respectables, puisque la tendresse et le respect mutuels les rendaient indissolubles.

Une seule chose manquait au bonheur de ces deux créatures d'élite qui marchaient dans la vie appuyées l'une sur l'autre : — le mariage.

L'ex-agent de la sûreté écrivait souvent.

Il avait trouvé en Italie les traces de madame Delarivière ; — il savait que six mois après sa fuite elle habitait Venise avec son Léotard et s'y montrait fort excentrique, — mais c'était tout. — Immédiatement après il perdait la piste et ne parvenait point à saisir de nouveau l'extrémité du fil d'Ariane.

Dans une telle situation M. Delarivière dut s'imposer le profond chagrin de ne point reconnaître sa fille Edmée. — Il voulait pouvoir lui laisser sa fortune, et personne n'ignore que la loi n'admet pas la reconnaissance des enfants adultérins.

Nos lecteurs connaissent déjà la plupart des événements accomplis pendant dix-sept années.

Edmée fut mise en pension en France où ses parents vinrent la voir tous les deux ans.

La fortune du banquier alla grandissant toujours et devint bientôt colossale.

L'ex-agent de police écrivait de loin en loin, — ne disait rien de neuf, et demandait toujours de l'argent pour continuer les recherches.

M. Delarivière lui adressait, par le retour du courrier, un mandat à vue, — quoique ne conservant aucun espoir de voir retrouver la piste égarée, et soupçonnant même qu'il pouvait bien être dupe du policier peu scrupuleux.

En cela il se trompait. — L'agent entretenait bel et bien une correspondance intéressante avec plusieurs de ses confrères habitant les principales villes de l'Europe, et gagnait ses honoraires en conscience...

Il le prouva d'ailleurs indiscutablement, ainsi que nous allons le voir...

XVIII

M. Delarivière, trouvant sa fortune plus que suffisante et voulant goûter enfin un repos bien gagné par de longues années de travail incessant, avait résolu de commencer la liquidation de sa maison, de venir en France retirer sa fille du pensionnat de Saint-Mandé, et de ne plus se séparer d'elle.

L'époque du départ était fixée et le passage retenu sur un des grands vapeurs transatlantiques qui font le service entre l'Amérique et l'Europe.

Le banquier reçut de son agent une lettre qui le remplit à la fois de stupeur et de joie.

Un hasard quasi-providentiel avait permis de retrouver enfin la trace si longtemps perdue de l'épouse fugitive.

Madame Delarivière, abandonnée par son gymnasiarque et devenue la maîtresse d'un boyard, était morte en Russie dix-huit ans auparavant.

Le fait ne pouvait se révoquer en doute, — l'agent annonçait qu'il allait recevoir d'un jour à l'autre une expédition bien en règle et légalisée de l'acte de décès, et qu'il l'adresserait sans retard à New-York.

Le banquier lui télégraphia aussitôt de garder cet acte précieux pour le lui remettre en mains propres à Paris, où il allait se rendre.

La nouvelle imprévue et inespérée avait, on le comprend, une double importance.

D'une part, Maurice se trouvant libre pouvait régulariser sa position sans retard, et récompenser la tendresse profonde et le dévouement inaltérable de Jeanne Tallandier en lui donnant son nom.

D'autre part, madame Delarivière ayant cessé de vivre avant la naissance d'Edmée, la jeune fille n'était point une enfant adultérine. — Il devenait possible, non seulement de la reconnaître, mais de la légitimer par le mariage.

Un avenir radieux, sans un nuage, sans un point noir, semblait désormais promis à Maurice et à Jeanne.

Ils partirent, bien convaincus tous deux que le bonheur complet les attendait en France.

Nos lecteurs savent le reste...

Retournons à Melun, dans la chambre de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

— Dieu soit loué ! Ce n'était qu'un rêve ! — avait murmuré madame Delarivière en se réveillant.

— Un rêve ! — répéta Maurice en couvrant de baisers les mains de Jeanne, — il était donc bien terrible, bien effrayant, ce rêve?...

— Oui, bien terrible... bien effrayant... — répondit la jeune femme. — J'assistais à mes propres funérailles... — Je te cherchais auprès de mon cercueil et je ne te trouvais pas... — Notre enfant était seule au monde... orpheline et sans nom... abandonnée... perdue... dépouillée de tout...

— Je comprends ton effroi, chère Jeanne ! — Dans le sommeil on ne peut raisonner ses terreurs et combattre ses impressions, mais ton rêve était insensé ! Tu es bien vivante... Je suis là... Aucun péril ne menace Edmée, et dans quelques semaines tu ne seras plus seulement, grâce à Dieu, ma compagne bien-aimée, tu seras ma femme légitime...

— Tu as raison... — balbutia Jeanne. — Mais ce matin j'ai couru un grand danger... — Si j'allais mourir avant ce jour de bonheur ?...

— C'est impossible ! — s'écria le banquier.

— Hélas ! tout est possible.

— Eh bien, en admettant cette supposition folle, notre enfant ne serait point abandonnée... Je lui resterais...

— Et si la mort te frappait aussi, que deviendrait Edmée ?

M. Delarivière tressaillit.

Il lui parut singulier et presque inquiétant que cette pensée de la mort soudaine se fût présentée dans un songe à l'esprit de Jeanne, au moment précis où elle hantait son propre cerveau. — N'y avait-il pas là quelque présage funeste ?

Le banquier n'était point superstitieux et se remit presque aussitôt.

— Chère bien-aimée, — dit-il, — rassure-toi... — Quand même je viendrais à mourir, quand même nous manquerions tous deux à la douce enfant, avant qu'il nous ait été possible de donner à notre tendresse la consécration du mariage, la position d'Edmée resterait inattaquable, du moins au point de vue de la fortune...

— Et comment, puisque Edmée, non reconnue, n'est pas ta fille aux yeux de la loi ?

— J'ai pris des mesures efficaces.

— Lesquelles ?

M. Delarivière tira de son portefeuille un papier plié en quatre.

— Qu'est-ce que cela ? — demanda Jeanne.

— Mon testament.

La jeune femme fit un geste d'effroi et s'écria :

— Un testament ! — Ce mot m'épouvante... — il éveille des idées sombres...

— Pas d'enfantillage, chère Jeanne !... — dit le banquier en souriant. — L'action d'affirmer par écrit mes volontés dernières n'a rien qui te puisse effrayer.

— Tester n'implique pas du tout qu'on soit au moment de mourir, et j'espère vivre de longues années pour notre bonheur à tous deux, ou plutôt à tous trois. — Depuis longtemps déjà j'aurais dû prendre des précautions que commandait la plus simple prudence. — Aujourd'hui c'est fait, je m'en réjouis et j'en éprouve un grand soulagement; mais, avant d'envoyer cet acte à M. Percier, mon notaire et mon ami, j'ai tenu à t'en faire connaître la teneur, ayant à propos d'une des clauses un avis sérieux à te demander.

— Un avis de moi à propos d'argent? — fit Jeanne étonnée.

— Oui!

— Et pourquoi? Est-ce que cela me regarde?

— Je considère notre fortune comme t'appartenant tout entière aussi bien qu'à moi même, et je ne veux disposer de rien sans ton assentiment.

— Je te le donne d'avance et complet...

— Non, je désire que tu m'entendes et que tu me répondes avec connaissance de cause...

— Parle donc, puisque tu le veux, quoique ce soit bien inutile... — Je répondrai selon ma conscience, comme je le fais toujours...

— Nous sommes très riches... — commença M. Delarivière.

— Je le sais...

— Nous sommes plus riches que tu ne le crois... beaucoup plus... — Notre fortune depasse douze millions...

— Douze millions! — répéta Jeanne stupéfaite. — Douze millions!...

— Au moins, mais je me base sur ce chiffre et je divise en trois parts égales la somme qu'il représente... C'est au sujet de la troisième part que je désire te consulter...

Le banquier déplia la feuille de papier timbré et lut à haute voix ce qui suit:

« Ceci est mon testament.

« Aujourd'hui 10 mai 1874, moi, Maurice-Armand Delarivière, né à Paris « le 16 mars 1814, sain de corps et d'esprit, je dépose l'expression de mes der- « nières volontés dans cet acte écrit tout entier de ma main.

« Si, avant mon mariage projeté avec mademoiselle Jeanne-Amélie Tallan- « dier, la mort me frappait, ma fortune, s'élevant à douze millions, serait ainsi « partagée :

« Un tiers, c'est-à-dire quatre millions, plus ma maison de New-York, le « mobilier de cette maison, les objets d'art qu'elle renferme, les chevaux et les « voitures, à mademoiselle Jeanne-Amélie Tallandier.

« Un tiers, c'est-à-dire quatre millions, à mademoiselle Edmée-Julie, fille « mineure de mademoiselle Jeanne-Amélie Tallandier. — Cette dernière touchera « les revenus de ces quatre millions jusqu'à la majorité ou jusqu'au mariage de » sa fille.

« En cas de mort d'Edmée-Julie Tallandier, la part que lui fait ce « testament reviendrait tout entière à sa mère, Jeanne-Amélie Tallandier. »

La jeune femme, en ce moment, interrompit la lecture.

— Cher Maurice, — s'écria-t-elle, — tu es le plus généreux des hommes, mais je ne puis accepter cela.

Pourquoi donc ?

— Tu as une famille... des héritiers directs...

— Un seul... Mon neveu Fabrice Leclère... — Il est médiocrement digne d'intérêt car, tu le sais aussi bien que moi, il a dévoré les quelques centaines de mille francs provenant de l'héritage de sa mère, et il mène une vie de désordre...

— Je sais cela, mais je sais aussi qu'il est l'unique enfant d'une sœur que tu chérissais... Le sang qui coule dans ses veines est le sang de ta race... Si sérieux que soient ses torts, tu ne dois pas le dépouiller complètement... Je ne te reconnais pas le droit de le laisser dans la misère quand tu es si riche...

— Chère femme ! — murmura M. Delarivière attendri. — Comme je te connaissais bien !... Comme d'avance j'étais sûr de ton assentiment... — Écoute...

Et il reprit sa lecture en ces termes :

« Le dernier tiers de ma fortune, c'est-à-dire quatre millions, appartiendra « à mon neveu Fabrice-Marcel Leclère. — En cas de mort de ce dernier à « l'époque de l'ouverture du présent testament, son tiers, divisé en deux parties « égales, viendrait augmenter de deux millions la part de Jeanne-Amélie Tal- « landier et celle d'Edmée-Julie sa fille.

« Je nomme maître Percier, notaire à Paris, rue Louis-le-Grand, numéro 9, « mon exécuteur testamentaire, et je le prie d'accepter en souvenir de moi la « bague ornée d'un diamant que j'ai l'habitude de porter au doigt annulaire de « la main gauche.

« Maurice-Armand-Delarivière. »

Fait à Melun, le 10 *mai* 1874.

— J'ai fini, — dit-il, en pliant le testament et en le replaçant dans son portefeuille. — Est-ce bien cela que tu souhaitais ?

— Oui ! cent fois oui, — s'écria la jeune femme, — c'est grand, c'est noble, c'est digne de toi !

— Quoique cette libéralité s'adresse à un indigne...

— Ton neveu était très jeune quand il a perdu sa mère... — Il n'a pas su résister aux séductions de Paris... — Combien d'autres sont dans le même cas !... — Peut-être d'ailleurs est-il corrigé...

— Chère Jeanne, que tu es bonne !... Tu n'es pas une femme, tu es un ange !

XIX

— Qu'ai-je donc fait de si angélique ? — demanda Jeanne en souriant.

— Fabrice te hait, — répondit M. Delarivière, — et cependant tu prends sa défense !...

— Il me hait, dis-tu ! — Pourquoi ?

— Eh ! le sais-je ? ou plutôt je ne veux pas le savoir.

— Je lis dans ta pensée... — Tu supposes que ton neveu me déteste parce qu'il m'accuse de lui vouloir enlever sa part d'héritage... — Est-ce cela ?

— Eh bien, oui.

— Je crois que tu te trompes... — Une jeunesse livrée à elle-même, l'absence de la famille, l'amour du plaisir sous toutes ses formes, la soif de liberté, ont faussé l'esprit de Fabrice, mais n'ont pas corrompu son âme. — Il vaut mieux qu'il n'en a l'air, j'en suis sûre.

Le banquier secoua la tête d'un air incrédule.

Jeanne reprit :

— Il y a deux ans, lors de notre dernier voyage à Paris, Fabrice m'a paru se détacher déjà de cette vie à outrance qui l'usait avant l'âge... — Quelques paroles prononcées par lui devant moi annonçaient la fatigue, et m'ont semblé l'indice d'un changement prêt à s'accomplir... — Peut-être aujourd'hui, à la place d'un viveur, retrouverons-nous un homme digne de ta tendresse et de tes libéralités...

— Comme tu plaides sa cause ! !...

— Je la plaide avec conviction...

— Puisses-tu ne pas te tromper !...

— Tu doutes encore ?

— Malgré moi, oui... — Je crois que mon neveu, en apprenant que tu es devenue ma femme, sera le premier, le seul peut-être, à te calomnier en t'accusant d'ambition et de cupidité...

— En me représentant comme une adroite créature, n'est-ce pas, qui s'est emparée de toi par calcul ?

— J'en ai peur...

— Eh bien ! tu peux lui fermer la bouche et le contraindre à rougir de lui-même et de ses jugements téméraires.

— Et comment ?

— Me permets-tu de te donner un second conseil ?... — Oui, n'est-ce pas ?— Écoute moi donc : — Par ton testament tu laisses à Fabrice le tiers de ta fortune ?...

— Oui, dans le cas où je viendrais à mourir avant d'avoir légalisé notre union.

— J'ai bien compris... Mais, après notre mariage ?

— Mon testament n'aura aucune raison d'être... — Je l'anéantirai et les choses suivront leur cours normal... — Ayant une famille légitime, je ne dois rien à Fabrice... — Une fois marié, ma fortune t'appartient tout entière, à toi et à notre fille... Je n'ai plus le droit d'en rien distraire...

— Tu m'as dit — (et je le crois de toute mon âme, Dieu le sait !), — tu m'as dit que le jour de notre mariage serait pour toi un jour de bonheur...

— Ah ! chère Jeanne !... le plus beau de ma vie !..

— Le moment sera donc bien choisi pour faire un heureux...

— Certes !...

— Alors, suis mon conseil et, ce jour-là, donne à ton neveu la somme que tu lui laissais par testament...

— Quatre millions !... — s'écria M. Delarivière.

— Mais sans doute, quatre millions... — Il nous en restera huit... — Nous avons des goûts simples et nous serons trop riches... —Même en ayant un train de maison exceptionnel, nous ne parviendrons pas à dépenser nos revenus... — Quand Edmée se mariera, sa dot, quel qu'en soit le chiffre, ne nous appauvrira pas... — Sois donc généreux avec Fabrice comme tu voulais l'être si la mort était venue te surprendre... — En se trouvant à la tête d'une grande fortune, Fabrice prendra le goût d'une existence régulière, il songera au mariage, il deviendra un homme utile, honorable, et te devra tout, la richesse, la considération, les joies de la famille...

— C'est sérieusement que tu m'engages à donner à Fabrice cette somme énorme ?

— Oui, sérieusement.

— Je te savais bien bonne, chère Jeanne, et je te trouve meilleure encore que je ne le croyais !

— Et tu feras ce que je demande ?

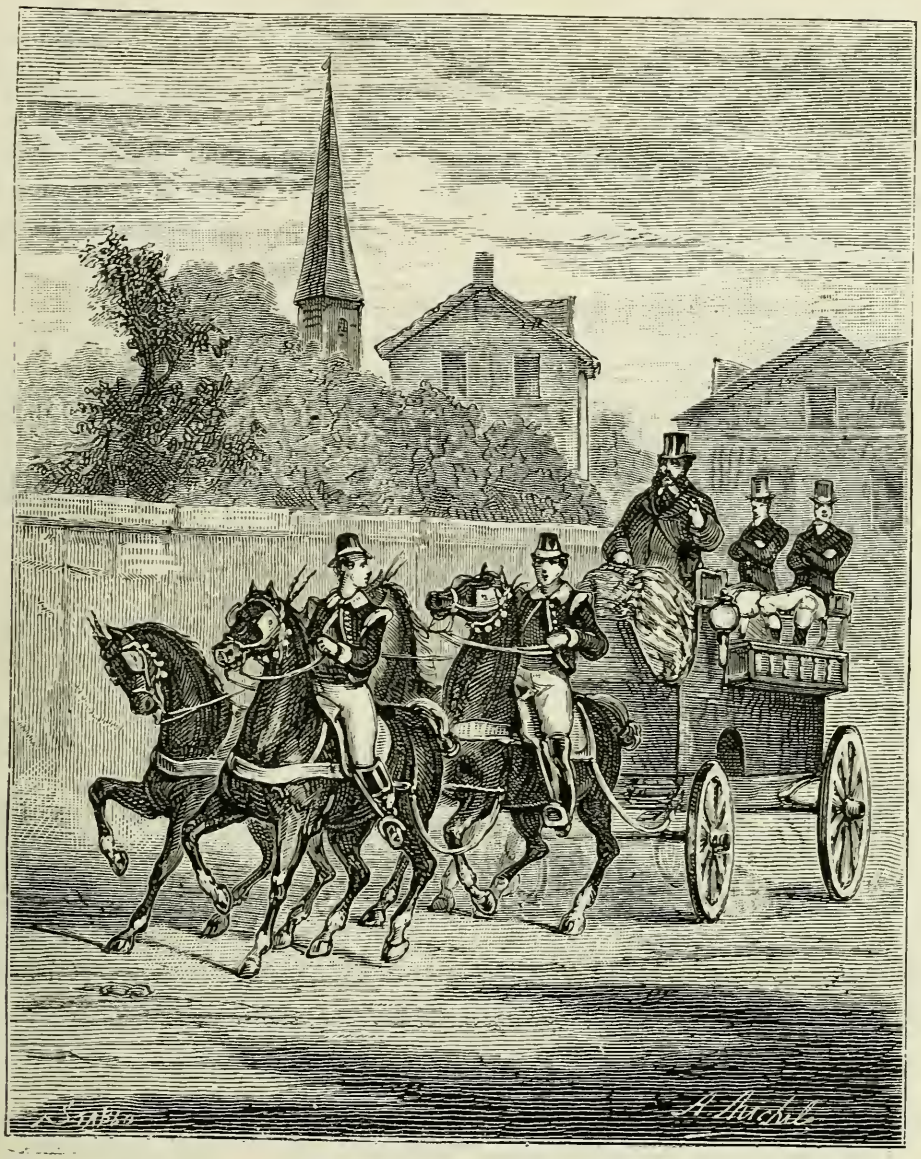
— Je verrai Fabrice à mon arrivée à Paris, je causerai longuement avec lui et, s'il me paraît en bonne voie de guérison morale, je réaliserai certain projet dont tes généreuses paroles viennent de me donner l'idée et qui mettra dans les mains de mon neveu un splendide avenir.

— Quel est ce projet ?

— J'ai besoin d'y penser encore... je te le communiquerai dès qu'il aura suffisamment mûri...

*
* *

Georges Vernier, le jeune docteur qui doit jouer un des rôles principaux de notre drame, avait eu des obstacles nombreux à surmonter au début de sa carrière médicale.



Un grand breach venait d'arriver, attelé de quatre splendides steppers noirs.

Ce médecin de vingt-six ans à peine, qui s'installait modestement à Melun avec une vieille servante pour tout domestique, ne pouvait au premier abord inspirer dans la ville une grande confiance, d'autant plus que les deux ou trois docteurs en possession de la clientèle s'étaient ligués contre le nouveau venu et lui disputaient les malades avec acharnement.

Dédaigné par les riches, Georges Vernier ne se découragea point ; il devint le médecin des pauvres, et non seulement il ne leur fit pas payer ses visites, mais bien souvent, sinon toujours, il paya lui-même les médicaments qu'il leur ordonnait.

Les pauvres ne sont point ingrats ; — ils prônèrent le désintéressement et la science de leur guérisseur attitré qui, grâce à certaines cures remarquables. sortit peu à peu de l'obscurité et devint populaire.

La coalition des médecins. se reconnaissant impuissante, dut alors mettre bas les armes. — Georges eut la vogue... — Tout le monde le fit appeler au premier malaise ; aucune consultation importante ne pouvait avoir lieu sans lui.

Ce succès ne le grisa point.

Il restait calme et froid, parfois souriant, toujours réfléchi.

Plein de naturel et de tact, il avait avec ses malades des délicatesses qui lui assuraient leur affection reconnaissante.

Il savait déjà beaucoup mais il se disait qu'il fallait savoir plus encore, que le champ de la science est immense, et il travaillait sans relâche.

Très désintéressé, mais ayant au cœur un ardent amour et n'ignorant pas qu'à notre époque SA MAJESTÉ L'ARGENT règne et gouverne, il voulait être riche pour avoir chance d'obtenir celle qu'il aimait ; — or il ne pouvait arriver à la fortune que par le travail.

Nous avons signalé l'impression produite sur lui par les événements accomplis depuis quelques heures, et nous l'avons laissé en proie à une vive agitation et à un grand trouble d'esprit.

Après avoir fait trois ou quatre visites il rentra chez lui, fatigué, soucieux, inquiet.

Madeleine, sa vieille gouvernante, lui remit une dépêche apportée par l'employé du télégraphe en son absence.

Il déchira l'enveloppe de papier bleuâtre et lut rapidement :

Melun, de Saint-Mandé, 10 mai 1874. — Midi cinq minutes. — Cher fils, père malade réclame tes soins. — Sitôt dépêche reçue, viens.

Ta mère : HENRIETTE.

Une dépêche annonçant quelque mauvaise nouvelle est doublement effrayante. — Son laconisme augmente l'apparence du péril, tandis qu'une lettre l'atténue le plus souvent par ses explications.

Georges sentit un frisson courir sur sa chair et son cœur se serrer, mais il ne perdit point la tête et sa résolution fut prise à l'instant.

Il glissa dans sa poche une trousse dont il pouvait avoir besoin et sonna la vieille servante.

— Madeleine, — lui dit-il, — je pars pour Saint-Mandé.

La figure du jeune homme était bouleversée. — Madeleine demanda :

— Mon Dieu, monsieur Georges, est-ce que madame Vernier est malade ?

— Ce n'est pas elle, c'est mon père.

— Rien de grave, au moins, monsieur Georges?...

— Je ne sais... — La dépêche est alarmante et vague, et j'éprouve les plus cruelles angoisses...

— Quel malheur ! mon Dieu, quel malheur ! — s'écria la bonne femme en essuyant ses larmes. — Pauvre M. Vernier ! un si digne monsieur...

— Eh ! Madeleine, — interrompit Georges, — gardez-vous de prévoir un malheur qui n'existe, grâce à Dieu, que dans votre imagination, et écoutez-moi.

— Oui, monsieur !... oui... je vous écoute...

— Je ne puis plus partir pour Paris par le train de quatre heures quarante-six, il me faut prendre celui de six heures quarante-quatre... — Je vais, en attendant, faire une visite pressée... — Si la maladie de mon père n'est point sérieuse, je rentrerai demain... — Si au contraire, — ce qu'à Dieu ne plaise, — la gravité de la situation rendait nécessaire ma présence à Saint-Mandé, je vous écrirais...

— Oui, monsieur Georges.

— Si d'ici à demain on venait réclamer mes soins, vous expliqueriez le motif de mon absence...

Et, comme la vieille servante fondait en larmes de nouveau, il ajouta :

— Allons, Madeleine, soyez raisonnable ; ne pleurez pas, et attendez demain, soit mon retour, soit des nouvelles...

Puis il partit précipitamment.

Il avait promis à Jeanne de la voir avant la nuit ; — il voulait tenir sa parole, prescrire une nouvelle ordonnance, s'il y avait lieu, et surtout avertir de son brusque départ.

Quoique la question de la santé paternelle dominât pour lui toutes les autres, il songeait malgré lui que son absence inopportune l'empêcherait peut-être de savoir le lendemain ce qu'il avait un si grand intérêt à connaître, c'est-à-dire si la jeune fille qu'il aimait était l'enfant de la convalescente ; mais le devoir lui commandait de partir, et rien au monde n'aurait pu le retenir un moment de plus.

Arrivé à l'hôtel, il monta droit à l'appartement du second étage et frappa doucement à la porte.

XX

M. Delarivière lui-même vint ouvrir à Georges Vernier.

— Entrez, cher docteur, — lui dit-il, — et soyez le bienvenu ! Notre convalescente vous attend...

Le jeune médecin se dirigea vers le lit.

Jeanne, presque assise, grâce aux oreillers placés sous ses épaules, lui tendit la main en souriant.

Georges, tout en pressant cette main, appuya ses doigts sur l'artère dont il trouva les pulsations irrégulières et trop multipliées.

— Avez-vous pris le bouillon que je vous ai fait apporter? — demanda-t-il.

— Oui, docteur.

— Sans répugnance ?

— Oui, docteur, et même avec plaisir...

— Et ensuite vous avez dormi ?

— Un peu...

— D'un sommeil calme ?...

— Non, très tourmenté, au contraire, et peuplé de mauvais rêves...

— Ceci m'explique l'agitation du pouls que je ne comprenais pas... — Il est probable que cette nuit vous aurez un peu de fièvre...

— Quoi, docteur, encore de la fièvre ? — murmura tristement Jeanne.

— Ce sera le dernier accès... — Je vais écrire une ordonnance...

— Je la porterai moi-même chez le pharmacien, — dit M. Delarivière, — et je ferai préparer sous mes yeux les remèdes indiqués par vous.

— A merveille, et je suis sûr que demain dans la journée, quand je verrai madame, je trouverai que le mieux a fait de grands progrès...

— Ne viendrez-vous pas demain matin, docteur? — demanda la jeune femme.

— Non, madame, à mon grand regret... — Je quitte Melun dans quelques minutes, appelé par une dépêche de ma mère qui m'apprend que mon père est malade...

— Voilà une triste nouvelle et qui m'afflige sincèrement ! — s'écria le banquier. — Mais du moins la maladie dont vous parle madame votre mère n'a rien d'inquiétant?

— Je l'ignore et je ne puis que l'espérer de toute mon âme... — Le temps me presse... — Je vous serai reconnaissant de mettre à ma disposition une plume et du papier...

— Nous trouverons cela dans ma chambre... — Voulez-vous venir avec moi ?...

Georges suivit M. Delarivière dans la pièce voisine.

Sur la table se voyaient, à côté de l'encrier, les lettres écrites par le banquier et posées, nous l'avons dit, l'une sur l'autre.

Le docteur s'assit, prit une plume, la trempa dans l'encre et s'apprêta à formuler son ordonnance.

Pendant quelques secondes il resta pensif, la plume entre les doigts, fouillant une case de sa mémoire pour y trouver les doses indiquées par le *Codex* et qui devaient composer le médicament dont il allait tracer la formule.

Machinalement, tandis que son esprit s'occupait ainsi, ses regards rencontrèrent la lettre placée près de lui et il épela mentalement, sans en avoir conscience et par conséquent sans la moindre curiosité, la suscription tracée sur l'enveloppe qui frappait sa vue et portait ce nom et cette adresse :

MONSIEUR PERCIER,
notaire,
rue Louis-le-Grand, n° 9,
à PARIS.

Le mot *notaire* lui sauta aux yeux d'une façon spéciale.

Debout à côté de la table, M. Delarivière attendait.

Enfin la clarté se fit dans les souvenirs du médecin, et sans hésitation nouvelle, d'une main rapide et sûre, il écrivit son ordonnance, assez longue et suivie d'une série de prescriptions détaillées.

— Voilà, monsieur... — fit-il en se levant et en tendant la feuille au banquier. — Conformez-vous de façon ponctuelle aux instructions que j'ai l'honneur de vous remettre et, si la fièvre revient, elle sera victorieusement combattue... — Agissez vite, je vous en prie...

— Je ne perdrai pas une minute...

Les deux hommes rentrèrent dans la chambre de Jeanne.

— Toutes nos mesures sont prises, madame... — dit le docteur à la jeune femme ; — il ne me reste qu'à vous souhaiter, ou plutôt à vous promettre une nuit de sommeil paisible et des rêves d'heureux augure.

— Merci, docteur... — Emportez tous nos vœux pour la santé de monsieur votre père, et à bientôt.

— A bientôt, madame...

Georges serra tour à tour la main de Jeanne et la main du banquier, prit son chapeau et sortit, la poitrine oppressée, les yeux humides, en proie à une agitation sans motifs et à un trouble indéfinissable.

Il lui semblait qu'en quittant la jeune malade quelque chose se détachait de lui pour rester près d'elle, et laissait un vide dans son âme.

Il gagna rapidement la gare et se fit délivrer un billet de première classe pour Paris.

*
* *

Après leur promenade en canot les deux couples, Fabrice Leclère et Mathilde, Landilly et Adèle, avaient regagné l'hôtel du *Grand-Cerf* et s'étaient assurés qu'avec un supplément de matelas ils passeraient la nuit tant bien que mal dans la chambre du troisième étage, louée quinze louis pour quelques heures par le petit baron.

Cette chambre, — chose essentielle, — possédait deux fenêtres donnant sur la place où devait, au point du jour, se dresser l'échafaud.

— Deux loges de face! — s'écriait le gommeux. — Deux loges à cent cinquante francs la loge! à soixante-quinze francs la place! Dans un théâtre de province, c'est d'un relief à tout casser! — Il est vrai que la pièce n'aura qu'une représentation!... Épatant! épatant!!!...

Il avait raison, le joli baron; c'était *épatant* en effet de folie stupide et d'immorale curiosité; mais que voulez-vous? — Le monde des petits messieurs et des petites dames est fait ainsi; — nous ne le changerons point. — D'ailleurs nous racontons, nous ne commentons pas.

Leur visite d'exploration achevée, les Parisiens redescendirent au rez-de-chaussée, jetèrent un coup d'œil au menu du dîner et se firent apporter absinthe, bitter, vermouth et curaçao sec, pour s'ouvrir l'appétit.

Fabrice, singulièrement sombre pendant la dernière partie de la promenade, était tout à coup redevenu gai, d'une gaieté nerveuse, bruyante, presque tapageuse... Il parlait haut, riait à propos de tout, et ne tarissait point en plaisanteries au gros sel.

Mathilde ne l'avait jamais vu ainsi.

Les trains du chemin de fer apportaient une affluence inouïe d'étrangers venus pour assister à l'exécution du lendemain.

L'hôtel du *Grand-Cerf* regorgeait de monde.

Madame Loriol commençait à se dire avec mélancolie qu'elle avait loué ses fenêtres beaucoup trop bon marché.

La moindre petite ouverture, à n'importe quel étage, trouvait preneur à trois louis par personne.

Un Anglais avait payé cinq cents francs la fenêtre en tabatière d'une mansarde dans une maison voisine de l'hôtel, et il offrait à madame Loriol dix louis d'une table et d'un matelas pour y passer la nuit.

Le procès ayant fait un bruit énorme, les blasés, avides d'émotions malsaines, voulaient voir tomber la tête de cet étrange criminel dont pas une minute la force de volonté ne s'était démentie, ni pendant l'instruction ni aux séances de la cour d'assises.

La maîtresse du *Grand-Cerf* ne savait où donner de la tête, à qui répondre et qui servir.

Elle avait pour la circonstance doublé son personnel, et comptait laisser la maison ouverte toute la nuit afin d'accueillir les infortunés curieux qui se contenteraient de dormir sur un fauteuil, sur une chaise ou sur un tabouret.

Naturellement les Parisiens étaient en majorité.

Les gommeux et les cocottes débarquaient par files serrées comme aux courses de Chantilly. — Melun semblait en fête...

Quelques arrivants vinrent serrer les mains de Fabrice, du petit baron et de leurs compagnes.

Les conversations, — on le comprend sans peine, — roulaient toutes sur le même sujet.

C'était à qui parlerait d'exécutions célèbres et de condamnés innocents ; à qui raconterait des crimes bizarres et romanesques, avec des variantes inédites et des commentaires singuliers.

— Voyons, Fabrice, — demanda Mathilde, — que pensez-vous vraiment de ce batelier et de son histoire?

— L'histoire n'a pas le sens commun, et le batelier est un bavard...

— Il semblait cependant très sincère et fort convaincu.

— D'accord, mais sa conviction ne signifie rien...

— Si quelqu'un s'est servi de son canot, ce qui n'est pas prouvé, il est absurde de supposer que ce quelqu'un soit précisément l'assassin de Frédéric Baltus...

— Cet homme paraissait savoir autre chose...

Fabrice haussa les épaules.

— Baste, laissez donc! — répliqua-t-il. — S'il avait su autre chose il l'aurait dit... C'est un hâbleur... — Il voulait nous *épater* — style du petit baron. — Voyant qu'il n'y parvenait pas, il a pris sagement le parti du silence...

On vint prévenir Fabrice et ses amis que le dîner les attendait.

De tous côtés les tables étaient garnies d'un nombre invraisemblable de convives.

Le va-et-vient des garçons et des servantes emplissait l'hôtel. — Le cliquetis de l'argenterie, le bruit des assiettes et des verres formaient un tapage presque assourdissant.

Madame Loriol avait réservé pour les deux couples un petit salon donnant sur le couloir qui conduisait au principal escalier de l'hôtel.

L'aspect du couvert dressé dans ce petit salon était à lui tout seul un puissant apéritif. — Le potage à la bisque d'écrevisses fumait dans une soupière découverte, et aux quatre coins de la table les bouteilles de vin de Champagne, hommage de madame Loriol, plongées dans la glace et le salpêtre, étalaient leurs goulots d'un vert sombre et leurs casques d'argent...

XXI

On s'attabla joyeusement et, chose rare, l'entrain des convives commença avec la première cuillerée de potage.

— Inénarrable, cette bisque! — s'écria le petit baron avec enthousiasme. — Respirez ce parfum, capable de ressusciter un mort! Admirez cette jolie couleur

d'un rose pâle! Savourez ces queues d'écrevisse qui fondent sous la dent et donnent au palais des sensations à la fois délicates et corsées! — La cuisinière de céans est un cordon bleu monumental!... Elle m'épate, parole d'honneur!...

— Sapristi, baron, quel lyrisme! — dit Fabrice en riant.

— Voilà comme je suis!... poète à mes heures, et d'un galbe à tout casser! — Je redemande de la bisque...

En ce moment il se fit dans la cour un grand tapage de grelots.

Les deux femmes, quittant la table, s'approchèrent d'une fenêtre.

— Ah! les beaux chevaux! — dit la jeune Adèle, — Venez donc voir, je jure sur la tête de Pascal que ça en vaut la peine!

Fabrice et le petit baron se levèrent à leur tour.

Un grand breack venait d'arriver, attelé en poste de quatre splendides steppers noirs aux harnais de cuir fauve et aux grelottières de maroquin rouge.

Un gentleman d'une cinquantaine d'années, aux pommettes saillantes, aux longs favoris d'un blond fauve, portant en bandoulière une jumelle énorme, descendait du siège élevé.

Deux grooms en culottes blanches et en bottes à revers se tenaient, les bras croisés, devant les chevaux.

Pascal de Landilly poussa un rugissement d'admiration.

— Épatant! épatant! mes petits enfants! — dit-il. — C'est ça un vrai chic! C'est ça un galbe! C'est ça un relief!

Et comme Rose ouvrait la porte, il lui demanda :

— A qui cet attelage mirifique, la belle fille?....

— A un Russe si riche qu'il ne connaît même pas sa fortune! — répliqua Rose; — il habite un château à quatre ou cinq lieues d'ici, et il a loué depuis huit jours le grand appartement du premier étage pour voir l'exécution de demain...

— Boyard folâtre, tu as mon estime! — murmura Landilly.

— Pascal, mon petit Pascal, — fit mademoiselle de Civrac, née Greluche, — quand récompenserez-vous ma tendresse désintéressée en me dédiant un pareil équipage?...

— Je vous donnerai ça, ma mignonne, en même temps que la maison de campagne, quand j'aurai hérité de mon oncle... — répondit le baron.

— Ah! oui, l'oncle de cinquante ans, qui vous enterrera deux fois pour une!... — Les oncles à succession, mauvaise affaire! — Ils vivent plus longtemps que leurs neveux, rien que par taquinerie!...

On s'était remis à table.

— Fabrice, — dit Mathilde en riant, — je parierais que vous possédez aussi, quelque part, un oncle à succession...

— Pariez, vous gagnerez... — J'en ai un...

— Vrai?

— Parole d'honneur!...

— C'est ici, monsieur. . fit-elle en désignant une porte. (Page 94.)

— Un oncle d'Amérique ?...
— D'autant plus d'Amérique qu'il est en Amérique...
— Profession ?...
— Banquier à New York...
— C'est un état très chic... — Riche ?
— Cinq ou six fois millionnaire... au moins..
— Et vous êtes son neveu de près ?
— D'aussi près que possible, étant fils de sa sœur...

— Mais alors, positivement, vous êtes son héritier?...

— Direct.

— Quel âge a l'oncle?

— Soixante ans...

— Dix de plus que celui du petit baron... — c'est toujours ça !... — Dites donc, mon cher, vous avez de sérieuses espérances ?...

Fabrice secoua la tête.

— Je n'en ai aucune... — répondit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que mon oncle est acoquiné avec une maîtresse depuis dix-sept à dix-huit ans, que de sa maîtresse il a une fille, et que mère et fille, vous le comprenez facilement, s'arrangeront de façon à se faire donner tout par un bon testament...

— Ah ! mais pardon !... Halte-là ! mon très cher ! — glapit Pascal !... — Ça ne va pas tout seul...

— Que voulez-vous dire, baron ?

— Je veux dire que vous avez la loi pour vous... — Je m'y connais, moi... — J'ai fait ma première année de droit, et j'ai particulièrement étudié le titre *Des successions*, au point de vue de mon oncle... — Épatant, le titre des successions, parole d'honneur !.. — Je me suis fourré tout ça dans ma boîte à musique d'une façon renversante ! — Écoutez plutôt : — *Titre* Ier, *chapitre* IV, *section* I, *article 756 : Les enfants naturels ne sont point héritiers ; — la loi ne leur accorde de droits sur leur père ou mère décédés que lorsqu'ils ont été légalement reconnus.*

— C'est possible, — répliqua Fabrice, — mais mon oncle a sans doute reconnu la fille de cette femme qui s'est emparée de lui et qui le domine absolument...

— Eh bien, — reprit le petit baron, — même dans ce cas vous ne perdriez pas tout... — Nous avons l'article 757, mon excellent bon...

— Quelle mémoire ! — s'écria la jeune Adèle. — Que dit-il, l'article 757?

— Il tient ce langage : « Le droit de l'enfant naturel sur les biens de ses père et mère décédés est réglé ainsi qu'il suit : si le père ou la mère a laissé des descendants légitimes, ce droit est d'un tiers de la portion héréditaire que l'enfant naturel aurait eue s'il eût été légitime. — Il est de moitié lorsque les père ou mère ne laissent pas des descendants, mais bien des ascendants ou des frères. » Et voilà votre affaire, Fabrice, puisque vous représentez votre mère, qui était la sœur...

— Mais si mon oncle fait un testament en faveur de sa bâtarde ?

— Un testament ne saurait vous enlever votre part.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout ce qu'il y a au monde de plus sûr. — Une seule chose peut vous déshériter complètement.

— Laquelle ?...

— Un mariage... — Si l'idée venait à votre oncle d'épouser son crampon et de légitimer sa progéniture, tout serait dit... — Vous pourriez vous fouiller, mon très bon ! — Nettoyé radicalement... Pas un radis en perspective...

— Je n'ai pas cela à craindre, du moins... — répliqua Fabrice. — Mon oncle n'épousera point sa maîtresse...

— Qui l'en empêcherait ?

— La meilleure de toutes les raisons... — il est marié depuis vingt ans...

— Et il a lâché sa légale pour s'offrir de l'agrément avec une célibataire de mon sexe ! — s'écria Mathilde en riant aux éclats. — C'est donc un joli cascadeur, l'oncle d'Amérique !

— Il y a des circonstances atténuantes, — dit Fabrice en riant aussi. — Ce n'est pas mon oncle qui, le premier, la fit à la cascade. — Ma tante, essentiellement fantaisiste à ce qu'il paraît, avait filé vers de lointains pays avec un acrobate.

L'hilarité des deux jeunes femmes redoubla, et Mathilde se mit à fredonner ces deux vers de la vieille chanson si connue :

Alors la dam' s'en fut au bois d'Boulogne,
En emportant un troupier sous son bras !

Puis Adèle et Landilly, frappant sur les assiettes avec leurs couteaux, chantèrent à tue-tête le refrain :

Drin, drin, drin, drin, drin, etc.

— Épatant ! épatant ! — reprit ensuite le petit baron. — Mon excellent bon, votre situation devient magnifique...

— Et comment ?

— Suivez-moi bien... — Votre oncle, se trouvant en puissance de femme légitime, ne peut ni épouser ni reconnaître, et sa fille étant non une enfant naturelle, mais une enfant adultérine, ne peut hériter d'aucune part, petite ou grande, ce qui est d'un galbe sérieux... — Vos actions sont en hausse ! Vos chances se corsent !... A votre santé, mon excellent bon, et à celle de votre héritage d'Amérique !

Les coupes pleines de vins de Champagne frappé se heurtèrent avec un bruit cristallin, et chacun fit raison au toast de Landilly.

La petite servante Tiennette (l'*alter ego* de Rose) parut sur le seuil du cabinet.

Elle tenait du bout des doigts une carte de visite.

— Quel bon vent vous amène, virginale anguille de Melun ? — lui demanda Pascal.

— Ce n'est pas un bon vent, monsieur, — répliqua l'ingénue — c'est une commission à vous faire...

— A moi ?

— Je ne sais point.

— Serait-ce à moi ? — dit Fabrice.

— Je ne sais point...

— A moi, peut-être ? — s'écria Mathilde.

— Non, c'est à un monsieur...

— Alors, comme nous ne sommes que deux messieurs ici, choisissez, — reprit Fabrice.

— Bien sûr, mais faut m'en laisser le temps...

— Prenez le temps, piquante marmitonne, mais prenez-le vite ; nous avons faim, et l'incertitude entrave notablement le coup de fourchette.

— Y a-t-il un de vous deux, messieurs, qui s'appelle Fabrice Leclère ?...

— Oui, moi... — dit l'ami de Mathilde.

— Alors, ça, c'est pour vous...

Et la jeune fille lui tendit la carte.

Fabrice, très intrigué, regarda vivement cette carte et devint blanc comme un linge.

XXII

En même temps que son visage se décomposait visiblement, le jeune homme murmura :

— Lui, ici !... à Melun !... Dans cet hôtel !... c'est impossible !...

— Qu'y a-t-il donc ? — s'écria Mathilde. — Vous avez l'air tout *chaviré*, comme disait notre batelier tantôt.

— Mes enfants, — répliqua Fabrice, — ma stupeur est bien naturelle... — Je vous donnerais en cent, je vous donnerais en mille à deviner le nom inscrit sur cette carte... Mais vous ne devineriez jamais... — Ce nom, le voici : *Maurice Delarivière !*

— Qu'est-ce que c'est que Maurice Delarivière ? — demanda le petit baron.

— C'est mon oncle.

— L'oncle d'Amérique ?

— Lui-même.

— Le fait est que la chose est au moins singulière — fit Mathilde.

— Épatante ! — appuya Pascal.

— *Quel est donc ce mystère?* — fredonna la jeune Adèle sur un air inconnu.

Fabrice se tourna vers la servante.

— Qui vous a remis cette carte? — lui dit-il.

— Un monsieur descendu ce matin, au petit jour, dans l'hôtel, avec une dame malade...

— Une dame malade?... — répéta le jeune homme.

— Oui, monsieur, bien malade, la pauvre dame. — Elle était comme une morte, et même on croyait qu'elle n'en reviendrait pas...

— L'accapareuse d'héritages! — déclama mélodramatiquement Mathilde. — Dieu est juste!...

L'émotion de Fabrice redoublait.

— Mais comment ce monsieur a-t-il su que j'étais ici? — reprit-il.

— Paraîtrait qu'en passant dans le couloir il vous a entendu parler à travers la porte, — répondit la servante.

— Sapristi! — fit le petit baron, — s'il a écouté mes commentaires sur le Code civil, titre *Des successions*, il doit me trouver d'une jolie force... — Quel relief!

Fabrice haussa les épaules avec impatience.

— Alors, — continua Tiennette, — ce monsieur m'a remis sa carte en me commandant de demander si l'un des messieurs du cabinet s'appelait Fabrice Leclère, et il a ajouté : — « Si, comme je le crois, ce monsieur s'y trouve, dites-lui que je désire beaucoup le voir après son dîner... »

— Il désire me voir?

— Après votre dîner, oui, monsieur...

Fabrice se leva vivement et jeta sa serviette sur la table.

— Je monte à l'instant... — dit-il.

— Vous nous quittez?... — s'écria Mathilde.

— Continuez sans moi, je reviendrai bientôt... — L'aventure est trop bizarre, et le désir manifesté par mon oncle trop inattendu pour que je ne tienne pas à savoir tout de suite le mot de l'énigme...

Il reprit en s'adressant à Tiennette :

— Conduisez-moi à l'appartement de M. Delarivière, ma fille, s'il vous plaît...

— Oui, monsieur... c'est au second étage, chambre n°s 7 et 8.

Le jeune homme quitta le petit salon avec la servante, laissant ses compagnons très surpris et très intrigués.

L'aventure leur semblait, comme à Fabrice, prodigieusement bizarre... — Elle était, au fond, toute simple.

Le banquier, rentrant à l'hôtel après avoir jeté ses lettres à la poste et attendu chez le pharmacien la potion ordonnée par Georges Vernier, traversait le cou-

loir lorsqu'une voix qu'il lui sembla connaître l'avait fait tressaillir en frappant son oreille.

Pour éclaircir ses doutes il venait d'employer le moyen le plus naturel.

A Paris, et en toute autre circonstance, il se serait gardé de faire le premier pas vers son neveu, il aurait attendu que le hasard les mît en présence, sauf à aider un peu le hasard; mais le chaleureux plaidoyer de Jeanne avait brisé la glace qui le séparait du fils de sa sœur; — il se sentait prêt à oublier les torts de Fabrice dans le passé et à ne pas douter d'un meilleur avenir; — il était heureux enfin de tendre une main amie à ce parent qu'il allait enrichir, et de la lui tendre sur-le-champ.

Tout en montant l'escalier qui conduisait à l'appartement du second étage, Fabrice réfléchissait.

— Il m'a entendu parler... il a reconnu ma voix !... — se disait-il. — Serait-ce au moment où je m'expliquais d'une façon si carrée sur le compte de sa maîtresse et de sa bâtarde ?... — C'est possible... — L'entrevue dans ce cas serait orageuse, mais en me tenant sur mes gardes je puis m'en tirer... Tout mauvais cas est niable !... — Si, au contraire, aucune parole distincte et compromettante n'est arrivée jusqu'à lui, je jouerai en grand comédien mon rôle de neveu besoigneux d'un oncle millionnaire... — C'est à mon étoile peut-être que je dois cette rencontre !... qui sait ?

Fabrice en était là de son monologue.

Tiennette s'arrêta.

— C'est ici, monsieur... — fit-elle en désignant une porte.

— Merci, mon enfant...

La servante redescendit.

Le jeune homme frappa légèrement.

Une ou deux secondes s'écoulèrent, puis la porte s'ouvrit et M. Delarivière parut sur le seuil.

— Je ne m'étais donc pas trompé! c'est bien toi ! — dit-il en tendant les mains à son neveu.

Fabrice les saisit et les serra avec une effusion et un attendrissement si sincères en apparence que le plus défiant s'y fût laissé prendre.

En même temps, il balbutiait d'une voie émue :

— Mon oncle ! mon cher oncle ! que je suis heureux de vous voir ! — Quand tout à l'heure on m'a remis votre carte, je ne pouvais en croire mes yeux tant votre présence me semblait invraisemblable ! — Vous ici ! à Melun !

— Oui, mon ami... et je n'y suis pas seul.

Fabrice parut surpris.

— Comment? — demanda-t-il.

— Viens...

Le banquier conduisit son neveu vers le lit.

Jeanne, soutenue par les oreillers, s'appuyait sur l'un de ses coudes.

A son tour elle tendit la main au jeune homme, avec un sourire presque timide.

Il la prit, la pressa avec une froide politesse en s'inclinant, et murmura :

— Madame...

— Appelle ma chère Jeanne d'un nom plus doux...— interrompit le banquier. — Appelle-la ta tante... — Elle aura bientôt droit à ce titre... — L'obstacle qui m'empêchait de lui donner mon nom a cessé d'exister, j'en ai la preuve enfin. — Je t'expliquerai tout cela. — Avant trois mois, Jeanne sera ma femme devant Dieu et devant les hommes.

Fabrice se sentit chanceler.

L'annonce imprévue du mariage possible et prochain, c'était la foudre tombant à ses pieds, car ce mariage semblait anéantir sa dernière et frêle espérance.

Mais il fit appel à son énergie, il eut le courage de rester calme, et l'héroïsme de sembler joyeux.

Décidément son oncle n'avait rien entendu ; — l'entrevue serait cordiale ; — peut-être le banquier, touché d'un désintéressement admirable, le récompenserait-il en se montrant généreux...

Cette hypothèse valait la peine de pousser la comédie jusqu'au bout.

— Recevez tous les deux mes plus sincères félicitations... — dit-il. — C'est avec une joie profonde que je vous verrai légitimer votre bonheur...

— Merci, Fabrice, — répondit Jeanne à voix basse. — Je vous jugeais bien... je savais que vous étiez bon...

— Mais que se passe-t-il donc ? — reprit le neveu du banquier. — Comment se fait-il qu'au lieu d'être à New York vous soyez dans cette chambre d'hôtel, et souffrante à coup sûr, car votre main a brûlé la mienne ?

M. Delarivière expliqua rapidement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Vous avez été bien imprudente ! — s'écria Fabrice en s'adressant à Jeanne après avoir écouté ce récit. — Il fallait, comme le voulait mon oncle, vous reposer à Marseille pendant une semaine.

— Il est certain que cela eût été plus sage... — répondit la jeune femme avec un nouveau et charmant sourire. — Mais nous n'aurions pas la joie de vous voir en ce moment... — D'ailleurs, avant trois jours je serai complètement remise... J'aurai repris toutes mes forces...

— Ce n'est pas douteux, mais tu parais fatiguée ce soir... — dit avec inquiétude M. Delarivière voyant Jeanne essuyer son front où perlaient des gouttes de sueur.

— Le docteur m'a prévenue que j'aurais cette nuit un accès de fièvre et que ce serait le dernier... — Je le sens qui s'approche...

— Nous allons te laisser reposer...

— Je tâcherai de dormir... — D'ailleurs, Fabrice et toi, vous devez avoir le désir de causer longuement...

— Oui... nous avons bien des choses à nous dire... — Nous serons là tout près dans la chambre voisine... — Si tu avais besoin de moi, tu m'appellerais...

— Je n'ai besoin que de sommeil...

— A bientôt, chère tante, — dit Fabrice, — à demain...

— A demain, mon neveu...

Le jeune homme se pencha vers la malade et lui posa respectueusement ses lèvres sur le front.

Ce baiser la fit tressaillir, en même temps qu'il causait au banquier une sensation de joie profonde.

C'était le premier témoignage d'estime et de tendresse donné par « la famille » à celle qui serait bientôt l'épouse légitime et la mère honorée.

Hélas ! c'était aussi le baiser de Judas!

— Fabrice n'est plus le même, grâce à Dieu ! — pensa M. Delarivière.

XXIII

— Viens avec moi... — reprit le banquier, et il emmena Fabrice dans sa chambre dont il referma la porte derrière eux.

Après un moment de silence, il demanda :

— Ma chère Jeanne est bien changée depuis deux ans, n'est-ce pas ?

— Changée ? — répéta le jeune homme. — Non, mon oncle... — La fatigue d'un long voyage, le malaise qu'elle vient d'éprouver, ont momentanément altéré ses traits, mais elle est toujours belle... — Elle a conservé son doux regard, son visage sympathique et son gracieux sourire...

— La pauvre femme a cruellement souffert !...

— L'empreinte de la souffrance disparaîtra bien vite...

— Enfin le danger est passé, grâce à Dieu !... il n'y faut plus penser... — Voyons, assieds-toi...

Fabrice prit un siège.

— Et causons... — poursuivit M. Delarivière; — parlons de toi...

— Une enquête... un interrogatoire sur faits et articles !... — se dit le jeune homme — je m'y attendais...

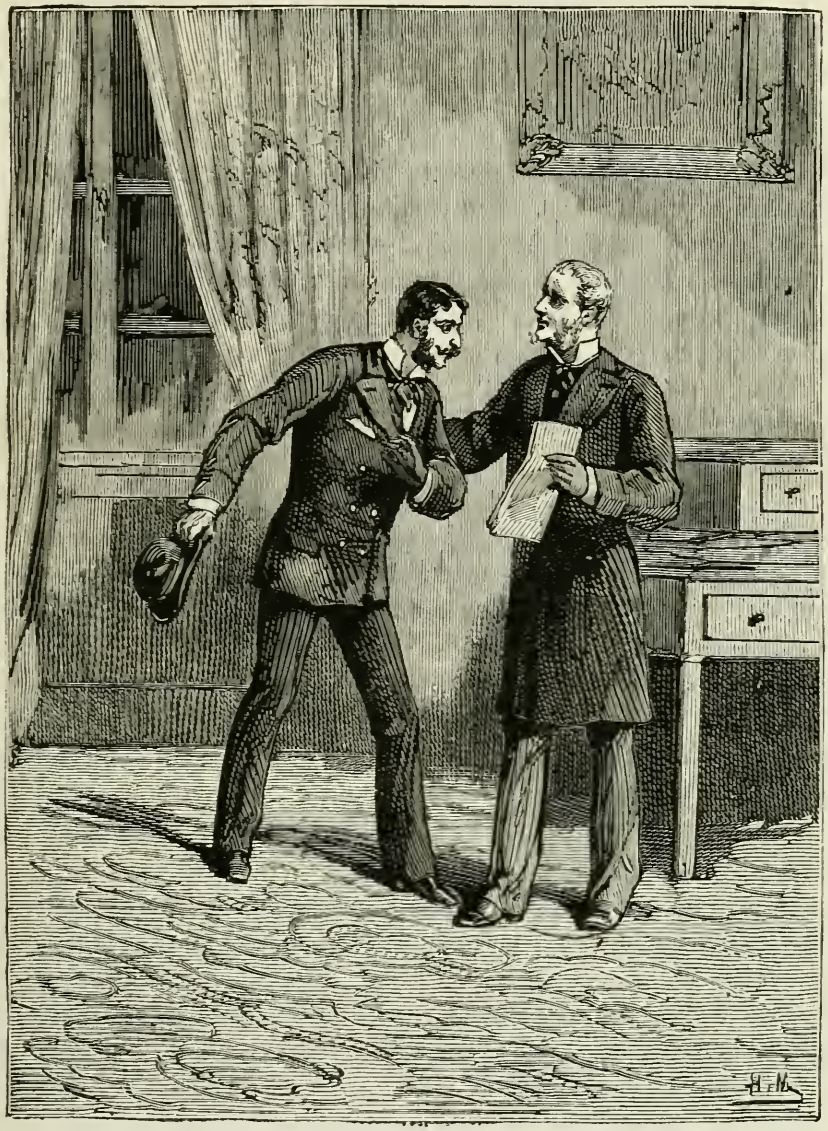
— Il y a deux ans, — reprit le banquier, — tu avais gaspillé les sept huitièmes de ta fortune... Je suis convaincu que de cette fortune il ne te reste rien aujourd'hui... — Est-ce exact ?

— Oui, mon oncle, malheureusement.

— Comment vis-tu ?...

La question était posée à brûle-pourpoint, d'une façon nette et précise.

Il fallait y répondre carrément, sinon véridiquement, — (chose difficile, pour



— Tout en parlant, M. Delarivière tirait son portefeuille. (Page 101.)

ne pas dire impossible), — et avec une dose de vraisemblance suffisante pour n'éveiller aucun soupçon dans l'esprit du banquier.

— Mes occupations actuelles, — répliqua Fabrice, — ne me constituent pas une position sociale bien brillante, mais enfin elles me sortent de l'existence oisive qui fut trop longtemps la mienne... — Je m'occupe d'affaires de Bourse pour un agent de change de mes amis...

— Et cela te rapporte ?

— Fort peu d'argent... le strict nécessaire à peine...

— Et tu t'accommodes de cette portion congrue ?

— Il le faut bien... — Je me suis fait une loi de ne pas dépenser un sou au delà de ce que je gagne... — Je n'emprunte rien à personne. — Je suis pauvre, mais tranquille...

— Est-ce toi que j'entends ! — s'écria M. Delarivière stupéfait de l'air calme et convaincu avec lequel son neveu disait ces choses surprenantes.

— Oui, mon oncle, c'est bien moi... — répondit Fabrice en souriant : — la métamorphose vous étonne, je le comprends ; mais, en réfléchissant, vous la trouverez logique. — J'ai subi les entraînements de la jeunesse et de la liberté, et mal m'en a pris puisque l'héritage de ma mère s'est fondu au creuset de la vie à outrance. — Aujourd'hui j'ai vingt-sept ans ; il était plus que temps de mettre de l'eau dans mon vin.

— Tu le bois pur encore quelquefois cependant, ton vin, puisque tu es ici en compagnie de deux jeunes femmes qui sont, m'a-t-on dit, très jolies...

— C'est par hasard !... — J'accompagne un de mes amis, un charmant garçon fort bien né et très riche, sa maîtresse et une amie de sa maîtresse...— Ces dames désirent assister à l'exécution d'un condamné dont le procès a fait grand bruit.

— Singulière fantaisie !...

— Singulière, oui, mais bien parisienne.

— Tu pourrais ajouter : et bien cruelle ! Mais ce n'est pas mon affaire... — Enfin, positivement, tu t'es rangé ?

— Oui, mon oncle, positivement.

— Tu as assez de cette vie où l'on gaspille son argent et sa santé, quand on n'y gaspille que cela ?

— Ah ! certes oui ! — répondit le jeune homme avec un soupir, — et je regrette profondément de n'avoir pas trouvé en moi la force et la raison de m'y soustraire plus vite...

— Je suis heureux de ces regrets... S'ils ne rachètent point le passé, ils sont rassurants pour l'avenir... — Je veux croire à ta conversion...

— Elle est sincère, n'en doutez pas...

— Mais, — ajouta M. Delarivière en souriant, — je manquerais, tu le comprends, à tous mes devoirs d'oncle sérieux, si je ne te faisais pas, séance tenante, une courte morale. — Il faut respecter les traditions ! — Les fautes de ta jeunesse ont pour circonstances atténuantes la jeunesse elle-même... — Tu avais la bride sur le cou ! voilà l'excuse ! Tu as succombé aux enivrements du plaisir comme l'auraient fait tant d'autres à ta place... — Ma chère Jeanne, qui ce matin encore plaidait ta cause, me disait tout cela... — Par malheur, tes bonnes résolutions sont venues bien tard ! — C'est il y a huit ans que j'aurais voulu te voir ainsi... — Je t'aurais pris avec moi à New York... — Tu serais devenu mon associé, et tu pourrais, à l'heure qu'il est, renoncer au travail et vivre heureux et riche.

— Songez-vous donc à quitter les affaires, mon oncle ? — s'écria Fabrice.

— C'est une résolution arrêtée chez moi...

— Vous liquidez votre maison de banque ?

— Cette liquidation est commencée...

— A votre âge !

— J'ai soixante ans.

— Ce n'est pas la vieillesse, tant s'en faut ! — Avec votre expérience, avec votre habileté, il vous serait facile de doubler votre fortune.

— J'en suis certain, mais à quoi bon ? — Et puis tu te trompes, Fabrice... je suis vieux... je suis même plus vieux que mon âge !... Regarde-moi... mes cheveux sont tout blancs, les rides ont creusé mon front, le travail et les soucis ont courbé mes épaules... — Je me sens fatigué, mon enfant... — J'ai besoin de repos après un si rude labeur...

— Qui vous empêcherait de mettre vos intérêts dans les mains d'un homme honnête et intelligent, et de garder la facile tâche de surveiller ses opérations et de le conseiller.

— Cet homme m'a manqué jusqu'ici... — il faut un habile pilote au gouvernail d'un vaisseau de haut bord...

— C'est vrai...

— D'ailleurs, je le répète, c'est le repos complet que je veux, et je l'ai bien gagné... — Si ma chère Jeanne n'était point souffrante, l'avenir serait sans nuages... — Quelques mots t'ont fait comprendre tout à l'heure que ma position va changer... — L'indigne créature qui portait mon nom a cessé de vivre depuis dix-huit ans, et je viens seulement de l'apprendre... — Dans deux ou trois mois Jeanne sera ma femme... Edmée, que nous venons chercher en France, sera ma fille légitime... — Je régularise ma vie... je donne à ma tendresse la sanction du devoir et de la loi... Je récompense le dévouement d'un ange ! — Tu m'approuves d'agir ainsi, n'est-ce pas ?

La résolution de M. Delarivière était irrévocable, cela sautait aux yeux. — Il ne consultait son neveu que pour la forme.

Fabrice ne s'illusionna point à cet égard et, malgré la sueur froide qui mouillait ses cheveux, il s'écria avec une expression presque enthousiaste en serrant les mains du banquier :

— Si je vous approuve, mon oncle ? — Ah ! vous me faites, je l'espère, l'honneur de n'en pas douter ! — Qui donc ne vous approuverait ? Vous agissez en homme de cœur, en homme loyal, et j'applaudis de toutes mes forces au parti si honorable que vous prenez !

M. Delarivière ne dissimula pas l'émotion vive que lui causait cette réponse.

— Tu me rends bien heureux ! — dit-il en pressant à son tour les mains de son neveu. — Tu es un brave garçon, je le vois, et tu ne songes même pas que

mon mariage et la légitimation de ma fille peuvent te causer dans l'avenir un préjudice énorme en anéantissant tes droits à mon héritage.

— Vous me jugez bien, mon oncle, — répliqua le jeune homme, — et je vous jure qu'une si odieuse pensée est en effet loin de mon esprit... — Vivez longtemps et que votre bonheur soit immuable, voilà le plus cher de mes vœux... — Quant à votre fortune si noblement acquise, je n'y ai jamais songé...

- Eh bien, mon cher enfant, j'ai songé, moi, à ton avenir... — Si je suis heureux je veux que tu le sois aussi... et tu vas en avoir la preuve...

Le banquier s'interrompit.

Fabrice attendait, sur les épines, le résultat de la savante comédie qu'il venait de jouer, mais il avait la force de rester impassible en apparence.

— Continue à m'ouvrir ton cœur avec une franchise qui t'honore, — poursuivit le banquier. — Réponds-moi sans hésitation. — Te crois-tu détaché pour toujours de la vie de plaisir?...

— Oui, mon oncle.

— Te supposes-tu la force de remuer l'or à pleines mains sans éprouver des tentations qui te semblaient jadis irrésistibles ?

— L'existence dont vous parlez m'est devenue antipathique... — Je ne la comprends plus... Je rougis de l'avoir aimée, et rien ne pourrait modifier les sentiments qu'elle m'inspire aujourd'hui.

— Donc, tu es sûr de toi ?

— Oui, mon oncle, absolument sûr.

— Tu te sens alors assez de plomb dans la tête, comme on dit vulgairement, assez de sérieux dans l'esprit, pour accepter la responsabilité d'une importante affaire ?...

— Je me sens assez fort pour effacer un passé d'erreur et de folie qui m'a coûté la fortune, mais qui, je vous l'affirme, a laissé l'honneur intact...

— Et le travail ne t'effrayerait pas ?

— Le travail m'attire à présent comme m'attirait autrefois le plaisir.

— Que Dieu soit loué ! — s'écria M. Delarivière... — J'ai trouvé l'homme qu'il me faut, et cet homme est mon unique parent, le fils de ma sœur bien-aimée !... — Écoute-moi, mon enfant...

L'agitation de Fabrice grandissait.

Quelles paroles le banquier allait-il prononcer ?... — Que serait cet avenir dont il allait d'un mot dévoiler les perspectives peut-être éblouissantes ?...

Le jeune homme répondit d'un ton ému :

— Je vous écoute, mon oncle, et Dieu sait avec quelle attention profonde, avec quel respect filial !

XXIV

M. Delarivière se recueillit pendant un instant, comme pour rassembler ses idées, et commença :

— Ce matin, en voyant ma douce compagne frappée d'une façon si brusque et si cruelle (car elle a été pendant quelques heures en grand danger), j'ai compris pour la première fois l'instabilité de la vie, et j'ai eu peur de mourir, bien moins pour moi que pour les deux chères créatures auxquelles appartient toute mon âme... — Je me suis dit qu'un coup de sang pouvait me foudroyer... — Je me suis demandé ce que deviendraient la mère et la fille si je succombais avant d'avoir légalisé ma situation et la leur... J'ai maudit ma longue négligence et j'ai fait mon testament.

— Votre testament !... — répéta machinalement Fabrice.

— Ah ! cela t'étonne que j'aie négligé si longtemps une précaution si simple et si importante ?... — Que veux-tu, c'est ainsi ! — On se croit immortel... on oublie... on remet au lendemain... — Une catastrophe soudaine arrive, et l'on meurt désespéré, ayant fait le malheur de ceux que l'on aimait...

Après un court silence, M. Delarivière continua :

— Dans cet acte suprême, devant assurer le sort de Jeanne et celui d'Edmée si je mourais avant le mariage, je ne t'ai point oublié...

Fabrice sentit un frisson d'espoir courir sur sa chair, mais il ne prononça pas un mot et se contenta de donner à son visage l'expression d'une gratitude anticipée.

— Je jugeais sévèrement tes écarts, — poursuivit le banquier, — je les jugeais même trop sévèrement, je le vois bien, mais nous étions unis par les liens du sang ; je t'aimais malgré la folie de ta conduite et je n'acceptais point pour toi la pensée d'une vieillesse misérable...

Tout en parlant, M. Delarivière tirait son portefeuille.

Il y prit le double du testament, le déplia d'une main fiévreuse et, posant le doigt sur le paragraphe où il était question de son neveu, il lui mit la feuille sous les yeux en lui disant :

— Regarde.

Une joie immense et débordante envahit l'âme de Fabrice, mais il comprima cette joie comme il avait comprimé son angoisse.

L'éclair jaillissant de ses yeux pouvait trahir ses pensées cupides et détruire en un instant l'impression produite par son hypocrisie savante.

Il éteignit la flamme de son regard et, repoussant le testament en détournant la tête, il répondit d'une voix tranquille :

— Non, cher oncle, je ne veux rien voir... — Ai-je besoin d'une preuve

nouvelle de la générosité de votre cœur, de l'indulgence de votre tendresse ? — Qu'importe le chiffre écrit sur cette feuille ?... Quelle que soit la part qu'il vous ait plu de m'assigner, vous aurez trop fait pour moi ! — Votre fortune entière appartient à ma tante Jeanne et à ma cousine Edmée...

Fabrice n'hésitait plus à donner ces noms à celles qu'une heure auparavant il appelait l'*Aventurière* et la *Bâtarde*.

L'habile fourbe combinait son rôle comme un acteur émérite calcule et gradue ses effets...

Le banquier, touché de cette admirable délicatesse, répliqua :

— Ta tante et ta cousine ne seront point appauvries par un partage... — je suis riche... je suis très riche...

— Je le sais, cher oncle.

— A combien évalues-tu ma fortune ?

— A quatre ou cinq millions peut-être.

M. Delarivière sourit en hochant la tête.

— Me suis-je trompé ?... — demanda Fabrice.

— Oui, mon enfant, tu es loin de compte. — Je possède, au bas mot, douze millions.

En entendant ce chiffre, le jeune homme ne fut pas maître de lui.

— Douze millions ! — s'écria-t-il avec un accent indéfinissable. — Douze millions ! — Est-ce possible ?

— Possible et certain... et, ce qui ne l'est pas moins, c'est que par ce testament, par ces trois lignes que tu n'as pas voulu lire, je dispose en ta faveur du tiers de cette somme.

Fabrice devint plus pâle qu'au moment où Tiennette lui avait remis la carte du banquier... — Son cœur bondit dans sa poitrine comme un oiseau captif qui veut briser sa cage.

— Le tiers à moi !... — balbutia-t-il. — A moi quatre millions !

— Oui, à toi... bien à toi.

— Mais c'est trop ! beaucoup trop !

— Laisse-moi donc achever. — J'espère vivre encore de longues années, et nécessairement mon mariage annulera ce testament, mais tu n'y perdras rien... Ta tante, qui sait ce que je fais pour toi et qui l'approuve de toutes ses forces, a eu une heureuse pensée. Elle veut qu'à la signature de notre contrat les quatre millions te soient acquis, comme cadeau de noces. — J'ai applaudi à cette inspiration de son cœur, et la chose sera faite au jour indiqué par elle.

— Oh ! cœur généreux !... âme vraiment divine ! — s'écria Fabrice en portant son mouchoir à son visage pour essuyer les larmes jaillissant de ses yeux.

Cette explosion de pleurs était produite par un effet purement nerveux, et ne résultait point de la reconnaissance que Fabrice devait éprouver pour la compagne de son oncle.

Ce dernier s'y trompa pourtant.

— Oui, oh! oui, — balbutia-t-il, — tu l'as dit, c'est un cœur d'or, c'est une âme divine ! Chère Jeanne bien-aimée !... et j'ai failli la perdre !... — Puisse Dieu me faire mourir avant elle !

Puis, gagné par l'attendrissement, à son tour il éclata en sanglots et, se penchant vers Fabrice, il appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme.

Un silence de quelques secondes suivit cette crise d'émotion.

M. Delarivière le rompit.

— Ceci étant arrêté, — dit-il — j'ai une proposition à te faire et, si elle ne te convenait pas, j'en serais bien surpris.

— Ah ! cher oncle, elle est acçeptée d'avance.

— Existe-t-il quelque chose ou quelqu'un qui te retienne à Paris?

— Non, mon oncle.

— Bien vrai ?

— Je vous l'affirme.

— Aucune liaison ?

— Aucune.

— Dans ce cas, rien ne s'oppose à ce que tu viennes avec nous en Amérique, où nous allons retourner pour un an encore, dès que sera atteint le but de notre voyage. Or, ce but est de retirer ta cousine Edmée du pensionnat qu'elle habite depuis son enfance. — Elle est d'âge à rentrer au foyer paternel pour y faire son éducation de famille. — Il est temps de nous dédommager de sa longue absence et de jouir enfin de notre enfant. — A New York, je te mettrai sans peine au courant des affaires et, renonçant à liquider ma maison de banque, je te placerai à sa tête comme mon représentant et mon associé. — Que dis-tu de cela ?

— La reconnaissance m'étouffe... — Je ne trouve pas une parole... — Moi, votre représentant... votre associé !

— Mon Dieu, oui... — Tu laisseras tes quatre millions dans la maison, et avec mes conseils, joints à ton intelligence et à ton travail, il ne te faudra pas de bien longues années pour doubler ton capital... — Tu te marieras alors selon ton cœur... Tu auras une femme bonne et jolie... de beaux enfants, et à ta folle jeunesse, à ton âge mûr laborieux, succédera une vieillesse heureuse et honorée... — Est-ce entendu ?

Fabrice, comme tous les hommes très forts, se défiait de lui-même.

Il eut peur de donner aux sentiments qu'il devait éprouver une expression trop froide ou trop emphatique.

Aussi, pour toute réponse, il se contenta de se jeter dans les bras de son oncle et de pleurer sur sa poitrine.

Ce silence et ces larmes parlaient avec une éloquence qu'aucune parole ne pouvait dépasser.

— Ainsi, — reprit le banquier au bout d'un instant, — c'est convenu ?...

— Vous m'ouvrez les portes d'un avenir que je n'aurais jamais rêvé et que certes je ne méritais point. — Je suis le plus heureux des hommes, et le plus reconnaissant, vous n'en doutez pas...

— Non, certes, je n'en doute pas ! — Allons, embrasse-moi encore et retourne auprès de ton ami et des amies de ton ami... — Et, à ce propos, mon cher enfant, j'ai une piètre idée de ces gens-là.

— Pourquoi cela, mon oncle ?

— Tout simplement parce qu'ils sont ici dans le but d'assister à un effroyable spectacle !... — L'attrait de la tête qui tombe et du sang qui jaillit ! — triste curiosité... malsaine et de mauvais augure !...

— Je suis de votre avis, mon oncle, et je me promets bien, pour ma part, de ne point voir le dénouement du lugubre drame.

— Je t'en félicite... — Quand comptes-tu retourner à Paris ?

— Demain, par un des premiers trains...

— Seras-tu libre toute la journée ?

— Désirez-vous que je le sois ?

— Oui.

— Je passerai donc chez mon agent de change pour lui dire de ne pas compter sur moi...

— Et tu ajouteras que tu vas le quitter d'une façon définitive.

— Ce sera fait si vous le voulez.

— A merveille... Nous partirons ensemble. Tu t'occuperas de tes affaires. Nous nous retrouverons à un endroit convenu, et nous irons tous deux à Saint-Mandé chercher ma fille à son pensionnat... — Maintenant je te quitte... — Les émotions de la journée m'ont brisé... — Je vais m'assurer que ta tante repose toujours et je tâcherai de dormir pendant quelques heures... j'en ai grand besoin... — Au revoir, mon enfant, à demain.

— A demain, cher oncle, et bon sommeil.

XXV

Fabrice sortit, après avoir échangé avec son oncle une dernière poignée de main, et M. Delarivière franchit le seuil de la chambre de Jeanne.

Il était en ce moment dix heures du soir.

La jeune femme dormait d'un sommeil agité, mais le docteur Vernier avait prévu la fièvre, et le banquier ne s'inquiéta point.

Ainsi que nous venons de l'entendre le dire à Fabrice, la fatigue l'accablait. — Le besoin d'un repos immédiat s'imposait impérieusement à lui.

Tous les pauvres, tous les malheureux des environs l'appelaient le bon ange. (Page 110.)

Il effleura de ses lèvres le front humide et les joues brûlantes de sa compagne bien-aimée, et il regagna sa chambre où il se jeta tout habillé sur son lit, en murmurant :

— Si ma chère Jeanne s'éveille cette nuit, et si elle a besoin de moi, j'entendrai son premier appel.

Sa tête avait à peine touché l'oreiller qu'un lourd sommeil s'emparait de lui.

. . . . . .

En voyant Fabrice sortir de chez son oncle, on l'eût pris pour un homme ivre.

Maintenant qu'il n'était plus contraint de veiller sur son attitude et sur l'expression de son visage, ses nerfs bandés outre mesure se détendaient brusquement, la réaction s'opérait et le rendait plus faible qu'un fiévreux de la Campagne romaine.

Il s'arrêta sur le palier, chancelant, se soutenant à peine, et il lui fallut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

Ses mains tremblaient. — Une sueur froide mouillait la racine de ses cheveux. — Un ouragan de pensées confuses, heurtant les parois de son cerveau, réalisaient ce que Victor Hugo appelle *une tempête sous un crâne...*

— Douze millions !... — balbutia-t-il, les yeux perdus dans le vague, ne regardant rien, mais croyant voir des rouleaux d'or et des liasses de billets de banque entassés devant lui. — Douze millions !... A lui, douze millions... et quatre seulement à moi... à moi... son seul parent... à moi qui devrais hériter de tout si ces femmes n'existaient pas !... — Douze millions ! — Si je les possédais, quelle existence ! Oh ! la belle vie !... Tous les plaisirs... tous les luxes... toutes les ivresses... — Avec douze millions, je serais le roi du monde ! !

Un peu de force lui revenait.

Il descendait lentement, marche par marche, fixant toujours d'un œil ébloui ce chiffre qui flamboyait devant lui, tandis que ses lèvres balbutiaient sans relâche : — Douze millions ! douze millions !...

Au bas de l'escalier, il fit halte.

La porte du corridor donnant sur la place était ouverte. — L'air rafraîchi du soir, baignant son front brûlant, lui causa une sensation délicieuse et dissipa cette sorte d'ivresse, cette fièvre de l'or, — *golden fever*, — qui l'avait envahi de façon si complète.

De joyeux éclats de rire arrivèrent à son oreille. Une réaction nouvelle s'opéra en sens inverse, — il redevint maître de lui et se souvint qu'il avait laissé Pascal et les deux femmes dans le petit salon.

— Allons !... — murmura-t-il.

Et, composant sa figure, appelant le sourire sur ses lèvres, il entra dans le cabinet.

Le petit baron, Mathilde et la jeune Adèle de Civrac, née Greluche, avaient passé le temps sans engendrer de mélancolie, en sablant le vin de Champagne de madame Loriol.

Ils étaient tous trois quelque peu *lancés*, cela se voyait à leurs yeux brillants et à leurs paupières clignotantes.

Une clameur joyeuse accueillit Fabrice.

— Je vous ai fait attendre, mes bons amis... — dit-il.

— Nous avons pris patience en *tutoyant les fioles* pas mal... — répliqua le petit baron, — et, comme disent nos bons amis les Anglais, vous nous voyez *très confortables*... Aoh ! yes ! — C'est d'un cachet énorme, parole d'honneur !

— Fabrice a la mine riante d'un héritier qui suit le deuil ! — s'écria Mathilde — L'oncle d'Amérique a débouclé la sacoche aux bons jetons !

— Fabrice est truffé de banknotes ! — ajouta mademoiselle de Civrac.

Le jeune homme secoua la tête.

— Truffé de morale, voilà tout ! — répliqua-t-il ; — l'oncle d'Amérique n'a débouclé que la valise aux récriminations, et Dieu sait si elle était pleine !...

— Quoi, pas même une vingtaine de mille livres pour indemnité de déplacement?

— Pas seulement un billet de mille !... — Cependant je ne me plains point... — A l'avalanche des reproches et à la cataracte des sages conseils a succédé une sorte de réconciliation qui, dans un temps donné, peut amener des résultats utiles... Il est bon de se rapprocher d'un parent millionnaire. — Mon oncle passe l'éponge sur ce qu'il nomme *mes erreurs*, et me prend avec lui.

— Comme associé ? — demanda Mathilde.

— Comme secrétaire... ce qui n'est pas la même chose.

— Une sinécure?

— Un travail diabolique qui me tiendra cloué sur un rond hygiénique de maroquin vert, de neuf heures du matin à six heures du soir...

— Aux appointements de cent mille francs par an?... — glapit le petit baron.

— Aux appointements de cinq cents francs par mois, avec promesse d'augmentation si je suis bien sage, — répondit Fabrice en riant.

— Et vous acceptez cette rémunération dérisoire?

— Il le faut bien... — je suis à sec, ou peu s'en faut.... — les toiles se touchent...

— Mes enfants, — s'écria Mathilde, notre ami nous fait poser! — Je le connais... S'il n'y avait que ce qu'il nous dit, il aurait envoyé l'Amérique aux cinq cents diables... — Il y a autre chose... — Voyons, Fabrice, déboutonnez-vous !... Qu'est-ce qu'il y a?...

— Une bagatelle... — Mon oncle paye mes dettes... et vous savez que j'en ai pas mal...

— Ça, c'est plein de galbe... — murmura le baron. — Une fois les vieilles dettes payées, on en fait de nouvelles avec le plus grand chic.

— Mon petit Fabrice, — dit Mathilde en enlaçant le jeune homme dans ses bras gracieux, — qu'est-ce qui t'empêche de dire à ton oncle que tu me dois cinquante mille francs?... — Ce serait bien gentil...

— Assurément, ce serait très gentil, — répliqua le jeune homme... — mais il y a un obstacle sérieux...

— Lequel donc ?

— Il faudrait présenter la facture! Et le moyen de la motiver?...

— Le cas est prévu par Gavarni... rien de plus simple : *Valeur reçue en sentiments affectueux.*

— Mon oncle serait homme à ne pas se contenter de cette rédaction un peu vague.

— On peut changer le texte et mettre : *En marchandises...*

— Mon oncle voudrait savoir lesquelles...

— Ah! Des nèlles, alors! — C'est un oncle impossible! — s'écria Mathilde avec impatience.

— Et l'héritage, où en est-il? — demanda le petit baron... — La dame agonisante? la tante de la main gauche?

— Entièrement remise d'un malaise passager...

— Encore une tuile!

— Et non pas la dernière, — reprit Fabrice. — A partir de demain matin, adieu la liberté! — Mon oncle s'empare de moi.

— Ça veut-il dire que je retournerai seule à Paris? — demanda vivement Mathilde.

— Sans moi, mais non pas seule, puisqu'Adèle et Pascal vous accompagneront.

La jeune femme donna sur la table un coup de poing qui fit s'entre-choquer les verres.

— Comme c'est gracieux! — répliqua-t-elle. — Nous venons ici pour nous amuser tous ensemble, et monsieur nous plante là!... On ne m'y prendra plus aux parties de campagne!... — On couperait dorénavant la tête à l'univers entier que je ne me dérangerais pas!... je suis furieuse!

Pour se calmer sans doute elle remplit son verre et le vida d'un trait. — Cette dernière libation joua le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Mathilde eut une crise de rire nerveux, puis se mit à pleurer, et enfin, appuyant ses coudes sur la table et sa tête sur ses mains unies, s'endormit profondément.

Fabrice, — on l'a vu, — venait de mentir à ses compagnons, comme un instant plus tôt il mentait à M. Delarivière.

Il avait pour cela de bonnes raisons, voulant cacher à tout le monde les dispositions nouvelles de son oncle à son égard, et — (s'il devait quitter Paris), — tenant essentiellement à ce que Mathilde ignorât dans quelle situation brillante il allait se trouver en s'éloignant.

Peu à peu les bruits s'éteignaient, — la ville et l'hôtel devenaient silencieux...

Les curieux attirés par l'exécution du lendemain, et qui se trouvaient au *Grand-Cerf*, s'étaient casés le plus commodément possible dans tous les coins, qui sur un canapé, qui sur un fauteuil ; ceux-ci sur les billards; ceux-là dans les greniers à fourrages; quelques-uns sur des tables, et d'autres sur des chaises.

Tout ce monde payait d'un bon prix une minute de plaisir cruel.

Il fallut réveiller Mathilde pour la conduire à cette chambre du troisième

étage où les deux couples devaient coucher, et où elle monta de fort mauvaise humeur.

Il était onze heures et demie. — La bonne ville de Melun s'engourdissait dans son premier sommeil...

Cependant, aux bords de la Seine, une lueur brillait derrière les vitrages sertis de plomb de cette élégante villa que nos lecteurs n'ont point oubliée.

Dans ce logis, mis en deuil par le crime, veillait une jeune fille.

Paula Baltus avait appris, quelques heures auparavant, que le meurtrier de son frère monterait sur l'échafaud le lendemain au point du jour.

Cette nouvelle, quoiqu'elle ne fût point imprévue, ravivait ses douleurs et faisait saigner de nouveau sa blessure incurable.

Depuis la fin des débats, que la jeune fille avait été obligée de suivre pour répondre aux questions du président des assises, elle s'était non point habituée mais résignée au vide désolant qu'une main infâme avait fait autour d'elle.

Elle n'espérait pas oublier... elle cherchait à s'étourdir...

Et voici que brusquement toutes les phases de l'effroyable drame se représentaient à son esprit avec une netteté terrifiante et, comme à l'aube de sinistre mémoire qui suivit la nuit du meurtre, il lui semblait revoir le corps roidi de son frère, étendu, la poitrine trouée, sur la neige tachée de rouge...

C'est que Frédéric et Paula s'étaient aimés de cette tendresse profonde, infinie, qu'éprouvent l'un pour l'autre un frère et une sœur, orphelins depuis leur enfance, grandis côte à côte, la main dans la main, heureux ensemble et ne s'étant jamais séparés...

Frédéric aimait Paula plus que tout au monde...

Paula adorait Frédéric...

Trois balles de revolver avaient anéanti pour toujours cette tendresse et ce bonheur...

XXVI

Frédéric atteignait sa dix-huitième et Paula sa treizième année lorsque la mort successive de leur père et de leur mère était venue créer autour d'eux un isolement complet.

Ils possédaient une fortune considérable.

Le jeune homme, doué d'un esprit sérieux et d'une raison précoce, avait été émancipé par le conseil de famille et s'était consacré sans réserve à l'éducation de sa sœur, dont il se trouvait désormais le guide et le soutien.

S'absorbant tout entier dans l'accomplissement d'un devoir qui lui semblait doux, Frédéric ne songeait point au mariage et ne se sentait pas attiré vers ces

faciles plaisirs que la jeunesse recherche avidement et que sa grande fortune pouvait lui prodiguer.

Le frère et la sœur habitaient d'un bout à l'autre de l'année leur ravisante maison voisine de Melun et ne faisaient dans la grande ville que des séjours de peu de durée.

Paula s'était pliée sans peine à la douce et calme vie de campagne, et ne la trouvait point monotone.

En d'assez rares occasions Frédéric avait conduit sa sœur dans le monde, à Paris, chez d'anciens amis de sa famille. — La jeune fille, très entourée, obtenait de réels succès par la puissance de sa beauté, de sa grâce et de sa simplicité charmante; mais, au milieu de la foule brillante et joyeuse, elle éprouvait une sorte d'oppression, et, sous le feu des lustres, regrettait son joli castel des bords de la Seine, car là seulement elle respirait à l'aise et se sentait absolument heureuse.

Dans une des soirées dont nous parlons, Fabrice Leclère avait été présenté par Frédéric à Paula, que nous l'avons vu saluer au passage lorsqu'elle s'était montrée sur la terrasse de la villa.

Certes, aucune impression profonde n'était restée dans l'esprit de mademoiselle Baltus à la suite de cette présentation.

Nous devons dire cependant que Fabrice, avec son apparence sérieuse, son visage régulier offrant des traces de fatigue, et son élégance sobre, avait déplu beaucoup moins à la jeune fille que les jolis gommeux coiffés à la Capoul et décolletés, qui papillonnaient autour d'elle, attirés par ses deux millions plus encore peut-être que par ses grands yeux sombres, ses lèvres rouges et ses cheveux noirs.

Ceux-là lui paraissaient ridicules et l'agaçaient au delà du possible.

Vivant sans cesse avec son frère, Paula avait pris l'habitude de penser et de parler comme lui avec une franchise absolue. — Le mensonge lui faisait horreur. — On trouvait en elle la loyauté d'un chevalier. — La charité lui semblait non une vertu, mais un devoir auquel, sous aucun prétexte, le riche n'a le droit de se soustraire, la fortune n'étant qu'un dépôt dans ses mains.

Tous les pauvres, tous les malheureux des environs la connaissaient et l'appelaient le *bon ange*. — Elle donnait beaucoup et savait donner. — Les secours qu'à chacune de ses visites elle laissait dans les chaumières étaient mieux qu'une aumône, ils étaient une consolation.

Mais si la jeune fille se recommandait par une extrême douceur et par une générosité sans bornes, elle possédait en même temps une volonté ferme et une incomparable virilité morale.

La mort tragique de Frédéric Baltus avait fait brusquement le vide dans son cœur comme dans sa maison. — La solitude maintenant lui paraissait odieuse, et son inguérissable douleur se doublait d'un immense ennui.

Lorsqu'on lui annonça le dénouement prochain du drame dont son frère avait été la victime, sa poitrine se gonfla, de grosses larmes jaillirent de ses yeux, des sanglots la prirent à la gorge.

Le cœur serré, l'esprit plein d'orages, elle gagna lentement une chambre dont les volets restaient clos sans cesse, et où brûlait jour et nuit une lampe d'argent ciselé suspendue au plafond par trois chaînettes de même métal.

Cette chambre était celle où Frédéric avait vécu, où on l'avait rapporté mort.

Paula, d'une main tremblante, ouvrit la porte, s'arrêta sur le seuil avec un recueillement douloureux ; ses sanglots redoublèrent, puis, au bout d'un instant, elle s'avança et vint tomber à genoux devant un portrait en pied du jeune homme.

Là, les mains jointes, en face de cette image dont les traits nobles et fiers, le regard bienveillant, le bon sourire, lui rappelaient toutes les joies de sa jeunesse, elle subit une formidable crise de désespoir, évoquant l'âme de son frère assassiné, donnant les noms les plus chers à cette toile immobile et muette... lui parlant, l'interrogeant, comme si l'œuvre du peintre pouvait l'entendre et lui répondre...

Fox, le grand lévrier gris de fer qui, lui aussi, avait été le fidèle ami de Frédéric, s'était glissé dans la chambre derrière Paula.

En entendant les lamentations et les sanglots de sa maîtresse, l'intelligent animal poussa un rauque hurlement, et cette plainte lugubre résonna comme un écho dans le grand silence de la nuit.

— Oh ! mon frère, — s'écria Paula tout à coup avec une agitation nerveuse voisine de la folie, — que lui avais-tu fait, à ce misérable, pour qu'il t'assassinât lâchement? — Rien !... tu ne lui avais rien fait !... C'est pour te voler qu'il t'a pris ta vie !

Elle s'arrêta brusquement, comme sous le choc d'une pensée soudaine, puis elle continua :

— Pour te voler !... — Te voler, toi... toi dont la bourse était sans cesse ouverte et la main toujours prête à donner !... c'est impossible !... — Le mobile du crime, c'est la haine, c'est la vengeance, et non pas le vol...

De nouveau elle s'interrompit, le regard vague et comme égaré, et répéta :

— La vengeance ? la haine? — Mais qui donc pouvait te haïr, toi que tous adoraient? Qui donc voulait se venger de toi qui n'avais offensé personne? — Non, ce n'est pas la vengeance ! Non, ce n'est pas la haine ! — Mais alors qu'est-ce donc? — Quel motif armait le bras de cet homme que la justice a condamné et qui jure qu'il est innocent? — Innocent ! et l'on a trouvé sur lui la preuve de son crime... ce portefeuille troué d'une balle... L'évidence était là... et cependant il a dit, cet homme, il a soutenu, il a juré, qu'un inconnu lui avait donné ce portefeuille !...

« Si c'était vrai pourtant?... — Les juges ont condamné... — Mais il se trompent parfois, les juges... — Ah ! je n'y peux pas croire... — Une erreur serait effrayante... Ils n'en ont point commis... Ils ont frappé justement ce misérable qui refuse de dire son nom, même pour se défendre !... — Quel est-il, cet homme enveloppé de mystère?... D'où venait-il ? — Où allait-il ? — Il le cache, et nul n'a pu le comprendre ou le deviner... — Sans doute il a fait le serment de ne point livrer son complice, car l'infâme n'a pas agi seul... — Il existe un complice, mon instinct me le crie, et ce complice est le plus coupable !... »

Paula Baltus se leva brusquement, comme mue par un ressort, attachant un regard inspiré sur l'image peinte de Frédéric, elle continua d'une voix sourde d'abord mais qui bientôt devint éclatante :

— Tu l'as vu, toi, mon frère, tu l'as vu, le véritable assassin... tu l'as connu... tu peux le nommer !... parle-moi... réponds-moi... j'attends !...

Elle se tordit les mains et poursuivit avec emportement :

— Mais non... tu ne peux pas répondre... tu es mort... ta bouche est muette... — Eh bien, j'agirai seule... — S'il y a un complice, comme je le sens, comme j'en suis sûre, je ferai ce que la justice n'a pas su ou n'a pas pu faire... je le traquerai jusqu'au fond des ténèbres où il se cache... et je jure devant Dieu de le découvrir !... je jure devant Dieu de te venger ! ..

En ce moment Paula Baltus, exaltée, l'œil rempli de flammes, les narines frémissantes, la main droite étendue avec un geste de menace, ressemblait à la Némésis vengeresse, à la déesse du châtiment...

Un tel état de surexcitation physique et morale ne pouvait se prolonger.

Les larmes remplacèrent les éclairs dans les prunelles sombres de la jeune fille. — Les lignes du visage perdirent leur expression farouche. — Mademoiselle Baltus se laissa tomber sur un siège en face du portrait et s'absorba de nouveau dans sa douleur silencieuse, priant tout bas pour l'âme de ce mort bien-aimé...

*
* *

Deux heures du matin sonnaient.

Déjà sur la grande place de Melun un certain nombre de curieux venaient s'assurer *de visu* que l'exécution promise pour le point du jour n'était point contremandée.

Peu à peu quelques fenêtres s'ouvrirent et des visages endormis parurent, interrogeant les ténèbres...

Le nombre des curieux augmenta bientôt. — Des groupes se formèrent, jetant dans la nuit encore noire le bourdonnement des voix confuses.

Une escouade de gendarmes à cheval lui faisait escorte. (Page 115.)

Mille propos incohérents se croisaient au milieu de ces dialogues à bâtons rompus, où chacun des interlocuteurs s'appelait multitude.

— Ça ne sera pas pour aujourd'hui... — disait celui-ci.

— Mais si, positivement.. — répondait un autre.

— Comment le savez-vous?...

— J'étais à la gare passé minuit... — J'ai vu arriver le train spécial qui amenait le bourreau et la guillotine... — Donc ça sera pour ce matin...

— D'ailleurs, — ajoutait un troisième, — on ne pouvait pas remettre... — j'ai fait le compte des jours... le délai est passé...

Et sur toute l'étendue de la place s'échangeaient des phrases jetées dans le même moule et le plus souvent vides de sens.

Une heure encore s'écoula.

La foule devenait compacte.

Des troupes de bourgeois de la ville, d'ouvriers, de paysans des environs, débouchaient de toutes les rues.

Les toits se couvraient de monde.

Des grappes d'hommes s'accrochaient aux corniches et aux entablements, et n'hésitaient point à risquer leurs os pour assister au terrible drame qui se préparait.

Les patriciennes de Rome prenaient jadis un plaisir sauvage aux luttes de gladiateurs et aux grandioses égorgements...

Les belles Andalouses se pâment en voyant le sang couler dans les cirques sous la corne des taureaux et sous l'épée des toréadors...

Une tête coupée roulant dans le panier du bourreau est un spectacle de haut goût pour les foules de tous les pays...

XXVII

— Ainsi le pourvoi a été rejeté ? — demanda un paysan couvert d'une limousine à raies grises et noires, et qu'à ses allures on reconnaissait facilement pour un maraîcher.

— Il n'y a pas eu de pourvoi, et le recours en grâce n'était point sérieux.. — répondit un bourgeois de la ville.

— Pourquoi donc ça?

— Parce que le condamné, malgré les instances de son avocat, n'a rien voulu signer.

— Ah! bien, par exemple, — s'écria le paysan, — on peut dire qu'en voilà un qui ne tient vraiment guère à vivre!

— Il n'y tient même pas du tout, puisqu'il a refusé de se défendre! — dit un troisième personnage qui trouva moyen de se glisser au milieu du groupe, grâce à son agilité et surtout grâce à la vigueur de ses coudes.

— Qu'est-ce que ça peut bien être que cet homme-là ?

— D'aucuns prétendent que c'est un ex-pétroleur condamné par les conseils de guerre, et qui cache son nom de peur d'être fusillé...

— C'est pas malin, ce que vous dites là ! — De crainte d'être fusillé, il se laisse couper la tête ! — Tout à fait Gribouille qui se jette dans la rivière pour éviter la pluie...

Un formidable éclat de rire accueillit cette réflexion, dont la logique d'ailleurs était inattaquable.

— Eh bien, moi, — fit un autre curieux, — je me suis laissé conter que le particulier en question est un individu *de la haute* qui a eu des malheurs et qui garde l'*incognito* pour ne pas compromettre sa famille.

— Ça se pourrait bien tout de même !

Un monsieur décoré, de bonne mine, qui se trouvait au milieu du groupe et haussait les épaules depuis un instant, s'écria :

— Toutes ces histoires sont des cancans de bonnes femmes... Le condamné est un assassin qui mérite cent fois l'échafaud...

— Beaucoup de gens croient cependant qu'il n'est pas si coupable qu'il en a l'air.

— Allons donc ! — Tout l'accuse ! tout l'écrase !... — D'ailleurs la justice ne se trompe jamais...

— Eh bien ,... et le courrier de Lyon?

— Vieille histoire, dont on n'a pas su le dernier mot...

— Vieille histoire, soit, mais les autres exemples d'erreurs judiciaires sont bigrement nombreux !... Lisez les *Causes célèbres*... — Je suis d'avis, moi, que le malheureux qui va mourir a un secret, et que pour garder ce secret il a caché son nom... — Je crois que son entêtement seul est cause de sa perte, et je soutiens qu'en face de cet incompréhensible entêtement on aurait dû, non le condamner, et surtout l'exécuter, mais attendre et chercher encore... — Mieux vaut laisser vivre un coupable que de guillotiner un innocent...

Plusieurs approuvèrent, — d'autres blâmèrent.

En ce moment on entendit au loin le bruit sourd d'une voiture, et des pas de chevaux résonnant sur le pavé.

Tous les yeux se tournèrent du côté d'où venait ce bruit.

Une lueur sinistre brilla sur la foule.

Cette lueur était produite par de torches éclairant la marche d'une charrette et d'un fourgon.

La charrette apportait les « bois de justice ».

Une escouade de gendarmes à cheval lui faisait escorte.

Derrière les gendarmes marchait un bataillon d'infanterie de ligne, qui se déployant en carré et formant la haie, de manière à laisser un vaste espace libre au milieu de la place, refoula sur le trottoir la foule des curieux.

Le fourgon suivait le cortège et vint se ranger près de la charrette. — Il devait, après l'exécution, emporter le corps du supplicié.

M. de Paris, amené par un train spécial avec son tragique appareil, s'était rendu à la prison dès son arrivée et laissait à ses aides le soin de dresser la machine que le pittoresque argot des maisons centrales a nommé l'*Abbaye de Monte-à-Regret*.

Les bois de justice furent déchargés en un instant.

Les aides de l'exécuteur se mirent aussitôt à la besogne avec cette habileté qui résulte de l'habitude, et les coups de marteau, ajustant les poutres dans leurs mortaises et les chevillant ensuite, éveillèrent les échos de la place.

Tout était déjà fini que le jour n'avait point encore paru.

Les lueurs vacillantes des torches, errant autour de l'échafaud, rendaient le spectacle effrayant et pittoresque à la fois.

Le bourdonnement sourd des voix étouffées de la multitude ressemblait au murmure confus produit par la houle sur les galets des plages bretonnes.

Les soldats ne maintenaient point sans peine la marée montante des curieux qui menaçaient à chaque minute de forcer la haie.

La foule comprimée formait une masse à tel point compacte qu'une épingle jetée d'en haut n'aurait pu se faire jour pour tomber sur le pavé.

L'échafaud occupait le centre de la place.

Cinquante mètres à peine le séparaient de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

La sinistre lunette faisait face à l'immeuble de madame Loriol.

Au mois d'avril, les matinées sont fraîches. — Les curieux, dont la plupart avaient passé la nuit debout, se sentaient transis, piétinaient sur eux-mêmes pour se réchauffer, et ce piétinement régulier de toute une foule ébranlait les maisons comme le passage d'une locomotive.

Quoique l'heure fixée pour l'exécution fût loin encore, presque toutes les fenêtres du *Grand-Cerf* étaient ouvertes et garnies de spectateurs.

Fabrice Leclère, le petit baron de Landilly, Mathide Jancelyn et mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche, accoudés sur les barres d'appui des croisées de la chambre, attendaient *qu'on levât le rideau*, comme disait Pascal.

Les fenêtres de l'appartement occupé par M. Delarivière et par Jeanne restaient seules hermétiquement closes.

Quittons pour un moment la foule impatiente.

La demie après trois heures du matin venait de sonner.

Le directeur de la maison d'arrêt de Melun entra dans la cellule du condamné.

L'aumônier, le greffier, le gardien chef, des gardiens subalternes, le bourreau et deux de ses aides l'accompagnaient.

Un gardien et un détenu veillaient, selon l'habitude, auprès du prisonnier qui, assis devant une petite table, lisait à la pâle lueur d'une lampe l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Vers deux heures du matin, Pierre — (nos lecteurs n'ont point oublié qu'il prétendait se nommer ainsi) — s'était réveillé et, après avoir baigné d'eau fraîche son visage défait mais calme, s'était mis à lire.

En entendant la clef de sa cellule grincer dans la serrure, il avait tressailli et levé brusquement la tête ; puis, croyant à une ronde de nuit, il s'était remis à sa lecture

La porte tourna sur ses gonds et des pas foulèrent les dalles.

Cette visite ultra-matinale étant évidemment insolite, le condamné leva de nouveau la tête.

Un seul regard jeté sur les visiteurs suffit pour lui révéler la vérité tout entière.

Il comprit qu'un temps désormais bien court le séparait de sa dernière heure.

Quelle que fût sa résignation habituelle, il ne put vaincre tout à fait les révoltes de la chair. — Une pâleur livide s'étendit sur son visage contracté.

Il quitta son siège cependant, avec un peu de peine, et salua sans forfanterie, mais aussi sans bassesse, les messagers de mort.

Le condamné — nous le savons déjà, avait, ou du moins paraissait avoir quarante-cinq ans. — Il était d'une taille au-dessus de la moyenne — Ses traits réguliers, amaigris et fatigués, son front large, couronné d'une épaisse chevelure jadis brune, maintenant presque blanche, annonçaient l'intelligence. — Ses grands yeux d'un gris bleu exprimaient la douceur et la bonté. — Sa bouche contractée, aux lèvres minces et pâles, donnait parfois à sa physionomie, habituellement mélancolique, une expression de méprisante amertume.

Il portait le costume traditionnel des condamnés à mort : — pantalon de molleton d'un gris jaune, veste et casquette de même étoffe et de même couleur.

Son bras droit paralysé pendait inerte le long de son corps.

— C'est pour ce matin, n'est-ce pas, monsieur le directeur? — demanda-t-il d'une voix très basse, mais à peine agitée.

— Oui, mon pauvre ami... — répondit simplement le directeur.

Le condamné leva les yeux vers le ciel, ou plutôt vers le plafond de la cellule, et murmura :

— Que la volonté de Dieu soit faite!...

— Soyez courageux... Soyez fort...

— Vous le voyez, monsieur, je ne tremble pas... — Je suis fort et j'ai du courage, et j'en aurai jusqu'au bout, je vous le promets.

Ces derniers mots furent prononcés avec un calme qui donnait le frisson. Ils laissaient entrevoir tout un monde de pensées mystérieuses.

Le directeur ne s'y trompa point.

— Oui, — reprit-il, — vous êtes courageux, vous l'êtes même plus qu'il ne faudrait, car ce courage, — j'en ai la conviction, — résulte d'un effort violent de votre volonté pour cacher des choses qui peut-être vous auraient sauvé en rendant plus facile la tâche de la justice...

— J'ai dit à la justice ce que j'avais à lui dire... Je lui ai dit ce qui était vrai... — répliqua le condamné. — Elle ne m'a pas cru... c'est un malheur... je n'accuse point les juges... ils ont prononcé selon leur conscience...

— Avouez, au moins, que vous n'avez pas tout dit...

— Je n'avoue rien...

— Vous avez un secret et vous voulez l'emporter dans la tombe... — Vous êtes prêt à subir la peine d'un crime commis par un autre. — Votre obstination vous a perdu !

— En êtes-vous sûr, monsieur le directeur? — Pensez-vous réellement que mon silence, en irritant mes juges, a provoqué la condamnation ?

— Oui, et très justement, car ce silence était un aveu...

— Eh bien, — répéta le condamné, — c'est un malheur! voilà tout...

XXVIII

— C'est un malheur... — avait dit le condamné.

— Et le plus grand de tous!... — s'écria le directeur dont les traits altérés et la voix tremblante trahissaient l'émotion profonde. — Mais peut-être est-il temps encore de l'éviter... — Dites-moi que vous êtes prêt à faire les aveux, ou plutôt les révélations vainement sollicitées depuis le commencement de votre procès... — Le procureur de la République, prévenu sans retard, accourrait. — Il deviendrait possible de surseoir à l'exécution... — une revision du jugement suivrait sans doute... Ce serait la vie... ce serait la liberté peut-être...

Le condamné secoua la tête.

— Je vous en supplie, réfléchissez!... — reprit le directeur avec insistance. — Le moment suprême approche... — Ne consentez-vous point à parler?...

Nouveau signe négatif.

— N'avez-vous rien à m'apprendre?...

— Rien.

— Pas même votre véritable nom?...

— Je l'ai dit, je me nomme Pierre.

— Toujours cette obstination aveugle, cause de tout le mal! — Vous avez une famille cependant...

— Je n'en ai pas...

— Allons, un bon mouvement... un mot... un seul... Songez-y, c'est le salut...

Le condamné fit un geste de découragement profond.

— Pourquoi toujours me parler du salut? — murmura-t-il. — Croyez-vous que j'y tienne? — Ne vaut-il pas mieux mourir que de vivre comme je vis?

Et il montrait son bras paralysé.

— Il ne manque pas de gens charitables qui seraient heureux de vous secourir... — répliqua le directeur.

Le condamné eut un geste de farouche orgueil.

— L'aumône! — s'écria-il, — jamais!...

— Songez à ceux que vous laissez derrière vous... — N'avez-vous point un père?... une mère? deux vieillards qui, tôt ou tard, sauront la vérité funeste, et que le désespoir tuera...

— Je ne laisse rien ici-bas...

— Quoi, pas un être cher dont en ce moment la pensée remplit votre cœur?...

En entendant ces mots le condamné frissonna visiblement. — Un flot de sang vint colorer son visage livide.

Ce fut court.

Il baissa la tête et répondit :

— Pas un...

— Quoi, — poursuivit le directeur, — ni une femme?... ni un enfant?

La fermeté du malheureux parut au moment de se démentir.

Il appuya sa main valide sur le côté gauche de sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur qui l'étouffaient, ses paupières battirent, deux larmes tombèrent de ses yeux, ses lèvres s'agitèrent, mais personne ne les entendit prononcer ces mots : — *Ma femme... mon fils...*

Puis, redevenant maître de lui-même ainsi qu'il l'était depuis des mois, il balbutia :

— Je suis seul au monde... — Je ne laisse ici-bas ni un regret ni un souvenir, et personne ne s'inquiétera de savoir si l'homme qui va mourir était innocent ou criminel...

En face de cette résolution si visiblement inébranlable, le directeur se sentit vaincu.

Il n'insista plus et céda la place au greffier.

Ce dernier donna lecture au condamné du rejet du recours en grâce fait à son insu.

— J'avais refusé de signer... — dit Pierre, — je savais bien que ce serait inutile... — Je n'en remercie pas moins très sincèrement les personnes qui se sont intéressées à moi malgré moi...

Le temps s'écoulait.

Les aides du bourreau commencèrent la toilette.

L'aumônier de la prison, vénérable ecclésiastique à cheveux blancs, un de ces prêtres admirables, modèles de charité et d'abnégation, qui passent leur vie dans l'oubli d'eux-mêmes pour apporter des consolations aux souffrances d'autrui, prit la main du condamné et se mit à lui parler à voix basse.

Pierre écoutait les paroles de l'apôtre du Christ avec une attention profonde et une expression de foi ardente.

Sa figure, par instants, s'illuminait.

On voyait qu'il était loin des choses de la terre.

Cependant, lorsqu'il sentit sur son cou le froid des ciseaux qui coupaient ses cheveux, l'effet produit fut soudain et terrible ; — il lui sembla que le fer se la guillotine le touchait déjà , — il baissa vivement la tête par un mouvement tout machinal, mais il triompha presque aussitôt de cette sensation nerveuse et rendit à l'aumônier son attention tout entière.

Quand le vieux prêtre eut montré le chemin du ciel à l'âme prête à partir, il se tut et, après avoir embrassé paternellement le condamné, il appuya son mouchoir sur ses yeux pour cacher ses larmes.

La toilette était finie.

Pierre se leva.

— Voulez-vous prendre quelque nourriture? — lui demanda le gardien-chef.

— Non, monsieur, merci... Je n'ai pas faim... et puis, à quoi bon?

— Vous ne désirez rien ?

— Une seule chose...

— Laquelle? — fit vivement le directeur. — Si cette chose est en mon pouvoir, je vous l'accorde d'avance et de bon cœur.

— Je voudrais... — répondit Pierre après une seconde d'hésitation, — je voudrais vous presser la main à tous...

Toutes les mains se tendirent vers lui par un mouvement spontané.

Il les serra l'une après l'autre avec effusion.

Ce fut pendant quelques secondes une scène profondément émouvante, un spectacle étrange et saisissant.

Ce malheureux qu'allait frapper la loi trouvait, presque sur les marches de l'échafaud, d'honnêtes gens abandonnant leurs mains pures à l'étreinte de cette main qu'on prétendait souillée d'un crime abominable!...

Un éclair de joie s'alluma dans les prunelles du condamné.

— C'est presque la réhabilitation... — pensa-t-il. — Je vais mourir du supplice des assassins, mais tous ceux qui m'entourent croient à mon innocence...

Il ne se trompait pas.

En ce moment et dans ce cachot, aucun des spectateurs de la scène que nous venons de décrire ne voyait en lui le véritable meurtrier de Frédéric Baltus.

Les plus sévères l'accusaient seulement d'égarer la justice en cachant le nom du coupable que certainement il connaissait.

— Avant de vous quitter pour toujours, — balbutia-t-il, — je veux vous dire : MERCI ! — Vous avez eu pour moi de grandes bontés, monsieur le directeur, et je vous dois une grande reconnaissance... — Vous m'avez donné, monsieur l'aumônier, la résignation, le calme, l'espoir... la confiance... Soyez béni !.. — Vous avez adouci tous ma dernière heure par votre pitié... Vous avez touché sans horreur ma main qu'on croit sanglante... — Merci du fond de mon âme !... merci cent fois!... merci à tous !

Jeanne, les mains crispées sur la barre d'appui, contemplait avec des yeux fixes cet hommes prêt à mourir. (Page 125.)

Le condamné ne luttait plus contre son émotion.

Elle déborda brusquement.

Un sanglot remplaça les paroles sur ses lèvres, tandis qu'une pluie de larmes inondait son visage.

Le détenu qui, depuis quelques jours et quelques nuits, ne quittait pas la cellule du condamné à mort, subissait la contagion de cet attendrissement et pleurait à chaudes larmes.

Il prit la main de Pierre et, malgré la résistance de ce dernier, il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ah! — s'écria-t-il ensuite avec impétuosité, — les jurés et les juges se sont trompés tous !... cette main est celle d'un honnête homme!... elle n'a jamais fait couler le sang!...

— Je le jure! — répondit le condamné d'une voix ferme, — je suis innocent ! Dieu qui m'attend le sait bien...

Le moment du départ était arrivé.

L'aumônier se rapprocha.

— Du courage, mon fils... — dit-il, — venez... voici mon bras...

Pierre inclina la tête en signe d'adhésion, jeta autour de lui un long et dernier regard et, s'appuyant sur le bras du vieux prêtre, quitta la cellule.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour de la prison.

Il y monta suivi de l'aumônier et de deux agents.

Un gendarme prit place sur le siège à côté du conducteur.

Au signal donné, l'attelage s'ébranla.

Un piquet de gendarmerie à cheval formait escorte.

Le lugubre véhicule sortit de la cour et roula bruyamment sur le pavé de la ville de Melun.

Innocent ou coupable, le condamné n'avait plus que vingt minutes à vivre.

L'aube du jour commençait à poindre, grise et blafarde, au moment où la voiture cellulaire déboucha sur la place au centre de laquelle se dressait l'échafaud.

Un sourd murmure de la foule accueillit son arrivée.

Ce murmure s'éteignit brusquement et fut remplacé par un profond silence...

On entendait les longs fourreaux des sabres des gendarmes heurter leurs bottes éperonnées...

XXIX

Nous savons que Fabrice Leclère se trouvait avec Mathilde à l'une des fenêtres du troisième étage, et que Pascal de Landilly, en compagnie de mademoiselle de Civrac, née Greluche, occupait la croisée voisine.

A la minute précise où le panier à salade faisait halte, Fabrice se pencha pour ne perdre aucun détail de l'exécution.

Son visage était pâle comme celui d'un mort. — Une flamme sombre luisait dans ses yeux.

Il avait la tête nue et tenait de la main gauche des gants de peau de Suède qu'il tortillait fiévreusement de la main droite.

L'un de ces gants lui échappa sans qu'il y prît garde, et après avoir tournoyé dans l'air vint s'abattre sur la tête d'un spectateur placé devant la porte principale de l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Ce spectacteur, — qui n'était autre que Claude Marteau, surnommé *Bordeplat,* — leva machinalement la tête, curieux de voir d'où tombait le projectile inoffensif, et reconnut du premier coup d'œil la figure de Fabrice.

— Mon particulier d'hier, — murmura-t-il, — avec les deux cocottes et le petit jeune homme qui trouve tout *épatant !...* — Tonnerre de Brest, ça lui fait rudement d'effet!... Il est plus blanc qu'une toile à voile... — Parole d'honneur, on croirait que c'est à lui qu'on va couper le cou!... — Ces Parisiens, quelles femmelettes!

*
* *

Jeanne avait dormi longuement de ce sommeil fiévreux prévu par le docteur Vernier.

Vers deux heures du matin elle s'était réveillée, le front moins brûlant, la tête moins lourde et, quoiqu'elle éprouvât encore une extrême lassitude, elle sentait qu'un mieux sensible s'était opéré en elle et que ses forces ne tarderaient point à revenir.

Pendant toute la durée de sa somnolence, à la fois lourde et agitée, elle avait eu à se débattre contre des rêves effrayants, ou plutôt contre des cauchemars. — Elle se trouvait heureuse du réveil qui la délivrait de ces fantômes de la nuit...

Une veilleuse recouverte d'un globe en verre dépoli répandait dans la chambre une lueur incertaine, suffisante pour dissiper les ténèbres, insuffisante pour permettre de distinguer nettement les objets.

Jeanne se souleva sur son coude et promena ses regards autour d'elle.

Elle cherchait Maurice Delarivière et ne le trouva pas.

Le banquier dormait dans la pièce voisine.

La jeune femme le comprit et s'en réjouit, sachant combien l'excellent homme, brisé par les fatigues et les émotions de la journée précédente, avait besoin de calme et de repos.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, joignit les mains, ferma les yeux et se dit avec un sourire :

— Aujourd'hui, je verrai ma fille...

Puis elle s'absorba dans le souvenir de sa chère Edmée, et dans la pensée délicieuse qu'elle ne quitterait plus cette enfant adorée.

Tout à coup elle fut distraite de sa rêverie par des bruits singuliers dont elle ne pouvait deviner la nature.

Ces bruits venaient de la place.

Ils ressemblaient au murmure sourd et monotone de la mer sur une plage à l'heure du flot montant.

— Que se passe-t-il donc au dehors? — se demanda la jeune femme. — On

dirait une foule qui parle tout bas... — Suis-je bien éveillée? Est-ce que les cauchemars recommencent?...

Et, se soulevant sur son coude pour la seconde fois, elle écouta avec un redoublement d'attention.

Bientôt le bruit changea de nature et lui sembla de plus en plus inexplicable.

Ce furent des coups de marteau, sourds d'abord, puis retentissants, tantôt rapides et tantôt ralentis, mais se succédant sans relâche.

Rien ne se pouvait imaginer de plus lugubre que ces coups ininterrompus dont le grand silence de la nuit doublait la sonorité.

On eût dit qu'une légion de *croque-morts* clouaient un entassement de cercueils.

Jeanne retint son haleine pour mieux écouter, cherchant à comprendre ce qu'elle entendait, mais ne parvenant point à trouver le mot de l'énigme sombre.

Au bout d'une demi-heure les marteaux cessèrent de heurter le bois, et le murmure de marée montante recommença, mais agrandi.

— Qu'est-ce donc? — se répétait la jeune femme. — Qu'est-ce donc et que se passe-t-il? — Je suis éveillée... je ne rêve pas... — Cela est bizarre... Si je ne savais que Maurice est tout près de moi, et qu'il me suffirait d'un cri pour l'appeler, j'aurais peur...

De temps à autre des lueurs intermittentes, pareilles à celles que produirait une flamme secouée par le vent, se reflétaient sur les rideaux fermés des deux fenêtres.

Ces lueurs disparurent peu à peu, noyées sans doute dans les pâleurs de l'aube naissante.

Des sabots de chevaux, des fers de roues sonnèrent sur le pavé de la place; une sourde clameur s'éleva, aussitôt réprimée, et il se fit un grand silence, un silence de mort.

Ces bruits singuliers, ces rumeurs mystérieuses, avaient surexcité la curiosité de Jeanne.

— A coup sûr, — se dit-elle, — il se passe au dehors quelque chose d'étrange... — Je veux savoir...

Elle quitta son lit. — Ses vêtements se trouvaient à portée de sa main, sur une chaise. — Elle prit un peignoir, le jeta machinalement sur ses épaules, glissa ses pieds nus dans des petites mules sans talon, et se servant des meubles comme de point d'appui, car sa faiblesse trahissait sa volonté, elle se dirigea vers une fenêtre et elle en écarta les rideaux.

Il faisait maintenant grand jour et la voiture cellulaire venait de s'arrêter au pied de l'échafaud.

Jeanne mit la main sur l'espagnolette, la fit mouvoir et la fenêtre s'ouvrit.

Une bouffée d'air glacial vint frapper le visage de la jeune femme et sa poitrine baignée de sueur.

Elle ne s'en aperçut même pas et se pencha au dehors pour regarder.

D'abord elle ne distingua rien qu'une fourmilière humaine entassée au-dessous d'elle autour d'un carré vide gardé par des soldats, et dont une machine peinte en rouge et de forme sinistre occupait le point central.

Un second regard lui fit tout comprendre.

La machine rouge était l'échafaud, et sur cet échafaud on allait tuer un homme.

Jeanne fut prise d'une angoisse indéfinissable ; — son cœur se serra; — un nuage passa devant ses yeux; — elle maudit sa curiosité; elle aurait voulu se réfugier au fond de la chambre, laisser retomber les rideaux, se soustraire à l'horreur du tragique spectacle.

Elle ne pouvait pas... — Elle n'était plus maîtresse d'elle-même... — Une force invincible, dominant sa volonté, la maintenait à cette fenêtre en face du terrible drame dont le dernier acte commençait.

On ouvrit la portière du panier à salade.

Un prêtre en descendit, tenant un christ de cuivre cloué sur une croix noire... — Un homme qui priait vint ensuite...

C'était le condamné.

Jeanne tressaillit de tout son corps, puis devint pareille à l'incarnation de la stupeur et de l'épouvante.

Ses pupilles dilatées se rivaient sur le malheureux dont elle apercevait les épaules, les cheveux crépus et grisonnants, mais non le visage.

La foule attendait, haletante et presque silencieuse.

A peine si de faibles chuchotements s'échappaient de ses rangs pressés.

Le condamné, soutenu par le prêtre, monta lentement les quelques marches conduisant à l'échafaud.

Tandis qu'il gravissait ces degrés, Jeanne voyait sa figure de profil...

Les mains crispées sur la barre d'appui de la fenêtre, le cou tendu vers la guillotine, elle contemplait avec des yeux fixes cet homme prêt à mourir et qui semblait si calme en présence de la mort...

Les lèvres de la jeune femme s'agitaient comme celles de certains fous murmurant sans relâche des paroles qu'on n'entend pas. — Des tressaillements convulsifs secouaient ses épaules. — Une pâleur cadavéreuse envahissait ses joues.

Arrivé sur la plate-forme, le condamné embrassa à plusieurs reprises l'image du divin crucifié, puis se jeta dans les bras du prêtre qui le serra contre sa poitrine avec une effusion attendrie.

Jeanne regardait plus que jamais.

A mesure que s'écoulaient les secondes, ses yeux devenaient hagards ; les veines de son front et de son cou se gonflaient ; sa pâleur livide cédait la place à une rougeur brûlante, en même temps qu'un affreux travail se faisait dans sa pensée.

En se penchant vers la jeune femme. on aurait entendu des mots à peine distincts tombant de ses lèvres frissonnantes.

— Si c'était lui ?... — balbutiait-elle. — Si c'était lui... si c'était lui !...

En ce moment le condamné se dégagea des bras du prêtre et fit face à l'hôtel, par conséquent à Jeanne.

Le bourreau lui toucha doucement l'épaule.

Il inclina la tête, s'approcha du bord de la plate-forme, promenant son regard sur la multitude, et dit d'une voix haute et ferme qui retentit au fond de tous les cœurs :

— Je meurs innocent !

En entendant la voix de cet homme, en contemplant enfin son visage tourné vers elle, Jeanne poussa un cri d'horreur.

Elle chancela en étendant les bras et s'abattit de toute sa hauteur sur le parquet.

A ce cri terrible, éclatant dans le silence, des milliers de regards s'étaient dirigés vers l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Le condamné, lui aussi, leva les yeux.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de fixer la fenêtre vide, les aides du bourreau s'étaient emparés de lui et l'avaient poussé sur la bascule.

Le bourreau toucha un bouton, — le couteau descendit, — la tête tomba...

Ce qu'on appelle la justice des hommes était satisfaite...

XXX

Nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons quitté le docteur Georges Vernier au moment où, appelé par une dépêche de sa mère à Saint-Mandé, près de son père malade, il prenait à la gare de Melun son ticket pour Paris.

Le train passait à six heures quarante-quatre minutes.

Georges n'attendit pas longtemps.

A peine sur le quai de départ il entendit siffler la vapeur, et la machine stoppa.

Le jeune homme monta dans un compartiment de première classe où il se trouva seul, à sa grande satisfaction.

Un coup de cloche retentit, suivi d'un sifflement nouveau, une colonne de vapeur s'éleva, et le train se remit en marche.

Les pensées de Georges, quoiqu'il fût dominé par ses préoccupations filiales, le ramenaient par une pente insensible aux événements dont il avait été, depuis le matin, témoin et acteur à la fois.

Ce vieillard et cette jeune femme venant d'Amérique chercher leur fille dans un pensionnat des environs de Paris, cette malade sauvée par lui et dont les traits, malgré leur altération momentanée, lui rappelaient d'une façon frappante le doux visage de la charmante enfant qu'il aimait, ne pouvaient manquer, on le comprend, de l'intriguer au plus haut point.

Comment éclaircir ses doutes ?

Comment savoir si les voyageurs descendus à l'hôtel du *Grand-Cerf*, et dont il ignorait le nom, étaient véritablement le père et la mère d'Edmée ?

M. Delarivière, dans les circonstances exceptionnelles où le hasard le plaçait, n'avait pas songé à s'inscrire sur le registre de l'hôtel, ainsi que cela se fait d'habitude et que l'exigent les règlements de police.

Un tel oubli s'explique de lui-même, et l'on s'explique non moins bien que madame Loriol, respectant la douleur et les angoisses de son hôte, ait remis à plus tard par délicatesse l'accomplissement d'une formalité nécessaire.

Donc une seule personne à l'hôtel pouvait connaître le nom du banquier, c'était Tiennette chargée par lui de porter sa carte à Fabrice Leclère. — Mais qui sait si la jeune servante avait jeté les yeux sur cette carte, ou si elle se souvenait du nom gravé sur le vélin ?

Le train omnibus dans lequel était monté Georges desservait toutes les stations à partir de Melun.

Impatient de voir son père, le docteur trouvait intolérables ces haltes incessantes.

Il se dit qu'il avait eu tort de prendre son billet pour Paris car, le train s'arrêtant à Charenton-le-Pont, rien n'était plus facile que d'aller à pied de Charenton à Saint-Mandé.

Continuer jusqu'à Paris, descendre à la gare de Lyon, gagner la gare de Vincennes, et là attendre un train se dirigeant vers Saint-Mandé, lui ferait perdre au moins une heure.

— C'est une maladresse facile à réparer, — pensa-t-il ; — je descendrai quand même à Charenton...

On arrivait seulement à Brunoy.

Georges se replongea dans sa rêverie, et le gracieux fantôme d'Edmée lui tint fidèle compagnie.

Combien de châteaux en Espagne édifia le jeune homme, et quelles furent ses alternatives de vif espoir et d'absolu découragement.—Il nous semble inutile de le dire... — Nos lecteurs le devineront sans peine.

Enfin la machine ralentit sa marche.

— Charenton ! — crièrent les employés.

Georges quitta son compartiment, sortit de la gare, descendit l'escalier de bois qui conduit au quai, longea le canal de Saint-Maur, de construction récente

et formé par un bras de la Marne, tourna à gauche, gravit une rue montante et atteignit la *Grande rue de Paris* de Charenton-le-Pont.

Il prit de nouveau à gauche, passa devant la mairie, devant la nouvelle église, longea les bâtiments de l'école communale, et vint déboucher dans le bois de Vincennes dont les avenues et même les moindres allées lui étaient familières.

Quelques minutes lui suffirent pour arriver à la route de la Croix-Rouge, côtoyant la pointe des îles Daumesnil; — il traversa l'avenue de ce nom, suivit l'avenue Saint-Maur jusqu'à la porte de Saint-Mandé s'ouvrant sur le bois.

Là, il tourna à gauche dans la grande rue, il entra dans la rue de l'Alouette et s'arrêta devant une petite maison portant le n° 4.

En moins de trois quarts d'heure il avait parcouru la distance qui sépare Charenton de Saint-Mandé.

La porte de la maisonnette était fermée.

Ce n'est pas sans une émotion profonde que Georges saisit et agita la chaîne mettant en branle à l'intérieur une sonnette qu'il entendit résonner dans le vestibule.

Allait-il être accueilli par une mauvaise nouvelle ?

A cette pensée, son cœur cessa de battre. — Edmée, en ce moment, n'existait plus pour lui.

Il attendit pendant quelques secondes qui lui parurent d'une longueur interminable.

On ne répondait pas.

Il recula pour interroger du regard les fenêtres qu'enveloppait l'obscurité. — Aucune lueur ne se dessinait derrière les persiennes closes.

La maison semblait en deuil. — Il eut sérieusement peur et sonna de nouveau d'une main agitée.

Enfin, au premier étage, une clarté parut. — Une fenêtre fut ouverte et une voix de femme demanda :

— Qui est là ? — Qui vient de sonner ?

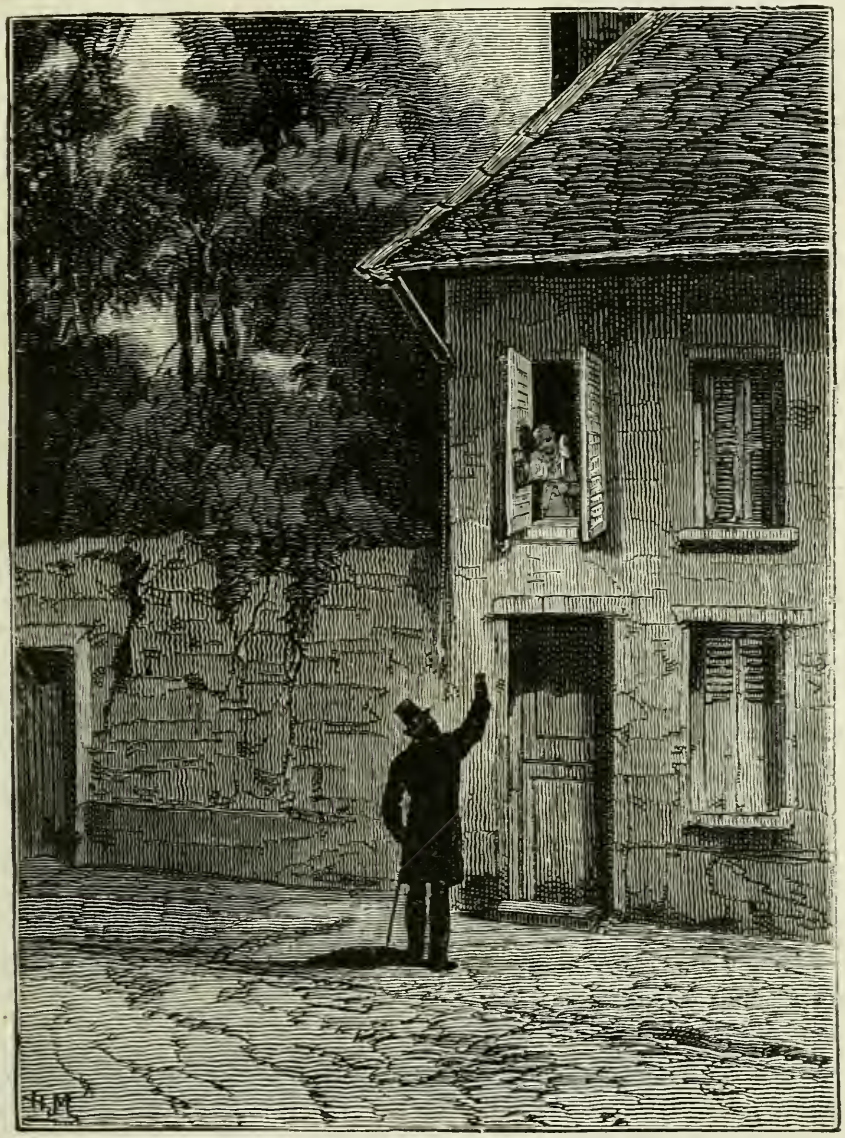
— C'est moi, mère ! — répondit Georges. — Ouvre vite.

Le jeune homme n'avait point achevé sa courte phrase que madame Vernier quittait la fenêtre avec une exclamation joyeuse, et descendait en toute hâte.

Une ou deux secondes plus tard la porte tourna sur ses gonds et le jeune homme embrassait sa mère.

— Voyons, parle...—s'écria-t-il après le premier baiser; — que s'est-il passé? — Depuis l'arrivée de ta dépêche je ne vis plus... — Rassure-moi !... — Mon père n'est pas en danger ?

— Il l'a été, cher enfant... — répondit madame Vernier. — Sa situation était grave... — Je devais te prévenir et je ne pouvais t'attendre... J'ai requis les soins d'un médecin de Saint-Mandé... — Il a fait le nécessaire et, à l'heure qu'il est, toute inquiétude a disparu...



Le jeune homme n'avait point achevé sa courte phrase que madame Vernier descendait en toute hâte. (Page 123.)

Georges poussa un soupir d'allégement.

— Ah! que Dieu soit loué!... — murmura-t-il. — Embrasse-moi encore pour cette bonne nouvelle!... Si tu savais comme tu viens de me rendre heureux!...

Puis, après avoir de nouveau serré madame Vernier sur son cœur, il reprit :

— Mais qu'a donc eu mon pauvre père ?

— Une congestion cérébrale...

— Je l'avais deviné! Tu dois comprendre si je tremblais.

Les paroles qui précèdent s'étaient échangées dans le vestibule et presque sur le pas de la porte.

— Entre, cher enfant, — dit la bonne dame. — Ton père t'attend... Il sait que j'ai télégraphié... — il sera heureux de te voir...

— Il ne sommeille pas?...

— Non.

— C'est très bon signe cela...

— Oh! M. Chanteloup, le médecin que tu connais, l'a bien soigné... — Je n'ai eu qu'à me louer de son zèle et de son dévouement; je suis sûre d'avance que tu approuveras tout ce qu'il a fait.. Ton père n'a point de fièvre... — Il est très calme et nullement abattu.

La voix de M. Vernier s'éleva.

— Marguerite, — demanda-t-il depuis le premier étage, — qui a sonné, et avec qui causes-tu si longtemps?

— Avec ton fils, père! — répondit Georges.

Il gravit l'escalier en trois bonds et entra dans la chambre.

Le malade, galvanisé par ces accents connus et aimés, se souleva sur son lit et tendit les bras au jeune docteur qui s'y précipita. — Pendant quelques secondes les deux hommes mêlèrent leurs baisers et leurs larmes.

Georges, le premier, reprit son sang-froid.

— Allons, père, allons... — dit-il. — Nous ne sommes pas des enfants, que diable, pour pleurer là tous deux comme des petites filles... — Il est vrai que c'est de joie et que ces larmes-là ne font jamais de mal! — Essuyons-nous les yeux et causons sérieusement... — Comment vous trouvez-vous?

— Très bien, mon cher garçon, mais, parole d'honneur, il y a eu un moment où je n'aurais pas donné cher de ma peau...

— Vous avez été rudement secoué?

— Comme un prunier dont on veut avoir les prunes sans se donner la peine de monter dans les branches.

Georges prit la main de son père.

— Point de fièvre... — dit-il; puis, après avoir soulevé la lumière et examiné le visage du malade, il continua: — Ce ne sera rien et, maintenant que nous sommes avertis, nous ferons en sorte de prévenir toute nouvelle atteinte... — Chanteloup est un médecin très intelligent... Voyons son ordonnance...

Madame Vernier la lui présenta.

— Je n'aurais pas prescrit autre chose, — poursuivit le jeune homme après avoir lu. — Mais comment cette crise est-elle arrivée? A quel propos?

— A propos d'une futilité, — répondit le vieillard.

— Une discussion, — ajouta madame Vernier.

— Avec toi, mère?

— Non, certes, pas avec elle... — répliqua le malade; — avec l'adjoint Lambert, et au sujet d'une chose qui ne nous touchait directement ni l'un ni l'autre.

— Il s'agissait d'un malheureux dont tu as entendu parler certainement, car il a été condamné à mort à Melun, que tu habites...

XXXI

— Comment, — s'écria Georges, — vous vous occupiez de cet homme ! et sans doute vous discutiez sa condamnation ?.... Vous preniez fait et cause pour ou contre l'arrêt de la cour d'assises ?

— Tu vas voir comment les choses se sont passées... — répliqua Robert Vernier. — Le matin, ayant reçu la visite d'un entrepreneur de maçonnerie avec lequel j'ai d'anciens comptes à régler, je le gardai à déjeuner et je le conduisis ensuite au café... Tu sais bien, le grand café de l'Époque, place du Bel-Air, près du chemin de fer, à droite en sortant de la gare.

— Oui, oui, je sais.

— L'adjoint Lambert était là, lisant son journal et prenant un bock. — Un bon garçon, s'il en fut, l'adjoint Lambert, mais diablement vif. — Je m'assis à côté de lui, je lui donnai une poignée de main, je commandai deux mazagrans et je continuai à causer avec mon entrepreneur. — Voilà que, subito, sans dire gare, l'adjoint donna sur le marbre un grand coup de poing qui fit sauter en l'air son bock et nos mazagrans, et s'écria d'une voix tonnante : — *Bravo ! c'est bien fait ! j'en suis content !*

— De quoi parlait-il ?

— C'est justement ce que je lui demandai, tandis que tous les habitués du café se retournaient et le regardaient avec stupeur. — Il me répondit : — « Papa Vernier, je suis content parce qu'on vient d'ordonner l'exécution d'un misérable condamné à mort à Melun, et qui vraiment ne méritait point qu'on s'intéressât à lui et qu'on fît parvenir à qui de droit un recours en grâce qu'il avait refusé de signer... » Et là-dessus, l'adjoint Lambert entra dans des détails à n'en plus finir... — Il nous raconta les péripéties du crime, les preuves de la culpabilité de l'assassin, sa manière de se défendre, le mystère dont il s'enveloppait. — Bref, tout cela me parut d'un intérêt si poignant que, moi qui ne jette jamais les yeux sur un journal, tu le sais, je regrettai de n'avoir pas suivi les débats de cet étrange et curieux procès.

— Très étrange et très curieux, en effet... — dit Georges, — je les ai suivis, moi...

Robert Vernier reprit :

— Comment ! — dis-je à Lambert, — on n'a pas pu savoir le nom du criminel ? — « On a tout fait pour cela sans y réussir, » — me répondit-il. — « Cependant, — fis-je observer, — son bras droit, paralysé à la suite de blessures, devait

rendre facile la constatation de son identité. » — « Oui, en apparence, — répliqua Lambert, — mais, non en réalité... — On a forcé le criminel, malgré sa résistance obstinée, à poser devant l'objectif d'un photographe... On a expédié des épreuves aux quatre coins de la France, aux préfets, aux sous-préfets, aux maires, aux commandants de gendarmerie, aux directeurs de prison... Ça n'a amené aucune découverte... Voulez-vous voir le portrait du gredin?... »

« Je répondis affirmativement.

« Lambert tira de son portefeuille un portrait-carte qu'il me présenta. — L'homme ayant remué pendant la pose, il y avait comme un nuage sur la figure... Néanmoins ce qu'il était possible de distinguer des traits me causa un profond étonnement..

— A vous, père? — s'écria Georges.

— Oui, à moi...

— Pourquoi donc?

— Il me semblait reconnaître ce visage.

— N'étiez-vous pas le jouet de quelques ressemblance?...

— J'aurais pu le croire comme toi, mais la blessure et la paralysie du bras droit rendaient le doute bien difficile... — J'affirmerais avec une certitude presque absolue que j'ai vu cet homme et que même je lui ai parlé...

— Où donc?

— A Millerie, en Savoie...

— Sur les bords du lac de Genève?

— Oui... — à quatre lieues d'Evian-les-Bains... — Tu te souviens que l'année dernière je suis allé en Savoie, envoyé par un des grands entrepreneurs de Paris pour examiner une certaine pierre bleuâtre, d'un grain très dur et du plus bel effet, qu'on tire des carrières de Millerie...

— Vous m'en avez parlé et je ne l'ai point oublié...

— Lorsque j'arrivai aux carrières avec un ingénieur d'Evian qui organisait et surveillait l'extraction de la pierre dont il s'agit, un accident venait d'avoir lieu...

— Quel accident?

— Une mine, mal dirigée par la faute d'un conducteur de travaux, avait fait sauter tout un quartier de roc, détaché du flanc de la montagne par une fissure inaperçue. — Cette masse de pierres roula comme une avalanche jusque sur la route. — L'imprudent conducteur fut cruellement puni... il eut le bras droit engagé sous un bloc d'un poids considérable.

— Le malheureux!

— On opéra le sauvetage... on dégagea le conducteur, mais son bras était presque broyé...

— Et vous croyez que cet homme?...

Georges s'interrompit.

— Oui, mon cher enfant, — acheva Robert Vernier, — je crois que cet homme est celui dont l'adjoint Lambert me montrait le portrait... l'assassin mystérieux... le condamné de Melun...

— Vous lui avez parlé, disiez-vous?

— Oui... — On l'avait provisoirement transporté dans une auberge où l'ingénieur alla le voir... — J'assistai à la visite... Le pauvre diable souffrait d'incroyables tortures avec un courage héroïque... Il faisait preuve d'une volonté de fer... — L'ingénieur lui adressa de bonnes paroles, cherchant à lui donner l'espoir que ses blessures guériraient et que l'amputation du bras ne serait pas nécessaire... — Le malheureux secouait la tête, mais son calme stoïque ne se démentait point... — J'avais des larmes dans les yeux en le regardant... — Ses traits réguliers, que la douleur rendait livides, conservaient leur expression d'indomptable fermeté... — Jamais ce visage énergique et doux ne s'effacera de ma mémoire... — Au moment où je te parle il me semble le voir... — Pauvre homme! — Je me souviens d'avoir serré sa main valide...

— Ne vous trompez-vous pas?

— Cent fois non! — Les lèvres minces du conducteur de travaux donnaient à la partie inférieure de son visage quelque chose de dédaigneux et d'amer. — Je retrouvai cette amertume et ce dédain sur la photographie. — Naturellement je racontai ces choses à Lambert... — Il se mit à beugler comme un sourd que j'avais manqué à tous mes devoirs en n'éclairant point la justice et en gardant pour moi seul les renseignements que je possédais. — « Eh!... — répliquai-je, — Je ne savais même pas qu'on jugeât un homme à Melun... Je ne lis jamais les journaux... » — « Il fallait les lire! » — cria-t-il en frappant de nouveau sur la table. — J'ajoutai : — « Et, quand même je les aurais lus, est-ce que j'avais sous les yeux la photographie de cet homme? » — « Il fallait l'avoir! » — reprend mon Lambert, et le voilà qui gesticule comme un épileptique, comme un maniaque, avec des cris de Mélusine et des raisonnements d'aliéné... — Ça m'était bien égal, mais figure-toi que tout à coup, irrité de mon silence, car je ne daignais pas dire un mot, il me prend à partie et m'accable des plus désobligeantes épithètes... Ça dépassait les bornes. — Tu comprends que la moutarde me monta au nez...

— Je comprends cela très bien... — répondit Georges, — et, en même temps que la moutarde vous montait au nez, le sang vous montait au cerveau...

— Positivement.

— L'idée vous est venue d'étrangler un peu l'adjoint.

— Tiens, tu as deviné cela?

— Ou tout au moins de lui jeter votre mazagran à la tête...!

— Juste!

— Alors la congestion est arrivée...

— Voilà l'affaire... — Il m'a semblé qu'on me donnait un coup de bâton sur

le crâne... J'ai eu le temps de penser à ta mère et à toi, et je suis tombé comme une masse... — On m'a apporté ici... on m'a tiré pas mal de sang, et me voici gaillard, prêt à donner une poignée de main à ce brave Lambert, comme j'ai fait tantôt d'ailleurs, car il est venu me voir et m'a témoigné le plus vif regret de son emportement ridicule.

Après un silence, Georges demanda :

— Ce conducteur de travaux, ce blessé de Millerie, saviez-vous son nom?

— Du tout... — je n'avais pas à le lui demander...

— Vous auriez pu l'entendre prononcer par quelqu'un...

— Peut-être l'a-t-on fait... Je ne m'en souviens pas... — Je sais seulement que l'ingénieur plaignait beaucoup et sincèrement ce malheureux qui n'avait droit à aucune indemnité sérieuse, l'accident, de son propre aveu, étant arrivé par sa faute... — « C'est, disait-il, un homme honnête et intelligent, un infatigable travailleur... et voilà son existence perdue! »

— Admettons, — reprit Georges, — admettons que le condamné de Melun, qui doit mourir demain au point du jour, soit l'infortuné que vous avez vu en Savoie; comment expliquez-vous cette métamorphose si brusque d'un honnête homme en assassin?...

— Je ne me charge point de point de trouver le mot de l'énigme, seulement la misère explique souvent bien des choses...

— Sans doute, mais elle n'explique pas tout... — Enfin il est indiscutable que, si vous aviez lu les journaux et vu l'épreuve photographique, vous auriez pu donner à la justice des renseignements de haute importance... — Ne sachant rien, vous ne pouviez agir, et maintenant il est trop tard...

— En es-tu sûr?

— Sans doute... — Vos déclarations, à cette heure, ne pourraient rien arrêter, d'autant qu'elles ne constatent aucun fait nouveau à la décharge du condamné... — Ce n'est pas sur un mot de vous qu'on sursoierait à l'exécution. — Le malheureux n'a plus rien à attendre de la justice des hommes... — Il doit mourir... qu'il soit coupable ou qu'il soit innocent...

— Innocent, as-tu dit? Est-ce qu'on croit à son innocence?

— Beaucoup de gens, et je suis du nombre de ceux-là...

— Que faire, alors?

— Rien... Je vous le répète, il est trop tard! — La tête d'un infâme assassin ou la tête d'un martyr doit tomber demain... Elle tombera...

Le vieillard poussa un soupir en essuyant ses yeux humides...

XXXII

C'était une bonne et franche nature que celle de Robert Vernier.

Cet honnête homme n'avait jamais aimé que sa femme Henriette, et Georges leur unique enfant.

Fils d'architecte et lancé d'une façon toute naturelle dans la même carrière que son père, il s'était créé, lentement et en travaillant beaucoup, une modeste aisance. — Il possédait une douzaine de mille livres de rente et sa maisonnette de Saint-Mandé.

Dès la première jeunesse de Georges, Robert Vernier, reconnaissant en son fils une intelligence précoce, des goûts studieux, un esprit posé, des idées saines, avait résolu de le laisser maître de choisir la carrière qui lui conviendrait le mieux.

Georges se passionna pour la médecine, cette science admirable entre toutes, qui permet à l'homme de soulager toujours et bien souvent de sauver ses semblables.

Il voulut être médecin.

Robert ne recula devant aucun sacrifice pour lui donner les moyens d'arriver à son but.

Installé à Paris dans le quartier Latin, Georges n'eut ni la pensée ni le désir d'imiter bon nombre de ses camarades qui *lâchaient carrément* les cours de l'École de médecine pour les *caboulots* du bouvelard Saint-Michel et les bosquets cythéréens du jardin Bullier.

Assis le premier sur les bancs de l'école, il les quittait aussi le dernier, et se reposait des fatigues d'un labeur acharné en faisant à ses parents de fréquentes visites.

Il ne connaissait que par ouï-dire la vie de bohème émaillée de bocks, de carambolages, de tendresses faciles et de pipes culottées.

Dès ses débuts dans l'existence d'étudiant, il se gara des fréquentations malsaines. — Il évita comme la peste les paresseux et les *bambocheurs*.

Le docteur Vulpian lui enseigna la médecine.

D'autres maîtres, non moins remarquables, lui donnèrent les notions pratiques de la chirurgie.

Les princes de la science, — pour nous servir de l'inévitable cliché, — reconnaissant en leur élève des aptitudes rares et un insatiable désir de savoir, s'intéressèrent sérieusement à lui et mirent leur amour-propre à le pousser aussi vite et aussi loin que possible.

Au bout de deux années d'étude, Georges conquit le titre de docteur.

Pendant deux années, attaché comme interne à l'un des grands hôpitaux de Paris, il *piocha* sans relâche sous les yeux de ses professeurs illustres, soutenu par leurs encouragements, et il acquit ce qui lui manquait encore.

Robert Vernier et sa femme étaient fiers à bon droit de leur fils et de ses succès, et ne doutaient point qu'une brillante carrière ne lui fût réservée et qu'il ne se fît, dans un prochain avenir, un nom de première grandeur.

Nous savons déjà que ces pronostics commençaient à se réaliser dans une certaine mesure.

Revenons à Saint-Mandé, près du lit du vieil architecte.

La conversation relative au condamné de Melun était épuisée.

Après un instant de silence Robert Vernier, regardant avec amour ce jeune visage sur lequel les veilles studieuses et les préoccupations de la science mettaient déjà leur empreinte, reprit :

— Dis-moi, cher enfant, que fais-tu là-bas ?...

— Ce que je fais toujours, père... — répondit Georges en souriant. — Je travaille...

— Et sans relâche, je le sais... Mais ma question avait un autre sens...

— Lequel ?

— Es-tu content ? — Les clients sont-ils nombreux ?...

— Au delà de mes espérances...

— Alors tu te plais à Melun ?...

— Beaucoup...

— Tant mieux cent fois, mais combien je regrette que tu ne sois pas auprès de nous !...

— Si tu savais comme tu nous manques ! — ajouta madame Vernier.

— Qui vous empêche, chers parents, de venir demeurer avec moi ?...

L'architecte secoua la tête.

— C'est impossible... — répondit-il.

— Pourquoi ?

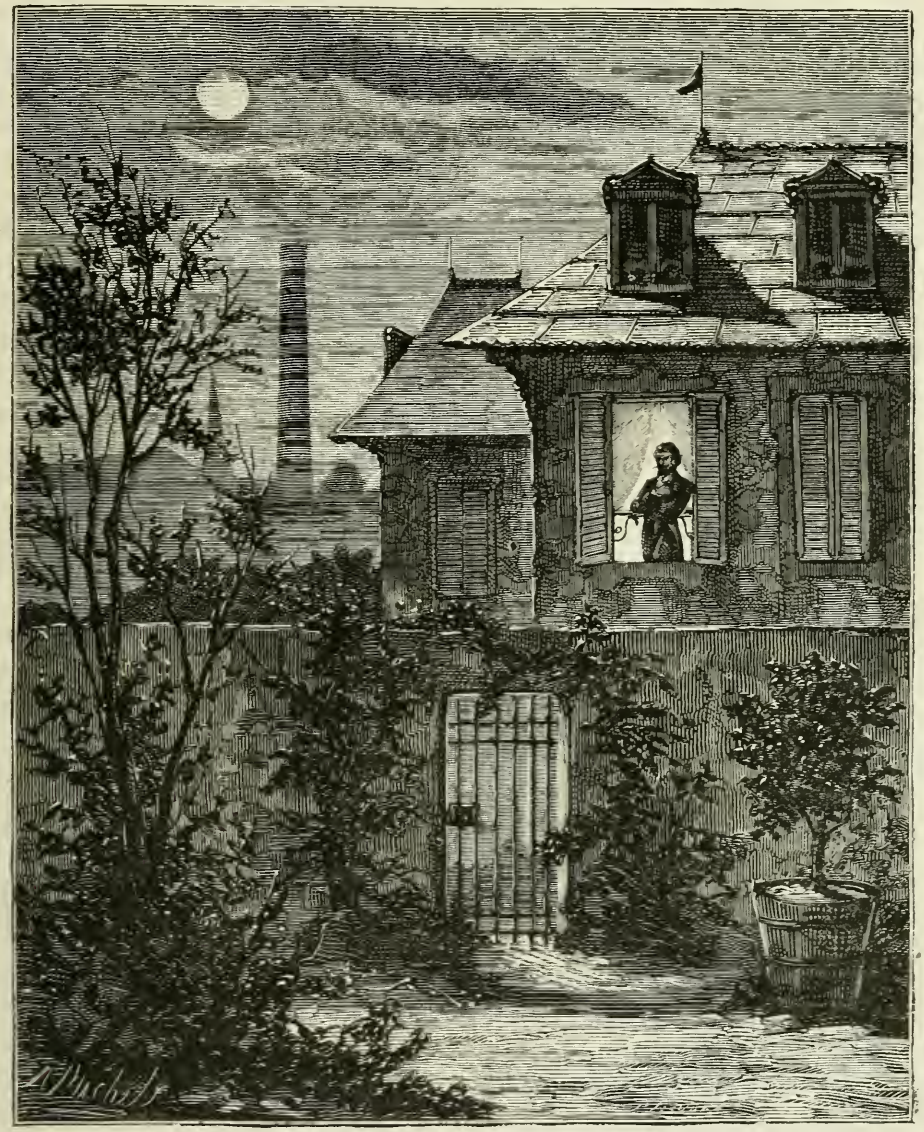
— Nous avons passé trente années de notre vie dans cette bicoque où tu es né... — Elle est pour nous ce qu'est la carapace à la tortue et la coquille à l'escargot... — A notre âge, on ne change plus ses habitudes... — Ici nous avons vieilli... C'est ici que nous mourrons...

— Mais, — dit à son tour madame Vernier, — qui t'empêcherait, toi, de venir te fixer auprès de nous ?...

— A Saint-Mandé ? — fit Georges vivement.

— Non, mais à Paris...

— En ce moment, bonne mère, ce serait une folie ; les concurrents sont trop nombreux, la lutte trop difficile...—Je pourrais être vaincu et ne rien trouver en échange de la position abandonnée par moi... — Certes, j'espère un jour réussir dans la grande ville, mais j'y veux arriver précédé d'une réputation déjà faite.



Georges, s'accoudant à la barre d'appui, s'abandonna à une sorte de rêveuse extase. (Page 140.)

— Et, en attendant, nous ne te voyons plus... — C'est si loin, Melun, pour un homme occupé comme toi !...

Georges embrassa sa mère.

— Ne me grondez pas! — dit-il. — Je vous promets de venir souvent.

— A la bonne heure ! — s'écria Robert Vernier. — Et maintenant — ajouta-t-il — parlons un peu de choses tout à fait sérieuses... — Tu as vingt-six ans faits...

— Sans doute...

— Est-ce que cet âge-là ne te donne pas des idées ? — La vieille Madeleine est une digne créature, elle t'aime et te soigne comme son enfant, mais elle ne remplit pas le vide de ta maison ainsi que le ferait une petite femme, aimante et douce, que nous appellerions notre fille et qui nous donnerait des petits-fils. — Hein ! que dis-tu de cela ?

— Mon père... — murmura Georges.

— Que diable ! — poursuivit l'architecte avec vivacité, — il est grand temps de te créer une nouvelle famille... — Quand j'ai épousé ta mère, j'avais juste ton âge, donc j'étais jeune... j'ai eu plus longtemps à être heureux... — Marie-toi!

Georges, en écoutant ces paroles, éprouvait une émotion presque douloureuse.

Il songeait à Edmée, l'adorable enfant qu'il aimait, et se demandait si celle-là, la seule qu'il voulût pour femme, serait jamais à lui...

— Tu ne réponds pas?... — reprit Robert Vernier, inquiet du silence de son fils... — Est-ce que le mariage te fait peur?...

— Non. mon père, pas en principe... — Mais je vous avoue qu'en ce moment je ne songe point à me marier...

— Je comprends ça, parce que tu n'as rencontré jusqu'à présent personne qui te convienne, mais j'ai un parti à te proposer, moi, et un fameux... — Jeune fille charmante, bien élevée, d'un bon naturel, et dot d'un chiffre superbe, sans compter plusieurs héritages à courte échéance... — On te connaît de réputation... On t'acceptera les yeux fermés, chose bien inutile d'ailleurs, car tu es bon à voir. — Est-ce entendu? — Veux-tu que demain je te présente?...

— Non, mon père... — répliqua Georges avec mélancolie. — Je vous dois la vérité... — j'ai fait un rêve... — Si la réalisation de ce rêve est impossible, je ne me marierai jamais...

— Cher enfant, — s'écria madame Vernier, — tu as donné ton cœur?

— Oui, ma mère...

— Et tu souffres?

— Non, car j'espère encore...

— Il s'agit d'une très riche héritière, sans doute?... — demanda l'architecte avec un sourire.

— Hélas! — murmura Georges, — j'ai grand'peur qu'elle ne soit trop riche... et mieux vaudrait qu'elle fût pauvre !

— Pourquoi donc?

— J'aurais plus de chance de l'obtenir... — Mais ne me questionnez pas, je vous en supplie... je ne pourrais vous répondre aujourd'hui... — Et puis, il se fait tard... nous allons vous laisser prendre un peu de repos...

Il ajouta, en jetant les yeux sur la pendule :

— Onze heures déjà !... — Nous n'avons pas été raisonnables... — Vous avez sommeil, j'en suis sûr...

— Dame ! un peu... mes paupières s'alourdissent.

— Donc, à demain, père... — J'irai dès le matin rendre visite au confrère qui vous a si bien soigné, et le remercier cordialement.

— Bonsoir, cher enfant !

Georges embrassa l'architecte et sortit avec sa mère.

— Je t'attendais d'un moment à l'autre, — dit celle-ci en ouvrant une porte ; aussi ta chambre est prête, et voilà sur cette petite table une collation de viandes froides pour le cas où tu aurais faim...

— Bonne mère, tu penses à tout !...

Une minute plus tard le jeune homme, après avoir pressé sur son cœur l'excellente femme, refermait derrière lui la porte de la chambre pleine de souvenirs où il avait passé son enfance.

Georges se sentait presque calme.

Les craintes qui l'avaient assailli à son départ de Melun n'existaient plus ; son père était hors de péril, donc il pouvait laisser sa pensée suivre librement le chemin où son cœur la guidait.

Au fond de la chambre se trouvait une large fenêtre à tout petits carreaux.

Il se dirigea vers cette fenêtre et l'ouvrit.

Elle donnait sur un vaste jardin, ou plutôt sur un parc planté d'arbres séculaires.

Au fond de ce parc on entrevoyait vaguement, malgré les ténèbres, la façade sombre d'un grand bâtiment.

Çà et là des lueurs incertaines mettaient de pâles reflets sur les rideaux blancs, derrière les vitrages de quelques croisées.

XXXIII

Le parfum pénétrant des lilas en fleur, formant un véritable taillis le long de la muraille de clôture, montait dans la nuit sereine comme la fumée d'un grand encensoir.

— C'est là, — murmura Georges en étendant la main vers le parc, — c'est là que pour la première fois je l'ai vue... C'est là que pour la première fois son nom si doux a frappé mon oreille pour arriver jusqu'à mon cœur !... Edmée, chère Edmée !... comme je l'aime !

Puis le regard du jeune homme s'attachait sur une aile du bâtiment, et sur une de ces pâles lumières dont nous avons parlé.

— Et c'est là qu'elle repose... — ajoutait-il. — C'est là que son bon ange protège son repos béni !

Ensuite, s'accoudant à la barre d'appui de la fenêtre, Georges s'abandonna à une sorte de rêveuse extase.

— Demain je la verrai... — se répétait-il. — Demain je saurai si elle est la fille de ce riche banquier de New York... — Ah! plût à Dieu qu'elle fût pauvre...

Le temps avait passé.

D'un dernier regard Georges enveloppa le bâtiment sombre et les masses de verdure endormies dans l'obscurité, puis il referma la fenêtre et se jeta sur son lit.

Le sommeil n'arriva que bien tard et fut peuplé de songes bizarres, dans lesquels le jeune médecin vit passer tour à tour son père, Edmée et Jeanne, et le condamné de Melun...

A la fin d'avril l'aurore est matinale.

Au point du jour Georges, réveillé par un joyeux rayon de soleil, fit rapidement sa toilette, revint à la fenêtre qu'il ouvrit de nouveau et s'enivra d'air pur et de lumière.

Tout était silencieux et calme dans le jardin du pensionnat.

Une sorte de ruelle étroite, bordée par un grand mur, séparait ce jardin de la maison de l'architecte; mais nous savons déjà que la clôture, malgré sa hauteur, n'empêchait point les regards d'arriver jusqu'aux pelouses.

Depuis quinze jours Georges, n'étant point venu à Saint-Mandé, n'avait pas vu la jeune jeune fille.

Il interrogea sa montre.

Elle marquait six heures et demie.

A cet instant précis une cloche, sonnée à toute volée, résonna derrière les bâtiments d'habitation.

C'était le signal réglementaire du réveil des pensionnaires.

Chacune des vibrations de la cloche retentit dans le cœur de Georges et le fit battre à coups précipités.

Dans trente minutes il lui serait permis de contempler Edmée!...

Chaque matin, après la toilette et la prière, et avant de gagner les salles d'étude, les jeunes filles, quand le temps était beau, jouissaient dans le jardin d'une demi-heure de liberté.

La matinée ce jour-là était admirable, nous le savons déjà, et le soleil radieux dorait les cimes des grands arbres.

Georges rivait ses yeux sur les marches du perron que les élèves descendaient en bon ordre pour se disperser ensuite dans les allées et sous les bosquets comme un vol de passereaux.

Chaque seconde lui semblait interminable, et cependant il n'ignorait point que son attente serait vaine jusqu'au premier coup de sept heures.

Enfin sonna ce premier coup si impatiemment attendu, et les deux battants de la grande porte qui dominait le perron s'ouvrirent à la fois.

Alors s'éparpilla sur les marches un essaim de visages blancs et roses, une

nuée de chevelures brunes et blondes, puis une clameur formée de mille notes confuses, gaies, fraîches, éclatantes, s'envola dans l'espace.

Les petites passaient les premières; — diables charmants mais tapageurs.

Les moyennes venaient ensuite, essaim bien bourdonnant encore, aussi vibrant que le premier, mais un peu moins tumultueux. — Ce n'était plus tout à fait l'enfance : — un commencement de réflexion mettait une sourdine aux voix glapissantes.

L'impatience de Georges grandissait tandis qu'il suivait du regard le flot descendant de cette foule juvénile aux yeux brillants, qui ne lui avait jamais paru si nombreuse.

Enfin commença le défilé des *grandes demoiselles*.

Celles-ci, gaies et souriantes comme leurs compagnes, mais convaincues que leur *dignité* précoce les obligeait à paraître calmes, s'avançaient avec une gracieuse lenteur, tandis que les petites et les moyennes bondissaient déjà comme des balles élastiques dans tous les coins du jardin en commençant leurs jeux.

Georges examinait rapidement les jeunes filles une à une.

Edmée ne se montrait pas encore.

Le jeune homme se sentait envahi par une grande inquiétude à mesure que que le flot diminuait. — Le défilé cessa.

Les sous-maîtresses descendirent à leur tour.

Edmée n'avait point paru.

— Que se passe-t-il donc? — se demanda Georges avec anxiété. — Pourquoi n'est-elle pas là?...

Une foule d'idées confuses et contradictoires traversèrent son cerveau.

La jeune fille avait-elle quitté le pensionnat? — Était-elle malade?

— Si Edmée ne se trouve plus à Saint-Mandé, — se disait le docteur, — elle n'est point la fille du banquier de New York... — Aucun doute à cet égard ne me semble possible... — Si au contraire elle est malade, comment le savoir, et que faire?...

Georges se perdait en conjectures. — Son inquiétude devenait de l'angoisse. — Les suppositions les plus noires lui paraissaient devenir des certitudes.

Soudain une voix claire et perçante se fit entendre au milieu du jardin, jetant sa note aiguë au-dessus du joyeux tumulte.

— Edmée? — criait cette voix, — où donc es-tu? Viens vite!

C'était une des pensionnaires appelant son amie.

En entendant ce nom chéri, Georges sentit son cœur soulagé d'un poids immense.

Aucune des conjectures funestes ne se réalisait.

Une jeune fille sortit du pensionnat et descendit à son tour les degrés du perron. — Elle tenait une lettre à la main.

— Enfin la voici!... — se dit le jeune homme avec ivresse.

Edmée avait un peu plus de seize ans.

Grande et svelte sans maigreur, elle était à la fois belle et jolie. — Sa beauté faite de charme et de grâce commandait la sympathie en même temps que l'admiration. — Elle semblait s'ignorer elle-même. — Son admirable chevelure du blond cendré le plus doux, retenue sur le front par un simple ruban de soie bleu pâle, s'épandait librement sur ses épaules et tombait plus bas que sa taille. — Ses grands yeux d'un bleu presque pareil à celui du ruban, ses longs cils, son visage ovale d'une carnation idéalement pure, lui donnaient une sérieuse ressemblance avec les vierges de Raphaël.

La candeur divine de son âme, mettant une sorte d'auréole autour de sa jeune tête, complétait cette ressemblance.

Au moment où Edmée quittait le dortoir avec ses compagnes, l'une des sous-maîtresses lui avait remis une lettre arrivée la veille par la dernière distribution du soir. — La jeune fille s'était arrêtée pour la lire, et son amie, une jolie brune aux prunelles vert de mer, s'impatientait de ce retard dont elle ignorait la cause.

Edmée se dirigea, souriante, vers la jolie brune.

— Que me veux-tu, Marthe? — lui demanda-t-elle.

— J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, — répondit l'enfant.

— Une bonne nouvelle? — Aurais-tu reçu, toi aussi, une lettre de ta mère?..

— Non, ce n'est point cela...

— Qu'est-ce donc?

Marthe se pencha vers Edmée, et mystérieusement lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Il est revenu... Il est là...

Nous croyons inutile d'affirmer que Georges n'entendait point ces paroles, mais son instinct d'amoureux lui révélait qu'il était question de lui entre les deux pensionnaires. — Il n'en douta plus quand il vit les yeux de Marthe se diriger vers la fenêtre qu'il occupait, et ceux d'Edmée prendre la même direction.

Ce premier regard n'eut que la durée d'un éclair.

La jeune fille abaissa vivement ses paupières sur les saphirs de ses prunelles et devint tour à tour un peu pâle et toute rose, en appuyant sa main sur son cœur que sans doute une vive émotion faisait bâtre trop fort.

Au bout d'une seconde elle leva de nouveau les yeux vers la maison voisine, et timidement elle échangea avec Georges un de ces longs regards dont la muette éloquence est si pénétrante, et qui suppléent sans désavantage trop notable à des volumes de paroles.

Georges, s'armant de tout son courage, osa ébaucher un salut.

Edmée, d'un mouvement de tête à peine perceptible, le lui rendit, devint cramoisie et pencha vivement sa jolie tête sur sa poitrine gonflée de soupirs.

La pantomime, de part et d'autre, était expressive.

Le lien doux et fort unissant ces jeunes âmes s'affirmait.

Marthe passa son bras autour des épaules d'Edmée, et s'éloignant un peu avec elle lui dit tout bas :

— Tu l'aimes donc bien ?...

Edmée garda le silence, mais sa main mignonne répondit pour elle en serrant à la dérobée celle de son amie.

Cette fois encore Georges comprit.

Marthe d'ailleurs, relevant la tête avec la naïve effronterie de l'innocence, et regardant Georges bien en face, d'un air joyeux, sembla vouloir lui transmettre par son sourire et la question et la réponse.

Le temps ne marche pas, il vole, quand sans rien dire on parle d'amour.

Un coup de cloche annonça la fin de la récréation matinale ; — il fallait gagner le réfectoire, puis les salles d'étude, et les élèves se formèrent en deux files.

Avant de prendre place à son rang, Marthe dit à très haute voix :

— Le temps sera superbe tantôt pour la promenade au bois de Vincennes !...

Ces paroles s'adressaient à Georges beaucoup plus qu'à Edmée.

Le jeune homme était prévenu par le charmant messager d'amour qu'il ne tiendrait qu'à lui, dans l'après-midi, de revoir sa bien-aimée.

XXXIV

Laissons Georges Vernier à Saint-Mandé, où nous ne tarderons point à le rejoindre, et prions nos lecteurs de nous accompagner à Auteuil.

Vers le milieu de la rue Raffet, et non loin de son point d'intersection avec la rue des Fontis, se voyait en 1874 une haute muraille percée d'une porte cochère flanquée de deux portes bâtardes. — Des glycines aux grappes fleuries, des gobeas aux clochettes bleues et des touffes luxuriantes de chèvrefeuille, faisaient à cette muraille un chaperon de verdure.

De l'autre côté de ce chaperon moutonnaient les cimes de vieux arbres géants qui prouvaient l'existence d'une de ces vastes propriétés, pleines de soleil et d'ombre, comme il en existe encore beaucoup dans ces délicieux alentours du bois de Boulogne qu'on nomme Passy, Auteuil et Saint-James.

Cette propriété, qui ne se terminait qu'au boulevard Montmorency, était close de ce côté par une grille tapissée de lierre ; — une porte étroite, pratiquée dans cette grille, accédait au boulevard.

Sur le frontail de pierre de la grande entrée de la rue Raffet, on lisait ces trois mots en lettres de cuivre verdies par les pluies :

MAISON DE SANTÉ

Lorsqu'on avait franchi la porte cochère, on se trouvait en face d'une

deuxième porte et d'un second mur parallèle au premier, dont un intervalle d'environ trois mètres le séparait, ce qui constituait autour de la propriété un chemin de ronde comme il en existe dans les places fortes et dans les prisons de l'État.

A droite de l'entrée principale le logis du concierge, petit pavillon carré, sans étage, composé seulement de trois pièces étroites et entouré d'un jardin plein de fleurs.

A gauche un pavillon semblable occupé par le jardinier de l'établissement.

De l'autre côté du second mur de clôture s'étalait un véritable éden, une réduction du parc Monceaux où couraient des allées sinueuses et bien sablées, au milieu de pelouses d'un vert d'émeraude, bordées de corbeilles multicolores et ombragées par des arbres séculaires de toutes les essences, depuis la platane et le marronnier jusqu'au vernis du Japon et au cèdre du Liban.

Une nappe d'eau, s'irisant des couleurs de l'ar-en-ciel sous les rayons solaires, jaillissait d'un amoncellement de roches moussues formant le point central de l'une des pelouses. — Cette nappe devenait un ruisseau serpentant au milieu des plantes aquatiques et laissant partout sur son passage la vie et la fraîcheur.

Sous les futaies, et faisant merveille dans le paysage, s'élevaient deux bâtiments coquets, en forme de chalets suisses, tapissés de lierre et de plantes grimpantes et entourés de fleurs éclatantes.

L'un de ces chalets, surélevé de quelques marches au-dessus du sous-sol, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage.

Il était affecté au logement particulier du directeur.

Le second chalet, distribué d'une façon identique, contenait un salon d'attente pour les visiteurs, le bureau officiel, la chambre du médecin en sous-ordre, et un appartement luxueux pouvant se diviser et servir à deux malades riches et spécialement recommandés.

Du premier coup d'œil jeté sur le parc que nous venons de décrire sommairement résultait une impression vivifiante et joyeuse.

— Comme on doit être bien ici ! — pensaient les gens superficiels.

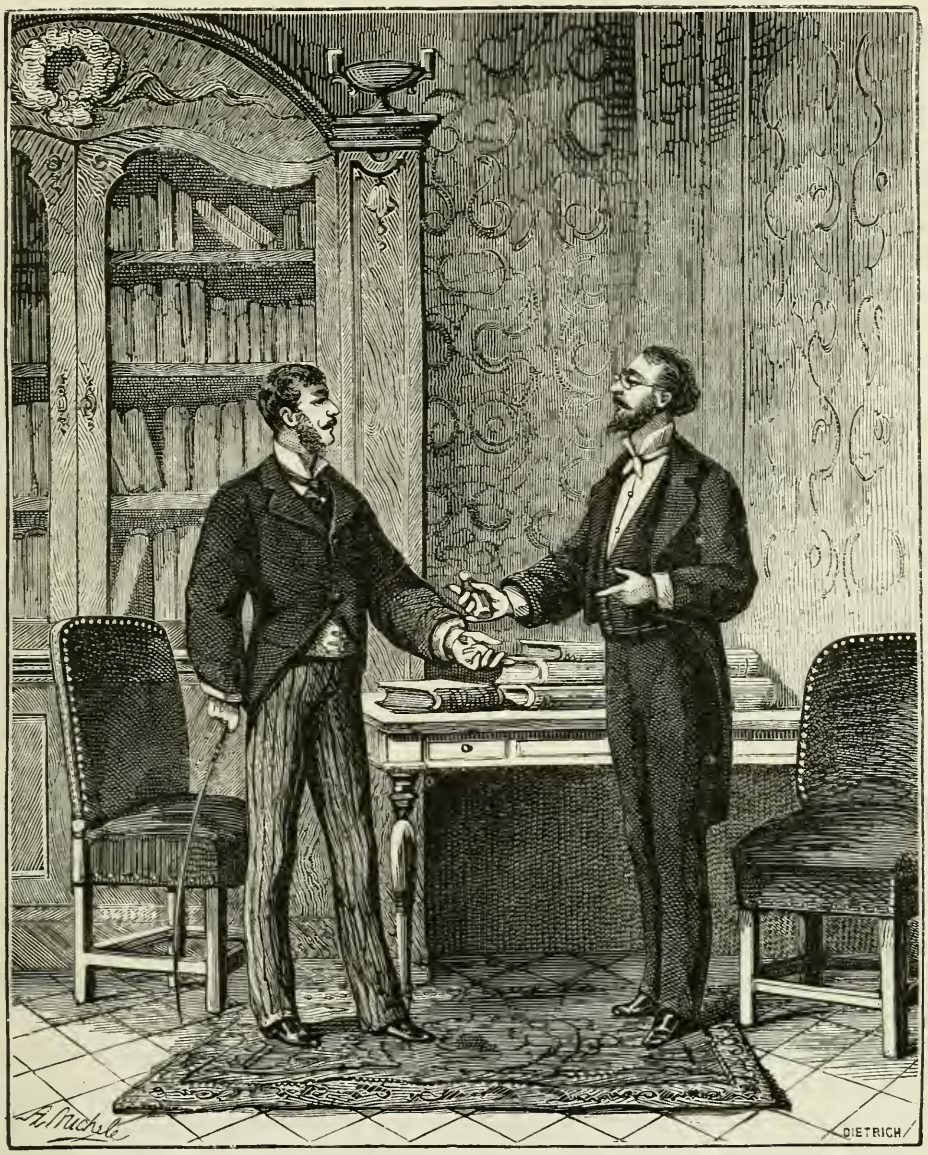
Ils n'avaient pas tout vu !...

Derrière le rideau de verdure lumineux et fleuri se trouvait le côté sombre, c'est-à-dire les bâtiments de la maison de santé proprement dite.

Ces bâtiments, reliés les uns aux autres et séparés des jardins par une grille, affectaient la forme d'une croix posée sur un carré.

Une telle disposition avait l'avantage de donner quatre cours bien distinctes, absolument indépendantes et plantées de grands arbres.

Dans ces bâtiments à deux étages, parfaitement aménagés pour les besoins du service, le rez-de-chaussée se composait de cellules à portes massives, garnies de guichets s'ouvrant à l'extérieur, et pourvus de doubles verrous.



— Voici ce qu'il vous faut, — dit-il, — je vous préviens que ce réactif est d'une grande puissance. (Page 152.)

Les pièces du haut étaient meublées sans luxe, mais d'une façon gracieuse et confortable.

De solides grillages garnissaient toutes les fenêtres.

C'est que cette maison de santé, dirigée par le docteur Frantz Rittner, spécialiste distingué, célèbre par ses cures dans certains cas d'aliénation mentale, était une maison de folles... — Nous disons « maison de folles », car on n'y recevait que des femmes.

Elle contenait environ quarante lits et jouissait d'une grande vogue, grâce

au mode de traitement qui y était appliqué, à sa situation charmante au milieu de l'air le plus pur, et grâce surtout à la brillante réputation du docteur Rittner, qui, disait-on, ne vivait que pour la science.

Le docteur Rittner, — se prétendant Alsacien, en réalité d'origine berlinoise, — n'avait pour l'assister comme praticien qu'un jeune médecin, Allemand comme lui, mais le reste du personnel était nombreux.

La consigne de la maison, sévère pour les employés, se montrait, ou du moins semblait se montrer toute maternelle pour la plupart des malades.

Notons en passant, — et afin de n'avoir plus à y revenir, — que, sur la lisière du chemin de ronde, derrière le bâtiment des folles, existaient deux petits corps de logis renfermant, l'un la buanderie, l'autre la salle de dissection.

C'est entre ces deux corps de logis que s'ouvrait la porte bâtarde donnant sur le boulevard Montmorency, presque en face de la passerelle du chemin de fer qu'on traverse pour aller au boulevard Suchet, à la hauteur du bastion-caserne n° 61.

Plus d'une fois le factionnaire, montant sa garde la nuit à l'entrée de la caserne, avait frissonné d'un vague effroi en entendant s'élever au milieu des ténèbres les plaintes bizarres, les gloussements étranges, les rauques clameurs de quelqu'une des malheureuses créatures que la folie rendait furieuse.

Les bâtiments des aliénées, divisés en quatre parties égales, formaient quatre sections distinctes :

L'une était réservée aux folies douces ;

La deuxième aux folies sombres ;

La troisième aux folies tournant à l'idiotisme ;

La quatrième enfin, aux folles agitées, celles dont la surveillance offrait le plus de dangers et la guérison le moins de chances.

Nos lecteurs connaissent désormais l'aspect général de la maison de santé du docteur Rittner.

Nous allons les mettre en présence du docteur lui-même en les introduisant dans le cabinet particulier de cet homme, dont beaucoup de gens vantaient le savoir, et dont tout le monde proclamait la conscience et le désintéressement.

Ce cabinet était situé au premier étage du pavillon dont nous avons parlé. — On n'y pouvait arriver qu'en traversant la chambre à coucher, précédée elle-même d'un petit salon meublé avec goût, mais dans le style le plus sobre et le plus sévère.

Une telle disposition, qui peut et doit sembler incommode, n'avait point été adoptée sans intention. — C'était par un calcul du docteur qu'il fallait traverser deux pièces pour arriver à lui.

Quoique se croyant sûr de la discrétion absolue des gens qu'il employait, il n'abandonnait rien au hasard et prenait des précautions multipliées contre les oreilles trop curieuses.

Pourquoi cette prudence poussée jusqu'à l'excès?

Le docteur avait-il donc quelque chose à cacher?

Nos lecteurs ne tarderont point à être édifiés à cet égard...

Frantz Rittner était un homme de quarante ans environ, au visage pâle, habituellement calme et froid mais doué par moments d'une extrême mobilité d'expression.

Un cercle de bistre, résultant sans doute des fatigues du travail, entourait ses yeux dont les prunelles d'un gris d'acier très clair regardaient rarement en face. — Une chevelure d'un blond roux, naturellement bouclée, couronnait son front haut. — Sa barbe peu fournie, qu'il portait entière, laissait voir la forme carrée et lourde de son menton, annonçant l'énergie dans la volonté et presque l'entêtement.

Son nez fortement aquilin offrait le type juif, plutôt que celui des races du Nord auxquelles le docteur appartenait.

Au moment où nous franchissons le seuil de son bureau, Frantz Rittner se trouvait en tête-à-tête avec un homme d'une trentaine d'années, fort beau garçon, prodigieusement satisfait de sa personne et poussant la recherche dans l'élégance jusqu'à l'extrémité.

Ce visiteur se nommait René Jancelyn. — Il était le frère de Mathilde Jancelyn, la maîtresse de Fabrice Leclère que nous avons vue à Melun en compagnie de ce dernier.

Les deux hommes, assis très près l'un de l'autre, parlaient à voix basse quoique, selon toute apparence, personne ne pût les épier.

— Ainsi donc, — demandait Rittner, — votre beau-frère de la main gauche a voulu assister à l'exécution?...

— Il le fallait, — répondait René, — et je lui en ai moi-même donné le conseil.

— Il le fallait! dites-vous... Pourquoi?

— N'était-il pas à craindre qu'après le rejet du recours en grâce, le condamné, renonçant à son obstination, ne se décidât à parler?...

— Qu'aurait-il pu dire?

— Il aurait pu dire au moins son nom...

— Qu'importait cela?

— Il importait beaucoup... — Avec son nom on reconstituait son passé, on suivait sa piste, on prouvait la réalité de sa présence dans le bois de Seineport. on obtenait de lui peut-être un signalement plus détaillé du bienfaiteur nocturne qui a mis dans ses mains le portefeuille de l'homme assassiné... — Le procès de ce malheureux a divisé le public en plusieurs camps ennemis... — Les uns voient en lui l'assassin... Les autres le croient seulement complice..., D'autres enfin le déclarent innocent... — Ces divisions existaient aussi parmi les jurés... — Sans l'obstination de l'accusé à se taire, son acquittement n'é-

tait pas douteux... — C'eût été là un sérieux malheur... — La mort de cet homme est nécessaire à notre repos.

— C'est vrai, et je ne respirerai librement que quand tout sera fini.

— Respirez donc!... — Tout est fini depuis ce matin... — répondit le visiteur.

XXXV

— Tout est fini, — répéta le docteur Rittner. — En êtes-vous bien sûr?

— Absolument sûr... — répliqua René Jancelyn.

— Il arrive parfois que, le jour et l'heure de l'exécution étant fixés, on accorde un sursis au dernier moment.

— Sans doute, mais cela ne s'est point produit aujourd'hui. — Si les choses n'avaient pas suivi leur cours ordinaire, j'en aurais été instruit avant de sortir de chez moi...

— Et comment?

— Par une dépêche de Fabrice...

— Quelle imprudence! — murmura le docteur. — Rien n'est plus compromettant qu'une dépêche!...

— Oh! les précautions étaient prises... — Nous étions convenus d'une phrase, intelligible pour moi seul, qui ne pouvait éveiller aucun soupçon... celle-ci : *Prévenez le docteur que l'état de notre malade me donne du souci.* — Point de nouvelle, donc bonne nouvelle, comme dit le vieux proverbe... Nous n'avons plus rien à craindre...

— On a toujours qnelque chose à craindre, — répliqua le médecin des folles, — et l'homme avisé se tient sur ses gardes, même quand tout péril semble conjuré... — Qui sait si le ministère public, subissant à son tour l'influence de ces courants d'opinion dont vous me parliez tout à l'heure, n'éprouvera pas quelque inquiétude au sujet d'une erreur possible, et ne tentera point, même après l'exécution, d'éclaircir ses doutes tardifs et de porter la lumière au milieu des ténèbres?...

René Jancelyn haussa les épaules.

— Le ministère public se gardera bien d'agir ainsi, — répliqua-t-il. — Ce serait crier par-dessus les toits qu'il a demandé une tête un peu légèrement! — Le condamné étant un inconnu, et personne par conséquent ne lui portant un durable intérêt, avant huit jours on ne se souviendra plus de cette affaire... — Chassez donc tout souci et, je vous le répète, dormez en paix...

— Je le voudrais... — répondit Frantz Rittner avec une moue significative.

— Baste! vous êtes un trembleur... — Vous avez peur de votre ombre...

— Et vous vous rassurez trop vite, vous, mon cher! — Avez-vous découvert quelque chose, relativement à l'identité du singulier personnage qui vient de mourir?

— Rien... — Mes recherches personnelles n'ont pas été plus heureuses que celles de la police.

— Et devinez-vous quel mystérieux motif a décidé ce pauvre diable à cacher son identité?

— Une seule hypothèse me semble probable...

— Laquelle?

— Un immense dégoût de la vie.

— C'est inadmissible.

— Pourquoi?

— Si cet homme voulait mourir, il avait dix moyens, tous plus pratiques les uns que les autres, de se supprimer lui-même, sans passer par les angoisses effroyables d'une instruction criminelle et la honte d'une exécution... — Croyez-moi, l'*x* du problème est encore à trouver... Il existait certainement, dans la vie du condamné quelque secret terrible qui lui commandait le silence et qui nous a servis... Félicitons-nous de ce hasard...

— Et admirons le sang-froid de Fabrice et son énergie rare en toute cette affaire...

— Oh! — dit le docteur, — je lui rends pleine justice! Il est très fort!...

— Sans lui, les soupçons naissants de Frédéric Baltus se changeaient en certitude, et nous étions perdus... — reprit Jancelyn. — Il nous a sauvés du bagne en risquant l'échafaud...

— C'était en vérité jouer trop gros jeu pour une misérable somme de vingt-cinq mille francs... et cela par la faute de Fabrice... — Je voulais, moi, mettre le chiffre de cent mille francs sur le chèque... — au moins cela valait la peine de s'exposer un peu.

— Oui, mais Fabrice connaissait mieux que nous les habitudes et la manière de vivre de Frédéric Baltus... — S'il a tenu bon pour un chiffre modeste, c'est qu'il savait qu'une somme plus importante semblerait invraisemblable...

— Peut-être, mais cela aurait remis quelques fonds dans notre caisse effroyablement anémique.

— Combien possédons-nous à cette heure?

— Cinquante mille francs à peine...

— Diable! c'est maigre...

— Les plaisirs sont ruineux, mon cher! — Nous dépensons sans compter, et les rentrées ne se font pas... — Mes livres sont d'ailleurs à votre disposition...

— Oh! docteur, j'ai toute confiance...

— N'était-il pas convenu que vous prépareriez un chèque signé du comte de Sommerive? — Je vous ai expliqué la situation... — D'ici à un mois le comte sera

dans une maison d'aliénés. — Avant que le conseil de famille ait demandé et obtenu l'interdiction de ce gentleman, rien de plus facile que de toucher soixante ou quatre-vingt mille francs à la *Société générale*, sans qu'il y ait la moindre chance d'être éconduit ou suspecté. — Le comte est fou, c'est vrai, mais il n'est pas interdit, donc il peut souscrire.

— A l'ordre de qui ferai-je le chèque ?

— A l'ordre d'une femme à la mode, d'une cocotte en vue et menant grand train, *Reine Grandchamp* si vous voulez, l'ancienne maîtresse du *petit Gavard*, cet ex-gommeux, aujourd'hui dix fois millionnaire et mari de *Dinah Bluet* [1]. C'est Reine qui sera censée signer : *pour acquit*...

— Il me faut des spécimens des deux écritures.

— Ne vous ai-je pas remis une lettre du comte ?

— Jamais.

— Je vais donc vous en donner une, ainsi qu'un billet de Reine Grandchamp... Je suis riche en autographes de ces dames...

Le docteur, à l'aide d'une clef d'acier microscopique suspendue à sa chaîne de montre, ouvrit un des tiroirs de son bureau et prit dans ce tiroir un énorme portefeuille en maroquin rouge, contenant une centaine de lettres dépliées et soigneusement étiquetées.

Parmi ces lettres il en choisit deux.

— Voici d'abord, — dit-il, — une fort longue épître du comte.

Et il tendit une feuille de papier armorié à René Jancelyn.

— Ecriture facile à imiter... — murmura ce dernier après un instant d'examen. — La signature demandera plus de travail, à cause du parafet compliqué, mais on y arrivera...

— Voilà maintenant les pattes de mouche de la cocotte.

— Griffonnage enfantin... signature de femme de chambre dont l'éducation primaire laisse à désirer. — Cela ira tout seul.

— Ne nous arrêtons pas en si beau chemin et remplissons la caisse... — Examinez cette lettre... — Elle est de madame *veuve Riquet de la Candèle*... — Cette autre émane d'un certain *Sigismond Badoul*, poète mal apprécié, artiste lyrique incompris, désireux de monter par l'échelle des femmes et se faisant présentement appeler dans le monde *vicomte de Saint-Médéric*.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Une veuve et un intrigant, je viens de vous le dire. — La veuve est éprise de l'intrigant et le lui prouve... argent comptant... — Elle a des fonds dans la maison Tomlinson, de Londres... — Nous pouvons lancer sur cette maison un chèque de deux mille livres sterling, souscrit par ladite veuve Riquet de la Candèle, avec la signature Saint-Médéric pour acquit.

— Il n'y a rien à craindre?

— Non... La fantaisiste et inflammable veuve sera dans une maison de santé avant quinze jours...

— Folle, elle aussi?...

— Non pas, — du moins dans le sens rigoureux du mot, — mais enfermée comme telle à la requête d'un parent qui voudrait hériter... — Qui sait si ce dernier chèque, qu'on mettra naturellement sur le compte de sa passion insensée, ne servira pas l'héritier...

René Jancelyn prit et serra dans sa poche les papiers que lui tendait le docteur.

— Et, — continua ce dernier, — Fabrice s'est-il décidé à vous remettre les pièces nécessaires à la confection d'un chèque de son oncle Maurice Delarivière, payable à Paris à la banque Jacques Lefebvre?

— Il m'a remis, comme modèle, un chèque tout rempli pour une somme insignifiante, mais il me faut le temps de graver la planche.

— Ne pouvez-vous laver l'écriture?

— Non, — elle est trop ancienne... — L'extrême violence des réactifs à employer ferait certainement subir au papier une altération compromettante. — Fabrice d'ailleurs ne se soucie guère que nous tentions la fortune de ce côté, et j'estime qu'il a raison. — Il craint que les soupçons de son oncle ne se portent sur lui.

— Ce serait sans grand danger,—M. Delarivière ne livrerait pas son neveu...

— C'est probable, mais il est non moins probable que dans ce cas il le déshériterait absolument. Or Fabrice tient beaucoup à l'héritage dont, paraît-il, le chiffre est important.

— Et dont nous ne toucherons pas un centime, nous! — dit Frantz Rittner avec amertume.

— Il est certain que Fabrice est un égoïste et qu'il nous lâchera sans hésiter, le jour où il pourra se passer de nous... — Mais, qu'y faire?... — Avez-vous autre chose en vue pour un prochain avenir?

— Hélas, non!... — Nous vivons d'expédients... — Il faudrait mettre la main sur une combinaison hardie, qui nous enrichirait d'un seul coup.

— Je la cherche depuis longtemps... — fit René avec un sourire.

— La trouverez-vous?

— Je crois qu'elle est trouvée.

— Et c'est?...

— Je vous le dirai quand j'aurai la certitude que je ne fais pas fausse route... — Jusque-là je resterai muet! — Avez-vous préparé le réactif que je vous ai demandé il y a trois jours?...

— Oui.

— J'en ai besoin aujourd'hui même.

— Pour mener à bien la combinaison dont il s'agit ?

— Peut-être.

— Je vais vous le donner.

En prononçant ces paroles Frantz Rittner quitta son siège, s'approcha de la muraille et décrocha un tableau signé : *Boucher*, représentant de vieux satyres et de jeunes nymphes dialoguant sur des pelouses avec un entrain fort réaliste.

Frantz Rittner aimait les scènes galantes.

XXXVI

Derrière le tableau se trouvait un placard fermé par une serrure à combinaisons.

Le docteur ouvrit ce placard, et René Jancelyn put voir sur des rayons toute une collection de bocaux de diverses grandeurs et de fioles de toutes les formes, bouchés à l'émeri, étiquetés avec un grand soin et rangés par ordre de taille.

Ces nombreux récipients, ainsi soustraits aux regards, renfermaient des produits chimiques et des substances végétales parmi lesquels les narcotiques et les poisons se trouvaient en majorité.

Dans quel but le docteur était-il en possession de cette riche variété de toxiques ?

Nous le saurons certainement.

Le propriétaire de la maison de santé prit une fiole sur l'un des rayons et la tendit à son visiteur.

— Voici ce qu'il vous faut, — dit-il, — je vous préviens que ce réactif est d'une grande puissance et demande à être employé avec précaution.

— Merci, — répliqua René, en serrant la fiole dans une des poches de son pardessus ; — d'ici à peu de jours vous connaîtrez le résultat de mes opérations.

Par l'entretien qui précède nos lecteurs ont appris qu'ils se trouvaient en présence de deux coquins de la pire espèce, — l'un faussaire émérite ; l'autre, habile médecin et chimiste de premier ordre, faisant de la science une arme pour le crime, et de la maison d'Auteuil une tombe pleine de secrets sinistres.

Fabrice Leclère, le neveu du banquier de New York, complétait cette trinité de bandits.

Nous l'avons vu déjà et nous le verrons encore à l'œuvre.

Ces trois hommes s'étaient associés pour s'enrichir, et tous les moyens d'arriver à la fortune leur semblaient bons, même les plus infâmes et les plus dangereux.

— Où dînez-vous aujourd'hui ? — demanda Rittner à Jancelyn. — Voulez-vous partager mon frugal ordinaire ?

Le jeune homme quitta sa cachette et s'avança vers les deux amies. (Page 163.)

— Cela m'est impossible, quoique je sache à quoi m'en tenir sur la frugalité de votre table... — Vous êtes un gourmet distingué s'il en fut! Mais j'ai rendez-vous avec Fabrice, à sept heures, chez Brébant.

— Je vous y rejoindrai. — Fabrice nous racontera comment est mort le condamné de Melun. — Ce sera plein d'intérêt.

— A ce soir alors,..

— A ce soir...

Les deux hommes échangèrent une poignée de main. — René sortit du pa-

villon, traversa le parc, le chemin de ronde, et monta dans un coupé de régie qui l'attendait rue Raffet, à la porte de la maison.

— Où allons-nous, bourgeois? — demanda le cocher.

— Boulevard des Italiens, et du train... — trois francs de pourboire.

Le cocher fouetta son cheval qui partit au grand trot.

*
* *

Retournons à Saint-Mandé.

En voyant à l'improviste Georges Vernier dans l'encadrement de la fenêtre qui donnait sur le jardin du pensionnat, Edmée avait sentit son cœur s'arrêter, puis, sans transition, battre à coups rapides, et sa rougeur soudaine était venue déceler son trouble.

La jeune fille aimait comme on aime à seize ans, d'une façon irréfléchie et par besoin d'aimer...

Elle avait donné son âme à cet homme qu'elle entrevoyait de loin en loin à une fenêtre, sans lui avoir jamais parlé, sans même savoir son nom.

Cet absurde petit roman, bien simple, mais bien dangereux si Georges n'eût pas été le plus loyal des amoureux, était très naturel au fond et presque inévitable dans la situation d'Edmée, qui n'avait pas eu de mère auprès d'elle pour la guider et la mettre en garde contre les périlleuses aventures de la vie.

Presque enfant encore et tout émue d'avoir déjà un secret d'amour, elle s'était confiée à Marthe, une enfant aussi quoique plus âgée d'un an, et Marthe heureuse et fière de se voir élevée par son amie à la dignité de confidente, s'était empressée de bâtir un château splendide au pays du Tendre sur des fondations si frêles.

Un semblable incident ne venait-il pas rompre d'une manière délicieuse l'insupportable monotonie de la vie de pension?

Rieuse et folle, très candide, mais pleine d'imagination, Marthe, ne pensant point à mal, entrevoyait dans l'avenir une foule de péripéties plus attrayantes les unes que les autres pour son cerveau de gamine romanesque.

Elle rêvait correspondance clandestine, rendez-vous mystérieux dans le parc où le jeune homme descendrait à l'aide d'une échelle de corde, enlèvement nocturne au nez des sous-maîtresses, chaise de poste fuyant sur les grandes routes au galop de quatre chevaux, et mariage final, bien entendu!...

Que d'ingénues ont rêvé cela!...

Georges, d'une nature plus sérieuse, et surtout plus sérieusement épris, comprenait que cet amour ne pouvait conserver indéfiniment ces allures enfantines; mais, étant données les circonstances que nous connaissons, il n'avait su jusqu'alors comment le faire passer du domaine du rêve dans celui de la réalité.

L'occasion souhaitée se présentait peut-être.

— Aujourd'hui, — se dit-il quand les pensionnaires eurent disparu, — aujourd'hui, pour la première fois, je lui parlerai... — Dans cette promenade au bois de Vincennes, le hasard et l'amour me fourniront un moyen de m'approcher d'elle... — J'oserai lui demander qui elle est... — Je saurai ce que je dois espérer ou craindre...

Toujours immobile à la fenêtre, les yeux fixés sur le jardin désert, il se disait ces choses quand un coup frappé discrètement à sa porte le tira de sa rêverie.

Il alla ouvrir.

Madame Vernier se présenta, souriante.

— Déjà levé! — s'écria-t-elle.

— Et depuis longtemps, bonne mère... — Comment va notre cher convalescent?

— Très bien... presque trop bien, dans ce sens qu'il ne se souvient pas assez d'avoir été malade... Il veut se lever... il a résolu de faire un tour de promenade, et je viens te demander si tu n'y trouves aucun inconvénient.

— Allons auprès de lui... — répondit Georges. — Je jugerai si la chose est possible et raisonnable, et en tout cas je l'accompagnerai dehors.

La mère et le fils entrèrent ensemble dans la chambre de l'architecte, qu'ils trouvèrent assis sur son lit, un pied chaussé, l'autre nu, le visage reposé, les yeux brillants, le sourire aux lèvres.

— Tu vois, — dit-il, — je me lève...

— Je le vois, mon bon père, mais je ne suis pas sûr de l'approuver... — Ne préjugez-vous pas trop de vos forces?

— Attends un peu!...

Et M. Vernier, descendant tout à fait du lit, se mit à parcourir la chambre à grands pas.

— Eh! eh! — reprit-il. — Qu'en dis-tu?... Suis-je assez gaillard?...

— Tout va le mieux du monde! — répliqua Georges enchanté.

— Le docteur me permet de sortir?...

— Le docteur vous l'ordonnerait au besoin. — Un exercice modéré ne peut que vous faire du bien, mais il faudra vous habiller chaudement...

— C'est entendu.

M. Vernier fit sa toilette en quelques minutes, revêtit un paletot de drap moutonné épais et chaud comme une fourrure, prit sa canne et son chapeau et dit :

— Me voilà prêt.

— Je vous accompagne, — répliqua Georges. — Partons...

— Bravo! Nous allons faire une charmante promenade! — Surveille Victoire pendant notre absence, bonne Henriette! qu'elle soigne le déjeuner et mette les petits plats dans les grands! Songe que Georges et moi nous aurons en rentrant une faim de loup!...

— Sois tranquille, vous déjeunerez bien.

L'architecte s'empara du bras de son fils, non pour se soutenir mais par un sentiment de tendresse, et tous les deux quittèrent la maison.

— Où allons-nous? — demanda le jeune homme.

— Passons d'abord à la gare, nous y prendrons un journal.

— Ah çà, père, est-ce que vous ne détestez plus les journaux?... — fit Georges en riant.

— Si, parbleu, toujours! mais ce malheureux condamné de Melun m'intéresse... Je suis avide de nouveaux renseignements...

— Vous n'en aurez aucun ce matin, — interrompit Georges. — L'exécution a dû avoir lieu aujourd'hui au point du jour : les journaux n'en rendront compte que ce soir, en admettant qu'ils s'en occupent.

— Je donnerais quelque chose, — reprit l'architecte, pour savoir si l'homme de Millerie et le pauvre diable qui vient de mourir étaient le même personnage.

— Que vous importe cela?

— Oh! mon Dieu, curiosité pure... Voilà tout.

La matinée était fraîche, un peu trop même pour un convalescent.

Après une heure de promenade le docteur ramena son père à la villa, et l'on ne tarda pas à s'asseoir en face d'un déjeuner confortable.

. . . . . .

Edmée s'était bien rendu compte de l'intention de Marthe lorsque cette dernière avait dit au moment de quitter le jardin :

— Le temps sera superbe tantôt pour la promenade au bois de Vincennes !

Elle savait que cette phrase, lancée tout haut par son amie, s'adressait au jeune homme de la maison voisine, et renfermait une indication très claire dont ce dernier ne manquerait point de faire son profit.

Elle pardonnait à Marthe cet avis indiscret, peut-être même en éprouvait-elle au fond une sorte de vague gratitude, mais elle appréhendait instinctivement la minute redoutable où il lui faudrait payer de sa personne, écouter et répondre, car elle ne doutait point que le jeune inconnu ne profitât de la promenade pour se rapprocher d'elle et pour lui adresser la parole.

Que lui dirait-il? — Débuterait-il par un aveu ?...

Edmée, en se posant ces questions, sentit courir sur son épiderme une sorte de petit frisson qui n'était pas sans charme...

XXXVII

Marthe et Edmée se trouvaient l'une à côté de l'autre sur les bancs des cours qu'elles suivaient ensemble.

Le degré d'instruction les rapprochait comme l'amitié.

Toutes les deux, ce matin-là, étaient singulièrement distraites et chuchotaient à voix basse en ayant l'air de travailler.

— Nous le verrons à la promenade... — disait Marthe à Edmée.

— Tu crois?

— Je fais mieux que le croire, j'en suis parfaitement sûre... et toi aussi d'ailleurs; — il a très bien entendu mes paroles, et son regard m'a répondu qu'il les avait très bien comprises...

— Tu as tort d'être si hardie... — fit Edmée sans conviction.

Marthe haussa légèrement ses jolies épaules et répondit :

— Pourquoi donc? — Voyons, sois franche, ma chérie !... Est-ce que tu ne seras pas heureuse de le voir encore aujourd'hui... de le sentir auprès de toi... de lui parler peut-être ?

— Lui parler ! — répéta la jeune fille avec un peu d'effroi.

— J'ai dit : *peut-être*, — répliqua Marthe. — D'ailleurs, vous ne pouvez passer votre vie à soupirer aux étoiles et à vous regarder par la fenêtre une fois tous les quinze jours... — Est-ce vrai?

— Il me semble que c'est vrai...

— Il est indispensable que vous fassiez un peu plus amplement connaissance — poursuivit Marthe, — et que vous vous donniez l'un à l'autre quelques renseignements l'un sur l'autre... — Est-ce encore vrai?

— C'est toujours vrai.

— Que sait de toi ce jeune homme?... — Rien sans doute, sinon que tu es très jolie, ce qui saute aux yeux. — Que sais-tu de lui? Fort peu de chose.

— Je sais du moins qu'il s'appelle Georges !... — fit vivement Edmée. — Nous avons entendu cette bonne dame, qui doit être sa mère, le nommer de cette façon.

— La belle avance! — Lui aussi, à moins d'être sourd, connaît ton nom d'Edmée, car tout le temps des récréations je t'appelle dans le jardin. — Vous êtes logés à la même enseigne, mais c'est insuffisant, et vous pourriez vous donner vos petits noms pendant dix années sans être sûrs de vous marier ensuite.

— Tu as raison...

— Patience donc, et à tantôt...

— Si nous connaissions au moins la profession de M. Georges... — reprit Edmée.

— Je la connais depuis ce matin... — dit Marthe triomphante, — j'ai questionné la femme du jardinier... Elle m'a répondu : *C'est un brave homme... il est très savant... il est médecin, et il n'habite point Paris.*

— Voilà tout?

— Oui, tout absolument.

— Être médecin, — dit Edmée, — c'est suivre une carrière libérale, et la plus

belle de toutes!... Se consacrer au soulagement, à la guérison des souffrances, il n'y a rien au-dessus de cela. — J'aimerais mieux un colonel, ou même un lieutenant, ma chérie, — répliqua Marthe, mais je ne fais pas du tout fi d'un médecin...

— Un peu de silence, s'il vous plaît, mademoiselle Marthe! — dit une sous-maîtresse d'un ton impérieux. — J'adresse la même requête à mademoiselle Edmée! Vous causerez à la promenade, mesdemoiselles... à moins que votre intempérance de langue ne vous fasse priver de sortie.

Les deux jeunes filles, très effrayées par cette menace dont la réalisation couperait court au plus joli chapitre du roman commencé, baissèrent les yeux et se turent.

Dans la maison voisine le déjeuner de famille était presque fini.

L'architecte avait savouré son café et dégusté le contenu d'un tout petit verre de vieille eau-de-vie, malgré la défense presque formelle de son fils.

Georges tira sa montre. — Elle marquait midi trois quarts.

— Tu sembles préoccupé, mon enfant?... — lui demanda madame Vernier.

— En effet, mère, je le suis un peu.

— Pourquoi?

— J'aurais dû visiter ce matin des clients à Melun, et je ne pourrai le faire que ce soir.

— Nous quitteras-tu donc aujourd'hui? — demanda l'architecte.

— Il le faut, mon père... — Le devoir professionnel me l'ordonne... — Complètement rassuré sur votre compte, je n'ai pas le droit d'oublier que d'autres réclament mes soins...

Georges venait, sinon de mentir, au moins d'altérer la vérité, pour la première fois peut-être de sa vie.

Sa visible préoccupation ne se rattachait que d'une façon très indirecte à l'exercice du devoir professionnel.

Il pensait à Edmée, à l'heure probable de la promenade au bois, et il était impatient de sortir.

— Je vais voir à Vincennes un de mes amis, un chirurgien militaire, — dit-il en se levant. Je viendrai vous embrasser avant mon départ.

— Au moins tu dîneras avec nous?... — demanda tristement Robert Vernier.

— Non, mon père... cela me mènerait trop tard... — J'irai à pied jusqu'à Charenton prendre le train qui passe à cinq heures.

— Liberté complète, cher enfant... Tout ce que tu fais est bien fait.

Georges prit son chapeau et sortit.

Il gagna rapidement la grande rue, tourna à gauche et passa devant l'entrée principale du pensionnat.

Une heure sonnait.

— Sont-elles déjà parties? — se demanda le jeune homme en interrogeant du regard la porte fermée.

En ce moment s'éleva dans l'intérieur un bruit de voix qui répondit catégoriquement et négativement à la question qu'il s'adressait.

Les jeunes filles causaient et riaient dans le jardin en attendant le signal de la promenade.

Il ralentit sa marche, mais ne s'arrêta point et se dit :

— Quel chemin prendront-elles?

Arrivé à un coude de la rue, près de l'église, il se retourna.

La porte bâtarde du pensionnat venait de s'ouvrir pour laisser passer des servantes chargées de corbeilles de provisions destinées à un lunch champêtre.

Elles prirent sur leur droite, montant la grande rue de Saint-Mandé.

— Voilà les avant-postes... — pensa Georges. — Il est certain que, là où s'arrêteront ces filles, les pensionnaires devront se réunir... — Je ne ferai pas fausse route.

Et il se mit à suivre les servantes.

De temps à autre il se retournait de nouveau.

Rien n'apparaissait derrière lui.

Les deux femmes, laissant à gauche la porte de Saint-Mandé, prirent à droite et suivirent l'avenue Saint-Marie, que Georges avait longée la veille pour venir chez son père.

Arrivées au bois de Vincennes, elles gagnèrent les rives du lac qui fait face à la porte Daumesnil et déposèrent leurs corbeilles sous l'un des groupes de grands arbres disséminés sur les pelouses.

Georges se dirigea vers une allée couverte déjà touffue, et s'assit sur un banc, à cent pas environ de l'endroit où les servantes avaient fait halte.

Pour les meilleures raisons du monde, le bois de Vincennes ne peut-être, comme le bois de Boulogne, le lieu de rendez-vous du *high life* parisien.

Séparé des grandes voies du Paris élégant et viveur par un quartier populeux où chaque maison est une ruche de travailleurs courageux et infatigables les routes et les rues qui y conduisent n'offrent rien d'attrayant aux amateurs du luxe à outrance ; aussi (sauf le dimanche) n'est-il habituellement fréquenté que par quelques flâneurs échappés de Saint-Mandé, du Bel-Air, de Vincennes, et par les pensionnats qui fourmillent à Saint-Mandé, Vincennes Charenton, Joinville, Gravelle, Saint-Maur, etc.

De loin en loin on rencontre un promeneur solitaire qui semble s'être égaré au milieu de ce parc immense.

Georges était heureux du silence et de la solitude presque complète qui l'entouraient.

Edmée — (si elle se détachait des groupes de ses compagnes pour se pro-

mener à part avec Marthe) — suivrait certainement l'allée ombreuse où il s'était placé et, par conséquent, le trouverait sur son passsage.

La stratégie amoureuse du jeune homme devait, selon toute vraisemblance, être couronnée de succès.

Incessamment il interrogeait du regard la route de l'avenue Sainte-Marie, espérant y voir paraître les vedettes du bataillon féminin qu'il attendait avec impatience.

La route et l'avenue restaient désertes.

Enfin, loin, bien loin — (les petites marchant en tête) — un peloton de lutins roses, babillant à qui mieux mieux, déroula ses files animées qui soulevèrent la poussière du chemin.

Les moyennes suivaient, puis les grandes.

Cinq minutes s'écoulèrent, et les pieds menus de cent cinquante pensionnaires foulèrent le gazon des pelouses.

Les rangs se rompirent après quelques paroles de la directrice recommandant aux sous-maîtresses de veiller à ce que les élèves ne s'éloignassent pas trop du centre.

L'état-major de l'institution s'installa sous les grands arbres, sur des pliants apportés *ad hoc,* et se mit à exécuter divers travaux d'aiguille ou de tapisserie, tout en surveillant du coin de l'œil les pensionnaires éparses ou réunies par petits groupes, dont les jeux avaient déjà commencé...

Edmée et Marthe ne se quittaient pas. — La même pensée les absorbait toutes les deux.

Où était Georges ?

Et leurs grands yeux quêteurs interrogeaient en vain toutes les avenues, tous les sentiers...

XXXVIII

En voyant les pensionnaires envahir la pelouse, Georges s'était dissimulé derrière un massif de verdure où il se trouvait à l'abri des regards, et cette précaution nous explique pourquoi les deux amies le cherchaient en vain.

— Ne viendra-t-il pas? — murmura tristement Edmée.

— Un peu de patience, donc ! répondit Marthe.

— Nous sommes sans doute arrivées les premières...

— A moins qu'il ne nous guette du fond de quelque allée où il s'est caché par prudence...

— J'ai regardé partout.

— Moi aussi... — fit Marthe avec un soupir.

Il se dirigea rapidement vers Saint-Mandé, emportant plus de bonheur que son âme ne pouvait en contenir. (Page 166.)

Chose singulière ! l'agitation de Marthe était aussi grande et plus visible peut-être que celle d'Edmée, et cependant la jeune fille ne pensait à Georges que pour son amie ; mais elle prenait tellement au sérieux son rôle de confidente, elle s'intéressait si fort aux péripéties du roman où elle jouait un rôle secondaire que l'absence du héros de ce roman lui causait une déception cuisante.

Les deux pensionnaires, abritées contre le soleil par de larges chapeaux de jardin ornés d'un bouquet de fleurs des champs et de longs rubans bleus flottants, allaient et venaient sur les gazons, préoccupées, anxieuses, désappointées surtout.

Georges, de sa retraite, les contemplait avec ivresse.

Il avait vu de loin leurs regards errants de tous côtés.

Il était sûr qu'elles pensaient à lui, qu'elles parlaient de lui.

Il résolut de se montrer et, quittant son asile, il fit quelques pas dans l'allée couverte en se donnant de son mieux l'allure distraite d'un promeneur nonchalant.

Marthe l'aperçut, tressaillit, lui fit de la main un léger signe mystérieux; mais, ménageant un petit coup de théâtre, elle ne communiqua point sa découverte à Edmée.

Certain que sa présence était connue, le jeune homme disparut de nouveau.

La jolie confidente s'assura que les sous-maîtresses s'absorbaient dans leurs travaux d'aiguille ou causaient à voix basse. — La directrice avait le dos tourné et lisait. — Les jeux des petites et des moyennes allaient leur train, accompagnés de cris joyeux ou d'éclats de rire. — Les grandes se promenaient deux par deux, avec la gravité de jeunes personnes bien élevées qu'on peut d'un jour à l'autre demander en mariage.

Marthe prit le bras d'Edmée.

— Viens avec moi, — lui dit-elle.

— Où me mènes-tu ?

— Dans cette allée.

— Pourquoi cette allée plutôt qu'une autre ?

— Une idée à moi.

— Est-ce qu'il y est ? — fit Edmée déjà bien émue.

— Je n'en sais rien, mais c'est possible.

— Je suis tremblante.

— A quel propos?...

— Songe donc! S'il est là, et si nous allons le retrouver, il me semble que ce sera très mal...

— Quelle folie !... — Me crois-tu capable de te conseiller une action peu convenable?...

— Non, mais...

— Mais, quoi ?...

— Avoue que tu as vu M. Georges et que tu me conduis près de lui...

— Et quand cela serait ? — M. Georges, nous en sommes sûres, est un honnête jeune homme, un médecin du plus grand mérite — (la femme du jardinier le sait parce que personne ne l'ignore...) Cet honnête jeune homme est passionnément épris de toi, et il ne t'est point indifférent... — Il brûle du désir de te parler, ayant beaucoup de choses à te dire.... — De ton côté, tu as plusieurs questions très sérieuses à lui adresser... — Vous êtes sur un terrain favorable, à l'abri des regards indiscrets... N'est-il pas naturel que vous échangiez quelques mots?

— Tu crois que c'est naturel ?

— Je l'affirme... — Rien de plus innocent que cette rencontre... D'ailleurs ma présence justifie tout...

En disant ce qui précède avec une extrême chaleur et une conviction absolue, Marthe entraînait doucement vers l'allée couverte Edmée qui ne résistait point.

Elles y pénétrèrent ensemble.

A dix pas de l'endroit où Georges attendait sous son rideau de verdure, Marthe s'arrêta.

Le jeune homme quitta sa cachette et s'avança vers les deux amies. — Il était d'une pâleur effrayante.

Edmée, quoiqu'elle s'attendît presque à cette apparition, ne put retenir un léger cri et serra fortement le bras de sa compagne.

Georges salua.

— Vous ici, monsieur !... — fit Marthe avec une expression d'étonnement qui promettait pour l'avenir une comédienne d'une jolie force. — Quelle singulière rencontre ! — Nous étions certes bien loin de nous attendre à ce prodigieux hasard !...

— Un hasard en effet, mademoiselle... — balbutia le jeune homme... — Mais je le bénis !... — Je passais...

— Ah, vous passiez ! — répéta Marthe avec un petit rire innocemment moqueur. — Comme on a raison d'affirmer que les montagnes seules ne se rencontrent pas !

En entendant pour la première fois la voix de Georges, cette voix douce et grave quoique bien tremblante en ce moment, Edmée avait tressailli de tout son corps. — Il lui sembla que le vide se faisait autour d'elle, que le sol manquait sous ses pieds, et elle tendit les bras en avant comme pour chercher un point d'appui.

L'une de ses mains rencontra celle de Georges.

La commotion fut violente et délicieuse.

Du contact imprévu de ces mains brûlantes se dégagea une étincelle électrique qui fondit à la fois ces deux jeunes cœurs.

Edmée chancela. — Marthe fut obligée de la soutenir.

Georges ne pouvait guère ne pas comprendre ce qui se passait dans l'âme et dans l'être entier de sa bien-aimée.

Il secoua l'espèce de torpeur magnétique par laquelle il se sentait envahir et, s'adressant à Edmée, il murmura avec un trouble profond, avec une émotion immense :

— Non, mademoiselle, le hasard, et vous le savez comme moi, n'est pour rien dans cette rencontre...

« Je suis ici parce que vous deviez y venir, et, si court que puisse être le moment de notre réunion, il décidera de toute ma vie...

Edmée leva ses grands yeux limpides sur Georges enivré, qui continua :

— Ce moment, je l'attendais... je le désirais avec ardeur, tout en le redoutant, comme on désire et comme on redoute un arrêt sans appel qui peut faire de vous le plus heureux ou le plus désespéré des hommes... — Je me nomme Georges Vernier... — Je possède de bons parents entourés de l'estime universelle... — J'ai une carrière honorable que je suis avec ardeur et où il m'est permis d'espérer des succès... — Mes ressources matérielles sont suffisantes pour que rien ne manque à celle qui deviendra ma compagne... Je vous aime d'un amour loyal, infini, digne de vous... Mon plus ardent désir, ma plus chère ambition sont de vous nommer ma femme... — A votre tour, parlez-moi franchement... — Vous sera-t-il possible de m'aimer un jour?

— Bravo ! — pensa Marthe enchantée. — Voilà ce qui peut s'appeler une déclaration bien en forme, et une demande en mariage formulée dans toutes les règles...

Georges sollicitait un aveu...

La pauvre Edmée était bien incapable de prononcer deux paroles... — Elle aurait voulu parler, mais les mots ne pouvaient s'échapper de son gosier serré et de ses lèvres tremblantes.

Pour toute réponse sa petite main serra faiblement celle du jeune homme, et nous affirmons qu'aucune phrase n'aurait dépassé l'éloquence muette de cette pression chaste et presque imperceptible...

L'accord parfait régnait à coup sûr entre deux êtres charmants !...

Les minutes passaient.

D'un instant à l'autre les sous-maîtresses pouvaient interrompre le tête-à-tête à trois.

Georges résolut de mettre à profit, pour éclairer ses doutes, les trop courts instants qui lui restaient peut-être.

— Chère, bien chère Edmée, murmura-t-il, — un mot... une question... — Quel est le nom de votre famille?...

— Delarivière... — répliqua la jeune fille d'une voix faible comme un souffle.

— Votre père n'est-il pas banquier?...

— Oui.

— N'habite-t-il pas habituellement l'Amérique?

— New York, oui...

— Comment s'appelle madame votre mère?

— Jeanne...

— Elle est blonde comme vous et vous ressemble beaucoup?

— On l'affirme et je voudrais le croire, car elle me paraît plus belle que tout au monde.

— N'attendez-vous pas bientôt vos parents ?

— Oui... J'ai reçu ce matin une lettre de ma mère... une lettre datée de Marseille et qui m'annonce sa prochaine arrivée...

— Ah! — s'écria Georges, — plus de doute !... Cette étonnante ressemblance m'avait fait pressentir la vérité... — Après la joie, voici la douleur !

— La douleur ! — répéta la jeune fille avec une expression d'effroi, — pourquoi la douleur?

— Hélas! mademoiselle, votre père est immensément riche...

— Eh bien ?

— Eh bien, sa grande fortune creuse un abîme entre vous et moi...

— Pourquoi donc ?

— Ne le comprenez-vous pas?

— Non, monsieur Georges...

Marthe intervint.

— Je sais que M. Delarivière aime trendrement sa fille... — dit-elle avec chaleur. — Il fera tout pour la rendre heureuse... — D'ailleurs, au temps où nous vivons, la science peut très bien s'allier à la fortune... Le travail supprime les distances, et l'équilibre s'établit entre les millions et la célébrité... Or je suis sûre que vous serez célèbre!...

XXXIX

L'enthousiasme de la jeune Marthe et les phrases pompeuses sortant de sa jolie bouche avaient quelque chose de si piquant que, malgré la gravité de la situation, Edmée et Georges ne purent s'empêcher de sourire.

— Dieu veuille que vous ayez raison, mademoiselle ! — murmura le docteur.

— Elle a raison certainement... — dit la fille du banquier. — Mais cette ressemblance dont vous avez parlé, comment savez-vous qu'elle existe ?...

— J'ai l'honneur de connaître madame votre mère...

Edmée fit un geste d'étonnement.

— Quand donc l'avez-vous vue ?... — reprit-elle.

— Hier... à Melun, où je suis médecin...

— A Melun ! — répéta Edmée avec une stupeur grandissante. — Ma mère est à Melun ?...

— Oui, mademoiselle. — Un malaise passager, dissipé bien vite, grâce au ciel, l'a contrainte à s'arrêter pendant quelques heures dans cette ville, et j'ai été assez heureux pour lui donner des soins couronnés de succès...

— Mon Dieu ! — balbutia la jeune fille épouvantée. — Ma mère, souffrante ! ma mère forcée d'interrompre son voyage! — Mais du moins vous me jurez, monsieur, que ce n'était pas grave?

— Je vous l'affirme, mademoiselle, et j'ajoute que madame Delarivière est entièrement guérie, et pourrait dès demain se remettre en route.

Edmée respira.

— Eh bien, monsieur le docteur, — dit Marthe gaiement, — le premier pas est fait! Vous voilà le médecin de la maison, position excellente et dont vous profiterez d'autant mieux que vous avez une alliée dans la place.

Edmée, quoique l'affirmation de Georges la tranquillisât, allait questionner encore au sujet de sa mère. Elle n'en eut pas le temps.

La voix glapissante d'une sous-maîtresse s'éleva.

— Mademoiselle Marthe, mademoiselle Edmée, où êtes-vous? — criait cette voix.

— Pas bien loin... — répliqua Marthe avec un éclat de rire.

— Revenez, s'il vous plaît...

— Vous le voyez, monsieur Georges, nous ne pouvons rester, — balbutia Edmée. — On nous cherche... on nous appelle...

— Je n'ose vous retenir, mais, je vous en supplie, donnez-moi votre main...

Et le jeune homme appuya ses lèvres sur la petite main frémissante qui se tendait vers lui.

— Je vous aime... — murmura-t-il. — A bientôt...

— A bientôt... — répondit Edmée, qui reprit avec Marthe le chemin de la pelouse où la sous-maîtresse continuait à glapir.

Georges, pendant quelques secondes, les regarda s'éloigner sans se montrer lui-même; puis, quand elles eurent rejoint les groupes, il se dirigea rapidement vers Saint-Mandé, emportant plus de bonheur que son âme ne pouvait en contenir.

Tout en marchant, il se disait :

— Ma résolution est bien prise. — Certain désormais que M. Delarivière est le père d'Edmée, j'irai loyalement à lui, en honnête homme... Je lui dirai que j'aime sa fille et que je me crois aimé d'elle... Je lui demandrai, non de me la donner tout de suite, mais de ne me la point refuser et d'attendre que j'aie fait mes preuves... Si sa réponse est bienveillante, soutenu par un tel espoir je me sens capable d'arriver à tout... Je n'hésiterai plus... Je quitterai Melun pour Paris... Avant deux ans je serai célèbre...

Brusquement, au milieu de ce monologue, Georges se souvint que M. Delarivière lui avait dit la veille qu'il viendrait chercher Edmée le lendemain, afin de la conduire auprès de sa mère...

Or la journée s'avançait déjà, et le banquier n'avait point paru...

Que se passait-il donc?

Le jeune homme s'adressa cette question, et des inquiétudes vagues envahirent son esprit.

Madame Delarivière serait-elle plus souffrante? Une nouvelle crise aurait-

elle déjoué les prévisions qu'il regardait, une heure auparavant, comme des certitudes ?

— A quoi bon me créer des angoisses, me forger des chimères et raisonner dans le vide ?... — se dit le docteur. — A Melun seulement j'aurai la solution de l'énigme... — jusque-là, du courage !

La demie après trois heures sonnait au moment où il franchissait le seuil de la maison paternelle.

— Que t'arrive-t-il, mon enfant ? — lui demanda madame Vernier. — Tu es tout pâle et tu as le visage bouleversé ! !

— Mère ! — répondit-il, — je pressens un malheur...

— Pour toi ?

— Non, mais pour une personne qui tient dans mes affections sa place après vous et mon père... immédiatement après...

— Que veux-tu dire? De qui parles-tu ?

— De la mère de celle que j'aime...

— Je ne puis te comprendre, mais tu m'épouvantes ! Cher enfant, explique-toi mieux !...

— J'ai laissé à Melun, en pleine voie de guérison, une malade qui se nomme madame Delarivière et dont j'adore la fille... — Eh bien, je ne sais quoi me dit que mon absence a été fatale à cette pauvre femme...

— Calme-toi, mon enfant, ton angoisse sans doute n'a point de raison d'être, surtout s'il ne s'agit que d'un pressentiment...

— Je voudrais me calmer, ma mère, je ne peux pas... L'angoisse m'étreint malgré moi... — Si vous saviez ce que je souffre ! — Où est mon père ?...

— Au jardin.

— Je vais l'embrasser et je pars.

L'architecte, tout à fait gaillard, lisait sous une tonnelle de vigne vierge dont le feuillage naissant laissait filtrer les rayons obliques du soleil.

Georges couvrit de baisers sa bonne figure toute rayonnante de tendresse, pressa contre son cœur sa mère qui lui recommandait de nouveau le calme, et prit au pas gymnastique la route de Charenton.

Il était quatre heures trois quarts à l'horloge du chemin de fer quand il entra dans la gare.

Le bureau de distribution des billets venait de s'ouvrir. — Il demanda un ticket pour Melun, et il attendit.

Le train venant de Paris siffla, puis stoppa.

Georges monta dans un compartiment de première classe ; une heure après il arrivait à Melun, la tête en feu, l'âme bouleversée.

— J'irai plus vite que l'omnibus... — se dit-il en donnant son billet au contrôleur. — D'ailleurs j'ai besoin de mouvement...

Et il se dirigea à pied vers la ville.

Il ne marchait pas, il courait. — La sueur ruisselait sur son front.

En un temps fabuleusement court il atteignit la place Saint-Jean et l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Sans s'arrêter au rez-de-chaussée, où d'ailleurs il ne rencontra personne, il gravit l'escalier jusqu'au second étage et frappa doucement à la porte de la chambre n° 8 qu'occupait madame Delarivière.

Cette porte ne s'ouvrant pas, au bout d'une seconde il frappa de nouveau.

Tout demeura silencieux.

Alors, ne pouvant commander à son impatience, il saisit le bouton de la serrure et fit jouer le pène.

La porte tourna sur ses gonds. — Georges, usant de ses privilèges de médecin, franchit le seuil.

La chambre était vide, les fenêtres closes, les rideaux tirés, le lit correctement fait et recouvert de la courte-pointe de cretonne. — Même solitude absolue dans la pièce voisine. — Pas un de ces menus objets qui témoignent par leur présence que les locataires sont absents, mais qu'ils doivent revenir.

Georges pâlit et frissonna.

— Partis !... — balbutia-t-il. — Partis !... Cela semble impossible, et pourtant cela est !... — Qu'est-il donc arrivé?

Il s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier comme une trombe et fit irruption dans la salle commune de l'hôtel.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! — Cette salle, qui la veille regorgeait de monde, ne possédait pas même sa clientèle accoutumée de joueurs de bezigue et de buveurs d'absinthe.

Madame Loriol trônait toute seule derrière son comptoir, une plume à la main, relevant des chiffres et se complaisant dans d'interminables additions qui témoignaient des grosses recettes encaissées grâce à l'exécution du condamné mystérieux.

Au bruit que fit Georges en entrant, la bonne dame releva la tête, posa sa plume et ébaucha un sourire.

— Ah! c'est vous, docteur ! — dit-elle avec un salut affectueux. — Vous arrivez bien à propos... — J'allais envoyer chez vous...

— Chez moi ? — répéta Georges. — Pourquoi faire ?...

— Pour vous remettre cette lettre...

Et madame Loriol tendit au jeune homme une large enveloppe grise qu'elle prit dans une case de son comptoir.

Georges la reçut d'une main tremblante et la regarda. — Elle portait pour suscription ces mots : *M. le docteur Vernier* et venait du père d'Edmée; le doute à cet égard paraissait impossible.

Cette lettre apprendrait sans doute à Georges ce qu'il voulait savoir, et pourtant il ne se sentait plus le courage de l'interroger, tant la sensation du malheur

Je vous en conjure, Mme Loriol, abrégez mes angoisses !... Encore une fois que s'est-il passé? (Page 170.)

prochain passait chez lui à l'état aigu, et il restait muet, immobile, les yeux fixés sur l'écriture longue et régulière du banquier.

— Qu'avez-vous donc, docteur? — lui demanda madame Loriol, étonnée de cette attitude.

— Rien... — répondit-il, — je n'ai rien... — et il ouvrit fièvreusement l'enveloppe.

Elle renfermait un billet de banque de mille francs ; mais pas une ligne, pas un mot, pas un adieu, pas un souvenir, n'accompagnaient ce billet de banque...

XL

Jamais déception ne fut plus cruelle. — Georges ne pouvait en croire ses yeux.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-il, — que s'est-il donc passé ?

— Comment, ce qui s'est passé ? — répéta madame Loriol. — Mais c'est vrai, au fait, vous n'étiez pas ici ce matin...

— Non... j'étais à Saint-Mandé, près de mon père souffrant.

— Ah ! docteur, alors je comprends...

— Mais, moi, je ne comprends pas!... — Au nom du ciel, madame Loriol, ne me faites point languir !... Expliquez-moi tout ! Ce voyageur qui est descendu hier matin dans votre hôtel avec sa femme... Cette malade que j'ai soignée... que j'avais sauvée... Que sont-ils devenus ?...

— Ils sont partis...

— Partis ! !

— Oui, et c'est le mari de la dame qui m'a donné cette lettre pour vous.

— Mais pourquoi ce brusque départ dans l'état de faiblesse où devait se trouver la convalescente ?

— Ah ! docteur, la pauvre dame ! Il eût mieux valu pour elle qu'elle ne mît jamais les pieds à Melun et dans ma maison... — Même ça pourra me nuire auprès de mes clients, quoiqu'il n'y ait pas de ma faute...

— Vous nuire?

— Hélas !...

— Je vous en conjure, madame Loriol, abrégez mes angoisses?... Vous voyez que je souffre... j'ai besoin de savoir... — Encore une fois que s'est-il passé ?

— Une chose terrible, docteur !

Georges frémissait d'impatience. — Il lui semblait que son crâne allait éclater, — il crispait ses mains convulsivement, et ses ongles entraient dans sa chair.

— Vous me demandez pourquoi ce voyageur est parti ? — continua la maîtresse du *Grand-Cerf*... Eh bien, c'est pour conduire sa malheureuse femme à Paris chez le docteur Blanche, ou dans quelque autre endroit du même genre.

— A Paris ?... chez le docteur Blanche ?... — répéta le jeune homme qui se croyait mal éveillé, tant ce qu'il entendait lui paraissait absurde et invraisemblable.

— Oui, monsieur Georges, car la pauvre dame est folle...

— Folle ! — s'écria le médecin avec une indicible terreur. — Est-ce vrai, ce que vous me dites, madame Loriol?... Est-ce possible ?...

— Ce n'est que trop vrai... folle à lier!...

Le docteur, anéanti par ce coup trop rude, tomba sur un siège. — Le chaos se faisait dans son esprit. — Un sanglot s'échappa de sa poitrine. — Cependant il voulait espérer encore.

— Allons... allons... — dit-il d'une voix brisée, — il y a entre nous en ce moment un malentendu, une confusion... A coup sûr nous ne parlons pas de la même personne !... — Du calme, madame Loriol, de la réflexion, et nous allons nous entendre... — Vous vous trompez, n'est-ce pas, ou plutôt c'est moi qui me trompe... Il ne s'agit point des voyageurs qui dans votre hôtel occupaient depuis hier les chambres nos 7 et 8 ?...

— Hélas ! je le voudrais, monsieur Georges, puisque vous prenez la chose si fort à cœur... Mais malheureusement je vous dis la vérité pure... — C'est de ces voyageurs qu'il s'agit...

Le jeune homme se leva et se mit à marcher de long en large dans la salle commune avec une agitation terrible.

Madame Loriol, très effarée, le suivait des yeux.

Tout à coup il s'arrêta devant elle.

Il avait le visage pourpre et les yeux injectés de sang.

— Enfin, — demanda-t-il brusquement, — cette folie, cette folie soudaine, n'a pu naître sans motif...

« Qu'était-il arrivé ?

— Je vais vous raconter les choses en détail... Mais calmez-vous... Vous m'épouvantez.

— Je suis calme et je vous écoute.

Georges venait de faire sur lui-même un prodigieux effort ; rien ne trahissait plus la tempête qui grondait en lui.

— Vous savez, docteur, — commença madame Loriol, — que ce matin on a guillotiné sur la place, devant l'hôtel, l'assassin de M. Frédéric Baltus...

Le jeune homme répondit par un signe affirmatif.

— La place était littéralement bondée de monde, — continua l'hôtesse. — Il y avait des curieux partout, aux fenêtres, dans les arbres, sur les toits... — J'étais moi-même montée sur un banc, près de ma porte, afin de mieux voir...

« La voiture cellulaire arrive... — On l'ouvre et le condamné paraît... — Alors on n'entendit plus aucun bruit... — Il se fit sur la place un silence qui donnait froid dans le dos...

« Le condamné, soutenu par le prêtre, monta sur l'échafaud...

« Il embrassa le crucifix, il embrassa le prêtre, puis, après avoir regardé la foule, il dit d'une voix haute et tranquille, qu'il me semble entendre encore et que j'entendrai toute ma vie : *Je meurs innocent !*

« En ce moment, tout à coup, et comme répondant à ces paroles, retentit un cri, un seul, mais si terrible, si effrayant, que les milliers de spectateurs fris-

sonnèrent... Ce cri partait de ma maison... de l'une des chambres où se trouvaient le voyageur et sa femme malade...

« La tête de l'assassin venait de tomber dans le panier...

« Je m'empressai, comme vous pensez bien, de rentrer à l'hôtel ; je montai l'escalier quatre à quatre avec mes servantes, et je courus au n° 8...

« J'ouvris la porte comme un boulet, et je vis au milieu de la chambre la malade étendue sans connaissance, à moitié habillée, ses grands cheveux blonds traînant sur le plancher, et à côté d'elle son mari à deux genoux, se tordant les mains et sanglotant à fendre l'âme.

« A ce moment précis arriva un jeune homme, M. Fabrice Leclère, qui avait passé la nuit dans une petite chambre du troisième étage, et qui s'écria : « Mon oncle !... mon pauvre oncle !... »

Madame Loriol s'interrompit.

Georges, qui l'écoutait avec une attention haletante, demanda :

— Que fit-on alors?

— On prit la chère dame évanouie et on la porta sur son lit...

— Et ensuite?

— Le voyageur disait : — « Un médecin... vite un médecin !... » On courut... — On en ramena trois... Tous ceux de Melun, excepté vous...

— Qu'ont-ils fait?

— Ils ont examiné la malade avec beaucoup d'attention... — Ils ont voulu connaître la cause de l'évanouissement, et ils se sont consultés...

— Puis ils ont saigné cette dame, n'est-ce pas?...

— Non, docteur...

— Au moins ils ont employé sur l'heure de puissants réactifs?

— Pas le moindre... sauf de l'eau fraiche sur les tempes, du vinaigre et de la plume brûlée sous les narines...

— Quoi, cela seulement?

— Oui, docteur...

Georges frappa du pied avec une indicible colère.

— Mais c'est insensé ! — dit-il d'une voix sourde. — Et je n'étais pas là !... — Ainsi, pendant cette crise terrible, ils restaient inactifs, n'essayant rien de sérieux pour rallumer l'étincelle de la vie dans ce corps, de l'intelligence dans cette âme...

— Non, docteur... — Ils la regardaient et se regardaient ensuite avec une mine de mauvais augure...

— Et l'évanouissement durait toujours?

— Il dura près d'une heure... — Enfin la pauvre dame s'agita... — Elle ouvrit ses yeux qui me parurent hagards... — Elle se souleva... — Sa figure était si changée que je ne la reconnaissais point... Elle tendait les bras du côté de la fenêtre ouverte... Son mari et M. Fabrice lui parlèrent... Elle ne les enten-

dait pas... Elle ne les voyait pas... Elle ne voyait personne... — Elle descendit du lit, raide, tout d'une pièce, et se dirigea vers la fenêtre... — On voulut la retenir... Ah! bien oui!... Elle était, dans ce moment-là, plus forte que trois hommes!... — Elle arriva où elle voulait aller, et penchant la tête comme quelqu'un qui écoute, elle dit : — *Entendez-vous ces coups de marteau?... — C'est l'échafaud qu'on dresse... là... sur la place... je le vois. — Un homme y monte... Qui donc? — Il se tourne... C'est son visage... Il parle... C'est sa voix... C'est lui... C'est...* Elle n'acheva pas... Au lieu de sa dernière parole ce fut un long éclat de rire interminable, saccadé, effrayant comme un râle, déchirant comme un sanglot... — Tout le monde avait une sueur froide sur les tempes... Mes dents claquaient. — Les trois médecins se regardèrent de nouveau. — Le plus âgé murmura : *Elle est folle!* et les deux autres approuvèrent.

— Ah! — fit Georges, — tout s'explique pour moi, maintenant! — Réveillée par un bruit étrange, la malheureuse femme aura voulu voir... — Poussée vers la fenêtre par un instinct curieux, elle n'a pu soutenir l'horreur du spectacle qui s'offrait à elle... — L'aspect du condamné, ses dernières paroles, ont produit sur cette nature nerveuse à l'excès, affaiblie d'ailleurs par des crises précédentes, une foudroyante impression... De là l'évanouissement, le transport au cerveau, la folie... — Mais cette folie est-elle inguérissable?...

— Naturellement le pauvre mari se désespérait... — reprit madame Loriol. — Alors les médecins lui ont conseillé de conduire au plus vite sa femme dans une maison d'aliénés où elle recevrait les soins que réclame son état. — Le conseil n'était pas mauvais.

— Un conseil!... — répéta Georges avec amertume. —Voilà tout ce que leur a suggéré leur science!...

— M. Fabrice Leclère, le neveu du voyageur, — un bien brave jeune homme, — affirma qu'il le fallait absolument... — Le mari ne pouvait se résoudre à rien... — Ses larmes tombaient une à une sur les mains de sa femme qui ne les sentait point... — C'était, je vous assure, une scène à briser le cœur...

Georges avait baissé la tête et pleurait.

XLI

— Folle! — répétait le jeune homme avec accablement. — Elle est folle!... C'est affreux! Et je n'étais pas là pour veiller sur elle!... pour la sauver une fois encore!... — Oh! mes pressentiments!... Comme ils avaient raison!...

Après un court instant de silence, Georges releva la tête.

— Ainsi, — demanda-t-il, — M. Delarivière et sa femme ont quitté l'hôtel tout de suite après l'accident?...

— Tout de suite, non, docteur, — répondit madame Loriol. — Ces voyageurs dont j'ignorais le nom, car j'ai manqué au règlement en ne les inscrivant point sur mon livre de police, sont partis vers midi.

— Où allaient-ils ?

— A la gare et de là à Paris. M. Fabrice Leclère disait à son oncle : — « Nous conduirons aujourd'hui même ma pauvre tante dans une maison de santé... »

— Une maison de santé ! Laquelle ?

— Ça, je l'ignore.

— Savez-vous au moins l'adresse de M. Fabrice Leclère ?

— Non, docteur...

Un découragement profond s'empara de Georges.

— Allons, — murmura-t-il, c'est la fatalité qui m'accable !... — Où les rejoindre ? — Comment suivre une trace perdue dans ce grand Paris ?

Mais il se ranima presque aussitôt :

— Non, tout n'est pas désespéré... — reprit-il, — M. Delarivière ira voir sa fille... Par Edmée je saurai dans quel asile se trouve Jeanne... D'ailleurs le neveu, Fabrice Leclère, un Parisien celui-là, doit être connu... — Je découvrirai sa demeure... — Il me conduira près de son oncle... — La science aujourd'hui fait des miracles... — On guérira la pauvre folle, et le bonheur redeviendra possible...

Et Georges, se remettant à espérer, quitta l'hôtel du *Grand-Cerf*, laissant madame Loriol prodigieusement surprise de l'inexplicable émotion que causait au jeune docteur la catastrophe arrivée en son absence à des clients de passage qu'il ne devait jamais revoir sans doute.

— Il a véritablement trop bon cœur, ce cher monsieur, — se dit-elle en forme de conclusion. — Il se fait du mal pour des étrangers, comme si c'étaient ses propres parents ! Ça n'a point de bon sens !

Le récit de la maîtresse d'hôtel à Georges Vernier était l'expression fidèle de la vérité.

Après la déclaration terrifiante des trois médecins, il avait paru nécessaire de prendre une décision immédiate.

Jeanne dont la folie, inoffensive en ce moment, pouvait d'une minute à l'autre devenir furieuse, devait être conduite sans retard dans une maison de santé.

M. Delarivière — on le comprendra facilement — perdait la tête.

A peine remis des angoisses de la veille, il venait de recevoir à l'improviste le coup le plus terrible qui pût l'atteindre.

Si la guérison n'était point possible, si Jeanne demeurait folle, tous les projets d'avenir du malheureux vieillard s'effondraient.

Le mariage de réparation ne pouvant s'accomplir, Edmée restait une bâtarde non reconnue et n'avait même pas le droit de porter le nom de son père.

Quel écroulement après tant d'espérances!

M. Delarivière, sentant son existence brisée, se trouvait sans force pour la lutte contre le malheur. — Il n'avait plus la conscience des choses et s'absorbait dans un muet désespoir.

Mais Fabrice était là, pensant et agissant pour lui.

— Vous avez confiance en moi, mon oncle, n'est-ce pas? — lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, le banquier lui serra la main.

— Alors, — reprit le jeune homme, — laissez-moi faire... abandonnez-vous à moi et reprenez courage... Rien n'est désespéré. — Il existe à Paris des médecins aliénistes de premier ordre... — Nous nous adresserons au plus habile, au plus célèbre, — il rendra la raison à ma chère tante, à votre bien-aimée femme...

— Crois-tu vraiment cela? — balbutia M. Delarivière.

— Sur mon honneur, je le crois...

Une idée soudaine, — que nos lecteurs devinent sans doute et dont ils ne tarderont point à voir l'éclosion complète, — venait de germer dans le cerveau de Fabrice Leclère.

Il prévint de son départ immédiat le petit baron de Landilly et mesdemoiselles Mathilde Jancelyn et Adèle de Civrac, née Greluche. — Il commanda une voiture fermée, régla la dépense de l'hôtel, puis, quelques minutes avant midi, l'oncle, le neveu et la malheureuse Jeanne s'installèrent dans la vieille calèche de louage qui les conduisit à la gare.

Un train arrivait.

Nos trois personnages prirent possession d'un compartiment de première classe que rendit inviolable l'écriteau réglementaire portant ces mots : CAISSE RÉSERVÉE, et le train roula vers Paris...

Jeanne, calme et douce, mais le regard vague, murmurait des mots sans suite accompagnés de gestes bizarres... — Parfois de ses lèvres pâles s'échappait un long soupir, auquel succédait sans transition le rire intermittent des folles...

***

Après le départ de René Jancelyn avec qui, — on s'en souvient peut-être, — il devait dîner le soir chez Brébant, le docteur Frantz Rittner fit disparaître le portefeuille où il avait pris les lettres remises au frère de Mathilde, puis il tira, d'une cachette pratiquée dans le meuble, un mince carnet de chagrin noir qu'il ouvrit, et dont il étudia les feuillets avec une profonde attention.

Sur presque toutes les pages de ce carnet se trouvaient tracés à l'encre rouge, les uns au-dessous des autres, des noms suivis de brèves indications et, au bout des indications, des chiffres.

Rittner lut successivement plusieurs noms qu'il accompagna de commentaires prononcés à demi-voix.

— *Mademoiselle de Rével...* — dit-il d'abord. — Soixante mille francs d'honoraires à toucher pour mes bons soins de toute nature le jour où la pauvre femme s'éteindra... — Ce jour est proche... — La folie augmente d'heure en heure, et la maladie de consomption arrive à son dernier période... — Je n'ai rien à me reprocher... — j'ai fait ce que j'ai pu... j'ai même administré ces remèdes héroïques qui sauvent le malade... quand ils ne l'emportent pas... — Tout cela en vain... — Avant un mois le frère de mademoiselle de Rével prendra le deuil et sera mis en possession de l'héritage qu'il administre déjà légalement... Un héritage de huit cent mille francs!... — Joli denier!... et qui viendra fort à propos, car le bac et les cocottes ont mis le vicomte à sec... — La reconnaissance est bien en règle...

Le docteur tira d'une poche du carnet une feuille de papier timbré qu'il déplia et qui portait ces lignes tracées d'une main ferme :

Je reconnais devoir au docteur Frantz Rittner la somme de soixante mille francs reçue comptant, que je m'engage à lui rendre le 25 *juin* 1874.

VICOMTE HENRI DE RÉVEL.

Paris, le 20 *décembre* 1873. »

— C'est au mieux, et la date de l'échéance concordera merveilleusement avec la date de l'héritage... — bonne valeur, qui sera payée à présentation... sans protêt...

Le docteur remit la reconnaissance dans la poche où il l'avait prise, et poursuivit :

— Soixante mille francs, ce n'est pas trop pour tant de soins et pour tant de risques; mais j'ai toujours été d'avis qu'il ne faut pas égorger les clients... d'ailleurs les petits ruisseaux font les grandes rivières... Pauvre mademoiselle de Rével... Je la regretterai... elle m'était sympathique...

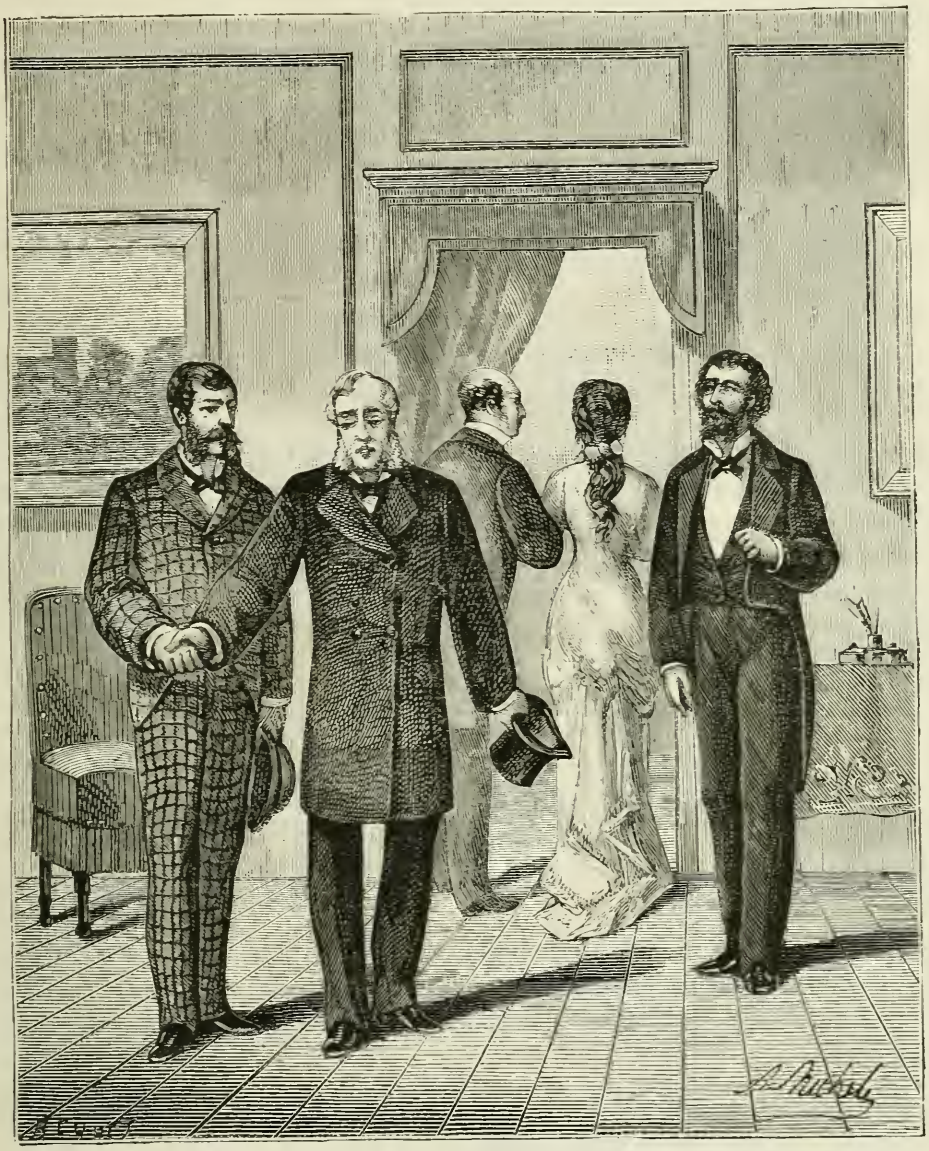
Il reprit :

— *Madeleine Sensier.* — Vingt-cinq mille francs touchés d'avance, et quatre mille francs de pension annuelle... Folle à vingt ans, et pour toujours... C'est triste! il y a des familles cruellement éprouvées.

Rittner sourit.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur une ligne où le nom était remplacé par trois étoiles.

— Ah! — murmura-t-il, — à la bonne heure! parlez-moi de cette cliente!... C'est une fortune! cinq cent mille francs que je toucherai dans six semaines à la liquidation d'un héritage immense... — Et point de risques à courir! — J'ai juré de ne révéler à âme qui vive la folie de cette inconnue et sa présence dans ma maison... — Je garde le secret professionnel... — C'est mon droit et c'est



Fabrice faisait de son mieux pour apaiser la crise de désespoir du banquier. (Page 188.)

mon devoir... On récompense royalement ma discrétion... — Personne n'a rien à voir là-dedans, et les motifs des gens qui me payent ne me regardent pas...

Frantz Rittner continua l'examen des noms et des sommes inscrits sur son étrange mémorandum et, à mesure qu'il avançait dans cet examen, une expression de joie cupide illuminait son visage.

Quand il eut achevé, il prit une plume et une feuille de papier et il aligna,

dans l'ordre où nous allons les reproduire, les initiales, les mots et les chiffres suivants :

V. R. — 60,000
M. S. — 25,000
* * * — 500,000
L. G. — 110,000
X. Y. — 30,000
T. M. — 50,000
L. B. — 5,000
En caisse. — 900,000
Vente de la clientèle. — 50,000
Immeuble. — 300,000

Il tira une barre au-dessous du dernier chiffre, fit l'addition, et s'écria :

— Deux millions cent trente mille francs, dont mes chers associés ne connaîtront jamais l'existence!... Avant quelques mois j'aurai liquidé... avant quelques mois je posséderai, à l'insu de tout le monde, plus de deux millions qui grossiront encore d'ici là, et je mènerai la vie comme je la comprends, large et joyeuse!

Le docteur en était là de son monologue.

Un coup de cloche retentit dans le jardin.

XLII

Frantz Rittner leva la tête et prêta l'oreille.

Un second coup de cloche se fit entendre.

— Une visite... murmura le docteur, — et elle nécessite ma présence au salon d'attente.

Il serra dans le tiroir secret du bureau le carnet de chagrin noir et la feuille de papier sur laquelle il venait d'écrire.

Il sortit de son cabinet dont il ferma la porte à double tour, traversa les deux pièces qui précédaient ce cabinet, descendit l'escalier conduisant au jardin, se dirigea vers le pavillon de gauche, franchit le vestibule et entra dans un salon meublé avec un luxe sévère.

Les rideaux et les portières étaient en velours d'un vert sombre. — La même étoffe garnissait les sièges en poirier noirci.

Deux grands bahuts du seizième siècle, en ébène incrustée d'ivoire, occupaient deux panneaux et montaient presque jusqu'à la corniche.

Un lustre flamand, en cuivre, pendait à la rosace du plafond.

Un tapis de moquette d'un seul ton couvrait le parquet.

Quatre tableaux de vieux maîtres italiens complétaient un ensemble un peu sombre, mais qui ne manquait point de caractère.

Trois personnes se trouvaient dans ce salon : M. Delarivière, Jeanne et Fabrice Leclère.

Le docteur Rittner, en apercevant ce dernier, eut peine à réprimer un mouvement de surprise.

Jeanne, étendue à demi dans un fauteuil, avait l'immobilité d'une figure de cire.

M. Delarivière, assis à côté d'elle, tenait une de ses mains dans les siennes... — Il était mortellement pâle. — Ses yeux rougis n'avaient plus de larmes.

Fabrice, debout derrière ces deux personnages, et le regard tourné vers la porte, attendait l'entrée du docteur dont il prévoyait bien l'étonnement.

A la minute précise où Rittner franchissait le seuil, les regards des deux hommes se croisèrent.

En même temps Fabrice mit un doigt sur ses lèvres.

Ce geste signifiait clairement :

— Silence! Ni un mot ni un signe qui décèlent notre intimité!... — Nous ne nous connaissons pas!... — Nous ne devons pas nous connaître!...

Rittner répondit par un imperceptible tremblement des paupières à cette recommandation muette, et Fabrice fut certain d'avoir été compris.

Le médecin des folles s'inclina.

Fabrice, quittant le second plan, vint se placer à côté de son oncle.

Ce fut à lui que le docteur adressa cette question.

— A quelle cause, monsieur, dois-je attribuer l'honneur de votre présence dans ma maison?...

— A une cause bien douloureuse, monsieur, — répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix. — Nous venons d'être cruellement frappés...

Il étendit la main vers Jeanne, toujours immobile, toujours inerte, et il ajouta :

— Voyez...

— Ainsi, madame?... — demanda le docteur.

— Oui, — répondit Fabrice à cette question inachevée.

— Pauvre femme!... — murmura Frantz d'un air de compassion profonde.

Fabrice poursuivit :

— La juste célébrité que vous avez conquise par le travail et par le succès est connue de tout Paris... — On m'a parlé de votre science et des résultats merveilleux, presque miraculeux, que vous avez souvent obtenus... et nous venons, mon oncle et moi, vous demander vos soins pour une personne qui nous est chère...

M. Delarivière se souleva.

— Oh! oui, bien chère!... — répéta-t-il d'une voix brisée, — plus chère que la vie!...

Et un sanglot mal contenu souleva sa poitrine.

En entendant ces mots : *mon oncle et moi*, prononcés par Fabrice, Rittner tressaillit involontairement, mais d'une façon si légère qu'elle devait passer inaperçue.

Il regarda le jeune homme bien en face.

Sous le choc de ce regard Fabrice demeura impassible.

Rittner alors fixa son attention sur le banquier et l'étudia pendant une seconde.

La douleur avait fait son œuvre. — M. Delarivière, les joues creusées et livides, les yeux caves, la lèvre agitée d'une sorte de tremblement, semblait avoir vieilli de dix ans depuis la veille.

— Oh! oh! — pensa le médecin des folles, — si je devine juste, si mes suppositions sont fondées, Fabrice est encore bien plus malin que je ne croyais!... Il est tout à fait de première force!

Il s'assit à côté de Jeanne et prit une de ses mains, que la jeune femme lui abandonna sans même paraître s'en apercevoir.

Rittner la regarda fixement, pendant près d'une minute, avec cette volonté ferme qui donne une si étrange puissance au magnétiseur.

L'effet attendu se produisit.

Jeanne, obéissant à une pression mystérieuse, tourna lentement la tête, et ses prunelles bleues, sans expression et comme voilées, se fixèrent sur le visage du docteur, mais ne semblèrent point le voir.

Ce fut tout.

Le médecin aliéniste eut beau plonger dans ces prunelles couleur d'azur le courant magnétique, cherchant à pénétrer jusqu'à l'âme par le chemin des yeux, il ne parvint point à déterminer un seul tressaillement du beau masque marmoréen de la jeune femme qui continuait à le regarder d'une façon fixe, mais vague.

— Stupeur absolue!... — murmura Frantz Rittner, puis, jugeant l'expérience suffisante, il s'adressa à Fabrice et lui demanda :

— Depuis quand madame est-elle dans cet état?...

— Depuis ce matin, — répondit le neveu du banquier.

— Et jamais, antérieurement, des symptômes d'aliénation mentale ne s'étaient produits?

Fabrice se tourna vers son oncle.

— Jamais... — murmura M. Delarivière. — C'est la première fois.

Le docteur reprit :

— La folie soudaine a-t-elle été déterminée par quelque violente douleur morale, par l'annonce brusque d'un malheur inattendu?

— Non, monsieur... — répliqua Fabrice.

— Comment, il ne s'est produit ce matin, dans la vie de madame, aucun incident de nature à troubler sa raison ?...

— Pardon, docteur... — Sans le vouloir, et pour ainsi dire à son insu, madame s'est trouvée témoin d'une exécution capitale...

— Une exécution capitale ! — répéta Frantz Rittner étonné. — Et où cela ?...

— A Melun...

Le docteur échangea avec son complice un nouveau coup d'œil qui en disait long, et poursuivit :

— Veuillez, monsieur, me donner quelques renseignements sur la manière dont les faits se sont produits...

Fabrice fit un signe affirmatif et raconta par le menu tout ce que nos lecteurs connaissent déjà, apprenant ainsi au docteur ce que ce dernier ne comptait savoir que quelques heures plus tard, chez Brébant.

Après avoir écouté attentivement ce récit, Rittner demeura pensif pendant cinq ou six secondes.

— Et vous croyez, — demanda-t-il ensuite, — que la seule vue d'une exécution a suffi pour déterminer la folie ?

— Mais, sans doute !... — répliqua Fabrice. — Cela n'est-il pas prouvé par les faits, jusqu'à l'évidence ?... — Le cri terrible poussé par madame et suivi d'un évanouissement, puis d'une crise de délire, a semblé répondre aux trois mots jetés par le condamné à la foule, du haut de l'échafaud : — *Je suis innocent !...* — Je ne comprends guère votre doute.

— Ah ! — s'écria Rittner, — je ne doute pas de la folie, mais de la cause déterminante !

— Cependant... — commença Fabrice.

— Je me demande, — interrompit le docteur, — s'il est possible qu'un spectacle quelconque, — si terrible d'ailleurs que soit ce spectacle, — amène à sa suite de telles perturbations dans le cerveau ?

— Voir tomber la tête d'un homme, — murmura M. Delarivière, — n'est-ce donc pas assez ?

— A mon point de vue, non, monsieur... — répliqua le docteur, qui d'un nouveau regard interrogea Fabrice.

— C'est cependant l'unique cause, je l'affirme... — dit ce dernier.

— Vous le croyez, — poursuivit Rittner, — mais vous êtes certainement dans l'erreur. — Les maladies de l'esprit, comme celles du corps, ont leur logique... — L'épouvante, le dégoût, l'horreur, causés par la vue d'une scène terrifiante, peuvent amener une crise nerveuse, une congestion, une maladie, mais pour déterminer l'aliénation mentale, chez un sujet en pleine possession de ses facultés intellectuelles, il faut autre chose...

— Que voulez-vous dire ? — demanda Fabrice. — Je ne vous comprends pas...

— Ni moi... — appuya le banquier.

— Je m'explique... — Le choc terrible dont les conséquences ont été si désastreuses n'est pas le résultat, selon moi, de la vue seule de l'exécution...

— Et de quoi donc alors ?... — fit le jeune homme. — Que voulez-vous dire?

— Permettez-moi de vous adresser une question, et d'avance pardonnez-moi si cette question vous paraît étrange...

— Faites, monsieur...

— Eh bien, le malheureux dont la tête est tombée ce matin sur l'échafaud ne connaissait-il point madame et n'était-il pas connu d'elle?...

M. Delarivière et Fabrice se regardèrent avec un étonnement plus facile à comprendre qu'à décrire.

XLIII

— Eh! monsieur, — s'écria le banquier, singulièrement choqué d'une question qui lui paraissait à la fois inconvenante et absurde, — comment admettez-vous qu'un condamné à mort soit connu de ma femme? — Quels rapports croyez-vous qu'il puisse exister entre elle et ce misérable? — Que supposez-vous donc?

Frantz Rittner répondit avec le plus grand calme :

— Je ne crois rien, monsieur, je ne suppose rien... Je cherche... — Ma supposition est toute simple, et mes investigations sont non seulement naturelles, mais indispensables. — Je me trouve en face d'une malade dont vous allez me confier la guérison. — Je suis étonné du résultat produit sur elle, selon vous, par la vue seule d'un spectacle sanglant... — Cette cause unique me semble insuffisante pour amener la folie... — Donc, il y a autre chose... — Quoi ? — Je l'ignore, et j'ai besoin de le savoir, donc je dois m'éclairer par tous les moyens pour être à même de combattre le mal... — Je ne puis ni ne veux marcher à tâtons, sous peine d'un insuccès complet... — Il faut que la lumière se fasse... — Ne vous méprenez point sur le sens de mes paroles qui, je vous l'affirme, ne peuvent rien avoir de blessant...

— Pardonnez-moi, monsieur... — balbutia le banquier. — Vous avez raison, et j'ai tort... — Il faut être indulgent pour moi... je suis si malheureux...

Et M. Delarivière appuya son mouchoir sur ses yeux humides.

Le docteur s'inclina.

— Vous n'avez aucun besoin d'indulgence, monsieur... — fit-il. — Votre douloureuse position commande une respectueuse sympathie... — A mon tour de vous dire : — Pardonnez-moi !... car il faut me répondre encore...

— Je suis prêt...

— En ce monde, — continua Frantz Rittner, — tout est possible, même ce qui paraît impossible... — Il existe dans les familles les plus hautement honorables des déclassés que leurs proches ont depuis longtemps perdus de vue et qui suivent les mauvais chemins par lesquels on arrive au crime... — Le comte de Horn mourant décapité avait du sang royal dans les veines, et le régent de France l'appelait mon cousin...

— Où voulez-vous en venir, monsieur?

— A ceci : Avez-vous la certitude absolue que, de près ou de loin, il ne pouvait exister un lien de parenté entre madame et le condamné ?...

Fabrice tressaillit.

Le banquier répliqua vivement :

— Aucun lien de cette nature n'existait, ne pouvait exister... — J'en ai la certitude absolue.

— Étiez-vous à Melun depuis quelque temps déjà ?

— Depuis hier matin seulement.

— Quel est l'âge de madame ?

— Trente-cinq ans.

— C'est bien, monsieur, je n'ai pas autre chose à vous demander, pour le moment du moins...

Frantz Rittner attacha de nouveau ses yeux sur le visage de Jeanne.

Mille pensées confuses, mais dans lesquelles il se réservait de mettre de l'ordre, traversaient son cerveau.

Après quelques minutes de silence il reprit d'un ton grave, en s'adressant à M. Delarivière, mais en regardant Fabrice à la dérobée :

— Je crois la guérison possible...

Le neveu du banquier ne se démentit point et fut assez maître de lui-même pour donner à ses traits une expression joyeuse.

En entendant ces mots : *Je crois la guérison possible*, le vieillard ranimé se leva brusquement.

— Ah ! monsieur, guérissez-la ! — dit-il avec une émotion débordante. — Rendez-lui la raison, vous me rendrez la vie, et tous les témoignages de ma reconnaissance seront trop peu de chose comparés à ce que vous aurez fait pour moi !

Et M. Delarivière, prenant Jeanne dans ses bras, la pressait contre son cœur.

La pauvre femme, sous cette étreinte chaleureuse, restait inerte et glacée comme une statue.

— Prenez garde ! — murmura tout à coup le docteur. — Une crise va se produire...

Le vieillard fit deux pas en arrière.

Jeanne se dressa lentement.

Son regard, vague jusqu'alors, prit une effrayante fixité.

Son bras droit se souleva, et sa main étendue vers la muraille sembla désigner un objet visible pour elle seule.

En même temps sa figure devenait effrayante, tant elle exprimait d'angoisse et d'horreur.

Frantz Rittner suivait tous ses mouvements avec une attention avide.

Jeanne inclina la tête en se penchant du côté de la fenêtre comme pour percevoir un bruit qu'elle seule pouvait entendre.

— Chut !... — fit-elle alors d'une voix faible d'abord comme un souffle, mais qui peu à peu devint distincte et pénétrante. — Chut ! entendez-vous ?... — Ce sont des coups de marteau... le marteau qui cloue la machine... — Écoutez... Écoutez ce grand murmure... C'est le souffle de la foule sous cette croisée. — Ce bruit de roues... C'est la voiture qui amène le condamné... — Il descend... il gravit les marches... Il est sur l'échafaud ... — Faites-moi place !... ouvrez les rideaux... ouvrez la fenêtre... — Je veux voir !...

La malheureuse femme s'interrompit.

Elle était haletante. — Sa gorge battait à coups inégaux et pressés. — Son front pâlissait de plus en plus. Ses tempes se mouillaient sous ses cheveux blonds frissonnants.

— Je ne vois pas bien... — reprit-elle. — Le prêtre me cache son visage... — J'ai peur... — Si c'était lui !... si c'était lui !... — Ah ! le prêtre s'efface... Le condamné se tourne vers moi... — Dieu vivant ! c'est lui ! C'est...

Elle n'acheva pas et s'immobilisa, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, pétrifiée en quelque sorte par l'épouvante.

Frantz Rittner s'élança vers elle, lui prit les deux mains, l'enveloppa de son regard impérieux, et d'un ton de commandement, répéta :

— C'est !... — Qui est-ce ?... — Vous le connaissez ? — Je veux son nom !... — Parlez ! mais parlez donc ! il le faut !... je l'ordonne !...

Jeanne semblait fascinée par la puissance magnétique des yeux clairs du docteur.

Un moment on put croire qu'elle allait obéir et prononcer un nom.

Ses lèvres s'agitaient.

Mais tout à coup son front se plissa. — Au lieu de la parole attendue, un éclat de rire strident et saccadé s'échappa de sa gorge, puis s'éteignit presque aussitôt.

Ses bras étendus retombèrent inertes le long de son corps, et elle murmura d'une voix sourde et sans intonations :

— Il meurt innocent... il meurt innocent... il meurt innocent...

— Pauvre femme ! — s'écria Frantz Rittner avec un geste de pitié ; il ajouta tout bas : — Elle allait le nommer... Elle le connaît... J'en étais sûr !...

Edmée monta en voiture avec son père et son cousin.

M. Delarivière vint au docteur et lui prit la main, en balbutiant :

— Vous êtes bon... — Vous comprenez ce que je souffre...

— Oui, certes, monsieur, je le comprends, et je vous plains de toute mon âme !

— Il ne faut pas seulement me plaindre, il faut me venir en aide ! ! — Vous avez dit tout à l'heure que vous croyez la guérison possible...

— Je l'ai dit et je le répète.

— Ainsi, vous sauverez ma femme ?... — Vous lui rendrez la raison ?...

— Je l'espère, oui, monsieur.

— Ne faites-vous donc que l'espérer? — demanda le banquier avec découragement. — L'espérance n'est pas la certitude... — C'est une douleur de plus si l'attente est trompée.

— Eh! monsieur, celui qui ne reculerait point devant l'affirmation de sa propre infaillibilité serait un orgueilleux ou un fou!! — J'ai un sérieux espoir de succès, mais rien de plus...

— Et vous ferez tout au monde pour hâter la guérison?...

— C'est mon devoir... et je serai heureux de le remplir.

— Bien, monsieur... — J'ai confiance en vous... — Il nous reste une question à régler...

— Laquelle?

— Celle de la pension et des honoraires.

Frantz Rittner jeta un coup d'œil à Fabrice qui comprit.

Le banquier poursuivit :

— J'ignore les habitudes de votre maison; mais, quel que soit le chiffre fixé par vous, je l'approuve d'avance... — Je suis très riche...

— Mon cher oncle, — interrompit Fabrice, — laissez-moi le soin de traiter ces détails avec M. Rittner... — Je le verrai demain, et la question d'argent qui vous préoccupe sera réglée à votre satisfaction mutuelle...

M. Delarivière inclina la tête en signe d'assentiment, puis reprit, en entourant de nouveau Jeanne de ses bras :

— Je vais, monsieur, vous confier ce que j'aime le plus au monde... — Pourrai-je voir souvent ma chère femme?

— Je ne puis, à mon grand regret, vous répondre de façon affirmative... — répliqua le docteur. — Lorsque le traitement sera commencé, moins vous verrez madame, mieux cela vaudra...

— Cependant vous ne me séparerez pas d'elle tout à fait?... Ce serait trop cruel!...

— Vous pourrez la visiter une fois par semaine.

— Une fois seulement?... c'est bien peu! c'est trop peu!...

— Oui sans doute, mais, dans ma méthode curative, un isolement presque absolu est une des principales conditions de la réussite.

— Je me soumettrai donc, puisqu'il le faut, à ne voir ma femme que tous les huit jours... — Croyez-vous que la présence de sa fille soit un danger pour elle?

— Ah! — fit Rittner, — madame a une fille?

— Une enfant de dix-sept ans, oui, monsieur, que nous venions chercher en France et que nous nous réjouissions de ne plus quitter, au moment où cette effroyable catastrophe nous a foudroyés!...

— Y a-t-il longtemps que la mère et la fille ne se sont trouvées en face l'une de l'autre? — demanda Rittner.

— Deux années environ... — répliqua le banquier.

— Il est possible alors que la vue de cette enfant soit utile pour provoquer une réaction, mais je ne puis, quant à présent, rien affirmer à cet égard... — Faites-moi l'honneur de revenir dans deux jours... — J'aurai sans doute décidé quelque chose, mais il faut avant tout que je me rende compte du tempérament de la malade... Il faut que je sache si les crises seront fréquentes et si la folie ne deviendra pas furieuse...

— Craignez-vous cela, mon Dieu ? — balbutia M. Delarivière avec accablement. — La folie furieuse vous semble-t-elle probable ?

— A cela je ne puis répondre, ne voulant ni vous inquiéter outre mesure ni vous rassurer sans motifs... mais il est à peu près certain que dans quarante-huit heures je saurai à quoi m'en tenir.

— Fasse le ciel que vous ayez à m'apprendre une bonne nouvelle ! — En vous laissant ma femme, je vous laisse ma vie tout entière... — Songez, monsieur, qu'après Dieu je n'ai d'espoir qu'en vous...

— Comptez absolument sur moi... — dit Rittner. — Je vous le répète, tout ce qu'il est possible de faire sera fait...

— Et ma reconnaissance... — commença M. Delarivière.

— Ne parlons pas de reconnaissance anticipée, — interrompit le docteur, — et remplissons, je vous prie, une formalité indispensable.

— Laquelle ?

Le médecin des folles se leva, prit sur une table placée dans un des angles du salon un grand registre relié en basane verte avec des coins de cuivre et une serrure fermant à clef.

Il ouvrit ce registre et poursuivit :

— Je dois inscrire sur ce livre le nom de chacune de mes pensionnaires, en même temps que la date de son entrée dans la maison de santé. — C'est une règle qui ne comporte pas d'exceptions. — Veuillez me dicter le nom de madame.

— Jeanne Delarivière, femme de Maurice Delarivière, banquier à New York... — dit le vieillard.

— Très bien, — fit Rittner, en écrivant : MADAME DELARIVIÈRE (*Jeanne*) *trente-cinq ans, entrée le* 12 *mai* 1874. — Et mentalement il ajouta : — l'oncle d'Amérique !... Je m'en doutais !... — Il y aura du nouveau à bref délai...

Il referma le registre et frappa sur un timbre.

Le médecin en second se présenta presque aussitôt.

— Monsieur le directeur a besoin de moi ? — demanda-t-il.

— Oui, — répondit Rittner ; — vous allez, mon cher collaborateur, conduire madame à la deuxième section...

Tout en parlant il désignait Jeanne.

— Cellule du rez-de-chaussée ?

— Non pas!... chambre du premier étage, n° 5... c'est la plus confortable de toutes.

— Bien, monsieur le directeur.

— Vous installerez madame et vous recommanderez à l'infirmière en chef de la section de veiller à ce que la nouvelle pensionnaire soit traitée avec les plus grands égards et environnée d'une sollicitude exceptionnelle... — Je lui renouvellerai d'ailleurs moi-même ces recommandations dans un instant, et je lui tracerai la marche à suivre...

Frantz Rittner se tourna vers le banquier.

— Madame aime-t-elle les fleurs?... — demanda-t-il.

— Passionnément, — répondit le vieillard.

— Alors, mon cher collaborateur, — poursuivit Rittner en s'adressant de nouveau au médecin adjoint, jeune Allemand dont nous avons signalé la présence dans l'établissement, — vous veillerez vous-même à ce qu'on place chaque matin des fleurs variées dans la chambre de madame... des fleurs sans parfum, bien entendu.

— Oui, monsieur le directeur.

— Et maintenant, monsieur, — dit le docteur au banquier, — ayez beaucoup de courage, beaucoup de calme, beaucoup d'espoir... — Il faut vous séparer de votre bien-aimée malade...

M. Delarivière n'avait, hélas! ni calme ni courage.

Son visage était baigné de larmes. — Il tendit les bras à Jeanne, en balbutiant d'une voix brisée par les sanglots contenus :

— Adieu, chère compagne de ma vie... chère moitié de mon âme... Adieu!...

La jeune femme, plus que jamais pareille à une belle et insensible figure de cire, ne fit aucun mouvement.

Le banquier, se penchant vers elle, lui appuya ses lèvres sur le front.

Elle demeura impassible, étrangère à tout, séparée du monde aussi complètement que si elle était morte.

Les sanglots du vieillard éclatèrent.

— Ah! — s'écria-t-il. — Emmenez-la!... emmenez-la! — Elle ne me voit pas... Elle ne m'entend pas... Elle ne me reconnaît pas... Cela fait trop de mal!...

Il cacha son visage dans ses mains et, pris d'une faiblesse soudaine, il serait tombé sans doute si Fabrice n'avait été près de lui pour le soutenir.

Pendant ce temps, Frantz Rittner saisissait les deux poignets de Jeanne et la forçait doucement à quitter son siège. — Il fit un signe. — Le médecin adjoint passa son bras sous celui de la jeune femme.

— Venez, madame, — lui dit-il, — venez.

Elle le suivit docilement, sans tourner la tête en arrière.

Fabrice faisait de son mieux pour apaiser la crise de désespoir du banquier, dont les larmes et les sanglots ne tarissaient pas.

— Cher oncle, — lui disait-il, — j'ai l'horreur des consolations banales, et votre blessure, je le sais bien, est de celles dont on ne peut point guérir. — Je dois vous répéter cependant les paroles si sages du docteur... Ayez beaucoup de courage... beaucoup de calme... beaucoup d'espoir... — Souvenez-vous que M. Rittner vous a promis de guérir ma tante... — La séparation est cruelle, mais elle est nécessaire...

— Ah! — balbutia M. Delarivière, — la force humaine n'est pas sans limite... — Je souffre trop... — Je voudrais mourir...

— Mourir! — répéta Fabrice, — mourir lorsque rien n'est perdu ni même désespéré!... — Y songez-vous? — Oubliez-vous que vous avez une fille? — N'aimez-vous plus ma cousine Edmée que vous allez revoir et dont la tendresse et les baisers seront pour vous un souverain remède?

— Edmée... ma fille... — oui, tu as raison, Fabrice... j'ai des motifs encore de tenir à l'existence... Mais, que veux-tu? le chagrin me terrasse! Jeanne était toute ma joie... toute ma vie, et je sens qu'elle s'en va...

— Non, cent fois non, cher oncle, elle ne s'en va pas! Elle restera... elle reviendra bientôt, pour vous sourire et vous aimer comme autrefois... — Soyez homme! Luttez! — Vous n'êtes pas seul au monde... — Edmée est votre fille... Je suis le fils de votre sœur... — Appuyez-vous sur vos deux enfants qui ne vous quitteront plus, en attendant l'absente!

M. Delarivière prit la main de Fabrice et la serra convulsivement; puis, galvanisé en quelque sorte par les encouragements du jeune homme et faisant appel aux débris de son énergie défaillante, il arrêta les larmes dans ses yeux, il étouffa les sanglots dans sa gorge, il releva la tête et parut soudainement calme, mais ce calme menteur était peut-être plus effrayant encore que son désespoir.

Il lui aurait été impossible de prononcer une parole sans éclater de nouveau.

Fabrice le voyait bien; il salua Frantz Rittner qui, silencieusement, accompagna l'oncle et le neveu jusqu'à la grille donnant sur la rue Raffet, où la voiture les attendait.

— Au Grand-Hôtel!... — dit Fabrice au cocher, et la voiture roula vers Paris.

Pas un mot ne fut échangé entre les deux hommes pendant la première partie du trajet.

Enfin M. Delarivière poussa un profond soupir.

— J'ai peur! — murmura-t-il d'une voix sombre. — En vain, je me raisonne... Malgré moi, j'ai peur...

— Que craignez-vous mon oncle?...

— Que cette maison ne soit la tombe de Jeanne... qu'elle n'en sorte pas guérie... qu'elle n'en sorte même pas vivante...

— Un coup terrible vous a frappé, vous voyez tout en noir... — répliqua Fabrice, — mais vous ne tarderez point à revenir à de moins sombres idées; dès

les premiers symptômes de la guérison, l'avenir changera d'aspect pour vous.

— Crois-tu vraiment que Jeanne guérira? — demanda M. Delarivière avidement.

— Je n'ai pas un doute à ce sujet.

— Tu as confiance en ce médecin?

— Eh! qui n'aurait confiance? — Personnellement je ne le connaissais pas, mais sa réputation est telle que ses collègues eux-mêmes n'osent le dénigrer et parlent respectueusement de lui... — Il s'impose par la profondeur de ses études spéciales, par l'étendue de sa science, et surtout par les magnifiques résultats qu'il obtient chaque jour... — On ne compte plus les folles auxquelles il a rendu la raison et les familles qui le bénissent!... — Vous avez vu sa simplicité... — Il ne vous a fait aucune phrase... il n'a rien voulu vous promettre... — Il vous a dit seulement : ESPÉREZ!... — Un infaillible instinct m'annonce qu'il ne vous l'aura pas dit en vain...

— Eh bien, oui, je veux espérer! — s'écria le banquier. — Si le docteur Rittner me rend Jeanne, tu auras été mon bon génie!

Le silence s'établit de nouveau.

Nous savons à quoi pensait M. Delarivière.

Fabrice, lui, dressait un plan de conduite. — Il cherchait le moyen d'enchaîner plus que jamais son oncle à sa fortune, après les événements imprévus qui pouvaient changer du tout au tout les intentions du banquier et ses projets d'avenir...

XLV

— Mon oncle, — dit Fabrice, — la maladie de ma chère tante modifie forcément ou du moins recule le but de notre voyage. — Que comptez-vous faire?

— Me fixer à Paris, — répliqua le banquier.

— Complètement?

— Oui.

— Mais la liquidation de votre maison de banque?...

— Nous irons tous deux à New York, et quelques jours nous suffiront pour la terminer.

— Renoncez-vous donc à l'idée de me mettre là-bas à la tête de vos affaires?...

— Oui.

Le jeune homme eut un frisson d'angoisse.

M. Delarivière ajouta :

— Sois tranquille d'ailleurs, tu n'y perdras rien... — nous reviendrons ensemble à Paris... — Le dévouement dont tu viens de me donner des preuves si

touchantes t'a conquis mon affection tout entière... — Je ne me sens plus le courage de me séparer de toi... — Je veux passer mes derniers jours entouré de ceux que j'aime. — Après la guérison de Jeanne, nous vivrons d'une vie commune... — Il me semblera que j'ai deux enfants. — Edmée sera ta sœur et tu seras mon fils... — Que dis-tu de ce projet?

— Je dis que mon bonheur passe mon espérance et surtout mon mérite!... — s'écria Fabrice rayonnant.

— Je suis heureux que l'avenir, tel que je le comprends, te plaise comme à moi... — Avisons au plus pressé... Je ne puis rester à l'hôtel, surtout reprenant Edmée avec moi... — J'étoufferais dans un appartement au cœur de la ville... — Je voudrais acheter une propriété de quelque importance aux environs de Paris, et je sais que c'est aussi le désir de Jeanne.

— Qu'entendez-vous par les environs de Paris, mon oncle?

— Passy, Neuilly, Boulogne, Suresnes...

— A merveille... — Je connais à Neuilly une villa qui, je crois, pourrait vous convenir... Je sais qu'elle est à vendre... — J'irai la visiter demain si vous voulez...

— Je m'en rapporte à toi... — Va, et traite en mon nom.

— Encore faut-il que vous connaissiez le prix.

— Je te donne carte blanche.

— Merci de cette confiance, mais je ne terminerai rien sans votre assentiment et sans que vous ayez vu la villa en question. — Il ne suffit pas qu'elle me plaise... il faut qu'elle plaise aussi à vous et à ma cousine Edmée...

— Pauvre Edmée! — murmura le banquier — quel coup terrible va lui donner la situation de sa mère!

— N'êtes-vous pas d'avis, mon oncle, qu'il ne faudrait point lui apprendre de façon brusque cette triste nouvelle?

— Sans doute. — Nous l'y préparerons graduellement, mais je n'en suis pas moins décidé à la retirer aujourd'hui même de sa pension.

— Peut-être vaudrait-il mieux remettre de quelques jours...

— Non. — Jeanne a écrit de Marseille... — l'enfant attend notre visite. — En ne nous voyant point venir, elle s'inquiéterait...

— Mais que lui dirons-nous pour expliquer l'absence de sa mère?

— Je trouverai un prétexte dont il faudra bien qu'elle se contente.. — D'ailleurs j'ai soif de l'embrasser... — J'aurai du moins la fille, à défaut de la mère... en attendant que je puisse les presser toutes deux sur mon cœur...

La voiture fit halte.

On était arrivé.

Le banquier, chaque fois qu'il venait à Paris, descendait au Grand-Hôtel. — Il avait télégraphié de Marseille.

Son appartement habituel, un des plus confortables du premier étage, était à sa disposition depuis quarante-huit heures.

Ainsi que cela se produit presque toujours quand le corps est brisé par la fatigue, et l'âme bourrelée d'inquiétudes, M. Delarivière n'avait aucun appétit.

Fabrice obtint de lui cependant qu'il prît un peu de nourriture pour se soutenir.

Un employé de la maison reçut l'ordre de faire avancer une calèche de grande remise et d'envoyer chercher les bagages à la consigne de la gare Paris-Lyon-Méditerranée.

L'oncle et le neveu prirent place dans la calèche, et Fabrice donna l'adresse du pensionnat de Saint-Mandé.

A six heures précises le jeune homme sonnait à cette porte en face de laquelle, dans l'après-midi de ce même jour, Georges Vernier avait senti son cœur battre si fort.

Le concierge vint ouvrir.

M. Delarivière demanda la directrice.

— Madame est au réfectoire avec les élèves... — répondit le concierge. — Mais le repas touche à sa fin, et si ces messieurs veulent entrer...

— Faites passer, je vous prie, ma carte à madame la directrice, — reprit le banquier.

— A l'instant, mais je vais d'abord avoir l'honneur de conduire ces messieurs.

Fabrice et son oncle furent introduits au rez-de-chaussée du principal corps de logis dans un salon d'attente où se trouvaient des sièges, une table ronde, un piano à queue, et dont les murailles disparaissaient sous une profusion de dessins, sépias, aquarelles, petits tableaux à l'huile, ouvrages des élèves et luxueusement encadrés.

M. Delarivière se laissa tomber sur un fauteuil avec accablement, et le jeune homme respecta son silence.

Leur attente fut courte.

Au bout de cinq minutes la directrice entra. — Elle avait la physionomie souriante d'une personne fort entendue et dont les petites affaires marchent à merveille.

— Notre chère Edmée, monsieur, m'avait bien annoncé ce matin votre arrivée prochaine, — dit-elle au banquier en lui tendant la main, — mais comme il est déjà tard, je ne comptais plus sur vous aujourd'hui... — Edmée sera bien heureuse de vous embrasser... — Comment se porte madame Delarivière?

— Ma femme est un peu souffrante... un malaise imprévu... — répliqua le vieillard avec embarras.

Cet embarras n'échappa point à l'œil perspicace de la directrice, frappée d'ailleurs de l'altération des traits du banquier, mais elle avait un tact trop exquis pour paraître s'apercevoir de quoi que ce fût, et elle reprit avec une expression de vif intérêt :

Voilà un gaillard qui voudrait nous faire travailler pour lui et nous donner le moins possible.

— Rien de grave, j'espère ?

— Non, madame... rien de grave... — La fatigue d'un voyage très long a seule empêché madame Delarivière de m'accompagner... Elle regrette bien vivement cette occasion perdue de vous affirmer sa reconnaissance pour les bons soins donnés par vous à notre fille.

— Je vais faire prévenir Edmée...

— Permettez-moi d'abord de vous apprendre mon intention à son sujet.

— Allez-vous donc me l'enlever ?

— Aujourd'hui même, oui, madame...

— Je me consolerai difficilement de son départ, car j'aime cette chère et douce enfant, qui d'ailleurs est adorée de tout le monde ici... mais je m'attendais à la perdre d'un moment à l'autre, son éducation étant terminée, et d'une manière brillante, j'ose le dire... — Il m'est donc impossible, malgré mon chagrin sincère, de ne point approuver votre détermination... — C'est la vie de famille et la vie du monde qu'il faut maintenant à Edmée.

— Si vous voulez bien l'envoyer prévenir, je vous en serai reconnaissant.

La directrice frappa sur un timbre et donna un ordre à la fille de service qui se présenta.

— Je vous demanderai, en outre, — poursuivit le banquier, — de me permettre de régler avec vous les dépenses de la dernière année...

— Mais monsieur, rien ne presse... vous avez tout le temps...

— Je vous en prie...

En face de cette insistance, la directrice s'inclina et passa dans une pièce voisine pour établir le compte demandé.

M. Delarivière était très ému à la pensée de serrer dans ses bras sa chère fille, l'image vivante de sa Jeanne bien-aimée.

Fabrice, qui n'avait pas vu Edmée depuis quatre ans, alors qu'elle n'était qu'une enfant gracieuse, attendait avec une curiosité mêlée de haine l'arrivée de cette *bâtarde* qui lui volait — se disait-il — un tiers de la fortune de son oncle, et dont la part allait se grossir prochainement de celle de sa mère!

Une sous-maîtresse, prévenue par la servante, avait transmis à Edmée l'ordre de la supérieure.

La jeune fille — tout en obéissant — se demandait, avec une inquiétude voisine de l'effroi, pourquoi MADAME la faisait appeler ainsi...

Son escapade de la matinée, sa causerie clandestine avec Georges au bois de Vincennes étaient-elles découvertes?

Rien qu'à cette pensée l'innocente enfant se sentait devenir pourpre de confusion, comme si elle était coupable de quelque gros péché...

Ce fut d'une main tremblante qu'elle ouvrit la porte du salon où elle se croyait attendue par la directrice.

En franchissant le seuil, au lieu de la figure sévère de MADAME irritée, elle vit son père debout et lui tendant les bras.

Ses craintes se dissipèrent aussitôt. — Elle poussa une exclamation de joie et s'élança sur le cœur du vieillard.

— Papa!... cher papa!... — balbutia-t-elle, — que je suis contente! que je suis heureuse! que je t'aime! Embrasse-moi... — Encore... encore...

Et elle couvrait de baisers les joues de son père qui lui rendait ses caresses avec usure, en balbutiant :

— Ma chérie, ma mignonne, mon enfant bien-aimée, comme tu es grande!... comme tu es belle!

Et les baisers ne tarissaient pas.

Edmée tout à coup dénoua son étreinte et, jetant autour du salon un regard inquiet, s'écria :

— Mais pourquoi donc es-tu venu seul?... Je veux maman!... où est maman?...

XLVI

Il fallut au banquier une force surhumaine pour ne point laisser déborder ses larmes en entendant Edmée demander sa mère... — Il se contint cependant, mais non sans peine, et son embarras se trahit par son silence.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? — reprit Edmée en se rappelant les paroles du docteur Vernier. — Maman est malade, j'en suis sûre...

— Chasse toute inquiétude, mon enfant,—balbutia le vieillard, — ta mère a été souffrante, c'est vrai, mais elle va beaucoup mieux... un reste de faiblesse ne lui a point permis de m'accompagner et la retiendra pendant quelques jours à Melun, où nous nous sommes arrêtés... — J'avais une telle hâte de t'embrasser que je suis venu sans elle.

— Alors nous allons partir? — fit impétueusement la jeune fille, — nous allons la rejoindre?

— Ce soir, c'est impossible... l'heure est trop avancée.

— Eh bien, demain?

M. Delarivière hésita de nouveau.

Fabrice vint à l'aide de son oncle.

— Oui, demain certainement... — répondit-il.

En entendant la voix de cet inconnu, auquel jusqu'à ce moment elle n'avait pas accordé la moindre attention, Edmée tressaillit et se tourna vers lui.

Le neveu du banquier s'inclina devant elle en souriant.

La jeune fille lui rendit son salut, puis attacha snr son père un regard qui signifiait clairement :

— Quel est donc ce monsieur?...

Le vieillard comprit cette interrogation muette et répliqua :

— Comment? Fabrice est-il si changé lui aussi, depuis quatre ans, que tu ne le reconnaisses pas?...

Edmée rougit.

— Pardonnez-moi, mon cousin... — fit-elle, — j'étais une petite fille il y a quatre ans!! — Il ne faut pas m'en vouloir si j'ai un peu oublié vos traits... Mais je vous reconnais maintenant...

— C'est moi qui suis coupable, ma cousine, — répondit Fabrice en serrant

la main qu'Edmée lui tendait, — j'aurais dû vous habituer à voir quelquefois mon visage, et vous ne m'auriez point tout à fait oublié...

— Enfin, — reprit Edmée, — vous me jurez que ma mère est presque remise et que je la verrai demain?

— Oui, ma cousine.

— C'est bien, je vous crois.

La jeune fille se souvenait de nouveau de l'affirmation rassurante de Georges Vernier.

— « *Madame votre mère*, — avait-il dit, — *ne court aucun danger.* »

En conséquence, elle était facile à convaincre.

— Et c'est aujourd'hui que tu m'emmènes, père? — poursuivit-elle, en jetant ses deux bras autour du cou de M. Delarivière.

— Oui, mon enfant... — Va donc préparer ton petit bagage qu'on t'enverra ce soir même au Grand-Hôtel où je suis descendu, et dis adieu à tes compagnes... Nous t'attendons.

— Mon bagage... des adieux... — répéta l'enfant, très surprise.

— Mais, sans doute...

— Est-ce que tu me retires de pension pour tout à fait?...

— Oui, chère mignonne...

— Et je ne vous quitterai plus?

— Je l'espère bien.

— Ah! quel bonheur et que je suis heureuse! — Près de maman et près de toi, toujours! C'est à en devenir folle de joie!... — Je cours à la lingerie et au jardin... — je ne serai pas longue, va! Je garde mon costume... — Avant un quart d'heure, je suis à toi...

Et, après avoir donné à son père une demi-douzaine de gros baisers bien sonores, Edmée sortit du salon en courant.

Les pensionnaires venaient de quitter le réfectoire et prenaient au jardin la récréation du soir.

Edmée rejoignit Marthe.

— Qu'est-ce qui t'arrive d'heureux? — lui demanda cette dernière. — Te voilà rayonnante!

— Mon père est là, il m'emmène!... — répondit la jeune fille.

— Aujourd'hui?

— A l'instant.

— Pour te garder avec lui?

— Oui, ma chérie.

Marthe fronça le sourcil.

— Qu'as-tu donc? — fit vivement Edmée. — Est-ce que tu ne partages pas ma joie?

— D'abord je ne suis nullement joyeuse de te perdre, toi ma seule amie, et puis je pense à M. Georges.

Edmée tressaillit.

— Que dira-t-il quand il apprendra que tu n'es plus ici et qu'il ne saura pas où te retrouver?... — poursuivit Marthe.

— Mais il le saura, — interrompit Edmée.

— Comment?

— M. Georges est médecin à Melun, il nous l'a dit, et c'est lui qui soigne ma mère encore un peu souffrante... — Or, mon père me conduit demain à Melun, où je serai plus libre qu'ici... — Je pourrai causer à mon aise et sans me cacher avec M. Georges, et nous trouverons facilement quelque bonne occasion d'apprendre à mes parents que nous nous aimons...

— C'est vrai... — murmura la jolie brune en poussant un soupir. — Tu es heureuse, je le sens bien...— Mais que vais-je devenir ici sans toi? — Je mourrai d'ennui certainement...

— Je t'écrirai de longues lettres... — je te tiendrai au courant de tout... — Je viendrai te voir souvent et, quand arriveront les vacances, nous les passerons ensemble... Ce sera charmant...

— A la bonne heure! cette perspective me console un peu...

— Allons, viens m'aider...

Les deux jeunes filles se rendirent à la salle d'étude où elles rassemblèrent les livres d'Edmée, puis au dortoir, où on réunit le linge et les vêtements qui devaient être empaquetés et envoyés au Grand-Hôtel.

Pendant ce temps M. Delarivière avait soldé le mémoire de la directrice, et laissé pour les filles de service une ample gratification.

Edmée arriva suivie de Marthe, qui ne voulait la quitter qu'au dernier moment et qu'elle présenta à son père comme sa meilleure amie.

La directrice adressa quelques paroles émues à l'enfant dont elle allait se séparer. On échangea des baisers d'adieu, accompagnés de larmes, puis Edmée monta en voiture avec son père et son cousin, et la porte du pensionnat où s'étaient écoulées son insouciante enfance et sa première jeunesse heureuse se referma sans bruit derrière elle.

Un peu avant neuf heures du soir, nos trois personnages arrivaient au Grand-Hôtel.

On dîna dans l'appartement du banquier, et Fabrice partit après avoir promis d'aller visiter le lendemain matin la propriété de Neuilly, et de venir ensuite déjeuner avec son oncle et sa cousine.

L'idée d'habiter une délicieuse maison, avec un grand parc, à la porte de Paris, enthousiasmait Edmée...

Fabrice occupait, rue de Clichy, le rez-de-chaussée d'un pavillon situé au fond de la cour d'une grande maison de produit.

Il rentrait chez lui, brisé de fatigue, et comptait prendre un repos immédiat et réparateur.

Le concierge l'arrêta au passage.

— Monsieur Leclère, — lui dit-il en fouillant le casier dont chaque compartiment portait le nom d'un des locataires, — j'ai une lettre pour vous.

— De Paris ? — demanda machinalement Fabrice.

— Faut croire, puisqu'elle a été apportée ce soir par le chasseur d'un grand restaurant du boulevard... Je ne sais plus lequel.

Fabrice prit la lettre, jeta les yeux sur la suscription, reconnut l'écriture de René Jancelyn et, tirant un passe-partout de sa poche, gagna le rez-de-chaussée du pavillon.

Laurent, — ainsi se nommait son domestique, — dormait sur un fauteuil du quinzième siècle dans le vestibule.

Le jeune homme le réveilla, lui donna l'ordre d'allumer une lampe et franchit le seuil de la chambre à coucher où Laurent, les yeux gros de sommeil, ne tarda point à le rejoindre avec de la lumière.

— Est-il venu quelqu'un pour moi aujourd'hui ? — demanda Fabrice.

— Non, monsieur.

— Et hier, après mon départ ?

— Personne.

— C'est bien... je n'ai pas besoin de vous. — Vous pouvez vous retirer.

Laurent ne se le fit pas répéter, et Fabrice décacheta le billet de René Jancelyn, frère de Mathilde.

Il contenait ces lignes :

« Cher ami,

« Je vous écris de chez Brébant où le docteur m'explique que des raisons « très sérieuses vous empêcheront de dîner avec moi comme c'était convenu.

« C'est très bien, mais le docteur et moi nous n'en avons pas moins absolu- « ment besoin de vous voir aujourd'hui.

« En conséquence, nous vous attendrons jusqu'à onze heures et quart dans « le cabinet n° 5.

« Poignée de main,

« RENÉ. »

— Que le diable les emporte ! — murmura le jeune homme en regardant sa montre.

Elle indiquait onze heures moins un quart.

XLVII

Fabrice remit son chapeau, prit ses gants et quitta sa chambre.

Dans le vestibule il trouva Laurent fermant à double tour la porte qui donnait sur la cour.

— Ne fermez pas, — lui dit-il, — je sors.

— Mais monsieur rentre à peine ! — s'écria le domestique.

Fabrice ne répondit pas.

— Faudra-t-il attendre monsieur? — reprit Laurent d'un ton mélancolique... — Monsieur m'avait permis d'aller me coucher...

— Et je vous le permets encore...

— Alors, bonsoir, monsieur... — Si monsieur va jouer, comme c'est probable, que monsieur tâche au moins d'avoir de la veine et de gagner une grosse somme, car le service de monsieur est bien difficile quand monsieur a perdu... — Monsieur a l'air de s'en prendre à moi, ce qui me semble une grande injustice...

— Ne craignez rien, — fit le jeune homme en souriant malgré lui

Puis il gagna lestement la rue.

Un coupé de régie passait à vide.

Il y monta et il arriva chez Brébant en moins d'un quart d'heure, après avoir examiné sous toutes les faces, chemin faisant, les événements accomplis depuis la veille.

Il se fit ouvrir la porte du n° 5, et trouva ses deux associés les coudes sur la table, en face d'un dessert au pillage.

Une bouteille de vin de Champagne presque intacte se congelait dans un rafraîchissoir en plaqué, à côté du café, des liqueurs et des boîtes de cigares.

Frantz Rittner et René Jancelyn fumaient, et cette béatitude extatique qui suit un bon dîner se peignait sur leurs visages.

— Bravo ! — s'écria le frère de Mathilde. — Il n'est pas encore onze heures cinq minutes ! Vous êtes exact comme un huissier ! — Nous avions un peu peur que vos nouvelles occupations de *guide de l'étranger dans Paris* ne vous permissent point de répondre à mon appel.

— Votre lettre était pressante, — répliqua Fabrice, — je suis venu, mais en vous maudissant, car je meurs de fatigue et de sommeil... — J'allais me mettre au lit...

Et il se laissa tomber sur le classique divan qui joue un rôle sérieux dans les cabinets particuliers.

— Vous avez dîné ? — demanda Rittner.

— Oui.

— Voulez-vous souper?

— Non ! — causons tout de suite, je vous prie, puisqu'il paraît que nous avons à causer ; — entre nous, j'ai le vif désir de vous fausser compagnie le plus tôt possible.

— Mais, — répondit Jancelyn, — il me semble que c'est à vous de nous donner des nouvelles, et c'est pour en avoir de toutes fraîches que nous vous avons convoqué à bref délai.

Le visage de Fabrice s'assombrit.

— Parbleu ! — dit-il, — vous auriez aussi bien fait de me laisser dormir... Les nouvelles que j'apporte ne sont point d'une nature bien réjouissante...

— Comment cela ? — reprit le docteur Rittner. — Tantôt, chez moi, à Auteuil, en me renseignant sur les causes probables de la folie de votre tante de la main gauche, vous m'avez raconté l'exécution du condamné de Melun. — Vous a-t-il fallu taire quelque particularité importante et fâcheuse ?

— Au sujet de l'exécution, non. — Les choses se sont passées exactement comme je les ai dites... — Là n'est point le danger.

René Jancelyn pâlit.

— Le danger ! — répéta-t-il. — Il y a donc un danger ?

— Je le crains... ou plutôt j'en suis sûr.

— Lequel ? Expliquez-vous ! ! — fit Rittner inquiet.

— Versez-moi d'abord un verre de Champagne frappé... — Je crois que j'ai la fièvre, et ma gorge est en feu.

René mit une coupe devant Fabrice, Frantz la remplit et le jeune homme but avidement.

— Et maintenant, — reprit le docteur, — parlez vite ! — S'il existe un danger, où est-il ? De qui viendrait-il ?

— Il se trouve à Melun... — Il se produit sous la forme d'un certain matelot employé chez une loueuse de canots qui se nomme la veuve Gallet.

— On réclame le mot de l'énigme...

— Le voici : — Ce matelot, à l'époque de... de l'accident, habitait de l'autre côté de la Seine, presque en face de l'endroit où j'ai fait... ce que notre salut me commandait de faire...

— Et — demanda vivement René — l'homme vous a vu ?

— Non...

— Il vous soupçonne, cependant ?

— Pas davantage...

— Eh bien, alors, où est le péril ?

— Attendez ! — Ce matelot, un ivrogne, une sorte de brute, a été mis par le hasard, ou plutôt par certains indices, sur les traces de la vérité... — Hier, pendant une promenade en bateau, il m'a fait part de ses idées relatives à la ma-

M. Delarivière tressaillit. Il devinait la pensée de sa fille et pressentait son but. (Page 211).

nière dont les choses ont eu lieu... Il affirmait l'innocence du condamné, ou tout au moins réduisait sa part à une complicité aveugle et inconsciente... — En l'écoutant, je frissonnais... — Il me fallait, pour ne pas me trahir, une jolie dose d'énergie...

— Qu'a découvert ce matelot?

— L'empreinte des semelles et des talons de chaussures fines — les miennes — sur la neige gelée au fond d'un canot confié à sa garde et dont je m'étais servi pour traverser la rivière, afin d'éviter le pont et d'arriver plus vite...

— Ces empreintes ne prouvent rien contre vous... D'autant qu'il a suffi du

dégel pour les effacer... — L'homme a-t-il raconté au juge d'instruction sa petite trouvaille et ses commentaires?

— Non. — Il s'est tenu coi... — Il craint la justice comme le feu, et les gens de loi lui causent une horrible frayeur...

— Ah! bah! — Et pourquoi donc ça?

— Je l'ignore, mais il sera facile de le savoir et je le saurai...

— Eh bien, mon cher, — reprit le docteur, — je crois que vous vous alarmez sans motifs et que vous pouvez dormir en paix, s'il n'y a pas autre chose que votre histoire de talons de bottes...

— Malheureusement il y a autre chose, — dit Fabrice d'une voix sourde.

— Quoi?

— Le matelot nous avait laissé comprendre qu'en dehors de ses conjectures, et les corroborant, il était en possession d'un indice grave, d'une sorte de preuve matérielle de l'existence d'un complice...

— Ah diable!

— Pressé par moi de s'expliquer à ce sujet, il crut que je me moquais de lui, ou il comprit qu'il avait déjà trop parlé... — Toujours est-il qu'à partir de ce moment il me répondit d'une façon évasive et qu'il me fut impossible d'en tirer quelque chose.

— Bref, il a refusé de s'expliquer au sujet de *l'indice grave?*

— Oui... — J'ai eu beau le questionner très habilement, il est resté muet, et ce mutisme même me fait croire qu'il a positivement dans les mains une preuve dangereuse.

— Mais son premier récit et ses soudaines réticences auraient pu vous mettre sur la voie du secret qu'il voulait cacher... — dit René Jancelyn.

— J'ai cherché, je n'ai pas trouvé.

Après un instant de silence et de réflexion profonde, Rittner prit la parole.

— Procédons un peu à la manière du romancier américain Poë, et du romancier français Gaboriau, c'est-à-dire par introduction... — fit-il. — C'est dans son canot que le matelot a relevé les empreintes de vos bottines?...

— Oui...

— Après vous êtes servi de l'embarcation, vous l'avez ramenée à l'endroit où vous l'avez prise?...

— Sans doute, et rien qu'à la physionomie fort peu marine de mon nœud d'amarre, le matelot a compris qu'on avait, pendant la nuit, détaché et rattaché le canot.

— Diable! ce gaillard-là, que vous disiez une brute, me semble fort malin!

— Brute comme écorce... intelligent au fond...

— Dans le bateau, — continua Frantz Rittner, suivant toujours le fil de sa pensée, — n'auriez-vous pas laissé tomber par mégarde un objet quelconque vous appartenant?

— Je n'avais rien sur moi...

— Rassemblez vos souvenirs... — Vous avez suivi les débats, vous avez eu sous les yeux les pièces à conviction... — Demandez-vous si de tout cela aucune lueur ne jaillit.

Fabrice songeait.

— Non, — dit-il au bout d'un instant, — aucune, j'en suis sûr. — Le ministère public n'a produit que trois pièces à conviction : le portefeuille, le billet de banque qui restait à Pierre, et le revolver...

— Et, — poursuivit le médecin des folles, — aucune observation n'a été faite pendant les débats au sujet d'une de ces trois pièces, soit par le président, soit par le ministère public, soit par un des jurés...

Fabrice devint livide.

— Si !... — balbutia-t-il avec épouvante, — une observation a été faite... — Je me souviens... je me souviens...

Frantz Rittner et René ne respiraient plus, tant la frayeur de leur complice était intense et communicative.

— Parlez ! mais parlez donc ! — dit enfin le docteur d'une voix mal assurée.

XLVIII

— Sur la crosse du revolver dont je me suis servi, — répliqua Fabrice, — existait un petit écusson en argent, portant gravées mes deux initiales, un F et un L. — Or, cet écusson avait disparu quand on a ramassé l'arme sous la neige ; le procureur de la République en a fait la remarque, et je m'en suis félicité, car j'avais commis une imprudence inouïe, incompréhensible, sans excuse, en oubliant de détruire ces initiales qui pouvaient mettre sur mes traces.

— Ah ! — s'écria René, — le matelot a trouvé l'écusson dans son canot... — Voilà l'indice mystérieux dont il voulait parler...

— Ça me paraît certain... — appuya Rittner.

— Mais alors, — balbutia Fabrice avec accablement, — je suis un homme perdu !... Me voilà sur la route de l'échafaud.

Le docteur haussa les épaules.

— La chose est fâcheuse, en effet, — répondit-il, — et vous avez commis un acte de folie que la plus inguérissable de mes pensionnaires pourrait vous envier, mais vous n'êtes pas perdu pour cela !... — Envisageons froidement la situation... — C'est pendant les débats surtout que le péril était imminent... — Aujourd'hui, il est bien amoindri...

— Pourquoi ? — demanda Fabrice.

— Pourquoi ? — répéta le frère de Mathilde.

— Parce qu'un homme a été déclaré l'auteur du crime et condamné comme tel ! — reprit Frantz. — Parce que la sentence est exécutée... — L'homme est mort, la dette payée, la justice satisfaite, tout est fini !...

— Mais tout peut recommencer... — murmura Fabrice.

— Comment?

— Si le matelot répète à d'autres l'histoire qu'il m'a racontée, et si ses paroles arrivent à l'oreille des magistrats, ceux-ci n'ordonneront-ils pas de nouvelles recherches ?

— Ils se garderont bien d'avouer leur erreur en se déjugeant, — dit René Jancelyn. — Le danger est ailleurs... — Si la famille de Pierre existe, si elle apprend ce qui s'est passé, si elle a connaissance des *racontars* du matelot, elle aura le droit de poursuivre la réhabilitation du condamné en apportant des faits nouveaux et en provoquant une instruction nouvelle pour rechercher le vrai meurtrier ; mais tout cela est bien improbable et ne me paraît pas fort à craindre... — Il faudrait cependant s'assurer si c'est positivement l'écusson que le matelot a trouvé dans sa barque...

— Je le ferai sans retard, — répliqua Fabrice, — et bien malin sera Bordeplat s'il vient à bout de garder son secret!

Frantz Rittner avait écouté René Jancelyn sans l'interrompre.

Il réfléchissait, le front dans ses mains, le regard sombre, les sourcils contractés.

— A quoi pensez-vous ? — lui demanda Fabrice.

Le docteur releva la tête et se tourna vers René :

— Vous avez bien dit, n'est-ce pas, — fit-il, — que, d'après la loi française, la famille du condamné pourrait, en apportant des faits nouveaux, provoquer une nouvelle enquête ?

— Oui, mais qu'importe cela, puisqu'il y a cent contre un à parier que cette famille n'existe point ?

— Qu'en savez vous?

— Ah ça ! docteur, avez-vous fait des recherches de votre côté, et ces recherches vous ont-elles appris des choses que la justice ignore ?

— Je n'ai fait aucune recherche, je ne sais rien de positif, mais une lueur m'a traversé l'esprit...

— Au sujet de la famille de l'inconnu ?

— Oui.

— Vous croyez qu'elle existe?...

— Peut-être...

— Expliquez-vous ! !

— Pas en ce moment... — Je veux avant tout éclaircir mes doutes.

— Un mot seulement... — Si vos suppositions étaient fondées, en résulterait-il un danger pour Fabrice et pour moi ?...

— Oui, et terrible, mais le hasard a mis dans mes mains la créature de qui viendrait ce péril... — J'en suis le maître absolu, et du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, je puis l'anéantir...

— De qui parlez-vous ? — s'écria Fabrice.

— Ne m'interrogez pas et contentez-vous, quant à présent, de veiller sur le matelot...

— Ah ! soyez tranquille !

— Autre chose ! — reprit Frantz en changeant de ton et en versant du vin de Champagne dans les coupes. — Je propose de porter la santé de notre ami Fabrice, le futur millionnaire !

— Comment, millionnaire ? — murmura le jeune homme.

— Eh ! oui, pardieu, mon cher ! — dit René. — Il paraît que votre voyage à Melun sera pour vous une source de fortune !... Vous voilà le benjamin d'un oncle richissime qui ne voulait plus entendre parler de vous !

— Mon oncle s'est en effet rapproché de moi, grâce aux circonstances, mais il ne dénoue pas pour cela les cordons de sa bourse...

— Allons, allons, mon cher Fabrice, — fit le médecin des folles, — ne nous traitez pas en naïfs, ce qui nous humilierait fort... — Vous avez sur l'esprit du banquier de New York un empire absolu, ce dont je vous félicite sincèrement, et vous êtes bien trop habile pour ne pas lui faire payer un bon prix les larmes sympathiques et les sages conseils que vous lui prodiguez... — Convenez donc, en bon garçon, qu'il vous confie les clefs de sa caisse, et vous ouvre sur sa maison un crédit illimité...

Fabrice poussa un soupir et répliqua :

— Ah ! mes amis, que n'en est-il ainsi !... Malheureusement, vous vous trompez du tout au tout ! — Mon oncle est un brave homme, mais égoïste et personnel autant qu'on le puisse être ! — Il se propose d'user et d'abuser de moi... — Je ne suis pour lui, en réalité, qu'une façon d'intendant, de secrétaire et de conseiller...

— Eh bien ! — dit René en riant, — conseillez-lui de tester en votre faveur... ce qui serait pour nous une excellente affaire, puisque nous avons juré sur l'honneur de tout mettre en commun, et qu'entre gens de notre sorte un serment vaut une signature, parfois même un peu mieux...

Fabrice secoua mélancoliquement la tête.

— Je ne vous conseillerais pas — fit-il — d'acheter bien cher ce qui me reviendra de l'héritage !

— Bah ! deux ou trois millions, au moins...

— Trois millions ! — répéta le jeune homme. — La fortune entière de mon oncle dépasse à peine ce chiffre !

— Eh bien ! vous pouvez être légataire universel..

— Vous oubliez que M. Delarivière possède une maîtresse et une fille natu-

relle, et justement il a résolu d'épouser la mère pour légitimer la bâtarde...

— La mère est folle... — répliqua le docteur avec un mauvais rire.

— Elle peut cesser de l'être.

— Si j'y consentais, oui... — dit Rittner en riant toujours, — et je n'y consentirai qu'à bon escient...

— Mon oncle peut vous reprendre Jeanne et la conduire dans une autre maison de santé...

— Je l'en défie !...

— Pourquoi ?

— Parce que votre intérêt étant de me prévenir, quand le vieillard arriverait il arriverait trop tard...

Ceci fut dit sèchement et d'un ton sinistre, capable de glacer le sang dans les veines du plus intrépide.

Fabrice et le docteur se regardèrent en silence pendant un moment, puis le docteur reprit :

— Croyez-moi, cher ami, la succession ne vous échappera pas.

— A défaut de la mère, il restera toujours la fille, — murmura Fabrice.

— Ses droits sont limités...

— Mon oncle est le maître, en la mariant, de lui donner toute sa fortune...

— C'est possible en effet, et ce serait fâcheux, mais nous aviserons...

— Je n'ai pas confiance... — dit Fabrice, — le succès me paraît douteux...

— Je le regarde comme assuré... — répliqua le docteur. — Vous hériterez... fût-ce malgré vous... — Je m'en charge !...

— Prenez garde.

— A quoi, s'il vous plaît ?...

— Je devine vos plans... — Ils sont bien dangereux...

— Soyez paisible ! Je suis un homme pratique, moi, et je n'oublierais pas, comme vous l'avez fait, de supprimer l'écusson d'un revolver avant de m'en servir ! — Surveillez le matelot, mon cher Fabrice ! Surveillez-le de près ! — Voilà mon dernier mot !... Sur ce, vous tombez de sommeil, nous nous ferions scrupule de vous retenir plus longtemps... — Un dernier verre de vin de Champagne, et bonsoir...

Le neveu du banquier quitta son siège.

— Bonsoir... — répéta-t-il après avoir bu et en allumant un cigare. — Demain, docteur, dans l'après-midi, j'irai vous serrer la main à Auteuil...

— J'y compte.

— Quant à vous, René, à bientôt...

— A bientôt, cher ami... — Si vous voyez Mathilde, embrassez-la pour moi...

Après un échange de poignées de mains, plus cordiales en apparence qu'en réalité, Fabrice sortit.

— Voilà un gaillard qui voudrait nous faire travailler pour lui et nous donner le moins possible en échange!... — dit René Jancelyn, les yeux fixés sur la porte qui se refermait. — Est-ce votre avis, docteur?

— Absolument! — Je lis dans son jeu... Ce garçon nous cache quelque chose et rêve de nous exploiter, mais qui compte sans son hôte risque fort de compter deux fois... — C'est un vieux et sage proverbe en qui j'ai confiance...

— Si Fabrice, croyant à l'héritage dont, quoi qu'il dise, le chiffre est énorme, voulait rompre l'association et se soustraire aux engagements pris?... — demanda René.

— Il n'y réussirait point! — Se séparer de nous, malgré nous, est pour lui une chose impossible... — Nous le tenions déjà par l'affaire de Melun, et je le tiens de plus par la folle qu'il a eu l'heureuse idée d'amener chez moi... — En le menaçant de la guérir et de la rendre à son oncle, je ferais signer à ce cher Fabrice tous les engagements nécessaires. — Nous lui tirerons les millions du feu, mais nous en aurons notre part... et ce ne sera pas la plus faible...

Frantz sonna.

— L'addition — dit-il au garçon, — et qu'on s'informe si ma voiture est arrivée... — La voiture du docteur Rittner.

Le coupé du médecin des folles, — un petit coupé noir, point voyant, mais bien tenu et admirablement attelé, — stationnait devant la porte.

Rittner solda l'addition, reconduisit à son logis René Jancelyn qui demeurait rue Taitbout, et reprit le chemin d'Auteuil.

Pendant ce temps Fabrice, singulièrement pensif, regagnait en fiacre la rue de Clichy.

— Ils me tiennent! — murmura-t-il, — et je commence à croire qu'ils m'exploitent. — A Melun je jouais ma tête dans l'intérêt commun, et ils ne risquaient que le bagne! — Ils jettent aujourd'hui leur dévolu sur l'héritage de mon oncle, dont heureusement ils ignorent le chiffre véritable... — Comment me passer de Rittner, ou plutôt comment me servir de lui et de R[illegible] Comment les faire travailler à mon profit en les exploitant à mon tour?... — La nuit porte conseil... — Nous verrons demain...

XLIX

Malgré ses préoccupations de toute sorte Fabrice, écrasé de fatigue, dormit d'un profond sommeil jusqu'à huit heures du matin.

Il se réveilla complètement reposé, de corps sinon d'esprit, et sonna son domestique.

Laurent était levé. — Il n'en fut pas moins stupéfait d'entendre retentir la

sonnette à cette heure matinale, sachant que d'habitude son maître, qui se couchait fort tard, ne quittait le lit qu'à onze heures ou midi.

— Il faut que monsieur soit malade... — se dit-il avec inquiétude; et il alla frapper à la porte de Fabrice.

— Entrez! — lui cria ce dernier d'une voix sonore.

Laurent franchit le seuil et se sentit rassuré en voyant le jeune homme frais et dispos.

— Monsieur est déjà réveillé? Monsieur a besoin de moi? — demanda-t-il.

— Oui... — Ouvrez les rideaux, et préparez tout ce qui m'est nécessaire pour m'habiller... — je vais sortir...

— A huit heures et demie! — murmura le valet d'un air de stupeur si comique que Fabrice ne put s'empêcher de rire en répliquant:

— A partir d'aujourd'hui, je serai debout à huit heures tous les matins..

— Même lorsque monsieur aura passé dehors les trois quarts de la nuit?...

— Je ne passerai plus les nuits dehors. — Ma position va changer... Mes habitudes ne seront plus les mêmes... — J'ai le projet d'habiter la campagne...

— La campagne! — répéta Laurent.— Monsieur qui ne pouvait se passer du boulevard!!

— Je m'en passerai à l'avenir...

— Monsieur se passera-t-il aussi de la vie de Paris, du cercle, des théâtres, de l'Opéra, des soupers, des cocottes?...

— Parfaitement bien, — répondit Fabrice; — mais, si l'existence retirée qui sera la mienne désormais n'est point de votre goût, vous serez libre de me quitter...

— Quitter monsieur, jamais! — Je suis depuis six ans au service de monsieur, je m'y trouve bien et j'y reste. — Je suivrai monsieur partout...

— A votre aise... d'ailleurs nous n'irons pas bien loin...

— Avec monsieur, j'irais au bout du monde...

Tout en parlant, Fabrice avait fait ses ablutions et commencé sa toilette.

Il donna l'ordre à Laurent d'aller lui chercher une voiture; — pendant l'absence de son domestique il s'assit à un petit bureau, prit une feuille de papier à lettre et écrivit les lignes suivantes:

« Paris, 26 avril. »

« Mon cher Léon,

« Demain, à dix heures et demie précises, j'irai vous prendre au ministère.
« — Nous déjeunerons ensemble.

« A vous,

« Fabrice Leclère. »

La villa construite en pierre et en brique s'élevait au milieu d'une pelouse d'un vert d'émeraude.

Il mit sous enveloppe ce billet laconique et traça l'adresse :

Monsieur Léon Hardy,
sous-lieutenant d'infanterie de marine
au ministère de la marine.

— La voiture est là, monsieur... — fit Laurent en ouvrant la porte.
— Je pars... — Voici une lettre que vous porterez tantôt.
— Bien, monsieur... — Y a-t-il une réponse ?...

— Non.
— Monsieur rentrera-t-il pour déjeuner?
— Non.
— Et pour dîner?
— Pas davantage... — Disposez absolument de votre journée...
— Merci, monsieur...
Fabrice sortit, monta en voiture et dit au cocher :
— A Neuilly, rue de Longchamps.

* *

M. Delarivière, dans son luxueux appartement du Grand-Hôtel, avait très peu et très mal dormi. — Des rêves sombres, des visions sinistres, dont on devine la nature, étaient venus troubler son sommeil et rembourrer d'épines l'oreiller sur lequel s'appuyait sa tête. — Vers le point du jour seulement il avait pu goûter quelques heures d'un repos bien nécessaire.

Edmée de son côté, pour des motifs d'un autre genre, ne pouvait se féliciter beaucoup de sa première nuit passée à Paris.

Le mouvement perpétuel et le bruit incessant de l'immense caravansérail du boulevard des Capucines, succédant au profond silence nocturne du pensionnat, lui avaient à peine permis de fermer les yeux.

Pendant ces longues heures d'insomnie, tout une lésion d'images évoquées par son jeune cerveau s'étaient déroulées comme en un rêve dans les demi-ténèbres qui l'entouraient.

Parmi ces images avait passé plus d'une fois celle de Georges Vernier qu'elle comptait revoir, ce jour même, dans une hôtellerie de petite ville et près de sa mère.

Sa mère ! — Pourquoi sa mère était-elle à Melun? — Sans cesse elle se posait cette question inquiétante... — Elle aurait voulu croire à l'explication donnée par son père à ce sujet... — Elle ne doutait pas, ou du moins elle tâchait de ne pas douter, mais une voix intérieure, qu'elle essayait en vain de ne point entendre, lui répétait qu'on l'avait trompée et qu'on lui cachait quelque chose...

Il lui semblait invraisemblable, inadmissible, impossible même, que son père fût près d'elle, à Paris, tandis que sa mère souffrante restait seule à Melun...

La nuit presque entière s'écoula dans ces vagues alarmes, dans ces angoisses indécises...

Habituée depuis son enfance à se lever dès l'aube, au premier appel de la classe, avant huit heures Edmée fut sur pied.

Elle peigna sa splendide chevelure blonde qui, déroulée sur ses épaules

virginales, les couvrait d'un voile d'or pâle ; elle ouvrit sa malle, apportée de Saint-Mandé la veille au soir par le concierge du pensionnat; elle revêtit sa plus jolie robe, la toilette des grandes fêtes, et elle alla frapper discrètement à la porte voisine, en disant:

— Père, c'est moi... — Puis-je entrer?...

— Oui, certes, chère mignonne... — répondit le banquier. — Entre vite!...

M. Delarivière, assis près de son lit, mettait en ordre de nombreux papiers et des titres tirés d'une petite valise.

Il avait quitté son siège en entendant la voix d'Edmée.

La jeune fille lui sauta au cou.

— Père chéri, bonjour! — dit-elle en l'embrassant. — As-tu bien dormi?

— Non, mignonne... assez mal... et toi?

— Tout à fait mal...

— Pourquoi donc?

— Le bruit de l'hôtel me tenait éveillée... — Je croyais me trouver dans une ruche immense, où les abeilles bourdonnaient sans cesse...

— Nous resterons fort peu de temps ici... — répliqua le banquier. — Fabrice ce matin même, tu le sais, s'occupe de nous trouver une habitation confortable et je ne doute pas qu'il y réussisse... — As-tu besoin de quelque chose, mignonne?...

— Non, père...

— Tu sais, chérie, qu'ici tout le monde est à tes ordres... — Tu n'as qu'à poser le doigt sur le bouton de cette sonnerie électrique... On s'empressera de venir ton appel et tu diras ce que tu veux...

— Mais, je ne veux rien.

— Je croyais qu'on avait l'habitude, à la pension, de faire un premier repas presque en se levant.

— Oui, père, mais aujourd'hui, par exception je n'ai pas faim... — J'attendrai le déjeuner... Mon cousin Fabrice a dit, si j'ai bonne mémoire, qu'il viendrait déjeuner avec nous...

— Oui, et nous rendre compte, en même temps, des démarches qu'il fait à notre intention...

Pendant deux ou trois secondes aucune parole ne fut échangée entre le père et la fille.

Les lèvres d'Edmée remuaient.

A coup sûr la douce enfant avait grande envie d'interroger, mais ne sachant comment aborder la question, elle hésitait.

Enfin, elle prit son parti.

— Et après déjeuner, père, — demanda-t-elle timidement, — où irons-nous?...

M. Delarivière tressaillit

Il devinait la pensée de sa fille et pressentait son but.

— Mais, chère mignonne, — répondit-il, — nous sortirons... — J'ai à régler plusieurs affaires importantes et pressées... — Nous passerons aussi chez une grande couturière... — Il faut remplacer tes vêtements de pensionnaire par des costumes un peu moins simples... — Tu as besoin d'un trousseau complet... — Cela te fera plaisir, n'est-ce pas?

— Oui, père, seulement, rien ne presse...

— Je ne suis pas de cet avis... — Des toilettes élégantes te rendront encore plus jolie, et ma vaniteuse tendresse paternelle y trouvera son compte...

Edmée hésita de nouveau puis, s'armant de courage, elle balbutia :

— Tu m'as promis hier que nous irions aujourd'hui à Melun... — A quelle heure partirons-nous?...

M. Delarivière sentit une sueur froide mouiller ses tempes en voyant la jeune fille arriver à son but.

— Ai-je dit aujourd'hui? — murmura-t-il.

— Oui, père, positivement... ou du moins mon cousin l'a dit devant toi, et tu n'as pas répondu non...

— J'avais donc oublié ces affaires importantes dont je te parlais tout à l'heure...

Edmée regarda le banquier avec étonnement.

Pouvait-il exister en ce monde quelque chose qui fût plus important que d'aller voir sa mère?...

Elle poursuivit :

— Eh bien, père, s'il est impossible aujourd'hui, absolument impossible de quitter Paris, pourquoi n'irais-je pas à Melun avec mon cousin Fabrice qui se chargera bien volontiers de m'y conduire?...

L

Le banquier, pris au dépourvu, gardait le silence.

— Songe donc, père, — continua l'enfant, en entourant de ses bras le cou du vieillard, — songe donc, ma mère est faible encore... — Elle a besoin de nous... — Elle souffre certainement de ton absence, et de la mienne aussi... — Voilà deux longues années qu'elle n'a vu sa fille!... — Avec quelle impatience elle doit m'attendre! — Nous irons aujourd'hui, tu me le promets?

— Aujourd'hui c'est presque impossible, chère mignonne... — murmura M. Delarivière.

— Rien de ce qu'on veut absolument n'est impossible, — répondit Edmée; — nous irons, n'est-ce pas? nous irons?

Et la jeune fille, suppliante, embrassa de nouveau son père avec une adorable et irrésistible câlinerie.

Le vœu si légitime d'Edmée, exprimé d'une façon si touchante, mettait le banquier dans un immense et cruel embarras.

Que dire et quel parti prendre?

Avouer la vérité terrible? — il ne l'osait pas. — Comment donner une explication vraisemblable de son refus? — L'effrayant secret, il le sentait bien, était prêt à s'échapper de ses lèvres malgré lui.

La jeune fille, torturant le vieillard à son insu, reprit d'une voix pleine de larmes :

— Pourquoi gardes-tu le silence? — Ne comprends-tu donc pas que je ne puis être tout à fait heureuse avant d'avoir embrassé ma mère? — Encore une fois, si tu ne peux quitter Paris aujourd'hui, permets à Fabrice de m'accompagner à Melun.

— T'éloigner de moi seule avec Fabrice, — balbutia le banquier, sachant à peine ce qu'il disait. — Ce ne serait pas convenable.

— Pas convenable? — répéta l'enfant. — Pourquoi? — Fabrice est le fils de ta sœur... il est mon cousin... presque mon frère... — Il me laissera près de ma mère et reviendra tout de suite te donner des nouvelles... Rien n'est plus convenable, je t'assure... — Réponds bien vite que tu consens...

— Je ne peux pas... Non, je ne peux pas... — s'écria le banquier avec une sorte d'égarement; et ses larmes longtemps contenues, jaillissant de ses yeux malgré lui, inondèrent sa figure.

Edmée, pâle d'épouvante, regarda le vieillard.

Une pensée sinistre traversa son esprit.

— Ah! — fit-elle d'une voix étranglée, — tu pleures! — Quel motif fait couler tes larmes? — Je veux savoir la vérité! — Tu me caches quelque chose!... — Que me caches-tu donc? Si tu te tais, je puis tout supposer... — Il est arrivé malheur à ma mère?...

Le banquier, étouffé par les sanglots, ne put qu'ébaucher un geste vague de dénégation.

Edmée poursuivit en joignant les mains :

— Ma mère est morte peut-être...

M. Delarivière se mit à trembler de tout son corps et devint livide.

— Morte! répéta-t-il. — Quelle effroyable idée!... — Non... oh! non, ne crois point cela!...

— Je le crois cependant et, si tu veux que je ne le croie plus, réponds-moi.

— Ne m'interroge pas, je t'en conjure!

— Je t'interrogerai jusqu'à ce que tu m'aies répondu!... — Je te dis que je veux savoir! — Que se passe-t-il donc? — Quel obstacle se dresse entre ma

mère et moi?... — L'incertitude m'étouffe! la force me manque pour souffrir ainsi!... — Ma mère est à Melun, m'as-tu dit... — Ma place est auprès d'elle... — Tu refuses de m'y conduire... — J'irai seule, et non pas demain, mais aujourd'hui! non pas ce soir, mais à l'instant! — J'y vais!

Et la jeune fille, faisant preuve d'une énergie qui semblait inconciliable avec sa nature délicate et presque frêle, se dirigea vers la porte.

Le banquier courut à elle et l'enveloppa de ses bras en balbutiant :

— Edmée... ma bien-aimée, ma chérie, reste auprès de moi, je t'en supplie, reste, il le faut...

— Mais alors, — reprit l'enfant dont les sanglots déchiraient la poitrine, — mais alors dis-moi donc où est ma mère et dis-moi ce que fait ma mère! — Si elle est vivante, conduis-moi près d'elle... si elle est morte, montre-moi sa tombe, et qu'à défaut de mes baisers je puisse au moins lui donner mes larmes!... — Ton silence me tue! — Ma mère est-elle morte?... — Je veux savoir!... Chasse le doute de mon cœur et l'angoisse de mon âme!... — Père, à mon tour je te supplie... je te supplie à deux genoux! ..

Et la jeune fille, s'agenouillant en effet sur le tapis, les yeux noyés de larmes, le corps secoué par des frissons nerveux, tendait vers son père ses mains jointes.

Le banquier, haletant, mais ne pouvant prendre sur lui de parler, endurait l'un de ces supplices dont la parole aussi bien que la plume tenteraient vainement d'exprimer l'intensité...

— Mon père, — poursuivit Edmée en se tordant les bras avec un désespoir qui grandissait de seconde en seconde? — réponds-moi... réponds-moi, ou tu me rendras folle!... Entends-tu, folle?... Je deviens folle...

A ce terrible mot prononcé par sa fille, M. Delarivière chancela, et porta ses deux mains à son cœur prêt à se briser.

— Tais-toi... — fit-il d'une voix éteinte, — tais-toi... par pitié... ou je meurs...

Il était, — on le voyait bien, — au moment de tomber, terrassé par une défaillance.

Edmée se releva d'un bond, le soutint et le conduisit jusqu'à un siège où il s'abattit comme une masse..

La jeune fille s'agenouilla de nouveau devant lui et prit sa main froide qu'elle couvrit de baisers, qu'elle inonda de larmes, en balbutiant :

— Oh! mon père... mon pauvre père! quel coup terrible nous a donc frappés pour t'anéantir ainsi, toi courageux et fort?

— Ah! je n'ai plus ni force ni courage... — répondit le vieillard, parlant si bas que c'est à peine si Edmée l'entendait en se penchant vers lui. — Il est des douleurs, vois-tu bien, qui donnent le vertige, et rendent aussi faible qu'un enfant l'homme le plus résolu. — La mienne est de celles-là! — Tu veux savoir...

— Je cède... Écoute-moi donc et tâche d'être forte, car un grand malheur a fondu sur nous...

— Ma mère est morte! — interrompit Edmée. — Elle est morte, je le sentais bien!

— Je te jure que non...

— Où est-elle?

— Dans une maison de santé...

— Bien malade, n'est-ce pas?...

— Oui, bien malade, mais non comme tu l'entends... — C'est l'esprit chez elle, qui souffre, et non le corps.

— Je ne comprends pas bien, mais je suis rassurée... — Grâce à Dieu, ma mère est vivante...

— Vivante... hélas!... et folle...

Edmée poussa un cri déchirant et mit ses mains devant ses yeux comme pour échapper à la désolante vision qu'évoquaient les paroles du vieillard.

— Folle!... — répéta-t-elle. — Folle! oh! mon Dieu!... Pauvre mère!... pauvre mère!...

Pendant un instant elle sanglota avec amertume, puis elle reprit :

— Voilà donc pourquoi vous m'éloignez d'elle?... Voilà donc pourquoi vous refusez de me conduire à Melun?...

— Ta mère n'est plus à Melun... — balbutia le banquier.

— Où donc, alors?

— Tout près de Paris, à Auteuil...

— Combien faut-il de temps pour aller à Auteuil?

— Une heure à peine...

— Eh bien, père chéri, nous irons tout à l'heure, n'est-ce pas?... Si tu savais comme j'ai hâte, maintenant que je sais tout, de voir et d'embrasser ma mère bien-aimée!! — Peut-être mes baisers feront-ils un miracle... peut-être lui rendront-ils la raison...

— Ah! si Dieu daignait le permettre!! — murmura M. Delarivière.

— Mais ne suis-je point ta fille? — reprit Edmée. — Ne dois-je point avoir ma part de tes chagrins? — Pourquoi me cachais-tu si obstinément la vérité?...

— Je voulais te préparer à cette effroyable douleur... — La pensée de ton désespoir me faisait trembler...

Edmée appuya ses lèvres sur les cheveux blancs du banquier en murmurant :

— Pauvre père, comme tu as dû souffrir! Pardonne-moi ces questions qui faisaient saigner ta blessure...

M. Delarivière, pour toute réponse, prit l'enfant dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et pendant quelques secondes la jeune fille et le vieillard mêlèrent leurs larmes et leurs sanglots.

En ce moment on frappa doucement à la porte.

Edmée releva la tête.

— Père, — dit-elle, — tu entends?

— Oui, mignonne... — C'est Fabrice sans doute... — Fais entrer...

La jeune fille courut à la porte qu'elle ouvrit.

C'était bien Fabrice, en effet.

En voyant Edmée pâle, les yeux rouges, les joues humides, la poitrine soulevée par des sanglots, tandis que M. Delarivière gisait dans un fauteuil avec l'aspect d'un homme anéanti, le jeune homme comprit ce qui venait de se passer.

— Ah! mon oncle, qu'avez-vous fait? — murmura-t-il avec une savante intonation de tristesse et d'inquiétude.

— J'ai été faible... — répondit le vieillard, — et qui donc, à ma place, ne l'aurait été comme moi?... — Edmée devinait un malheur... — Elle croyait sa mère morte... — Elle suppliait... elle pleurait — J'ai parlé...

Fabrice prit les mains de la jeune fille et les serra entre les siennes, d'un air de compatissante affection.

— Ma chère cousine, ma pauvre cousine!! — disait-il en même temps. — Ainsi donc vous savez?

— La vérité terrible, hélas! — Ma mère bien-aimée a perdu la raison.

— Elle la retrouvera, — répliqua Fabrice.

— Le croyez-vous? — demanda vivement Edmée.

— Je fais plus que le croire. — J'en suis sûr.

LI

Le charmant visage d'Edmée s'illumina d'un rayon de joie.

Elle prit à son tour les mains de Fabrice, en s'écriant :

— Ah! mon cousin, que vous me rendez heureuse!... — Vous ravivez mon âme abattue!... Vous me rendez le courage en me rendant l'espérance... — Mon père ne m'avait pas dit cela...

— En avais-je le temps?... — murmura le banquier. — Et puis, que veux-tu?... Malgré moi je doute... j'ai trop souffert... Il me semble que la joie ne reviendra plus jamais... jamais...

— Vous avez tort, cher oncle... — répliqua Fabrice. — Le docteur s'est prononcé d'une façon presque positive, vous le savez bien... — Le nombre des chances favorables l'emporte tellement sur celui des mauvaises que la guérison me paraît certaine...

— Puisse Dieu t'entendre!

— Il l'entendra, père! — reprit Edmée. — Dieu est bon! Pourquoi frapperait-il sans pitié ceux qui ne l'ont point irrité et qui mettent en lui toute leur

Edmée, s'appuyant sur le bras que Fabrice venait de lui offrir, suivit le docteur. (Page 225.)

confiance?... — Plus d'obstacles maintenant, n'est-ce pas? — Nous allons partir pour Auteuil... Nous allons voir ma mère...

M. Delarivière regarda son neveu.

— Chère cousine, — répondit le jeune homme, — mon oncle a raison d'hésiter...

— Pourquoi?

— Le docteur attend ma visite aujourd'hui, mais il désire que celle de mon oncle n'ait lieu que demain, car demain seulement, croit-il, il sera fixé sur l'époque plus ou moins prochaine d'une guérison complète.

— Qu'importe cela?... — répliqua la jeune fille avec exaltation. — Attendre à demain serait un supplice intolérable pour moi... — Je ne vivrais pas jusque-là!... — Une maison de santé n'est point une prison... — Je supplierai tant ce docteur qu'il me permettra de voir et d'embrasser ma mère...

— Calmez-vous, chère cousine... — dit Fabrice, — si mon oncle le juge convenable, nous pourrons nous rendre à Auteuil, et le docteur décidera...

Edmée se tourna vers son père en balbutiant :

— Tu veux bien, n'est-ce pas? — Me refuseras-tu la première chose que j'implore de toi, et Dieu sait avec quelle ardeur?...

Le vieillard ne se sentait plus de force pour la résistance, et puis lui-même avait hâte de savoir.

— Que ta volonté soit faite... — dit-il d'une voix faible comme un souffle.

La jeune fille se jeta dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

— La question est tranchée, — reprit Fabrice après un silence. — Maintenant, cher oncle, et vous, ma gentille cousine, écoutez-moi, je vous en prie... — J'arrive de Neuilly...

— Et l'habitation dont tu me parlais hier t'a semblé convenable? — demanda M. Delarivière.

— C'est une merveille... — Le jardin, ou plutôt le parc, s'étend jusqu'à la Seine... La villa, de construction moderne et d'une irréprochable élégance, est à vendre toute meublée, et le mobilier est du meilleur goût... — Cette demeure appartient à un Brésilien millionnaire... — Il vient de quitter la France et ne doit pas y revenir... — On peut donc prendre possession immédiatement.

— Tu as vu la personne chargée de la vente?...

— Oui... — C'est M. Fovard, notaire, boulevard Haussmann.

— Tu as traité?

— Non, mais j'ai pris l'engagement de donner une réponse définitive aujourd'hui même, avant six heures du soir...

— Il fallait en finir sur-le-champ...

— Je tiens à ce que vous visitiez d'abord la propriété. — Je veux aussi savoir si le prix vous convient..

— Ne t'ai-je pas dit, hier, que je te donnais carte blanche?... — Une fois pour toutes, quand tu agiras pour mon compte, sache que je ratifie d'avance tout ce que tu feras...

— Votre procuration m'est indispensable...

— Je te la donnerai... — Nous irons chez mon banquier Jacques Lefebvre, où je t'ouvrirai un crédit, ce qui te dispensera de t'adresser à moi pour une foule de menus détails.

— Comme vous voudrez, cher oncle... Déjeunons donc, et après déjeuner nous irons à Neuilly visiter la propriété du Brésilien.

— Non... non... — dit vivement Edmée, — nous irons à Auteuil d'abord... — Avant tout, je veux voir ma mère...

— Chère cousine, — répliqua Fabrice, — je vais vous expliquer pourquoi nous commencerons par Neuilly, qui d'ailleurs n'est pas loin d'Auteuil... — Les maisons de santé ont leur règlement intérieur... — Dans celle du docteur Frantz Rittner, comme dans beaucoup d'autres, aucune visite n'est reçue avant deux heures de l'après-midi... — Donc, en arrivant trop tôt, nous nous heurterions contre une consigne inflexible... — Êtes-vous convaincue?...

La jeune fille fit un signe d'acquiescement.

— Et, résignée? — poursuivit le neveu du banquier...

— Oui, puisqu'il le faut...

— A deux heures précises, je vous le promets, nous sonnerons à la porte du docteur Rittner.

Edmée regarda la pendule.

— Dix heures seulement! — murmura-t-elle. — Ce sera bien long!

Fabrice sortit de la chambre pour donner un ordre, et le déjeuner fut servi dans le petit salon de l'appartement.

Au bout de moins d'une demi-heure les trois convives quittaient la table.

— Mon oncle, — dit alors Fabrice, — en attendant que vous ayez monté votre maison, j'ai loué pour vous un landau de grande remise... — C'est une voiture d'apparence confortable, parfaitement attelée, avec cocher et valet de pied de bonne mine et de bonne tenue : livrées bleues, chapeaux à cocardes noires, culottes blanches et bottes à revers...

— Tu as bien fait...

— Ce landau est à vos ordres dès à présent et vous attend en bas... — Nous partirons quand vous voudrez...

— A l'instant même.

M. Delarivière, sa fille et son neveu montèrent en voiture; — Fabrice donna l'adresse au cocher; — l'équipage gagna les Champs-Élysées, suivit l'avenue de la Grande-Armée, l'avenue de Neuilly, prit à gauche et s'arrêta à l'angle de la rue de Longchamps et de la rue du Bois-de-Boulogne devant une grille à laquelle pendait encore l'écriteau annonçant que la propriété était à vendre.

A gauche de cette grille se trouvait un pavillon occupé par le concierge servant en même temps de jardinier.

Le valet de pied ouvrit la portière et sonna.

Le concierge accourut.

— Ah! c'est vous, monsieur!... — dit-il à Fabrice qu'il reconnut. — Vous venez visiter de nouveau?...

— Oui.

— Vous avez bien fait de ne point tarder...

— Pourquoi?

— Au moment où monsieur sortait d'ici, un Anglais et sa famille sont venus voir la propriété... — Elle semblait leur convenir beaucoup ; ils ont demandé l'adresse du notaire...

— J'ai vu M. Fovard, — répliqua Fabrice, — il m'a promis de ne rien terminer avant ce soir.

— Dès que nous aurons visité, — fit observer le banquier, — tu enverras un mot au notaire pour lui dire que tout est conclu.

— Hâtons-nous donc.

Le concierge avait respectueusement ouvert les deux battants de la grille.

Le jardin d'une contenance de dix mille mètres, planté d'arbres splendides s'étendait, nous le savons, jusqu'au boulevard de la Seine sur lequel il avait une petite porte en face de l'île Rothschild.

La villa, construite en pierres et en briques, et haute de deux étages, s'élevait au milieu d'une pelouse d'un vert d'émeraude, garnie de corbeilles de fleurs et de massifs d'arbustes rares.

Les dépendances comportaient, outre le pavillon du concierge, des écuries, des remises, une serre, une orangerie et un joli chalet voisin de la petite porte pratiquée sur le boulevard de la Seine, et pouvant servir d'habitation à deux personnes.

La distribution intérieure était irréprochable et le mobilier, ainsi que nous avons entendu Fabrice le dire à son oncle, se recommandait par son élégance et son goût exquis.

M. Delarivière fut enchanté de tout.

Edmée, consultée par lui, s'écria :

— Avec maman, ce sera le paradis sur la terre!...

— Quel est le prix? — demanda le vieillard.

— Devinez, mon oncle...

— Cinq cent mille francs peut-être...

— Trois cent vingt, mobilier compris... — Qu'en dites-vous :

— Je dis que l'occasion me semble rare, comme à toi, et je suis étonné qu'elle n'ait tenté personne... — Vite un mot au notaire...

— Le concierge me donnera ce qu'il faut pour écrire...

On revint à la grille d'entrée. — Fabrice franchit le seuil du pavillon, demanda du papier et une plume et traça quelques lignes.

— Monsieur veut-il me permettre de lui adresser une question?... — fit le concierge au moment où le jeune homme mettait son billet sous enveloppe.

— Parfaitement.

— Monsieur achète sans doute?...

— Oui.

— Je suis concierge et surtout jardinier... Monsieur peut voir comment la propriété est entretenue...

— On ne peut mieux... — Je vous rends pleine justice.

— Eh bien, je voudrais savoir si monsieur a l'intention de me garder à son service?...

LII

— Depuis combien de temps soignez-vous ce parc ? — demanda Fabrice.

— Depuis trois ans.

— Êtes-vous marié ?

— Non, monsieur.

— Combien gagnez-vous ?

Le jardinier formula un chiffre.

— Il ne tiendra qu'à vous de garder votre place, — reprit Fabrice, — mais je dois vous prévenir que nous n'aimons pas les commérages.

— Alors monsieur sera content de moi, je ne voisine jamais...

— S'il en est ainsi, tout ira bien... — Vous allez maintenant me rendre un service...

— Aux ordres de monsieur...

— Prenez cette lettre et portez-la, sans perdre une minute, au notaire chargé de la vente...

— J'ôte mon tablier, je passe une redingote et je cours...

— En revenant vous enlèverez l'écriteau.

— Oui, monsieur, avec empressement.

Fabrice mit deux louis dans la main du brave homme enchanté, et rejoignit M. Delarivière et Edmée.

— Cher oncle, — dit-il, — c'est fini... Vous êtes chez vous.

— Plaise à Dieu, — répliqua le vieillard, — que nous soyons bientôt tous réunis dans cette maison... — Nous y pourrons être bien heureux...

— Maintenant, père, — fit la jeune fille d'une voix suppliante, — nous allons à Auteuil, n'est-ce pas ?

— Tu le veux décidément?...

— Oui... oh ! oui... je le désire avec ardeur... — D'ailleurs tu l'as promis...

— Chère mignonne, il eût été plus sage d'attendre à demain, mais que ta volonté soit faite !

On remonta en voiture, et le cocher reçut l'ordre de toucher à Auteuil, rue Raffet.

Le landau gagna l'avenue de Madrid par la rue du Bois-de-Boulogne, traversa le bois jusqu'à la Muette, suivit le boulevard Suchet, franchit la passerelle du chemin de fer qui se trouve en face du bastion-caserne n° 61, et s'arrêta devant la maison de santé du docteur Rittner.

Pendant le trajet de Neuilly-Saint-James à Auteuil, pas une parole n'avait été échangée entre nos trois personnages, absorbés dans une rêverie dont l'entrevue prochaine était le sujet.

M. Delarivière se sentait profondément triste.

Il se reprochait de n'avoir eu ni la force, ni le courage de résister au désir d'Edmée. — Il craignait une secousse terrible, et dangereuse peut-être, pour l'enfant dont il connaissait la nature de sensitive. — Il redoutait pour lui-même l'émotion poignante qu'allait lui causer la présence de cette femme adorée et perdue, de cette morte vivante qui ne le reconnaîtrait pas et dont, malgré tout, il osait à peine espérer la guérison.

Edmée craignait que le docteur, sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, ne refusât de lui laisser voir sa mère...

Les craintes de Fabrice étaient d'une nature bien différente.

— Tout est possible! — se disait-il. — Une grande émotion a causé la folie, une grande émotion peut la guérir... — C'est de l'homéopathie morale... — Si la vue d'Edmée allait produire sur Jeanne un résultat pareil, si la raison lui revenait, tous mes projets seraient entravés... anéantis peut-être...

Et il maudissait à la fois la ferme volonté de la jeune fille et la faiblesse du vieillard.

Le concierge ouvrit la grille, les visiteurs franchirent la première enceinte et se trouvèrent dans le jardin.

L'aspect de ce jardin et celui des pavillons que nous avons précédemment décrits étaient frais et gracieux et ne pouvaient inspirer de pensées sombres. — Edmée cependant sentait son cœur serré ; un trouble profond l'oppressait; une sensation toute physique lui faisait croire que l'air respirable manquait à sa poitrine haletante.

Les deux hommes et la jeune fille furent introduits dans le salon d'attente que nous connaissons, et un coup de timbre apprit à Frantz Rittner qu'on y réclamait sa présence.

Il arriva presque aussitôt et fronça le sourcil en voyant Fabrice accompagné de son oncle et de sa cousine ; — il avait été convenu la veille, — on s'en souvient, — que Fabrice, ce jour-là, viendrait seul...

— Notre présence vous étonne, monsieur... — dit vivement le jeune homme.

Le docteur, après avoir salué, répliqua :

— En effet, je ne comptais aujourd'hui que sur vous... — J'avais prié monsieur Delarivière d'attendre au moins deux jours avant de revenir...

— C'est vrai, — reprit Fabrice, — et cette recommandation était faite, nous le savons, dans l'intérêt de notre chère malade, mais tous les raisonnements ont échoué devant le désir impérieux, irrésistible, de ma cousine qui, séparée de sa mère depuis deux ans et brûlant de la revoir, n'admet aucun obstacle et n'accepte aucun retard... — Nous avons dû céder...

Frantz Rittner s'inclina devant la jeune fille, qu'il examina curieusement.

— Votre impatience est légitime, mademoiselle, — répondit-il, — je suis désolé, je vous l'affirme, de ne pouvoir la satisfaire.

Edmée attacha sur le docteur ses grands yeux pleins d'angoisses.

— Vous ai-je bien compris, monsieur? — balbutia-t-elle. — Prétendez-vous véritablement que vous ne pouvez aujourd'hui me laisser voir ma mère?...

— Vous avez bien compris, mademoiselle, et je prétends cela en effet.

La jeune fille s'avança vers Frantz Rittner en joignant les mains comme on le fait pour implorer Dieu, et reprit :

— Oh! monsieur, je ne puis vous croire! — Non, vous ne serez pas assez cruel pour me refuser la triste joie que je sollicite !... — Le malheur qui nous frappe m'a blessée au cœur... — Voyez ce que je souffre!... ayez pitié... — Hélas! si vous ne pouvez me guérir, soulagez-moi du moins !... Soyez bon... conduisez-moi près de ma chère... — Permettez-moi de la voir, ne fût-ce qu'une seconde!... Permettez-moi de l'embrasser, ne fût-ce qu'une fois!... — Vous consentez, n'est-ce pas? Oh! dites-moi que vous consentez!

Le docteur secoua la tête.

— Il me coûte de vous affliger, mademoiselle. — répliqua-t-il, — malheureusement ce que vous souhaitez est impossible.

— Mais pourquoi, monsieur ? pourquoi ?

— Parce que le premier devoir d'un médecin est de soustraire à tout danger, autant que cela dépend de lui, les malades confiés à sa garde.

— Et ma présence auprès de ma mère constituerait un danger pour elle?... — demanda la jeune fille tremblante.

— Oui, mademoiselle.

— Lequel?

— Le plus grave de tous... — Madame votre mère, éclairée par ce vague instinct qui surnage quand l'intelligence a sombré, vous reconnaîtrait peut-être...

— Eh bien! — interrompit Edmée. — Que pourrait-il arriver de plus heureux? Si elle me reconnaissait, ce serait le retour à la raison, ce serait le salut...

— Ou la mort... — répondit le docteur d'une voix grave.

Edmée poussa un cri.

M. Delarivière, frissonnant, cacha son visage dans ses deux mains.

Fabrice, seul, demeura impassible. — Il supposait bien que son complice jouait une sinistre comédie.

— La mort! — répéta la jeune fille avec une douloureuse épouvante.

— Oui, mademoiselle... — Dans l'état où se trouve madame votre mère, une émotion trop violente peut la tuer comme une balle de revolver... — C'est lentement, par gradations insensibles, que j'espère et que je compte ramener l'équilibre dans son esprit et soulever le voile qui fait la nuit dans son cerveau...

Le neveu du banquier prit la parole.

— Monsieur le docteur, — demanda-t-il, — depuis hier, sans doute, vous avez étudié notre chère malade?

— Oui, monsieur, à plusieurs reprises.

— Avez-vous constaté quelque changement de bon augure dans sa situation mentale?...

— Cette situation ne s'est point empirée, voilà tout, et c'est beaucoup... — Le calme, l'isolement complet, triompheront du mal... — Ce qu'il importe en ce moment d'éviter plus que tout au monde, c'est une secousse brusque dont les conséquences, je vous le répète, pourraient devenir tragiques.

— Je vous comprends, monsieur... — murmura la jeune fille, très émue et les yeux pleins de larmes. — Je m'explique le péril que vous signalez et je n'insiste plus pour l'entrevue que je souhaite avec tant d'ardeur... mais il existe certainement un moyen de concilier la prudence et mes désirs.

— Connaissez-vous ce moyen, mademoiselle? — fit Rittner non sans une nuance d'ironie.

— La vue soudaine de son enfant chérie pourrait donner à ma mère un coup funeste, dites-vous, — poursuivit Edmée; — donc il ne faut pas qu'elle me voie; mais, si mes yeux se reposaient à son insu sur son doux visage, le danger n'existerait pas. — Laissez-moi donc regarder ma mère de loin, par une fenêtre, par un guichet, sans que rien me trahisse; vous m'aurez donné un douloureux bonheur, et je vous jure de ne rien demander, de ne rien même ambitionner de plus...

M. Delarivière joignit sa voix à celle d'Edmée.

— Oh! oui, monsieur, je vous en prie, — dit-il, — accordez à la pauvre enfant ce qu'elle vous demande... il me semble que vous le pouvez...

Un coup d'œil de Frantz Rittner interrogea Fabrice à la dérobée.

— Docteur, — répliqua ce dernier, rassuré par cette entrevue à distance, — vous ne pouvez refuser cela...

Rittner parut hésiter encore, mais uniquement pour la forme, puis il se décida brusquement et répondit :

— Eh bien, venez donc!

LIII

Un flot de sang colora le visage d'Edmée: — l'unique joie qui pût naître et se manifester dans de si lamentables circonstances la fit tressaillir.

— Venez... — répéta le docteur, — mais vous me promettez d'être calme?

— Ah! je vous le promets, monsieur... — répliqua la jeune fille en se roidissant contre son émotion écrasante. — Comptez sur ma volonté!

Si le souffle léger qui soulevait sa gorge n'avait prouvé la vie, on aurait pu la croire morte. (Page 227.)

— Je vous montre le chemin... — dit Rittner en quittant le salon d'attente.

Edmée, s'appuyant sur le bras que Fabrice venait de lui offrir, suivit le docteur.

M. Delarivière marchait derrière eux.

Tous les quatre traversèrent le jardin.

La jeune fille, silencieuse et recueillie, regardait ces grands arbres pleins de chants d'oiseaux, ces allées ombreuses aussi belles que les avenues du petit parc de Neuilly, ces pelouses d'un vert d'émeraude, entourées de fleurs aux tons écla-

tants, ces eaux limpides que les feux du soleil faisaient chatoyer. — Tout ce gracieux ensemble contrastait de façon étrange avec la nature même de l'établissement ; on s'expliquait mal un cadre si radieux pour un tableau si triste...

Soudain l'aspect se modifia.

Après avoir franchi le dernier rideau de verdure, on arrivait aux bâtiments de la maison de santé proprement dite.

Là plus de gazons, plus de fleurs, plus d'eaux jaillissantes.

En voyant ces vastes constructions mornes, en forme de croix, et dont toutes les fenêtres étaient garnies de barreaux solides, comme celles d'une prison, Edmée chancela: une sorte de brouillard obscurcit ses regards, un frisson nerveux courut sur son épiderme.

— Courage, chère cousine !... — murmura Fabrice à son oreille.

— Oh ! — répondit-elle, — j'en ai, du courage... Mais tout cela est étrangement lugubre...

Et il lui fallut faire un violent effort pour empêcher ses larmes de jaillir.

Rittner ouvrit une porte pratiquée dans la grille qui séparait le parc de l'habitation des malades.

Il prit à sa chaîne de montre un petit sifflet d'argent dont il tira à deux reprises un son bref et très doux.

C'était le signal en usage pour appeler l'une des infirmières de la deuxième section.

Une jeune femme en robe brune, portant un grand tablier blanc à poche sur la poitrine, ainsi que les infirmiers des hôpitaux, s'empressa d'accourir, un trousseau de clefs à la main.

Elle s'arrêta devant le docteur, dans une attitude interrogative.

— Nous allons à la chambre n° 5... — lui dit Rittner... — Passez devant...

Elle fit volte-face et, marchant la première, s'engagea dans un vaste couloir qui divisait chacune des travées du bâtiment en deux parties.

A droite et à gauche se voyaient, à intervalles égaux, des portes numérotées.

On suivit ce couloir, on gravit un large escalier et on arriva à la galerie du premier étage, semblable à celle du rez-chaussée et garnie comme elle de nombreuses portes numérotées et munies de guichets s'ouvrant depuis le dehors.

— La pensionnaire du *cinq* est-elle calme depuis ma visite? — demanda Rittner à l'infirmière qui répondit :

— Oui, monsieur le docteur... — Elle n'a pas bougé... Je crois qu'elle dort...

— Ouvrez le guichet, — reprit Frantz en faisant halte en face de la porte sur laquelle se voyait le numéro désigné.

L'infirmière choisit dans son trousseau une sorte de clef, ou plutôt d'instrument que les serruriers nomment *carré* et qui servait pour tous les guichets.

Elle l'introduisit dans la serrure et fit jouer le ressort; le guichet, dont les serrures étaient huilées soigneusement, s'ouvrit sans bruit.

Le docteur s'approcha de l'étroite ouverture et jeta un coup d'œil dans l'intérieur de la chambre.

Ce fut l'affaire d'un instant.

— Elle dort, — dit-il à voix basse, en se tournant vers la jeune fille. — Venez et regardez, mademoiselle...

Edmée ne se le fit pas répéter et bondit au guichet.

— Pas un mot... — ajouta vivement Rittner, — et surtout pas un cri !... — Soyez maîtresse de vous-même !

L'enfant, collant son visage à l'ouverture béante et ne respirant plus, regardait avidement sa mère.

Jeanne à demi couchée dans un large fauteuil, juste en face de la porte, et les deux mains croisées sur sa poitrine, dormait d'un calme sommeil.

Elle était vêtue d'un peignoir de laine blanche sur lequel s'épandaient comme un flot de soie ses grands cheveux blonds épars.

La blancheur d'ivoire de ses joues donnait à sa beauté un caractère bizarre et presque effrayant. — Un cercle de bistre entourait ses paupières. — Ses lèvres n'avaient point de sang.

Si le souffle léger qui soulevait sa gorge n'avait prouvé la vie, on aurait pu la croire morte.

Pendant deux ou trois minutes Edmée dévora des yeux sa mère.

Tout à coup, brusquement, elle quitta le guichet, vint à Rittner et lui prit les mains.

— Docteur, — dit-elle, — vous l'avez vu, je suis très calme, je suis très-forte... Aucune parole n'a décelé mon émotion, et pas un cri n'a trahi ma douleur, donc, vous voyez qu'on peut compter sur moi...

— Aussi, mademoiselle, — répliqua Frantz, — j'ai fait ce qui dépendait de moi pour vous satisfaire.

— Sur la vie de ma mère, — poursuivit Edmée, — je vous jure de ne pas prononcer un mot, je vous jure de ne pas pousser un soupir, de ne pas verser une larme... — Docteur, ouvrez-moi cette porte.

En disant ce qui précède, la jeune fille était bien pâle, — aussi pâle que Jeanne, — mais son regard était tranquille, sa voix ferme, — elle ne tremblait plus.

M. Delarivière tressaillit.

Le docteur et Fabrice se regardèrent stupéfaits.

— Que me demandez-vous là, mademoiselle ? — balbutia Rittner à qui son sang-froid habituel faisait défaut pour une seconde.

— Je vous demande de m'ouvrir cette porte.

— Eh ! mademoiselle, c'est impossible !

— Vous me disiez déjà cela tout à l'heure quand il s'agissait de me laisser voir ma mère... — C'était possible, cependant !... Ce que j'attends de vous l'est aussi...

— Mais, — reprit le docteur, — si je consentais, que voulez-vous donc ?

— Je veux embrasser ma mère, ou plutôt je veux effleurer de mes lèvres non pas son front, mais ses cheveux... oh! si légèrement qu'elle ne sentira rien... Une mouche, en volant, l'éveillerait plutôt... Voilà ce que je veux, docteur. Ouvrez-moi cette porte !

— Edmée... Edmée, prends garde!... — murmura M. Delarivière avec angoisse. — Sois prudente !... Souviens-toi que le docteur a parlé d'un péril...

— Ah ! — répliqua la jeune fille, sois sans crainte ! Est-ce que je voudrais tuer ma mère?... — Je vous répète que je n'interromprai pas son sommeil !... — Docteur, au nom du ciel, ouvrez-moi !

L'œil de Rittner interrogea de nouveau Fabrice.

Le jeune homme répondit par un haussement d'épaules qu'on pouvait interpréter de cette façon :

— Laissez-la faire ! advienne que pourra...

Du moins Frantz le comprit ainsi, car il dit à l'infirmière :

— Ouvrez!...

La jeune femme prit une nouvelle clef dans le trousseau dont elle ne se séparait point, et la porte tourna sur ses gonds silencieusement, comme avait joué le guichet sur ses charnières.

Jeanne ne faisait pas un mouvement.

Edmée allait franchir le seuil. — Frantz l'arrêta par le bras et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— N'oubliez pas qu'un brusque réveil serait peut-être la mort pour elle !

La jeune fille secoua la tête pour indiquer qu'elle n'oubliait rien, et marchant sur la pointe des pieds, foulant à peine le tapis dont l'épaisseur assourdissait encore le bruit si faible de sa marche, elle entra dans la chambre et se dirigea vers le fauteuil où reposait Jeanne endormie.

Les quatre personnages restés dans la galerie offraient en ce moment des attitudes bien dissemblables.

La physionomie de Fabrice exprimait une sombre inquiétude. — Il lançait au docteur des regards furibonds. — Frantz, en effet, l'avait mal compris. — Son mouvement d'épaules ne signifiait point : — « *Laissez-la faire !* » mais : — « *Gardez-vous bien de céder au caprice de cette enfant ! n'ouvrez pas !* »

Rittner regardait curieusement, comme s'il allait assister à quelque expérience intéressante.

L'imfirmière, absolument blasée sur les scènes dramatiques dont les maisons de santé sont si souvent le théâtre, suivait d'un œil distrait les mouvements d'Edmée.

M. Delarivière, se cramponnant des deux mains aux montants de la porte, avait le visage bouleversé ; — les veines de ses tempes se gonflaient ; — à mesure

que la jeune fille se rapprochait de Jeanne, il semblait s'absorber lui-même un peu plus dans une douloureuse agonie...

Trois pas à peine, désormais, séparaient Edmée de sa mère...

LIV

Edmée avança de deux pas encore puis, se laissant tomber à genoux, fit le signe de la croix et se mit à prier tout bas.

La douce enfant, dans un élan d'ardente foi, demandait un miracle au Dieu de miséricorde et de bonté.

M. Delarivière, imitant sa fille, avait ployé le genou comme elle sur le seuil de la chambre et priait aussi.

Fabrice, dominé malgré lui par la grandeur inattendue de ce spectacle, s'inclinait dans une attitude respectueuse.

Quand Edmée eut fini sa prière courte et fervente elle se releva et, s'appuyant d'une main sur le bras du fauteuil, elle pencha sa tête blonde et effleura des lèvres une des mèches de cheveux épars qui couvraient à demi le front de sa mère.

Le contact était si léger que l'aile d'un papillon, prise entre la bouche de la jeune fille et la chevelure de Jeanne, n'aurait pas perdu un atome de son duvet, et cependant l'effet produit fut instantané.

La folle tressaillit de tout son corps, comme sous le jet d'un puissant fluide électrique.

Elle ouvrit les yeux, fit entendre un gémissement sourd et se dressa tout d'une pièce.

Son regard avait une expression étrange.

Edmée frissonna.

— Ce que je craignais !... — murmura Frantz.

— Que faire ? — demanda Fabrice à voix basse.

— Silence ? — commanda le docteur.

M. Delarivière semblait anéanti.

L'infirmière se tenait prête à intervenir si la crise inévitable tournait à la folie furieuse.

Edmée, immobile et muette, tendait vers sa mère ses mains jointes avec un geste suppliant.

Pendant quelques secondes les yeux de Jeanne se fixèrent sur sa fille. — Son front était plissé ; — ses lèvres s'agitaient ; — on eût dit qu'un grand travail se faisait dans son esprit.

— Si Dieu laissait le miracle s'accomplir!... — se disait Edmée. — Si elle allait me reconnaître!...

Tout à coup le regard de Jeanne, se détachant du visage de son enfant, effleura successivement sans les voir les personnages groupés sur le seuil, parcourut l'intérieur de la chambre et se dirigea vers la fenêtre garnie de barreaux par où la lumière et le soleil entraient à flots.

Elle marcha vers cette fenêtre, lentement et du pas automatique d'une somnambule; elle fit le geste de l'ouvrir; puis, penchant un peu la tête, elle parut prêter l'oreille à des bruits perceptibles pour elle seule, tandis que son visage pâle exprimait une attention profonde.

Ses lèvres s'agitaient toujours.

Un murmure s'en échappait, vague d'abord comme les bégayements inarticulés d'un petit enfant, mais dans lequel il fut bientôt possible de distinguer des mots.

— Écoutez! — disait-elle, — écoutez! Entendez-vous? Quel est ce bruit? pourquoi ces coups répétés qui sonnent si lugubrement dans le silence de la nuit?... — Ah! vous ne savez pas?... — Eh bien, regardez et vous comprendrez... — Voyez-vous ces hommes noirs faisant leur œuvre de ténèbres sous les feux tremblants des torches? — Ce sont les aides du bourreau dressant la guillotine... — Regardez... écoutez encore... La foule se tait... les roues grincent sur le pavé... la voiture s'arrête... le condamné monte à l'échafaud... le condamné... le condamné... l'homme qui va mourir...

Jeanne s'interrompit.

Ses yeux s'étaient détournés de la fenêtre et se fixaient maintenant sur le tapis de sa chambre, presque à ses pieds.

Ce spectacle hideux auquel la pauvre femme croyait assister, c'est en elle-même qu'elle continuait à le voir...

Elle reprit :

— L'homme qui va mourir!... Quel est-il? — Si je pouvais contempler son visage... — Mais je ne peux pas... je ne peux pas... — Ah! le prêtre s'écarte.. — Je vois l'homme!... Dieu du ciel!... C'est lui!... Non, ce n'est pas possible, et c'est vrai cependant... C'est lui! — Il va parler... — Quel silence!... — il parle... — Innocent!... — Je le savais bien!... — Entendez-vous? il est innocent! — Ne le tuez pas! ne le tuez pas!... — Le bourreau s'empare de lui! — C'est une infamie!... C'est un crime!... L'innocent va mourir et le bourreau sera le meurtrier! Non! non!... je ne veux pas...

Jeanne était haletante; — sa voix rauque s'échappait avec des sifflements de sa gorge contractée; — de grosses gouttes de sueur coulaient sur ses tempes; — ses mains s'agitaient dans le vide.

— Tous l'abandonnent! — balbutia la malheureuse femme. — Eh bien, moi, je le défendrai!... Bourreau, je t'arracherai ta proie!...

Et dans le paroxysme du délire, secouant ses cheveux autour de sa tête ainsi que des serpents, elle engagea une effroyable lutte contre un adversaire invisible, se glissant comme une couleuvre, bondissant comme une panthère, se heurtant aux murailles, poussant de sourdes plaintes et de rauques exclamations, tantôt victorieuse et tantôt vaincue, mais effrayante de force nerveuse.

Soudain les hasards de cette lutte imaginaire la mirent en face de sa fille.

Elle s'arrêta, vibrante, et avec une indicible expression de haine, elle s'écria :

— Bourreau, te voilà donc !... Ah ! cette fois je te tiens, et tu ne m'échapperas pas !

Et elle s'élança sur Edmée qui, changée en statue par la terreur, ne fit pas même une tentative pour éviter le choc.

La pauvre enfant était en péril de mort.

Le souffle haletant de la folle l'effleurait déjà. — Ses mains crispées allaient la prendre à la gorge et l'étrangler. — Une lueur d'infernale joie s'allumait dans les prunelles de Fabrice...

Frantz Rittner se jeta, prompt comme la foudre, entre la mère et la fille. — Il saisit les bras menaçants de Jeanne, il la réduisit à l'impuissance, quoiqu'elle tentât de lui résister, et, plongeant dans ses yeux le regard fixe et magnétique du dompteur imposant sa volonté aux bêtes fauves, il la contraignit à s'abattre, haletante et brisée, dans le grand fauteuil où quelques minutes avant cette hideuse scène elle dormait.

— C'est fini, — dit-il alors. — La crise est passée, mais jamais mademoiselle ne verra la plus mort de plus près.

— Décidément, — pensait Fabrice avec rage, — mon cher associé commettra toutes les maladresses aujourd'hui !... — Il lui suffisait de s'abstenir, et la mère me débarrassait de la fille, et la fortune de mon oncle était à moi tout entière !...

M. Delarivière avait pris dans ses bras Edmée défaillante, et la serrait sur son cœur à l'étouffer.

Jeanne, renversée en arrière, grelottait comme un fiévreux de la campagne de Rome...

La nature de son égarement venait de changer. — Ses traits n'exprimaient plus la colère, mais une douleur poignante.

— Dieu est sans pitié... — balbutia-t-elle, — ils ont tué l'innocent...

Les pleurs inondèrent son visage ; un long sanglot souleva sa poitrine et s'acheva dans un éclat de rire.

— Avant cinq minutes elle sera tout à fait calme... — reprit Frantz Rittner. — Les nerfs sont détendus... le sommeil va venir. — Je me reproche amèrement ma faiblesse. — Rien de tout cela n'aurait eu lieu si j'avais résisté, comme je le devais, à des prières insensées... — Retirons-nous... — Pour les maladies de l'intelligence, la solitude est le grand remède.

Le banquier s'empressa d'entraîner, ou plutôt d'emporter sa fille hors de la cellule qui, maintenant plus que jamais, lui faisait l'effet d'une tombe.

Frantz les suivit et l'infirmière, impassible et docile, referma silencieusement la porte et le guichet.

Nos quatre personnages regagnèrent le salon d'attente à pas lents et sans échanger une parole.

Edmée, pâle comme une morte, se soutenait à peine et de grosses larmes coulaient une à une sur ses joues.

— Mademoiselle est très ébranlée... — dit le docteur, — je vais lui préparer un cordial qui la remettra sur-le-champ.

Il entra dans un petit laboratoire attenant au cabinet du médecin adjoint et il en ressortit presque aussitôt, portant sur un plateau de métal un verre rempli d'un liquide transparent et faiblement rosé qu'il présenta à la jeune fille.

Edmée but ce liquide jusqu'à la dernière goutte et fut aussitôt soulagée. — Elle respira librement; les couleurs revinrent à ses joues.

— Ne vous alarmez point outre mesure, mademoiselle, — reprit Rittner; — la crise dont vous venez d'être témoin, crise provoquée par votre imprudence et par la mienne, est la conséquence naturelle de l'état de votre chère malade... — Il n'en faut rien conclure de funeste... — La situation reste la même et ne s'est point aggravée...

— Ainsi, — demanda le banquier d'une voix émue — l'espoir est encore permis?

— Sans doute...

— Et vous croyez toujours la guérison possible?

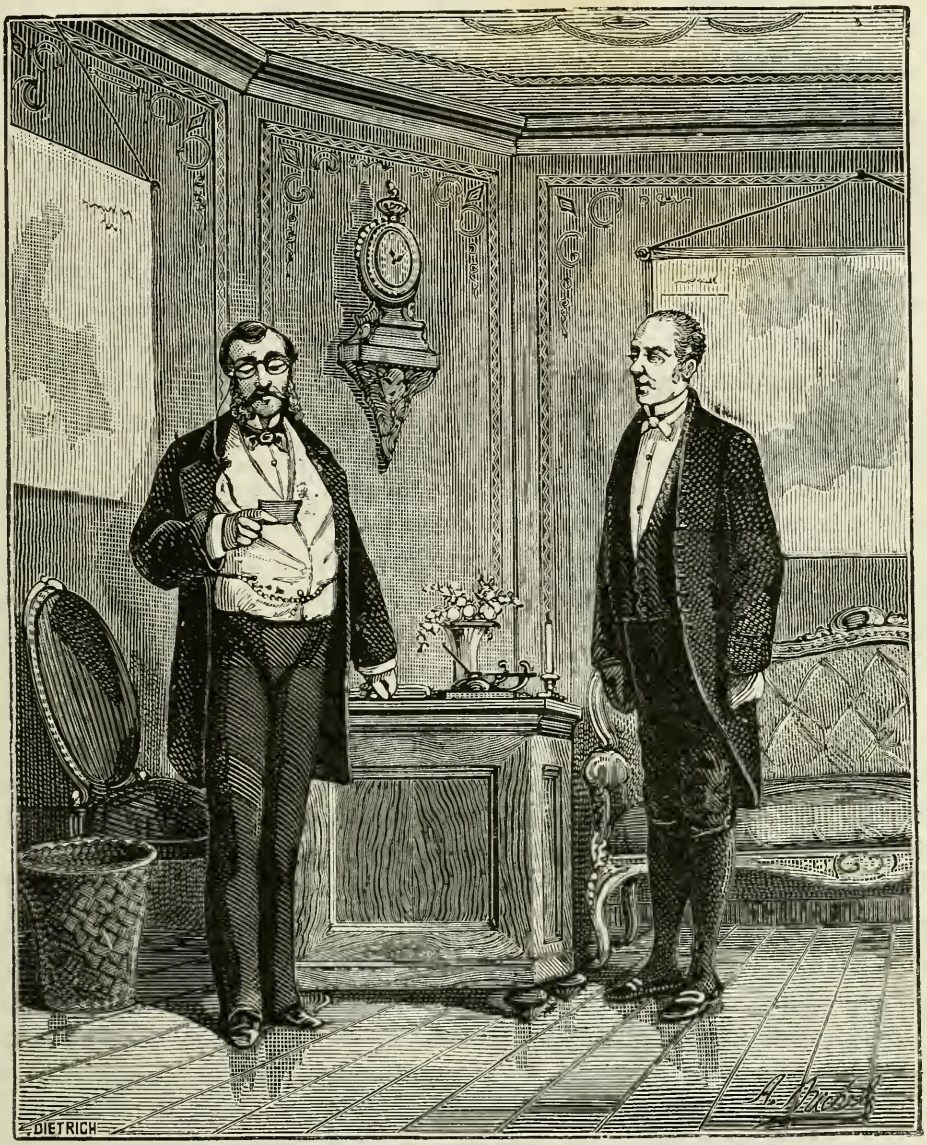
— Ce que je pensais hier, je le pense aujourd'hui...

— Ah! que vous me faites de bien en me parlant ainsi! — s'écria le vieillard; — tout me semblait perdu...

Frantz Rittner prit M. Delarivière par le bras, l'emmena dans l'embrasure d'une fenêtre, de manière à n'être entendu que de lui seul, et répliqua :

— Rien n'est perdu, je vous en donne ma parole; mais je vous dois l'entière vérité sur un autre sujet... — Mademoiselle votre fille me cause une sérieuse inquiétude. — Sa nature impressionnable et nerveuse ressemble à celle de sa mère... — Cette enfant vient de recevoir un coup dont l'impression persistante deviendrait bientôt dangereuse...

— Oh! mon Dieu, — balbutia le vieillard avec effarement. — Faut-il trembler aussi pour Edmée?...



En lisant le nom tracé sur la carte il s'écria, rayonnant de joie :

LV

Le médecin des folles secoua la tête.

— Ne vous alarmez point sans raison... — dit-il; — un mal de cette nature, pris dès son origine, est vaincu d'avance... — combattez l'idée fixe et tout ira bien...

— La combattre? — répéta M. Delarivière. — Et comment?

— Par le plus simple de tous les moyens...

— Lequel?

— La distraction.

— Je vous comprends... — murmura le banquier ; — mais ce moyen, si simple en apparence, est en réalité d'une application bien difficile...

— Pourquoi?

— Après la scène désolante dont nous venons d'être témoins, et dans la disposition d'esprit où se trouve la pauvre enfant, voudra-t-elle se distraire?

— Il faut l'y contraindre...

— Eh! monsieur, puis-je offrir à ma fille des plaisirs bruyants, puis-je l'accompagner à des réunions joyeuses, quand nous portons dans notre cœur le deuil de sa mère vivante?...

— Je ne vous parle point de fêtes mondaines... — répliqua le docteur, — votre présence en ce moment y serait choquante, j'en conviens... — Il suffira d'éviter l'isolement, d'entretenir des relations fréquentes avec quelques amis, et d'occuper l'esprit de mademoiselle Edmée des choses brillantes et futiles qui plaisent tant aux jeunes filles, les modes, les chevaux, la musique et les arts... — Votre grande fortune rend tout cela facile...

— Merci de ces conseils, monsieur... je vous promets de les suivre docilement.

— Envoyez-moi votre neveu chaque jour... — continua Frantz. — Il vous donnera des nouvelles de votre chère malade; mais ne revenez vous-même que sur mon invitation formelle... — les résultats d'une imprudence peuvent être désastreux... — vous en avez eu la preuve aujourd'hui...

M. Delarivière promit de se soumettre, et les trois visiteurs quittèrent la maison de santé.

— Où allons-nous maintenant, mon oncle? — demanda Fabrice en remontant en voiture.

— Mais d'abord, — répliqua le vieillard, — chez quelque couturière en vogue. — Tu dois en connaître...

— De réputation, oui, mon oncle...

— Conduis-nous chez la plus célèbre... — ta cousine a besoin d'une demi-douzaine de costumes plus coquets les uns que les autres...

— Père, — murmura timidement Edmée, — si tu voulais me faire un grand plaisir, nous remettrions cela à plus tard...

— Pourquoi remettre, ma chérie?

— Le moment est-il bien choisi pour nous occuper de toilettes?

— Mais oui, mignonne... — Oh! je devine ta pensée et voici ce que j'y réponds : — Je veux, quand ta mère bien-aimée reviendra près de nous, ce qui ne tardera guère, qu'elle puisse être orgueilleuse non seulement de ta grâce et de ta beauté, mais de ton élégance... — Ai-je raison?...

— Oui, père, et, puisque tu le désires, commandons des costumes... Mais je n'aurai de plaisir à les porter que quand ma mère pourra les voir.

La séance chez la grande couturière dura près d'une heure.

Il s'agissait de choisir les étoffes, les nuances et les façons, ce qui n'était point une affaire de peu d'importance : — toutes mes jolies lectrices seront de cet avis.

Edmée, presque à son insu, oublia momentanément sa préoccupation douloureuse, et cette pensionnaire à peine émancipée fit preuve du goût le plus sûr et du tact le plus exquis.

La grande couturière daigna s'écrier :

— Je serai vraiment heureuse d'habiller mademoiselle!... — Mademoiselle est une cliente qui me fera beaucoup d'honneur!!

En quittant les salons installés avec un luxe princier, et qu'on aurait nommés jadis : *Le temple de la mode*, Edmée était un peu moins triste.

Frantz Rittner avait eu raison.

La coquetterie chez les filles d'Ève est une passion innée qui, lorsqu'elle trouve à se satisfaire, triomphe de tout, même du chagrin. — Les exceptions ne font que confirmer la règle.

Plus d'une jeune femme, pleurant sincèrement un mari très aimé, s'est avoué mentalement que le noir ne l'enlaidissait pas, et n'a pu s'empêcher de sourire à sa gracieuse image habillée de grand deuil.

Pour la seconde fois Fabrice demanda :

— Où allons-nous, mon oncle?...

— Chez mon banquier, qui est en même temps mon vieil ami... — répondit M. Delarivière, — Il te faut de l'argent pour payer aujourd'hui même, entre les mains du notaire, l'acquisition de Neuilly...

— C'est juste... — fit le jeune homme, et il donna l'adresse au cocher.

La maison de banque Jacques Lefebvre était située rue Saint-Lazare dans un vaste hôtel dont les bureaux occupaient le rez-de-chaussée tout entier. — M. Delarivière descendit de voiture avec sa fille et son neveu. Sous le vestibule un huissier en habit noir et en souliers à boucles d'argent lui posa cette question :

— A qui monsieur a-t-il affaire? au caissier? au fondé de pouvoirs? ou à M. Lefebvre lui-même?

— A M. Lefebvre lui-même... — répondit le visiteur, — remettez-lui, je vous prie, ma carte...

Le patron de la grande maison connue du monde entier travaillait dans son cabinet.

En lisant le nom tracé sur la carte il s'écria, rayonnant de joie :

— Maurice Delarivière!... — Amenez-le sans perdre une minute...

Et, quittant son siège, il attendit le nouveau venu sur le seuil du cabinet, lui saisit les mains, et les serrant à les briser balbutia avec émotion :

— Comment, c'est toi, mon cher vieux camarade ! Ah ! quelle bonne surprise et que je suis heureux de te voir ! Entre vite !

Il s'interrompit pour saluer Edmée.

— Mademoiselle Delarivière, sans doute? — reprit-il.

— Oui, cher ami... ma fille.

— Adorable ! une fleur à peine éclose ! un bouton de rose ! Mes compliments !... Oh ! ce joli petit ange-là sera facile à marier... Si tu veux, je m'en charge...

Edmée devint pourpre.

— Rien ne presse... — répondit son père en souriant.

— Quand tu voudras... — poursuivit Jacques Lefebvre. — Dispose de moi à ton heure, tu me feras plaisir... — Ah ! voilà Fabrice... — Bonjour, Fabrice... — Une poignée de mains, neveu de mon ami... — Mais où est madame Delarivière? Comment va-t-elle? L'as-tu laissée, cette fois, à New York?...

Le vieillard s'attendait à cette question, aussi put-il répondre sans trop d'embarras :

— Ma femme est venue en France avec moi, mais n'a pu m'accompagner jusqu'à Paris... Je l'ai laissée chez des amis, dans le Midi... — Elle est un peu souffrante...

— Rien de sérieux, au moins ?

— Je l'espère...

— Maudite soit l'indisposition qui me prive du plaisir de lui faire ma cour, car je lui fais la cour à ta charmante femme. — Prends garde à toi, mon vieil ami !

Jacques Lefebvre eut un éclat de rire bon enfant et poursuivit :

— Est-ce que tu es souffrant aussi, toi, Maurice? — Je te trouve pâle...

— Souffrant, non... — fatigué, oui... — Le voyage a été pénible.

— Deux ou trois jours de repos, et il n'y paraîtra plus... — Sais-tu bien que je n'aurais point reconnu ta fille Edmée, quoiqu'elle ressemble beaucoup à sa mère ! ! — Comment, cette belle demoiselle est la petite espiègle qui piétinait dans mes plates-bandes et fourrageait mes roses il y a quatre ans?... — Oui, mademoiselle, oui, vous étiez la terreur de mon jardinier, et aujourd'hui vous voilà bonne à marier...

Edmée rougit de nouveau.

— Ah çà ! — demanda M. Delarivière, — tu es donc encore le marieur infatigable que j'ai connu jadis?...

— Plus que jamais !... — J'aurais dû me mettre à la tête d'une agence matrimoniale. — C'était ma vocation ! — Gagner des millions et marier ses amis, les enfants de ses amis, les parents de ses amis, et les amis de ses amis, voilà le but de la vie !...

Jacques Lefebvre eut un nouvel accès de son bon rire jovial, et Fabrice fit écho.

— Prenez garde à vous, Fabrice! — lui dit le banquier en le menaçant du doigt, — Vous y passerez aussi... — Vous serez marié de ma main... — Que voulez-vous, mes chers amis, je suis si heureux en ménage que je voudrais donner à l'univers entier un bonheur pareil au mien.

— Eh bien, mais, — répliqua Fabrice, — mariez votre fils.

— Je le voudrais! Ah! je le voudrais! mais il met une étonnante mauvaise volonté à se laisser faire...

— Je ne t'ai pas encore demandé des nouvelles de madame Lefebvre et de Raoul... mais ta gaieté me prouve que les nouvelles sont bonnes...

— Excellentes, grâce à Dieu! Ma femme est toujours vive, toujours alerte, toujours joyeuse... Elle ne change pas... Elle ne vieillit pas... Tu la verras!... — Je ne sais si je me trompe, mais telle elle était le lendemain de notre mariage, telle la chère créature est encore aujourd'hui... Quant à mon fils, c'est un mauvais sujet! Il est en ce moment en Russie, pour nos affaires... — Il travaille comme un cheval... autant que moi... Ce qui n'est pas peu dire...

— Et tu l'appelles mauvais sujet?

— C'est un mot d'amitié! et puis pourquoi ne veut-il pas se marier? — Ce garçon est étonnant... Il est aussi malin que moi en affaires, et il n'a que vingt-quatre ans... — Ah! il ira loin! — Ah çà! vous dînez avec nous... — C'est entendu, je n'admets aucune fin de non-recevoir...

— Cependant... — commença l'oncle de Fabrice.

— Il n'y a pas de cependant! — interrompit Jacques Lefebvre — Si tu refuses, nous nous brouillons! Voilà mon ultimatum!...

LVI

— Mais, — fit observer M. Delarivière, — Edmée est en costume de pension et n'aura ses toilettes nouvelles que dans quelques jours.

— Qu'importe le costume? — s'écria Jacques Lefebvre. — Mademoiselle Edmée est charmante ainsi; — il s'agit d'ailleurs d'un dîner absolument intime... — J'ai hâte de présenter ta fille à ma femme, que je vais faire prévenir à l'instant même...

— Allons, puisque tu le veux, c'est convenu...

— A la bonne heure!... — Naturellement Fabrice est des nôtres... — Ah! ah! mon cher Fabrice, vous avez mené pas mal la vie à grandes guides!... — on parlait de vos escapades! — Ceci n'est point un reproche, il faut que jeunesse se passe, mais, comme on chantait au Gymnase dans je ne sais plus quelle vieille pièce :

S'il est un temps pour la folie
Il en est un pour la raison!...

Le temps de la raison est-il venu pour vous?...

— Je le crois... — répondit Fabrice.

— Il fait mieux que le croire, — appuya M. Delarivière, — il le prouve...

— Allons, tant mieux ! — reprit Jacques Lefebvre. — Bravo, Fabrice! — votre oncle vous aime tendrement... j'en sais quelque chose, moi... —Il m'a parlé de vous assez souvent... Vous le comblerez de joie, j'en suis sûr, en faisant un bon mariage...

— Ah ! — dit Fabrice en riant, — nous y voilà...

— Certainement, nous y voilà... — il faut toujours en arriver là... — Le mariage est la fin nécessaire... hors du mariage rien de sérieux... — Votre oncle se chargera de la dot, et moi je vous trouverai la femme... — Mais j'y pense, justement j'ai votre affaire..

— Sous la main ?...

— Vous croyez rire?... — Eh bien ! oui, sous la main... — Et la preuve c'est que vous verrez ce soir la personne...

— Bah ! ce soir?...

— Oui, à dîner... — C'est une orpheline... charmante sous tous les rapports... — Elle a eu de grands malheurs de famille et mérite autant d'intérêt et de sympathie que d'admiration... — Superbe parti d'ailleurs et jouissant dès aujourd'hui de toute sa fortune dont le chiffre est imposant... — Vous ferez connaissance... vous lui plairez, car vous êtes très bien, mon cher Fabrice, oui, très bien, sans flatterie... — Vous deviendrez éperdument amoureux d'elle... le contraire me semble impossible, et d'ici à deux ou trois mois nous serons de noce...

Edmée souriait malgré sa tristesse et M. Delarivière lui-même suivait l'exemple de sa fille, tant l'entrain matrimonial de Jacques Lefebvre offrait un côté réjouissant et d'un irrésistible comique.

— Peste! — s'écria Fabrice. — Comme vous y allez!...

— Oui... oui... je suis ainsi, moi!... — jamais une minute de perdue!... il faut que ça marche carrément...

En disant ce qui précède, le banquier traçait quelques lignes sur une feuille de papier à lettre.

Il mit cette feuille sous enveloppe et frappa sur un timbre.

Un garçon de bureau parut.

Jacques Lefebvre lui tendit l'enveloppe, en disant :

— Ceci à madame... vite !... Prenez une voiture...

— Rapporterai-je une réponse à monsieur?

— Non... Allez...

Le garçon sortit.

— C'est pour prévenir ma femme qu'elle aura trois convives, reprit le banquier.

— Madame Lefebvre n'est donc pas ici?

— Non... Elle adore la campagne... Moi aussi d'ailleurs...— Dès le 15 avril, même s'il gèle encore, elle va s'installer dans notre villa du parc des Princes, avenue des Princes, n° 7, où je la rejoins chaque jour aussitôt que mes affaires sont finies. — C'est là que nous dînerons ce soir.

— Mon cher ami, — dit M. Delarivière, — ma visite d'aujourd'hui avait un double but, te voir d'abord, et te demander de l'argent ensuite...

— Parfait... — Combien te faut-il?

— Une assez grosse somme... — Je viens me fixer à Paris...

— Excellente nouvelle! — Alors, tu liquides là-bas?

— Oui.

— J'en suis bien heureux! — On ne passera plus deux ans sans te voir!...

— Certes, nous nous verrons souvent... — Je vais monter ma maison, et mon neveu Fabrice veut bien accepter la surveillance des moindres détails d'une installation fort compliquée... — Il se charge de tout, ce dont je lui sais un gré infini. — Je te prie donc de mettre à sa disposition tout ce dont il aura besoin... — En un mot, je lui ouvre un crédit sur ta maison...

— Jusqu'à concurrence de?...

— Je ne formule aucun chiffre... Crédit illimité.

— C'est entendu, — As-tu donné procuration à Fabrice?

— Pas encore, mais je la donnerai.

— Il le faut pour la régularité des affaires... En attendant je payerai sur sa simple signature.

Jacques Lefebvre tira de son bureau un carnet qu'il tendit au jeune homme, en lui disant :

— Voici un carnet de chèques en blanc qu'il vous suffira de remplir et de faire présenter à la caisse.

Fabrice mit le carnet dans sa poche avec un frémissement de joie.

M. Delarivière reprit :

— Nous avons acheté ce matin une ravissante propriété à Neuilly-Saint-James... — Nous devons la payer ce soir avant six heures; il s'agit de trois cent vingt mille francs...

— Il suffira de signer un chèque...

— As-tu mon compte sous les yeux? — poursuivit l'oncle de Fabrice.

— Je l'ai dans la mémoire, à une fraction près...

— Pour quelle somme suis-je crédité sur tes livres?

— Pour trois millions six cent vingt-cinq mille francs... — Veux-tu une centaine de mille francs en billets de banque?

— Non... je n'ai pas besoin d'argent.

— Et vous, Fabrice?

— Moi, j'accepte... — Je vais avoir beaucoup de comptes à régler pour mon oncle...

— Alors, en me quittant, vous passerez à la caisse...

Jacques Lefebvre écrivit sur un carré de papier :

« *Cent mille francs, compte Delarivière, sur acquit Leclère. — Payez.* »

Et il signa.

— Voilà les cent mille francs demandés, — dit-il ensuite.

Fabrice plia le papier en quatre et quitta son fauteuil.

— Tu pars? — lui demanda M. Delarivière.

— Oui, mon oncle... je dois aller chez le notaire du boulevard Haussmann.

— Est-il déjà l'heure?

— Non, assurément, mais j'ai à m'occuper du tapissier pour compléter certains arrangements intérieurs; j'ai à voir le carrossier, le marchand de chevaux; — il faut aussi que je trouve cocher, valet de chambre, cuisinier, valet de pied, femmes de chambre, etc.

— C'est juste... tu penses à tout! — Va donc, et souviens-toi que ce que tu feras sera bien fait...

— N'oubliez pas que nous dînons à sept heures et demie précises... — dit Jacques Lefebvre.

— Soyez sans inquiétude...

— Et ne vous mettez pas en retard!...

— Je n'aurai garde...

— Parc des Princes... avenue des Princes, n° 7... vous savez?...

— Je connais votre villa...

— Parfait! A ce soir donc...

— A ce soir...

Fabrice donna des poignées de main à son oncle, à sa cousine, au banquier, sortit du cabinet, toucha cent mille francs à la caisse, puis, lesté de cette somme et du carnet de chèques, se dirigea vers la rue de La Rochefoucauld où demeurait Mathilde Jancelyn. — Chemin faisant il s'arrêta chez un bijoutier.

Au moment de commencer une existence nouvelle, il jugeait à propos de rompre avec sa maîtresse.

— Comment prendra-t-elle la chose? — se demandait-il, non sans un peu d'inquiétude.

Il s'alarmait à tort.

La rupture, — ainsi que nous le verrons bientôt, — devait être d'autant plus facile que Mathilde, de son côté, souhaitait la fin d'une liaison où la lune rousse, depuis longtemps déjà, remplaçait la lune de miel.

Nous prions nos lecteurs de précéder Fabrice rue de La Rochefoucauld et de franchir avec nous le seuil d'un appartement situé au second étage d'une assez belle maison.

Mathilde, à demi couchée sur une chaise longue dans un petit boudoir tendu, murailles et plafond, d'une étoffe de soie d'un bleu pâle à rayures gris-perle semées

Mathilde, à demi couchée, sur une chaise longue dans un petit boudoir tendu de soie bleue...

de boutons de rose, avait un roman nouveau ouvert sur ses genoux, mais l'intérêt de ce roman ne devait pas lui sembler bien vif car elle ne lisait pas, elle rêvait, et dans son rêve passait l'image d'un charmant jeune homme aux cheveux noirs et aux yeux bleus, gracieux de figure et de manières, très élégant, trop élégant peut-être, au demeurant fort distingué.

Ce jeune homme, — le compatriote et le camarade d'enfance du petit baron Pascal de Landilly, — se nommait le vicomte Paul de Langeais.

Il achevait sa vingt-troisième année.

Mis en possession par la mort de son père, dix-huit mois auparavant, d'une fortune considérable, il s'était empressé de venir habiter Paris pour y mener la vie à grandes guides.

Quoiqu'il vécût dans le monde où l'on s'amuse, parmi les gommeux, les coquettes et les cocottes, il existait de sérieuses différences entre lui et son ami Pascal.

L'ivresse du plaisir ne l'entraînait jamais plus loin qu'il ne voulait aller. — Il apportait dans la passion même une sorte de froideur réfléchie. — Craignant par-dessus tout d'être dupe des femmes, il ne se livrait qu'à demi. — Beau joueur, il s'arrêtait dans la perte, juste à la somme fixée d'avance... — Il était à la fois généreux et calculateur...

LVII

Paul de Langeais, malgré ses allures de viveur émérite, conservait une forte dose de timidité.

Le sans-gêne absolu du gommeux lui faisait défaut, — il traitait malgré lui les femmes galantes en femmes du monde, ce qui d'ailleurs ne leur déplaisait pas.

Ayant vu Mathilde plusieurs fois autour du lac et au théâtre, il s'était épris de cette jolie personne et recherchait les occasions de se trouver sur son passage, mais il ne savait comment l'aborder.

Un jour il la rencontra par hasard en compagnie de mademoiselle de Civrac, née Greluche, et du petit baron Pascal de Landilly.

Il saisit l'occasion aux cheveux, se fit présenter par son ami, fut accueilli avec bienveillance, et commença le siège d'une place assez mal défendue qui ne demandait qu'à capituler.

Mathilde, habituée aux façons rarement courtoises et parfois brutales de Fabrice, trouva charmant d'être prise au sérieux par un vrai gentleman, courtisée avec une nuance de respect, et de recevoir chaque matin un bouquet magnifique, ni plus ni moins qu'une jeune fille recherchée pour le bon motif.

Paul arrivait d'ailleurs au moment favorable.

Fabrice commençait à montrer beaucoup de froideur, et Mathilde offensée rêvait une de ces faciles vengeances que les femmes ont toujours à leur disposition.

Or, le complice de cette vengeance se présentant sous la forme d'un beau garçon, bien né, bien élevé, fort aimable, et très riche — ce qui ne gâtait rien — Mathilde s'avouait tout bas que ce beau garçon s'attardait trop aux préliminaires et manquait de hardiesse un peu plus qu'il n'aurait fallu.

Pour l'encourager en lui prouvant que son cœur était libre, elle ne manquait aucune occasion d'attaquer devant lui Fabrice, dont il se montrait fort jaloux.

La veille du voyage à Melun, à un déjeuner chez Adèle auquel assistait Paul de Langeais, elle avait parlé avec enthousiasme d'une parure remarquée par elle, deux jours auparavant, chez un bijoutier de la rue de la Paix, et qui lui tournait la tête au point de l'empêcher de dormir.

— Eh bien, ma chère, — s'était écriée la jeune Adèle, — que ne demandes-tu cette parure à Fabrice ? — Son devoir est d'aller au-devant de tes désirs...

Paul écoutait en fronçant le sourcil.

Mathilde, haussant les épaules, avait répliqué :

— Demander à Fabrice une parure de vingt-cinq mille francs !... — Comme on voit bien que tu le connais mal ! — Fabrice est l'ange de l'égoïsme, ma chère ! D'ailleurs, il est avare !... — Ah ! je m'étais bien trompée sur son compte...

Et la jeune femme poussa un soupir.

Le surlendemain, en revenant à Paris, très blessée, nous le savons, de la manière dont Fabrice venait de la quitter à Melun pour se mettre à la disposition de son oncle, Mathilde trouva dans son boudoir, outre les deux bouquets apportés en son absence, une enveloppe carrée de papier vélin, fermée par un large cachet de cire rouge armorié.

Cette enveloppe contenait deux choses : un carré long de papier rose et une carte de visite.

Le papier rose était un chèque de vingt-cinq mille francs, à vue et au porteur, sur une maison de banque de Paris.

La carte de visite était celle de Paul de Langeais, avec ces mots tracés au crayon au-dessous du nom :

« *Puissiez-vous accepter les bijoux de la rue de la Paix avec autant de joie que j'en éprouve à vous les offrir.* »

— Il est décidément très gentil, ce pauvre Paul ! — pensa Mathilde. — Parole d'honneur il me semble que mon cœur bat... — Serais-je amoureuse, par hasard ? — Eh ! mon Dieu, pourquoi pas ? — Ça serait drôle, et peut-être amusant...

Elle glissa la carte dans son corsage et mit le chèque dans un petit meuble.

Au moment où nous venons de trouver la jeune femme inoccupée et rêveuse sur une chaise longue de son boudoir, il était environ quatre heures de l'après-midi.

Le timbre de l'appartement résonna

Mathilde tressaillit.

— Si c'est Paul de Langeais, — murmura-t-elle, — il sera le bienvenu !...

La femme de chambre montra son museau fûté dans l'entre-bâillement de la porte.

— Qui donc est là? — lui demanda vivement Mathilde.

— C'est le frère de madame...

— Qu'il entre... — fit la jolie blonde avec un désappointement visible.

René Jancely franchit le seuil.

— Tu vas bien, petite sœur?... — dit-il en s'asseyant.

— Ni bien ni mal... — répliqua Mathilde d'un ton presque maussade

— Ce n'est pas moi que tu attendais, peut-être?...

— Je n'attendais personne.

— As-tu vu Fabrice aujourd'hui ?

— Ni hier ni aujourd'hui... et je suppose qu'à l'avenir je le verrai fort peu...

— Ah bah ! de la brouille ?

— Non, une séparation pure et simple. — Fabrice a des devoirs à remplir ; il se consacrera désormais à son oncle, le banquier de New York, et à sa tante de la main gauche, la folle de Melun ; je l'abandonne à sa destinée...

— Tant pis !

— Pourquoi ?

— Fabrice était un bon garçon.

— Eh ! non, pas si bon garçon que ça, mon cher...

— Vous vous aimiez...

— Nous l'avons cru, mais nous n'en avons jamais été sûrs. — La chaîne rompue nous soulagera tous deux...

— Veux-tu être franche avec moi, petite sœur ?

— Ça dépend... la franchise est parfois dangereuse...

— Pas en ce moment... — Eh bien, entre nous, si Fabrice n'est plus bon qu'à pendre, c'est qu'il y a un amour sous roche...

— Et quand cela serait ?...

— Cela est... Et puis je te nommer l'heureux vainqueur...

— Je t'en défie !

— Paul de Langeais...

Mathilde rougit jusqu'au blanc des yeux et garda le silence.

— Ainsi, tu l'aimes ? — fit paternellement René.

— J'en ai grand'peur... — soupira la jeune femme.

— Prends garde, petite sœur !...

— A quoi ?...

— Il est bien jeune, ce gommeux !...

— Qu'importe ?... — On se corrige de ce défaut-là... on s'en corrige même trop vite...

— Est-il vraiment sérieux?

— Oh! ça, oui! — s'écria Mathilde avec un entraînement involontaire.

— Comment le sais-tu?

— J'en ai la preuve...

— Quelle preuve?

— Ça ne te regarde pas! — fit la pécheresse en riant, puis sans transition elle ajouta : — Veux-tu me rendre un service?

— Parbleu!...

Elle se leva, prit dans le petit meuble le chèque qu'elle y avait serré, et le tendit à son frère.

— Fais-moi le plaisir demain matin, — continua-t-elle, — de toucher pour moi cet argent?... Quand une jolie femme se présente avec un chèque, tous les employés la regardent et chuchotent... c'est très gênant...

Une lueur s'alluma dans les yeux de René.

— Bien volontiers... — répliqua-t-il en prenant le papier rose; et il poursuivit avec un sourire, après l'avoir examiné : — Ah! ah!... vingt-cinq mille francs! Peste, tu n'avais pas tort! Ce gommeux fait galamment les choses!... — Voilà donc pourquoi le pauvre Fabrice a perdu ses grandes entrées!

— Et ses petites...

— S'il vient te voir, le consigneras-tu sans pitié?

— Nullement... je le recevrai très volontiers, mais en camarade...

— Tu auras raison, — il ne faut jamais se brouiller avec ses anciens amis... — à un moment donné, ça peut être utile. — Fais-lui bonne mine... — Si tu lui fermais carrément ta porte il serait furieux et m'envelopperait dans sa rancune... — Or, j'ai des raisons pour rester bien avec lui.

- Sois tranquille... — En lui rendant sa liberté je lui rendrai service... — Nous resterons les meilleurs amis du monde...

— A quelle heure veux-tu ton argent, demain?

— Dans la matinée...

— A onze heures sera-ce assez tôt?

— Parfaitement!

— Eh bien, attends-moi à onze heures. — Je viendrai déjeuner avec toi... si tu es seule, bien entendu.

— Je serai seule, sans le moindre doute...

— Eh bien, mais Paul de Langeais?...

Mathilde se mit à rire.

— Si Fabrice n'a plus ses grandes entrées, Paul de Langeais n'a pas encore les siennes... — répliqua-t-elle.

René se leva.

— Tu pars si vite?

— Oui... je voulais te dire bonjour, mais j'ai ce soir beaucoup d'affaires... — A demain, petite sœur :

— A demain!...

Cinq minutes après le départ de René, le timbre retentissait pour la seconde fois.

LVIII

En entendant résonner le timbre, Mathilde tressaillit de nouveau.

— Ah! — murmura-t-elle avec un fort battement de cœur, — cette fois, c'est Paul de Langeais...

La femme de chambre entr'ouvrit la porte du boudoir.

— Madame, — dit-elle, — c'est monsieur...

Dans le langage du monde interlope *monsieur* tout court signifie le protecteur régnant, donc il s'agissait de Fabrice.

— Faites attendre au salon... — répliqua la pécheresse désappointée.

— Bien, madame.

— Tant mieux, après tout! — pensa Mathilde. — Voilà l'occasion d'en finir.

Elle ajusta devant un miroir de Venise les mèches folles de ses cheveux car, même pour une rupture, il faut être jolie, — les filles d'Ève le savent bien, — et elle rejoignit le visiteur.

— Comment, c'est vous, mon cher! — s'écria-t-elle avec ironie. — Savez-vous que je ne comptais plus vous voir!...

Fabrice avait pris une physionomie mélancolique.

— Ma chère Mathilde, — répondit-il en poussant un soupir, — ne m'adressez point d'injustes reproches que vous regretteriez tout à l'heure... — Je suis plus à plaindre qu'à blâmer, et je sollicite de vous quelques minutes d'attention pour un entretien sérieux...

La jeune femme fit un signe affirmatif et Fabrice continua :

— Si j'étais libre d'écouter exclusivement la voix de mon cœur, mon unique ambition serait d'éterniser l'existence charmante dont je vous dois la meilleure part... — Il n'en est malheureusement point ainsi... — Je n'ai plus de fortune, je n'ai pas de carrière, et j'arrive à l'âge où l'homme, à moins d'être un peu fou, doit songer à son avenir... — Le rapprochement opéré à l'improviste entre ma famille et moi, et la catastrophe qui vient de frapper mon oncle, me forcent à suivre un nouveau chemin...

— Un chemin qui vous éloigne de moi!... — interrompit Mathilde. — A

quoi bon tant de périphrases, mon cher, quand deux mots suffiraient?... Dites tout de suite que vous me quittez !...

— C'est une nécessité de la situation, — murmura Fabrice, en poussant un nouveau soupir, — et je n'en connais pas de plus douloureuse... — Je la subis, mais je la déplore...

— Ce que c'est pourtant que la sympathie ! — fit Mathilde en riant. — Vous venez m'annoncer une rupture, juste au moment où je cherchais le moyen de vous apprendre que nous devions cesser de nous voir...

— Est-ce la vérité, cela? — demanda le jeune homme

— Foi de Mathilde ! Et vous savez que je ne suis pas menteuse !

— Mais alors nous resterons amis, puisque nous ne pouvons désormais être que cela?

— J'y compte bien !...

— Et vous accepterez volontiers ce petit souvenir que je vous offre avec l'espoir qu'il vous portera véritablement bonheur ?

En parlant ainsi, le neveu du banquier tirait de sa poche un écrin dont il faisait jouer le ressort, et qui renfermait, sur un fond de velours bleu, un bracelet *porte-bonheur* enrichi de trois diamants.

Il venait de payer ce bracelet cinq mille francs.

Mathilde frappa dans ses mains.

— Ah ! que c'est joli ! ! — s'écria-t-elle, — Fabrice, vous êtes un garçon charmant !.. Il faut absolument que je vous embrasse ! !

— En amie ?

— Bien entendu !...

Et la jeune femme lui mit deux gros baisers sur les joues.

— Prenez garde ! — dit Fabrice avec un sourire.

— A quoi ?

— S'il vous voyait, il serait jaloux...

— Qui, IL ?

— Mon successeur, parbleu !

— Croyez-vous donc que vous en ayez un ?

— J'en suis absolument convaincu, et je crains même que pendant mon règne il ait été mon coadjuteur, avec promesse de future succession...

— Ah ! pour cela, non, parole d'honneur ! — répliqua vivement Mathilde. — Je suis une honnête fille !...

Fabrice ne broncha point.

— Dites-moi son nom... — reprit-il.

Mathilde secoua la tête.

— Pas aujourd'hui... — répondit-elle. — Devinez-le si vous pouvez...

— Est-ce que je le connais ?

— Un peu...

— Il est jeune et beau, je suppose?

— Ah ! je crois bien ! et riche par-dessus le marché ! Il a tout pour lui !

— Peste ! — fit gaiement Fabrice, — je vous complimente, ma chère, et je vois avec joie que mon porte-bonheur a d'avance produit son effet !

L'entretien se prolongea quelques minutes encore d'une façon toute amicale, et les deux jeunes gens se séparèrent en échangeant la poignée de main d'une camaraderie plus sincère que ne l'avait été leur amour.

En sortant de chez Malthide, Fabrice gagna le numéro 92 du boulevard Haussmann.

Le notaire avait reçu le billet apporté par le jardinier de Neuilly, il attendait dans son cabinet et l'acte de vente était préparé.

Fabrice, n'ayant pas encore de procuration, ne pouvait signer cet acte, mais il remit un chèque de trois cent vingt mille francs, payable le lendemain chez Jacques Lefebvre, et reçut en échange un reçu motivé.

M. Delarivière pouvait prendre possession de l'immeuble quand bon lui semblerait.

Il était six heures et demie lorsque le jeune homme quitta le boulevard Haussmann.

— Au parc des Princes... — dit-il au cocher en remontant en voiture. — Marchez bon train. — Cent sous de pourboire !

Cette promesse eut pour effet de communiquer au cheval de fiacre une partie de l'ardeur dont son maître se sentit animé tout à coup.

A sept heures vingt minutes, le pauvre animal s'arrêtait blanc d'écume dans l'avenue des Princes, en face la grille portant le numéro 7.

Ce fut madame Lefebvre, en compagnie d'Edmée, qui reçut Fabrice au salon. — Les deux vieux amis causaient d'opérations de banque en faisant le tour du jardin.

Le jeune homme alla les rejoindre.

— Eh bien! — lui demanda M. Delarivière, — est-ce fini?

— Oui, mon oncle... — Voici le reçu du notaire... — Il ne vous reste qu'à signer les actes et vous signerez en même temps la procuration que j'ai donné l'ordre de tenir prête pour demain.

— As-tu passé au Grand-Hôtel?

— Non, mon oncle... — Dans quel but y serais-je allé?

— Dans le but de voir s'il est arrivé pour moi, de New York, une lettre ou un télégramme.

— Vous ne m'avez rien dit à ce sujet.

— C'est juste... — Peu importe d'ailleurs... — Je saurai ce soir à quoi m'en tenir...

— Est-ce demain que vous prendrez possession de votre villa? — demanda Jacque Lefebvre à son ami.

Le dîner fini, on prit le café dans un jardin d'hiver. (Page 252).

M. Delarivière se tourna vers Fabrice et l'interrogea du regard.

— Non, si toutefois mon oncle le permet, — répondit le jeune homme; — j'ai besoin de la journée de demain pour certains détails d'organisation intérieure; mais après-demain...

— Alors dans trois ou quatre jours nous irons vous y rendre la bonne visite que vous nous faites aujourd'hui... — reprit le banquier.

— Et votre incomparable orpheline, monsieur Lefebvre? — dit Fabrice. — Vous ne nous en parlez plus... — Est-ce qu'elle vous manquerait de parole?

— Ah ! ah ! mon gaillard, votre imagination travaille !

— Vous avez piqué ma curiosité, je l'avoue...

— Eh bien, rassurez-vous, mon incomparable orpheline ne se fera point attendre... Nous la verrons certainement avant quelques minutes...

— Et d'où arrive cette merveille ?

— De province...

— Une merveille de province, alors ? — fit le jeune homme avec une petite moue significative.

— Que voilà bien nos Parisiens d'aujourd'hui, blasés et dédaigneux ! — s'écria le banquier. — Rien que sur ce mot : *provinciale*, vous vous figurez une petite personne gauche et sans tournure, jolie peut-être, mais empruntée, ne connaissant point le monde, n'ayant rien vu, s'étonnant de tout, ne sachant ni causer ni s'habiller, une sorte de poupée mécanique disant *papa* et *maman* quand on appuie sur le ressort... — Est-ce vrai ?

— Dame, à peu près...

— Eh bien, vous vous trompez du tout au tout, mon cher garçon !... D'abord le type dont il s'agit n'existe plus depuis longtemps... — Les jeunes filles de province aujourd'hui sont charmantes, et mon orpheline rendrait des points, pour l'élégance et la distinction, à plus d'une Parisienne... — Vous en jugerez bientôt par vos propres yeux... — Il est sept heures moins cinq minutes, rejoignons ces dames...

Les trois hommes reprirent le chemin de la villa et rentrèrent au salon, où la conversation devint générale.

Sept heures sonnèrent.

On entendit dans l'avenue le bruit d'une voiture qui s'arrêtait devant la grille.

— La voici certainement... — dit Jacques Lefebvre.

Presque en même temps la porte s'ouvrit, et le valet de chambre annonça :

— Mademoiselle Paula Baltus...

LIX

En entendant ce nom, auquel il s'attendait si peu, Fabrice sentit un frisson courir sur sa chair et devint d'une pâleur mortelle.

M. Delarivière, lui aussi, tressaillit et changea de visage.

L'exécution du meurtrier de Frédéric Baltus, — il ne pouvait l'oublier, — avait été la cause déterminante de la folie de Jeanne !

Paula, portant le grand deuil comme toujours, traversa rapidement le salon

pour se rapprocher de madame Lefebvre, qui de son côté marchait à sa rencontre et qui l'embrassa maternellement.

Elle serra d'une façon très affectueuse les mains du banquier, puis elle salua avec sa grâce habituelle les trois personnes formant un groupe un peu en arrière.

Fabrice avait dominé son trouble et regardait la jeune fille avec une admiration manifeste.

Jacques Lefebvre le guettait du coin de l'œil, voulant juger de l'impression produite sur lui par la nouvelle venue.

En apercevant Fabrice, Paula rougit légèrement.

— Ah! monsieur Leclère ! — dit-elle.

Le jeune homme, à son tour, la salua en souriant. — La rougeur fugitive de mademoiselle Baltus ne passait point inaperçue pour lui.

— Vous vous connaissez donc ? — s'écria Jacques Lefebvre avec désappointement. — Alors, va te promener, mon effet est manqué ! !...

— De quel effet parlez-vous, cher monsieur ? — demanda Paula.

— J'intriguais Fabrice à votre sujet, sans vous nommer... — Je vous peignais à lui comme une petite provinciale bien gauche... — Je comptais jouir de sa surprise et de son éblouissement, quand il vous verrait si dissemblable de mon portrait de haute fantaisie! — Vous entrez et, patatras, c'est moi qui me trouve mystifié, puisque vous et Fabrice n'êtes point des inconnus l'un pour l'autre...

— Cher monsieur, dit le jeune homme, — j'ai eu l'honneur d'être présenté à mademoiselle chez la baronne de Braisne, où je l'ai rencontrée plusieurs fois...

— Quatre fois... — murmura Paula.

— Bref, vous vous connaissez... — reprit le banquier d'un ton de bonne humeur. — Eh bien, tant mieux en somme... Tout ira sur des roulettes!

— Quoi? Tout? — demanda la jeune fille en rougissant de nouveau.

— Chut ! ne me questionnez pas... — une idée à moi... — C'est mon secret.

— En vérité, cher monsieur Lefebvre, vous êtes une énigme vivante! — fit mademoiselle Baltus en souriant.

— Oui, oui, une énigme dont on connaîtra la solution quelque jour. — En attendant, ma chère fille, permettez-moi de vous présenter l'oncle de Fabrice, mon plus ancien et mon meilleur ami : Maurice Delarivière, banquier à New York, qui, fort heureusement pour nous, quitte les affaires où il a gagné une douzaine de millions et vient se fixer à Paris.

M. Delarivière s'inclina.

Jacques Lefebvre prit Edmée par la main et poursuivit :

— Je vous présente aussi la fille de mon ami, la cousine de Fabrice, la gentille Edmée qui serait, le cas échéant, une ravissante demoiselle d'honneur !... — Comme ça nous pousse, ces gamines !... — Hier en cage dans un pension-

nat !... aujourd'hui bonne à marier !... J'ai dit que je m'en chargerais !... Paula, je vous demande pour Edmée toute votre sympathie. — Petite Edmée, aimez bien Paula... c'est un cœur d'or !... — Je prétends qu'avant ce soir vous soyez une paire d'amies...

— Je ne demande qu'à commencer tout de suite... — répondit Paula en embrassant sur les deux joues la jeune fille qu'on lui présentait, et qui se sentit conquise aussitôt par cet affectueux accueil.

Le valet de chambre ouvrit à deux battants la porte du salon et prononça la formule consacrée :

— Madame est servie...

Jacques Lefebvre se trouvait près de Fabrice.

— Offrez-lui votre bras... — lui dit-il à l'oreille en le poussant du côté de Paula.

Après avoir hésité pendant le quart d'une seconde, le jeune homme se décida à s'approcher de mademoiselle Baltus.

Leurs yeux se rencontrèrent. — Ce fut avec une étrange émotion que l'orpheline appuya son bras sur celui de Fabrice qui le sentit frissonner, en frissonnant lui-même.

M. Delarivière conduisait madame Lefebvre.

Le maître du logis servit de cavalier à Edmée.

On prit place autour d'une table merveilleusement servie.

Avons-nous besoin d'affirmer que Fabrice se trouvait le voisin de Paula?

La présence dans cette maison de la sœur de Frédéric assassiné lui semblait inquiétante et de mauvais augure, et cependant il subissait d'une façon presque irrésistible la puissante attraction de la jeune fille, et il ne cherchait pas à lutter contre le sentiment nouveau qui s'emparait de lui.

Paula, de son côté, sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, éprouvait vaguement, à l'endroit de Fabrice, une attraction semblable.

Ni M. Delarivière ni Edmée ne pouvaient être gais, on le comprend trop bien ; — malgré eux leur pensée se reportait sans cesse vers la maison de santé d'Auteuil où ils avaient été témoins d'un si navrant spectacle.

Fabrice et Paula s'absorbaient dans des préoccupations d'un autre genre.

Le repas fut animé cependant, grâce à Jacques Lefebvre dont la bonne humeur communicative ne tarissait pas et qui faisait oublier, par des propos plaisants et par de joyeux *racontars,* le mutisme presque absolu des convives.

Peu à peu la physionomie du banquier de New York devint moins sombre. — Edmée sourit de ce qu'elle entendait. — Fabrice entourait d'attentions délicates sa voisine, qui leva sur lui avec moins de contrainte ses grands yeux à la fois si doux et si mélancoliques.

Le dîner fini, on prit le café dans un jardin d'hiver que des palmiers de haute tige et des plantes grimpantes montant jusqu'à la voûte de cristal transformaient

en une véritable salle de verdure, et ces dames permirent aux hommes d'allumer des cigares.

De même que pour aller à la salle à manger, Fabrice avait offert son bras à Paula.

La jeune fille en posant sa main sur ce bras le sentit tressaillir. — Son cœur alors battit dans sa poitrine avec une vitesse anormale, mais elle ne songea même pas à se demander si la joie ou la crainte en précipitait les battements.

Fabrice n'était guère moins ému, mais, lui du moins, savait bien pourquoi...

— Mes bons amis, — dit Jacques Lefebvre en sucrant son café, — parole d'honneur les mots me manquent pour exprimer à quel point la réunion de ce soir me rend heureux !...

— Nous comprenons ce bonheur à merveille, cher monsieur ! — répliqua Fabrice. — Nous n'avons pour cela qu'à nous interroger nous-mêmes... — Je déclare, quant à moi, que cette soirée est une des meilleures entre celles dont je garderai la mémoire...

— Vous m'avez fait presque oublier mon deuil et ma tristesse... — murmura Paula Baltus. — Depuis bien longtemps je n'avais souri comme ce soir...

— Ah ! chère enfant, — s'écria le banquier en prenant la main de la jeune fille, — que ne donnerais-je pas pour effacer tout à fait de votre esprit le souvenir du malheur qui vous a si cruellement frappée...

En entendant Jacques Lefebvre prononcer ces paroles, Fabrice pâlit pour la seconde fois ; un nouveau frisson effleura son épiderme, et il lui fallut une grande force de volonté pour conserver son calme apparent.

Paula secoua la tête et répondit :

— Je ne puis certes m'immobiliser dans ma douleur, et faire éternellement de mes vêtements noirs une barrière entre le monde et moi... — Mais ne comptez point sur l'oubli... Je n'oublierai pas celui qui n'est plus... Je ne l'oublierai jamais...

— Il ne faut point l'oublier, chère Paula, — dit madame Lefebvre à son tour ; — mais il faut que son image évoquée par vous puisse vous apparaître sans vous arracher des larmes et sans raviver votre blessure... — Le souvenir d'un mort bien-aimé ne doit pas vous empêcher de songer à l'avenir.

— Ah ! j'y songe ! — fit la jeune fille d'une voix sombre ; — l'avenir, Dieu nous le donne pour venger ceux qu'on nous a pris !

— Prenez garde, mon enfant... — poursuivit la femme du banquier, — c'est là une pensée dangereuse, et la vengeance est mauvaise conseillère...

— Et d'ailleurs vous êtes vengée ! — dit à son tour Jacques Lefebvre, — l'assassin a payé la dette du sang...

— En êtes-vous sûr ? — demanda l'orpheline avec une expression étrange.

— Le meurtrier n'a-t-il pas été exécuté il y a trois jours ?

— C'est-à-dire qu'un homme est mort, frappé par la loi ! — Mais qui vous prouve que cet homme était le vrai coupable ?...

Les auditeurs de Paula se regardèrent les uns les autres.

La voix de l'orpheline, cette voix harmonieuse devenue stridente et métallique tout à coup, faisait vibrer dans leur âme une corde douloureuse.

Fabrice, livide, attendait avec angoisse ce qu'allait ajouter la jeune fille ?

Ainsi donc, elle aussi, — comme Claude Marteau, — pensait que la justice venait de commettre une erreur et que l'assassin restait impuni !

Le batelier de Melun s'était-il donc rapproché de mademoiselle Baltus et avait-il fait passer sa conviction dans l'esprit de la jeune fille ?

Cela paraissait invraisemblable, mais l'invraisemblable est bien souvent vrai.

Fabrice eut peur.

Jacques Lefebvre reprit :

— Je ne vous comprends pas, ma chère fille, ou du moins je vous comprends mal... — Vous me demandez si je suis sûr que le véritable assassin a payé sa dette ?

— Oui... — qui vous le dit ? qui vous le prouve ?

LX

— Comment, qui me le dit ? — Comment, qui me le prouve ? — s'écria Jacques Lefebvre.

— Oui.

— Mais, tout absolument...

— Précisez ! — fit Paula.

— D'abord, et avant tout, le verdict du jury, le jugement rendu par le tribunal après un examen sérieux et attentif des faits de la cause...

— Preuve insuffisante ! — Dieu seul est infaillible... — Les jurés sont des hommes, par conséquent sujets à l'erreur... — Certes ils ont prononcé en leur âme et conscience, mais des apparences menteuses les abusaient... — Innocent ou coupable, l'inconnu frappé par la loi avait un complice, et ce complice est vivant et libre...

- Un complice ?... — répéta le banquier stupéfait.

— Oui, un complice mystérieux dont je devine l'existence au sein des ténèbres où il se cache, et du fond de sa tombe la voix de Frédéric me crie : — *Cherche mon assassin, Paula ! Trouve-le !... Livre-le au bourreau, et que je sois vengé !...*

L'orpheline s'était levée, l'œil en feu, le geste menaçant, splendide dans son exaltation.

Fabrice jouait l'étonnement pour cacher sa terreur.

M. Delarivière, sur qui la croyance si ferme et pour ainsi dire inspirée de la jeune fille produisait une impression très vive, prit la parole à son tour.

— C'est étrange!... — dit-il. — La veille de l'exécution j'ai causé longuement avec un jeune médecin de Melun, très remarquable et très distingué...

On devine si le petit cœur d'Edmée se mit à bondir...

Le jeune médecin dont il était question ne pouvait être que Georges Vernier.

Le banquier de New York poursuivit :

— Il me parla du pauvre diable qui devait mourir le lendemain, et me donna sur son compte de nombreux détails... — Eh bien, il manifestait, au sujet d'un complice probable, la même conviction que mademoiselle...

L'épouvante de Fabrice grandissait. — Des gouttes de sueur mouillaient la racine de ses cheveux.

Il fit bonne contenance cependant.

— Je me permets d'être d'un avis opposé... — dit-il d'un ton presque railleur. — Le crime était très simple et point prémédité... — Il avait le vol pour mobile et pour mobile unique...

— J'affirme que non! — répondit Paula.

— Le portefeuille a été volé cependant...

— Pas pour l'argent qu'il contenait...

Jacques Lefebvre intervint.

— Mais alors, — demanda-t-il, — que sont devenus les quinze mille francs remis par moi, quelques heures auparavant, à notre cher Frédéric, et serrés par lui dans le portefeuille qu'on a saisi aux mains du meurtrier et qui ne contenait plus alors qu'une somme insignifiante?

— Ce qu'ils sont devenus? s'écria l'orpheline. — Là est le problème dont la justice a cherché vainement la solution... Je trouverai, moi, le mot de la sombre énigme!...

— Ne vous animez pas ainsi, je vous en supplie, mon enfant! — dit le banquier avec intérêt. — Vous vous êtes mis en tête une idée impossible... — Vous poursuivez une chimère...

— Eh! — répliqua Paula, — cette idée impossible, d'autres l'ont comme moi, M. Delarivière vient de vous le dire... — cette chimère je ne la poursuis pas seule.

— Ainsi, — reprit le père d'Edmée en s'adressant à son vieil ami, — la veille du crime tu avais compté quinze mille francs à M. Baltus?

— Il pouvait être environ trois heures de l'après-midi... — répondit Jacques Lefebvre. — Frédéric comptait partir pour Nice avec sa sœur le lendemain ou le surlendemain, il avait besoin d'argent...

Le banquier se tourna vers Fabrice qui, malgré son trouble croissant, conservait une physionomie impassible.

— Ah ça! mais, — lui dit-il, — vous devez vous souvenir de tout cela aussi bien que moi... — Vous étiez rue Saint-Lazare, dans mon cabinet, au moment où le pauvre Frédéric est entré...

— Parfaitement, — répliqua le jeune homme, — je serrai la main de M. Baltus, qui me faisait l'honneur de m'appeler son ami. — Pour vous laisser causer ensemble, je passai dans le petit bureau attenant à votre cabinet, et je me mis à écrire une lettre pressée...

— C'est bien cela... — fit Jacques Lefebvre. — Un peu avant quatre heures Frédéric me quitta fort en colère.

— En colère? Pourquoi? — demanda Fabrice effrontément. — Aviez-vous eu quelque discussion d'intérêt?...

— Jamais de la vie!... — Mes comptes sont trop exacts pour qu'on puisse les discuter... — Il s'agissait de ce chèque dont on a parlé au procès... — En même temps que les billets de banque, j'avais remis à Frédéric un chèque de vingt-cinq mille francs, signé de lui; mon caissier en avait payé le montant à un inconnu quelques jours auparavant... — Or ce chèque était faux, ou du moins falsifié... — Frédéric reconnaissait sa signature, mais la main d'un faussaire avait modifié les chiffres.

— Le jour où nous saurons le nom de ce faussaire, dit Paula lentement, nous tiendrons l'assassin!

— Bref, — continua Jacques Lefebvre, le pauvre Frédéric était hors de lui et voulait retarder d'un ou deux jours son départ pour Nice, afin d'avoir le temps de saisir de sa plainte le procureur de la République...

— Et alors, — interrompit l'orpheline, — le faussaire, voulant à tout prix supprimer la preuve accusatrice, et gagnant de vitesse mon frère, est venu l'attendre au lieu même où le crime a été commis... — N'est-ce pas logique?

— Ce serait logique si c'était possible... — répliqua Fabrice.

— Où donc est l'impossibilité? — demanda la jeune fille.

— Dans ceci que, pour que le faussaire pût préparer son guet-apens, il fallait qu'il fût averti de l'imminence du péril...

— Il l'était certainement.

— Et par qui, grand Dieu?

— Par quelqu'un, sans doute, dont on ne se méfiait point...

— Tandis que M. Baltus causait avec notre hôte, il n'y avait là personne...

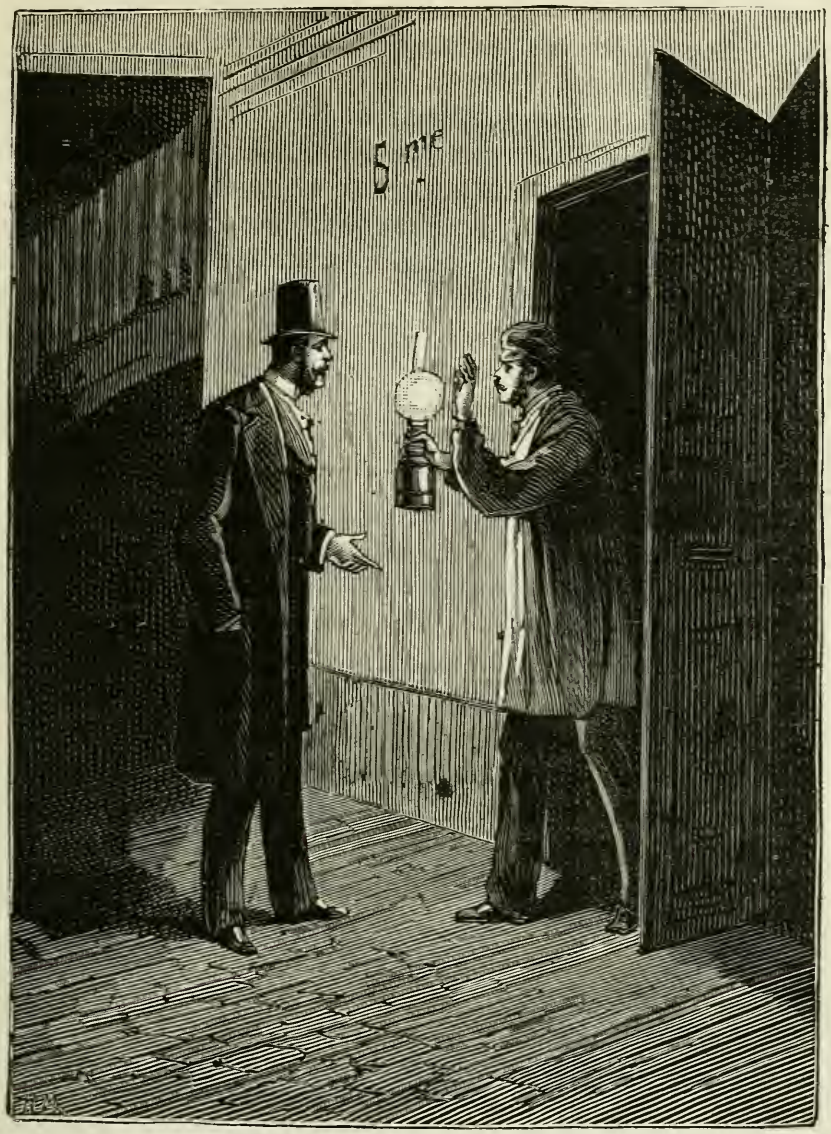
— Vous y étiez bien, vous, monsieur Fabrice... et cependant on ne vous voyait pas...

Le jeune homme baissa la tête sans répondre et, dans l'excès de son trouble, fut au moment de se trahir.

Paula ne lui en laissa pas le temps.

Elle reprit avec impétuosité :

— Oui, cent fois oui, il y a un complice, et je jure ici tout haut, comme je



Le frère de Mathilde, vêtu d'une blouse blanche, tenait de la main gauche une petite lampe. (Page 262).

l'aijuré déjà d ans mon cœur à Frédéric, de découvrir ce misérable et de le jeter au bourreau !

— Chère enfant, — dit Jacques Lefebvre, — savez-vous bien que votre exaltation m'inquiète... — La justice peut mettre en mouvement les rouages infinis de la grande machine policière... — Elle a les agents de la sûreté, elle a les gendarmes, elle a les gardes champêtres, elle a le respect et la terreur qu'elle inspire... — Elle a mis tout en œuvre pour arriver à un résultat que, selon vous, elle n'a pas obtenu... — Ferez-vous mieux?... — Vous croyez-vous plus forte que la justice.

Paula regarda son interlocuteur bien en face et répondit :

— La justice n'a pas ma volonté !

— Elle est d'acier, votre volonté, parbleu ! je le sais bien — répliqua le banquier. — Mais à quoi sert l'acier dans le vide? — L'assassin de notre cher Frédéric n'est qu'un vulgaire bandit... — Il avait un complice, soit ! — S'il a refusé de le nommer, c'est que, se voyant perdu, il n'a pas voulu le perdre avec lui. Certains scélérats, prêts à tous les crimes, reculent devant la délation.

— Ah ! — murmura la jeune fille, — vos arguments semblent invincibles, mais ils ne peuvent rien contre moi... — Je sens la vérité...

— Si du moins, pour entreprendre l'œuvre de vengeance que vous rêvez, vous vous appuyiez sur une preuve quelconque, si minime fût-elle... — Mais rien !

— Cette preuve, je la trouverai.

— Où ?

— Dans les quinze mille francs remis par vous à Frédéric la veille de sa mort, et aussi dans le chèque volé... — Ces quinze mille francs, l'homme exécuté les a eus entre les mains... — Que sont-ils devenus? — Cet homme a dû les donner ou les envoyer à quelqu'un, et écrire en les envoyant, ou parler en les remettant... — Qui avait intérêt à supprimer le chèque? — La lumière jaillira de là...

— Mais pour suivre une piste, — en admettant que cette piste puisse vous conduire utilement quelque part, — il faudrait savoir le nom de l'homme exécuté, et la justice l'a cherché en vain...

— Je le saurai, moi !...

— Comment, mademoiselle ? demanda Fabrice.

— Je ne puis vous le dire, mais je le saurai... et, une fois en possession de ce nom, j'aurai bien vite celui du complice... ou plutôt de l'assassin...

Fabrice eut froid dans le dos et n'interrogea plus.

L'entretien précédent (il est presque superflu de l'affirmer) avait singulièrement assombri la réunion.

Jacques Lefebvre le comprit et se hâta de rompre le silence qui suivit les dernières paroles de l'orpheline.

— Je vous en supplie, chère Paula ! — dit-il, — laissons de côté ces souvenirs sinistres et, à défaut de la justice des hommes, comptons sur celle de Dieu... — Edmée va nous venir en aide et ramener le sourire sur nos lèvres en se mettant au piano, et en nous jouant avec sa bonne grâce habituelle quelques-uns de ses morceaux les moins mélancoliques...

LXI

— Si vous le désirez, j'y consens bien volontiers... — répondit la jeune fille, surprenant un regard de son père qui l'invitait à accepter. — Je vous préviens seulement que je ne suis pas forte.

Elle se mit au piano en s'avouant tout bas qu'elle n'avait guère le cœur à la musique ; mais, hélas! la pauvre petite commençait le dur apprentissage de la vie, où trop souvent les convenances forcent à sourire quand l'âme est remplie de tristesse et les yeux gonflés de larmes.

Après un prélude qui dénotait une habileté réelle, Edmée joua un morceau brillant accueilli par des bravos unanimes et sincères.

M. Delarivière, très ému, se sentait orgueilleux de sa fille.

— Si Jeanne était là pour l'entendre, — se disait-il, — comme elle serait fière et contente!...

Fabrice seul n'écoutait pas. — Il songeait.

Au premier morceau en succéda un deuxième, puis un troisième.

Le temps passait. — Onze heures du soir allaient sonner. — Le moment de se séparer était venu.

Paula ne devait point quitter le parc des Princes. — Madame Lefebvre lui donnait l'hospitalité pour la nuit, et le lendemain seulement elle regagnait sa villa des bords de la Seine.

— Je suis bien heureuse, monsieur, de vous avoir rencontré chez nos amis communs... — dit-elle à M. Delarivière. — Votre chère Edmée m'inspire dès à présent une tendresse de sœur, et j'espère qu'elle éprouve pour moi des sentiments pareils...

La jeune fille ne répondit qu'en embrassant Paula avec effusion.

Mademoiselle Baltus se tourna vers Fabrice et lui tendit la main.

Fabrice, malgré lui, recula d'un pas : l'idée de toucher la main loyale de la sœur de Frédéric assassiné lui causait une involontaire épouvante.

Un vague étonnement se peignait déjà dans les yeux de l'orpheline.

Le neveu du banquier comprit le péril, redevint maître de lui-même et, à son tour, tendit sa main tremblante.

— J'espère, monsieur Fabrice, que nous nous reverrons... — dit Paula d'une voix dont les cordes graves semblaient s'attendrir. — Si le hasard vous conduit à Melun, souvenez-vous que ma demeure est voisine de la ville... Vous y serez reçu par une amie...

Elle appuya sur cette dernière phrase, de manière à la souligner en quelque sorte.

— J'irai, mademoiselle... — répliqua le jeune homme avec entraînement. — J'irai, je vous le promets, et ce sera bientôt...

— Mais, j'y songe... — reprit Paula souriant à demi, — c'est aujourd'hui jeudi, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, donnons-nous rendez-vous chez moi, pour dimanche...

— Une partie de campagne!... Excellente idée!... Ce sera charmant! — s'écria Jacques Lefebvre. — Tu acceptes, Maurice, c'est entendu? — ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de son vieil ami.

— M. Delarivière accepte certainement, — fit l'orpheline. — Il ne voudrait pas me causer un vif chagrin en déclinant mon invitation.

Le vieillard était au moment de refuser.

Dans la situation d'esprit où il se trouvait, toute idée de plaisir, on le comprend, lui paraissait odieuse.

Mais il se souvint des conseils du docteur Rittner. — Il fallait à tout prix distraire Edmée... — L'hésitation cessait d'être possible.

— Comptez sur nous, mademoiselle... — répondit-il. — Nous serons, ma fille et moi, vos hôtes ravis et reconnaissants...

L'excursion projetée causait à l'enfant une joie profonde.

— Georges habite Melun... — se disait-elle, — je le verrai peut-être.

— Ainsi, c'est convenu, — reprit Paula, — j'irai avec un break-omnibus vous attendre à la gare de Melun à l'arrivée du train de neuf heures... — Nous déjeunerons à onze heures... — Point de toilette, n'est-ce pas, madame Lefebvre?... Aucune cérémonie... vous viendrez en vrais campagnards chez une campagnarde...

— Soyez tranquille, ma mignonne...

On prit rendez-vous le dimanche matin, à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, on échangea de nouveaux adieux, et M. Delarivière, Edmée et Fabrice regagnèrent le landau dont on voyait les lanternes étinceler dans l'avenue.

Jacques Lefebvre avait passé son bras sous celui de Fabrice.

— Mon jeune ami, — lui dit-il à l'oreille en le reconduisant jusqu'à la grille, — ou je ne m'y connais guère, ce qui m'étonnerait fort, vu ma grande habitude de ces sortes de choses, ou mademoiselle Paula Baltus ne vous voit point du tout avec indifférence... Avant huit jours la chère enfant sera folle de vous. — Avant trois mois, nous publierons les bans! — Mes compliments, mon bon!! — Paula est une fille adorable en même temps qu'un riche parti!... — Malepeste! Vous êtes né sous une heureuse étoile!!

Fabrice sourit sans répondre.

Il avait la fièvre et ne parvenait point à se rendre exactement compte de ce qui se passait dans son âme.

Le landau prit le chemin du Grand-Hôtel.

— Viendras-tu déjeuner demain avec nous? — demanda M. Delarivière à son neveu quand l'équipage fit halte.

— Non, mon oncle.

— Pourquoi?

— Je dois aller dans la matinée à Auteuil régler avec le docteur certaines questions que je n'ai pu traiter aujourd'hui... — Il faut m'occuper, en outre, de votre installation à Neuilly.. — J'aurai beaucoup à faire.

— C'est bien, mon enfant, mais nous te verrons à l'heure du dîner?

— Sans aucun doute...

Fabrice serra la main de son oncle, celle de sa cousine, et monta dans une de ces voitures de remise qui stationnent à toute heure aux environs du Grand-Hôtel et du café de la Paix.

— Rue Taitbout... — dit-il au cocher.

En face du numéro 9 il fit arrêter, descendit et sonna.

Quoiqu'il fût près de minuit le gaz brillait encore sous la porte cochère, dans les escaliers et dans la loge.

— M. Jancelyn est-il chez lui? — demanda Fabrice au concierge qui le connaissait bien.

— Non, monsieur.

— Vous en êtes sûr?

— Oh? parfaitement sûr... — M. Jancelyn est sorti entre quatre et cinq heures... — Il a dit qu'il ne rentrerait peut-être qu'au milieu de la nuit... — Sans cela je proposerais à monsieur de monter et d'attendre.

— Merci!

Fabrice visita successivement Tortoni, le café Riche et une sorte de tripot clandestin du boulevard Montmartre où le frère de Mathilde allait de temps en temps perdre quelques billets de banque.

Nulle part on n'avait vu René.

— Il faut cependant que je le trouve! — murmura-t-il, — il le faut!

Et, remontant en voiture, il donna l'ordre de le conduire à l'angle du boulevard Beaumarchais et de la rue Saint-Gilles.

— Cré nom! — grommela le cocher, — la course est de longueur!

— Allez bon train, — vous serez content.

A l'endroit indiqué Fabrice descendit, paya largement l'automédon qui s'éloigna au pas pour laisser souffler son cheval, puis, — certain que personne ne faisait attention à lui, — il remonta lentement le boulevard dans la direction de la Bastille et fit halte devant une grande et vieille maison qu'un jardin séparait du boulevard, et dont l'entrée se trouvait dans la rue des Tournelles.

A l'une des fenêtres du cinquième étage de cette maison brillait une lueur assez vive.

— Bon! — pensa Fabrice, il est là.

Il prit la rue des Vosges que coupe en deux la rue des Tournelles, s'engagea dans celle-ci et mit en branle énergiquement la sonnette d'une porte étroite et vermoulue qui ne s'ouvrit qu'au quatrième appel.

Derrière cette porte les ténèbres étaient profondes.

— Qui va là ? — demanda la voix hargneuse d'un concierge mal éveillé.

— Ami de Landrinet... — répondit Fabrice en s'enfonçant dans le couloir obscur qui conduisait à une cour assez spacieuse.

Le nouveau venu devait connaître de longue date les distributions intérieures de la maison, car il tourna du côté gauche sans hésiter, gravit à tâtons un escalier noir à rampe de fer, et ne s'arrêta que sur le carré du cinquième étage.

Là il fit craquer une allumette-bougie et s'assura que le nom de *Landrinet*, tracé au charbon avec un parafe compliqué, ornait le panneau central de l'une des deux portes.

Il éteignit son allumette, inutile désormais ; il frappa trois petits coups secs à intervalles inégaux, et il écouta.

Au bout d'une seconde, le bruit très faible d'un pas furtif se fit entendre à l'intérieur et cessa brusquement.

Selon toute apparence le locataire du cinquième prêtait l'oreille à son tour.

Fabrice se mit à siffler du bout des lèvres l'air de la *Fille de madame Angot* :

Quand on conspire,
Quand sans frayeur,
On veut se dire
Conspirateur,
Pour tout le monde
Il faut avoir
Perruque blonde
Et collet noir...

Puis il frappa de nouveau deux coups, suivis d'un troisième séparé des premiers par un intervalle d'un quart de seconde.

Une clef grinça dans la serrure, la porte fut entre-bâillée, et René Jancelyn parut sur le seuil...

LXII

Le frère de Mathilde, vêtu d'une blouse blanche d'ouvrier et coiffé d'une casquette, tenait de la main gauche une petite lampe.

Il se servit de la main droite comme de réflecteur pour diriger la lumière de cette lampe sur le visage du nouveau venu.

— Ah ? c'est vous... — dit-il. — Entrez...

Et, après avoir refermé la porte sans bruit, il ajouta :

— Qui vous amène si tard ?

— Des motifs sérieux... — répondit Fabrice.

— Il y a du nouveau ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— Je vais vous mettre au fait...

Les deux hommes, quittant l'antichambre étroite où s'étaient échangées les paroles précédentes, entrèrent dans une pièce qui mérite les honneurs d'une courte description.

Un petit papier commun à dix sous le rouleau, défraîchi par un long usage, couvrait les murailles.

Le mobilier consistait en une grande armoire de chêne brut, une toilette de noyer garnie de ses accessoires, une longue table de bois noirci, un vieux fauteuil, deux chaises, et un poêle en fonte pareil à ceux dont se servent les blanchisseuses pour chauffer leurs fers et qu'elles ont baptisé du nom de « mécanique ». — Une demi-douzaine de caisses vides s'entassaient dans un coin.

La chambre était en outre garnie de tablettes de sapins disposées comme les rayons d'une bibliothèque.

Sur ces rayons se voyait une collection de pierres lithographiques, de plaques de cuivre, de bois à graver ; des dossiers pleins d'anciens billets à ordre ; des reçus de divers maisons de commerce de Paris ; des lettres de change portant l'acquit de la Banque ; des passeports tout usés ; des actions de sociétés industrielles et des chemins de fer français et étrangers ; des carnets de chèques de plusieurs grandes administrations ; le tout en paquets ficelés, étiquetés et numérotés.

La table offrait un inextricable fouillis de fioles, de pinceaux, de plumes, de bouteilles d'encre de toutes les nuances, de loupes, de burins, de grattoirs, de boîtes à couleurs, etc...

Une petite imprimerie portative et une presse grande comme un joujou occupaient un des angles de cette table.

Un feu de charbon de terre mêlé d'anthracite brûlait dans le poêle et chauffait sept à huit fers.

René Jancelyn semblait parfaitement à son aise au milieu de ces mille objets hétéroclites.

Nos lecteurs ont deviné déjà que la pièce où nous venons de les introduire était le cabinet de travail du faussaire émérite.

Fabrice se laissa tomber sur une des deux chaises et essuya son front où perlaient quelques gouttes de sueur.

— Voyons, — lui dit René que la pâleur et l'attitude abattue de son complice inquiétaient, — expliquez-vous, mon cher ! Qu'il y a-t-il ?

— Un danger de plus... — répliqua le neveu du banquier.

— Quel danger ? — Ne parlez point par énigmes ! — S'agit-il encore de cette maudite affaire de Melun?

— Oui, encore !

— Nous empêchera-t-elle donc toujours de dormir en paix ?...

— Elle nous portera malheur !... — murmura Fabrice d'une voix sourde. — Nous étions convaincus, n'est-ce pas, qu'il n'existait qu'un être dangereux pour nous, Claude Marteau, surnommé *Bordeplat*, le batelier de la veuve Gallet?

— Oui, et nous vous avons engagé, le docteur et moi, à vous occuper de cet homme d'une façon sérieuse.

— Oh! je le ferai, soyez tranquille, mais en ce moment ce n'est pas lui qu'il faut craindre surtout...

— Et, qui donc?

— Une femme.

— Tonnerre du diable, mauvaise nouvelle ! — Quand on a une femme dans son jeu, tout va bien !... Quand on a une femme contre soi, tout va mal !...

— Et de toutes les femmes celle-là est la plus redoutable, — poursuivit Fabrice, — car elle a soif de vengeance...

— Son nom? .

— Paula Baltus.

René Jancelyn pâlit à son tour.

— La sœur de Frédéric ?... — balbutia-t-il.

— Oui...

— Mais que sait-elle?

— Rien, et tout ! — Son instinct lui crie que la justice a fait fausse route... — Elle devine l'existence du meurtrier resté dans l'ombre... — Elle a juré de le retrouver et de venger son frère !...

— Qui vous a dit cela?

— Elle-même...

Et Fabrice raconta ce qui venait de se passer chez Jacques Lefebvre au parc des Princes.

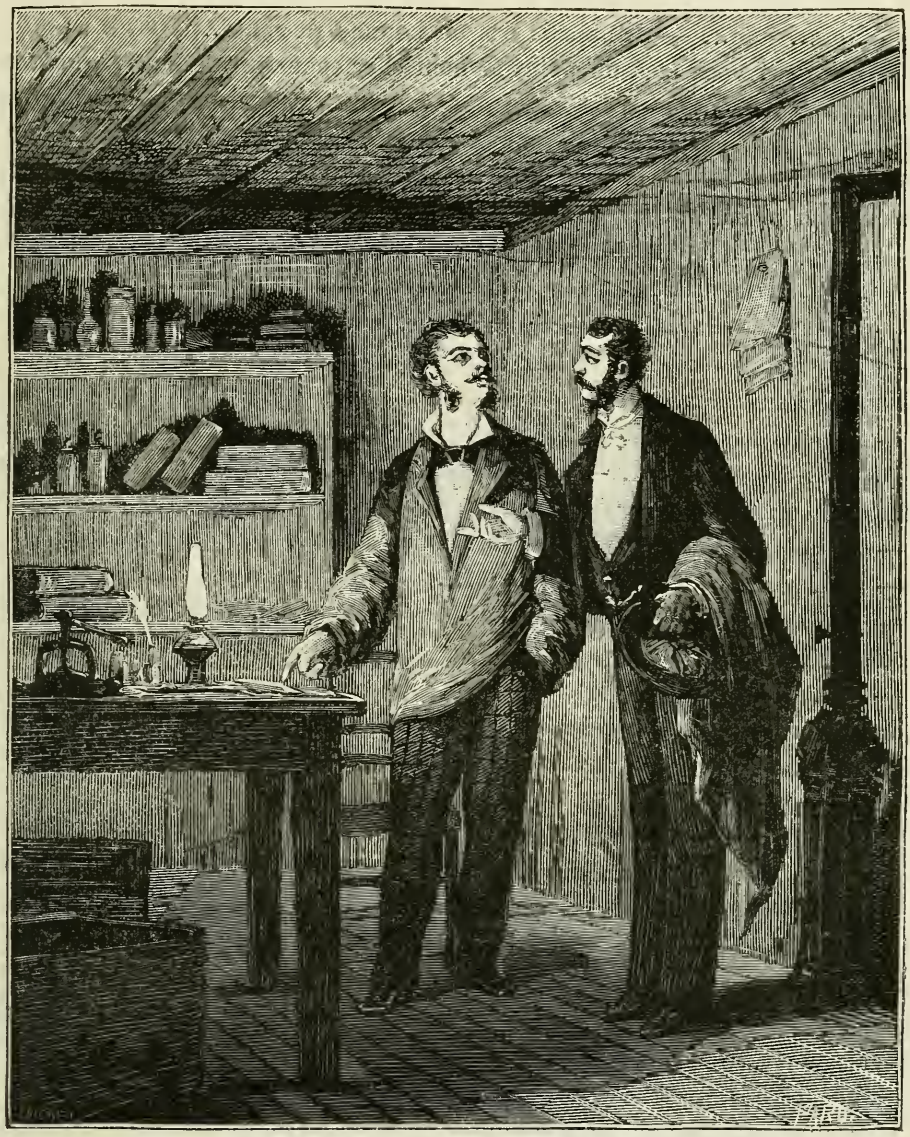
René l'écoutait avec stupeur et ne se dissimulait point que la situation devenait grave.

Après une minute de silence, il releva la tête.

— A coup sûr cette femme a vu le batelier de Melun ! — murmura-t-il.

— Non ! — répondit Fabrice. — Je l'ai cru d'abord comme vous, mais j'ai réfléchi... — Son exaltation farouche la rendait incapable de toute prudence...— D'ailleurs elle ne se défiait point... — Elle aurait précisé...

— Soit ! mais si elle ne l'a pas vu, elle peut le voir... — Il suffirait d'un hasard pour les mettre en rapport, et sur les conjectures du matelot Paula édifie



— Voilà comment en dix minutes on gagne vingt mille francs! (Page 270.)

rait un monde! — Il faut que cet homme soit à nous..... ou mieux encore il faut qu'il disparaisse!

Fabrice regarda René en face.

— C'est bientôt dit! — répliqua-t- il froidement. — Vous chargez-vous de le faire disparaître?

Le frère de Mathilde changea de visage.

— Moi... — balbutia-t-il. — Moi... le...

— Eh! oui, le supprimer... — appuya Fabrice. — C'est bien à cela que vous pensiez...

— Non... non... — Je ne suis pas un homme de sang...

— Pardieu! vous êtes un poltron, mon cher, poussant les autres en avant et restant à l'abri... — C'est votre tempérament, et je ne vous adresse à ce sujet aucun reproche, mais laissez-moi libre d'agir à ma guise... — Je ne veux plus de meurtre inutile... — J'ai dans ma besace quelque chose de mieux qu'un crime, et surtout de plus adroit...

René approuva du geste, et reprit :

— Ainsi Paula Baltus affirme qu'elle découvrira la vérité ?...

— C'est chez elle une conviction absolue.

— Mais, pour arriver à ce but, quel moyen compte-t-elle employer?

Fabrice haussa les épaules.

— Si nous le savions, — répliqua-t-il, — nous creuserions une contre-mine et le danger disparaîtrait... — C'est justement ce qu'on appelle à la guerre en terme de tranchée : *Donner le camouflet.*

— Il faudrait connaître le secret de Paula Baltus... — continua René.

— Oui, parbleu!... Mais comment?...

— Ah! comment? — répéta René avec un geste vague. — Vous pouvez mieux que moi répondre à cette question... Cherchez.

— Je chercherai.

Un long silence suivit ces paroles, puis le faussaire émérite, comme pour éloigner de son esprit la préoccupation qui l'obsédait, tenta de modifier l'entretien.

— Que faites-vous de Mathilde ? — demanda-t-il.

— Nous sommes bons amis et rien que bons amis... — répondit Fabrice. — La chère enfant a un amour en tête... Elle me semble un peu folle...

René savait à quoi s'en tenir et n'insista pas.

— Avez-vous vu le docteur aujourd'hui? — continua-t-il.

— Oui, mais dans des conditions qui ne me permettaient pas de lui parler à cœur ouvert... — Je le verrai demain, ou plutôt ce matin, car il est minuit passé.

— Mettez-le au fait de la situation... — Il est de bon conseil... — Peut-être nous donnera-t-il une idée pour combattre Paula Baltus sans trop de désavantage...

— Ce sera difficile... — Paula Baltus a des armes puissantes, la volonté, la soif de vengeance, et la fortune qui rend tout possible.

— Elle est très riche?

— A millions...

— Jeune?

— Oui.

— Jolie?

— Belle, jolie, éblouissante...

René se leva brusquement.

Il s'approcha de son complice et le regardant à son tour bien en face, les yeux dans les yeux, il lui dit :

— Fabrice, notre salut est entre vos mains ! — Voulez-vous que le danger s'évanouisse comme un brouillard ? — Voulez-vous que Paula perde jusqu'au souvenir de ses rêves de vengeance ? — Voulez-vous qu'elle nie l'évidence et qu'elle traite la vérité de mensonge si quelqu'un, par hasard, vient un jour la lui révéler ?

— Certes, je le voudrais !...

— Cela dépend de vous... absolument de vous...

— Je ne comprends pas...

— Je vais m'expliquer... — Avez-vous vu *Ruy-Blas?*

— Singulière question ! — Qui ne l'a vu ?

— Eh bien, souvenez-vous de la scène qui termine le premier acte, et des deux derniers vers de cette scène... — Ruy-Blas dit à don Salluste :

Que me commandez-vous, seigneur, présentement?

Don Salluste répond à son valet, en lui montrant la reine :

De plaire à cette femme, et d'être son amant!

LXIII

Fabrice sourit.

— J'y ai déjà pensé, croyez-le bien... — fit-il.

— Alors, — reprit René Jancelyn, — vous comprenez comme moi qu'une fois maître du cœur et de l'âme de Paula Baltus, vous dominerez sa volonté...

— C'est indiqué d'avance.

— Êtes-vous décidé à tenter l'aventure ?

— Parbleu !

— Pourrez-vous arriver facilement à cette jeune fille ?

— Oui. — Je n'ai qu'à vouloir pour être bien reçu...

— Comment vous semble-t-elle disposée pour vous ?

— Elle me témoigne une bienveillance exceptionnelle.

— Mais alors vous avez des chances sérieuses de réussite !...

— Je l'espère et j'y compte...

— Quand commencerez-vous le siège de Paula ?

— Dans deux jours.

— A merveille ! Voilà ce que j'appelle ne point perdre de temps ! — Songez aussi au batelier de Melun.

— Je m'occuperai de lui dès demain...

— Quand vous aurez conduit à bonne fin ces deux entreprises, il me semble que nous pourrons dormir en paix.

— Je ne demande qu'à le croire.

Tandis que s'échangeaient les paroles qui précèdent, Fabrice laissait ses yeux errer sur les objets disparates chargeant la grande table auprès de laquelle il était debout.

Son regard tomba sur un carré long de papier rose, imprimé en partie et portant, tracés à la main, des chiffres et une signature.

Ce papier attira son attention.

— Tiens, — dit-il, — vous avez un chèque de Paul de Langeais, ce gommeux millionnaire qui fait parler de lui depuis quelque temps dans le monde du sport et des femmes... — Vingt-cinq mille francs! Peste! le chiffre est rond!...

— Ce chèque n'est pas à moi... — répliqua René.

— A qui donc?

— A ma sœur qui m'a prié de le toucher pour elle...

— Ah! — s'écria Fabrice en riant, — ce chiffon vient de Mathilde!... — Très bien! — Je sais maintenant le nom qu'elle refusait de m'apprendre... — Mon successeur est un gentleman de très haute et galante allure!... — Dites-moi, cher ami, est-ce que vous allez vous servir de ce chèque?...

— Comment l'entendez-vous?... — Je me suis chargé de le présenter... donc je le présenterai...

— Tel qu'il est?

— Oh! que nenni!... pas si sot!

— Ainsi, vous allez le surcharger?

— Pour gagner ma commission, oui, mon bon... — De vingt-cinq mille, je le porterai à quarante-cinq mille... — Rien n'est plus simple...

— Prenez garde!...

— A quoi donc?

— C'est un fait du même genre qui, rendant nécessaire la mort de Frédéric Baltus, m'a conduit au pied de l'échafaud, et le docteur et vous à la porte du bagne...

— Baste, — répliqua René Jancelyn. — Vous êtes vivant, et nous sommes libres.

— Prenez garde! — répéta Fabrice. — Cessez ce jeu terrible ou, malgré votre habileté, vous finirez par perdre...

— Vous en parlez fort à votre aise! — Si je renonçais à l'usage de mes petits talents, que me resterait-il? — La vie de plaisir, à Paris, est hors de prix!...

— Mais songez donc, mon cher, que vous allez commettre une maladresse insigne!... falsifier ce chèque est de la folie pure!

— Pourquoi?

— Parce que Paul de Langeais ayant donné cette valeur à Mathilde, qui vous l'a remise, on saura qu'elle a passé par vos mains, et la piste du faussaire deviendra facile à suivre...

René haussa les épaules.

— Laissez donc! — répondit-il. — Je ne suis ni un sot ni un enfant! — Mes précautions seront prises et bien prises... — Je n'agirai qu'à bon escient... — On soupçonnera l'univers entier avant de songer à moi! — D'ailleurs mettons tout au pis: jamais Paul de Langeais, passionnément épris, ne se déciderait à porter plainte contre le frère de Mathilde.

— On s'endort en croyant ces choses, et le réveil arrive, emportant les illusions!...

— Ah! — dit René avec impatience, — je vous répète que je n'ai rien à craindre et que vous tremblez sans motifs... — La besogne sera si bien faite que M. de Langeais lui-même en pourrait être dupe... — Vous allez voir de quelle façon je procède.

Le faussaire émérite aviva le feu du poêle sur lequel nous savons que chauffaient plusieurs fers.

Il revint s'asseoir et choisit deux fioles bouchées à l'émeri parmi celles qui couvraient une partie de la table.

Le contenu de la première était limpide comme de l'eau de roche.

La seconde renfermait un liquide couleur d'or et d'une merveilleuse transparence.

René déboucha ce flacon, y trempa un petit pinceau fait de fils d'argent aussi minces que des cheveux, et passa légèrement ce pinceau sur les mots *vingt-cinq mille* écrits en toutes lettres, et sur les chiffres indiquant la même somme.

Il referma le flacon, prit un fer sur le poêle et, après s'être assuré du degré de chaleur en l'approchant de sa joue, il l'appuya sur le chèque préalablement recouvert d'un carré de papier brouillard.

— Ce réactif puissant, — dit-il, — va faire disparaître l'écriture.

— Sans altérer le papier? — demanda Fabrice.

— En l'altérant d'une façon momentanée, mais je lui rendrai dans un instant sa couleur primitive et sa solidité, — le liquide dont je viens de faire usage n'agit que sur l'écriture... — l'encre d'impression lui résiste.

René enleva le fer.

Il ne restait en effet nulle trace d'écriture, mais le papier était devenu graisseux par places.

A l'aide d'un second pinceau saturé du liquide incolore de la première fiole, le jeune homme imbiba le papier, puis il appliqua un fer plus pesant que le premier.

Au bout de quelques secondes l'opération était finie.

Le chèque, parfaitement frais et d'un rose immaculé, ne conservait, outre les lignes imprimées, que les mots : *Payez à vue et au porteur*, et la signature *Paul de Langeais.*

— Maintenant, — reprit René, — il ne s'agit plus que de remplir les blancs, et je vais le faire avec un chic dont vous me donnerez des nouvelles... — Le créateur du chèque n'y verrait que du feu...

Le frère de Mathilde prit une plume d'oie, bien supérieure pour la souplesse aux meilleures plumes de fer, la tailla lui-même lentement, minutieusement, la trempa dans l'encre, essaya sur un morceau de papier les pleins et les déliés et, d'une main ferme et sûre d'elle-même, écrivit *quarante-cinq mille* francs en lettres et en chiffres.

— Là ! — fit-il en jetant sa plume sur la table. — Voilà comment en dix minutes on gagne vingt mille francs !

— Et le bagne... — ajouta Fabrice.

— Allons donc! Est-ce que le bagne est fait pour les habiles?... — Pourquoi d'ailleurs ces suppositions désobligeantes en face d'un si joli travail? — A quoi diable allez-vous penser?

— Est-on maître de ses pressentiments? — Il me semble que ce chèque nous portera malheur à tous deux...

— De la superstition! — fit René en riant. — Eh bien, tout peut s'arranger...

— Comment?

— Donnez-moi quarante-cinq mille francs et le chèque est à vous... — Vous le brûlerez si bon vous semble... — Une fois réduit en cendres il ne vous inquiétera plus...

Fabrice avait en poche une grosse somme...

Il fut au moment de s'écrier :

— Marché conclu!...

Mais il se ravisa et répondit tranquillement :

— Vous êtes fou! — Est-ce que je suis riche?...

— Vous le serez un jour, heureux neveu d'un oncle millionnaire! — Moi je n'ai que ma modeste industrie! — Votre lot vaut mieux que le mien! — Sur ce, mon cher, il est deux heures, et je tombe de fatigue...

— Vous ne partez pas avec moi?

— Non... — j'ai dans l'autre chambre un canapé-lit sur lequel je vais me jeter... Laissez-moi dormir, s'il vous plaît.

— Bonne nuit, alors!...

— Bonne nuit! et tenez-moi au courant des moindres incidents qui pourraient survenir...

— Soyez tranquille... — Où vous verrai-je?...

— Où vous voudrez, sauf ici cependant... — Je compte n'y pas remettre les

pieds de longtemps... — Si vous m'écrivez, rien de compromettant surtout... — Pour signature X. Y. Z. — On ne saurait agir avec trop de prudence.

— C'est mon avis...

— Descendez sans bruit et, pour vous faire ouvrir la porte, frappez trois petits coups au carreau du concierge... — Il croira que c'est moi qui sors et ne questionnera point.

Fabrice suivit les recommandations de René, descendit sur la pointe des pieds, frappa trois coups et se trouva dehors.

A la hauteur de la place du Château-d'Eau il héla un fiacre attardé, et quarante minutes plus tard il rentrait dans son appartement de la rue de Clichy.

LXIV

Après le départ de Fabrice, René Jancelyn referma sa porte à double tour, mais, au lieu de se jeter sur son canapé-lit, il revint s'asseoir dans la première pièce, le visage sombre et le front traversé par une grande ride qui dénotait sa préoccupation profonde.

— Tout va mal!... — se dit-il. — Cette jeune fille me fait peur !... Sa volonté ferme, ses millions, sa soif de vengeance, la rendent bien autrement redoutable que la justice ! — Fabrice réussira-t-il? — Qui pourrait l'affirmer ? Or, s'il échoue, le péril est imminent!... — Prudence est mère de sûreté... — Dès demain mes mesures seront prises et, à la moindre alerte, je mettrai la frontière entre les *curieux* et moi...

Ayant ainsi monologué, le frère de Mathilde quitta son siège, ouvrit la grande armoire de chêne, fit glisser sur ses rainures un panneau mobile au fond de ce vieux meuble, démasquant ainsi une ouverture étroite, une sorte de niche pratiquée dans la muraille.

Il y prit un coffret de fer qu'il ouvrit et dont il renversa le contenu sur la table.

C'étaient des liasses de billets de mille francs.

René les compta.

Il y en avait trente, de vingt-cinq billets chacune.

Le jeune homme eut un sourire aux lèvres.

— L'industrie était bonne ! — se dit-il. — Sept cent cinquante mille francs dont mes chers associés ne soupçonnent point l'existence ! Avec cela je vivrai n'importe où, très heureux et très considéré.

Il serra cette fortune dans un sac de cuir, avec le chèque qu'il venait de surcharger, puis, passant dans la pièce voisine, il éteignit sa lampe, s'étendit sur le

canapé en se faisant de sa gibecière un oreiller, et dormit jusqu'au point du jour.

La première clarté de l'aube l'éveilla. — Il fut aussitôt debout et se mit à emballer tout son arsenal de faussaire dans les caisses vides dont nous avons signalé la présence et qu'il cloua soigneusement.

A huit heures du matin, il avait fini.

Il se lava les mains, revêtit un paletot quelque peu démodé, noua autour de son cou un foulard rouge par-dessus sa cravate, se coiffa d'un chapeau mou, mit en bandoulière le sac de cuir, descendit et entra dans la loge.

— Tiens, c'est vous, monsieur Landrinet! — s'écria le concierge stupéfait.

— Pourquoi cet étonnement, père Philippe?

— Je croyais vous avoir entendu sortir cette nuit... — Un locataire a frappé les trois coups à son carreau pour demander le cordon... et c'est votre habitude...

— Ce n'était pas moi, vous le voyez... — Papa Philippe, je déménage...

— Tant pis, monsieur Landrinet, tant pis! — Et quand est-ce que vous quittez la maison?...

— Tout de suite.

— Mais vous n'avez pas donné congé!...

— Aussi vais-je vous payer le terme qui court et le terme suivant...

— Comme ça vous serez en règle, et libre comme l'air... — Seulement, vous comprenez que je n'ai pas vos quittances...

— Un reçu de vous me suffira... — Voici deux cents francs pour les deux termes...

René étala dix louis sur la table.

Le concierge écrivit un reçu.

— Et j'ajoute vingt francs pour vous... — continua le jeune homme.

— Grand merci, monsieur Landrinet!... Ah! je regrette de vous voir partir... — Sans vous commander, où allez-vous?

— A la campagne...

— Loin de Paris?

— Non, tout près... à Fontenay-aux-Roses. — Quand je passerai par ici j'entrerai vous dire bonjour. Au revoir, papa Philippe...

René quitta la maison, revint au bout d'une heure avec une tapissière et deux hommes, fit charger le modeste mobilier et les caisses que nous connaissons, monta sur le siège à côté du conducteur, et lui dit :

— La place de la Bastille, la rue Saint-Antoine et la rue Saint-Paul pour gagner les quais...

*
* *

Fabrice s'était mis au lit en rentrant chez lui, mais il avait dormi d'un mau-

— Être intendant, c'était mon idéal, mais je serai digne des grandeurs! (Page 275.)

vais sommeil, hanté par des cauchemars dans lesquels passaient tour à tour le condamné de Melun dont il voyait rouler la tête, Paula Baltus dont il fallait voler le cœur, Jeanne folle enfermée dans la maison de santé d'Auteuil, et Maurice Delarivière entassant des millions qui formaient une pyramide éblouissante...

Puis le sang et l'or se mêlaient et devenaient un fleuve où Fabrice se sentait périr, poursuivi sans relâche par Paula Baltus secouant derrière lui la tête du décapité.

Au point du jour il s'éveilla comme s'était éveillé René rue des Tourneiles, et sonna son valet de chambre à deux ou trois reprises.

Laurent se leva tout endormi et surtout complètement ahuri.

Comment pouvait-il se faire que son maître réclamât ses services à cinq heures du matin ?

Que se passait-il d'anormal ?

Que signifiait une si étrange et si complète perturbation dans les habitudes du jeune homme ? — Un cataclysme se préparait-il ?

Le valet de chambre s'empressa d'accourir en se frottant les yeux et en se posant ces questions.

Fabrice se promenait de long en large, un cigare aux lèvres.

— Monsieur est debout ! — s'écria Laurent avec cette familiarité dont nous savons que son maître lui laissait prendre l'habitude. — Monsieur ne sait donc pas l'heure qu'il est ?

Pour toute réponse Fabrice indiqua du doigt le cadran de la pendule.

— Hier à huit heures ! — continua le valet de chambre. — Aujourd'hui à cinq ! Alors, demain, monsieur ne se couchera plus du tout ?

— Peut-être...

— Le service de monsieur deviendra bien difficile... — Enfin, je ferai de mon mieux... — Que désire monsieur ?...

— M'entretenir avec vous, Laurent, de choses sérieusement intéressantes...

— C'est beaucoup d'honneur que me fera monsieur... — Aux ordres de monsieur...

— Combien gagnez-vous chez moi, Laurent ?

— Monsieur le sait bien... soixante francs par mois, et ce n'est pas trop...

— Vous économisez cependant...

— Un peu, monsieur, mais en me privant sur le vin...

— Sur le vôtre, peut-être... mais sur le mien ?...

Laurent fit le geste éloquent de l'innocence injustement soupçonnée.

— Oh ! monsieur, — s'écria-t-il, — voilà quinze jours que notre cave est à sec... — Je voulais même en parler à monsieur.

— Comment à sec ?...

— Monsieur peut voir...

— Il y a un mois environ, vous m'avez accusé la présence d'un assez joli nombre de bouteilles...

— Il y a un mois, oui, monsieur, elles y étaient... — Mais monsieur doit se souvenir qu'il y a quinze jours il a donné un déjeuner où on a bu pas mal.

— Enfin, passons... — dit Fabrice.

— Oui, c'est ça, monsieur, passons, — appuya Laurent avec conviction, et tout bas il se demandait : — Où monsieur veut-il en venir ? — Je suis peut-être allé un peu vite avec le vin... — Cependant monsieur n'a pas la mine d'un homme en colère.

Fabrice reprit en souriant :

— A partir d'aujourd'hui, Laurent, vous toucherez cent francs par mois.

— Cent francs ! — répéta le valet de chambre ébloui. — Cent francs ! — Est-ce que monsieur hérite ?

— Non, mais je vous ai dit hier que ma position se modifiait... — il en résulte que la vôtre suit une marche ascendante... — Vous allez devenir intendant.

Laurent prit l'attitude fière d'un suisse de cathédrale, redressa la tête et mit son poing droit sur sa hanche.

— Monsieur me comble et m'honore ! — s'écria-t-il. — Être intendant, c'était mon idéal, mais je serai digne des grandeurs !

— Grandeurs qui ne vous empêcheront point, je pense, de rester mon valet de chambre.

— Monsieur, ce cumul est mon rêve... — Est-ce ici que je dois fonctionner?

— Non, c'est à Neuilly, dans la propriété que j'ai achetée hier pour mon oncle et que je vais habiter avec lui...

— A Neuilly, sur la Seine ?

— Oui. — Notre parc longe la rivière...

— On pourra donc aller à la pêche, monsieur ?... — taquiner le goujon et l'ablette ?

— Parfaitement !

— Et quand entrerons-nous dans ce paradis?...

— Aujourd'hui même... — Il s'agit de monter la maison de mon oncle... — Connaissez-vous des gens sûrs, bien au fait du service?...

— J'en connais, oui, monsieur, j'en connais... — Quels domestiques faut-il à l'oncle de monsieur ?

— Un cocher, un palefrenier, un valet de chambre, un valet de pied, un groom, un cuisinier, un aide de cuisine et deux femmes de chambre.

— Total, neuf personnes... — Avant midi j'aurai tout cela, et de confiance... — Quels seront les gages, s'il vous plaît, monsieur?

— Les gages habituels... arrangez cela... — Il faut que tout ce monde soit à son poste ce soir... — Vous vous installerez demain... — Vous distribuerez les logements des domestiques... — Vous ferez apporter du vin dans la cave et garnir les greniers de fourrage et d'avoine... — Voici l'adresse de la maison et un mot pour le concierge, qui est en même temps jardinier... — Il mettra des fleurs dans chaque pièce... — Je veux que l'intérieur ait un air de fête... — Ces deux mille francs vous suffiront pour les premières dépenses... — Vous payerez tout comptant, et vous me remettrez les factures acquittées...

— Oui, monsieur...

LXV

— J'irai moi-même à Neuilly dans l'après-midi, — continua Fabrice, — et je m'assurerai que mes instructions ont été bien comprises... — Allez, Laurent, et ne perdez pas une minute.,.

— Que monsieur soit tranquille ! — s'écria le valet de chambre promu à la dignité d'intendant, — monsieur sera content de moi.

Fabrice s'habilla, sortit, prit une voiture, et se rendit avenue des Champs-Élysées chez un grand marchand de chevaux avec lequel il avait eu des rapports antérieurs.

Il fit l'acquisition d'une paire de carrossiers anglo-normands, d'un vigoureux cheval de coupé, d'un cheval de selle pour Edmée, et d'un joli cob à deux fins dont il comptait se servir lui-même pour la selle et l'attelage.

Kellner, le célebre fabricant de voitures de l'avenue Malakoff fournit un landau, un coupé trois quarts et un poney-chaise, trois merveilles.

Le jeune homme se fit conduire rue Le Peletier chez le fournisseur attitré du khédive, tapissier sans rival dont chaque création est un objet d'art.

— Cher monsieur, lui dit-il, — je viens vous demander l'impossible.

— Le mot impossible n'est pas français, — répliqua Fleuriot. — De quoi s'agit-il ?

— D'installer complètement d'ici à demain trois pièces : un salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette, — tentures, tapis et mobilier, — et de faire un de ces chefs-d'œuvre dont vous avez l'habitude.

— Comptez sur moi...

Et le grand artiste partit pour Neuilly avec une escouade d'ouvriers.

Une fois ces courses faites et ces détails réglés, il était tout près de dix heures et demie.

Fabrice gagna le ministère de la marine et renvoya sa voiture.

— Où allez-vous, monsieur? — lui demanda le concierge en l'arrêtant au passage.

— Au bureau de M. Raoul Hardy...

— Pas encore arrivé, le lieutenant Hardy, mais il ne tardera guère.

Il ne tarda guère en effet, car au moment précis où s'échangeaient ces paroles, il franchissait le seuil de la porte cochère donnant sur la rue Royale, et tendait la main à Fabrice en s'écriant :

— Bonjour, cher ami, suis-je en retard?

— Nullement... — J'arrive...

— A quel propos le rendez-vous que m'a donné ta lettre?...

— Je te dirai cela tout à l'heure, mais d'abord allons déjeuner.

Les deux jeunes gens se dirigèrent, bras dessus bras dessous, vers la place de la Madeleine et entrèrent au café Durand où Fabrice commanda un menu de gourmet que le lieutenant apprécia en connaisseur.

— Présentement, — fit-il après avoir calmé la première fougue de son appétit, — le moment de t'expliquer est venu... — Ton billet laconique m'a fort intrigué... — De quoi s'agit-il?

— De la chose du monde la plus simple... — répéta Fabrice. — J'ai besoin que tu me rendes un service...

— Dispose de moi... si c'est possible ça se fera...

— C'est possible et facile.

— Alors, c'est fait...

— Un ancien matelot m'a été recommandé chaudement... — Je songe à le placer comme batelier et gardien d'une flottille d'embarcations chez un parent à moi qui habite le bord d'une rivière et qui a la passion du canotage ; mais, avant de donner à cet homme un poste de confiance, je tiendrais à avoir des renseignements au sujet de sa conduite pendant son passage dans la marine.

— Tu as très bien fait de t'adresser à moi... — Je suis attaché au bureau des archives et il me suffira de cinq minutes pour te donner satisfaction pleine et entière... — Tiens-tu à être renseigné aujourd'hui même?

— Oui, beaucoup.

— Tout à l'heure nous irons ensemble aux archives et je chercherai ce qui t'intéresse...

Le déjeuner s'acheva gaiement, car Fabrice savait mettre de côté ses préoccupations quand il le fallait, et les deux amis reprirent le chemin du ministère.

Raoul Hardy gagna son bureau, se munit d'une clef et se dirigea, suivi de Fabrice, vers la salle des archives située dans les combles du bâtiment.

Là d'innombrables in-folio, classés avec ordre, étaient rangés sur des tablettes.

— Le nom de ton ancien matelot? — demanda le lieutenant.

— Claude Marteau.

— A quelle classe appartenait-il?

— A celle de dix-huit cent cinquante-neuf.

— Bien.

Raoul Hardy explora un rayon où se trouvaient les répertoires entassés là depuis des époques reculées, et prit celui dont le dos parcheminé offrait le millésime de 1859.

Il ouvrit le répertoire à la lettre M, et, suivant du doigt la colonne de noms, il les lut à voix basse l'un après l'autre.

— *Marteau...* — dit-il enfin, — *Claude Marteau...* — C'est singulier... Nous

avons ici trois Marteau, portant tous trois le prénom de Claude... — Connais-tu le lieu de naissance de celui qui t'occupe?

— Oui... — il est né à Melun...

— A Melun... — répéta le lieutenant, parcourant de l'œil la colonne parallèle à celle des noms, — parfait! — Melun... — Je tiens notre homme... — Passe-moi un carré de papier, une enveloppe de lettre, n'importe quoi...

Fabrice arracha une feuille de son carnet et la tendit à Raoul avec un crayon.

Le jeune homme y inscrivit un numéro d'ordre qui le renvoyait à l'année 1859, livre 4, folio 56.

Il s'approcha d'un autre rayon, y prit le volume désigné par le répertoire et l'ouvrit à la page indiquée.

Cette page était la feuille matricule du matelot.

Il lut à haute voix :

— *Claude-Pierre Marteau, fils de Julien-Antoine Marteau, serrurier, et de Catherine Houët, son épouse, né à Melun, Seine-et-Marne, le* 15 *janvier* 1839. — *incorporé à la* 3e *compagnie des marins de la flotte à Cherbourg, le* 4 *juin* 1860...

— Cela nous importe peu... — dit Fabrice, — vois aux états de services...

— M'y voici... — « *fait la campagne de Cochinchine...* »

— Passe aux punitions...

Raoul Hardy tourna le feuillet.

« *Quinze jours de salle de police...* — continua-t-il.

« *Quatre jours de salle de police.*

« *Huit jours de prison...*

— Est-ce tout?

— Non pas, diable! — s'écria le lieutenant, en posant le doig sur une annotation à l'encre rouge. — Voici qui devient sérieux!

— Qu'est-ce donc ?

— Ton matelot avait, paraît-il, la main légère...

— Une punition grave?

— Fichtre, je crois bien! « *Condamné en* 1865 *à cinq années de réclusion pour vol...* » — qu'est-ce que tu dis de ça?...

— Je dis que je devinais vaguement quelque chose de ce genre...

— A quel propos ?

— Le gaillard avait trop peur des gens de justice...

— Ah çà ! tu le connais donc personnellement, ce Claude Marteau ?

— J'ai eu l'occasion de le voir une fois, et de causer avec lui.

— C'est un piètre sujet dont il faut se défier...

— Aussi ne donnerai-je aucune suite à mes projets... — A-t-il fait ses cinq ans ?

Raoul Hardy consulta de nouveau le registre.

— Non, répondit-il.

— Comment cela?

— Sa bonne conduite lui a valu sa grâce au bout de deux ans... — Il est sorti de prison en 1867... — A tout péché miséricorde. — Peut-être le pauvre diable s'est-il amendé...

— Je ne m'y fierais pas... — La bonne conduite des détenus n'est bien souvent que de l'hypocrisie... — Ils ont soif d'une réduction de peine et se donnent l'air de petits saints... — Dans aucun cas je ne me chargerais de placer un repris de justice... Tout ceci me met dans l'embarras... Je dois une réponse à la personne qui compte sur un batelier.

— Eh bien, la réponse est toute simple... — Elle n'est même que trop simple... — Il suffit d'exposer catégoriquement des faits qui parlent d'eux-mêmes...

— Sans doute, mais je dois également répondre à l'ami qui m'a recommandé Claude Marteau... — Je tiens à lui prouver, pièces en main, qu'il m'est impossible de recommander à mon tour son protégé... — Bref je voudrais avoir un relevé de tout ceci, avec les dates... — Une pièce authentique enfin .. Peux-tu me la donner?

Raoul Hardy hésita pendant une seconde.

— Je ne sais trop si j'en ai le droit, — dit-il ensuite, — et, entre nous, j'en doute un peu... mais pour toi qui es un ami, je le ferai, quoique ce soit irrégulier.

— Merci, mille fois... — T'est-il possible de me remettre ce relevé tout de suite?

— Non, car j'ai sur mon bureau un travail pressé dont je dois m'occuper sans retard, mais la pièce demandée sera chez toi ce soir, sous enveloppe.

— Tu me le promets?

— Absolument.

Fabrice remercia de nouveau le jeune attaché, lui serra la main et quitta le ministère.

En foulant le trottoir de la rue Royale, il se disait:

— Je te tiens, Claude Marteau! Quoi qu'il arrive, désormais tu n'es plus à craindre... — A Auteuil maintenant, chez Rittner!!...

LXVI

Le médecin des folles se trouvait dans son cabinet, où Fabrice fut introdui sur-le-champ.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— J'étais sûr que vous viendriez aujourd'hui, — dit Rittner, — et j'avais donné l'ordre de ne pas vous faire attendre... — Y a-t-il du nouveau?

— Il y en a beaucoup, — répliqua Fabrice ; — je vous apporte des nouvelles graves.

— Graves pour vous? — demanda le médecin avec une physionomie presque moqueuse.

— Pour vous aussi, mon cher... Et ce n'est pas la peine de sourire comme vous le faites, car il s'agit de choses sérieuses.

— Ah bah! vous êtes un trembleur...

— Attendez une minute et nous verrons si vous garderez cette belle insouciance.

Rittner ne souriait plus. — Il était devenu tout d'un coup très attentif.

— Expliquez-vous... — fit-il, — vous m'intriguez beaucoup. — De quoi est-il question ? Allez-vous me parler encore du batelier de Melun ?

— Non, mais d'un ennemi bien autrement à craindre.

— Quel est cet ennemi?

— Paula Baltus.

— La sœur de Frédéric! — s'écria le docteur.

— Oui...

Et Fabrice répéta ce qu'il avait raconté la nuit précédente à René Jancelyn, c'est-à-dire la scène dont il avait été témoin la veille au parc des Princes, chez le banquier Jacques Lefebvre.

Frantz Rittner écoutait avidement, pesant chaque parole, selon son habitude, afin d'en tirer une déduction.

— C'est grave, en effet... — murmura-t-il, quand Fabrice eut fini ; — il fallait questionner cette jeune fille et lui arracher le secret du moyen infaillible qu'elle compte mettre en œuvre pour découvrir la vérité...

— Je ne pouvais que me compromettre en insistant...

— Qu'avez-vous résolu?

— De me faire aimer de Paula Baltus, si je puis, et de la dominer ainsi...

— Espérez-vous réussir ?

— Au risque de vous paraître singulièrement fat, je répondrai : *Oui, je l'espère...*

— Tant mieux, cent fois, car Paula Baltus est dangereuse et je la crois capable d'atteindre le but qu'elle poursuit... — Il y a dans toute cette affaire d'étranges complications que je soupçonne et que vous n'entrevoyez point... — La sœur de Frédéric connaît-elle madame Delarivière?

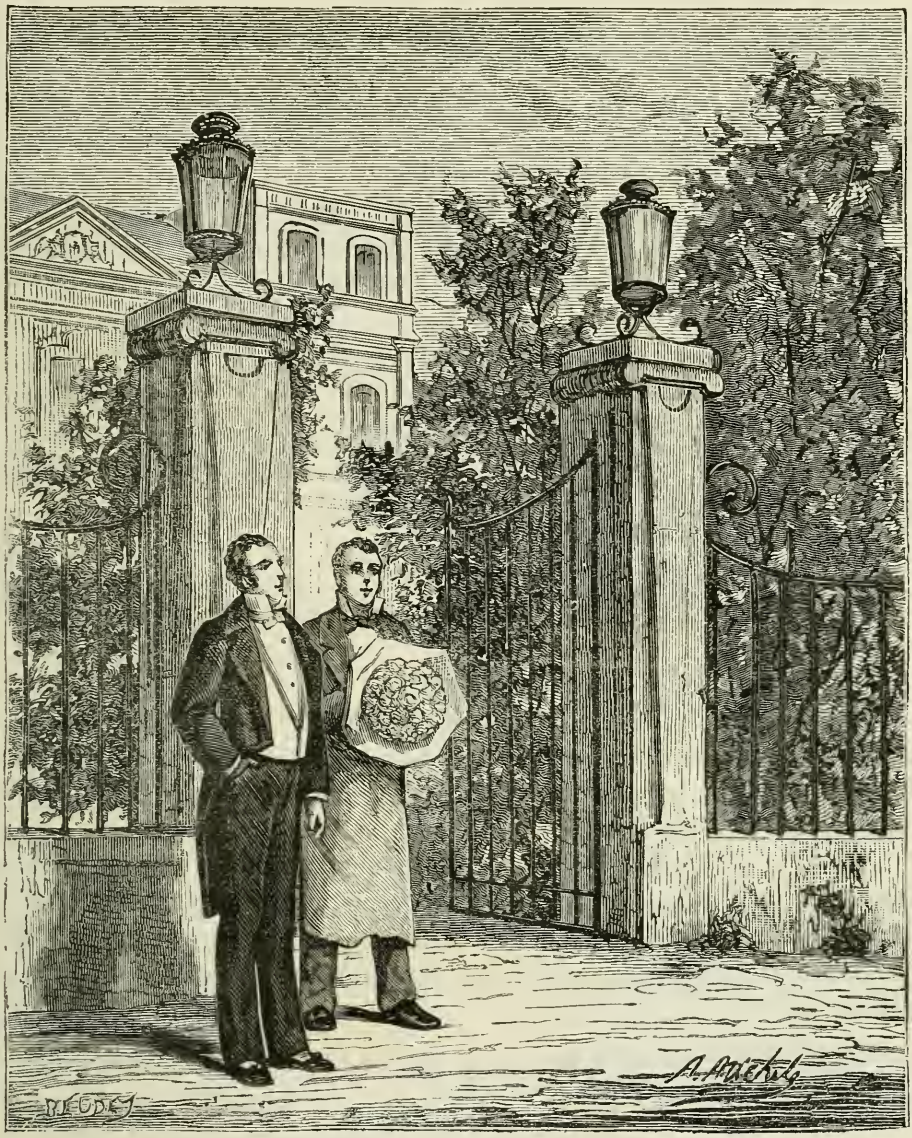
— Je suis certain qu'elle ne l'a jamais vue...

— Sait-elle que madame Delarivière est folle et que l'exécution de Melun a été la cause déterminante de cette folie?...

— Elle l'ignore...

— Vous en êtes sûr?...

— Absolument.



Le domestique tenait un magnifique bouquet des plus belles fleurs du jardin. (Page 286.)

— Eh bien! qu'elle ne le sache pas! — dit Frantz d'une voix sourde; — qu'elle ne le sache jamais!

— Pourquoi donc? — demanda Fabrice, étonné de l'expression des traits du docteur.

— Parce qu'une pensée qui m'est venue lui viendrait certainement, et qu'une fois cette énergique créature sur la bonne piste, il ne nous resterait qu'à faire nos paquets et à partir pour l'étranger par les trains les plus rapides...

— Je ne comprends pas... — Expliquez-vous.

Au lieu de répondre le docteur interrogea.

— Qu'est-ce, au juste, que cette femme inscrite sur mon registre d'entrée sous le nom de madame Delarivière? — demanda-t-il.

— Eh! vous le savez bien... C'est Jeanne Taillandier, la maîtresse de mon oncle...

— Jeanne Taillandier a-t-elle une famille?

— Je l'ignore et j'en doute... — Je la crois orpheline et de très humble origine... — Quand mon oncle l'a connue et s'en est épris, elle était quelque chose comme institutrice, donnant des leçons de grammaire ou de piano, et courant le cachet pour vivre.

— Bref, vous n'avez jamais entendu dire qu'elle eût un frère?

— Jamais... — Mon oncle ne parlait point de cela, vous le comprenez, et peut-être d'ailleurs lui-même ne le savait-il pas.

— Bien... — Je vais maintenant vous poser une question très carrée, à laquelle je vous prie de répondre très carrément...

— Quelle est cette question?

— Jeanne Taillandier doit-elle vivre?

Fabrice regarda Rittner avec un involontaire effroi ; un petit frémissement agita ses paupières.

— Doit-elle vivre? — répéta le docteur.

— Oui, certes... quant à présent, du moins... — murmura Fabrice... — Qu'elle vive, mais qu'elle reste folle... — Elle n'est pas à craindre...

— En avez-vous la preuve?

— Que voulez-vous dire?

— Ce que j'ai dit déjà, et fort imprudemment, devant votre oncle qui par bonheur n'a point compris où j'en voulais venir... — Je répète que la terreur seule n'a pas causé la folie de Jeanne Taillandier... — Votre tante de la main gauche connaissait certainement l'homme exécuté, et de plus cet homme, je l'affirme, était son proche parent...

Fabrice haussa les épaules.

— C'est bien invraisemblable ! — fit-il.

— Invraisemblable peut-être, mais positif...

— Supposition pure...

— La preuve matérielle me manque, il est vrai, mais les preuves morales suffisent à former ma conviction... — Comprenez-vous maintenant pourquoi il faut que Paula Baltus ignore la folie de Jeanne et la cause de cette folie?... — La sœur de Frédéric, devinant des liens du sang entre Jeanne et le condamné, chercherait dans cette voie... — A l'aide du nom elle retrouverait la famille... — Elle saurait à qui ont été envoyés, avec une lettre sans doute, les quinze mille francs disparus... — Elle tiendrait enfin le bout du fil d'Ariane, et il lui suffirait de dévider l'écheveau pour arriver au meurtrier et à ses complices...

Fabrice était pâle.

— Ah ! — vous avez raison, — dit-il. — Mais rien de tout cela n'est possible si Jeanne reste folle.

— On sort de la folie, on ne sort pas de la tombe... — Aussi, je vous demande encore : — JEANNE DOIT-ELLE VIVRE? — Que voulez-vous ! A mon tour, j'ai peur...

— Eh bien, nous verrons... il sera toujours temps d'agir et, si le péril devient menaçant, d'en supprimer la cause.

— Soit ! Attendons, — répliqua le docteur ; en ajoutant tout bas : — Si tu hésites trop longtemps j'agirai sans te consulter ! — Chacun pour soi, morbleu !

Fabrice reprit :

— Mon oncle va m'accabler de questions. — Il faudra lui répondre de façon pertinente. — Comment va la folle ?

— Mieux... — Le traitement agit... — Elle est très calme... — Dans quelques jours la vue de sa fille ne provoquerait aucune crise nouvelle... — Ah ! je me chargerais volontiers de la guérir en moins de trois mois...

— Gardez-vous-en bien ! — s'écria Fabrice...

Le docteur se mit à rire.

— Recommandation naïve, cher ami ! — dit-il un peu railleusement.

— Parlons d'argent... — reprit Fabrice.

— Je ne demande pas mieux...

— Combien prendrez-vous à mon oncle pour soins donnés à votre pensionnaire ?

— Quinze cents francs par mois, est-ce trop ?...

— Ce n'est pas assez... Mettons deux mille...

— Peste ! vous agissez en prince !...

— J'agis en ami, ce qui vaut mieux... — Et, comme la maladie sera de longue durée, voici six mois d'avance...

Le jeune homme prit son portefeuille et en tira douze billets de mille francs qu'il aligna devant Rittner.

— Je vais vous donner un reçu... — dit ce dernier.

— S'il vous plaît... — Entre nous je n'en aurais pas besoin, mais je fais fonction d'intendant et j'ai des comptes à rendre.

Le médecin des folles écrivit un reçu motivé, qui prit dans le portefeuille de Fabrice la place des billets de banque.

— Quand vous reverrai-je ? — demanda Rittner.

— Mais tous les jours, excepté dimanche où nous devons aller à Melun... — Mon oncle ne voudra certainement pas rester quarante-huit heures sans nouvelles...

— A bientôt donc !...

— A bientôt !

Fabrice remonta dans la voiture qui l'attendait à la grille de la rue Raffet et se fit conduire à Neuilly.

Une activité de fourmilière régnait dans la propriété nouvellement acquise.

Le jardinier et deux aides pris pour la circonstance ratissaient les allées et tondaient les gazons.

Le tapissier et ses hommes exécutaient dans l'intérieur de la villa les travaux commandés.

Les chevaux amenés depuis un quart d'heure piaffaient dans leurs boxes sur la litière épaisse.

Les panneaux vernis des voitures neuves étincelaient sous la remise.

Laurent, plein de dignité dans ses fonctions d'intendant, surveillait les domestiques enrôlés par lui et qui s'escrimaient de leur mieux à grand renfort de plumeaux et de balais.

— Tout va bien ici... — pensa le jeune homme. — Je puis aller au Grand-Hôtel où mon oncle m'attend...

LXVII

En entrant chez M. Delarivière, Fabrice sut donner à sa physionomie mobile une expression joyeuse.

— Ah ! — s'écria le vieillard, — je vois à ton visage que tu nous apportes une bonne nouvelle...

— Vous ne vous trompez pas, cher oncle, — répondit le jeune homme, — je viens en effet d'Auteuil et les nouvelles sont excellentes...

— Ainsi, ma bien-aimée Jeanne?...

— Va mieux... beaucoup mieux... — Aucune crise ne s'est manifestée... le calme se maintient et le docteur est rempli d'espoir...

— Si vous saviez comme vous me rendez heureuse, mon cousin ! — dit Edmée vivement ; — certes, je vous aimais déjà bien, mais je vous aime cent fois davantage !

M. Delarivière reprit :

— Le docteur est content de sa malade, c'est beaucoup, ce n'est pas assez... Dans combien de temps suppose-t-il que la guérison sera complète ?

— Il m'a parlé d'un laps de trois mois au plus...

Le vieillard poussa un soupir.

— Trois mois ! — répéta-t-il. — Comme c'est long !... Songe donc que je ne me suis jamais séparé de ma chère Jeanne depuis dix-huit ans !... — Que vais-je devenir pendant ces trois mois?

— Nous sommes près de vous, mon oncle... — répliqua Fabrice, — nous vous donnerons, Edmée et moi, à force de tendresse, le courage d'attendre avec patience le jour de la réunion...

— C'est vrai... je suis ingrat... — Au lieu de me plaindre, je devrais remercier Dieu de la part de bonheur qu'il me laisse... — Dis-moi, Fabrice, pourrai-je au moins voir Jeanne quelquefois !

— Le plus rarement possible... dans les premiers temps surtout... l'opinion de M. Rittner à cet égard ne s'est point modifiée...

— Et moi ? — demanda la jeune fille, — le docteur me permettra-t-il de visiter ma mère?

— Il répondra lui-même à cette question d'ici à peu de jours, et je crois pouvoir vous promettre que sa réponse sera favorable à vos désirs...

Le visage d'Edmée s'empourpra.

— Quel bonheur ! — balbutia-t-elle. — Maintenant que ma bonne mère est calme, ma présence lui fera du bien, j'en suis sûre...

— Mes enfants, — dit M. Delarivière, — j'ai une recommandation importante à vous adresser à tous deux...

— Vous savez d'avance, mon oncle, qu'elle sera religieusement suivie... — répliqua Fabrice. — De quoi s'agit-il?

— De garder l'un et l'autre un silence absolu au sujet de la terrible mais passagère maladie de ma chère Jeanne, et du lieu de sa retraite. — J'expliquerai son absence, comme je l'ai déjà fait au parc des Princes, par une station de quelques semaines dans la famille de l'un de mes correspondants du Midi, station qu'une faiblesse momentanée a rendue nécessaire... — Je ne veux pas qu'on dise un jour en parlant de Jeanne : — « *C'est madame Delarivière... vous savez bien... madame Delarivière qui a été folle...* » — j'en mourrais de chagrin, je le sens...

— Soyez sans inquiétude, mon oncle ! — s'écria Fabrice. — Personne au monde ne connaîtra par moi le secret fatal. — Je serai muet...

Edmée ajouta :

— Et moi j'aurais gardé le silence, même si tu ne m'avais pas dit de me taire...

— Bien, mes enfants, — reprit le banquier, — je suis tranquille... — Où en sommes-nous à Neuilly? — ajouta-t-il.

— Tout marche à merveille, cher oncle... et je crois que demain vous serez surpris, vous et ma cousine, de ce qu'on aura trouvé moyen de faire en si peu de temps.

— Ainsi notre installation aura lieu demain, positivement?

— Oui, mon oncle...

— A quelle heure?

— Dans l'après-midi... Nous déjeunerons ici, et nous dînerons chez vous, à Neuilly...

— En deux jours tu auras monté la maison de façon si complète ! — s'écria M. Delarivière étonné. — Est-ce possible?

— Ne me questionnez pas... — Vous verrez... — Je veux jouir de votre surprise.

— Décidément, Fabrice, tu es un précieux neveu !

— Dites un neveu très affectionné, cher oncle, j'aime mieux cela.

M. Delarivière, fort ému, serra la main du misérable fourbe qui, comblé de ses bienfaits, ne songeait qu'à le trahir.

Sept heures sonnaient. — Un maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi dans le petit salon.

Après le repas Fabrice, fatigué d'une journée si laborieuse, prit congé de son oncle et de sa cousine et regagna la rue de Clichy.

Il trouva chez son concierge, sous une enveloppe portant le cachet du ministère de la marine, la feuille des états de services et des punitions de Claude Marteau.

Le lieutenant Hardy avait tenu parole.

Cette nuit-là, Fabrice dormit d'un profond sommeil et ne se réveilla qu'à huit heures.

Il s'habilla rapidement et partit pour Neuilly.

De la cave au grenier la villa était en ordre, et prête à recevoir ses nouveaux maîtres.

Le jeune homme complimenta de nouveau Laurent, monta au premier étage, visita l'appartement d'Edmée où les tapissiers venaient d'achever leur besogne, puis, très satisfait, se rendit au Grand-Hôtel.

Le déjeuner fut relativement gai.

L'espérance, depuis la veille, rendait à M. Delarivière une partie de ses forces épuisées par la douleur.

Edmée avait un double sujet de joie, d'abord l'amélioration survenue dans l'état de sa mère dont la guérison prochaine lui semblait assurée, puis elle pensait à Georges Vernier et sentait son cœur battre en se disant que le lendemain elle se rapprocherait de lui, et que peut-être elle le rencontrerait à Melun. — Il convient d'ajouter que ce *peut-être* lui paraissait infiniment probable. — On croit toujours ce qu'on désire.

On quitta le Grand-Hôtel vers une heure.

Laurent vêtu de noir, cravaté de blanc, très digne et très correct, ayant enfin la mine importante d'un intendant de bonne maison, attendait auprès de la grille ouverte, en compagnie du concierge-jardinier.

Ce dernier tenait à la main un magnifique bouquet composé des plus belles fleurs du jardin et des serres.

— Mademoiselle, — dit-il en présentant ce bouquet à Edmée, — c'est pour

avoir l'honneur de fêter votre bienvenue... — Dieu veuille que vous soyez heureuse ici comme nous le souhaitons de bon cœur...

La jeune fille remercia gracieusement, puis le landau franchit la grille, décrivit une courbe autour de la pelouse et s'arrêta devant le perron où tous les domestiques attendaient, très curieux de voir la figure de leurs nouveaux maîtres.

Fabrice les présenta à son oncle et à sa cousine ; la visite de l'intérieur commença aussitôt après.

Les modifications apportées dans l'ameublement des salons, de la salle à manger et de la salle de billard, n'étaient ni nombreuses ni importantes.

C'est au premier étage que de grandes surprises attendaient le père et la fille.

Après avoir traversé l'appartement de M. Delarivière on entra dans celui d'Edmée qui, nous l'avons dit, se composait d'une chambre à coucher, d'un salon, et d'un cabinet de toilette.

L'enfant poussa un cri de joyeux étonnement.

Les collaborateurs de l'artiste Fleuriot, sous l'habile direction du maître, avaient réalisé le chef-d'œuvre promis.

D'anciennes tapisseries de Beauvais, divisées en panneaux, formaient la tenture.

Des tapisseries pareilles couvraient les meubles, du style Louis XVI le plus riche et merveilleusement sculptés. — Les rideaux de Beauvais étaient doublés de taffetas blanc. — Les pieds foulaient un tapis d'Aubusson.

Edmée étant blonde, on avait tendu la chambre à coucher de crêpe de Chine bleu turquoise, rehaussé d'une peluche fleur de pêcher. — Le plafond, en crêpe semblable, mais de nuance fleur de pêcher, offrait l'aspect d'un velum antique.

Le crêpe de Chine bleu se retrouvait dans les rideaux des fenêtres.

Le lit, reproduction exacte d'une couche pompéïenne, disparaissait à demi sous un nuage flottant de crêpe.

Le tapis, avec ses dessins d'un inimitable relief, était de provenance indienne.

Des étoffes brodées, des cachemires des Indes du plus fin tissu, recouvraient les sièges moelleux comme le duvet du cygne.

Sur la cheminée se voyait un cadeau de Fabrice à sa cousine, un ravissant éventail, signé du favori du monde de high-life, d'Ernest Keés, l'évantailliste célèbre dont les œuvres exquises luttent de grâce et d'élégance avec les plus adorables modèles du dix-huitième siècle.

Décrire les merveilles du cabinet de toilette nous entraînerait trop loin.

Dans la tenture du salon d'Edmée on devinait une issue, masquée à demi par une flottante draperie de crêpe.

— Où conduit cette porte ? — demanda M. Delarivière.

— Voyez, mon oncle... — répondit Fabrice.

Le vieillard tourna le bouton et entra suivi d'Edmée. — Fabrice resta de quelques pas en arrière.

La pièce dont le père et l'enfant venaient de franchir le seuil était une chambre à coucher d'un grand style. — Les rideaux de lampas épais, abaissés devant les fenêtres, la rendaient un peu sombre...

LXVIII

Au bout d'un instant les yeux du vieillard et ceux de sa fille s'habituèrent au demi-jour et purent distinguer les détails.

Des vêtements appartenant à Jeanne se trouvaient disséminés çà et là comme si la jeune femme les avait quittés une heure auparavant.

Des jardinières pleines de fleurs saturaient l'atmosphère d'un parfum faible et doux.

Enfin, sur la cheminée, on voyait la photographie de la pauvre folle en un cadre d'argent niellé.

Fabrice s'était adroitement emparé de cette épreuve que M. Delarivière gardait dans un grand portefeuille, et l'avait fait encadrer la veille.

Edmée s'agenouilla devant le portrait de sa mère. — Le vieillard inclina la tête, tandis que des larmes d'émotion roulaient une à une sur ses joues.

Il prit les mains de Fabrice et les serra en balbutiant :

— Merci, mon enfant... merci du fond du cœur... — Tu es bon... tu as pensé à tout. — Voici la chambre de l'absente... — Dieu veuille qu'elle y entre bientôt !

*
* *

Le lendemain était le jour fixé pour la visite à Paula Baltus.

Il fallait se trouver à la gare du boulevard Mazas à sept heures quarante-cinq minutes.

On quitta la maison de Neuilly à six heures et demie du matin, et on rejoignit M. et madame Jacques Lefebvre dans la salle d'attente où ils venaient d'arriver.

Le train partant à sept heures cinquante-six, la distribution des billets commençait.

Le cocher demanda des ordres.

Fabrice, ignorant l'heure du retour, lui dit de laisser ses chevaux à l'écurie... — Le trajet de la gare à Neuilly s'effectuerait le soir en voiture de place.

Jacques Lefebvre entraînait la jeune fille en avant des groupes. (Page 292.)

Les cinq voyageurs montèrent dans un compartiment de première classe où ils se trouvèrent seuls.

Edmée prit le coin de gauche et madame Lefebvre celui de droite.

La jeune fille semblait heureuse malgré son chagrin, bien atténué d'ailleurs, depuis la veille, par l'espérance.

Le train qu'emportait la vapeur allait à chaque tour de roue se rapprocher de Melun, où vivait Georges Vernier...

Une fois à Melun, elle comptait qu'un hasard heureux mettrait le docteur

sur son passsage... — Elle pourrait le voir et, qui sait, échanger peut-être avec lui quelques mots...

Pendant qu'Edmée s'absorbait dans ce rêve qu'elle se plaisait à nommer un pressentiment, madame Lefebvre souriait en entendant son mari caresser, sans perdre une minute, la marotte que nous connaissons déjà.

— Eh bien, mon cher Fabrice, — demandait le banquier au jeune homme en lui frappant gaiement sur l'épaule, — avez-vous pensé à mon orpheline depuis l'autre jour ?

— J'y ai pensé certainement, — répliqua Fabrice — Mademoiselle Baltus n'est pas de celles que l'on puisse oublier.

— C'est vrai... Qui ne se souviendrait de sa grâce accomplie et de son charme incomparable ?... Car elle est charmante, n'est-ce pas?

— Absolument charmante !

— Enfin, elle vous plaît ?

— Beaucoup, je vous assure.

— Comme jeune fille, je n'en doute pas ; mais vous plairait-elle comme femme ?

— Vous me faites cette question sérieusement?

— Oui, pardieu !

— Eh bien, je vous réponds non moins sérieusement qu'épouser mademoiselle Baltus serait pour moi l'idéal du bonheur, mais qu'un tel mariage me semble trop beau pour être possible...

— Allons donc ! — s'écria Jacques Lefebvre. — Rien n'est impossible quand je m'en mêle !... — Je me charge de mener à bien votre affaire... — Une jolie affaire, mon gaillard ! — Savez-vous que, depuis la mort de son pauvre frère, Paula possède trois millions...

— Trois millions!... — répéta Fabrice.

— Assurément c'est une belle dot, — dit M. Delarivière, — mais l'union dont parle notre ami me paraît d'autant plus réalisable que ta fortune égalera tout au moins celle de mademoiselle Baltus...

— Je sais combien vous êtes bon, cher oncle, mais vous connaissez mes intentions... — Je me suis promis de me consacrer à vous et de ne vous quitter jamais.

— Où est l'obstacle ? — fit vivement Jacques Lefebvre. — Vous épousez Paula sans vous séparer de votre oncle, et vous formez une seule famille, très unie et très heureuse.

— Certes ! — s'écria M. Delarivière.

— Il me semble, — répliqua Fabrice en souriant, — qu'avant toutes choses il faudrait savoir si mademoiselle Baltus songe au mariage...

— Quelle jeune fille n'y songe pas? — répliqua le banquier.

— Admettons cela, — poursuivit Fabrice ; — mais il faudrait savoir en outre

si mademoiselle Baltus, voulant se marier, m'accepterait pour mari ; en un mot, si je lui serais agréable.

— La question me paraît résolue d'avance... — Paula vous a témoigné l'autre soir une sympathie particulière.

— De la sympathie à l'amour il y a loin.

— Pas toujours ! Enfin, je vous le répète, donnez-moi carte blanche et laissez-moi faire... Je me charge de tout arranger.

On avait pris énormément de monde et perdu beaucoup de temps aux stations intermédiaires. — A Brunoy s'était arrêté le train ayant plusieurs minutes de retard.

Au moment où il se remettait en marche, un autre en train, venant de Fontainebleau, entrait en gare et se croisait avec lui...

Un espace de cinquante centimètres, tout au plus, séparait les portières des wagons du double convoi.

Edmée, nous le répétons, avait pris place dans le coin de gauche, c'est-à-dire du côté où le train marchait à contre-voie.

Elle regardait machinalement filer les voitures.

Tout à coup une exclamation s'échappa d'un compartiment en face duquel la jeune fille venait de se trouver pendant la vingtième partie d'une seconde.

Elle tressaillit et toute son âme passa dans ses yeux ; mais le train en destination de Paris glissait sur les rails ; le compartiment était déjà loin.

Edmée se pencha au dehors, espérant qu'une tête apparaîtrait dans l'encadrement du châssis.

Elle ne vit rien et se laissa retomber à sa place avec un grand trouble. — Son cœur battait à coups pressés. — Elle se croyait sûre que ce cri, retentissant encore au plus profond de son âme, venait d'être poussé par Georges Vernier, et que le jeune docteur s'éloignait de Melun, tandis qu'elle-même s'en rapprochait.

Cette déception fit éprouver à la pauvre enfant une profonde angoisse. — Elle eut beaucoup de peine à retenir ses larmes.

A neuf heures treize minutes le train fit halte de nouveau, et les employés circulèrent le long des wagons, en répétant :

— Melun ! Melun !...

— Cette arrivée rappelait à M. Delarivière des souvenirs récents et profondément douloureux. — Il eut la force de cacher à tous les regards sa poignante émotion.

Paula Baltus attendait sur le quai.

Elle fit à ses hôtes le plus gracieux accueil, embrassa Edmée et madame Lefebvre, tendit la main aux hommes et rougit d'une façon presque imperceptible lorsque Fabrice pressa légèrement ses doigts effilés.

Fox, le beau lévrier gris de fer que nous connaissons, accompagnait sa maî-

tresse et se montrait fort accueillant avec les nouveaux venus, à l'exception de Fabrice dont il ne subissait point les caresses sans un sourd grondement et un plissement des lèvres qui découvrait ses dents blanches et pointues.

Mademoiselle Baltus avait amené un break attelé en poste dans lequel tout le monde s'installa et qui prit au grand trot, sur la rive de la Seine, le chemin conduisant à l'habitation.

Fabrice aperçut de loin la cabane de la veuve Gallet et la flottille de petites barques amarrées à l'embarcadère... — Il songea à Claude Marteau, qu'il comptait bien voir le jour même.

En longeant le bouquet d'arbres auprès duquel Frédéric Baltus, frappé de trois balles, s'était abattu dans la neige, le neveu de M. Delarivière détourna la tête, ferma les yeux et pâlit.

Enfin le break franchit la grille et fit halte au bas du perron de la villa.

Fabrice, en pénétrant pour la première fois dans la demeure où avait vécu le frère de Paula, sentit un frisson courir sur sa chair. — Tout son être se révolta malgré lui, mais il avait un cœur de bronze et un front d'airain. — Il s'était imposé une tâche qu'il fallait accomplir pour le salut commun, et d'ailleurs une violente attraction le poussait vers la jeune fille... — Il commanda donc à sa figure de rester impassible, et rien ne vint trahir le terrible combat qui se livrait en lui.

L'heure matinale ne permettait pas de se mettre immédiatement à table.

Mademoiselle Baltus fit servir des rafraîchissements sur la terrasse du haut de laquelle, la veille de l'exécution, elle avait rendu le salut que Fabrice lui adressait.

Jacques Lefebvre proposa de visiter le parc avant déjeuner. — Cette motion obtint un succès complet; tout le monde descendit et s'engagea dans les allées nombreuses.

M. Delarivière causait avec madame Lefebvre.

Fabrice servait de cavalier à Edmée.

Jacques Lefebvre avait passé le bras de Paula sous le sien, et il entraînait la jeune fille en avant des groupes, dans l'unique but de se ménager avec elle un entretien confidentiel dont nous devinons le but.

LXIX

Fabrice avait remarqué le manège du banquier, et il s'en félicitait, sachant bien que l'excellent homme allait travailler pour lui.

— Ah çà! cher monsieur Lefebvre, — dit mademoiselle Baltus en souriant, — est-ce que vous avez juré de faire en ma compagnie la tour du parc au

pas de course ? — Quelle mouche vous pique, et d'où vient cette hâte ?

— J'ai hâte en effet de me trouver loin des oreilles curieuses... — répliqua le banquier. — Maintenant nous sommes à bonne distance... personne ne peut nous entendre... profitons-en...

— Que de précautions !... Vous avez donc à me révéler quelque important secret ?

— Ne plaisantez pas, et écoutez-moi...

— Je ne demande que cela... — Parlez, cher monsieur, je serai muette.

— Muette !... Gardez-vous en bien !... Il faudra me répondre, au contraire, avec une entière sincérité...

— Un interrogatoire ! Vais-je être mise sur la sellette?

— A peu près...

— Soit. — Je me résigne... — Questionnez !

— Avez-vous réfléchi à ce dont nous avons causé chez moi, l'autre matin, avant votre départ de Paris ?...

Paula rougit et, fronçant un peu le sourcil, parut interroger sa mémoire.

— Mais, — dit-elle au bout d'une seconde, et non sans hésiter, — nous avons parlé de beaucoup de choses, ce me semble...

— Allons... allons... pas de faux-fuyants ! répliqua le banquier. — Vous savez fort bien à quelle partie de notre entretien je fais allusion...

— Non, en vérité... — répliqua la jeune fille avec plus d'assurance que de franchise. — Aidez-moi donc, s'il vous plaît...

— Il était question de Fabrice...

Paula eut un éclat de rire qui sonnait faux, et ses joues, de roses qu'elles étaient déjà, devinrent pourpres.

— Ah ! bon ! — fit-elle, — oui... oui... j'y suis... votre marotte, votre toquade comme vous dites...

— Marotte ou toquade, comme vous voudrez — reprit Jacques Lefebvre. — Le nom importe peu, mais dans tous les cas, chère enfant, mon unique toquade est d'assurer votre bonheur...

— J'en suis certaine, mon excellent ami, mais reste à savoir si, pour arriver à ce but, vous ne vous trompez point de chemin...

— Ce n'est pas répondre... — je précise : — Avez-vous songé à nos projets ?

— C'est-à-dire aux vôtres... — Fort peu...

— Et à Fabrice?

— Un peu plus peut-être...

— Et que vous disiez-vous en pensant à lui ?

— Mais c'est ma confession que vous me demandez !!...

— Parfaitement !

— Eh bien , puisqu'on ne saurait se dérober à vos indiscrétions, je me disais

que M. Fabrice me semble un galant homme. un gentleman accompli, et qu'il a toutes mes sympathies... Je l'ai prouvé d'ailleurs, ce me semble, en l'engageant à vous accompagner ici où vous savez que je ne reçois jamais personne.

— A merveille! — Bref, il vous plaît?

— Sans doute .. Je ne lui marchande point mon amitié.

— Il s'agit bien d'amitié, vraiment!... — Vous plairait-il, non seulement comme ami, mais comme mari?...

— Ah! vous voulez en savoir trop long!

— Paula, je vous en prie, répondez-moi nettement.

— Je n'ajouterai pas un mot.

— Alors, ça me suffit... — Votre refus de répondre est un aveu très clair.

La jeune fille allait répliquer sans doute.

Elle n'en eut pas le temps.

La cloche de la villa, sonnant à toute volée, annonça que le déjeuner attendait les convives.

Paula fit faire volte-face à Jacques Lefebvre, le contraignit à rejoindre avec elle ses autres invités, et nos cinq personnages regagnèrent la maison.

Chemin faisant, le banquier trouva moyen d'envoyer à Fabrice un coup d'œil qui signifiait :

— Tout va bien!

Le déjeuner était excellent, mais, malgré les efforts de Jacques Lefebvre à qui sa femme donnait cependant la réplique, une gaieté bien vive ne régna point autour de la table.

Le voisinage de Melun et les souvenirs évoqués par ce voisinage inspiraient à M. Delarivière une invincible mélancolie.

Edmée se sentait triste en pensant à Georges. — L'occasion de le voir ce jour-là étant perdue, quand une semblable occasion se représenterait-elle?

Paula, plus silencieuse que de coutume, tournait parfois du côté de Fabrice ses grands yeux humides, le contemplait à la dérobée, et s'isolait sans le savoir dans son naissant amour.

Fabrice, entrevoyant le succès de son entreprise, éprouvait une joie profonde, mais il jugeait utile à ses intérêts de se donner une apparence absorbée et rêveuse, et il y réussissait merveilleusement.

Après le déjeuner on alla prendre le café sous une véranda à l'italienne, garnie de treillages et de lierres et dominant les jardins, puis la maîtresse de la maison laissa pour un instant les hommes causer avec madame Lefebvre, glissa son bras sous le bras d'Edmée et la conduisit dans le parc.

Jacques Lefebvre s'était montré bon prophète en annonçant que les deux jeunes filles deviendraient amies. — Dès leur première entrevue au parc des Princes, une commune sympathie les avait entraînées l'une vers l'autre. — Il leur semblait qu'elles s'étaient toujours aimées.

Edmée oublia sa tristesse en se voyant seule avec Paula. — Elle brûlait du désir de lui parler de Georges et de trouver en elle une seconde confidente, maintenant que sa compagne de pension, la gentille Marthe, lui manquait.

Mais comment aborder ce sujet délicat?

La jeune fille se dit tout bas que le hasard lui viendrait en aide.

— Chère Edmée, — lui demanda mademoiselle Baltus, — ma modeste demeure est-elle de votre goût?

— On n'en saurait rêver de plus charmante... — répliqua la blonde enfant. — Il est impossible de ne pas s'y plaire...

— Je m'y plais en effet beaucoup, et je ne la quitterais qu'avec un vif chagrin.

— Y a-t-il longtemps que vous demeurez ici?...

— Environ quatre ans.

— Vous devez alors connaître tout le monde à Melun.

— Détrompez-vous... — Mon pauvre frère et moi nous vivions très retirés. — Nous nous suffisions l'un à l'autre... Nous préférions notre intérieur aux réunions mondaines, et je sais qu'on nous accusait d'être un peu sauvages...

— Ce doit être bien bon, la vie intime!...

— Pour moi c'est la meilleure de toutes les existences... Un jour, vous en connaîtrez le charme...

— Est-ce une jolie ville, Melun?

— Un peu sombre, un peu triste, comme la plupart des petites villes de province, mais les alentours sont délicieux...

— Vous les parcourez souvent?...

— Presque chaque jour... — Un de mes grands plaisirs est de visiter les chaumières... — Tous les pauvres sont mes amis... — Je suis la sœur de ceux qui souffrent...

— C'est bien, cela! — C'est beau!... — fit Edmée avec enthousiasme.

— Qu'y a-t-il de plus naturel? A quoi servirait la fortune si l'on n'en consacrait pas une bonne part à soulager de secrètes misères?

— Ah! vous avez raison, mais j'ai grand'peur que tous les riches ne pensent pas ainsi...

— Tant pis pour eux... — Ils se privent d'une jouissance incomparable...

— Mais, dites-moi, — reprit timidement Edmée, — au chevet de vos malades, vous devez rencontrer parfois des médecins...

— Sans doute, et je les fais appeler moi-même quand la situation me semble grave.

— Y a-t-il plusieurs médecins à Melun? poursuivit Edmée qui touchait à son but.

— Oui, plusieurs... — répliqua mademoiselle Baltus, un peu surprise des questions de sa nouvelle amie.

— Vous savez leurs noms?

— Oui, ma mignonne... Mais pourquoi me demandez-vous cela?

Une rougeur brûlante couvrit les joues d'Edmée, qui balbutia avec un trouble visible :

— Pour rien, mon Dieu... pour savoir... curiosité pure...

Paula, qui commençait à soupçonner vaguement quelque petit mystère, sourit et répondit :

— Ils se nomment le docteur Leroy, le docteur Delahaye, le docteur Stanley; ce dernier est un médecin anglais homéopathe dont on vante beaucoup le mérite.

Mademoiselle Baltus ne prononçait point le nom de Georges.

Un désappointement profond, presque douloureux, s'empara d'Edmée.

— C'est tout?... — murmura-t-elle. — Mais, il me semble...

Edmée fit un violent effort, et demanda, en baissant les yeux :

— Ainsi vous ne connaissez point, à Melun, le docteur Georges Vernier?

Le sourire de Paula s'accentua.

Elle comprenait tout à fait.

Elle prit les mains d'Edmée dans les siennes, et attachant son plus doux regard sur le visage empourpré de la jolie enfant, elle répéta :

— Le docteur Georges Vernier... En vérité, je suis bien distraite!... J'oubliais le plus distingué et le meilleur de tous!...

LXX

En entendant la réponse de mademoiselle Baltus, Edmée releva vivement la tête.

Sa figure rayonnait.

— Vrai? bien vrai? le plus distingué? le meilleur de tous? — fit-elle, sans parvenir à cacher son trouble joyeux.

— Certes! — répliqua Paula. — Tout le monde sait cela à Melun... — Le docteur Vernier a sa place marquée d'avance parmi les illustrations de notre époque... Et l'on n'exalte pas seulement son profond savoir, on vante l'élévation de son caractère, sa loyauté, son humanité... — Ce jeune homme est entouré de l'estime universelle, et je suis sûr qu'il la mérite.

— Le connaissez-vous personnellement? — reprit Edmée dont l'émotion grandissait.

— Fort peu... — Je me suis rencontrée avec lui deux ou trois fois seulement dans la chaumière d'un de mes protégés, mais si je n'ai pu apprécier le savant en

Je vous répondrai avant ce soir... répéta Paula en tendant la main à son interlocuteur. (Page 307.)

de si rares et si courtes entrevues, j'ai pu juger l'homme du monde et deviner l'homme de cœur.

Paula s'interrompit pendant une seconde et ajouta :

— Est-ce que vous le connaissez, vous, Edmée?

— Oui... — répondit la jeune fille d'une voix faible comme un souffle.

— Vous n'étiez jamais venue à Melun... — Où donc l'avez-vous vu?

— A Saint-Mandé...

— Comment?

— La famille de M. Georges habite Saint-Mandé où j'étais en pension... — La maison de ses parents touche au jardin du pensionnat, et les fenêtres de sa chambre dominent ce jardin...

— Ah! ah!... — Et lorsque le docteur était dans sa famille, il passait beaucoup de temps à la fenêtre, n'est-ce pas?...

— Oui...

— Et tout s'est borné, entre vous et lui, à ces conversations muettes où les regards suppléent aux paroles...

— Non... — Une fois, une seule fois et pendant cinq minutes, un jour de promenade au bois de Vincennes, nous avons causé un peu...

— Le docteur a profité de ces cinq minutes pour vous dire qu'il vous aimait?..

— Et qu'il ne désirait rien tant au monde que de m'avoir pour femme, oui...

— Vous lui avez répondu que vous l'aimiez aussi?

— Je ne m'en souviens plus... Mais je n'oserais affirmer que non...

Edmée, vaincue par l'émotion, se jeta dans les bras de Paula et appuya sa tête sur son épaule.

— Mais votre père? — demanda mademoiselle Baltus.

— Il ne sait rien... — Plus tard, bientôt, je lui dirai tout...

L'entretien des deux jeunes filles en était là lorsqu'une voix sonore l'interrompit en résonnant au tournant de l'allée.

C'était la voix de Jacques Lefebvre, accompagné de sa femme, de M. Delarivière et de Fabrice.

— Qu'est-ce que j'avais prédit il y a trois jours? — s'écria le banquier. — Voilà les futures inséparables dans les bras l'une de l'autre... — Elles viennent de se faire, je le parierais, de charmantes confidences! — Peut-on savoir?...

Edmée serra vivement la main de sa compagne pour lui recommander la discrétion.

Paula répondit au banquier en riant :

— Nous parlions de vous, cher monsieur Lefebvre.

— De moi! et qu'en disiez-vous?

— Que, si vous êtes le plus aimable des hommes, vous en êtes le plus curieux.

— Méchante!... Mais rira bien qui rira le dernier! — Ah çà!... ma railleuse amie, quand reprendrons nous l'intéressante conversation coupée en deux par un coup de cloche?...

— Plus tard... — Pour le moment je propose une promenade en canot.

— Oui... oui... — fit Edmée toute joyeuse comme une enfant qu'elle était encore. — Une promenade sur la rivière...

— Ce sera délicieux... — appuya madame Lefebvre.

— Je vais donner l'ordre d'aller nous chercher une embarcation... — reprit Paula.

— Chargez-moi de ce soin, mademoiselle, — dit Fabrice qui trouvait à la

fois le prétexte de s'absenter et le moyen de voir Claude Marteau. — Je suis expert en fait de sport nautique, et je pourrai choisir un canot solide et convenable.

— Faites donc, monsieur Fabrice... — Nous vous remercions d'avance.

Le jeune homme quitta la villa et se dirigea vers l'établissement de la veuve Gallet.

Chemin faisant son esprit inventif et toujours en travail lui suggéra un plan ingénieux.

— Ce qu'il faut avant tout, — se dit-il, — c'est d'éloigner de Melun ce dangereux personnage. — Une fois qu'il sera sous ma main et dans ma dépendance, je saurai le faire parler... ou, s'il le faut, le contraindre à se taire...

Il arriva chez la loueuse de canots.

Claude Marteau, debout et appuyé à un des montants de la porte, fumait sa courte pipe amplement culottée.

Du premier coup d'œil il reconnut le nouveau venu et, retirant sa pipe, il souleva son béret de marin pour saluer.

— Ah ! ah ! c'est vous, monsieur... — dit-il. — Quel bon vent vous amène ?... — Je ne suppose point que vous veniez aujourd'hui par ici pour voir couper le cou à quelqu'un. — Ça n'est pas tous les jours fête.

— Non, — répliqua Fabrice, — je viens à Melun exprès pour vous.

— Pour moi ? — répéta le matelot stupéfait.

— Parfaitement.

— Monsieur plaisante !

— Vous verrez bien que non... — Mais choisissez d'abord un canot large et solide. — Vous allez me conduire chez mademoiselle Baltus.

— Chez mademoiselle Baltus ! — s'écria Claude, qui marchait de surprise en surprise.

— Sans doute... — Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?...

— Rien du tout, bien sûr... — La chère demoiselle est bien libre, si ça lui plaît, de recevoir chez elle un beau garçon comme vous... mais...

— Mais, quoi?

— Dame! depuis l'assassinat de son frère elle ne recevait âme qui vive... et je ne croyais pas qu'elle avait fini son deuil... — Mais ça ne me regarde point... — Prenons-nous la *Belle Lisa*, monsieur?... — Vous la connaissez d'ailleurs... C'est une embarcation à gros ventre et d'aplomb sur sa quille.

— Peut-elle contenir sans danger six personnes?... — demanda Fabrice.

— Six... huit... dix au besoin...

— Alors, va pour la *Belle Lisa*...

Claude se disait, en faisant jouer la serrure du cadenas qui maintenait la chaîne au poteau :

— Il me prend pour un imbécile, ce moderne-là ! — Plus souvent que je vais

croire qu'il vient à Melun exprès pour moi!... — Ces Parisiens, faut toujours que ça se moque! — Va-t-il me *bassiner* de questions comme l'autre jour? Tâche, mon bonhomme! tu n'en sauras pas plus long que je n'en veux dire... — Embarquez, monsieur! nous sommes parés! — ajouta-t-il tout haut en prenant les avirons.

Fabrice sauta dans l'embarcation et dit :

— Laissez le canot s'en aller au fil de l'eau. — Il nous faut le temps de causer.

— Causer? — répéta le matelot en bourrant sa pipe. — Ah ça! ce n'est donc pas une *blague?*

— Je vous ai déjà répondu que non, et vous allez en avoir la preuve.

Claude Marteau fit craquer une allumette sur le fond de son pantalon, alluma son *brûle-gueule* et répliqua :

— Eh bien, causez, monsieur... — Je vous écoute...

— D'abord, vous plaisez-vous à Melun? — commença Fabrice

— Dame ! il y a du pour et du contre... — Vous savez, monsieur, ça ne vaut pas un beau trois-mâts en pleine mer, quand on ne voit que le ciel et l'eau... Ah ! fichtre, non !... il est vrai qu'en pleine mer ça manque de *mastroquets*... Mais à Melun on étouffe un peu, faute d'air... les rues sont trop étroites...

— Bref, — continua Fabrice, — vous n'avez pas pris racine ici de façon qu'on ne puisse vous en arracher?...

— M'en arracher? — je ne dis ni oui ni non... il faudrait savoir pourquoi...

— Je vais préciser... — J'ai un oncle qui arrive de New York et qui est très riche...

— Un oncle d'Amérique, connu ! — j'en ai fais mes compliments à monsieur...

— Cet oncle vient d'acheter une propriété sur les bords de la Seine ; il me laisse absolument libre de monter sa maison à ma guise. — Or j'aime beaucoup le canotage... Je voudrais avoir trois ou quatre embarcations, et surtout un *yacht* ou un *sloop*.

— Fameuse idée ! —C'est toujours agréable de se dire qu'on peut naviguer... Même sur une coquille de noix... — Moi, si l'eau me manquait, — pas pour boire, par exemple, oh ! non ! — mais pour filer dessus avec n'importe quoi, *you-you* ou *périssoire*, — il me semble que j'avalerais ma gaffe...

— Vous comprenez, — poursuivit Fabrice, — que désirant une flottille, j'aie besoin d'avoir auprès de moi un homme du métier qui sache gréer un sloop et le gouverner...

— Parbleu !... — Quand on n'est pas ferré là-dessus, on risque de boire la goutte de *ratafia de grenouilles* plus souvent qu'à son tour...

— Eh bien, Claude Marteau, voulez-vous entrer à mon service comme matelot ?

— Au service de monsieur ! moi?

— Oui, vous, parbleu ! — Je vous offre cent vingt-cinq francs par mois, la table et le logement, et vous serez exclusivement chargé des acquisitions à faire pour toutes les embarcations de la flottille... Réfléchissez et répondez ..

LXXI

— Tonnerre de Brest ! — s'écria le matelot. — C'est assez souriant, ce que vous me proposez-là... Le logement, la table et cent vingt-cinq francs pas mois, ça représente un joli capital...

— Acceptez-vous ? — demanda Fabrice.

— Si j'accepte? si j'accepte?... — répéta Claude Marteau en se grattant l'oreille. — Est-ce à l'année que vous me prendriez, s'il vous plaît, ou seulement pendant la saison ?

— A l'année, — répondit le neveu de M. Delarivière ; — j'ajoute que vous aurez à votre disposition un bateau plat, et que vous pourrez faire la pêche dans vos moments de loisir si cela vous amuse, ce qui vous donnera de petits bénéfices à joindre à vos appointements.

— Ah! oui, ça me connaît, la pêche! J'y suis même un malin. Un épervier, des nasses, des verveux... ça devient de plus en plus souriant.

— Vous vous équiperiez à mes frais, bien entendu... et si votre conduite est bonne, il ne tiendra qu'à vous de passer de longues années dans la maison de mon oncle.

— Eh bien, monsieur, c'est entendu, et je vous garantis qu'on n'aura rien à me reprocher...

— Alors, dès demain...

Claude Marteau se donna sur la tête un grand coup de poing et son visage s'assombrit.

— Minute, monsieur... — dit-il, — j'accepte, oui... mais ça dépend de l'endroit où vous m'emmènerez...

— A Neuilly...

— Dans quel département c'est-il, Neuilly?...

— Dans le département de la Seine.

La figure du matelot s'allongea.

— Alors, monsieur, — murmura-t-il, — N l' NI, c'est fini... — Impossible... — N'en parlons plus...

— Vous ne voulez pas venir à Neuilly?

— Non, monsieur.

— Mais pourquoi?...

— Une idée à moi... et quand j'ai une idée dans la caboche, ça tient ferme...

Fabrice sourit.

— Vous prétendez ne pas *vouloir* venir à Neuilly... — reprit-il. — Ce n'est pas exact... — Il faudrait dire que vous ne *pouvez* pas...

Claude Marteau regarda d'un air stupéfait son interlocuteur.

— Et je sais ce qui vous en empêche... — continua ce dernier...

— Vous savez?

— Tout. — Le séjour dans le département de la Seine vous est interdit parce que vous êtes sous la surveillance de la haute police.

— Ah! monsieur, taisez-vous, je vous en supplie! — s'écria le matelot rougissant et pâlissant tour à tour. — Pour l'amour de Dieu, ne parlez pas de cela!

— Rassurez-vous, personne ne peut nous entendre, et je vous garderai le secret.

— Mais, monsieur, qui vous a dit?

— Que vous aviez été condamné à cinq ans de reclusion pour vol?...— Peu importe... — Je suis d'avis, moi, qu'une faute, quelle qu'elle soit, se rachète par le repentir et par une conduite irréprochable, et que le devoir de tout honnête homme est de tendre la main au coupable repentant. — Les difficultés qui motivent votre refus peuvent s'aplanir; d'ici à quarante-huit heures, j'aurai obtenu pour vous un permis de séjour dans le département de la Seine, et je me ferai votre répondant.

— Ainsi, monsieur, — balbutia Claude Marteau les yeux pleins de larmes, — vous connaissiez ma condamnation... vous deviez croire que j'étais un misérable, et vous êtes venu à moi tout de même...

— Je suis venu, convaincu qu'un grand changement s'était fait en vous...

— Ah! monsieur, je ne suis pas un malhonnête homme... — Si vous saviez quel était ce vol pour lequel on m'a condamné... — Je serais mort plutôt que de toucher à une somme d'argent... — J'avais pris un pain, monsieur... rien qu'un pain, je vous le jure... — D'ailleurs le jugement existe... — lisez-le... vous verrez que je n'ai pas menti...

— Le code militaire est inexorable, je le sais et je l'approuve... — La faute était commise, il fallait la punir, mais je suis loin de vous mépriser, et ma démarche vous le prouve...

— C'est vrai, monsieur, et puisque vous vous chargez d'avoir le permis de séjour, j'accepte plutôt cent fois qu'une... et je vous remercie du fond du cœur... — Je suis un ignorant... Je ne sais pas bien parler, mais demandez-moi de me jeter dans le feu pour vous, ou de me faire couper en quatre morceaux... vous verrez si j'hésite... Ah! vous êtes un vrai homme...

L'émotion du marin était évidemment sincère. — L'ombre d'un doute ne pouvait s'élever sur sa bonne foi.

Fabrice, tout en se disant qu'il venait de s'assurer le dévouement absolu de Claude Marteau, tira son portefeuille et traça quelques mots sur une carte de visite.

— Vous savez lire ? — demanda-t-il ensuite au batelier.

— Oui, monsieur.

— Prenez cette carte, et, dès que vous aurez reçu votre autorisation, venez à l'adresse que je viens d'écrire. — Je vous installerai aussitôt.

— Bien, monsieur.

— Et prenez ceci en même temps... — ajouta Fabrice qui joignit à sa carte deux billets de cent francs.

— Ces billets de banque? — balbutia Claude ébahi ; — pourquoi faire ?

— Pour vous vêtir convenablement... — Vous devez avoir besoin de beaucoup de choses...

— Dame !... il est sûr et certain que je manque un peu de linge...

— A votre arrivée à Neuilly je vous remettrai l'argent nécessaire pour acheter les embarcations... — Je m'en rapporterai à votre goût pour le choix des modèles... — Je tiens essentiellement à posséder dans ma flottille un yacht ou un sloop fin voilier.

Les yeux du matelot étincelèrent.

— Ça me connaît, monsieur ! — dit-il. — Soyez tranquille, vous serez content...

— J'y compte... — Maintenant une recommandation...

Claude Marteau prit un air attentif.

— Inutile de dire à qui que ce soit, — continua Fabrice, — que je m'occupe de vous et que je vous emmène à Paris. — La moindre indiscrétion à ce sujet pourrait m'empêcher d'obtenir le permis de séjour... — Je vous recommande le silence, dans votre intérêt...

— Je serai muet comme un poisson.

— C'est bien... — Nous voici presque en face de la villa... — Prenez les avirons et nagez vigoureusement, car ces dames doivent être impatientes...

Le matelot rayonnant aborda en quelques coups d'aviron, à la minute précise où Paula et ses hôtes, ayant vu venir l'embarcation, sortaient de la grille.

Les dames s'étaient munies d'ombrelles et les hommes de larges chapeaux de paille.

Paula en avait pris un pour Fabrice, à qui cette attention délicate parut à bon droit significative.

Tout le monde s'embarqua.

Claude Marteau gagna le large et ramalentement.

— Tonnerre de Brest ! — se disait-il en pensant à Fabrice. — Oui, ce particulier-là est un vrai homme !... — Moi qui le prenais l'autre jour pour un sournois et pour un pas grand'chose de bon !... — Ça prouve bien que je suis une

fichue bête ! — Mais, as pas peur ! on lui revaudra ça... — Si jamais je me grise, je veux ne plus boire que de l'eau jusqu'à la fin de ma vie !

Le canot glissait entre les deux rives vertes et fleuries au-dessus desquelles se montraient les blés naissants, émaillés de bluets, de marguerites et de coquelicots.

Les haies, les prés, les arbres, tout était en fleur.

— Mes amis, — disait Jacques Lefebvre, — voilà ce que j'appelle la campagne... la vraie campagne... — Mettez des squares dans tous les coins de Paris, embellissez le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, faites des parcs, plantez des arbres, creusez des rivières et des lacs, jamais vous n'obtiendrez l'air pur, l'aspect pittoresque, la grandeur vivifiante de la vraie campagne que le bon Dieu tout seul a pris soin d'arranger...

Edmée témoigna le désir de faire un bouquet.

Le canot aborda. — Les promeneurs descendirent, et, au risque de se voir chercher noise par quelque garde champêtre malencontreux, foulèrent le tapis d'émeraudes des belles pelouses qui s'étendaient à perte de vue.

Fabrice avait offert son bras à mademoiselle Baltus, et tous deux marchaient en silence, un peu à l'écart, s'absorbant ou tout au moins paraissant s'absorber dans la contemplation du paysage.

Était-ce bien la contemplation de la nature qui les rendait silencieux ?

Nous croyons, nous, que Fabrice pensait au passé plein de ténèbres et de sang, à l'avenir plein de lumière et d'or, et que Paula pensait à Fabrice.

Le grand lévrier Fox les suivait la tête basse.

Le neveu de M. Delarivière fut le premier à rompre le silence.

— Ah ! — murmura-t-il tout à coup d'une voix qu'il sut rendre tremblante, — M. Lefebvre a mille fois raison !... Que la campagne est belle !... Comme on serait heureux de vivre ici, loin du monde, au milieu de ces champs fleuris et de ces eaux limpides, n'entendant que le bruit de deux cœurs qui battent l'un près de l'autre et l'un pour l'autre...

Paula, très émue, leva sur Fabrice ses grands yeux empreints d'une indéfinissable langueur.

— Aimeriez-vous vraiment une telle existence ? — demanda-t-elle.

— Ah ! de toute mon âme !

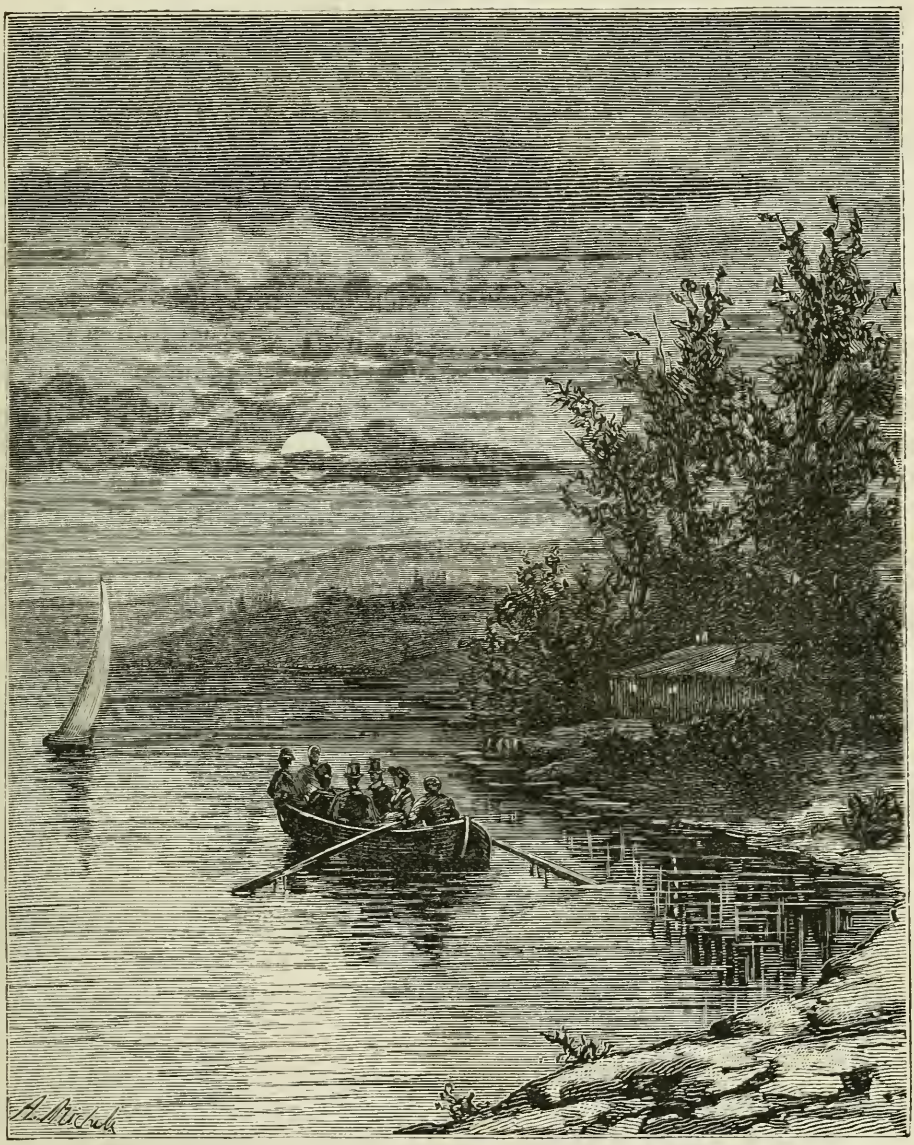
— Oui, pendant quelques jours peut-être, mais pour quiconque est habitué à la vie de plaisir, la fatigue résulte vite de la solitude...

— J'ai parlé de la solitude à deux...

— On se lasse aussi de celle-là... — Un jour vient où le monde oublié reprend ses droits et s'impose de nouveau...

— Jamais ! — répliqua Fabrice avec feu.

Paula Baltus secoua la tête.



Un voyage sur la rivière, en de telles conditions, réalisait un rêve adorable. (Page 310.)

LXXII

— Doutez-vous donc ? — demanda le jeune homme.

— Non de votre bonne foi, — répliqua mademoiselle Baltus, — mais de la persistance du bel enthousiasme qui vous anime en ce moment... — L'aspect

enchanteur de la nature qui nous entoure vous exalte aujourd'hui... — Demain sans doute le Paris bruyant et joyeux vous aura reconquis tout entier.

— Ah ! — murmura Fabrice, — que vous me jugez mal !

— En êtes-vous bien sûr ? — fit la jeune fille en souriant.

— Ne croyez-vous donc pas qu'une heure puisse suffire pour modifier un homme ?

— Je crois que c'est possible, mais qu'il faut à ce changement des motifs plus sérieux qu'un paysage entrevu et admiré.

— Si ces motifs existaient pour moi, que répondriez-vous ?...

— Ne les connaissant pas, que pourrais-je répondre?...

— Et, — poursuivit Fabrice avec chaleur, — si je vous disais franchement, loyalement, que cette métamorphose de mon âme, c'est à vous qu'elle est due tout entière?... — Si j'ajoutais qu'en vous voyant j'ai compris pour la première fois le vide de mon cœur et le néant des joies mondaines où l'on gaspille follement les plus belles années de sa jeunesse ?... Si je balbutiais enfin à vos pieds : — « Paula, je vous aime, ou plutôt je vous adore... En vous je mets tout mon espoir, tout mon bonheur, tout mon avenir,... me repousseriez-vous? »

Étonnée, tremblante et joyeuse, mademoiselle Baltus, les yeux baissés, les joues en feu, avait écouté Fabrice avec un trouble plein de ravissement.

Elle se taisait.

— Me repousseriez-vous ? — répéta le jeune homme. — C'est à genoux que je vous supplie de répondre...

— Ainsi, — balbutia Paula d'une voix faible comme un souffle, — ainsi, vous m'aimez...

— Ah ! plus que ma vie, car sans vous je ne pourrais vivre...

— Mais vous me connaissez à peine...

— Je vous connais assez pour m'être donné sans réserve et pour vous appartenir à jamais... — Ne savez-vous pas qu'il suffit d'un regard pour embraser un cœur, comme il suffit d'une étincelle pour allumer un incendie ?...

— Je sais qu'on l'affirme...

— Refusez-vous de le croire ?...

Paula fit un signe négatif.

— Vous ne doutez point de mon amour ? — reprit vivement Fabrice.

— Puis-je vous accuser de mensonge ?... Je n'en ai pas le droit.

— Et vous, Paula, m'aimerez-vous aussi ? — poursuivit le jeune homme d'un ton suppliant et passionné. — M'aimerez-vous comme je vous aime ?...

Mademoiselle Baltus voulut parler, mais pendant quelques secondes son émotion profonde, les battements désordonnés de son cœur, arrêtèrent les mots sur ses lèvres.

Enfin elle répliqua, mais si bas que Fabrice devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit :

— Je vous répondrai avant ce soir...

— Pourquoi pas à l'instant? — s'écria Fabrice.

— Avant ce soir... — répéta Paula en tendant la main à son interlocuteur, qui la pressa contre ses lèvres avec une telle ardeur que la jeune fille rougit et pâlit tour à tour.

En ce moment Edmée, portant dans ses bras un gigantesque bouquet, ou plutôt une véritable gerbe de fleurs des champs, rejoignit son cousin et mademoiselle Baltus et interrompit l'entretien, qui d'ailleurs ne pouvait se prolonger.

Nos trois personnages firent halte pour attendre Maurice Delarivière et M. et madame Lefebvre.

Claude Marteau avait suivi le chenal, abandonnant son embarcation au fil de l'eau et donnant de temps à autre un coup d'aviron en sens inverse afin d'empêcher la *Belle Lisa* de filer trop vite.

Fabrice lui fit un signe.

Il accosta la berge. Les promeneurs se réinstallèrent dans la chaloupe.

— Descendons-nous encore, sans vous commander, messieurs et dames ? — demanda le matelot...

— Non, — fit Paula, — il est temps de remonter.

La *Belle Lisa* vira de bord et prit le chemin de la villa.

— Il me semble que la réussite est complète, — pensa Fabrice — et que la réponse de ce soir ne peut être douteuse... — Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Paula silencieuse, semblait préoccupée.

Madame Lefebvre la crut souffrante et la questionna.

— Je vais à merveille, — répondit la jeune fille en souriant, — et si je vous parais absorbée, c'est que je combine un plan superbe...

— Lequel, chère mignonne?

— Vous allez voir...

Puis, s'adressant à Claude, Paula continua:

— Batelier?...

— Mademoiselle? — fit le matelot en ôtant son béret.

— Combien nous faudrait-il de temps pour descendre de Melun au barrage de Seineport, en canot?

— Pas plus d'une heure, mademoiselle.

— Et pour aller de Seineport à Cesson en voiture?

— A peu près vingt-cinq minutes.

— Alors tout pourra se faire comme je le désire.

— Que désirez-vous donc? — demanda Jacques Lefebvre.

— Vous conduire après dîner jusqu'à Seineport en canot, de Seineport à Cesson en voiture... vous y prendrez le train, et j'aurai passé avec vous une heure et demie de plus... — Je suppose qu'on accepte?...

— Je le crois bien ! — répondit-on à l'unanimité.

— Ce sera charmant !...

— Alors, c'est entendu... — poursuivit mademoiselle Baltus. — Nous dînerons à six heures !... — Le batelier viendra nous prendre à huit heures, et j'enverrai une voiture nous attendre à Seineport.

On battit des mains.

— Vous entendez, batelier, chez moi, à huit heures...

— Je serai exact, mademoiselle.

Le courant de la Seine, aux environs de Melun n'est pas bien rapide, et Claude Marteau maniait vigoureusement les avirons.

On arriva vite.

— Avant et après déjeuner, ma chère Paula, — dit Jacques Lefebvre, — nous avons parcouru votre parc, mais j'avoue que *le plus curieux* des banquiers, — ce sont vos expressions, — désirerait fort visiter votre charmante villa dans ses moindres détails...

— Je vais vous en faire les honneurs... — répliqua la jeune fille.

Ne partageant que dans une certaine mesure la curiosité de Jacques Lefebre, nous ne rejoindrons la maîtresse du logis et ses hôtes qu'au moment où après avoir parcouru les nombreuses pièces d'un intérieur confortable et plein d'un luxe artistique, ils arrivèrent à la porte de l'appartement qui avait été celui de Frédéric Baltus.

Sur le seuil de la chambre à coucher Paula s'arrêta, et pendant une seconde parut indécise, puis elle se décida à ouvrir et fit entrer les visiteurs dans la pièce que nous connaissons déjà.

Nous avons vu la jeune fille pleurer et prier devant l'image de Frédéric, et faire un serment terrible au commencement de la nuit qui précédait l'exécution du condamné de Melun.

La lampe d'argent, toujours allumée, jetait sa lueur blafarde au milieu des demi-ténèbres que les lourds rideaux abaissés entretenaient même en plein jour.

— C'est la chambre du mort ! — dit Paula d'une voix sombre.

Fabrice, malgré le prodigieux empire sur lui-même dont il avait donné tant de preuves, tressaillit et changea de visage, mais l'obscurité mal combattue ne permettait pas de voir sa pâleur.

La jeune fille ajouta :

— Prions pour mon frère assassiné...

Elle traversa la pièce et marcha jusqu'au grand portrait suspendu dans l'un des panneaux.

Le visage énergique et fier de Frédéric Baltus émergeait de la toile avec un cachet frappant de réalité. — Il semblait vivre.

— Paula s'agenouilla en joignant les mains.

Edmée et madame Lefebvre suivirent son exemple. Les hommes s'inclinèrent.

Fabrice, dominé par une émotion terrible, sentait une sueur froide mouiller ses tempes.

Immobile, tremblant, en proie à une bizarre hallucination, il lui semblait que le portrait de sa victime, animé tout à coup, allait descendre de son cadre, s'avancer vers lui menaçant et lui crier :

— Assassin, que viens-tu faire ici?

Il frissonnait.

Mademoiselle Baltus se releva.

Si, à cette minute, elle avait regardé Fabrice attentivement, d'étranges soupçons se seraient éveillés dans son esprit. — Le trouble du jeune homme, sa pâleur livide, son attitude effarée, auraient été des révélations...

Mais Paula s'absorbait tout entière dans la pensée que ses lèvres allaient exprimer.

— Monsieur Fabrice, — dit-elle avec une lenteur solennelle, — j'ai promis de répondre avant ce soir à la question que vous m'adressiez il y a une heure...

« C'est à l'instant, c'est en face du portrait de mon frère que je vais tenir ma promesse... Vous m'avez dit que vous m'aimiez, vous m'avez demandé si je vous aimais et si je consentais à vous donner ma vie! Eh bien, oui, je vous aime, oui, je serai votre femme, mais seulement le jour où la lampe funèbre qui brûle sur nos têtes sera éteinte, car ce jour-là j'aurai atteint le vrai meurtrier... ce jour-là, j'aurai vengé mon frère...

LXXIII

Les paroles de Paula produisirent une sensation profonde. — Tous les auditeurs de sa déclaration solennelle et inattendue tressaillirent.

La jeune fille ajouta, en tendant la main à Fabrice :

— Vous savez maintenant ce que j'ai résolu... — Ma décision est inébranlable... — Consentez-vous à attendre ?...

Fabrice n'avait plus besoin désormais de cacher un trouble qui s'expliquait d'une façon toute naturelle.

Il saisit la main de Paula, la pressa contre ses lèvres et s'écria :

— Si j'attendrai ? — Ah ! vous n'en doutez pas ! — Sûr de votre tendresse, et soutenu par l'espérance, j'attendrais sans me lasser jusqu'à l'heure de ma mort! — Mais je hâterai, je vous le jure, le jour de mon bonheur en unissant

mes efforts aux vôtres, et, si le meurtrier de votre frère existe, nous le trouverons ensemble !...

— Merci, Fabrice ! — murmura la jeune fille en enveloppant d'un regard chargé d'amour celui qui désormais était son fiancé. — Merci !...

Le grand lévrier, debout dans un angle de la chambre, fixait sur les deux acteurs de cette scène ses prunelles animées d'une intelligence presque humaine.

Il poussa un gémissement sourd.

— Silence, Fox? — commanda Paula.

Le noble animal vint en rampant se coucher à ses pieds et lui lécha les mains.

Mademoiselle Baltus se tourna de nouveau vers le portrait.

— Tu as entendu, mon frère bien aimé, — dit-elle, — nous sommes deux à présent pour te venger !...

Puis, s'appuyant sur le bras du jeune homme, elle sortit de la chambre avec ses hôtes...

— Vaines paroles ! — pensait Fabrice. — J'ai juré, moi, qu'elle m'appartiendrait, et ce sera bientôt...

De son côté Jacques Lefebvre murmurait à l'oreille de sa femme :

— Tout cela, c'est très dramatique, mais je parie qu'avant trois mois nous irons à la noce...

Une nouvelle promenade dans le parc suivit la visite de l'intérieur du logis et se prolongea jusqu'au moment où la cloche annonça l'heure de dîner.

Edmée, songeant à Georges, enviait un peu le bonheur de sa nouvelle et déjà bien chère amie, mais elle avait foi dans l'avenir.

M. Delarivière éprouvait une joie profonde de l'heureuse fortune de son neveu.

Le dîner fut incomparablement plus gai que le repas du matin, et le temps avait passé comme un éclair quand le valet de chambre annonça que Claude Marteau venait d'arriver avec la *Belle Lisa*.

On prit place dans l'embarcation.

Edmée emportait non seulement sa gerbe de fleurs des champs, mais un splendide bouquet de roses coupées dans les serres de Paula.

La soirée était magnifique et déjà tiède, quoique la saison fût peu avancée.

A l'horizon, dans le ciel pur, la lune se levait ronde et large, comme un grand bouclier d'argent.

Un voyage sur la rivière, en de telles conditions, réalisait un rêve adorable.

Mademoiselle Baltus s'était assise à l'arrière à côté de Fabrice et lui parlait tout bas.

A chaque instant les cheveux de Paula, soulevés par la brise, effleuraient le front et les joues du jeune homme.

Le contact de cette chevelure soyeuse et parfumée ressemblait à une caresse, faisait tressaillir Fabrice et mettait dans ses veines des laves ardentes au lieu de sang.

Fox, couché aux pieds de sa maîtresse, la regardait d'un œil craintif et triste qui devenait farouche en se fixant sur le cousin d'Edmée.

Celle-ci se montrait depuis le départ d'une gaieté quasi-enfantine.

— Maintenant, — dit-elle tout à coup, — il me tarde que la prédiction de M. Lefebvre s'accomplisse.

— Quelle prédiction, chère mignonne? — demanda Paula.

— Celle où M. Lefebvre affirmait que je serais une demoiselle d'honneur très gentille... — Je crois qu'il ne se trompait guère...

Mademoiselle Baltus ne répondit pas et serra la main de Fabrice.

Un grand silence régna pendant quelques minutes dans l'embarcation.

On n'entendait plus que le bruit cadencé des avirons, et au loin, affaiblie par la distance, la chanson d'un couple amoureux perdu dans les sentiers agrestes.

— Est-ce que vous dormez, là-bas? — demanda brusquement Jacques Lefebvre qui guettait en vain le chuchotement des voix de Fabrice et de Paula.

— Non, cher banquier, nous ne dormons pas... — répondit la jeune fille.

— Que faites-vous, alors?

— Nous rêvons tout éveillés.

On atteignit le barrage de Seineport.

Paula voulait faire atterrir la chaloupe.

— C'est inutile, mademoiselle... — lui dit Claude Marteau... Le dimanche, les écluses sont ouvertes... Nous descendrons jusqu'au village...

On passa l'écluse, on longea le merveilleux jardin d'une grande propriété qu'habitait tout récemment encore une des gloires de l'industrie française, Marinoni, l'inventeur de ces machines sans rivales, grâce auxquelles le *Petit Journal* tire chaque jour en quelques heures plus de six cent mille exemplaires.

On aborda.

La voiture envoyée par mademoiselle Baltus attendait depuis longtemps déjà à l'endroit désigné.

Une demi-heure plus tard nos personnages arrivaient à la gare de Cesson, deux ou trois minutes avant le départ du train.

— Le moment est venu de nous séparer... — dit Paula à ses hôtes. — J'en serais profondément triste si je n'avais mieux que l'espérance de vous revoir bientôt.

— Oui, certes, chère enfant, à bientôt! — répliqua Jacques Lefebvre. — C'est notre plus vif désir à tous.

— Est-ce le vôtre aussi, Fabrice? — murmura la jeune fille à l'oreille de son fiancé, qui répondit tout bas :

— Loin de vous pourrai-je vivre? Vous savez bien que non.

Les feux rouges de la locomotive devenaient visibles. — On entendait siffler la vapeur.

Mademoiselle Baltus embrassa tendrement Edmée et madame Lefebvre, tendit son front aux lèvres de Fabrice et serra la main de Jacques Lefebvre et de M. Delarivière en répétant :

— A bientôt, mes amis... à bientôt!...

Le train arrivait en gare.

Les hôtes de Paula s'installèrent dans un compartiment, tandis que la jeune fille remontait dans sa voiture avec Fox.

De part et d'autre le retour au logis s'effectua sans encombre et même sans incident.

Le lendemain, après déjeuner, Fabrice fit atteler le *cob* au poney-chaise dont il comptait se servir habituellement et, accompagné d'un groom, il prit le chemin du quai des Orfèvres.

A la suite de l'incendie de la Préfecture de police, en 1871, les bureaux ont été transférés dans la caserne qui fait face au nouvel Hôtel-Dieu.

Fabrice franchit le seuil de ces bâtiments neufs et se trouva bientôt complètement égaré au milieu d'un dédale d'escaliers.

Il arrêta au passage un garçon de bureau et lui dit :

— Pouvez-vous m'indiquer le bureau de M. D... ?

— Oui, monsieur... — La deuxième subdivision... — au bout du couloir, — en face de vous...

— Grand merci...

Le jeune homme suivit l'indication qu'il venait de recevoir et lut sur une vitre dépolie ces mots en lettres noires : 2e SUBDIVISION, CHEF DE BUREAU.

Il poussa la porte et entra.

Dans une petite pièce servant d'antichambre au cabinet du chef, un huissier assis feuilletait des dossiers.

En entendant Fabrice, il leva la tête.

— Monsieur demande ?

— Si M. D... est visible.

— Pour affaire de service ?

— Non, pour affaire particulière...

— M. D... est fort occupé en ce moment, et je ne sais...

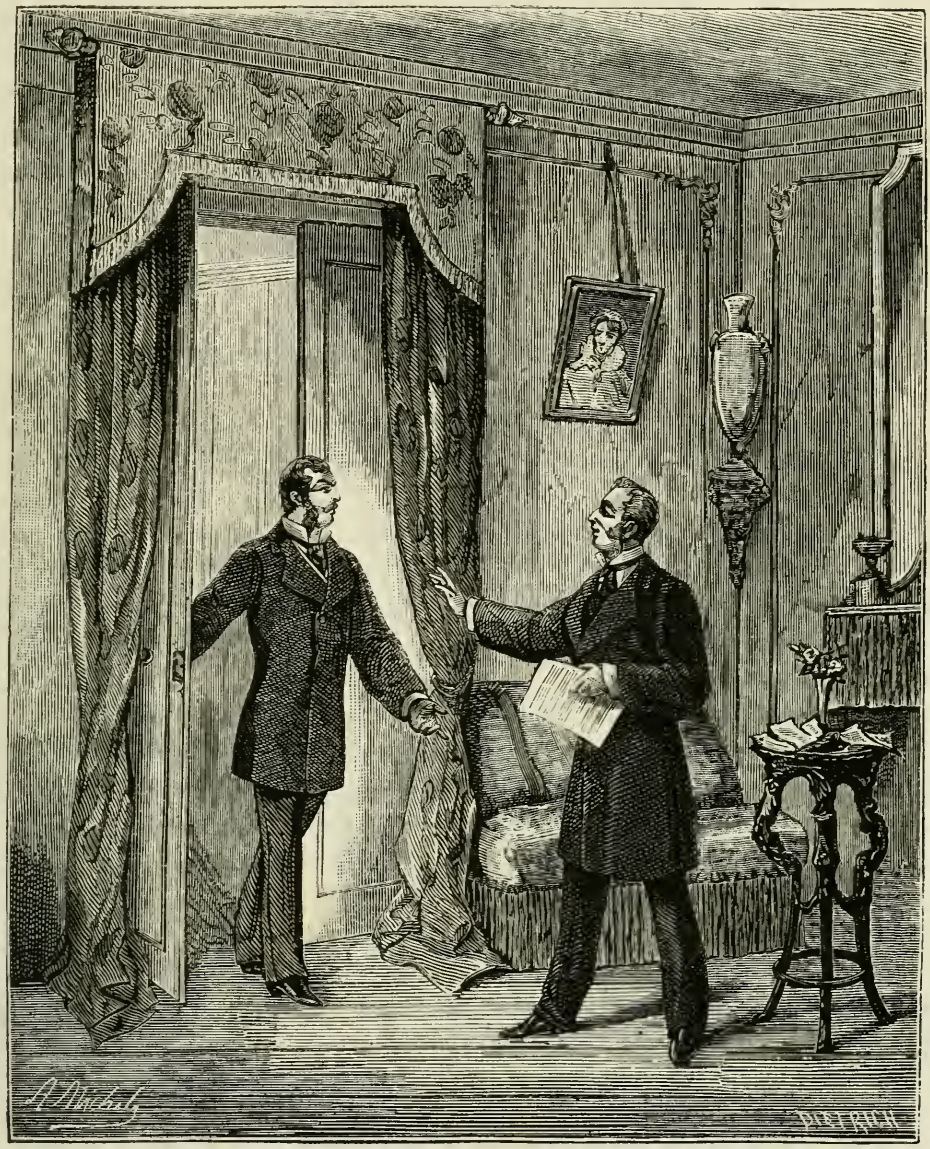
— J'ai l'honneur d'être connu personnellement de lui, — interrompit Fabrice. — Veuillez lui faire remettre ma carte...

L'huissier prit la carte et se glissa dans le cabinet, en ayant soin de n'entrebâiller la porte que le moins possible.

Il reparut presque aussitôt, et cette fois il ouvrit la porte entière en disant :

— Entrez, monsieur.

Le chef de bureau était un homme d'environ cinquante ans, décoré,



— Vous m'avez demandé, cher oncle?.. fit le jeune homme en entrant. (Page 317.)

grand et mince, d'une tournure distinguée, d'une figure avenante et fine.

Il avait été l'ami du père de Fabrice et témoignait habituellement au jeune homme beaucoup de bienveillance.

En ce moment, seul avec son secrétaire, il étudiait minutieusement des dossiers et des fiches rangés sur une longue table recouverte de drap vert.

Il tendit la main à Fabrice.

— Soyez le bienvenu, cher monsieur Leclère? — lui dit-il sans se lever, — quel bon vent vous amène?

— Je viens vous demander un service...

— Réclamez-vous le tête-à-tête?

— Nullement.

— Dans ce cas mon secrétaire peut rester. — Prenez ce fauteuil et expliquez-vous...

LXXIV

Fabrice s'assit.

— Que puis-je pour vous? — fit le chef de bureau.

— Vous savez que j'ai un oncle... riche banquier à New York... — commença le visiteur.

— M. Delarivière, je pense...

— Lui-même. — Il s'établit en France et vient d'acheter une propriété à Neuilly, sur les bords de la Seine. — Désireux d'avoir quelques embarcations de promenade, il souhaite attacher à sa maison un homme bien au fait du métier de marin...

— D'eau douce... — interrompit M. D... en riant.

— Précisément... — Or on m'a recommandé un ancien matelot qui habite Melun et sur lequel je me suis renseigné... Les informations, quant au présent, sont satisfaisantes, mais il y a un point noir dans le passé...

— Il s'agit peut-être d'un marin ayant subi une condamnation ?

— Oui, une condamnation très grave qui le met sous la surveillance de la haute police.

— Ah! diable!

— La ville de Melun lui est assignée comme résidence; il ne peut donc séjourner à Paris sans une permission spéciale.

— Vous désireriez obtenir pour lui cette permission ?

— Oui, monsieur.

— En quelle année l'homme a-t-il été condamné ?

— En 1865.

— A quelle peine?

— A cinq années de reclusion.

— Pour quel fait?

— Pour vol...

— Ah! diable!... — répéta le chef de bureau.

— Ce malheureux avait volé un pain,... se hâta d'ajouter Fabrice.

— Le code militaire est impitoyable... — fit M. D... — Mais s'il ne l'était pas, que deviendrait la discipline?

Le neveu de M. Delarivière continua :

— Au bout de deux ans et demi l'homme fut gracié en raison de sa conduite irréprochable en prison...

— C'est une bonne note... — Depuis qu'il a obtenu sa grâce a-t-il toujours habité Melun ?...

— Toujours...

— Il n'a donné lieu à aucune plainte ?

— Je l'affirme.

— Que fait-il en ce moment ?

— Il est employé comme batelier chez une brave femme qui loue des canots, la veuve Gallet...

— Bien... Je puis, sur votre demande, accorder à cet homme un permis de séjour dans le département de la Seine, et je le ferai, mais à deux conditions.

— Lesquelles ?

— C'est que vous vous engagerez à lui procurer du travail pendant un temps déterminé, et que votre oncle ou vous vous répondrez de lui.

— Je m'engage à subvenir à tous ses besoins pendant deux années au minimum, et je me porte garant de sa conduite au nom de mon oncle et en mon nom personnel.

— C'est au mieux... L'administration a tout intérêt à faciliter l'existence de ces pauvres gens, égarés mais non pervertis, qu'un moment de faiblesse a rendus criminels... Nous les aidons le plus possible quand nous croyons sincère leur retour au bien... Nous évitons qu'on connaisse leur passé et qu'on s'en serve pour les lapider; mais les récidivistes ne nous inspirent aucune pitié et sont l'objet de nos légitimes suspicions... Vous aurez, mon cher monsieur Leclère, l'autorisation que vous souhaitez...

— Merci. mille fois. L'aurai-je bientôt ?

— Votre protégé recevra son permis dans deux ou trois jours. — Veuillez me donner ses nom et prénoms, afin que j'envoie prendre au ministère de la marine sa feuille matricule.

— Je puis vous éviter cette peine.

Fabrice tira de son carnet le relevé des états de services et des punitions de Claude Marteau, qu'il devait à la complaisance de son ami le lieutenant, et il le présenta au chef de bureau.

Ce dernier jeta les yeux sur la feuille et la tendit au secrétaire en lui disant :

— Monsieur Clavier, vous écrirez aujourd'hui même au préfet de Melun en le priant de donner un passeport à destination de Paris au nommé Claude Marteau... — Le préfet fera appeler votre protégé, cher monsieur Leclère, et on le mettra au courant des formalités à remplir. — Vers la fin de la semaine le ci-devant matelot pourra se mettre à la tête des équipages nautiques de votre oncle.

— Merci de nouveau, cher monsieur D... — vous êtes l'homme le plus charmant qu'il y ait au monde !

— Tout à votre disposition.

Fabrice serra la main du chef de bureau et, certain désormais que les choses marcheraient au gré de ses désirs, il quitta la Préfecture de police, remonta dans son poney-chaise, et prit par les quais le chemin d'Auteuil.

Il allait à la maison de santé de Frantz Rittner.

— Eh bien, — demanda le docteur, — tout s'est-il bien passé, hier, à Melun ?

— Le mieux du monde et même au delà de mes espérances...

— Mademoiselle Baltus s'est montrée bienveillante?

— Elle m'adore et je suis son fiancé officiel.

— Déjà !

— Oui, cher ami... — Seulement il s'est produit un incident très dramatique et du plus grand effet... — Paula, devant ses hôtes et en face du portrait de Frédéric, a fait le serment de n'être ma femme qu'après avoir livré à l'échafaud le meurtrier de son frère...

Frantz Rittner eut un mauvais rire.

— *Der Teufel !* — s'écria-t-il. — Si Paula tenait son serment, ça vous gênerait pour le mariage, savez-vous ! ! — Il vous faudrait venir à la mairie et à l'église votre tête à la main, comme l'épouseur décapité de je ne sais quelle ballade allemande.

— Brrr ! — répliqua Fabrice en riant aussi, mais d'une façon visiblement contrainte, — ne plaisantez pas ainsi ! — Cela donne le frisson...

— Par bonheur, — reprit Frantz, — il dépend de vous d'isoler et d'enfermer si bien la jeune fille dans son amour qu'elle oublie le reste du monde, y compris Frédéric, pour ne penser qu'à vous... et c'est à quoi, sans doute, vous ne manquerez pas.

— Je n'aurai garde ! — Autre chose, cher docteur... — Comment va notre folle?

— Le mieux se soutient. — Le calme persiste. — La folie, loin de devenir furieuse, ainsi qu'on pouvait le craindre au début, se change en une mélancolie douce. — Ah ! si nous n'avions pas de sérieux motifs pour empêcher votre tante de la main gauche de recouvrer la raison et, par conséquent la mémoire, je ferais une belle cure !... — Malheureusement il n'y faut point songer.

— Avez-vous vu René Jancelyn ? — demanda Fabrice.

— Non... pas depuis le soir où vous êtes venu nous rejoindre chez Brébant... — On n'entend plus parler de lui... — Il ne donne aucun signe de vie... — Entre nous; je crois qu'il a peur et qu'il songe à s'expatrier...

— Il ne me déplairait nullement de le savoir à cinq cents lieues d'ici, — répliqua Fabrice ; — son incurable manie de surcharger les chèques, sans modé-

ration et sans prudence, finira par nous créer de nouveaux et effroyables embarras. — C'est bien assez de l'affaire Baltus... — Si nous nous en tirons, comme je l'espère, nous l'aurons échappé belle...

— Et le batelier de Melun, qu'en faites-vous?

— Je le tiens... — Il n'est plus à craindre.

On vint prévenir Frantz Rittner que des visiteurs l'attendaient au parloir, et le jeune homme, quittant la maison de santé d'Auteuil, traversa le bois de Boulogne pour regagner Neuilly.

Laurent stationnait dans la rue, près de la grille ouverte, allant et venant de long en large.

— Ah! monsieur Fabrice, — s'écria-t-il, — enfin vous voici!! — Depuis plus d'une heure je suis là en faction... — Monsieur votre oncle vous a réclamé trois fois... — Il désire que vous montiez chez lui tout en arrivant... Il semble sur des charbons ardents... — Ne perdez pas une minute...

Quand on a dans sa vie des mystères d'iniquité, tout devient sujet d'inquiétude, aussi ce fut avec une véritable angoisse que le neveu de M. Delarivière demanda :

— Que se passe-t-il donc?

— Un employé du *Grand-Hôtel* est venu apporter à monsieur votre oncle une lettre arrivée ce matin pour lui d'un très lointain pays... — Je n'en sais pas plus long...

Cette réponse rassura Fabrice.

La lettre, venant de loin, ne pouvait renfermer sur son compte aucune révélation dangereuse.

Deux secondes plus tard, le cob faisait halte au bas du perron; Fabrice jetait les guides au groom et se rendait à l'appartement de M. Delarivière.

Ce dernier se promenait dans sa chambre à coucher avec tous les symptômes d'une vive agitation.

— Vous m'avez demandé, cher oncle?... — fit le jeune homme en entrant.

— Oui, j'avais hâte de te voir.

— J'arrive d'Auteuil, et je vous apporte des nouvelles relativement très bonnes...—La guérison devient certaine...Ce n'est plus qu'une question de temps-

— Dieu soit loué! — s'écria M. Delarivière.

— J'ai voulu vous dire cela tout d'abord... — reprit Fabrice. — Apprenez-moi maintenant le motif de votre impatience...

— J'ai reçu ce matin une lettre du fondé de pouvoirs qui dirige en mon absence ma maison de New York...

— Il ne vous annonce rien de fâcheux?

— Au contraire, — il me transmet une proposition qui vient de lui être adressée, proposition inattendue et d'une importance capitale...—Tu vas en juger.

— J'écoute...

LXXV

— Le chef de l'importante maison de Philadelphie, *William Cooper and C°*, — commença M. Delarivière, — offre de payer deux millions comptant ma maison de banque de New York et, si je consens à rester son associé jusqu'à concurrence de ces deux millions, solidement garantis d'ailleurs, m'assure une part dans les bénéfices, et fixe le minimum de cette part à une somme annuelle de cinquante mille dollars.

— Mais c'est magnifique, cela, mon oncle! — s'écria Fabrice.

— Oui, c'est splendide... — Seulement il y a un revers à la médaille...

— Lequel?

— L'affaire dont il s'agit est trop compliquée pour se terminer par écrit et par procuration... — Ma présence à New York serait indispensable... — Or le temps presse. — On me demande une solution immédiate. — Il faut répondre aujourd'hui même par le télégraphe, si je me décide à partir...

— Et vous hésitez?

— J'hésite.

— Cependant, lors de notre première entrevue, vous m'aviez témoigné l'intention de faire prochainement ce voyage.

— Sans doute, mais je comptais alors retourner à New York pour cinq à six mois en compagnie de ma femme et de ma fille. — Pouvais-je prévoir l'immense désastre qui devait me frapper quelques heures plus tard?

— Hélas! ce n'est que trop vrai!... — murmura mélancoliquement Fabrice.

M. Delarivière reprit :

— Aujourd'hui, je te le répète, j'hésite. — L'idée de mettre de grands espaces entre moi et ma chère Jeanne, dans le triste état où elle se trouve, me fait peur... — J'attendais ton retour avec impatience pour te demander un conseil.

— Quoi, vous voulez que je vous dise?...

— Ta pensée tout entière... — Dois-je rester? Dois-je partir?... — Tu sais si j'ai confiance en toi... — Ce que tu m'engageras à faire, je le ferai...

— Je suis profondément touché et reconnaissant de cette confiance, cher oncle, mais vous m'imposez là une responsabilité bien lourde...

— Je ne t'en impose aucune... Plaide le pour et le contre, et fais-moi partager ta conviction... — Quoi de plus simple?...

— Vous voulez que je formule un avis?

— Tu m'affligerais en refusant de le faire.

— Alors, cher oncle, raisonnons un peu... — Combien dure le voyage?...

— Neuf jours...

— Aller et retour dix-huit. — Quel laps de temps vous faudrait-il, à New York, pour terminer l'affaire en question?...

— Une semaine au plus...

— Dix-huit et sept, vingt-cinq... — Mettons trente pour vous donner une entière latitude... — Votre absence aurait donc une durée d'un mois...

— A peu près...

— Le principal motif de votre hésitation, vous venez de me le dire, est la crainte de vous éloigner de ma tante en ce moment.

— Oui, et tu dois le comprendre.

— Certes! mais vous exigez de moi une entière franchise, et pour vous obéir je réponds ceci : — Ma tante ne court aucun danger; son état est aussi satisfaisant que possible; sa guérison complète et à bref délai doit être considérée comme certaine, mais le docteur m'affirmait aujourd'hui encore qu'il ne vous autoriserait point à la voir avant un mois... — En de telles conditions il importe peu que vous soyez momentanément séparé d'elle par quelques kilomètres ou par les espaces de l'Océan... — Le mouvement du voyage, le soin de vos affaires, seraient pour vous une distraction forcée et puissante; au retour vous trouveriez notre chère malade, sinon guérie du moins bien près de l'être, et la consigne du docteur cesserait d'exister.

M. Delarivière réfléchit pendant un instant.

— Tout cela est vrai... — dit-il ensuite. — Tout cela est indiscutable... — Ainsi tu me conseilles de partir?

— Les sommes dont il est question sont de telle importance qu'elles constitueraient une grande fortune pour tout autre que vous... — Avez-vous le droit de sacrifier les intérêts de ma cousine?

— Eh! — murmura le banquier, — si j'hésitais, ce n'était pas seulement au sujet de Jeanne... c'était aussi à cause d'Edmée...

A cette minute précise la jeune fille entrait dans la chambre.

Elle entendit prononcer son nom.

— Père, que dis-tu de moi? — demanda-t-elle en souriant.

— Je suis d'avis, mon oncle, — fit le jeune homme, — qu'il faut apprendre à ma cousine ce qui vous occupe.

En quelques mots M. Delarivière mit Edmée au courant de la situation.

— Si je quitte Paris pendant un mois, — fit-il en terminant — tu te trouveras isolée, chère mignonne, et cela m'inquiète...

— Pourquoi donc? — répondit Edmée. — Ne puis-je rester ici, à Neuilly, sous la garde de mon cousin?...

— Il y a une difficulté, ma chérie.

— Laquelle?

— C'est qu'en supposant que je parte, j'emmènerai ton cousin...

— Moi ? — s'écria Fabrice stupéfait. — Vous m'emmènerez ?

— Oui ! mon cher neveu. — Les derniers événements m'ont affaibli et vieilli beaucoup. — Je ne me sentirais plus la force d'accomplir seul un si long voyage, et je te demanderais d'être mon compagnon.

Fabrice se mordit les lèvres.

S'éloigner de Paris en ce moment dérangeait tous ses projets, en compromettait peut-être la réussite.

Mais le moyen de répondre à son oncle par un refus ?...

Ah ! combien il se repentait alors d'avoir conseillé le voyage. — Par malheur il était trop tard pour revenir sur son opinion si nettement formulée.

Il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

— Comptez sur moi, cher oncle, — répliqua-t-il, — je vous suivrai partout.

— Je n'en doutais pas... Mais revenons à Edmée... — La laisser seule dans cette maison me paraît impossible.

— Eh bien, mais, — dit Fabrice, — ma cousine ne pourrait-elle, pour quelques semaines, retourner à son pensionnat de Saint-Mandé ?

M. Delarivière allait sans doute abonder dans ce sens.

Edmée ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! non, père... — s'écria-t-elle en joignant les mains. — Ne me renvoie point en pension, je t'en supplie... — J'y mourrais d'ennui, je t'assure... — Comment me retrouver au milieu de ces petites filles, maintenant que j'ai vécu près de toi ?...

— N'en parlons plus... — fit le banquier.

— Je suis certain, — reprit Fabrice, — que madame Jacques Lefebvre se chargerait bien volontiers de ma cousine...

Le banquier secoua la tête.

— J'en suis certain comme toi, — répliqua-t-il ; — mais il faudrait donner des explications qu'à tout prix je veux éviter... — Mon ami s'étonnerait à bon droit qu'Edmée, en mon absence, n'allât pas rejoindre sa mère...

— C'est juste... — balbutia Fabrice.

La jeune fille tressaillit.

— Ah !... — dit-elle vivement, — tu viens, père, sans le savoir, de me donner une idée et la meilleure de toutes...

— Explique-toi, mignonne...

— La maison de santé d'Auteuil reçoit des pensionnaires ?

— Sans doute... De pauvres femmes à qui les soins du docteur sont indispensables...

— Elle en pourrait recevoir d'autres...

— Je l'ignore... — A quel propos cette question, chère enfant ?

— A ce propos qu'il faut, si tu le permets, que Fabrice aille aujourd'hui même trouver le docteur et lui demander de me donner asile... — Assurément la

Jeanne marchait lentement, appuyée au bras de l'infirmière. (Page 329.)

place ne lui fait point défaut ! — Là du moins je serais à ma place, puisque je serais près de ma mère !...

Fabrice baissa les yeux pour cacher le feu sombre qui s'allumait dans ses prunelles.

Edmée chez Rittner où Jeanne se trouvait déjà, ce seraient la mère et la fille en son pouvoir absolu. — Il aurait droit de vie et de mort sur elles, puisqu'il commandait au docteur.

Cela dépassait toute espérance, et même toute vraisemblance.

— Eh ! mignonne, — s'écria M. Delarivière, — après la terrible scène de

l'autre jour, le docteur Rittner refuserait certainement de se prêter à ce que tu souhaites.

— Pourquoi donc, puisque ma mère est calme maintenant?... — Je serais obéissante, d'ailleurs, et jamais je n'insisterais pour rendre plus fréquentes ou plus longues les entrevues entre ma mère et moi...

Le banquier se tourna vers son neveu...

— Crois-tu, Fabrice, — demanda-t-il, — que le docteur consentirait?

— Je ne sais pas... — répliqua le jeune homme. — Mais rien n'empêche de lui poser la question. — Il me semble qu'Edmée pourrait habiter en effet la maison de santé, et profiter de certaines heures de complet apaisement pour voir notre chère malade et pour lui parler, sous la surveillance du docteur...

— Ah! cousin... — balbutia la jeune fille, — vous m'avez comprise... Merci!

Puis, joignant les mains pour la seconde fois, elle ajouta d'une voix suppliante :

— Tu veux bien, père, n'est-ce pas? — Dis... tu veux bien?...

— Que ta volonté soit faite, mignonne! — répliqua M. Delarivière. — J'autorise la démarche de Fabrice auprès du docteur.

— Et quand irez-vous à Auteuil, mon cousin?

— Tout de suite, chère cousine.

— Oh! oui, tout de suite, je vous en prie!

— Je partirai dans dix minutes...

Et le jeune homme donna l'ordre d'atteler de nouveau le cob au poney-chaise.

LXXVI

— Ainsi, cher oncle, — reprit Fabrice, — notre voyage est décidé?

— Oui, en principe... — répondit M. Delarivière, — à la condition, toutefois, que le docteur se chargera d'Edmée...

— Et quand partirions-nous?

— Dès demain pour le Havre où j'ai une affaire à régler avec mon correspondant, et nous nous embarquerions jeudi sur un transatlantique qui prend la mer ce jour-là...

Un domestique vint annoncer que la voiture était prête.

— Avant deux heures je serai de retour... — dit le jeune homme en quittant son oncle et sa cousine.

De Neuilly-Saint-James à Auteuil la distance est courte, en traversant le bois de Boulogne, et le cob avait un bon train.

Au bout de trente minutes Fabrice arrivait à la grille de la maison de santé et franchissait le seuil du cabinet de Frantz Rittner.

Le docteur, en le voyant, fit un geste de surprise.

— Encore vous !... — s'écria-t-il.

— Encore moi... — dit le jeune homme en riant.

— A coup sûr votre visite a quelque sérieux motif.

— Oui, pardieu !...

— De quoi s'agit-il ?

— Pouvez-vous recevoir une pensionnaire ?

— Folle ?

— Non.

— Ce n'est point mon habitude, vous le savez, mais toute règle comporte des exceptions, et pour vous obliger je ferais beaucoup... — Expliquez-vous.

— Je vais le faire brièvement... — Mon oncle part demain pour New York et m'emmène avec lui...

— Ah ! bah !

— Ce voyage doit durer un mois... — Ma cousine Edmée souhaite passer dans votre maison, à proximité de sa mère, le temps de notre absence... — Est-ce possible ?

— Pourquoi non ?... — L'idée vient de vous, mon cher, et vous êtes un malin !...— Vous vous êtes dit : — *La mère et la fille sous la main de ce bon docteur Rittner qui m'est absolument dévoué, cela peut simplifier bien des choses...* Est-ce que je me trompe?

— Je comprends mal votre pensée.

— Allons donc !... vous la comprenez merveilleusement au contraire... — Je suis un vieux singe qui se connaît en grimaces... — Je lis dans votre âme comme dans un livre... — Eh bien, vous pouvez compter sur moi... — il suffirait d'un télégramme ainsi conçu : « *Occupez-vous du placement de fonds dont je vous ai parlé* » et, à votre retour à Paris, vous n'auriez plus à partager avec personne l'héritage de votre excellent oncle... — Quant à ma part de cet héritage, je n'en parle pas. — Nous arrangerons cela entre nous, comme deux bons amis... comme deux frères...

Fabrice, hypocrite jusqu'au bout, aurait voulu protester, mais un regard de son complice arrêta les paroles sur ses lèvres.

— Ainsi, c'est convenu, — reprit Frantz avec ce mauvais sourire dont il avait l'habitude, — j'accepte ma nouvelle pensionnaire pour vous rendre service... Je vais faire préparer deux pièces confortables, une chambre et un petit salon, entièrement indépendants des logements des folles... — Quand m'amènerez-vous la jeune fille ?...

— Demain, dans la matinée.

— Votre oncle vous accompagnera-t-il ?

— C'est probable, pour ne pas dire certain.

— Quelles recommandations particulières ?

— Entourez ma cousine de soins et d'égards...

— Parbleu !... je suis un galant homme.

— Ne la laissez sortir sous aucun prétexte... — Veillez à ce qu'elle n'entretienne avec le dehors aucune correspondance... — Si elle écrivait — (ce qui d'ailleurs me paraît improbable), — supprimez ses lettres... — Personne au monde ne doit savoir que Jeanne et sa fille sont ici...

— Dormez en paix... — Les secrets de ma maison sont bien gardés.

— Quant aux arrangements pécuniaires ?

— J'accepterai mille francs par mois...

— Voici le premier mois.

— C'est parfait...

Après un échange de poignées de mains, le jeune homme regagna Neuilly.

Son absence n'avait pas duré plus d'une heure et demie.

Edmée était encore auprès de son père, attendant avec anxiété le retour de Fabrice.

— Eh bien ? — lui demanda-t-elle vivement.

— Eh bien ! chère cousine, soyez heureuse... — J'ai eu quelque peine à gagner votre procès, mais enfin je l'ai gagné !... — Vous trouverez demain un appartement tout prêt dans la maison du docteur.

— Ah ! mon cousin, que je vous suis reconnaissante de cette bonne nouvelle !... — s'écria la jeune fille. — Je suis sûre que ma présence sera pour ma mère un souverain remède, et qu'à votre arrivée vous la trouverez guérie !

— Puisse Dieu t'entendre, ma mignonne ! — murmura M. Delarivière qui se mit à son bureau et écrivit une dépêche pour son correspondant de New York auquel il annonçait sa prochaine arrivée.

Il tendit ensuite à Fabrice le papier plié en quatre et lui dit :

— Le sort en est jeté ! — Fais porter ceci au télégraphe.

Le lendemain, dès le point du jour, le jeune homme était debout.

Il sonna Laurent qui remplissait, avec un zèle au-dessus de tout éloge, ses doubles fonctions d'intendant et de valet de chambre.

— Préparez ce matin, — lui commanda-t-il, — une valise de linge et de vêtements... — Rien d'inutile... le strict nécessaire pour une absence d'un mois...

— Monsieur part en voyage ? — s'écria Laurent.

— Aujourd'hui même, avec mon oncle...

— Et mademoiselle Edmée ?...

— Nous allons la conduire chez des amis..

— Monsieur m'emmènera-t-il ?

— Non... — Votre présence est nécessaire ici pour surveiller les domestiques et maintenir le bon ordre dans la maison.

Laurent se rengorgea.

Fabrice reprit :

— Dans deux ou trois jours un brave homme, un ancien matelot, se présentera, venant de Melun. — Il vous remettra une de mes cartes... — Il se nomme Claude Marteau...

— Claude Marteau... — Bien, monsieur...

— J'ai pris cet homme à mon service... — Il est chargé de me composer une petite flottille d'embarcations de plaisance...

— Des embarcations... Très bien, monsieur... — Ça sera joliment commode pour taquiner l'ablette.

— Vous installerez Claude Marteau dans le pavillon qui donne sur le boulevard de la Seine, au fond du jardin... — Vous le laisserez libre d'aller et de venir à sa guise. — C'est un excellent garçon que je vous recommande... — Il n'a qu'une mauvaise habitude, celle d'aimer un peu trop le vin... — Faites tout ce qui dépendra de vous pour le dissuader de boire plus que de raison... — Un ivrogne déconsidère la maison où il se trouve...

— Je boirai avec lui, monsieur, pour l'empêcher de se griser.

— Et si vous vous grisez vous-même ?... — dit Fabrice en riant.

— Pas de danger, monsieur... je connais mon tonnage... aucun moyen de me décider à absorber une goutte de trop...

Fabrice ouvrit le tiroir d'un bureau placé dans sa chambre, entre les deux fenêtres, et en tira une liasse de billets de banque.

— Je laisse ici vingt-cinq mille francs... — dit-il.

— Tant que cela, monsieur !

— Oui, et je vous les donne en compte ; — à la fin du mois vous payerez les gages de tout le monde et les notes des fournisseurs. — Claude Marteau gagne cent vingt-cinq francs par mois. — Vous lui remettrez l'argent qu'il vous demandera pour ses achats.

— Quel qu'en soit le chiffre ?

— Oui... j'ai toute confiance en lui.

Fabrice replaça les billets dans le tiroir du meuble qu'il ferma à double tour et dont il donna la clef à Laurent, très fier de se trouver investi d'une troisième fonction non moins honorable que les deux autres, celle de caissier.

— Monsieur a-t-il encore quelque chose à me commander ? — demanda-t-il

— Pour le moment, non.

— A quelle heure partiront monsieur et l'oncle de monsieur ?

— Ce soir, à six heures... — Nous conduirons ma cousine à la campagne immédiatement après déjeuner.

— Alors il faudra atteler le landau?

— Non... — Vous enverrez chercher, à la station de la porte Maillot, ou à celle du Jardin d'acclimatation, un fiacre à quatre places ; arrangez-vous pour que ce fiacre soit ici vers onze heures.

— Bien, monsieur, — j'expédierai un palefrenier en temps utile, — je m'occuperai, moi, de la valise de monsieur...

Fabrice alla trouver M. Delarivière.

— Cher oncle, — lui demanda-t-il, — avez-vous donné des ordres pour vos bagages?

— Je n'emporte que fort peu de chose, — répondit le vieillard ; — je trouverai à New York tout ce qu'il me faudra... A quelle heure serons-nous au Havre?

— A minuit quinze minutes... — Vous visiterez votre correspondant demain matin, avant de nous embarquer... — Tenez-vous prêt pour déjeuner à dix heures précises. — Le docteur Rittner nous attend avant midi...

— As-tu prévenu les gens d'écurie?

— J'ai donné l'ordre de nous amener une voiture de place... — Il est inutile que vos domestiques sachent que ma cousine passera le temps de votre absence dans la maison de santé d'Auteuil.

— Tu as bien fait!... — Tu penses à tout! — Je t'admire

LXXVII

Fabrice regagna son appartement et il écrivit à Paula une longue épître passionnée.

Il expliquait à mademoiselle Baltus les circonstances qui le contraignaient à s'éloigner d'elle sans l'avoir revue, et naturellement il ajoutait que, tandis que son corps traverserait les mers, son cœur et son âme ne quitteraient point la villa de Melun...

Quand il eut achevé, il relut sa lettre, se déclara satisfait du style, et se dit :

— Je défie Paula de ne pas penser à moi pendant mon absence... — A mon retour je la retrouverai plus éprise encore.

Dix heures sonnèrent, et en même temps la cloche annonça le repas du matin.

Edmée, M. Delarivière et Fabrice se réunirent à la salle à manger.

Le visage un peu pâle de la jeune fille offrait les traces d'une nuit d'insomnie, et ses paupières étaient rouges.

— Qu'as-tu, chère mignonne? — lui demanda le vieillard en l'embrassant. — On dirait que tu as pleuré...

— J'ai un peu pleuré, père, c'est vrai, et je suis triste.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas me quitter...

— Mais tu connaissais ce départ hier.

— Hier, je ne pensais qu'au bonheur de me rapprocher de ma mère. Aujourd'hui, je ne pense qu'au chagrin de me trouver séparée de toi.

— Notre séparation sera courte...

— Je la trouverai toujours trop longue...

— Un mois passe vite!

— Trente mortels jours !... C'est une éternité ! — Combien de temps serez-vous en mer?

— Neuf jours...

— Plus d'une semaine entre le ciel et l'eau ! Cela fait peur !

— Eh ! chère enfant, autrefois, pour accomplir le même voyage, on mettait des mois entiers...

— Tu m'écriras ?

— Tout en arrivant à New York, oui, et s'il n'y a point de steamer en partance, je t'enverrai un télégramme...

— Enfin, à la grâce de Dieu, et qu'il daigne nous protéger tous!

Le déjeuner s'acheva presque silencieusement.

Une atmosphère de tristesse pesait sur les convives.

Laurent vint annoncer que le fiacre attendait.

Edmée n'emportait qu'un nombre fort restreint de vêtements très simples.— Sa petite malle n'était point encombrante.

— A Auteuil... — dit Fabrice au cocher, en se réservant d'indiquer plus tard l'adresse exacte.

Le fiacre faisait halte, rue Raffet, à midi moins un quart.

Frantz Rittner attendait nos trois personnages et les accueillit avec cette politesse un peu froide dont il avait l'habitude.

— Mademoiselle, — dit-il à Edmée, — il a fallu des circonstances particulièrement intéressantes pour me décider à vous admettre dans ma maison... — Je puis vous affirmer que l'exception faite en votre faveur est la première, et ne se renouvellera pas...

La jeune fille, très intimidée, balbutia quelques paroles de gratitude.

Le médecin des folles reprit :

— Je vais vous montrer le logement que je vous destine... — Une femme de confiance sera spécialement attachée à votre personne... — vous aurez le parc pour promenade... — On vous servira vos repas dans votre chambre, à moins qu'il ne vous plaise de prendre place à ma table, ce dont je serais fort honoré... — Je ne négligerai rien, soyez-en sûre, pour adoucir votre captivité volontaire, car une maison de santé, dans les conditions où se trouve la mienne, est une véritable prison...

L'appartement d'Edmée, auquel Frantz Rittner conduisit ses visiteurs, se

composait de deux pièces situées dans le pavillon de gauche, au-dessus du salon d'attente. — Ces deux pièces, d'une élégante simplicité, tendues et meublées de cretonne aux vives couleurs, avaient de larges fenêtres donnant sur le parc rempli de verdure et de fleurs.

Elles étaient gaies, lumineuses et, quoi qu'en eût dit le docteur, ne rappelaient en rien la prison.

— Tout cela est charmant... — murmura la jeune fille. — Je serai bien ici.

Ces paroles traduisaient fidèlement sa pensée, et néanmoins une vague angoisse, un pressentiment sombre, lui serraient le cœur.

On redescendit au salon d'attente.

M. Delarivière ne s'asseyait pas.

— Nous quittez-vous déjà, monsieur ? — demanda Frantz Rittner.

— Vous savez, docteur, que je pars pour un long voyage ?... — répliqua le vieillard après un moment d'hésitation.

— Je le sais, et, sans ce voyage, mademoiselle votre fille ne serait pas ma pensionnaire...

— Docteur, j'ai une requête à vous présenter...

— Je l'accueillerai bien volontiers, si je le puis.

— Je souhaiterais avec ardeur, avant de quitter Paris et la France, voir un instant, fût-ce de loin, les traits de ma femme bien-aimée... — Me refuserez-vous cette grâce !

— Non, monsieur, — répondit le médecin des folles, — non, je ne vous la refuserai pas, car j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui l'entrevue que vous désirez sera sans péril...

Le banquier tressaillit de joie.

— Oh ! merci ! — s'écria-t-il. — Merci de toute mon âme !

— Si vous voulez me suivre, — reprit Frantz, — je vais vous guider...

M. Delarivière ajouta vivement :

— Je vous en prie, rendez plus précieuse encore la faveur que vous m'accordez...

— Et comment ?...

— Cette chambre où nous avons été témoins d'une si terrible crise m'épouvante. — Est-il donc impossible d'amener ici ma chère Jeanne, ou de la conduire au jardin ?...

Le docteur réfléchit pendant une ou deux secondes.

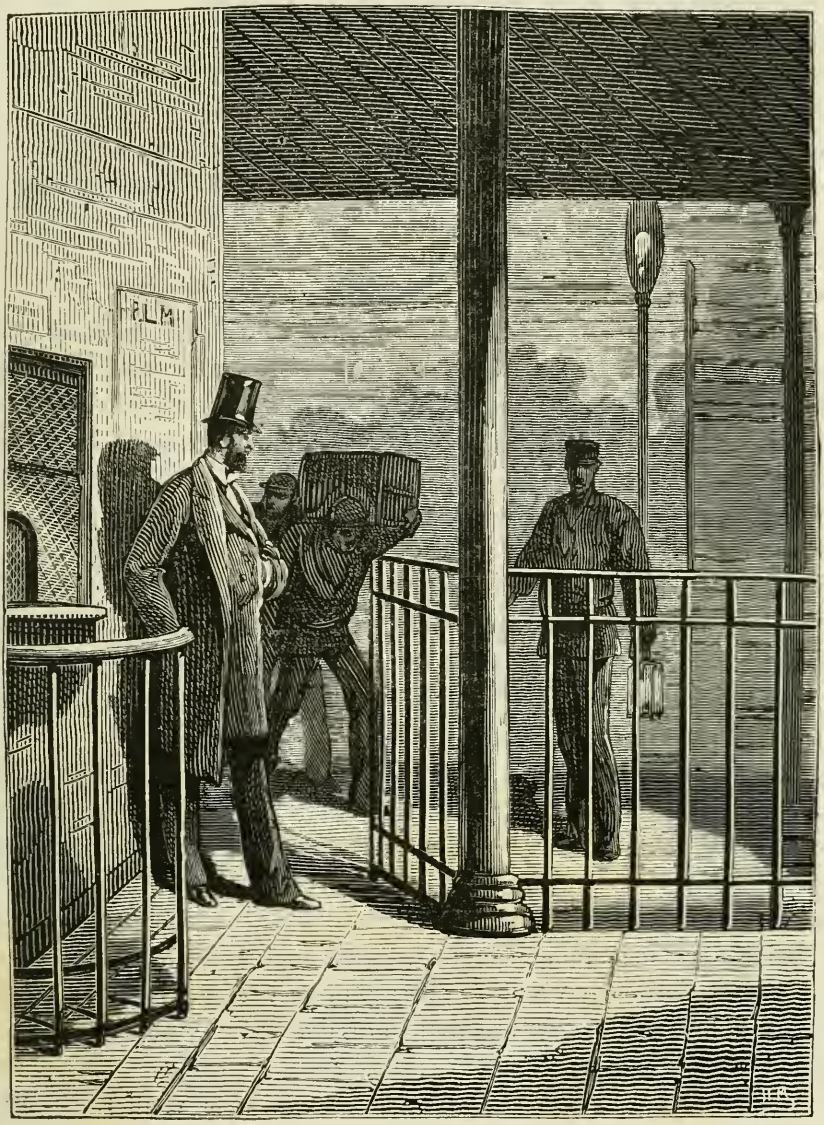
— Cela est possible, — répliqua-t-il ensuite, — je vais donner des ordres...

En même temps il appuya sur le bouton d'une sonnette électrique.

Une infirmière se présenta.

— Faites descendre au jardin la pensionnaire du numéro 5, — lui commanda-t-il. — Nous l'attendrons auprès du grand cèdre.

Il ajouta, en s'adressant à ses visiteurs :



Le dernier train venait de passer et le jeune homme était encore près du guichet, attendant toujours. (Page 340.)

— Venez...

Le cèdre désigné par Frantz occupait le point central d'une pelouse arrondie. Un banc de gazon se trouvait sous l'ombrage de ses branches séculaires.

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles aucune parole ne fut échangée, puis la porte du principal bâtiment s'ouvrit.

Jeanne parut.

Elle marchait lentement, appuyée au bras de l'infirmière ; — ses regards

erraient autour d'elle avec indifférence et ne semblaient rien voir; — son charmant visage pâle exprimait un calme absolu.

Edmée fit un mouvement pour courir à sa rencontre. — Le docteur l'arrêta du geste.

M. Delarivière tremblait de tout son corps.

La folle avançait toujours avec la même lenteur, pareille à une somnambule dans un accès de sommeil magnétique.

A deux pas du petit groupe elle s'arrêta.

— Ma mère!... — balbutia Edmée, — ma mère!...

Jeanne tourna les yeux vers la jeune fille. — Elle étendit la main et caressa les mèches blondes qui formaient sur le front d'Edmée une frange soyeuse, puis d'une voix douce et basse, presque sans intonation, elle dit :

— Les épis sont mûrs... ils sont dorés comme les rayons du soleil... Oh! la belle moisson..

Puis elle se laissa tomber sur le banc de gazon, baissa les yeux et remua les lèvres, mais sans articuler de sons perceptibles.

Edmée s'assit à côté d'elle et saisit ses mains qu'elle couvrit de baisers.

Jeanne ne parut pas s'en apercevoir.

M. Delarivière, à son tour, prit place auprès d'elle.

— Jeanne... chère Jeanne... — murmura-t-il avec une poignante émotion. — Regarde-moi... me reconnais-tu?

Le visage de la folle resta muet. Elle n'entendait pas ou ne comprenait point.

Le vieillard se pencha vers elle et appuya ses lèvres sur son front incliné.

Jeanne demeura impassible.

M. Delarivière, éclatant en sanglots, cacha sa figure dans ses mains.

Le docteur fit un signe à l'infirmière qui reprit le bras de la malade.

Jeanne se leva docilement et suivit son guide sans tourner une seule fois la tête en arrière.

— Ah! mieux vaut que je m'éloigne!... — s'écria le vieillard. — Plutôt ne pas la voir que de la voir ainsi!...

— Les progrès accomplis depuis trois jours sont immenses cependant... — répliqua Frantz. — A votre retour d'Amérique (à moins de complications imprévues), — tout ira bien...

— Que Dieu vous entende, docteur... — j'ose à peine espérer...

Le moment de la séparation était venu.

Edmée, le cœur gonflé, les yeux pleins de larmes, sentait grandir ses pressentiments noirs... — Elle regrettait presque maintenant la décision prise sur sa demande, mais pour rien au monde elle n'aurait voulu avouer ce regret.

Le père et la fille pleurèrent dans les bras l'un de l'autre ; — de tristes adieux

furent échangés, et le banquier, entraîné par Fabrice, quitta cette maison où il laissait son âme tout entière.

A six heures cinq minutes l'oncle et le neveu montaient en wagon ; à minuit quinze ils étaient au Havre où M. Delarivière touchait le lendemain chez son correspondant un million deux cent mille francs en un chèque sur la maison Rothschild, et le surlendemain ils s'embarquaient à bord du paquebot l'*Albatros* qui devait les conduire à New York.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

QUATRE FEMMES

I

Edmée n'avait point été dupe d'une illusion en croyant reconnaître la voix du docteur Vernier, lorsque le train venant de Melun s'était croisé au sortir de la gare de Brunoy avec le train parti de Paris dans lequel se trouvait la jeune fille en compagnie de son père, de Fabrice, et de M. et madame Jacques Lefebvre, se rendant à l'invitation de Paula Baltus.

Georges, en entrevoyant au passage le visage charmant d'Edmée, vision délicieuse aussitôt évanouie, n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

Depuis trois jours, à la suite des événements qui nous sont connus, le jeune médecin vivait dans un état de perplexité facile à comprendre.

Son plus ardent désir était de revoir l'enfant qu'il aimait de toute son âme, mais il pratiquait, nous le savons, le culte du devoir; — la maladie d'un de ses clients, maladie dangeureuse nécessitant des soins assidus, le clouait à Melun, car l'honneur du médecin, comme celui du soldat, ne permet ni à l'un ni à l'autre d'abandonner son poste à l'heure du péril.

Or le temps passait, la jeune fille d'un moment à l'autre pouvait quitter le pensionnat, et dans ce cas, une fois la trace perdue, comment ferait-il pour la retrouver?

Cette menaçante énigme obsédait sans relâche l'esprit du docteur.

Au matin du troisième jour, le malade allant un peu mieux et la présence continuelle du médecin cessant d'être indispensable, Georges avait résolu de mettre un terme aux angoisses qui le torturaient.

En conséquence, le dimanche en question, il était parti de bonne heure afin de se rendre à Saint-Mandé et de s'y renseigner.

Et voilà qu'au moment où il se dirigeait vers Paris, Edmée s'en éloignait!...

Que signifiait cela? — Que se passait-il donc?...

La première pensée de Georges fut de se demander où allait le train qu'il venait de croiser.

M. Delarivière gagnait-il Marseille afin d'y terminer des affaires de banque et de s'embarquer ensuite pour l'Amérique avec sa fille ?...

Le docteur se disait avec épouvante que, s'il en était ainsi, il ne reverrait jamais sans doute l'adorable créature sans laquelle il lui semblait ne plus pouvoir vivre...

Heureusement cette poignante incertitude fut de courte durée.

La machine stoppait. — Les employés criaient :

— Brunoy... deux minutes d'arrêt...

Georges, se penchant à la portière, questionna vivement.

La réponse fut rassurante.

Le train qui venait de passer n'allait pas plus loin que Montereau.

Le jeune homme respira.

Certes, pour retrouver Edmée, de nombreuses difficultés restaient à vaincre, mais enfin il ne s'agissait point d'un départ définitif. Le banquier n'emmenait pas sa fille à New York.

— Où va-t-elle ? — se demanda Georges ; — à coup sûr elle n'est pas seule, et son père l'accompagne... — Quel peut être le but de ce déplacement matinal ? — Une simple promenade sans doute dans les environs de Paris... Une excursion à Fontainebleau peut-être...

Une pensée soudaine traversa l'esprit du docteur et fit courir sur son épiderme un frisson d'espérance.

— S'ils se rendaient à Melun?... — murmura-t-il. — S'ils allaient chez moi?... — C'est impossible... Et cependant, pourquoi non ?... — madame Delarivière peut avoir besoin de mes soins... on vient les réclamer...

Après un instant de réflexion il haussa les épaules et reprit :

— Allons, je deviens fou !... — Depuis quand les millionnaires quittent-ils Paris pour recourir à un très humble et très obscur médecin de province?... — Madame Delarivière, si son état est grave, se trouve certainement dans une maison de santé, et dans la plus célèbre de toutes... — A quoi bon me forger des chimères?... — Et cependant j'ai bien vu Edmée, et le train qui l'emporte ne dépasse pas Montereau... — Je ne puis chasser cette pensée... M. Delarivière et sa fille vont à Melun... Mes pressentiments me l'affirment...

Georges aurait voulu descendre et reprendre à l'instant le chemin déjà parcouru, mais il était trop tard.

Le train venait de se remettre en marche et ne s'arrêterait plus qu'à Paris.

A peine arrivé, les indécisions du jeune homme recommencèrent.

— Quel parti prendre ? — se demanda-t-il. — Dois-je retourner chez moi, ou commencer mes recherches ?

Après une seconde de réflexion il se répondit :

— Puisque je suis ici, chercher est plus logique... — Ce soir ou demain M. Delarivière et sa fille reviendront à Paris et, si j'ai réussi, je saurai du moins où les retrouver...

Ceci résolu, il se rendit au plus prochain bureau télégraphique et expédia cette dépêche à sa vieille gouvernante Madeleine :

Si M. Delarivière vient me voir, demandez-lui son adresse à Paris et télégraphiez-moi à l'instant chez mon père.

Cela fait, l'esprit plus tranquille, il gagna la gare de Vincennes et prit un billet pour Saint-Mandé.

Aussitôt descendu de wagon, et avant même d'aller embrasser ses parents, il courut au pensionnat où, si peu de jours auparavant, Edmée se trouvait encore.

Dieu sait avec quelle violence son cœur battait dans sa poitrine, tandis que sa main tremblante agitait la chaînette de la cloche.

Le concierge accourut et salua le jeune homme comme on salue une figure de connaissance.

— Que désire, monsieur? — lui demanda-t-il.

— Madame la directrice est-elle visible ?...

— Je le pense, monsieur... — Les élèves sont à la grand'messe, mais madame, un peu souffrante ce matin, ne les a point accompagnées...

— Veuillez lui faire passer ma carte...

— Tout de suite, monsieur... — Suivez-moi s'il vous plaît...

Et le concierge introduisit Georges dans le salon d'attente dont nous avons franchi le seuil avec M. Delarivière et son neveu Fabrice Leclère.

La directrice n'avait jamais vu Georges, mais elle connaissait un peu sa famille et ne pouvait, en conséquence, considérer le jeune homme tout à fait comme un étranger.

Elle vint le rejoindre presque aussitôt avec une physionomie souriante.

— Je suis enchantée de faire connaissance avec vous, monsieur le docteur, — lui dit-elle, — car votre éloge est dans toutes les bouches. — A quel motif dois-je le plaisir de recevoir votre visite ?

— Madame, — répliqua Georges, non sans embarras, — j'ai grand'peur que ma démarche ne vous semble indiscrète.

— Pourquoi donc? — interrompit gracieusement la directrice.

— Vous allez le comprendre... — Vous l'excuserez cependant, je l'espère, car une raison impérieuse, que j'aurai l'honneur de vous faire connaître, m'oblige à solliciter de vous un renseignement du plus haut intérêt pour moi.

— Questionnez, monsieur le docteur. Je suis toute à votre disposition.

— Vous avez, ou du moins vous aviez ici une pensionnaire qui se nomme mademoiselle Edmée Delarivière ?

— Je l'avais, je ne l'ai plus...

— Ainsi M. Delarivière est venu chercher sa fille, comme il en avait l'intention ?

— Oui, docteur... Mercredi de la semaine passée il nous a enlevé cette chère enfant, que tout le monde aimait et que nous regrettons vivement.

— Ma carte, — reprit Georges, — a pu vous apprendre que j'habite Melun...

— En effet...

— Il y a quelques jours, madame Delarivière se trouvant de passage dans cette ville, et très souffrante, j'ai eu l'honneur de lui donner mes soins... — Pendant une courte absence que j'ai faite pour venir ici visiter mon père un peu malade, M. Delarivière a quitté Melun à l'improviste en oubliant de laisser son adresse à Paris... — Or j'ai absolument besoin de le voir, et j'ai pensé, madame, que vous pourriez peut-être m'indiquer l'hôtel où il descend lors de ses voyages en France.

— C'est, je le crois, au Grand-Hôtel... — Oui, c'est bien là qu'on a porté, le soir du départ, les petits bagages de notre chère Edmée... — Je ne saurais cependant vous affirmer qu'il s'y trouve encore... — Il reprenait notre petite amie pour la conduire auprès de sa mère...

— Je sais cela... Mais madame Delarivière, momentanément du moins, n'était pas en état de voir sa fille... Il ne me reste donc qu'à m'informer au Grand-Hôtel ?

— Mon Dieu, oui, docteur, car, si incomplets que soient mes renseignements, je n'y pourrais rien ajouter, et croyez bien que je le regrette.

— Merci mille fois, madame, de votre bon vouloir, et permettez une question encore : — mademoiselle Delarivière avait au pensionnat une amie très intime... mademoiselle Marthe, je crois...

— Marthe de Ronceray... oui, monsieur ; charmante jeune fille...

— N'admettez-vous pas comme possible que mademoiselle Edmée, au moment du départ, ait dit à son amie quels étaient les projets de son père ?

— Cela m'étonnerait fort... Edmée devait ignorer ces projets... — Elle n'a fait qu'embrasser M. Delarivière, et leur conversation n'a duré qu'un instant...

— Mais, depuis, ne peut-elle avoir écrit ?

— Oh ! cela, non, j'en suis sûre... — Vous comprenez, monsieur le docteur, que toutes les correspondances adressées à mes élèves passent sous mes yeux avant de leur être remises... — Mesure de prudence et de haute convenance... Or, depuis le départ d'Edmée, Marthe n'a reçu aucune lettre...

Georges, prodigieusement désappointé, se leva.

— Je vais avoir l'honneur, madame, de prendre congé de vous, — dit-il, — et je vous prie de croire à ma plus vive gratitude pour la bienveillance de votre accueil...

II

Au moment où Georges prenait congé, un coup de cloche retentit à la porte extérieure, suivi presque aussitôt d'un bruit de voix joyeuses.

— Attendez une minute, monsieur le docteur, — dit la maîtresse du pensionnat, — voici nos élèves qui rentrent... — Je vais vous envoyer Marthe... — Si la chère enfant sait quelque chose, elle s'empressera de vous l'apprendre.

Georges remercia de nouveau, et la directrice sortit du salon.

L'attente du jeune médecin fut courte.

Au bout de quelques secondes, mademoiselle de Ronceray entrait avec sa vivacité habituelle.

La jolie brune avait l'air étonné et inquiet.

— Monsieur Vernier ! — s'écria-t-elle. — Dieu sait que j'étais loin de m'attendre à vous voir ! — Dites-moi bien vite qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à Edmée...

— Rassurez-vous, mademoiselle, — répliqua Georges, — je ne vous apporte point de mauvaises nouvelles... Je ne vous en apporte d'aucune sorte... Je venais vous en demander...

— A moi? — Comment?...

— Je ne sais ce qu'est devenue votre amie depuis son départ du pensionnat.

— Quoi! vous ne l'avez point revue?...

— Je crois l'avoir entrevue ce matin, au passage, dans un train qui l'emportait loin de Paris, et je frissonne à la pensée d'une éternelle séparation...

— Expliquez-vous, monsieur Georges... expliquez-vous vite...

Le jeune homme, les yeux pleins de larmes, raconta brièvement ce que nos lecteurs savent déjà.

— Tout cela est bien singulier! — s'écria Marthe quand il eut achevé ; — Je ne comprends absolument rien au silence d'Edmée, je n'en sais pas plus long que vous à son sujet, mais je puis vous affirmer, avec une certitude absolue, que ce départ qui vous épouvante ne saurait être définitif... — Edmée vous aime...

— Le croyez-vous? — interrompit Georges vivement.

Marthe sourit, en rougissant un peu.

— Je fais mieux que le croire, — répondit-elle, — j'en suis sûre... J'étais la confidente de la chère mignonne... Elle n'avait rien de caché pour moi... Elle vous a donné son cœur sans réserve... Elle n'existe que pour vous aimer... Si son père songeait à lui faire quitter Paris et la France, elle aurait certainement le courage de lui avouer son amour... Or M. Delarivière chérit sa fille plus que tout au monde, et il a bien raison, car elle est adorable — (vous en savez quelque chose, monsieur Georges!...) Cela étant, vous comprenez qu'il renoncerait à tous ses projets plutôt que de rendre Edmée malheureuse.

Le crime est consommé... Le vieillard tombe et meurt... L'assassin sourit en jetant dans l'abîme le couteau. (Page 350.)

— Ah ! mademoiselle, vous me rendez la vie ! — balbutia le docteur très ému.

— Tant mieux, car il faut vivre, — reprit Marthe avec un nouveau sourire. — Il faut vivre pour chercher notre chère Edmée. — Ce ne doit pas être bien difficile, ce me semble, de trouver dans Paris la trace d'un banquier je ne sais combien de fois millionnaire.

— Sans doute, mais j'espérais que mademoiselle Edmée vous aurait adressé quelques lignes :

Marthe secoua sa jolie tête.

— Les distractions d'une existence toute nouvelle ne lui en auront pas laissé le temps... — répliqua-t-elle. — Elle le fera certainement un peu plus tard, car elle me l'a bien promis, et notre Edmée n'est point oublieuse... — Aussitôt qu'elle m'aura écrit, je demanderai à madame la permission de vous envoyer sa lettre à Melun.

Tandis que la jeune fille prononçait ces mots, la maîtresse du pensionnat rentrait dans le salon.

Le trouble de Georges ne lui échappa point.

— Je vois, — dit-elle, — que Marthe n'a pas pu vous renseigner mieux que moi.

— Non, madame, mais mademoiselle de Ronceray me donne l'espoir que, si elle reçoit des nouvelles de son amie, vous lui permettrez de m'en faire part.

— Je le lui permettrai bien volontiers, monsieur le docteur.

Georges n'avait aucune raison pour rester plus longtemps. — Il se leva de nouveau, définitivement cette fois, et quitta le pensionnat.

La maison de ses parents, nous le savons, se trouvait à deux pas. — Il entra, ne prit que le temps d'embrasser son père et sa mère, leur demanda s'il était arrivé pour lui une dépêche de Melun, reçut une réponse négative et repartit pour Paris, laissant les excellentes gens stupéfaits de cette apparition imprévue et si courte, et de ce brusque et inexplicable départ.

Il alla droit au Grand-Hôtel.

— Est-ce ici, — demanda-t-il, — que M. Delarivière, le banquier de New York, descend lorsqu'il vient à Paris?

— Oui, monsieur...

— Donc, en ce moment, il habite le Grand-Hôtel avec sa femme et sa fille?

— Il l'habitait avec sa fille seulement, mais il l'a quitté...

— Ce matin?...

— Non, monsieur, depuis deux ou trois jours, pour prendre possession d'une propriété qu'il vient d'acheter.

— A Paris même?

— A Neuilly-Saint-James...

— Pouvez-vous me donner l'adresse exacte?

— Oui, monsieur, parfaitement... — M. Delarivière nous l'a laissée en donnant l'ordre de faire suivre les lettres ou les dépêches qui pourraient arriver ici pour lui.

L'employé du Grand-Hôtel consulta un registre *ad hoc* et écrivit sur une carte qu'il tendit au docteur l'adresse de la villa située à l'angle de la rue du Bois-de Boulogne et de la rue de Longchamps.

Georges Vernier, muni de ce document officiel, se sentit soulagé d'un poids immense.

Évidemment M. Delarivière, achetant un domaine aux portes de Paris, ne songeait point à retourner en Amérique avec Edmée.

Quant à madame Delarivière, puisqu'elle ne se trouvait pas avec son mari et avec sa fille, elle était certainement dans une maison de santé.

Une fois sur le boulevard, le docteur se consulta.

Devait-il aller à Neuilly? devait-il retourner immédiatement à Melun?

Son hésitation ne fut pas de longue durée.

— A quoi bon, — se dit-il, — perdre deux heures en faisant une inutile visite à la villa de Saint-James où je suis certain de ne trouver personne?

Mieux valait cent fois regagner Melun, où peut-être en ce moment Edmée et M. Delarivière l'attendaient en vain.

Georges sauta dans la voiture qui l'avait amené.

— Gare de Lyon! — cria-t-il en s'installant. — Brûlez le pavé... Dix francs de pourboire...

Cette promesse, faite au cocher, donna littéralement des ailes au cheval.

Un train allait partir.

Le jeune homme y monta, et passa le temps du voyage à se démontrer à lui-même que les fiacres parisiens marchaient plus vite que la vapeur.

Une fois à Melun, il questionna les gens de la gare.

A une heure qu'il désigna avait-on vu descendre d'un compartiment de première classe un homme d'un certain âge, aux cheveux grisonnants et aux longs favoris argentés, en compagnie d'une jeune fille blonde merveilleusement jolie?

Certes, la bonne volonté ne manquait point pour lui répondre, mais il était arrivé tant de monde depuis le matin, par tous les trains, que personne n'avait attiré l'attention des employés.

Ils avaient remarqué cependant mademoiselle Paula Baltus, venue dans une grande voiture très haute, attelée de chevaux superbes, pour attendre des gens de connaissance et les emmener à sa villa.

— Mademoiselle Baltus... — murmura Georges. — Il ne peut exister aucun rapport entre elle et le banquier de New York... — J'ai prononcé le nom de mademoiselle Baltus devant M. Delarivière... Je suis certain qu'il ne la connaissait pas.

Le jeune homme gagna Melun à pied, en distançant l'omnibus du chemin de fer, et courut chez lui.

— Vous avez reçu ma dépêche? — demanda-t-il à sa vieille gouvernante.

— Oui, monsieur le docteur... — répondit Madeleine.

— Personne n'est venu?

— Personne...

Georges, en entendant ces paroles, prit une physionomie à tel point bouleversée que Madeleine, quoique curieuse de son naturel, eut peur et n'osa lui adresser aucune question.

Il sortit.

— Peut-être, — se dit-il en s'efforçant de se rattacher, à un dernier espoir, — peut-être Edmée est-elle venue faire un pieux pèlerinage à l'hôtel où j'ai soigné sa mère...

Sans perdre une minute il se rendit au *Grand-Cerf*.

Là, une nouvelle déception l'attendait.

M. Delarivière, en compagnie d'une jeune fille, n'avait point paru.

— Où donc allait-elle? — se demanda Georges, — où donc?...

Brisé de fatigue, il rentra chez lui et passa le reste de l'après-midi dans son cabinet, en proie à une sorte d'anéantissement du corps et de l'âme...

Le soir, à l'heure où d'habitude les excursionnistes du dimanche retournent à Paris, il se rendit de nouveau à la gare, tressaillant chaque fois qu'une forme féminine svelte et blonde se dessinait dans la pénombre.

Le dernier train venait de passer, et le jeune homme était encore auprès du guichet, immobile, attendant toujours...

Une malechance indiscutable se mêlait de ses affaires de cœur.

Si Paula Baltus n'avait pas eu l'idée originale de ramener ses invités jusqu'à Seineport dans le canot de Claude Marteau, Edmée aurait rencontré Georges à la gare de Melun !

III

Franchissons un intervalle d'un peu plus d'une semaine et voyons qu'elle était, au bout de ce temps si court, la situation de quelques-uns de nos personnages.

Georges Vernier, cloué de nouveau pendant quatre jours par le devoir professionnel auprès de ce client dangereusement malade dont l'état exigeait des soins de toutes les heures, n'avait pu quitter Melun.

Enfin, le cinquième jour, il lui devint possible de se rendre à Paris.

Il courut à la villa de Neuilly-Saint-James.

Nous savons déjà quelle désespérante nouvelle il y devait apprendre.

M. Delarivière était parti pour l'Amérique avec son neveu. — On n'avait point entendu parler de Jeanne. — On ignorait où se trouvait Edmée.

Georges revint chez lui, en proie au plus sombre découragement. — Il voyait tous ses beaux rêves s'évanouir en fumée... — Il n'attendait plus rien... Il n'espérait plus rien...

Courageusement, stoïquement plutôt, il enferma sa douleur au fond de son âme et chercha des consolations dans un travail acharné, mais rien ne pouvait le distraire de sa tristesse grandissante. — Son visage devenait pâle, l'éclat de ses yeux s'éteignait, des rides se creusaient sur son front...

Paula Baltus continuait sans ennui son existence solitaire dans sa jolie maison des bords de la Seine.

Le crêpe de deuil, qui pour elle couvrait l'avenir depuis la mort de Frédéric, s'était soulevé...

Elle avait reçu de Fabrice une seconde lettre, une longue lettre datée du Havre et écrite avec une habileté de premier ordre.

Chaque jour et cent fois par jour Paula relisait ces pages brûlantes dont l'ivresse communicative s'emparait à la fois de son cœur et de son cerveau.

La vie alors lui semblait belle, et les riants mirages de la passion heureuse lui donnaient l'illusion du bonheur.

Il n'en était point ainsi pour Edmée dont nous avons vu l'installation à la maison de santé d'Auteuil.

Le dévouement filial de la pauvre enfant, poussé jusqu'à l'exaltation, lui avait persuadé d'abord que, vivant auprès de sa mère, les journées lui sembleraient courtes, et qu'elle attendrait sans impatience le moment du retour de son père.

Elle ne tarda guère à comprendre à quel point son erreur était profonde, et voici par quelles gradations insensibles elle arriva à cette découverte.

Frantz Rittner, cédant à ses prières instantes, lui avait permis de passer deux heures chaque après-midi dans la chambre de la folle.

Jeanne, le premier et le second jour, sembla s'irriter de la présence de cette *étrangère* à côté d'elle, puis elle s'y habitua et ne parut plus s'apercevoir qu'elle n'était pas seule pendant les deux heures de la visite quotidienne.

Les soins, les caresses, les douces et tendres paroles d'Edmée n'obtenaient d'elle ni un regard ni un sourire.

Elle restait inerte et froide, impassible, absorbée, les yeux largement ouverts, fixes et vagues, pareille enfin à une statue vivante, mais sans âme.

La persistance de cet état, dont Edmée s'était flattée d'abord de triompher sans peine, mit la jeune fille au désespoir...

Son sacrifice était inutile... — Son emprisonnement volontaire n'amènerait aucun résultat... — Rien ne se pouvait imaginer de plus douloureux.

En même temps que Fabrice, au Havre, écrivait à Paula Baltus, M. Delarivière adressait à Edmée une lettre de quatre pages, où il croyait ne mettre que l'expression de sa tendresse profonde et où, à son insu, sa tristesse immense débordait.

Cette lettre serra le cœur de la pauvre mignonne.

Dans la disposition d'esprit où elle se trouvait, il lui sembla que son père pleurait sur elle en même temps que sur sa mère ; — elle se sentit abandonnée, isolée, perdue.

Elle eut peur de cette maison inconnue et pleine de mystères. — Elle eut peur de ces hautes murailles qui la tenaient captive. — Elle eut peur de ces folles

qu'elle ne voyait pas, mais dont souvent, la nuit, les clameurs rauques, les gloussements sinistres, venaient la réveiller en sursaut et la laissaient frissonnante et glacée.

Elle se débattit alors dans une véritable agonie morale. — Son changement brusque et visible, ses fraîches couleurs cédant la place à la pâleur de l'anémie, sa démarche perdant sa juvénile élasticité, prouvèrent au docteur qu'un mal étrange et soudain venait de s'emparer de la jeune fille.

Il l'interrogea.

Edmée éluda ses questions ou répondit d'une manière évasive.

La pauvre enfant pouvait-elle expliquer ce qui se passait en elle ? — D'ailleurs la confiance lui manquait. — Frantz Rittner lui inspirait une instinctive répulsion. — Elle cachait ses angoisses et ses épouvantes, et son âme se remplissait de ténèbres.

Si parfois un coin de ces ténèbres s'illuminait d'une lueur passagère, c'est que l'enfant jetait un regard sur le passé.

Elle revoyait alors, comme dans un beau rêve, le jardin ensoleillé du pensionnat où elle avait grandi, insouciante et gaie... les grands arbres du bois de Vincennes... les silhouettes aimées de Marthe de Ronceray et de Georges Vernier...

Mais, hélas ! au bout de quelques minutes le songe s'envolait, le coin d'azur entrevu dans le ciel noir disparaissait sous les nuages épaissis, et la réalité sombre s'imposait de nouveau.

Le médecin des folles témoignait à sa pensionnaire une bienveillance extrême et l'entourait de prévenances et de soins, mais sous ces affectueux dehors on devinait l'hypocrisie tudesque. — Quand la bouche souriait, le regard demeurait glacial, et ce bizarre désaccord entre les lèvres et les yeux causait à la fille du banquier une terreur irraisonnée et redoublait sa défiance.

Frantz Rittner, lui aussi, était singulièrement changé depuis une semaine. — Lorsque, se sachant seul, il ne s'observait plus, le masque impénétrable qui couvrait son visage tombait aussitôt.

Le tremblement de ses paupières trahissait une inquiétude continuelle. — Il tressaillait au moindre bruit insolite. — Un nuage obscurcissait son front où trônait d'habitude une sereine majesté.

Un changement si subit et si complet dans les allures d'un homme bronzé comme le médecin des folles n'avait pu s'opérer sans de graves motifs.

Frantz Rittner avait reçu la visite de René Jancelyn.

Les deux associés s'étaient longuement entretenus de Paula Baltus.

Les serments de vengeance de la sœur de Frédéric assassiné leur causaient à tous deux une sérieuse épouvante.

Ils avaient compté sur Fabrice, comme on compte sur un paratonnerre

quand l'orage gronde et quand l'éclair brille, et voilà que le départ de leur complice les laissait désarmés...

— Qui sait, — s'étaient-ils dit, — qui sait si Fabrice, sûr de trouver une fortune à New York, n'a pas pris lâchement la fuite pour se soustraire au péril imminent ? — qui sait s'il reviendra ?...

Bref, le médecin des folles et René Jancelyn s'étaient séparés aussi tremblants l'un que l'autre.

Comme la plupart des bandits en habit noir capables de tous les crimes, Frantz Rittner était foncièrement lâche.

Il perdait la tête en face du danger.

A partir du jour de la visite de son associé, il chercha sans cesse le moyen de se soustraire aux coups de la foudre vengeresse.

Un seul lui parut offrir de véritables chances de salut.

C'était de quitter non seulement Paris, mais la France, de disparaître en effaçant ses traces et en changeant de nom, pour jouir en paix, à l'étranger, d'une fortune dont nous connaissons les sources honorables.

Rittner songea sérieusement à se défaire de son établissement, sauf à le céder pour un prix inférieur à sa valeur réelle, et à s'expatrier après avoir touché ce prix.

Il y songea si bien que (sans en rien dire à René Jancelyn et sans recourir à la publicité des journaux) il chargea diverses personnes de répandre une note, dans le monde des médecins aliénistes, annonçant que le directeur de la fameuse maison de santé d'Auteuil accepterait un successeur payant argent comptant.

Ce successeur tarderait-il à se présenter ?

A cette préoccupation s'en joignait une autre.

Le médecin des folles feuilletait d'une main fiévreuse cet agenda de chagrin noir plein de notes étranges dont nous avons reproduit quelques-unes, et il se demandait ce que deviendraient après lui tous ces mystères dont il avait seul la clef.

— Si je peux vendre, — se répondait-il, — l'homme qui prendra ma place ici ne saura rien de mes secrets et n'en pourra rien deviner... — Les choses suivront donc leur cours naturel... — Quant à moi, qu'ai-je à craindre ? — Une fois hors de France, une fois caché dans le fond de l'Allemagne, revêtu d'une peau nouvelle et sous l'étiquette d'un nom vierge, au diable les engagements conclus !... — Tant pis pour les naïfs qui ont payé d'avance. — Je ne serai plus là pour exécuter les clauses convenues... — Qui donc d'ailleurs oserait se plaindre un peu haut ? — Assurément mon brusque départ me fera perdre de grosses sommes, car dans un bref délai je devais toucher beaucoup, mais toute considération d'argent s'efface quand il s'agit de la vie ou de la liberté...

Déjà le médecin des folles avait pris soin de détruire bon nombre de papiers compromettants et de correspondances dangereuses.

Il se tenait prudemment sur ses gardes et ne voyait partout que procureur de la République, commissaires de police et agents de la sûreté...

Il s'était assuré que la petite porte peu connue donnant sur le boulevard de Montmorency s'ouvrait facilement. — En cas de descente de justice à la maison de santé, il se ménageait de ce côté une issue pour la fuite.

Enfin il avait réalisé en billets de banque toutes ses valeurs, et les liasses de papier Garat, serrées dans une sacoche de cuir munie de deux serrures, pouvaient s'emporter à la moindre alerte.

Une seule chose manquait à Rittner : un passeport sous un autre nom que le sien. — Il en possédait bien trois ou quatre ; malheureusement tous étaient périmés.

René Jancelyn, faussaire émérite, aurait pu le sortir facilement d'embarras, mais pour cela il fallait l'initier à ses projets de départ, et il ne le voulait pas.

IV

Dans son isolement absolu, dans son chagrin profond, vingt fois Edmée avait été prise du désir d'écrire à Marthe de Ronceray.

Il lui semblait que causer, même de loin, avec cette compagne des jeux de son enfance, avec cette confidente des premiers battements de son cœur, des premières aspirations de sa jeunesse, serait pour elle un soulagement et une consolation.

Mais elle se rappelait les préoccupations vives de son père qui, souhaitant que personne au monde ne pût jamais savoir, quand Jeanne serait guérie, qu'elle avait été folle, avait interdit de faire connaître le lieu de sa retraite.

Donner de ses nouvelles à Marthe, ne serait-ce point transgresser cette défense ?

La jeune fille hésita pendant plusieurs jours, puis elle réfléchit qu'il était possible de concilier son vif désir avec la soumission due aux volontés paternelles.

Il suffisait pour cela que sa lettre à mademoiselle de Ronceray ne contînt aucune indication relative à sa résidence actuelle.

Ayant ainsi transigé d'une façon bien innocente avec sa conscience, elle écrivit un matin et, à l'heure du déjeuner, elle descendit, tenant sa lettre à la main.

La jeune fille avait accepté l'offre du médecin des folles, et prenait habituellement ses repas à sa table où nous savons déjà qu'il l'entourait de prévenances hypocrites.

Le docteur, voyant la lettre, pressentit la demande que sa pensionnaire allait lui adresser.

Edmée conduisit sa mère sous une tonnelle de verdure. (Page 353.)

De même qu'Edmée s'était souvenue des volontés de son père, il se souvint des recommandations pressantes de Fabrice.

— Faites en sorte qu'elle n'écrive à personne !... — avait dit le neveu du banquier.

Frantz Rittner se tint sur ses gardes.

— Monsieur le docteur, — fit la jeune fille, — j'ai un petit service à vous demander...

— Je suis à vos ordres, mademoiselle... — De quoi s'agit-il ?

— Tout simplement d'envoyer jeter à la poste cette lettre que je viens d'écrire à une de mes amies de pension.

— Je m'en charge, mademoiselle; — je la mettrai moi-même, après déjeuner, dans un des grands bureaux de poste de Paris, ce qui lui permettra d'arriver à destination quelques heures plus tôt.

— Merci mille fois, monsieur le docteur.

Frantz prit la lettre et la serra dans son portefeuille.

— Surtout, — continua la jeune fille, — n'allez pas l'oublier...

— Soyez tranquille... j'ai bonne mémoire...

On se mit à table.

La conversation, comme d'habitude, n'eut à peu près qu'un seul objectif, — toujours le même, — l'état de madame Delarivière.

Edmée ne se lassait point de questionner le docteur sur les moyens curatifs qu'il employait, et sur l'espoir plus où moins fondé d'une guérison plus ou moins prompte.

Frantz Rittner répondait avec une intarissable complaisance et dans le sens qu'il savait devoir être agréable à sa pensionnaire, mais en ayant cependant grand soin d'ajouter que la guérison se ferait attendre plus longtemps qu'il ne l'avait supposé d'abord.

— Docteur, — fit Edmée tout à coup, — il m'est venu une idée...

— Laquelle?

— Je me suis dit que l'aspect uniforme de la chambre qu'habite ma pauvre mère attristait certainement ses yeux et son esprit, et que nous hâterions la convalescence en plaçant notre malade dans un milieu moins monotone.

— Je vous comprends, mademoiselle, et théoriquement j'abonde dans votre sens, mais je ne vois pas trop le moyen de passer de la théorie à la pratique...

— Chaque jour, — reprit la jeune fille, — je consacre deux heures à ma mère...

— Sans doute.

— Eh bien, pendant ces deux heures, ma mère ne pourrait-elle quitter sa chambre sous ma surveillance et descendre au jardin? — Le grand air, le soleil, les fleurs, exerceraient certainement sur son moral une influence favorable...

— Vous oubliez, mademoiselle, que cette liberté relative serait dangereuse...

— En quoi?

— Une crise inattendue pourrait se produire à l'improviste.

— Je serais là...

— Vous en seriez peut-être la première victime... — Vous avez failli l'être déjà...

— C'est vrai, mais depuis ce moment la situation de ma mère a bien changé!... Un calme profond, ou pour mieux dire un abattement complet, a remplacé l'agitation des premiers jours... — Quand mon père est parti, c'est au

jardin que nous avons vu ma mère, vous le savez. — Rien de fâcheux n'en est résulté...

— C'est vrai.

— Eh bien, je vous en conjure, — poursuivit Edmée d'une voix suppliante, — laissez-moi tenter de nouveau l'expérience... une fois... une seule fois... — Il sera facile de ne la point renouveler si mon espoir est déçu... — Ah! monsieur le docteur, ne me refusez pas !... Dites-moi que vous consentez !...

Le médecin des folles hésita ou parut hésiter, ainsi qu'il le faisait toujours, puis il céda.

— Je ne me sens point le courage de résister à votre ardent désir, mademoiselle... répondit-il, — et, pour me servir de vos expressions, je vous autorise à *tenter l'expérience*.

— Aujourd'hui même ?

— Soit...

— Ah ! monsieur, vous êtes bon ! — Je vais aller prendre ma mère et la conduire au jardin tout de suite...

Edmée quittait la table.

Rittner l'arrêta par ces mots :

— Eh! mademoiselle, un instant donc!... — Vous allez trop vite en besogne... — Les choses ne pouraient se passer ainsi sans une impardonnable imprudence...

— Que faut-il faire, monsieur le docteur ? — demanda la jeune fille. — Tracez-moi une ligne de conduite, et je la suivrai docilement.

— Vous monterez à l'heure habituelle auprès de madame votre mère... — Vous vous rendrez compte de l'état de ses nerfs... — Si la moindre agitation se manifestait, il va de soi que l'expérience devrait être remise à un autre jour... — Je ne resterai que très peu de temps à Paris... — Dès mon retour j'irai vous rejoindre... — Vous me communiquerez vos observations, je jugerai par mes propres yeux et, si ce que vous souhaitez me semble possible aujourd'hui, vous accompagnerez madame Delarivière au jardin en ma présence. — Il est indispensable que je sois là, du moins la première fois...

Edmée poussa un soupir.

— J'attendrai donc votre retour, monsieur le docteur, — murmura-t-elle.

Le repas était achevé.

La jeune fille se dirigea vers cette partie du bâtiment des folles où se trouvait le logement de sa mère, et la gardienne de service lui ouvrit la chambre de Jeanne, ainsi qu'elle le faisait chaque jour.

Aussitôt seul, Rittner passa dans son cabinet et grâce à un procédé bien simple, — un jet de vapeur d'eau bouillante, — il décacheta la lettre que sa pensionnaire lui avait confiée et qui n'était fermée qu'à la gomme.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il aurait agi certainement avec non moins d'adresse et sans plus de scrupule à l'égard d'un cachet de cire.

L'enveloppe ouverte, il lut le contenu.

Les quatre pages, d'une écriture fine et serrée, contenaient la touchante, mais vague expression des douleurs de la pauvre enfant.

La fille du banquier épanchait son âme en parlant du passé et de l'avenir.

Elle disait ses regrets, ses espérances trompées, ses angoisses...

Elle disait surtout et longuement les beaux rêves déçus de son candide amour...

Il n'était question dans cette lettre ni de madame Delarivière ni de la maison du docteur. — On n'en pouvait tirer aucun renseignement au sujet de l'endroit où se trouvait Edmée.

— Rien de compromettant... — murmura Frantz avec un sourire, — un roman enfantin qui n'aura qu'un premier chapitre. — Cette épître inoffensive et mélancolique peut partir...

La feuille de papier reprit sa place dans l'enveloppe, la gomme adhéra de nouveau, toute trace d'effraction disparut, et Rittner se rendit à Paris où il jeta la lettre à la poste.

Rejoignons Edmée.

La jeune fille, entrant dans la cellule numéro 5, trouva sa mère couchée toute vêtue sur son lit et endormie.

Les médicaments que le docteur administrait à sa pensionnaire renfermaient à haute dose des narcotiques puissants.

C'est à l'usage, ou plutôt à l'abus de ces narcotiques, qu'il fallait attribuer en grande partie la somnolence fréquente et la stupeur habituelle de la pauvre folle.

Cette fois le sommeil de Jeanne était moins lourd que de coutume.

Des tressaillements nerveux agitaient ses membres, et par instants son pâle visage prenait une expression d'horreur.

On eût dit qu'elle se débattait contre une effrayante vision.

Tout à coup elle se souleva d'un mouvement brusque, s'accroupit sur son lit et rassembla les couvertures autour de son corps comme pour sans faire un abri.

Ses paupières tremblantes se soulevèrent, son regard se fixa sur un angle de sa cellule et ne s'en écarta plus.

L'expression de terreur empreinte sur ses traits ne s'effaçait point.

Quoique éveillée, elle continuait son rêve.

Ses lèvres s'agitaient en balbutiant des paroles vagues, qui peu à peu devinrent assez distinctes pour qu'Edmée pût en saisir quelques-unes au passage.

La malheureuse femme parlait d'échafaud... — Elle voyait la sinistre machine accomplir son œuvre... — Elle voyait un ruisseau de sang, qui devenait

un fleuve, couler sans cesse et monter toujours... monter jusqu'à son cou... monter jusqu'à sa bouche...

Elle étouffait, noyée dans le sang... — sa respiration haletante se changeait en râle...

C'était un spectacle hideux.

Edmée avait peur, mais elle domina son épouvante et, prenant Jeanne dans ses bras, elle lui dit :

— Mère chérie, ce n'est qu'un rêve... un rêve affreux qu'il faut chasser!... — Regarde-moi, je suis ton enfant... — Regarde-moi... reconnais — moi... je t'aime...

V

La voix d'Edmée, les tendres paroles qu'elle murmurait à l'oreille de sa mère, produisirent un effet que la jeune fille n'osait espérer qu'à peine.

Le regard de Jeanne changea de direction et se tourna vers Edmée avec une douceur singulière, en même temps qu'un pâle sourire venait à ses lèvres décolorées.

L'enfant, prise d'une soudaine espérance, s'agenouilla sur le bord du lit en répétant :

— C'est ton Edmée... c'est ta fille... Reconnais-moi... reconnais-moi, ma mère...

— Je te reconnais... — balbutia Jeanne, — tu es l'ange aux cheveux blonds... l'ange aux yeux bleus... l'ange de lumière...

— Oui, — reprit vivement Edmée, — l'ange de lumière qui voudrait porter ses clartés dans les ténèbres qui t'environnent...

— Ténèbres profondes... — continua la folle, — obscurité sinistre... nuit noire... et cependant, dans cette nuit j'ai vu... je vois encore...

Elle s'interrompit.

— Mère, — demanda l'enfant — que vois-tu donc ?

Jeanne, dont les yeux étaient redevenus fixes, répondit à sa propre pensée plutôt qu'à la question de sa fille :

— Là-bas... bien loin... près du pays où le soleil brûlant éclaire un printemps éternel...

— Eh bien ?...

— Un grand navire a quitté le port... il voque sur la mer immense... l'obscurité se fait... la tempête arrive... le vent souffle en foudre et chante une chanson de mort en déchirant les voiles, en brisant les cordages... — le navire roule et tangue, tantôt sur la cime des flots, tantôt dans les abîmes... — le tonnerre gronde... — le ciel est en feu...

— Sur le pont du vaisseau je vois deux passagers... un vieillard... un jeune

Edmée, haletante, répéta :

— Eh bien ?...

Jeanne poursuivit :

— Sur le pont du vaisseau je vois deux passagers... un vieillard... un jeune homme... Je les connais tous deux...

— Qui donc sont-ils ?...

— Je ne sais pas leurs noms... — j'ai oublié... — je cherche en vain... — je ne sais pas... je ne sais pas... tu vois bien que je ne sais pas...

— Cherchez, mère chérie... cherchez encore et souvenez-vous...

La folle regardait un point de l'espace avec un redoublement d'attention... — Ses yeux brillaient de lueurs étranges et devenaient hagards.

Soudain elle trembla de tout son corps et poussa un cri sourd en détournant la tête.

Edmée frissonnait.

— Qu'avez-vous vu ? — demanda-t-elle. — Que voyez-vous ?

La folle murmura lentement :

— Le jeune homme tient un couteau... L'acier brille comme un éclair et s'éteint dans le sang... — Le crime est consommé... — Le vieillard tombe et meurt... Une vague emporte son corps, et l'assassin sourit en jetant dans l'abîme le couteau dont la lame est rouge... — La tempête redouble... les mâts foudroyés s'écroulent. — Le navire englouti disparaît dans une lueur d'incendie et, au milieu de ces flammes qui sortent des flots, un échafaud se dresse... un échafaud, toujours...

Jeanne se tut.

Elle était à bout de forces. — Ses nerfs tendus outre mesure tressaillaient. — Sa poitrine se soulevait violemment et de grosses gouttes de sueur coulaient sur son visage.

La jeune fille lui prit les mains en s'écriant :

— Ah ! ce rêve est affreux... — Il me donne le vertige... Rien de tout cela n'est vrai, mère chérie... Rien de tout cela n'est réel... Rien de tout cela n'est possible... — Chasse des visions funestes... — Tu n'as auprès de toi que ton enfant... que ton Edmée...

Jeanne sembla respirer plus librement, et l'expression d'horreur qui crispait ses traits disparut.

— Edmée... — balbutia-t-elle — Edmée...

C'était la première fois, depuis la catastrophe de Melun, qu'elle prononçait le nom de sa fille.

L'enfant tressaillit de joie et poursuivit :

— Te souviens-tu, ma mère ?... j'étais en France, à Saint-Mandé...

— Saint-Mandé... — répéta la folle — Saint-Mandé... Saint-Mandé...

— Toi, tu étais bien loin... en Amérique, à New York... avec mon père... Souviens-toi !

Jeanne porta ses deux mains à son front. — A coup sûr un travail immense se faisait dans le chaos de sa pensée.

Edmée poursuivit :

— Souviens-toi... — Mon père que tu aimes de toute ton âme et qui ne vit que pour t'aimer... — Maurice Delarivière... mon père... — Souviens-toi...

Jeanne se dressa brusquement... — Une flamme passa dans ses yeux.

— Oui, — dit-elle d'une voix tremblante. — Oui...

— Tu te souviens ?...

— Je me souviens...

— Dieu de bonté, — s'écria la jeune fille avec ardeur, — achevez le miracle et rendez-moi ma mère...

Jeanne, debout, regardait Edmée.

Rien, dans son attitude, n'exprimait la démence.

L'enfant poursuivit :

— Maurice Delarivière... — Oh ! ma mère bien-aimée, souviens-toi tout à fait... — Dis-moi qui porte ce nom chéri...

— Oui... oui... Ce nom... je le sais... c'est...

— C'est mon père... — acheva Edmée.

— C'est le bourreau... — répliqua la folle en accompagnant ces paroles d'un long éclat de rire.

Edmée ne trouva point en elle-même l'énergie nécessaire pour subir avec calme cette déception terrible.

Elle se laissa tomber sur un siège, éclata en sanglots et murmura douloureusement :

— Mon Dieu ! j'avais espéré trop vite ! — Tout s'écroule de nouveau ! ! !

Jeanne s'étendit dans le grand fauteuil placé près de son lit, ferma les yeux et parut dormir.

Une heure à peu près se passa ainsi.

La jeune fille, la tête penchée, l'âme en proie au découragement le plus sombre, continuait à pleurer sans en avoir conscience.

Frantz Rittner, revenu de Paris, entra dans la cellule.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? — demanda-t-il. — Pourquoi ces larmes ?

— Ah ! monsieur le docteur, — répondit Edmée, — je viens de recevoir un coup bien cruel...

— A quel propos ? Que s'est-il passé ?

— J'ai cru, pendant quelques instants, que ma mère recouvrait la raison...

— Eh ! mademoiselle c'était impossible.

— Je ne le vois que trop, hélas !... Mais je ne réfléchissais pas... — Elle a répété après moi mon nom et celui de Saint-Mandé... — Elle semblait me com-

prendre quand je lui parlais de mon père... Elle avait l'air de me reconnaître...

— Et tout cela sans crise violente ? sans agitation nerveuse ?

— Oui, docteur... presque avec calme — Mais ce retour à la raison n'était qu'une apparence trompeuse, et le délire est revenu brusquement, anéantissant mon espoir...

Frantz Rittner, en écoutant Edmée, se disait tout bas :

— La guérison fait des progrès rapides. — Ce qui ne s'est point produit aujourd'hui peut avoir lieu demain... — Demain peut-être la folie aura disparu ! — Or Jeanne, recouvrant la raison, serait pour nous un danger terrible... — Il faut y mettre ordre, et je m'en charge.

Surprise et inquiète de l'attitude préoccupée du médecin, Edmée demanda :

— A quoi pensez-vous donc, monsieur le docteur ?...

— Au traitement que je vais désormais faire suivre à notre malade.

— Un traitement nouveau ?

— Oui, mademoiselle, — l'état général se modifiant, la nature des médicaments doit se modifier aussi.

— Trouvez-vous qu'il y ait progrès ?

— Incontestablement.

— Comptez-vous triompher bientôt du mal ?

— Les caractères et les symptômes de l'aliénation mentale sont si capricieux qu'il est difficile et presque impossible de se prononcer... — Je n'affirme rien, mais j'espère...

— Dieu veuille que votre espoir ne soit point déçu comme l'a été le mien tout à l'heure ! — Me permettez-vous de conduire ma mère au jardin ?...

— Je n'y vois aucun inconvénient... — Je serai là d'ailleurs, et l'une des infirmières se tiendra par mon ordre à portée de la voix, prête à intervenir au besoin.

Edmée passa l'un de ses bras sous le bras de Jeanne, et la contraignit doucement à quitter son fauteuil en lui disant :

— Viens, ma mère...

La pauvre femme la suivit docilement.

En pénétrant dans ce parc enchanté que nous avons décrit et dont les pelouses d'un vert d'émeraude chatoyaient sous les rayons d'un joyeux soleil, en voyant les corbeilles de fleurs artistement disposées et rivalisant d'éclat et de parfum, en respirant cette atmosphère tiède et embaumée, Jeanne s'arrêta comme en extase, éblouie par ce tableau de la nature radieuse qu'elle ne contemplait pas cependant pour la première fois.

Aucun effet de ce genre ne s'était manifesté quand la pauvre femme avait franchi le seuil de ce même jardin, le jour du départ de M. Delarivière et de Fabrice.

Le docteur en fit tout bas la remarque et fronça le sourcil.

C'est vous, mon brave, qui vous appelez Claude Marteau !.. demanda l'ex valet de chambre. (Page 358.)

Edmée conduisit sa mère sous une tonnelle de verdure, où les chèvrefeuilles et les rosiers grimpants, formant une voûte odorante, entretenaient en plein midi, malgré les feux du soleil, une délicieuse fraîcheur.

Jeanne, au lieu de rester inerte comme de coutume et dans une immobilité de statue, se mit à cueillir des roses que ses mains agiles enlacèrent avec une vivacité et une adresse merveilleuses, et dont elle fit une couronne qu'elle posa sur le front de sa fille en balbutiant d'un ton enfantin :

— Les roses vont bien aux têtes blondes, et l'ange de la lumière a des cheveux d'or...

VI

Edmée contemplait sa mère avec une émotion croissante et lui baisait les mains.

— Mon Dieu, la voir ainsi, — se disait-elle, — et penser qu'elle ne me reconnaît pas... que son âme est absente!... Cela brise le cœur...

Les larmes de la jeune fille coulèrent de nouveau.

Jeanne parut surprise, lui toucha les joues et regarda ses doigts humides.

— Tu pleures, bel ange blond... — murmura-t-elle ensuite. — T'ai-je fait mal en te couronnant?... — Il faut me pardonner... Ces fleurs, vois-tu, ce sont des roses, et les roses cachent des épines... Parfois la couronne de roses est la couronne du martyre... Ange de lumière, pardonne-moi...

Et Jeanne fit un mouvement pour s'agenouiller devant sa fille, qui la soutint en l'enlaçant de ses deux bras :

— On ne la guérira donc pas, mon Dieu ! — pensait Edmée dont les larmes ne tarissaient point. — Il me semble, à moi, que la science ne devrait point rester impuissante devant ce mal terrible... Il me semble que si le docteur Rittner le voulait fermement il rendrait à ma mère sa raison disparue... — Oh ! Georges Vernier, vous en qui j'aurais confiance, pourquoi n'êtes-vous pas là?... Vous avez la science, Paula me l'a dit, et votre science unie à ma tendresse filiale saurait guérir ma mère... Ah ! si vous étiez là, ce serait le salut!... — Je le sens... J'en suis sûre...

La jeune fille se leva, rayonnante, illuminée, et tourna ses yeux vers le ciel.

Une pensée soudaine avait traversé son esprit. — Elle remerciait Dieu qui, croyait-elle, venait de lui envoyer cette pensée.

Depuis un moment Frantz Rittner, caché par des touffes de verdure, ne perdait aucun détail du tableau que nous venons de photographier pour nos lecteurs.

Il quitta la retraite qui le dérobait aux regards et s'approcha.

— Mademoiselle, — dit-il à la jeune fille, — il faut reconduire madame votre mère à sa cellule...

— Déjà ! s'écria Edmée.

— Oui, déjà... — L'abus des meilleures choses est toujours dangereux, et l'influence vivifiante du grand air déterminerait une surexcitation qu'il convient d'éviter...

— Je vous obéis, docteur, mais ma mère va mieux, n'est-ce pas?...

— Beaucoup mieux, oui, mademoiselle.

Edmée passa son bras caressant autour des épaules de Jeanne et reprit lentement avec elle le chemin du bâtiment des folles.

— Elle va trop bien ! — pensait Frantz Rittner en les regardant s'éloigner. — La guérison serait trop rapide... Il ne faut pas qu'elle guérisse...

*
* *

Peu de jours après son entretien avec le neveu de M. Delarivière, Claude Marteau avait reçu de la préfecture de Melun une lettre lui enjoignant de se présenter pour affaire urgente au bureau de la sûreté, première section, deuxième division.

En toute autre circonstance une missive de cette nature aurait inquiété notablement le batelier, mais il devinait sans peine le motif de la convocation.

On allait sans le moindre doute lui remettre le permis de séjour dans le département de la Seine obtenu pour lui par Fabrice Leclère.

Aussi, quoiqu'il lui fût toujours désagréable d'entrer en rapport avec quiconque appartenait à l'administration, il prit sans trop d'émoi le chemin de la préfecture, monta gaillardement au bureau où il était appelé, et fut introduit sur-le-champ dans le cabinet du chef.

En se trouvant debout, son béret à la main, devant l'important personnage, l'ex-matelot ne tremblait pas précisément, mais il s'en fallait de bien peu. — Sa gêne se traduisait par la gaucherie de son attitude, habituellement si crâne.

— Vous vous nommez Claude Marteau ? — lui demanda le chef de bureau.

— Surnommé Bordeplat... Oui, monsieur.

— Vous avez adressé une requête à la préfecture de la Seine pour obtenir votre résidence à Paris ?

— Oui, monsieur... C'est-à-dire, non, monsieur...

— Comment ?

— La requête, monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai faite... — C'est une personne qui me porte intérêt, qui me prend à son service et qui s'est chargée de ça...

— M. le préfet de la Seine a bien voulu vous accorder ce que vous désiriez et ce qu'on sollicitait pour vous...

— Vive M. le préfet !...

— Voici un passeport pour Paris...

Cette fois Claude Marteau se mit à trembler positivement en prenant le précieux papier que lui tendait le chef de bureau, mais ce n'était plus d'anxiété, c'était de joie.

— Ah ! je vous remercie, monsieur... — s'écria-t-il avec émotion, — je vous remercie de tout mon cœur...

— Rendez-vous digne, par votre bonne conduite, de la très grande faveur que vous obtenez... Faites en sorte qu'on n'ait point à regretter un jour ce qu'on fait aujourd'hui pour vous...

— Ah ! pas de danger, monsieur !... — On ne devient pas récidiviste à moins d'être un gredin fini... et, quoique j'aie été condamné, je suis un honnête homme... — Vous savez, monsieur, la condamnation, ce n'était point pour de l'argent... Voler de l'argent... ah ! mais non !... je me serais coupé la main plutôt ! — C'était pour un pain, monsieur... un simple pain de quatre livres... — Enfin, suffit, soyez tranquille... on n'aura rien à me reprocher...

— Je le souhaite...

— Comptez-y, monsieur.

— Dans les deux jours qui suivront votre arrivée à Paris, — poursuivit le chef de bureau, — vous vous rendrez à la préfecture de police, où l'on vous donnera un permis de séjour en échange de ce passeport.

— Merci, monsieur... — Et c'est tout ?

— C'est tout.

Claude plia le passeport soigneusement, l'enveloppa de son mouchoir, le mit dans une de ses poches, salua et sortit.

Il alla prendre congé de sa patronne, la veuve Gallet, prévenue depuis trois jours qu'il quittait son service avec bien du regret.

La brave femme s'était attachée à lui et savait qu'elle ne le remplacerait pas facilement, quoiqu'il eût le tort d'aimer un peu trop la dive bouteille.

Elle lui fit promettre de revenir la voir et lui glissa dans la main deux louis à titre de gratification.

Claude la remercia vivement, puis, — selon les recommandations de Fabrice, — prit le chemin de fer sans dire à ses connaissances de Melun qu'il allait à Paris.

Notre marin avait le cœur léger... — Il rayonnait. — Il se sentait renaître...

N'ayant eu garde d'écorner les deux cents francs donnés par le neveu du banquier, il lui fut facile, en arrivant, de s'équiper d'une façon convenable.

Il acheta veste de matelot, pantalon de drap et pantalon de treillis, chemises à collet bleu, caban, ceintures rouges, enfin une garde-robe complète.

Il n'oublia ni le béret à houppe de laine, ni le chapeau traditionnel en toile cirée.

Certaine casquette de drap bleu, avec une ancre d'or, lui donnait grandement envie ; mais son gros bon sens lui disait que peut-être son nouveau patron trouverait cette coiffure prétentieuse.

Claude avait, chez le marchand même, revêtu son costume le plus beau.

Il entassa dans une valise neuve le reste des effets, ensuite rasé, bichonné, *galipoté de frais*, — comme il disait en son langage imagé de marin émérite, — il héla un fiacre qui passait à vide, et se fit conduire à Neuilly-Saint-James, à l'adresse indiquée sur la carte de Fabrice.

Disons, puisque l'occasion s'en présente, que cette carte occupait la place d'honneur dans un immense porte-monnaie dont les cases profondes contenaient

en outre un billet de cinquante francs, deux ou trois louis, quelques pièces blanches, pas mal de gros sous, et un certain nombre de petits bibelots fort intéressants, dont nous aurons à nous occuper plus tard.

En arrivant rue de Longchamps Claude paya son cocher, prit sa valise et sonna vigoureusement.

Le son de la cloche fit accourir le jardinier concierge.

Ce dernier avait reçu des instructions de Laurent et n'ouvrait qu'à bon escient.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? — fit-il à travers les barreaux de la grille.

— C'est-il ici qu'est amarrée la maison de M. Delarivière? — demanda le matelot.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela?

— Pourquoi je veux savoir cela? — répéta le matelot en riant, — Il est bon là, le terrien ! ! — Eh ! bien, mon brave, je veux savoir cela, parce que j'y viens affaler mon hamac...

— Affaler... quoi?...

— Mon hamac, donc !... — Autrement dit, j'y viens demeurer...

— Demeurer ici ! ! ! — s'écria le concierge.

— Un peu, mon fiston...

— Perdez-vous la tête, marinier ! !

— Je ne crois pas... Et la preuve c'est que je suis expédié par le neveu...

— Le neveu? Quel neveu? Le neveu de qui?...

— Ah ça ! mais, dites donc, vous, ça va-t-il bientôt finir ! — s'écria Claude qui n'était point d'un naturel patient... — Tonnerre de Brest ! Si saint Pierre vous ressemble, on ne doit pas entrer facilement dans le paradis du bon Dieu !... — En voilà un tas de micmacs pour larguer une méchante grille de jardin... — Le neveu en question s'appelle M. Fabrice Leclère, et j'ai affaire à un nommé Laurent, l'intendant de la case... — Êtes-vous le nommé Laurent?

— Non, je suis le jardinier.

— Eh bien ! alors, assez de coups de ratissoire dans l'allée des questions, et s'il vous est défendu d'ouvrir sans qu'on vous montre une permission du commandant du port, allez chercher l'intendant Laurent, il me signera mon laisser-passer...

— C'est bon... j'y vais... Il ne faut pas m'en vouloir si je vous laisse dehors... les maîtres sont absents, et j'ai ma consigne...

Et le jardinier tourna les talons à Claude, qui se mit à bourrer sa pipe en riant de la figure ébahie de son interlocuteur et en se disant :

— Tonnerre de Brest ! il a le cordon difficile, ce paroissien-là; mais, si c'est sa consigne, je l'approuve !... — Les patrons sont absents et les filous n'ont pas la langue dans leur poche... — On fait bien de se méfier...

VII

Le jardinier reparut au bout de deux ou trois minutes, accompagnant Laurent et. sur l'ordre de ce dernier, il ouvrit la petite porte voisine de la grille.

— Salut, la compagnie ! — fit le matelot en franchissant le seuil et en touchant militairement son béret de sa main droite.

— C'est vous, mon brave, qui vous appelez Claude Marteau, de Melun?... — demanda l'ex-valet de chambre...

— En personne véritable et naturelle... — répliqua le batelier. — Et c'est vous qui êtes monsieur l'intendant ? — ajouta-t-il.

Laurent eut un sourire béat, — le sourire de l'homme arrivé, — et répondit avec condescendance :

— C'est moi-même...

— Pour lors, nous allons nous entendre... — Je vous suis envoyé...

— Par M. Fabrice Leclère... — interrompit Laurent. — Je sais cela... — Vous avez une carte à me remettre...

— La voici.

— C'est parfait... — On vous a fait attendre pas mal sur le trottoir, hein, mon brave ? Que voulez-vous, j'ai donné des ordres... — Les voleurs sont malins... — Je suis responsable de tout ici, voyez-vous... et je me méfie...

— Vous avez bigrement raison; mais, à présent que j'ai répondu au mot d'ordre, voulez-vous me faire l'amitié de me conduire à ma *cambuse*... autrement dit à ma chambre, afin que je me débarrasse de mon *baluchon*... autrement dit de ma malle.

— Ne prendrez-vous pas volontiers un verre de vin d'abord ?

— Plus tard ce ne sera pas de refus, mais pour le moment, s'il vous plaît, allons à la cambuse...

— Comme vous voudrez... — Attendez-moi un peu... — Je vais chercher les clefs.

Et Laurent s'éloigna, laissant le matelot au milieu d'une allée avec sa valise à ses pieds.

— Ce monsieur l'intendant fait l'homme d'importance... — pensa Claude Marteau ; — il pose pour le propriétaire... Mais il a l'air d'un bon diable tout de même...

Laurent reparut et, à travers les détours du petit parc, conduisit le nouveau venu au pavillon situé près du boulevard de la Seine.

Là il ouvrit la porte et dit :

— Nous y sommes... — Voici où vous logerez, mon brave.

Claude jeta dans l'intérieur un regard curieux.

— Tout ça pour moi seul ? — s'écria-t-il ; — pas possible !

— Dame, vous voyez... — fit Laurent. — Deux pièces, et gentiment meublées...

— Mais c'est un château !...

— Enfin vous ne serez pas mal...

— C'est-à-dire que je serai trop bien ! — Si la veuve Gallet, mon ex-patronne, voyait la cassine, tonnerre de Brest, que dirait-elle ! ! — Plus que ça de *lusque* — Seulement ça sent le renfermé... je vas donner un peu d'air...

— A votre aise...

Le matelot ouvrit au grand large les deux fenêtres qui donnaient l'une sur le parc, l'autre sur le boulevard de la Seine et sur le bras de la rivière, en face de l'île Rothschild.

— Comment trouvez-vous la vue ? — demanda Laurent.

— Superbe ! on voit frétiller l'ablette et le gardon à fleur d'eau... Ça vous réjouit le tempérament.

— Il y a là à côté, derrière un massif, une petite grille qui conduit sur la berge, — poursuivit l'intendant, — en voici la clef... — Comme ça vous pourrez aller et venir à votre aise sans déranger les maîtres...

Et il tendit à Claude un passe-partout que le matelot serra dans le tiroir d'une table.

— On viendra mettre des draps au lit... — continua l'homme de confiance. — Pour tout le reste je crois que rien ne manque... — Voici l'heure du dîner... — Allons faire un petit tour du côté de l'office.

— Ça va ! — L'appétit est là... présent au poste ! J'ai dans ma folle idée que je donnerai un joli coup de fourchette...

— Demain matin vous commencerez à trotter pour vos achats et vos commandes. — M. Fabrice tient à trouver tout organisé quand il reviendra.

— Ah ! tout sera prêt... répondit Claude, — et si ça ne dépend que de moi, le jeune bourgeois sera content...

Les deux hommes se rendirent à l'office, où le couvert était dressé

Laurent présenta le nouveau venu et la connaissance fut vite faite.

Claude avait la langue bien pendue, la parole facile, une verve inépuisable, une collection d'anecdotes un peu délurées et de pittoresques expressions.

Il amusait, il savait faire rire. — Au bout d'une heure il était déjà l'ami de tout le monde.

La soirée passa comme un éclair.

Vers minuit, le matelot regagna son pavillon. — Il trouvait la cuisine exquise, le vin délicieux, le lit moelleux. — A coup sûr il en fallait moins pour constituer le parfait bonheur.

A peine la tête sur l'oreiller, Claude s'endormit d'un profond sommeil et rêva qu'il était capitaine au long cours.

Contrairement à son habitude il ne s'éveilla qu'au grand jour. — En cinq

minutes il fut habillé et, ouvrant la petite porte à l'aide du passe-partout, il alla faire un tour sur le boulevard, afin de jeter un coup d'œil de connaisseur aux rives de la Seine.

Huit ou dix marches de pierre enclavées dans la berge et formant escalier descendaient jusqu'aux eaux basses.

Du premier regard Claude s'assura que l'emplacement était le plus favorable qu'il fût possible d'imaginer, et qu'il suffirait de quelques pieux solides pour amarrer le yacht et les autres embarcations.

Il prit ses mesures, rentra dans le parc et se dirigea vers l'habitation.

Laurent, confortablement installé devant le péristyle, sur un fauteuil américain à bascule, lisait le *Petit Journal*.

— Ah ! ah ! matelot, — fit-il, — vous voilà prêt à partir...

— Le temps de casser une croûte, et en route.

— C'est ça... — allez à l'office où l'on vous donnera ce qu'il vous faut... — Je vais vous chercher de l'argent pour vos achats...

Dix minutes plus tard Claude Marteau, lesté d'un verre de vin, d'un chiffon de pain frais et d'une tranche de viande froide, ayant de plus le gousset bien garni, partait léger comme un papillon et gai comme un pinson.

Il se rendit à Paris d'abord et gagna la préfecture de police où il échangea son passeport contre un permis de séjourner dans le département de la Seine.

Ceci fait, il se mit à côtoyer les quais en remontant le cours de l'eau, jetant un coup d'œil aux embarcations amarrées le long des bords, et ne trouvant rien qui lui parût digne d'attention.

Laissons-le continuer ses recherches, et rejoignons Paula Baltus à la villa voisine de Melun.

Nous l'avons dit dans l'un des précédents chapitres, la jeune fille, pendant les premiers jours qui suivirent le brusque départ de Fabrice pour New York, s'était en quelque sorte immobilisée dans son naissant amour, et le reste du monde avait cessé d'exister pour elle.

Cet état de recueillement extatique, d'engourdissement égoïste, ne pouvait se prolonger beaucoup, étant donnée la nature énergique de Paula.

La sœur de Frédéric se souvint bien vite du serment fait par elle à la mémoire de son frère assassiné.

Elle rougit de honte et pâlit de colère en songeant que, pendant une semaine, elle avait oublié la parole donnée, et que le meurtrier, ou du moins son complice, les mains rouges de sang, vivait dans une sécurité complète et riait des poursuites vaines de la justice impuissante et dupée.

En conséquence elle résolut de commencer aussitôt la tâche qu'elle s'était imposée volontairement.

Ce n'est pas tout.

Paula fit atteler ses poneys; elle prenait plaisir à conduire elle-même.

Depuis la visite dominicale à laquelle nous avons assisté, Paula n'avait point quitté sa villa.

Deux lettres de Fabrice et un billet de madame Jacques Lefebvre lui étaient arrivés successivement.

Ni le neveu de M. Delarivière, ni la femme du banquier parisien ne prononçaient le nom d'Edmée.

Où donc se trouvait la jeune fille que tout le monde semblait oublier?

Paula se préoccupa de cette question, car elle aimait tendrement Edmée quoique la connaissant à peine.

Le billet de madame Lefebvre invitait l'orpheline à venir passer une journée au parc des Princes.

— Là, sans doute, j'aurai des nouvelles... — se dit Paula, — j'irai.

Et elle partit pour Paris.

Sa première interrogation en arrivant fut celle-ci :

— Verrons-nous Edmée aujourd'hui?

Le banquier et sa femme se regardèrent avec étonnement.

Ils savaient que M. Delarivière et Fabrice faisaient route vers New York, mais, pas plus que mademoiselle Baltus, ils n'avaient entendu parler d'Edmée.

— C'est singulier... bien singulier... — murmura l'orpheline. — M. Fabrice m'a écrit deux fois sans me dire un mot de sa cousine... — Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que ce silence cache un mystère?

— Peut-être... — répondit Jacques Lefebvre ; — Il est certain que mon vieil ami Maurice Delarivière, quittant Paris brusquement, aurait dû confier sa fille à ma femme...

— C'est indiscutable... — appuya mademoiselle Baltus. — On ne laisse pas seule une enfant de seize ans! — Où est Edmée?...

VIII

Après un court instant de silence Jacques Lefebvre reprit :

— A cette question je ne puis répondre, et comme vous je trouve en tout ceci quelque chose d'inexplicable... — N'avez-vous pas remarqué, ma chère enfant, que chez moi, et même chez vous, mon ami Maurice Delarivière, malgré nos tentatives pour l'égayer, semblait préoccupé, triste et sombre, et qu'il faisait d'inutiles efforts pour nous montrer un visage souriant?

— Je ne connaissais pas votre ami, — répondit Paula, — il me serait donc impossible d'établir une comparaison entre son visage d'autrefois et son visage d'à-présent ; mais j'ai constaté comme vous qu'il avait l'air profondément triste.

— Je suis lié avec Maurice depuis tantôt quarante ans, — poursuivit le banquier parisien, — et j'ai la conviction que son grand changement résulte d'une douleur secrète.

— D'où viendrait cette douleur?

— Eh! le sais-je? — Il habite New York et moi Paris... — Nous nous voyons tous les deux ans pendant quelques jours et, le reste du temps, nos relations sont purement commerciales, ou peu s'en faut.

— Peut-être, — reprit mademoiselle Baltus, — est-il douloureusement affecté de cette maladie soudaine qui n'a point permis à sa femme de le suivre à Paris?

— C'est probable... mais, sachant à n'en pouvoir douter que Maurice adore sa femme, je ne comprends pas du tout qu'il ait pris le parti de la laisser dans le

Midi et de continuer son voyage... — Là aussi, très certainement, il y a un mystère...

— Des embarras d'argent expliqueraient bien des choses... — hasarda mademoiselle Baltus.

Jacques Lefebvre se mit à rire.

— Cherchons ailleurs... — répliqua-t-il, — je connais à Maurice Delarivière une fortune liquide de douze millions au moins.

— Peut-être madame Delarivière est-elle plus sérieusement atteinte qu'il ne nous l'a dit... peut-être craint-il pour sa vie...

— C'est inadmissible...

— Pourquoi?

— Si Jeanne était dangereusement malade, Maurice n'aurait point acheté une propriété à Paris, avec le projet de s'y fixer d'une façon définitive...

— En effet, mais tout ceci ne nous apprend pas où est Edmée... — Supposez-vous que votre ami l'ait emmenée avec lui à New York?

— C'est peu probable... — je crois plutôt qu'elle est restée à Paris dans la propriété de son père...

— Eh bien, — dit Paula, — je veux le savoir et je le saurai...

— Avez-vous à ce point besoin de voir Edmée?...

— Oui... — je me sens attirée vers elle par une vive sympathie... — je l'aime comme si elle était ma sœur... — je ne l'ai vue que deux fois, et il me semble que je la connais depuis longtemps et que je l'ai toujours aimée... — Vous dites que M. Delarivière a acheté un hôtel à Paris?...

— Une villa, avec un grand jardin, sinon à Paris du moins tout près...

— Où?

— A Neuilly.

— Savez-vous l'adresse exacte?

— Non... — Maurice devait me la donner en m'indiquant le jour où nous irions, ma femme et moi, pendre la crémaillère... — Son brusque départ l'a empêché de le faire... — Songez-vous à y aller?...

— Sans doute, puisque j'ai la chance d'y trouver Edmée, ou tout au moins d'avoir de ses nouvelles...

— Rien ne sera plus facile que de se renseigner à Neuilly... — reprit le banquier. — Une propriété importante, vendue seulement depuis quelques jours... tout le monde doit connaître cela...

— Vous avez raison... j'y vais...

— Voulez-vous que j'envoie?... — dit madame Lefebvre.

— Non, je préfère m'informer moi-même.

— Alors je vais faire atteler et mettre une voiture à votre disposition...

— J'en serai reconnaissante.

— Vous ne resterez pas trop longtemps dehors, n'est-ce pas?... — Songez, chère enfant, que cette journée devait nous appartenir tout entière...

— Ah! soyez tranquilles, je reviendrai vite... — J'ai hâte de me retrouver auprès de vous...

En cinq minutes, le coupé fut attelé.

Paula monta en voiture.

— Où faut-il conduire mademoiselle? — demanda le cocher...

— A Neuilly...

— A quel endroit de Neuilly?...

— Suivez la grande avenue jusqu'au pont de Courbevoie.

— Bien, mademoiselle.

Le cheval, — un grand stepper irlandais, — prit un trot de cinq lieues à l'heure, traversa diagonalement le bois de Boulogne, suivit le boulevard de Madrid pour gagner l'avenue, et en vingt minutes s'arrêta près du pont.

Paula descendit de voiture.

Neuilly s'étendait à sa droite et à sa gauche.

De quel côté commencer les recherches? — A qui s'adresser?

La jeune fille, fort embarrassée, avisa un cantonnier qui, sa lance à la main, arrosait l'amorce de la chaussée du boulevard de la Seine.

Elle se dirigea vers lui.

— Monsieur, — lui dit-elle, — j'ai besoin d'une adresse, — peut-être pourrez-vous me la donner...

— Avec plaisir, ma petite dame, si c'est en mon pouvoir.

— Connaissez-vous à Neuilly une grande propriété vendue depuis quelques jours à un monsieur très riche qui est venu l'habiter avec sa fille et son neveu?...

— Ma foi non... — Ça fourmille à Neuilly, voyez-vous, les grandes propriétés... — On vend... on achète... on emménage... on démenage... — Nous ne nous en occupons pas, nous autres... — Je ne peux rien vous dire...

— Où pensez-vous qu'il me serait facile de me renseigner?...

— Ah! dame! je ne vois guère que les facteurs de la poste...

— Vous avez raison, mais où les trouver?

— Le bureau de poste est dans l'avenue, pas bien loin... on le voit d'ici... — Là on vous répondra, bien sûr, pour peu que les personnes que vous cherchez reçoivent des lettres...

— Merci, monsieur.

Paula fit signe au cocher de la suivre et se dirigea pédestrement vers le bureau que le cantonnier lui avait désigné.

Deux ou trois facteurs attendaient sur le seuil l'heure de la prochaine distribution.

La jeune fille, s'adressant à eux, renouvela sa demande.

— Je connais bien une maison dans laquelle on s'est installé ces jours passés avec des équipages superbes et tout le tra-la-la... — répondit l'un des facteurs, — mais je ne pourrais point vous dire le nom du nouveau propriétaire, n'ayant pas encore eu l'occasion de porter de lettres pour lui...

— Et, où se trouve cette maison?

— Au coin de la rue de Longchamps et de la rue du Bois-de-Boulogne...

— Merci, monsieur...

— Bien à votre service, madame...

Mademoiselle Baltus remonta en voiture et donna au cocher l'adresse indiquée.

Au moment où le coupé faisait halte devant la grille que nous connaissons, une jeune fille, — la femme de chambre d'Edmée, — sortait par la petite porte que le jardinier-concierge referma derrière elle.

Paula mit pied à terre et, s'avançant vivement vers cette jeune fille, lui toucha le bras en lui disant :

— Mademoiselle, cette propriété n'appartient-elle pas à M. Delarivière ?...

— Oui, madame.

— Et vous faites partie de sa maison?

— Oui, madame ; je suis femme de chambre de la fille de monsieur.

— M. Delarivière est-il chez lui ?

Paula était sûre du contraire, mais elle voulait savoir si le banquier, en quittant Paris, avait recommandé de tenir secrète son absence.

— Non, madame, — répliqua la femme de chambre, — monsieur est parti la semaine dernière pour aller en Amérique... — Il reviendra le mois prochain...

— Et mademoiselle Edmée?

— Mademoiselle est en voyage aussi, madame...

— Avec son père?

— Je n'en sais rien, et je ne le crois pas.

— Comment?

— Mademoiselle Edmée est partie le matin, et M. Delarivière est parti le soir avec son neveu M. Fabrice... Il est vrai qu'ils ont pu se retrouver quelque part... — C'est un fiacre qui a emmené mademoiselle, et ces messieurs sont partis pour la gare Saint-Lazare dans une des voitures de la maison... — Si madame veut voir M. Laurent, l'intendant de monsieur, peut-être pourra-t-il lui en dire plus long que moi...

— Volontiers, mademoiselle...

Paula sonna à la grille ; — le jardinier ouvrit et, rempli d'égards pour une jolie personne venue dans une voiture de maître admirablement attelée, il courut avertir Laurent qu'une belle dame le demandait.

L'important personnage, très intrigué, ne se fit point attendre et se mit à la disposition de Paula, mais il lui fut impossible d'apprendre à la jeune fille autre chose que ce qu'elle savait déjà par la femme de chambre.

Un seul fait résultait clairement de ce double entretien.

La fille de Maurice Delarivière ne se trouvait pas à la maison de Neuilly ; elle n'avait point accompagné son père et les domestiques ignoraient sa résidence actuelle...

Le problème restait insoluble et mademoiselle Baltus regagna le parc des Princes en se demandant comme au départ :

— Où est Edmée ?...

IX

Paula Baltus, nous l'avons dit, reprit le chemin de la villa où M. et madame Jacques Lefebvre l'attendaient avec impatience.

Tous deux s'associèrent grandement à sa déconvenue et furent frappés comme elle du mystère dont s'entourait l'absence, ou plutôt la disparition d'Edmée.

Ils voulaient retenir Paula jusqu'au lendemain, mais la jeune fille insista pour regagner Melun le soir même.

Une atmosphère de profonde tristesse entourait l'orpheline.

Elle se sentait plus seule qu'elle ne l'avait jamais été ; — elle avait résolu de commencer dès le jour suivant les recherches relatives au complice inconnu de l'assassinat de Frédéric.

Depuis une semaine, tous les *on-dit* relatifs aux incidents de l'exécution de Pierre le condamné étaient arrivés jusqu'à elle...

Elle savait qu'une femme, une voyageuse inconnue, avait subitement perdu la raison en assistant par hasard à la sinistre tragédie de l'échafaud.

Très frappée de cette circonstance étrange, elle s'était informée des moindres détails, et, — chose bizarre, singulier effet du pressentiment, ou plutôt phénomène de la double vue dont l'âme humaine est le théâtre dans certaines circonstances capitales, — elle se persuadait que la folie, et surtout la cause de la folie de cette femme, lui serviraient de fil conducteur pour arriver au but qu'elle s'était juré d'atteindre...

Plus d'une fois, enfermée dans la bibliothèque de son frère, elle avait étudié les pages d'un livre de médecine traitant de l'aliénation mentale et de ses origines, mais le langage abstrait de ce livre et ses expressions techniques la troublaient sans l'éclairer.

Le lendemain de sa visite au parc des Princes, elle se leva de grand matin et se dit :

— Je ne veux plus remettre... — Dès aujourd'hui je commence mon œuvre... —Pour agir utilement il ne faut pas que le moindre doute subsiste dans ma pensée. Je veux avoir la certitude qu'en suivant d'un pas ferme la voie qui

m'attire, je ne ferai pas fausse route... Or, cette certitude, je ne l'aurai qu'en consultant la science... — Je la consulterai... — Parmi les médecins de Melun il en est un que tout me désigne... — Entre lui et moi l'affection candide de ma chère Edmée forme un trait d'union... — Je le verrai, je l'interrogerai et, s'il ne peut pas me répondre de façon péremptoire, je m'adresserai aux spécialistes, aux professeurs de la Faculté de Paris, aux maîtres de la médecine légale...

Paula s'habilla de bonne heure, déjeuna rapidement et fit atteler ses poneys à un panier que chaque jour, avant la mort de son frère, elle prenait plaisir à conduire elle-même.

Elle gagna la ville en quelques minutes et arrêta son léger véhicule à la porte du docteur Vernier.

Georges était chez lui, dans son cabinet de travail, entouré d'un monceau de livres.

Il étudiait avidement un volume aux colonnes compactes, et n'interrompait sa lecture que pour couvrir de notes les pages d'un cahier à demi rempli déjà.

En tête du volume dont l'étude l'absorbait, on aurait pu lire ce titre : *Traité de la folie, nomenclature et classification.*

Un coup frappé discrètement fit tressaillir le jeune homme.

— Entrez! — dit-il en relevant la tête.

La vieille gouvernante parut sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, Madeleine? — demanda Georges.

— Monsieur le docteur, c'est une dame qui désire vous voir...

— Une dame?... — répéta Georges, avec un violent battement de cœur trahissant une espérance insensée.

— Oui, monsieur le docteur...

— Vous a-t-elle dit son nom?...

— Je ne le lui ai point demandé... — elle est là, elle attend.

— Faites entrer...

Madeleine s'effaça pour livrer passage à mademoiselle Baltus.

La jeune fille portait des vêtements de deuil. Un long voile de crêpe noir cachait son visage, mais il suffit d'un regard à Georges pour s'assurer que la visiteuse ne pouvait être ni madame Delarivière ni Edmée.

Depuis une semaine un grand changement physique s'était produit chez le docteur.

Ses joues amaigries portaient l'empreinte de ses préoccupations et de ses souffrances.

Le feu sombre de la fièvre brillait dans ses yeux caves.

Edmée aurait eu quelque peine à reconnaître en lui le jeune homme de Saint-Mandé et du bois de Vincennes, le jeune savant à la physionomie grave, au front pensif, mais à la lèvre souriante.

Georges avait quitté son siège.

Il avança un fauteuil qu'il indiqua de la main à la nouvelle venue, tout en s'inclinant devant elle.

Paula leva son voile.

Georges, nous le savons, la connaissait de vue.

— Mademoiselle Baltus... — dit-il en s'inclinant de nouveau.

— Oui, monsieur... — répliqua la jeune fille. — Nous nous sommes rencontrés plus d'une fois au chevet des malades...

— Partout où l'on souffre, — murmura Georges, — vous êtes connue, mademoiselle, et vous êtes bénie...

La jeune fille s'assit.

— A quel motif dois-je attribuer, mademoiselle, l'honneur de votre visite? — reprit le médecin.

— C'est une chose grave qui m'amène chez vous, docteur... — répondit Paula.

— Une chose grave? — répéta Georges attentif.

— Oui... surtout par ses conséquences possibles... — Je viens vous questionner...

— A quel sujet?

— Je veux, — continua mademoiselle Baltus, — vous prier de m'éclairer au sujet d'une étude que j'ai faite, et de ne laisser subsister aucun doute dans mon esprit... — Étant à la fois juge et partie, et complètement inexpérimentée d'ailleurs, je ne puis sans imprudence agir d'après mes seules impressions...

— Questionnez-moi donc, mademoiselle... Je vous répondrai de mon mieux...

Paula rapprocha son siège de celui du jeune homme.

— Docteur, — demanda-t-elle, — avez-vous étudié la folie?...

Georges fit un mouvement brusque et regarda la visiteuse avec stupeur.

Quoi! mademoiselle Baltus venait lui parler de la folie au moment précis où lui-même creusait cette question avec une indicible ardeur!...

Comment pouvait-il se faire que leurs préoccupations fussent identiques?

Il restait muet.

— Mon entrée en matière vous étonne, je le vois... — reprit la jeune fille.

— Beaucoup, je l'avoue...

— Eh bien, docteur, c'est sur ce chapitre si étendu de la science médicale que je veux vous interroger... — Répondez-moi donc, je vous en prie...

— Eh bien, oui, mademoiselle, — répliqua Georges, — j'ai étudié et j'étudie encore l'aliénation mentale, et je crois avoir lu tout ce qui s'y rattache, depuis les ouvrages les plus anciens jusqu'aux plus récents... — Depuis Hippocrate et Gallien jusqu'à Esquirol et Foville fils... — Profondément épouvanté par ce mal qui frappe en notre siècle tant de grandes et belles intelligences, je me forge des armes pour le combattre au jour — prochain peut-être, — où je le trouverai sur mon passage...

— Donc le condamné n'était pas coupable, ou du moins n'était que complice... s'écria Paula Baltus.

— Vous avez étudié les spécialistes allemands et italiens?...

— Et français, oui, mademoiselle... Caplaud, Cullen, Georget, Pinel, Rush, Burows, Prichard, Franck, Guisslain, Parrechappe, Leuret, Lelut, Morel, Orfila Vulpian, Calmel, Tardieu et tant d'autres, dont les idées, parfois contradictoires mais toujours profondes, laisseront d'immortelles pages à la science.

— Alors, docteur, — reprit Paula, — imbu comme vous l'êtes des doctrines de tous ces maîtres, il vous sera facile de porter la lumière au milieu des ténèbres qui m'entourent.

— J'essayerai du moins, mademoiselle...

— On peut guérir la folie, n'est-ce pas?

— Certes! et souvent... — Mais il faudrait savoir de quel genre vous voulez parler...

— De la folie causée par la terreur...

— Pour vous répondre, mademoiselle, je vais être forcé d'employer toutes sortes de mots barbares... je m'en excuse d'avance...

— Faites, docteur, je vous comprendrai.

— Eh! bien, mademoiselle, la folie se classe en plusieurs divisions... — Voyons d'abord dans laquelle doit prendre place celle qui nous occupe... — D'après Foville fils, dont le système est dans la pratique d'une application relativement facile, la folie par la terreur appartiendrait à la première division, faisant partie de la *lypémanie* partielle, ou essentiellement hallucinatoire.

— Ce pourrait être cela, — répliqua mademoiselle Baltus, — car la folle de qui je parle a eu, paraît-il, des hallucinations, et croyait assister sans cesse au spectacle terrible qui a déterminé chez elle l'aliénation mentale... — Vous admettez, n'est-ce pas, que la folie peut résulter de la terreur!

— Oui, dans certaines conditions particulières...

— Lesquelles?...

— Il faut, selon moi, qu'à l'épouvante se joigne un sentiment personnel, et que je pourrais nommer égoïste. — Une femme, par exemple, ne deviendra pas folle en assistant à une bataille si les soldats des deux partis lui sont indifférents, mais elle perdra très bien la raison si son fils ou si son mari combattent dans la mêlée, et s'ils tombent frappés sous ses yeux.

Après un instant de silence Paula reprit :

— Mais supposons qu'au lieu d'une bataille il s'agisse d'une exécution capitale... d'une mort violente sur l'échafaud...

Georges Vernier tressaillit de nouveau et, pour la seconde fois, regarda mademoiselle Baltus d'un air égaré.

Sa stupeur prenait des proportions inouïes.

X

— Une exécution capitale!... Une mort violente sur l'échafaud!... — répéta le jeune médecin.

— Oui... — fit Paula Baltus, — Eh bien?

— Eh! bien, mademoiselle, — répondit Georges en s'efforçant de reprendre son sang-froid, — il peut arriver que la *lypémanie* éclate d'une manière soudaine à la suite d'un choc moral imprévu, d'une émotion terrible, sans qu'aucun prodrome se soit manifesté à l'avance, sans qu'aucune incubation ait paru préparer l'éclosion de la maladie, mais ce mode d'invasion foudroyante est une très

rare exception et ne fait que fortifier la règle générale... — Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la vue du hideux spectacle dont vous parlez n'amènerait la folie subite que si le supplicié était, soit un parent, soit une personne chère...

Paula écoutait Georges avidement.

Ses grands yeux pleins d'éclairs, fixés sur le jeune homme, semblaient guetter chaque parole qui s'échappait de ses lèvres.

— Ainsi, — reprit-elle, — une femme, voyant tomber sur l'échafaud la tête d'un membre de sa famille qu'elle ne sait même pas accusé, pourrait devenir folle ?...

— Dans ce cas, cela n'est pas douteux.

— Ah! — s'écria mademoiselle Baltus, — je ne m'étais donc pas trompée ?

Elle ajouta :

— Et cette femme, ainsi frappée de folie, peut-elle guérir?

— Elle peut guérir, oui...

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument sûr.

— Quel serait le traitement à suivre?

— Il en existe plusieurs qui sont en ce moment l'objet de mes études... — Je dois ajouter qu'avant de prendre un parti à cet égard, il serait indispensable de suivre les évolutions de la maladie et de se rendre compte de la nature des hallucinations du sujet.

— Je comprends cela... — Docteur, un dernier mot... — Si je recourais à vous pour soigner une folle et pour tenter sa guérison, consentiriez-vous à m'assister ?

— De tout mon cœur et de toutes mes forces, mademoiselle.

— Merci, docteur... — Je suis heureuse de savoir que, le cas échéant, je pourrais compter sur vous.

Paula quitta son siège.

Elle se disposait à se retirer.

Georges l'arrêta.

— Permettez-moi de vous adresser à mon tour une question, mademoiselle, — dit-il.

— Faites, docteur.

— Quel âge a la malade de qui vous me parlez?

— Je ne puis vous répondre... — C'est une femme jeune encore, voilà tout ce que je sais...

— Vous ne la connaissez donc point personnellement?

— Non, docteur... — Cela vous semble étrange, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, et plus étrange encore que vous ne le croyez... — s'écria le médecin.

— Pourquoi ?

— Figurez-vous que depuis quelques jours j'étudie un fait absolument semblable à celui qui vous occupe... — Il s'agit également d'une femme, et sa folie a la même cause...

— La même cause? — répéta Paula Baltus.

— Identiquement.

— Quoi ! — s'écria la jeune fille. — Vous connaissez une femme dont la raison s'est égarée en face d'un échafaud?...

— Oui, mademoiselle.

Paula ne respirait plus.

Elle reprit :

— Docteur, où s'est passé cela?

— Ici même... le jour...

Georges s'interrompit, hésitant à rappeler un souvenir funeste.

— Le jour où l'assassin de mon frère a payé sa dette à la justice, n'est-ce pas? — acheva mademoiselle Baltus.

Le docteur fit un signe affirmatif.

— Ah! — continua fiévreusement la jeune fille, — tout s'explique! — La même personne nous occupe l'un et l'autre... — C'est au sujet de cette femme que je venais éclaircir mes doutes... — Mais alors, docteur, puisque cette infortunée vous est connue, vous savez où elle est... Vous allez me l'apprendre, et je pourrai la voir...

— Hélas! mademoiselle, je ne suis pas mieux renseigné que vous...

— Comment?

— J'ignore où se trouve en ce moment la malade dont tous les deux nous souhaitons la guérison...

Paula fit un geste de découragement.

— Cette femme, — reprit-elle, — logeait à Melun, je le sais, à l'hôtel du *Grand-Cerf*, sur la place Saint-Jean.

— Oui, mademoiselle. — Elle est arrivée ici très souffrante, à la suite d'un long voyage, et je lui donnais des soins avant sa folie...

— Vous lui donniez des soins! — Mais alors, vous savez qui elle est?

— Assurément.

— Elle se nomme?...

— Madame Delarivière...

En entendant ce nom, Paula sentit tout le sang de ses veines refluer vers son cœur.

Elle devint pâle comme une morte, elle chancela et fut au moment de tomber à la renverse.

Georges la soutint.

— Mademoiselle! — s'écria-t-il, — qu'avez-vous?

— Madame Delarivière .. — répéta Paula d'une voix sourde et brisée. — La femme du banquier de New York !... — La mère d'Edmée!

— Oui, mademoiselle... — Mais d'où vient ce trouble? pourquoi cette agitation? — murmura le docteur, non moins troublé lui-même et non moins agité que Paula.

— Est-ce bien possible? — poursuivit la jeune fille. — Ne vous trompez-vous point? Ne sommes-nous pas tous deux le jouet d'une erreur... d'une ressemblance de nom?

— Je vous ai dit la vérité, mademoiselle, et certes aucune erreur ne saurait avoir lieu.

Paula reprit avec une sorte de délire :

— Ah! que vous aviez bien raison, et comme tout cela est étrange! — Ainsi donc mes pressentiments ne me trompaient pas! — Je devinais que cette inconnue devait se mêler à ma vie et prendre une influence terrible sur ma destinée... — Docteur, nous retrouverons madame Delarivière, il le faut! et vous lui rendrez la raison...

— Où la chercher, mademoiselle? — répliqua Georges tristement. — M. Delarivière est parti pour New York...

— Et! qu'importe?... Je lui écrirai... — Il me dira où est sa femme...

— Songez-y, mademoiselle, une effroyable douleur de famille a frappé ce malheureux vieillard... Sans doute il veut cacher à tous le secret de son chagrin... — Avons-nous le droit d'intervenir?...

— Pourquoi non? — répondit impérieusement Paula. — Son secret m'appartient aussi bien qu'à lui! Je n'ai pas seulement le désir, j'ai le droit de venger mon frère et, pour arriver à la vengeance, il faut que cette femme soit guérie!...

Georges écoutait mademoiselle Baltus comme on écoute dans un rêve, et s'étonnait de sa transfiguration soudaine.

— Je ne vous comprends pas... — balbutia-t-il.

— Vous allez me comprendre... — Frédéric a été assassiné peut-être par le misérable dont la tête est tombée sur la place Saint-Jean, mais j'affirme que cet homme n'agissait pas seul... j'affirme qu'il avait un complice... — Le condamné n'était qu'un instrument aveugle, poussé au crime par une volonté plus forte que la sienne... — Je veux savoir! — Il me faut le nom du décapité pour arriver au nom du vrai coupable!

— Comme vous, mademoiselle, — répondit le médecin, — comme vous, et depuis longtemps, j'ai soupçonné l'existence d'un complice... — J'irai plus loin' j'ai cru à l'innocence absolue du malheureux frappé par la justice... Mais je me demande quel lien vous semble possible entre ce malheureux et madame Delarivière...

— Ne m'avez-vous point dit vous-même tout à l'heure que cette pauvre femme ne serait pas devenue folle si l'homme exécuté sous ses yeux avait été un inconnu pour elle?...

— J'ignorais alors qu'il fût question de la femme du banquier. — Madame Delarivière, au moment de l'exécution, se trouvait depuis plusieurs jours dans un état fébrile qui, joint à une sensibilité nerveuse excessive et surexcitée encore par la souffrance, me paraissait constituer les symptômes prémonitoires du mal qui l'a frappée, et modifiait la situation du tout au tout.

— C'est possible, docteur, mais il se peut aussi qu'elle ait trouvé dans le condamné soit un parent, soit une personne qui lui était chère...

— Encore une fois, mademoiselle, comment admettre des rapports antérieurs, de parenté ou d'affection, entre une femme riche, heureuse, entourée de la considération générale, et un malheureux sans asile, plongé dans la misère et presque couvert de haillons?

— Tout peut s'expliquer par ces trois mots : *Secrets de famille...*

— J'en conviens...

— Enfin, docteur, supposons madame Delarivière guérie, grâce à vous... — Pourrait-elle se souvenir de la cause qui a déterminé sa folie?

— Sans doute, mais il serait dangereux de la lui rappeler... surtout dans les premiers temps de la guérison...

— Et plus tard?

— Plus tard, il deviendrait peut-être possible de la questionner sans qu'une rechute soit à craindre...

— Eh! docteur, la patience ne me manquera pas, pourvu que l'espoir de la réussite me soit permis... — Songez-y donc!... Si madame Delarivière, rendue à la raison, peut nous apprendre le nom du condamné, nous aurons un point de départ nécessaire à nos recherches... Nous tiendrons le fil conducteur et, en même temps que nous vengerons mon frère, nous arriverons peut-être à réhabiliter celui qui, s'il est innocent, a payé de sa tête le crime d'un autre!

XI

— Vous avez raison, mademoiselle, je le pense... — répliqua Georges Vernier. — Moi aussi je crois fermement que le condamné n'était pas seul coupable, — en admettant même qu'il fût coupable; — mais ce que la justice n'a pas fait, vous sera-t-il possible de le faire?

— Dieu aidant, je le ferai! — répliqua Paula Baltus. — Ne doutez point de cela! N'en doutez pas plus que de l'amour qu'Edmée vous inspire...

En entendant ces paroles, le jeune médecin tressaillit et se demanda s'il était bien éveillé.

— Ah! mademoiselle, — balbutia-t-il, — qui vous a révélé le secret de mes douleurs et de ma folie?

— Edmée elle-même, monsieur Georges... — S'illusionnait-elle donc en se croyant aimée?...

— Non, elle ne s'illusionnait point!... — j'aime mademoiselle Delarivière, ou plutôt je l'adore de toutes les forces de mon âme, mais, hélas! sans espoir...

— Pourquoi sans espoir?... — En échange de votre amour, Edmée vous a donné le sien...

— Vous l'a-t-elle dit?...

— Non, mais elle me l'a laissé comprendre... — Il est bien des choses qu'une femme devine, sans qu'il soit besoin de les lui dire...

— Si vous saviez comme vous me rendez heureux! — s'écria Georges, en joignant les mains.

— Tant mieux, car vous mériterez votre bonheur par votre dévouement... — Nous retrouverons madame Delarivière... Votre conscience et vos soins la guériront, et vous épouserez l'enfant adorable à qui vous aurez rendu sa mère...

— Quel beau rêve!

— C'est un rêve que nous changerons en réalité...

Mademoiselle Baltus ajouta, en tendant la main à Georges:

— Vous êtes mon allié, n'est-ce pas? — Je peux compter sur vous?

— Ah! vous le savez bien! — répliqua Georges en serrant avec effusion la jolie main qui s'offrait à lui.

Paula poursuivit:

— Je vais écrire à M. Delarivière.

— Ne vaudrait-il pas mieux télégraphier? — interrompit le docteur.

— Non, et voici pourquoi: M. Delarivière tient certainement à garder le secret du malheur qui le frappe. — Or, une dépêche, si mesurés qu'en soient les termes, apprendrait à des tiers ce qu'il veut qu'on ignore. — J'écrirai. — Ce ne sera qu'un retard de quelques jours, car je lui demanderai de me répondre télégraphiquement... — Il suffira d'un mot, d'une adresse... — Aussitôt que nous connaîtrons l'asile de madame Delarivière, nous irons l'y chercher et nous l'emmènerons avec nous.

— L'emmener avec nous... — répéta Georges. — Hélas! mademoiselle, c'est impossible!...

— Pourquoi?

— Où recueillir, où soigner la malheureuse femme?...

— Chez vous ou chez moi, ce me semble... — Je ne vois pas d'obstacle...

— C'est que vous ignorez la loi... — Elle est précise, mademoiselle... — Elle nous interdit à l'un comme à l'autre de garder dans notre demeure une personne atteinte d'aliénation mentale, si l'état de cette personne présente ou peut présenter d'un moment à l'autre un péril pour ceux qui l'approchent... — Or d'après ce que j'ai su de l'état de madame Delarivière au début de la folie, il y a certainement du délire, et ce délire doit amener des crises dangereuses...

— C'est donc par prudence que la loi ordonne de maintenir les aliénés, soit dans des établissements publics à ce destinés, soit dans des maisons de santé particulières.

— Je le répète, — s'écria mademoiselle Baltus, — où est l'obstacle ? — Vous achetez une maison de santé, voilà tout, et nous y conduisons madame Delarivière.

Georges baissa la tête et ne répondit pas.

Pendant une ou deux secondes la jeune fille s'étonna de son silence et de son embarras, puis elle comprit brusquement.

— Cher docteur, — poursuivit-elle d'une voix douce et d'un ton affectueux, — en vous disant tout à l'heure que je comptais absolument sur vous, cela sous-entendait que vous deviez compter absolument sur moi... — Je vous ouvre sur ma fortune un crédit illimité... — C'est en semant de l'or sur la route que nous arriverons au but... — Achetez une maison de santé... — Mon banquier payera comptant...

— Ce sera très cher, mademoiselle...

— Peu importe... je suis très riche.

— Je vous obéirai, mademoiselle... — Dès demain je me mettrai en quête d'un établissement que son directeur consente à céder... — Maintenant il s'agit de bien nous entendre sur tous les points.

— Ce sera facile...

— La guérison de madame Delarivière doit être, n'est-ce pas, notre principal objectif ?

— Sans doute, puisque j'ai la conviction que nous apprendrons par elle le nom du condamné...

— Peut-être n'aurons-nous pas besoin d'elle pour cela...

Paula fit un mouvement de surprise.

— Comment ? — s'écria-t-elle. — Que voulez-vous dire, docteur ? — Expliquez-vous !

— Je vais le faire, mademoiselle, mais sans affirmer rien... — Nous sommes en face d'une probabilité et non d'une certitude... — Voici les faits...

Et Georges raconta à mademoiselle Baltus ce que lui avait raconté son père relativement au conducteur de travaux blessé en Savoie par l'explosion d'une mine.

— Est-il possible que ce soit le même homme ? — murmura la jeune fille lorsqu'il eut achevé.

— Je saurai à quoi m'en tenir à cet égard, dussé-je aller à Millerie pour me renseigner... — reprit le docteur. — Admettons que j'apprenne le nom et que j'obtienne la preuve de l'identité... — Quel parti comptez-vous tirer de cette découverte, et comment en ferez-vous le point de départ de vos recherches ?

— Connaissant le nom, — répondit Paula, — je m'adresserai à la police qui

Ah! M. Denis, lui dit-elle en souriant, vous allez m'en vouloir. (Page 387).

découvrira le lieu de naissance... — Malgré ses dénégations cet homme doit avoir une famille dont j'achèterai s'il le faut les révélations... — Le portefeuille de mon frère, trouvé sur le condamné, aurait dû contenir les quinze mille francs touchés le même jour par Frédéric chez son banquier... — Que sont devenus ces quinze mille francs ?— L'homme ne les a-t-il pas remis à quelque parent, soit en en indiquant la provenance de vive voix, soit en les accompagnant d'un mot d'envoi... — Je doublerai, je triplerai au besoin la somme, et le parent dira la vérité... — Que pensez-vous de ce plan, docteur ?...

— Vous voulez savoir ma pensée tout entière, mademoiselle ?

— Oui, certes !

— Eh bien ! votre plan ne repose que sur des hypothèses, et le succès me paraît problématique...

— Avez-vous mieux ?

— Oui, je le crois...

— Parlez vite !...

— Au cours du procès j'ai été frappé de certaines choses dont la justice ne m'a point paru apprécier l'importance, capitale selon moi...

— Quelles choses ?

— D'abord, et avant tout, le revolver abandonné ou perdu sur le lieu du crime... — Ce revolver, dont le tribunal s'est préoccupé médiocrement, me semble devoir nous conduire à la découverte de la vérité... — Comment Pierre, un misérable sans ressources, possédait-il une arme de prix? — De quels ateliers sortait cette arme? — La crosse portait les traces d'un écusson... Cet écusson, gravé sans doute aux initiales du vrai propriétaire, a disparu, mais peut-être ne serait-il point impossible de retrouver le graveur...

— C'est vrai... — murmura Paula Baltus.

— On s'est préoccupé de façon exclusive du mutisme de l'accusé ; — continua Georges, — on s'est efforcé de lui arracher des aveux et, tandis qu'on échouait de ce côté, on négligeait des investigations bien autrement utiles...

— C'est vrai, — répéta la jeune fille.

— Croyez-vous, mademoiselle, que vous puissiez obtenir du parquet le revolver dont le meurtrier a fait usage ?

— Peut-être... — Nous le tenterons du moins... — Si vous voulez, docteur, nous irons ensemble, aujourd'hui même, trouver le procureur de la République...

— Je suis à vos ordres.... — Mais ce n'est pas tout... — A peine s'est-on préoccupé du chèque falsifié dont il a été question au procès, et qui n'a pas été retrouvé plus que les quinze mille francs... — Savez-vous, mademoiselle, si votre malheureux frère soupçonnait l'auteur du faux commis à son préjudice ?

— Mon frère ne s'en est point expliqué avec M. Lefebvre, son banquier... et moi je ne l'ai pas revu vivant...

— Eh bien, ce chèque, le faussaire seul avait un intérêt immense à l'arracher à M. Baltus ; or l'homme exécuté ne pouvait être ce faussaire... — Son bras paralysé le démontrait surabondamment.

— Donc le condamné n'était pas coupable, ou du moins n'était que complice... — s'écria Paula Baltus.

— C'est notre conviction à tous deux.

En ce moment on frappa derechef à la porte du cabinet

Georges se hâta d'ouvrir ; — la vieille gouvernante parut sur le seuil.

— Que voulez-vous, Madeleine ? — lui demanda-t-il.

— Monsieur le docteur, c'est une lettre... Le facteur vient de l'apporter à l'instant.

— Donnez...

Au moment où le jeune homme toucha la lettre, ses mains tremblèrent et son cœur se mit à battre violemment.

Il lut la suscription.

L'écriture, mince et fine, — véritables pattes de mouche, évidemment féminines, — lui était inconnue.

L'enveloppe portait le timbre de la poste de Saint-Mandé.

Les battements du cœur de Georges s'accélérèrent encore.

— Vous permettez, mademoiselle ? demanda le jeune homme à Paula.

— Certes ! — répondit-elle. — Je permets.

XII

Georges déchira l'enveloppe.

Sous cette enveloppe se trouvaient deux plis.

Le premier qu'il ouvrit contenait ces lignes :

« *Monsieur le docteur*,

« *Avec l'autorisation de madame la directrice, je vous envoie la lettre ci-jointe* « *qui m'était adressée et qui vous intéresse.* »

Ce billet laconique portait la signature de Marthe de Ronceray.

Georges le jeta sur la table et prit vivement la seconde lettre.

Elle était d'Edmée, nos lecteurs l'ont déjà compris, — et Frantz Rittner, après un examen préalable, avait pris soin de la mettre à la poste, nous le savons.

Le docteur dévora les tristes épanchements de la jeune fille.

En lisant ces phrases où la pauvre enfant peignait ses angoisses, ses épouvantes et ses souffrances, Georges sentait son cœur se serrer et ses yeux se remplir de larmes.

Une mortelle pâleur couvrait ses joues. — Ses mains tremblaient.

Paula suivait avec anxiété ces changements de la physionomie mobile du jeune homme.

Lorsqu'il eut achevé, il se laissa tomber sur un siège et ses sanglots, longtemps contenus, éclatèrent.

— Docteur, — lui demanda mademoiselle Baltus, — ne trouvez point indiscrète, je vous en prie, une question dictée par l'intérêt le plus vif ! — Quelle nouvelle affligeante venez-vous donc de recevoir?

Pour toute réponse Georges tendit la lettre à sa visiteuse, en lui disant :

— Lisez, mademoiselle.

Paula courut à la signature.

— D'Edmée!... — s'écria-t-elle, — et datée de Paris!... — Elle n'est donc point partie?...

— Lisez... — répéta Georges.

La sœur de Frédéric lut à son tour ces lignes désolées, et à son tour fut envahie par une émotion non moins puissante que celle du docteur.

— Pauvre enfant!... pauvre enfant! — murmura-t-elle en essuyant ses yeux.

— Et pas un indice! — reprit Georges. — Rien qui nous indique l'endroit où elle se trouve!... — Ne vous semble-t-il pas comme à moi que ce silence sur le lieu de sa retraite est inquiétant?... Cette lettre est celle d'une prisonnière...

— C'est vrai, mais on peut délivrer les prisonniers...

— Oui... quand on connaît leur prison...

— Nous saurons découvrir cette retraite, reprit Paula.

— Ah! — fit Georges avec un immense découragement, — c'est chercher l'impossible.

— Allons, docteur, — s'écria Paula, — ne vous laissez point abattre ainsi! — La volonté ferme triomphe de tous les obstacles... — Edmée vous aime... Son amour la soutiendra... — Rien ne vous prouve d'ailleurs qu'un danger la menace... — Quel que soit le lieu de sa retraite, M. Delarivière le connaît certainement... — Il n'aurait point laissé sa fille en péril... — Edmée, sans doute, est auprès de sa mère...

— Peut-être, en effet, — balbutia Georges.

— Ayons confiance, docteur, nous chercherons et nous les retrouverons.

— Hélas! mademoiselle, — répliqua Georges, — il me faut répéter ce que je vous disais tout à l'heure... c'est chercher l'impossible!

— Pourquoi?

— Les maisons de santé sont nombreuses à Paris et dans les environs.

— Qu'importe?

— Nous ne pouvons aller de l'une à l'autre et interroger.

— Si pourtant ce moyen devait réussir... ce ne serait qu'une question de temps.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, il y a un autre obstacle bien plus insurmontable.

— Lequel?

— Une maison de santé renferme des douleurs, des mystères, des secrets de famille dont le médecin qui les dirige est dépositaire... Nous pourrions interroger ce médecin, mais nous le ferions vainement... le devoir professionnel lui défend de nous répondre...

— Vous avez raison, je le comprends... — fit mademoiselle Baltus en baissant la tête. — Que faire donc?

— Attendre le résultat de la lettre que vous allez écrire à M. Delarivière.

— Et, — reprit la jeune fille, — commencer immédiatement notre enquête sur un autre point. — M'accompagnez-vous au parquet?

— Oui, mademoiselle, — et si nous pouvons obtenir qu'on vous remette le revolver du meurtrier, nous aurons peut-être fait un grand pas.

Le docteur prit son chapeau et suivit l'orpheline.

Arrivés au Palais de justice, Paula et Georges écrivirent leurs noms sur un carré de papier qu'un huissier porta au procureur de la République.

Le magistrat les connaissait l'un et l'autre et donna l'ordre de les introduire sur-le-champ.

La visite de mademoiselle Baltus, en compagnie du docteur Vernier, l'intriguait beaucoup. Il éprouvait d'ailleurs pour la jeune fille la plus vive et la plus respectueuse sympathie, et professait une haute estime à l'endroit du médecin.

Il s'était levé au moment où s'ouvrait la porte de son cabinet. Il avança lui-même un siège à l'orpheline et, du geste, invita Georges à s'asseoir.

— Qui me procure, mademoiselle, l'honneur inespéré de votre visite? — fit-il.

— Je viens solliciter de vous un service, monsieur... un grand service... — répondit Paula.

— Je serai trop heureux de me mettre à vos ordres... — Veuillez vous expliquer...

— Je crois savoir, monsieur, que la coutume est de vendre publiquement, à des époques fixes, au profit de l'Assistance publique, les pièces à conviction soumises au jury, et j'ose vous demander, monsieur, si vous ne pourriez pas me mettre à même de posséder, avant la vente, un des objets qui ont figuré dans le procès du meurtrier de mon pauvre frère...

— Malheureusement, mademoiselle, — répliqua le procureur de la République, — il existe un règlement qui interdit de retirer du greffe un seul de ces objets avant une année révolue à partir du jour du pourvoi de l'accusé, s'il y a eu une condamnation, ou du jour de l'acquittement.

— Sans doute, monsieur, — reprit Paula, — mais l'accusé ayant subi sa peine, ne pensiez-vous pas qu'il vous serait possible de me satisfaire en donnant au règlement une interprétation un peu large?

Le magistrat sourit.

— Le cas ne serait peut-être bien grave, en effet... — dit-il. — Quelle est la pièce à conviction que vous désirez obtenir?...

— Le revolver de l'assassin...

Le procureur de la République ne put réprimer un geste d'étonnement.

— Le revolver de l'assassin ! — répéta-t-il.

— Oui, monsieur...

— Si vous me demandiez, à titre de souvenir cher et sacré, une chose ayant appartenu à la victime... à votre frère... je le comprendrais... Mais l'arme

encore souillée du sang répandu par un misérable !... Vous me permettrez d'être surpris de votre requête...

— En l'accueillant, monsieur, vous me rendrez un immense service... — murmura la jeune fille.

— Expliquez-moi du moins, mademoiselle, quel prix vous attachez à la possession de cette arme... — Que voulez-vous en faire ?

— Approfondir grâce à elle, si je le puis, un mystère insondable jusqu'à ce jour... — Trouver et vous livrer le complice de l'homme qui a tué mon frère...

Le magistrat regarda mademoiselle Baltus avec stupeur.

La fermeté de l'accent de la jeune fille ne l'étonnait pas moins que la hardiesse de sa réponse.

— Étrange prétention que la vôtre, mademoiselle ! — s'écria-t-il. — La justice a fait son devoir, comme toujours... — Les recherches ont été longues et patientes...

— Oui, monsieur, mais quels que soient son zèle et son amour du vrai, la justice n'est point infaillible... — Trompés par des apparences que je crois fausses, les juges ont négligé des détails d'où la lumière, selon moi, pouvait et devait jaillir.

— Pourquoi, mademoiselle, pendant les débats, alors qu'il en était temps encore, n'avez-vous point signalé ces détails à l'attention du ministère public?...

— Il aurait fallu les connaître, et je les ignorais... — D'ailleurs, pendant les débats, et vous le comprenez sans peine, je ne pouvais que m'absorber tout entière en un désespoir qui, paralysant ma pensée, ne me laissait que la faculté de souffrir.

— Certes, je le comprends, mais vous pouvez m'apprendre aujourd'hui à quels détails vous faites allusion...

— M. le docteur Vernier va vous l'expliquer, monsieur...

Georges prit la parole et énuméra les diverses remarques faites par mademoiselle Baltus et par lui-même au sujet du chèque falsifié et du revolver, arme de luxe et d'une assez grande valeur dont un mendiant vagabond ne pouvait être le propriétaire légitime,

Le langage clair et concis, la logique inattaquable du jeune médecin, frappèrent le magistrat.

— Enfin, — reprit-il quand Georges eut achevé, — vous avez résolu de tenter quelque chose...— Quoi ?

— L'impossible, monsieur !...

— Ce n'est pas répondre... — Quel est votre plan ?

— Le voici.

Et le docteur expliqua brièvement de quelle façon mademoiselle Baltus et lui comptaient procéder.

Sa conviction prenait pour s'exprimer des formes si communicatives que le procureur de la République, vivement impressionné, s'écria :

— En vérité, monsieur, tout cela est effrayant! — Et vous pensez guérir la jeune femme dont vous me parlez? — ajouta-t-il.

— Je la guérirai, je l'affirme...

— Mon assistance peut-elle vous être utile?

— Elle nous serait assurément précieuse, mais nous préférons en décliner l'offre, agir avec nos propres forces et assumer sur nous seuls toute la responsabilité d'un échec.

— Soit! mais sachez bien que si plus tard vous recourez à moi, votre premier appel me trouvera prêt à vous venir en aide.

— Merci, monsieur, — répondit Georges.

XIII

Pendant les deux ou trois secondes qui suivirent ces paroles échangées, le procureur de la République, semblant oublier qu'il n'était pas seul, cacha son visage soucieux entre ses mains unies et s'absorba dans une rêverie profonde.

— Si l'on avait condamné un innocent... — murmurait-il d'une façon presque inconsciente. — Si la tête d'un martyr était tombée sur l'échafaud... Quelle effroyable chose, et quels rêves désormais hanteraient mon sommeil! — Oh! justice... justice... ne serais-tu qu'un mot?

Puis, relevant le front et chassant ses idées noires, il traça quelques lignes sur une feuille de papier portant l'en-tête et le timbre du parquet, et il tendit cette feuille à Paula.

— Avec ceci, mademoiselle, — lui dit-il en même temps, — on vous donnera, au greffe du tribunal, le revolver que vous désirez...

Paula prit le précieux papier et remercia d'une voix émue.

— Que Dieu vous conduise et vous protège, mademoiselle! — poursuivit le magistrat. — Et, si vous êtes dans le vrai chemin, qu'il vous fasse arriver au but, quelque humiliation et quelque remords qu'il en doive résulter pour moi!...

Il serra la main de la jeune fille, celle de Georges Vernier, et les deux visiteurs se rendirent au greffe.

Là on remit à Georges l'arme meurtrière, à la possession de laquelle il attachait une si grande importance.

— Vous écrirez aujourd'hui même à M. Delarivière à New York, n'est-ce pas, mademoiselle? — demanda-t-il à Paula au moment de la quitter.

— Dès ce soir, — répliqua la jeune fille, — et vous, docteur, vous vous occuperez de trouver, soit une maison de santé à vendre, soit un local convenable dans lequel vous pourrez en installer une...

— Comptez-y, mademoiselle, je ne perdrai ni un jour ni une heure, ce qui ne m'empêchera pas de commencer mes recherches et de tâcher d'apprendre,

même avant d'avoir retrouvé et guéri madame Delarivière, quel était le conducteur des travaux de Mellerie...

— Bien, docteur... — Vous savez que ma maison vous est sans cesse ouverte et que je mets ma fortune entière à votre disposition pour notre œuvre commune.

Les deux jeunes gens se séparèrent.

Mademoiselle Baltus, regagnant sa villa des bords de la Seine, écrivit une longue lettre au banquier franco-américain et fit porter cette lettre à la poste.

Georges Vernier, une fois chez lui et enfermé de nouveau dans son cabinet de travail en face de ces livres ouverts qui traitaient de la folie sous toutes les formes, crut qu'il venait de faire un songe.

Le revolver placé sur son bureau, sous ses yeux, lui prouva qu'il ne rêvait pas...

Oui, mademoiselle Baltus était venue le trouver avec une admirable confiance, et maintenant il était l'allié de la jeune fille, il avait accepté sa part dans l'œuvre de haine et de vengeance... — et il tiendrait sa parole... il accomplirait sa tâche... il guérirait Jeanne... il aiderait Paula à retrouver l'assassin de son frère...

Tout à coup son front se plissa.

Une pensée sinistre traversait son esprit.

— Mais si Jeanne, guérie par moi, — murmura-t-il avec épouvante, — désignait comme appartenant à sa famille, ainsi que le croit Paula, l'homme qu'on a condamné à mort, M. Delarivière me pardonnerait-t-il d'avoir été l'involontaire instrument du déshonneur infligé au nom de sa femme?... — Je ne veux pas penser à cela!... Je veux croire que c'est impossible! — Oui, le supplicié était innocent, et nous réhabiliterons sa mémoire...

La tempête continuait cependant sous le crâne du docteur. — Les idées s'y heurtaient, fiévreuses et confuses.

Il poursuivit :

— Quel abîme !... — Edmée à Paris... isolée... souffrant de son isolement... malade... en danger peut-être... et ne rien pouvoir!! Ah! c'est à en devenir fou!... — Mais non! voyons... du calme! Les faibles seuls se laissent abattre, et je veux être fort!... — Edmée m'aime... Paula me l'a dit... la lettre d'Edmée à son amie me l'a dit mieux encore... Je ne peux pas douter... — Son amour la soutiendra... Quand on aime on veut vivre... — Je la retrouverai... — Allons, je suis enchaîné à une sainte cause... — il faut travailler sans relâche... Le bonheur est au bout!!

Les yeux de Georges tombèrent sur le revolver placé devant lui.

Il le prit et l'examina avec un redoublement d'attention.

— C'est là, — dit-il ensuite en touchant du doigt la crosse de l'arme, — c'est là qu'est la preuve cherchée contre le criminel inconnu, c'est de là que jaillira la lumière!!

Edmée l'enlaça de ses bras. — Viens, je t'en supplie! continua-t-elle. (Page 397).

Et il demeura plongé dans ses réflexions.
Son esprit surexcité cherchait le mot de l'énigme sombre...

*
* *

Tandis que Georges Vernier et Paula Baltus signaient à Melun les préliminaires du traité d'alliance connu de nos lecteurs, Edmée ne perdait point de vue le projet presque irréalisable dont nous avons vu le premier germe poindre dans sa jeune tête.

Ce projet assiégeait d'autant plus sa pensée de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure, que maintenant Frantz Rittner lui causait une sérieuse épouvante.

La jeune fille s'imaginait, — et nous savons qu'elle n'avait pas tort, — avoir vu le médecin des folles jeter à plus d'une reprise sur sa pensionnaire des coups d'œil de mauvais augure, des regards empreints d'une étrange haine que, malgré son hypocrisie, il ne parvenait point à dissimuler.

Edmée, en conséquence, avait résolu d'arracher sa mère à la maison de santé d'Auteuil et de la conduire à Melun chez Georges Vernier.

— Georges m'aime et Georges est savant, — pensait-elle. — Son amour, doublé de sa science, ne saurait manquer de guérir ma mère.

Assurément cette logique doit paraître enfantine, et cependant Edmée ne se trompait peut-être pas, puisque nous avons entendu Georges affirmer à Paula qu'il se sentait capable de rendre la raison à Jeanne Delarivière.

Edmée n'oubliait point les recommandations et les volontés de son père, mais la nouvelle et inquiétante attitude du médecin des folles lui semblait justifier et rendre légitime une désobéissance.

Un danger nouveau menaçait sa mère... — Il fallait, avant toutes choses et malgré les ordres contraires, soustraire Jeanne à ce péril que le banquier n'avait pu prévoir.

Donc Edmée combinait une fuite. — L'idée de cette fuite était parfaitement arrêtée dans son esprit ; mais, pour passer du projet à l'exécution, il y avait tout un monde de difficultés à vaincre, et quelques-unes d'entre elles semblaient insurmontables.

Edmée, dans l'exaltation de son dévouement filial, les regardait en face et ne se décourageait pas.

Sortir de la maison de santé avec sa mère en plein jour, par la porte principale, il n'y fallait point songer. — Tromper la surveillance de concierges largement payés, et certains de perdre leur place à la première négligence dont ils se rendraient coupables, était évidemment impossible.

Comment trouver un moyen d'évasion ingénieux et pratique?

La jeune fille se mettait l'esprit à la torture.

Enfin une inspiration lui vint.

Deux ou trois fois, en promenant sa mère dans le parc, elle avait vu le docteur Rittner ouvrir la porte qui donnait sur le chemin de ronde.

Elle croyait à l'existence, dans la muraille de ce chemin de ronde, d'une autre porte conduisant au dehors, du côté opposé à l'entrée principale.

Cela semblait en effet probable, pour ne pas dire certain, mais n'était cependant qu'une supposition dont il importait de contrôler l'exactitude.

Mlle Delarivière descendit seule au jardin.

Elle se dirigea vers cette tonnelle de verdure où nous avons vu Jeanne la

couronner de fleurs, et en face de laquelle s'ouvrait la porte du chemin de ronde.

Une fois sous la tonnelle, Edmée sonda du regard toutes les allées, afin de s'assurer qu'elle se trouvait bien seule dans le parc en ce moment.

Convaincue que personne ne pouvait la voir, elle se dirigea vers la porte qu'elle s'attendait à trouver fermée.

Elle ne se trompait point. — Le bouton de la serrure résista sous sa main.

La jeune fille se pencha pour examiner de près cette serrure, supposant que peut-être une des clefs qui se trouvaient en sa possession, et dont elle avait eu soin de se munir, pourrait s'y adapter et faire jouer le pène.

Elle tressaillit tout à coup et changea de visage.

Un bruit de pas retentissait dans le chemin de ronde, de l'autre côté du mur.

A ce bruit succèda le grincement d'une clef dans la serrure que la jeune fille examinait.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour ne point être surprise.

Edmée se rejeta vivement en arrière, glissa dans sa poche les clefs qu'elle tenait à la main et se mit à cueillir des fleurs comme pour en composer un bouquet.

La porte tourna sur ses gonds.

Mlle Delarivière s'attendait à voir Frantz Rittner.

Ce fut le jardinier qui parut, un brave homme fort peu dégrossi, sauf en ce qui concernait son métier, mais d'une politesse irréprochable.

La jeune fille eut aussitôt l'idée de questionner cet homme, avec lequel parfois elle causait un instant.

— Ah! M. Denis, — lui dit-elle en souriant, — vous allez m'en vouloir...

— Et pourquoi donc ça, mam'selle? — demanda le jardinier en ôtant son large chapeau de paille.

— Je dévalise vos plates-bandes... Je cueille vos plus belles fleurs...

— Il ne faut pas vous gêner, mam'selle... — Ça ne manque guère ici, les fleurs... Il y en a de reste!... Vous pourriez bien en cueillir une pleine charretée que c'est tout au plus si on s'apercevrait qu'il en manque.

— Le fait est que je n'en ai vu nulle part de plus nombreuses et de plus belles...

— M. le docteur dit que ça réjouit les yeux des parents qui viennent voir les pensionnaires de la maison, et que ça fait bien dans le paysage... — Aussi j'en ai semé, en veux-tu! en voilà ! !...

Edmée songea qu'il était temps d'arriver à son but.

Elle désigna du geste la porte du chemin de ronde.

— Est-ce que vous soignez aussi des jardins par là?... de l'autre côté de ce grand mur? — demanda-t-elle.

XIV

Le jardinier suivit du regard la direction du geste d'Edmée, et répondit avec un gros rire :

— Par là ? de l'autre côté ? — Ah ! mais non, mam'selle. — C'est *une* ouvrage bien plus ennuyante que je suis obligé de faire.

— Quel ouvrage, M. Denis? — reprit la jeune fille.

— Arracher les mauvaises herbes qui poussent entre les pavés dans le chemin de ronde, et comme on n'y passe guère il y en a comme dans un pré.

— Qu'est-ce que vous appelez un chemin de ronde, M. Denis ?

— C'est tout bonnement une route entre deux murs qui fait le tour de la maison de santé.

— A quoi sert-il ?

— A rendre la surveillance plus facile, donc! et à empêcher nos pensionnaires de s'évader... — Quoiqu'elles n'aient pas leur tête à elles, il y en a qui redeviennent joliment fûtées, et malignes comme des vrais singes, quand il s'agit de prendre la clef des champs...

— En vérité, M. Denis !

— Oui, mam'selle... On en a même vu qui tordaient le cou à leur gardien... sans mauvaise intention, bien entendu... — Mais, ici, pas moyen de filer.

— A cause du chemin de ronde?

— Oui, mam'selle... — Est-ce que vous ne l'avez pas encore visité ?

— Non, M. Denis... — J'ignorais même son existence...

— Voulez-vous que je vous y conduise, mam'selle?

Edmée tressaillit de joie.

Le jardinier allait au-devant de ses désirs.

— Bien volontiers, — répondit-elle, — si toutefois cela n'est pas défendu.

— Il n'y a rien de défendu pour vous, mam'selle... vous n'êtes point une malade, vous pouvez aller et venir n'importe où...

En disant ce qui précède, Denis avait ouvert de nouveau la porte donnant sur le chemin de ronde.

— Venez, mam'selle... — continua-t-il. — Vous finirez votre bouquet tout à l'heure.

Il passa le premier et la jeune fille le suivit.

— On voit bien que vous êtes un homme de confiance, M. Denis, — reprit-elle, — vous avez une clef.

— Oui, mam'selle... — Il n'y en a que deux... Monsieur le docteur et moi nous avons chacun la nôtre...

Edmée, tout en causant pour occuper Denis, regardait autour d'elle.

Le chemin de ronde, large d'environ trois mètres en cet endroit et enfermé entre deux hautes et sombres murailles, formait un boyau humide et pavé où les mauvaises herbes poussaient en abondance...

— Vous trouvez peut-être que ça n'est pas gai?... — demanda le jardinier.

— Je trouve que c'est lugubre...

— Et vous avez, ma foi, bien raison!...

Edmée et son guide avançaient toujours.

Ils arrivèrent derrière l'habitation des folles.

Là le chemin de ronde s'élargissait un peu, et dans les angles formés par le carré de la propriété on voyait deux petits pavillons sans étage.

— Quels sont ces bâtiments? — demanda la jeune fille.

— Celui-là est l'amphithéâtre, — répliqua le père Denis en désignant le pavillon de gauche, — et celui-ci la buanderie... — Je ne vous propose pas, mam'selle, d'entrer dans l'amphithéâtre... vous y pourriez voir un vilain spectacle...

— Lequel?

— J'aime autant ne pas vous le dire...

Edmée n'insista point.

— Mais, — reprit-elle au bout d'un instant, — par où, depuis les cours intérieures, communique-t-on avec ces pavillons?

— Par là... — répondit le jardinier, en indiquant une sorte de poterne percée dans le mur; — le médecin en second en a la clef...

La jeune fille regardait avec attention la muraille extérieure, cherchant une issue et n'en trouvant pas.

Entre l'amphithéâtre et la buanderie existait un couloir étroit formé par la séparation des deux bâtiments.

Arrivée en face de ce couloir, Edmée vit une porte tout au fond.

— Ah! — dit-elle, — voilà une porte de sortie...

— Oui, mam'selle...

— Où conduit cette porte?

— Sur le boulevard Montmorency, en face le chemin de fer de ceinture et les fortifications.

— Je serais curieuse de voir cela, les fortifications.

— Ah! par exemple, mam'selle, c'est impossible... pour le moment du moins...

— Ne pouvez-vous m'ouvrir?

— Dame! non...

— Pourquoi? — Est-ce que c'est défendu?

— Ça m'est défendu, à moi, et pour une fameuse raison... — Regardez un peu, mam'selle...

Edmée s'était approchée de la porte.

— Vous voyez la serrure, — continua Denis, — une serrure mignonne, à fleur de bois, et qui s'ouvre avec une toute petite clef pas beaucoup plus grosse qu'une clef de montre... Il n'y en a pas deux, à ma connaissance, il n'y en a qu'une, et le docteur Rittner la porte à son trousseau dont il ne se sépare jamais.

— Alors, pour visiter les fortifications, c'est au docteur qu'il faut m'adresser?..

— Oui, mam'selle.

La jeune fille savait désormais ce qu'elle voulait savoir.

Elle hâta le pas afin de terminer au plus vite sa triste promenade entre les murs du chemin de ronde et, revenue au point de départ, elle rentra dans le parc, suivie du jardinier qui referma la porte derrière lui.

Une inquiétude nouvelle venait de s'ajouter à toutes les inquiétudes qui hantaient déjà le cerveau d'Edmée.

Si elle tentait de fuir avec sa mère par le chemin de ronde, ainsi qu'elle en avait l'intention, n'en serait-elle point empêchée par la présence du jardinier Denis arrachant les mauvaises herbes?

Elle voulut s'en assurer sur-le-champ.

— Est-ce que vous travaillez tous les jours dans ce vilain endroit? — demanda-t-elle.

— Oui, mam'selle.

— Et toute la journée?

— Oh! non... le matin seulement, pendant deux heures... et quelquefois le soir... — Le reste du temps je m'occupe du parc... — J'aime mieux ça, et c'est plus utile. — Tous les visiteurs, tous les parents de nos pensionnaires visitent le parc, tandis que personne ne voit jamais le chemin de ronde... — Si M. le docteur m'en croyait, il ferait faire cette fichue besogne par un simple manœuvre... Mais il faudrait payer ça à part, et il est un peu regardant, M. le docteur.

— Merci de votre complaisance, père Denis...

Et la jeune fille mit une pièce de cinq francs dans la main du jardinier enchanté, qui s'écria :

— Ah! mam'selle, vous êtes trop bonne! — Ça ne valait pas seulement un grand merci... — Enfin, je boirai tantôt un fameux verre de vin à votre santé.

— C'est ça... — Moi, je vais achever mon bouquet.

Le père Denis salua jusqu'à terre et se dirigea du côté du pavillon qu'il occupait non loin de la grille d'honneur.

— C'est par ici qu'il faut partir... — se dit Edmée restée seule. — Mais pour partir les clefs du docteur Rittner me sont indispensables... — Et comment les avoir? — Il les porte sur lui toujours...

Elle s'interrompit, réfléchit pendant une seconde et continua son monologue en ces termes :

— J'ai remarqué cependant que parfois, pendant le déjeuner, il pose son trousseau sur la table, ou le laisse à la serrure de la vitrine aux liqueurs... — C'est dans un de ces moments-là qu'il faudrait le prendre. — Mais est-ce possible? — Le docteur, si défiant, si soupçonneux, s'apercevrait bien vite que ce trousseau vient de disparaître, et le temps d'agir me manquerait... Mieux vaudrait mille fois détacher du trousseau les clefs qui me sont nécessaires... Mais pour les détacher il faudrait les connaître... J'en connais une déjà... la première... celle que le jardinier m'a montrée et dont il s'est servi sous mes yeux... sa forme est gravée dans ma mémoire... je la reconnaîtrais entre cent... — Mais l'autre... la petite... je ne l'ai jamais vue... et au milieu de dix clefs au moins dont se compose le trousseau, laquelle prendre?... Je veux réussir cependant, et je réussirai ! — Dieu me protégera ! — Un danger menace ma mère... il faut l'y soustraire et fuir sans retard...

Edmée remonta dans sa chambre, attendant avec impatience l'heure du repas du matin qui la mettrait en présence de Rittner et lui tournirait peut-être l'occasion de soustraire les clefs convoitées.

A onze heures on sonna le déjeuner.

La jeune fille, tourmentée par la pensée incessante qui l'obsédait, descendit et vint prendre sa place habituelle à la table du docteur.

Elle eut soin de se composer de son mieux une attitude indifférente et de mettre un masque de fausse gaieté sur son visage habituellement mélancolique.

Rittner fut surpris de la trouver presque joyeuse, mais il attribua ce changement d'humeur à l'un de ces caprices sans cause si fréquents à l'âge d'Edmée.

Le médecin en sous-ordre et un ami partageaient, ce jour-là, le déjeuner du médecin des folles.

Frantz Rittner se montra, comme toujours, aimable, empressé et respectueux pour sa jeune pensionnaire libre.

Le valet de chambre allait et venait sans bruit, servant les hôtes du docteur.

Le déjeuner se prolongeait ainsi que d'habitude.

Rittner, très gourmand, aimait à savourer lentement les mets délicats et les primeurs, et à déguster ensuite, en connaisseur émérite, un incomparable café et des liqueurs de premier ordre dont il avait toujours une ample provision.

XV

De seconde en seconde Edmée jetait les yeux sur le docteur, afin de voir s'il ne poserait pas à côté de lui sur la table, ainsi que cela lui arrivait souvent, le trousseau de clefs dont il se servait pour ouvrir la vitrine aux liqueurs.

Ce trousseau ne pouvait manquer d'apparaître au moment du café; mais

Rittner, après en avoir fait usage, ne le remettrait-il pas immédiatement dans sa poche?

On en était au dessert.

Le valet de chambre faisait circuler une coupe de cristal remplie de fraises.

Edmée refusa d'en prendre.

— Je crois que vous avez tort, mademoiselle, — dit le médecin des folles. — Elles sont exquises, je vous assure, surtout avec un peu de kirsch... — A propos de kirsch, — ajouta-il — je n'en vois pas sur la table... C'est une lacune qu'il faut combler...

Et Rittner, se fouillant, exhiha le fameux trousseau attendu par Edmée avec tant d'impatience.

La jeune fille le lui prit des mains en riant.

— Que faites-vous donc, mademoiselle ? — demanda-t-il.

— Je veux avoir le plaisir, monsieur le docteur, de vous servir moi-même... — répondit Edmée.

— Vous êtes, en vérité, trop gracieuse ! Nous serons bien heureux d'être servis par vous ! — s'écria le médecin, que mademoiselle Delarivière n'avait point habitué à tant de prévenance.

La jeune fille avait frissonné de joie au moment où ses doitgs touchaient le précieux trousseau, objet de sa convoitise.

Il se composait de dix ou douze clefs.

Edmée en prit une au hasard, la plus petite de toutes.

— Est-ce celle qui ouvre la vitrine? — demanda-t-elle.

— Non, mais la serrure de sûreté de la porte du chemin de ronde sur le boulevard Montmorency.

Edmée eut un éclair dans les yeux.

La clef désignée par Rittner était facile à reconnaître grâce à l'originalité de sa forme, et à sa tête de cuivre ciselée à l'ancienne mode.

Rittner continua, en désignant une autre clef...

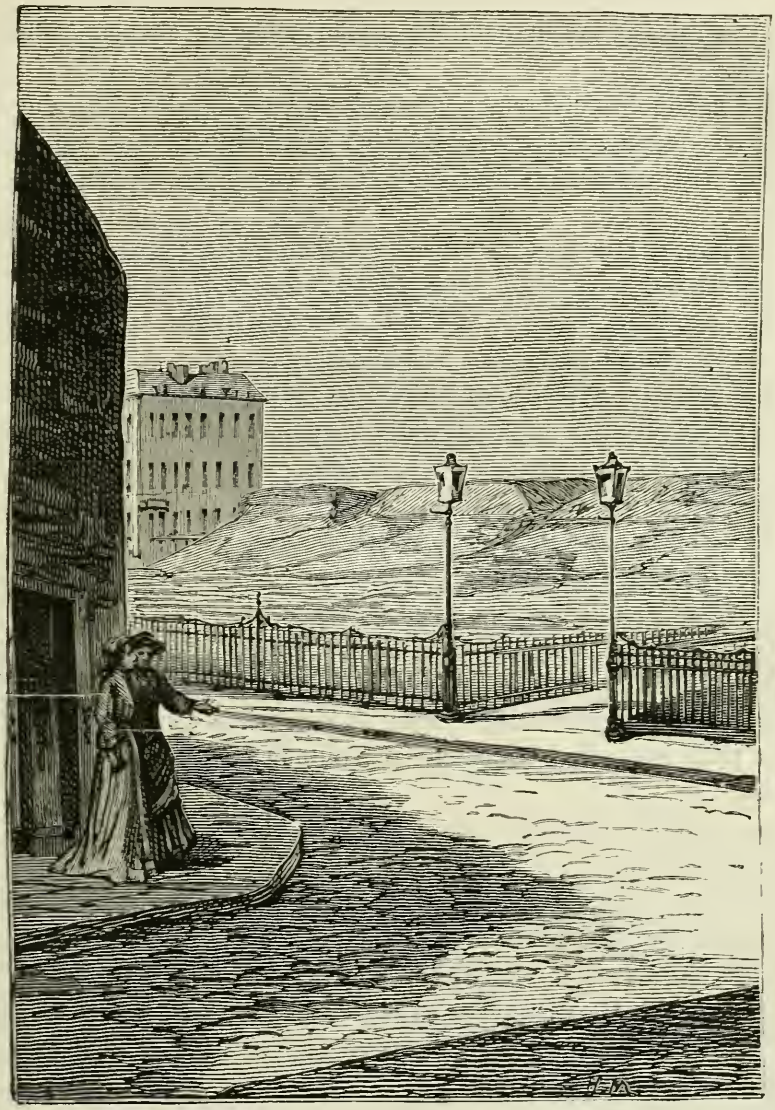
— C'est celle-ci, mademoiselle... — Mille fois pardon de vous laisser faire...

La jeune fille, affectant une enfantine vivacité, courut à la vitrine, l'ouvrit, et apporta sur la table une bouteille de kirsch, en ayant soin de laisser le trousseau suspendu à la serrure.

A partir de cette minute, elle ne le quitta plus des yeux.

— Je ne connais rien au monde de plus savoureux que les fraises arrosées de quelques gouttes de la liqueur exquise qui nous arrive des Vosges ou de la Forêt-Noire... — dit Rittner en retournant les siennes dans son assiette avec une satisfaction manifeste.

— Beaucoup de gens préfèrent les arroser de vin de Bordeaux ou de Champagne... — répliqua le médecin en sous-ordre.



La jeune fille tenait Jeanne par la main et lui faisait de son mieux hâter le pas. (Page 400.)

— Ce sont des profanes... Mieux vaudrait du curaçao sec... l'incomparable curaçao de Cusenier...

— Et quelques autres amateurs, — fit à son tour l'invité, — y mêlent de la crème...

— Ce qui est horriblement indigeste ! — s'écria Rittner. — Si vous tenez à votre santé, gardez-vous d'un tel mélange !...

Edmée prit la parole dans le but unique de cacher sa préoccupation.

— Il me semble, — murmura-t-elle, — que la meilleure façon de conserver

intacte à la fraise sa saveur naturelle est de la manger simplement avec un peu de sucre...

— J'ai connu de nombreux gourmands qui partageaient l'opinion de mademoiselle... — appuya Rittner. — Mais je reste fidèle au kirsch.

— Où ces messieurs prendront-ils le café ? — demanda le valet de chambre.

— Au jardin, je pense... — Est-ce l'avis de Mlle Edmée.

— Oui certes ! — répondit vivement la jeune fille.

— Va pour le jardin, alors... nous y pourrons fumer un bon cigare... Si la fumée ne vous incommode pas, mademoiselle...

— Elle ne m'incommode pas du tout, et j'aime l'odeur du tabac.

Le valet de chambre quitta la salle à manger avec le plateau sur lequel se trouvaient la cafetière, les tasses et le sucrier.

Les convives se levèrent pour le suivre.

— Je me charge des liqueurs... — dit Edmée.

— Mais, mademoiselle...

— Ah ! monsieur le docteur, je vous en prie, laissez-moi faire.

— C'est donc pour vous obéir...

Et Frantz Rittner sortit, accompagné de son sous-ordre et de son invité.

Edmée, dont le cœur battait avec une indicible violence, s'empressa de mettre à profit les quelques instants de solitude qu'elle avait eu l'adresse de se ménager.

En un tour de main elle enleva de l'anneau brisé les deux clefs dont elle rêvait la possession.

Une fois ces clefs en son pouvoir elle saisit au hasard cinq ou six flacons, referma la vitrine, descendit les quatre marches du perron conduisant au jardin, et plaça les flacons sur la table et le trousseau près du docteur.

Rittner le prit et le glissa dans sa poche sans même le regarder ; sans s'apercevoir, par conséquent, qu'il n'était plus complet.

Une demi-heure s'écoula.

L'invité du docteur avait un rendez-vous, et le médecin-adjoint devait s'occuper de la visite des malades.

On se sépara.

— Monsieur le docteur, — demanda Edmée, — vous me permettez d'amener ma mère au jardin, comme de coutume ?...

— Mais sans doute, mademoiselle ; — je vous recommande seulement d'éviter pour elle le soleil...

— Soyez sans crainte, je serai prudente.

Rittner regagna son cabinet.

Edmée monta vivement dans sa chambre, prit son argent, attacha sur sa tête un chapeau de paille aux larges bords — (une coiffure de ville pouvant

inspirer quelques soupçons) — et se rendit à la cellule de sa mère.

Comme elle traversait le jardin, elle jeta les yeux sur le pavillon du docteur.

Une fenêtre du cabinet de travail s'ouvrit et Rittner se montra.

— Mlle Edmée... — cria-t-il.

La jeune fille s'arrêta, tremblante.

Une angoisse indicible s'empara d'elle.

Le docteur s'était-il aperçu de la disparition de ses clefs?

Allait-il en exiger la restitution?

Tout serait perdu, dans ce cas, perdu sans ressource et sans espoir.

Edmée s'efforça de prendre sur elle pour cacher son trouble et, faisant deux ou trois pas vers le pavillon, elle demanda d'une voix presque calme :

— Vous m'avez appelée, docteur?

— Oui, mademoiselle.

— Que souhaitez-vous de moi?

— Tout simplement vous prier, puisque vous allez au bâtiment des malades, de prévenir l'infirmière en chef de la deuxième division que je l'attends pour lui donner des instructions et des ordres...

Ces paroles dissipèrent comme par enchantement les inquiétudes et l'épouvante de la jeune fille.

— Ce sera fait, monsieur le docteur, — dit-elle.

Et elle reprit sa marche dans la direction des grands bâtiments.

Les minutes lui semblaient longues comme des heures ; mais par prudence elle ne voulait pas avoir l'air de se hâter plus que de coutume.

Elle s'acquitta de la commission de Rittner, puis elle gravit l'escalier, elle atteignit le premier étage, elle longea la galerie sur laquelle donnaient les cellules, et une gardienne lui ouvrit la porte de sa mère.

Jeanne, malgré le désordre absolu de son esprit et les ténèbres répandues autour de sa pensée, semblait attendre la visiteuse.

Edmée, chaque jour, arrivait à heure fixe, et la pauvre folle comprenait instinctivement, quand approchait cette heure, que l'*ange de lumière* allait paraître.

L'enfant courut à elle, la prit dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

Un vague sourire se dessina sur les lèvres de Jeanne. — Son pâle visage s'éclaira d'une lueur fugitive presque aussitôt éteinte.

— Mère chérie, — lui dit Edmée, — nous allons au jardin.

— Au jardin... — répéta la folle d'une façon toute machinale.

— Oui... tu sais bien... comme hier... comme avant-hier... sous le ciel bleu... au milieu des gazons, des arbres et des fleurs...

— Des fleurs... — répéta de nouveau Mme Delarivière avec cette absence d'intonations qui prouve l'absence de l'intelligence.

— Oui... — Viens...

Edmée prit Jeanne par la main, et la pauvre folle la suivit docilement.

La jeune fille aurait bien voulu vêtir sa mère autrement qu'elle ne l'était, mais elle n'avait aucun moyen d'arriver à ce résultat, et c'est en peignoir de laine blanche et tête nue qu'il faudrait la faire sortir de la maison de santé, si toutefois l'évasion n'échouait point au dernier moment.

Une fois dans le jardin, Edmée s'efforça d'entraîner Jeanne vers la tonnelle de verdure que nous connaissons.

Elle avait hâte de fuir.

Depuis plus d'une heure elle possédait les clefs de Rittner, et c'était miracle que ce dernier ne se fût pas encore aperçu du larcin commis à son préjudice

La folle, en entrant dans le parc, sembla renaître. — Elle regardait les fleurs avec une sorte de ravissement, les touchait l'une après l'autre et paraissait vouloir s'arrêter devant chacune d'elles.

Plus Edmée tâchait de hâter sa marche, plus elle mettait de ténacité dans ses contemplations muettes, dans ses admirations inconscientes, accompagnées de rires indécis.

— Viens de ce côté, mère chérie... — lui disait l'enfant en joignant les mains sur son bras, — de ce côté, il y a plus d'ombre!... les chants des oiseaux sont plus doux... les fleurs ont plus d'éclat... Viens, je t'en prie !

Mais Jeanne restait immobile.

— Mon Dieu... mon Dieu... — pensait Edmée, — elle ne veut pas quitter cette place!... Que faire?... — Après un temps si long perdu, la fuite sera-t-elle encore possible?...

Jeanne se mit à cueillir des roses.

XVI

— Mère chérie, — reprit Edmée en donnant à sa voix douce un accent persuasif, — vois-tu, là-bas, ce bel arbre qu'on croirait couvert de neige... — C'est là que nous cueillerons des bouquets... des couronnes...

Et de la main elle indiquait un acacia chargé de grappes odorantes d'une blancheur faiblement teintée de rose.

Le regard de la folle se tourna vers l'arbre désigné qui se trouvait tout près de la porte du chemin de ronde.

— Des couronnes et des bouquets... — murmura-t-elle avec un rire d'enfant, — oui... oui ..

Edmée se remit en marche.

Jeanne la suivit.

La muraille d'enceinte n'était plus qu'à vingt pas, mais pour l'atteindre il

fallait traverser un espace entièrement découvert et situé précisément en face des fenêtres du cabinet de Rittner.

Le docteur n'avait donc qu'à s'approcher de sa croisée pour voir les fugitives ; or, s'il les voyait, il ne manquerait point d'épier leurs démarches.

La jeune fille, se retournant à demi, jeta un coup d'œil sur le pavillon et frissonna de tout son corps. — Il lui semblait deviner la silhouette du médecin des folles passant derrière les vitres.

Elle recula jusqu'au plus prochain massif qui pouvait la cacher et, regardant toujours, elle attendit.

La silhouette avait disparu. — Tout semblait calme.

Edmée tira les clefs de sa poche.

— Viens... — dit-elle en prenant sa mère par la main pour l'entraîner de nouveau ; — viens vite...

Elle lui fit traverser presque de force l'espace découvert, et réussit à l'amener jusqu'à la muraille.

Un tremblement nerveux agitait la pauvre enfant, et ce fut avec quelque peine qu'elle introduisit la clef dans la serrure.

— Mon Dieu, — pensait-elle avec épouvante — me suis-je trompée ?.

Enfin le pène obéit et la porte tourna sur ses gonds.

La jeune fille passa son bras autour de la taille de Jeanne et la contraignit doucement à franchir le seuil.

Mais une fois dans le chemin de ronde la folle refusa de marcher et jeta autour d'elle un regard farouche et craintif.

Les grands murs sombres et nus, verdis de place en place par l'humidité, l'étonnaient et lui faisaient peur.

— Non... non... — murmura-t-elle, — pas là... — Des bouquets... des couronnes...

Et, tournant sur elle-même, elle voulut rentrer dans le parc.

— Oh ! silence, mère chérie... — balbutia Edmée suppliante, — silence, ou tu nous perds !... — Laisse-moi t'arracher à cette prison... à ce tombeau... — Viens... — Là-bas, où je te conduis, il y a des gazons, des fleurs, la liberté, la guérison, la vie...

La folle répéta :

— Non... non...

Et, pour la seconde fois, elle essaya de retourner en arrière.

Edmée l'enlaça de ses bras.

— Viens, je t'en supplie ! — continua-t-elle. — Suis-moi... suis ton enfant... Je te le demande à genoux ! Vois mes larmes... Ne résiste plus...

Et la jeune fille s'agenouilla devant sa mère en pleurant.

Jeanne abaissa les yeux sur elle. — Une sorte de lueur éclaira les ténèbres de son cerveau malade.

— Où l'ange de lumière veut-il me conduire ? — balbutia-t-elle.

— Au pays du soleil, — répondit vivement Edmée.

— Au pays du soleil, — répéta la folle, — au pays de la lumière et de l'ange aux cheveux d'or... — Allons...

Edmée s'était relevée d'un bond, entraînant Jeanne qui maintenant ne résistait plus.

L'enfant marchait vite.

Jeanne avait retrouvé des forces pour la suivre.

Elles tournèrent le coin de la muraille, atteignirent l'endroit où le chemin de ronde s'élargissait en face de l'amphithéâtre et de la buanderie et, d'un pas de plus en plus rapide, Edmée se dirigea vers le couloir situé entre les deux bâtiments et conduisant au boulevard Montmorency.

A cette minute précise un bruit de voix se fit entendre derrière le mur; une clef grinça dans la serrure de la porte étroite désignée par le jardinier comme mettant le bâtiment des folles en communication avec la buanderie et l'amphithéâtre.

— Nous sommes perdues ! — se dit la jeune fille. — Fuir est impossible... — Où nous cacher ?...

Elle touchait presque à l'amphithéâtre.

La clef se trouvait sur la serrure.

Elle ouvrit, poussa Jeanne à l'intérieur, entra derrière elle et referma la porte.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent.

On n'entendait plus rien.

La jeune fille, jetant machinalement les yeux autour d'elle, devint pâle comme une morte, chancela et ne contint qu'avec peine un cri d'horreur.

Elle voyait, à deux pas d'elle, sur une dalle de marbre inclinée pareille à celles de la Morgue, un cadavre étendu, celui d'une femme jeune encore dont un hideux rictus contractait le masque immobile.

Glacée d'épouvante, Edmée regarda sa mère.

Jeanne souriait au cadavre.

Un bruit nouveau vint arracher l'enfant à sa terreur dont il changea la nature, — un bruit de pas dans le chemin de ronde.

Edmée bondit jusqu'à la porte et, collant son oreille contre les planches grossièrement assemblées, elle écouta.

Les pas se rapprochaient de l'amphithéâtre.

— C'est ici qu'on vient !... — pensa mademoiselle Delarivière effarée. — Ah ! cette fois, nous sommes bien perdues !

L'intérieur de l'amphithéâtre était sombre, éclairé seulement par des ouvertures en forme de croix pratiquées dans les volets.

Edmée, cherchant une cachette, interrogea avidement ces demi-ténèbres.

Dans un angle de la pièce étroite et basse elle aperçut une dizaine de cercueils vides, posés les uns sur les autres...

Derrière cet entassement lugubre on pouvait se blottir.

La jeune fille, prenant sa mère à bras-le-corps, l'entraîna dans l'angle sombre, la contraignit à s'accroupir sur le sol et se plaça devant elle.

Il était temps.

La porte de l'amphithéâtre s'ouvrit et le médecin en sous-ordre parut, accompagné de deux hommes de service portant un brancard recouvert d'une toile grise.

Sous cette toile se dessinait la forme rigide d'un corps.

Un cri, un mot, un soupir étouffé, un mouvement involontaire, suffiraient pour trahir l'asile de la mère et de la fille.

Edmée retenait son souffle.

Jeanne, tapie derrière elle, semblait comprendre à quel point l'immobilité la plus absolue était nécessaire.

Le jeune médecin enleva le drap qui couvrait le brancard et découvrit une morte, très âgée celle-ci et dont la face osseuse et déch arnée s'encadrait dans le mèches d'une chevelure blanche en désordre.

Il désigna une dalle de marbre voisine de la première. — Il y en avait trois. — Le second cadavre y fut étendu.

Cela se fit en moins d'une minute et silencieusement.

La funèbre besogne achevée, le docteur quitta l'amphithéâtre et les deux hommes sortirent après lui.

Edmée en ce moment fut prise d'une indicible frayeur.

— S'ils allaient fermer à clef en se retirant ! — se dit-elle. — Que deviendrions-nous, emprisonnées avec ces cadavres ?

L'événement ne justifia point les prévisions sinistres de la jeune fille.

Le deuxième infirmier, en franchissant le seuil, se contenta de tirer la porte.

Pour la seconde fois Edmée appuya son oreille contre les planches.

Le bruit des pas des trois personnes s'éloigna. — La poterne conduisant aux bâtiments fut ouverte et refermée ; un silence morne régna de nouveau.

La jeune fille, se retournant alors, vit sa mère auprès d'elle.

Jeanne avait suivi ses mouvements d'une façon machinale et quitté sa cachette au moment du départ des infirmiers et du médecin.

Edmée la fit sortir de l'amphithéâtre puis, s'engageant avec elle dans le couloir, la conduisit à la porte qui les séparait du boulevard Montmorency, par conséquent de la liberté.

La petite clef de forme antique s'ajustait merveilleusement à la serrure de sûreté.

La porte tourna sur ses gonds et les deux femmes se trouvèrent sur le boulevard.

Un train parcourait à toute vapeur la voie encaissée du chemin de fer de ceinture.

La machine sifflait pour annoncer son arrivée à la station d'Auteuil.

Jeanne eut peur du bruit, de la fumée, des coups de sifflet; elle poussa deux ou trois exclamations entrecoupées et tenta de se rejeter en arrière.

Edmée la retint et tira vivement à elle la porte encore entr'ouverte.

Désormais il était impossible aux fugitives de rentrer — du moins par cette ssue, — dans la maison du médecin des folles.

Qu'allaient-elles devenir?

Comment s'y prendrait la jeune fille pour réaliser son projet et conduire sa mère à Melun, chez le docteur Georges Vernier?

XVII

Le train de ceinture avait filé avec son grand tapage de fer broyant le fer, et son long panache de fumée.

Jeanne semblait redevenue calme.

Edmée jeta les yeux autour d'elle.

A droite et à gauche, aussi loin que pouvait s'étendre le regard, le boulevard Montmorency était absolument désert.

En face se trouvait la passerelle du chemin de fer et, de l'autre côté de la voie, un grand bâtiment carré, percé de nombreuses fenêtres et adossé aux fortifications, — le bastion-caserne, n° 61.

Les deux femmes traversèrent la passerelle.

Soudain Edmée tressaillit en voyant un soldat qui, faisant faction devant la porte du poste, allait et venait, l'arme au bras, avec une régularité d'automate.

Le soldat regarda curieusement les fugitives pendant une seconde puis, continuant sa promenade monotone, leur tourna le dos et commenca du côté de la porte d'Auteuil, par conséquent du côté gauche, les vingt pas règlementaires.

Edmée et sa mère prirent le boulevard Suchet, à droite.

La route militaire était déserte comme le boulevard Montmorency.

La jeune fille tenait Jeanne par la main et lui faisait de son mieux hâter le pas.

— Où allons-nous? — se demandait-elle. — Je ne sais, mais qu'importe? — A force de marcher nous trouverons bien une voiture... — je la prendrai... — nous nous ferons conduire à la gare de Lyon... et alors nous n'aurons plus rien à craindre.

Jeanne n'avançait qu'avec une sorte d'hésitation.

Elle paraissait souffrir...

Évidemment l'effort de la volonté ne pouvait soutenir sa faiblesse physique et la fatigue venait...

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. — Les veines de se

Cet écusson, muni de deux rivets d'acier, venait de se détacher de la crosse du révolver. (Page 408.)

tempes se gonflaient. — Ses yeux, aux prunelles vagues, prenaient une expression étrange.

Brusquement elle s'arrêta et s'assit, ou plutôt se laissa tomber, sur le talus des fortifications.

— Mère chérie, — lui dit Edmée, — relève-toi... — Courage, il faut marcher... marcher encore... Viens...

Jeanne ne répondit pas un mot, ne fit pas un mouvement, ne parut point avoir entendu; Edmée lui saisit les mains et l'attira doucement à elle pour la contraindre à se mettre debout.

La folle dégagea ses mains avec une sorte de colère, et l'étrange expression de son regard s'accentua. — Cette expression, hélas! la jeune fille la connaissait trop bien, et savait que presque toujours elle était l'avant-coureur d'une effroyable crise...

En présence de cette crise imminente, — le pire des malheurs en de telles circonstances! — en se disant qu'avant quelques minutes peut-être sa mère allait pousser des cris farouches en se débattant sous les étreintes de la folie furieuse, Edmée perdit la tête; elle se laissa tomber à genoux près de Jeanne et, demandant à Dieu d'avoir pitié d'elle, la pauvre enfant fondit en larmes, éclata en sanglots.....

.....

Tandis qu'Edmée et sa mère fuyaient la maison de santé d'Auteuil, Frantz Rittner, enfermé dans son cabinet, achevait de détruire des papiers compromettants et en cherchait d'autres qui pouvaient lui devenir indispensables.

Son idée fixe désormais était de liquider, et quitter Paris et la France le plus tôt possible, et cette idée l'obsédait chaque jour un peu plus que la veille.

Depuis une semaine il avait fait passer dans le monde médical une petite note annonçant que son établissement d'Auteuil — (*bien connu par sa position magnifique, son aménagement hors ligne et sa nombreuse et riche clientèle*) — était à vendre *dans de bonnes conditions.*

Bonnes conditions, pour qui?

La petite note ne le disait pas.

Frantz Rittner attendait un acheteur, et se préparait à disparaître dès qu'il l'aurait trouvé.

Après de longues indécisions il avait pris le parti de recourir à Réné Jancelyn dont l'habileté de faussaire émérite nous est connue, et résolu de faire *arranger* par lui certains passeports à divers noms qu'il possédait, mais dont les dates étaient périmées.

Précisément il cherchait ces passeports au moment où nous franchissons le seuil de son appartement particulier.

Tout à coup, à la minute précise où il était le plus absorbé dans ses recherches, un bruit aigu de sonnettes aux timbres divers, un véritable carillon, retentit dans le cabinet et dans la pièce voisine.

Il releva la tête, surpris, stupéfait, écoutant, pâlissant, tremblant.

— Qui donc vient d'entrer par la porte du boulevard Montmorency? — se demanda-t-il. — Trois personnes seulement possèdent la clef qui ouvre cette porte : Réné Jancelyn, Fabrice et moi... — Fabrice est en pleine mer... — René n'arrive par là que quand il vient la nuit et mystérieusement... — Si ce n'est pas lui, c'est donc...

Il n'acheva pas, mais la dernière phrase interrompue signifiait de façon très claire :

— Si ce n'est lui, c'est donc la police...

Or nos lecteurs savent déjà quelle épouvante formidable l'idée de la police inspirait à Frantz Rittner.

Le docteur jeta les papiers qu'il tenait à la main dans le tiroir de son bureau qu'il referma à double tour, après en avoir tiré deux revolvers qu'il glissa dans ses poches.

Il courut ensuite à une fenêtre, l'ouvrit et, se penchant au dehors, attacha ses regards sur l'espace vide aboutissant à la première porte du chemin de ronde.

Plein d'anxiété, ou plutôt d'angoisse, il attendait.

Qui donc allait sortir?

Son cœur battait à briser sa poitrine...

Il se rappelait Paula Baltus et son serment de vengeance, et ce souvenir lui faisait passer un frisson dans les cheveux...

Peut-être un cordon de soldats fermait-il déjà les issues...

Peut-être un flot d'agents de police et de sergents de ville allait-il faire irruption dans le parc par la porte du chemin de ronde...

Peut-être, dans une minute, le procureur de la République, le juge d'instruction, le commissaire, — avec accompagnement de gendarmes, — ouvriraient-ils la porte de son cabinet...

Cependant tout restait paisible. — Ni bruit, ni mouvement. — Un calme profond... — un silence non interrompu.

Le docteur prit sur un meuble une jumelle de fort calibre dont il dirigea le double tube vers la petite porte.

Il vit aussitôt que cette porte était entre-bâillée.

Edmée, quittant le parc avec sa mère, avait oublié de la refermer derrière elle.

— Qu'est-ce que cela signifie? — se demanda Rittner. — Denis, à cette heure, n'est certainement pas dans le chemin de ronde; d'ailleurs il ne possède point la clef du boulevard Montmorency...

Et, tout en se répétant : « *Qu'est-ce que cela signifie?* » — Il examina rapidement cette partie du jardin où devaient se trouver Jeanne et sa fille.

Il ne les aperçut ni l'une ni l'autre.

Une pensée soudaine lui traversa l'esprit. — Il chercha ses clefs...

Elles pendaient au tiroir de son bureau.

Il les saisit d'une main fiévreuse et les passa en revue. — Il en manquait deux...

Le médecin des folles comprit tout.

Il poussa un cri de rage, s'élança hors de son appartement, descendit l'escalier comme une trombe, traversa le parc, courut à la porte entre-baîllée et s'engagea dans le chemin de ronde avec une agitation terrible.

Arrivé à l'issue donnant sur le boulevard Montmorency il la trouva close, mais la jeune fille avait laissé la clef dans la serrure.

Évidemment une évasion venait d'avoir lieu. — Edmée entraînait Jeanne loin de la maison de santé.

Le médecin des folles ouvrit la porte, regarda au dehors du côté de Paris et du côté d'Auteuil, et ne vit personne.

Les deux femmes ayant peu d'avance ne pouvaient être loin, mais la difficulté n'en restait pas moins grave, car il fallait agir au hasard.

— De quel côté ont-elle pris? — se demanda Frantz Rittner en frappant du pied. — Où les chercher? où les rejoindre?

Le temps pressait. — Chaque minute écoulée pouvait rendre la poursuite vaine...

Si les fugitives rencontraient une voiture, tout espoir de les retrouver disparaîtrait...

En ce moment le médecin des folles remarqua, de l'autre côté du chemin de fer, le soldat en faction devant la porte du bastion-caserne.

Il traversa rapidement la passerelle et s'approcha de lui.

— Camarade, — lui demanda-t-il, — vous n'auriez pas vu, tout à l'heure, passer deux femmes?...

— Pardon, monsieur, — répondit le soldat. — Je les ai vues... — Une toute jeune demoiselle, très gentille ma foi, et une dame moins jeune, mais belle femme tout de même...

— Combien y a-t-il de cela?...

— Dix minutes ou un quart d'heure, tout au plus.

— D'où venaient-elles?

— D'en face... — Elles avaient traversé la passerelle.

— Avez-vous remarqué de quel côté elles se dirigeaient?

— Oui, monsieur, par là...

Et le factionnaire indiqua la droite.

— Merci, camarade, — dit Rittner en prenant sa course dans la direction indiquée par le soldat.

XVIII

Claude Marteau, après avoir inspecté pendant deux ou trois jours les rives de la Seine et visité les chantiers des constructeurs d'embarcations, avait opéré, — à des prix raisonnables, — l'achat d'un joli canot, d'une yole, d'un you-you, et d'une chaloupe de promenade.

Cette petite flotille faisait bonne figure, amarrée à des poteaux peints en rouge et en noir dans le bras de la Seine longeant la propriété de M. Delarivière, à Neuilly-Saint-James.

Cependant l'ex-matelot ne se tenait point pour satisfait.

Il lui manquait l'embarcation principale, objet de ses désirs, un yacht ou un sloop d'un irréprochable gabarit et gréé selon toutes les règles.

Après avoir exploré consciencieusement les berges de la haute et de la basse Seine, rien ne lui avait paru digne de compléter l'escadre en miniature de Fabrice Leclère.

Chez un constructeur très connu, dont un des ateliers se trouve près du pont de Charenton, au confluent de la Seine et de la Marne, il avait bien remarqué sur le chantier un sloop d'une coupe séduisante, mais il ne pouvait le juger sérieusement qu'en le voyant à l'eau, et il attendait avec impatience que la coquille fût mouillée pour prendre une détermination.

Afin de tuer le temps en occupant de son mieux ses loisirs, Claude Marteau passait une partie des après-midi à faire des épissures, à préparer et à goudronner des grelins, à mettre l'embarcadère en état.

Ces occupations nautiques l'enchantaient.

Il se sentait vivre ; il lui semblait rajeunir de dix ans.

Les deux pièces de son pavillon avaient pris une physionomie spéciale et pittoresque.

Aux murailles pendaient en bon ordre des objets de toute nature relatifs au canotage et à la pêche, — gaffes, avirons, lignes de vingt espèces, verveux, nasses, échiquiers, trubles, etc.

De temps à autre il jetait l'épervier à *blanc* sur les pelouses, afin de se refaire la main et d'être suffisamment *entraîné* le 15 juin, époque fixée pour l'ouverture de la pêche.

Il comptait bien, ce moment venu, fournir de beau et bon poisson à la cuisine de la villa.

Il avait pris d'avance un permis de pêche ; il confectionnait lui-même un de ces réservoirs flottants, percés de petits trous et munis d'un couvercle cadenassé, que les pêcheurs des environs de Paris nomment *boutiques*, et se promettait de le garnir de goujons et d'ablettes destinés aux honneurs de la poêle à frire.

Laurent venait chaque jour passer quelques heures en sa compagnie.

Assis sur le gazon, il s'amusait à le regarder manier le rabot, la plane et l'épissoir.

Les marins sont presque tous un peu charpentiers, et Claude se montrait fort habile en ses travaux divers.

L'intendant et l'ex-matelot s'accordaient à merveille et devenaient rapidement les meilleurs amis du monde.

Parfois ils faisaient ensemble une partie de promenade en canot et remontaient jusqu'à Suresnes, où ils s'offraient à frais communs un excellent déjeuner champêtre chez Gaiddon, au restaurant du *Chalet*, dans un des jolis cabinets de verdure du bord de l'eau, si connus des Parisiens épris de villégiature et de matelote.

— Ah! çà mais, — lui dit un jour Laurent, — il me semble que vous ne pourrez pas pêcher tout seul, et que pour jeter agréablement l'épervier il faut être deux.

— Sans doute, — répliqua Claude, — et c'est même ce qui me taquine... — Je voudrais trouver un petit mousse, un galopin intelligent et d'un naturel gentil. — Je lui apprendrais son métier... J'en ferais un bon batelier et un fin pêcheur. — Ces états-là valent mieux que bien d'autres. — Croyez-vous que M. Fabrice n'y mettra pas d'empêchement?

— J'ai la confiance de M. Fabrice... — répondit Laurent d'un ton très digne. — Il approuvera sans discussion ce que j'approuverai moi-même... — Je prends tout sur moi...

— Alors, voilà qui va bien! — fit Claude rayonnant. — Connaissez-vous un gamin quelconque?...

— Non... et vous?

— Moi non plus; mais du moment que je suis autorisé, j'en aurai déniché un, n'importe où, avant huit jours... — Je le mettrai coucher dans un des compartiments de ma cambuse, et je lui payerai sa solde sur mes appointements personnels...

— Du tout! — répliqua magnifiquement l'ex-valet de chambre. — Je ne l'entends point ainsi... — Tout ce qui concerne les gages de nos gens me regarde. Je donnerai vingt francs par mois au gamin.

— Habillé, logé, nourri, et un jaunet de haute paye, il sera riche comme un *argent* de change! — s'écria le matelot.

— Trouvez-le vite...

— Je vais chercher...

Claude Marteau comptait *in petto* sur le constructeur du sloop pour lui fournir le mousse demandé, ou du moins un gamin apte à le devenir.

Un matin Laurent vint frapper à la porte du pavillon, au point du jour.

— Oh! oh! déjà levé! — fit le matelot très surpris d'une visite à pareille heure. — Quel motif vous éveille aujourd'hui avant le soleil, vous qui vous dorlotez volontiers et faites la grasse matinée dans votre lit? — A propos, quelle heure est-il donc?

— Cinq heures et demie.

— Est-ce que vous avez envie de descendre ce matin faire un tour à Bougival?

— Non... — Je viens vous demander un fort coup de main.

— Tout à votre service...

— J'y comptais... — Nous casserons une croûte arrosée d'un verre de *vieille* et nous partirons dans une petite demi-heure...

— Pour où donc?

— Pour Paris.

— Tiens ! — Et qu'est-ce que nous irons faire à Paris ?

— Un déménagement.

— Ça me va... — Et qui déménagerons-nous, sans vous commander, monsieur Laurent ?

— Mon jeune maître, monsieur Fabrice. — Il a donné congé de son appartement de la rue de Clichy, et j'ai l'ordre, — (depuis la veille de son départ), — d'aller chercher tous ses bibelots, son linge, ses livres, ses armes, etc. etc., et de les apporter ici... — L'absence de M. Fabrice devant se prolonger plus d'un mois, j'ai un peu négligé la commission ; mais, tel que vous me voyez, je suis consciencieux, je me suis fait une forte morale cette nuit, et je veux me mettre en règle. — Mieux vaut tard que jamais !

— Vous avez raison ! — Nous enlèverons ça en deux temps et trois mouvements...

Les deux hommes déjeunèrent d'une façon sommaire, et prirent à pied la route de Paris.

Un peu avant neuf heures ils arrivèrent rue de Clichy.

Le concierge, qui depuis l'installation à Neuilly n'avait vu ni le maître ni le domestique, accabla ce dernier de questions.

L'ex-valet de chambre y répondit brièvement et déclara qu'il venait payer le terme à échoir et procéder à un déménagement partiel.

Ensuite, suivi de Claude Marteau, il entra dans le logement du rez-de-chaussée que nos lecteurs connaissent déjà.

— Sapristi ! ça sent le renfermé ici ! — dit l'ancien matelot, habitué à vivre au grand air.

Laurent trouva qu'il avait raison.

On commença par ouvrir les fenêtres, puis on se rendit compte approximativement de la quantité des objets qu'il faudrait emporter, et l'on alla chez un layetier acheter de grandes caisses en nombre suffisant pour procéder à l'emballage de ce que l'ex-valet de chambre appelait « les bibelots de M. Fabrice. »

Laurent vidait les tiroirs de tous les meubles, et Claude entassait avec beaucoup d'ordre et de méthode leur contenu dans les récipients fournis par le layetier.

Tout allait être fini.

Il ne restait plus à remplir qu'une seule caisse destinée à contenir les fusils, les sabres de cavalerie, les fleurets, les épées anciennes et modernes, formant des panoplies dans le salon et dans la chambre à coucher de Fabrice.

— Êtes-vous fatigué ? — demanda Laurent à son actif collaborateur.

— Fatigué ! — répéta Claude, — et de quoi donc ? — Jamais de la vie !... — C'est un ouvrage de jeune demoiselle que nous faisons là.

— Eh bien alors, chargez-vous de la dernière caisse, tandis que j'irai chercher une voiture...

— Ça va...

— Vous aurez soin, n'est-ce pas, d'envelopper les armes avec de vieux linges... — En voilà plus qu'il n'en faut.

— Soyez tranquille, ça me connaît...

Laurent, — parfaitement tranquille en effet, — sortit en laissant Claude achever sa besogne.

L'ex-marin se mit en devoir de démonter les panoplies.

A mesure qu'il détachait de la muraille un des objets dont nous faisions l'énumération un peu plus haut, il l'enveloppait de chiffons et l'assujettissait dans la caisse de manière qu'aucune secousse ne pût détériorer des armes dont quelques-unes étaient remarquables.

L'emballage semblait terminé.

On ne voyait plus que des clous au milieu des panneaux vides.

Claude, voulant s'assurer qu'il n'oubliait rien, jeta sur les cheminées et sur les meubles un coup d'œil investigateur, et passa la revue des tiroirs.

En fouillant ceux d'un petit bureau, il trouva un revolver enfoui pêle-mêle avec des gants fanés.

Il le prit pour l'emmaganiser dans la caisse avec le reste.

Au moment où il allait l'envelopper d'un vieux foulard, quelque chose s'en détacha et tomba sur le parquet avec un petit bruit sec.

L'ex-matelot, se baissant aussitôt, ramassa un écusson d'argent de la dimension d'une pièce de dix sous.

Cet écusson, muni de deux rivets d'acier, venait de se détacher de la crosse du revolver.

Claude regarda cette crosse.

Un creux de forme ovale pratiqué dans le bois, et d'une profondeur d'un quart de millimètre, indiquait la place que l'écusson avait occupée.

XIX

— Les rivets ne mordaient pas bien, — murmura Claude Marteau, — et la sécheresse a décollé tout... — Je ne suis point fautif... — d'ailleurs ça sera tôt réparé...

En s'occupant à replacer les rivets dans leurs trous, l'ex-matelot examina machinalement l'écusson.

Deux lettres s'y trouvaient gravées, un F et un L.

En voyant ces lettres Claude fit un mouvement brusque, étouffa un juron, changea de visage, posa l'arme sur un meuble et tira de sa poche ce gigantesque porte-monnaie dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Il l'ouvrit, fouilla l'un des compartiments qui renfermait des objets variés et

Très bien! reprit Claude Marteau de l'air le plus sérieux du monde; puis il ajouta : (Page 422.)

bizarres, et il exhiba un deuxième écusson d'argent, semblable au premier et portant gravées comme lui les initiales F. L.

Claude les compara l'un à l'autre.

Ils étaient identiques...

— Tonnerre de Brest! — dit-il presque à voix haute en se laissant tomber sur un siège comme un homme dont une émotion trop violente a cassé les jambes — Tonnerre de Brest! est-ce que c'est possible?... — Ces écussons sont aussi pareils que le seraient deux gouttes d'eau, et j'ai trouvé le premier sous la

neige, dans le petit canot dont s'était servi l'assassin pendant la nuit où M. Frédéric est tombé sous les balles ! — Qu'est-ce que cela signifie ?

Il replaçait les écussons l'un à côté de l'autre et les examinait de nouveau, s'efforçant de douter encore.

Mais comment garder le doute, hélas ! quand l'évidence s'imposait ?

— F. L., — continua-t-il en essuyant avec sa manche son front baigné d'une sueur froide. — Il n'y a pas à dire, ça signifie Fabrice Leclère ! — Ainsi donc je devinais juste et mes pressentiments m'avaient bien servi !... — Il y avait un autre assassin !... Non, pas un autre... un seul... celui auquel appartenait l'arme trouvée sur le lieu du crime et dont l'écusson s'était détaché dans le canot... le pareil de celui-ci enfin... et celui-ci appartient à M. Fabrice Leclère ! pas moyen de le contester... ça saute aux yeux... Voilà son chiffre ! et M. Fabrice Leclère, neveu d'un banquier richissime, est l'ami, le futur mari peut-être, de mademoiselle Paula Baltus ! Ah ! mais ! ça vous glace le sang dans les veines !... — Un innocent a payé pour lui, a été jugé à sa place, condamné à sa place, guillotiné à sa place !... Et si, moi, j'avais porté cet écusson aux juges, en disant ce que je savais, j'aurais sauvé peut-être l'innocent !... — Tonnerre de Brest ! qu'est-ce que j'ai fait ?... qu'est-ce que j'ai fait ?...

Et Claude Marteau prenait sa tête entre ses mains et se donnait ensuite des coups de poing sur le crâne avec un profond désespoir.

En ce moment il entendit dans la pièce voisine la voix de Laurent.

Il se leva aussitôt, imposa silence à son émotion, glissa dans son porte-monnaie les écussons qu'il tenait encore, et jeta le revolver sur les autres armes.

Laurent entra accompagné d'un voiturier ?

— Est-ce fini ? — demanda-t-il à Claude.

— Plus que le couvercle de cette caisse à assujettir, — répondit ce dernier en baissant la tête pour cacher son trouble.

— Faites vite et nous filerons.

Claude ajusta le couvercle en un tour de main, le cloua solidement et, cette besogne terminée, put montrer un visage presque calme.

— Vous voyez qu'il y a cinq caisses... — dit Laurent au voiturier. — Ce n'est ni très lourd ni très encombrant. — Combien me demandez-vous pour les conduire à Neuilly dans votre tapissière ?

— Vingt francs...

— Va pour vingt francs, mais vous nous ramènerez en même temps, mon camarade et moi...

— Je veux bien, à condition que vous payerez une bonne bouteille en arrivant à Neuilly...

— Entendu...

— Alors, chargeons...

La tapissière attendait dans la rue, devant la porte.

En moins d'un quart d'heure les trois hommes y portèrent les caisses pleines.

Laurent prévint le concierge qu'il fallait mettre un écriteau pour l'appartement, mais qu'il viendrait toutes les semaines voir s'il était arrivé des lettres à l'adresse de M. Fabrice.

Les choses étant ainsi convenues, on partit pour Neuilly.

Par une coïncidence bizarre, mais explicable cependant étant donnés les faits que nos lecteurs connaissent, au moment où Claude Marteau mettait la main sur une preuve irrécusable de la culpabilité de Fabrice Leclère, un jeune homme franchissait le seuil des magasins d'un armurier célèbre de la rue Richelieu.

Ce jeune homme n'était autre que notre ami le docteur Georges Vernier.

L'armurier se trouvait là, et ce fut lui qui reçut le visiteur.

— Que désire monsieur? — fit-il, — un fusil de chasse? des pistolets?

— Ni l'un ni les autres, monsieur, — répondit Georges — je viens solliciter de votre complaisance un simple renseignement.

— A vos ordres, monsieur... — De quoi s'agit-il?

Georges tira de sa poche le revolver que le procureur de la République de Melun avait donné à Paula Baltus.

Il le présenta à l'armurier en lui demandant :

— Ceci sort bien de chez vous, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur... — impossible de s'y tromper... — Mon nom est gravé là... — Au moment de la déclaration de guerre, en 1870, j'avais un grand nombre de revolvers pareils à celui-ci... — Je les ai vendus presque tous au commencement du siège de Paris.

— Peut-être pourriez-vous me dire à quelle personne vous avez vendu celui-ci.

— J'en doute très fort...

— Pourquoi?

— La livraison se faisait immédiatement et contre argent. — Nous n'avions aucun motif pour demander et pour écrire le nom de l'acquéreur... J'ai déjà fait cette réponse, il y a quelques mois, au procureur de la République d'une ville de province qui m'interrogeait au sujet d'un revolver sortant de chez moi comme celui-là... et, j'y songe, c'était peut-être le même...

— Pardon... Le revolver que je vous présente n'a pas dû être l'objet d'une vente ordinaire... — fit observer Georges Vernier. — Voyez... l'arme était ornée d'un écusson portant certainement un chiffre... — En fouillant vos souvenirs, en consultant vos livres, vous retrouveriez sans doute le nom de celui pour qui vous aviez fait graver l'écusson disparu...

L'armurier regarda attentivement l'endroit où l'écusson dont parlait le docteur avait laissé sa trace.

Il secoua la tête.

— L'écusson placé là, — répliqua-t-il, — n'était point mon ouvrage...

— Comment le savez-vous?

— Les armes de ce genre, vendues par moi, n'avaient rien sur la crosse... — La plaque de celle-ci a dû être placée après coup et par un ouvrier mal habile, ce qui explique qu'elle se soit détachée...

— C'est votre opinion?

— C'est ma certitude... — D'ailleurs, s'il le faut pour vous convaincre, je puis consulter devant vous mes livres de 1870 et de 1871... — Le souhaitez-vous?

— Je vous en prie...

L'armurier prit dans un des rayons voisins de sa caisse deux registres volumineux, les posa sur une table et se mit à les feuilleter.

Georges le suivait des yeux, anxieusement.

Tous les feuillets relatifs à l'époque désignée plus haut furent tournés et interrogés avec attention.

Aucune trace ne s'y trouvait de ce que Georges voulait savoir.

— Vous le voyez, monsieur, — dit l'armurier, — ma mémoire n'était point infidèle...

— Sans doute, pour 1870 et 1871... — répliqua Georges, — mais dans l'année precédente et dans l'année suivante?

— Inutile même de chercher.

— Pourquoi?

— En 1869, je n'avais encore aucun revolver de ce modèle...

— Et en 1872?...

— En 1872, je n'en avais plus...

A cela, rien à objecter. — La réponse était péremptoire en effet

XX

Georges, singulièrement découragé, remercia l'armurier, reprit le revolver et sortit.

Tout lui manquait successivement. — Ses espoirs s'écroulaient les uns après les autres.

Il avait frappé à la porte de vingt maisons de santé, cherchant les traces de Jeanne, et nulle part on n'avait pu ou voulu lui répondre.

D'un autre côté, l'arme qui devait le mettre, — croyait-il, — sur les traces de la vérité, demeurait inutile entre ses mains.

Qui sait quand arriverait la réponse de M. Delarivière à la lettre de Paula Baltus?

Qui sait si le banquier consentirait à dire où se trouvait sa femme?

Qui sait enfin si lui, Georges Vernier, parviendrait à guérir la folle et à obtenir d'elle le mot du terrible secret?

Il ne lui restait donc qu'une ressource, — bien précaire et bien incertaine, — pour découvrir le nom du mystérieux condamné de Melun, et pour faire la lumière sur son passé.

C'était de se rendre en Savoie...

Georges résolut de partir pour Millerie dès le lendemain.

En sortant de chez l'armurier il gagna le chemin de fer à la place de la Bastille; bientôt il fut à Saint-Mandé et franchit le seuil de la demeure paternelle

Il était si changé, que sa mère, dans le premier moment de surprise, eut quelque peine à le reconnaître.

Son père s'inquiéta de sa pâleur, de ses joues amaigries, de ses yeux caves.

— Cher enfant, — lui dit-il, — tu te fatigues trop!! — Il ne faut pas abuser du travail... Tu finirais par te tuer...

— Encore quelques semaines de fatigue, père, — répliqua Georges, — et je pourrai prendre un peu de repos... — En ce moment c'est de tout autre chose qu'il s'agit... — je suis ici pour vous adresser une question...

— Laquelle?

— Vous rappelez-vous qu'il y a quelques jours nous causions d'une condamnation à mort et d'une exécution qui ont été pour vous l'occasion d'un violent accès de colère?

— Suivi d'une fort jolie congestion... — répliqua l'architecte, — oui, parbleu, je m'en souviens... — L'adjoint Lambert, qui est au fond le meilleur des hommes, avait eu le don de m'exaspérer en m'accablant de récriminations absurdes...

— A propos d'une photographie qu'il vous montrait et dans laquelle vous reconnaissiez ou vous croyiez reconnaître les traits d'un homme blessé en Savoie, presque sous vos yeux, par l'explosion d'une mine.

— Justement... — Il me semble le voir encore, ce pauvre diable, si courageux, ou plutôt si stoïque dans la souffrance.

— Père, vous vous croyez toujours certain de n'avoir point été la dupe de quelque vague ressemblance?...

— J'en suis plus certain que jamais...

— Si j'ai bonne mémoire, vous aviez été adressé à un ingénieur habitant le pays...

— Et qui certainement l'habite encore.

— Comment s'appelait-il? vous en souvenez-vous?

— Très bien... — il se nommait Dubail...

Georges tira son carnet et écrivit sur une des feuilles le nom de l'ingénieur.

— Pourquoi prends-tu cette note? — demanda l'architecte.

— Parce qu'il faut que je voie M. Dubail...

— Toi !

— Oui, moi, pour une affaire particulière et très importante... — Cela vous étonne ?

— Dame ! un peu.

— Je vous mettrai au fait de tout, mais plus tard... Mon récit serait long, et le temps me manque aujourd'hui. — D'autres renseignements, s'il vous plaît. — L'ingénieur Dubail habite-t-il Millerie ?

— Non, mais Evian-les-Bains, à deux lieues de Millerie.

— Quelle route dois-je prendre pour y arriver ?

— Le chemin de fer jusqu'à Genève, et de Genève à Evian le bateau à vapeur.

— Merci, mon père ; je vous quitte.

— Déjà ! !

— Il faut que demain je sois à Genève.

— Va donc, cher enfant, et que le bon Dieu t'accompagne !

Georges embrassa ses parents, gagna Melun, alla droit chez Paula Baltus, lui fit part du peu de succès de ses premières démarches et lui annonça que le soir même il partirait pour Genève.

— Puissiez-vous y trouver le fil d'Ariane !... — murmura la jeune fille en poussant un soupir.

Une période d'abattement profond succédait en ce moment chez elle à la période d'exaltation.

Laissons Georges Vernier monter dans l'express qui passait à Melun à 8 h. 55 minutes du soir, et rejoignons Jeanne et sa fille que nous avons quittées sur le boulevard Suchet, entre le bastion-caserne et la Muette.

La pauvre Edmée ne connaissait pas les secrets de la maison de santé, machinée comme un théâtre.

Elle ignorait qu'à l'instant précis où elle quittait le chemin de ronde, Frantz Rittner était avisé qu'il se passait de ce côté quelque chose d'anormal.

A ce sujet nous devons à nos lecteurs une brève explication.

La voici :

La porte du boulevard Montmorency, dont trois personnes seulement possédaient la clef, — le médecin des folles, Fabrice Leclère et René Jancelyn, — ne pouvait s'ouvrir sans faire jouer un ressort qui, par le moyen d'un fil conducteur, mettait en branle une quadruple sonnerie électrique dans le cabinet du docteur et dans la chambre à coucher voisine.

Rittner avait pris cette précaution, usitée d'ailleurs pour la nuit dans un assez grand nombre de maisons de banque, afin d'être prévenu en temps utile de l'arrivée de ses complices, ce qui lui permettait de se tenir toujours sur ses gardes et de faire disparaître au besoin certaines notes compromettantes.

Le médecin des folles, suivant l'indication donnée par le factionnaire relativement aux deux femmes, s'était élancé sur leurs traces.

Il ne marchait pas, il courait... — Il aurait voulu pouvoir franchir d'un seul bond la distance qui le séparait des fugitives.

Peu lui importait Edmée qui ne lui semblait point dangereuse, mais à tout prix il fallait que Jeanne redevînt sa pensionnaire, — ou plutôt sa prisonnière — et, une fois qu'il l'aurait reprise, il se jurait de la bien garder.

— Près d'un quart d'heure d'avance sur moi ! — se disait-il. — C'est énorme !... — Elles auront eu le temps d'arriver au Ranelagh, de gagner l'entrée de Passy et la gare du chemin de fer de ceinture... — Si je ne les rejoins pas auparavant, comment les retrouver ?...

Et il allait de plus en plus vite, les yeux fixés sur le boulevard désert dont la ligne absolument droite s'étendait à perte de vue.

— Personne ! — répétait-il avec rage ; — personne ! Elles sont loin déjà ! — Je ne les rattraperai pas !...

Tout à coup il lui sembla distinguer entre les arbres, sur le talus des fortifications, des formes humaines immobiles.

Il redoubla de rapidité, tenant les coudes au corps et ménageant son haleine comme un coureur de profession, et il se trouva bientôt en face de Jeanne et de sa fille.

Madame Delarivière était assise, ou plutôt à demi-couchée sur la pente de gazon, à la même place où nous l'avons laissée.

Edmée se tenait debout auprès d'elle, calme en apparence, mais les sourcils froncés et les yeux étincelants.

Elle avait les bras croisés sur sa poitrine, et son visage exprimait la décision.

Rittner, haletant, s'arrêta.

Malgré l'impétuosité de sa course, la colère sourde qui grondait en lui le rendait pâle comme un mort.

— Qu'avez-vous fait, mademoiselle ? — demanda-t-il à Edmée d'une voix rauque et menaçante.

— J'ai tâché de fuir... — répondit la jeune fille avec hauteur.

— En abusant de ma confiance !

— L'avais-je sollicitée, par hasard ?

— Fuir ! — répéta le médecin des folles. — Mais pourquoi ?

— Parce que je veux que ma mère vive et guérisse, et parce que votre maison me semble une tombe où elle laisserait sa vie et sa raison... — J'ai surpris les regards que vous jetez sur elle, et ces regards me font peur...

Le médecin des folles était pâle, — nous l'avons dit, — il devint livide. — La rage et l'épouvante se partageaient son âme.

Il fut au moment d'éclater, mais il fit un violent effort et redevint brusquement maître de lui-même.

— Mademoiselle, — reprit-il avec un calme forcé, — je ne veux pas répondre

à des paroles qui peuvent exciter ma pitié, mais non ma colère... — Vous venez de commettre un acte dont, malgré vos explications insensées, je cherche en vain la cause, car ma conscience m'affirme qu'en toute occasion j'ai fait mon devoir et rien que mon devoir... — Votre évasion, si elle eût réussi, me mettait dans une situation difficile, et vous plaçait vous-même dans d'inextricables embarras dont les suites auraient été certainement funestes... — Grâce au ciel vous avez échoué! — A tout péché miséricorde! Considérons cette tentative regrettable comme une folie de jeune fille, et veuillez me suivre...

— Jamais! — répondit violemment Edmée.

— Vous ne me suivrez pas?

— Non, monsieur...

— Réfléchissez, mademoiselle, avant de vous prononcer ainsi!

— Mes réflexions sont faites...

— Permettez-moi de n'en rien croire... — Écoutez le langage de la raison. — Monsieur votre père, après avoir remis votre mère en mes mains, vous a confiée à moi parce que sans doute il me jugeait prudent et sage... — Je lui dois compte, non seulement de votre personne mais de votre conduite. — Je connais les obligations que cette responsabilité m'impose, et je n'y faillirai point... — Comment oserais-je paraître devant M. Delarivière à son retour, si je ne pouvais lui rendre le dépôt sacré à la garde duquel je suis commis? — Encore une fois, mademoiselle, cessez une résistance inutile et veuillez me suivre...

— Encore une fois, monsieur, — répliqua la jeune fille, — je ne vous suivra pas!

XXI

Frantz Rittner resta pendant quelques secondes stupéfait de cette résistance inattendue et persistante, mais, certain d'en triompher, il ne s'en alarma point, et reprit avec un mauvais sourire :

— Je vous en supplie, mademoiselle, évitez-moi la désolante nécessité d'employer la force pour vous contraindre.

— Ah! — s'écria violemment Edmée, — vous n'oseriez porter la main sur moi!

— J'oserai tout!

— Tout, excepté cela!

— J'oserai tout!... — répéta le médecin des folles avec une froideur de commande, — je ne reculerai devant rien pour vous obliger à m'obéir si vous ne le faites de bon gré... — Vous voyez que je suis absolument calme... — Je vous parle avec déférence et respect, mais ne me contraignez pas à oublier que vous êtes une jeune fille pour ne voir en vous qu'une rebelle. .

— Je ne vous dois point obéissance! — fit Edmée d'un ton hautain.

Claude tendit la main à l'enfant, qui la prit et la serra comme un homme. (Page 429.)

Rittner commençait à s'irriter.

— Soit, — dit-il sèchement, — vous ne me devez rien, je l'admettrai si cela peut vous plaire, mais néanmoins il faut m'obéir...

— Non ! cent fois non ! — répliqua l'enfant, — je n'obéirai pas ! — Je veux que ma mère vive, je vous l'ai déjà dit, et je veux qu'elle soit guérie !... — Elle ne rentrera point dans une maison où la raison ne lui reviendrait pas...

— Où donc la conduisiez-vous ? — demanda Rittner avec ironie.

— Que vous importe?...

Le médecin des folles fit deux pas vers la jeune fille. — Il était si près d'elle que son souffle saccadé effleurait ses joues.

— Serait-ce, — poursuivit-il avec un redoublement d'ironie mêlée de froide colère, — serait-ce chez l'illustre inconnu, chez le médicastre provincial dont vous entretenez si langoureusement vos amies de pension?

Mademoiselle Delarivière, effarée, recula.

— Ah ! le misérable ! — s'écria-t-elle, — le misérable ! ! — il a décacheté ma lettre ! — Il l'a lue ! C'est odieux et c'est lâche !...

— Certes ! je l'ai lue ! — répliqua Rittner. — C'étaient mon droit et mon devoir.

— Votre droit? — votre devoir ? — répéta la jeune fille stupéfaite.

— Assurément, puisque je suis investi, par M. Delarivière absent, d'une autorité paternelle sans limite et sans réserves...

— Mon père supposait-il que vous en useriez ainsi ?

— J'en use à ma guise et je vous prouverai bientôt que vous n'avez qu'un parti à prendre...

— Lequel ?

— La soumission...

— Vous l'espérez en vain ! Je ne rentrerai pas à la maison de santé...

— L'air qu'on y respire était pernicieux pour vous sans doute, — répliqua le docteur avec ironie, — car je m'aperçois, mademoiselle, que, vous aussi, vous devenez folle.

— Si je restais votre prisonnière, certes je le deviendrais bientôt.

— Oubliez-vous que je puis appeler à l'aide? — On me prêtera main-forte, et vous serez obligée de me suivre...

— Non ! — répondit Edmée, — car je crierai tout haut pourquoi je refuse de céder...

Frantz Rittner, perdant son sang-froid en face de cette inébranlable obstination, sentait la colère le gagner.

— Ah ! nous verrons !... — fit-il en frappant du pied.

Et il s'approcha brusquement de madame Delarivière. — Jeanne regardait d'un œil égaré ce qui se passait à côté d'elle et ne comprenait pas, — il la prit par le bras en lui disant :

— Venez, Jeanne ! Je le veux !...

La folle, à qui la voix et le regard du docteur en imposaient presque toujours, se leva et parut disposée à le suivre sans résistance.

Edmée s'élança, entoura sa mère de ses bras en répétant :

— Non, non, non, vous ne l'emmènerez pas !

— Arrière ! — fit le médecin en la repoussant brutalement. — Que m'importe, après tout, votre désobéissance ? — Restez dehors si cela vous convient... — Vous expliquerez à votre père cette conduite inouïe... — moi je m'en lave es mains...

— Vous n'emmènerez pas ma mère !... — reprit la jeune fille en s'accrochant aux vêtements de Rittner. — Vous ne l'emmènerez pas !...

— Mais personne ne passera donc pour me délivrer de cette folle?... — s'écria le docteur avec rage.

En ce moment un officier et deux ou trois soldats sortirent du bastion-caserne.

L'officier prêta l'oreille en entendant la voix furibonde du médecin et se dirigea du côté d'où venaient les clameurs.

— Lieutenant, — lui dit Rittner aussitôt qu'il l'aperçut, — je vous en prie, venez à mon aide!

— Que se passe-t-il donc, docteur? — demanda le lieutenant pour qui le médecin des folles n'était point un inconnu.

Il l'avait rencontré souvent à Auteuil. — Il avait même causé deux ou trois fois avec lui.

— Il se passe, — répondit Frantz, — que mademoiselle qui m'est confiée et sur qui, par conséquent, j'ai plein pouvoir, a fait évader sa mère de ma maison et refuse obstinément d'y rentrer avec elle.

— Alors c'est de vous, docteur, et de ces deux dames, que le factionnaire me parlait il y a quelques instants?

— C'est probable...

— Monsieur, — dit Edmée vivement en s'adressant au jeune officier, — je vous en supplie, empêchez qu'on nous fasse rentrer dans cette maison...

— Mais pourquoi la fuyez-vous, mademoiselle ?...

— Un pressentiment me dit que, si ma mère y rentre, elle n'en sortira point vivante, et je sens, moi, que je ne pourrais pas la soustraire à la mort... — Elle nous entend, ma pauvre mère, vous le voyez, monsieur, mais elle ne peut nous comprendre... — Elle n'a plus sa raison... — Le docteur Rittner ne la lui rendra jamais, et je prétends, moi, la conduire à quelqu'un qui la guérira certainement... — Voilà pourquoi j'ai voulu sortir de la maison de santé... Voilà pourquoi j'ai emmené ma mère... — Au nom du ciel, monsieur, faites qu'on nous laisse libres...

Rittner haussait les épaules.

L'officier répondit :

— Hélas ! mademoiselle, ce que vous me demandez est impossible... — De quel droit interviendrais-je dans une question très grave, et qui d'ailleurs me paraît résolue dans un sens opposé à celui de vos désirs. — Madame votre mère a été remise au docteur... — Il répond d'elle... — Il ne peut se départir de la surveillance à lui confiée...

— Mais, monsieur, si pourtant la vie de ma mère est menacée !...

— Par qui, mademoiselle ?

— Par cet homme.

Le lieutenant sourit en répliquant :

— La réputation du docteur Rittner ne me permet point de discuter comme sérieuse cette supposition. — Son dévouement à ses pensionnaires est bien connu...

— Ainsi, — balbutia la jeune fille, — ainsi, monsieur, vous m'abandonnez...

— Je ne vous abandonne ni ne vous soutiens, mademoiselle... — Je vous conseille simplement d'obéir, ne voyant pas qu'il vous soit possible de faire autrement.

Edmée perdit la tête.

— Ah ! — cria-t-elle au paroxysme de la colère et de la douleur, — rester neutre, c'est être complice ! — Vous nous livrez au bourreau, monsieur ! ! !

— Lieutenant, — dit Rittner avec calme, — j'aurai besoin sans doute de votre témoignage pour constater que cette enfant est folle.

— Folle ! ! ! — répéta la jeune fille, — oui, vous avez raison, je le deviens, et c'est grâce à vous !... — Que Dieu vous juge et vous punisse !

Et la pauvre Edmée, succombant aux terribles émotions qu'elle venait de subir, perdit connaissance et roula sur le talus gazonné, aux pieds de sa mère qui ne parut pas s'en apercevoir.

Rittner poussa un soupir de soulagement.

— Voilà une syncope arrivée fort à propos et qui coupe court à tout ! — dit-il.

— Ne craignez-vous rien pour cette malheureuse jeune fille ? — demanda l'officier.

— Je crains beaucoup, au contraire... — répliqua le docteur. — Cette secousse amènera probablement des accidents nerveux, et peut même aboutir à la folie... — Mademoiselle n'y est, hélas ! que trop prédisposée... — Mais il est possible aussi que je voie les choses trop en noir, et je l'espère de tout mon cœur... Lieutenant, je sollicite de vous un bon office...

— Lequel ?

— Autorisez, je vous en prie, deux de ces messieurs à me prêter leur aide pour transporter cette jeune fille à la maison de santé, — dit Frantz Rittner, en désignant les soldats qui regardaient curieusement la scène à laquelle nous venons d'assister.

— C'est la chose du monde la plus simple ; ils sont à votre disposition.

Sur un signe du lieutenant, deux militaires firent un siège de leurs mains et de leurs bras entre-croisés, et portèrent Edmée doucement au logis du docteur.

Jeanne, que le médecin des folles tenait par le bras, les suivit docilement.

Elle fut réintégrée dans sa cellule tandis que mademoiselle Delarivière, étendue sur son lit et toujours évanouie, recevait des infirmières les premiers soins que nécessitait son état. — La sinistre maison d'Auteuil tenait de nouveau sa double proie...

*
* *

Depuis que Claude Marteau avait fait la terrible découverte qui nous est connue, il était devenu silencieux et sombre. — Il travaillait toujours, mais on ne le voyait plus sourire, on ne l'entendait plus chanter.

Sans trêve et sans relâche il se répétait :

— Est-ce réel, ce que je devine ? Est-ce possible, ce que je crois ?

Tous ses efforts pour arriver au doute étaient inutiles.

Il se rappelait la première promenade sur la Seine, les questions de Fabrice qui lui semblaient alors étranges et dont le véritable sens lui apparaissait maintenant net et distinct ; — il revoyait la pâleur livide du jeune homme, le matin de l'exécution ; il s'expliquait le but de cette fausse bienveillance et de cet intérêt menteur qui lui avaient inspiré d'abord une si profonde reconnaissance.

La lumière se dégageait de tout cela.

Il se demandait avec trouble ce qu'il devait faire. — Avertir la justice ?

Cette pensée lui faisait peur.

— Qui sait ? — murmurait-il, — on lui avait peut-être volé le revolver...

Il ajoutait : — Attendons encore ! ! ! — Et il gardait son secret.

XXII

Laurent, — l'ex-valet de chambre promu à la dignité d'intendant de la maison de Neuilly-Saint-James, — s'était bien aperçu du changement d'humeur de son commensal, mais il n'en avait tiré aucune conséquence.

— Il s'ennuie, peut-être, — se disait-il. — Quand M. Delarivière et M. Fabrice seront de retour, il aura de la distraction, et il reprendra sa gaieté.

Le ci-devant matelot reçut une lettre du constructeur de canots.

Cette lettre lui annonçait que le sloop qu'il avait visité était prêt à recevoir son gréement, et le priait de venir voir si l'embarcation lui convenait.

Claude partit aussitôt pour Charenton.

Le sloop était à l'eau.

La coquetterie de ses formes méritait l'attention des connaisseurs.

Sa cabine spacieuse pouvait contenir six personnes.

— C'est un *joli morceau de bois !...* — fit Claude après avoir passé son inspection. — La coquille me plaît et, avec un bon gréément à l'américaine, je crois qu'on pourra filer pas mal de nœuds à l'heure...

— Ça, — dit le constructeur, — j'en réponds...

— Et, demanda l'ex-matelot, — combien me feriez-vous payer l'objet ?

— Tout gréé ?

— Oui, tout gréé, avec sa chaîne et son ancre...

— Ça vaut douze mille francs...

— Très bien ! — reprit Claude Marteau de l'air le plus sérieux du monde ; puis il ajouta : — Et combien ferez-vous de rente à celui qui vous en donnera ce prix-là ?

Le constructeur se mit à rire.

Claude continua :

— Ce n'est point pour vous chicaner, parole d'honneur ! mais il faut être raisonnable, que diable !... En vous offrant de ça huit mille cinq cents, je crois vous faire une proposition sérieuse et acceptable... — Est-ce entendu ? — M'adjugez-vous le sloop à huit mille cinq ?...

— Je ne pourrais pas même vous le laisser à neuf mille.

— Vrai de vrai ?

— Foi d'honnête homme !

— Eh bien, voyons, entre braves gens il y a toujours moyen de s'entendre... — Le sloop est solidement établi, je ne dis pas non... — Carrément assis sur sa quille, je le reconnais... — Ça doit se conduire gentiment sous la bourrasque, sans embarquer d'eau, sans clapoter, mais, foi de matelot, ça ne vaut que dix mille francs, et je n'en donnerais pas un sou de plus...

— Bah ! vous iriez bien à dix mille cinq cents...

— Pas seulement dix mille zéro cinq. — Mais payé rubis sur l'ongle... — Ah ! vous n'attendriez pas votre argent.

— Eh bien, tope ! — fit le constructeur en tendant la main à Claude.

— Tope ! — répéta ce dernier en frappant dans cette main. — Et vous payerez à déjeuner...

— Bien volontiers... — Nous irons tout près d'ici chez un pêcheur restaurateur qui est un de mes clients et qui aura certainement une matelote de contrebande à nous offrir. avec un petit vin de Graves dont vous me direz des nouvelles.

— Entendu. — Quand le gréement sera-t-il en place ?

— Je n'ai qu'à le poser... — Il est au chantier tout préparé.

— Chargez-moi ça de toile, ferme !

— Avec une bonnette ?

— Je vous ai dit : A l'américaine ! avec un double foc.

— Ça sera complet dans huit jours... — Allons déjeuner.

Le constructeur prit le bras du matelot, et tous deux, un quart d'heure plus tard, attablés chez le pêcheur en question, arrosaient de vin blanc des côtelettes aux pommes de terre frites, en attendant la matelote de contrebande.

— Voici cinq mille francs à valoir... — dit Claude après le déjeuner. — Faites-moi un reçu, s'il vous plaît... Vous toucherez le solde à la livraison... — Je vous apporterai votre argent d'aujourd'hui en huit, en venant chercher le joujou moi-même... — Ça me fera une promenade.

— Vous descendrez le sloop tout seul jusqu'à Neuilly ? — demanda le constructeur.

— Je m'en tirerais bien, je vous assure... mais je préférerais avoir quelqu'un, et, à ce sujet, j'ai même compté sur vous...

— Sur moi ?

— Oui.

— Dame ! si ça se peut... — De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais un gamin gentil et intelligent, d'une douzaine d'années, pour m'aider dans la mesure de ses forces à la manœuvre et à la pêche. — J'aimerais que le moussaillon sache un peu ce que c'est que l'eau, et qu'il ait du goût à la chose... — Je lui apprendrais le métier... — J'ai pensé que vous qui voyez tant de monde, qui connaissez tous les rats de Seine, vous pourriez peut-être m'indiquer ce qu'il me faut.

— Comme ça se trouve ! — s'écria le constructeur. — Je crois que j'ai justement votre affaire sous la main...

— Vrai ?

— Un garçonnet sans malice, mais point bête... Ah ! mais non, il s'en faut de tout ! — Il connaît la rivière... — Il manie l'aviron et la godille comme un vieux pêcheur... — Il nage à rendre des points à une couvée de canards... — Vous devez l'avoir vu chez moi, au chantier...

— Est-ce que c'est ce petit bonhomme qui ramenait un lourd bachot de la haute Seine ?...

— Justement ! — c'est un pauvre petit que j'emploie tant que je peux à ce genre de travail, le fils d'une brave femme qui habite à Charenton depuis peu de temps. — La mère fait des ménages pour vivre... — J'ai pris le gamin... Je lui donne une petite pièce de temps à autre... Si peu que ce soit ça les aide toujours... — Si vous vous en chargez, ce sera une bonne action.

— Ça peut m'aller très bien, et ça soulagerait la mère... — Le gamin serait habillé, nourri, couché, et toucherait une solde de vingt francs par mois.

— Ce serait pour la digne créature une aisance relative... — répondit le constructeur. — Tout ce que je peux faire, — et je fais de mon mieux,— ne constitue pas, à beaucoup près, l'équivalent de ce que vous offrez.

— Mais le moucheron ? — Ça lui ira-t-il ?

— Ne vous inquiétez pas du gamin... — Il a bon vouloir, ce petit. — C'est un cœur d'or... — Il ne demande qu'à travailler dur et à gagner quelques sous afin de les porter bien vite à sa mère... — Le seul consentement qu'il faille obtenir est celui de la brave femme.

— Le donnera-t-elle ?

— Je l'espère...

— J'irai la voir après déjeuner...

— C'est ça... et s'il faut un coup de main pour la décider,— (car ça lui semblera

bigrement dur de se séparer de l'enfant), — demain ou après-demain je pousserai à la roue...

— Est-elle mariée ou veuve, la bonne dame ?...

— Je ne crois pas qu'elle soit veuve, mais on ne voit jamais son mari... — D'ailleurs, comme bien vous pensez, je ne lui ai adressé aucune question à ce sujet...

— Où demeure-t-elle ?

— A Charenton, rue de Paris, n° ***.

— Vous savez son nom ?

— Oui... — Elle s'appelle Marie Tallandier.

Claude écrivit au crayon, sur un fragment du *Petit Journal*, le nom et l'adresse que le constructeur venait de lui donner.

Le déjeuner fini, les deux hommes se séparèrent, après l'échange d'une cordiale poignée de main, en prenant rendez-vous pour la semaine suivante.

Le constructeur regagna son chantier.

L'ex-matelot se dirigea vers la rue de Paris.

A l'adresse indiquée, il fit halte et pénétra dans l'allée d'une maison d'apparence honnête, mais extrêmement modeste.

— Madame Tallandier? — demanda-t-il à la concierge. — Est-ce bien ici qu'elle demeure ?

— Oui, monsieur.

— Est-elle chez elle présentement ?

— Le petit est rentré il y a cinq minutes, — je ne crois pas que la mère soit sortie... — vous pouvez monter sans crainte...

— A quel étage, s'il vous plaît ?

— Au dernier.. — tout en haut... — aucun moyen de se tromper... l'escalier finit en face de la porte...

— Grand merci...

La concierge venait de paraphraser à son insu le premier couplet d'une vieille chanson, célèbre autrefois :

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier...
Je suis ma femme de ménage.
Mon domestique et mon portier...

Claude Marteau escalada rapidement les marches.

Sur le carré du quatrième et dernier étage il se trouva en face d'une porte à laquelle il frappa.

Cette porte lui fut ouverte par un enfant d'une douzaine d'années qui, voyant un visiteur inconnu, tourna la tête en arrière et cria :

— Mère, c'est un monsieur...

Eh ! bien, — s'écria le docteur V..., — voilà votre maison toute trouvée.

— Bonjour, mon petit homme, — fit Claude en ôtant son béret; et il répéta la question précédemment adressée à la concierge :

— Madame Tallandier ? Est-ce bien ici qu'elle demeure?

— Oui, monsieur...

— Je voudrais lui parler.

— Maman, — reprit le gamin, — le monsieur voudrait te parler.

— Eh bien, qu'il entre !... — répondit une voix de femme.

La chambre dont l'ex-matelot franchit le seuil était mansardée et prenait jour

sur les toits voisins par une fenêtre garnie de rideaux de mousseline blanche, très commune, mais d'une blancheur éclatante.

Le logement, composé d'une seule pièce et d'un cabinet, offrait les dimensions les plus exiguës.

Un très petit nombre de meubles grossiers le garnissaient tant bien que mal, mais un ordre parfait, une propreté flamande, rachetaient la pauvreté de l'ensemble.

Claude trouva que la mère et le fils étaient logés gentiment.

XXIII

Le fils de madame Tallandier, — nous le savons déjà, — avait environ douze ans.

Sa figure un peu hâlée, piquée çà et là de taches de rousseur et couronnée par une épaisse chevelure fauve frisée comme la toison d'un agneau, offrait des traits irréguliers mais fins, et respirait l'intelligence.

Ses vêtements plus que modestes étaient admirablement entretenus.

Madame Tallandier paraissait âgée de trente-cinq ou trente-six ans.

De taille moyenne, brune avec une chevelure épaisse et des yeux superbes, elle avait dû être très jolie, mais de grandes douleurs, des souffrances cuisantes, des privations peut-être, avaient imprimé à son visage un commencement de flétrissure.

Ses paupières gonflées et rougies offraient des traces de larmes récentes.

L'ensemble de sa personne commandait l'estime et la sympathie. — On se sentait en présence d'une honnête femme.

Claude Marteau la salua deux fois de suite.

— C'est bien vous, madame, — demanda-t-il ensuite, — qui êtes madame Tallandier?

— Oui, monsieur...

— Et ce jeune gars est votre fils ?

— Oui, monsieur... c'est Pierre... mon unique enfant..

En répondant ainsi la pauvre mère attirait le gamin dans ses bras et couvrait son front de baisers. — En même temps, ses yeux devenaient humides.

Elle reprit :

— Qu'est-ce qui vous amène chez moi, monsieur ? — Est-ce pour un ménage ?

— Non, madame...

Madame Tallandier regarda son visiteur avec un peu de défiance et d'inquiétude.

— Mais alors, — fit-elle ensuite, — qui vous a dit mon nom? qui vous a indiqué ma demeure?.. Que me voulez-vous?...

— C'est bien simple... — je sors de chez M. ***, le constructeur de canots...

— Où je vous ai vu tout à l'heure... — interrompit le petit Pierre. — C'est vous qui avez acheté le beau sloop que l'on a mis à l'eau il y deux jours...

— Oui, mon petit homme... — répliqua Claude Marteau, — c'est bien moi qui ai acheté le sloop pour le compte de mon bourgeois, M. Fabrice Leclère, et c'est au sujet de ce sloop que je viens voir votre maman...

— Je ne comprends pas du tout?.. — fit madame Tallandier.

— Une minute de patience et vous allez comprendre... — Ayant à soigner une flottille d'embarcations, j'ai besoin d'un aide, d'une façon de petit mousse...

— J'en ai parlé au constructeur... — Il m'a donné votre adresse en me disant que le gamin avait de l'intelligence à revendre, et qu'il ferait parfaitement mon affaire si vous consentiez à le laisser venir avec moi...

Madame Tallandier, dont la physionomie mobile exprimait un redoublement d'inquiétude, s'écria :

— Mon Dieu, est-ce que M. *** serait mécontent du petit, qu'il songe à s'en débarrasser?

— Nullement, madame...

— Mais pourquoi donc alors ne le garde-t-il pas?

— Parce qu'il a pensé que la place dont je dispose serait avantageuse pour l'enfant qui pourrait vous venir en aide.

— C'est beaucoup de bonté, et je suis reconnaissante de l'intention, mais M. *** sait bien que je ne veux pas me séparer du petit... — Il m'avait promis de lui enseigner le métier de constructeur, et, en éloignant aujourd'hui Pierre du chantier, ça pourrait l'empêcher de gagner sa vie plus tard.

— Détrompez-vous, madame... Si je le prenais avec moi, ce serait dans l'intention de lui apprendre un solide métier qui nourrit bien son homme... — D'ailleurs vous ne seriez pas séparé de lui par une longue distance... Mes patrons habitent Neuilly... — Quand l'enfant ne pourrait venir vous voir, vous pourriez, vous, venir passer de temps en temps la journée avec lui.

— Ah! c'est à Neuilly que vous le mèneriez?

— Oui, madame...

— Et qu'est-ce qu'il y ferait.

— Tout ce que fait un mousse à bord d'un navire de l'État... — Et puis il m'aiderait à conduire les embarcations de plaisance et le bateau de pêche... à poser et à lever les filets...

— Ah! — dit le gamin, — j'aimerais ça! — La pêche, c'est mon plaisir...

— Et, — reprit madame Tallandier, — il serait payé?

— Oui, madame, habillé, logé, nourri, et vingt francs par mois pour com-

mencer... — Si l'on était content de lui, au bout de quelques mois je me ferais fort de lui obtenir de l'augmentation...

— Vingt francs! — s'écria le petit Pierre qui semblait émerveillé de cette somme, — dis-donc, mère, ça ferait deux cent quarante francs par an auxquels je ne toucherais pas etque tu mettrais de côté...

— Oui, mon enfant, — répliqua madame Tallandier, — mais j'aimerais mieux te voir constructeur... je serais plus tranquille...

— Ça me connaît, la varlope et le rabot! — reprit Claude. — J'ai le projet d'organiser un petit chantier et de construire moi-même un canot... — L'enfant en apprendrait avec moi tout aussi long qu'ici... — Je me chargerais de faire de lui un ouvrier fini, un batelier malin et un fin pêcheur. De cette façon il aurait trois cordes au lieu d'une à son arc...

— Je ne dis pas non, monsieur... mais il faudrait nous séparer. — Ce que vous m'offrez, c'est très joli pour un enfant de douze ans... C'est énorme... Ça améliorerait beaucoup notre position, car M. *** a dû vous apprendre que je suis très pauvre... — Nous vivons de presque rien, et nous avons quelquefois bien du mal à vivre, — l'enfant ne me coûterait plus un sou, et avec l'argent qu'il gagnerait on pourrait lui faire pour plus tard un petit capital. — Je sais tout cela, monsieur; — dans l'intérêt du gamin je devrais accepter ce que vous proposez... — Mais, que voulez-vous, le courage me manque pour le laisser partir... — Songez-donc, je n'ai plus que cet enfant sur la terre... et je l'aime tant !...

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix brisée, et la pauvre femme éclata en sanglots.

Elle s'était laissée tomber sur une chaise.

L'enfant, dont les yeux se mouillaient, s'élança sur ses genoux, lui jeta ses bras autour des épaules, et balbutia en l'embrassant :

— Mère, ne pleure pas, je t'en supplie! tu me fais pleurer aussi! Pourquoi te chagriner comme ça?... On n'est pas séparé quand on se trouve à une heure de chemin l'un de l'autre...— Je veux, moi, que tu sois heureuse et que rien ne te manque... Je veux travailler et gagner de l'argent pour toi, afin de te dorloter quand tu seras vieille... — Laisse-moi aller à Neuilly... — Quand je ne pourrai pas venir, tu viendras me voir... ce monsieur l'a dit... — Je me conduirai bien... On m'augmentera, et je serai si content de penser que mon travail te donne le repos...

— D'autant plus, — reprit Claude Marteau — qu'il y a une autre chose très avantageuse, à laquelle je n'avais pas pensé tout d'abord... — Le produit de la pêche, à part, bien entendu, ce qu'on prendra pour la table des maîtres et pour la maison, nous appartiendra à moi et au petit... — Les bénéfices ne seront pas à dédaigner, rapportez-vous en à moi !... Voyons, décidez-vous, madame Tallandier... — J'en aurai bien soin, moi, du petit... — Il me plaît d'abord ! — Je vois qu'il a bon cœur... — Il vous aime... il ne pense qu'à vous... et les enfants

qui aiment leurs parents, impossible de ne pas les aimer quand on a quelque chose là !

Et Claude Marteau frappait avec énergie de sa large main le côté gauche de son ample poitrine.

Il poursuivit :

— Pensez donc... la maison est bonne... — Il sera nourri comme un *coq-en-plâtre*... il engraissera... — Sans compter que le soir, quand il n'aura rien à faire, je l'enverrai à l'école...

— Oh ! — dit Pierre avec orgueil, — je sais lire et écrire...

— Ça n'empêche pas d'aller à l'école tout de même et d'apprendre davantage... l'arithmétique, le dessin et un tas d'autres *fichaises* qui sont utiles à connaître...

— Oh ! oui, le dessin ! — s'écria petit Pierre dont l'œil étincela. — Savoir retracer sur le papier ce qu'on voit ! Ça doit-il être amusant !... — J'aimerais ça plus que tout...

— Allons, madame Tallandier, — reprit Claude Marteau d'une voix encourageante. — Allons, prenez un grand parti... Soyez raisonnable... — Prouvez que vous n'aimez pas seulement le petit pour vous, mais pour lui-même... — Le présent n'est pas tout, que diable ! — Songez à l'avenir, en bonne mère que vous êtes...

La pauvre femme pressa de nouveau contre sa poitrine le petit garçon, qui n'avait point quitté ses genoux.

Elle le couvrit d'ardents baisers en balbutiant :

— Oh ! cher... cher... cher enfant... ma vie... mon âme...

Et elle poussa un profond soupir en essuyant de la main gauche les larmes qui recommençaient à couler.

— Eh bien, voyons, — demanda Claude Marteau, — avez-vous réfléchi suffisamment ? — L'affaire est-elle convenue ?

Madame Tallandier secoua la tête.

— Oh ! monsieur, — répliqua-t-elle, — vous comprenez bien que je ne puis pas vous répondre comme ça tout de suite pour une chose aussi grave... — Je veux y penser encore, et aussi consulter M. *** qui a été si bon pour nous...

— Eh bien, soit... — Combien vous faudra-t-il de temps pour tout cela ?...

— Huit jours, monsieur... — Il me semble que ce n'est pas trop...

— Mettons donc huit jours, puisque vous y tenez absolument... — Je viendrai dans une semaine chercher mon sloop... — Nous causerons... et si vous êtes enfin décidée, comme je le désire et comme je l'espère, j'emmènerai Pierre...

Madame Tallandier fit un signe d'assentiment.

Claude tendit la main à l'enfant, qui la prit et la serra comme un homme, et le matelot sortit en répétant :

— Dans huit jours...

Tout en descendant l'escalier, il murmurait :

— Pourvu qu'elle consente ! — il me va de plus en plus, ce moucheron ! — Il me semble que de l'avoir avec moi ça me porterait bonheur !!

XXIV

Le voyage de Georges Vernier s'était effectué rapidement.

Quatre jours lui avaient suffi pour aller à Genève, de Genève à Evian, d'Evian à Millerie, d'où il était revenu d'une seule traite à Melun.

Mais, hélas ! il revenait profondément découragé.

Il n'avait recueilli aucune indication, aucun indice pouvant le mettre sur la trace de la famille du condamné.

Les renseignements obtenus se bornaient à ceci :

L'homme estropié par l'explosion d'une mine prétendait s'appeler Pierre. — Il arrivait de France et n'était muni ni de papiers ni de certificats...

Admis à travailler aux carrières comme simple ouvrier, son intelligence, son zèle, et certaines connaissances spéciales l'avaient fait nommer conducteur des travaux au bout de quelque temps.

Aussitôt après la guérison de son affreuse blessure, il s'était mis en route sans dire où il allait, et personne à Millerie n'avait plus entendu parler de lui.

Georges ne doutait pas que cet homme ne fût le supplicié de Melun, mais à quoi lui servait cette conviction?

Paula Baltus, immédiatement mise au fait par le docteur du résultat négatif de son excursion en Savoie, considérait la guérison de Jeanne comme l'unique moyen, désormais, d'arriver à la découverte de la vérité...

Mais où trouver Jeanne?

La lettre écrite par l'orpheline à M. Delarivière n'était partie du Havre que depuis cinq jours.

Or il en fallait neuf à cette lettre pour arriver à New York, en supposant que nul de ces incidents fâcheux, si fréquents en pleine mer, ne retardât la marche du navire.

Paula, convaincue que la réponse attendue arriverait par le télégraphe, pressait le jeune médecin de trouver une maison de santé dont il pût faire immédiatement l'acquisition.

Georges cherchait, mais sans succès.

Il avait repris ses travaux, compulsant nuit et jour les auteurs anciens et modernes, dont les écrits traitaient de l'aliénation mentale sous toutes ses formes, et des moyens curatifs appliqués à cette effrayante maladie.

Il entassait notes sur notes. — Il creusait une idée qui lui avait été inspirée

par deux ouvrages allemands, mais que certains spécialistes déclaraient absurde et dangereuse.

Malgré ces contradictions, il se sentait irrésistiblement poussé par son instinct, par ses raisonnements, par la logique, vers l'emploi d'un moyen étrange que nous connaîtrons quand le moment en sera venu.

D'autres avaient expérimenté déjà ce moyen avec une pleine réussite, et cela militait en faveur de ses convictions...

Il restait indécis, cependant... — Il éprouvait le besoin de consulter les maîtres de la science, de prendre l'avis des professeurs sous lesquels il avait étudié, et dont l'incontestable supériorité s'imposait à lui.

En conséquence, il résolut, après avoir écrit un mémoire relatif aux causes apparentes de la maladie de Jeanne, à tout ce qu'il avait appris de la bouche de M. Delarivière sur le tempérament de sa femme, et enfin à ce qu'il avait remarqué lui-même pendant qu'il lui donnait des soins, il résolut, disons-nous, d'aller trouver le plus vénéré de ses professeurs, et de le consulter sur l'opportunité du moyen curatif qui le préoccupait si vivement.

Il était à peu près sûr d'être reçu, vers huit heures du matin, par le médecin célèbre.

Un matin donc, au point du jour, il monta dans le train-poste, et aussitôt à Paris gagna le quartier de la Sorbonne où demeurait le docteur V...

Le docteur était chez lui.

Georges lui fit passer sa carte par un vieux valet de chambre à cheveux blancs, et quelques minutes plus tard il franchissait le seuil du cabinet de son ancien professeur, resté son protecteur et son ami.

Le docteur V..., — dont nous croyons devoir remplacer le nom par une initiale, pour des motifs faciles à apprécier, — ressentait à l'endroit de Georges autant d'estime que de sympathie et lui croyait un brillant avenir.

Il le reçut avec effusion, l'embrassa comme son fils et lui dit :

— Quel que soit le motif qui vous amène chez moi, mon cher enfant, je suis bien heureux de vous voir et, s'il s'agit d'un service à vous rendre, je serai plus heureux encore...

— Il s'agit en effet d'un service, maître... d'un grand service...

— Mon influence, ma bourse, mes conseils, sont à votre disposition.

— C'est un conseil que je viens vous demander...

— Un conseil d'ami, ou de médecin?

— De médecin d'abord.

— Vous croyez donc toujours en moi?...

— Si j'y crois? — Ah! maître, plus je travaille, plus je m'efforce de monter les rampes ardues de la science, et mieux je vois, mieux je comprends, que je n'arriverai jamais à votre hauteur...

Le docteur V... prit la main du jeune homme et la serra.

— Merci, mon enfant! — s'écria-t-il. — Merci de la part que vous faites à votre vieux professeur!... — Vous êtes un de ceux, bien rares, hélas! qui, lorsqu'ils ont pris leur essor, se souviennent que nous leur avons donné des ailes... — Les autres usent leur force naissante à tenter de nous renverser afin de prendre notre place.

— Ce sont des nains qui s'attaquent aux géants! — répliqua Georges. — Il faut les plaindre...

— De quel conseil avez-vous besoin, cher enfant?

Georges expliqua en peu de mots à l'homme célèbre ce qu'il attendait de lui, et remit en ses mains le mémoire relatif à madame Delarivière.

Le docteur V... l'écouta avec une attention profonde, mais la question que lui soumettait son ancien élève étant d'une extrême gravité, il ne pouvait ni ne voulait se prononcer à la légère.

— Je vous comprends, — dit-il, quand Georges eut achevé.

— Et que me répondez-vous?

— Rien, avant d'avoir fait une étude approfondie du mémoire que vous m'apportez...

— Et cette étude, maître, la ferez-vous bientôt?

— Oui, je vous le promets... — Je ne sais si nous nous trouverons d'accord sur tous les points, mais il me semble certain dès aujourd'hui que nous arriverons au même résultat.

— Ah! cher et grand maître, — s'écria le jeune homme, — si j'ai le bonheur d'obtenir votre approbation, je me sentirai fort et je ne douterai point du succès...

— Ainsi donc, — reprit le professeur célèbre, — vous allez vous occuper de l'aliénation mentale d'une façon toute spéciale?

— C'est mon projet...

— Et vous aurez absolument raison... — Ils sont rares, les médecins aliénistes doués d'une intelligence aussi brillante que la vôtre... — Vous serez bien vite hors ligne... — S'il faut un guide à vos premiers pas dans cette voie difficile, comptez sur moi... — Je redeviendrai votre maître comme autrefois. — Les études nouvelles que vous allez entreprendre vous coûteront bien des veilles... mais je connais votre amour du travail... je vous sais consciencieux et infatigable... — Vous avez l'ardeur... vous avez la foi... l'avenir est à vous; seulement, aux labeurs du cabinet il faudra joindre la pratique... — Pratiquer beaucoup, tout est là!... — C'est à cette condition que s'acquièrent la vraie science et le vrai talent...

— Je le sais, maître, et je pratiquerai...

— Il sera bon, tout d'abord, de suivre les consultations d'une maison d'aliénés... — Si vous pouviez avoir ensuite un établissement à vous, et surtout des malades, vous marcheriez à grands pas.

Il brûla le carnet rempli de notes et d'indications mystérieuses.

— Je cherche une maison de ce genre ayant déjà plusieurs années d'existence...

— Elles sont rares...

— Sans doute, mais non pas introuvables.

— Cela vous coûtera beaucoup d'argent.

— Je dispose d'un commanditaire très riche.

— Tant mieux, car le commanditaire pour un débutant, c'est l'oiseau rare... *rara avis!*

— Ne connaîtriez-vous pas, cher maître, une maison de santé à vendre, remplissant les conditions désirées ?...

— Attendez donc... il me semble qu'on me parlait dernièrement de quelque chose de ce genre...

— A Paris ?

— Oui... ou du moins dans les environs... — Ah ! mes souvenirs se précisent... — L'établissement en question est situé à Auteuil... — J'ai même reçu une note à ce sujet... une sorte de prospectus...

— Cherchez-le, maître, je vous en supplie !

— C'est ce que je vais faire...

Et le docteur V... fouilla, séance tenante, dans une foule de lettres ouvertes et de notes de toute sorte amoncelées sur son bureau dans le plus beau désordre.

— Je le tiens ! — s'écria-t-il au bout de quelques secondes. — Le voici... — Lisez vous-même.

Georges saisit avidement la papier que lui tendait son ancien professeur et lut tout haut les lignes suivantes autographiées, avec cet en-tête :

MAISON DE SANTÉ D'AUTEUIL

Le docteur Rittner, médecin aliéniste, propriétaire et directeur d'une maison de santé de premier ordre située à Auteuil, rue Raffet et boulevard Montmorency, bien connue par sa position magnifique, son aménagement hors ligne et sa nombreuse et riche clientèle, a l'honneur de faire savoir à l'éminent docteur V... qu'il aurait l'intention de céder son établissement à un médecin que des études spéciales mettraient à même de lui succéder.

Le docteur Rittner, étant forcé de quitter Paris pour des affaires de famille, traiterait rigoureusement au comptant, mais dans de bonnes conditions.

Les yeux de Georges étincelaient de joie.

— Eh bien, — s'écria le docteur V... — voilà votre maison toute trouvée, ce me semble ! !

XXV

— Vous connaissez la maison de santé d'Auteuil, maître ?... — demanda Georges Vernier.

— Oui, — répondit le médecin célèbre. — Un de mes amis, qu'une nécessité douloureuse avait contraint d'y placer sa mère, m'avait prié de m'y rendre en consultation... Il y a deux ans de cela à peu près...

— Que pensez-vous de l'établissement ?

— Il me paraît hors ligne comme aménagement et comme situation.

— Et son directeur?

— Ne mérite point, selon moi, la réputation dont il jouit...

— Il est célèbre cependant?

— Qu'est-ce que cela prouve? Sa renommée, faite à coups de réclames, me laisse fort insensible... J'ai jugé le docteur Rittner, et voici mon opinion sur son compte : Cet Allemand a certainement étudié beaucoup; c'est un spécialiste, mais un spécialiste entêté, imbu des anciennes méthodes qu'il ne rajeunit qu'en apparence, ennemi de tout progrès réel, et ne cherchant à combattre la folie qu'avec les armes rouillées d'un antique arsenal...

— Piètre médecin, au total! — fit Georges. — Mais est-ce un honnête homme?

— A cette question, mon cher enfant, je n'oserais répondre... — Je ne sais rien qui me permette d'attaquer la moralité du docteur Rittner... — Il me semble peu sympathique, voilà tout... — Ceci n'a point empêché sa maison de réussir et même d'avoir la vogue... — Il ne songe à vendre, j'en suis sûr, que parce qu'il se trouve assez riche... — Son établissement, dans vos mains, mieux encore que dans les siennes, serait une mine d'or, d'autant plus que je vous recommanderais d'une façon très chaude, ce que je n'ai jamais fait pour lui, et vous savez que mon patronage a quelque valeur... — Allez donc à Auteuil le plus tôt possible... — Visitez la maison... — Rendez-vous compte de tout, et tâchez de vous entendre avec ce Rittner... — Seulement soyez bien sur vos gardes... — Ne subissez aucun entraînement irréfléchi. — l'Allemand, je n'en doute pas, vous tiendra la dragée haute... — Discutez vigoureusement...

— Selon vous, cher maître, que vaut la maison?...

— L'immeuble appartenant au docteur, il faudra l'acheter aussi. — J'estime l'immeuble et la clientèle de trois cent cinquante à quatre cent mille francs.

— Oh! oh! C'est un gros prix!!

— Estimez-vous heureux si Rittner ne vous en demande pas le double.

— Je vais m'y rendre tout de suite pour savoir à quoi m'en tenir.

— Allez, je vous le conseille; — et, si vous traitez, faites-le moi savoir aussitôt.

— Je reviendrai vous voir, ou je vous écrirai sans retard...

— C'est entendu...

— Et mon mémoire?...

— Oh! soyez tranquille! — Je vous promets de l'étudier scrupuleusement, de peser le pour et le contre avec une impartialité rigoureuse; — j'y répondrai par un autre mémoire que je vous enverrai à Melun, ou que vous viendrez prendre chez moi...

— Merci mille fois, mon cher maître, et à bientôt!...

— A bientôt, mon enfant!

Le vieux professeur serra la main de son ancien élève et voulut le reconduire jusqu'à la porte de l'appartement.

— De trois cent cinquante à quatre cent mille francs! — se disait Georges en descendant l'escalier, — ce chiffre m'effraye! Mademoiselle Baltus, si grande que soit sa bonne volonté, ne reculera-t-elle pas devant une pareille somme?... Et, en admettant qu'elle me fournisse les capitaux nécessaires pour acheter l'établissement, comment arriverai-je à la rembourser? — Enfin voyons toujours...

Le jeune homme monta dans un fiacre et donna l'adresse de la rue Raffet.

Ce même jour le docteur Rittner avait reçu de Fabrice une lettre portant le timbre de New York.

Cette lettre, froide et laconique, était écrite de telle sorte que, si par hasard elle tombait en d'autres mains que celles de son destinataire, il fût impossible de supposer que le neveu du banquier et le médecin d'Auteuil eussent des intérêts communs et des liens mystérieux.

Fabrice se bornait à recommander au docteur de bien veiller sur la mère et sur la fille.

L'écriture contrefaite, la signature indéchiffrable pour tout autre que Rittner, prouvaient la défiance du jeune homme qui ne livrait rien au hasard.

Une seule phrase, soulignée deux fois, phrase convenue depuis la veille du départ, était effroyablement significative malgré son apparence inoffensive.

La voici :

OCCUPEZ-VOUS DU PLACEMENT DE FONDS DONT NOUS AVONS PARLÉ.

Pour Rittner, qui avait dicté cette phrase énigmatique, il n'y avait pas deux manières d'interpréter les quelques mots que nous venons de reproduire.

La pensée de Fabrice devait se formuler de cette façon :

Il faut qu'à mon retour je ne trouve vivante ni la mère ni la fille. — Vous avez pour cela des moyens sûrs. — Employez-les.

— C'est-à-dire, — murmura le docteur, — qu'il a changé d'avis, et que je dois supprimer Edmée et Jeanne! — D'où peut venir une modification si complète dans les idées de mon cher associé qui n'admettait point, avant son départ, cette solution radicale?... — Il s'est passé sans doute là-bas, à New York, quelque chose d'imprévu... — Chercher à deviner le mot de l'énigme serait folie... — Peste!... comme il y va maintenant, ce bon Fabrice!... — Trancher d'un seul coup deux existences!... — C'est possible et facile, mais en même temps fort dangereux... — Je vois bien le péril... Je ne vois point la compensation. L'intérêt de Fabrice saute aux yeux!... — Où est le mien?... — Voilà ce qu'il faudrait savoir avant d'agir... — Est-ce au moment où je veux fuir Paris pour échapper aux fâcheuses conséquences de l'affaire Baltus, qu'il est à propos de me mettre

sur les bras une si grosse responsabilité?... Problème! ! — Et puis, sauf réflexion ultérieure, à quoi bon s'atteler trop vite à une besogne périlleuse, qui n'a besoin de personne pour être bientôt complète? — La mère s'éteint rapidement, et la fille est bien malade... — Il suffira, je crois, de les laisser mourir...

Le docteur, tout en monologuant de la sorte, avait allumé une bougie.

Il approcha de la flamme la lettre de Fabrice, en se disant :

— Règle générale, il ne faut jamais garder un chiffon de papier qui soit compromettant, ou qui puisse le devenir à un moment donné...

Et il réduisit le billet en cendres.

Rittner n'avait encore reçu la visite d'aucun acquéreur.

Il était décidé à lancer à Paris et en province de nouveaux prospectus annonçant la vente de sa maison de santé, et plus nombreux que les premiers adressés seulement à quelques médecins en vue.

Il se préparait à sortir pour se rendre chez son imprimeur quand on lui vint annoncer qu'un jeune homme, désirant s'entretenir avec lui, l'attendait au salon.

En même temps on lui remettait une carte.

Il y jeta les yeux.

« *Le docteur Georges Vernier, de la Faculté de Paris* », — dit-il à voix basse.

Ce nom ne lui apprenait rien.

— Priez d'attendre un instant... — fit-il, — je descends...

Deux ou trois secondes plus tard, il franchissait le seuil du salon.

Georges, debout auprès d'une fenêtre et regardant le parc, se retourna pour saluer le directeur de l'établissement, et demanda :

— C'est à monsieur le docteur Rittner que j'ai le plaisir de parler?

— A lui-même, monsieur... et vous êtes mon confrère, le docteur Vernier?...

— Oui, monsieur...

— Quel motif me procure l'honneur de votre visite?...

— Je vous suis adressé par l'un des plus glorieux maîtres de la carrière que nous suivons tous deux... le docteur V..., dont j'ai été l'élève...

Rittner s'inclina.

Georges poursuivit :

— Mon ancien professeur m'a mis sous les yeux chez lui, tout à l'heure, un prospectus que vous lui avez envoyé il y a quelques jours, et dans lequel vous exprimez l'intention de céder votre établissement...

Frantz contint un mouvement de joie.

Un acheteur se présentait enfin et, à en juger par l'apparence de Georges et par le patronage du docteur V..., cet acheteur était sérieux.

— En effet, monsieur, — répondit-il. — Des affaires de famille réclament ma présence en Alsace... — Je me vois forcé de quitter Paris, peut-être pour longtemps, et ne pouvant plus exercer une surveillance utile sur un établissement

que j'ai créé au prix de grands sacrifices, que j'ai conduit au plus haut point de prospérité, et qui constitue la meilleure partie de ma fortune, je me vois, quoiqu'à regret, obligé de chercher un successeur.

— Eh bien, monsieur, — répliqua Georges, — vous trouverez peut-être en moi ce successeur, si la maison me convient après examen et si vos prétentions ne sont pas trop élevées... — Je vous prie donc de m'autoriser à visiter l'établissement, sinon dans ses moindres détails, du moins de façon que je puisse me faire une idée exacte de son ensemble et de ses ressources.

— Mais comment donc! — s'écria Rittner, — c'est simple et naturel ! — Il est élémentaire que vous ne pouvez acheter une chose sans la bien connaître... — J'aurai le plaisir de vous servir moi-même de cicerone, et je répondrai avec empressement à toutes les questions que vous jugerez à propos de m'adresser...

— Croyez, monsieur, que j'en serai reconnaissant...

Rittner fit deux pas vers la porte du salon.

Georges s'apprêtait à le suivre.

Le médecin des folles s'arrêta :

— Un mot encore cependant... — dit-il en se retournant. — Je dois avant tout signaler à votre attention une ligne du prospectus qui vous conduit ici... — Les circonstances particulières dans lesquelles je me trouve m'obligent à traiter *expressément au comptant*... — Il me serait impossible d'accorder terme et délai pour les payements, même si l'on me faisait offre d'une caution bonne et valable...

— Soyez tranquille, — monsieur, répondit Georges Vernier, — si j'achète, vous serez payé en un chèque à vue sur un grand banquier de Paris...

XXVI

Rittner ne pouvait souhaiter une réponse plus complètement satisfaisante que celle de Georges.

En conséquence, il joua sans retard son rôle de cicerone et promena le jeune médecin dans le bâtiment des folles, lui faisant visiter plusieurs des cellules du rez-de-chaussée, plusieurs des chambres du premier étage, les bains, la pharmacie, la buanderie, l'amphithéâtre, la lingerie, les cours, etc., etc...

Georges ne pouvait s'empêcher d'admirer l'ordre absolu qu'il voyait régner partout, l'organisation dont les moindres rouages fonctionnaient comme ceux d'une machine de précision, la beauté du site, l'ampleur de l'espace occupé par l'établissement et par ses dépendances.

Le parc lui semblait merveilleux.

Un seul détail provoqua son blâme.

Convaincu que la gaieté des choses extérieures est un des principaux éléments d'hygiène dans le traitement des maladies mentales, il ne pouvait admet-

tre pour les pensionnaires du docteur les cours froides et nues, sans arbres et sans pelouses, et il le dit d'une façon très nette.

— Pour ceci, — répliqua Frantz Rittner, — mon opinion est diamétralement opposée à la vôtre... — J'envisage l'isolement comme un moyen curatif indispensable.

— Soit! — reprit Georges, — je l'admettrai volontiers s'il s'agit d'isoler le malade des choses habituelles et familières; du milieu dans lequel il a vécu, et qui par cela même peut rappeler à chaque instant la cause déterminante de l'ébranlement du cerveau; mais je proteste contre l'isolement tel que vous le pratiquez ici et qui, selon moi, doit assombrir et effrayer vos pensionnaires...

— La réussite me prouve chaque jour que mon système est bon et qu'il peut défier toute critique... — dit Rittner avec un peu de raideur. — A chacun sa méthode... — La supériorité se démontre non par des phrases, mais par des résultats...

— Vous avez raison, monsieur... — fit le jeune homme en souriant. — D'ailleurs je ne suis point venu pour discuter, ni même pour parler médecine... — Continuons, je vous prie, notre visite...

— A vos ordres, monsieur...

Frantz Rittner conduisit Georges au pavillon qu'il habitait, et l'introduisit dans son appartement particulier dont nous savons que l'installation confortable ne laissait rien à désirer.

Georges s'approcha d'une fenêtre et, désignant le pavillon où se trouvait Edmée, demanda :

— Quelle est la destination de ce chalet?

— Il renferme au rez-de-chaussée le salon d'attente dans lequel je vous ai reçu tout à l'heure, et trois autres pièces. — Au premier étage deux appartements complets, destinés à des pensionnaires riches et absolument *calmes*.

— Sont-ils habités tous les deux en ce moment?

— Non... — l'un est inoccupé... — Désirez-vous le voir?

— C'est inutile aujourd'hui... — Maintenant, causons chiffres... Pour combien faites-vous d'affaires ici par année?

— Ma maison compte dix ans d'existence, — répondit le médecin des folles, — les bénéfices, restreints d'abord, ont pris tous les ans de l'extension... — Aujourd'hui, l'établissement atteint un très haut point de prospérité... — J'ai réalisé l'année dernière cent soixante mille francs, et, l'affluence des malades augmentant toujours, le chiffre de l'année courante sera supérieur encore...

— Vous parlez des recettes brutes?

— Bien entendu...

— Et quels sont vos frais annuels?

— De quatre-vingt-dix à cent mille francs.

— Vous auriez donc encaissé, l'année dernière, plus de soixante mille francs de bénéfices nets?

— Soixante-cinq mille environ...

— Vos livres nous donneront exactement ces chiffres, je pense?

— Oui... et vous savez que je ne parle pas du *casuel*...

Georges en entendant ce mot, regarda fixement Rittner.

Le médecin des folles comprit qu'il venait de faire une maladresse et que si son visiteur voulait, lui aussi, se procurer les bénéfices du *casuel*, il ne voulait pas, du moins, le laisser deviner...

Rittner se trompait.

Georges n'avait pas compris l'effroyable pensée du docteur et s'étonnait seulement du mot.

— Qu'appelez-vous le *casuel*? — demanda-t-il.

— Mais, — répondit Frantz après une seconde d'hésitation, — je désigne ainsi les visites que je suis appelé à faire au dehors, les consultations auxquelles je prends part, et que je ne compte point dans les recettes de ma maison...

— Très bien... je comprends.

Le docteur respira. — Il venait de se tirer d'un mauvais pas avec son habileté ordinaire. — L'explication improvisée était plausible.

— Et, — reprit Georges, — que vous rapportent ces consultations et ces visites?

— De six à huit mille francs.

— Combien désirez-vous vendre l'établissement?...

— Le plus que je pourrai...

— Naturellement, mais vous trouverez non moins naturel que je désire le payer le meilleur marché possible.

— Vous avez bien vu, bien examiné; le matériel est presque neuf, les constructions en bon état, le jardin vaste et bien planté...

— Tout cela est parfait, — interrompit Georges, — et je ne vous ai point caché mon admiration; mais cette admiration ne m'entraînera pas plus loin que je ne veux et que je ne dois aller... — Je me suis fixé un chiffre et je ne le dépasserai point... — Encore une fois, monsieur, combien voulez-vous vendre?

— Six cent mille francs...

Georges se leva et prit son chapeau.

— Je regrette, monsieur le docteur, de vous avoir inutilement dérangé... — fit-il.

— Attendez donc! — s'écria Rittner. — On peut causer, que diable!

Georges se rassit.

— Le chiffre de six cent mille francs vous paraît exagéré, je le vois — poursuivit le médecin des folles.

— Je ne dis rien de semblable, mais il est trop loin du mien...

— Discutons alors...

— A quoi bon?

Mathilde, dévorée d'angoisses alla s'installer près de la grille du jardin. (Page 455.)

— Nous finirons peut-être par nous entendre...

— Avec des prétentions telles que les vôtres, cela me paraît invraisemblable...

— Enfin, qu'offrez-vous?

— Trois cent mille francs.

Rittner fit un haut-le-corps.

— Trois cent mille francs! — répéta-t-il. — A peine le prix des terrains!... — Vous ne tenez compte ni des constructions, ni du mobilier, ni de la clientèle ! — L'affaire est impossible...

— J'ajouterai cinquante mille francs...

— Ajoutez-en cent mille, et je conclus...

— Non, monsieur... — Je connais mes ressources... — J'ai dit trois cent cinquante mille francs... Je n'irai pas plus loin... — Voilà mon dernier mot...

Rittner parut se consulter, mais son parti était pris d'avance.

Nous savons déjà que, dans un état détaillé de sa fortune établi par lui en prévision d'un brusque départ, il avait évalué son établissement juste à la somme que Georges Vernier consentait à lui en donner.

Depuis cette époque son vif désir de quitter la France au plus vite n'avait point diminué, au contraire, car ses appréhensions, vagues d'abord, étaient devenues de véritables angoisses.

En conséquence il ne pouvait hésiter que pour la forme.

Comédien jusqu'au bout, il poussa un soupir.

— En vérité, monsieur, — fit-il, — vous abusez des circonstances qui m'empêchent de diriger plus longtemps cette maison; je m'empresse d'ailleurs de reconnaître que c'est votre droit strict...

— Sommes-nous d'accord? — demanda Georges.

— Il le faut bien...

— Alors, marché conclu à trois cent cinquante mille francs?

— Oui, mais c'est un cadeau que je vous fais... un vrai cadeau...

Et un nouveau soupir de Rittner accompagna cette réponse affirmative.

— Quand pourrez-vous me mettre en possession? — reprit le jeune médecin.

— Aussitôt que la vente sera régularisée et que j'en aurai touché le prix...

— Après-demain, alors?

— Soit.

— Demain nous signerons les actes, et le payement sera immédiat... J'amènerai mon notaire ici... vous n'aurez qu'à faire prévenir le vôtre...

— Pour quelle heure?

— Pour midi, si cela vous convient.

— Va pour midi.

— Il est bien entendu que, si vous avez reçu de l'argent d'avance pour soins à donner à quelques-unes de vos pensionnaires, cet argent restera dans la caisse...

— C'est parfaitement entendu, — j'établirai d'ici à demain le compte exact...

— Maintenant, — continua Georges, — comme après tout vous ne me connaissez pas, et que vous pouvez craindre que je ne me dédise ou que je n'aie pris vis-à-vis de vous un engagement inconsidéré, veuillez m'accompagner à Paris, où je verserai dans vos mains un acompte de dix à quinze mille francs.

— Inutile, monsieur, — répondit Rittner avec politesse, — je vois à merveille à qui j'ai affaire, et votre parole me suffit.

— Alors, à midi, monsieur ; — n'oubliez pas de prévenir votre notaire...

— Soyez tranquille...

Georges quitta la maison de santé d'Auteuil sans se douter qu'il venait, pendant deux heures, de se trouver près d'Edmée et de Jeanne ; il se fit conduire au chemin de fer de Lyon et partit pour Melun par le premier train.

Il avait hâte de voir Paula Baltus et de la mettre au fait de l'heureux résultat de ses recherches.

Frantz Rittner, après le départ de son acquéreur, respira comme un homme soulagé d'un grand poids et se frotta joyeusement les mains.

— Enfin, — murmura-t-il, — je vais être libre ! — Avant quatre jours j'aurai liquidé tout... je serai hors de France, et je pourrai dormir tranquille et jouir en paix d'une fortune acquise par un honorable labeur...

XXVII

Le lendemain matin Paula, heureuse de la trouvaille de Georges, partait pour Paris en compagnie du jeune médecin et se rendait rue Saint-Lazarre à la maison de banque de Jacques Lefebvre.

Le banquier était absent pour quarante-huit heures.

Mademoiselle Baltus donna des instructions au caissier afin qu'un chèque signé Georges Vernier fût payé à présentation, quel qu'en fût le chiffre.

En quittant la rue Saint-Lazare elle passa chez son notaire et le pria d'aller à la maison de santé d'Auteuil pour dresser l'acte de vente.

— Il ne doit pas être question de moi dans cet acte... — ajouta-t-elle. — Le docteur Vernier sera seul et unique propriétaire. Je désire même que mon nom ne soit point prononcé, et qu'on ignore si je suis la commanditaire de l'acquéreur.

Le rendez-vous était pris pour midi, nous le savons.

Georges arriva à midi moins cinq minutes avec le notaire de Paula.

Rittner les attendait en compagnie du sien, et débuta par ces paroles :

— Ce qui est convenu est convenu, mon cher confrère. Je suis un honnête homme et je n'ai qu'une parole, mais je fais une insigne folie en vendant trop bon marché.

— Non, — répondit Georges ; — à mon point de vue, je paye la maison ce qu'elle vaut.

Le jeune médecin se trompait.

Rittner, voulant à tout prix s'éloigner, faisait un sacrifice énorme sur la valeur réelle de son établissement.

— Le compte dont vous me parliez hier, est établi... — dit-il, — le voici... — J'ai reçu par avance pour plusieurs pensionnaires, dont vous trouverez les

noms sur mes livres, une somme de quarante mille francs. — Vous n'avez donc à me payer que trois cent dix mille francs...

L'acte, rédigé par les deux notaires, fut signé par le vendeur et l'acheteur, puis Georges remit à Frantz un chèque payable à vue sur Jacques Lefebvre.

—Quand les pièces seront-elles prêtes? — demanda le jeune homme aux notaires.

— Pas avant huit jours, — lui fut-il répondu; — il faut ce temps pour les publications légales, l'enregistrement et la purge d'hypothèques...

— Mais, — fit observer Rittner, — le docteur Vernier peut entrer en possession quand bon lui semblera.

— Cela n'est pas douteux

— Alors, — dit Georges, — je prendrai possession après-demain, et je ferai ma première visite avec vous, docteur.

— Après-demain j'aurai l'honneur de me mettre à vos ordres...

— A quelle heure, le matin, visitez-vous vos pensionnaires?

— A dix heures.

— J'arriverai donc à dix heures moins un quart.

On se sépara, et Georges rejoignit mademoiselle Baltus qui lui avait donné rendez-vous à la gare du chemin de fer de Lyon.

— Eh bien, — lui demanda-t-elle.

— Eh bien! mademoiselle, — répondit-il, — tout est terminé... — La maison de santé d'Auteuil vous appartient sous mon nom.

— Dites qu'elle est à vous, docteur...

— Cependant...

— Oh! bien à vous, — interrompit Paula, — et, si vous êtes mon débiteur pour le prix d'acquisition, nous nous arrangerons de telle sorte que le remboursement de ce prix ne puisse être pour vous une gêne et vous donner jamais la moindre inquiétude. — Quand prendrez-vous possession?

— Après-demain, à dix heures du matin.

— Je vous accompagnerai, nous visiterons la maison ensemble, puis nous ne songerons plus qu'à retrouver madame Delarivière et ma chère Edmée...

Pauvre Edmée!... — Pauvre Jeanne!

Depuis la tentative d'évasion à laquelle nous avons assisté, Jeanne, privée de la visite quotidienne de sa fille et de cette promenade dans le parc dont elle avait pris l'habitude inconsciente, devenait de plus en plus triste et sombre.

La lueur de la vie semblait vaciller chez elle, prête à s'éteindre comme s'était éteinte déjà la lueur de l'intelligence.

Le traitement de Rittner, les stupéfiants administrés à haute dose, produisaient leur effet. — On pouvait préparer le suaire et le cercueil, et d'avance creuser la fosse.

Edmée, brisée de corps et d'âme par un choc au-dessus de ses forces, se trouvait entre la vie et la mort, et plus près de la mort que de la vie.

Une fièvre violente s'était emparée d'elle.

A des moments d'inquiétante prostration succédaient d'effrayants délires que ne calmaient point les médicaments employés.

Le médecin en sous-ordre qui, nous devons le dire, soignait la jeune fille avec sollicitude, ne voyait guère à son état d'autre issue qu'un de ces dénouements funestes : la mort ou la folie.

— Pauvre enfant... — murmurait-il avec cette sentimentalité vague et creuse dont les fils de la blonde Germanie sont généralement pourvus. — Folle comme sa mère ! ! — Mieux vaudrait la voir endormie du sommeil éternel.

L'affaire de la vente de sa maison de santé avait été si rapidement conclue que le docteur Rittner en était non moins étonné que joyeux.

— Je suis libre ! — se répétait-il, en se frottant les mains... — Je partirai quand bon me semblera, et je ne laisserai rien derrière moi...

Après le départ de Georges et des deux notaires il avait commencé, sans perdre une minute, à faire ses malles, avec le fiévreux entrain d'un écolier la veille des vacances, se promettant de se diriger le surlendemain vers l'Allemagne, par un train rapide, dès que le docteur Vernier aurait pris possession de l'établissement.

Il ne se préoccupait plus de ses malades. — Ses angoisses et ses terreurs imposaient silence à sa cupidité. — Riche d'ailleurs au delà même de ses espérances, ce n'était point de l'or qu'il lui fallait désormais. — C'était la certitude de vivre tranquille et impuni.

Il brûla le carnet de chagrin noir rempli de notes et d'indications mystérieuses à l'encre rouge.

— Aussitôt loin de Paris, — se dit-il, — advienne que pourra ! — Plus rien à craindre... — Ce ne sont pas les intéressés qui me rechercheront pour me sommer de tenir ma parole... — Et puis, où me trouveraient-ils ? — Frantz Rittner aura disparu... — Il ne restera rien de lui...

Une réflexion soudaine arrêta le médecin des folles dans son monologue et tomba comme une goutte d'eau glacée sur l'ébullition de son allégresse.

Pour quitter la France, pour disparaître, pour se créer à l'étranger une personnalité nouvelle, il lui fallait des papiers en règle portant un autre nom que le sien.

Or, quatre jours auparavant, il avait pris le parti de confesser son projet de fugue au frère de Mathilde en lui remettant les passeports périmés qu'il s'agissait de *rajeunir*.

Le faussaire émérite s'était engagé formellement à *régulariser* les dates et à les rapporter sans le moindre retard.

Promesse vaine ! — René Jancelyn ne donnait point signe de vie.

— C'est singulier ! — pensa le docteur. — Pourquoi ce retard et ce silence ? J'irai m'en enquérir dès aujourd'hui.

Frantz Rittner, lorsqu'il eut bouclé ses malles, fit prévenir le médecin adjoint qu'il désirait lui parler.

Le jeune Allemand ne se fit point attendre.

— Mon cher collaborateur, — lui dit le médecin des folles, — je dois vous annoncer une fâcheuse nouvelle... — Nous allons nous séparer...

— Je m'y attendais, — répondit le docte fils du pays des milliards.

— Vraiment?

— Oui, monsieur le docteur, — j'ai su que deux notaires étaient venus ici ce matin, et j'ai compris que vous vendiez la maison de santé...

— Vous ne vous trompiez pas... — Je vous quitte avec un vif regret, car je n'ai eu qu'à me louer de vous sous tous les rapports, mais d'importantes affaires me rappellent impérieusement au pays... — Vous sentiriez-vous, par hasard, disposé à en faire autant?

— Pas le moins du monde, monsieur le docteur, et, quand bien même je le voudrais, je ne le pourrais pas...

— Pourquoi donc?

— Je suis soldat réfractaire et noté comme tel... Une punition sévère m'attendrait en Allemagne...

— Très bien... Vous serait-il agréable de demeurer attaché à la maison de santé?

— Je préférerais cette situation à toute autre... Je suis habitué à vivre ici, j'y complète mes études, et puis je porte un vif intérêt à ces pauvres folles...

— Vous êtes sentimental! ! — fit Rittner en riant.

— Peut-être... — On me disait cela lorsque j'étudiais à l'université d'Heidelberg... — Je suis de nature rêveuse, quoique matérialiste endurci... — Les cheveux blonds et les yeux bleus de mademoiselle Edmée me rappellent vaguement une cousine à moi dont j'étais fort épris quand j'avais quatorze ans...

— Restez donc ici, puisque vous vous y trouvez bien...

— Je le voudrais, mais votre successeur agréera-t-il l'offre de mes services?...

— Pourquoi non? — Ce successeur prendra possession de l'établissement après-demain matin... — Je vous présenterai à lui et ferai de vous un si sérieux éloge que votre position, — je l'espère du moins, — loin de diminuer, grandira...

— Croyez à ma vive gratitude...

— Le docteur Georges Vernier, — ainsi se nomme mon successeur, — se propose de faire avec nous sa première visite aux pensionnaires... — Tenez la main à ce que, des caves aux combles, tout soit mis dans un admirable état d'ordre et de propreté...

— Je donnerai des instructions, et je surveillerai moi-même...

— Un mot encore... — Les enterrements des deux pensionnaires décédées ont-ils eu lieu?...

— Oui, monsieur le directeur, pendant que vous étiez avec les notaires...

— Les représentants des deux familles y ont-ils assisté?

— Oui, monsieur le directeur...

— Très bien... — pensa Frantz Rittner, — cela me fait deux sommes assez rondes à toucher avant mon départ... — Je passerai demain chez les héritiers...

Et il congédia le médecin adjoint.

XXVIII

Frantz Rittner se rendit à son cabinet situé, nous le savons, au rez-de-chaussée du pavillon de gauche, et s'occupa de mettre à jour les livres qu'il devait laisser à son successeur.

Cette besogne l'occupa assez longtemps.

Vers dix heures il monta s'habiller et quitta la maison d'Auteil pour se mettre à la recherche de René Jancelyn.

Le médecin des folles alla directement rue Taitbout, où nous savons que demeurait le frère de Mathilde.

— M. Jancelyn? — demanda-t-il au concierge qui, le connaissant, lui répondit :

— M. René n'est pas chez lui.

— Supposez-vous qu'il doive revenir d'ici à peu de temps et que je ferai bien de l'attendre?...

— Impossible de le dire à monsieur... — Voici trois jours que nous n'avons vu M. René...

— Trois jours! — s'écria Frantz.

— Oui, monsieur, tout autant, et comme ça ne lui arrive jamais de s'absenter ainsi sans prévenir, mon épouse et moi nous sommes inquiets.

— Vous ne devinez pas où il est? — reprit Rittner.

— Non, monsieur...

— En voyage peut-être?

— Ça m'étonnerait beaucoup, car, lorsque M. René est sorti pour la dernière fois, il n'emportait ni malle, ni valise, ni sac de nuit, ni rien du tout.

— S'il rentre aujourd'hui, dites-lui, je vous prie, que je l'attends chez moi demain matin, ayant à lui parler sans retard d'une chose importante et très urgente.

— Je n'y manquerai pas...

Rittner, surpris et désappointé, se fit conduire rue des Tournelles.

Il traversa la cour sans parler au concierge, s'engagea dans l'escalier sombre, monta directement au cinquième étage, et s'étonna de ne plus voir sur le panneau central de la porte à laquelle il frappa la signature : LANDRINET, ornée d'un parafe compliqué, signature et parafe dont nous avons signalé l'existence lors de la visite nocturne de Fabrice Leclère au frère de Mathilde.

Personne ne répondit.

Le médecin des folles laissa s'écouler deux ou trois secondes et frappa de de nouveau à plusieurs reprises, en mettant entre les coups des intervalles franc-maçonniques.

Puis il fredonna le refrain qui tenait lieu de mot de passe aux associés de Jancelyn : *Perruque blonde et collet noir.*

Le résultat fut négatif.

A coup sûr René n'était point dans le logement servant d'atelier pour ses travaux de faussaire.

Le médecin des folles redescendit et heurta légèrement du bout de sa canne les carreaux de la loge.

Le concierge, — papa Philippe, — montra son nez couronné de lunettes.

— M. Landrinet n'est donc pas chez lui? — demanda Rittner.

— Vous venez de là-haut?

— Oui.

— On ne vous a pas répondu?

— Non.

— Naturellement... — Fallait parler au concierge avant de monter... — Le local est vide... — M'sieu Landrinet, (un parfait locataire, je me plais à le proclamer), est déménagé.

— Déménagé! — répéta Frantz Rittner avec stupeur.

— Bien sûr que oui, et il en avait le droit, cet homme, payant rubis sur l'ongle le terme échu et celui à échoir... — L'idée de filer lui a pris tout d'un coup... demandez-moi pourquoi!

— Et quand est-il parti?

— Voilà quinze jours approchant... je ne me souviens pas au juste...

— Mais je l'ai vu depuis quinze jours et il ne m'a rien dit.

— Apparemment il aura oublié.

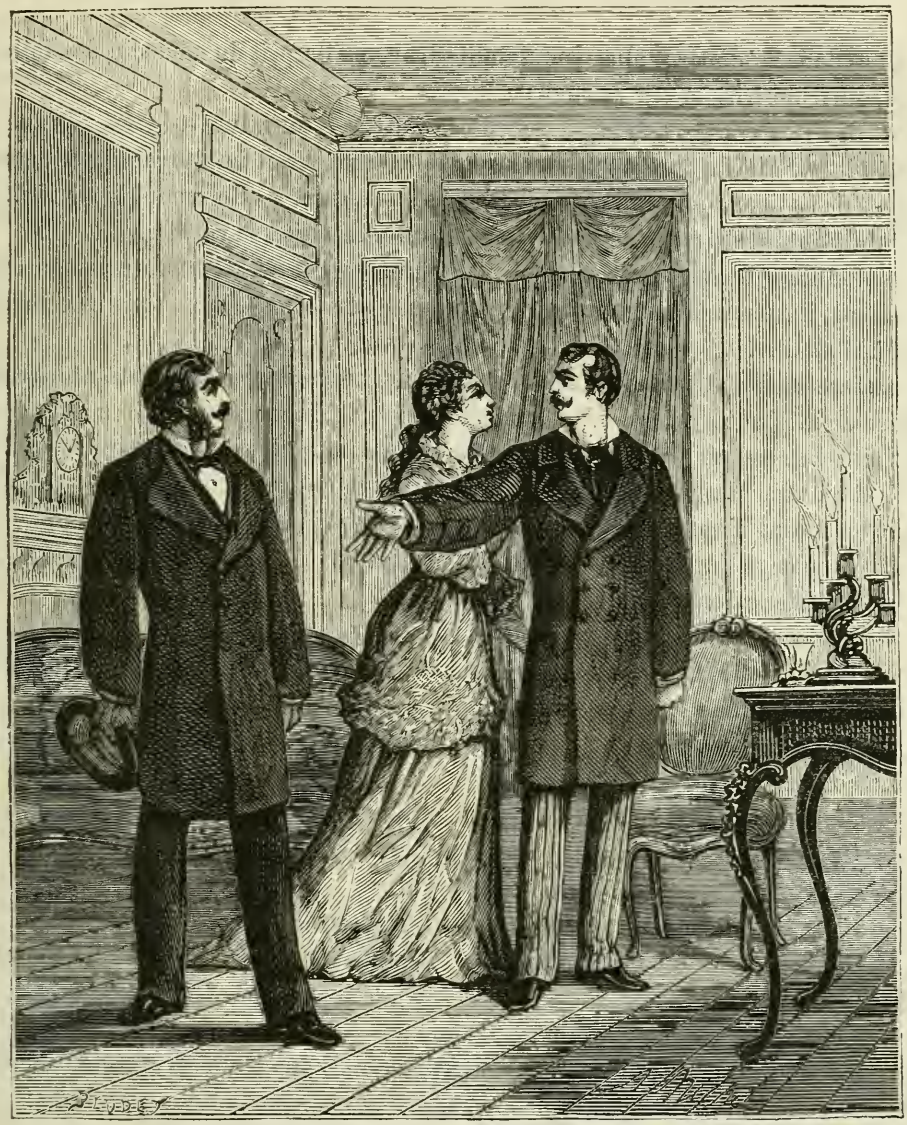
— Où allait-il en partant d'ici?

— A la campagne...

— Quelle campagne?

— Du côté de Fontenay-aux-Roses ou de Bourg-la-Reine...

— Voilà tout ce que vous savez?



Oh! monsieur, s'écria-t-il, j'ignore absolument ce que tout cela signifie.

— Oui, monsieur... Mais, si vous voulez louer le local qu'occupait m'sieu Landrinet, il est vacant.

— Merci...

Rittner quitta la rue des Tournelles l'oreille basse et, cette fois, très alarmé.

— Tout cela est bien étrange! — se dit-il, — René déménagé mystérieusement de la rue des Tournelles depuis deux semaines... Absent de la rue Taitbout depuis trois jours... — Ceci ressemble presque à une fuite... — Il aura su qu'un péril imminent nous menaçait, et l'égoïste aura disparu sans même se donner la peine de m'avertir...

Une pensée encore plus inquiétante traversa l'esprit du médecin des folles et fit courir un frisson sur sa chair.

— Et s'il n'avait pas eu le temps de fuir !... — murmura-t-il. — S'il était arrêté ! ! — J'aurais tout à craindre... — Il me chargerait impitoyablement pour essayer de se tirer d'affaire... — Que se passe-t-il donc ? — Comment le savoir ?...

A la hauteur du passage de l'Opéra, Rittner renvoya sa voiture.

Il étouffait, il avait besoin d'air et de mouvement et, tout absorbé par ses angoisses, il se mit à marcher droit devant lui, sur le boulevard, sans se demander où il allait...

En face du Vaudeville il s'arrêta, le visage moins bouleversé, jeta un regard autour de lui pour s'orienter, descendit la rue de la Chaussée d'Antin et gagna la rue Saint-Lazare, puis celle de la Rochefoucauld dont il gravit rapidement la pente.

Il allait voir Mathilde et se croyait certain, sinon de rencontrer René chez sa sœur, au moins d'apprendre par elle ce qu'il était devenu.

La concierge l'arrêta au passage par ces mots :

— Monsieur demande ?

— Mademoiselle Mathilde Jancelyn.

— Bon ! — fit la concierge. — Il paraît que monsieur n'a pas vu mademoiselle depuis quelque temps.

— Ah çà ! — se dit Rittner, — est-ce qu'elle est aussi déménagée, celle-là ?...

La concierge reprit :

— Mademoiselle Jancelyn ne demeure plus ici...

— Depuis quand ?

— Depuis quinze jours.

— Pouvez-vous m'indiquer sa nouvelle adresse ?

— A peu près, oui, monsieur... — Mademoiselle Jancelyn habite maintenant Neuilly...

— Quelle rue de Neuilly ?

— Ça, je l'ignore... je sais seulement que c'est une jolie propriété, achetée et payée comptant pour mademoiselle par un beau jeune homme très riche.

— M. Fabrice Leclère, sans doute ? — demanda le docteur.

La concierge se mit à rire d'une façon fort dédaigneuse en répliquant :

— Oh ! non, monsieur, pas celui-là... — Le jeune homme en question est quelque chose d'un peu mieux que M. Fabrice.

— Merci du renseignement, madame...

Frantz Rittner, énervé par ces déceptions successives, mais non découragé et plus que jamais désireux d'arriver à son but, regagna la rue Saint-Lazare, sauta dans une voiture qu'il prit à l'heure, ordonna au cocher de le conduire à Neuilly, et se dit :

— Quand je devrais frapper à la porte de toutes les maisons. il faudra bien que je trouve Mathilde.

*
* *

Au moment du départ de Fabrice et de M. Delarivière pour New York la sœur de René, nous le savons, commençait à éprouver un sentiment très vif pour le jeune Paul de Langeais.

Le chèque de vingt-cinq mille francs, destiné à l'acquisition d'une parure convoitée et si délicatement offerte par le gentleman, avait touché le cœur de Mathilde.

Ajoutons en passant qu'au jour dit et à l'heure convenue, René s'était fait un devoir d'apporter rue de la Rochefoucauld le montant de ce chèque encaissé par lui... — disait-il.

Nous ne tarderons pas à savoir s'il avait en effet opéré cet encaissement, et dans quelles conditions.

Mathilde, en apprenant que Fabrice partait pour l'Amérique, poussa un soupir de soulagement.

Quoiqu'elle eût rompu d'une façon complète et sans arrière-pensée avec le neveu du banquier, la présence du jeune homme à Paris l'aurait gênée quand même.

En son absence, — et par un sentiment de délicatesse instinctive et irraisonnée, — elle se sentait plus libre de se livrer tout entière à son nouvel amour.

C'était une bonne fille, en somme, cette Mathilde, et bien moins corrompue en réalité qu'en apparence.

Une éducation absolument défectueuse au point de vue moral, les mauvais exemples, l'esprit d'imitation, les exécrables conseils de son frère, et enfin les entraînements de la jeunesse et le besoin du luxe et du plaisir l'avaient faite ce qu'elle était ; mais, malgré les folies et les fautes d'un passé sur lequel nous n'insisterons pas, il lui restait du cœur, chose assez rare chez ses pareilles, et dont sa brune amie Adèle de Civrac, née Greluche, se trouvait entièrement dépourvue...

Au moment où se passaient les faits dont nous sommes l'historien véridique, Mathilde atteignait sa vingt-quatrième année, et de l'amour, ce sentiment divin, n'avait jamais connu que la contrefaçon qui se nomme le caprice.

Paul de Langeais, en entrant à l'improviste dans la vie de Mathilde, venait d'opérer une véritable métamorphose et de jouer en quelque sorte le rôle de Pygmalion animant Galathée...

Pour la première fois Mathilde sentait battre son cœur, — pour la première fois elle devinait la jalousie et comprenait la fidélité...

XXIX

Paul de Langeais se sentait aimé ; il en était profondément heureux, profondément ému et, comme le héros du chef-d'œuvre éternellement jeune de Dumas fils, il rêvait de réhabiliter par l'amour une autre *Dame aux camélias*, une nouvelle Marguerite Gautier.

Il mettait sa joie à deviner et à satisfaire les désirs et les caprices de Mathilde, mais la sœur de René n'avait plus que de bien simples désirs et des caprices presque enfantins.

Depuis les premiers jours de sa liaison avec Paul une transformation absolue s'était faite en elle.

La vie à grandes guides, les toilettes tapageuses, les plaisirs excentriques ne lui souriaient plus.

Désormais l'existence à deux, bien calme, bien cachée, entourée de mystère et loin des bruits du monde, lui paraissait l'idéal du bonheur.

Paul de Langeais, très épris lui-même, l'encourageait de tout son pouvoir dans ses idées de retraite et de solitude.

Mathilde s'étant prise de passion pour la campagne, le jeune homme lui avait acheté à Neuilly-Saint-James, en face de l'île Rothschild que nos lecteurs connaissent déjà (1), une propriété charmante, véritable nid de jeunes mariés.

Cette villa et son jardin aux ombrages touffus se trouvaient à l'angle de la rue de Windsor, tout près de la villa de M. Delarivière. — Nous devons ajouter que Mathilde ignorait absolument cette circonstance.

Paul et Mathilde passaient leur lune de miel dans cette gracieuse et verdoyante oasis.

Deux femmes suffisaient au service, M. de Langeais ayant laissé ses domestiques à son appartement de Paris.

Mathilde ne conservait aucunes relations avec ses amis d'autrefois et la plupart de ses anciennes amies. Elle ne recevait que le petit baron Pascal de Landilly et mademoiselle de Civrac, née Greluche.

René savait son adresse, mais ne venait point la voir, et nous devons ajouter qu'elle en prenait facilement son parti.

Le petit baron, essentiellement imitateur comme tous les gens à cervelle étroite et vide, trouvait adorable l'existence des deux tourtereaux.

— *Une chaumière et son cœur!* comme on disait dans le vieux répertoire, — s'écriait-il, — voilà un galbe ! C'est ça un relief ! — L'année prochaine, ô mon Adèle, j'achèterai un pigeonnier où nous roucoulerons à notre aise, et ce sera d'un chic épatant !

L'idée du pigeonnier souriait à la jeune Adèle, — (pourvu, bien entendu, que

(1) *Sa Majesté l'Argent.* Roy, éditeur.

l'acte d'acquisition fût fait à son nom) — mais elle se serait passée du pigeon très volontiers.

Le matin du jour où nous avons vu le docteur Frantz Rittner se mettre en quête du nouveau logis de Mathilde, cette dernière avait eu à déjeuner Adèle et Landilly.

Après le repas plein d'entrain et de gaieté, M. de Langeais, ayant affaire à Paris chez son banquier, était parti en compagnie de ses deux invités qui voulaient assister aux courses d'Auteuil.

La jeune femme se trouvait seule.

Depuis son installation à Neuilly, c'était la première fois que Paul la quittait pour toute une après-midi.

A peine le bruit de la voiture eut-il cessé de se faire entendre, qu'elle se sentit triste, agitée, prise d'une inquiétude vague et sans cause appréciable.

Elle voulut lire, s'installa sur une chaise longue et prit un roman nouveau auquel le public faisait un succès de vogue...

A peine eut-elle parcouru distraitement les premières pages du volume qu'elle le referma avec impatience.

— Ce livre est ennuyeux comme la pluie !... — murmura-t-elle.

Mathilde se trompait.

Ce n'était pas le roman à la mode, c'était la solitude qui dégageait l'ennui dont son âme était obsédée.

Habituée depuis deux semaines à la présence incessante de Paul, elle ne pouvait se passer de lui, et la maison qu'il venait de déserter lui semblait vide.

Elle quitta sa chaise longue, fit le tour du jardin, s'ennuya de plus en plus, regagna le salon, essaya de dormir, mais ne vint point à bout de fermer les yeux, monta dans sa chambre à coucher et, pour tuer le temps, se mit à fouiller les meubles, rangeant et dérangeant ses dentelles et ses bijoux.

En furetant dans les tiroirs d'un petit chiffonnier qu'elle n'avait point ouvert depuis son déménagement de la rue de la Rochefoucauld, elle mit la main sur un coffret en vieil argent ciselé. — Elle fit tourner dans la serrure la clef lilliputienne et ouvrit ce coffret.

Il renfermait des papiers entassés pêle-mêle et attestant par leur désordre qu'ils avaient été placés là tout à fait au hasard.

— Voilà une occupation ! — se dit Mathilde. — Peut-être au milieu de ce fouillis trouverai-je des choses intéressantes...

Elle vint s'asseoir près d'une fenêtre, renversa sur ses genoux le contenu du coffret et se mit en devoir d'examiner les papiers, pour les trier ensuite et pour déchirer ou brûler ceux qui lui sembleraient insignifiants.

Il y avait un acte de naissance, des factures acquittées, quelques papiers timbrés, et des lettres, de nombreuses lettres dont les écritures et les dates marquaient les trop nombreuses étapes d'une vie plus agitée qu'il n'aurait fallu...

Mathilde en relut quelques-unes et les froissa dans ses mains avec un geste de colère et de dégoût.

— Au feu ! — dit-elle presque à voix haute, — Au feu ces odieux souvenirs, et que ne puis-je, en les livrant aux flammes, anéantir en même temps un passé qui me fait horreur !

Cependant elle ne se leva pas tout de suite pour procéder à l'exécution résolue, et elle continua ses recherches.

Tout à coup un petit billet très fripé se trouva sous ses doigts.

Il portait le nom et l'adresse de René Jancelyn, mais le timbre de la poste ne l'estampillait pas.

— L'écriture de Fabrice ! — pensa la jeune femme.

Elle déplia ce billet et lut les lignes suivantes en style télégraphique :

« *Mon cher René,*

« *F. Baltus a le chèque dans les mains. — Il parle d'un expert et du P. de la R. — Situation tendue. — Vite un conseil. — J'attends, café du Helder. — Brûle billet.*

« *3 décembre* 73. « F. L. »

— *F. Baltus...* — murmura Mathilde en fronçant les sourcils comme quelqu'un dont la mémoire travaille. — D'où me vient ce billet?... — Ah! je me souviens... Mon frère, un jour, l'a laissé tomber chez moi, à son insu, en ouvrant son portefeuille. — Curieuse comme toutes les femmes, j'ai voulu savoir... j'ai mis le pied sur le papier, et René est parti sans se douter qu'il l'avait perdu... — *F. Baltus...* je me rappelle ce nom... — L'homme dont j'ai vu guillotiner l'assassin à Melun, le jour où Fabrice retrouvait son oncle, se nommait Frédéric Baltus... — Quel est ce chèque dont parle le billet? — Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'entre mon frère et Fabrice il y avait un secret au sujet de M. Baltus... C'est peut-être tout simple... Fabrice connaissait ce jeune homme et, sachant que René est de première force en écritures, il voulait sans doute le faire nommer expert... — Qu'est-ce que c'est que le *P. de la R.?* — Le procureur de la République, sans doute... — Il était donc question d'un crime?... — C'est singulier, tout cela! — Il faudra que je questionne René, — il me grondera peut-être d'avoir été curieuse, mais il ne refusera pas de me répondre... — Je garde ce chiffon...

Mathilde avait fini d'inspecter tous les plis que contenait le coffret.

Elle y remit le billet mystérieux et quelques autres papiers utiles à conserver, elle le referma sans en retirer la clef, le replaça où elle l'avait pris, brûla dans la cheminée les vieilles lettres d'amour qui n'éveillaient plus dans son esprit qu'un sentiment de honte, puis elle se rassit et resta longtemps songeuse, ren-

versée en arrière, les mains croisées derrière sa jolie tête blonde, et le regard fixé sur quelque objet qu'elle ne voyait pas...

Peu à peu ses paupières s'alourdirent.

Le sommeil, appelé en vain une heure auparavant, venait de lui-même. — La jeune femme s'endormit.

Quand elle se réveilla, son premier coup d'œil fut pour la pendule.

Les aiguilles indiquaient six heures et demie.

Mathilde descendit au rez-de-chaussée.

— M. de Langeais est-il rentré? — demanda-t-elle à la femme de chambre.

— Non, madame

— Vous en êtes sûre?...

— Oh! oui, madame...

L'inquiétude vague de la jeune femme passa brusquement à l'état aigu et se compliqua de jalousie.

— Il allait chez son banquier, il le disait du moins... — pensa-t-elle. — Son banquier n'a pas pu le retenir si longtemps... D'ailleurs, si je ne me trompe, les maisons de banque ferment à quatre heures... et il en est tout près de sept!... — Où est Paul? — Que fait-il? Un accident peut-être... Mais non... — Une autre femme plutôt... — Une autre femme! une rivale! Ah! si je le savais!... — D'abord, s'il me trompe, j'en mourrai...

Et Mathilde, dévorée d'angoisses, alla s'installer près de la grille du jardin; — là, le cœur bouleversé, la tête à l'envers, les yeux humides, elle attendit.

Le soleil baissait.

Sept heures sonnèrent.

M. de Langeais ne revenait pas.

— Ah! — dit la jeune femme à haute voix, — il me semble que je deviens folle!!

A ce moment précis le roulement des roues d'une voiture se fit entendre dans l'avenue et se rapprocha rapidement.

Mathilde ne respirait plus.

— Est-ce lui, enfin? — balbutia-t-elle.

XXX

C'était bien Paul de Langeais.

Le coupé fit halte devant la grille.

— C'est vous!... enfin, c'est vous! — s'écria Mathilde en s'élançant vers le jeune homme au moment où il descendait de voiture.

Elle lui jeta ses deux bras autour des épaules, et tendit son front à ses lèvres.

Après un mouvement d'imperceptible hésitation, M. de Langeais effleura le front qui s'offrait à lui et que couvraient à demi les cheveux en désordre. — Mais ce baiser fut si froid que Mathilde sentit son cœur se serrer.

— Comme vous revenez tard... — murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Oui... — répondit laconiquement Paul, — j'ai été retenu plus longtemps que je ne croyais devoir l'être...

— Chez votre banquier?

— Chez mon banquier.

— Bien vrai?

— Ai-je l'habitude de mentir? — demanda M. de Langeais d'un ton raide.

— Non... oh! non!... — reprit vivement Mathilde. — Je ne sais ce que je dis... il ne faut pas m'en vouloir... C'est que, voyez-vous, j'étais si inquiète... — J'avais peur...

Elle s'interrompit.

— Peur? — répéta Paul, — de quoi?

— De tout... d'un accident... puis je craignais aussi qu'une autre femme peut-être...

Mathilde s'interrompit de nouveau.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Ah! — répliqua-t-il, — vous êtes folle!...

— Que voulez-vous... Je suis jalouse... Est-ce ma faute?... Je vous aime tant... — Il me semble que toutes les femmes doivent vous aimer de même et chercher à vous plaire. — Je me figurais que l'une d'elles avait réussi, et que vous ne reviendriez plus... plus jamais...

— Eh bien, maintenant, vous voilà rassurée...

— Pas tout à fait.

— Comment?

— Vous n'êtes pas du tout le même qu'au moment de votre départ... — Vous paraissez sombre et triste... — Il me semble qu'il a dû se passer quelque chose que je ne sais pas, et que vous m'apportez de mauvaises nouvelles.

— Vous vous trompez, Mathilde...

— Ainsi, je n'ai rien à craindre?

— Rien...

— Vous qui ne mentez jamais, Paul, oseriez-vous me jurer cela?

— Pourquoi non? Mais à quoi bon d'inutiles serments à propos des enfantillages qui sans motif vous traversent l'esprit? — Laissons cela et parlons d'autre chose.

Les questions de la jeune femme, auxquelles il ne répondait cependant que d'une façon tout évasive, contrariaient et gênaient Paul de Langeais, cela sautait aux yeux, et Mathilde était trop intelligente pour ne point s'en apercevoir.

Elle sentit redoubler son angoisse; son cœur se serra de plus en plus, mais

Le matelot saisit la jeune femme et s'élance dans l'escalier dont les marches carbonisées s'écroulent sous ses pieds. (Page 470.)

elle cessa d'interroger et, prenant le bras du jeune homme qu'elle passa sous le sien, elle dit d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir et même de rendre gaie :

— Nous allons dîner, mon ami... Voulez-vous me suivre ?

— Sans doute...

— Avez-vous faim?

— Je ne crois pas...

— Baste ! l'appétit, dit-on, vient en mangeant...—Nous en aurons peut-être tout à l'heure une preuve nouvelle...

Et Mathilde entraîna Paul dans la salle à manger, où la femme de chambre les servit.

Le dîner fut mortellement triste.

L'appétit ne venait point à M. de Langeais.

Mademoiselle Jancelyn parlait pour s'étourdir, mais c'est à peine si de loin en loin elle obtenait une réponse.

Les larmes lui montaient aux yeux. — Il lui semblait de plus en plus positif que quelque chose d'inconnu et de funeste allait se produire dans sa vie, et qu'un malheur planait sur elle.

En de telles conditions le repas ne se prolongea guère et s'acheva silencieusement.

Mathilde la première quitta la table, s'approcha de Paul qui lui faisait face et, s'appuyant doucement sur son épaule, murmura tout bas à son oreille d'une voix presque suppliante :

— Viens-tu?...

— Où? — demanda M. de Langeais.

— Au petit salon qui touche à notre chambre...

— Pourquoi monter si vite?

— Que faire si nous ne montons pas?

— La soirée est magnifique, allons plutôt au jardin...

— Non... — au jardin on pourrait nous entendre...

— Eh bien, qu'importe?

— Il importe beaucoup, — répliqua Mathilde, — viens là-haut, je t'en prie...

— Soit... — murmura Paul avec une contraction des sourcils qui n'annonçait point que l'acquiescement ainsi formulé lui fût agréable.

Il suivit Mathilde au premier étage et franchit avec elle le seuil du petit salon où nous avons vu la jeune femme dormir dans l'après-midi.

Elle s'assit sur une chauffeuse et fit signe à M. de Langeais de venir prendre place à côté d'elle.

Il obéit, mais avec une contrainte manifeste.

Mathilde avait frappé sur un timbre.

La femme de chambre alluma les cinq bougies d'un candélabre placé sur un meuble et se retira.

— Maintenant, — dit la sœur de René, — nous sommes seuls, bien seuls... Causons...

— Et de quoi parlerons-nous? — demanda le jeune homme avec un sourire forcé.

— Paul... cher Paul, — reprit Mathilde, — tu ne veux pas me faire souffrir plus longtemps sans motif, moi qui donnerais ma vie pour t'épargner une souffrance... Tu vas me dire franchement ce qui te préoccupe...

— Rien... Je te le répète...

— Eh bien ! au risque de te déplaire encore, je te répondrai qu'en affirmant cela tu me trompes ! — Au moment où tu descendais de voiture ton air rêveur et sombre m'a frappée vivement. — Soutiendras-tu que tu n'as rien quand je te rappellerai la froideur de ton baiser ! Ta lèvre était de glace en effleurant mon front ! et pendant le dîner tu ne m'as pas dit vingt paroles ! Et tout à l'heure tu ne voulais pas monter !... — tu semblais craindre de t'isoler avec moi... — Est-ce que tout cela est naturel?... — Voyons, cher Paul, aie confiance en moi... — Tu es revenu de Paris sous une impression attristante... — Pourquoi ? — A quel propos ? — Que s'est-il passé? Qui as-tu vu? Que t'a-t-on appris?

M. de Langeais baissa la tête.

— Ne m'interroge pas... — balbutia-t-il.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vaut mieux que je me taise.

— Ne vois-tu pas que ton silence me fait mal?... — Je veux savoir... — On t'a parlé de moi, j'en suis sûre...

— Non... et d'ailleurs, qu'aurait-on pu me dire?...

— Du mal ! beaucoup de mal !... — Hélas ! c'est si facile ! — Combien de femmes jalouses de mon bonheur, combien d'hommes envieux du tien, chercheront peut-être à me noircir à tes yeux en te montrant mon odieux passé plus odieux encore qu'il ne l'est ! — Et cependant la Mathilde d'autrefois n'existe plus, je te le jure ! — Depuis que je t'aime, depuis que je t'appartiens, je ne me reconnais pas moi-même !... Tout est changé en moi, va ! bien changé !

— Personne ne m'a parlé de toi... — répliqua Paul vivement, — je t'en donne ma parole d'honneur !...

— Dois-je comprendre que je ne suis ni directement ni indirectement la cause de ta préoccupation?

— Oui et non...

— Explique-toi, je t'en supplie... — Quelle que soit ma part de responsabilité dans tes soucis, je veux la connaître... — Au moins, quand je saurai de quoi tu m'accuses, je pourrai me disculper...

— Mais je ne t'accuse pas...

— Je te dis que tu m'accuses !! — Au nom du Ciel, réponds-moi... Dis-moi tout, ou je vais croire que tu ne m'aimes plus...

La veille ou le matin de ce jour, Paul aurait répondu à une telle parole en prenant sa maîtresse dans ses bras, en la pressant contre son cœur, et la jeune femme s'attendait sans doute à une tendre démonstration de ce genre...

Son attente ne se réalisa point.

M. de Langeais se contenta d'attacher sur elle un long et mélancolique regard.

Mathilde ressentit si douloureusement cette déception que des larmes inondèrent ses joues.

— Paul, cher Paul, — balbutia-t-elle, — tu me caches un secret, je le vois bien, et ce secret doit être terrible... — Aie confiance en moi, par pitié! — Par pitié, dis-moi tout!... Tu vois bien que le doute me rend folle, et que les angoisses me tuent!

Mathilde, en parlant ainsi, avait jeté ses bras autour du cou de M. de Langeais et sanglotait sur sa poitrine.

L'émotion provoquée par cette crise de désespoir fut plus forte que la résolution froide du jeune homme.

— Eh bien, oui, — fit-il, — je vais parler... — Tu sauras tout, mais il faudra me répondre franchement.

— Oui, oh! oui! je le jure! D'ailleurs je n'ai rien à cacher...

— Il y a quelques semaines, tu t'en souviens, je t'envoyai un chèque destiné à l'acquisition d'une parure qui te donnait envie...

— Si je m'en souviens!... — s'écria Mathilde.

— Tu te souviens du chiffre inscrit sur ce chèque? — poursuivit M. de Langeais.

— Parfaitement... — Ce chiffre était égal au prix de la parure désirée par moi, et que tu m'offrais avec une princière galanterie.

— Et le prix de cette parure?

— Vingt-cinq mille francs... — Mais pourquoi me questionner au sujet d'un chiffre que, pas plus que moi, tu ne peux avoir oublié?

XXXI

— Ne m'interroge pas, et laisse-moi continuer... — dit M. de Langeais...

Mathilde fit un signe affirmatif.

— Ce chèque de vingt-cinq mille francs, — poursuivit le jeune homme, — a-t-il été présenté à la caisse de mon banquier?

— Mais sans doute...

— Quand?

— Le lendemain du jour où je l'avais reçu.

— Es-tu allée toi-même en toucher le montant?

— Non.

— Pourquoi?

— Je craignais les coups d'œil indiscrets, les remarques et les commentaires des employés...

— Qui as-tu envoyé à ta place?

— Mon frère René.

— C'est étrange! — murmura Paul dont le front, qui s'était éclairci pendant quelques secondes, redevint sombre tout à coup...

— Étrange? — répéta Mathilde. — Que vois-tu d'étrange à cela?

Au lieu de répondre à cette question M. de Langeais continua :

— Es-tu bien sûre que ton frère se soit présenté en personne à la caisse avec le chèque, et qu'il ait touché les vingt-cinq mille francs?

— Parfaitement sûre...

— En as-tu la preuve?

— Oui, et la meilleure de toutes.

— Laquelle?

— J'avais confié le chèque à René vers les cinq heures du soir; le lendemain, avant onze heures, il est venu déjeuner avec moi et m'a remis la somme qu'on venait de lui compter...

— Allons, — s'écria Paul, — cela devient de plus en plus incompréhensible!... — A moins, — ajouta-t-il, — que ça ne soit trop clair...

— Je ne vois rien d'obscur là-dedans!! — dit la jeune femme, très intriguée de ces dernières paroles et de l'interrogatoire que Paul lui faisait subir. — Est-ce une énigme que tu me donnes à deviner?

— Une énigme, oui... très sérieuse, et dont le mot, j'en ai peur, est terrible...

— Paul, explique-toi!... tu m'effrayes!... — S'agit-il toujours de ce chèque?

— Toujours...

— Eh bien?

— Eh bien, le chèque de vingt-cinq mille francs n'a pas été présenté chez mon banquier le lendemain du jour où je te l'avais fait parvenir...

— C'est impossible!... — interrompit Mathilde.

— Je n'en sais rien, mais c'est prouvé... — Et à la place de ce chèque on en a présenté ce matin un autre... Tu entends, ce matin même!...

— J'entends, mais je ne comprends pas...

Paul eut un sourire ironique et reprit :

— Je vais m'expliquer...

Il n'eut pas le temps de le faire.

Un vigoureux coup de sonnette, retentissant à la grille de la villa, arrêta la parole sur ses lèvres.

— Qui peut venir à cette heure? — demanda M. de Langeais.

— Mon frère, sans doute... — répondit Mathilde.

Le jeune homme tressaillit et répéta :

— Ton frère!!

— Je le crois... — Un mot de lui m'a prévenue qu'il allait partir pour un long voyage, et qu'il viendrait me dire adieu...

— Ah! fit M. de Langeais d'une voix sourde, il arrive bien mal!!

Mathilde, se méprenant au sens de ces mots, répliqua :

— Je trouve qu'au contraire il arrive merveilleusement à propos... — Il va

te donner les explications que tu désires, et t'apprendre comment il se fait que le chèque en question n'ait été touché qu'aujourd'hui.

Paul, regardant la jeune femme à la dérobée, se demanda :

— Est-elle de bonne foi?

Au moment où il se posait cette question, on frappa deux coups légers à la porte du petit salon.

— Entrez! — dit Mathilde.

La femme de chambre parut sur le seuil.

— Madame, — fit-elle, — c'est le frère de madame.

Mathilde jeta sur Paul un regard interrogatif.

Le jeune homme était devenu très pâle.

Ce fut lui qui répondit.

— Priez M. Jancelyn de monter — commanda-t-il d'une voix dont les intonations parurent à Mathilde singulières et inquiétantes.

— A la minute précise où mon frère a sonné, — reprit-elle, — tu allais m'expliquer quelque chose.

— Ah ! sois tranquille ! — répliqua Paul, — tu ne perdras rien pour attendre !

René Jancelyn entra.

— Bonsoir, petite sœur... — dit-il en embrassant Mathilde. — Monsieur de Langeais, je vous salue...

Paul lui rendit son salut, mais d'une façon raide et contrainte.

Les deux hommes ne s'étaient, jusqu'à ce jour, rencontrés qu'une seule fois. — M. de Langeais avait une nature trop délicate et un sentiment trop exquis des convenances pour nouer des relations, même superficielles, avec le frère de sa maîtresse.

Par le seul fait que René acceptait la situation irrégulière de sa sœur, il lui semblait indigne de toute estime.

René se rendait compte à merveille du mépris qu'il inspirait à Paul, mais que lui importait ce mépris ?...

— Tu viens bien tard... — commença Mathilde.

— C'est vrai... — répondit René, — je ne crois pas cependant qu'il soit tout à fait heure indue... d'ailleurs je n'ai pu venir plus tôt... — Tout un monde d'affaires! Une sorte de liquidation générale ! Mais, comme je pars demain matin, je n'ai pas voulu me mettre en route sans t'avoir embrassée, et me voilà !...

— Tu as d'autant mieux fait de venir que tu pourras donner à M. de Langeais des renseignements précis au sujet d'une affaire qui le préoccupe...

— Je suis aux ordres de monsieur le vicomte... — répliqua René avec une assurance plus apparente que réelle, car il ressentait un commencement de défiance et de trouble. — De quoi s'agit-il?

— Tu as bien touché pour moi, n'est-ce pas, — demanda Mathilde, — un chèque de vingt-cinq mille francs signé par M. de Langeais?

René sentit un petit frisson d'angoisse courir sur sa chair, mais il était assez maître de lui-même pour dissimuler ses impressions, quelle qu'en fût la nature ou la violence ; — il répondit donc du ton le plus naturel :

— Certainement j'ai touché, et tu le sais aussi bien que moi, petite sœur, puisque avant midi, ce jour-là, je t'ai remis les fonds...

Mathilde se tourna vers Paul.

— Tu vois... — lui dit-elle. — Je savais bien... il y a là quelque malentendu...

M. de Langeais, sans même paraître l'entendre, s'adressa à René et le fit en ces termes :

— Vous êtes bien certain, monsieur, de n'avoir pas commis quelque erreur?...

— Quelle erreur, je vous prie, aurais-je pu commettre ? — répliqua fort effrontément René.

— C'est à vous, monsieur, que je le demande...

— Il m'est impossible de répondre, ne comprenant pas la question...

— Elle est bien simple cependant, et vous me semblez oublieux. — Je vais donc vous rafraîchir la mémoire... — Au jour indiqué par votre sœur et par vous on ne vous a pas vu chez mon banquier, et vous n'avez présenté ou fait présenter à la caisse aucun chèque de vingt-cinq mille francs...

— Mais, monsieur... — interrompit René.

— Ah ! laissez-moi continuer ! — fit violemment Paul de Langeais. — Je le répète et je l'affirme, on ne vous a pas vu et vous n'avez envoyé personne ! ! — En revanche, ce matin même, on a touché le montant d'un chèque signé par moi, sinon souscrit par moi... un chèque de QUARANTE-CINQ MILLE FRANCS... Entendez-vous, monsieur ?

— QUARANTE-CINQ MILLE FRANCS ! — répéta Mathilde stupéfaite, — comment cela peut-il se faire ?...

Paul étendit la main vers René.

— C'est ce que, pour la seconde fois, je demande à monsieur ! ! — dit-il.

Le coup était direct et rude.

Néanmoins l'associé de Frantz Rittner fit bonne contenance.

— Eh ! monsieur, — s'écria-t-il, j'ignore absolument ce que tout cela signifie... — Je me suis dérangé pour rendre service à ma sœur... — J'avais un chèque de vingt-cinq mille francs... On m'a compté vingt-cinq mille francs, je vous le répète ! — Le reste ne me regarde pas, et je n'ai point à m'en occuper !

Paul de Langeais tira de sa poche un carnet, l'ouvrit et consulta l'une des feuilles.

— Vous avez présenté un chèque de vingt-cinq mille francs, soit ! — reprit-il ensuite. — Quel numéro d'ordre portait ce chèque ?

— Je n'en sais rien... — répondit impudemment le frère de Mathilde. — Pourquoi m'en serais-je inquiété ? pourquoi m'en souviendrais-je ?

— Ce chèque, — continua le gentleman, — ce chèque portait et porte encore le numéro 5,520 que vous voyez inscrit sur la souche en regard du chiffre VINGT-CINQ MILLE tracé par moi, effacé par vous, et remplacé par le chiffre QUARANTE-CINQ MILLE ! Monsieur René Jancelyn, vous êtes un faussaire !

— Paul... — balbutia la jeune femme effarée. — Que dis-tu là ! Ce serait monstrueux, mais grâce à Dieu c'est impossible !

Le frère de Mathilde se sentait pris, ce qui ne l'empêcha point de jouer l'indignation et de se donner l'attitude d'un homme injustement soupçonné.

— Vous m'insultez, monsieur ! — s'écria-t-il, — vous m'en rendrez raison !

Paul eut un sourire moqueur, accompagné d'un geste dédaigneux.

— Vous rendre raison ! — répliqua-t-il, — moi... à vous?... — Allons donc ! — vous plaisantez, monsieur ! — Depuis quand les gens de ma sorte rendent-ils raison aux clients du bagne ?...

René, devenu livide, fit un mouvement comme pour bondir sur M. de Langeais.

Mathilde, folle d'épouvante et de douleur, s'élança entre eux...

XXXII

— Paul, — s'écria la jeune femme en joignant les mains, — je t'en supplie, je te le demande à genoux, ne répète pas cette accusation odieuse... — Songe à ce que tu dis...

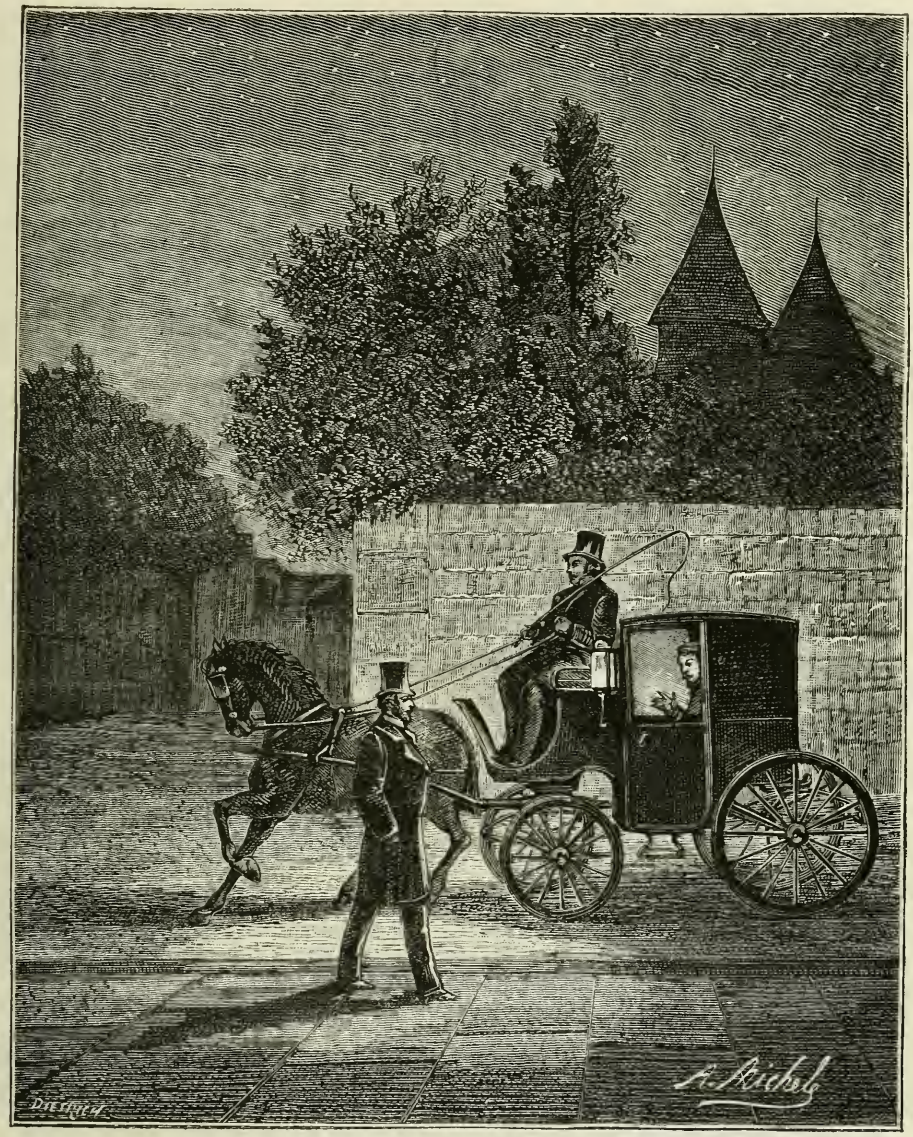
— Je dis, — s'écria M. de Langeais dont la colère et l'indignation grandissaient et qui n'était plus maître de lui-même, — je dis que vous m'avez pris pour un niais, et que vous vous êtes trompé ! — Vous avez cru qu'un gentilhomme de province, nouveau venu dans la vie parisienne, assez épris et assez riche pour glisser dans un bouquet un chiffon de papier rose valant vingt-cinq mille francs, était un naïf ou un fou, jetant sa signature au hasard, et alors, en homme habile que vous êtes, spéculant sur ma sottise ou sur ma folie, vous avez falsifié le chèque et vous m'avez volé vingt mille francs...

— Non !... cent fois non !... — interrompit Mathilde avec exaltation, — René n'a pas fait cela !... Il est mon frère !... Je réponds de lui, et l'insulter c'est m'insulter moi-même ! !...

— Ah ! taisez-vous aussi, vous ! ! — commanda Paul d'une voix tonnante. — Après la comédie de la femme amoureuse, ne jouez point le drame de la femme offensée ! ! — Ce serait peine perdue... J'ai cessé d'être dupe...

— Mon Dieu... mon Dieu ! — balbutia Mathilde en fondant en larmes. — Est-ce bien toi qui parles ? — Me soupçonnes-tu véritablement d'être complice d'un acte abominable ?...

— Acte que je n'ai point commis, je le jure ! ! — dit René dont le sang-froid



René! cria une voix sortant du coupé qui fit halte aussitôt. (Page 474.)

était revenu. — Expliquons-nous avec calme, monsieur le vicomte, et vous me jugerez mieux...

— Ainsi donc, — répliqua Paul, — vous avez toutes les audaces ! — Ah ! vous voulez une explication !... — Je vous l'accorde ! — Elle sera claire et ne sera pas longue !

Il ouvrit de nouveau le carnet de chèques dans lequel se trouvait la feuille détachée, et il poursuivit :

— C'est si simple, pardieu ! qu'un enfant comprendrait ! — Voici le chèque

lavé et surchargé, votre œuvre !... — Au lieu du chiffre de *vingt-cinq mille francs* que j'avais tracé, il porte d'une écriture qui ressemble à la mienne, mais qui n'est pas la mienne, le chiffre de *quarante-cinq mille*... — Or ce chèque est sorti des mains de votre sœur pour passer dans les vôtres, vous en convenez vous-même... C'est vous qui l'avez présenté, et c'est à vous qu'on l'a payé !...— Concluez, monsieur, s'il vous plaît...

Mathilde se laissa tomber à genoux aux pieds de son amant. — Elle comprenait enfin l'infamie de René.

— Grâce !... — balbutia-t-elle en tendant vers Paul ses mains suppliantes. — Grâce, au nom du Ciel !...

— Grâce, dites-vous ! — répéta M. de Langeais. — Ah ! soyez tranquilles tous les deux ! — Je ne vous livrerai pas à la justice. — Si je vous dénonçais, il faudrait témoigner contre vous devant un tribunal... Il faudrait avouer tout haut que j'ai vécu dans l'intimité de la sœur d'un faussaire ! Il faudrait remuer trop de boue, et j'ai peur des éclaboussures !... Vivez en paix dans votre honte et partagez-vous mes dépouilles... — Moi j'ai soif d'air pur, et je pars...

Mathilde se tordait les bras en répétant :

— Pitié ! je ne suis pas coupable...

Le vicomte n'entendait rien.

Il poursuivit :

— Je vous épargne, non pour vous, mais pour moi... — Seulement ne vous retrouvez jamais sur ma route... — Oubliez jusqu'à mon nom... — Je ne vous connais plus... — Je dédaigne de vous envoyer au bagne, et je ne veux même pas garder la preuve de votre crime...

M. de Langeais, en disant ce qui précède, jeta sur le tapis le chèque falsifié qu'il tenait toujours à la main, et sortit de la chambre sans écouter et sans regarder Mathilde qui continuait à balbutier d'une voix éteinte :

— Grâce... pitié pour moi... Je suis innocente et je t'aime...

René eut un sourire cynique au moment où la porte se refermait, et s'élança pour ramasser le chèque tombé entre lui et sa sœur.

La jeune femme avait vu, ou plutôt deviné, le mouvement de son frère.

Elle le devança, saisit le papier, et se dressa devant le misérable, les yeux étincelants de fureur, en serrant le chèque dans sa main crispée.

Un tremblement nerveux agitait son corps, ses dents s'entre-choquaient, un large cercle de bistre se dessinait autour de ses paupières rougies.

Elle étendit le bras vers René qui recula malgré lui, surpris et effrayé de cette attitude menaçante.

— Ah ! — cria Mathilde d'une voix rauque, — Paul a dit la vérité ! tu es un lâche ! tu es un infâme ! tu es un faussaire !...

— Eh bien, après ? — répliqua brutalement le complice de Fabrice et de Rittner, — que t'importe cela ?... — Ne t'ai-je pas donné ce qui te revenait ? — As-

tu quelque chose à me réclamer?.. Ai-je souci de tes injures? — Rends-moi ce chèque et tais-toi!

— Lâche et menteur! — continua la jeune femme, — je n'ai rien à te réclamer, dis-tu? — Je te réclame mon bonheur que tu viens d'anéantir! — J'aimais... J'étais aimée... j'oubliais le passé funeste... je pouvais le faire oublier... L'avenir, enfin m'appartenait... —Tu viens de tout briser... — Paul de Langeais grâce à toi me méprise et, maintenant qu'il te sait infâme, il ne reste plus qu'à le tuer demain, comme on a tué Frédéric Baltus il y a six mois!!

En entendant le nom de l'homme assassiné René tressaillit violemment, devint pâle comme un spectre et sentit le vertige s'emparer de lui.

Il promena autour de la chambre des yeux hagards pour s'assurer que personne n'était là pour écouter les paroles de sa sœur.

Puis, chancelant ainsi qu'un homme qui vient de recevoir sur la tête un coup de massue, il balbutia:

— Silence, malheureuse folle!! — Silence!!...

— Ah! — continua Mathilde dont les prunelles s'injectaient de sang. — Ah! tu as peur! Ah! tu voudrais que je me taise! — N'y compte pas!!... Je parlerai!!... — Je te connais maintenant, infâme... Je te connais bien! tu n'es pas seulement un faussaire, tu es un assassin, ou le complice d'un assassin! Ce chèque m'a tout fait comprendre... — C'est à propos d'un chèque falsifié comme celui-ci que Fabrice et toi vous avez résolu la mort de Frédéric Baltus... — J'ai une lettre en mon pouvoir... Une lettre que t'écrivait Fabrice et que tu as perdue chez moi... — Je ne la comprenais pas alors... Aujourd'hui j'en comprends chaque mot... et je la garde, cette lettre, et je garde le chèque que voici, et je m'en fais des armes contre toi!!— Rends-moi mon amour! rends-moi mon bonheur!... Rends-moi Paul de Langeais, ou je t'envoie à l'échafaud, et Fabrice en même temps!...

Et la jeune femme, pareille à une furie vengeresse, marchait, les poings levés, vers son frère.

René, livide de peur et de rage, lui saisit les poignets

— Donne-moi le chèque!... donne-moi la lettre!... — dit-il d'une voix sourde qui sifflait en passant entre ses dents serrées.

Mathilde répéta:

— Rends-moi mon amant!... Rends-moi mon bonheur!... sinon l'échafaud!... Tu entends?

— Ces papiers!... ces papiers!... — reprit René.

— Jamais!

— Je les veux et je les aurai

— Je te défie!...

Le misérable accepta le défi.

De son bras gauche, avec une vigueur doublée par la colère, il enlaça Mathilde

afin de paralyser sa résistance, tandis que de la main droite il s'efforçait de lui enlever le chèque...

La jeune femme se débattait pour échapper à la brutale étreinte de René, elle se tordait comme une couleuvre, elle lui mordait le poignet en balbutiant :

— Tu n'auras rien!... tu me tuerais plutôt! — Rends-moi mon amant!... Rends-moi mon bonheur!

René, haletant, se taisait sans lâcher prise.

La lutte était effroyable.

Mathilde, quoique plus faible, ne semblait pas devoir être facilement vaincue.

Tout à coup, par un effort violent et imprévu, elle se dégagea, glissa le chèque dans le corsage de sa robe, se réfugia dans l'une des angles du petit salon et se mit en défense comme une tigresse acculée.

René bondit de nouveau sur elle, et le combat corps à corps recommença silencieux et terrible.

On n'entendait que le bruit des respirations stridentes, accompagnant des piétinements sourds.

Le complice de Rittner avait saisi sa sœur par les épaules et la serrait de manière à l'étouffer, ou tout au moins à lui faire perdre connaissance.

Sans doute il allait y réussir, quand il chancela et perdit l'équilibre. — Ses pieds venaient de s'embarrasser dans la longue traîne de Mathilde.

Il tomba à la renverse en entraînant la jeune femme avec lui, et tous deux se débattirent enlacés, lui, resserrant de plus en plus son étreinte homicide, elle, se défendant avec ses ongles, avec ses dents...

Ce groupe étrange et sinistre, roulant sur le tapis comme un nœud de serpents, heurta le guéridon sur lequel se trouvait le candélabre à cinq branches et le renversa.

Ni le frère ni la sœur ne s'en aperçurent dans le premier moment.

Que leur importait l'obscurité?

René voulut en finir. .

Il saisit de la main droite le cou de Mathilde; — ses doigts crispés agirent à la façon d'un étau; — ses ongles déchirèrent l'épiderme.

La jeune femme se mit à râler.

Une seconde de plus et ce râle allait devenir celui de l'agonie.

René se releva brusquement. — Une grande clarté remplissait le petit salon.

— Le feu!... — balbutia le faussaire.

Mathilde, étranglée à demi, se ranima pour répéter :

— Le feu!

Les bougies du candélabre renversé avaient enflammé les rideaux, et l'incendie se propageait avec la vitesse de la foudre, remplissant l'atmosphère de la fumée âcre des étoffes consumées.

— Tu voulais m'envoyer à l'échafaud, chère sœur!! — s'écria René. — Je ne te crains plus, et ton secret va mourir avec toi!!...

En même temps il bondit au dehors, referma derrière lui la porte à double tour et prit la clef, laissant Mathilde au milieu des flammes...

XXXIII

— Ah! le misérable! — cria la jeune femme parvenant, non sans peine, à se dresser sur ses genoux d'abord, puis sur ses pieds. — Le misérable! il m'enferme et le feu grandit! — Il veut me brûler vive! il m'assassine... et je suis sa sœur!... — A moi!... au secours! Venez à mon aide! — je ne veux pas mourir... — Sauvez-moi... Je veux me venger...

Ce désir de vengeance rendit à Mathilde la force nécessaire pour se traîner jusqu'auprès du petit meuble dont nous avons parlé.

Elle prit le coffret dans lequel étaient enfermés ses papiers, elle y plaça le chèque signé par Paul de Langeais et falsifié par René.

Ceci fait, et sachant la porte fermée, elle courut à l'une des fenêtres avec la résolution de l'ouvrir et de se précipiter au dehors depuis le premier étage, au risque de se briser dans la chute.

Hélas! les rideaux enflammés, les tentures que dévorait l'incendie, formaient devant elle une barrière infranchissable...

Il lui fallut reculer jusqu'au milieu de la pièce.

Elle se sentait défaillir.

La fumée devenait de plus en plus épaisse, le plancher craquait.

Mathilde voulut appeler de nouveau à l'aide. — La parole expira dans sa gorge haletante.

Elle se laissa tomber à genoux et, se souvenant tout à coup d'une prière de son enfance oubliée depuis longtemps, elle la répéta machinalement en regardant les flammes avec des yeux hagards.

Le cercle de feu se rapprochait.

Mathilde aurait pu compter les minutes qui désormais lui restaient à vivre.

Cependant, depuis le dehors, on apercevait l'incendie.

Les deux femmes au service de Mathilde, entendant les appels désespérés de leur maîtresse au milieu des crépitements du brasier, avaient perdu la tête et parcouraient les rues voisines en criant au feu.

Dans cette partie de Neuilly les habitations sont séparées les unes des autres par de vastes jardins; — néanmoins quelques personnes commençaient à arriver sur le lieu du sinistre, pleines de bonne volonté, mais impuissantes à porter secours.

Et d'ailleurs, que faire? — une fumée noire et épaisse fermait toutes les issues. — Le feu attaquait l'escalier...

Pénétrer dans cette maison condamnée, c'était courir à une mort certaine...

Tout à coup cependant la porte à demi consumée du petit salon vole en éclats sous un choc formidable...

Un homme en costume de marin bondit dans la pièce où il a entendu pousser des cris, mais la fumée l'aveugle; — il ne voit rien... — il parle; — on ne lui répond pas.

— Tonnerre de Brest! — murmure cet homme. — Suis-je arrivé trop tard ou me suis-je trompé de chambre? — Griller sa peau pour le roi de Prusse, c'est ça qui ne serait pas drôle!...

Soudain un jet de flamme écarlate, traversant les ténèbres, éclaire l'endroit où se trouve Mathilde, accroupie et presque inanimée, mais n'ayant point lâché le coffret.

Le matelot glisse ce coffret dans sa chemise de flanelle, saisit et soulève la jeune femme qui perd connaissance entre ses bras robustes, sort de la chambre en bondissant comme il y est entré, s'élance dans l'escalier dont les marches carbonisées s'écroulent sous ses pieds, et se trouve enfin au dehors, sain et sauf, avec son fardeau.

— Il n'était que temps! — dit-il en aspirant une énorme bouffée d'air pur. — Tonnerre de Brest! ça chauffe crânement dur là-dedans!...

En ce moment un jeune homme perça la foule qui s'amassait dans l'avenue conduisant au logis incendié, et s'écria avec un indicible accent d'angoisse et d'épouvante :

— Mathilde!! où est Mathilde?...

— Si c'est de cette petite dame que vous parlez, la voici... — répondit Claude Marteau que nos lecteurs ont deviné déjà.

La tête de Mathilde évanouie reposait sur l'épaule du matelot.

Paul de Langeais, — car c'était lui, — vit la pâleur livide de la jeune femme, ses yeux fermés et, chancelant, balbutia :

— Morte! elle est morte!

— Non, monsieur... — répliqua Claude. — Évanouie seulement...

— Vous en êtes sûr?

— Pardieu!... La petite dame n'a ni une égratignure ni un cheveu brûlé, je vous le garantis!... — Sortons-la d'abord de cette foule où on étouffe, elle reprendra bientôt connaissance...

Les curieux s'écartèrent devant le courageux sauveteur qui put arriver jusqu'à la grille, suivi de Paul de Langeais.

Ce dernier n'avait plus la tête à lui.

— Où la conduire? — répétait-il, — où lui donner les soins nécessaires?

— Ça n'est pas difficile à trouver... — répondit Claude Marteau. — Si vous voulez venir avec moi, nous allons mettre la petite dame en lieu sûr...

— Où donc?...

— Chez mes patrons... tout à côté... — Ils sont en voyage... Ainsi donc vous ne dérangerez personne... — Ça vous va-t-il ?

— Ah! je le crois bien !... — J'accepte avec reconnaissance !... Allez, je vous accompagne...

Claude Marteau, surnommé *Bordeplat*, était d'une force si prodigieuse que la jeune femme qu'il portait dans ses bras lui semblait à peine plus lourde qu'un enfant et ne ralentissait point sa marche.

Quatre ou cinq cents pas tout au plus séparaient l'habitation de Mathilde de la villa de M. Delarivière.

A mi-chemin à peu près, sur le boulevard de la Seine, le matelot rencontra Laurent qui, surpris par des lueurs insolites, se dirigeait du côté de l'incendie.

Il le mit au courant de ce qui se passait et termina par ces mots :

— Vite une chambre pour madame, monsieur Laurent, s'il vous plaît...

L'intendant, alléché par l'espoir très vraisemblable d'une sérieuse gratification, mit un empressement extrême à se rendre aux désirs de Claude Marteau.

— Je passe le premier... — fit-il. -- Quand vous arriverez, la chambre sera prête...

Et, tournant sur ses talons, il reprit à la plus rapide allure le chemin de la villa.

Cinq minutes plus tard Mathilde, qui ne revenait point à elle-même, était étendue sur le lit d'une confortable chambre du rez-de-chaussée.

L'ex-matelot la regardait avec attention.

— C'est drôle! — se disait-il à voix basse. — Je parierais deux écus de cent sous contre un œuf dur, que j'ai vu quelque part ce mignon visage-là... — Mais où, et quand ? — Je ne m'en souviens pas...

Paul de Langeais, debout à côté du lit, tenait dans ses mains une des mains glacées de Mathilde, et s'effrayait de l'immobilité persistante de la jeune femme.

Il se tourna vers Claude Marteau et Laurent, et leur dit :

— La situation de madame m'épouvante... — Il faudrait un médecin, et le plus vite possible...

— Que monsieur ne s'inquiète point, — répondit Laurent, — je viens d'envoyer le groom à Courbevoie chercher un docteur.

Claude Marteau, — nos lecteurs le savent depuis longtemps, — avait l'inaction en horreur...

En conséquence il sortit de la villa pour retourner sur le théâtre de l'incendie où sa présence pouvait être utile.

Comme il allait franchir la petite porte donnant sur le boulevard de la Seine, il s'aperçut qu'il avait gardé le petit coffret de vieil argent, enlevé des mains de la jeune femme au moment du sauvetage dont nous avons été témoins.

— Je le lui rendrai demain... — pensa-t-il en revenant sur ses pas, en ouvrant la porte de son pavillon, et en posant le coffret sur une table.

Ceci fait, il retourna au feu.

Les secours étaient arrivés de tous côtés, mais trop tard.

De l'élégante et coquette demeure il ne restait que quelques pans de mur.

Les pompiers noyaient sous des torrents d'eau les décombres fumants.

Le commissaire de police, soupçonneux par vocation et par état, interrogeait les bonnes.

Ces pauvres filles, — la tête à l'envers, — répondaient qu'elles ne savaient rien, mais qu'elles attribuaient l'incendie à l'imprudence de *Madame*...

Naturellement le commissaire désira voir *Madame*, mais personne ne put lui dire où le sauveteur inconnu avait porté la jeune femme.

Claude Marteau, comprenant qu'il n'y avait plus rien à faire, sauf pour les pompiers, reprit le chemin de la villa.

Un autre, à sa place, eût été courbaturé, brisé, anéanti.

Il commençait tout au plus à ressentir un peu de fatigue; il rentra dans son pavillon, se jeta sur son lit, et s'endormit d'un profond sommeil.

Le médecin de Courbevoie n'était point encore arrivé.

Laurent, par discrétion, avait quitté la chambre.

Paul de Langeais veillait seul près de Mathilde toujours évanouie.

Il nous semble à peine nécessaire d'expliquer l'arrivée si opportune du matelot sur le lieu du sinistre.

Trouvant la soirée belle, il fumait tranquillement son *brûle-gueule* en flânant sur la berge de la Seine, quand il avait aperçu une lueur insolite derrière les vitres de la maison de Mathilde; en même temps les appels des bonnes, qui s'enfuyaient affolées, étaient venus frapper son oreille.

Son courage naturel et ses instincts généreux avaient fait le reste.

Quant au vicomte de Langeais, nos lecteurs se sont étonnés peut-être de son brusque retour à une maison qu'il venait de quitter le mépris sur les lèvres et la colère au cœur.

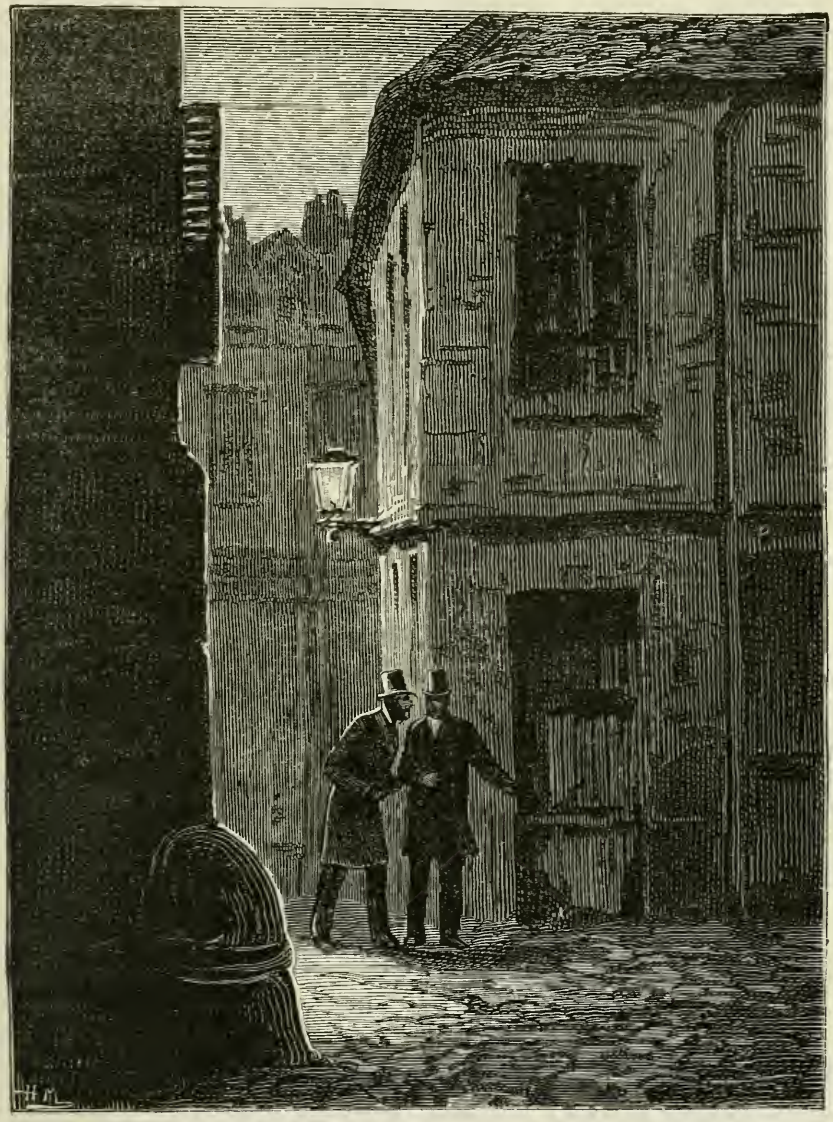
Peut-être se demandent-ils quel changement subit était survenu dans les idées du jeune homme pour lui faire ainsi rebrousser chemin.

Nous leur devons à cet égard une explication, et nous allons la leur donner brièvement.

XXXIV

En sortant du petit salon de Mathilde dans le paroxysme de l'indignation et de la colère, l'âme oppressée, le cœur meurtri, Paul s'était dirigé vers Paris à pied, d'un pas rapide et saccadé, laissant le frère et la sœur en tête-à-tête après les avoir souffletés l'un et l'autre de son mépris.

Au bout de vingt minutes de marche, sa colère se calmant peu à peu avait



Où diable me conduisez-vous? demanda le médecin des folles. (Page 480.)

cédé la place au sang-froid ; — il s'était mis à réfléchir et, par une suite de raisonnements fort sensés, il avait admis comme possible d'abord, puis comme vraisemblable, la complète innocence de Mathilde dans l'affaire du faux commis par René.

Il lui devint bien vite impossible d'admettre que la jeune femme eût joué la comédie odieuse qu'il venait de lui reprocher avec tant d'amertume.

Les cris de Mathilde le suppliant à genoux et demandant grâce et pitié retentissaient encore à son oreille, et maintenant éveillaient un écho dans son cœur où renaissait l'amour...

— Certes, la pauvre enfant n'était point complice de son misérable frère! — se dit-il. — Elle ignorait tout! — J'ai été injuste et cruel! — Je vais lui demander pardon!

Et il rebroussa chemin, retournant en toute hâte vers cette demeure dont il s'était juré de ne jamais plus franchir le seuil.

Bientôt des clameurs d'épouvante accompagnées de lueurs étranges vinrent frapper à la fois ses oreilles et ses yeux.

Une instinctive terreur fit passer un frisson sur sa chair...

Il doubla le pas et ne tarda guère à voir une épaisse fumée, puis des fourmillements d'étincelles, puis des langues de feu.

A coup sûr les flammes s'échappaient du groupe de villas parmi lesquelles se trouvait celle de la jeune femme.

Son épouvante grandit aussitôt.

— C'est la maison de Mathilde qui brûle! — balbutia-t-il. — Mathilde est peut-être en danger...

Et il se mit à courir de toute sa vitesse vers l'habitation

En ce moment il aurait donné de grand cœur une part de sa vie pour ne pas s'être éloigné un seul instant de mademoiselle Jancelyn. — Il déplorait ses soupçons absurdes, il maudissait son emportement insensé, il appelait Mathilde à grands cris...

Nous savons déjà qu'elle lui était apparue sauvée par Claude Marteau, et que le matelot avait réclamé un asile pour la jeune femme chez M. Delarivière.

Un étrange caprice du hasard conduisait Mathilde dans la maison de l'oncle de Fabrice!

. . . . . .

René Jancelyn, après avoir fermé à clef la porte de la chambre où il livrait sa sœur à la plus effroyable de toutes les morts, — la mort par le feu, — s'était élancé hors de la maison et dirigé vers Paris, mais non par l'avenue que suivait Paul de Langeais.

Dans le premier moment il courait, mais au bout de quelques minutes il ralentit sa marche, puis s'arrêta tout à fait, se retourna et prêta l'oreille aux bruits lointains qui lui arrivaient vagues et confus.

Il lui sembla cependant distinguer le cri : — *Au feu!* et des appels désespérés.

Un étrange sourire crispa ses lèvres, et il se remit en marche.

Tout à coup un coupé de louage, rapidement conduit, le croisa.

Pendant la dixième partie d'une seconde la lumière des lanternes éclaira le visage du frère de Mathilde.

— René! — cria une voix sortant du coupé qui fit halte aussitôt.

Un homme en descendit vivement.

— Rittner! — fit à son tour le fausaire émérite.

— Oui, moi ! — répondit le docteur.

— Par quel hasard en ces parages écartés ?

— Ce n'est point un hasard, et ma bonne étoile vous met sur mon chemin au moment où je désespérais, après je ne sais combien d'heures d'inutiles recherches...

— Vous me cherchiez ! — demanda René surpris.

— Sinon vous, du moins la maison de votre sœur... — Je voulais savoir de Mathilde où je pourrais vous rencontrer...

— La maison de ma sœur... — répondit le faussaire. — Vous ne la trouviez pas ?

— Non... personne ne pouvait me l'indiquer...

— Eh bien, retournez-vous et regardez !...

Et il désigna du geste une clarté rouge et sinistre, qui maintenant apparaissait d'une façon très distincte au-dessus des arbres.

— Il y a un incendie là-bas !... — s'écria Rittner.

— Oui, pardieu !

— Mais quel rapport ?

— Le plus direct... — La maison de Mathilde brûle... et Mathilde est dans sa maison... et voici la clef de sa chambre dont la porte est fermée et qui n'a qu'une issue !

Le médecin des folles tressaillit.

— Vous me faites peur ! — murmura-t-il en examinant René. — Ces paroles étranges... Votre émotion... Votre pâleur... et vous avez du sang au visage...

— Les ongles de Mathilde ont déchiré ma chair...

— Que s'est-il donc passé ?

— Je vais vous le dire, mais montons dans votre voiture et regagnons Paris.

Tandis que le coupé roulait, René Jancelyn raconta à Frantz Rittner le drame lugubre dans lequel il venait de jouer un si terrible rôle.

Il n'omit aucun détail.

Le docteur l'écouta froidement et, quand il eut achevé, répliqua :

— Certes, (à mon point de vue du moins) vous étiez dans le cas de légitime défense ; seulement, si Mathilde échappe à l'incendie, sa première action sera de vous dénoncer au procureur de la République.

— Sans doute, mais elle n'échappera point, et d'ailleurs je n'ai pas du tout l'intention, vous le comprenez, d'attendre chez moi les gens de police...

— Que comptez-vous faire ? — demanda Frantz.

— Filer, sans nul retard, vers une autre patrie...

— Vous quittez Paris et la France ?

— Demain, dès le matin... — C'était d'ailleurs, depuis deux ou trois jours, mon intention arrêtée...

— De telle sorte, — s'écria le docteur, — que si je ne vous avais pas rencontré ce soir, vous décampiez sans penser à moi !...

— Comment ?

— Vous oubliez mes passeports dont vous avez promis de changer les dates, et qui me sont indispensables pour voyager sans inquiétude.

— Ah ! ah ! décidément vous quittez donc aussi Paris ?

— Comme vous, mon cher, et dès demain. — Je ne m'y trouve plus en sûreté.

— Et votre maison d'Auteuil ?

— Vendue depuis ce matin et payée comptant... — Rien ne me retient désormais ici... — Je suis libre !... Mes valises sont bouclées... — Il ne me faut plus que les passeports en question, et je vous crois incapable de me manquer de parole à leur sujet...

— Pour les avoir ce soir même il vous suffira de m'accompagner...

— Je vous accompagnerais jusqu'au bout du monde.

— Nous n'irons pas si loin et peut-être, puisque les mêmes intentions nous animent l'un et l'autre, jetterons-nous les bases d'une association nouvelle...

— Avec ou sans Fabrice ?...

— Au diable Fabrice !... il est loin !... Non, non... à nous deux seulement.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous le saurez bientôt...

Le coupé avait atteint la porte Maillot.

Après la visite sommaire des employés de l'octroi le cocher, avant de s'engager dans l'avenue de la Grande-Armée, demanda :

— Où allons-nous, bourgeois, s'il vous plaît ?

— Rue du Puits-de-l'Ermite.

— En voilà un ruban de queue ! mâtin !... — Quel numéro ?

— Vous arrêterez au coin de la rue.

— Suffit... — Hue, Cocotte !

*
* *

Il était tout près de onze heures du soir lorsqu'arriva enfin le docteur qu'on avait envoyé quérir à Courbevoie.

Laurent l'attendait à la grille de la villa et le conduisit aussitôt près de Mathilde.

La jeune femme venait de sortir de son évanouissement, c'est-à-dire qu'elle avait les yeux ouverts, mais on ne pouvait affirmer qu'elle eût repris connaissance, car, inerte et le regard fixe, elle ne faisait pas un mouvement et ne prononçait pas un mot.

Vainement Paul l'appelait, lui parlait avec tendresse, lui prodiguait les

paroles les plus affectueuses, la suppliait de lui répondre, ne fût-ce que par un signe, elle ne semblait même pas l'entendre et gardait un silence inexplicable et par cela même effrayant.

Quand le docteur franchit le seuil de la chambre, M. de Langeais se trouvait dans un tel état de surexcitation nerveuse et de découragement, qu'il ne put que désigner du geste la jeune femme et qu'il éclata en sanglots.

Heureusement le médecin n'avait point à le questionner, Laurent ayant eu soin de le mettre au fait en traversant le parc de la villa.

Il s'approcha de la malade et l'examina longuement avec une extrême attention.

— La face empourprée, — fit-il, — le regard fixe... les prunelles injectées... — Il y a congestion... — La saignée est indiquée... J'ose même dire qu'elle est urgente... — Une cuvette, s'il vous plaît, et vite...

Laurent s'empressa d'obéir.

Le docteur tira de sa poche une trousse, des bandes et des compresses qu'il déposa sur une chaise, à sa portée. — Il poussa jusqu'au lit la petite table sur laquelle se trouvait la lampe dont il eut soin de remonter la mèche.

Ces préparatifs achevés, il prit dans sa trousse une lancette dont il essuya soigneusement la lame sur un morceau de toile fine.

Laurent, la cuvette à la main, grave comme le doit être un homme investi d'un poste de confiance et occupant une position considérable, attendait, immobile, les ordres du médecin...

XXXV

— Approchez-vous un peu plus, — commanda le docteur, — et placez votre cuvette sous le bras gauche de la malade.

Laurent obéit.

Paul de Langeais gardait le silence et suivait avec anxiété tous les mouvements du médecin.

Ce dernier souleva la manche du peignoir dont Matilde était revêtue, pratiqua une ligature, et d'une main ferme piqua la veine.

Le sang jaillit.

En voyant ce jet d'un rose vif, Paul frissonna de tout son corps.

A mesure que se produisait l'effet de la saignée, les yeux de Mathilde devenaient moins fixes, sa poitrine se soulevait et de faibles soupirs s'échappaient de ses lèvres.

Le médecin ferma la veine au moyen d'une compresse double, et banda le bras sans le serrer, mais de manière qu'aucun mouvement ne pût déplacer la compresse et rouvrir la saignée.

— Elle va mieux, n'est-ce pas, monsieur? — demanda Paul de Langeais.

Le docteur allait sans doute répondre de façon affirmative.

Il n'en eut pas le temps.

La jeune femme se dressa brusquement sur le lit, promena autour d'elle des regards étonnés d'abord, mais qui bientôt exprimèrent la terreur; sa physionomie devint sinistre, et d'une voix basse et sourde, si changée que M. de Langeais pouvait à peine la reconnaître, elle murmura :

— Faussaires et meurtriers... ils ont assassiné Frédéric Baltus... Ils l'ont assassiné pour un chèque...

— Que dit-elle?... — fit M. de Langeais stupéfait.

Mathilde continua :

— Prends garde à toi, Paul... Prends garde!... Le chèque est faux... ils t'assassineront aussi... — Je les vois... ils sont là, cachés dans l'ombre... ils t'épient... Prends bien garde!... défends-toi!... — Ah! trop tard!... ils l'ont tué!... Que de sang répandu, mon Dieu! que de sang pour mille louis!...

La jeune femme poussa un cri aigu et retomba lourdement en arrière sur l'oreiller, prise d'un tremblement nerveux.

— Que signifie cela, monsieur?... — s'écria Paul effaré. — Qu'a-t-elle donc?..

— Armez-vous de courage! — répondit le docteur, — il vous en faudra beaucoup, car j'ai une triste nouvelle à vous apprendre... — Le cerveau n'a pu résister aux ébranlements terribles qu'il vient de subir... — Madame est folle...

— Folle!! — répéta le vicomte de Langeais avec une indicible épouvante.

— Oui, monsieur... momentanément du moins...

Le jeune homme était devenu blanc comme un linge.

— Ah! — balbutia-t-il, — vous aviez raison, monsieur, c'est une effroyable nouvelle!... — Que faire maintenant pour combattre le mal?...

— Éviter, avant tout, qu'une crise probable et qui, je le crains, sera terrible, ne se produise ici, loin des soins indispensables...

— Mais pour cela, où aller?... — Les soins dont vous parlez lui manqueront chez moi comme ici...

— Sans doute, car le traitement de la folie exige une installation spéciale qui ne se trouve que dans les maisons de santé... — C'est donc dans une maison de santé qu'il faut conduire madame...

— Pouvez-vous m'en indiquer une?

— Oui, monsieur, et pas bien loin d'ici, à Auteuil... — Je ne l'ai pas visitée, mais je sais que c'est un établissement de premier ordre. — Elle est dirigée par un spécialiste dont on dit beaucoup de bien... le docteur Rittner...

— Transportons donc madame à Auteuil sans perdre une minute... — J'espère que vous m'accompagnerez, monsieur...

— Bien volontiers... — répondit le médecin, — mais pour emmener madame il faudrait une voiture.

M. de Langeais se tourna vers Laurent.

— Ne pourriez-vous nous en procurer une? — lui demanda-t-il.

— Très bien... — fit l'intendant. — Nous en avons trois à la maison.

— Mais ce serait abuser...

— Nullement... — En l'absence de mes maîtres, dont j'ai toute la confiance et que je remplace en quelque sorte, je puis mettre à votre disposition un landau capitonné de satin marron dans lequel cette pauvre jeune dame sera tout aussi bien que dans son lit.

— J'accepte alors; j'accepte sans hésiter votre offre obligeante qui me tire d'un grand embarras.

Laurent quitta la chambre pour aller donner des ordres au cocher.

En une demi-heure tout fut prêt.

Paul souleva doucement Mathilde qui, une fois debout, ne fit aucune difficulté pour marcher... — On la conduisit jusqu'au landau où on la fit monter.

M. de Langeais, avant d'y prendre place à côté d'elle, tira de son portefeuille un billet de mille francs et le tendit à Laurent en lui disant:

— Prenez ceci, je vous prie, mon ami.

— Mais, monsieur... — balbutia l'intendant de fraîche date, surpris de l'importance de la somme et n'osant accepter.

— Prenez, vous dis-je... — continua Paul. — Faites une large part au brave marin qui a sauvé madame au péril de sa vie, et chargez-vous d'indemniser de leur dérangements les domestique de la maison...

Laurent s'inclina et prit le billet.

Paul s'assit à côté de Mathilde, en face du médecin, et la voiture roula sur le chemin d'Auteuil.

On arriva près des fortifications, à l'endroit où commence le viaduc du Point-du-Jour.

Le cocher arrêta ses chevaux et demanda des instructions.

— La maison de santé, — répondit le médecin, — se trouve rue Raffet, à l'angle du boulevard Montmorency...

— Ça suffit, monsieur...

Cinq minutes plus tard le landau faisait halte devant la grille que nous connaissons. — Il n'était pas loin de minuit et demi.

Le médecin de Courbevoie descendit et agita vivement la chaînette de la cloche.

Un instant après le concierge apparut, mal éveillé.

— Qui sonne à pareille heure? — demanda-t-il.

— Ouvrez... — C'est une malade que nous venons confier aux soins du docteur Rittner.

— On ne reçoit pas de pensionnaires au milieu de la nuit.

— Faites une exception...

— Impossible...

M. de Langeais intervint.

A travers les barreaux de la grille il mit quelques louis dans la main du concierge, en disant :

— Prenez ceci, mon ami, et ouvrez vite, il y a urgence.

Un concierge ne résiste guère aux arguments présentés sous une telle forme.

Celui de la maison d'Auteuil ne fit plus d'objections.

Il pressa le bouton d'un timbre électrique destiné à prévenir l'infirmière de service, puis la grille tourna sur ses gonds, et le landau pénétra dans le jardin.

Le médecin en sous-ordre n'était pas encore couché.

Prévenu par l'infirmière, il descendit pour recevoir les arrivants.

Son collègue de Courbevoie le mit en quelques mots au fait de la situation et, après les formalités d'usage, c'est-à-dire après avoir écrit le nom de la nouvelle pensionnaire sur le livre destiné à cet usage, on conduisit Mathilde au bâtiment des folles, et on l'installa dans une cellule située presque en face de la cellule de Jeanne.

Il était temps.

A peine venait-elle d'en franchir le seuil, que la crise prévue et redoutée se déclara.

Paul de Langeais s'enfuit, glacé d'épouvante, en entendant retentir les cris sinistres et les vociférations lugubres de la pauvre fille.

— Ne pourrais-je parler au docteur Rittner lui-même? — demanda-t-il au médecin adjoint, lorsqu'il eut quitté le bâtiment des folles.

— Impossible cette nuit, monsieur... — Le docteur a été retenu à Paris par des affaires...

— J'aurai donc l'honneur de le voir demain. — Voici ma carte pour lui... — En attendant, je vous recommande une personne qui m'est bien chère...

— Recommandation superflue, monsieur. — Toutes les pensionnaires de la maison sont entourées d'une sollicitude égale et reçoivent les mêmes soins.

Le jeune homme salua, et, — le cœur brisé, l'âme en deuil, — rejoignit avec le médecin de Courbevoie le landeau qui les attendait.

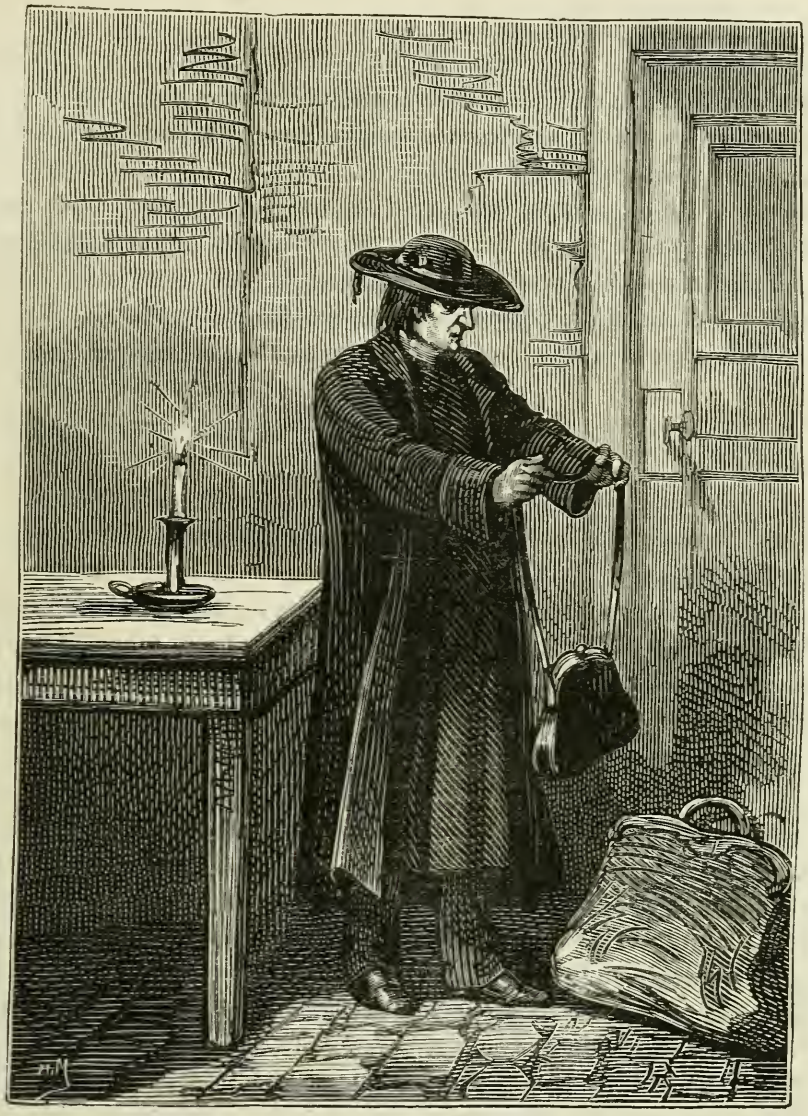
*
* *

Frantz Rittner et René Jancelyn avaient quitté leur voiture à l'une des extrémités de la rue du Puits-de-l'Ermite.

René, prenant Frantz par le bras, la suivit jusqu'à l'autre bout, puis tourna à droite et s'engagea dans la rue Lhomond, qui conduit elle-même à la rue de l'Arbalète.

— Ah çà ! où diable me conduisez-vous ? — demanda le médecin des folles.

— Vous le verrez... — Marchez toujours...



Il coupa ses moustaches et sa barbe, et revêtit des vêtements d'une coupe cléricale. (Page 487.)

Arrivés dans la rue de l'Arbalète, le frère de Mathilde appuya à gauche, fit faire encore une trentaine de pas à son compagnon et s'arrêta devant une maison d'apparence plus que suspecte, comme il en existe encore quelques-unes dans ce quartier perdu, aux endroits épargnés par la pioche des démolisseurs.

— Nous sommes arrivés, — dit-il.

— Allons-nous donc franchir le seuil de ce bouge?

— Parfaitement bien.

— Mais l'on doit assassiner, là dedans...

— Soyez paisible, je suis armé...

— Moi aussi...

— Vous voyez donc que nous n'avons rien à craindre.

René tira de sa poche une clef avec laquelle il ouvrit la porte étroite et basse, vermoulue mais encore solide.

Il fit entrer Rittner, referma sans bruit la porte derrière eux, enflamma une allumette-bougie, passa le premier, gravit avec précaution les marches boueuses d'un escalier branlant, et s'arrêta au second étage.

— Enfin, — demanda le docteur, — chez qui allons-nous?

—Chez moi, parbleu ! — répliqua René du ton le plus naturel.

XXXVI

Le faussaire émérite introduisit Frantz Rittner dans une pièce assez vaste, mais très basse d'étage.

Des volets intérieurs fermaient hermétiquement les fenêtres.

— Parlons bas... — dit René, — à cette heure de la nuit on croirait que la voix passe à travers les murs.

Il alluma une bougie dont la faible lueur éclaira les quelqnes misérables meubles que nous connaissons et qui venaient de la rue des Tournelles.

— Pourquoi diable êtes-vous venu loger ici ?... — demanda Rittner.

— Tout simplement pour dépister les agents de la police de sûreté, s'ils avaient été, par hasard, à la recherche de *Landrinet*...

— Je comprends... la précaution était sage, mais où sont vos presses, vos papiers, votre outillage enfin?...

— Tout est parti pour Genève depuis quelques jours, par la petite vitesse...

— C'est donc en Suisse que vous comptez vous retirer?

— Provisoirement, oui...

— Mais, puisque vous n'avez plus ici vos instruments de travail, comment pourrez-vous me régulariser mes passeports ?...

— Ne vous inquiétez point de cela... — Je suis homme de ressources...

René Jancelyn ouvrit l'armoire de noyer, et il en tira un sac de voyage de la mine la plus débonnaire, un de ces vieux sacs en cuir noir écaillés à tous les plis.

— J'ai là ce qu'il faut... — reprit-il en souriant.

— Dans ce sac?

— Vous allez voir...

Le bon vieux sac inoffensif était machiné ni plus ni moins qu'un *accessoire* de féerie.

René pressa un ressort invisible et mit à découvert un double fond, d'une profondeur de cinq ou six centimètres.

Dans ce double fond, dont l'examen le plus attentif n'aurait pu révéler la présence, se trouvaient rangés méthodiquement des papiers de différente nature, un buvard, et une certaine quantité de billets de banque de mille francs, de cinq cents francs et de cent francs.

Le frère de Mathilde tira du sac le buvard et souleva sa partie supérieure.

L'une des poches contenait une douzaine de passeports, en blanc, mais timbrés, signés, légalisés, et à destination de différents pays.

Rittner regardait cette collection avec quelque surprise.

— Je vais, comme vous le voyez, — lui, dit René, — vous donner quelque chose d'un peu mieux que vos vieux passeports retapés, grattés, surchargés... — Ceux-ci sont absolument vierges...

— *Der Teufel!* — murmura le médecin des folles, — vous êtes d'une jolie force !

René sourit et tendit l'un des passeports à Frantz, en reprenant :

— Croyez-vous qu'il existe au monde un expert en écriture, assermenté près les tribunaux, comme feu M. Prud'homme, élève de Brard et de Saint-Omer, capable d'y découvrir quelque chose de suspect ?

— Cent fois non ! — répondit le docteur après un long et minutieux examen. — On jurerait qu'il vient d'être détaché d'une souche de la préfecture de police... — Vous allez le remplir ?

— Naturellement, mais quand nous aurons causé un peu...

— Causons tant que vous voudrez... — votre conversation est toujours intéressante...

— Merci du compliment, que d'ailleurs je crois mérité..... — J'entre en matière... — Il y a une heure, à Neuilly, je vous ai parlé d'une association à conclure entre nous, sur des bases entièrement nouvelles.

— Oui.

— Écoutez-moi donc avec attention...

— Je suis tout oreilles...

— Vous songez à filer vers de lointains climats et vous avez vendu, m'avez-vous dit, votre maison de santé...

— En effet.

— Bref, à l'heure qu'il est, vous devez avoir entre les mains un fort joli magot...

Rittner voulut interrompre.

— Chut ! — fit impérieusement le frère de Mathilde, — laissez-moi continuer ! — J'ai dit et je le répète : *un fort joli magot*, agréablement arrondi, et composé non seulement de vos bénéfices personnels, mais de ce que vous entassiez mystérieusement dans votre caisse, au détriment de notre association.

— Jamais, mon cher — commença le médecin des folles, — jamais je...

René lui coupa la parole en haussant les épaules et répliqua.

— A quoi bon mentir ? — j'en faisais autant de mon côté.

Frantz se mit à rire.

— A la bonne heure ! — dit-il. — Voilà de la franchise et j'aime ça !

— Chez les autres... — reprit René qui, après cette réflexion, poursuivit : — Nous aurions été des nigauds, comme ce bon Fabrice, en ne pensant point à l'avenir ... — Bref, j'ai mis de côté, non sans beaucoup de peine, environ cinq cent mille francs, solidement placés à l'étranger, ce qui me constitue vingt-cinq mille livres de rente...

Le faussaire émérite possédait plus du double.

Il continua :

— Je puis vivre tranquillement, à l'abri du besoin, dans une modeste aisance, en bon petit bourgeois retiré d'un petit commerce... mais voilà tout... c'est la portion congrue...

— Vous pouvez augmenter votre fortune en vous mariant, — dit Rittner.

— Allons donc ! — répliqua René. — J'ai risqué cent fois le bagne pour me créer une indépendance, et j'irais maintenant m'emprisonner dans le mariage?... — Ce n'est pas un conseil d'ami que vous me donnez là, mon cher, et je me garderai bien de le suivre ! !

— Enfin à quoi en voulez-vous venir?

— A ceci : — Vous connaissez mon capital... — Faites preuve d'une franchise égale à la mienne, et dites-moi quel est le vôtre.

— Cinq cent mille francs et une fraction insignifiante... — répondit Rittner sans hésitation.

Le médecin des folles possédait en réalité plus du triple.

— Est-ce que votre ambition se trouve satisfaite de ce capital?— demanda René.

— Je vous avoue qu'il me semble maigre.

— Ainsi, vous éprouvez comme moi l'ardent désir ou plutôt l'impérieux besoin d'une vie large, d'une ample existence? — Vous rêvez tous les luxes, tous les plaisirs, toutes les ivresses ?

— Tout vouloir et tout pouvoir, oui ! — murmura le docteur, les yeux étincelants de convoitise.

— Eh bien, si je vous donne le moyen de réaliser votre rêve, que direz-vous?

— Je dirai que c'est impossible...

— Soit ! Mais alors j'ai trouvé l'impossible.

— Sous la forme d'une mine de diamants?

— Non... — sous celle-ci...

René fouilla dans le double fond du sac de voyage, y prit un billet de cinq cents francs et le tendit à Rittner, comme un peu auparavant il lui avait tendu le passeport.

Le médecin des folles saisit le billet et l'examina, puis regarda René.

— Vous ne comprenez pas?... — fit ce dernier.

— Je comprends que voilà un billet de cinq cents francs...

René ouvrit son portefeuille.

Il choisit un billet de banque parmi les huit ou dix qu'il renfermait, et le présentant au docteur il ajouta :

— Et ceci, qu'est-ce que c'est?

— Un autre billet de cinq cents francs.

— Semblable au premier?

— De tous points...

— Prenez cette loupe et étudiez, je vous prie, les deux billets.

Rittner procéda consciencieusement à l'étude demandée.

Quand il eut achevé, René demanda :

— Eh bien? — Avez-vous constaté quelques différences?

— Aucune... ils sont identiques.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument...

— En cela, mon cher ami, vous vous trompez... — Un de ces deux billets est faux...

— Allons donc! vous plaisantez!

— Non, parole d'honneur! — Etudiez de nouveau... observez mieux...

Rittner recommença son expertise qui, cette fois, se prolongea plus de deux minutes.

— Le même papier... — dit-il ensuite, — le même grain... la même transparence dans les parties claires... La gravure nette et précise... Ah! cependant, attendez un peu...

Il s'interrompit.

— Découvrez-vous enfin quelque indice? — fit René.

— Oui... du moins je le crois...

— Lequel?

— Le dessin de cette tête de Mercure est *flou*, comme disent les artistes. — Positivement voilà le billet faux...

— Pas de chance, mon cher! — répliqua René avec un sourire d'orgueil, — ce billet sort des presses de la Banque de France, et c'est l'autre qui est mon ouvrage...

— Alors, c'est merveilleux!...

— N'est-ce pas? — J'en ai comme cela pour cent mille francs...

— Vous en aurez pour cent millions quand vous voudrez!... — C'est une fortune incalculable...

— Que j'offre de partager avec vous...

Frantz Rittner regarda le frère de Mathilde d'un air défiant.

— Pourquoi m'offrez-vous ce partage, — demanda-t-il, — quand vous êtes le maître de tout garder? — ce n'est pas naturel... — Votre générosité m'inquiète.

— Je comprends cela, mais je vous engage à vous mettre l'esprit en repos. — Ma générosité est involontaire... — Je suis forcé de vous enrichir en m'enrichissant, car je ne peux rien sans vous...

— Comment?

Il y a quelques semaines, lorsque je reçus de vos mains le puissant réactif préparé sur ma demande, je vous dis que j'allais tenter quelque chose d'énorme.

— Je m'en souviens...

— Eh bien, j'ai trouvé ; mais le réactif étant usé jusqu'à la dernière goutte, mon émission est arrêtée et, comme je ne suis pas chimiste, vous m'êtes absolument nécessaire... — Comprenez-vous?...

— Parfaitement bien...

— Sur ce, mon cher, — reprit René d'une voix joyeuse, — je pars pour Genève demain matin... — Je vais remplir votre passeport... — Où vous convient-il d'aller?

— A Genève parbleu ! — répliqua le docteur en tendant la main au faussaire, qui la prit et la serra.

Le nouveau pacte était signé...

XXXVII

René choisit un passeport en blanc, revêtu de la légalisation suisse, prit une plume, la trempa dans l'encre et demanda au docteur :

— Quel nom prenez-vous?

— Celui d'*Hermann Keutzer*, un de mes cousins germains auquel je ressemble beaucoup.

René écrivit, puis, comme un véritable employé du bureau des passeports, continua son interrogatoire :

— Agé de?

— Quarante-trois ans.

— Vous vous vieillissez!...

— C'est sans importance... Je me donne l'âge du cousin Hermann... — De cette façon, — ajouta-t-il en riant, — j'arriverai peut-être à me faire illusion à moi-même et à me prendre pour mon cousin..

— Né à? — poursuivit René.

— Luxembourg... grand-duché de Luxembourg.

— Bien... — Reste le signalement, à propos duquel je n'ai pas besoin de vous consulter... — Changez-vous quelque chose dans votre apparence?

— Je supprime la moustache et la barbe, voilà tout.

— Parfait !

René remplit la colonne du signalement, fit concorder la date de la création avec celle de la légalisation au ministère des affaires étrangères et à celle de la légation suisse, sécha l'écriture et tendit le papier au docteur.

— Mettez ici la signature *Hermann Keutzer*... — ajouta-t-il, — et vous pourrez voyager en toute sécurité. — Les gendarmes du pays de Guillaume Tell vous feront des risettes...

Et René fredonna gaiement l'air si connu du vieux rondeau :

« Heureux habitants
« Des beaux vallons de l'Helvétie. »

Rittner signa de son nouveau nom, plia le passeport en quatre et le mit dans son portefeuille.

— Maintenant, — reprit le frère de Mathilde, — où et quand nous reverrons-nous ?

— A Genève, dans trois ou quatre jours, au plus tard.

— Je vous y précéderai.

— A quel hôtel comptez-vous descendre?

— A l'hôtel du *Mont-Blanc*.

— Sous quel nom?

— Sous un nom de haute respectabilité, comme disent les Anglais. — Vous demanderez le pasteur Muller.

Rittner s'inclina en riant.

— Votre bénédiction, s'il vous plaît, vénérable pasteur, — fit-il.

— Vous l'avez, mon frère, — répliqua le faussaire, avec un nasillement de haut goût. — Allez en paix et ne péchez plus !

— *Amen!* — Quand partez-vous?

— Ce matin même... — Je compte prendre le train de six heures trente minutes à la gare de Lyon...

— Au revoir donc, et à bientôt... à Genève, hôtel du *Mont-Blanc*...

— C'est convenu...

Après un cordial échange de poignées de mains, René reconduisit Rittner jusqu'à la porte de la rue, qu'il referma sans bruit.

Il remonta chez lui, coupa ses moustaches et sa barbe, comme son associé comptait le faire un peu plus tard ; revêtit des vêtements noirs tout neufs d'une coupe cléricale, mit une cravate blanche, des souliers à semelles épaisses et à cordons de fil, endossa par-dessus ce costume une ample pelisse d'alpaga noir à petits boutons, se coiffa d'un chapeau à forme basse et à larges ailes, prit dans un meuble et passa en bandoulière certaine sacoche de cuir dont nous avons fait

la connaissance rue des Tournelles, et referma soigneusement le double fond de son sac de voyage qu'il remplit de linge.

Après s'être assuré qu'il ne laissait derrière lui aucun objet compromettant, il écrivit une lettre de trois lignes, la mit sous enveloppe avec un billet de cent francs, la posa sur la table et sortit de la chambre en refermant la porte, mais en laissant la clef dans la serrure.

La lettre, adressée au concierge de l'immeuble, disait ceci :

Obligé de partir sans esprit de retour. — Vendez mes meubles. — Le produit sera pour vous.

CAGNET, *locataire du deuxième.*

René quitta la maison, passa le reste de la nuit dans un petit café-restaurant voisin de la gare de Lyon et qui ne ferme jamais.

A six heures trente minutes il prenait le train et filait à toute vapeur vers la Suisse.

*
* *

A l'heure où René Jancelyn partait, espérant trouver l'impunité de l'autre côté de la frontière, Claude Marteau se réveillait et, selon sa coutume, faisait ses ablutions matinales dans la Seine, qu'il préférait de beaucoup à la plus large des cuvettes anglaises.

Ce devoir matinal accompli, il prit le chemin de la maison incendiée.

Une douzaine de sergents de ville en surveillaient les abords, et les pompiers achevaient d'éteindre les derniers tisons.

La promenade de l'ex-matelot ne dura pas longtemps.

Les voisins le reconnaissaient et, sachant quel beau rôle il avait joué la nuit précédente, le fatiguaient de questions.

Il tourna sur ses talons et revint à la villa, désireux de savoir des nouvelles de la jeune femme qui lui devait la vie.

En rentrant dans le parc il se souvint tout à coup du coffret qu'il avait sauvé des flammes en même temps que Mathilde elle-même...

Il entra dans son pavillon afin de le prendre et de le restituer à sa propriétaire, n'attachant d'ailleurs qu'une importance extrêmement minime à cette *boîte* qu'il n'avait pas seulement regardée la nuit précédente.

En la prenant, il l'examina.

La *boîte* en question était, nous l'avons dit, un petit coffret de vieil argent ciselé, d'un curieux travail.

La mignonne clef d'acier, travaillée comme un bijou, se trouvait à la serrure.

La légère embarcation filait comme une flèche vers Suresnes. (Page 492..)

Claude Marteau machinalement, — et peut-être aussi obéissant à un sentiment de vague curiosité — fit tourner cette clef.

Le coffret s'ouvrit.

Il renfermait, nous le savons, les papiers que Mathilde y avait rangés la veille, et le chèque falsifié de quarante-cinq mille francs, cause des soupçons injustes et de la colère furieuse de M. de Langeais.

Claude prit quelques-uns des papiers, les déplia et les parcourut des yeux.

Le premier sur lequel s'arrêta son regard était un acte de naissance.

— *Mathilde Jancelyn...* — dit-il, — c'est le nom de la jeune dame sans doute... — *Mathilde...* — répéta-t-il. — J'ai entendu prononcer ce nom-là ces temps derniers quelque part... Où donc? — Ah! bah! il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin...

Le matelot déplia ensuite un quart de feuille de papier à lettre qui ne contenait que quelques lignes.

— Il n'y en a pas long?... — pensa Claude Marteau, et il lut : *Mon cher René...* — Tiens! — fit-il en s'interrompant. — Ça n'était pas pour la jeune dame...

Tout en continuant à déchiffrer l'écriture du billet, le ci-devant Bordeplat sentit un petit frisson effleurer son épiderme, tandis que des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux épais.

Il passa la main sur son front et relut à haute voix :

Mon cher René,

F. Baltus a le chèque dans les mains. — Il parle d'un expert et du P. de la R. — Situation tendue. — Vite un conseil. J'attends café du Helder. Brûle billet.

3 décembre 73. F. L.

— Misère de moi!! — murmura Claude Marteau avec terreur quand il eut achevé. — Mais l'assassin de M. Frédéric Baltus a pu seul tracer ces lignes! — c'est daté du *trois* décembre, et c'est dans la nuit du *trois* au *quatre* que le malheureux jeune homme a été tué près de sa maison, en revenant de Paris!.. Et ces initiales F. L.! Ce sont les mêmes que j'ai trouvées là-bas, dans mon canot! Les mêmes que j'ai revues à Paris, rue de Clichy, sur la crosse du revolver de M. Fabrice Leclère!! F. L. — FABRICE LECLERE!! — Allons, impossible de conserver l'ombre d'un doute! C'est lui, oui c'est bien lui qui est le meurtrier!! — Pour un chèque!! — le chèque dont on a parlé au procès... — Le vol était donc la cause du crime?... — Mais non... il y a autre chose. — Il est question d'un expert... P. *de la* R. signifie procureur de la République, il ne faut pas être bien malin pour le deviner. — On voulait s'assurer si le chèque était vrai ou faux... — M. Fabrice, faussaire ou complice du faussaire, méritait le bagne et en avait peur... — Afin d'éviter les galères, il a pris le chemin de la guillotine!! — Tonnerre de Brest! je suis au service d'un assassin!!

Claude Marteau était devenu pâle comme un mort.

Il se donna dans la poitrine un vigoureux coup de poing, et il poursuivit :

— Mais cette femme qui possède un pareil chiffon de papier!! cette femme qui peut envoyer M. Fabrice sur l'échafaud où est monté l'autre!! qui donc est-elle?

L'ex-matelot fit violence à sa mémoire et, après un instant de réflexion, s'écria :

— Je me souviens! je l'ai vue à Melun, cette femme, en canot, sur la *Belle-Lisa*, avec M. Fabrice, une autre péronnelle et le petit cocodès *épatant!* — C'est elle qu'on appelait Mathilde... — Et le matin de l'exécution, quand un gant m'est tombé sur la tête et m'a fait lever le nez, je l'ai revue à une fenêtre de l'hôtel du *Grand-Cerf!* — Tonnerre du diable! Et j'ai laissé couper le cou à un innocent, moi! et j'ai sauvé cette créature qui certainement en savait long!! Eh bien, me voilà joli garçon!!

« Je craignais les gens de loi... Je n'ai rien dit!... Un malheureux a payé de sa vie mon silence! — C'est une lâcheté, cela! c'est une infamie que j'ai commise! — Aujourd'hui je connais le vrai coupable, et mon devoir est tout tracé... — La punition de l'assassin, la réhabilitation du martyr, voilà maintenant le but de ma vie! — Justice sera faite, je le jure, foi de Claude Marteau, ou j'y perdrai mon nom!... »

XXXVIII

En se disant les choses qui précèdent, le ci-devant marin allait et venait dans la première des deux pièces de son chalet, avec une agitation fiévreuse.

Peu à peu la réflexion mit un peu d'ordre et de calme dans ses pensées.

Il marcha moins vite et finit par s'arrêter tout à fait en murmurant :

— Patience, Claude! — Point de coup de tête... — Ne te hâte pas plus qu'il ne faut; c'est le véritable moyen d'arriver à ton but! — Quant à rendre ce coffret à la demoiselle, allons donc!... Je n'ai pas encore une voie d'eau dans ma jugeotte, pour faire une bêtise d'un pareil acabit. — Le hasard me met sous la main une nouvelle preuve du crime, aussi convaincante pour le moins que la première!... Je l'ai, je la garde! — Ah! monsieur Fabrice Leclère, mon honoré patron, je lis dans votre jeu maintenant!... — J'avais bavardé trop quand je vous promenais en canot, la veille de l'exécution de Melun... — Vous avez deviné que j'étais possesseur d'un indice qui pouvait vous perdre... Vous vous êtes dit qu'il vous fallait une arme contre moi, et vous avez trouvé cette arme dans mes antécédents...

« L'ancien reclusionnaire, démasqué par vous, puis entouré de votre bienveillance hypocrite, ne vous semble plus redoutable... — Vous payez mon silence cent vingt-cinq francs par mois, et vous me croyez aveugle et muet désormais... — Comptez là-dessus, mon bonhomme! — Claude Marteau a fait une faute, c'est vrai! il a été condamné, il a subi sa peine, mais il n'était pas un coquin autrefois, et il est un honnête homme aujourd'hui!... — Vous en aurez la preuve, monsieur Fabrice Leclère, quand vous reviendrez d'Amérique!... — Je vous attends ici de pied ferme! »

Ayant ainsi monologué, l'ex-matelot glissa l'écusson d'argent portant les initiales : F. L. dans le coffret qu'il referma soigneusement, dont il retira la clef, et qu'il serra au fond d'un meuble, sous ses vêtements et sous son linge.

Ensuite il alla trouver Laurent.

Ce dernier lui apprit ce qui s'était passé la nuit précédente, après son départ, et lui remit un billet de cinq cents francs de la part de M. de Langeais.

— Tonnerre de Brest ! — s'écria Claude, — il est généreux comme un prince, le particulier de la petite dame !... — J'empoche le chiffon, maître Laurent, et je vous paye à déjeuner... — Ça vous va-t-il !

— Toujours !

— En route, alors !

— Où irons-nous ?

— A Suresnes si vous voulez... au *Chalet*... chez Gaiddon...

— A pied ou en canot ?...

— En canot... — J'aime mieux travailler des bras que des jambes...

— Le temps de prendre mon chapeau et je suis à vous.

— Alors rejoignez-moi à l'embarcadère... — Je file le premier afin de détacher la yole...

Cinq minutes après, la légère embarcation, vigoureusement enlevée par les avirons du matelot, filait comme une flèche vers Suresnes.

*
* *

Le jour était bien près de paraître lorsque Frantz Rittner quitta René Jancelyn.

Il eut la chance de rencontrer la voiture d'un *maraudeur* qui regagnait sa remise avec son cheval éreinté et qui, moyennant la promesse d'un fort pourboire, consentit à le mener à Auteuil.

Le docteur, jugeant tout au moins inutile de réveiller le concierge, se garda bien de sonner à la grille principale de l'habitation, mais rentra chez lui par la petite porte du boulevard Montmorency.

Il traversa le chemin de ronde et gagna son pavillon et son appartement.

L'idée qu'il avait dans sa poche un passeport bien en règle, et sa ferme croyance à la gigantesque et rapide fortune devant résulter de sa nouvelle association avec René, éloignaient de lui tout souci.

L'avenir lui semblait coloré des nuances les plus riantes.

La fatigue, néanmoins, se faisait sentir.

Il se coucha, et à peine sa tête reposait-elle sur l'oreiller qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Un peu avant neuf heures il se réveilla en sursaut.

On frappait à sa porte.

— Entrez ! — cria-t-il après avoir jeté un coup d'œil à la pendule placée en face de son lit.

Ce fut l'aide-médecin qui se présenta.

— Bonjour, mon cher collaborateur... — lui dit le médecin des folles. — J'ai dormi tard aujourd'hui, contre ma coutume... — y a-t-il du nouveau?

— Oui, monsieur le directeur...

— Un décès?

— Non, une entrée...

— Ce matin?

— Non, monsieur le directeur, — la nouvelle pensionnaire a été amenée entre une et deux heures du matin.

— Ce n'est pas la coutume de la maison de recevoir des malades au milieu de la nuit...

— Je le sais, mais il y avait urgence... vous étiez absent, donc je ne pouvais vous consulter... — J'ai cru devoir faire une exception.

— A merveille... — Quel est le genre de l'aliénation mentale?...

— Folie furieuse.

— Où avez-vous placé la nouvelle pensionnaire?...

— Dans une cellule du premier étage.

— Nous irons la visiter ensemble tout à l'heure... — Est-ce une femme âgée, une jeune femme, ou une jeune fille?...

— Une jeune femme...

— De quelle classe?...

— Du monde interlope... — Elle a été amenée par un certain vicomte de Langeais, dont elle est évidemment la maîtresse... — Ce monsieur doit revenir... il désire parler à vous-même.

— Le vicomte de Langeais ?... — répéta Frantz Rittner.

Après avoir consulté sa mémoire pendant une seconde, il ajouta :

— Je ne connais pas ce nom... — Y a-t-il eu quelque chose de payé d'avance ?...

— Oui, monsieur le directeur, un trimestre...

— Bien... — Vous tiendrez compte de cet argent au docteur Vernier, mon successeur...

Le médecin adjoint fit un signe affirmatif.

Rittner reprit :

— Quelles indications vous a-t-on données sur la marche de la maladie ?

— L'ébranlement du cerveau a été instantané...

— A la suite d'un grand chagrin, d'une épouvante, d'une catastrophe ?...

— A la suite du péril effroyable résultant d'un incendie dans lequel la personne qui nous occupe a failli périr...

Frantz, étonné, dressa l'oreille.

— Un incendie, — s'écria-t-il, — cette nuit?

— Oui, docteur...

— Où donc ?

— A Neuilly.

— Et cette femme s'appelle ?

— Mathilde Jancelyn, si le nom qu'on m'a fait écrire sur le registre des entrées est son nom véritable.

— Mathilde Jancelyn ! ! — murmura Rittner avec un geste de stupeur. — Ah ! le hasard a d'étranges caprices !...

— Vous connaissez la nouvelle pensionnaire, docteur? — demanda le médecin adjoint.

— Oui... Je le crois du moins... — répondit Frantz avec une indifférence affectée. — Je saurai du reste bientôt à quoi m'en tenir à ce sujet, car je vais m'habiller et nous irons la voir. — A propos, — ajouta-t-il, — ne m'avez-vous pas dit que ce monsieur, ce vicomte de Langeais, devait revenir?...

— Oui, monsieur le docteur.

— Quand?

— Aujourd'hui, je crois...

— C'est bien.

Le médecin des folles avait sauté en bas de son lit.

Il plongea dans l'eau froide son visage et ses mains, s'habilla en quelques minutes et accompagna au bâtiment des malades le jeune docteur qui donna l'ordre d'ouvrir aussitôt la cellule où Mathilde était enfermée...

— Est-ce bien la personne que vous vous attendiez à voir, monsieur le directeur? — demanda le médecin adjoint.

Rittner n'avait à cet égard aucun doute. — Cependant il répondit :

— Je le crois, quoiqu'elle soit changée au point d'être à peine reconnaissable.

Ceci, d'ailleurs, était la stricte vérité.

La malheureuse, si séduisante quelques heures auparavant, gisait immobile dans un angle, accroupie comme une masse inerte, le regard fixe, le visage livide contracté, décomposé.

Elle était à demi nue, ayant, au cours de son accès de folie furieuse, mis ses vêtements en pièces avec ses ongles et ses dents.

D'innombrables égratignures zébraient du carmin le plus vif son épiderme blanc et satiné.

— Faites lever cette femme... — commanda Rittner au médecin adjoint.

Ce dernier obéit aussitôt.

Il prit Mathilde par les poignets et, l'attirant à lui avec force mais sans violence, il la contraignit à se dresser sur ses jambes et la conduisit jusqu'auprès de la fenêtre où elle se trouva en pleine lumière.

Le médecin des folles l'étudia longuement et avec une profonde attention.

Les yeux, entourés d'un cercle qu'on eût dit tracé au charbon, étaient atones et vitreux. — Une contraction étrange soulevait les lèvres et laissait voir les dents blanches et fines.

Les muscles tressaillaient sous la chair comme ceux d'un moribond qui succombe aux atteintes du *delirium tremens*.

Le médecin adjoint attachait un regard interrogateur sur Frantz Rittner.

— Vous voulez connaître mon opinion? — fit le complice de René, lorsqu'il eut terminé son examen. — Eh bien, la voici : — Cette femme est mortellement atteinte...

Le jeune docteur fit un geste de surprise...

— Ne peut-elle donc guérir?... — murmura-t-il.

— Non! — répliqua Rittner. — Elle n'a pas trois mois à vivre! — Son secret sera bien gardé! — ajouta-t-il tout bas.

XXXIX

— Quel traitement ordonne monsieur le directeur? — demanda le médecin adjoint.

— Une douche d'eau froide, et dans une baignoire fermée surtout, car une crise peut se manifester d'une minute à l'autre, — répondit Rittner. — On tâchera de faire prendre à la malade quelques aliments d'une nature légère. Pour boisson de la citronnade glacée...

Après une seconde de réflexion il reprit, en s'adressant à l'infirmière de service qui suivait la visite :

— Vous aurez soin de ne laisser auprès de la malade aucun objet avec lequel elle pourrait se blesser ou attenter à sa vie... — On enlèvera provisoirement tous les meubles qui garnissent la cellule, et même la literie, à l'exception de deux matelas posés sur le tapis...

— Oui, monsieur le docteur.

— Si une crise de folie furieuse se manifeste après la première douche, on en donnera une seconde... Lorsque l'état de prostration remplacera la crise, on enveloppera de couvertures brûlantes la partie inférieure du corps, et l'on fera des applications de glace sur la tête... — Si la crise ne se produisait pas, ou se produisait mollement, il suffirait de vêtir la malade d'un peignoir de laine...

— Ce sera fait, monsieur le docteur...

— Mais, hélas! — murmura Rittner d'un ton mélancolique, — tous ces soins seront inutiles... — la pauvre femme est perdue sans ressources...

De la cellule de Mathilde, Rittner passa à celle de Jeanne.

Madame Delarivière en voyant entrer le docteur eut sur les lèvres une sorte de vague sourire et, quittant son fauteuil, fit quelques pas vers lui.

— Des fleurs... des fleurs... — balbutia-t-elle de sa voix sans intonation, — je veux cueillir des fleurs avec l'ange de lumière...

— Vous cueillerez des fleurs tant qu'il vous plaira, — répondit Frantz, — mais un peu plus tard...

Il ajouta, en se tournant vers le médecin adjoint :

— Vous veillerez, je vous prie, à ce que madame soit conduite au jardin pendant une heure dans l'après-midi et, au retour de sa promenade, vous lui administrerez deux milligrammes de datura dans une potion miellée.

— Oui, monsieur le docteur, — répondit le jeune homme en notant la prescription sur le carnet destiné à cet usage.

On procéda ensuite, et très sommairement, à la visite des autres cellules.

Cette visite finie, Rittner pensa à la fille de Jeanne.

Depuis qu'il se croyait certain que rien n'entraverait sa fuite, et qu'il pourrait jouir paisiblement à l'étranger d'une fortune considérable déjà et près de s'augmenter encore dans des proportions énormes, l'associé de Fabrice Leclère et de René Jancelyn sentait s'affaiblir la rancune qu'il nourrissait à l'endroit d'Edmée depuis sa tentative d'évasion.

— Comment va mademoiselle Delarivière? — demanda-t-il au médecin adjoint.

— Mal, monsieur le docteur... — répondit ce dernier.

— Ainsi, vous n'augurez rien de bon de son état?

— Je crains de ne point me tromper en affirmant qu'il s'aggrave de jour en jour...

— Allons la voir...

Les deux hommes quittèrent le bâtiment des folles et se dirigèrent vers l'appartement qu'occupait Édmée au premier étage de l'un des pavillons du parc.

En franchissant le seuil de la chambre, Rittner fut frappé du prodigieux changement de la jeune fille.

Celle-ci, en voyant le docteur, parut surprise plutôt qu'effrayée.

Elle fit un effort pour se soulever sur ses oreillers.

— C'est vous, monsieur... — dit-elle d'une voix faible, — je croyais que vous ne vous souveniez plus de mon existence...

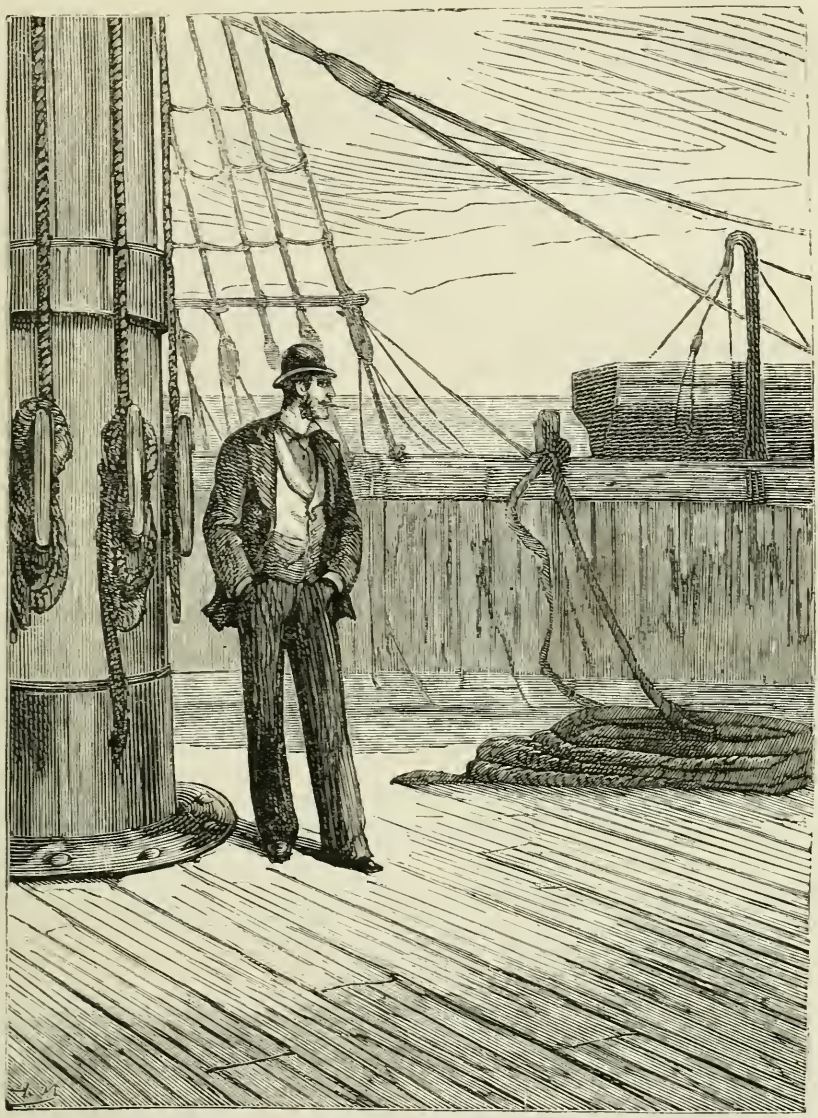
— Pardonnez-moi, mademoiselle, cette négligence apparente... — J'ai été obligé de m'absenter... — Je suis heureux de constater par mes propres yeux que vous allez infiniment mieux...

Édmée eut un triste sourire.

Ses joues amaigries, sa pâleur, ses yeux caves entourés d'une auréole de bistre, donnaient un éclatant démenti aux paroles du docteur.

— Vous vous trompez, monsieur... — répondit-elle... — Je sens bien, moi, que je ne vais pas mieux...

Rittner lui prit la main et appuya ses doigts sur le poignet.



Fabrice resté seul sur le pont se dirigea vers la cabine de son oncle. (Page 503.)

La peau était sèche et brûlante. — Le pouls battait avec violence. — Une fièvre continue minait le corps charmant de la jeune fille.

— Souffrez-vous, mademoiselle? — demanda Frantz.

— Oui, monsieur le docteur.

— Où se trouve le siège de votre souffrance?

Édmée toucha successivement son front et le côté gauche de sa poitrine.

— Là... et là... — murmura-t-elle.

— Vos douleurs sont-elles vives et intermittentes?

— Non, monsieur le docteur... sourdes et continues...

— Ce ne sera rien, j'en réponds... — Nous arrêterons cela...

— Faites-le vite alors, car ma force s'en va...

— Le soulagement sera prompt, je vous le promets...

— Vous l'affirmez, je veux le croire, et maintenant, monsieur le docteur, je vous en prie, parlez-moi de ma mère...

— J'ai de bonnes nouvelles à vous donner... Madame Delarivière est aussi bien que possible...

Un éclair de joie passa dans les prunelles d'Édmée. — Pendant une seconde un nuage rose colora sa pâleur.

Rittner continua :

— Je viens de donner l'ordre de conduire au jardin madame votre mère. — Vous plairait-il de la rejoindre?...

— Oh! oui, docteur, je vous en supplie!... — s'écria la jeune fille... — Si vous saviez comme vous me rendez heureuse!

Le médecin adjoint regardait avec étonnement le directeur de la maison des folles.

Il savait que mademoiselle Delarivière était incapable de faire un seul pas, — et Rittner le savait aussi bien que lui.

Édmée tenta, pour la seconde fois, de se soulever.

Mais ses forces la trahirent. — Elle ne parvint pas même à se mettre sur son séant, et retomba en arrière comme brisée.

— Ah! je ne peux pas !... je ne peux pas! — balbutia-t-elle douloureusement, tandis que de grosses larmes s'échappaient de ses yeux et inondaient ses joues.

— Calmez-vous, mademoiselle, — dit vivement le docteur. — Cette faiblesse est naturelle. Nous la combattrons et nous en aurons triomphé dans quelques jours... — C'est une question de temps, voilà tout.

— Dieu le veuille!... — soupira la jeune fille.

Le médecin des folles et son suppléant quittèrent la chambre d'Édmée.

— Il faut tenter de couper la fièvre par l'emploi de la quinine à haute dose... — dit Rittner. — Vous combattrez avec des viandes saignantes, du vin de Bordeaux, des ferrugineux, l'anémie qui se déclare... — Vous emploierez aussi, et dès aujourd'hui, la morphine...

— Que craignez-vous donc, monsieur le directeur?...

— Je crains que le cœur ne soit atteint.

— Ainsi, l'état de mademoiselle Delarivière vous semble, comme à moi, très grave?

— Oui, mon cher collaborateur, très grave... presque désespéré...

. . . . . .

Rittner se rendit à Paris après avoir déjeuné succinctement, présenta à la caisse de Jacques Lefebvre le chèque signé par George Vernier et toucha la somme ronde de trois cents dix mille francs en billets de banque.

Pendant son absence, Paul de Langeais vint à Auteuil chercher des nouvelles de Mathilde Jancelyn.

Nous savons déjà que les nouvelles données par le médecin adjoint furent nécessairement de la plus fâcheuse nature.

— Ne pourrais-je parler à monsieur le directeur de la maison de santé? — demanda le jeune homme...

— Monsieur le directeur est à Paris...

— Supposez-vous qu'il doive rentrer bientôt?...

— Je l'ignore absolument.

— Je reviendrai donc demain, dans l'après-midi.

Et le jeune homme, profondément triste, regagna sa voiture.

Frantz Rittner revint à la tombée de la nuit et joignit la liasse des billets de banque rapportée par lui à celle que contenait déjà la valise de cuir qui nous est connue.

— Il est inutile, — se dit-il ensuite, — de rien laisser ici qui puisse éveiller les soupçons de mon successeur. — Je vais supprimer le fil qui m'annonçait la visite de mes chers associés, quand ils arrivaient nuitamment par le boulevard Montmorency... — On se servira sans aucun doute de cette porte, et le docteur Vernier s'étonnerait à bon droit de ces carillons électriques se produisant à l'improviste dans son cabinet de travail et dans sa chambre.

Le médecin des folles prit une de ces pinces tranchantes dont les bijoutiers font usage, monta sur une chaise et coupa le fil de laiton.

— Tout va bien, — continua-t-il, — je partirai demain soir... — Après-demain je serai à Genève, à l'abri de toute poursuite et hors de toute atteinte, sous le nom d'Hermann Keutzer! — Allons, j'ai conduit ma barque en habile pilote au milieu des récifs où tout autre aurait sombré vingt fois! — Rien ne peut plus désormais m'empêcher d'atteindre le port!...

Frantz Rittner se mit au lit et dormit d'un tranquille sommeil jusqu'au matin.

Debout à huit heures, il s'assura que ses ordres avaient été exécutés, que l'établissement était, du faîte aux caves, nettoyé, lavé, ciré, et que tout le personnel se trouvait à son poste, en grande tenue.

A dix heures moins un quart deux coups de timbre retentirent, annonçant une visite, et le valet de chambre accourut prévenir son maître que le visiteur de l'avant-veille, accompagné d'une jeune dame, venait d'entrer au salon d'attente.

— Une jeune dame! — répéta le docteur, — quelle peut être cette dame?

Et il descendit, fort intrigué.

— Les nouveaux venus, — nos lecteurs le savent déjà — étaient Georges Vernier et mademoiselle Paula Baltus...

XL

Maurice Delarivière et son neveu, — nous le savons déjà, — s'étaient arrêtés au Havre pendant quelques heures.

L'oncle de Fabrice avait réglé son compte avec son correspondant, armateur et banquier tout à la fois; puis, muni d'un chèque représentant un million deux cent mille francs, il s'était embarqué en compagnie du jeune homme sur l'*Albatros*, paquebot français faisant escale à Plymouth.

Le capitaine Kerjal, digne marin breton commandant l'*Albatros*, connaissait M. Delarivière depuis bien des années.

Jadis il avait eu l'occasion de placer chez lui des fonds de quelque importance, et ce placement était devenu le point de départ des plus cordiales relations.

Tous les deux ans le banquier de New York, lorsqu'il venait en France et retournait en Amérique, prenait passage à bord de l'*Albatros;* le capitaine Kerjal mettait à sa disposition la cabine de son second, ce qui lui permettait de faire le voyage dans les conditions les plus confortables.

Cette fois encore M. Delarivière profita de la gracieuseté du capitaine.

La traversée s'effectua en neuf jours, sans incidents notables.

Nous ne parlerons point de la disposition d'esprit des deux voyageurs. — Nous connaissons de longue date les préoccupations bien différentes, mais également sombres, qui les assiégaient l'un et l'autre.

En arrivant à New York, le père d'Edmée se montra plus triste encore et plus absorbé qu'il ne l'était au moment de son départ de Paris.

C'est qu'en sa splendide demeure de la septième avenue, tout venait lui parler de sa chère Jeanne et lui rappeler tant d'années d'un bonheur sans nuages, anéanti par un coup de foudre imprévu...

Il lui fallut cependant prendre assez sur lui pour s'occuper de l'importante affaire qui l'appelait en Amérique. — Il eut le courage de dissimuler ses souffrances et de donner à son visage une expression sinon gaie, du moins tranquille.

Tout était en bon ordre dans sa maison de banque comme s'il ne s'était point absenté, et son fondé de pouvoirs le renseigna d'une façon rapide et claire sur les offres dont nous avons parlé déjà.

Le surlendemain de son arrivée, M. Delarivière eut une entrevue avec le capitaliste qui souhaitait prendre la suite de ses affaires.

C'était un Américain vingt fois millionnaire, ne dédaignant point d'augmenter encore son immense fortune, mais désireux surtout d'imposer à son fils une occupation absorbante, et de l'éloigner ainsi de la vie à outrance et des dissipations effrénées qui, à New York comme à Paris, plus qu'à Paris peut-être, compromettent l'avenir de tant de jeunes gens riches et oisifs.

En Amérique, les transactions les plus importantes se décident et s'accomplissent avec une surprenante rapidité.

Quelques jours suffirent pour la rédaction de l'acte de vente sur les bases indiquées dans la lettre du fondé de pouvoirs.

Cet acte fut signé, et M. Delarivière réalisa sa fortune en traites à vue et en chèques sur les principaux établissements de crédit de Paris.

Fabrice avait été chargé par son oncle de réunir toutes ces valeurs ; il les portait sur lui sans cesse dans un portefeuille à serrure.

Rien désormais n'empêchait l'ex-banquier de retourner en France. — Il ne voulut cependant le faire qu'après avoir réuni dans un banquet les nombreux amis qu'il allait quitter pour jamais, et les employés de sa maison, que son départ affligeait sincèrement, car l'excellent homme s'était toujours montré pour eux bienveillant, libéral et paternel.

Le banquet eut lieu la veille du jour où l'*Albatros* reprenait la mer.

Le capitaine Kerjal et son second faisaient partie des convives.

Pas un des nombreux invités ne manquait à l'appel, et M. Delarivière reçut à ce repas d'adieux d'innombrables et touchants témoignages de l'estime et de la sympathie qu'il inspirait et des regrets qu'il laisserait derrière lui.

Au milieu de tous ces témoignages d'une affection méritée, le vieillard parut oublier sa tristesse. — Il sembla presque joyeux pendant quelques heures, mais Fabrice comprit bien que l'apparente gaieté de son oncle était absolument factice, et que l'ex-banquier s'étourdissait pour ne pas pleurer.

Cette fête de famille se prolongea jusque fort avant dans la nuit. — Des toasts interminables se succédèrent selon la coutume américaine. — Des flots de vin de Champagne coulèrent, et nous devons constater avec quelque regret que bon nombre des convives, n'ayant su modérer ni leur enthousiasme ni leurs libations, roulèrent à qui mieux mieux sous la table, — toujours selon la mode américaine.

Dès le matin Fabrice expédia une dépêche à Paula Baltus et une autre à Laurent.

Un peu avant cinq heures du soir M. Delarivière, escorté jusqu'au quai d'embarquement par ses amis les plus intimes, montait sur l'*Albatros* qui devait, trente minutes plus tard, l'éloigner sans retour de cette terre devenue pour lui une seconde patrie, et où il avait vécu si heureux et si honoré.

La lettre écrite par Paula et demandant au père d'Edmée de lui révéler le secret de la résidence de Jeanne ne devait arriver à New York que le surlendemain du départ de l'*Albatros*, le paquebot qui l'apportait ayant été retardé par des mauvais temps en pleine mer. — De là le silence du banquier...

M. Delarivière, habitué à une existence d'une régularité presque monastique et à une sobriété exemplaire, dont il avait bien fallu se départir pour répondre aux toasts portés en son honneur au banquet, éprouvait une fatigue écrasante.

Cinq ou six jours de repos complet auraient été indispensables pour lui, mais son ardent désir de se rapprocher de Jeanne et d'Edmée ne lui permettait pas de remettre son départ et, malgré l'effroyable lassitude que nous venons de signaler et qu'il dissimulait de son mieux, il s'embarqua.

Il n'avait pas dormi une minute la nuit précédente. — Tantôt il frissonnait de tout son corps, tantôt il lui semblait se plonger dans un bain de flammes. — Enfin il éprouvait dans le côté gauche, au-dessous du cœur, une douleur intermittente pareille à des coups de scalpel.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il ne s'en alarmait point.

— C'est la fatigue, — se disait-il, — ce ne sera rien... — Demain il n'y paraîtra plus.

Le capitaine Kerjal avait installé comme de coutume le banquier dans la cabine du second.

Aussitôt que le paquebot eût levé l'ancre, M. Delarivière se coucha.

— Voulez-vous que je reste auprès de vous, mon oncle ? — lui demanda Fabrice.

— A quoi bon ?

— Vous pourriez avoir besoin de quelque chose...

— Je n'ai besoin que de sommeil... — Laisse-moi reposer, mon cher enfant...

Fabrice sortit de la cabine.

Il ne se préoccupait aucunement de ce malaise du vieillard et le croyait sans gravité.

La soirée était magnifique.

Le jeune homme monta sur le pont, gagna l'avant du paquebot et contempla pendant quelques minutes la mer unie comme une glace, que l'étrave fendait dans sa marche rapide et faisait bouillonner autour des flancs de l'*Albatros*.

En se retournant il vit le capitaine Kerjal fumant sa pipe d'écume sur le gaillard d'arrière.

Il se dirigea de son côté.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Eh bien, monsieur Leclère, — lui dit le vieux marin, — nous partons par un temps de bon augure, et je compte que nous aurons une mer superbe pour retourner en France...

— Tant mieux, capitaine, car j'ai hâte de rentrer à Paris...

— Vous ne vous plaisiez point à New York?

— Ma foi, non !... — Les coutumes américaines, je l'avoue, ne sont pas du tout mon fait...

— Bien des gens partagent votre opinion à cet égard... — Mais je ne vois pas monsieur votre oncle... — Il devrait profiter de ce grand calme pour prendre un peu l'air.

— Mon oncle est souffrant, fatigué... Il s'est jeté sur son lit et je crois qu'il dort.

— Ah ! oui, fit le capitaine en riant, — les suites du festin de la nuit passée... — C'est tout naturel... — Quand on n'a pas l'habitude de rester si longtemps à table, ça désorganise un peu le physique... Mais ce ne sera rien, car il est solide, monsieur votre oncle... — Quelques heures de sommeil, et l'équilibre sera rétabli...

— Je l'espère... — Avez-vous un médecin à bord?

— Oui, le docteur Bardy... — Un gaillard qui a de la science jusqu'au bout des ongles, je vous en réponds ! — Pourquoi me demandez-vous cela? — Est-ce que la maladie de M. Delarivière vous cause quelque inquiétude ?

— Assurément non, mais il est bon de tout prévoir... — Mon oncle n'est plus jeune... Il pourrait avoir besoin de soins...

— Il en aurait pardieu ! — Faites un signe, et le docteur Bardy se mettra toute suite à vos ordres... — Voulez-vous qu'on le prévienne et qu'il aille voir M. Delarivière ?

— Inutile en ce moment... Ce serait inquiéter mon oncle sans motifs.

— Vous avez raison... Mieux vaut attendre... Accepterez-vous un cigare? Ces petits *trabucos* de Virginie sont forts, mais pas mauvais...

— Volontiers.

— Excusez-moi si je vous quitte.... Voici la nuit qui tombe et j'ai des odres à donner.

Fabrice, resté seul sur le pont, fuma pendant une demi-heure à peu près, se disant que Frantz Rittner avait certainement reçu sa lettre et qu'il allait se trouver, selon toute apparence, en arrivant à Paris, le seul héritier de la grande fortune de l'ex-banquier.

Ensuite il jeta dans la mer le bout de son cigare et se dirigea lentement vers la cabine de son oncle...

XLI

Fabrice frappa très doucement deux fois de suite à la porte de la cabine, puis, ne recevant pas de réponse, il franchit le seuil.

M. Delarivière était endormi, mais d'un sommeil fiévreux. — Une respiration irrégulière et sifflante s'échappait de sa poitrine oppressée.

Le bruit léger que produisit la porte en s'ouvrant et en se fermant l'éveilla.

Il fit un mouvement et ouvrit les yeux.

Le jeune homme s'approcha de lui et constata du premier regard que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Eh bien, mon cher oncle, — lui demanda-t-il, — vous sentez-vous un peu mieux ?

— Ni mieux ni plus mal... — répondit le vieillard, — je porte la peine de

mes excès involontaires de la nuit dernière... — Une violente courbature brise mes membres. — Ai-je dormi longtemps?

— Trois heures à peu près...

— Donc il est maintenant?

— Cinq heures environ... — Je crois qu'on ne tardera guère à se mettre à se mettre à table... — Vous lèverez-vous pour dîner?

— Non, mon cher enfant... — Je ne me sens aucun appétit...

— Souhaitez-vous que je fasse appeler le médecin du bord?

— Un médecin! — tu plaisantes! — Pourquoi faire, grand Dieu? — Je ne suis pas malade... — Mon indisposition n'est qu'une bagatelle, et j'en connais la cause... — Va dîner, mon cher enfant, et laisse-moi dormir jusqu'à demain matin... — Voilà le seul remède qui me soit nécessaire.

— Ainsi, vous ne voulez rien prendre?

— Rien de solide, non... mais j'ai soif...

— Que désirez-vous boire?

— Quelque chose de rafraîchissant... — Fais-moi préparer une carafe de limonade... — Qu'on me l'apporte et qu'on la place avec un verre sur la petite table à côté de mon lit... — Va, cher enfant, et merci de ta sollicitude...

M. Delarivière tendit la main à Fabrice, qui la serra dans les siennes et, la trouvant moite et brûlante, s'écria :

— Mais, mon oncle, vous avez la fièvre...

— La fièvre de fatigue, c'est possible... — une nuit de repos n'en laissera plus trace...

Tandis que l'ex-banquier parlait ainsi, son visage prenait des tons couleur de brique.

— Vous voulez votre limonade froide, je suppose? — demanda Fabrice.

— Frappée de glace, et à peine sucrée.

— Je vais la commander à l'instant.

Le jeune homme quitta la cabine, donna ses instructions à un garçon d'office et rejoignit le capitaine Kerjal qui, pour se préparer au repas du soir, dégustait un verre d'absinthe.

— Eh bien? — fit-il. — Comment va M. Delarivière?

— Il prétend n'être que fatigué, mais je crains, moi, qu'il ne soit malade.

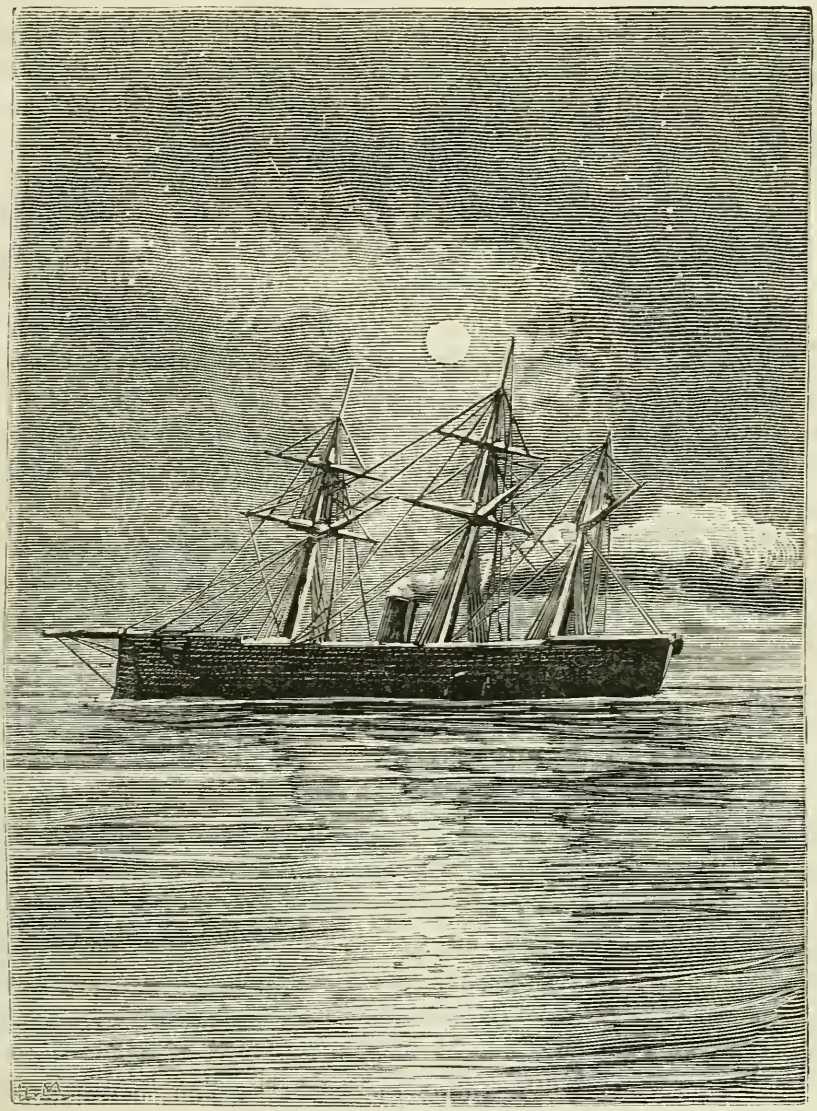
— Il faut prévenir le docteur Bardy.

— Je le voulais... Mon oncle s'y est opposé. — Insister aujourd'hui serait lui causer quelque trouble et peut-être aggraver son état...

— Vous avez raison...

— Demain, s'il ne s'est pas produit un mieux très sensible, nous passerons outre, et j'amènerai le médecin.

— Espérons que cela ne sera point nécessaire... — Suivez-vous mon exemple en prenant un verre d'absinthe?



L'*Albatros* glissait sur l'eau à la façon d'un cygne. (Page 506.)

— Volontiers...

Le breuvage que les bohèmes atteints de poésie nomment la *Muse verte* fut apporté, et les deux hommes s'entretinrent de choses indifférentes jusqu'au moment où la cloche du bord sonna le dîner.

La table de l'*Albatros* était excellente.

Les passagers de première classe, au nombre d'une vingtaine, s'y trouvaient réunis et formaient une société cosmopolite s'il en fut.

La variété des costumes et des langages rendait cette réunion fort originale.

On y voyait des Américains, des Anglais, des Hindous, des Allemands, des Espagnols, un Chinois. et de plus un prêtre français, un missionnaire, qui depuis vingt ans avait quitté sa patrie, sa famille, ses affections, pour aller enseigner, au péril de sa vie, la parole du Christ aux tribus sauvages de l'Amérique du Sud.

Il revenait en France vieilli, blanchi, courbé par l'âge, mais plus enthousiaste que jamais, et ne demandant à Dieu des forces nouvelles que pour les consacrer encore à son œuvre sublime.

A huit heures Fabrice sortit de table, alluma un cigare et monta sur le gaillard d'arrière afin d'y respirer à pleins poumons l'air rafraîchi du soir.

Le crépuscule annonçait une nuit magnifique.

Les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel d'un azur sombre. — La lune, à l'horizon, semblait sortir des eaux tranquilles comme un grand bouclier d'ivoire.

L'*Albatros* glissait à la façon d'un cygne sur la mer qu'aucun souffle de vent n'agitait...

C'était un spectacle sublime et qui portait à la rêverie les esprits les plus prosaïques...

Fabrice s'accouda au bastingage, suivit distraitement du regard le sillon lumineux que le navire laissait derrière lui, et d'où semblaient jaillir des myriades d'étincelles phosphorescentes.

— Mon oncle s'illusionne sur son état... — se disait le jeune homme, — il est malade beaucoup plus qu'il ne le croit... il est très malade... — S'il venait à mourir, j'ai toutesa fortune dans les mains... — D'une heure à l'autre je serais dix fois millionnaire... — Quel rêve! — Je ne veux point penser à cela... — Si j'y pensais, je deviendrais fou...

Et pendant une heure il demeura silencieux, immobile, regardant toujours les espaces infinis de la mer qui commençait à moutonner légèrement, car la brise nocturne fraîchissait.

Alors il se promena sur le pont de long en large, d'un pas rapide, pendant une heure encore, comme pour s'étourdir, puis il rentra dans sa cabine et s'endormit d'un mauvais sommeil.

Le lendemain dès l'aube il fut debout et, pâle, les sourcils froncés, la physionomie inquiète, il recommença sur le tillac sa promenade de la veille au soir.

Ce fut seulement quand l'aiguille de sa montre marqua huit heures qu'il se dirigea vers la chambre occupée par M. Delarivière. — Il entra sans frapper.

C'est à peine si le vieillard tourna la tête pour indiquer qu'il s'apercevait de sa présence.

Fabrice s'approcha vivement du lit et demanda :

— Comment allez-vous ce matin, mon oncle?...

— J'ai bien peur, mon cher enfant, d'aller moins bien qu'il ne faudrait... — répondit M. Delarivière d'une voix faible et à peine distincte.

— Votre nuit n'a pas été bonne?

— Non... — C'est tout au plus si j'ai fermé l'œil... — Je ne respire qu'avec beaucoup de peine, et cette douleur dans le côté gauche à laquelle je n'attachais aucune importance me fait horriblement souffrir aujourd'hui.

— Ah ! — s'écria Fabrice, — pourquoi n'ai-je pas suivi hier ma première pensée ! — Je voulais appeler le médecin et vous me l'avez défendu !

M. Delarivière s'efforça de sourire.

— C'est un petit malheur... — dit-il. — Je t'assure que ce matin il est grandement temps encore...

— Je cours chercher le docteur.

— Oui... va... — Je serai bien aise de le voir... — Il me soulagera certainement.

Fabrice s'élança hors de la cabine.

Dans l'escalier conduisant au pont il rencontra le capitaine Kerjal.

— Où donc allez-vous si vite ? — lui demanda ce dernier..

— Chercher le médecin...

— Est-ce que votre cher oncle est sérieusement malade ?

— Oui, très sérieusement... — Mon angoisse est affreuse...

— Ah ! diable !...

Le capitaine donna un ordre à un matelot qui passait, et deux minutes plus tard le docteur Bardy, vieux praticien d'une science rare et d'une intelligence remarquable, arrivait avec Fabrice auprès de M. Delarivière.

Il regarda, questionna, ausculta, et fut immédiatement fixé sur la nature du mal qu'il avait à combattre.

Ce mal offrait un danger très réel.

L'ex-banquier était atteint d'une pneumonie aiguë.

— Docteur, — dit-il, — parlez-moi franchement, je vous en prie... — J'ai du courage et de la force d'âme assez pour tout entendre... — Suis-je en péril de mort ?...

— Non, monsieur, — répliqua le médecin. — Mais le péril qui n'existe pas encore pourrait se manifester d'un instant à l'autre... — Il faut donc agir sur-le-champ et enrayer le mal qui n'a fait depuis hier que trop de progrès... — D'abord et avant tout je vous recommande de ne pas vous fatiguer en parlant...

— Je serai muet.

Il s'agissait de poser à l'instant des ventouses scarifiées sur la partie douloureuse de la poitrine.

Le docteur Bardy les appliqua lui-même, prépara une potion que Fabrice fut chargé de faire prendre au malade de quart d'heure en quart d'heure, et se retira.

Le capitaine Kerjal le guettait pour l'interroger.

— Eh bien? — fit-il en l'arrêtant au passage. — Que pensez-vous de M. Delarivière?

— Je ne puis me prononcer encore, — répondit le médecin, — mais je ne suis pas rassuré le moins du monde. — La fluxion se développe avec une inquiétante rapidité.

— Tout espoir n'est point perdu, cependant?...

— Non, pas tout à fait... — D'ici à quelques heures je saurai à quoi m'en tenir, du moins je le crois, sur la question de vie ou de mort...

— En ce moment, selon vous, de quel côté penche la balance?

Le docteur hésita pendant le quart d'une seconde et répondit :

— Du côté de la mort...

— Ah! — s'écria le capitaine, — s'il arrivait malheur à M. Delarivière, ce pauvre jeune homme, son neveu, deviendrait fou de désespoir!...

— Ce serait fort à craindre, — appuya le médecin, — car il paraît aimer son oncle comme on aime un père!

XLII

Fabrice, — avons-nous besoin de l'affirmer? — s'installa au chevet du malade qu'il ne quitta pas une minute et auquel il prodigua ses soins avec le zèle le plus hypocrite et la plus menteuse tendresse.

A midi le docteur Bardy fit au banquier sa seconde visite.

On ne pouvait dire que M. Delarivière allât positivement mieux, néanmoins la maladie paraissait subir un temps d'arrêt.

Rien n'était modifié peut-être, mais du moins rien n'était empiré.

Le médecin trouva ce *statu quo* d'excellent augure. — Il fit cesser l'usage de la potion ordonnée le matin et écrivit la formule d'un autre breuvage que Fabrice s'empressa d'aller chercher à la pharmacie.

Le jeune homme se rendit ensuite à la salle à manger et déjeuna en moins de dix minutes.

Il était sombre, paraissait préoccupé, et répondit brièvement, avec assez de mauvaise grâce, aux questions du capitaine.

Son frugal repas achevé, il retourna près de son oncle.

M. Delarivière éprouvait quelque soulagement.

— Mon cher enfant, — dit-il en tendant la main à son neveu, — te voilà donc infirmier! — Ton affection pour moi t'impose une triste corvée.

— Pouvez-vous dire de semblables choses, mon oncle, et surtout pouvez-vous les penser! — répliqua vivement Fabrice.

— Eh ! mon ami, si vive que soit la tendresse qu'on ressent pour celui qui souffre, ce n'est pas gai d'être garde-malade...

— Ne suis-je pas trop heureux, cher oncle, de contribuer en quelque chose à votre guérison ?

— Ma guérison... — répéta l'ex-banquier en secouant mélancoliquement la tête.

— Elle est sûre et sera prochaine...

— Tu dis cela pour me rassurer...

— Je dis ce que je sais et ce que je crois, je le jure... et c'est aussi l'avis du médecin...

— Je souhaite de toutes mes forces que vous ayez raison tous deux... — murmura M. Delarivière.

— N'en doutez pas... nous avons raison...

— Mais, — continua l'ex-banquier, — l'idée que je suis perdu sans ressources s'est emparée de mon esprit, et je ne peux plus l'en éloigner...

— Ah ! mon oncle, chassez-la bien vite, cette idée folle et sinistre ! — s'écria le jeune homme ; — elle vous serait funeste, et certainement aggraverait votre position... — Tâchez de dormir et ne parlez plus... La fatigue vous est contraire, et le médecin commande un absolu repos.

M. Delarivière secoua de nouveau la tête et reprit :

— Le médecin fait ce qu'il peut... — C'est un homme habile et dévoué, mais toute sa science ne prolongerait pas ma vie d'une seconde, quand mon âme voudra briser le lien qui l'attache à mon corps...

— Vous m'affligez cruellement, mon oncle ! ! — dit Fabrice d'un ton de reproche, — encore une fois, je vous en supplie, surmontez ces défaillances morales, inexplicables chez un homme aussi bien trempé que vous !...

— Ces idées que tu prends pour des défaillances, mon cher enfant, — balbutia l'ex-banquier, — doivent porter un autre nom...

— Lequel ?

— Celui de pressentiments... — Je ne sais quel instinct mystérieux m'avertit que je ne reverrai point la France...

— Ah ! mon oncle... — commença Fabrice.

— Laisse-moi continuer... — interrompit M. Delarivière. — Dieu m'est témoin que je n'ai pas peur de la mort... — Si j'étais seul au monde, la pensée du grand voyage m'attristerait à peine... — Je n'ai jamais fait beaucoup de mal, j'ai tâché quelquefois de faire un peu de bien, et Dieu, je le crois fermement, m'accueillera dans sa miséricorde... — Mais ce sera pour moi une poignante douleur, une profonde amertume, de m'en aller de ce monde sans avoir embrassé une dernière fois les êtres chéris qui ont été la joie de ma vie... Jeanne et Edmée...

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de M. Delarivière.

— Eh ! mon oncle, — répondit vivement Fabrice, — vous reverrez ma tante et ma cousine... — La fièvre seule enfante les fantômes qui hantent votre esprit en ce moment... — Pourquoi penser sans cesse à la mort quand vous n'êtes pas même en danger?... Vous vivrez, je vous le promets !...

M. Delarivière sourit.

— Fasse le Ciel que tu sois bon prophète... — dit-il, — mais comme il m'est impossible de le croire, je ne veux pas mourir sans t'avoir dit ce que j'attends de toi.

Le jeune homme prit une physionomie désolée.

— Je vous répète, cher oncle, que parler vous fatigue et que le médecin l'a défendu, — murmura-t-il. — Vous m'apprendrez plus tard ce que vous souhaitez de moi... Nous avons tout le temps... — Votre désobéissance aux prescriptions du médecin m'afflige plus que je ne saurais dire...

— Je regrette de t'affliger, cher enfant, mais il faut que je parle, et je parlerai... Soulève-moi dans mon lit... place les oreillers derrière mes épaules, et donne-moi à boire... j'ai soif...

Fabrice ne fit plus d'objections.

Il arrangea les oreillers ainsi que le demandait le malade et, remplissant de potion une tasse, il la lui présenta.

M. Delarivière but avidement.

— Ah ! cela fait du bien ! — dit-il.

Il respira deux ou trois fois de suite, longuement, à pleins poumons, et reprit :

— Maintenant, cher enfant, causons... — Mon mal n'est point dangereux, soit !... Je vivrai, je l'admets ! — Tu vois que j'abonde dans ton sens ! — Mais ici-bas il importe de tout prévoir... l'existence humaine est fragile, et je dois penser, en cas de mort, à ceux que je laisserai derrière moi...

Le jeune homme fit un mouvement.

— Ne m'interromps pas, je t'en prie... — continua M. Delarivière avec vivacité. — Cette conversation me fatigue beaucoup, je le sens, et j'ai besoin du peu de force qui me reste pour te donner les instructions qui me tiennent si fort à cœur.

La sueur perlait à grosses gouttes sur le front du malade ; il semblait épuisé et garda le silence pendant un instant afin de reconquérir un peu de vigueur à l'aide de sa volonté.

Fabrice luttait contre lui-même pour cacher son trouble.

Le banquier reprit :

— Tu connais mon testament... — Je ne changerai pas une ligne à sa teneur... — Je devais épouser ma bien-aimée Jeanne... — C'était, tu le sais, le plus cher et le plus caressé de mes vœux !... Mais, hélas ! aujourd'hui tout nous sépare... la folie... et bientôt peut-être la mort, et j'aurai le chagrin profond

de quitter la vie sans avoir effacé, comme je le devais, une tache involontaire ! — Je désire que tu deviennes, toi qui es presque mon fils, le soutien et le protecteur de ma pauvre femme... Tu sais combien elle méritait ce titre !! — Tu veilleras sur elle comme un enfant veille sur sa mère... — Si elle revient à la raison, tu lui diras que ma dernière pensée a été pour elle et pour notre fille chérie, et que mes lèvres défaillantes ont répété leurs noms unis, à la minute suprême où s'exhalait mon dernier souffle... — Tu me jures de lui répéter cela, et de faire tout ce qui dépendra de toi pour hâter sa guérison complète ?...

— Inutile serment, cher oncle, — répondit Fabrice, — puisque vous vivrez et que, dans quelques jours, vous reverrez Edmée et sa mère...

— Qu'importe? — Ne me refuse point une promesse qui me rassure et à laquelle j'attache un grand prix... — Jure-moi de faire ce que je te demande...

— Ah ! je vous le jure, et de toute mon âme !...

— Je te crois et je te remercie, mais j'attends de toi autre chose encore...

— Parlez, mon oncle... — Quand vous aurez tout dit, vos préoccupations disparaîtront sans doute... Le calme dont vous avez besoin reviendra... — De quoi s'agit-il ?...

— D'Edmée... — Si je meurs et si Jeanne reste folle, Edmée se trouvera seule en ce monde, ou du moins s'y trouverait seule si tu n'étais là, toi, pour remplacer son père et sa mère... — Jure-moi d'être pour la douce mignonne le plus dévoué de tous les frères, jusqu'au jour où tu la confieras à un mari digne d'elle et capable de la rendre heureuse...

— Je vous le jure, mon oncle ! — répéta le jeune homme.

— Merci de nouveau... — Dieu te bénira, mon enfant, pour la consolation que tu m'apportes !... — J'ai presque fini... — Ouvre ma valise, je te prie, et donne-moi le carnet où se trouvent les traites sur Paris, payables à vue et représentant la plus grande partie de ma fortune...

— Qu'en voulez-vous faire, mon oncle ? — demanda Fabrice stupéfait.

— Je veux les endosser afin que, si je venais à mourir, le payement puisse en être effectué entre tes mains sans difficultés légales et sans discussions.

Fabrice eut beau se contenir, un éclair fauve brilla dans ses prunelles.

— Je vous obéis, cher oncle... — dit-il en se levant.

Il ouvrit la valise désignée, y prit le carnet qu'il connaissait bien, et le présenta à M. Delarivière.

— Une plume et de l'encre à présent... — fit ce dernier.

— Voici ce que vous me demandez.

Le vieillard, pendant quelques secondes, parut avoir retrouvé ses forces.

Il trempa la plume dans l'encre, et d'une main presque ferme il mit sa signature au dos de chaque traite.

Cette besogne achevée, il tendit le carnet à son neveu et retomba lourdemen

sur l'oreiller ; ses yeux se fermèrent, un soupir rauque s'échappa de sa poitrine, et il demeura immobile.

Ce fut si soudain, les lignes de son visage devinrent à tel point rigides que Fabrice le crut mort ou mourant et s'empressa de poser la main sur son cœur, avec l'odieux espoir qu'il ne le sentirait plus battre.

Il se trompait.

La fatigue résultant de la scène que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs avait simplement amené une défaillance.

Cette défaillance fut de courte durée.

M. Delarivière rouvrit les yeux, et voyant son neveu penché sur lui, s'expliquant d'ailleurs naturellement dans un sens favorable l'expression indéfinissable de son regard, il lui sourit, lui prit les deux mains et les pressa contre sa poitrine.

Fabrice, — âme de boue et front d'airain, — subit sans pâlir cette touchante caresse, comme jadis le traître Judas avait subi le baiser du Christ!

XLIII

— Si Dieu m'appelle à lui maintenant, — murmura M. Delarivière d'une voix faible comme un souffle, — je mourrai tranquille... — tu m'as fait le serment de veiller sur Edmée et sur Jeanne... d'être leur protecteur...

— Et ce serment, je le tiendrai, mon oncle!! — répliqua Fabrice, — mais, grâce au Ciel, cela ne sera point nécessaire... Vous vivrez encore de longues années, pour le bonheur de ceux qui vous aiment!

— Cher enfant, tu es bon... sois béni! — dit le vieillard, et dans un élan de tendresse et de gratitude il pressa les mains de Fabrice contre ses lèvres.

C'en était trop...

Le jeune homme sentit un frisson courir dans ses veines; mais, toujours maître de lui-même, il se pencha vers son oncle et l'embrassa sur les deux joues.

— Je suis brisé... — balbutia M. Delarivière au bout d'un instant, — il me semble que j'ai sommeil... — Laisse-moi reposer un peu...

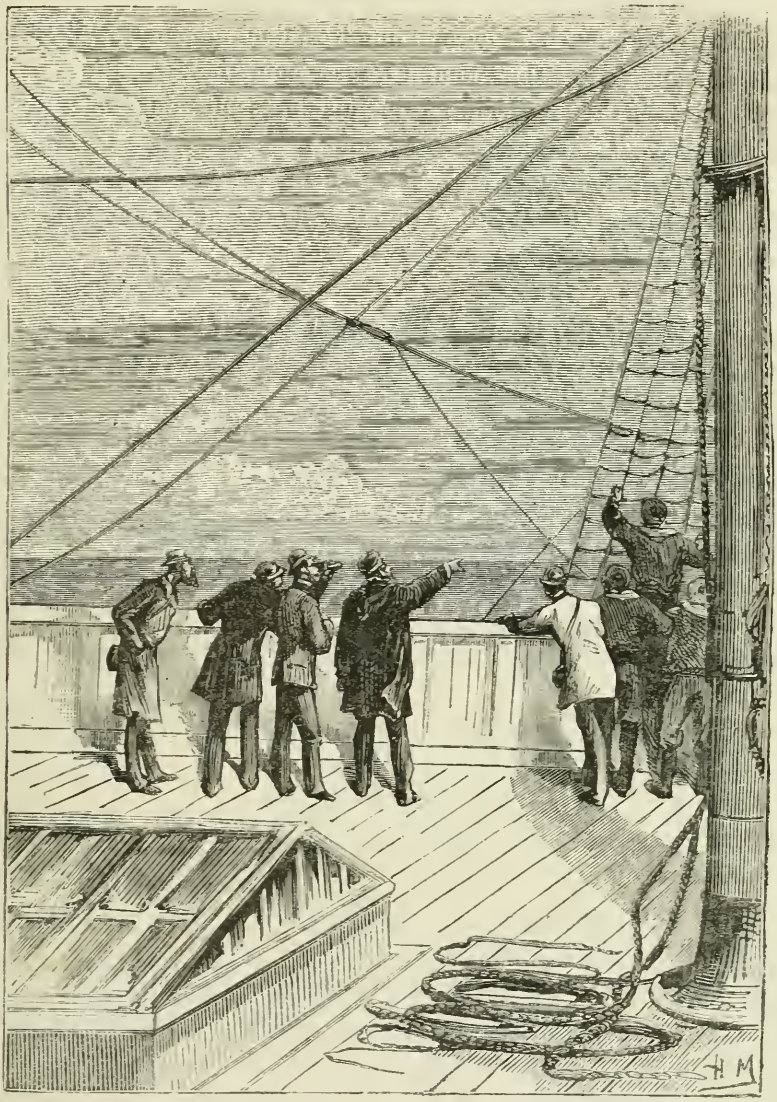
— Vous ne désirez rien, cher oncle?

Le vieillard fit un signe négatif.

— Je vous laisse donc... — poursuivit Fabrice, — mais je reviendrai bientôt.

Et, après avoir replacé le carnet aux chèques dans la valise qu'il referma soigneusement à double tour et dont il mit la clef dans sa poche, il sortit de la chambre en se disant tout bas :

— Ou je me trompe fort, ou l'héritage de mon oncle sera prochainement ouvert.



Il me semble distinguer un point noir presque imperceptible...

La scène à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, et la surexcitation momentanée résultant de cette scène avaient singulièrement affaibli M. Delarivière.

Le docteur Bardy, lorsqu'il vint faire sa visite du soir, constata que le mal s'était fort aggravé.

Cependant il ne perdit point encore toute espérance.

Il prescrivit pour la nuit une potion dont il fallait administrer les doses avec une grande régularité et, voulant laisser à Fabrice quelques heures de sommeil, il chargea un matelot infirmier de veiller près du vieillard.

— Docteur, — lui demanda le capitaine Kerjal au moment où il sortait de la cabine, — êtes-vous fixé ce soir, comme vous y comptiez ?

— Non, — répliqua le médecin ; — je puis dire seulement que toute secousse physique ou morale serait funeste... Si nous achevons notre traversée par un temps calme M. Delarivière arrivera vivant au Havre, mais je n'oserais affirmer qu'il sera sauvé. Demain, peut-être, saurai-je mieux à quoi m'en tenir...

— L'état du malade a donc empiré ?

— Oui.

— A quelle cause attribuez-vous cette aggravation ?

— M. Fabrice Leclère m'a dit que son oncle, se croyant en grand péril, avait tenu à l'entretenir longuement de ses volontés dernières... Cet entretien a nécessairement amené une extrême fatigue à sa suite. C'est du calme surtout qu'il fallait, et qu'il faut encore à M. Delarivière.

— Espérons que ce calme ne lui manquera pas, car je le connais depuis longtemps, je lui suis très attaché, et sa mort me causerait un profond chagrin...

— Espérons, — répéta le docteur.

La nuit se passa sans incidents.

Le matelot infirmier s'était scrupuleusement acquitté de sa mission de confiance.

Dès le point du jour le médecin, accompagné de Fabrice et du capitaine Kerjal, se rendit à la cabine de l'ex-banquier.

Du premier coup d'œil il jugea l'état du malade.

Un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres.

M. Delarivière voulut parler.

Le docteur lui fit signe de se taire, étudia les pulsations de l'artère, et appliqua son oreille sur le côté gauche de la poitrine.

Quand il se redressa, son sourire était de plus en plus significatif.

— Tout va bien... — dit-il. — La fièvre a diminué... La fluxion n'a fait aucun progrès...

Il ajouta en s'adressant au matelot :

— Notre malade a-t-il dormi?

— Oui, major.

— Combien de temps ?

— Trois heures environ.

— D'une seule traite?

— Oui, major.

— Le sommeil était-il agité ?

— Un peu, au commencement, mais ensuite il est devenu très paisible... la respiration seule restait bruyante.

— Allons, cher monsieur Delarivière, — dit alors le docteur, — la situation est bonne, et meilleure encore que je n'osais l'espérer. Mais défense absolue

de prononcer un seul mot. Vous m'entendez?... C'est très important!...

L'ex-banquier fit un signe de tête facile à traduire par ces mots :

— Ne craignez rien... Je ne parlerai pas...

Le matelot infirmier fut congédié, et les trois hommes quittèrent la cabine.

— Eh bien, docteur ? — demanda Fabrice avec une émotion dont ses auditeurs étaient bien loin de soupçonner la nature. — Vous pouvez maintenant nous dire la vérité tout entière... J'aurai la force de l'entendre, même si elle doit me briser le cœur. Que pensez-vous de l'état de mon oncle?

— Cher monsieur Leclère, — répondit le médecin, — mes paroles de tout à l'heure étaient l'expression de la vérité... Je compte positivement sauver M. Delarivière...

Le capitaine Kerjal frappa joyeusement dans ses mains.

— Voilà une bonne nouvelle ! ! — s'écria-t-il. — Nous allons la fêter au déjeuner en buvant du vin de Champagne à la santé de notre malade !... et de mon meilleur ! ! du champagne Mercier, tout simplement ! !... les premières caves d'épernay ! Vous m'en direz des nouvelles ! !...

Fabrice, en entendant la réponse du médecin, avait tressailli, mais il était trop bon comédien pour ne pas savoir cacher à tous les regards ce qui se passait au fond de son âme...

— Ah ! vous me rendez profondément heureux ! — fit-il en serrant avec effusion les mains du docteur. C'est à peine si j'osais espérer encore...

— Nous avons désormais toutes les chances pour nous, — reprit le médecin, — et j'administrerai ce soir à M. Delarivière une potion dont un confrère indien m'a donné la recette et dont l'effet sera décisif...

— Je passerai la nuit près de mon oncle ! — dit vivement Fabrice.

— Ne craignez-vous pas la fatigue ?

— Eh ! monsieur, que m'importe la fatigue quand il s'agit du seul et bien-aimé parent qui me reste en ce monde ? — s'écria le jeune homme avec feu.

— Je vous comprends et je vous approuve. Votre oncle a bien raison de vous regarder comme son fils...

Fabrice s'inclina sans répondre.

Le soir arriva.

M. Delarivière avait passé la journée sans grande souffrance et dans un état de calme relatif. L'oppression diminuait de plus en plus. Le point douloureux situé au-dessous du cœur subsistait encore, mais n'offrait rien d'alarmant.

Fabrice, lui, passa cette journée dans un état de surexcitation fiévreuse et de perplexité terrible.

Depuis la veille il s'était répété à vingt reprises :

— Mon oncle est perdu !...

La mort de M. Delarivière devait le mettre en possession d'une fortune colos-

sale qui se trouvait presque entière dans ses mains, nous le savons. Cette fortune, il lui semblait la posséder déjà.

Et voilà que tout à coup le médecin faisait crouler ses illusions, anéantissait son rêve, en disant :

— Cet homme vivra ! Je le sauverai !...

Or le docteur Bardy semblait sûr de lui. Ce qu'il promettait de faire, il le ferait sans doute.

— Ainsi, — murmura Fabrice avec une violente révolte intérieure, — il va falloir me condamner de nouveau à l'humilité, à l'obéissance ! Il va falloir attacher plus que jamais sur mon visage ce masque qui m'étouffe ! Il va falloir me contenter de ronger un os, quand toutes les richesses de mon oncle suffiraient à peine à mon insatiable appétit ! !

Ce que Fabrice appelait un os à ronger, c'étaient les quatre millions donnés par M. Delarivière avec une si touchante et si paternelle générosité !

Le misérable complice de Frantz Rittner et de René Jancelyn pensait à ces choses sombres en se promenant à grands pas, de long en large, sur le pont de l'*Albatros*, quand il fut tout à coup tiré de sa rêverie par le bruit d'une discussion assez vive.

Il s'approcha machinalement d'un groupe de cinq ou six personnes au milieu desquelles se trouvait le capitaine Kerjal.

Tous les regards interrogeaient l'horizon.

— Regardez, monsieur... — dit le capitaine en tendant à l'un des passagers la lunette marine qu'il tenait à la main, — vous verrez bien que je ne me trompe pas...

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda Fabrice.

Au lieu de répondre, le capitaine interrogea :

— Que voyez-vous là-bas, à l'arrière, un peu à gauche de la fumée du paquebot que nous avons croisé tout à l'heure ?

— Il me semble distinguer vaguement un point noir presque imperceptible...

— Que vous disais-je, monsieur ? — s'écria le loup de mer triomphant. — Il n'a pas besoin de lunette, lui ! il le voit à l'œil nu !

— Ce point noir serait-il dangereux ? — reprit Fabrice.

— J'en ai peur...

— Présage-t-il une tempête ?

— Sinon une tempête, du moins un grain terrible, qui tombera certainement sur l'*Albatros* d'ici à deux ou trois heures...

— Ce grain ou cette tempête sont-ils inévitables ?...

— Oui, à moins d'une saute de vent improbable et même inadmissible, vu l'état de l'atmosphère.

Et le capitaine Kerjal quitta le petit groupe pour aller donner des ordres à

son équipage, en prévision de la bourrasque que son expérience de vieux marin lui permettait de prédire à coup sûr.

XLIV

Bientôt d'infaillibles indices annoncèrent que les prévisions du capitaine ne tarderaient pas à se réaliser.

L'air fraîchissait.

La mer, unie jusqu'à ce moment comme la surface d'un lac, commençait à se creuser sous une pression mystérieuse.

Le point noir à propos duquel avait eu lieu une controverse si animée grossissait à vue d'œil.

Le vent, qui depuis le matin soufflait du nord, avait sauté tout à coup au nord-ouest, et tournait au sud-sud-ouest, ce qui amenait le point noir dans la direction de l'*Albatros*.

Les mouettes et les goélands rasaient la crête des petites vagues en poussant des cris aigus, signe précurseur de l'orage.

Fabrice allait descendre dans l'entrepont et gagner la salle à manger pour se mettre à table.

Sur la plus haute marche de l'escalier il se trouva face à face avec le docteur Bardy.

— Je vous cherchais, monsieur Leclère, — lui dit ce dernier.

— Avez-vous quelques recommandations à m'adresser?

— J'ai d'abord à vous remettre la potion que votre oncle prendra cette nuit.

Le médecin tenait à la main un petit flacon de cristal.

Il le tendit à Fabrice qui le mit dans sa poche et demanda :

— A quelles doses et à quels intervalles cette potion doit-elle être administrée?

— Je vous expliquerai cela quand nous nous serons bien rendu compte de l'état actuel de notre malade... Allons le voir ensemble...

— Venez, docteur...

Les deux hommes entrèrent dans la cabine de l'ex-banquier.

M. Delarivière avait un peu dormi.

Son visage était moins coloré.

Le médecin étudia les pulsations de l'artère et constata que la fièvre se trouvait en décroissance.

— Docteur, — demanda le vieillard en souriant, — me permettez-vous de parler?...

— Il le faut bien, puisque je vais vous faire subir un petit interrogatoire.

— Je pourrai vous répondre sans fatigue... je me sens mieux...

— Êtes-vous altéré?

— Beaucoup... J'ai une soif ardente...

— Il ne faut pas céder à cette soif... c'est très important... c'est indispensable...

— Ce sera dur, mais j'obéirai.

— La douleur que vous ressentiez au côté gauche a-t-elle diminué?

— Un peu...

— Éprouvez-vous quelque chose au cœur?

— Oui... une sorte de contraction...

— Fréquente?

— Elle se renouvelle toutes les quatre ou cinq minutes... c'est une sensation désagréable, mais, en somme, facile à supporter.

— A quel moment s'est-elle manifestée pour la première fois?

— Il y a environ deux heures...

— Bien... Je sais ce que je voulais savoir... inutile de vous fatiguer davantage... Ne parlez plus maintenant.

Le médecin se tourna vers Fabrice et lui dit :

— Monsieur Fabrice, regardez, je vous prie, votre montre... Elle doit indiquer six heures moins quelques minutes...

— Moins cinq minutes, oui, docteur.

— A huit heures précises vous donnerez à M. Delarivière une cuillerée de la potion que je vous ai remise... Vous administrerez la seconde à huit heures et demie, et la troisième, qui sera la dernière, à neuf heures.

— Vos instructions seront ponctuellement suivies...

— A présent, mon cher malade, — ajouta le médecin en serrant la main du banquier, — il ne me reste qu'à vous souhaiter une bonne nuit, en vous affirmant que demain matin vous serez en pleine voie de convalescence... Monsieur Leclère, allons dîner...

Fabrice posa sur une table le petit flacon et suivit le docteur.

Ce dernier en sortant de la cabine le prit par le bras, le conduisit dans la salle à manger encore déserte, et là, se plaçant en face de lui et mettant une sourdine à sa voix, lui dit :

— Prêtez-moi toute votre attention, monsieur Leclère, j'ai à vous parler sérieusement.

— Parlez, docteur, — répondit le jeune homme, — vous n'aurez jamais eu d'auditeur plus attentif.

Le médecin continua :

— Je vous dois des explications relatives au traitement que je vais faire suivre à votre oncle et qui n'est point du tout en usage parmi mes confrères d'Europe... — Vous chercheriez en vain dans le Codex la formule de la potion préparée par moi... L'effet de ce topique indien est d'une violence extrême, mais en même

temps d'une puissance incomparable... Ce remède, que j'ai eu souvent dans ma longue carrière l'occasion d'expérimenter, produit littéralement des miracles... Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il anéantit jusqu'au dernier vestige de la congestion pulmonaire... Jusqu'ici mes efforts n'ont tendu qu'à enrayer le mal.. Je vais tenter maintenant de le faire disparaître...

— Ah! — s'écria Fabrice, — que Dieu le permette !

— Il le permettra, gardons-nous d'en douter, mais écoutez-moi bien, car la vie de votre oncle sera cette nuit entre vos mains. Aussitôt après avoir absorbé la première cuillerée de potion, M. Delarivière aura des vertiges accompagnés d'une fièvre nerveuse violente, et sera pris de délire... Ne vous laissez point troubler par ses divagations, et s'il refusait par hasard, d'une manière inconsciente, de prendre la seconde ou la troisième dose, appelez-moi, je vous viendrais en aide... Voici maintenant une recommandation d'une importance absolument capitale. Vous avez entendu tout à l'heure votre oncle se plaindre de la soif?

— Oui...

— Sous l'influence de la potion, l'intensité de cette soif grandira dans d'effrayantes proportions... il demandera à boire... il priera... il suppliera... il vous accusera peut-être de vouloir sa mort... Soyez inflexible... Ayez une volonté de fer pour la résistance... Une goutte d'eau, vous entendez bien, UNE SEULE GOUTTE, non seulement neutraliserait l'effet du bienfaisant breuvage, mais déterminerait une crise terrible...

— Une crise?... — répéta le neveu du banquier.

— Oui... le délire momentané de votre oncle se changerait en une sorte de folie furieuse où s'useraient les forces vitales et qui, selon toute vraisemblance, amènerait la mort à sa suite...

— Et, — s'écria Fabrice, — pour produire cet effroyable résultat il suffirait d'une goutte d'eau?...

Le médecin fit un signe affirmatif.

— Ah! soyez tranquille!... — reprit le jeune homme. — Jamais consigne ne sera plus rigoureusement observée!

— J'y compte.

L'arrivée du capitaine Kerjal interrompit l'entretien.

— Eh bien, docteur, — dit-il, — nous allons avoir une tempête...

— Parlez-vous sérieusement, capitaine? — demanda le médecin.

— Trop sérieusement, et je crois devoir vous prévenir, car vous nous avez affirmé hier qu'un changement de temps serait très préjudiciable à la guérison de votre malade...

— Ce n'est que trop vrai! Cette tempête est-elle imminente?

— Hélas! oui...

— Allons, je joue de malheur! Cependant je veux espérer que l'énergie

de ma potion produira son effet quand même ! je vous avertis, monsieur Leclère, que le désordre des éléments redoublera l'agitation fébrile de votre oncle et augmentera son délire...

— Je serai sur mes gardes, docteur et, si votre aide me devenait nécessaire, je vous ferais appeler aussitôt...

— En attendant le grain allons nous mettre à table... — reprit le capitaine. — Mes hommes sont à leur poste, tout est *paré*, et nous tiendrons vigoureusement tête au péril, je vous le promets...

— Je vous rejoindrai dans une minute, — dit Fabrice en quittant les deux hommes.

Il courut à sa cabine, prit au fond d'une valise un petit flacon de cristal ayant coutenu de l'eau de Portugal, le remplit d'eau pure, le glissa dans sa poche, et gagna la salle à manger où il s'assit entre le docteur et le capitaine.

Le dîner fut rapide et silencieux.

Au bout d'une demi-heure les passagers, très inquiets pour la plupart, quittèrent leurs places et montèrent sur le pont.

L'orage annoncé commençait.

Au loin de fréquents éclairs sillonnaient le ciel, devenu noir comme de l'encre.

De grandes lames arrivaient des confins de l'horizon et faisaient craquer l'*Albatros* dans sa membrure solide.

Les cordages tendus vibraient sous l'effort du vent avec une harmonie bizarre et sinistre, mais les mouvements de l'hélice ne se ralentissaient point, et le gouvernail se comportait bien.

Le docteur et Fabrice entrèrent dans la cabine de M. Delarivière.

L'ex-banquier était très agité. — Il demanda :

— Que se passe-t-il? — Est-ce que nous avons une tempête?

— Une simple bourrasque, mon oncle, — répliqua Fabrice. — Un fort coup de vent... Pas autre chose...

— Ce tangage et ce roulis me font beaucoup de mal... — murmura le vieillard. — Mon oppression est revenue... J'ai peine à respirer... Ma soif redouble...

Le médecin regarda sa montre.

Elle indiquait huit heures.

— Cher monsieur, — dit-il, — nous allons remédier à cela... Donnez la première cuillerée, — ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme.

Fabrice obéit.

M. Delarivière but avidement la faible dose de potion qu'on lui présentait; il tressaillit de tout son corps et sa tête retomba sur l'oreiller.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un calme relatif, puis le malade se souleva brusquement, la face empourprée, les yeux hagards. — Il jeta ses deux bras

Un éclair lui montra loin de lui une forme blanchâtre, pareille à un fantôme.

dans le vide, faisant le geste de s'accrocher à des tentures imaginaires, et il balbutia avec une expression de profonde épouvante :

— Le navire tourne sur lui-même comme une feuille jouet d'un tourbillon... Nous coulons à pic ! Sauvons-nous à la nage ou nous sommes perdus !

Le docteur se pencha vers Fabrice et lui glissa dans l'oreille ces mots :

— Voilà le vertige qui vient et le délire qui commence...

— Je veillerai sur mon oncle avec uue sollicitude filiale... — murmura Fabrice Leclère.

— Vous veillerez, mais non pas seul, — répliqua le médecin du bord.

— Allez-vous donc passer la nuit dans cette cabine? — demanda le jeune homme, que les paroles du docteur épouvantaient.

— C'est mon intention formelle.

— A quoi bon vous imposer une inutile fatigue?...

— Si je la croyais inutile, cher monsieur Leclère, je ne me l'imposerais point...

— Un fait imprévu se produit-il?

— Oui... — Je crains que le délire, surexcité par le désordre des éléments, ne prenne d'effrayantes proportions... et dans ce cas nous ne serons pas trop de deux pour maintenir notre malade...

Fabrice, les sourcils contractés, baissait la tête afin de cacher la pâleur de son visage et se disait tout bas :

— Quel contretenps funeste! — Comment éloigner cet homme?

Le docteur, immobile à quelques pas du lit, suivait d'un regard attentif les moindres mouvements de M. Delarivière.

Au dehors l'ouragan s'approchait avec une diabolique rapidité.

Le vent commençait à souffler en foudre.

D'énormes paquets de mer assaillaient sans relâche l'*Albatros* qui bondissait sous leur choc comme un cheval fougueux dont l'éperon déchire les flancs.

Le capitaine Kerjal, debout et tête nue sur le gaillard d'arrière, son porte-voix à la main, interrogeait des yeux l'horizon couleur d'encre que zébraient des éclairs éblouissants.

Quelques minutes encore et le navire se trouverait au point central de la tourmente.

Les coups de tonnerre vibraient sans relâche comme les roulements d'un gigantesque tam-tam.

La machine cependant fonctionnait toujours, et l'*Albatros*, à sec de toile, se comportait d'une façon vaillante.

Tandis que le capitaine, à son poste de commandement, s'apprêtait à lutter contre la mer impétueuse et les vents en furie, le délire de M. Delarivière n'atteignait point les proportions redoutées par le docteur.

Après quelques minutes de divagation le vieillard avait paru s'assoupir. — Au bout d'une demi-heure écoulée on le tira de cette somnolence prévue pour lui faire prendre la seconde cuillerée de potion.

Il but docilement le liquide que lui présentait Fabrice, et vingt secondes plus tard il murmura :

— J'ai soif...

Ni le médecin ni le jeune homme ne parurent entendre.

Le tangage et le roulis devenaient formidables.

Une lampe mobile, suspendue au plafond par une triple chaînette, oscillait

comme un encensoir, éclairant de lueurs intermittentes et quasi-fantastiques l'intérieur de la cabine, tantôt frappant d'aplomb le visage du vieillard, et tantôt le laissant dans une ombre sinistre.

— J'ai soif... — répéta de nouveau M. Delarivière d'une voix plus haute, mais sèche et comme brisée. — J'ai soif... Je meurs de soif...

Fabrice se leva pour s'approcher du lit et répondre à son oncle.

Le docteur lui fit signe de se rasseoir et de garder le silence.

Le père d'Edmée s'agitait sur sa couche en proie à une crise de délire, et s'efforçait de saisir le breuvage convoité qu'il croyait voir à portée de sa main.

— Ah! — balbutia-t-il avec une sorte de râle, — la soif me dévore et me tue... Ayez pitié de moi!... Ne me condamnez pas plus longtemps à un tel supplice... il est au-dessus de mon courage... au-dessus de mes forces... — Faute d'une goutte d'eau, j'agonise... — Sauvez-moi...

— Cher monsieur Delarivière, — répliqua le docteur, — cette souffrance dont vous parlez, c'est la guérison... c'est le salut... — Ne vous épuisez point en inutiles paroles... — Vous ne pouvez boire en ce moment.

— Vous êtes un assassin!!! — cria le vieillard. — Vous me tuez!!!

— Je vous sauve!!

La figure de M. Delarivière se décomposait.

Ses joues devenaient creuses; un cercle noir se dessinait autour de ses yeux injectés de sang. — Ses lèvres s'agitaient convulsivement pour aspirer l'air qui faisait défaut à sa poitrine haletante.

La troisième cuillerée de potion lui fut administrée.

La fraîcheur relative du breuvage touchant ses lèvres en feu parut lui causer une sensation délicieuse.

— Encore!... — fit-il avidement, — encore!!

Le docteur secoua la tête en disant :

— Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre.

La tempête était dans toute sa force.

Les coups de mer redoublaient, assaillant le navire avec une telle fureur qu'ils le couchaient sur le flanc, et que pendant quelques secondes on pouvait craindre qu'il ne se relevât point.

L'hélice cependant tournait encore, mais presque toujours dans le vide. — Le navire n'obéissait plus au gouvernail. — La situation devenait effroyablement périlleuse.

Soudain une lueur blanche, d'un éclat insoutenable, illumina les profondeurs du ciel et les abîmes de la mer. Un coup de tonnerre assourdissant retentit, et la foudre, coupant un des mâts par le pied, le jeta sur le pont.

Au bruit de sa chute succéda un cri si douloureux, si déchirant, qu'il domina le tapage des éléments.

Les tronçons du mât foudroyé venaient de renverser un matelot et de lui briser les deux cuisses.

— La barre à tribord !... — commanda le capitaine Kerjal qui s'apercevait d'une saute de vent et entrevoyait la possibilité de fuir devant la tempête. — Chauffez ferme ! Chauffez à toute vapeur !

Le navire obéit à l'action combinée du gouvernail et de l'hélice, et son étrave fendit de nouveau les vagues.

— Déblayez le pont ! — reprit le vieux loup de mer !

Les matelots se mirent à l'œuvre aussitôt.

— Capitaine... — cria l'un d'eux. — Un homme blessé...

— Qu'on le porte dans l'entrepont et qu'on prévienne le docteur.... — On le trouvera dans la cabine du second. — Faites vite !

Un matelot descendit comme une trombe les marches de l'escalier et, sans même frapper, ouvrit la porte de la cabine.

— Qu'y-a-t-il — demanda le médecin surpris.

— Ordre du capitaine, docteur... — Un homme blessé... — répondit le matelot.

— J'y vais...

Et le docteur sortit précipitamment, sans refermer la porte.

— Enfin ! ! — murmura Fabrice dont le visage prit une expression de joie hideuse. — Enfin, il me quitte ! ! — Je puis agir.

— M. Delarivière était maintenant en proie à un effrayant vertige. — Il lui semblait rouler dans un gouffre sans fond. — Il poussait de sourdes exclamations, des gémissements entrecoupés, et il se cramponnait des deux mains à ses couvertures.

Fabrice, tirant de sa poche le petit flacon de cristal que nous l'avons vu remplir d'eau dans sa cabine, s'approcha du vieillard, se pencha sur lui et d'une voix basse mais très distincte lui dit :

— Mon oncle, avez-vous toujours soif ?

Ces mots, frappant l'oreille de M. Delarivière, le galvanisèrent comme aurait pu le faire l'étincelle d'une pile de Volta, et dissipèrent pour un moment son vertige.

— Oui... — balbutia-t-il, — toujours... toujours... — la soif m'étrangle et me consume... — la soif me tue...

— Eh bien, buvez ! — répondit Fabrice en appliquant aux lèvres de son oncle l'orifice du flacon débouché.

Avidement, d'une seule gorgée, M. Delarivière en absorba le contenu.

Une dose d'acide sulfurique n'aurait pu produire un effet plus terrible que celui déterminé par ces quelques gouttes d'eau.

Le délire dont nous avons signalé l'existence se changea immédiatement en un accès de folie furieuse.

Le vieillard se dressa sur son lit, bondit dans la cabine, en fit deux ou trois fois le tour comme une bête fauve encagée, poussant des cris rauques, brisant au passage tout ce qui se trouvait à portée de sa main, et enfin voyant la porte ouverte, s'élança sans vêtements dans le couloir, puis dans l'escalier qui conduisait au pont.

Fabrice le suivit, mais les ténèbres étaient profondes et au bout du quart d'une seconde il le perdit de vue.

Malgré la saute de vent si habilement exploitée par le capitaine, la tourmente ne diminuait point; elle semblait au contraire redoubler d'intensité.

Les grondements du tonnerre, retentissant lugubres et sans relâche, s'unissaient au fracas des vagues, aux plaintes de la mâture que chaque coup de tangage menaçait de déraciner, au grincement des chaînes du gouvernail, au sifflement aigu du vent dans les poulies.

De minute en minute des paquets de mer balayaient le pont de bout en bout. — La pluie tombait à torrents, comme si toutes les écluses du ciel venaient de s'ouvrir à la fois.

Dans cette obscurité compacte, sous ces avalanches d'écumes et d'eau, Fabrice allait au hasard, chancelant, tombant à chaque pas pour se relever et retomber encore, sentant bien que sa vie était en grand danger, mais voulant à tout prix trouver le vieillard, et faire de la tempête une complice pour son œuvre infâme.

Tout à coup un éclair lui montra loin de lui, à l'avant du navire, une forme blanchâtre et mouvante pareille à un fantôme.

— C'est lui ! — pensa le misérable.

Et rampant sur le plancher le long des bastingages, de manière à offrir le moins possible de prise aux coups de mer, il se dirigea vers la proue de l'*Albatros*.

XLVI

Fabrice ne s'était pas trompé.

La forme blanche entrevue sous les feux d'un éclair était bien celle de M. Delarivière.

Le complice de Frantz Rittner et de René Jancelyn arriva non sans peine à la pointe du navire, et se dressant brusquement sur ses pieds se trouva face à face avec son oncle.

L'ex-banquier, dont l'accès de délire grandissait de seconde en seconde, offrait un aspect terrifiant.

L'eau du ciel et l'écume des vagues collaient la toile de sa chemise sur ses membres secs et nerveux, — son épaisse et courte chevelure semblait phospho-

rescente; — il gesticulait en parlant tout haut, et à ses phrases sans suite se mêlaient des plaintes sourdes et de rauques imprécations.

Sa haute taille, — (qui paraissait plus haute encore au milieu de l'obscurité), — dominait le faux bord.

C'était miracle qu'il ne perdît pas l'équilibre sous les coups incessants du tangage, et qu'il ne suivît point dans l'abîme les lourds paquets de mer qui s'abattaient sur lui.

— J'en aurai facilement raison... — se dit Fabrice en jetant autour de lui un coup d'œil rapide.

Les ténèbres le protégeaient.

Il était impossible de rien distinguer à une distance de trois ou quatre pas et d'ailleurs les impérieuses nécessités de la manœuvre absorbaient les matelots.

Fabrice, sûr que le crime n'aurait pas de témoins, s'arc-bouta, saisit le vieillard par les hanches, et se mit en devoir de lui faire perdre l'équilibre.

Il allait y parvenir, mais en ce moment l'instinct de la conservation triompha du délire qui pourtant atteignait son paroxysme.

M. Delarivière se débattit en poussant un cri d'épouvante et de colère...

Ses doigts osseux, dont l'accès de folie décuplait la force, prirent son agresseur la à gorge et se joignirent autour de son cou comme un étau.

— Rien ne lui fera lâcher prise... — pensa Fabrice, — je suis perdu...

Il n'était pas homme cependant à ne point lutter jusqu'au bout contre une mort qu'il croyait inévitable.

Ses mains restaient libres...

L'une d'elles se glissa dans la poche de son pantalon et en sortit armée d'un petit couteau catalan dont il ne se séparait jamais...

Il ouvrit ce couteau, et suffoqué, râlant, il eut encore la force d'en enfoncer la lame dans la poitrine nue de son oncle...

A l'instant l'étreinte mortelle se dénoua et Fabrice put respirer, tandis que le vieillard tombait à la renverse sur le plat bord du navire.

La besogne de l'assassin devenait facile. — Il souleva sa victime par les jambes et la laissa glisser dans le gouffre où il jeta ensuite le couteau catalan.

Le crime était consommé, et la pluie tombant à flots lavait le sang répandu sur le pont...

Jamais impunité ne parut plus certaine.

On ne retrouve guère un cadavre en pleine mer, et d'ailleurs le délire du vieillard changeait le meurtre en accident...

Lorsque tout fut fini l'assassin, pendant deux ou trois minutes, demeura inerte et comme effaré.

Les plus monstrueux criminels ont de ces émotions stupéfiantes, quand à l'éréthisme de l'action succède la détente des nerfs...

Fabrice ne regretta point ce qu'il avait fait, mais il eut presque peur de son œuvre.

Cela fut court, nous le répétons.

Le misérable haussa les épaules, chassa les idées noires qui se permettaient de l'obséder, et ne songea plus qu'aux précautions à prendre pour empêcher les soupçons du médecin de naître et de grandir.

Il regagna la cabine en se coulant de nouveau le long des bastingages; il en ressortit aussitôt, s'élança dans l'escalier et cria de toutes ses forces :

— Au secours!... à moi!... à l'aide!... Docteur, où êtes-vous? — Venez, au nom du ciel!... venez vite!...

Le matelot à demi broyé par la chute du mât rendait le dernier soupir. — La science ne pouvait rien pour lui, pas même prolonger ses souffrances.

Le médecin quitta l'infirmerie où ses soins devenaient inutiles, accourut rejoindre Fabrice sur le pont, et lui demanda :

— Pourquoi ces cris? — Qu'arrive-t-il donc? — Est-ce que M. Delarivière est plus mal?

— Docteur, — répondit le jeune homme d'une voix brisée, — je redoute un affreux malheur... — Mon oncle, pris soudain d'une véritable démence, a quitté son lit malgré mes efforts, a lutté contre moi, m'a renversé et s'est enfui de la cabine.

— Tonnerre du diable ! — s'écria le médecin. — Où est-il en ce moment?

— Sur le pont, où je l'ai perdu de vue.

— Sur le pont! Sous ces cataractes!... Sans vêtements!... — Il y a de quoi le tuer aussi vite que le pourrait faire un coup de couteau!... — Et comment le trouver dans ces ténèbres où l'on ne verrait pas sa main droite? — Je vais demander au capitaine de nous donner des hommes... Quel malheur! Mille millions de charretées de diables!... Quel malheur!...

Le médecin allait se mettre à la recherche du capitaine, lorsque se fit entendre cette clameur, la plus effrayante qui puisse retentir sur un navire, en pleine mer et pendant une tempête:

— Au feu!...

La foudre, en brisant un des mâts, avait déterminé à fond de cale un commencement d'incendie, inaperçu d'abord et qui se manifestait maintenant par une épaisse fumée et des fourmillements d'étincelles.

— Aux pompes, tout le monde! — commanda le vieux loup de mer d'une voix stridente.

Il ajouta mentalement :

— Si dans cinq minutes nous ne sommes pas maîtres du feu, ce sera le vrai moment de recommander notre âme au bon Dieu!...

A cette minute précise une colonne de flammes jaillit, éclairant d'une lueur sinistre le navire et les abîmes sans fond qui s'entr'ouvraient pour l'engloutir.

Le docteur Bardy promena ses regards sur le pont et ne vit que des matelots affolés courant aux pompes.

Il secoua la tête en murmurant :

— Ce pauvre M. Delarivière a fait son dernier voyage ! !

Un quart d'heure plus tard les pompes, manœuvrées énergiquement, avaient triomphé de l'incendie, et l'intensité de l'ouragan diminuait de façon sensible.

On pouvait désormais considérer l'*Albatros* comme hors de péril.

Le capitaine Kerjal, mis au fait par le médecin, fit explorer le navire jusque dans les moindres recoins où un homme pris du délire de la fièvre aurait pu se cacher.

Nous savons déjà que l'ex-banquier de New York devait rester introuvable.

— Un coup de mer l'a certainement enlevé par-dessus bord... — dit le capitaine... — à moins que, dans sa folie, il ne se soit jeté lui-même à la mer...

Fabrice, qui semblait en proie au plus profond désespoir, avait éloigné de son esprit ses terreurs vagues presque semblables à des remords et jouissait de la plénitude de son sang-froid.

Il se rendit sans perdre une minute dans la cabine que M. Delarivière avait occupée, y prit la valise contenant les valeurs endossées par le banquier, fouilla les vêtements, s'empara de tous les papiers, même des plus insignifiants et, sous le prétexte bien naturel de se livrer librement à la douleur, alla s'enfermer dans sa cabine.

La fortune à peu près entière de son oncle était entre ses mains.

Il examina un à un les papiers parmi lesquels se trouvait le testament dont il avait déjà connaissance.

Puis il referma la valise.

La nuit s'acheva dans un calme relatif.

Le vent était presque tombé. — Les vagues mollissaient.

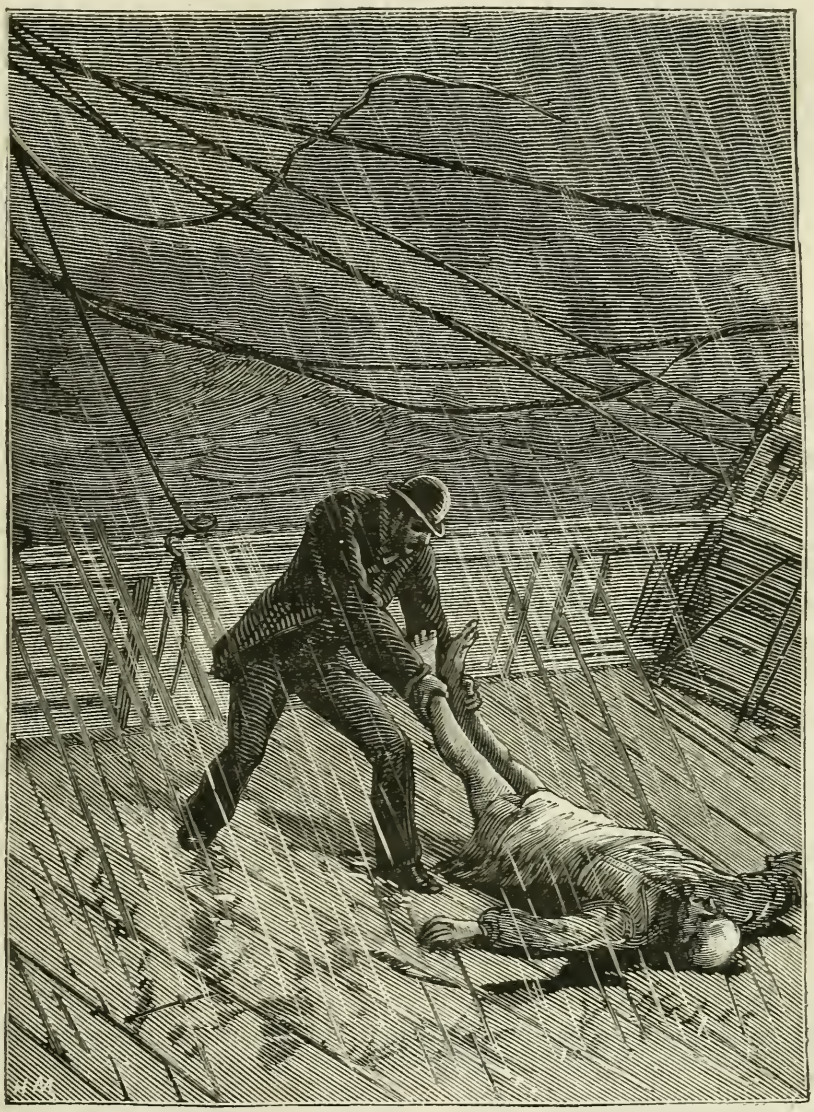
Lorsque parut le jour, lorsqu'un radieux soleil éclaira le pont, tout était déjà réparé, nettoyé, remis en ordre. — Un mât nouveau remplaçait celui qu'avait brisé la foudre, et difficilement on aurait pu croire que l'*Albatros* venait de subir des avaries sérieuses si peu d'heures auparavant.

Le décès de M. Delarivière, à propos duquel aucun doute n'était possible fut inscrit sur le registre du bord, et Fabrice reçut une copie de l'acte mortuaire.

Le jeune homme jouait avec une telle perfection la comédie du chagrin, ses yeux rougis, son visage pâle et décomposé, attestaient si éloquemment l'état de son cœur brisé, qu'il inspirait à tout le monde une compassion sans bornes, en même temps qu'une vive sympathie.

Sept jours plus tard l'*Albatros* entrait dans le port du Havre.

Fabrice prenait congé du capitaine Kerjal et du docteur Bardy en les remerciant avec chaleur de leur dévouement affectueux pendant la traversée, et de la grande part prise par eux au malheur qui mettait son âme en deuil.



La besogne de l'assassin devint facile, il souleva sa victime et la laissa glisser dans le gouffre.

Le capitaine lui indiqua la marche à suivre afin d'obtenir la légalisation de l'acte mortuaire rédigé à bord de l'*Albatros*, fit lui-même des démarches, et cette légalisation eut lieu sans délai.

Le jeune homme était descendu à l'hôtel Frascati.

Il en sortit pour se donner l'apparence extérieure d'un parent en grand deuil, grâce au crêpe de première taille qu'un chapelier ajusta sur sa coiffure.

Il dîna confortablement à l'hôtel, alla dans la soirée passer deux heures au Casino où il rencontra quelques femmes à la mode et quelques jeunes gens de

sa connaissance, puis ayant résolu, après mûres réflexions, de ne prévenir personne de son retour, il regagna l'hôtel, se mit au lit, et dormit jusqu'au matin de ce calme sommeil qu'on croit généralement réservé aux âmes pures et aux consciences tranquilles.

Après un déjeuner non moins confortable que le dîner de la veille, il prit à midi quinze le train de Paris qui devait le déposer gare Saint-Lazare à quatre heures trente minutes du soir...

LXVII

Nous avons terminé la précédente partie de ce livre au moment où Georges Vernier, accompagné de Paula Baltus, arrivait à la maison de santé d'Auteuil que la jeune fille désirait visiter.

Madeleine, la vieille servante dévouée de Georges, les suivait en veillant au transport des bagages dont une voiture était chargée.

Le jeune médecin, avant de quitter Melun, s'était entendu avec un confrère et lui avait confié ses malades.

Frantz Rittner fut frappé de la beauté merveilleuse de Paula Baltus ; il accueillit les nouveaux venus avec sa courtoisie habituelle et se mit à leurs ordres.

— Combien avez-vous de malades en ce moment, docteur? — demanda Georges au médecin des folles.

— Quarante-huit... — Nous avons depuis hier une nouvelle pensionnaire, une jeune femme devenue folle à la suite d'un incendie dans lequel elle a failli périr...

— A quelle catégorie d'aliénés appartient cette femme?

— A celles des agitées... — Ses crises sont effrayantes... — Je la crois atteinte mortellement...

Rittner désigna le gros livre à fermoirs placé sur une table du salon d'attente.

— Vous trouverez dans ce livre, — dit-il, — les noms de toutes les pensionnaires, la date de leur entrée, et en regard, dans une colonne spéciale, le chiffre des sommes mensuelles réclamées pour les soins qu'elles reçoivent ici... — Voulez-vous jeter un coup d'œil sur ce livre et, s'il y a lieu, me demander des explications ?

— Non, pas en ce moment, — répondit Georges. — Nous nous en occuperons demain, si vous le voulez bien...

Rittner sourit.

— C'est que, — fit-il, — demain il y aura un obstacle...

— Lequel?

— Je ne serai plus à Auteuil ni même à Paris...

— Comment, — s'écria Georges un peu étonné, — vous partez si vite ! ! !

— Ce soir même... — Je regrette vivement, croyez-le, de ne pouvoir passer au moins une semaine avec vous pour vous mettre au courant de toutes choses ; mais, je vous l'ai dit, les affaires de famille, les affaires graves qui m'ont décidé à vendre, me rappellent en Alsace... — Ce matin encore j'ai reçu une dépêche qui me supplie de hâter mon départ...

— Je comprends vos raisons, monsieur, — répliqua Georges, — mais ce brusque départ, si bien motivé qu'il soit d'ailleurs, va me mettre dans l'embarras... — Existe-t-il au moins dans l'établissement une personne intelligente et capable de me renseigner ?...

— Oui, certes, monsieur... Je vous laisse mon bras droit... un autre moi-même...

— Qui donc ?

— Mon médecin adjoint, le docteur Schultz. — C'est un jeune savant... Rien n'égale son amour pour le travail et rien ne peut dépasser son zèle... — Depuis quatre ans le docteur Schultz est mon collaborateur et mon suppléant. — Je m'en rapporte absolument à lui, et je n'ai eu qu'à me louer de cette confiance... — Je vous le recommande de façon très chaude... — Il restera avec vous si vous acceptez ses services.

— Certes, je les accepterai ! — On ne se prive pas volontiers d'un bon serviteur et, à vous entendre, celui-là est exceptionnel.

— Exceptionnel, monsieur Vernier, c'est le mot! — Il vous donnera sur la maison tous les détails que je vous donnerais moi-même... — Vous pouvez avoir en lui une confiance illimitée.

— Je ne la lui marchanderai pas, puisque vous dites qu'il la mérite...

— Je vous le présenterai tout à l'heure, et en même temps il vous remettra la somme de trois mille francs touchée par lui pour le premier trimestre de la pensionnaire nouvelle entrée hier dans la maison.

— A quel monde, — demanda Georges, — appartiennent généralement vos malades ?

— A tous les mondes, — pourvu, bien entendu, que les familles soient riches, car le prix de la pension est élevé.

— N'avez-vous pas affaire quelquefois à des gens qui, sous un prétexte ou sous un autre, vous demandent un silence absolu sur la présence dans votre maison des malades qu'ils vous confient?

— Cela arrive sans cesse... et cette demande est bien superflue, car, — (vous le savez aussi bien que moi, mon cher confrère,) — le devoir professionnel nous défend de parler...

Georges reprit :

— Et ne vous amène-t-on jamais, comme atteintes de folie, en vous priant de les déclarer vraiment folles, des personnes qui en réalité ont la tête parfaitement saine ?

Rittner regarda son interlocuteur avec une défiance manifeste et ne répondit pas tout de suite.

— Ah çà ! docteur, — demanda le jeune homme en souriant, — me suis-je mal expliqué ?... — Ma question vous semble-t-elle obscure ?

— Nullement...

— Répondez-y donc...

— Vous voulez savoir si l'on me propose souvent d'être le complice et l'instrument d'une séquestration illégale, en appuyant cette proposition par l'offre d'une grosse somme ?

— Oui.

Frantz Rittner se tenait plus que jamais sur ses gardes.

— Deux fois en quatre années, — dit-il, — je me suis trouvé en face de parents qui sollicitaient mon concours pour une séquestration arbitraire du genre de celle dont vous parlez.

— Eh bien ?

— Eh bien, dès les premiers mots, la raideur de mon attitude leur a prouvé qu'ils faisaient fausse route, et ils n'ont eu garde d'insister.

— Ah ! — s'écria Georges, — si pareille proposition m'était faite, je livrerais à la justice les impudents gredins qui m'auraient cru capable de m'associer à leur crime !...

— Et vous auriez cent fois raison ! — répliqua Rittner ; puis, désireux de changer la nature de la conversation, il ajouta en se levant :

— Mais voici l'heure de la visite... — Ne faisons pas attendre nos malades... — Est-ce que madame nous accompagne ?

— Si vous n'y voyez aucun inconvénient, messieurs... — répondit Paula Baltus. — Qu'en pensez-vous, monsieur Georges ?...

— Je n'oserais vous conseiller, mademoiselle, d'affronter un spectacle si triste... — murmura le jeune médecin.

— Mon confrère craint pour vous sans doute des émotions trop violentes, — ajouta Frantz, — et peut-être a-t-il raison.

— Soyez tranquille — répliqua l'orpheline. — Je suis forte et courageuse.

— Est-ce par curiosité seulement que vous voulez nous suivre, mademoiselle ? — demanda Rittner.

— Non, monsieur, je veux m'instruire... — D'un jour à l'autre je puis être appelée à devenir un aide pour le docteur Vernier, dans des circonstances qui lui sont connues...

— S'il en est ainsi, mademoiselle, venez donc, mais soyez forte comme vous avez promis de l'être, car vous assisterez certainement à de navrants spectacles.

Paula Baltus répéta :

— Soyez tranquille...

On quitta le salon d'attente et l'on prit, à travers le parc, le chemin du bâtiment des folles.

Le médecin adjoint attendait, entouré des infirmières de toutes les sections, et tenant ses cahiers de notes.

Il s'inclina respectueusement devant mademoiselle Baltus et devant Georges.

— Le docteur Schultz, sans doute ? — fit ce dernier.

— Que j'ai le plaisir de vous présenter, — répondit Frantz.

Georges Vernier tendit la main au jeune homme en lui disant :

— Je suis heureux de faire votre connaissance, mon cher confrère... — M. le docteur Rittner m'a parlé de vous en termes flatteurs qui vous ont valu toute mon estime... — Il ne vous déplaira pas, a-t-il ajouté, de continuer avec moi la tâche dont vous vous acquittiez avec lui d'une façon si brillante... — Si tel est en effet votre désir, nous resterons ensemble, et je suis convaincu que nous serons satisfaits l'un de l'autre...

— Comptez sur moi, monsieur, — murmura le jeune docteur, — je ne négligerai rien pour justifier une bienveillance dont je suis touché et reconnaissant.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et Georges ajouta, en s'adressant au personnel :

— Aucun changement ne sera fait ici, et les coopérateurs utiles, les bons serviteurs, trouveront en moi un ami... — Maintenant, s'il vous plaît, commençons la visite.

Les trois médecins et mademoiselle Baltus franchirent le seuil du bâtiment des folles, précédés par l'infirmière de service qui ouvrait successivement les portes des cellules.

On visita toutes celles du rez-de-chaussée sans qu'un seul incident caractéristique se produisît.

Georges questionnait.

Rittner ou le médecin adjoint répondait brièvement.

Paula Baltus très émue, mais s'efforçant de dominer et surtout de cacher son émotion, écoutait avec une attention profonde.

On monta au premier étage.

Le médecin des folles s'arrêta devant la porte sur laquelle on voyait le numéro 4.

— C'est ici, — dit-il, — que se trouve la jeune femme amenée l'avant-dernière nuit à la suite d'un incendie.

— Celle dont les crises sont si terribles ? — demanda Georges.

— Oui.

L'infirmière fit jouer la clef banale qui s'ajustait à toutes les serrures.

Les visiteurs entrèrent.

La cellule, tendue de gros coutil gris capitonné ou plutôt matelassé, ne contenait aucun meuble.

Deux matelas et une demi-douzaine de couvertures se voyaient dans un angle sur l'épaisse natte servant de tapis.

Mathilde Jancelyn, très calme, ses grands cheveux blonds dénoués couvrant ses épaules comme un manteau d'or, était debout auprès de la fenêtre et comptait sur ses doigts.

— Neuf... dix... onze... douze... treize... quatorze... — disait-elle.

XLVIII

Paula Baltus resta sur le seuil.

Georges et Rittner s'approchèrent de Mathilde.

Le médecin des folles lui toucha doucement l'épaule.

— Chut ! — fit la jeune femme.

Puis elle continua d'une voix lente et monotone :

— Quinze... seize... dix-sept.... dix-huit... dix-neuf...

Rittner l'interrompit de nouveau en lui prenant le bras.

Mathilde Jancelyn, se retournant alors, jeta un regard autour d'elle.

Mademoiselle Baltus, immobile et muette, se sentait profondément attendrie par la vue de cette infortunée, si belle encore malgré sa pâleur livide et malgré les empreintes violettes laissées par ses ongles sur son visage.

Les yeux de Mathilde se tournèrent du côté de Paula.

Elle parut aussitôt attirée par la jeune fille, et le corps penché en avant, le cou tendu, la dévorant toujours du regard, elle fit quelques pas de son côté.

Cette scène bizarre, cette visible et inexplicable attraction, intriguaient et intéressaient au plus haut point les visiteurs.

Rittner et Georges laissaient Mathilde s'avancer vers Paula, mais se tenaient prêts à intervenir au besoin.

Le regard de la sœur de René prenait une fixité étrange.

Son front se plissait sous l'effort d'une pensée confuse. — Sans aucun doute il se faisait en ce moment un grand travail dans le cerveau malade de la pauvre folle.

Tout à coup elle porta ses deux mains à ses tempes, ses yeux glauques s'animèrent, comme si un éclair de raison venait de briller au milieu des ténèbres de sa pensée.

Elle poussa une intraduisible exclamation, puis, recommençant à compter sur ses doigts, elle murmura :

— Dix-sept... dix-huit... dix-neuf... vingt... — Vingt mille francs... — Prends garde à toi, Paul... Prends garde !... Tu sais leur secret... ils te tueront... C'est pour vingt mille francs que Frédéric Baltus est mort assassiné.. Ils l'ont tué pour vingt mille francs...

En entendant prononcer à l'improviste et en de telles circonstances le nom de son frère, Paula tressaillit de la tête aux pieds, devint mortellement pâle et jeta sur Georges Vernier un regard plein d'effarement.

Le jeune homme n'était ni moins surpris ni moins troublé que sa compagne.

Rittner, qui pour la première fois assistait à une crise de Mathilde, changea de visage, sentit un frisson courir sur sa chair et ne put contenir un geste de stupeur et d'épouvante.

Georges et Paula s'apprêtaient à le questionner.

Ils n'en eurent pas le temps.

Mathilde, que nous venons de voir tranquille et calme dans son égarement, fut prise soudain d'un effroyable accès de folie furieuse.

Elle commença par pousser des clameurs lugubres, des rugissements de bête fauve affamée. — Elle mit ses vêtements en pièces et déchira sa chair avec ses ongles... Le sang coulait en filets roses sur l'épiderme satiné de son corps charmant, et la crise, loin de s'apaiser, redoublait de violence...

La malheureuse se tordait les bras et se roulait par terre en se débattant, comme une couleuvre blessée à mort...

Brusquement elle se releva avec la raideur d'un ressort d'acier et, prenant un impétueux élan, elle se précipita contre la muraille, la tête en avant.

L'épaisseur des étoffes matelassées amortit la violence du coup, qui sans cela eût été infailliblement mortel.

Néanmoins un bruit sourd retentit et Mathilde épuisée, étourdie, retomba sur la natte où elle demeura presque sans connaissance et les membres secoués par de faibles tressaillements.

— La crise est finie... — dit Frantz Rittner...

Il fit un signe au médecin adjoint ; les infirmières s'empressèrent autour de la pensionnaire du n° 4.

Paula Baltus s'approcha de Georges et, le faisant se pencher un peu vers elle, elle lui glissa dans l'oreille ces mots :

— C'est hideux et c'est effrayant!... — Mais pourquoi cette pauvre créature a-t-elle prononcé le nom de mon frère, et que signifie ce chiffre de vingt mille francs auquel elle revenait sans cesse?

Pour toute réponse Georges posa un doigt sur ses lèvres.

Ce geste signifiait évidemment: — *Silence! — Pas un mot!*

Le jeune médecin se tourna ensuite vers Rittner dont l'émotion avait disparu, et lui demanda avec une indifférence affectée :

— Ainsi cette malheureuse femme est la folle arrivée dans l'établissement avant-hier pendant la nuit?

— Oui, — répondit Frantz.

— Elle a perdu subitement la raison à la suite d'un incendie, m'avez-vous dit?

— Oui... — répéta le médecin des folles.

— Quel est son nom?

— Mathilde Jancelyn...

— Par qui a-t-elle été amenée ici?

— Par le vicomte Paul de Langeais... un jeune homme élégant et riche... son amant selon toute apparence.

— Connaissez-vous la famille de cette femme? — reprit Georges.

— Non, — répliqua Rittner sans la moindre hésitation.

— Ainsi les indications, de quelque nature qu'elles soient, vous font défaut?

— Absolument.

— Ce vicomte de Langeais doit-il revenir?

— Oui.

— Quand?

— Aujourd'hui ou demain...

— Je causerai avec lui... — pensa Georges; puis, s'adressant au médecin adjoint, il reprit: — Comment va-t-elle?

— Elle ne souffre plus... — La catalepsie, par conséquent l'insensibilité complète, a succédé aux convulsions...

— Elle n'est pas en péril, j'espère? — demanda vivement Paula.

— Non, madame... du moins le péril n'est point immédiat... — mais la guérison me semble douteuse...

— Et à vous, docteur Rittner? — continua la jeune fille.

— A moi aussi, mademoiselle...

Paula douloureusement émue baissa la tête, et nos personnages quittèrent la cellule où les infirmières continuaient à soigner Mathilde inanimée.

C'est bien étrange! — pensait l'orpheline. — Qu'est-ce donc que cette femme, et pourquoi, dans son délire, a-t-elle prononcé le nom de mon frère?

Georges, s'approchant d'elle, lui dit, d'une voix très basse:

— Mademoiselle, à quoi pensez-vous?...

— A cette infortunée...

— Je le devinais... — Il y a là un mystère qui me préoccupe comme vous, et que j'éclaircirai...

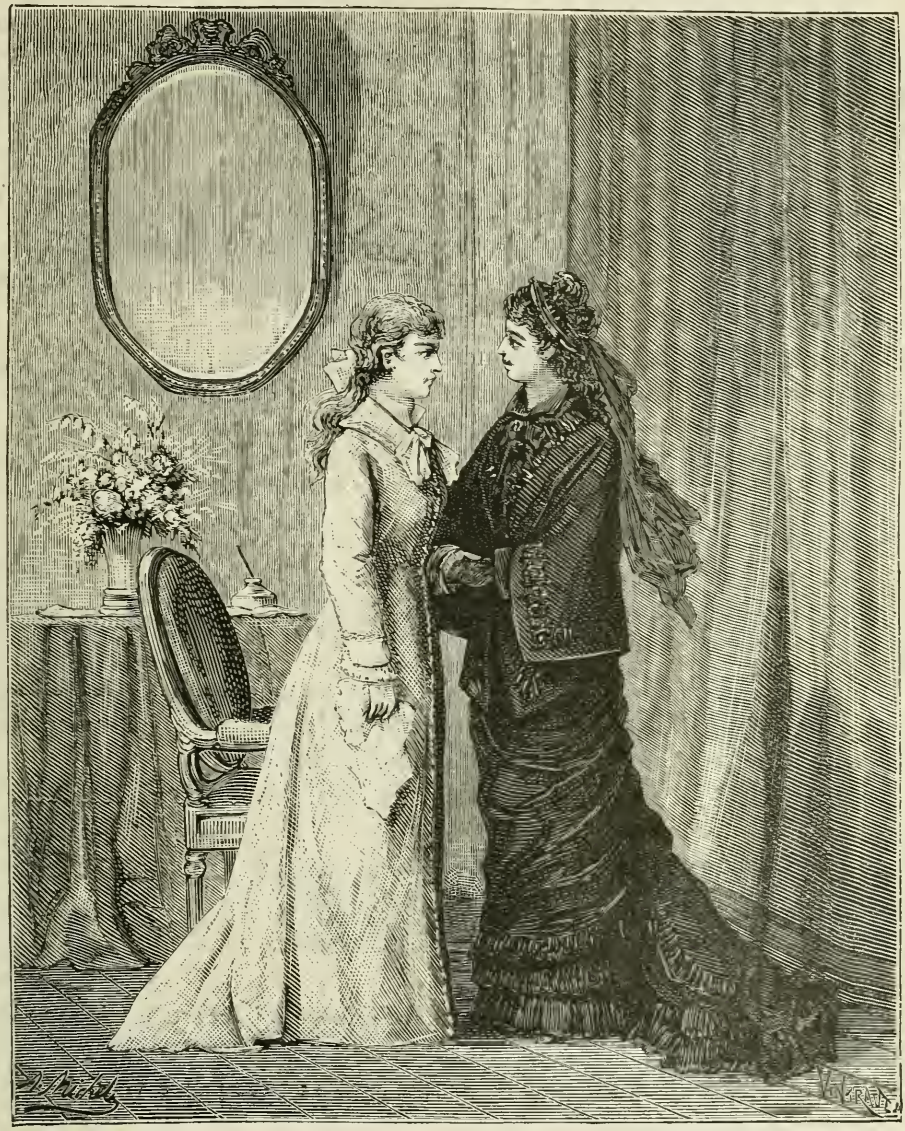
— Comment?

— En interrogeant le vicomte de Langeais, qui sait certainement ce que le docteur Rittner ignore... — Peut-être nous mettra-t-il sur la trace que jusqu'ici nous cherchions en vain...

La visite continuait.

On entra successivement dans toutes les cellules portant des numéros pairs. — Georges interrogeait, prenait des notes, et formulait des ordonnances claires et bien motivées.

On passa aux numéros impairs.



Je ne vous dis point adieu, chère mignonne... Je reviendrai demain. (Page 546).

Les cellules nos 1 et 3 étaient vides.

L'infirmière ouvrit la porte du n° 5...

Le docteur Vernier et Paula Baltus franchirent le seuil et se trouvèrent en présence de madame Delarivière.

Jeanne était assise sur son lit, la tête basse.

Ses cheveux épars tombaient sur son visage et cachaient ses traits.

Elle avait sur les genoux des fleurs fanées, cueillies au jardin la veille, et dont elle faisait une guirlande en balbutiant d'une voix indistincte:

– Quand viendra l'ange de lumière, je l'enchaînerai avec ces fleurs... il ne pourra plus me quitter...

En entendant les visiteurs Jeanne releva la tête, contempla pendant une ou deux secondes Paula Baltus, quitta le lit qui lui servait de siège et vint droit à la jeune fille.

Celle-ci, encore sous l'impression du hideux spectacle auquel, dans la cellule de Mathilde, elle venait d'assister, recula vivement avec un peu d'effroi.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, — dit Frantz Rittner, — la folie de madame est douce... — Vous ne courez aucun danger.

Paula, rassurée, laissa Jeanne prendre une de ses mains.

La pauvre femme regarda longtemps avec une admiration enfantine cette main blanche et effilée puis, la portant à ses lèvres, la couvrit de baisers.

— Ange de lumière, c'est toi... — murmura-t-elle ensuite. — Tu es donc enfin de retour et tu ne me quitteras plus...

— Elle vous prend pour sa fille... — dit Rittner...

En entendant la voix de Jeanne, Georges avait fait un mouvement brusque.

L'épaisse chevelure de la folle, nous le savons, cachait la figure comme un voile.

Le docteur Vernier s'approcha, écarta d'une main tremblante les masses soyeuses, étudia les traits décomposés et flétris par la souffrance, mais reconnaissables cependant, et poussa un cri de stupeur et de joie.

— Qu'y a-t-il? — demanda mademoiselle Baltus avec une anxiété facile à comprendre.

— Il y a que c'est elle!! — répondit le jeune homme.

— Elle? — répéta Paula; — qui donc?

— Eh! ne l'avez-vous pas compris?... c'est Jeanne...

— Impossible!.. vous vous trompez...

— Non, je ne me trompe pas!... Je vous dis que c'est Jeanne!... Jeanne Delarivière!...

Mademoiselle Baltus tremblait comme une feuille agitée par le vent.

XLIX

Frantz Rittner, très surpris et non moins inquiet de ce qui se passait en sa présence, intervint.

— Le docteur Vernier a raison, mademoiselle, — dit-il, — cette pauvre femme se nomme bien madame Delarivière...

— Amenée de Melun, n'est-ce pas? — s'écria Georges.

— En effet...

— Ah! — poursuivit le jeune homme avec animation. — J'étais bien sûr de

la reconnaître... — Malgré l'altération de ses traits, malgré sa livide pâleur et son amaigrissement, je ne pouvais me tromper!... — Ce doux visage, si semblable à un autre que vous aimez comme je l'aime, mademoiselle, était gravé là... dans mon cœur... — C'est la Providence qui nous a conduits ici!

— La joie m'étouffe! — murmura Paula.

— Ainsi donc, — demanda le médecin des folles, — vous connaissez madame?

— Certes, je la connais! — répliqua Georges. — Et si la science n'est pas un vain mot, je la sauverai!... je la guérirai!... — Madame Delarivière ne peut habiter une heure de plus cette cellule... — Il faut lui préparer sans retard un appartement dans un des pavillons du parc.

— Mais, — fit Paula frappée d'un souvenir subit, — M. Rittner, il n'y a qu'un instant, a dit que Jeanne me prenait pour sa fille.

Georges ne respirait plus... — Il lui semblait que son cœur cessait de battre.

— C'est vrai... — balbutia-t-il d'une voix à peine distincte. — Docteur, au nom du ciel, apprenez-nous où mademoiselle Edmée se trouve en ce moment.

— Elle est ici... — répondit Frantz.

— Ici!! — répétèrent à la fois Paula et Georges stupéfaits.

— Sans doute... — Que trouvez-vous d'étonnant à cela?

Georges ne se soutenait sur ses jambes que par un miracle de volonté. — Une immense angoisse l'envahissait.

— Edmée pensionnaire de cette maison! — dit-il avec terreur. — N'a-t-elle pu résister au coup qui la frappait?... Est-elle folle aussi... comme sa mère?...

— Non, — répliqua Rittner en secouant la tête, — non, elle n'est pas folle...

— Ni malade?...

— Je voudrais vous rassurer... Je ne le puis... — Mademoiselle Edmée est malade... bien malade.

— Dangereusement?

— J'en ai peur...

Georges frissonnait de tout son corps, — des larmes coulaient sur ses joues. — A voir sa physionomie bouleversée, on pouvait croire que dans cet asile de la folie il allait lui-même perdre la raison.

Paula n'était pas moins émue.

Le jeune médecin prit le bras de Rittner.

— Où est-elle? — lui demanda-t-il.

— Dans l'un des pavillons du jardin...

— Conduisez-nous près d'elle! vite!

— Prenez garde, mon cher confrère! — Ce que vous voulez faire constitue une imprudence grave!

— En quoi?

— Mademoiselle Edmée est si faible qu'une secousse violente peut la tuer...

Georges était déjà bien pâle, — il devint blanc comme un linge.

— La tuer! — répéta-t-il. — Mais quel est donc son mal?

— Je crains une maladie de cœur...

Pendant une ou deux secondes le jeune homme garda le silence.

— Non, la joie ne tue pas! — dit-il ensuite résolument. — Notre présence, pour Edmée, sera la vie et non la mort! — Allons!!

— Vous le voulez?

— Oui, je le veux!... et je prends tout sur moi...

— Venez donc...

Rittner commençait à comprendre que ce médecin de province si tendrement aimé par mademoiselle Delarivière n'était autre que le docteur Vernier.

Tout cela d'ailleurs lui importait peu désormais. — N'allait-il pas, le soir même, s'éloigner de Paris et de la France?

Il quitta le bâtiment des folles.

Paula et Georges le suivaient. — Le médecin adjoint venait derrière eux.

On atteignit le pavillon...

On gravit l'escalier conduisant à l'appartement de la jeune fille.

Au moment d'en franchir le seuil, Georges fut obligé de s'arrêter.

Le sang affluant à son cerveau lui donnait des vertiges. — Un nuage passait devant ses yeux. — Il chancelait comme un homme ivre.

Paula lui prit les mains qu'elle serra fraternellement, en lui disant d'une voix très douce et très basse :

— Du courage! — Dieu nous protège!... Edmée est là... et nous avons retrouvé Jeanne...

Georges répondit par une pression pareille à la pression affectueuse de la jeune fille; puis, passant ses deux mains sur son front brûlant pour en chasser la fièvre, il se redressa sous le choc qui l'avait écrasé d'abord, et il fit signe à Rittner d'entrer le premier...

Le médecin des folles salua mademoiselle Baltus, ouvrit la porte de l'antichambre puis, après avoir frappé doucement, celle de la chambre à coucher.

Edmée ne dormait pas.

Elle avait perçu vaguement quelque bruit au dehors et, s'attendant à la visite de Rittner, elle s'était soulevée sur ses oreillers.

— C'est vous, docteur... — dit-elle de sa voix affaiblie mais toujours musicale, qui retentit au plus profond du cœur de Georges. — Vous êtes seul?... — J'avais cru vous entendre parler...

— Je ne suis pas seul, mademoiselle, — répondit Rittner, — une personne que vous connaissez m'accompagne, mais je n'ai pas voulu laisser cette per-

sonne arriver jusqu'à vous avant de savoir si vous vous sentiez assez forte pour supporter une joie vive...

Les joues pâlies d'Edmée se colorèrent faiblement.

— Une joie vive... — balbutia-t-elle. — Qui donc m'apporterait cette joie? — Qui donc vous accompagne

— Devinez.

— Ah! — s'écria la jeune fille. — Est-ce que mon père est de retour?

— Hélas! non, mademoiselle... pas encore.

— Alors c'est ma mère qui est là... ma mère que je ne puis aller rejoindre et que vous m'amenez?

— Non, mademoiselle, ce n'est pas madame votre mère.

— Marthe de Ronceray peut-être... mon amie de pension, à qui vous avez fait connaître le lieu de ma retraite?

Rittner secoua négativement la tête.

— Parlez, alors, docteur! — reprit Edmée, — parlez! je vous en supplie!... — Je ne puis faire, vous le voyez, que de vaines suppositions... Je ne devine pas... l'incertitude m'agite et me met au supplice... — Parlez!

Le médecin des folles, pour toute réponse, recula de deux pas en démasquant la porte.

Paula et Georges étaient sur le seuil...

Edmée les vit...

Saisie et dominée par une émotion toute puissante elle ne put ni pousser un cri ni articuler une parole.

Ses lèvres s'agitèrent en vain. — Aucun son ne s'en échappa.

Elle tendit ses mains à Paula et à Georges, tandis que de grosses larmes jaillissaient de ses paupières.

Paula prit Edmée entre ses bras et couvrit ses joues de baisers, tandis que Georges appuyait passionnément contre ses lèvres une des petites mains de l'enfant.

Pendant quelques secondes on n'entendit dans la chambre que le bruit des sanglots qui les étouffaient tous les trois.

Edmée soudain poussa un soupir, ferma les yeux et retomba sans connaissance sur ses oreillers.

— Je vous avais prévenu!... — dit Rittner. — Vous voyez bien maintenant que la secousse était trop violente!

— Eh! docteur, — répliqua le jeune médecin, — cet évanouissement ne me cause aucune inquiétude. — C'est la joie qui l'a provoqué et, je vous le répète, la joie n'est jamais funeste!!

En disant ce qui précède, Georges tira de sa poche un flacon de sels et l'approcha des narines de la jeune fille.

L'effet produit fut presque immédiat.

Les paupières d'Edmée battirent comme les ailes d'un papillon qui veut prendre son vol, puis elles s'écartèrent, se soulevèrent et laissèrent glisser entre les longs cils des regards qui se portèrent d'abord sur Paula, puis sur Georges, qui tous les deux lui souriaient.

Elle leur tendit de nouveau les mains.

— Chers amis, — leur dit-elle d'une voix changée, — j'ai bien cru que j'allais mourir, tout à l'heure, en vous revoyant. — Comme mon pauvre cœur battait !... — Il battait si fort qu'il me faisait beaucoup souffrir.

— Et maintenant ? — demanda Georges en cachant son effroi.

— C'est fini... c'est passé...

— Bien vrai ?...

— Oui, bien vrai, je vous assure ! — Oh ! je guérirai vite maintenant, puisque vous serez là, tous les deux, près de moi !... — Votre tendresse, voilà le remède qu'il me faut...

— Chère... chère enfant... — murmura Paula.

— Monsieur Georges, — reprit vivement Edmée, — avez-vous vu ma mère ?

— Oui, mademoiselle... je la quitte à l'instant.

— Comment la trouvez-vous ?

— Aussi bien que possible... quoique ce mieux soit loin d'être bien.

— Vous la guérirez aussi, n'est-ce pas ?

— Je la guérirai, oui, mademoiselle.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le jure !

— Oh ! quel beau jour pour moi !... — s'écria Edmée. — Que je suis heureuse, mon Dieu... — quand on pense que ce matin je ne croyais plus au bonheur. —Étais-je assez injuste ? étais-je assez ingrate ?

Et de nouveau la jeune fille fondit en larmes ; mais que ces larmes étaient douces !

L

— Docteur, — dit mademoiselle Baltus à l'oreille de Georges, — n'êtes-vous pas d'avis qu'après des émotions si violentes, notre chère Edmée doit avoir grand besoin d'un peu de repos ?...

— Assurément... — répliqua le jeune homme.

Il ajouta, en s'adressant à Rittner :

— Quelles sont les dernières prescriptions ?...

Le médecin adjoint lui mit sous les yeux le cahier de visite, et Georges y lut l'ordonnance écrite la veille.

— J'approuve absolument... — fit-il. — Rien de plus sage et de plus rationnel... — Il faudra continuer.

— Vous ne me quitterez pas, j'espère?... — demanda la jeune fille, prise d'un tremblement soudain.

Paula se pencha vers elle, l'embrassa sur le front et lui répondit :

— N'ayez nulle inquiétude, chère mignonne... — si nous vous laissons seule en ce moment, c'est qu'il vous faut du calme et du sommeil...

— Vous reviendrez?...

— Oui, certes!

— Et, bientôt

— Oui, bientôt...

— Vous ne retournerez pas à Melun ce soir?...

— Je dois y retourner, moi ; mais M. Georges, notre ami à toutes deux, ne m'accompagnera point...

— Il restera près de moi ?

— Sans doute...

— Pour longtemps ?

— Pour toujours...

Le visage d'Edmée devint rayonnant.

– Pour toujours ! — répéta-t-elle. — Est-ce possible ?

— C'est possible et certain... — Le docteur Vernier est ici chez lui... — Depuis hier cette maison lui appartient...

La jeune fille battit des mains.

— Oh ! alors, — reprit-elle avec une touchante confiance, — je suis sûre de guérir, et vite ! ! — Allez, mes bons amis, je ne vous retiens plus... — Je vais me reposer dans ma joie...

Elle sourit à Paula et à Georges puis, appuyant doucement sa tête blonde sur les oreillers, elle ferma les yeux afin de conserver dans un rêve l'immense bonheur dont son âme était pleine.

Les visiteurs sortirent de la chambre.

— Je n'en puis douter, — se disait Rittner, — le docteur Vernier est le médecin de Melun de qui madame Delarivière a reçu les soins... — Mais quelle peut être cette jeune fille dont le nom n'a pas été prononcé ? — Il y a là quelque chose de mystérieux et d'inquiétant...

— Ah ! mademoiselle, — s'écria Georges en quittant le pavillon, — ne vous semble-t-il point, comme à moi, que la Providence m'a pris par la main pour me conduire ici ? — Retrouver en même temps Jeanne et sa fille, brusquement, à l'improviste ! Ce n'est pas le hasard qui a fait cela !... Le doigt de Dieu me paraît visible !

— Certes ! — répliqua Paula d'une voix grave. — Pour vous c'est le bon-

heur !... — Pour madame Delarivière et pour Edmée, c'est la guérison !... — Pour moi c'est la vengeance !...

Rittner, en entendant ce mot si étrange dans la bouche d'une belle jeune fille, frissonna de la tête aux pieds.

Quelques gouttes d'une sueur glacée perlèrent sur ses tempes à la racine de ses cheveux.

— La vengeance ! — répéta-t-il avec stupeur.

— Oui, monsieur... — répondit Paula. — Cela vous étonne ?

— Je ne puis en croire mes oreilles... — Vous ne haïssez cependant ni madame Delarivière, ni sa fille ?

— Je les aime l'une et l'autre de toute mon âme ! — Vous ne pouvez comprendre, n'est-ce pas ?... — C'est qu'il est des choses que vous ignorez... — Quelques mots feront la lumière au milieu des ténèbres... — Tout à l'heure une malheureuse créature, Mathilde Jancelyn, dans sa folie furieuse, a parlé devant vous de Frédéric Baltus assassiné... — Je me nomme Paula Baltus, monsieur, et je cherche le meurtrier de mon frère et les complices de ce meurtrier...

Rittner se sentit défaillir.

Paula Baltus !... — La vengeresse qu'il redoutait plus que tout au monde !... — Elle était là... près de lui... devant lui... les yeux fixés sur lui !...

Qui sait si ce regard qui le faisait trembler ne descendait pas au fond de son âme ? ne lisait pas dans sa conscience troublée ?

— Du calme, de la force, ou je suis perdu ! ! — se dit Frantz en s'inclinant très bas devant la jeune fille pour cacher la pâleur de son visage et l'épouvante empreinte sur ses traits.

— Docteur, — demanda le médecin adjoint, — continuons-nous la visite ?

— Il est près de midi, — répliqua Rittner en dissimulant son trouble. — Le déjeuner doit être servi. — J'espère que mademoiselle Baltus et M. Georges Vernier me feront l'honneur de s'asseoir à une table qui est encore aujourd'hui la mienne...

— Mais sans doute, monsieur, — répondit Paula. — Nous acceptons bien volontiers votre invitation.

Georges s'adressa au jeune suppléant.

— Songez à madame Delarivière... — lui dit-il.

— Je vais la conduire moi-même au pavillon de mademoiselle Edmée et l'installer dans l'appartement qui fait face à celui de sa fille.

— Allez, monsieur, et ne perdez pas une minute... — Nous continuerons plus tard ensemble la visite interrompue par des incidents si nombreux et si imprévus...

Le docteur Schultz s'éloigna.

Rittner avait reconquis toute son assurance, mais l'atmosphère de la maison d'Auteuil lui semblait désormais irrespirable.

Le jeune médecin, à son tour, regarda son interlocuteur bien en face. (Page 531).

Sans la crainte de se dénoncer lui-même, il aurait pris la fuite à l'instant.

On gagna la salle à manger.

Georges n'était plus reconnaissable.

En même temps que l'espoir rentrait dans son âme, les nuages épaissis depuis quelques jours autour de son front se dissipaient, le sourire revenait à ses lèvres.

A table, la conversation s'engagea naturellement sur Jeanne et sur Edmée.

Rittner raconta comment il se faisait que la jeune fille eût été amenée chez lui, près de sa mère.

Paula et Georges eurent alors la confirmation et la preuve de ce qu'ils devinaient déjà sans le savoir, c'est-à-dire que M. Delarivière, désespéré de l'état de Jeanne, avait fait tout au monde pour tenir secrets sa maladie et le lieu de sa retraite.

Le médecin des folles raconta la tentative d'évasion que nos lecteurs connaissent. — Il la mit sur le compte d'une surexcitation fiévreuse et passagère de la jeune fille, et ne manqua point, dans son récit, de s'attribuer un rôle très beau.

Vers trois heures il envoya chercher une voiture sur laquelle on chargea son léger bagage, à l'exception bien entendu de la sacoche de cuir dont il ne se séparait pas.

Il prit congé de Georges et de Paula, serra la main du jeune sous-ordre qu'il avait l'habitude d'appeler *mon cher collaborateur*, puis il monta dans son fiacre, emportant une grosse fortune qu'il comptait bien arrondir encore, et comptant pour l'avenir non seulement sur l'impunité, mais sur un bonheur sans nuages, sur l'estime des honnêtes gens, — et fouette cocher !

Aussitôt après son départ mademoiselle Baltus et Georges regagnèrent le pavillon d'Edmée.

L'installation de madame Delarivière avait eu lieu dans l'appartement contigu à celui de sa fille.

Edmée l'apprit en se réveillant, et ce fut pour elle une joie d'autant plus vive que Georges lui promit que chaque jour Jeanne pourrait passer quelques heures auprès d'elle.

Le moment approchait où Paula devait se rendre au chemin de fer de Lyon si elle voulait arriver à Melun avant la nuit.

— Je ne vous dis point *adieu*, chère mignonne... — fit-elle en serrant Edmée sur son cœur. — Je vous dis à *bientôt*... — Je reviendrai demain.

— A demain donc... — murmura la jeune fille. — Aimez-moi comme je vous aime...

Pour toute réponse Paula l'embrassa de nouveau.

En mettant pied à terre à la gare de Melun, mademoiselle Baltus trouva sa voiture qui l'attendait.

— Une dépêche apportée pour mademoiselle, il y a deux heures... — lui dit le valet de pied en lui présentant une enveloppe bleue.

Cette dépêche, datée de New York, était de Fabrice. — Elle annonçait son prochain retour.

— Tous les bonheurs à la fois ! — pensa l'orpheline. — Je commence à croire que le bon Dieu ne m'a pas abandonnée tout à fait !...

Elle alla prier dans la chambre close, devant le portrait de son frère, puis elle se coucha et s'endormit presque aussitôt.

Ses rêves lui montrèrent successivement Fabrice agenouillé devant elle et lui

baisant les mains, et Mathilde Jancelyn qui, dans son étrange folie, prononçait le nom de Frédéric assassiné...

Ce même jour une autre dépêche de Fabrice, adressée à Laurent, était arrivée à la villa de Neuilly Saint-James, annonçant un départ presque immédiat

Le valet de chambre intendant se frottait les mains.

— La maison va redevenir vivante et gaie ! — s'écriait-il; et il faisait tout ranger, tout nettoyer, tout frotter, comme si les maîtres avaient dû rentrer chez eux le soir ou le lendemain matin.

Claude Marteau, lui, se proposait d'aller chercher au jour convenu, c'est-à-dire le surlendemain, le sloop dont le gréement devait être complet, et de voir si madame Tallandier s'était décidée sagement à lui donner pour mousse son fils, le petit Pierre.

L'ex-matelot avait résolu de se maintenir dans les bonnes grâces de Fabrice Leclère jusqu'au moment où de nouvelles preuves, plus décisives encore et plus indiscutables que les premières, lui imposeraient le devoir d'agir.

— On a vu plus d'un innocent paraître coupable... — se disait-il. — M. Fabrice avait peut-être perdu le revolver... — On le lui avait peut-être volé, et j'ai peut-être mal compris le billet où l'on parle du *chèque*, de *Frédéric Baltus* et du *P. de la R...* — Faudra voir !...

LI

Le lendemain du jour où Georges Vernier avait pris possession de la maison de santé, Paula Baltus quitta Melun de bonne heure et revint à Auteuil.

Elle comptait y passer au moins une quinzaine et s'installa dans une chambre contiguë à celle d'Edmée.

Mademoiselle Delarivière voyait son rêve se réaliser. — Georges se trouvait auprès d'elle; — il allait soigner et guérir sa mère, elle n'en doutait pas. — Elle se sentait pleine de courage et d'espérance, mais sa faiblesse ne diminuait point.

Le jeune docteur s'occupait déjà du traitement qu'il se proposait de faire suivre à Jeanne, et qui ne ressemblait en rien à celui mis en œuvre par Frantz Rittner.

Edmée l'inquiétait.

Il reconnaissait lui aussi chez elle le germe d'une maladie de cœur.

Or les émotions éprouvées par la jeune fille, depuis sa sortie du pensionnat de Saint-Mandé jusqu'à ce jour, avaient rapidement développé ce germe et provoqué cet appauvrissement de sang que l'on nomme anémie.

Néanmoins, si grave que fût déjà le mal, Georges se promettait de le com-

battre avec énergie, et comptait bien qu'en définitive la victoire resterait à la science.

— Cher docteur, — lui demanda Paula en descendant de voiture, — qu'avez-vous donc aujourd'hui?

— A quel propos cette question, mademoiselle?

— Hier vous paraissiez joyeux, et le triste passé n'existait plus pour vous... — Aujourd'hui vous semblez sombre et découragé...

— Découragé, non, mademoiselle, — répondit Georges, — mais soucieux.

— Pourquoi?

— J'ai réfléchi beaucoup... — J'ai de sérieuses préoccupations...

— Au sujet d'Edmée?

— D'abord... — La pauvre enfant a beaucoup souffert... — Vous avez entendu mon prédécesseur nous affirmer qu'elle était gravement malade... il ne se trompait pas... il n'exagérait rien...

— Grand Dieu! que m'apprenez-vous là!

— Hélas! mademoiselle, je dis la vérité!... — Il faut savoir la regarder en face...

— Est-ce que le danger existe?...

— Il peut venir d'un moment à l'autre...

— Vous guérirez Edmée, cependant?...

— Oui, avec l'aide de Dieu!... — Mon immense tendresse, mon dévouement profond, me tiendront lieu de la science infaillible qui serait nécessaire...

— Dieu vous aidera, docteur... — Ma tendresse rivalisera de zèle avec la vôtre... — Entre de telles affections Edmée vivra pour être heureuse...

Georges serra les mains de mademoiselle Baltus qui reprit au bout d'un instant:

— Et madame Delarivière? Que pensez-vous d'elle?... — Son état s'est-il aggravé?

— Non, mademoiselle, au contraire... — Jeanne, soumise au traitement que je lui fais suivre à partir d'aujourd'hui et qui doit lui rendre des forces, pourra supporter bientôt l'épreuve terrible et décisive que j'ai résolu de tenter, si toutefois mon illustre maître, le docteur V... partage à ce sujet mon opinion... comme je le crois... comme je l'espère...

— De ce côté, donc, tout ira bien... — Avez-vous une autre cause de souci?

— J'en ai une.

— Puis-je vous demander laquelle?

— Cette femme qu'on a amenée ici il y a trois jours et qui, dans un accès de délire, a prononcé devant vous hier le nom de votre frère.

— Mathilde Jancelyn?

— Oui.

— Elle me préoccupe aussi... — répondit Paula. — J'ai pensé que peut-être Frédéric avait connu cette femme, et ce matin, dès le point du jour, j'ai fouillé les papiers et les lettres de mon pauvre frère, espérant y trouver un mot qui pût nous mettre sur la voie...

— Eh bien, avez-vous réussi?

— Non... — pas une indication... pas un indice... — Mais cela ne prouve rien, car il est étrange, inexplicable, presque incroyable, que cette Mathilde Jancelyn, devenue folle plusieurs mois après l'assassinat, prononce le nom de mon frère et formule un chiffre qui se trouve être justement celui du chèque falsifié remis à Frédéric quelques heures avant sa mort, et volé sur son cadavre.

— Cela semble inexplicable, en effet; mais peut-être le vicomte de Langeais nous donnera-t-il la solution de l'énigme funèbre?

— Est-il venu comme il l'avait annoncé?

— Non.

— Ne pouvez-vous aller chez lui?

— J'ignore son adresse.

— Comment faire, alors?

— Attendre... — Un peu plus tôt ou un peu plus tard, M. de Langeais viendra certainement...

— Avez-vous vu Mathilde Jancelyn aujourd'hui?

— Je l'ai vue ce matin.

— Paraissait-elle plus calme?

— Oui, mais son calme n'était que relatif... — Les crises ne cesseront point... — Elles deviendront sans doute moins fréquentes, mais elles se reproduiront à intervalles irréguliers et finiront par emporter la malade...

— Avez-vous écrit au docteur V... comme vous comptiez le faire?

— Je lui ai écrit il y a une heure pour lui apprendre ma prise de possession de cette maison de santé... — D'ici à quelques jours j'irai le voir afin de m'assurer qu'il s'occupe, selon sa promesse, à résoudre la question qui me préoccupe...

— Qu'il se hâte!... — Jugez un peu, mon ami, du bonheur de M. Delarivière si, en arrivant, il trouvait Jeanne rendue à la raison!!

— Revient-il bientôt?...

— Oui... — murmura mademoiselle Baltus en rougissant un peu. — J'ai reçu hier soir, à Melun, une dépêche de M. Fabrice Leclère. — Il m'annonce que son oncle et lui sont au moment de prendre la mer pour revenir en France... — M. Delarivière a mis en sa femme toutes ses joies, tous ses espoirs, tout son bonheur... — Si vous la lui rendiez guérie, il n'aurait plus rien à vous refuser! — Dans sa reconnaissance il vous ouvrirait ses bras en vous nommant son fils...

Georges allait répondre.

Un employé de l établissement interrompit la conversation en apportant une carte.

— Ce monsieur attend monsieur le docteur au salon... — fit-il en même temps.

— Je vous laisse à vos affaires, — dit Paula, — et je vais voir Edmée

Le jeune homme jeta les yeux sur la carte.

— Ah! — s'écria-t-il, — c'est lui!...

— Qui donc? — demanda mademoiselle Baltus.

— Le vicomte Paul de Langeais...

— Allez vite, docteur... — Par M. de Langeais nous saurons certainement quelque chose.

Et Paula se rendit à l'appartement d'Edmée, tandis que Georges Vernier se dirigeait vers le salon d'attente.

Au moment où il y entrait, le visiteur quitta son siège.

Les deux hommes se saluèrent.

— Monsieur, — dit le nouveau venu, — la carte que vous tenez est la mienne... — Je suis le vicomte de Langeais. — Est-ce à monsieur le docteur Rittner que j'ai le plaisir de parler?

— Non, monsieur, — répondit Georges, — mais à son successeur. — Je me nomme le docteur Vernier et je me trouve, depuis hier, à la tête de cette maison.

Le vicomte s'inclina de nouveau.

— Je viens, monsieur, — reprit-il, — vous demander des nouvelles d'une personne qui m'est chère...

— Mademoiselle Mathilde Jancelyn?...

— Oui... — La déplorable situation de cette pauvre jeune femme s'est-elle améliorée?

— J'ai soumis mademoiselle Jancelyn au traitement rigoureux rendu nécessaire par les fréquents accès de délire qui se produisent chez elle... — Une très légère amélioration s'est manifestée dans l'état de la malade...

— Cette amélioration se soutiendra-t-elle? — Ira-t-elle grandissant?... — demanda vivement M. de Langeais.

— Je l'ignore... — Les quelques questions auxquelles je vous prie de vouloir bien répondre m'aideront sans doute à me former une opinion à cet égard...

— Interrogez, monsieur... — Je vous répondrai de mon mieux.

— Mademoiselle Jancelyn était votre maîtresse, n'est-ce pas? — Cette question est brutale dans sa forme, je le sais, mais elle est nécessaire...

— Mademoiselle Jancelyn était ma maîtresse, oui... Mais non pas une maîtresse d'un jour... — Je l'aimais sérieusement...

— La cause de la folie a été, m'a-t-on dit, une profonde terreur, un grand danger couru dans un incendie?...

— La cause décisive, oui, monsieur, mais l'esprit de Mathilde était déjà troublé par une discussion survenue entre moi et son frère, discussion très orageuse à laquelle elle venait d'assister...

— A propos d'argent, n'est-ce pas?

Paul de Langeais, fort étonné, regarda le docteur.

— C'est vrai, monsieur, — répondit-il. — Mais qui vous fait deviner cela?

— Certaines paroles que mademoiselle Jancelyn prononce dans ses crises... — Elle répète sans cesse le chiffre de vingt mille francs... — Parliez-vous en effet de cette somme?

— Oui, monsieur... — Il s'agissait d'un chèque donné par moi à mademoiselle Jancelyn et dont on avait surchargé le chiffre...

— Un faux! — s'écria Georges.

— Non, monsieur, une erreur... — répliqua vivement M. de Langeais.

Le jeune médecin, à son tour, regarda son interlocuteur bien en face.

Il comprit sans peine que, pour une cause quelconque, — dans la crainte peut-être de compromettre sa maîtresse, — le vicomte ne disait pas la vérité; mais il comprit en même temps qu'il serait impossible de lui faire avouer ce qu'il voulait taire.

En conséquence il n'insista pas, et il continua son interrogatoire en abordant un autre ordre d'idées.

LII

— Outre ce chiffre de vingt mille francs, — reprit Georges Vernier, — il est un nom qui revient souvent dans les divagations maladives de mademoiselle Jancelyn, et au sujet duquel vous pourrez, je l'espère, me renseigner...

— Quel est ce nom? — demanda le vicomte...

— Celui de Frédéric Baltus.

M. de Langeais secoua la tête.

— Je ne puis rien vous dire... — fit-il. — Une seule fois pendant la nuit de l'incendie, j'ai entendu Mathilde prononcer ce nom... — Il m'était inconnu... — Cela, du reste, n'est point surprenant... — J'ai passé ma jeunesse en province et j'habite Paris depuis quelques mois seulement...

— Mademoiselle Jancelyn est Parisienne?

— Oui, monsieur...

— Elle connaissait beaucoup de monde?

— Beaucoup... oui... — répondit le vicomte, — beaucoup trop!... — ajouta-t-il avec un soupir.

— Je ne voudrais rien dire qui vous parût blessant, — poursuivit Georges,

— et cependant j'ai besoin de savoir... — Mademoiselle Jancelyn était une... une déclassée ?

— Avant de me connaître, c'est vrai...

— Figurez-vous, monsieur, qu'à ce nom de Frédéric Baltus se rattache une histoire de chèque absolument semblable à celle dont vous venez de me parler...

— Un chèque surchargé ?

— Oui, monsieur...

— Par ce Frédéric Baltus ?

— Non pas, mais à son détriment.

— On s'est aperçu de la surcharge ?

— Après avoir payé, oui.

— Et qu'est-il advenu de cette découverte ?

— Le faussaire a pris peur et, pour ravoir le chèque, il a tué l'homme...

— Un assassinat ! — murmura le vicomte avec horreur.

— Parfaitement.

— Et le faussaire assassin a-t-il été arrêté, convaincu, condamné ?

— Non, monsieur...

— Mais c'est horrible !

— D'autant plus horrible qu'à la place du scélérat resté impuni on a guillotiné un malheureux que j'ai toutes les raisons possibles de croire innocent...

Un silence de quelques secondes suivit ces paroles.

M. de Langeais semblait singulièrement préoccupé.

Georges reprit :

— Ainsi, mademoiselle Jancelyn a un frère ?

— Oui, monsieur.

— Sait-il que sa sœur est folle ?

— Je l'ignore...

— Vous ne l'avez pas fait prévenir ?...

— Je le connais à peine... Je ne l'ai vu que deux fois, pendant quelques instants, chez mademoiselle Jancelyn.

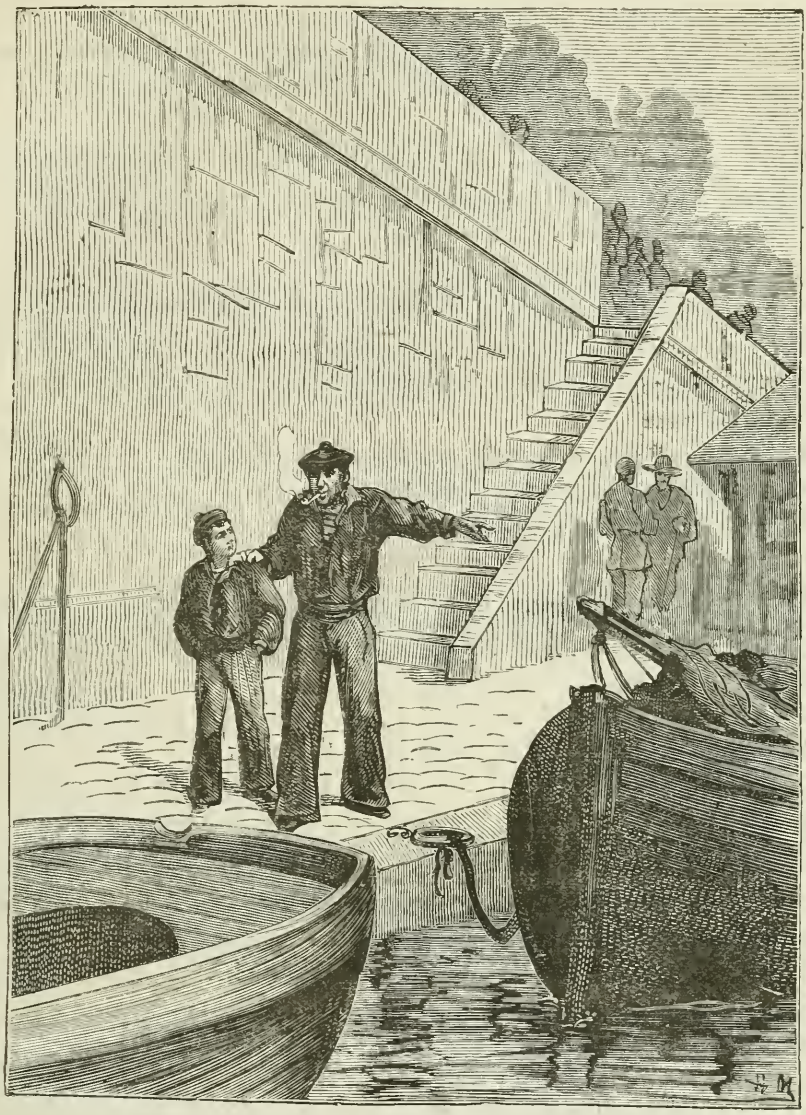
— Vous aviez cependant des comptes à régler avec lui, puisqu'une *erreur* de vingt mille francs a pu se glisser dans l'un de ces comptes.

— Je ne vous ai rien dit de cela, monsieur... — répliqua Paul de Langeais. — Les comptes dont il s'agit étaient entre le frère et la sœur... — L'erreur commise à mon préjudice est venue d'une circonstance particulière...

— La surcharge du chèque, par conséquent le FAUX, quoiqu'il vous plaise de l'appeler ERREUR... — Si j'insiste ainsi d'une façon qui doit vous sembler désobligeante, c'est que tout cela peut me mettre sur la piste de ce misérable assassin dont je vous parlais tout à l'heure...

— Je ne comprends pas...

— Un jour viendra peut-être où vous comprendrez...



Petit Pierre en costume de mousse, était d'un galbe épatant. (Page 562).

— Soupçonnez-vous le frère de Mathilde? L'accusez-vous du crime?

— Je n'accuse personne... je cherche...

— Enfin, monsieur, je ne puis que vous répéter ceci: — Le frère de ma maîtresse était, — et par ma volonté, — presque un inconnu pour moi... — Pour des raisons de délicatesse qui ne vous échapperont point, les relations avec lui me causaient une extrême répulsion... — Je l'ai vu deux fois en tout... — S'il a été coupable envers moi, je le lui pardonne, et je regrette amèrement qu'une discussion déplorable soit devenue la cause indirecte de la folie de Mathilde...

— Vous est-il possible de me dire où je trouverais M. Jancelyn?

— Je sais qu'il demeurait rue Taitbout... non loin du boulevard... — Mais il vous sera difficile, je le crois du moins, de le rencontrer à Paris..

— Pourquoi donc?

— Parce que, le jour même où j'ai eu le malheur de me trouver avec lui chez Mathilde, il se disposait à entreprendre un voyage de longue durée et n'était venu voir sa sœur que pour lui dire adieu.

— Ah! ah!... il quittait Paris?...

— Oui... — Quelques heures plus tard il allait monter en chemin de fer.

— Merci de ces renseignements, monsieur... — Ils n'ont point dissipé les ténèbres, tant s'en faut, mais je vois poindre une lueur qui bientôt peut-être deviendra lumière...

— Maintenant, je vous en prie, parlez-moi de Mathilde... — reprit Paul de Langeais, — la guérison est-elle possible?...

— C'est la vérité vraie que vous voulez savoir?...

— Oui...

— Eh bien, l'ébranlement du cerveau a été si violent... les ravages accomplis sont si graves que je ne conserve aucun espoir de rendre la raison à la pauvre jeune femme...

Paul de Langeais devint très pâle et passa sa main sur ses yeux humides.

— Au moins, — poursuivit-il, — peut-elle vivre?...

— Quelques mois peut-être, — répondit Georges, — si l'on peut dire que cela soit vivre!! — mais certainement elle ne dépassera pas une année...

Le vicomte écoutait ces paroles avec un calme apparent, mais le pli profond creusé entre ses sourcils, la dilatation de ses narines, la contraction de ses sourcils, prouvaient qu'il souffrait cruellement.

— Ainsi, — balbutia-t-il, — Mathilde est perdue!...

Georges répondit par un signe affirmatif.

— Elle ne me reconnaîtra plus jamais?... — continua Paul.

— Jamais...

— Monsieur, je ne l'abandonnerai pas. — Je veux que jusqu'à son dernier jour rien ne lui manque, matériellement parlant... — J'ai payé le premier trimestre de sa pension...

— Je le sais, monsieur...

— Ce trimestre écoulé, — continua le jeune homme, — je payerai de nouveau et d'avance... — Mon adresse se trouve sur ma carte... — Je viendrai souvent, d'ailleurs, chercher des nouvelles de la pauvre Mathilde; mais, dans l'état où elle se trouve, je ne me sens pas le courage de la voir... — Si vous pressentez que mademoiselle Jancelyn touche à la fin de sa triste vie, je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en donner avis sur-le-champ... — Que je sois à Paris ou loin de Paris, votre lettre me parviendra. — J'accourrai...

— Il sera fait selon vos désirs, je vous le promets.

— Merci, monsieur.

Paul de Langeais se disposait à quitter le salon.

Georges le retint.

— Un mot encore, je vous en prie... — lui dit-il. — Vous êtes sûr que M. Jancelyn demeurait rue Taitbout?

— Oui, mais je vous répète qu'il a sans doute quitté Paris...

— Peu importe... — Mon devoir est de lui écrire, afin qu'il puisse lui-même avertir la famille... si la famille existe...

— Je comprends cela, monsieur, et j'ai la certitude que l'adresse est exacte, sauf le numéro que j'ignore.

Le vicomte quitta la maison de santé en proie à une mélancolie profonde, et ne pouvant s'empêcher de trouver étranges les nombreuses questions du docteur au sujet de René Jancelyn.

— Ce René est un drôle de la pire espèce, — pensait-il, — mais il me paraît impossible qu'il soit mêlé d'une façon quelconque à l'assassinat de M. Frédéric Baltus... — Faussaire, oui... — Meurtrier, non... — Cet homme était trop lâche pour frapper...

Paula attendait Georges avec impatience.

— Eh bien, — lui demanda-t-elle. — M. de Langeais est parti?

— Oui, mademoiselle...

— Vous l'avez interrogé au sujet de cette jeune femme?... de cette Mathilde?

— Comme un juge d'instruction interroge un prévenu.

— A-t-il pu vous apprendre comment il se fait qu'elle prononce le nom de mon frère?...

— Non, mademoiselle... — il l'ignore absolument; mais en revanche il m'a appris des choses étranges et qui me semblent importantes.

— Lesquelles?

Georges répéta de façon presque textuelle à Paula Baltus toute sa conversation avec l'amant de Mathilde Jancelyn.

— Moi aussi je trouve cela bien étrange! — dit l'orpheline quand il eut achevé. — Que comptez-vous faire?...

— Savoir d'abord ce qu'est au juste ce René Jancelyn, et m'assurer si véritablement il a quitté Paris...

— Que concluriez-vous de son départ?

— Tout simplement qu'il redoutait un danger et que ce danger lui semblait prochain... — Ne me questionnez pas trop en ce moment, je vous en prie; tout est encore confusion dans mon esprit, mais l'ordre s'y fera bientôt et je pourrai me livrer avec conscience et non sans succès à mon nouveau métier, car j'étais né, paraît-il, — ajouta Georges en souriant, — avec des aptitudes policières

très développées, et j'ai manqué ma vocation en me faisant médecin ! — Comment va notre chère Edmée ?

— Bien, docteur... — Elle vous réclame.

— Madame Delarivière est-elle auprès de sa fille ?...

— Oui, et si vous y consentez, je la conduirai dans le jardin cette après-midi... — Je m'institue sa garde-malade...

— Vous avez toutes les charités, mademoiselle, et tous les dévouements. — Madame Delarivière, sous votre surveillance tutélaire, aura son bon ange à côté d'elle...

LIII

Les journées passaient rapidement à la maison de santé d'Auteuil.

Un mieux sensible se manifestait dans l'état physique et moral de madame Delarivière.

La pauvre femme s'était prise pour mademoiselle Baltus d'une affection toute instinctive et ne voulait plus se séparer d'elle.

Les symptômes de la naissante maladie de cœur d'Edmée semblaient diminuer, mais la jeune fille ne retrouvait point ses forces, au grand étonnement et au grand chagrin de Georges.

On attendait avec impatience le retour de M. Delarivière et de Fabrice qui maintenant pouvaient arriver d'une heure à l'autre, plus d'une semaine s'étant écoulée depuis la dépêche expédiée de New York à Paula.

L'impatience n'était guère moins grande à Neuilly-Saint-James, où Laurent exigeait que, du matin au soir, tout son monde fût en grande tenue.

Claude Marteau, au jour dit, se mit dès l'aube en route pour Charenton, afin d'en ramener le complément indispensable de sa flottille.

Le constructeur était au chantier, surveillant les réparations d'une yole qui venait de prendre part aux régates du Havre, et qui avait subi quelques avaries.

— Bonjour et salut à tout le monde! — dit l'ex-matelot en portant militairement la main à son béret.

— C'est vous, monsieur Claude... — répliqua le constructeur. — Soyez le bienvenu! — Peste! vous êtes matinal!

— Pour être rendu ce soir à Neuilly avec le sloop, je n'ai que le temps bien juste... — donc il ne faut pas rester en panne ! — Tout est terminé ?

— Tout absolument... — Vous n'avez qu'à embarquer et qu'à pousser au large... et je vous garantis que vous aurez fait une bonne affaire... — le sloop est un vrai bijou...

— Allons l'examiner un peu...

— Je suis à vous.

Et les deux hommes gagnèrent le bord de la Seine.

Le sloop se balançait gracieusement sur sa quille.

Il était gréé de la façon la plus coquette. — Impossible de voir une plus jolie miniature de navire.

— Tonnerre de Brest ! — s'écria Claude, — le gaillard a bonne mine !

Cette exclamation d'enthousiasme enchanta le constructeur.

— Comme çà, — fit-il, — vous êtes content ?

— Très content... vous avez compris mes idées... — C'est ça tout à fait ?

— Alors, allons boire une bouteille de vin blanc que je vous offre de bon cœur.

— Et que j'accepte de même... mais ne m'attardez point... — Les détours de la rivière allongent bigrement la distance d'ici à Neuilly, et j'ai grand'peur de n'avoir pas un souffle d'air pour descendre.

— Oh ! quant à ça, calme plat... — Il vous faudra manœuvrer à l'aviron, or, tout seul ce n'est point commode... — A propos, et votre mousse ? — Êtes-vous retourné chez la maman Tallandier ?

— Non... — je vais y aller dans cinq minutes... — Elle m'avait demandé huit jours pour réfléchir.

— Je sais ça.

— Elle devait vous consulter... — L'avez-vous vue ?

— Oui... le lendemain de la visite que vous lui avez faite.

— Vous a-t-elle dit que ma proposition lui plaisait ?

— Elle lui plaisait certainement, mais ça ne l'empêchait pas d'être très indécise et très combattue... — L'idée de se séparer du gamin la tourmente ferme...

— Vous avez plaidé ma cause ?

— Bien entendu, et d'autant mieux que je vois là le bonheur du petit... — Je pense qu'elle suivra mes conseils et qu'il ne vous reste qu'à la presser encore un tant soit peu...

— Aussitôt la fiole séchée, j'y cours... — A votre santé !

— A la vôtre !...

L'ex-matelot et le constructeur trinquèrent, puis Claude reprit :

— Maintenant, réglons nos comptes... — Les bons comptes font les bons amis !... — Je vous redois ?

— Cinq mille francs, vous le savez bien.

— Allons, passez-moi ça pour quatre mille cinq cents...

— Impossible ! — Ce qui est convenu est convenu... Seulement, si la mère Tallandier se décide à vous donner le gamin, je laisserai cent francs pour lui...

— Vous êtes un brave homme ! Ça servira à nipper le moussaillon. — Préparez donc la facture générale avec acquit pour solde... Je vais chez la mère, et j'espère que je ne reviendrai pas seul...

Puis Claude, après avoir vidé son dernier verre de vin blanc, partit pour la rue de Paris où nous savons que demeurait madame Tallandier.

La mère et l'enfant étaient au logis.

Claude frappa.

Petit Pierre lui ouvrit la porte et cria :

— Maman, c'est M. Claude, le matelot de Neuilly... tu sais?

Il tendit la main au visiteur et continua :

— Bonjour, monsieur Claude... Ça va bien?

— Oui, mon petit homme... — Bonjour, madame... — Ça vous étonne peut-être de me voir si matin, mais mon patron arrive ces jours-ci... Il faut qu'il trouve l'embarcation à son poste, et j'ai tout juste le temps de la conduire... Et puis il y a autre chose encore...

— Je comprends, — dit madame Taillandier. — Vous venez voir si j'accepte la proposition que vous m'avez faite...

— C'est la vérité, et je compte qu'aujourd'hui vous allez me donner une bonne réponse...

— Vous tenez donc toujours au petit?

— Tonnerre de Brest! si j'y tiens? — Plus que jamais!

— Eh bien, voyons... Nous allons causer... Asseyez-vous, monsieur.

— C'est ça... causons... mais causons vite, s'il vous plaît... — Pour que l'embarcation soit au mouillage avant la nuit, je n'ai pas à flâner... — Nous disons donc?

— J'ai réfléchi... — J'ai écouté les conseils de M. X... qui s'intéresse sincèrement à nous et qui m'a parlé pour le bien de l'enfant!... — Bref, je consens à vous donner Pierre.

— Bravo ! voilà qui va bien !

— Mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tous les quinze jours vous l'enverrez passer une journée à Charenton avec moi.

— Vous y pouvez compter... — c'est entendu... — deux jours de congé par mois... — Quant à la solde et à tout le reste, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit : deux cent quarante francs par an, pour commencer, habillé, nourri, blanchi, couché, sa part des bénéfices de la pêche, et l'instruction par-dessus le marché !... — Voilà!...

— Tout cela me convient... — Quand faudra-t-il que je vous le conduise?

Claude Marteau se gratta l'oreille.

— Me le conduire ?... — répéta-t-il. — C'est au mieux... c'est parfait... — Mais j'aurais bien voulu l'emmener aujourd'hui...

— Aujourd'hui? — s'écria madame Tallandier que l'idée de cette brusque séparation bouleversait. — Comme cela !... Tout de suite?...

— Dame... oui... si c'est possible... — histoire de me donner un coup de main pour descendre le sloop à Neuilly...

Petit Pierre intervint.

— Mais, oui, mère, c'est possible... — dit-il vivement. — Je sais bien que ça te fera un gros chagrin de nous séparer, et à moi de même ; mais, puisque tu as consenti, qu'est-ce que ça fait que ça soit aujourd'hui ou demain, ce matin ou ce soir?...

L'enfant entoura de ses bras la pauvre femme dont il voyait les yeux devenir humides, et continua :

— Et ne va pas te figurer surtout que je suis pressé de m'en aller... Oh ! non ! c'est seulement afin de donner un bon coup de main à M. Claude, comme il dit, et qu'il puisse me mettre au courant du travail avant que son patron arrive...

L'ex-matelot ne se sentait pas de joie.

— Hein ! comme il raisonne ce moucheron ! — fit-il. — Ah ! le brave gamin !

— Mais, — murmura madame Tallandier, — j'aurais voulu lui préparer un peu de linge.

— Inutile... répliqua Claude.

— Comment?

— En traversant Paris nous ferons escale à la *Madone des fleurs* et nous achèterons ce qu'il faudra, depuis les chaussettes et les mouchoirs de poche jusqu'au béret de matelot... — A la *Madone des fleurs*, voyez-vous, on peut, en cinq minutes s'habiller de la tête aux pieds, comme un mirliflor ou comme un canotier... à son choix... Rien n'y manque.

— Ça coûte de l'argent, tout ça...

— Pas beaucoup... — Et ce digne homme de constructeur laisse, sur le prix du sloop, cent francs au gamin pour s'équiper.

— Entends-tu, maman? — s'écria Pierre.

— Au moins, — reprit madame Taillandier, — il faut que le petit mange avant de partir.

— Oh ! ça, oui. — Vous allez donc me faire le plaisir de descendre tous les deux, et nous casserons vivement une croûte avec M. X... chez un pêcheur traiteur qui n'est pas loin d'ici. — C'est moi qui paye ! Est-ce entendu?

— Dis oui, petite mère ! — fit le gamin d'une voix caressante.

— Eh bien, oui, puisque ainsi, du moins, je serai quelques minutes de plus auprès de mon enfant.

— Alors, — continua Claude, — mettez votre bonnet et partons... — Mais d'abord je vais vous compter le premier mois du moucheron...

Et l'ex-matelot tira de sa poche un louis qu'il posa sur la table.

— Mère, — dit l'enfant redevenu sérieux. — Il faudra prendre là-dessus deux francs pour une messe... tu sais...

— Oui, mon chéri, — murmura madame Tallandier en embrassant Pierre et en fondant en larmes. — Une messe... pour ton pauvre père...

— Maman... chère maman... il ne faut pas pleurer... nous le reverrons peut-être un jour, mon père... nous le reverrons...

Madame Tallandier secoua tristement la tête.

Le gamin reprit :

— Dépêche-toi... M. Claude nous attend. — Allons déjeuner.

Et l'enfant entraîna sa mère.

LIV

Les paroles que venaient de prononcer madame Tallandier et petit Pierre avaient singulièrement frappé Claude Marteau et lui causaient une vague émotion.

L'enfant ne croyait pas son père mort puisqu'il parlait de le revoir un jour, et cependant il demandait une messe pour lui...

Que signifiait cela?

L'ex-matelot, très intrigué, se posait cette question et n'y pouvait répondre.

On rejoignit le constructeur.

— Eh bien? — demanda ce dernier en voyant la mère et l'enfant en compagnie de Claude. — Est-ce arrangé?

— Oui, — fit madame Tallandier en poussant un soupir, — j'ai consenti.

— A la bonne heure! — Vous avez eu cent fois raison! — L'enfant est gentil et intelligent, et ce brave Claude Marteau lui apprendra son métier... — C'est votre bonheur à tous les deux...

— As pas peur! — s'écria l'ex-matelot. — On en fera un homme!... — Sur ce, ma facture, s'il vous plaît... — Voilà votre argent...

En même temps il remettait au constructeur quatre billets de banque de mille francs et un rouleau d'or.

Le constructeur défit le rouleau et tendit cinq pièces d'or à Claude en disant :

— Et voici les cent francs que j'ai promis pour équiper petit Pierre de pied en cap.

Claude fit un geste de refus.

— Je ne les prends pas... — répliqua-t-il.

— Pourquoi donc ça?

— Parce que j'ai réfléchi... — C'est moi qui me chargerai de l'équipement du gamin. — Quant aux cinq jaunets, donnez-les à madame Tallandier, s'il vous plaît... Elle les mettra à la caisse d'épargne et les trouvera dans l'occasion.

— Oh! monsieur Claude... — balbutia la pauvre femme avec émotion, — vous êtes trop bon...

Elle bondit, et ses yeux, tournés vers le docteur, prirent une expression presque farouche. (Page 568).

— Pas du tout... prenez les médailles et vite... — En hésitant vous me taquineriez... — Présentement nous allons casser les reins à une matelote, tous ensemble, et nous mettrons les morceaux doubles, car le temps passe...

Une demi-heure plus tard petit Pierre faisait ses adieux à sa mère, non sans des larmes abondantes versées de part et d'autre, et montait sur le sloop avec son nouveau patron.

Le gamin était adroit, très vigoureux pour son âge, et savait parfaitement manier l'aviron.

Claude lui confia une rame, prit l'autre, et ils descendirent la Seine à une fort jolie vitesse.

Lorsque l'embarcation se trouva dans Paris, en face du magasin d'habillements, l'ex-matelot commanda :

— Stoppe !

Le gamin connaissait les termes du canotage, et instantanément il cessa de ramer.

— Voilà qui va bien ! — dit Claude. — Maintenant, mon mousse, nous allons nous occuper de t'embellir le physique par l'achat d'une cargaison de *frusques* appropriées à la circonstance... — Amarre le sloop, mon fiston, et de l'aplomb, nom d'un nom !...

Le matelot et l'enfant quittèrent l'embarcation, solidement attachée à un anneau du quai, et ils y revinrent au bout d'une demi-heure avec un trousseau complet.

Petit Pierre, en costume de mousse, était d'un *galbe épatant*, ainsi que l'aurait dit notre ancienne connaissance Pascal de Landilly.

On traversa Paris.

Claude Marteau, tout en ramant ferme, pensait à madame Tallandier et à certaines paroles mystérieuses prononcées par l'enfant.

— Comme ça, gamin, — dit-il tout à coup, — tu as écorné ton mois de solde pour faire dire une messe ?

— Oui, monsieur Claude...

— Est-ce la première fois que ça t'arrive ?

— Non, monsieur Claude... — Tous les mois, voyez-vous, maman va à l'église, donne deux francs et demande une messe...

— Pour ton père, toujours ?

— Pour mon père, oui monsieur Claude...

— Mais n'as-tu pas dit que tu avais l'espérance de le revoir un jour ?

— Certainement, j'ai cette espérance-là, et je m'y cramponne de toutes mes forces, car je l'aime bien, mon pauvre papa...

— Il n'est donc pas mort ?

— Maman croit que si ; mais, moi, je soutiens qu'il est vivant.

— Et vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?

— Non, monsieur Claude.

— Il a disparu ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis bien des mois...

— Comment cela est-il arrivé ?

— Nous étions très pauvres... — Papa est allé en pays étranger afin d'y gagner

un peu plus d'argent qu'en France, et de l'envoyer à maman... — Alors il lui est arrivé malheur.

— Quel malheur ?

— Il a été blessé, à ce que maman m'a dit... — il est revenu... — Nous n'avions pas de pain... on m'avait recueilli par charité dans une ferme... — Maman était à l'hôpital... — Il est reparti, sans nous voir, et depuis ce temps-là nous n'avons plus entendu parler de lui... — du moins maman ne m'en a rien dit...

— A quelle époque est-il revenu sans vous trouver ?...

— C'était au commencement de l'hiver dernier... Il faisait très froid...

— Dans quel pays était-il allé pour gagner de l'argent ?

— J'ai entendu dire que c'était en Suisse.

— Et ta mère n'a pas écrit ? n'a pas cherché ?...

— Oh ! si, beaucoup... beaucoup...

— Et toujours inutilement ?

— Toujours.

— Quel état avait-il, ton père ?

— Il travaillait dans les mines.

— Comment a-t-il été blessé ?

— Les rochers d'une carrière se sont éboulés sur lui, à ce qu'il a écrit à maman, et de la main gauche encore...

— Alors, il ne pouvait plus travailler ?

— Non, monsieur Claude... — il avait le bras droit estropié...

— Le bras droit !...

— Oui...

Claude était devenu songeur.

L'histoire de ce malheureux inconnu le bouleversait.

L'enfant, — il le comprenait bien, — ne savait que ce que lui avait dit sa mère ; mais l'ex-matelot devinait que sous cette histoire simple et sinistre devait se cacher un drame étrange, un secret de famille...

Il ne continua pas ses questions.

Cinq heures sonnaient au moment où Claude Marteau et son mousse arrivèrent à Neuilly.

Laurent fut doublement émerveillé, et de l'élégance du sloop et de la gentillesse de petit Pierre.

Nous avons déjà dit que le gamin portait avec une grâce étonnante son nouveau costume ; en outre sa figure irrégulière, mais intelligente et respirant la franchise, plaisait au premier abord.

Le sloop fut mis à l'ancre et domina fièrement, comme un Bucentaure lilliputien, les autres embarcations de la flottille. — On serra les voiles et l'on alla dîner.

En moins d'une demi-heure petit Pierre eut pour amis tous les gens de service, qui lui témoignèrent chaleureusement leur sympathie.

Claude Marteau se sentait fier et joyeux du bon accueil qu'on faisait à son mousse.

Laurent fit installer un lit au gamin dans la seconde pièce du pavillon voisin du boulevard de la Seine, et l'ex-matelot, un peu fatigué lui-même d'une journée si laborieuse, emmena l'enfant se coucher.

— Écoute, — lui dit-il, tandis qu'il se déshabillait, les yeux gros de sommeil, j'ai une recommandation à te faire, et je te la fais tout de suite de peur de l'oublier... — Es-tu encore assez éveillé pour m'entendre ?...

— Oh! oui, monsieur Claude...

— Eh bien, voici la chose... — Il ne faut rien raconter ici de l'histoire de ton père... de son voyage, de sa blessure, de sa disparition... il ne faut en parler à personne...

— Pourquoi ça, monsieur Claude?

— D'abord et d'une, parce que tes affaires de famille ne regardent quiconque, et puis j'ai mes raisons, et je te prie de croire qu'elles sont bonnes... — Ainsi donc, et conséquemment, si par hasard on te questionnait, mets une sourdine à ta *caronade*, ce qui veut dire : Pas un mot ! *mortus!* ou bouche cousue, à ton choix !

— Soyez tranquille, monsieur Claude, — répliqua l'enfant. — Du moment que vous me recommandez de me taire, je me tairai, car je sais bien que vous me conseillez dans mon intérêt, et je veux vous obéir en toutes choses comme j'obéissais à maman...

— Tonnerre de Brest, est-il gentil ce moucheron ! — s'écria l'ex-matelot avec attendrissement en passant sa large main sur ses yeux qui se mouillaient. — On chercherait bigrement longtemps et l'on irait bigrement loin sans trouver son pareil : — Bonsoir, mon brave petit homme, bonne nuit et à demain matin ! — Tâche de solidement dormir, et laisse le soleil se lever le premier... — Une fois n'est pas coutume... — Les autres jours nous serons debout, comme ça se doit, dès le *patron-minette*.

Et Claude Marteau, qui n'aurait pas donné sa journée pour une grosse somme, et qui commençait à s'attacher au gamin comme un père à son enfant, alla se jeter sur son lit.

Cinq minutes plus tard il dormait à poings fermés et ronflait à ébranler les cloisons...

LV

A la maison de santé d'Auteuil, le docteur Vernier était inquiet et préoccupé.

Il avait écrit, nous le savons, à son ancien professeur, et il espérait que le médecin célèbre apporterait lui-même sa réponse.

Or le docteur V... ne donnait point signe de vie. — Ce silence tourmentait Georges et lui semblait de mauvais augure.

Paula Baltus, mise au courant de ce que le jeune homme avait résolu de tenter pour rendre Jeanne à la raison, le pressait de soumettre la pauvre femme à l'épreuve terrible, mais Georges refusait de jouer une si grosse partie sans y être autorisé et même encouragé par son illustre maître.

En conséquence, et de guerre lasse, il se décidait un matin à partir pour Paris et à gagner le quartier de la Sorbonne, quand on lui annonça la visite du docteur V...

Il prévint aussitôt mademoiselle Baltus, qui se rendit avec lui au salon d'attente où l'on avait introduit le nouveau venu.

L'illustre vieillard s'inclina devant Paula et serra cordialement la main de Georges, à la fois heureux et fier de recevoir chez lui une des plus pures gloires de la science.

Le docteur V... allait donc enfin trancher sans appel une question d'une importance capitale. — Il allait approuver les projets du jeune médecin ou les condamner irrévocablement. — Il allait réaliser le rêve de Paula ou mettre à néant son espoir.

— Cher et grand maître! — s'écria Georges, — comment vous témoigner ma joie et ma reconnaissance de ce que vous avez quitté vos immenses travaux pour venir à moi?...

— Moi aussi, mon cher enfant, je suis content de vous voir... — interrompit le docteur V... — et quand à la reconnaissance, vous ne m'en devez aucune... — Il est tout naturel qu'un père se dérange pour visiter ses fils, et vous êtes un de mes enfants...

Georges serra de nouveau la main de son ancien maître et reprit.

— Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Paula Baltus qui, me connaissant à peine et croyant en moi cependant, a bien voulu m'avancer la somme considérable avec laquelle j'ai payé cette maison...

— Je vous félicite, mademoiselle, — dit le professeur, — car jamais confiance ne fut mieux placée, j'en réponds... — Pour ma part, et aussi au nom de la science, je vous remercie d'avoir aidé le docteur Vernier...

Paula, dont ces bonnes paroles faisaient battre le cœur, sourit en rougissant un peu.

Le docteur V... continua :

— Ainsi, mon cher élève, vous voilà complètement installé?

— Complètement.

— Vous avez commencé à pratiquer?

— Oui, maître.

— Et vous avez près de vous, dans cette maison, la personne dont parle le mémoire que vous m'avez confié?

— Oui maître...

— Mettez-vous en œuvre avec cette personne le traitement que votre mémoire indique?

— De point en point.

— Les résultats obtenus jusqu'à ce jour sont-ils satisfaisants?

— Je le crois...

— Nous allons en juger car ma visite, vous le pensez bien, a un double but... Je tenais non seulement à vous serrer la main, mais à étudier *de visu* la malade avant de vous répondre définitivement dans le sens de l'affirmative. — Ah! une question...

— Interrogez, cher maître...

— Les crises de délire sont-elles fréquentes !...

— Elles deviennent de plus en plus rares et de plus en plus faibles.

— Se produisent-elles deux ou trois fois par jour?...

— Non, une fois tous les deux jours seulement...

— Aux mêmes heures!

— Oui.

Le docteur V... fronça le sourcil.

Paula et Georges l'écoutaient et le regardaient anxieusement.

Mademoiselle Baltus étudiait l'expression de sa physionomie.

En voyant le visage du vieillard s'assombrir, elle eut peur, — il lui sembla que tout allait mal.

— Cher maître, — demanda Georges, — ces intermittences réglées vous inquiètent, n'est-ce pas?

— Oui... — je crains qu'il n'y ait là un symptôme grave...

— Vous redoutez peut-être de voir la maladie, ayant fait de rapides progrès, passer à l'état chronique?

— C'est bien là ma pensée...

— Et, dans ce cas, — s'écria Paula Baltus, — est-ce que tout espoir de guérison s'évanouirait?

— Hélas! oui, mademoiselle, — répondit le vieux professeur.

— Mais pourquoi?

— Parce que la paralysie trop complète du cerveau rendrait le retour à la raison impossible et, dans un temps plus ou moins rapproché, mais qui ne pourrait être bien long, amènerait la mort.

— La santé de madame Delarivière ne paraît cependant pas compromise.

— Ceci importe peu... — Les maladies de l'intelligence agissent par secousses brusques et inattendues... — L'une de ces secousses peut se manifester dans huit jours, demain, dans une heure, et emporter tout à coup la personne pour qui vous ressentez une affection si vive.

Mademoiselle Baltus devint très pâle. — Elle était atterrée.

Le docteur V... s'en aperçut.

— Madame Delarivière appartient-elle à votre famille, mademoiselle? — demanda-t-il.

— Non, cher maître, — répondit Georges. — Mais mademoiselle Baltus n'en a pas moins un intérêt puissant à ce que madame Delarivière soit guérie...

— Un intérêt puissant? — répéta le vieux professeur.

— Oui.

Et Georges raconta brievement de quelle nature était l'ardent intérêt que prenait Paula à la guérison de Jeanne.

Le docteur V... écouta ce récit avec une attention profonde.

— Je vous comprends, mademoiselle, — dit-il ensuite, — et je partage vos anxiétés légitimes et naturelles... — Je ne veux pas les prolonger un instant de plus... — Nous allons visiter madame Delarivière... — Dites-moi, mon cher élève, quel est l'état moral habituel de la malade?

— Une profonde mélancolie.

— Et l'état physique?

— Satisfaisant... — La constitution est bonne, quoique très nerveuse et d'une sensibilité excessive...

— Des éclairs de lucidité se manifestent-ils par moment?

— Peu... et les lueurs, si elles existent, sont à ce point fugitives qu'il est difficile d'affirmer leur existence.

— Bien... — j'ai assez questionné... — Conduisez-moi près de la malade.

— Vous nous ferez ensuite l'honneur de déjeuner avec nous, cher maître, n'est-ce pas?...

— Oui certes, et de grand cœur.

Georges regarda mademoiselle Baltus qui sortit pour donner des ordres, et qui rejoignit presque aussitôt les deux hommes dans l'escalier.

Sur le seuil de l'appartement de Jeanne, le professeur s'arrêta.

— Madame Delarivière, — demanda-t-il, — a-t-elle l'habitude de voir mademoiselle Baltus?

— Oui, docteur... répondit Georges.

— Alors, mademoiselle, veuillez passer la première, je désire me rendre compte de l'attitude de la malade en vous apercevant.

Paula obéit.

Elle ouvrit la porte et franchit le seuil.

Jeanne était assise auprès d'une table couverte de fleurs fanées et jouait avec ces fleurs.

Elle se leva d'une façon très lente... — Un sourire triste se dessina sur ses lèvres; elle fit deux ou trois pas du côté de mademoiselle Baltus, qu'elle prit par la main et qu'elle conduisit vers la table en murmurant :

— Des fleurs... voilà des fleurs pour l'ange de lumière...

Le docteur V..., suivi de Georges, était entré derrière Paula.

En entendant Jeanne prononcer les paroles que nous venons de reproduire, il fit un signe à l'orpheline pour lui recommander le silence, et il demanda tout bas au jeune médecin :

— Qui nomme-t-elle *l'ange de lumière?*

— Tantôt sa fille et tantôt mademoiselle Baltus...

Le vieux savant s'approcha de la folle qui fixa sur lui le regard vague de ses yeux bleus et lui tendit une fleur.

Il prit cette fleur et dit à Georges, toujours à voix basse :

— Ne perdez rien de ce que vous allez voir et de ce que vous allez entendre...

Puis, tout haut, d'une voix rude et s'adressant à Jeanne :

— Pourquoi ces fleurs?...

— Pour faire une couronne à l'ange de lumière... — balbutia la pauvre femme.

— Où les avez-vous prises?... — poursuivit le docteur V... d'une voix de plus en plus dure.

— On me les a données... — répondit Jeanne en tremblant de tout son corps.

— Qui?

— Le jardinier.

Paula et Georges écoutaient, muets de surprise.

L'influence manifeste du savant sur madame Delarivière et les réponses qu'il obtenait d'elle leur paraissaient tenir du prodige.

Le docteur V... saisit la main de Jeanne qui n'osait plus lever les yeux sur lui.

— Je vous défends à l'avenir d'accepter des fleurs!... — commanda-t-il d'un ton presque menaçant.

Et, comme la folle gardait le silence, il ajouta :

— M'entendez-vous?

— Oui... — fit-elle d'une voix faible comme un souffle. — Je vous entends...

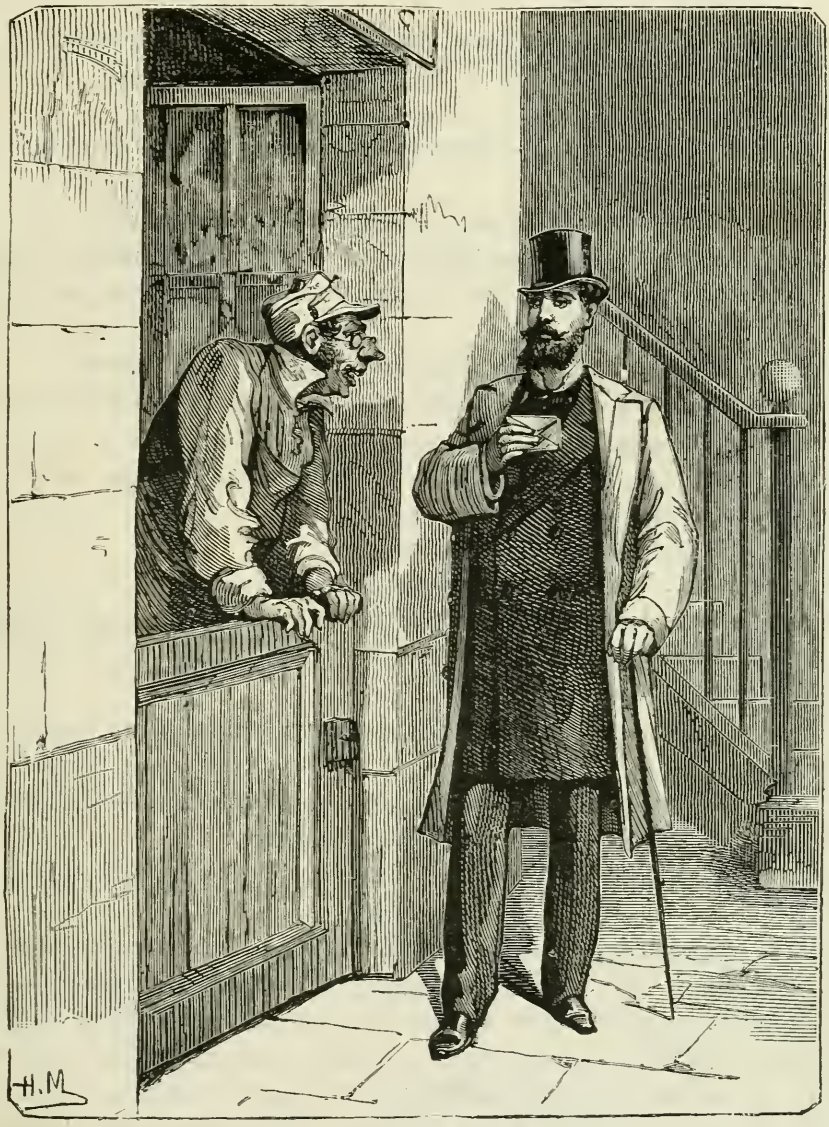
— M'obéirez-vous?

— Oui...

— Vous voyez bien que ces fleurs sont rouges, poursuivit le médecin, — et je vais vous dire pourquoi... C'est qu'elles sont tâchées de sang... comme les marches de l'échafaud...

On aurait pu croire que l'étincelle d'une puissante machine électrique venait de toucher Jeanne.

Elle bondit, et ses yeux, tournés vers le docteur, prirent une expression presque farouche.



Au nº 9, il renouvela sa question, et la réponse du concierge fut celle-ci : (Page 574.)

LVI

— Mon Dieu... — murmura mademoiselle Baltus à l'oreille de Georges, — il va provoquer une crise ! !...

— Silence ! — répondit tout bas le jeune homme.

Jeanne avait relevé la tête. Elle regardait bien en face le savant dont l'œil fixe s'attachait sur elle avec une persistance de dompteur.

Ses lèvres s'agitaient, — un tremblement d'épouvante ou de colère secouait son corps.

Le docteur V... poursuivit :

— Vous m'avez entendu... — Il y a du sang sur ces fleurs... du sang, comme sur l'échafaud...

— Du sang... — balbutia Jeanne, — l'échafaud... l'échafaud...

Ses traits se contractèrent. — Elle voulut retirer sa main, mais le vieillard, dont les doigts longs et secs avaient la force d'un étau, la contraignit à l'immobilité.

En même temps il continuait, d'un ton de plus en plus impérieux :

— Je vous défends de répéter ces mots... — Je vous défends de penser à ces choses...

Jeanne poussa un gémissement sourd, se débattit pendant une seconde, puis s'affaissa sur elle-même.

Georges et Paula voulurent s'avancer.

Le docteur V... leur fit signe de rester en place.

Tenant toujours Jeanne par la main, il la força doucement, mais irrésistiblement, à se relever et lui demanda :

— Voulez-vous encore des fleurs ?...

— Non! oh! non... — répondit la folle avec un geste d'effroi. — Je ne veux plus de fleurs...

— Vous êtes obéissante, c'est bien... — Asseyez-vous... — Je vous commande d'être calme... — Je vous ordonne de dormir...

Madame Delarivière se laissa tomber sur un siège, pencha la tête et ferma les yeux.

Georges et Paula, haletants, éprouvaient la sensation bizarre de gens que le hasard rend témoins d'une scène de magnétisme quasi-fantastique.

— Ce que je viens de tenter en votre présence, mon cher élève, — dit alors le professeur célèbre, — me permet de formuler maintenant une opinion très nette, ce qu'il m'était interdit de faire plus tôt, et cette opinion, la voici : — La paralysie du cerveau est loin d'être complète... La sensibilité n'est nullement éteinte... — Madame Delarivière me paraît guérissable...

— Ah! — s'écria mademoiselle Baltus, dont le visage s'illumina, — quel bonheur!

— N'oubliez pas ce que vous avez vu, — reprit le docteur V... en s'adressant à son élève, — et profitez de la leçon... — Dans certains cas de folie, la volonté ferme du médecin est le plus énergique des agents de guérison... — Il faut être au besoin dominateur, impérieux, tyrannique même... — ne l'oubliez pas...

— Ah! je n'aurai garde!... — répondit Georges.

— Maintenant, allons déjeuner; nous causerons ensuite de l'épreuve décisive au sujet de laquelle vous m'avez fait l'honneur de me consulter.

Le concierge lui apprit que Laurent, assisté d'une espèce de marin, était venu enlever les *bibelots* et lui avait donné l'ordre de mettre un écriteau.

— Avez-vous trouvé un locataire? — demanda Fabrice.

— Non, monsieur Leclère, mais il n'y a pas de temps perdu... — Nous ne sommes pas encore à l'époque où l'on cherche des logements.

— Est-il arrivé des lettres pour moi pendant mon absence ?

— Aucune.

— Et des visites ?

— Pas une seule... — Faut croire que tout le monde savait le voyage de monsieur.

— C'est singulier... — pensa Fabrice, — ni René ni Rittner ne sont venus s'informer de mon retour plus ou moins prochain. — Qu'est-ce que ça signifie ?...

Le concierge reprit :

— Ah ! j'oubliais... — On a apporté un papier pour les contributions... — Monsieur n'étant pas là, je suis allé payer...

— C'est bien... — Vous me donnerez votre compte...

— Oh ! monsieur, rien ne presse !

— Laurent vous a laissé une clef de l'appartement?

— Oui, monsieur Leclère... — Elle m'est indispensable pour faire visiter le local s'il se présente un amateur...

— Veuillez me la remettre... — J'en ai besoin pour quelques heures...

— La voici...

Le jeune homme traversa la cour, déposa dans un placard de son appartement la valise qu'il tenait à la main, poussa pour plus de sûreté un meuble devant le placard, sortit en refermant la porte, remonta en voiture et donna l'ordre de le mener rue Taitbout, n° 9.

C'était là, nous le savons, que demeurait René Jancelyn au moment du départ de Fabrice.

Ce même jour, et précisément à l'heure où le neveu de M. Delarivière arrivait en gare, Georges Vernier quittait la maison d'Auteuil et se rendait à Paris, bien décidé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour voir René Jancelyn.

La folie de la sœur confiée à ses soins fournissait un excellent prétexte pour se présenter chez le frère et pour le questionner.

Paul de Langeais lui avait indiqué la rue, mais non le numéro.

Il commença par le côté des numéros impairs, et il alla de maison en maison, demandant aux concierges :

— M. René Jancelyn, s'il vous plaît ?

— Connais pas... — lui répondit-on invariablement.

Au n° 9 il renouvela sa question, et la réponse du concierge fut celle-ci :

— M. René Jancelyn ? Très bien !

— Vous reviendrez ?...

— Je vous le promets.

Georges aurait souhaité vivement conduire l'illustre professeur auprès d'Edmée, et le consulter à son sujet, mais en présence de l'indiscutable nécessité d'être à Paris pour l'heure du cours, il n'osa pas même essayer de le retenir.

Le vieux savant s'éloigna donc, laissant dans l'âme des deux jeunes gens une espérance mêlée de beaucoup d'inquiétude et d'un peu de terreur.

— Qu'allons-nous faire ? — demanda Georges.

— Attendre que la cour d'assises nous donne le moyen d'agir... — murmura la jeune fille d'une voix sombre, — et si la guérison ne vient pas, la mort viendra!... le docteur nous l'a dit! — C'est épouvantable ! savez-vous ? Cela donne le frisson !

— Oui, mademoiselle, et si je n'avais une aveugle confiance en la justice de Dieu, je n'oserais tenter l'épreuve...

— Vous avez raison, monsieur Georges... — Dieu sera certainement avec nous... Mais combien je voudrais que M. Delarivière fût ici...

— D'après la dépêche de son neveu leur retour à tous deux ne peut plus tarder...

— Son autorisation vous est indispensable, n'est-ce pas, pour faire ce que vous avez résolu?

— Indispensable, oui, mademoiselle...

— Et, s'il allait la refuser ?

— Il ne la refusera point ; d'ailleurs, s'il hésitait, je trouverais, soyez-en certaine, d'éloquentes raisons pour le convaincre... — Je désire sa présence avec ardeur, et je l'attends avec confiance...

Mademoiselle Baltus secoua la tête, en murmurant :

— Et pourtant quelle alternative... Songez-y donc !

Puis elle répéta :

— Si la guérison ne vient pas, la mort viendra !

LVII

Rejoignons Fabrice Leclère, que le train parti du Havre à midi quinze minutes déposait à la gare Saint-Lazare à quatre heures et demie.

Le jeune homme, en quittant le wagon, ne prit avec lui que la valise renfermant des valeurs pour une somme énorme, et déposa à la consigne le reste de ses bagages, d'ailleurs très peu nombreux.

Il monta en voiture dans la cour même de la gare, dit au cocher : *A l'heure*, et se fit conduire tout d'abord rue de Clichy, à la maison où il avait logé jusqu'à l'arrivée de son oncle.

— La mort! — répéta Georges.

— Il faut accepter l'alternative, mon cher enfant, quand on use de l'un de ces remèdes héroïques qui sauvent ou qui tuent... — la secousse rendra la raison à madame Delarivière, ou la délivrera de la vie...

— Et, — fit vivement mademoiselle Baltus, — si madame Delarivière cesse d'être folle, se souviendra-t-elle?

— Ceci n'est point douteux, mais une grande prudence et d'extrêmes ménagements seront nécessaires pour obtenir les renseignements que vous désirez, sans amener dans l'équilibre moral de nouvelles perturbations... définitives cette fois...

Georges demeurait muet et pensif.

Le docteur V... lui demanda :

— Qu'avez-vous donc, mon cher élève? — N'approuvez-vous point la modification que je fais subir à votre plan?

— Je l'approuve, maître, assurément, mais elle m'épouvante...

— Elle est indispensable et, si vous l'adoptez après mûres réflexions, inquiétez-vous du moment où vous pourrez agir...

— Ce moment ne dépendra pas de moi, puisqu'il faudra nécessairement attendre une condamnation à mort et l'exécution d'un condamné.

— Ni l'un ni l'autre ne sont rares, hélas! à Paris et dans les départements voisins.

— Ne se présentera-t-il pas certaines difficultés insurmontables?

— Je me charge de les lever toutes quand nous en serons là, et d'obtenir les autorisations nécessaires... — Il faudra que le hideux spectacle apparaisse soudainement à votre malade comme il lui est apparu jadis... — Du reste, lorsque viendra le moment, je ne vous quitterai pas, je vous assisterai et jamais, dans ma longue carrière, je n'aurai été le témoin d'une plus intéressante expérience... — Si vous réussissez, mon cher élève, le lendemain vous serez célèbre, et l'on vous proclamera une des lumières de la science!

— Peu m'importe la gloire, — murmura Georges qui pensait à Edmée, — c'est une autre récompense que j'ambitionne surtout.

Le docteur V... tira de l'une des poches de son pardessus un cahier de papier roulé et attaché par une ficelle.

Il le tendit à Georges.

— Voici votre mémoire, — lui dit-il, — vous y trouverez en marge mes observations et mes conseils.

— Merci, cher maître... merci du meilleur de mon âme...

— Souvenez-vous que je suis toujours et absolument à votre disposition... Maintenant je vous quitte...

— Déjà!

— L'heure de mon cours approche, et je vais être presque en retard...

— A vos ordres, cher maître...

Mademoiselle Baltus et les deux médecins quittèrent la chambre, laissant Jeanne profondément endormie.

Pendant le repas, le docteur V... adressa de nombreuses questions à Georges, et parut enchanté des réponses nettes et précises qu'il obtint.

Le café pris, on passa dans le cabinet de travail.

Le cœur de Paula battait à coups redoublés.

De ce qui allait se dire dépendraient certainement la guérison de madame Delarivière et la réalisation des rêves de vengeance attachés par l'orpheline à cette guérison.

— Abordons résolument la question, mon cher enfant, — dit le docteur V... — J'ai lu et étudié votre mémoire avec l'attention qu'il méritait, vous n'en doutez pas, et j'ai particulièrement examiné sous toutes ses faces le moyen bizarre et puissant sur lequel vous comptez pour combattre le mal et pour en triompher.

— Eh bien, maître, — demanda Georges très ému, — ce moyen, l'adoptez-vous?

— En principe, oui, mais je repousse absolument le mode d'exécution proposé par vous...

— Comment cela?

— Je m'explique... — Infliger à la malade une terreur semblable à celle qui a causé la folie, provoquer une violente secousse du cerveau et attendre de cette secousse même le rétablissement de l'équilibre, voilà votre but... Je l'approuve, mais vous voulez amener la terreur par une scène de drame comme on en voit au théâtre, faire représenter devant madame Delarivière la fiction d'une exécution capitale par des acteurs, ou plutôt par des figurants auxquels vous distribueriez des rôles, et cela est mauvais, quoique vous en ayez pris l'idée dans une merveilleuse nouvelle de Balzac intitulée, je crois : *Adieu!* Mais Balzac était un grand romancier et point du tout un médecin spécialiste...

— Cependant... — commença Georges.

— Laissez-moi continuer... — interrompit le professeur. — Point de comédie, mon cher enfant, point de fiction... — La réalité dans toute son horreur, croyez-moi, sinon vous manquerez votre but, et une nouvelle tentative ne sera plus possible.

— Quoi!... — balbutia le jeune homme avec effroi, — vous voulez...

— Je veux que madame Delarivière revoie ce qu'elle a vu à Melun : Un condamné gravissant les marches de l'échafaud, et la tête de ce condamné roulant dans le panier... oui... je veux cela !...

— Ah ! — s'écria Paula, — c'est horrible !

— Certes, mademoiselle, c'est horrible... — répliqua le docteur V... — et c'est justement l'horreur de ce spectacle qui provoquera chez la malade la réaction foudroyante de laquelle résultera la guérison... ou la mort...

— Est-il chez lui.

— Monsieur, il n'habite plus ici... ou plutôt il y habite encore pour le quart d'heure, puisque les meubles y sont toujours, mais il est en voyage...

— Quand doit-il revenir?

— Il ne doit pas revenir du tout...

— Qui vous fait supposer cela ?

— Une lettre de lui que nous avons reçue ce matin, ma femme et moi, nous donnant l'ordre de vendre ses meubles, de payer le loyer sur le prix, et nous laissant la différence à titre de gratification.

— Ah ! — dit Georges, très déconcerté, — et de quel pays cette lettre est-elle datée?

— Ce n'est pas indiqué, monsieur...

— Par M. Jancelyn, peut-être, mais l'enveloppe porte nécessairement le timbre du bureau de poste d'où la lettre est partie.

— Tiens, c'est vrai, je n'y avais pas pensé... — Après ça, vous comprenez, monsieur, ça nous est bien égal... M. Jancelyn nous dit de vendre, nous vendrons... — Il nous dit de payer le propriétaire, nous le payerons... — Il nous dit de garder le surplus pour nous, nous le garderons... et la lettre aussi, afin d'avoir dans les mains une preuve comme quoi nous avons agi d'après ses ordres et selon ses intentions... oui monsieur...

— Vous avez raison... — reprit Georges, — mais j'ai besoin d'écrire à M. Jancelyn pour une communication importante, et le timbre du bureau de poste m'indiquera l'endroit où je pourrai lui adresser ma lettre... — Voulez-vous m'autoriser à jeter un coup d'œil sur l'enveloppe ?

Cette requête, appuyée d'une pièce de cent sous, obtint une réponse favorable, et l'épître fut mise sous les yeux de Georges.

Le timbre était celui de Genève.

— M. Jancelyn est en Suisse... — dit-il.

— Un joli pays à ce qu'on assure... — répliqua le concierge... — Moi, vous comprenez, je ne l'ai pas vu... n'ayant pas le temps de me déplacer...

— M. Jancelyn demeurait-il chez vous depuis longtemps?

— Depuis trois ans bientôt.

— C'était un bon locataire ?

— Une crème, monsieur ! une vraie crème ! — Payant son loyer rubis sur l'ongle et rangé comme une demoiselle... qui l'est... rangée... — Il rentrait queq'fois un peu tard, c'est-à-dire de bon matin ! Dame ! faut bien que jeunesse se passe ! Mais je ne me souviens pas d'avoir vu un cotillon monter chez lui...

— Quoi, jamais une femme ?

— Jamais !

— Pas même sa sœur ?...

— Il avait donc une sœur?... — Ma foi, voilà la première nouvelle...

— Et que faisait M. Jancelyn?

— Comment, ce qu'il faisait?

— Oui, quel était son état? sa profession?

— Mais de *se balader*, donc... de se donner de l'agrément... — Je suppose qu'il avait des rentes...

Le jeune docteur comprit qu'il n'apprendrait rien de plus, car évidemment le concierge n'en savait pas davantage.

— Merci... — dit-il.

— Tout à votre service, monsieur...

Georges, en sortant de la loge, se trouva en face d'un jeune homme en grand deuil qui venait d'entrer dans la maison.

Il s'effaça pour le laisser passer, le regarda vaguement et se dit qu'il l'avait déjà rencontré quelque part.

Le nouveau venu, qui n'était autre que Fabrice, demanda comme avait fait Georges.

— M. René Jancelyn, s'il vous plaît?

Georges tressaillit, s'arrêta court et prêta l'oreille.

Le concierge fit à Fabrice les mêmes réponses qu'il venait d'adresser au premier visiteur.

— Parti! — s'écria Fabrice. — Parti pour ne plus revenir!... C'est bien singulier!...

Il ajouta tout bas :

— Il a peur... il a pris la fuite... Que se passe-t-il donc?

Rittner seul, — croyait-il, — pourrait le renseigner à cet égard, mais avant d'aller chez Rittner il voulait voir Mathilde, qui peut-être saurait quelque chose.

Inquiet et pensif, il se dirigea vers la porte cochère.

Georges l'attendait sur le seuil et lui dit en le saluant :

— Ainsi que moi, monsieur, vous êtes étonné du brusque départ de M. Jancelyn?

Fabrice, très surpris d'être interrogé par un inconnu, regarda le docteur en face, et son visage ne lui rappela rien.

Il avait peur de tout; — tout lui semblait suspect, et nous croyons que cette disposition de son esprit n'étonnera personne.

— Vous vous trompez, monsieur... — répondit-il d'un ton sec, en rendant sommairement le salut de Georges. — Je ne connais pas M. Jancelyn.

— Je croyais vous avoir entendu prononcer son nom tout à l'heure... — reprit le médecin, non sans surprise.

— En effet, et voici pourquoi : — J'arrive de voyage... — Un ami de M. Jancelyn m'a prié de venir le voir de sa part et de lui annoncer sa visite prochaine... — J'ai l'honneur de vous saluer...

Il prit la main du jeune homme et la serra avec une apparente cordialité.

Et Fabrice, sautant dans la victoria qui l'attendait, dit au cocher :

— Boulevard des Italiens... au coin de la Chaussée d'Antin...

La voiture partit.

Georges resta sur le trottoir.

La réponse brève et singulière qui venait de lui être faite l'intriguait.

Il cherchait en outre, — mais vainement, — à se rappeler où et en quelles circonstances il avait déjà vu le visage de son laconique interlocuteur.

— Allons, — se dit-il au bout de quelques secondes — tout est mystère

dans la vie de ce René Jancelyn. — Je ne saurai rien, quant à présent, mais je serais bien étonné si ce mystère ne cachait point quelque chose d'odieux et même de criminel... — Enfin un jour arrive, tôt ou tard, où la lumière se fait...

Et le jeune homme, qu'aucun motif ne retenait plus à Paris, reprit le chemin de la maison d'Auteuil où l'attendaient Edmée et Paula Baltus.

LVIII

A l'endroit désigné, c'est-à-dire à l'angle du boulevard et de la Chaussée d'Antin, le cocher arrêta sa voiture.

Fabrice descendit, paya, et jeta machinalement un coup d'œil sur la *terrasse* du café Peters, pour y chercher quelque visage de connaissance.

Il était *l'heure de l'absinthe*, comme on dit à Paris dans la langue des boulevardiers.

De nombreux consommateurs, assis en plein air sous la marquise de coutil rayé qui les abritait contre les rayons obliques du soleil à son déclin, savouraient à la fois des breuvages apéritifs ou rafraîchissants, et la poussière fine soulevée par les roues des voitures.

Au milieu de ces consommateurs Fabrice aperçut, installés à une petite table et prenant, l'un une absinthe gommée, l'autre un bitter-curaçao, le petit baron Pascal de Landilly et mademoiselle Adèle de Civrac (née Greluche.)

Il ne pouvait avoir la main plus heureuse.

Adèle et Pascal, étant les amis de Mathilde, sauraient certainement quelque chose sur elle et sur René.

En conséquence il les aborda.

Le gommeux et la *belle-petite* poussèrent à sa vue une exclamation de surprise.

— Un revenant!... — dit la jeune Adèle. — Soyez le bien accueilli dans votre bonne ville de Paris!... — Ça va-t-il comme vous voulez?

— Le roi des galbeux! — fit Pascal à son tour. — Le voilà dans nos murs! — C'est ça qui est d'un chic épatant!... On va pouvoir rire un peu! — Bonjour, mon excellent bon... — Asseyez-vous là et consommez... — Je vous offre une absinthe... ou un scherry-cobler... ou un bock...

Fabrice s'assit.

— Depuis quand débarqué? — demanda l'amie du petit baron.

— Depuis hier soir au Havre, et depuis deux heures à Paris...

— Vous êtes superbe! — reprit Pascal. — Vous avez une mine étonnante avec des tons bronzés pleins de style. — Le voyage a été heureux?

— Bien triste! — murmura Fabrice d'un ton hypocrite.

— Comment donc ça?

Le jeune homme indiqua du doigt le large crêpe qu'il portait à son chapeau, et répliqua :

— Ne voyez-vous pas que je suis en deuil?

— L'oncle est mort! — s'écria Pascal.

— Hélas!... en pleine mer... pendant une tempête... il y a six jours...

— Donnons un pleur à la mémoire de cet homme honorable, — reprit Pascal, — mais généralement la mort d'un oncle millionnaire, dont on est le neveu, implique une idée d'héritage, ce qui est assez souriant et d'un fort relief. — Vous voilà riche, mon excellent bon... richissime... Mes compliments sincères!

— Combien de millions? — demanda la jeune Adèle, en accompagnant cette question d'un regard naïvement expressif.

— Eh! — répondit Fabrice avec un léger haussement d'épaules, — que me parlez-vous de millions!! — Je ne sais pas même encore si j'hérite de quelque chose... — Mon oncle a dû faire un testament, et j'ignore la teneur de cet acte...

— Ah! diable!... — reprit Pascal, — ça change la thèse!! Enfin espérons que l'oncle aura bien fait les choses... — Le contraire serait absolument infect... — Il vous faut tout au moins cent mille livres de rente — (pas un radis de moins!) — pour mener joyeuse vie avec les amis et les amies...

Ces derniers mots offraient à Fabrice une entrée en matière.

Il s'empressa d'en profiter.

— A propos d'amies, — fit-il, — comment se porte Mathilde? — Je suppose que vous la voyez toujours...

Pascal de Landilly et mademoiselle de Civrac, née Greluche, se regardèrent sans répondre.

Fabrice se méprit sur la cause de leur silence et continua :

— Eh! bien, quoi! — Est-ce une raison, parce que nous nous sommes séparés un peu brusquement et un peu froidement, Mathilde et moi, pour que je ne m'intéresse plus à cette chère enfant... — C'est une bonne et charmante fille, et je vous assure que je lui reste très attaché...— Donc je ne comprends pas du tout pourquoi ma question si simple semble vous surprendre si fort...

— Mon cher Fabrice, — répondit Adèle, — vous avez porté malheur à Mathilde en la quittant... — Si vous étiez resté son ami, la catastrophe ne serait certainement point arrivée.

— Mathilde est morte? — s'écria le jeune homme avec une involontaire émotion.

— Mieux vaudrait qu'elle le fût... — dit Pascal.

— Que lui est-il arrivé? où est-elle?

— Dans une maison de santé!...

— Blessée?... — Défigurée?...

— Pis que cela...

— Enfin quoi donc? expliquez-vous!

— Folle, mon cher!...

— Folle!... — répéta le neveu du banquier.

— Positivement... Nous avions déjeuné le matin avec elle dans sa petite maison de Neuilly, très gaiement, je vous assure...

Et Pascal raconta le peu qu'il savait, c'est-à-dire l'incendie, Mathilde devenant folle de terreur et transportée dans une maison de santé...

— Pauvre Mathilde! — murmura Fabrice — à son âge et si jolie!! C'est affreux! — Je la plains de toute mon âme! — Et son frère? Que devient-il?

— René Jancelyn?...

— Oui...

— Depuis le jour de l'incendie on ne le voit plus du tout... — On suppose même, — ceci soit dit entre nous, mon excellent bon, — que c'est lui qui a mis le feu, ce qui serait d'un galbe bien dramatique mais bigrement canaille.

— Taisez-vous donc, Pascal! — fit vivement la jeune Adèle. — Parole d'honneur, vous perdez la jugeotte!! — Est-ce qu'on raconte des horreurs comme celles-là quand on n'est sûr de rien? — René Jancelyn pourrait très-bien vous faire un procès, et vous demander de gros dommages et intérêts... il gagnerait!!! — La femme de chambre de la pauvre Mathilde m'a affirmé, à moi, que l'incendie provenait d'un accident, d'une maladresse, et que sa maîtresse avait mis le feu en renversant un candélabre...

— Mais si René a disparu, — demanda Fabrice, — qui donc a pris soin de Mathilde? Qui donc l'a fait entrer dans une maison de santé?

— Celui qui porte son deuil... — répondit mademoiselle de Civrac.

— Celui qui porte son deuil? — répéta le jeune homme fort surpris.

— Regardez... — dit Pascal en désignant quelqu'un sur le boulevard, — justement le voilà...

— M. de Langeais! — murmura Fabrice en voyant passer le vicomte vêtu de noir, la tête penchée, le visage sombre.

— Oui, mon excellent bon!... — Depuis cette nuit, infiniment trop fertile en incidents, Paul de Langeais a pris le deuil... il est lugubre comme un enterrement... Il ne parle presque plus... il ne répond qu'à peine... Enfin, lui qui était la sobriété même, boit de l'absinthe pour s'étourdir... Non, parole d'honneur, c'est épatant! — Je la trouve cocasse!...

— Vous n'en feriez donc pas autant pour moi, si par hasard je devenais folle? — demanda la jeune Adèle.

— Ah! non, par exemple! jamais de la vie!...

— Vous êtes un monstre!... Vous n'avez pas de cœur!...

— Je suis dans le mouvement... je suis moderne...

Fabrice coupa court à la discussion du gommeux et de l'aimable enfant, en interrogeant de nouveau.

— Dans quelle maison le vicomte a-t-il conduit Mathilde?

— Ah! quant à ça, mon cher, ignorance complète...

— On ne le lui a donc pas demandé?

— On le lui a demandé parfaitement bien, et il a éludé la question.

— Pourquoi ça? — On aurait pu du moins s'inquiéter de la pauvre folle, lui témoigner de l'intérêt, aller la voir...

— C'est peut-être justement ça que Paul de Langeais ne voulait pas.

— A propos de maison de santé, — reprit Fabrice, — voyez-vous quelquefois le docteur Rittner? — Vient-il toujours dîner au café Riche?

— Il y est venu une seule fois, il y a dix ou douze jours. — Depuis ce moment, plus de Rittner.

— Peut-être se fait-il ermite... — dit Adèle.

— Je crois plutôt qu'il s'absorbe dans ses études, car, ne vous y trompez pas, c'est un travailleur de premier ordre... — répliqua Fabrice, qui s'étonnait un peu cependant d'une rupture si complète du médecin des folles avec ses habitudes de viveur.

— Vous dînez avec nous, bien entendu? — demanda Pascal. — Je vous invite, et je crois que nous allons rire un peu...

— Merci, mon cher ami; remettez, je vous en prie, votre gracieuse invitation à un autre jour.

— Pourquoi ça?

— Je suis fatigué du voyage... — Je vais prendre un bouillon et me mettre au lit...

— Liberté complète... — Mais on vous verra bientôt?

— Parbleu!

— Prenons jour tout de suite.

— Impossible... je puis être obligé de quitter Paris demain pour un petit voyage d'affaires.

— Eh bien! dès votre retour, vous viendrez?

Fabrice échangea une poignée de main avec Adèle et Pascal, et se mit à marcher rapidement dans la direction de la Madeleine, sans trop savoir où il allait.

Une immense préoccupation obsédait son esprit.

LIX

Tout en marchant, Fabrice se disait :

— René Jancelyn est en fuite... Je ne puis en douter... — Mathilde a perdu la raison à la suite d'une entrevue avec son frère, et l'on soupçonne ce dernier

d'avoir allumé l'incendie dans lequel la pauvre fille a failli périr... — On ne voit plus Rittner... — Tout cela me paraît étrange ! — Que s'est-il donc passé pendant mon absence ? — Demain j'irai chez Paula, et ensuite à Auteuil... — Là, j'apprendrai certainement quelque chose... — Le plus sage, ce soir, est de rentrer à Neuilly... — Laurent saura peut-être du nouveau...

Fabrice se rendit au café Durand où il dîna rapidement et sans appétit.

Un peu avant neuf heures il monta en voiture et se fit conduire rue de Clichy, où il reprit sa précieuse valise, puis à la villa de Saint-James.

Au moment où il sonnait vigoureusement à la grille, — vers dix heures, — tout le monde était couché, sauf Laurent qui prenait le frais dans le parc en fumant un cigare.

Le concierge-jardinier quitta son lit, mit la tête à la fenêtre et cria :

— Qui êtes-vous et que demandez-vous ?

— C'est moi, Fabrice Leclère... — répondit le jeune homme. — Ouvrez vite...

Laurent, reconnaissant la voix de son maître, accourut.

— Monsieur Fabrice ! — balbutia-t-il tout essouflé. — Est-ce possible !

— C'est très possible, donc ne me laissez pas attendre à la porte ; je suis fatigué et j'ai besoin de mon lit.

Laurent s'empressa de faire tourner la clef dans la serrure et de tirer les verrous, en répétant :

— Quelle surprise, mon Dieu !... quelle surprise !... — Nous n'attendions pas du tout monsieur ce soir... — Pourquoi monsieur n'a-t-il pas prévenu ?... — Ah ! que je suis aise de voir monsieur !... — Monsieur veut-il me donner sa valise ?... — La chambre de monsieur est prête, et même la couverture est faite, comme si on avait attendu monsieur... — Monsieur est content de son voyage ?

Le valet de chambre intendant monologuait ainsi avec une surprenante volubilité, tout en suivant son maître qui marchait à grands pas vers l'habitation sans répondre un seul mot.

— Allumez un flambeau, — lui dit Fabrice en franchissant le seuil du vestibule, — et accompagnez-moi dans mon appartement...

— Oui, monsieur...

Laurent une lumière à la main, précéda son maître puis, après avoir posé la valise sur un meuble, reprit :

— Monsieur est donc revenu seul ?...

— Oui.

— Mais l'oncle de monsieur va bien ?...

Fabrice poussa un soupir et, tirant son mouchoir de poche, fit le geste d'essuyer ses yeux secs.

— Mon pauvre oncle... — murmura-t-il.

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria Laurent. — Est-ce que M. Delarivière est malade ?

— Nous ne le verrons plus... — dit Fabrice en baissant la tête d'un air accablé. — Il est mort !...

— Mort ! — répéta le valet avec effarement. — Quel coup terrible pour monsieur ! — Quelle catastrophe impossible à prévoir ! — Un si brave monsieur !... — Un si digne parent !... — Un si excellent homme !... — Et quand le malheur est-il arrivé ?...

— J'ai eu l'affreux chagrin de perdre mon pauvre oncle pendant le voyage.. Au retour... en pleine mer... et je sens bien que je ne m'en consolerai jamais...

— Ah ! monsieur, ni moi non plus... non jamais !... jamais !...

Et Laurent qui, malgré ses nombreux défauts avait un cœur sensible, se mit à sangloter.

— Voilà des larmes qui vous honorent, mon ami... — lui dit Fabrice. — Vous n'oubliez point les grandes bontés que mon oncle avait pour vous... C'est bien !... votre nature est reconnaissante et je vous en estime davantage... Mais il faut s'armer de philosophie et se résigner à ce qui est irrémédiable... — Que s'est-il passé pendant mon absence ?

— Pas grand'chose, monsieur.

— Le matelot qui devait venir ?...

— Est arrivé deux jours après le départ de monsieur...

— Vous l'avez installé ?

— Comme monsieur m'en avait donné l'ordre.

— Êtes-vous satisfait de lui ?

— Ah ! monsieur, je crois bien ! — Vrai, je ne pourrais plus me passer de Claude Marteau, tant il corde bien avec moi ! — C'est un garçon tout rond et un rude lapin... Travailleur avec cela comme pas un, et plus gai qu'un sansonnet... sauf ces derniers jours cependant, où quelque chose paraissait le chiffonner... — Je crois que monsieur a fait une vraie trouvaille, et qu'il sera enchanté de son matelot...

— Je l'espère...

— Et moi j'en suis sûr...

— Des visiteurs se sont-ils présentés pendant mon absence ?

— Deux seulement, monsieur... — D'abord une jeune dame très élégante, et qui m'a paru fort jolie quoiqu'elle eût un voile... — Puis un jeune homme tout à fait distingué...

— Que demandaient-ils ?

— Monsieur votre oncle...

— Qu'avez-vous répondu ?...

— Que M. Delarivière était parti en voyage.

— Ils ne se sont point informés de moi ?

— Non, monsieur...

— Vous n'avez pas autre chose à m'apprendre ?

— Il y a eu, au commencement de la semaine dernière, un incendie tout près d'ici...

— Ah ! ah !. .

— Oui, monsieur... La jolie maison qui fait le coin de la rue de Windsor a brûlé... et notre matelot Claude Marteau s'est distingué par sa belle conduite...

— Comment cela ?

— Il a sauvé des flammes, au péril de sa vie, la propriétaire de la maison, une jeune femme qui était devenue folle d'épouvante.

— Une jeune femme? — répéta Fabrice, se souvenant aussitôt de ce qu'avait raconté Pascal de Landilly. — Une jeune femme perdant la raison dans un incendie ! — Et cela s'est passé il y a huit jours ?

— Oui, monsieur... — Claude Marteau a même apporté ici la pauvre dame évanouie...

— Ici ! — s'écria Fabrice.

— Oui monsieur... — Elle a passé deux ou trois heures sur le lit de monsieur, pendant qu'on courait chercher un médecin à Courbevoie... — J'avais cru pouvoir me permettre de la recevoir par humanité...

— Vous avez fort bien fait... — Savez-vous, par hasard, le nom de cette jeune femme ?

— Non, monsieur... Mais je sais le nom du jeune homme qui l'accompagnait, et dont le désespoir me mettait l'âme à l'envers...

— Comment s'appelait ce jeune homme ?

— Le vicomte de Langeais...

— Le vicomte de Langeais... — répéta Fabrice presque à voix haute, mais se parlant à lui-même. — Plus de doute... c'est Mathilde !

Laurent entendit ce nom.

— Je me souviens maintenant, — reprit-il. — Ce jeune homme appelait *Mathilde* la pauvre jeune dame...

— Savez-vous où on l'a conduite ?

— Dans une maison de santé, monsieur...

— Oui, mais quelle maison de santé?

— Je m'étais permis de faire atteler le landau, — (par humanité toujours, et pour rendre service). — Notre cocher m'a dit, en revenant, qu'il arrivait d'Auteuil et que la maison se trouvait au coin de la rue Raffet et du boulevard Montmorency.

— Chez Rittner ! — pensa Fabrice. — Allons, Mathilde est entre bonnes mains et le hasard fait bien les choses !... — Les fous sont quelquefois bavards et, quoique Mathilde ignore absolument certains côtés de ma vie, je suis content de la savoir chez Rittner...

Il ajouta, en s'adressant à Laurent :

Fabrice ne tarda point à se remettre et reprit la parole. (Page 592.)

— Eh bien, mais tout cela est plein d'intérêt... — Ne vous arrêtez pas en si beau chemin... — Qu'y a-t-il encore?

— Mais, monsieur, je ne sais plus rien...

— Cherchez... — Voyons, par exemple, au sujet de Claude Marteau, votre nouvel ami... n'avez-vous pas quelque chose à me raconter?...

— Ah! j'avais oublié de dire à monsieur que la flottille est prête... — Une jolie flottille, monsieur... On viendrait de loin pour la voir... et Claude Marteau, sachant que monsieur me fait l'honneur de m'accorder sa confiance, m'a de-

mandé la permission de prendre avec lui une façon de petit mousse, un gamin d'une dizaine d'années pour l'aider aux manœuvres.

— Vous avez permis?

— Oui, monsieur... à la condition, bien entendu, que monsieur approuverait mon autorisation provisoire.

— Je l'approuve. — Claude Marteau a-t-il trouvé son mousse?

— Oui, monsieur... un enfant très gentil et rempli d'intelligence... — Il a du raisonnement comme un homme et manie l'aviron très proprement... — On l'habille en matelot et on lui donne vingt francs par mois...

— C'est bien... — Songeons à autre chose maintenant... — Voici mes premiers ordres : Dès demain vous verrez mon tailleur et vous ferez prendre le grand deuil, dans le plus bref délai, aux gens de ma maison.

— Aux gens de la maison de monsieur... oui, monsieur... — Mais j'y pense... Voilà monsieur millionnaire, puisque certainement monsieur hérite...

— Je ne sais encore quelle sera ma part d'héritage... — Agissez donc d'une façon convenable, mais cependant avec économie.

— Monsieur devient économe ! — s'écria Laurent. — Ah ! c'est qu'alors monsieur se sait dix fois millionnaire... — Quand monsieur était sans argent il jetait les louis par les fenêtres...

Cette réflexion naïve de *monsieur l'intendant* amena un sourire sur les lèvres de Fabrice.

— Vous pouvez vous retirer, — fit-il ensuite ; — je vais dormir et n'ai plus besoin de vous. — A propos, ne dites à personne que je suis de retour... pas même à Claude Marteau...

— Bien, monsieur... Je souhaite une bonne nuit à monsieur... — Demain matin j'aurai l'honneur de lui rendre mes comptes...

Et Laurent quitta la chambre en se disant tout bas :

— Je regrette bien sincèrement défunt le pauvre oncle de monsieur... Mais enfin nous voici millionnaires, et ça console toujours un peu...

LX

— Ici du moins tout va bien... — pensa Fabrice demeuré seul. — Rien à craindre du côté de Claude Marteau.

Il enferma dans le plus solide des meubles de sa chambre la valise qui contenait les valeurs de M. Delarivière, puis il se mit au lit et, la fatigue aidant, il dormit d'un profond sommeil jusqu'au moment où les clartés naissantes de l'aube l'éveillèrent en frappant ses yeux.

Il se leva, fit rapidement sa toilette et sonna Laurent.

Ce dernier lui présenta son livre de dépenses, et Fabrice reconnut que les comptes étaient tenus avec une irréprochable régularité.

Cette vérification achevée il traversa le parc pour se rendre au chalet qu'habitaient l'ex-matelot et son mousse.

Le châlet était désert.

Il en franchit le seuil et fut frappé de l'ordre parfait qui régnait dans les deux pièces.

Celle où les agrès de canotage et les ustensiles de pêche étaient symétriquement rangés et suspendus attira particulièrement son attention.

— Peste! — se dit-il, — le ci-devant marin entend son affaire!... — Si positivement il n'est pas à craindre, un peu plus tôt ou un peu plus tard il pourra m'être utile... — Si au contraire il est dangereux... Eh ! bien, ma foi, tant pis pour lui !

Fabrice ouvrit la porte de sortie donnant sur le boulevard de la Seine. — Il aperçut alors Claude et petit Pierre arrosant le sloop amarré au large pour empêcher le bois de se fendiller sous l'action des rayons du soleil.

Fort expert en fait de navigation fluviale et d'embarcations de plaisance, il lui suffit d'un coup d'œil pour apprécier le mérite des emplettes du matelot et pour en admirer le bon goût.

Il s'approcha de la berge et hêla Claude Marteau.

Laurent, fidèle à la consigne donnée, n'avait prévenu personne du retour du jeune homme; aussi lorsque l'ex-Bordeplat, s'entendant appeler, se retourna et vit Fabrice Leclère à vingt pas de lui, il tressaillit et devint affreusement pâle.

Il avait d'ailleurs assez de présence d'esprit et d'empire sur lui-même pour maîtriser son émotion.

Il salua militairement, sauta dans un you-you, — laissant son mousse à bord du sloop, — et vint aborder au bas de l'escalier de bois conduisant de la rivière à la berge.

Pendant le trajet il s'était dit :

— Donc, le voilà de retour!!... — Sois prudent, Claude, mon bonhomme!! Ouvre l'œil et veille au grain!... — Il s'agit de voir venir le particulier... — Quand tu l'auras bien étudié, quand tu seras sûr de ton affaire, ou plutôt de la sienne, il sera temps de faire ton devoir...

Fabrice attendait sur la plus haute marche de l'escalier.

Il accueillit le matelot par ces mots :

— Bonjour, maître Bordeplat...

Et il lui tendit la main.

Claude eut un instant d'hésitation, mais si court qu'il fut impossible à Fabrice de s'en apercevoir.

Il prit la main du jeune homme et la serra avec une apparente cordialité, en s'écriant :

— Tonnerre de Brest! monsieur, en voilà une surprise!... — Je ne m'attendais guère à vous voir ce matin ! — Vous venez donc d'atterrir tout de suite ?...

— Je suis arrivé hier au soir...

— Et M. Laurent qui ne m'a rien dit, le sournois!... — Enfin, monsieur, soyez le bienvenu ! Votre santé est bonne ?

— Excellente.

— Allons, tant mieux... — La santé c'est le principal... — Deux jours après votre départ je me suis installé... — J'ai reçu de la préfecture ce que vous aviez eu la bonté de demander pour moi... et j'en ai beaucoup de reconnaissance à monsieur...

— Ne parlons pas de cela... — Vous plaisez-vous ici ?

— Il faudrait être bigrement difficile pour ne pas s'y plaire... — C'est un vrai paradis, cette maison, et je m'entends bien avec M. Laurent... — Du reste, pourvu que je fasse mon métier de matelot je suis content... — Monsieur voit d'ici les embarcations que j'ai achetées.

— Elles me paraissent bien comprises.

— Dame ! monsieur, je n'ai rien négligé pour réussir... — Je crois que quand vous examinerez le sloop de près, vous serez satisfait... — Il n'y a pas mieux...

— Je veux l'admirer tout de suite... — Allons-y...

Fabrice descendit les marches, prit place dans le you-you, et Claude le conduisit au joli navire qu'il passa minutieusement en revue.

— Eh bien, monsieur? — demanda l'ancien marin.

— C'est parfait!

Claude Marteau se frotta les mains.

Fabrice reprit :

— Combien avez-vous payé ce petit chef-d'œuvre?

— Dix mille francs, monsieur... — Il a été impossible de l'avoir à moins, et j'ai rudement marchandé, je vous assure... — Le constructeur — (un brave homme!) — en demandait douze mille.

— Je l'estime au moins cela, et je trouve que vous avez fait un excellent marché.

— Bien sûr, monsieur, que si on voulait revendre on ne perdrait pas un sou.

Fabrice désigna petit Pierre qui, après avoir salué, continuait son travail d'arrosage.

— C'est là, — dit-il, — ce jeune mousse que vous avez engagé et dont m'a parlé Laurent?

— Oui, monsieur... J'ai pensé que ça ne vous contrarierait pas, quoique ce soit un surcroît de paye, mais le petit est un brave enfant qui se rend utile tant qu'il peut.

— Vous avez eu raison... je vous approuve et, comme preuve de ma satisfaction, je porte vos appointements à cent soixante francs par mois.

— Monsieur est bien bon pour moi ! — s'écria Claude, et tout bas il ajouta : — il est même trop bon... Méfions-nous...

— Quel âge a le mousse ? — demanda Fabrice.

— Un peu plus de dix ans...

— De quel pays est-il?

— Je ne sais pas au juste... — Sa mère habite Charenton...

— Il se nomme ?

— Petit Pierre...

— Cela suffit... — Ramenez-moi à terre...

Claude obéit.

Fabrice monta dans le you-you puis, comme s'il eût changé d'intention brusquement, il reprit :

— Conduisez-moi d'abord à la pointe de l'île qui est là en face de nous... — Je veux voir si elle est aussi pittoresque de près que de loin...

— Bien, monsieur...

— Ainsi, — poursuivit le jeune homme tandis que le matelot ramait, — vous avez quitté Melun sans regrets?

— Sans le moindre regret, monsieur...

— On n'a fait aucune difficulté au bureau de la police, à la préfecture, relativement à votre passeport?

— Aucune... Ç'a été sur des roulettes... — Ah ! j'étais protégé solidement ! On voit que monsieur a le bras long.

— Vous vous êtes rendu sans crainte devant les représentants de l'autorité ?

— Ça m'a bien chiffonné un petit brin dans le premier moment, mais puisqu'il le fallait...

— Oui, vous n'aimez pas les gens de justice... Vous disiez cela un jour où vous me promeniez en canot, avec des dames, et où vous racontiez certaines histoires...

— Ah ! ah ! nous y voici ! — pensa Claude, — il tâte le terrain...

Puis, tout haut, et d'un air absolument naïf :

— Quelles histoires, monsieur, s'il vous plaît ?

— Comment, vous ne vous souvenez pas ?

— Ma foi, non ! — Vous savez, monsieur, j'aime à causer... — Je suis de mon naturel un peu *blagueur*... Je voyais tant de monde... J'en ai tant raconté des histoires, et si souvent, que je me ne souviens plus de quoi il était question ce jour-là...

— Je vais vous remettre sur la voie.

— S'il vous plaît, monsieur.

— C'était la veille de l'exécution d'un condamné à mort, et vous nous expo-

siez votre opinion particulière au sujet de cette affaire... — Vous souvenez-vous maintenant?

— Très bien... — Même que vous et moi, monsieur, nous n'étions pas d'accord, et que pour vous ramener à mon avis je vous parlais de découvertes faites par moi le matin du jour qui suivit la nuit du crime.

— Oui... et même vous ne nous avez pas tout raconté, retenu, disiez-vous, par la peur des juges...

— C'est vrai, monsieur, et je ne mentais point... — Songez combien je m'étais sottement conduit dans toute cette affaire... — Vous me l'avez dit vous-même, monsieur, et vous aviez raison!... — J'avais recueilli des indices que je devais soumettre à la justice, et qui auraient peut-être empêché un honnête homme de mourir.

Fabrice haussa les épaules :

— Ne vous reprochez point votre inaction, — interrompit-il avec un sourire, — ils étaient bien insignifiants, vos indices... et vos preuves ne prouvaient rien...

— Savoir! — répliqua Claude Martenu.

— Comment?...

— Insignifiants, mes indices... Ceux que vous connaissez... ça se peut... — Mais les autres?

— Ainsi donc, — demanda Fabrice du ton le plus calme, quoique avec une violente trépidation intérieure, — ainsi donc, positivement, il y en avait d'autres?...

— Oui, monsieur...

— Ah! ah! mais alors, en effet, cela modifiait la situation...

— Du tout au tout, oui, monsieur... — J'avais trouvé une chose... un objet... qui, placé sous les yeux des juges, les aurait mis *illico* sur la trace du vrai meurtrier et de son complice...

Fabrice était blanc comme un linge. — Ses lèvres tremblaient. — Ce fut d'une voix méconnaissable qu'il demanda :

— Eh quoi, vraiment, cet objet pouvait tout changer? Tout remettre en question?...

— Je le crois...

— Qu'était-ce donc?

— Une lettre... — répondit carrément Claude Marteau. — Une lettre de femme...

LXI

— Une lettre de femme! — répéta Fabrice stupéfait, car il ne s'attendait à rien de pareil, et la révélation du matelot bouleversait ses idées.

— Oui, monsieur... une lettre d'amour... — répondit Claude Marteau.

— Adressée à qui ? — demanda vivement le jeune homme.

— Ça, par exemple, je n'en sais rien...

— Comment?

— Oh! c'est bien simple... je n'ai ramassé que la lettre sans l'enveloppe, et naturellement c'est sur l'enveloppe que se trouvait l'adresse...

Fabrice regarda son interlocuteur avec une sorte de défiance, se demandant si Claude ne se jouait point de lui.

L'ex-matelot soutint son regard avec une placidité qui dissipa les soupçons de Fabrice.

— Et, — demanda ce dernier d'un ton très calme, quoique son cœur battît à briser sa poitrine, — cette lettre était signée?

— Oui, monsieur...

— De quel nom?

Cette fois ce fut Claude Marteau qui sans affectation attacha ses yeux sur le visage du jeune homme.

Il voulait se bien rendre compte de l'effet produit par le coup qu'il allait porter.

— Le nom qui signait la lettre était celui-ci : *Mathilde Jancelyn...* — dit-il.

Un frisson presque imperceptible effleurant l'épiderme, un léger tressaillement des narines, trahirent seuls l'effroyable émotion de Fabrice.

Mais Claude était aux aguets et ces symptômes de terreur, si faibles qu'ils fussent, ne pouvaient lui échapper.

— Touché ! — pensa-t-il ; — voilà mon scélérat de patron dans ses petits souliers ! — Puis il continua tout haut : — Naturellement le procureur de la République aurait retrouvé sans grande peine cette demoiselle ou cette dame Mathilde Jancelyn, et lui aurait demandé le nom du particulier à qui elle écrivait des lettres qu'il venait égarer dans mon bateau... — Une fois ce particulier connu, on tenait le mot de la devinette... — Pas vrai, monsieur ?...

— Oui... oui sans doute... — balbutia Fabrice avec effarement. — Cette lettre, — poursuivit-il, — vous l'avez?...

— Oh! non, par exemple!

— Qu'est-elle devenue?...

— Vous comprenez qu'ayant fait la sottise de garder le silence juste au moment où il aurait fallu me délier la langue, un pareil chiffon de papier devenait dangereux entre mes doigts... — J'en ai allumé ma pipe... avec bien du regret!... Je me disais qu'enfin il aurait suffi de montrer ce papier à messieurs les juges en temps utile, pour envoyer à la guillotine le vrai coquin en place de l'innocent, car il était innocent, le nommé Pierre, j'en mettrais ma main au feu!... — Ça n'est point à un estropié comme lui qu'on écrivait des lettres d'amour... — Pas vrai, monsieur?

— Certainement... — répondit Fabrice dont une sueur froide mouillait les tempes.

— Eh bien, monsieur, continua Claude Marteau, — aujourd'hui plus que jamais je me reproche ce que j'ai fait, ou plutôt ce que je n'ai pas fait! J'ai sur la conscience la mort de ce pauvre malheureux qu'on pouvait sauver facilement, sans compter que si j'avais su que vous étiez l'ami de mademoiselle Paula Baltus, et que vous alliez bientôt devenir son mari, j'aurais parlé, rien que pour vous faire plaisir à elle et à vous...

— Il est certain que cela eût été un grand bonheur pour tout le monde, — répliqua Fabrice en s'efforçant d'affermir sa voix. — Malheureusement il est trop tard... — On ne peut rien changer aux faits accomplis...

— Pour l'innocent qui est mort, oui, monsieur, — reprit Claude, — mais pas pour le gredin qui est vivant... — Et savez-vous ce qui me console un tantinet, monsieur? C'est de savoir que les coquins, même quand ils se croient le mieux à l'abri, se font toujours prendre un peu plus tôt ou un peu plus tard... — Rien ne m'ôtera de l'idée qu'un jour ou l'autre on dressera de nouveau la guillotine sur la place Saint-Jean, à Melun, en face de l'hôtel du *Grand-Cerf*, et que cette fois le véritable assassin de M. Baltus éternuera dans le sac!

Fabrice grelottait.

— Monsieur! — s'écria Claude, — qu'est-ce vous avez donc? — Vous voilà blanc comme votre chemise... — On croirait que vous allez vous trouver mal...

— Ce n'est rien... — répondit le jeune homme d'une voix sourde, — je suis sujet à des crises nerveuses qui n'offrent d'ailleurs aucun danger et ne durent qu'un instant... — Ramenez-moi à terre, je vous prie...

— Monsieur ne descend pas dans l'île?

— Non...

— Ça suffit... — Nous aborderons dans trois minutes...

L'ex-matelot en disant ce qui précède, appuya ferme sur ses avirons.

Fabrice ne tarda point à se remettre et reprit la parole.

— Vous êtes bien ici, Claude Marteau... — dit-il. — Vous y resterez longtemps, je l'espère... — Cela dépendra de vous seul... — Travaillez, soyez honnête homme... Effacez enfin un passé que je connais seul et dont je me garderai bien de parler à âme qui vive...

— Soyez tranquille, monsieur... — Vous n'aurez rien à me reprocher, j'en réponds...

— J'y compte... — Demain, s'il y a un peu d'air, nous irons faire un tour en Seine du côté d'Argenteuil afin de juger la marche du sloop...

— C'est un fin voilier, monsieur... Vous serez content...

La pointe du you-you touchait la plus basse marche de l'escalier descendant à la rivière.

Fabrice mit pied à terre et rentra dans le parc en se disant tout bas :

M. Rittner est-il à la maison? demanda le jeune homme. (Page 597.)

— Une lettre de Mathilde!... C'est étrange! — Elle ne m'a pas écrit plus de quatre ou cinq fois, Mathilde!... — Comment ai-je perdu cette lettre?... — Il y a là quelque chose d'inexplicable... d'invraisemblable... d'impossible!!... Je croirais presque que Claude Marteau ne m'a pas dit la vérité... — Mais cela est impossible... — Comment saurait-il ce nom, et dans quel intérêt chercherait-il à me tromper, alors qu'il me doit déjà tant, et qu'il attend de moi tant encore?...

Claude de son côté pensait, en retournant au sloop chercher petit Pierre :

— Bigrement bien inventée tout de même l'histoire de la lettre... — Il a coupé dedans tout en plein... — J'étais bien sûr d'avoir reconnu la femme que j'ai sauvée pour celle qui était avec lui à Melun... — Sa maîtresse, pardieu! — Eh! eh! monsieur Fabrice Leclère, on est aussi malin que vous, et peut-être même un peu plus! — Ah! vous voulez me tirer les vers du nez!... Ah! vous voulez savoir quelles preuves de votre crime je possède!... — Ça, voyez-vous, c'est du nanan et je le garde pour les juges...

Fabrice, rentré à l'habitation, donna l'ordre d'atteler sans perdre une minute.

Après avoir calculé tout, il avait résolu de voir Paula Baltus avant Rittner, et il fallait qu'il fût au chemin de fer de Lyon à neuf heures.

Il arriva juste à temps pour monter dans le train, et à dix heures il sonnait à la porte de la villa où nous avons à plus d'une reprise conduit nos lecteurs.

Le domestique qui lui ouvrit cette grille le reconnut du premier coup d'œil et sembla surpris de le voir.

— Mademoiselle Baltus est-elle chez elle? — demanda Fabrice.

— Non, monsieur...

— Je joue de malheur, alors! — Savez-vous à quelle heure mademoiselle Baltus rentrera?

— Mademoiselle ne doit pas rentrer... aujourd'hui du moins...

— Que dites-vous?... — s'écria le jeune homme.

— Mademoiselle, depuis dix ou douze jours, n'habite plus la maison...

— Où donc est-elle?

— A Paris.

— Chez madame Jacques Lefebvre sans doute, au parc des Princes?..

— Je ne sais pas, monsieur... — Mademoiselle n'a rien dit en partant.

— Mademoiselle Baltus avait-elle reçu une dépêche avant son départ?..

— Une dépêche d'Amérique... Oui, monsieur...

— Merci...

— Monsieur ne veut pas écrire un mot qu'on remettrait à mademoiselle à son retour?

— C'est inutile... — Je verrai certainement votre jeune maitresse à Paris...

Et Fabrice, fort désappointé d'avoir fait une démarche inutile, reprit le chemin de la gare.

Là un nouveau désappointement lui était réservé. A deux heures vingt-neuf minutes seulement devait passer un train montant vers Paris; — c'était donc tout près de trois heures à attendre, et chacun sait, ou du moins peut deviner sans peine, l'énorme dose d'ennui que comporte une attente aussi longue dans une gare de province.

— Il est impossible, — se dit le jeune homme, — que j'arrive à Auteuil, chez Rittner, avant cinq heures! — Décidément le diable se mêle de mes affaires aujourd'hui!...

Nous pour qui les conditions de temps et de distance n'existent pas, laissons Fabrice se morfondre solitairement en fumant cigares sur cigares et en s'efforçant de chasser, mais sans y réussir, les pensées sombres qui venaient l'obséder, et rendons-nous à la maison des folles.

Depuis l'avant-veille Edmée quittait son lit pendant une ou deux heures de l'après-midi et semblait entrer en convalescence.

Soutenue d'un côté par Georges, de l'autre par Paula, elle descendait au jardin et là, étendue dans un moelleux fauteuil, sous les grands arbres, au milieu des fleurs, elle s'enivrait d'air pur, de lumière et de parfums, entre sa nouvelle et déjà bien chère amie, et celui qu'en son âme ingénue elle considérait comme son fiancé.

La jeune fille était toujours pâle et restait incroyablement faible, mais par instants ses prunelles ternies reprenaient un peu de leur doux éclat d'autrefois... — Son cœur aussi battait moins vite et d'une façon moins irrégulière...

Elle se sentait entourée de soins et de tendresse... — Un apaisement de plus en plus grand se faisait en elle.

Au moment où nous la retrouvons, assise à l'ombre d'un platane presque deux fois centenaire, elle avait sur ses genoux une gerbe de fleurs. — Paula tenait une de ses mains; — elle abandonnait l'autre à Georges.

L'enfant aurait dû se trouver heureuse entre ces affections profondes, entre ces dévouements sans bornes, et cependant son regard fixe exprimait la tristesse...

LXII

— Chère mignonne, qu'avez-vous donc? — demanda mademoiselle Baltus à Edmée. — Tout à l'heure vous paraissiez presque joyeuse, et voici que votre front se plisse et que votre regard devient sombre. — Dites-moi quelle pensée noire vous traverse l'esprit.

Edmée secoua la tête et parvint à sourire, mais ce sourire lui-même avait une expression profondément mélancolique.

— Je n'ai rien, ma bonne Paula... — murmura-t-elle.

— Souffrez-vous, mademoiselle? — demanda Georges avec inquiétude.

— Non, mon ami.

— Bien vrai?...

— Je vous l'affirme.

— Enfin, — reprit l'orpheline, — si vous n'avez ni chagrin ni souffrance, quelque chose vous préoccupe...

Après une seconde d'hésitation, Edmée murmura :

— Eh bien, oui...

— Quelle est cette chose ?...

— Je pense à mon père... et j'ai peur...

— Que craignez-vous donc ?...

— Je ne saurais l'expliquer... C'est un pressentiment vague sans doute, mais persistant et douloureux...

Paula se pencha vers Edmée et appuya ses lèvres sur les cheveux soyeux et sur le front pâle de la jeune fille.

— Pourquoi vous tourmenter ainsi, mignonne chérie ? — dit-elle ensuite. — J'ai reçu, vous le savez, une dépêche de Fabrice annonçant le départ... — Laissons donc à nos chers voyageurs le temps d'accomplir la traversée...

— Ils sont partis depuis plus de neuf jours ! — répliqua vivement Edmée.

— Et le voyage habituellement ne dure que neuf jours, je le sais... — continua Paula Baltus. — Mais je sais aussi que bien souvent l'état de la mer, des vents défavorables, des avaries sans gravité, doublent la longueur du trajet... Votre père et Fabrice sont peut-être arrivés au Hâvre... Peut-être les verrons-nous aujourd'hui, car leur première visite sera pour cette maison... — J'en suis si sûre qu'en quittant Melun je n'ai pas même écrit à Fabrice que j'étais ici, me faisant une joie de sa surprise... — Eh ! bien, voyons, êtes-vous rassurée ?

Edmée secoua la tête.

— Quoi ! toujours ces pressentiments absurdes ? — reprit Paula.

— Toujours...

— Mademoiselle, je vous en supplie, — dit Georges à son tour, — si vous n'êtes point insensible à l'attachement de ceux qui vous aiment ; si vous ne voulez pas les rendre malheureux ; chassez des terreurs imaginaires, éloignez la pensée d'un péril qui, je vous le jure, n'existe que dans votre imagination. — Vous êtes faible encore... vous avez besoin surtout de calme... — Une surexcitation morale, quelle qu'en soit la cause, est nuisible à votre convalescence dont elle retarde les progrès...

— Croyez notre cher docteur, ma mignonne... — appuya Paula Baltus. — Vous savez que ses conseils sont ceux d'un ami... et même, — ajouta-t-elle en souriant, — d'un peu plus qu'un ami...

— Oui, je sais tout cela, — murmura mademoiselle Delarivière avec une sorte de découragement ; — oui je sais que je me fatigue en m'abandonnant à ces pensées de mauvais augure... — Mais est-ce ma faute ? — En vain je cherche à les éloigner de moi... Elles reviennent m'assaillir, et mes efforts ne parviennent point à les chasser...

— Il faut vouloir mieux encore... — dit Georges. — Il faut réussir...

Edmée sourit en répondant :

— J'essayerai, cher docteur, je vous le promets...

— Maintenant, — continua le jeune médecin, — il est près de cinq heures... Vous avez pris l'air assez longtemps... Nous allons rentrer...

— Avant de regagner mon appartement, vous me conduirez auprès de ma mère, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle.

Edmée quitta son siège et, s'appuyant sur Georges et sur Paula, reprit lentement le chemin du pavillon.

Le jeune médecin l'introduisit dans la chambre de Jeanne et regagna son cabinet de travail.

En ce moment, voici ce qui se passait près de la grille donnant sur la rue Raffet.

Un coupé de régie s'arrêtait devant cette grille et Fabrice, arrivant de Melun, mettait pied à terre et sonnait.

Le concierge, qui le connaissait de vue depuis bien longtemps, lui ouvrit et lui sourit comme à un visiteur habituel.

— M. Rittner est-il à la maison ? — demanda le jeune homme.

— M. Rittner?... — répéta le concierge étonné.

— Sans doute...

— Monsieur ne sait donc rien?

— Rien absolument... — J'arrive de voyage... — Qu'y a-t-il?

— Le docteur Rittner n'est plus ici...

— Où est-il donc? — s'écria Fabrice en proie à un bouleversement facile à comprendre.

— Je l'ignore... — Il a vendu son établissement.

— Vendu ! — murmura le jeune homme atterré.

— Oui monsieur, et il est parti.

— Quand cela?

— Il y a dix ou douze jours...

— Comment se nomme son successeur?

— Le docteur Vernier... — C'est un jeune médecin de province, d'un grand mérite à ce qu'il paraît... — Monsieur désire peut-être le voir?...

— Je le verrai certainement...

Le concierge, après avoir fait résonner le timbre annonçant l'arrivée d'un visiteur, ajouta :

— Monsieur sait le chemin... Monsieur n'a pas besoin que je le conduise...

— Non, — répliqua Fabrice. — Mais un mot encore...

— Aux ordres de monsieur.

— Immédiatement avant le départ du docteur Rittner, il ne s'est rien passé de particulier dans la maison ?

— Je ne crois pas.

— Aucun décès ?

— Pardonnez-moi, nous avons perdu deux de nos pensionnaires.

— Du même âge ?...

— Non, monsieur, j'ai entendu dire que l'une était beaucoup plus âgée que l'autre.

— Comment s'appelaient-elles ?

— Je l'ignore... — Monsieur sait bien que, pour nous autres, les pensionnaires n'ont que des numéros... — Monsieur n'a pas autre chose à me demander ?

— Pas autre chose... — Merci...

Et Fabrice s'engagea dans le parc en se disant tout bas :

— Rittner avait compris ma lettre... — Il m'a tenu parole... — Edmée et sa mère n'existent plus... Je suis seul héritier !...

Un domestique, averti par la sonnerie du timbre, attendait sur le seuil du pavillon.

— Monsieur désire parler à M. le directeur ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Je vais le prévenir... — Monsieur veut-il entrer ?...

Et il introduisit le visiteur dans le salon du rez-de-chaussée.

Au bout de deux minutes Georges parut.

Les deux hommes se saluèrent et restèrent stupéfaits en face l'un de l'autre.

— Le questionneur de la rue Taitbout ! — se dit Fabrice. — Soyons sur nos gardes et jouons serré !

— Le voyageur qui venait demander René Jancelyn ! — pensa Georges.

Il ajouta tout haut :

— Vous avez désiré me voir, monsieur ?

— Oui, monsieur, — répliqua le neveu de M. Delarivière, — et je vais vous expliquer les motifs de ce désir ; mais permettez-moi d'abord de vous demander si je suis le jouet d'une ressemblance stupéfiante, ou si c'est bien vous que j'ai eu le plaisir de rencontrer hier, rue Taitbout, dans une maison où je venais m'acquitter d'un message. .

— C'est parfaitement moi, monsieur, et je vous reconnais à merveille...

— Le hasard est vraiment bizarre ! — fit Fabrice en souriant. — Je ne me doutais guère que je vous verrais aujourd'hui chez vous, car vous êtes, n'est-ce pas, le docteur Vernier, directeur de cette maison ?

Georges s'inclina de façon affirmative.

Fabrice poursuivit :

— Ce n'est pas vous, monsieur, que je venais visiter, c'est votre prédécesseur... — Ainsi que je vous le disais hier sans vous connaître, j'arrive de voyage et j'ignorais que le docteur Rittner eût cédé son établissement...

— Je le remplace depuis douze jours.

— Ma surprise et, disons-le, mon désappointement ont été grands en apprenant tout à l'heure, de la bouche du concierge, que je ne le trouverais plus ici...

— Veniez-vous voir le docteur Rittner comme ami, ou comme directeur d'une maison de santé spéciale ?

— Comme directeur et pas autrement.

— Me sera-t-il possible de faire ce que vous attendiez de lui ?

— Cela vous sera possible, sans aucun doute...

— Veuillez vous expliquer.

— Mon oncle et moi nous avons confié à votre prédécesseur, il y a quelques semaines, deux personnes bien chères...

Georges tressaillit, frappé par ces paroles et se rappelant tout à coup le visage de Fabrice entrevu pendant quelques secondes à Melun, à l'hôtel du *Grand-Cerf*, la veille de l'exécution.

— Votre oncle et vous... — répéta-t-il, — deux personnes chères... — Êtes-vous le neveu de M. Delarivière, et vous nommez-vous Fabrice Leclère ?

— Je suis, en effet, Fabrice Leclère.

La figure de Georges s'illumina.

Il prit et serra la main du jeune homme en s'écriant :

— Ah ! monsieur... soyez le bienvenu cent fois et cent fois encore ! — Béni soit votre retour !... — Mais pourquoi êtes-vous seul ?... — M. Delarivière n'est pas souffrant, j'espère ?...

Fabrice renouvela l'hypocrite comédie que nous l'avons vu jouer avec Pascal de Landilly et mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche. — Il répondit d'une voix brisée, en appuyant son mouchoir sur ses yeux.

— Hélas ! monsieur, je suis porteur d'une désolante nouvelle... — Mon oncle est mort !...

LXIII

— Mort ! — s'écria Georges stupéfait et chancelant. — M. Delarivière est mort ?

— Pendant la traversée, oui, monsieur... — répondit Fabrice. — Il a succombé en quarante-huit heures aux atteintes d'une pneumonie aiguë, malgré tous les soins qui lui ont été prodigués, non seulement par moi mais par le médecin du bord et par le capitaine Kerjal, un de ses vieux amis...

— Mon Dieu ! — pensa le jeune docteur... — Quelle douleur effroyable pour la pauvre Edmée, et comme ses pressentiments sombres se réalisent ! — Faible comme elle l'est, pourra-t-elle survivre à un coup si rude ?

Il ajouta tout haut :

— C'est en effet, monsieur, une nouvelle d'autant plus terrible qu'elle est plus imprévue. — Je vous demande avec instance de ne la point annoncer brusquement à votre cousine... — Elle en mourrait ! — Laissez-moi le temps de la préparer, je vous en supplie...

Ce fut au tour de Fabrice de tressaillir.

Edmée vivait !...

Frantz Rittner avait donc oublié les engagements pris, ou refusé de tenir la parole donnée ?

La déception fut cruelle. — Le jeune homme eut pourtant la force de la dissimuler et répondit :

— Soyez tranquille, monsieur, je n'agirai que d'après vos conseils... — Maintenant, je vous en prie, donnez-moi des nouvelles, et permettez-moi d'espérer qu'elles seront meilleures que les miennes... — Comment se portent madame Delarivière et sa fille ?...

— L'état de votre tante s'est amélioré d'une façon presque insensible, mais cependant très positive, — répliqua Georges. — J'ai le sérieux espoir d'obtenir, dans un laps de temps plus ou moins rapproché, une guérison complète.

— Que Dieu soit loué ! — s'écria Fabrice. — Mais, hélas ! mon pauvre oncle ne sera pas là pour jouir d'un bonheur qui lui semblait si grand qu'il osait à peine l'espérer...

— Quant à votre cousine, — poursuivit le docteur Vernier, — elle va mieux... beaucoup mieux...

— Elle a donc été malade ?... — demanda vivement le neveu du banquier.

— Très malade... en grand péril... — Mais grâce au ciel j'ai pu l'arracher à la mort, et la convalescence est en bonne voie... — Il ne me reste à combattre qu'une extrême faiblesse dont je finirai par triompher.

— C'est à vous que je dois le salut de ma cousine... — dit Fabrice d'une voix émue en prenant les mains de Georges. — C'est à vous que je devrai la guérison de ma tante. — Croyez à ma reconnaissance profonde !... Puis-je voir ces deux pauvres femmes ?...

— Dans cinq minutes je vous conduirai près d'elles... Mais j'ai d'abord quelque chose à vous apprendre...

— Quelque chose à m'apprendre ? — répéta Fabrice surpris.

— Oui, monsieur, et mes paroles vous causeront certainement une joie vive...

— D'où me viendrait cette joie au milieu du chagrin qui m'oppresse ?...

— De la présence ici d'une personne qui, je le sais, vous est bien chère...

La surprise du jeune homme devint de la stupeur.

— De quelle personne voulez-vous parler ? — s'écria-t-il.

— De mademoiselle Paula Baltus.

En entendant prononcer ce nom, le neveu du banquier eut quelque peine tout d'abord à en croire ses oreilles.

— Mademoiselle Baltus dans cette maison ! — dit-il d'une voix mal affermie. — Mais comment cela se fait-il ? Pour quel motif y est-elle venue ?...

— Pour se rapprocher de mademoiselle Edmée qu'elle aime, et de madame Delarivière à qui elle porte un intérêt immense...

Mademoiselle Baltus marchait lentement, appuyée sur le bras de son fiancé. (Page 615).

— Ah ! que je reconnais bien là son cœur si bon, si dévoué ! ! — Je vous le demande en grâce, monsieur, faites-la prévenir sans retard de mon arrivée... — Si vous saviez comme j'ai hâte de la voir !... — Vous aviez raison, monsieur, la joie que j'éprouve en ce moment fait oublier bien des chagrins, bien des douleurs, bien des angoisses ! !...

Georges était heureux de l'émotion de Fabrice, émotion dont il ne pouvait suspecter la sincérité, et qui d'ailleurs n'était point feinte.

Il frappa sur un timbre.

Un domestique se présenta.

— Prévenez mademoiselle Baltus, — dit le docteur à ce domestique, — que je lui saurai gré de vouloir bien descendre au salon. — Vous la trouverez dans l'appartement de mademoiselle Delarivière...

Le valet sortit pour s'acquitter de sa mission.

Georges reprit :

— En attendant mademoiselle Baltus, qui certainement ne tardera guère, permettez-moi de vous adresser une question dictée par un motif qui n'a rien de commun avec une curiosité frivole.

— Faites, monsieur, j'y répondrai de mon mieux...

— Il s'agit encore de notre rencontre fortuite dans la rue Taitbout... — Vous m'avez dit hier que vous ne connaissiez point M. René Jancelyn...

— Je vous l'ai dit et je vous le répète... — répliqua Fabrice en fronçant involontairement le sourcil.

— Mais peut-être avez-vous sur son compte quelques renseignements?...

— Aucuns... — En revenant en France sur le navire *l'Albatros*, je fis la connaissance d'un passager anglais du nom de Williams Withe qui descendait à Plymouth... — Cet Anglais, apprenant que je me rendais à Paris, me pria de passer chez un monsieur Jancelyn dont il me donna l'adresse écrite, et de l'avertir que, d'ici à huit ou dix jours, il recevrait certainement sa visite... — Je promis et je voulus tenir ma promesse, chose qui me fut impossible, M. Jancleyn étant en voyage... — Vous en savez maintenant aussi long que moi...

En formulant la réponse qui précède, Fabrice se demandait :

— Pourquoi donc ce docteur me questionne-t-il ainsi? — Sans doute, comptant Mathilde au nombre de ses pensionnaires, il voudrait prévenir la famille... — Il n'y a rien là, je crois, qui doive m'inquiéter...

Fabrice aurait désiré vivement interroger le jeune médecin au sujet de Mathilde, mais il n'osait.

Georges remercia, et le silence s'établit.

Il fut court.

Au bout de moins d'une minute le frou-frou d'une robe de soie se fit entendre dans le vestibule.

La porte s'ouvrit.

Mademoiselle Baltus franchit le seuil du salon d'attente.

Du premier regard elle vit Fabrice.

Un faible cri s'échappa de ses lèvres, elle devint très pâle et, posant sa main sur son cœur pour en comprimer les battements, elle chancela.

Le jeune homme courut à elle et la soutint dans ses bras.

Pendant quelques secondes Paula presque anéantie s'abandonna, frissonnant d'amour et les yeux fermés, aux bras caressants qui l'enlaçaient.

Sa belle tête énergique et virginale reposait sur l'épaule du meurtrier de son frère.

Bientôt ses paupières abaissées se soulevèrent, et elle murmura d'une voix si faible que son fiancé seul put l'entendre:

— Oh! Fabrice!... cher Fabrice!... En vous revoyant à l'improviste, il m'a semblé que j'allais mourir de joie...

— Mourir!... — répéta le jeune homme. — Il faut vivre, ma bien-aimée Paula... vivre pour être à moi... vivre pour être heureuse...

— Vous m'aimez donc toujours autant!

— Cent fois plus!... — En m'éloignant de vous je vous aimais de toute mon âme, mais maintenant je vous adore!

Les yeux de la jeune fille s'attachèrent sur ceux de Fabrice avec l'expression d'un immense amour.

Puis elle se tourna vers le docteur et lui dit en souriant:

— Monsieur Georges, soyez indulgent... C'est lui dont je vous parlais bien souvent... c'est mon fiancé!... Je l'aime tant et je suis si heureuse!

Georges sourit à son tour.

— Vous n'avez pas besoin d'indulgence, mademoiselle... — répondit-il. — Moi aussi je connais la joie de retrouver la personne qu'on aime... C'est une incomparable ivresse, qui fait oublier le reste du monde...

Paula reprit:

— Depuis quand êtes-vous à Paris, cher Fabrice?

— Depuis hier au soir...

— Pourquoi n'être pas venu ici tout de suite?

— Parce que je ne savais pas vous y trouver... — J'arrive de Melun... — Ma première visite devait être pour vous.

Mademoiselle Baltus serra la main de Fabrice et reprit:

— Mais votre oncle?... M. Delarivière? où est-il? — Quelle raison l'empêche de vous accompagner?

Fabrice baissa tristement la tête.

Georges, sans dire un mot, désigna du doigt le large crêpe qui couvrait le chapeau du jeune homme...

— Mort!! — balbutia Paula très émue; — un si grand malheur est-il accompli?

— Hélas! oui, mademoiselle...

— A tout prix, — continua la jeune fille, — il faut cacher à Edmée, en ce moment du moins, la sinistre nouvelle... — Elle n'y survivrait pas...

— J'ai déjà dit cela à M. Leclère... — répliqua Georges,

— Et je l'ai compris... — appuya Fabrice. — Je me tairai donc... J'expliquerai de mon mieux l'absence de mon oncle... — Mais il faudra bien, un peu plus tard, qu'Edmée connaisse le triste événement... — Pauvre cousine, je la plains de toute mon âme!... Navrante destinée que la sienne!... La mort lui prend son père avant l'âge, et sa mère a perdu la raison!

— Heureusement nous lui restons, vous, le docteur et moi... — répondit Paula. — Entre nos trois affections elle ne sera pas seule au monde...

— Sans doute, — reprit le jeune homme, — nous ferons notre devoir... Nous veillerons sur Edmée avec tendresse, avec sollicitude; mais, malgré tout, son avenir m'épouvante...

LXIV

— L'avenir d'Edmée vous épouvante? — répéta Paula.

— Beaucoup, je l'avoue... — dit Fabrice.

— Pourquoi donc? — Certes, son chagrin sera poignant, mais à l'âge de votre cousine on oublie vite... on se console facilement... La nature le veut ainsi et ses lois sont impérieuses... — Ce que nous avons à redouter en ce moment, c'est l'effet produit par une secousse terrible et inattendue... — Notre cher docteur a constaté chez mademoiselle Delarivière les symptômes d'une maladie de cœur à son premier période... — Sa science et ses soins sont parvenus à enrayer le mal, mais il pourrait reparaître et grandir à la suite d'une émotion violente.

Fabrice sut donner à son visage une expression mélancolique et compatissante.

— Chère Paula! — murmura-t-il, — ce n'est pas seulement la mort de mon oncle qui me fait envisager l'avenir d'Edmée sous les plus sombres couleurs, c'est la position fausse et désolante que lui crée dans le monde cette mort inattendue...

Mademoiselle Baltus et le docteur Vernier regardèrent Fabrice avec un étonnement manifeste.

— Vous savez que je ne vous comprends pas du tout... — dit la jeune fille.

— C'est que vous ne savez rien...

— Apprenez-moi donc ce que j'ignore...

— J'appelle Edmée ma cousine, mais elle n'est en réalité pour moi qu'une étrangère... — dit Fabrice.

— Une étrangère pour vous... Elle? Edmée? la fille de votre oncle?...

— Oui...

— Comment?...

— Edmée est la fille de M. Delarivière et de Jeanne; mais Jeanne n'a jamais été l'épouse légitime de M. Delarivière, marié depuis vingt ans à une autre femme...

Paula poussa un cri de surprise et d'angoisse.

— Ainsi, Jeanne? — demanda-t-elle.

— Était la maîtresse de mon oncle, dont Edmée est la fille naturelle...

— Oh! pauvre femme! pauvre enfant!

— Jeanne est assurément une honnête et digne créature... — poursuivit Fabrice. — Mon oncle, devenu veuf, avait résolu de l'épouser dans un délai très bref, et je l'approuvais sans restriction... — Malheureusement la maladie mentale de Jeanne est venue rendre impossible la réalisation de ce projet... — Maintenant que voilà mon oncle mort, tout est fini, et rien au monde ne peut plus régulariser la position de la mère et de la fille...

Georges Vernier, — quoique profondément affligé de la fin prématurée du banquier, — n'avait pu écouter sans une sorte de joie les paroles que nous venons de reproduire.

Edmée était une enfant naturelle, sans famille, sans position...

Il s'en félicitait au fond de l'âme, car désormais, entre elle et lui, aucun obstacle n'existait plus...

— Monsieur Leclère, — dit-il à Fabrice d'une voix un peu tremblante, — je crois qu'il ne faudrait pas voir les choses trop en noir... — La situation de mademoiselle Edmée, situation que personne ne connaissait ici, est évidemment fausse et pénible, mais elle peut se simplifier le plus facilement du monde...

— Que faudrait-il pour cela, monsieur? — demanda Fabrice.

— Qu'un honnête homme, aimant mademoiselle Delarivière de toute son âme et sachant se faire aimer d'elle, sollicitât sa main et devînt son mari...

— Vous avez raison, et je désirerais vivement, dans l'intérêt de la chère enfant que je nommerai toujours ma cousine, que l'homme dont vous parlez se présentât et fît d'Edmée sa femme... — Je le désire, sans l'espérer presque...

— Pourquoi?

— Mon Dieu, vous connaissez le monde... Il est rempli de gens animés des intentions les plus excellentes, Don Quichotte du sentiment, se croyant prêts à braver les préjugés et à combattre l'opinion publique... — Quand le moment décisif arrive, ils s'aperçoivent tout à coup qu'ils ont trop compté sur leurs forces... Le préjugé leur fait peur et la lutte contre l'opinion leur paraît impossible... — J'ai vu cela cent fois!! — Je crains de le voir une fois de plus...

— Détrompez-vous, monsieur Leclère, vous ne le verrez pas... — J'en suis absolument certain...

— Vous, monsieur le docteur?...

— Oui, moi... — Ce que vous venez de nous apprendre m'encourage à vous parler à cœur ouvert, ce que ce matin encore je n'aurais pas osé. — Quoique mademoiselle Edmée ne soit point légalement votre parente, les liens du sang et de l'affection vous unissent à elle... — M. Delarivière n'existe plus... C'est donc à vous que je dois m'adresser, c'est donc à vous que je dois dire : — « Je suis un honnête homme et un travailleur infatigable... Ma position actuelle est suffisante déjà et ne peut manquer de grandir... — J'ai pour l'avenir des espérances, ou plutôt des certitudes de fortune... — j'aime mademoiselle Edmée de toute

mon âme, j'ai la ferme volonté de la rendre heureuse, et je vous prie, monsieur, de m'accorder sa main... »

— Ah ! docteur... — s'écria Paula avec enthousiasme. — C'est bien ce que vous faites !...

— Ai-je du mérite à vouloir être heureux, mademoiselle? — répondit Georges.

— Ma réponse, — pensait Fabrice, — va me faire de cet homme un ennemi ou un allié. — Mieux vaut un allié...

— Vous vous taisez, monsieur... — murmura le docteur. — Pourquoi ce silence? — Êtes-vous défavorable à la requête que je viens d'avoir l'honneur de vous adresser?

— En aucune façon, croyez-le bien, monsieur, — répliqua vivement le neveu du banquier ; — mais vous devez comprendre combien, en cette affaire, ma position est délicate... — Je suis touché du sentiment qui tout à l'heure dictait vos paroles, et le moment choisi pour formuler votre demande indique chez vous une délicatesse infinie, mais je ne suis investi d'aucune tutelle légale ou officieuse à l'endroit d'Edmée, je ne puis donc sanctionner utilement quoi que ce soit qui la regarde... — J'ignore d'ailleurs si ma cousine connaît la tendresse qu elle vous inspire, et si elle la partage...

Paula intervint...

— Edmée, — dit-elle, — connaît et partage cette tendresse... — Je le sais et je l'affirme... — Elle aime notre cher docteur... — Elle croit, et je le crois aussi, qu'en devenant sa femme elle n'aura que des chances heureuses...

— Les paroles de mademoiselle Baltus constituent pour moi la plus sérieuse des garanties, monsieur le docteur ! — s'écria Fabrice. — Mes plus vives sympathies sont à vous désormais... — Au nom de mon oncle regretté, je vous remercie de votre recherche et je l'agrée de tout mon cœur !...

Georges, dont l'émotion et l'attendrissement allaient jusqu'aux larmes, serra la main de Fabrice en balbutiant :

— Ah ! monsieur, les mots me font défaut pour vous exprimer ma reconnaissance ! Ce n'est pas un ami, le plus dévoué des amis, que je veux être pour vous désormais... c'est un frère !

— Allons, — pensa le neveu du banquier en répondant chaleureusement à la pression des mains du docteur, — on ne soupçonne rien ici... — Les terreurs auxquelles obéissaient Rittner et René Jancelyn, en prenant la fuite, étaient vaines... — Tout va bien !...

Après un moment de silence, Paula reprit :

— Mais, cher Fabrice, il me semble que M. Delarivière, si profondément attaché à Jeanne et à sa fille, avait dû penser à leur avenir et prévoir le cas où ses projets de mariage ne pourraient se réaliser...

Le jeune homme, s'attendant à cette question, s'était depuis longtemps préparé à y répondre.

— Mon oncle, comme presque tous les vieillards, — dit-il, — évitait de penser à la mort et n'admettait point que le temps d'agir pût lui manquer un jour à l'improviste... — J'ai grand'peur qu'il n'ait négligé les précautions les plus élémentaires.

— Quoi, pas de testament ?...

— Aucun...

Georges Vernier leva la tête.

— Aucun testament !... — répéta-t-il, — le croyez-vous ?

— C'est ma conviction... — du moins il ne m'a parlé de rien de semblable... — répondit Fabrice. — Je suis possesseur de tous ses papiers... — Quelques jours avant sa mort nous les avions classés ensemble. — Je n'ai rien trouvé qui ressemblât à un acte renfermant des dispositions suprêmes.

— M. Delarivière avait un notaire à Paris, cependant ?

— Je l'ignore et je ne le crois pas...

— C'est étrange... — se dit tout bas le docteur devenu pensif.

Fabrice poursuivit :

— Du reste, mon oncle venant en France avec l'intention bien arrêtée d'épouser Jeanne sans retard, une négligence de sa part serait non seulement excusable mais facile à comprendre.

— Alors, l'héritier de tous ses biens ? — fit Paula.

Fabrice, malgré son empire sur lui-même, rougit légèrement.

— L'héritier direct... l'héritier légal... — (en admettant qu'il n'existe pas de testament), — répliqua-t-il, — c'est moi... — Mais j'espère que vous me jugez trop bien pour me croire capable d'abuser de la situation qui m'est faite.. — Le chiffre de la fortune de mon oncle avait été singulièrement exagéré, et M. Jacques Lefebvre lui-même était à ce sujet dans une erreur complète... — J'estime à trois millions l'héritage... J'en ferai deux parts... — Je remettrai l'une à ma cousine... — Quant à Jeanne, si elle recouvre la raison...

— N'en doutez pas, monsieur, — interrompit Georges, — madame Delarivière ne restera pas folle...

— Dieu le veuille ! — continua Fabrice avec calme. — Dans ce cas, je me considérerai comme son fils... — Elle ne me quittera plus...

— Pardonnez-moi, monsieur, — répliqua le jeune docteur, — c'est moi qui serai véritablement son fils, étant le mari de sa fille, et j'aurai le droit de garder ma mère...

Fabrice sourit.

— Aucune discussion, soyez-en sûr, — dit-il, — ne s'élèvera entre nous à ce sujet. — Que Jeanne soit guérie... — qu'elle soit heureuse... qu'elle vive pour nous aimer...

— Et pour nous aider dans notre vengeance ! — dit Paula d'une voix grave qui fit tressaillir Fabrice et passer un frisson sur sa chair.

LXV

Ainsi donc l'amour n'avait point amolli le métal inflexible dont était faite la volonté de mademoiselle Baltus.

Pas un seul instant Paula n'avait perdu de vue son objectif : — la vengeance !

Fabrice dompta la révolte de ses nerfs et dit du ton le plus naturel :

— Alors, chère Paula, vous pensez encore que Jeanne vous sera d'un grand secours pour accomplir ce que vous avez résolu ?

— Je le pense toujours ! ! Je le pense plus que jamais ! ! — Jeanne guérie portera la lumière dans les ténèbres qui nous entourent... — Voilà pourquoi j'ai écrit à New York, à M. Delarivière, afin qu'il m'indiquât par dépêche l'endroit où je trouverais Jeanne... — Ce que d'ailleurs il n'a pas fait.

— Nous n'avons rien reçu... — répliqua Fabrice. — Votre lettre ne sera sans doute arrivée qu'après notre départ... — Mais qui donc vous a révélé le secret que mon oncle voulait cacher à tout le monde ?... Qui vous a dit que Jeanne était folle ?...

— Le docteur Vernier...

— Comment l'a-t-il appris lui-même ?

— Vous ne le devinez pas ?

— Non... — Il y a là toute une énigme qui me paraît insoluble...

— Écoutez-moi donc...

Paula raconta rapidement sa première visite à Georges Vernier, sa surprise profonde en découvrant que la malheureuse femme, devenue folle à Melun, dans un appartement de l'hôtel du *Grand-Cerf*, à la suite d'un spectacle hideux, était madame Delarivière, leurs recherches vaines, l'idée de se mettre à la tête d'une maison dn santé, l'achat de l'établissement d'Auteuil, leur joie à tous les deux en y trouvant Edmée et sa mère, la conviction du docteur qu'il guérirait Jeanne, et la certitude qu'ils croyaient posséder de savoir par elle le nom de l'homme dont la mort sanglante avait troublé sa raison, et d'arriver à découvrir ainsi l'assassin véritable de Frédéric Baltus...

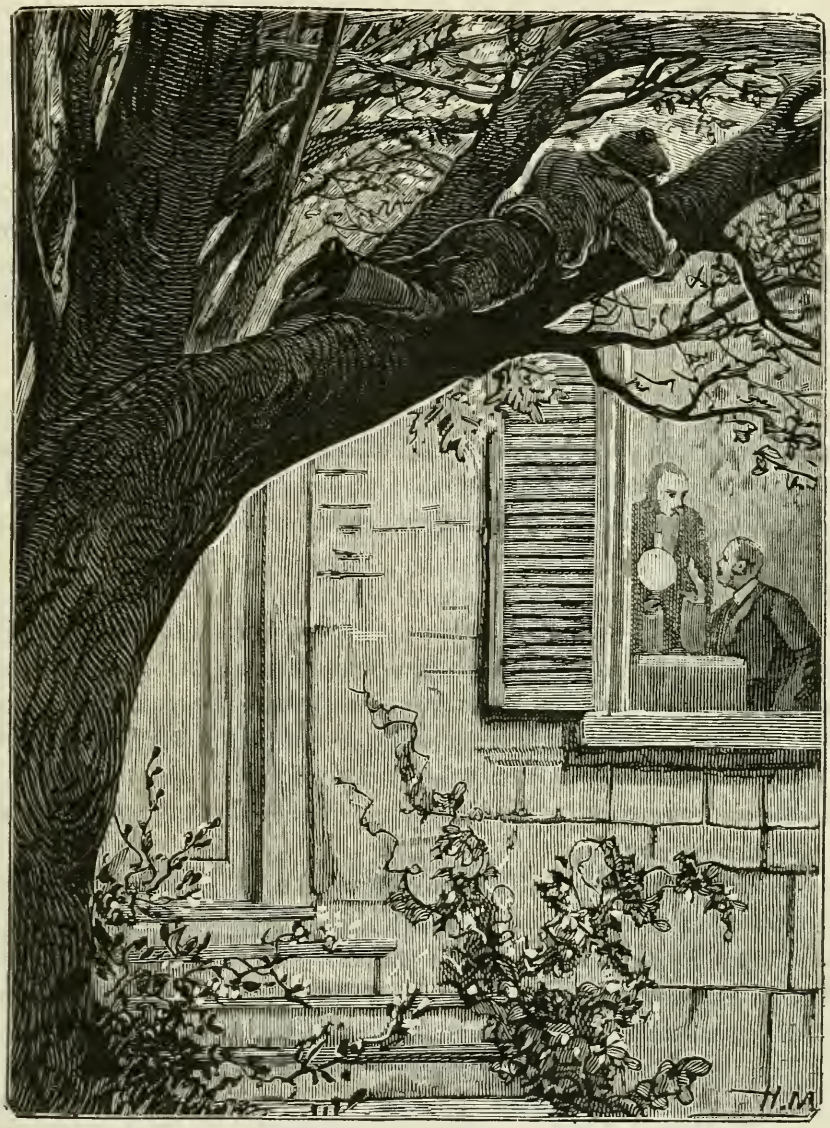
Fabrice, en écoutant ce récit, avait toutes les peines du monde à conserver une attitude calme.

Il se sentait pâlir et trembler. — Son cœur par moments cessait de battre et son sang se glaçait dans ses veines.

— Nous avons eu bien des déboires et bien des déceptions... — dit le docteur Vernier quand mademoiselle Baltus eut achevé. — Un instant nous avons cru qu'il nous serait possible de nous passer de Jeanne...

— En vérité ! — murmura Fabrice avec angoisse. — Vous teniez donc un fil conducteur ?

— Du moins il nous semblait le tenir...



Claude Marteau, bondissant comme un jaguar, disparut en quelques secondes dans l'épaisseur du feuillage. (Page 616).

— De quoi s'agissait-il? — D'un indice? d'un témoin?

— Cet indice, ce témoin, si vous voulez, était le révolver dont l'assassin s'était servi pour commettre son crime.

Quel que fût son empire sur lui-même, le jeune homme devint blanc comme un mort et fut bien près de défaillir.

C'est à peine s'il put balbutier d'une voix éteinte:

— Vous aviez ce révolver ?...

— Oui..

— N'était-il donc pas déposé au greffe avec les pièces à conviction?

— Il y était, mais le procureur de la République à Melun, avait autorisé le greffe à nous le remettre, sachant quel usage nous en voulions faire...

— Quel était cet usage? — Qu'espériez-vous?

— Je comptais, — répondit Georges, — je comptais sur l'armurier de chez qui sortait le revolver, pour savoir à qui il avait été vendu... — La crosse de l'arme, dans l'origine, était ornée d'un écusson dont, à la cour d'assises, on a constaté l'absence... — Cet écusson portait certainement des initiales, et j'espérais retrouver le graveur...

— Eh bien? — demanda Fabrice haletant...

— Eh bien, — répliqua le médecin, — le fil d'Ariane s'est brisé dans ma main sans m'avoir servi... — L'armurier, par suite des nombreuses ventes de revolvers pareils faites en 1870 au moment de la guerre, ne pouvait me donner aucun renseignement. — Mon enquête se trouvait arrêtée dès le premier pas...

Fabrice respira.

— Chère Paula, — dit-il en contraignant ses lèvres à sourire, — la fièvre de vengeance que vous aviez allumée dans mes veines s'était un peu calmée, j'en conviens, mais la voilà qui se ravive... — Autant que vous maintenant, j'ai hâte de voir la clarté jaillir dans l'ombre... — Je suis prêt à joindre mes efforts aux vôtres... — Ordonnez donc et disposez de moi!!

— Merci, Fabrice, — répondit la jeune fille. — Je savais bien que je pouvais compter sur vous...

— Vous n'avez pas douté de moi, n'est-ce pas?

— Pas une minute...

— C'est donc à moi de vous dire : merci!

Puis Fabrice reprit, en s'adressant à Georges :

— Et maintenant, docteur, je voudrais voir Edmée et Jeanne...

— Nous allons vous conduire...

— Laissez ici votre chapeau, mon ami... — dit Paula vivement.

— Pourquoi?

— En voyant ce crêpe, la pauvre Edmée comprendrait bien vite le malheur qui la frappe,..

— Vous avez raison, chère Paula... Vous pensez à tout...

Et le neveu du banquier, accompagné du docteur et de l'orpheline, monta tête nue chez Edmée.

Georges ouvrit la porte.

Fabrice entra.

Edmée, certes, ne s'attendait pas à la brusque apparition de son cousin, mais la présence du jeune homme n'avait rien non plus qui dût la surprendre beaucoup, puisque les voyageurs étaient attendus d'un jour à l'autre...

Cependant en le voyant seul, elle devint livide et, se dressant à demi sur sa couche, elle cria d'une voix étranglée par l'angoisse :

— Mon père?... où est mon père?... qu'avez-vous fait de mon père?...

Georges s'élança vers la jeune fille.

Le terrible émotion qu'elle subissait causait au docteur une profonde inquiétude et lui faisait craindre une rechute immédiate,

— Chère Edmée, — lui dit-il, — calmez-vous, je vous en supplie ! — Il ne se passe rien qui doive vous alarmer... — M. Delarivière n'est point encore à Paris, mais son retour ne tardera pas... — Bientôt il sera près de nous...

Les paroles de Georges, et surtout sa voix, produisirent sur l'enfant leur effet habituel.

Elle se calma tout à coup et, tendant à Fabrice sa main blanche et presque diaphane, elle murmura :

— Pardonnez-moi, cousin, mon mauvais accueil involontaire... Je n'ai pas été maîtresse de moi... J'ai eu peur... j'ai perdu la tête... Mais je suis heureuse de vous voir, vous le savez bien... — Expliquez-moi maintenant le retard de mon père...

Fabrice avait eu quelque peine à reconnaître sa cousine, tant le changement de la pauvre mignonne était grand.

Il se persuada que cet état maladif, cet amaigrissement, cette pâleur, provenaient d'un poison lent versé par Rittner, et il pensa :

— Frantz aurait mieux fait de supprimer l'autre et de laisser vivre celle-là...

Puis il répondit.

— Rien n'est plus simple, chère cousine... — Mon oncle n'a pas voulu revenir en France sans avoir terminé complètement ses affaires à New-York... — Il m'a renvoyé près de vous, avec mission de vous donner de ses nouvelles et de lui envoyer des vôtres, ce que je vais faire aujourd'hui même par le télégraphe... — Il prendra son passage sur l'un des prochains paquebots... — C'est un retard de dix à douze jours auquel il lui faut se soumettre, mais qu'il déplore... Il a si grande hâte de vous voir...

— Cher bon père!... — murmura la jeune fille. — Vous lui direz que je vais mieux... — Ou plutôt, non... il ne faut même pas qu'il sache que j'ai été malade... — Mais comment lui faire comprendre, sans lui briser le cœur, que l'état de ma pauvre mère est toujours le même?

Et de grosses larmes, tombant des yeux d'Edmée, roulèrent sur ses joues.

— Pourquoi pleurer ainsi, mignonne? — fit mademoiselle Baltus d'un ton de doux et tendre reproche. — Le docteur répond de guérir notre chère Jeanne, et il tiendra certainement sa promesse... — Soyez donc raisonnable et ne voyez point l'avenir sous de sombres couleurs...

Edmée balbutia :

— Vous êtes heureuse, vous, Paula... — Fabrice est de retour...

— Mais, — répondit l'orpheline en souriant, — vous êtes heureuse aussi, vous, mignonne, et d'un bonheur pareil au mien...

Edmée secoua la tête.

— Oh ! non... — dit-elle. — Ce n'est pas la même chose...

— Pourquoi donc ?

— Vous pouvez aimer librement Fabrice, chère Paula... — Vous ne dépendez que de vous-même... tandis que moi... qui sait ?

La jeune fille s'interrompit et baissa tristement la tête.

Fabrice, — pour des motifs faciles à deviner, — tenait à conquérir les sympathies du docteur Vernier.

Il prit la parole avec une sorte de solennité.

— C'est à moi, cousine, — dit-il, — de répondre à la question que vous vous adressez à vous-même... — J'ai le droit de vous affirmer que vous pouvez, ainsi que mademoiselle Baltus, croire au bonheur par l'amour, et ne pas craindre qu'il vous échappe...

— Comment ? — demanda la jeune fille palpitante et soudainement transfigurée, — Fabrice... Fabrice... expliquez-vous ! — Que signifient vos paroles ?...

— Elles signifient, chère cousine, que le docteur Vernier a écrit à mon oncle en lui avouant qu'il vous aimait...

— Ah ! — fit Edmée en jetant sur Georges un regard d'une éloquence saisissante.

— Et votre père... — continua Fabrice.

— Mon père !... — répéta la jeune fille, dont l'âme tout entière se suspendait aux lèvres de son cousin qui poursuivit :

— Et votre père m'a donné mission de répondre au docteur Vernier qu'il lui permettait de vous aimer...

LXVI

Edmée, en entendant cette réponse qu'elle croyait dictée par son père, ne prononça pas un seul mot.

Elle prit dans les siennes les mains de Georges et de Paula, et ses larmes, — larmes d'attendrissement et de joie, — recommencèrent à couler.

— Chère mignonne, — dit mademoiselle Baltus, — vous voilà donc sûre de l'avenir !

— Mon Edmée chérie... — murmura Georges. — Ma fiancée... presque ma femme...

Puis, se détournant un peu, il serra la main de Fabrice à la dérobée.

— A cette heure il se ferait tuer pour moi ! — pensa le neveu du banquier, tout fier du succès de son mensonge.

Edmée, dont le doux visage s'illuminait, balbutia :

— Vous avez dit, n'est-ce pas, cousin, que dans dix ou douze jours mon père serait ici ?

— Oui, chère cousine...

— Je serai d'autant plus heureuse de le voir et de le presser sur mon cœur, ce bon père, que je n'osais plus espérer...

— Pourquoi donc ?...

— J'avais des pressentiments noirs... Je faisais des rêves de mauvais augure...

— Rêves et pressentiments ne prouvaient rien... rien que la fièvre... — répliqua Fabrice.

— Ce n'est pas tout, — continua la jeune fille, — on affirme, vous le savez, que Dieu parfois accorde le don de seconde vue à ceux dont il a troublé la raison... — Eh bien, ma pauvre mère, dans un de ses délires, a eu la plus effrayante des visions... — Mon sang se glace encore dans mes veines à ce souvenir... — Elle se croyait en plein océan, la nuit, sur un vaisseau balloté par la tempête, et là, sous le feu des éclairs et sous des lueurs d'incendie, elle voyait un jeune homme assassiner mon père...

Fabrice était bien fort et veillait sur lui-même, — cependant il frissonna de tous ses membres et ses dents s'entre-choquèrent.

— N'est-il pas vrai, cousin, que c'est effrayant ?... — poursuivit Edmée. — Vous voilà tout pâle...

— C'est effrayant, oui certes, et ces hallucinations de ma tante ont dû produire sur vous une impression profonde... Mais vous voici rassurée par les faits... Il ne faut plus penser qu'à votre convalescence, afin que mon oncle, à son arrivée, vous trouve le visage rose et les lèvres souriantes.

— Je ferai tout ce qu'il faudra pour cela, soyez-en sûr...

— Avez-vous l'intention de retourner à Neuilly?

— Oh ! non ! non ! — répliqua vivement la jeune fille en jetant à Georges un long regard. — Jusqu'au retour de mon père je veux rester dans cette maison... — Où pourrai-je être mieux qu'ici? auprès de ma mère... entre mon amie... presque ma sœur... et mon... mon médecin ?...

Paula intervint.

— Elle a cent fois raison, mon cher Fabrice, — dit-elle, — et je ne la laisserai point partir.

— Qne votre volonté à toutes deux soit faite !...

— Je reste, c'est convenu, — reprit Edmée d'un ton de malice ingénue ; — mais je suppose que vous viendrez nous visiter souvent... Paula et moi...

— Ah ! tous les jours ! — s'écria Fabrice avec feu.

— Merci, cousin... Merci pour Paula... et pour moi...

— Chère Edmée, — dit Georges Vernier, — nous vous quittons...

— Déjà ! !

— Oui... — Vous avez besoin de sommeil. — Nous vous laissons dormir et nous allons voir votre mère...

— Eh bien, à ce soir, monsieur Georges... — A bientôt, cousin Fabrice!...

— A bientôt, cousine Edmée!...

Paula et les deux hommes passèrent dans l'appartement de Jeanne, qui se trouvait, nous le savons, au même étage du pavillon.

Fabrice fut un peu surpris que la folle eût quitté sa cellule, mais il ne manifesta point son étonnement.

Madame Delarivière était calme.

Elle attacha sur les visiteurs un long regard sans expression et, prenant les mains de mademoiselle Baltus, elle les appuya contre ses lèvres.

Fabrice trouva Jeanne bien changée depuis le jour où, pour la dernière fois, il l'avait vue.

Les joues étaient moins creuses et moins pâles... le cercle de bistre tracé autour des paupières s'amoindrissait... le rictus de la bouche avait disparu.

Évidemment la malade se trouvait en pleine voie de guérison.

— Mais à quoi pensait donc Rittner ? — se demanda le neveu du banquier. — C'est contre Jeanne surtout qu'il fallait agir! — Comment ne l'a-t-il pas compris ?

— Depuis que je dirige la maison de santé, j'ai mis madame Delarivière en possession de cette chambre... — dit Georges ; — elle semble s'y plaire, et le voisinage immédiat de sa fille est précieux pour elle...

— Vous ne l'enfermez pas ?...

— Jamais.

— Vous la laissez seule?...

— Souvent... presque toujours...

— Même la nuit?

— Oui, même la nuit...

— Ne pourrait-elle s'évader ou causer quelque trouble dans l'établissement?

— Je n'ai aucune raison de le craindre...

— Peut-être ne savez-vous pas qu'au début de sa maladie, dans un accès de furieux délire, elle a failli tuer sa fille sous les yeux de mon oncle et sous les miens...

— Je sais cela.

— Un danger de même nature ne peut-il se reproduire ?

— Non. — Les délires de madame Delarivière ont cessé d'une façon presque complète... — D'ailleurs ils n'ont plus maintenant un caractère d'agitation redoutable.... — La folie de la pauvre femme est devenue douce et mélancolique...

— Recevez toutes mes félicitations, cher docteur... — dit Fabrice. — Vous

avez fait beaucoup déjà pour la guérison, et je ne doute pas que vous n'arriviez, dans un délai très bref, à un résultat complet...

— Je l'espère aussi, — répliqua le jeune médecin, — et ce résultat ne se fera point attendre, si l'épreuve décisive sur laquelle je compte réussit...

Fabrice allait demander quelle était cette épreuve.

Il n'en eut pas le temps.

Georges avait à visiter dans le bâtiment principal plusieurs de ses pensionnaires dont l'état le préoccupait vivement. — En conséquence il sortit de la chambre de Jeanne avec les deux jeunes gens qu'il quitta aussitôt après, les laissant ensemble au jardin.

Mademoiselle Baltus marchait lentement, appuyée sur le bras de son fiancé, s'absorbant en elle-même et faisant des rêves de bonheur.

Fabrice se disait :

— L'inintelligence ou le mauvais vouloir de Rittner ont tout compromis ! ! — Aujourd'hui le danger vient de Jeanne et de Paula... — Il ne faut pas que l'une continue ses recherches... — Il ne faut pas que l'autre recouvre la raison... — Pour arriver à ce double but, comment faire ?...

Il se répondit :

— Posséder l'une et supprimer l'autre !

Le neveu du banquier devait dîner, — nous le savons, — à la maison de santé d'Auteuil.

Le repas se prolongea jusqu'à neuf heures et demie.

A dix heures il fallut se séparer.

Paula comptait se rendre le lendemain à Melun, afin de s'assurer par ses propres yeux que ses gens ne profitaient point de son absence pour négliger l'entretien du parc et de la villa.

— Voulez-vous venir me prendre ici pour me conduire? — demanda-t-elle à Fabrice en lui tendant la main.

— Si je le veux ? — répliqua-t-il. — J'espère que vous n'en doutez pas !

— Pas beaucoup, je l'avoue...

— A demain donc, chère Paula, et à toujours...

— A demain et à toujours... — répéta mademoiselle Baltus.

A onze heures, Fabrice rentrait à Neuilly.

— Ah ! monsieur le docteur Vernier, — s'était-il dit chemin faisant, — vous allez jusqu'au parquet de Melun chercher des indices ! — C'est bon à savoir ! Si vous êtes dangereux aussi, tant pis pour vous !

Laurent attendait son maître dans le vestibule.

— Venez avec moi... — lui dit le jeune homme.

L'intendant valet de chambre obéit, et passa le premier, un bougeoir à la main.

A l'instant précis où Fabrice sonnait à la grille de la villa, Claude Marteau,

qui veillait dans son pavillon, sans lumière et fumant sa pipe, sortit vivement et, marchant à pas de loup de manière à ne produire aucun bruit, arriva jusqu'à une très faible distance de l'habitation.

Les ténèbres le cachaient absolument.

Il vit entrer Fabrice et il entendit l'ordre qu'il donnait à Laurent.

— Le moment est venu... — pensa-t-il, — je vais enfin savoir si le valet est complice du maître...

L'appartement du neveu de M. Delarivière était au rez-de-chaussée, — nous l'avons dit, — mais la villa de Neuilly possédant des sous-sols, ce rez-de-chaussée, auquel on accédait par un perron de plusieurs marches, était presque aussi élevé qu'un premier étage, et les baies des croisées se trouvaient à deux mètres et demi au-dessus du niveau des plates-bandes garnies de fleurs.

Claude Marteau, bondissant comme un jaguar, passa derrière la maison ; il saisit de ses bras nerveux et de ses genoux robustes le tronc d'un marronnier de trente ans et, prouvant qu'il n'avait point oublié son ancien état de matelot, disparut en quelques secondes dans l'épaisseur du feuillage...

LXVII

Claude Marteau venait d'accomplir cette manœuvre qui faisait le plus grand honneur à la souplesse de ses membres, lorsqu'une lumière brilla à travers les vitres d'une fenêtre du rez-de-chaussée, juste en face de l'endroit où, soutenu par une forte branche, il se préparait à commencer ses observations.

Il se glissa comme un serpent presque jusqu'à l'extrémité de cette branche que le poids de son corps faisait à peine ployer, et il se trouva à une très faible distance de la fenêtre qu'il dominait un peu.

Les rideaux relevés par des embrasses lui permettaient de voir l'intérieur de la chambre où venaient d'entrer Fabrice et Laurent.

Une soirée magnifique succéda à une chaude journée.

L'atmosphère saturée de parfums et d'électricité était lourde et pouvait facilement devenir orageuse.

Fabrice, après avoir marché de long en large pendant quelques secondes, fit halte et désigna du geste la fenêtre à Laurent qui venait de poser le bougeoir sur un meuble.

Claude Marteau fronça le sourcil.

— Est-ce que par hasard ce gredin s'apercevrait de ma présence? — se demanda-t-il. — Pour cela il faudrait qu'il vît clair dans la nuit comme les chats... — Tonnerre de Brest ! ça serait fort !... Mais d'un pareil homme, tout est possible !...

Il fut d'ailleurs rassuré presque aussitôt.

Le matelot ramassa un morceau de papier consumé aux trois quarts.

Laurent s'approcha de la fenêtre, en ouvrit les deux battants et retourna près de son maître.

— A la bonne heure ! — pensa l'ex-matelot, — il ne s'agit que de donner de l'air à la cabine du personnage... — Comme ça se trouve ! ! — Non seulement je verrai ce qui va se faire, mais encore j'entendrai ce qui va se dire... — Il est plein d'attentions pour moi, le patron !...

Fabrice s'était laissé tomber près d'une petite table, dans un grand fauteuil.

Il semblait réfléchir ; la fatigue morale se lisait sur son visage, éclairé en plein par la lueur du bougeoir

Laurent attendait silencieusement.

Tout à coup le jeune homme releva la tête.

— J'ai à vous parler... — dit-il, — à vous parler de choses d'une extrême importance... — J'ai à vous charger d'une mission de confiance, dont l'accomplissement exige beaucoup de tact et de discrétion... — Je vous crois cependant capable de la remplir...

— Monsieur m'honore! — répliqua Laurent tout gonflé d'orgueil.

— Vous m'êtes absolument dévoué, n'est-ce pas? — reprit Fabrice.

— Si je suis dévoué à monsieur!... Ah! je le crois bien! — J'apprécie trop les avantages de ma position pour me permettre l'ingratitude...

— Je vous ai appris la mort de mon oncle... Je vous ai dit où se trouvaient sa fille et celle qui passait pour sa femme... — Il est inutile, je pense, de vous recommander de nouveau à ce sujet un silence absolu.

— Complètement inutile, monsieur... Je suis muet...

— La mère et la fille... — pensa Claude Marteau. — On les cache quelque part... — Il faudra savoir où...

Fabrice poursuivit :

— Si par hasard une question vous était adressée au sujet de ma cousine que l'on a vue ici, faites la sourde oreille...

— Suffit, monsieur... — Je répondrai que les affaires de monsieur et des parentes de monsieur ne me regardent pas...

— Si l'on venait me demander, vous diriez que je suis absent et qu'on ignore l'époque de mon retour...

— Bien, monsieur.

— Je ne veux recevoir personne, à l'exception d'une jeune dame dont vous vous rappellerez facilement le nom... — Elle s'appelle mademoiselle Paula Baltus...

— Mademoiselle Paula Baltus... — répéta Laurent en posant un doigt sur son front. — C'est gravé là...

— Cette jeune dame pourrait se présenter à l'improviste... — Je veux qu'elle entre ici comme chez elle, même en mon absence...

— Compris... — murmura Laurent avec un sourire qu'il avait la prétention de rendre malin.

— Espérons que la sœur de M. Baltus assassiné ne viendra pas souvent ici!... — se dit l'ex-Bordeplat.

— Maintenant, — poursuivit Fabrice, — causons un peu du matelot.

— De Claude Marteau, monsieur?

— Oui.

— J'ai dans ma folle idée que ça va devenir intéressant... — pensa l'ancien marin.

— Vous m'avez fait le plus grand éloge de cet homme?

— Naturellement, monsieur, et c'était mérité.

Claude sourit.

— Je suis positivement dans les bonnes grâces de *Monsieur* Laurent. — Impossible d'en douter ! — se dit-il.

— Donc, — reprit le neveu du banquier, — depuis qu'il est ici, vous n'avez rien à lui reprocher ?

Laurent fit craquer son ongle contre une de ses molaires et répondit :

— Pas ça, monsieur !...

— Vous êtes bons amis ?...

Le ci-devant valet de chambre gonfla ses joues, prit une attitude et répliqua :

— Bons amis, oui, monsieur, mais sans camaraderie trop intime... — Je n'ai garde de compromettre mon titre d'intendant par des familiarités intempestives avec un subalterne...

Claude Marteau haussa les épaules, et de ses lèvres tombèrent ces deux mots :

— Crétin, va !...

— Vous causez souvent ensemble ?... — demanda Fabrice.

— Oh ! très souvent... — C'est un particulier tout à fait rigolo... — On ne peut pas lui refuser ça ! ! — Il raconte des histoires si drôles...

— Ah ! il raconte des histoires... — répéta le jeune homme en regardant son interlocuteur bien en face, — et de quel genre sont-elles, ses histoires ?...

— Des *blagues* de matelots dont il a plein son sac... Des calembredaines à mourir de rire...

— C'est quand il est un peu gris, sans doute, qu'il se montre si plaisant ?

— Depuis qu'il habite la maison de monsieur, je ne l'ai jamais vu gris... ni même le moindrement *allumé*.

— Voilà qui m'étonne beaucoup...

— C'est la vérité, cependant... j'en donne ma parole d'honneur à monsieur...

— Sa réputation d'ivrogne incorrigible était solidement établie... — Il est donc bien changé ?...

— Dame ! faut croire... — Aujourd'hui, monsieur, il ne boit que juste son compte... pas une goutte de plus.

— Vous parle-t-il quelquefois du temps qu'il a passé à Melun, après avoir quitté la marine ?...

— Il n'en souffle mot...

— Raconte-t-il des anecdotes ayant trait à la récente exécution d'un assassin condamné à mort ?

— Non, monsieur...

— Allons... allons... — pensa l'ex-matelot, — la chose est positive, ça devient de plus en plus intéressant...

Pendant une ou deux minutes, Fabrice demeura silencieux.

Enfin il reprit d'un ton plus grave :

— Écoutez-moi, Laurent, et c'est ici que j'ai besoin de toute votre attention...

— Ce Claude Marteau vous abuse comme il m'a trompé moi-même... — C'est un fourbe de premier ordre !

Monsieur l'intendant écoutait, la bouche béante, tant les paroles de son maître l'étonnaient.

L'auditeur invisible de Fabrice murmurait entre ses dents :

— Canaille !

Le jeune homme poursuivit :

— Je viens d'avoir sur lui des renseignements positifs... et ces renseignements sont de la pire nature...

— Pas possible, monsieur?

— C'est malheureusement trop possible... — La sobriété complète et soudaine d'un ivrogne fieffé tel que Claude Marteau m'est à bon droit suspecte... — S'il ne se grise plus, c'est qu'il sait que l'ivresse le rend bavard... — Or, la prudence lui commande de veiller sur lui-même, ayant à cacher des secrets terribles...

— Des secrets terribles !... — repéta Laurent.

— Oui... — Claude Marteau, paraît-il, est compromis dans l'affaire de l'assassinat de Melun... mais le parquet n'a point trouvé les charges suffisantes pour le faire arrêter... — On l'a laissé libre... on attend...

— Comment, monsieur, — s'écria Laurent — il serait coupable?...

— Coupable tout au moins de complicité par le silence... — interrompit Fabrice. — Il sait des choses qui pouvaient éclairer la justice, et il ne les a pas dites...

— Le scélérat !!

— Ce n'est pas tout...

— Ah ! monsieur, qu'y a-t-il encore?...

— On a la presque certitude que Claude Marteau a trouvé sur le lieu du crime une preuve écrasante contre le meurtrier... — Cette preuve, il ne l'a point produite, il la garde et la cache dans un intérêt mystérieux... — Voyez-vous un moyen de le faire parler, et de savoir de lui quelle est cette preuve si compromettante pour l'assassin, son complice sans doute?

Laurent se gratta l'oreille d'un air embarrassé.

— Pourquoi ne répondez-vous pas? — lui demanda Fabrice.

— Parce que je ne sais que répondre à monsieur... — J'ignore absolument le moyen d'arracher au matelot des paroles qu'il aime mieux ne point dire...

— Ce moyen doit exister cependant...

— Peut-être bien, mais je l'ignore...

— Et moi, je le devine... — Si bien qu'un ivrogne soit sur ses gardes, il arrive un moment où la tentation devient trop forte pour qu'il y résiste.

— Dame ! on le dit, et je pense qu'on a raison...

— Buvez-vous sec, vous, Laurent?

— Sans vanité, monsieur, je lève le coude assez proprement et j'ai la tête solide... — Quand le vin est bon, je ne crains personne, et je lutterais contre n'importe qui...

— C'est ce qu'il nous faut.

— Tant mieux, monsieur...

— Comprenez-vous mon projet, maintenant?

— Monsieur, je crois que je commence...

LXVIII

— Parbleu! — se dit l'ex-matelot dans son arbre, — moi aussi je comprends! — Pas besoin d'être bien malin pour avoir inventé ça!

— Il ne s'agira, — continua Fabrice, — que de pousser Claude Marteau jusqu'à l'ivresse, en restant vous-même de sang-froid, et de le questionner adroitement... — Quand il n'aura plus sa tête à lui, il répondra...

— Monsieur peut s'en reposer sur moi... — je ferai de mon mieux...

— Espérez-vous réussir?

— J'y compte même absolument... — Je tirerai les vers du nez de notre homme... je saurai ce qu'il a trouvé, et je répéterai à monsieur, mot pour mot, notre entretien.

— Si vous réussissez, Laurent, vous toucherez une belle gratification...

— Ah! monsieur, ce n'est pas l'intérêt qui me dirige!

— Ayez grand soin, jusqu'au moment décisif, de ne rien changer à votre manière d'être habituelle avec Claude Marteau... — Il importe qu'il vous croie de plus en plus son ami, ou plutôt sa dupe...

— Monsieur peut être bien tranquille, le matelot ne se défiera de rien...

— Agissez le plus tôt possible.

— Quand monsieur voudra...

— Dès demain alors...

— Va pour demain...

— Je serai absent toute la journée... peut-être même toute la nuit... — A mon retour, tâchez d'avoir le secret de notre homme... — Employez tous les moyens, je vous donne carte blanche...

— J'aurai le secret, monsieur...

— Autre chose, maintenant... Je veux être libre de rentrer ici à n'importe quelle heure, sans éveiller personne, soit par la petite porte voisine de la grille, soit par celle qui s'ouvre sur le boulevard de la Seine... — Il me faut les clefs... — Les avez-vous en double?

— Oui, monsieur, serrées dans un tiroir de ma chambre...

— Allez me les chercher...

— Inutile... — Je vais remettre à monsieur celles de mon trousseau...

— Donnez...

— Les voici, monsieur...

Laurent détacha les deux clefs qui pendaient à l'anneau brisé, avec plusieurs autres, et ajouta en montrant la plus grande:

— C'est celle-ci qui ouvre la porte de la rue de Longchamps.

— Bien... — vous pouvez vous retirer maintenant — je n'ai plus besoin de vous.

— Faudra-t-il éveiller monsieur. demain?...

— Oui, un peu avant sept heures.

— Monsieur déjeunera-t-il ici?

— Non.

— Monsieur sortira-t-il en voiture ?

— Oui. — Faites atteler pour huit heures moins un quart.

— Le poney-chaise?

— Le coupé.

— J'ai l'honneur de souhaiter une bonne nuit à monsieur.

— Bonsoir...

Laurent s'inclina profondément et se retira.

— Ah! ah! compère, — pensa Claude Marteau avec un jeu de physionomie intraduisible, — c'est donc demain décidément que nous nous *piquerons le nez* de compagnie, et que vous me ferez raconter mes petits secrets!... — Tonnerre de Brest, mon bonhomme, je crois que nous allons un peu rire!!

L'intendant valet de chambre était à peine sorti que Fabrice, saisi d'une préoccupation soudaine, quitta son fauteuil et se mit à fureter dans sa chambre, ouvrant successivement tous les meubles et fouillant tous les tiroirs...

Laurent avait soigneusement rangé les objets nombreux apportés de la rue de Clichy.

Le linge remplissait les armoires, les vêtements pendaient aux portemanteaux du cabinet de toilette, les livres étalaient leurs reliures dans la bibliothèque.

Les armes formaient des panoplies à droite et à gauche de la cheminée, dont le marbre disparaissait sous une foule de bibelots sans grande valeur que Laurent époussetait religieusement tous les matins.

Plus Fabrice allait et venait, ouvrant et refermant les meubles, plus il paraissait inquiet.

D'instant en instant il s'arrêtait, tournant la tête à droite et à gauche, explorant du regard les moindres recoins de la vaste pièce.

— Que diable cherche-t-il ainsi? — se demanda Claude Marteau fort intrigué.

Fabrice eut un mouvement d'impatience nerveuse et dit à voix haute:

— Où donc cet imbécile a-t-il mis cette arme?...

L'ex-matelot tressaillit.

— Cette arme!... — répéta-t-il, — il a parlé d'une arme...

Tout à coup les yeux du jeune homme s'arrêtèrent sur les panoplies qu'ils n'avaient qu'effleurées jusqu'à ce moment.

Il s'en approcha et parut les étudier.

— Enfin le voici! — s'écria-t-il, en étendant le bras et en décrochant de l'un des trophées un revolver.

Claude Marteau suivait tous ses mouvements.

— Tiens! tiens! — fit-il. — Le revolver de la rue de Clichy... le revolver aux initiales! — Qu'est-ce qu'il en veut faire?

Fabrice s'approcha de la lumière et regarda longuement le petit écusson d'argent incrusté sur la crosse.

Ses lèvres remuaient, mais le guetteur nocturne ne lui entendait prononcer aucune parole.

Au bout d'une ou deux secondes, il posa l'arme sur la table, se dirigea vers une armoire dont il avait la clef dans sa poche, l'ouvrit, y prit une valise qu'il plaça près du revolver, et s'assit.

— Le sac à malices! — pensa Claude Marteau. — Qu'est-ce qu'il va tirer de là-dedans?

La réponse à cette question fut presque immédiate.

Fabrice fit tourner une clef minuscule dans la serrure, toucha un ressort et, plongeant la main dans la valise entr'ouverte, exhiba des paquets de chèques et de traites, des liasses d'obligations et de billets de banque.

— Y en a-t-il, mon bon Dieu! y en a-t-il! — murmurait le matelot ébloui et stupéfait. — Tonnerre de Brest! ce gredin-là a dévalisé la Banque de France, ou il a tué et volé son oncle!

Le neveu du banquier puisa de nouveau dans la valise.

Il en retira une demi-douzaine de petits sacs liés par de simples ficelles qu'il dénoua; il répandit sur la table les pièces d'or toutes neuves qu'ils contenaient, et qu'il se mit à manier avec une volupté d'avare et de prodigue à la fois.

Les lueurs fauves de l'or semblaient se refléter dans ses yeux.

Un ouragan de sourde colère grondait sous le crâne du matelot qui se disait tout bas :

— Ah! misérable!! misérable!! voleur et assassin!!

Fabrice cessa de caresser l'or avec ses doigts crispés, et se remit à vider la valise.

Il en tira d'autres paquets de valeurs encore, puis une petite liasse de papiers qu'il examina soigneusement.

L'un de ces papiers portait en haut, dans l'angle gauche, l'effigie du fisc.

Le jeune homme déplia la feuille timbrée, et un sourire, ou plutôt une sorte de rictus, souleva ses lèvres, tandis qu'il lisait tout haut ces mots :

« CECI EST MON TESTAMENT. »

Claude frissonnait d'indignation, il était au moment de trahir sa présence par un cri de rage, mais il eut la force de se contenir.

Fabrice, après avoir placé le testament de M. Delarivière à côté du revolver, réunit et rangea toutes les valeurs et tous les papiers dans le tiroir-caisse de son bureau qu'il referma soigneusement à double tour.

Il revint ensuite à la table, jeta la valise vide dans un coin de la chambre, et reprit le papier timbré dont il lut le contenu d'un bout à l'autre cette fois, mais à voix basse.

Cette lecture achevée, il releva la tête d'un air de triomphe farouche et s'écria :

— Dans une minute, oncle bien cher et très regretté, je serai malgré vous votre seul héritier !...

Il présenta au feu de la bougie l'angle de la feuille qui s'enflamma ; puis, tenant cette feuille par l'angle opposé, il se dirigea vers la fenêtre et la suspendit sur le vide.

En voyant l'action du jeune homme, Claude Marteau frissonna.

L'obscurité seule l'avait protégé jusqu'alors.

Maintenant le papier flamboyant projetait une lueur vive qui l'éclairait en plein...

Il suffisait pour le découvrir que Fabrice levât les yeux, et alors tout serait perdu.

Mais tandis que le matelot immobile retenait son souffle, croyant entendre les battements de son cœur retentir dans le silence de la nuit, le neveu du banquier concentrait son attention sur la feuille qui se consumait avec lenteur.

Déjà la flamme avait anéanti les trois quarts du testament ; — un souffle de brise nocturne l'aviva tout à coup ; — elle lécha les doigts de Fabrice qui, surpris par la douleur, lâcha prise.

Le papier tournoya dans l'espace en brûlant toujours, et s'abattit au pied du marronnier où il s'éteignit brusquement.

— Ouf !... — murmura le matelot qui l'avait suivi de l'œil. — Tonnerre de Brest ! je l'ai échappé belle !...

Et il respira à pleins poumons, tout en observant de nouveau Fabrice.

Ce dernier était revenu vers la table.

Il prit le revolver, le glissa dans la poche de côté de son vêtement, puis, gagnant la porte de sa chambre, il l'ouvrit et disparut.

— Ça se corse de plus en plus ! — pensa Claude Marteau. — Où va-t-il porter cette arme ? — Il faut que je le sache et je le saurai ! !...

Sans perdre une seconde, il regagna le tronc de l'arbre et se laissa glisser jusqu'à terre.

En attendant le moment du départ elle se promenait dans le parc avec Georges Vernier.

LXIX

Avec la rapidité d'une flèche, Claude Marteau passa au travers des massifs, franchit les allées et se trouva sur la pelouse, en face de la porte principale de la villa.

A peine venait-il de se cacher derrière une touffe d'arbustes en fleur, que cette porte s'ouvrit, et Fabrice, tête nue, sortit de la maison et tourna à droite.

— Tiens! tiens! tiens! — murmura Claude. — Il va du côté de mon pavillon! En chasse, matelot!

Prenant alors ses souliers à ses mains pour marcher pieds nus, il suivit Fabrice.

Les semelles du misérable faisaient craquer le sable; le bruit de ses pas, que cependant il assourdissait de son mieux, l'empêchait d'entendre le petit frémissement des feuillages effleurés par Claude Marteau.

Le ciel était orageux, nous l'avons dit.

De grands nuages couraient du sud au nord et, cachant par intervalles le disque échancré de la lune, faisaient succéder de profondes ténèbres aux lueurs indécises de la nuit.

Arrivé près du châlet de Claude, Fabrice s'arrêta.

Du regard il interrogea les fenêtres sombres, et prêta l'oreille.

— Songerait-il par hasard à se débarrasser de moi d'une façon expéditive? — se demanda l'ancien marin. — Est-ce pour cela qu'il a pris le revolver?

Mais, non.

Le jeune homme, en ce moment, ne méditait rien de semblable.

Un silence profond régnait.

— Ils dorment... — dit Fabrice à voix basse, en se remettant à marcher.

Claude Marteau le suivit de plus belle.

Le neveu du banquier s'approcha de la petite porte donnant sur le boulevard de la Seine, et introduisit dans la serrure une des deux clefs que Laurent venait de lui donner un quart d'heure auparavant.

La clef tourna, la porte s'ouvrit, et le promeneur nocturne se dirigea vers la berge.

Le matelot ne pouvait sortir du parc et s'exposer aux regards de Fabrice sur un terrain complètement découvert, et cependant il voulait voir...

Comment faire?

La difficulté fut bientôt vaincue.

Des deux mains il s'accrocha au chaperon du petit mur qui bordait la propriété, puis prit son élan et s'assit sur ce chaperon. — Les branches touffues d'un tilleul, se croisant autour de lui, le mettaient à l'abri de toute surprise dans son observatoire improvisé.

En ce moment, la lune se trouvait au centre d'un espace libre et brillait d'un vif éclat.

Ses rayons argentés tombaient d'aplomb sur le sloop et sur les canots dont se composait la flottille, et donnaient à leurs contours élégants un singulier relief.

La Seine coulait lentement entre ses rives gazonnées; avec un petit murmure monotone et charmant.

Sur les coteaux de Suresnes, au pied du Mont-Valérien, un train du chemin de fer de Versailles passait, secouant son panache de fumée blanche qui semblait lumineuse.

De l'autre côté de la Seine aboyait un chien de garde.

Fabrice s'était arrêté près de la plus haute marche de l'embarcadère; — il promena rapidement ses yeux autour de lui.

Aussi loin que le regard pouvait s'étendre à droite et à gauche, de la grille du bois de Boulogne au pont de Courbevoie, personne...

La solitude semblait absolue.

Le jeune homme, rassuré, fouilla dans sa poche et en tira le revolver.

Claude Marteau, comme bien on pense, ne perdait pas un seul des mouvements de Fabrice.

— Tonnerre de Brest! — pensa-t-il, — s'il avait la bonne idée de se faire sauter le caisson, il éviterait une fichue besogne à la guillotine! — Mais je parierais de bon cœur cent sous contre cinq centimes que le gredin n'y pense seulement pas !

Le gredin n'y pensait pas, en effet.

L'ex-matelot le vit tout à coup lever le bras au-dessus de sa tête et lancer quelque chose avec force...

Puis il entendit ce bruit caractéristique que produit une pierre en tombant dans l'eau, et qui peut s'orthographier à peu près ainsi : *plouf!...*

En même temps, à l'arrière du sloop, jaillirent des gouttelettes qu'un rayon de lune fit scintiller comme des diamants.

—Le patron vient de se débarrasser du revolver! — se dit Claude. — Très malin, le patron, mais plus malin que lui, le matelot! !...

Fabrice attendit un instant, regarda de nouveau à droite et à gauche, revint sur ses pas, rentra dans le parc, dont il eut soin de refermer la porte, et reprit le chemin de la villa.

Claude, cette fois, ne le suivit point.

Il laissa s'écouler cinq minutes, descendit de son mur, s'élança vers le pavillon qu'il habitait, en franchit le seuil, alluma une lanterne sourde et entra dans la chambre où couchait Petit-Pierre.

L'enfant dormait d'un sommeil profond.

Le matelot s'approcha du lit, se pencha vers le mousse et lui glissa ces mots dans l'oreille :

— Allons, gamin, debout!

Petit-Pierre, réveillé en sursaut, se mit sur son séant et se frotta les yeux.

— Tiens, c'est vous, monsieur Claude... — fit-il.

— Oui, fiston... — Lève-toi, et plus vite que ça!...

— Est-ce qu'il est déjà jour?...

— Non, moussaillon : mais la lune est belle et tout à l'heure, en me promenant sur la berge, j'ai vu par trois fois sauter une grosse carpe qui semblait me narguer. « — Tonnerre de Brest! que je me suis dit, toi, la vieille, on va te démontrer que Claude Marteau sait son métier de fin pêcheur... » — Nous allons,

en conséquence, donner deux ou trois coups d'épervier!... — Habille-toi donc, et vivement!

— Tout de suite, monsieur Claude... — répliqua l'enfant en quittant son lit et en passant son pantalon et sa vareuse.

Claude Marteau, tandis qu'il dialoguait avec petit Pierre, avait décroché l'épervier suspendu dans un des angles de la chambre.

Il reprit, quand l'enfant fut prêt:

— Ne fais pas de bruit et va démarrer *illico* le bateau de pêche... — Tu m'attendras...

— Oui, monsieur Claude...

Le matelot sortit du pavillon, déposa son épervier sur le gazon, reprit à pas de loup le chemin de la villa et ne s'arrêta qu'à une faible distance du marronnier sur lequel nous l'avons vu grimper avec de si heureux résultats.

La croisée de Fabrice était maintenant close, mais la lumière brillait toujours dans l'intérieur de la chambre.

Le moindre bruit, la moindre clarté, pouvaient attirer l'attention du jeune homme et lui faire rouvrir sa fenêtre.

Claude attendit.

Cinq minutes s'écoulèrent, puis dix, puis quinze...

Une impatience facile à comprendre énervait le matelot.

Enfin la lumière s'éteignit...

Le ci-devant Bordeplat, en deux élans, atteignit le marronnier.

En ce moment, de gros nuages voilaient la lune, dont les rayons d'ailleurs auraient percé difficilement le feuillage épais.

Claude s'accroupit au pied de l'arbre, dévoila l'âme de sa lanterne sourde, et projeta la faible lueur qui s'en échappait vers l'endroit où il avait vu s'abattre le fragment de la feuille incandescente que Fabrice venait de lâcher...

Le jet de clarté pâle rendit visible une sorte de tache blanche tranchant sur la teinte sombre du gazon...

Le matelot y porta vivement la main et ramassa un morceau de papier consumé aux trois quarts.

C'était bien là ce qu'il cherchait.

Il glissa dans sa poche cette précieuse épave, éteignit sa lanterne inutile désormais, et s'empressa d'aller rejoindre petit Pierre au bord de la rivière.

Depuis l'ouverture de la pêche, Claude faisait de ses filets un usage quotidien, et presque toujours avec succès.

Son réservoir, — l'une de ces grandes caisses en bois percées de trous que les restaurateurs des rives de la Seine appellent *boutiques*, — était rempli de beau et bon poisson.

Pour la première fois, il allait pêcher la nuit, mais sans doute il avait ses motifs...

Le mousse l'attendait, assis sur le *banc de nage*, et les anneaux des avirons solidement fixés aux tolets de fer.

— Eh! patron, — lui cria l'enfant, — tout est *paré*... Mais, depuis que je vous attends, je n'ai pas vu sauter la carpe...

Claude Marteau eut un rire silencieux comme celui de *Bas-de-cuir*.

Il posa son épervier sur son épaule gauche, sauta dans le bateau et dit:

— Eh bien! petiot, que penses-tu de cette belle nuit?

— Je pense, monsieur Claude, qu'il fait bon sur l'eau, mais que la carpe a filé et que nous ne la prendrons pas.

— Tu crois ça, moussaillon?

— Dame, oui!

— Eh bien, si nous ne la prenons pas, nous prendrons autre chose.

— Savoir...

— Tu doutes?...

— Je parle d'après vous, monsieur Claude... — Vous m'avez expliqué que, quand il faisait clair de lune, le poisson s'effarouchait, et qu'on revenait choublanc...

— Il est gentil, ce petit... — murmura Claude, — il écoute et il profite...

Puis, tout haut, il ajouta:

— Tu as raison, gamin; mais le poisson que nous allons pêcher tout à l'heure ne craint pas le clair de lune... tu verras...

LXX

— Un poisson qui ne craint pas le clair de lune, monsieur Claude, — reprit Petit-Pierre, — comment donc qu'il s'appelle?...

— Un peu de patience, garçon, — répondit l'ex-matelot; — je te dirai ça tout à l'heure... — Allons, moussaillon, pousse au large, et pas de bruit, tu stopperas à quatre mètres du sloop, par la poupe...

— Oui, monsieur Claude...

L'enfant obéit avec sa promptitude et son adresse habituelles, et le bateau de pêche, lancé au large par quelques coups d'aviron, vint se ranger à l'arrière de l'embarcation de plaisance.

Claude avait posé l'épervier sur son épaule.

Il en tenait une partie dans sa main gauche, une partie dans sa main droite, et debout, cambré sur ses reins solides, il attendait que Petit-Pierre eût arrêté le bachot à l'endroit indiqué.

— Halte! — commanda-t-il à voix basse. — Nous y sommes... — Maintiens-nous...

Le bateau s'arrêta net.

L'ancien marin balança trois fois son torse, comme s'il se proposait de prendre un vigoureux élan pour piquer une tête.

Il balançait en même temps l'épervier.

La troisième fois, il le lança avec ce chic suprême dont les fins pêcheurs ont seuls le secret.

Le filet s'arrondit dans le vide, tomba sur la rivière en formant un cercle parfait, puis, entraîné par le poids de sa garniture de plomb, s'enfonça.

— Doucement... doucement... — murmura Claude. — Défends-toi contre le courant... — Ne laisse pas dériver le bachot.

— Oui, patron...

Et l'enfant exécuta la manœuvre indiquée.

Il pouvait y avoir deux mètres et demi d'eau à l'endroit où Claude venait de lancer l'épervier, aussi avait-il lâché environ trois mètres de corde.

— Joli coup, monsieur Claude!... — reprit le gamin avec une admiration naïve. — Le filet a fait un vrai rond!

— Et si le poisson que je veux pêcher est dessous, — répliqua l'ex-matelot. — je ne te dis que ça, mon lapin... ouvre tes *mirettes*...

Claude Marteau agissait tout en parlant, et par gradations insensibles, en évitant les mouvements brusques, tirait à lui l'épervier qui râclait le fond.

— Sentez-vous quelque chose? — demanda petit Pierre.

Bordeplat ne répondit pas.

Il pensait...

Il se disait qu'en ce moment même il servait d'instrument actif à l'implacable destinée...

Il lui semblait voir déjà cette preuve terrible, indiscutable, écrasante, qu'il espérait tirer du sable de la Seine.

Petit-Pierre répéta:

— Patron, est-ce que vous ne sentez rien? — Est-ce que ça ne frétille pas dans les mailles?

Claude venait de recevoir une secousse.

— Je crois que si... — répondit-il.

— Tirez-vite, alors!

— Patience, moutard!... — Je me tromperais bigrement si nous ne relevions pas quelque beau poisson...

— La carpe que vous avez vue sauter?...

— Peut-être mieux que ça!...

L'ex-matelot ramenait toujours à lui l'épervier.

Quand les deux tiers furent hors de l'eau, il le souleva d'un coup sec et le déposa dans le bachot.

Un poisson de taille imposante s'agitait furieusement sous les mailles, et frappait de sa queue le paillot de l'embarcation.

Petit-Pierre battait des maine.

— C'est la carpe ! c'est la carpe ! — répétait-il joyeusement.

— Rien ! rien ! — murmurait Claude en éparpillant l'une après l'autre les bourses de l'épervier. — J'ai manqué mon coup !

— Mais non, patron... — Voyez donc comme elle grouille...

— Silence, petiot... — Ce n'est pas ce poisson-là qu'il me faut...

L'enfant se tut, ne comprenant plus rien à ce qui se passait devant lui.

— C'est à recommencer... — continua Claude Marteau. — Remonte le bachot.

— Au même endroit.

— Un tantinet plus à gauche...

Claude parlait d'une voix sèche, en homme mécontent et désappointé, ce qui semblait d'autant plus surprenant à Petit-Pierre que l'épervier, outre la carpe, avait ramené deux ou trois livres de friture.

L'ex-matelot jeta cette riche capture dans le réservoir du bateau, tordit son épervier et le plaça de nouveau sur son épaule gauche.

Ce travail n'était qu'un jeu d'enfant pour un robuste gaillard tel que lui, et cependant il suait à grosses gouttes...

L'anxiété lui donnait la fièvre.

Petit-Pierre avait ramené le bachot à l'arrière du sloop.

— Sommes-nous bien là ? — demanda-t-il.

— Encore un peu plus à gauche.

Le fils de madame Tallandier pesa sur les avirons et plaça le bateau dans la position demandée.

L'épervier lancé avec force s'étala de nouveau et retomba en formant, comme la première fois, un cercle irréprochable.

Claude ne parlait plus.

Il fronçait les sourcils, et d'un geste de la main il indiquait à son mousse ce qu'il avait à faire.

— Ce coup-là, — pensa Petit-Pierre, — nous sommes sûrs de faire chou-blanc ! — Le poisson est bien bête, mais pas assez cependant pour venir se faire pincer deux fois de suite au même endroit...

Claude, sans prononcer une parole, tira sur la corde.

Son cœur battait à coups rapides ; — une puissante émotion faisait vibrer ses nerfs.

Il souleva le filet et le laissa retomber lourdement sur le plancher du bateau.

La lune éclairait en plein.

Aucun scintillement d'écailles ne se produisit sous ses rayons.

— J'en étais sûr ! — murmura Petit-Pierre, — pas une ablette !...

Claude s'était accroupi, et ses mains frémissantes palpaient les bourses de l'épervier.

Soudain une exclamation de triomphe jaillit de son gosier.

Il venait de sentir sous ses doigts un objet dur et métallique.

— Tonnerre de Brest ! — s'écria-t-il, — je le tiens donc !...

— Quoi, patron ? — demanda l'enfant avec une fébrile curiosité.

— Le poisson que je voulais prendre !...

— Quel poisson ? — continua Petit-Pierre en lâchant les rames et en bondissant à l'arrière. — Un brochet peut-être ?.... — Oh ! faites-le moi voir...

— Regarde ça plutôt, — répondit Claude en sortant des mailles le revolver de Fabrice, — regarde !... et dis-moi si ce n'est pas une belle pièce !

L'enfant stupéfait saisit l'arme, l'examina sous toutes ses faces et murmura :

— C'est un pistolet !

— Oui, un pistolet à six coups qui s'appelle un revolver...

— Et c'est lui que vous cherchiez ?...

— C'est lui !

— Comment saviez-vous qu'il était là ?

Claude répliqua, après avoir réfléchi pendant une seconde :

— Ce revolver appartient à M. Laurent qui me l'avait prêté, et je l'ai bêtement laissé choir dans la rivière ce matin, quand j'ai conduit le patron à la pointe de l'île... — M. Laurent tient beaucoup à cette arme... je voulais la retrouver à tout prix... — Si j'avais échoué avec l'épervier, j'aurais plongé...

— Heureusement, monsieur Claude, vous avez réussi sans ça...

— Oui, heureusement... — Mais pas un mot de notre pêche nocturne, tu entends, petiot ! — Je serais vexé qu'on dise que j'avais égaré ce joujou-là et que je suis un maladroit.

— Soyez tranquille, patron... j'aurai la bouche cousue... — Je ne suis point bavard, vous le savez bien...

— Je sais que tu es un brave enfant... — Présentement, demi-tour à gauche, et aborde au débarcadère.

— Nous ne pêchons plus ? — demanda Petit-Pierre d'un ton de regret.

— Non... en voilà assez pour cette nuit...

— C'est dommage... Nous avions la chance... — Enfin, il fera bon dormir tout de même...

Le bateau accosta.

— Va te reposer, moussaillon... — dit Claude Marteau.

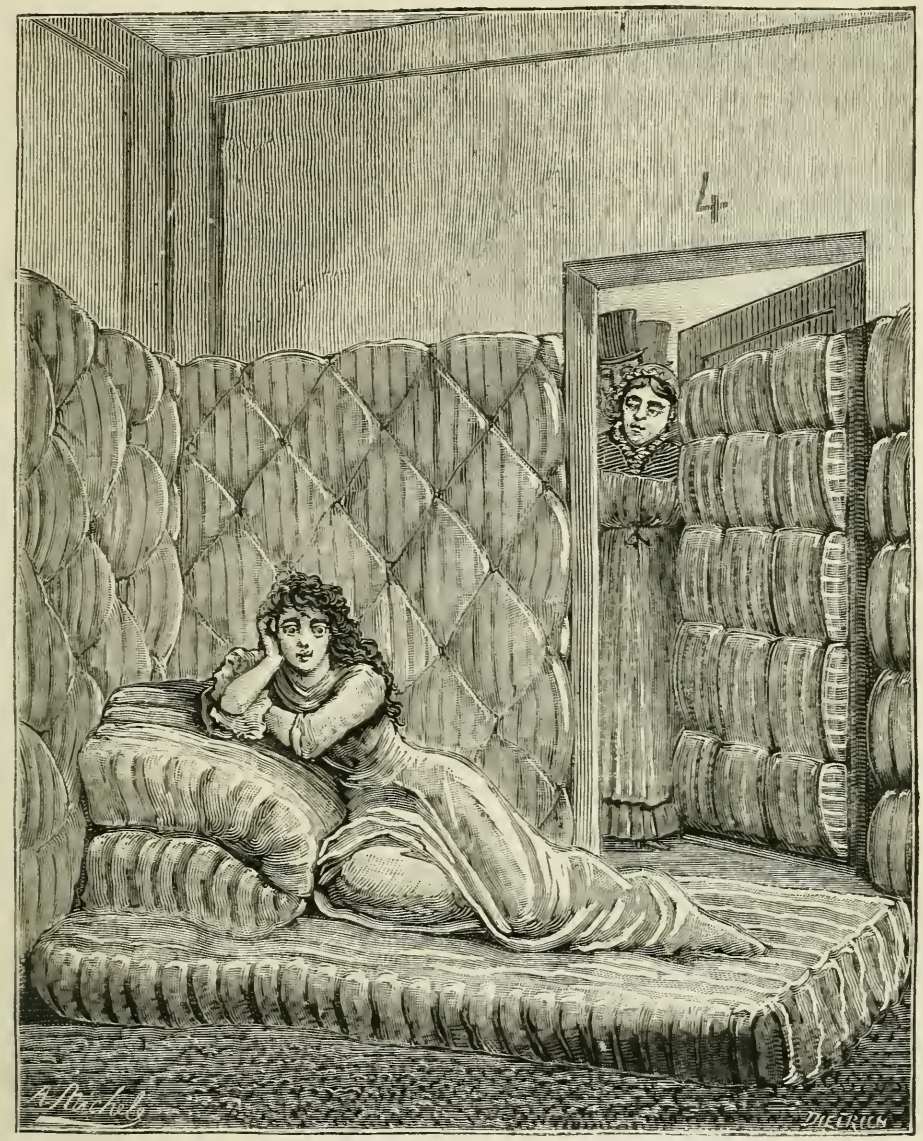
— Ne faut-il pas sécher l'épervier et l'étendre ?...

— Il sera temps demain matin...

— Comme vous voudrez, patron...

Cinq minutes plus tard, l'enfant se glissait entre ses draps et reprenait avec délices son sommeil interrompu.

L'ex-matelot se verrouilla dans sa chambre, alluma une petite lampe et, après avoir mis en lieu sûr le revolver, tira de la poche de son gilet le fragment de



Une jeune femme, les cheveux épars, les vêtements en désordre, était accroupie sur ces matelas. (Page 639.)

papier trouvé au pied du marronnier, et se mit à étudier ce qui restait du document.

Nous savons qu'il n'en restait guère.

La flamme avait dévoré les cinq sixièmes des lignes tracées par M. Delarivière.

Un certain nombre de mots subsistaient encore cependant.

Ces quelques mots, et la signature qui les suivait, suffisaient à prouver que l'acte détruit était un testament, et que Fabrice Leclère, en l'anéantissant, venait d'ajouter un crime à ses crimes déjà si nombreux.

Mais, à côté du sang répandu, une spoliation d'héritage pouvait presque passer pour une peccadille...

— Allons, — murmura Claude, — tout ceci servira quand viendra le jour de régler les comptes... et je crois que ce jour est proche...

Il joignit le fragment du papier timbré aux preuves de plus d'un genre qu'il possédait déjà, et à son tour il se mit au lit.

Mais nous prenons sur nous d'affirmer qu'il ne dormit guère...

LXXI

Fabrice Leclère — (nos lecteurs ne l'ont point oublié) — devait venir prendre mademoiselle Baltus à la maison de santé d'Auteuil pour la conduire à Melun.

Paula s'était levée et habillée de bonne heure. — Elle continuait à porter le grand deuil, mais sa toilette noire n'en était pas moins d'une élégance exquise.

La perspective d'un jour presque entier passé en compagnie de Fabrice donnait une expression rayonnante au visage charmant de la jeune fille.

En attendant le moment du départ, elle se promenait dans le parc avec Georges Vernier.

Le jeune docteur semblait soucieux et préoccupé.

— A quoi pensez-vous, mon ami? — lui demanda l'orpheline.

— Je pense, — répondit-il, — aux tristes nouvelles — (tristes à tous les points de vue) — qui nous ont été apportées hier par M. Leclère... — Il y a, dans ces nouvelles, des choses qui me causent un étonnement profond...

Paula reprit :

— Vous trouvez étrange, n'est-ce pas, que M. Delarivière n'ait pas fait de testament en faveur de Jeanne et d'Edmée?

— J'en conviens... — Il me paraît incompréhensible que cet honnête homme, chez qui le sentiment de la famille paraissait très développé, et qui certainement aimait de toutes les forces de son âme sa compagne et sa fille, n'ait pris aucune mesure pour assurer l'avenir de ces deux pauvres femmes que sa mort imprévue laisse dans la situation la plus équivoque et la plus désolante...

— Cette négligence, vous le savez bien, — répliqua l'orpheline, — est jusqu'à un certain point excusable...

— Et comment?

— Fabrice nous l'a dit... — M. Delarivière, enfin dégagé des liens d'un mariage odieux, avait l'intention d'épouser Jeanne à bref délai... — Il régularisait ainsi la situation de la mère et de la fille, et toute sa fortune leur appartenait sans conteste... — M. Delarivière, ne mettant point en doute la prochaine réali-

sation de son projet d'union, a fort bien pu négliger d'écrire ses volontés dernières...

— Cela est possible, en effet... — murmura Georges. — Cela n'offre rien d'invraisemblable, et cependant je pense le contraire...

— Sur quoi se base votre croyance ?

— Mon Dieu, sur des indices bien faibles, mais qui pour moi sont importants. — Quand j'ai soigné Jeanne à Melun, la veille du jour fatal où elle allait perdre la raison, je me suis assis, pour rédiger une ordonnance, à une petite table sur laquelle se trouvaient plusieurs lettres écrites par M. Delarivière le matin même...

— Eh bien ?

— Eh bien ! machinalement, j'ai lu la suscription d'une de ces lettres.

— A qui était-elle adressée ?

— A un notaire de Paris.

— Qui s'appelle ?

— J'ai oublié son nom, mais je me souviens du nom de la rue, qui me rappelle celui du collège où j'ai fait mes premières études : — La rue Louis-le-Grand.

— On peut écrire à son notaire pour toutes sortes choses.

— Certes ! aussi vous ai-je dit qu'il s'agissait d'un bien faible indice ; mais, malgré moi, je me figure que M. Delarivière formulait dans cette lettre ses volontés suprêmes.

— Pourquoi n'avez-vous point parlé de cela, hier, à Fabrice ?...

— Y songez-vous, mademoiselle ! — s'écria Georges. — C'était impossible...

— Je ne vois pas l'obstacle.

— Je venais de dire que j'aimais mademoiselle Delarivière et de solliciter sa main... — Affirmer ensuite ma croyance plus ou moins fondée à l'existence d'un testament, c'eût été me poser en coureur de dot, et Dieu m'est témoin que mon unique rêve de bonheur est d'épouser Edmée sans fortune... Je me charge de la rendre riche, un jour, par mon travail...

— Personne n'en doute, cher docteur, et vous êtes tellement à l'abri d'un soupçon que je vous engage à répéter aujourd'hui même à Fabrice ce que vous venez de me dire.

— J'attendrai cependant, mademoiselle...

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'au jour où je serai le mari d'Edmée...

— Que votre volonté soit faite, mon ami ! — Peut-être avez-vous raison. — Rien ne presse d'ailleurs. — La fortune de M. Delarivière, quoi qu'il advienne, est entre des mains sûres, puisque Fabrice en est dépositaire...

— Sans doute, mademoiselle ; cette fortune ne saurait être mieux placée et M. Leclère mérite une confiance absolue.

En disant ce qui précède, Georges ne parlait point tout à fait selon sa pensée.

Par instinct, le docteur croyait à l'existence d'un testament de M. Delarivière.

Certes, il n'aurait pas osé prétendre que Fabrice avait connaissance de ce testament et qu'il se taisait dans un but intéressé... — C'est tout au plus même s'il osait douter du jeune homme qu'il savait aimé de Paula, mais qui lui inspirait à lui, malgré tout, une répulsion involontaire.

Georges du reste, connaissant à peine le neveu du banquier, avait l'esprit trop juste et le cœur trop loyal pour s'abandonner passivement à l'antipathie sans motifs sérieux qu'il ressentait ; — il trouvait faux le regard de Fabrice, ses allures lui semblaient manquer de franchise, et il se défiait. — Mais, pour rien au monde, il n'aurait consenti à manifester sa défiance.

Après un moment de silence, il reprit :

— M. Leclère vous a dit, je crois, mademoiselle, qu'il était à Paris depuis avant-hier au soir?...

— Sans doute, — répliqua Paula. — Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que j'ai vu M. Leclère avant vous, le jour, ou plutôt le soir de son arrivée, et j'ai oublié de vous le dire...

La jeune fille fit un mouvement de surprise.

— Vous avez vu Fabrice avant moi ? — s'écria-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Où donc?

— Rue Taitbout, numéro 9...

— Et qui faisait-il?

— Il questionnait le concierge au sujet de M. René Jancelyn...

— Le parent de la pauvre folle qui se trouve ici depuis quelques jours?

— Son frère... — Ah ! le hasard est parfois bien étrange !...

Georges raconta brièvement à mademoiselle Baltus ce qui s'était passé rue Taitbout, et lui dit la vive surprise qu'il avait ressentie le lendemain, en voyant arriver à la maison de santé Fabrice, dont jusqu'alors il ignorait le nom.

— En effet, — murmura la jeune fille, — cette rencontre est singulière...— Me permettez-vous, — ajouta-t-elle, — de vous demander quel motif vous conduisait vous-même chez M. Jancelyn ?...

— Ce motif est des plus simples... Je voulais voir cet homme, le questionner, tâcher enfin d'apprendre de lui le mot de l'énigme sombre posée par sa sœur, qui prononce dans son délire le nom de votre malheureux frère...

— Vous aviez raison, cher docteur... — Et Fabrice ne connaît point ce René Jancelyn?...

— Il m'a dit ne point le connaître ; or je n'ai nulle raison de suspecter sa franchise.

— Lui avez-vous parlé de Mathilde ?

— Non...

— Pourquoi ?

— Rien ne m'autorisait à le questionner ainsi. — D'ailleurs, le frère étant un étranger pour lui, il ne doit pas connaître la sœur.

— Ce raisonnement, docteur, — fit Paula en souriant, — me semble au plus haut point dépourvu de logique.

— Comment cela, mademoiselle ?

— Je n'ai ni l'âge ni la candeur d'un enfant, — continua la jeune fille ; — je n'ai pu m'isoler assez du monde pour en ignorer entièrement certains côtés... — Je sais que Fabrice Leclère, que j'aime et qui sera mon mari, a vécu comme vivent tous les hommes de son âge, et je ne voudrais pas qu'il en fût autrement... — J'ai conclu de quelques-unes de vos paroles que mademoiselle Jancelyn était ce qu'on appelle, je crois, une femme galante... — J'ai entendu dire que les femmes de cette sorte, par un reste de pudeur, par un vague respect pour leurs familles, s'affublaient souvent d'un nom de guerre... Peut-être en était-il ainsi pour mademoiselle Jancelyn... — Peut-être mon frère l'a-t-il connue sous le sobriquet choisi par elle... — Peut-être enfin Fabrice l'a-t-il rencontrée lui-même dans des conditions semblables...

— Cela est admissible en effet, mademoiselle, et rien ne serait plus facile que de nous en assurer.

— De quelle façon ?

— En mettant à l'improviste M. Leclère en présence de cette jeune femme... — S'il l'a connue, il lui sera difficile, dans le premier moment de surprise, de cacher son émotion... — Mais peut-être redouteriez-vous le résultat d'une épreuve si délicate...

— Moi, docteur ! Et pourquoi donc la redouterais-je ? — répliqua Paula vivement, — j'ai l'esprit moins étroit, croyez-le bien ! — Le passé de Fabrice ne m'appartient pas. — La jalousie rétrospective est chose absurde ! — Je ne vois rien de suspect dans le présent et j'ai pleine confiance dans l'avenir... — J'accepte donc votre idée, qui me paraît excellente... — Nous mettrons brusquement Fabrice en face de mademoiselle Jancelyn. — Nous verrons bien s'il la connaît, et, dans ce cas, n'ayant plus à cacher quoi que ce soit, il pourra sans doute nous apprendre quelles relations ont existé entre cette femme et mon pauvre frère...

— Et moi, — pensa Georges, — je saurai s'il m'a dit la vérité rue Taitbout...

Il ajouta tout haut :

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, et nous ferons l'épreuve quand bon vous semblera...

— Aujourd'hui même alors, avant mon départ pour Melun...

— C'est convenu...

Comme les deux promeneurs, toujours causant, se rapprochaient du pavil-

lon, Georges aperçut Fabrice qui venait de descendre de voiture à la grille de la rue Raffet et qui se dirigeait de leur côté.

— Voici M. Leclère, — dit-il à Paula.

— Laissez-moi faire, docteur, — répliqua la jeune fille. — Dans peu d'instants, nous saurons à quoi nous en tenir...

LXXII

Fabrice baisa la main de Paula et serra celle de Georges avec une grande apparence de cordialité.

— Déjà prête ! — dit-il à l'orpheline, qui répondit en souriant :

— Quand vous connaîtrez mieux mes habitudes, vous saurez que je me lève avec le soleil... — La fraîcheur du matin me semble délicieuse.

— Et nos malades, docteur? — demanda le nouveau venu. — Comment vont-elles ?

— Je ne les ai point encore visitées ce matin, — répliqua Georges, — mais rien ne me fait craindre un changement fâcheux dans leur situation. — Nous les verrons tout à l'heure. — Peut-être serez-vous bien aise de nous accompagner ?

— J'en serais enchanté, mais je crois que mademoiselle Baltus n'attend que mon arrivée pour partir.

— Oh ! rien ne presse... — dit Paula. — Nous déjeunerons ici avant de nous mettre en route...

— Dans ce cas, je ferai la visite avec vous bien volontiers.

— Venez donc, — reprit Georges, — il est plus que l'heure, et le docteur Schultz doit me taxer d'inexactitude...

La jeune fille et les deux hommes se dirigèrent du côté du bâtiment des folles...

Tout en marchant, Fabrice pensait :

— Je vais sans doute me trouver en face de Mathilde... — Il faut veiller sur moi...

Le médecin en sous-ordre était à son poste.

La visite commença aussitôt.

Georges Vernier, quoiqu'il ne fût que depuis peu de jours à la tête de l'établissement, avait introduit déjà de notables et d'intelligentes améliorations dans le traitement des malades.

Plusieurs des pauvres créatures auxquelles il prodiguait ses soins commençaient à resssentir les heureux effets du bien-être matériel dont il les entourait.

Paula, fière du docteur, faisait remarquer à Fabrice avec un naïf orgueil tous ces petits détails, et Fabrice, plus désireux que jamais de se concilier les sympathies de Georges, ne tarissait point en éloges.

On avait visité successivement plusieurs pensionnaires.

Le neveu du banquier, ignorant où se trouvait Mathilde et ne pouvant questionner à ce sujet, attendait avec une impatience mêlée d'angoisses le moment où la cellule de son ancienne maîtresse s'ouvrirait devant lui.

— Si Mathilde allait me reconnaître !... — pensait-il.

Et il sentait un petit frisson courir sur sa chair.

Paula Baltus et Georges échangèrent un coup d'œil furtif.

L'infirmière de la section faisait tourner la clef dans la serrure d'une cellule qui portait le numéro 4.

Cette cellule, dont les murailles étaient recouvertes de coutil capitonné, n'avait aucu meuble.

Des matelas posés sur le tapis se voyaient dans un des angles et servaient de couche.

Une jeune femme, les vêtements en désordre, les cheveux épars, était accroupie sur ces matelas

A l'instant, Fabrice reconnut Mathilde et sentit une sorte d'oppression bizarre ; mais nous savons qu'il était doué d'une force d'âme peu commune.

Aucun signe extérieur ne vint donc révéler aux regards qui l'observaient la trépidation de ses nerfs...

Pas un muscle de son visage ne bougea.

Il garda cette apparence de compassion un peu banale que, depuis le commencement de la visite, il promenait de cellule en cellule...

Georges et mademoiselle Baltus échangèrent un nouveau coup d'œil signifiant clairement :

— Son calme est absolu... — Il ne la connaît pas...

En entendant les visiteurs entrer, la jeune femme tourna la tête du côté de la porte, et ce mouvement mit sa figure pâle et défaite en pleine lumière.

Ses yeux sans expression s'arrêtèrent sur Fabrice et semblèrent ne plus pouvoir se détacher de lui.

Tout à coup elle se leva d'un bond, écarta de ses deux mains ses longs cheveux dénoués, et fut prise d'un tremblement nerveux qui secouait ses membres et faisait claquer ses dents.

Cela dura deux ou trois secondes ; puis Mathilde, d'un mouvement brusque, s'élança vers son ancien amant.

Le jeune homme ne bougea pas.

Paula eut peur pour son fiancé.

— Prenez garde ! — s'écria-t-elle, — prenez garde !... — La folie de cette malheureuse femme est furieuse.

— Ne craignez rien... — répondit Fabrice dont le cœur battait à se rompre, mais qui conservait son apparence impassible. — Aucun danger ne me menace... — J'ai le regard qui dompte les fous !

Mathilde Jancelyn s'était arrêtée à deux pas de lui.

Elle étendit le bras, et de sa main raidie lui toucha presque la poitrine, puis ses lèvres remuèrent, et d'une voix rauque, à peine distincte, elle balbutia ces mots :

— Vingt mille francs... vingt mille francs... Frédéric Baltus est mort assassiné... Assassiné pour vingt mille francs...

Sa force parut alors épuisée.

Elle recula en chancelant jusqu'auprès des matelas et s'y laissa tomber presque sans connaissance.

Fabrice, en entendant les paroles prononcées par la folle, sentit une sueur froide mouiller la racine de ses cheveux et coller son linge humide à ses épaules frissonnantes.

Pendant quelques secondes, dominé par une épouvante inouïe, il fut tout près de se trahir.

Mais il triompha vite de cette double défaillance de sa chair et de son esprit.

Un effort de volonté, dont nul autre que lui n'aurait été capable, lui rendit le sang-froid nécessaire pour se tourner vers mademoiselle Baltus et pour lui dire d'un ton presque calme :

— Suis-je le jouet d'une illusion ?... Si j'ai bien entendu, cette femme vient de prononcer le nom de votre frère...

— Vous avez bien entendu... — répondit Paula, — la malheureuse a nommé Frédéric... — C'est étrange, n'est-ce pas ?...

— Moins peut-être que vous ne paraissez le croire... — répliqua Fabrice avec audace. — Comment s'appelle cette femme ?

— Mathilde Jancelyn...

— Frédéric la connaissait-il ?

— Je l'ignore...

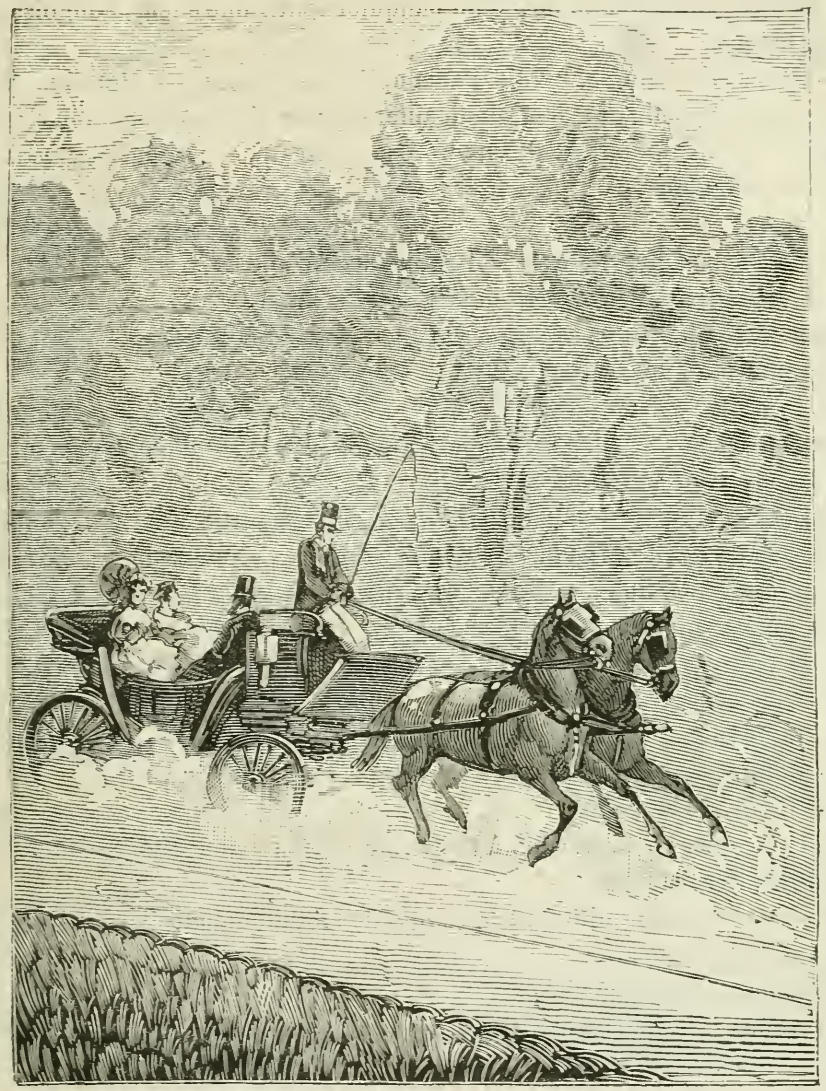
— Il faudrait le savoir... Ces mots : *Vingt mille francs... Frédéric Baltus est mort assassiné... assassiné pour vingt mille francs...* offrent sans aucun doute un sens mystérieux... — N'y a-t-il pas là quelqu'indice propre à nous mettre sur la voie d'une découverte ? Qui sait si ce n'est point l'extrémité du fil conducteur que le hasard nous offre ?

— Hélas ! — murmura mademoiselle Baltus, — Mathilde Jancelyn est folle et ne peut nous répondre...

Georges Vernier prit la parole.

— Je me suis fait le même raisonnement que vous, cher monsieur Fabrice... — dit-il ; — j'ai tenté, mais en vain, d'éclaircir le mystère... — Vous devez comprendre maintenant le motif véritable de ma présence rue Taitbout. — Je voulais interroger le frère de cette femme... — Voilà pourquoi, ne le trouvant pas, je vous ai questionné vous-même à son sujet.

— Par malheur, ne sachant rien, je ne pouvais rien vous apprendre... — ré-



Tandis que ces paroles s'échangeaient, la voiture avait fait d'innombrables détours.

pondit Fabrice ; puis il ajouta, avec l'accent d'une irritation difficilement contenue : — Et cet homme a quitté non seulement Paris, mais la France ! ! — C'est une mauvaise chance inouïe ! ! — Toutes nos démarches pour le retrouver resteront sans résultat ! ! La lumière ne jaillira point des ténèbres ! !

— Vous vous découragez trop vite ! — s'écria le docteur. — Patience ! Avec de la patience, nous arriverons...

— Croyez-vous ?...

— J'en suis sûr...

Pour la seconde fois le neveu du banquier sentit une sueur d'angoisse perler sur ses tempes.

— Monsieur Fabrice, — dit Paula après un silence, — Mathilde Jancelyn était ce qu'on appelle une demi-mondaine, et vous viviez, comme tous les jeunes gens riches, dans un milieu de mœurs peu rigides... — Connaissiez-vous de vue cette pauvre femme ?

— Non...

— Mais vous aviez du moins entendu parler d'elle ?...

Fabrice regarda Paula bien en face, avec défiance.

Il lui semblait lire un soupçon dans les yeux de l'orpheline.

— Jamais ! — répondit-il enfin.

— Tant pis ! — reprit la jeune fille. — Nous supposions, le docteur et moi, que vous aviez pu la rencontrer dans le monde interlope, comme nous supposions aussi qu'elle avait connu Frédéric.

— Ceci expliquerait tout, en effet, — dit vivement Fabrice. — Si elle a connu votre frère, l'assassinat dont il est tombé victime a dû produire sur elle une impression terrible. — Dans son délire cette impression se ravive, grandit encore, et devient une idée fixe. — Cela est vraisemblable n'est-ce pas, docteur?

— Si vraisemblable que tout d'abord j'ai cru que c'était vrai...

— Ne le croyez-vous plus ?

— Je ne sais...

— Enfin, que supposez-vous ? Que concluez-vous ?

— Rien... Je cherche...

Cette réponse coupait court à toute interrogation nouvelle.

Fabrice n'insista pas.

Nos personnages quittèrent la cellule de Mathilde Jancelyn, qui ne s'aperçut point de leur départ.

Le temps avait passé vite...

— Allons voir Edmée et Jeanne, — dit mademoiselle Baltus. — Nous déjeunerons immédiatement après et nous partirons ensuite pour Melun...

LXXIII

Un grand changement, sur lequel il semblait qu'on pût fonder de sérieuses espérances, s'était produit dans l'état d'Edmée depuis la veille.

Le pâle visage de la jeune fille avait pris une teinte faiblement rosée.

Les lèvres souriaient.

Les battements du cœur se succédaient d'une façon régulière et normale.

La fièvre enfin avait presque complètement disparu.

Ces heureux symptômes étaient le résultat de la tranquillité d'esprit et d'une nuit de calme sommeil.

— Chère mignonne, — fit Paula en embrassant Edmée, — je viens vous dire, non pas adieu, mais au revoir...

— Ainsi c'est toujours décidé? — demanda l'enfant. — Vous partez ce matin?

— Oui, chérie...

— Avec mon cousin Fabrice.

— Avec lui...

— Et vous reviendrez?...

— Fabrice ce soir, et moi demain dans la journée.

— Comme le temps va me sembler long! — murmura mademoiselle Delarivière avec un soupir.

— Mon absence sera bien courte... — répliqua Paula. — D'ailleurs il vous reste notre chère Jeanne et notre ami le docteur.

— Oh! je sais bien que je ne suis pas seule, mais j'ai tellement pris l'habitude de vous voir sans cesse, là, près de moi, souriant à mes moindres paroles, attentive à deviner mes plus menus désirs, et cette habitude est si douce, que maintenant votre présence m'est devenue nécessaire, indispensable même, comme l'air que je respire, et qu'il ne me paraît plus possible de vivre sans vous...

— Chère petite Edmée, que je vous aime! — dit Paula avec effusion

— Au moins, — reprit la jeune fille, — vous me promettez bien de ne point retarder votre retour?

— Je reviendrai demain, j'en prends l'engagement.

— Amènerez-vous Fox?

— Si vous voulez...

— Oh! je vous en prie, amenez-le, ce cher bon chien!... Ça me fera tant de plaisir de le voir! Je suis contente quand il pose sur mes genoux sa tête intelligente et qu'il me regarde avec ses grands yeux un peu tristes, mais si doux et si tendres...

— Je l'amènerai... A demain, chérie!...

— A demain!...

Paula mit un dernier baiser sur le front d'Edmée, puis on passa dans la chambre de Jeanne.

Madame Delarivière, elle aussi, était bien changée depuis que Georges Vernier dirigeait la maison de santé d'Auteuil, et surtout depuis la visite du docteur V...

Elle parlait à peine et semblait s'absorber dans une profonde et continuelle mélancolie.

Georges ne s'alarmait point de ces symptômes.

— Cher docteur, ne trouvez-vous pas Jeanne un peu sombre? — lui demanda mademoiselle Baltus.

— Je m'attendais à la voir ainsi... — répondit-il.

— Et cela ne vous inquiète pas?

— Au contraire.

Fabrice regardait Jeanne avec une extrême attention. — Il observait les ravages causés par la folie sur cette figure si belle et si touchante encore.

En même temps il étudiait les dispositions de la chambre, comme s'il avait l'intention d'en graver le plan dans sa mémoire.

Une infirmière entra.

Elle portait une carafe pleine de tisane qu'elle plaça sur une table près de la malade.

En voyant cette carafe, Jeanne étendit vivement la main et son visage s'illumina.

— A boire... — murmura-t-elle... — A boire... J'ai soif...

Fabrice tressaillit.

Les paroles et l'intonation de Jeanne lui rappelaient de façon brusque et soudaine le crime commis par lui, si peu de jours auparavant, dans la cabine de l'*Albatros*, et qui était presque un parricide...

— Encore... — balbutia-t-elle, — encore...

— Est-ce une simple limonade que vous lui donnez? — interrogea Fabrice.

— Non, répliqua Georges, — cette limonade contient un médicament.

— Et vous l'administrez à hautes doses?

— Madame Delarivière absorbe chaque jour deux carafes de cette tisane.

— Deux carafes ! — répéta Fabrice surpris.

— Oui... — Je lui fais subir un traitement interne et, pour éviter de lui présenter d'heure en heure une cuillerée de potion qu'elle ne prendrait qu'avec répugnance et par conséquent avec résistance, j'ai composé un breuvage agréable au goût et contenant, outre le médicament, une substance qui altère la malade... — Grâce à ce procédé, Jeanne boit d'elle-même, pour étancher la soif que je suscite...

— C'est très ingénieux, cela, cher docteur...

— Avec les fous comme avec les enfants, on est obligé d'user de ruse.

— Et Jeanne boit continuellement?

— Le matin et le soir, je vous le répète, on renouvelle la tisane...

Fabrice s'approcha de madame Delarivière et lui prit la main.

Elle leva sur lui son regard atone.

Il se pencha vers elle et de ses lèvres lui toucha le front, en murmurant d'une voix émue, mais parfaitement distincte pour les spectateurs de cette scène.

— Chère tante, puissiez-vous guérir bien vite et reconnaître ceux qui vous aiment!...

— Fabrice est un cœur d'or!... — pensa mademoiselle Baltus avec attendrissement.

On vint annoncer que le déjeuner était servi.

Paula et ses compagnons descendirent.

Le journaux du matin se trouvaient sur la table de la salle à manger.

Leurs bandes intactes prouvaient que Georges n'avait pas encore eu le temps d'y jeter un coup d'œil.

— Docteur, — dit mademoiselle Baltus en prenant d'une main fébrile la *Gazette des Tribunaux*, — nous allons savoir si le malheureux, accusé d'assassinat, qui comparaissait hier devant la cour d'assises de la Seine a été condamné à mort.

Elle déplia vivement le journal et le parcourut de ses yeux.

— Eh bien? — demanda Georges, dont l'impatience semblait égaler celle de la jeune fille. — Le jugement est-il rendu?

— Je cherche... — Ah! m'y voici...

— Eh bien? — répéta le médecin.

— Tout est fini, docteur... — Le jury a répondu : *Oui*, à l'unanimité, à toutes les questions, sans admettre l'existence de circonstances atténuantes... — la cour a prononcé la peine capitale... — la tête de l'assassin tombera sur l'échafaud... — Voilà ce que nous attendions...

— Hélas! — répondit Georges, — nécessité cruelle qui nous contraint à souhaiter la mort d'un homme...

Paula ne baissa point les yeux et s'écria :

— Oui, j'en conviens, c'est affreux... c'est cruel... Mais l'homme qui doit mourir a tué... la société venge la victime... c'est justice!...

— Dans quarante jours nous toucherons au but... — reprit le docteur Vernier.

— Pourquoi quarante jours?

— Le pourvoi en cassation et le recours en grâce nécessitent ce délai.

— Délai qui me paraîtra long comme un siècle! Ah! c'est barbare, ce que je dis là, c'est presque odieux, je le sais bien!... Mais le but que nous poursuivons justifie tout! — Jusqu'au moment de l'épreuve suprême qui peut rendre à Jeanne sa raison, je ne vivrai pas...

Fabrice écoutait avec stupeur cet étrange dialogue dont les obscurités cachaient, — il n'en pouvait douter, — quelque formidable péril.

Si effrayante que puisse être la réalité, l'incertitude l'est plus encore.

Le neveu du banquier prit le parti de questionner.

— Pour la seconde fois, — dit-il, — vous parlez devant moi d'une épreuve suprême tentée dans l'intérêt de Jeanne... — Il s'agit d'une personne qui m'inspire un profond intérêt, et vous me permettrez, je pense, de vous demander quelle est cette épreuve?

— Certes! — répliqua Georges.

Et il raconta brièvement qu'il avait résolu de mettre madame Delarivière en présence d'un échafaud, et de lui montrer une tête roulant dans le panier sanglant.

Il ajouta qu'une des gloires les plus éclatantes et les moins contestées de la science moderne, le docteur V... approuvait ce projet.

Fabrice devint livide en écoutant le jeune médecin, mais on pouvait mettre sa pâleur sur le compte de l'étonnement et de l'émotion.

Il ne répondit pas un mot, et pendant quelques minutes il resta silencieux.

— Cela vous fait peur?... — demanda mademoiselle Baltus.

— Dans le premier moment on est terrifié, c'est vrai... — répliqua-t-il, — mais vous avez raison, et pour arriver au résultat souhaité il ne faut reculer devant rien.

Puis il devint muet de nouveau.

— Cher Fabrice, — reprit Paula, — à quoi pensez-vous?...

— D'abord à ce que je viens d'apprendre, puis à cette autre folle... à cette Mathilde Jancelyn... — Les paroles étranges qu'elle prononce m'intriguent et me troublent au plus haut point. — Ah! si elle pouvait nous renseigner...

— N'y comptez pas... — répondit Georges. — Avant un mois elle sera morte...

— C'est bien fâcheux! — s'écria Fabrice.

Il ajouta tout bas :

— Qui sait si dans un mois Jeanne sera vivante?...

LXXIV

Le déjeuner ne se prolongea guère.

— Il est temps de partir... — dit Paula Baltus en quittant la table.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, et ma voiture nous attend devant la grille de la rue Raffet, — répliqua Fabrice.

— Ainsi, — demanda Georges à l'orpheline, — vous reviendrez certainement dans vingt-quatre heures?

— Oui. — La soirée d'aujourd'hui et la matinée de demain me suffiront, je l'espère, pour donner mes ordres et pour examiner en détail quelques travaux qu'on exécute dans le parc de ma villa.

— Alors, je vous attendrai pour dîner.

— Je ne reviendrai pas seule. — M. Fabrice, non content de m'accompagner ce matin, a bien voulu promettre de venir me chercher.

— Je vous attendrai donc tous les deux.

L'orpheline et le neveu du banquier partirent ensemble.

Paula se sentait heureuse et très émue d'un tête-à-tête avec son fiancé.

Fabrice, triomphant, se promettait de marcher d'un pas rapide dans la voie nouvelle qu'ouvrait devant lui son étoile.

Georges, en les voyant s'éloigner, ressentait, sans savoir au juste pourquoi, un serrement de cœur indicible.

Autant il éprouvait pour mademoiselle Baltus de profonde et respectueuse affection, autant le cousin d'Edmée lui inspirait peu de sympathie.

Fabrice, — nos lecteurs ne l'ont point oublié, — lui avait déplu tout d'abord.

Il lui trouvait le regard faux, les manières hypocrites, et cette impression ne s'effaçait pas, malgré tous les efforts du jeune homme pour s'insinuer dans ses bonnes grâces.

— Je me trompe certainement... — pensait-il, — je suis injuste... ma défiance est absurde...

Il se répétait cela... — Il essayait de se le prouver, mais l'instinct l'emportait sur la logique, et sa défiance grandissait au lieu de s'amoindrir.

La journée était magnifique.

Le ciel sans nuages ressemblait à une coupole d'azur, et la chaleur n'avait rien d'excessif.

Georges se dit qu'une longue promenade en voiture, sous les ombrages du bois de Boulogne, serait certainement salutaire à Edmée et à Jeanne.

En même temps que la maison de santé, il avait acheté le coupé de Frantz Rittner, mais ce coupé n'étant qu'à deux places ne pouvait lui servir pour l'excursion projetée.

Il envoya chercher une calèche découverte chez un loueur d'Auteuil et il partit avec la mère et la fille.

Sous l'influence vivifiante de l'atmosphère tiède et embaumée, pleine de chants d'oiseaux et de bourdonnements d'insectes, Edmée se sentait renaître.

La vue des grands arbres, des vastes horizons, de l'espace libre en un mot, tirait madame Delarivière de sa mélancolie habituelle, amenait un sourire sur ses lèvres pâles, et lui arrachait par instants de petits cris joyeux, comme si pour la première fois un pareil spectacle frappait ses yeux.

— Où faut-il conduire ces dames et monsieur le docteur? — avait demandé le cocher de louage en quittant Auteuil.

— Dans les plus belles allées du Bois, — avait répondu Georges, — autour des lacs, au Pré-Catelan, dans l'avenue des Acacias, dans l'avenue de Madrid. Vous passerez près de Bagatelle et vous contournerez la plaine de Longchamps, en suivant la route qui longe la Seine...

Le programme ainsi tracé s'accomplissait au trot régulier de deux chevaux, sinon bien distingués du moins très suffisants.

La jeune fille et sa mère occupaient naturellement le fond de la calèche.

Georges était assis en face d'elles.

Le docteur éprouvait à l'endroit d'Edmée la sollicitude d'un médecin pour sa malade, et la tendresse d'un fiancé pour celle qu'il a choisie entre toutes.

Il tenait l'une des mains de la douce enfant dans les siennes, et contemplait d'un œil enivré d'amour le délicieux visage dont les souffrances de l'âme et du corps n'avaient pas altéré le charme.

— A quoi pensez-vous en ce moment, chère Edmée? — lui demanda-t-il tout à coup.

La jeune fille répondit sans hésitation :

— Je pense à l'embarras de mon cousin, hier, quand je lui ai parlé de mon père. — N'avez-vous point, comme moi, remarqué son trouble?

Le docteur était loin de s'attendre à cette question, qui lui causait une gêne inexprimable.

Il répliqua cependant avec une conviction apparente :

— Non, certes, je n'ai rien remarqué de semblable...

— Le trouble de Fabrice était pourtant visible...

— Je vous assure que vous vous trompez... — M. Leclère, surpris et affligé de vous trouver souffrante, n'a pu cacher sa surprise et son chagrin... — Sa physionomie exprimait ce double sentiment que vous avez pris pour de l'embarras.

— C'est possible, après tout... — murmura la jeune fille. — Depuis ma sortie de pension, mon cousin s'est montré bon et affectueux pour moi... Je crois à son amitié sincère... J'admets qu'il n'avait rien de grave à me cacher, et cependant je suis certaine qu'il me cachait quelque chose...

— A quel sujet ?

— Au sujet de mon père...

— Quoi, toujours cette idée ?

— Toujours !... — Mon père aurait sacrifié de grand cœur des intérêts d'argent pour revenir plus vite auprès de sa femme et de sa fille... — S'il est resté à New York, c'est qu'il se passe là-bas quelque chose qu'on ne me dit pas...

— Que se passerait-il ?

— Ignorant tout, je puis tout craindre... — Mon père est malade peut-être...

— M. Leclère, même avant de vous voir, m'avait affirmé le contraire.

— C'est qu'il avait promis le secret, et qu'avec vous comme avec moi il a tenu parole.

— Chère Edmée, je vous en supplie, chassez ces idées sombres ?...

— Je le voudrais, cela m'est impossible... Je les éloigne, elle reviennent... — Songez-y donc ! Si mon père était malade, qui le soignerait?

— Il y a des médecins à New York comme à Paris, mon amie... d'excellents médecins...

— Assurément les secours de la science ne lui manqueraient point, mais il

Laurent, dans son ivresse, venait de lui dire la chose qu'il voulait savoir. (Page 663.)

serait isolé... sans affections autour de lui... il prendrait le chagrin à cœur... et le chagrin tue... je le sais bien, moi qui ai failli en mourir, et qui en serais morte sans vous...

Georges serra plus étroitement la petite main d'Edmée et l'appuya contre ses lèvres, mais en silence.

Qu'aurait-il pu dire?

L'enfant continua d'une voix basse et presque indistincte.

— Mon Dieu, si je perdais mon père, je serais seule entre deux tombes...

celle de mon père mort et celle de ma mère vivante... vivante, hélas! et folle... Ah! cette pensée me donne le frisson...

La jeune fille devenait très pâle.

Le cercle de bistre tracé autour de ses paupières s'élargissait.

Elle semblait au moment de fondre en larmes.

— Edmée, chère Edmée, je vous en supplie, — balbutia Georges, — ne me réduisez pas au désespoir en vous créant ainsi des chimères!.. — Vous avez été bien malade et vous êtes souffrante encore... — Les rêveries folles et sinistres qui vous obsèdent peuvent anéantir en une heure les résultats obtenus au prix de tant d'efforts! — Vous ne m'aimez donc pas?... vous savez bien, pourtant, que votre vie, c'est ma vie!

Les grosses larmes, contenues jusqu'à ce moment, jaillirent des yeux d'Edmée et inondèrent ses joues.

— Oh! si... — murmura-t-elle. — Je vous aime...

— Prouvez-le moi donc, enfant chérie, en vous montrant docile, en vous laissant guider par moi pour qui vous êtes tout au monde... Soyez calme... Ne doutez pas de l'avenir, et croyez au bonheur...

— Oui, vous avez raison, je le sens bien... je suis folle... — Mais est-ce ma faute si j'ai peur? Mes craintes ne sont-elles pas légitimes?... — Je n'étais qu'une petite fille encore quand je fus séparée de mon père et de ma mère... — Depuis cette époque, j'ai vécu loin d'eux sans cesse... et c'est au moment, si ardemment souhaité, si longtemps attendu, de la réunion, que des coups terribles me frappent... — La raison de ma mère s'égare... — Mon père s'éloigne et ne revient plus... — N'y a-t-il pas de quoi briser une pauvre enfant faible comme moi? — Donnez-moi de la force et du courage.... — Je tâcherai de vous obéir... Je veux être calme... Ne plus douter de l'avenir... Croire au bonheur... mais soutenez-moi...

— Pour vous soutenir, chère Edmée, j'ai besoin de votre aide... — Je ne puis rien sans vous... Pour être forte, il faut le vouloir...

La jeune fille essaya de sourire à son ami.

— Il faut le vouloir, — répéta-t-elle, — je le voudrai, je vous le promets.

Elle rejeta sa tête en arrière et abaissa ses paupières sur ses grands yeux, non pour dormir, mais pour chercher au fond de son esprit d'autres pensées que celles qui l'obsédaient.

Georges, le regard fixé sur elle, se disait tout bas :

— Comment deviendra-t-il possible d'apprendre à cette enfant la mort de son père? — Un si terrible choc la tuerait aujourd'hui comme un coup de foudre...

Tandis que s'échangeaient entre Edmée et Georges les paroles que nous venons de sténographier, la voiture avait fait d'innombrables détours.

Après avoir passé devant la grille de Madrid, descendu l'allée en pente

ombragée de grands arbres circulant entre des villas aux jardins exquis, et suivi le petit chemin sablonneux qui termine la plaine de Longchamps, elle se trouvait à quelques pas de la grille de Neuilly-Saint-James, par conséquent au bord de la rivière, et s'engageait dans cette voie magnifique qu'on nomme la *Route de la Seine*, qui longe les tribunes du champ de courses et conduit à la porte de Boulogne, près du château du baron de Rothschild.

LXXV

Edmée ouvrit les yeux et poussa un petit cri d'admiration à la vue du panorama splendide qui se déroulait en face d'elle.

A sa droite, profilant sur le ciel leurs lignes pittoresques, les collines de Suresnes et la silhouette hardie du Mont-Valérien.

Au premier plan, du même côté, la Seine aux eaux calmes, semée d'îles dont la végétation luxuriante fait la joie des paysagistes.

En face, entre des masses de verdure de l'aspect le plus pittoresque, les coteaux de Saint-Cloud couverts d'innombrables villas.

A gauche, la plaine de Longchamps, Bagatelle aux blanches colonnades, et les futaies du bois de Boulogne.

— Monsieur Georges, — dit la jeune fille, — donnez l'ordre au cocher, je vous en prie, de faire halte un instant ici... — Je voudrais jouir de ce coup d'œil...

En même temps elle désignait le panorama que nous venons de décrire en quelques mots.

La voiture s'arrêta.

A huit ou neuf pas de la calèche, sur la pente gazonnée qui descend de la marge de la route à la Seine, une femme et un jeune garçon étaient assis, les mains dans les mains.

La femme, simplement mais proprement vêtue, paraissait âgée de trente-cinq ou trente-six ans.

L'enfant n'en avait pas plus de dix ou onze.

Il portait une vareuse de laine bleue avec des ancres brodées au collet, et un pantalon de toile grise.

Un béret de marin coiffait sa tête intelligente.

Nos lecteurs ont déjà reconnu ces deux personnages.

C'étaient Petit-Pierre, le mousse de Claude Marteau, et madame Tallandier venue de Charenton à Neuilly pour embrasser son cher enfant et passer quelques heures auprès de lui.

Le mousse, voulant donner à sa mère une idée du bois de Boulogne, l'avait amenée jusqu'à l'endroit où nous les rencontrons.

Ils causaient.

Petit-Pierre, ravi de sa position, ne tarissait pas en éloges sur le compte du brave matelot, et faisait un tableau enchanteur de son existence quotidienne à la villa du boulevard de la Seine, ce qui rendait madame Tallandier bien heureuse.

Au moment où la calèche s'arrêta près d'eux au bord de la route, la mère et le fils tournèrent la tête par un mouvement de curiosité machinale et examinèrent les promeneurs.

— Maman, — dit le mousse à voix basse, — regarde donc la belle demoiselle... Qu'elle est jolie... que son visage est doux... mais elle est toute pâlotte... on la croirait malade...

— Elle vient de l'être sans doute... — répliqua madame Tallandier du même ton. — Sa convalescence est commencée... — On la promène pour la distraire et pour lui rendre des forces... — Le monsieur habillé de noir qui l'accompagne est peut-être son médecin...

— Et la dame âgée, — reprit le mousse, — elle semble malade aussi... — Elle a des yeux bien singuliers... — Ils ont l'air de regarder sans voir...

— C'est vrai, — fit madame Tallandier dont l'attention, depuis une seconde, se concentrait sur le visage de Jeanne.

Tout à coup elle se leva brusquement, comme pour se rapprocher de la voiture.

— Ah ! — murmura-t-elle, — c'est étrange !...

— Quoi donc, maman ?...

— Une ressemblance...

— Cette dame ressemble à quelqu'un que tu connais ?...

— Oui.

— A qui ?...

— A Jeanne Tallandier...

— Mais c'est notre nom, cela...

— Aussi Jeanne Tallandier était ta propre tante... la sœur de ton pauvre père...

— Tu ne m'avais jamais parlé d'elle...

— C'est vrai... — Chez nous on ne prononçait point son nom... — Depuis bien des années ton père, quoiqu'il aimât tendrement sa sœur, ne voulait plus avoir de rapport avec elle...

— Il ne l'aimait donc plus ?...

— Il l'aimait toujours, mais il avait pour l'oublier des raisons... de bonnes raisons... qu'il est inutile de t'apprendre...

— Maman, peut-être que cette personne est ma tante...

— C'est impossible...

— Pourquoi ?

— Jeanne Tallandier est bien loin... et puis elle n'avait pas ce regard... Non, ce ne peut être elle, mais la ressemblance est prodigieuse...

— Veux-tu que je lui demande qui elle est ?

— Y penses-tu, Pierre !... — On n'adresse pas de pareilles questions aux gens... Cette dame ne te répondrait point et je le l'approuverais fort...

En ce moment les yeux de Jeanne, effleurant les objets l'un après l'autre et ne se fixant sur aucun, rencontrèrent l'enfant qui s'empara aussitôt de son attention tout entière.

Elle lui sourit et tendit ses mains vers lui.

— Maman, — dit Petit-Pierre, — elle nous a vus... Elle me fait des signes... — Il me semble qu'elle m'appelle...

Madame Delarivière continuait ses gestes, dans le but manifeste d'engager le mousse à s'approcher et, comme il restait immobile, elle commençait à manifester le mécontentement d'un enfant gâté dont on ne satisfait point les caprices.

Georges remarqua l'impatience de Jeanne.

Il en eut bien vite deviné la cause.

Cette impatience grandissante pouvait amener une crise nerveuse qu'il fallait éviter.

Il fit un signe au mousse et lui dit :

— Venez, mon petit homme... — Madame désire vous voir...

— Faut-il, maman ?... — demanda Petit-Pierre.

— Oui... va...

Et madame Tallandier le poussa en avant.

Le gamin s'approcha de la voiture.

A chaque pas qu'il faisait en avant, le visage assombri de Jeanne se rassérénait.

Quand il fut tout près, elle lui tendit de nouveau la main.

Petit-Pierre hésitait, soit par timidité, soit que la singulière expression de la physionomie de Jeanne l'inquiétât.

— Faites ce que désire cette dame... — lui dit Georges, — ne craignez rien...

L'enfant rassuré mit sa main dans celle que lui présentait Jeanne, et dont il sentit aussitôt la pression affectueuse.

Les lèvres de la folle s'agitaient, mais ne laissaient échapper aucun son perceptible.

Madame Tallandier à son tour s'était rapprochée, et contemplait Jeanne avec stupeur, tant cette ressemblance prodigieuse dont elle avait été frappée s'accentuait.

— Si c'était elle, cependant... Si c'était Jeanne... la sœur de mon mari... — pensait la pauvre femme.

Madame Delarivière, une fois son caprice satisfait, lâcha la main de l'enfant.

Ses yeux se portèrent sur la mère et parurent ne plus pouvoir se détacher de son visage.

Au bout d'un temps très court ses sourcils se froncèrent, un frémissement convulsif secoua tout son corps, elle étendit le bras et désigna madame Tallandier avec une sorte de crainte menaçante.

Georges eut peur.

Les crises commençaient souvent ainsi...

Il saisit les deux mains de Jeanne et, se souvenant de l'expérience faite sous ses yeux par son célèbre professeur, le docteur V..., il dit d'une voix impérieuse et dure :

— Soyez calme !... je le veux !...

— Mon Dieu ! — s'écria madame Tallandier stupéfaite, — qu'a donc cette dame ?

— Hélas ! — répondit Georges, — sa raison est égarée...

— Folle !... — murmura la mère du petit mousse. — Folle !...

— Oui, madame... et votre présence la surexcite au point de m'inspirer des craintes graves...

Jeanne s'était dressée dans la voiture et voulait résister, mais Georges était patient et fort.

Il la prit par les deux poignets, la contraignit doucement à se rasseoir et cria au cocher :

— Vite ! vite !... à la maison !

Le cocher fouetta ses chevaux.

L'attelage partit à la plus rapide allure, au milieu d'un nuage de poussière, laissant la mère et le fils sous une impression très pénible.

— Ah ! — murmura madame Tallandier quand fut passé le premier moment de stupeur, — je ne me trompais pas !... C'est Jeanne... c'est bien Jeanne... et elle est folle... — Oh ! justice divine !... qu'ont fait certaines familles pour être ainsi frappées ?

Après un silence elle ajouta :

— Si du moins je pouvais savoir... Mais je n'ai point interrogé quand il en était temps !... J'ignore le nom qu'elle porte aujourd'hui... j'ignore le lieu où elle demeure... — je ne la retrouverai pas...

Et d'abondantes larmes coulèrent sur le visage de la pauvre femme.

— Maman, je t'en prie, ne pleure pas... — dit l'enfant en entourant sa mère de ses bras ; — tu es venue me voir le cœur tout joyeux, et j'étais si content !... — Ton chagrin va me gâter ma journée ! Ne pleure plus, je t'en supplie !...

Madame Tallandier essuya ses yeux.

— Tu as raison, cher petit ! — dit-elle, — mais ce n'est pas ma faute... Cette ressemblance a ravivé tout au fond de mon âme des souvenirs qui m'ont fait mal... — A présent, c'est fini... c'est oublié !... Regarde... Je souris...

LXXVI

Le petit mousse embrassa de nouveau sa mère qui lui souriait en effet.

— Voilà comme j'aime à te voir, — dit-il. — Reste toujours ainsi et je serai content... — Tu dois être bien reposée... — Continuons notre promenade et retournons ensuite à la maison... — On dîne à l'office à six heures... Tu dîneras avec moi...

— Non, cher enfant, pas aujourd'hui... — répliqua madame Tallandier.

— Mais, maman, souviens-toi... c'est convenu avec M. Claude...

— Je sais bien, aussi j'accepterais de grand cœur si M. Claude était là, mais il est absent... Je ne connais personne que lui... Je serais gênée...

— Comme tu voudras, mère... mais ça m'aurait fait tant de plaisir...

— Ce sera pour une autre fois... — Il est déjà tard, et pour retourner à Charenton il y a beaucoup de chemin à faire... — Tu vas me conduire à l'avenue de Neuilly, où je prendrai le tramway avec la correspondance pour un omnibus qui me mènera au chemin de fer, et là nous nous dirons au revoir...

— Déjà !

— Il le faut... — Sois raisonnable...

L'enfant poussa un gros soupir.

— Allons, puisqu'il le faut... — dit-il ; — mais, la prochaine fois, M. Claude sera là et tu passeras avec nous toute la soirée...

— Je te le promets...

Puis la mère et le fils prirent, par le boulevard de la Seine, le chemin de l'avenue de Neuilly.

Comment et pourquoi notre ami Claude Marteau était-il absent de la villa?

Nous allons l'expliquer à nos lecteurs.

Immédiatement après le départ de Fabrice allant chercher mademoiselle Baltus à la maison d'Auteuil, Laurent s'était dirigé vers le pavillon qu'habitait Bordeplat avec son mousse.

L'intendant-valet de chambre devait, on s'en souvient, mettre à exécution le plan de son maître, c'est-à-dire griser Claude Marteau et profiter de son ivresse pour lui arracher le secret de sa trouvaille.

L'ex-matelot était seul et s'occupait à raccommoder un filet.

Il avait envoyé Petit-Pierre à Courbevoie, porter à un restaurateur le poisson qu'il lui fournissait deux fois par semaine.

Le brave garçon, ayant assisté depuis sa cachette à l'entretien de la veille au soir, attendait la visite de Laurent, et de minute en minute regardait du coin de l'œil s'il ne le voyait point paraître.

Il eut aux lèvres un sourire goguenard lorsque la silhouette imposante de *monsieur* l'intendant se dessina au détour d'une allée, et il se dit *in petto :*

— Attention, Claude, et veille au grain! — Ce bonhomme-là s'est promis de te tirer les vers du nez; mais il ne s'est pas levé assez matin pour ça, et c'est lui, au contraire, qui t'apprendra, sans s'en douter, ce que tu veux savoir...

Claude, pour son travail, s'était installé devant la fenêtre ouverte de la première chambre du chalet.

Laurent s'approcha de cette fenêtre avec sa physionomie la plus avenante.

— Eh! bonjour, matelot! — fit-il, — ça va bien?...

— Pas mal, monsieur Laurent, et vous?... Ça boulotte-t-il

— Ma foi, oui! — Mais que vois-je? — Vous n'avez point encore fait votre toilette, ce matin!...

Claude était en bras de chemise, en pantalon de treillis et chaussé d'espadrilles.

— Que voulez-vous?... — répliqua-t-il, — je rabiboche mes verveux, et je n'ai pas eu le temps de me rendre joli... — ajouta-t-il en riant, — je n'attends aucune dame...

— Et moi qui venais justement vous proposer...

— Quoi donc?

— De m'accompagner...

— Où ça?

— A Bercy.

— Et, sans indiscrétion, que diable allez-vous faire à Bercy?

— Nous avons besoin de vin pour l'office; je vais en goûter là-bas afin d'en acheter quelques pièces et de monter notre cave sur un bon pied...

— Pas trop mal inventé! — pensa Claude, — on goûte par-ci... on goûte par-là... et on se grise sans que ça paraisse... — Attends un peu, gros malin!

— Eh bien! — reprit Laurent, — qu'en pensez-vous? — Ça vous va-t-il?

— Tout de même... quand ce ne serait que pour le plaisir d'être avec vous...

— Bravo! — Ça, c'est gentil!

— Quand partez-vous?

— Tout de suite... ou du moins dès que vous serez prêt...

— Et le déjeuner?

— Nous déjeunerons là-bas... — Je paye une cotelette, une matelote et un buisson d'écrevisses...

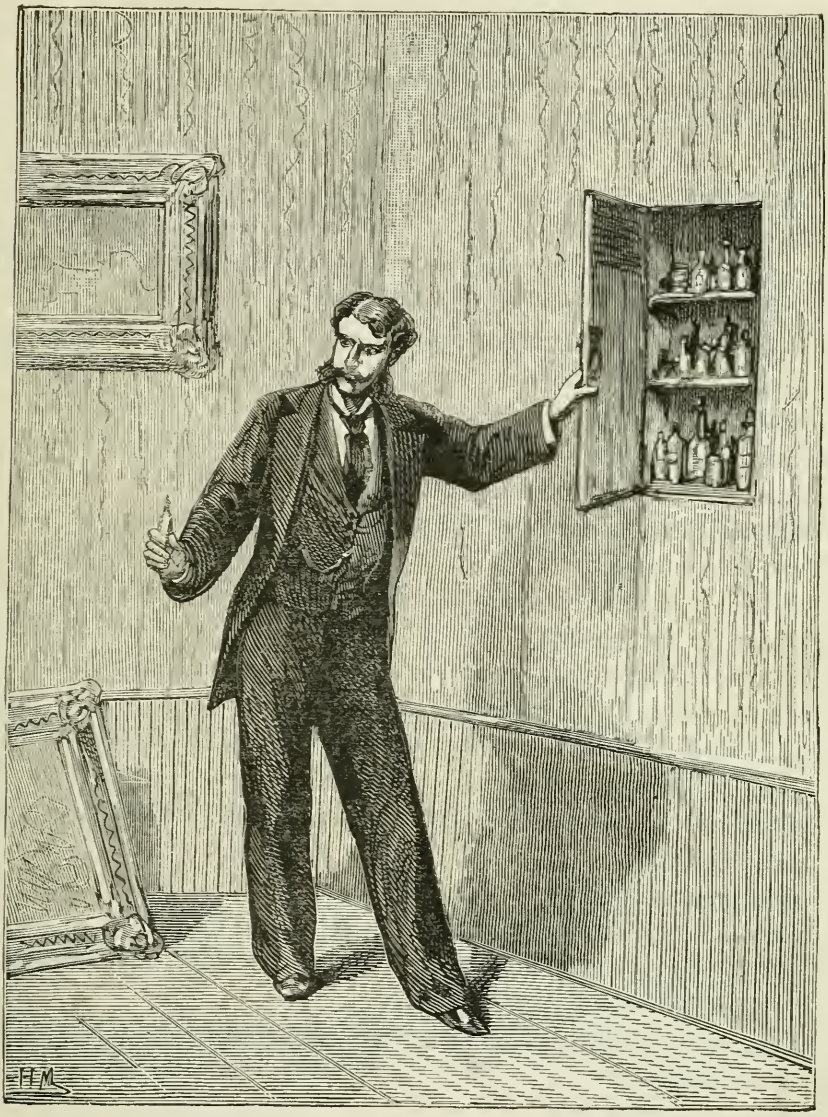
— Voilà un petit menu qui me botte!... Ça fait boire, les écrevisses, et je ne sais pas pourquoi, ce matin, j'ai la pépie...

— Ça se trouve à merveille... ce n'est pas le vin qui nous manquera... — Habillez-vous vite... — Tenue soignée... — Je vous donne cinq minutes.

— En deux temps et trois mouvements ça sera fait...

— Nous sortirons par la rue de Longchamps... — Vous me prendrez à l'office...

— As pas peur! Je vous emboîte!



— Je ne puis rien trouver de mieux que ce poison végétal, subtil entre tous.

Laurent s'éloigna en se frottant les mains.

— Je le tiens ! — se disait-il.

— Je le tiens ! — pensait Claude de son côté. — On va tutoyer des fioles pas mal, et rira bien qui rira le dernier !

En même temps il menait à bonne fin l'œuvre fort peu compliquée de sa toilette.

Cinq minutes après il rejoignait Laurent et quittait en sa compagnie la villa.

— Nous allons nous payer l'omnibus de Bercy, — dit l'intendant.

— Naturellement, — répliqua Claude ; — mais je suis à jeun ce matin, et j'absorberais bien un petit verre de n'importe quoi pour me refaire le torse...

Laurent riait sous cape en voyant les dispositions ultra-bachiques de son compagnon.

— Bonne idée ! — s'écria-t-il ; — rien qui chasse les humeurs noires comme un verre de rhum...

— Va pour le rhum... J'apprécie ce produit des cannes à sucre de la Jamaïque... et de la Villette, et c'est moi qui l'offre...

Les deux compagnons entrèrent chez un marchand de vins de l'avenue de la Grande-Armée et se firent servir.

— Pas mauvais ! — fit Claude après avoir ingurgité d'un trait l'alcool. — Mais ces verres sont des dés à coudre... — On n'a pas le temps de sentir couler le liquide...

— Impossible de s'en aller sur une jambe... — répondit Laurent. — J'offre le deuxième dé à coudre...

— Les bons comptes font les bons amis... — Allons-y gaiement ! — A la santé de nous deux, mon vieux !...

Laurent, nous l'avons dit, buvait sec et se croyait sûr de lui-même.

Il ne laissa pas une goutte de rhum au fond de son verre.

Quant à Claude Marteau, nous savons ce qu'il appelait *un dé de vitriol*, à Melun, lorsqu'il était batelier chez la veuve Gallet.

Une heure plus tard, les deux compagnons mettaient pied à terre à la station des omnibus de Bercy.

— Où déjeunerons-nous ? — demanda Claude.

— Dans un bon endroit que je connais... — répondit Laurent. — *Au rendez-vous des Courtiers*... — C'est à deux pas d'ici... — Nous allons commander notre déjeuner avant d'aller chez mon marchand...

— C'est ça, et en même temps nous boirons un bock... — Ce diable de rhum a doublé ma pépie...

Laurent fit la grimace.

— Oh ! — murmura-t-il, — un bock !

— Vous n'aimez pas la bière ?

— Je ne l'aime que dans l'après-midi... — Un verre de vin blanc, le matin, me semble préférable...

— Je ne fais aucune objection au vin blanc... — Commandez d'ailleurs et je boirai, comme un bon garçon, tout ce qu'il vous plaira que je boive...

On était arrivé au *Rendez-vous des Courtiers*.

Laurent donna des instructions pour le déjeuner et fit apporter une bouteille de chablis qui fut vidée en moins de trois minutes.

Les deux compères gagnèrent ensuite, bras dessus bras dessous, les caves du

fournisseur où l'intendant voulait opérer ses emplettes, et qu'il connaissait de longue date.

— Venez-vous m'acheter quelque chose ce matin, monsieur Laurent?... — demanda ce fournisseur.

— Oui. — J'ai besoin de vin d'office...

— Nous allons vous faire goûter ça...

Le négociant se munit d'une tasse d'argent, d'un foret, de ces chevilles de bois qu'on appelle *faussets,* et conduisit ses visiteurs dans une cave amplement meublée de tonneaux, où ils commencèrent à goûter plusieurs crus de beaujolais et de petit bourgogne.

Laurent dégustait d'abord et passait la tasse à Claude.

Une douzaine de tonneaux furent percés. — La tasse allait sans relâche de l'intendant au matelot.

L'ex-valet de chambre acheta trois pièces de vin ordinaire.

— J'ai d'excellent bordeaux... — dit le négociant.— Une jolie pièce de saint-émilion vous conviendrait-elle?...

— On ne risque rien d'y goûter...

— Quant au vin blanc, je puis vous offrir un sauterne parfait.

— Voyons le sauterne...

Et le va-et-vient de la tasse d'argent recommença de plus belle.

Claude ne perdait pas Laurent de vue afin de s'assurer qu'il ne trichait point, et tout bas il se disait :

— Patience, mon bonhomme !... patience ! — Nous verrons tout à l'heure !

LXXVII

Les dégustations faites, les achats terminés, Claude Marteau prit la parole.

— Je voudrais, — dit-il au marchand, — que vous nous fassiez tutoyer un joli cognac pas trop cher...

— Nous n'avons nul besoin de cognac... s'écria Laurent.

— Aussi est-ce pour mon compte personnel... — répliqua l'ex-matelot. — Je m'arrangerais volontiers d'un fût de vingt-cinq litres... — J'ai l'habitude de me rincer le gosier tous les matins avec une petite goutte, et je m'en trouve bien... — Avez-vous mon affaire?...

— Parbleu !... — répondit le négociant. — Un armagnac de trois ans, bonne qualité, et que je puis vous laisser à prix très doux...

— Voyons un peu l'armagnac...

Plusieurs barils furent mis en perce.

Claude, agissant maintenant pour son propre compte, — ainsi qu'il venait de

le dire, — trempait le premier ses lèvres dans l'eau-de-vie et passait la tasse à Laurent, qui dégustait en connaisseur et donnait consciencieusement son avis.

L'ex-matelot, buveur émérite, savait bien ce qu'il faisait.

Après avoir expérimenté des vins de plusieurs sortes, rien ne porte à la tête comme de goûter des alcools, quelques minimes que soient les doses absorbées.

Le marché fut conclu à la suite de nombreux tâtonnements volontaires du ci-devant marin.

Le négociant, très satisfait de sa matinée, offrit à ses clients un verre de vieux vin de Madère qu'ils acceptèrent sans façon.

En sortant des caves, Laurent porta machinalement la main à son front.

Le changement d'air agissant, il se sentait la tête lourde.

— Bah ! — se dit-il, — c'est que je suis à jeun... — ça se passera en déjeunant.

— Il est déjà rouge comme un coq... — pensa Claude Marteau. — Ça va bien ! — Vous savez que c'est moi qui paye l'absinthe... — ajouta-t-il en entrant dans un café.

Laurent le suivit et, par amour-propre, n'osa refuser de lui tenir tête.

Au *Rendez-vous des Courtiers* le couvert était mis.

— Quel vin boiront ces messieurs ? — demanda le garçon.

— Du beaune... — répondit Laurent.

— Beaune première?

— Bien entendu.

— Une bouteille?

— Deux bouteilles... pour commencer...

On servit une entrecôte à la bordelaise relevée vigoureusement.

La dernière goutte de vin de Beaune en arrosa la dernière bouchée.

Laurent but un grand verre d'eau.

— Ah! — s'écria Claude en riant, — vous trichez...

— J'avais très soif...

— Le vin désaltère... — Ne recommencez pas, monsieur Laurent, je croirais que vous voulez me faire une mauvaise plaisanterie...

— Quelle plaisanterie?

— Celle de me griser donc !...

— Vous griser ! — répéta l'ex-valet de chambre. — Dans quel but? Et d'ailleurs ce serait difficile, vous buvez mieux que moi...

— Pas du tout... — Nous sommes d'égale force...

La matelote fit son entrée.

Le garçon redemanda de nouveau quel vin boiraient ces messieurs.

— Du même, — dit Claude, — et deux fioles.

Laurent ajouta :

— Avec les écrevisses vous apporterez du sauterne sec...

— Deux bouteilles?

— Toujours!

— Sapristi! — pensa le garçon en s'en allant, — voilà des gaillards bigrement solides! — s'ils ne roulent pas sous la table, ils auront de la chance!...

Abrégeons.

Les liquides disparaissaient comme par enchantement.

La soif survivait à l'appétit. — On mangeait moins, mais on buvait plus.

Claude, — (aussi maître de lui en réalité qu'au moment de s'asseoir à table), — clignait les yeux, dodelinait la tête, bavardait comme une pie borgne, et semblait par instants, avoir la langue épaisse.

Laurent, — (dont au contraire les idées n'étaient plus bien nettes), — se laissa prendre à ces symptômes d'ébriété naissante, et jugea le moment favorable, pour démasquer ses batteries.

— Ainsi, matelot, — commença-t-il, — vous vous plaisez positivement chez nous?...

Claude, — après avoir modulé un long éclat de rire, — répliqua:

— Ah! ah! ah! si je me plais?... — Tonnerre de brest, mon petit père, il faudrait pour ne pas s'y plaire être bien difficile!! — Bonne table, bon vin, bon lit, bonne solde, bonnes gens, et canoter toute la journée, c'est ça qui me va! — Je demande à rester à perpétuité dans une prison pareille! C'est la vérité, parole sacrée!!

— Le fait est, — reprit Laurent d'un ton qu'il voulait rendre significatif, — le fait est qu'il y a des prisons moins réjouissantes... et vous devez apprécier celle-là, vous qui avez mangé, dit-on, pas mal de vache enragée...

— Ah! mais oui, j'en ai mangé... et plus que mon compte... — murmura Claude avec un gros soupir. — En ai-je eu des hauts et des bas dans mon existence, des jours de pluie, des temps de misère!... — S'il fallait vous raconter tout j'en aurais pour jusqu'à demain...

— Bah! contez tout de même, — fit l'ex-valet de chambre en remplissant de nouveau le verre de son convive. — Rien ne nous presse, et ça m'amusera de vous écouter... — Vous êtes mon ami, n'est-ce pas?

— Parbleu!

— Eh bien, un ami ne peut pas refuser d'amuser son ami...

Claude constatait en riant sous cape les rapides progrès de l'ivresse de Laurent.

— D'abord et d'une, j'ai été un chenapan... — commença-t-il.

— Pas possible?

— Étant tout petiot, haut comme une botte, je ne valais déjà pas le diable!... — Mon père, à qui je jouais les cent mille tours, me mit à la porte de chez lui avec un coup de pied bien senti... au bas du dos... — A votre santé...

— A la vôtre...

— Je me fis mousse et j'échangeai les taloches paternelles contre les coups

de garcette du maître d'équipage... — ça se valait ! — Je fis le tour du monde, je ne sais combien de fois, j'en revins sacripant comme devant, et enfin, libéré du service, je gagnai Melun, mon pays natal...

— Melun... — bégaya Laurent, — Melun... ah ! ah ! Melun, où vous avez fait des vôtres, hein, mon gaillard ?

Claude eut un nouvel éclat de rire bizarre... — Le rire hébété de l'ivresse atteignant son paroxysme.

— Tiens ! — répliqua-t-il ensuite, — vous savez ça ?... — Alors, puisque vous savez tout, je ne vous cacherai rien... — Oui, c'est vrai, j'en ai fait pas mal, des cascades ! Qu'est-ce que vous voulez... c'était dans le sang !

— Et, — reprit Laurent, qui se croyait né pour la diplomatie, — c'est à Melun que vous avez connu M. Fabrice ?...

— Vous savez ça aussi ? — Eh, bien, *yes* milord !... c'est là !... A votre santé !... — C'est là que nous sommes devenus les deux doigts de la main... Mais faut pas le dire...

— Et qu'il vous a tiré d'affaire ?... — continua l'intendant.

— De quelle affaire ?

— De celle où vous étiez compromis pas mal !... Ah ! saperlipopette, mon compère, vous étiez rudement compromis !...

— Ah ! le patron vous a raconté ?

Laurent, les deux pouces engagés dans les entournures de son gilet, se dandinait sur sa chaise, cramoisi plus qu'une écrevisse, soufflant, riant sans motif, voyant double, enfin parfaitement gris, mais capable encore néanmoins de se cramponner à l'idée unique qui surnageait dans son cerveau.

— Il me raconte tout, le patron... — balbutia-t-il. — Je suis son homme de confiance... son ami... son meilleur ami... un autre lui-même... — Il vous a tiré d'affaire, le patron... hein ?

— Tonnerre de Brest, c'était son devoir, puisque je m'étais mis dans le pétrin pour lui !

— Pour lui !... — répéta Laurent hébété.

— Oui, parbleu ! — J'agissais par son ordre, vous devez le savoir... et même il m'avait bien payé... — Mais, chut ! faut pas parler de ça... — A votre santé, mon vieux !...

Claude Marteau remplit le verre de Laurent, le lui mit dans la main et le contraignit à le porter à ses lèvres et à le vider.

Cette dernière libation acheva le malheureux.

— Il vous avait payé ?... — fit-t-il entre deux hoquets. — Pour quoi faire ?...

— Pour conduire quelque part la femme et la fille de son oncle...

— A la maison de santé d'Auteuil, hein ? — acheva Laurent. — Chez le docteur Rittner ?

L'ex-matelot tressaillit de joie.

L'homme de confiance de Fabrice venait, dans son ivresse, de lui dire précisément la chose qu'il voulait savoir.

Laurent poursuivit :

— A la maison des folles on en aura bien soin... — Nous payerons ce qu'il faudra... Nous sommes généreux... — Nous héritons... — Nous avons la maison de Neuilly... — Nous avons des millions... beaucoup... beaucoup... beaucoup de millions... — Alors le patron, qui est mon ami, m'a dit : — « *Claude est une canaille... faut se méfier... tu pocharderas ce gredin, et, quand il sera dans les vignes, il te dira ce qu'il a trouvé à Melun...* — Et voilà !... — Alors, tu comprends, tu es mon ami... Épanche-toi dans le sein de ton ami... — C'est toi qui as trouvé l'objet du faux témoignage... — Montre un peu l'objet en question... — Vas-y de confiance !... — Tu ne risques rien !... — Je ne ferai des potins à quiconque...

LXXVIII

Après avoir dit ce qui précède, Laurent, la bouche entr'ouverte, les yeux arrondis et clignotants, regarda l'ex-matelot.

Il était allé machinalement jusqu'au bout de son discours, mais il n entendait plus guère, il ne comprenait plus du tout.

D'une main tremblante il prit son verre et voulut le porter à ses lèvres. Il n'en eut pas la force. Ses doigts amollis se disjoignirent et le verre tomba sur le sol où il se brisa.

En même temps, et sans attendre la réponse de Claude à sa dernière question, il se renversa sur sa chaise, ferma les yeux et ne bougea plus.

Il était ivre-mort...

— Bravo, maître Laurent ! — murmura Bordeplat en laissant tomber un coup d'œil dédaigneux sur son partenaire si complètement vaincu, — je sais maintenant, grâce à toi, le peu que j'ignorais encore, et notre estimable patron, le digne M. Fabrice, ne sera vraiment pas difficile s'il est content des résultats de ton espionnage ! !

Depuis que l'intendant n'était plus en état de lui tenir tête, Claude se ménageait et, comme il possédait un cerveau d'une solidité peu commune, il avait repris tout son sang-froid.

Il paya la dépense, fit avancer une voiture dans laquelle on hissa Laurent qui ne bougeait non plus qu'un soliveau, s'installa à côté de lui et donna au cocher l'adresse de la villa de Neuilly.

Là les domestiques, tout en riant aux éclats de la situation de *Monsieur* l'intendant, aidèrent Claude à le porter dans sa chambre, à le déshabiller et à le mettre au lit.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

La besogne achevée, notre ami rentra dans son pavillon où, quoiqu'il fût harassé de fatigue, il attendit le retour de Fabrice.

Un peu avant minuit une lumière brilla derrière les vitres de l'appartement du jeune homme et s'éteignit au bout d'un quart d'heure.

Le neveu du banquier était revenu et venait de se coucher.

Claude en fit autant.

Dès l'aube il était debout et aux aguets.

Vers dix heures il vit atteler le cob au poney-chaise.

Fabrice sortait en voiture, accompagné d'un groom.

Claude s'empressa de monter à la chambre de Laurent.

Monsieur l'intendant ronflait toujours, et certes la détonation d'une pièce d'artillerie de gros calibre n'aurait pu l'arracher à son lourd sommeil.

Évidemment Fabrice, avant son départ, n'avait pu avoir aucune communication utile avec lui.

Le neveu du banquier ayant conduit la veille mademoiselle Baltus à Melun, y retournait maintenant pour la ramener.

Tous deux arrivèrent en effet à la maison d'Auteuil vers cinq heures du soir, accompagnés de Fox, le grand lévrier gris de fer, qui continuait à témoigner une profonde répulsion à Fabrice malgré les avances de ce dernier.

— Quand je serai le mari de ta maîtresse, — pensait le jeune homme, — une jolie boulette me débarrassera de toi...

L'absence de Paula avait duré bien peu de temps.

Edmée, en revoyant l'orpheline, n'en fut pas moins folle de joie. — On eût dit que les deux amies étaient séparées depuis de longs jours...

Fox reconnut parfaitement mademoiselle Delarivière et lui lécha les mains en poussant ces petits gémissements tendres qui sont chez les chiens la plus haute expression de la tendresse.

Depuis la veille, l'état de Jeanne ne s'était point modifié de façon sensible.

La crise un instant redoutée par le docteur sur les bords de la Seine avait avorté, grâce à la réaction produite par la marche rapide de la voiture.

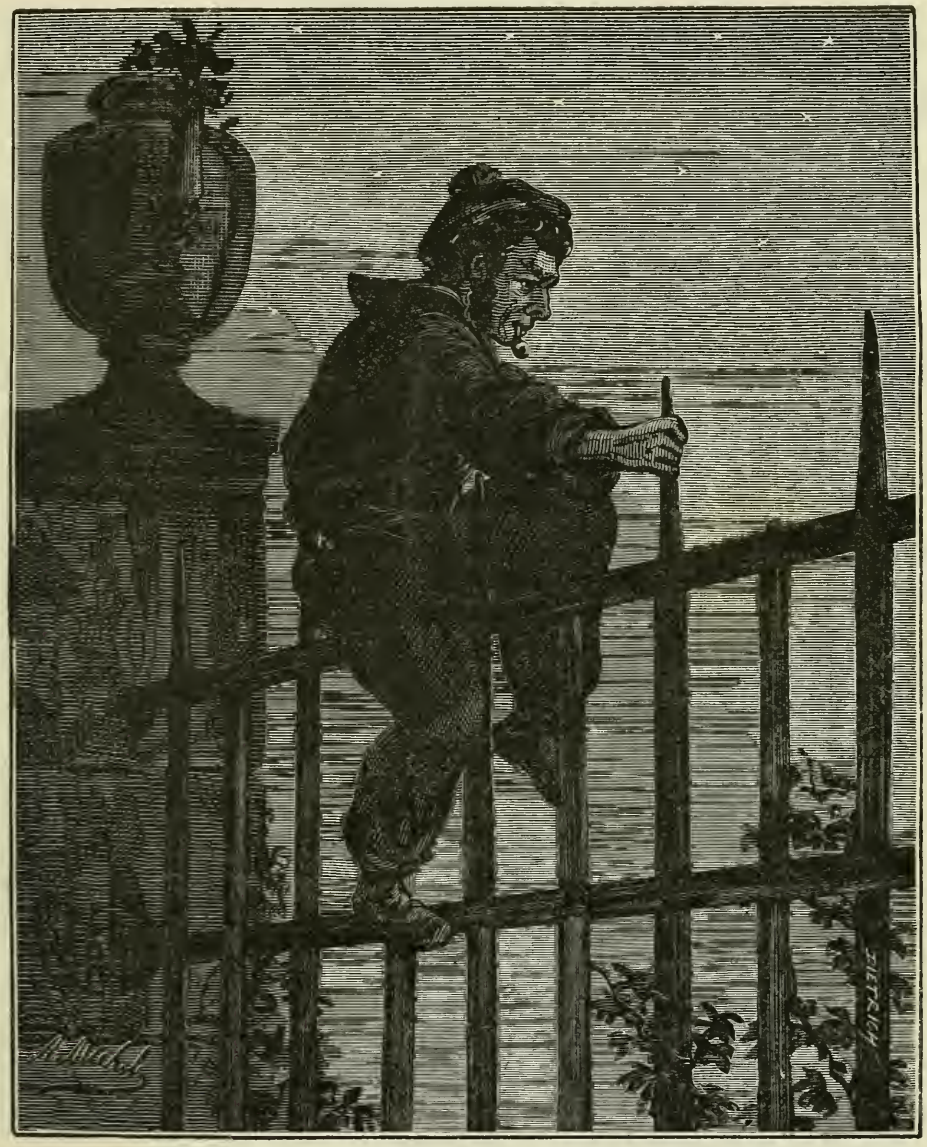
De retour à la maison des folles, Jeanne s'était reposée longuement, dans un bon sommeil, des fatigues de la promenade.

En réalité le docteur Vernier s'applaudissait des résultats de son expérience.

Fabrice semblait joyeux, et l'était véritablement dans une certaine mesure. — Il voyait approcher le jour où ses angoisses se dissiperaient, où ses inquiétudes n'auraient plus de raison d'être.

Le double tête-à-tête du voyage à Melun avait singulièrement augmenté son influence déjà si grande sur Paula.

D'heure en heure il occupait une plus large place dans le cœur de la jeune fille.



Claude saisit deux barreaux et se hissa à la force des poignets, au risque de s'empaler sur les fers. (Page 677.)

Il se croyait certain de ne point rencontrer de sérieuse résistance s'il lui paraissait nécessaire d'enchaîner à sa vie mademoiselle Baltus avant le mariage, et de faire d'elle sa victime avant d'en faire sa femme...

Donc, selon lui, tout allait bien.

Georges, laissant Paula dans la chambre d'Edmée, emmena Fabrice dans le parc.

— Avez-vous quelque chose de particulier à me dire, cher docteur? — demanda le neveu de M. Delarivière.

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?...

— J'ai fait une tentative pour préparer mademoiselle Edmée à apprendre la mort de son père...

— Et vous êtes parvenu à atténuer l'effet que produira sur ma cousine cette désolante nouvelle?...

— Loin de là ! — L'unique résultat de la tentative dont je vous parle est la conviction absolue qu'il faut encore attendre...

— Eh bien ! docteur, nous attendrons...

Ces paroles s'échangeaient sous les grands arbres, en suivant des allées larges et ombreuses.

Fabrice s'arrêta tout à coup et promena ses regards autour de lui.

— En vérité, — dit-il, — cette propriété est magnifique!... Je n'avais fait qu'entrevoir ce jardin, sans me rendre compte de son étendue... Il est immense!... C'est un parc!...

— N'est-ce pas? — répliqua Georges enchanté. — Vous ne connaissez pas davantage la maison de santé proprement dite, et ses dépendances?

— Non, à l'exception de ce que j'en ai vu hier matin en vous accompagnant dans votre visite...

— Vous serait-il agréable d'examiner tout en détail?

— J'en suis on ne peut plus désireux...

En répondant ainsi, Fabrice avait une pensée que nos lecteurs devineront bientôt.

— Venez donc, — reprit le docteur en conduisant le jeune homme aux bâtiments des folles, et en lui expliquant les moindres agencements avec une complaisance et une satisfaction de propriétaire.

— Sur quelle rue donnent les derrières de ces vastes corps de logis? — demanda Fabrice qui le savait aussi bien que le docteur lui-même.

Ce dernier répondit :

— Sur un chemin de ronde longeant le boulevard Montmorency... — Je vais vous faire voir cela...

Les deux hommes avaient regagné le jardin.

Georges mena Fabrice à la petite porte pratiquée dans la muraille du chemin de ronde.

Il chercha une clef parmi celles de son trousseau et ouvrit cette porte.

Le neveu du banquier suivait d'un œil attentif chacun de ses mouvements.

En voyant la clef dont le docteur venait de se servir, il sourit avec une satisfaction manifeste.

— On n'a point changé la serrure... — murmura-t-il.

— Passez... — dit Georges. — Le chemin de ronde fait le tour du parc et l'isole complètement!... — Venez par ici... — Je vais vous conduire au boulevard Montmorency.

— Cette voie étroite et sombre est mortellement triste... — fit Fabrice en riant.

— Il est certain que je ne conseillerais à personne de s'y promener pour se distraire... — répliqua le docteur en riant aussi.

Tous les deux s'avancèrent de quelques pas dans le chemin de ronde.

— Voici l'amphithéâtre et la buanderie, — reprit Georges en désignant les deux bâtiments que nos lecteurs connaissent, — et voici la porte qui donne sur le boulevard Montmorency... — L'ouvrirai-je?

— S'il vous plaît...

Le docteur exhiba son trousseau et choisit, pour l'introduire dans la serrure, cette même petite clef de forme antique et à tête de cuivre, enlevée jadis par Edmée au trousseau de Frantz Rittner.

Tandis que Georges faisait tourner sur ses gonds la porte étroite, Fabrice levait les yeux vers la partie supérieure de l'ouverture.

Son regard se fixa sur une tige d'acier à peine apparente, scellée dans la maçonnerie et ployant comme un ressort lorsque le haut de la porte l'effleurait en passant...

— Le fil de fer conducteur existe-t-il encore? — se demanda-t-il. — Je le saurai...

— Voilà le boulevard Montmorency et le chemin de fer de ceinture... — dit Georges. — C'est par là que sortent les cercueils lorsque se produisent quelques décès dans la maison de santé...

— C'est merveilleusement entendu... — répliqua Fabrice. — Il ne faut pas que la vue des morts attriste les vivants... — Combien avez-vous payé l'immeuble et la clientèle?...

— Trois cent cinquante mille francs.

— Recevez toutes mes félicitations... — L'affaire est magnifique... — Il a fallu que votre prédécesseur ait de bien pressantes raisons de quitter Paris pour vous céder ce bel établissement à un prix aussi minime!

— Je suis de votre avis; les terrains seuls valent au moins ce que m'a coûté le tout.

Georges referma la porte et rentra dans le chemin de ronde où Fabrice le suivit en demandant d'un ton d'insouciance :

— Je suppose que, chaque nuit, cette enceinte est gardée...

— Gardée! — répéta Georges en souriant. — Pour quoi faire? — Ce serait fatiguer bien inutilement un veilleur. — Nous n'avons rien à craindre.

LXXIX

— Il me semble qu'à votre place je serais moins tranquille... — reprit Fabrice.

— De quoi vous inquiéteriez-vous? — demanda le docteur.

— J'aurais peur d'une évasion...

— Les évasions sont impossibles...

— Vous en êtes sûr?

— Absolument.

— N'y en a-t-il donc aucun exemple?

— Aucun... Quelques tentatives ont eu lieu, sans résultat, et seulement en plein jour. — Songez que les folles sont verrouillées le soir dans les cellules et dans un bâtiment bien fermé... — Pour arriver au jardin, la fugitive devrait enfoncer deux portes, et, une fois dans le jardin, elle se trouverait en face des deux autres portes de la double muraille d'enceinte... — Êtes-vous convaincu?

— Oui... — j'admets que la fuite serait difficile... — Mais on pourrait s'introduire ici...

— Par où?

— Par la porte donnant accès sur le boulevard Montmorency...

— Il faudrait en avoir la clef, et il resterait à franchir le second mur du chemin de ronde... — D'ailleurs je cherche en vain quel mobile pourrait pousser le plus audacieux malfaiteur à s'introduire nuitamment, avec effraction et escalade, dans une maison de santé comme celle-ci... — Les périls de l'entreprise sautent aux yeux; je n'en vois pas les bénéfices...

— C'est vrai, — dit Fabrice. — Mais vous devez avoir, la nuit, un service intérieur dans l'intérêt des malades.

— Cela, oui... — Une infirmière fait sa ronde, d'heure en heure, dans les couloirs de chaque bâtiment...

— Sa surveillance ne s'étend point sur le parc?

— En aucune façon, ce qui ne nous empêche pas de dormir tranquilles, je vous assure...

— Mon cher docteur, je vous renouvelle mes félicitations sincères... — Vous êtes à la tête d'un établissement exceptionnel, dont vous pouvez faire et dont vous ferez la première maison de santé de Paris et de ses environs...

— Franchement je l'espère et j'y compte... Non pour moi, dont les goûts et les ambitions sont modestes, mais afin de pouvoir donner un bonheur complet à mademoiselle Edmée, qui m'est plus chère que tout au monde...

— La douce enfant mérite bien ce bonheur, et vous êtes digne de le partager avec elle... — Avez-vous l'intention de l'épouser bientôt?...

— Je ne saurais fixer une date à la réalisation de ce projet...

— Pourquoi?

— Parce qu'avant de songer à moi, il faut que je conduise à bonne fin la guérison d'Edmée et celle de sa mère...

— Je cesse de vous comprendre... — Pourquoi ne pas vous hâter? — Ma cousine est en pleine convalescence... — Bientôt elle aura repris ses forces... —

Rien ne vous oblige à subordonner votre mariage à la guérison de Jeanne, guérison qui, soit dit entre nous, me semble plus que problématique...

— Et à laquelle vous ne croyez pas?... — ajouta Georges.

— Mon manque absolu de connaissances spéciales m'empêche de me prononcer, mais je doute...

— Monsieur Fabrice, — reprit le docteur, — vous savez si j'aime Edmée?...

— Oh! de cela je ne doute pas!

— Je me suis donné à elle tout entier... — Mon cœur, mon âme, mes pensées lui appartiennent... — Elle est ma vie... Si elle mourait, je mourrais pour la suivre... — Ceci est la vérité toute simple, sans exagération... — Eh bien! je ne deviendrai le mari d'Edmée que lorsque Jeanne sera guérie... Je l'ai fermement résolu... — La raison de sa mère sera le cadeau de noces que je veux faire à ma fiancée... — Vous devez maintenant comprendre à quel point la guérison de Jeanne me paraît certaine!

— Agissez donc à votre guise, docteur... — répliqua Fabrice. — Certes, vous n'aviez nul besoin de mon consentement... — Vous m'avez fait l'honneur de me le demander, et je vous l'ai donné avec une joie profonde, car il suffit de vous connaître pour vous apprécier à votre valeur... — N'oubliez pas que j'offre un million et demi de dot à notre chère Edmée...

— Je vous remercie pour elle et pour moi, monsieur Fabrice, de vos intentions généreuses, mais elles ne peuvent rien changer à une détermination que je crois juste... — Il me semblerait mal de presser notre union... — Je dois me souvenir qu'Edmée vient de perdre son père, et qu'il serait odieux de la revêtir d'une robe de fête avant qu'elle ait porté des vêtements de deuil...

Fabrice s'inclina silencieusement.

— Vous m'approuvez, n'est-ce pas? — demanda Georges.

— Certes je vous approuve! — répondit avec une émotion très habilement jouée le neveu du banquier. — Je fais plus, je vous admire!... Vous avez un grand cœur, monsieur Georges!... Vous êtes un honnête homme!...

— Je l'espère bien, — s'écria le docteur en souriant, — et en cela je ne fais que mon devoir ... — Je ne vous remercie pas moins du compliment, et je suis très heureux de votre bienveillance...

Tout en causant les deux hommes avaient suivi la ligne du chemin de ronde et rentraient dans le parc par la grille principale.

— Il a été convenu hier, — reprit Georges... — (vous devez vous en souvenir), — que vous nous resteriez à dîner...

— Je n'aurai garde d'oublier un engagement qui me promet une soirée charmante; mais, si je ne craignais d'être indiscret, je vous adresserais une requête...

— Indiscret! — répéta Georges, — vous ne pouvez l'être avec moi...

— Eh bien, j'ai quelques lettres à écrire... — Voulez-vous mettre à ma dis-

position plume et papier, et m'autoriser à m'installer solitairement dans votre cabinet?...

— Vous êtes ici chez vous... — répondit vivement le docteur. — Disposez-y de tout et de moi-même... Vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir.

Fabrice serra la main de Georges.

Ce dernier reprit :

— Savez-vous où se trouve mon cabinet?...

— Non...

— Je vais vous y conduire.

Et il se dirigea, suivi de Fabrice, vers le pavillon qu'il habitait

Le jeune homme n'avait absolument rien changé à l'aménagement de ce pavillon qu'occupait avant lui Frantz Rittner.

Du cabinet de travail du médecin des folles, il avait fait le sien.

C'est bien là-dessus que comptait Fabrice.

Georges introduisit son hôte.

— Voici. — dit-il en désignant chacune des choses dont il prononçait le nom, — du papier à lettres de plusieurs formats, des enveloppes, de la cire, un cachet, enfin de l'encre et des plumes... — Enfermez-vous si vous le désirez, mais personne ne viendra vous déranger ici... — Un coup de cloche vous annoncera que l'heure du dîner est proche et qu'il faut vous hâter.

— Mille fois merci!

— Je vous laisse...

Georges quitta Fabrice qui brûlait du désir de se trouver seul, et sortit en refermant sur lui la porte du cabinet.

Le neveu du banquier courut appuyer son oreille contre cette porte afin d'entendre le docteur s'éloigner.

Quand le bruit des pas eut cessé de se faire entendre il se releva, l'œil étincelant d'une joie mauvaise, la lèvre soulevée par un rictus d'une effrayante expression.

— Pauvres fous que vous êtes! — murmura-t-il. — Le moment est venu de vous arrêter dans votre œuvre de vengeance!... — Il est temps de vous dire : — *Vous n'irez pas plus loin!...* — Assez d'appréhensions comme cela!... Assez de terreurs!... Assez d'angoisses!... Je veux dormir en paix!...

Fabrice n'avait point oublié qu'une armoire, ou plutôt un placard dont il connaissait le secret, était pratiqué dans une des murailles du cabinet de Frantz Rittner.

Il supposait, et non sans raison, que le médecin des folles au moment de son brusque départ n'avait pas songé à faire connaître à son successeur l'existence de cette armoire mystérieuse, ni à faire disparaître les terribles préparations qu'elle contenait.

Le jeune homme se dirigea vers le panneau dont une peinture du genre galant, cher au dix-huitième siècle, recouvrait une partie.

Il décrocha le tableau.

Rien n'indiquait qu'il se trouvât en présence d'une cavité, tant les jointures se dissimulaient habilement dans la boiserie.

Il appuya sur un point rond presque imperceptible.

Un léger craquement se fit entendre.

L'armoire s'ouvrit.

Tout s'y trouvait en ordre comme le jour où nous avons vu Frantz Rittner tirer du placard le puissant réactif nécessaire à René Jancelyn pour ses travaux de faussaire émérite.

Les bocaux et les fioles, soigneusement étiquetés, s'alignaient sur les tablettes.

Fabrice n'était point un ignorant.

Sans avoir étudié d'une façon spéciale la *toxicologie*, il connaissait les appellations scientifiques des poisons qui tuent le plus sûrement et le plus vite, et ne laissent pas de traces appréciables pour des yeux sans défiance.

Il parcourut du regard les noms inscrits sur les fioles de la première rangée.

Un petit flacon de verre bleu, bouché à l'émeri, attira particulièrement son attention.

L'étiquette portait ces deux mots : *Datura stramonium.*

— Voilà mon affaire, — pensa Fabrice. — Je ne puis rien trouver de mieux que ce poison végétal subtil entre tous... — Frantz Rittner était un habile homme et je suis son élève...

Il prit le flacon bleu, le glissa dans sa poche, referma l'armoire, et remit en place le tableau qui la dissimulait à tous les regards.

— Maintenant, — poursuivit-il en allant de nouveau coller son oreille contre la porte du cabinet de travail, afin de s'assurer que personne ne s'approchait, — il faut pouvoir entrer ici la nuit, tout à mon aise, sans donner l'éveil, et je vais faire en sorte que ce soit possible et facile...

FIN DE LA SECONDE PARTIE

TROISIÈME PARTIE

PAULA BALTUS

I

Fabrice monta sur un meuble adossé à la muraille et chercha le fil de laiton qui mettait la porte du boulevard Montmorency en communication avec la sonnerie électrique du cabinet.

Il le trouva, mais coupé par le milieu.

— Ah! ah! — murmura-t-il avec un sourire, — j'avais tort de m'inquiéter!.. Rittner, ne voulant pas qu'on surprît ses secrets, même après son départ, a pris de sages précautions... Rien à craindre, les chemins sont ouverts... J'ai mes clefs à Neuilly... Aucune serrure n'est changée... Je puis venir céans quand bon me semblera... — Maintenant il faut jouer la comédie jusqu'au bout... — Écrivons... ou plutôt faisons semblant d'écrire...

Ayant ainsi monologué, Fabrice s'assit au bureau.

Il prit trois ou quatre feuilles de papier blanc qu'il glissa dans autant d'enveloppes sur lesquelles il traça des noms et des adresses de pure fantaisie.

Cette besogne faite, il descendit au jardin où il trouva mademoiselle Baltus et le jeune médecin.

— Vous avez achevé votre courrier? — demanda Georges.

— Oui, docteur; et, puisque votre bienveillance autorise mes indiscrétions, je vous demanderai de vouloir bien faire jeter ces lettres à la boîte la plus proche.

Un des serviteurs de la maison de santé passait.

Georges lui donna l'ordre de courir à la poste.

Fabrice témoigna le désir de voir madame Delarivière.

— Allons chez elle, — répondit le docteur.

En gravissant l'escalier qui conduisait à l'appartement de la pauvre folle, le neveu du banquier comptait les marches et gravait dans sa mémoire la disposition des portes.

Comme la veille, une carafe de tisane à moitié pleine se trouvait à la disposition de Jeanne.

Nous allons trouver dans ce volume ce que je veux savoir ? demanda le matelot. (Page 683.)

— Laissez-vous de la lumière la nuit dans cette chambre ? — demanda Fabrice.

— Jamais ! — répliqua vivement le docteur. — Ce serait une impardonnable imprudence ! — Madame Delarivière, inconsciente de ses actes, pourrait incendier le logis...

— Vous avez complètement raison... j'ai parlé sans réfléchir et ma question était absurde... — Les nuits de Jeanne sont-elles bonnes ?

— Oui et non... Elle dort, mais d'un sommeil léger, facilement interrompu... — Le moindre bruit la frappe et la réveille. — Cela tient à l'extrême sensibilité

de son système nerveux que surexcite encore le traitement dont je vous ai parlé.

Madame Delarivière n'accordait aucune attention à la présence des trois visiteurs. — Sa tête reposait sur l'oreiller. — Ses paupières s'abaissaient sur ses yeux.

— Elle s'assoupit... — dit Paula.

— Laissons-la dormir... — fit Georges.

La jeune fille et les deux hommes quittèrent la chambre.

Le dîner était servi.

On se mit à table, mais le repas ne se prolongea guère.

A neuf heures et demie Fabrice, sous prétexte d'un commencement de migraine, prit congé de Paula et de Georges en leur disant :

— A demain.

Trois quarts d'heure plus tard il rentrait à la villa de Neuilly-Saint-James où Laurent, surpris de ne l'avoir pas vu le matin, et se rappelant ses tentatives de la veille suivies d'un insuccès complet, l'attendait l'oreille basse.

Claude Marteau, lui aussi, guettait le retour de Fabrice.

Lorsqu'il entendit retentir le coup de cloche impérieux annonçant l'arrivée du maître, il se glissa dans les massifs, traversa les pelouses et grimpa sur le marronnier qui lui servait d'observatoire.

A peine était-il blotti depuis une minute au milieu des feuillages que les fenêtres de l'appartement de Fabrice s'éclairèrent.

Laurent, un bougeoir à la main, venait d'ouvrir la porte et s'effaçait pour laisser entrer le jeune homme.

Claude jouait de bonheur...

La soirée étant chaude, l'intendant-valet de chambre avait entre-bâillé les croisées pour donner de l'air.

Non seulement l'ex-matelot pouvait voir, mais, comme l'avant-veille, il pourrait entendre.

— Que se passe-t-il donc, maître Laurent? — demanda Fabrice. — Vous dormiez ce matin d'un si lourd sommeil que j'ai dû renoncer à vous éveiller, et vous avez ce soir une figure de l'autre monde! — Votre mine n'est point celle d'un triomphateur, je vous en préviens...

Laurent n'essaya même pas de se défendre en plaidant sa cause, tant cette cause lui semblait insoutenable.

Il prit sa physionomie la plus humble, la plus désolée ; il se fit aussi petit que possible, et il murmura :

— Si j'avais la mine d'un triomphateur, monsieur, ma mine serait bien trompeuse...

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que si monsieur me retire ses bonnes grâces, si même il me

met à la porte, il ne fera que me rendre justice... — Je suis un imbécile, une buse, un crétin, un conscrit...

— A quel propos ce débordement d'épithètes désobligeantes ?...

— J'avais promis à monsieur monts et merveilles, et je me suis laissé rouler comme un nigaud...

— Ah! — s'écria Fabrice dont les sourcils se contractèrent. — Vous avez échoué avec le matelot?

— C'est-à-dire, monsieur, que *je suis me perdu corps et biens*, ainsi que dirait Claude dans son langage de marin... — Ce paroissien-là, monsieur, est plus malin dans son petit doigt que moi dans toute ma personne. — Il me mènerait vendre à la foire s'il en avait envie ! — Je devais le faire boire et le faire parler, j'en avais pris l'engagement... — Eh bien, c'est lui qui m'a grisé et c'est moi qui ai jaboté tout le temps... et j'ai fini par tomber ivre-mort si bien et si complètement que je ne savais pas le lendemain, en me réveillant dans mon lit, comment on m'avait ramené ici... — Monsieur fera bien de me mépriser... Je me méprise moi-même... — Je suis avili à mes propres yeux et je supplie monsieur de m'appeler drôle et polisson!

Claude Marteau, caché dans le feuillage, riait silencieusement en écoutant ces choses.

Fabrice, lui, ne voulait pas rire, d'autant plus qu'un des côtés de la situation l'inquiétait, mais il avait néanmoins quelque peine à garder son sérieux, tant l'expression du repentir de Laurent était irrésistiblement comique.

Le rusé valet de chambre, du reste, avait atteint son but.

Fabrice se trouvait désarmé et le prouva bien en répondant :

— Assez de doléances comme cela! — Vous avez été maladroit en comptant trop sur vos aptitudes de buveur... mais vous n'avez commis aucun crime...

— Alors, monsieur me pardonne ?...

— Sans le moindre doute...

— Ah! monsieur, quel bonheur!... C'est la réhabilitation, cela! et, toute réflexion faite, je crois que je mérite l'indulgence de monsieur!... — J'avais si bien dressé mon plan! la réussite paraissait sûre!... Mais comment lutter contre un pareil homme? — Ce n'est pas un gosier... C'est un abîme... Il avalerait la Seine.

— La Seine! — murmura Claude sur son arbre. — Ah! non, par exemple, merci!... Pas tant d'eau que ça, compère! — Si la rivière était de vin blanc, à la bonne heure!

— Vous avez bavardé, disiez-vous ? — reprit Fabrice.

— Oui, monsieur... en déjeunant... Je parlais sans m'arrêter...

— Et de quoi parliez-vous?

— Hélas ! je ne m'en souviens plus...

— Peu importe d'ailleurs... — Nous trouverons un autre moyen de délier la

langue du matelot... — Ce soir vos services me sont inutiles... — Allez vous reposer... Vous devez en avoir besoin...

— Ainsi monsieur ne m'en veut pas?...

— Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète...

— Monsieur me comble!...

Et Laurent se retira, fort satisfait d'en être quitte à si bon marché.

A peine venait-il de quitter la chambre quand Claude vit Fabrice tirer de sa poche un petit flacon en verre bleu qu'il posa sur une table.

Il ouvrit ensuite le tiroir d'un meuble et il y prit trois ou quatre clefs de grandeurs inégales, réunies par un anneau brisé.

Pendant une ou deux secondes il examina ces clefs avec une attention minutieuse...

— Ce sont bien elles... — murmura-t-il en les glissant dans la poche de son gilet.

Ensuite il regarda sa montre.

Elle indiquait onze heures et demie.

— Pour aller là-bas à pied il me faut une bonne heure... — continua-t-il d'une voix si basse que le guetteur n'entendit pas ces paroles. — Tout le monde dormira quand j'arriverai, et le premier sommeil est le plus lourd...

Alors il changea de vêtements, quitta sa redingote élégante pour endosser un paletot plus ample, et mit, au lieu de son chapeau de ville, un petit chapeau de voyage.

— Où va-t-il aller à cette heure? — se demanda Claude.

Fabrice reprit le flacon bleu qu'il avait posé sur la table et le fit disparaître dans la poche de côté de son paletot.

— Il emporte la petite bouteille... — poursuivit le marin; — que diable peut-il y avoir dans cette fiole?

Au moment où Claude s'adressait la question que nous venons de reproduire, Fabrice fermait ses fenêtres puis, le bougeoir à la main, quittait la chambre.

— Tonnerre de Brest! — dit presque à haute voix le ci-devant Bordeplat, sûr désormais que personne ne pouvait l'entendre. — S'il sort par la rue de Longchamp, comment savoir le chemin qu'il va prendre? — Il s'agit de ne pas perdre la piste! En chasse, matelot! en chassse!

Et il se laissa glisser comme un singe en bas du marronnier.

II

Une fois sur la pelouse, Claude Marteau prit sa course et tourna le bâtiment avec une rapidité prodigieuse.

Mais l'avance du gibier sur le chasseur était considérable, et le matelot arriva près du perron juste à temps pour entendre le bruit léger de la petite porte voisine de la grille qu'on refermait avec précaution.

Il avait deviné juste. — Fabrice s'en allait par la rue de Longchamp.

En quelques élans Claude atteignit la porte et voulut l'ouvrir.

Ce fut une tentative inutile. — Le neveu du banquier s'était donné la peine de faire tourner deux fois la clef dans la serrure.

L'ex-marin, prodigieusement désappointé, étouffa dans sa gorge le plus gros juron de son répertoire.

— Je n'en aurai pas le démenti! — murmura-t-il ensuite. — Je le suivrai quand même!

Pour un homme habitué jadis à se hisser par les gros temps dans les haubans et dans les enfléchures d'un navire, l'escalade d'une grille ne pouvait offrir de difficultés sérieuses.

Claude saisit deux barreaux, se hissa à la force des poignets et, au risque de s'empaler sur les fers de lance du couronnement, se trouva de l'autre côté et sauta sur le sol.

C'est tout au plus s'il entendait encore l'écho lointain des pas de Fabrice.

Cet écho lui suffit cependant pour s'orienter.

Le jeune homme avait pris à droite, il en était sûr. — A son tour il prit à droite et, au bout de cinq minutes, au lieu de chasser *au jugé* il put chasser *à vue*, le cousin d'Edmée n'ayant plus sur lui qu'une avance insignifiante.

L'allure de Fabrice était celle d'un homme pressé.

Claude Marteau, chaussé d'espadrilles, marchait dans l'ombre en frôlant les murs, afin que si par hasard *le gibier* se retournait, la silhouette du *chasseur* ne pût attirer son attention.

Fabrice, coupant au court par des rues désertes dont il serait superflu d'écrire les noms, gagna l'avenue de Madrid et la suivit dans toute sa longueur.

Il arriva en face du café restaurant que tous les Parisiens connaissent.

Quoiqu'il fût près de minuit, de vives clartés jaillissaient des fenêtres ouvertes d'un des salons de ce restaurant.

On entendait des rires aigus, de petits cris de femme, les plaintes d'un piano poussif, et le refrain trivial d'une chanson de l'*Alcazar*, des *Ambassadeurs* ou de l'*Horloge*.

Évidemment quelques gommeux soupaient joyeusement en galante compagnie.

Une demi-douzaine de voitures de remise stationnaient près de la porte cintrée qui donne accès dans la cour du café de Madrid...

Les chevaux, la tête basse, dormaient sur leurs jambes fatiguées.

Les cochers en faisaient autant sur leurs sièges.

Claude Marteau allait se trouver en pleine lumière.

Il ralentit le pas, ainsi que le lui commandait impérieusement la plus simple prudence.

Au moment où passait Fabrice, un garçon de restaurant sortit de la cour et cria :

— Le numéro 8,240, de la rue Léonie...

Un cocher, s'éveillant en sursaut, répondit :

— Voilà...

— Il vous est dû trois heures et le pourboire... — reprit le garçon. — Voici dix francs. — Vous pouvez filer...

— Comment, filer !... et ma pratique?...

— C'est elle qui m'envoie... — Cette petite dame a dit qu'elle reviendrait avec une amie.

— Suffit, c'est compris... — Bonsoir les autres, et hop, *Coco !...*

Fabrice s'était arrêté.

Il s'approcha de la voiture qui s'ébranlait déjà.

— Cocher, — fit-il, — vous être libre... Je vous prends...

— Est-ce pour rentrer dans Paris?

— Non.

— Alors, il n'en faut pas... — *Coco* est aux trois quarts fourbu.

— La course que je vous propose n'est pas longue...

— Où voulez-vous aller?

— A Auteuil...

— A quel endroit d'Auteuil?

— Près de la gare du chemin de fer.

— Combien payez-vous?

— Dix francs...

— D'avance?...

— Voilà les deux pièces de cent sous...

— Allons, montez... — Le pauvre Coco ne va pas rire... mais deux roues de derrière ce n'est point de refus... — Sois paisible, Coco... t'auras double ration ce soir, mon vieux, et demain tu resteras à te *balader* sur la litière...

Claude Marteau, à la minute précise où s'engageait entre Fabrice et le cocher du numéro 8,240 le dialogue que nous venons de reproduire, s'était glissé rapidement de tronc d'arbre en tronc d'arbre, afin de ne pas perdre un mot de ce dialogue.

Quand Fabrice ouvrit la portière et sauta dans le coupé de remise, l'ex-matelot était tout près.

Un instant il eut l'idée de monter derrière la voiture en s'accrochant aux ressorts; mais il n'osa jouer si gros jeu. — Les autres cochers ne dormaient plus, — Ils donneraient certainement l'éveil à leur camarade. — La défiance de Fabrice pourrait être excitée, et tout serait compromis, sinon perdu..

— Allons, — se dit-il, — c'est partie remise, mais je n'ai pas perdu mon temps... — Je sais qu'il va à Auteuil... — En quel endroit d'Auteuil? — A la maison de santé, c'est certain, où il cache la mère et la fille. — Qu'y va-t-il faire à pareille heure? — Je l'aurais su dès cette nuit peut-être, sans ce berlingot de tous les diables qui s'est trouvé là si mal à propos, mais je le saurai quand il y retournera, car j'aurai pris mes mesures en conséquence...

Claude revint sur ses pas, gagna le boulevard de la Seine, ouvrit la petite porte dont il avait toujours la clef dans sa poche et se trouva dans le parc.

Tout en franchissant le seuil de son pavillon, il se demandait :

— A quelle heure ce gredin rentrera-t-il?

Et, personne au monde ne pouvant répondre à cette question, il s'arma de patience, alluma sa pipe, puis, installé près de la fenêtre, l'œil fixé sur la villa, il attendit.

Trois heures du matin sonnaient au moment où une faible lumière brilla dans la chambre du jeune homme.

L'ex-matelot courut jusqu'au marronnier qui lui servait de poste d'observation et grimpa dans les branches.

Fabrice, le chapeau sur la tête, venait de se laisser tomber sur un fauteuil en homme fatigué par une longue course.

— Faut croire qu'il est revenu à pied... — pensa Claude.

Après s'être reposé pendant cinq minutes, le neveu du banquier quitta brusquement son siège, tira de sa poche le flacon bleu qu'il avait emporté, le mit dans une armoire-bibliothèque derrière une rangée de livres, puis se déshabilla et souffla la bougie.

Il devenait inutile de guetter plus longtemps.

Claude quitta son observatoire, retourna au chalet et se coucha à son tour.

Mais il eut beau appeler le sommeil, — le sommeil ne vint pas.

L'ex-matelot passait son temps à se tourner et à se retourner sur son oreiller, en se répétant :

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans le flacon que ce gueux emporte et rapporte?... — Il faut que je le sache... il le faut absolument...

Fabrice dormit ce jour-là plus tard que de coutume.

Dix heures sonnaient quand il quitta, dans son poney-chaise, la villa de Neuilly.

Il allait à la maison de santé d'Auteuil.

Georges venait de commencer la visite des pensionnaires.

Mademoiselle Baltus était à sa toilette.

Fabrice attendit dans le petit salon, en lisant les journaux pour tromper son impatience.

Claude Marteau, sur pied dès sept heures du matin malgré son insomnie prolongée, rôdait dans le parc, l'œil aux aguets.

Une idée lui était venue et il attendait le moment de la mettre à exécution.

Il vit Fabrice s'éloigner.

Laurent, presque aussitôt après, entra dans l'appartement vide et le mit consciencieusement en ordre.

Tout en déjeunant à l'office, monsieur l'intendant avait annoncé qu'il irait à Paris dans la journée, procéder à quelques achats...

Claude guetta son départ, descendit à la cuisine, s'assura que tous les domestiques s'y trouvaient réunis, regagna le vestibule et, au lieu de sortir de la villa, se rendit à l'appartement de Fabrice où il était certain de ne trouver personne.

Il n'ignorait pas que cette démarche hardie pourrait le compromettre notablement si elle était surprise; mais la curiosité l'emportait sur la crainte du péril, et d'ailleurs il avait confiance en son étoile.

Une fois dans la chambre à coucher il alla droit à la bibliothèque, l'ouvrit, et chercha derrière les livres à l'endroit où il lui semblait que Fabrice avait caché le flacon mystérieux.

Sa mémoire le servait bien.

Il sentit le flacon sous ses doigts, le prit, le déboucha vivement et l'approcha de ses narines.

Un parfum bizarre, âcre et pénétrant, s'en échappait.

Claude fit la grimace.

— Tonnerre de Brest! — murmura-t-il. — Ça n'est pas une odeur à mettre sur ses favoris pour plaire aux dames!...

Il regarda l'étiquette et lut ces deux mots :

« DATURA STRAMONIUM. »

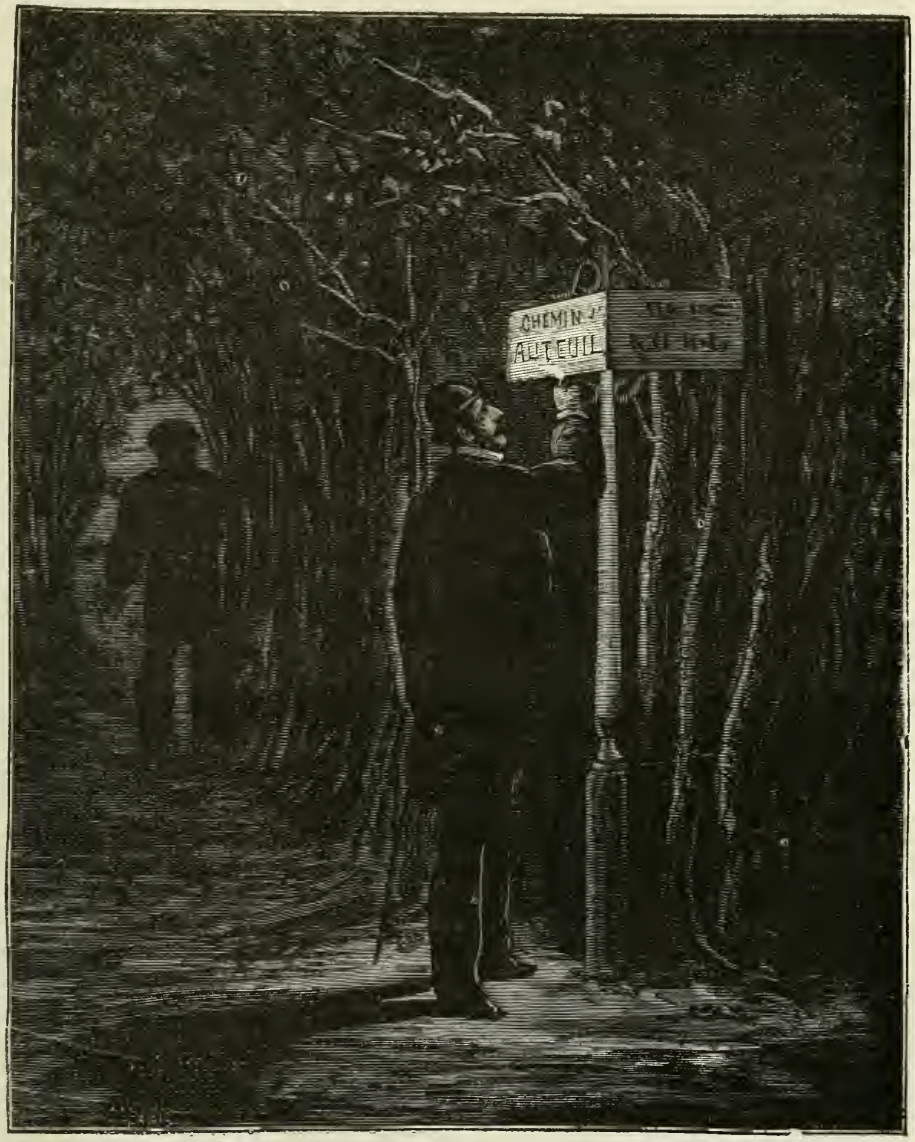
III

— *Datura stramonium* ... — répéta Claude Marteau pour qui ces mots n'offraient aucun sens. — Qu'est-ce que ça peut bien être?... Je n'en sais rien, mais je me méfie... — Ça sent le poison, cette petite fiole!... — Pour cent écus de bon argent je ne goûterais pas à la drogue qui est là-dedans.

L'ex-matelot eut un moment l'idée de briser ou d'emporter le flacon.

Il réfléchit bien vite que sa disparition éveillerait les soupçons de Fabrice, qui d'ailleurs se procurerait sans la moindre peine l'équivalent, — et il le remit à sa place derrière les livres.

Cela fait, il referma la bibliothèque et sortit de la chambre, puis de la maison, sans rencontrer âme qui vive.



Le jeune homme éleva son allumette jusqu'au poteau indicateur. (Page 695.)

Tout en regagnant son pavillon, il murmurait:

— Comment savoir ce que c'est que le *Datura stramonium?* — A qui le demander? — Ah ! si j'avais été à l'école dans mon jeune temps, je ne serais pas embarrassé pour si peu... Mais quand j'étais moutard je n'aimais que me *balader*, jouer aux billes et dénicher des nids... Aussi je suis plus ignorant qu'une carpe...

Petit Pierre attendait à la fenêtre du pavillon.

— Bonjour, patron!... — cria-t-il du plus loin qu'il vit Claude.

Une idée traversa l'esprit de ce dernier.

— Bonjour, fiston... — répondit-il. — Arrive un peu ici...

L'enfant accourut.

— Pourquoi donc que nous ne pêchons plus le matin, monsieur Claude? — demanda-t-il.

— Parce que présentement, mon petit homme, j'ai une vieille coquine de douleur qui me taquine dans la jambe gauche, et personne n'ignore que l'humidité de la rivière ne vaut rien pour les douleurs... Quand la mienne sera passée, sois paisible, nous rattraperons le temps perdu.

— Tant mieux, monsieur Claude, je ne peux pas souffrir rester à rien faire et, si vous voulez, je vais mouiller les chaloupes... — Je crois que tantôt le soleil piquera dur... il ne faut pas laisser le bois jouer et se fendre.

— Tu es gentil... — Tu as l'œil à tout... Je suis content... — Es-tu allé à l'école du soir, hier?

— Oui, monsieur Claude...

— Tu apprends bien, à l'école?...

— Le mieux que je peux...

— Eh bien! dis-moi, fiston, toi qui es en train de devenir savant, as-tu entendu parler du *Datura stramonium?*

L'enfant regarda Claude avec des yeux démesurément ouverts.

— *Datura stramonium...* — répéta-t-il. — Est-ce que c'est une bête? un poisson de mer ou d'eau douce?

— Non, c'est un liquide... une chose qui se met en bouteille...

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là...

— Tonnerre de Brest! Qu'est-ce qu'ils vous enseignent donc à l'école?...

— Beaucoup de choses, mais pas celle-là.

— Moi qui donnerais ma meilleure pipe, et un kilo de tabac avec, pour savoir ce que ça veut dire...

— On peut le savoir, monsieur Claude...

— Et comment? — En questionnant Jacques, Pierre ou Paul?...

— Non, monsieur Claude... — En questionnant le dictionnaire...

— Le dictionnaire... — Qu'est-ce que c'est encore que ça?

— Un gros livre où sont tous les mots, rangés par ordre alphabétique, et suivis de leur explication.

— Tiens! tiens! tiens! et où ça se trouve-t-il, ce gros livre? Chez le libraire, bien sûr... — J'y cours, et je l'achète...

— Inutile de vous déranger, monsieur Claude... — J'en ai un...

— Tu en as un, moussaillon! — s'écria l'ex-matelot, avec le plus complet étonnement, — et d'où te vient-il?

— De mon pauvre papa...

— Mais, depuis que tu es ici, je ne l'avais pas vu...

— Maman me l'a apporté avant-hier, avec une grammaire, quatre chemises, six paires de chaussettes et une douzaine de mouchoirs de poche...

— Ah! la brave femme! — Eh bien, fais voir un peu l'objet, fiston... — Nous allons chercher...

— Tout de suite, monsieur Claude...

L'enfant s'élança dans le pavillon et en ressortit presque aussitôt, un livre à la main.

Ce livre était un vocabulaire de la langue française, extrait par Charles Nodier du *Dictionnaire de l'Académie.*

— Et nous allons trouver là-dedans ce que je veux savoir?... — demanda Bordeplat en désignant le volume.

— Oui, patron... — Je le pense du moins... — Quel est le nom que vous avez dit, s'il vous plaît?

– *Datura stramonium.*

— C'est au D... — fit petit Pierre en ouvrant le volume.

Puis il suivit du doigt les colonnes, en murmurant à demi-voix:

— D... a... da .. t... u... datu...

— Tu ne trouves pas?... — s'écria Claude anxieux et impatient.

— Si, monsieur Claude... — répliqua joyeusement le gamin. — *Datura...* Nous y voici... *Datura stramonium...*

— Où est-ce?

— Là.

— Et qu'est-ce que c'est?

— Un substantif masculin...

— Ça, ça m'est bien égal... Mais il doit y avoir autre chose après... une explication...

— Oui, monsieur Claude.

— Eh bien, voyons vite l'explication... C'est l'explication qui nous intéresse...

L'enfant lut à haute voix:

— « *Genre de plantes de la famille des* SOLANÉES, *toutes plus ou moins narcotiques et vénéneuses, et dont on exprime un poison violent...* »

— Hein? tu as dit? — balbutia l'ex-matelot qui se sentit glacé jusqu'aux moelles. — Répète un peu...

L'enfant répéta :

— « *Et dont on exprime un poison violent.* »

— Il y a cela?

— Voyez vous-même...

Claude, le cœur serré comme dans un étau, les tempes mouillées d'une sueur froide, prit le volume d'une main agitée et jeta les yeux sur l'endroit désigné par Petit Pierre.

Il lut à son tour et s'écria, en laissant tomber le livre:

— Tonnerre de Brest!... Cela fait peur!... — Qui donc le misérable va-t-il empoisonner là-bas?

Petit Pierre devint pâle et se mit à trembler de tout son corps.

— On empoisonne quelqu'un... — murmura-t-il avec épouvante.

Déjà Claude regrettait les paroles imprudentes qu'il venait de prononcer; aussi se hâta-t-il de répondre, en riant d'un rire un peu forcé:

— Eh! non, garçon, on n'empoisonne personne... — C'est une pièce de comédie, un drame de l'Ambigu-Comique, que je suis en train de lire... — Ça m'a impressionné!... Les mots: *Datura stramonium*, que je ne connaissais pas m'intriguaient... et je comprends maintenant que le scélérat de la pièce va tuer son ennemi avec du poison... — C'est ça que je voulais dire tout à l'heure... — Merci, mon petit homme... — Ramasse ton volume et va donner à boire aux chaloupes...

— Oui, patron... — Dites donc, patron?...

— Quoi?

— Vous me la prêterez, votre pièce de comédie, quand vous l'aurez finie, pour que je la lise... — Ça doit être bien intéressant...

— Je te la prêterai... oui, oui... — va, mon garçon...

Le mousse serra son dictionnaire et gagna la berge pour s'occuper des embarcations.

— Voyons... voyons... — murmura Claude Marteau resté seul. — Il s'agit d'avoir un peu de calme dans les idées... — Réfléchissons et récapitulons... — J'ai bien entendu hier au soir, en face du restaurant de Madrid, ce gredin commander au cocher de le conduire à Auteuil... — Où peut-il aller à Auteuil, sinon dans la maison de santé où se trouvent la mère et la fille?... — Il empoisonne l'une des deux... toutes les deux peut-être! — Il ne lui suffit pas d'avoir brûlé le testament de son oncle, il veut s'assurer l'héritage par la mort de ces malheureuses femmes... Oh! le misérable!...

L'ex-matelot s'absorba pendant un instant dans ses réflexions et poursuivit en se frappant le front:

— Mais j'y songe... Cette Mathilde Jancelyn que j'ai tirée du feu et qui gardait de si terribles preuves dans le coffret que je possède, c'est à Auteuil aussi qu'on l'a conduite... — J'ai su cela par les bavardages de Laurent. — Elle est folle, mais si elle revenait à la raison elle pourrait parler... — Elle parle peut-être dans son délire, et peut-être Fabrice tremble-t-il qu'elle ne le nomme, qu'elle ne l'accuse... — Son intérêt est donc de supprimer aussi celle-là!... — Quel abîme d'infamie et quelles ténèbres autour de ces crimes... Eh! bien, tonnerre de Brest! avec l'aide de Dieu, je ferai la lumière!...

*
* *

Nous avons laissé Fabrice dans le petit salon de Georges Vernier, lisant les journaux en attendant que Paula Baltus eût achevé sa toilette du matin.

Au bout d'un quart d'heure la jeune fille vint le rejoindre et lui dit:

— Allons au jardin... — Nous déjeunerons aussitôt que le docteur aura fini sa tournée matinale.

Ils sortirent ensemble et s'engagèrent dans les allées pleines d'ombre.

L'orpheline s'appuyait avec une amoureuse langueur au bras de son fiancé, ne lui adressant point la parole mais levant de minute en minute sur lui ses yeux pleins de tendresse.

Fabrice rompit le silence.

— Chère Paula, — demanda-t-il, — avez-vous vu ma cousine Edmée ce matin?

— Pas encore...

— Et Jeanne?

— Non plus.

— Pourquoi donc?

— Parce que le docteur désire assister à la première visite qu'on rend à ses malades, et je tiens à lui donner toute satisfaction sur ce point...

IV

Un nouveau silence succéda à l'échange de ces quelques mots.

Cette fois encore ce fut Fabrice qui le rompit.

Il se pencha vers l'orpheline et murmura d'une voix très basse à son oreille :

— Qu'il serait bon, qu'il serait doux, chère Paula, d'être sans cesse ensemble, ensemble et seuls, comme en ce moment.

— Êtes-vous bien sûr que cela ne vous paraîtrait pas un peu long? — demanda la jeune fille avec un sourire.

— Si j'en suis sûr!... — s'écria Fabrice. — Ah! la vie tout entière, à vos pieds, me semblerait trop courte!...

— Bien vrai?

— Je vous le jure!...

— Ne changerez-vous jamais?...

— Jamais !... — Pourquoi changerais-je, sinon pour vous aimer plus encore, puisque vous resterez toujours la même, c'est-à-dire la plus charmante et la meilleure des femmes?...

— Faut-il vous croire?...

— Vous le savez bien! — Douter de moi serait trop injuste!...

— Aussi je n'en doute pas, — balbutia la jeune fille d'une voix à peine distincte, — et, si vous m'aimez de tout votre cœur, je vous aime, moi, de toute mon âme.

Fabrice prit la main de mademoiselle Baltus et la pressa longuement contre ses lèvres.

Au doigt annulaire de la main gauche le jeune homme portait habituellement une bague enrichie d'un assez beau diamant, cadeau de M. Delarivière.

Les yeux de Paula tombèrent par hasard sur cette bague.

— Qu'avez-vous fait de votre diamant? — s'écria-t-elle.

Le neveu du banquier regarda sa main.

Le chaton de l'anneau était vide.

— L'avez-vous donc perdu? — continua la jeune fille.

— Évidemment... — répondit Fabrice.

— Mais où?

— Je n'en sais rien...

— Retournons sur nos pas, voulez-vous? Nous le retrouverons peut-être.

Les deux fiancés rebroussèrent chemin, les yeux fixés sur le sable de l'allée.

— Etes-vous sûr, — poursuivit Paula, — que ce brillant ne s'est point détaché avant votre arrivée ici?

— A cela je ne puis répondre... — Je ne quitte jamais cette bague et j'ignore à quel moment la pierre a pu sortir des griffes d'or qui la retenaient.

— Le diamant était-il d'un grand prix?

— Ce prix ne dépassait pas, je crois, douze ou quinze cents francs, mais il me venait de mon pauvre oncle ce qui lui donnait à mes yeux une valeur inestimable...

— Je comprends cela... — Comparé aux choses du cœur, l'argent est bien peu de chose... — Peut-être retrouverez-vous ce diamant...

— C'est possible, mais fort douteux... — Si je l'ai perdu ici, il disparaîtra dans le sable... Si je l'ai perdu au dehors, le passant qui le ramassera jugera bon, sans doute, de s'approprier sa trouvaille, comme les habitants des côtes de la mer s'adjugent les épaves des naufragés...

— Cherchons encore...

— Ce serait inutile, puisque nous sommes revenus à notre point de départ.

Les deux jeunes gens arrivaient en effet au pavillon qu'ils avaient quitté un quart d'heure auparavant.

— Ah! — dit mademoiselle Baltus, — voilà monsieur Georges...

Le jeune médecin sortait en effet du bâtiment des folles avec le docteur Schultz.—Ils saluèrent de loin Paula et Fabrice et les rejoignirent presque aussitôt.

— Cher monsieur Georges, — lui dit l'orpheline, — nous vous attendions pour monter chez nos malades...

— Je suis à votre disposition... — Commencerons-nous par madame Delarivière ou par mademoiselle Edmée?...

— Par madame Delarivière, si vous le voulez bien...

Les trois hommes et la jeune fille gravirent l'escalier du pavillon.

Le docteur Schultz marchait le premier.

Paula le suivait, donnant le bras à Fabrice et causant avec Georges.

Le médecin-adjoint ouvrit la porte de la chambre de Jeanne et poussa une exclamation de surprise.

— Qu'y a-t-il donc? — demanda Paula avec inquiétude.

Le docteur Schultz, sans répondre, s'élança vers Jeanne.

La pauvre folle, non pas couchée mais assise sur son lit, était oppressée, haletante, effrayante.

Ses joues pâles et bistrées se creusaient, ses yeux hagards semblaient enfoncés dans leurs orbites. ses doigts se crispaient sur les couvertures.

— Voyez!... voyez!... — dit le médecin en sous-ordre.

Georges l'avait rejoint au chevet de madame Delarivière.

Fabrice et Paula s'approchèrent, émus et étonnés en apparence autant l'un que l'autre.

— C'est une crise... — poursuivit le docteur Schultz.

— Je ne suppose pas, — répliqua Georges Vernier; — une crise amènerait de l'agitation, des paroles incohérentes, et madame Delarivière se soutient à peine et semble hors d'état d'articuler un seul mot...

— Qu'est-ce donc, alors?

Fabrice avait jeté un coup d'œil rapide sur la carafe placée près du lit et qu'on remplissait soir et matin.

Elle était vide.

— Je suis allé trop vite... — pensa le misérable, — le meilleur moyen d'éviter les soupçons est de diminuer la dose...

Georges avait pris le bras de Jeanne et, ses doigts posés sur le poignet, il étudiait les pulsations de l'artère.

— Le pouls est dur et violent... — murmura-t-il, — les dents serrées, — les pupilles dilatées, — les muscles tendus à se rompre comme au début d'une attaque d'épilepsie!... Quel phénomène étrange vient donc de se produire aujourd'hui?...

Tout à coup Jeanne agita les bras, passa les mains sur ses yeux fixes en poussant de sourds gémissements et parut vouloir chasser des visions importunes.

— Elle a des hallucinations... — dit le docteur Schultz.

— Vous n'avez pas donné autre chose que la potion dont j'ai prescrit la formule et dont je vous remets l'agent principal? — demanda Georges.

— Pas autre chose, monsieur le directeur.

— C'est vous-même qui préparez cette potion?...

— Moi-même...

— Docteur, — balbutia Fabrice, l'angoisse nous dévore... — Rassurez-nous si vous le pouvez... — S'agit-il de quelque chose de très grave?

— J'espère que non... — répondit Georges.

— Vous n'en êtes donc pas sûr?

— Il m'est difficile de me rendre compte, à première vue, des symptômes inattendus qui se manifestent... — Je ne sais ce que la malade éprouve, et je n'ai pas la ressource de l'interroger pour me guider...

— Elle semble vouloir parler... — dit vivement Paula.

Jeanne faisait en effet de visibles efforts. — Elle remuait les lèvres, mais elle ne pouvait émettre aucun son.

Au bout de quelques secondes survint un calme relatif.

Les yeux de la folle devinrent moins hagards, ses muscles se détendirent. — Elle appuya sa main sur son front mouillé de sueur, et elle parvint à articuler ce monosyllabe :

— Là...

— Voici la sensibilité qui revient, — fit Georges, — la pauvre femme nous indique où est le siège de la douleur.

En même temps il lui posa la main sur la tête qu'il trouva brûlante.

— Des compresses imbibées d'eau glacée amèneront un grand soulagement... — poursuivit-il.

— Ne voudriez-vous pas essayer de nouveau les douches froides?... — demanda le médecin-adjoint.

— Gardons-nous en bien... du moins pour le moment... — le pouls se calme... — l'oppression diminue... je puis affirmer maintenant que ce ne sera rien.

— Dieu soit béni ! — murmura mademoiselle Baltus, qui depuis son entrée dans la chambre ne respirait plus.

— Monsieur le directeur ordonne-t-il quelque chose? — reprit le docteur Schultz.

— Des compresses d'eau glacée, voilà tout.

— Cette nuit, — dit Paula, — je ne dormais pas... j'ai cru entendre du bruit dans la chambre de Jeanne...

Fabrice tressaillit imperceptiblement.

— Du bruit... — répéta Georges. — Quel genre de bruit, mademoiselle?...

— Il m'a semblé qu'on marchait légèrement...

— Je ne vois rien là qui doive nous surprendre... — Madame Delarivière a pu quitter son lit et marcher...

— A boire... — murmura Jeanne. — A boire...

— Vous boirez dans un instant, mon amie... — répliqua Georges en posant

Rassuré par le profond silence, qui semblait l'indice d'une solitude absolue, il introduisit une clef dans la serrure. (Page 701.)

de nouveau sa main sur le front de madame Delarivière. — Mais d'abord il faut me dire si vous souffrez encore.

Jeanne secoua la tête.

— Vous ne souffrez plus?...

— Non... — J'ai soif...

— Avez-vous souffert beaucoup?...

— Beaucoup... oui... j'ai peur... J'ai vu...

— Quoi?

— L'esprit des ténèbres... il est venu la nuit... — Il avait du sang sur les mains... — Il m'a versé du sang... — J'ai le goût du sang sur les lèvres...

Fabrice était pâle comme un mort... — Ses mains tremblaient.

— Elle a le délire... — balbutia-t-il.

— Oui, mais le délire sans agitation... sans fureur... — répliqua Georges. — C'est malheureusement inévitable, et ce sera ainsi jusqu'à sa guérison... Elle a besoin de repos... — Laissons-la seule... — Monsieur Schultz, veuillez, je vous prie, lui faire donner sa carafe de tisane... — Je vous attendrai vers midi dans mon cabinet... — Nous causerons longuement... — J'ai besoin de chercher avec vous d'où peut venir cette surexcitation passagère que je croyais calmée pour toujours.

— Monsieur le directeur, je serai exact...

— Et maintenant, — continua Georges, — allons chez mademoiselle Edmée...

V

La visite fut courte.

L'état de la jeune fille se modifiait à peine, et Georges se désespérait en voyant combien étaient lents les progrès de la convalescence.

Il espérait avoir enrayé la maladie de cœur, mais la faiblesse persistait malgré tous ses efforts pour la combattre.

En présence de cette situation le docteur, se défiant de lui-même, était à peu près décidé à avoir recours, dans un délai très bref, à une consultation de médecins choisis parmi les plus célèbres.

La crainte d'inquiéter Edmée l'avait seule empêché, jusqu'à ce jour, de réaliser son projet.

Mademoiselle Baltus et les trois hommes quittèrent la chambre.

Au moment où ils arrivaient dans le jardin, la cloche sonnait pour annoncer le repas du matin.

— Je vais prendre congé de vous... — dit Fabrice.

— Ne déjeunez-vous pas ici ? — demanda l'orpheline.

— Non... — j'ai d'innombrables affaires à régler aujourd'hui... — Mes minutes sont comptées...

— Viendrez-vous ce soir?

— Impossible... à mon grand regret...

— Au revoir alors... à demain...

— A demain, chère Paula... à demain, messieurs...

Le neveu du banquier allait s'éloigner, quand le jardinier de la maison, le père Denis, tenant respectueusement son chapeau à la main, se présenta devant le petit groupe.

— Pardon, monsieur le directeur et la compagnie... — fit-il, — j'aurais deux mots à vous dire...

— Je vous écoute... — répliqua Georges. — Venez-vous me demander de nouvelles fleurs pour vos corbeilles?

— Nenni, monsieur le directeur... — Les corbeilles sont encore fraîches et ne réclament qu'un bon arrosage matin et soir... — Il ne s'agit pas de cela...

— Et de quoi donc s'agit-il, père Denis?

— D'une trouvaille que j'ai faite...

— Où cela?

— Tout à l'heure, dans le chemin de ronde...

Et le jardinier, en disant ce qui précède, tirait de sa poche un objet de très petit volume, soigneusement enveloppé de papier.

Les sourcils de Fabrice se contractèrent.

Paula prêta l'oreille.

— Qu'est-ce que c'est que ça? — demanda Georges.

— C'est quelque chose qui peut avoir de la valeur... à moins que ce ne soit un morceau de bouchon de carafe... — Mes connaissances ne me permettent point d'en juger...

— Voyons un peu...

Le père Denis déroula son fragment de papier et présenta, sur le dos de sa main, un diamant de la plus belle eau...

— Mais, — s'écria mademoiselle Baltus en s'adressant à Fabrice, — c'est la pierre qui manque à votre bague!

Le jeune homme était pâle.

Il répondit néanmoins, avec l'apparence d'un calme complet :

— Je le crois...

Puis, prenant le diamant et l'appliquant sur le chaton de son anneau où il s'emboîta entre les griffes destinées à le recevoir, il ajouta :

— Et maintenant j'en suis sûr.

Georges semblait surpris.

— Vous avez trouvé ce brillant dans le chemin de ronde? — dit-il au jardinier.

— Oui, monsieur le directeur, près de l'amphithéâtre, — répliqua le père Denis.

Après un instant de réflexion, Georges se tournant vers Fabrice lui demanda :

— Portiez-vous cette bague avant-hier, quand nous avons visité le chemin de ronde ensemble?...

— Assurément... je ne la quitte jamais... même pour me laver les mains...

— C'est donc alors que le diamant s'en est détaché... — Rien de plus facile à comprendre... — Mais comment ne vous êtes-vous point aperçu de cette perte?...

— Je ne puis me l'expliquer... — Toujours est-il que sans mademoiselle Baltus j'ignorerais encore que le chaton de ma bague était vide... — Je tenais beaucoup à cette pierre, moins pour sa valeur qu'en raison d'un souvenir qui s'y rattache... — Je suis heureux que ce brave homme me l'ait rapportée, et je le prie de recevoir ceci avec tous mes remerciements...

Fabrice mit cinq louis dans la main du père Denis qui s'éloigna radieux.

— Vous avez de la chance! — fit Georges. — On aurait pu parier hardiment cent contre un que le diamant resterait enfoui dans une touffe d'herbe entre les pavés humides!

Quelques paroles furent encore échangées à ce sujet, puis le jeune homme s'éloigna.

— J'ai plus de bonheur que d'adresse! — se disait-il en regagnant Paris. — Sans cette promenade d'avant-hier avec le docteur, j'étais effroyablement compromis!!! — Aucune habileté n'aurait réussi à expliquer de façon plausible ma présence nocturne dans le chemin de ronde!...

Après déjeuner, le docteur Schultz alla rejoindre Georges dans son cabinet.

— Mon cher confrère, — lui dit le jeune directeur de la maison de santé, — je souhaite avoir un entretien sérieux avec vous au sujet de madame Delarivière... — Mon prédécesseur, en vous recommandant chaudement à moi, n'avait point exagéré vos mérites et, depuis que je vous connais, je les apprécie chaque jour davantage...

Le médecin-adjoint salua d'un air modeste.

Georges poursuivit :

— Vos connaissances médicales et pharmaceutiques sont très étendues... vous travaillez sans cesse... vous avez non seulement l'ardeur, mais la persévérance... — j'ai grande confiance en vous...

— Monsieur le directeur me comble...

— Je vous rends justice, voilà tout... — Maintenant, causons...

— Monsieur le directeur, je suis à vos ordres...

— J'ai agi seul et sous ma propre responsabilité en prescrivant le traitement que suit madame Delarivière. — Je ne vous ai point consulté, je le regrette, et je viens franchement vous dire : — Que pensez-vous de l'état de cette pauvre femme?...

— Les symptômes imprévus de ce matin m'ont frappé et me semblent alarmants... — répondit Schultz.

— Comme vous j'étais loin de m'attendre au changement survenu... — La cause de ce changement m'échappe. — La devinez-vous?

— Non, monsieur le directeur, pas plus que vous...

— Alors, cherchons ensemble. — J'emploie dans mon traitement l'extrait de belladone... Si je m'étais trompé?... Si tout le mal provenait de la belladone?...

Le médecin-adjoint secoua la tête.

— Je ne le crois pas... — fit-il ensuite. — Il est certain que la belladone peut, à la longue, provoquer chez la malade des hallucinations, des vertiges, des contractions musculaires, mais son effet est lent... madame Delarivière est soumise depuis trop peu de temps à l'action de ce médicament redoutable pour que le mal puisse venir de lui... à moins que...

Le docteur Schultz s'interrompit :

— A moins que?... — répéta Georges. — Achevez, je vous en prie !... — Je vous demande votre pensée tout entière...

— A moins que la dose employée par vous ne soit point en rapport avec le tempérament nerveux et surexcité de la malade... — Me permettez-vous de vous demander quelle est cette dose?...

Georges formula un chiffre.

— Aucune erreur n'est possible, — ajouta-t-il, — c'est vous-même qui mêlez les doses préparées par moi à la potion altérante de la malade.

— Elles n'ont pu provoquer dans l'organisme les perturbations qui nous troublent aujourd'hui... — répliqua le docteur Schultz. — La cause de ces perturbations est ailleurs.

— Où la chercher?...

— Dans un ressaut de la maladie peut-être... — Dans la déviation de la lypémanie... — Remarquez, je vous en prie, que je n'affirme rien... Je ne fais que supposer.

— Votre avis est-il d'interrompre l'absorption de la belladone?...

— Non, certes!

— Pourquoi?

— Parce qu'à l'avenir nous serons sur nos gardes... — Nous allons dès aujourd'hui étudier le sujet, et de cette étude résultera la notion exacte du résultat favorable ou funeste produit par le médicament.

— Sa suppression immédiate nous conduirait au même résultat...

— Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis... — Eh bien, poussons l'expérience jusqu'au bout... — Si la belladone est défavorable, nous n'en pourrons avoir la preuve que cinq ou six jours après la crise de ce matin, car elle amènera un commencement de paralysie des membres, facile à combattre dès son début... Il sera temps alors d'en cesser l'emploi, sans avoir à redouter des complications dangereuses...

— Je vous ai consulté, mon cher confrère, et je me range à votre opinion... — Voulez-vous que nous retournions auprès de Jeanne?

— J'allais vous le proposer...

Les deux médecins se rendirent auprès de la folle et la trouvèrent endormie.

— Elle est très-calme... — reprit le docteur Schultz. — Ceci me confirme dans ma croyance que la belladone n'est pour rien dans les faits qui nous ont

émus... — S'il en était autrement, le sommeil serait agité et des contractions musculaires se manifesteraient...

— Attendons, — dit Georges, — surveillons les moindres symptômes, et n'oubliez pas que désormais j'ai confiance en vous au moins autant qu'en moi-même...

*
* *

Fabrice Leclerc rentra vers dix heures du soir, à la villa de Neuilly.

Il donna l'ordre à Laurent de ne pas le déranger, puis il monta dans sa chambre, où il s'enferma.

La surveillance de Claude Marteau n'avait à s'exercer désormais que sur les agissements du jeune homme au dehors.

En conséquence il ne se donna point la peine de grimper dans le marronnier, et il se contenta de guetter le moment où la lumière cesserait de briller derrière les vitres.

Ce moment arriva quelques minutes avant onze heures.

— S'est-il couché ou va-t-il sortir? — se demanda Claude. — Nous verrons tout à l'heure... — Je connais l'itinéraire du gredin, et rien ne m'empêche aujourd'hui de prendre les devants...

VI

Claude, — au risque de monter une garde inutile, — sortit du jardin par la porte du boulevard de la Seine, prit sa course, fit un grand détour à toute vitesse et s'embusqua, un peu essoufflé, derrière un arbre du boulevard de Madrid, non loin du restaurant où Fabrice, la nuit précédente, avait trouvé une voiture.

Les joyeux soupeurs de la veille faisaient absolument défaut. — Les coupés de régie brillaient par leur absence.

— Bon! — pensa l'ex-matelot. — S'il court les routes du bois comme hier, il ne m'échappera point...

Dix minutes s'écoulèrent.

Au bout de ce temps le bruit que produit un marcheur chaussé de bottes fines résonna dans le lointain et se rapprocha rapidement :

Bordeplat se dit *in petto* :

— Tonnerre de Brest! il me semble que je reconnais son pas...

La nuit était très noire, mais les becs de gaz de la porte de Madrid projetaient un cercle de pâle lumière presque en face de l'endroit où se cachait le guetteur.

Fabrice devint visible en traversant ce cercle, puis disparut aussitôt dans

l'obscurité de l'allée de la Reine-Marguerite ; mais Claude, comme la plupart des matelots, avait des yeux de lynx.

Il prit chasse.

Ses espadrilles foulaient *silencieusement* le sol — (qu'on nous passe cette expression) — tandis que le craquement des semelles de Fabrice lui arrivait au contraire net et distinct et lui permettait de conserver sa distance.

Cette poursuite se prolongea sans incidents pendant à peu près une demi-heure, puis le neveu du banquier s'arrêta.

Claude, de son côté, fit halte aussitôt.

Au bout d'une seconde il entendit le craquement d'une allumette, et une lueur jaillit au milieu des ténèbres.

Fabrice se trouvait sur la lisière d'une sorte de rond-point d'où partaient, — outre les grandes avenues, — une demi-douzaine de sentiers étroits et sinueux, tracés sous bois pour le plus grand plaisir des promeneurs épris de solitude, et particulièrement des amoureux avides de tête-à-tête.

Le jeune homme éleva son allumette jusqu'aux barres transversales d'un poteau indicateur puis, sachant ce qu'il voulait savoir, il la laissa tomber, l'éteignit sous son pied, et sans hésitation s'engagea dans une voie latérale.

Claude bondit jusqu'à l'endroit que Fabrice venait de quitter et prêta l'oreille...

Qu'on juge de sa déception... — Il n'entendit plus rien!

La terre molle et le gazon des coulées assourdissaient le bruit des chaussures!... — Le fil conducteur se brisait!

Claude cependant ne se découragea pas tout de suite.

Si fugitive qu'eût été la lueur de l'allumette, elle avait suffi à lui montrer la disposition des sentiers se greffant sur le rond-point.

Au risque de trahir sa présence, d'être pris par Fabrice pour un rôdeur animé d'intentions hostiles, et de recevoir une balle de revolver en pleine poitrine, il s'élança dans celle des allées étroites qui lui parut devoir conduire le plus directement à Auteuil, et il se mit à courir...

Il eut bien vite la preuve que son inspiration l'avait mal servi et que personne ne marchait devant lui.

Force lui fut alors de s'avouer à lui-même que cette fois encore la piste était perdue.

Il revint sur ses pas, lentement, la tête basse, déconfit, furibond, pestant, maugréant, se traitant d'âne bâté, de double brute, de triple crétin!...

Peu à peu, cependant, sa grande colère s'apaisant fit place à la réflexion et il finit par se dire :

— Tonnerre de Brest! je suis encore plus bête que je ne le croyais! — J'aurais beau guetter ce scélérat toutes les nuits, je ferais chou blanc dix fois de suite, comme hier et comme aujourd'hui! — Si c'est vraiment à la maison de santé qu'il va, c'est là qu'il faut l'attendre!

Et le visage du matelot se rasséréna.

A trois heures du matin Fabrice rentrait; la lumière du bougeoir brillait de nouveau derrière ses vitres et s'éteignait un instant après.

Claude Marteau était infatigable.

Malgré ses deux nuits à peu près blanches il alla dès le point du jour à la pêche avec Petit Pierre puis, ayant déjeuné à l'office, il alluma sa pipe, sortit par la grille de la rue de Longchamp, gagna l'avenue de Madrid, puis l'allée de la Reine-Marguerite qu'il suivit jusqu'au rond-point signalé par nous.

Là il s'approcha du poteau dont les traverses portaient, peintes en lettres blanches sur fond vert, des indications multiples.

Sur l'une de ces traverses il lut :

« CHEMIN D'AUTEUIL. »

— Tonnerre ! — murmura-t-il, — voilà le sentier qu'il fallait prendre... — C'était le bon ! — Matelot, tu n'as pas plus de jugeotte qu'un simple conscrit qui n'aurait jamais navigué !...

La *coulée* en question, dans laquelle il s'engagea, le conduisit près des tribunes du champ de courses qui dominent les lacs du bois de Boulogne.

De là, en dix minutes, il fut à la porte d'Auteuil, voisine, on le sait, de la gare du chemin de fer de Ceinture.

En passant sous les arcades du viaduc, il pensait :

— Attention, matelot! — Pour apprendre ce qui t'intéresse, il s'agit de questionner adroitement. . — A qui m'adresser?... — Ah ! je crois bien que voilà mon affaire... — Tout en bourrant sa pipe on cause, sans avoir l'air d'un curieux ou d'un bavard...

Et il entra chez un marchand de tabac, en ôtant poliment son béret.

Au comptoir se trouvait une jeune femme en train d'apprêter de petits paquets de tabac de différents poids.

— Bien le bonjour, madame... — dit Claude. — Vingt centimes de caporal à fumer, s'il vous plaît... — Voici ma blague...

La jeune femme pesa du tabac pour la somme indiquée, et le mit en souriant dans le petit sac de caoutchouc que lui tendait l'ex-matelot.

— Grand merci, — reprit-il. — Voilà les quatre sous.

Il bourra soigneusement sa pipe, l'alluma, en tira quelques bouffées et s'écria :

— Fameux tabac tout de même ! — puis, sans transition, il demanda : — Je suis bien à Auteuil, ici, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes du pays, madame?...

— Oui, monsieur...

C'est vous, M. Laurent? s'écria-t-il. Venez-vous me proposer une partie de campagne ? (Page 709.)

— Peut-être alors pourrez-vous me donner un petit renseignement...

— Je le ferai bien volontiers.

— Connaissez-vous à Auteuil une maison de santé?...

— J'en connais même cinq ou six...

— Comment, il y en a tant que ça?

— Oui, monsieur... — l'air est fameux, ici, pour les malades! — Donc, avant de répondre à votre question, il faut que je sache de quelle maison vous voulez parler.

— C'est juste ! — Eh bien ! voici la chose : — La maison dont je veux parler ne reçoit que des folles.

— Très bien, monsieur... — Ça simplifie tout... — Il n'y en a qu'une de ce genre à Auteuil, et je la connais parfaitement...

— Et dites-moi, madame, connaissez-vous aussi le nom du docteur qui la dirige ?

— Oui, monsieur, mais ce nom ne me revient point... — C'est un nom prussien... allemand.

— Rittner, n'est-ce pas ?

— C'est ça même... Oui, c'est bien ça...

— Il ne me reste plus qu'à vous demander, madame, où se trouve cette maison?...

— Tout près... — Rue Raffet...

— Rue Raffet? — répéta Claude.

— Oui... à cent cinquante ou deux cents pas d'ici...

Et la buraliste expliqua très clairement quel chemin il fallait suivre pour arriver droit à la grille de la maison de santé.

— Grand merci de votre complaisance, madame... — reprit Claude. — Je vais donner un coup de pied jusque-là.

— Peut-être que vous connaissez une des pauvres folles?...

— Non, madame, mais j'avais une payse dans le peloton des infirmières, et je ne serais pas fâché de savoir si elle a perdu sa place ou monté en grade...

L'ex-matelot remercia de nouveau et suivit la route indiquée par la jeune femme.

Bientôt il aperçut les hautes murailles d'enceinte de la propriété vendue par Frantz Rittner à Georges Vernier, et le frontail de pierre de la grande entrée sur lequel, on lisait en lettres de cuivre verdies par les pluies, ces trois mots :

MAISON DE SANTÉ

— C'est là... — se dit-il, — c'est bien là... — Si j'entrais, et si... — Mais non... — continua-t-il, — le moment n'est pas venu.

En arrivant en face de la porte principale, un frisson courut sur sa chair ; — il se demanda :

— Que se passe-t-il chaque nuit derrière ces murs sinistres qui ressemblent à ceux d'une prison?... — Rien que d'y penser ça me donne la fièvre... — Il doit y avoir un portier logé dans ce petit bâtiment... Si je le questionnais?... — La vue d'une jolie pièce de cent sous le ferait peut-être parler.

Claude réfléchit, secoua la tête et se répondit à lui-même :

— Mauvais moyen ! — Mon gredin de patron n'entre certainement point la nuit par la grande porte pour faire ses mauvais coups... — Des maisons comme celle-ci ont toujours plus d'une issue... — Voyons un peu...

Le jardin formait un carré, nous le savons depuis longtemps.

Bordeplat longea deux des côtés de ce carré et se trouva sur le boulevard Montmorency.

— Ah! ah! — fit-il en jetant un coup d'œil autour de lui. — Ici le chemin de fer de Ceinture, une passerelle qui conduit aux fortifications, un bastion-caserne... — Là les derrières de la maison de santé dont j'aperçois les fenêtres à barreaux de fer... — C'est là qu'on doit enfermer les folles... — Voici une petite porte, — poursuivit-il en s'approchant de l'ouverture que nous connaissons. — Elle s'ouvre sur un boulevard presque désert. — C'est par cette porte que mon brigand doit se faufiler quand il arrive... et, cette fois, j'ai bien chance de ne pas me tromper...

VII

A ce moment Claude aperçut un employé du gaz qui venait avec une échelle portative nettoyer les vitres des lampadaires.

Il l'accosta.

— Camarade, lui demanda-t-il, — cette grande bâtisse, c'est bien la maison des folles du docteur Rittner?

— Oui, mon brave... — répondit l'employé

— Et cette petite porte que voici, c'est par là qu'on entre?...

— Non... c'est par là qu'on sort pour aller au cimetière...

— Grand merci, camarade...

— De rien, mon brave...

Et l'employé continua son chemin.

Claude, jetant un coup d'œil investigateur à droite et à gauche, s'approcha des treillages qui défendent l'accès de la voie ferrée et derrière lesquels s'élèvent une haie d'épines et des touffes d'arbustes.

Son inspection terminée, il traversa la passerelle conduisant au boulevard Suchet, puis, au lieu de se diriger à gauche vers Auteuil, il prit à droite du côté de Passy.

Un peu après midi il était de retour à la villa et se jetait sur son lit, non pour dormir mais pour réfléchir.

Une pensée unique remplissait son cerveau.

Il la tournait et la retournait dans tous les sens, cherchant les moyens les plus pratiques et les plus sûrs d'arriver à la réalisation du plan qu'il avait conçu.

La journée se passa vite, — on dîna, — Petit Pierre partit pour suivre les cours de l'école du soir, et Claude resta seul.

A neuf heures et demie, Fabrice rentra.

L'ex-matelot guettait son arrivée, anxieux, brûlé du désir d'agir vite, car les jours en s'écoulant donnaient au misérable le temps de consommer son crime.

— Il faut que cette nuit, — se dit-il, — j'aie le mot de l'énigme...

Et, toujours blotti dans les massifs, toujours les yeux fixés sur les vitres éclairées, il attendit l'heure où Fabrice avait l'habitude de sortir.

A onze heures moins un quart la lumière disparut, et aussitôt après Claude vit le jeune homme traverser le jardin et sortir par la rue de Longchamp.

Fabrice s'arrêta pour allumer un cigare et s'achemina tranquillement vers le bois de Boulogne.

L'atmosphère était étouffante.

De gros nuages noirs chassés par le vent d'ouest couraient sur la surface du ciel et rendaient l'obscurité si profonde que — (pour nous servir d'une expression populaire), — on ne pouvait pas distinguer sa main droite de sa main gauche.

Il tonnait au loin.

Par instants des éclairs mettaient dans les ténèbres une nappe de clarté blanche passagère, et faisaient saillir sur l'horizon livide la silhouette du Mont-Valérien.

— Un orage effrayant s'apprête... — pensa Fabrice. — Je vais être trempé jusqu'aux os. — Heureusement la nuit est brûlante et la pluie sera chaude... C'est tout au plus si je risque d'attraper un rhume...

Il hâta le pas cependant.

Les signes précurseurs de la tempête n'étaient point trompeurs.

Les roulements du tonnerre se rapprochaient.

Le vent d'ouest commençait à souffler en foudre, faisant craquer les arbres et soulevant des tourbillons de poussière dans les avenues du bois.

En même temps de larges gouttes de pluie se mirent à tomber, une à une d'abord, puis plus pressées, et enfin de façon torrentielle.

Fabrice sourit.

Une phrase de la *Tour de Nesles* traversait son esprit.

— Vive Dieu ! messeigneurs, — murmura-t-il, — la belle nuit pour une orgie à la tour !...

Et il ajouta :

— Que le diable m'emporte si, par un temps pareil, je trouve des gêneurs sur mon chemin !

L'averse redoublait, comme si le ciel venait d'ouvrir à la fois toutes ses écluses. — Le tonnerre grondait sans relâche. — L'horizon semblait en feu.

Aveuglé à demi par les torrents d'eau que les coups de vent lui jetaient au visage, le neveu du banquier se réfugia sous un groupe d'arbres trois fois séculaires plantés au bord de l'avenue.

L'épaisseur de leur feuillage empêchait momentanément la pluie d'arriver jusqu'au sol.

Fabrice n'avait pas peur.

Adossé au tronc de l'un des chênes gigantesques, il se disait :

— C'est trop violent pour durer longtemps... — Un peu de patience et je pourrai me remettre en route...

Tout à coup un bruit formidable l'assourdit... Un sillon de feu brûla ses prunelles... une odeur sulfureuse le suffoqua... Il s'abattit sur ses deux genoux...

La foudre venait de frapper l'arbre voisin de celui qui lui servait d'abri.

Pendant près de cinq minutes le jeune homme resta dans un état d'anéantissement physique presque complet, se demandant avec effroi s'il n'avait pas été foudroyé lui-même, tant la paralysie de tout son corps lui semblait absolue.

Peu à peu la sensibilité lui revint. — Il recouvra l'usage de ses membres. — Il put se dresser sur ses jambes encore chancelantes.

Le misérable que Dieu épargnait avait subi simplement le contre-coup de la commotion électrique...

Il n'était même pas blessé...

— Ah! — murmura-t-il, — je viens de l'échapper belle!... — Positivement le diable est pour moi!

Ses prévisions, d'ailleurs, se réalisaient.

La tourmente, épuisée par sa propre violence, faisait trêve. — Les grondements du tonnerre s'affaiblissaient en s'éloignant, et quelques étoiles se montraient dans de larges éclaircies au-dessus du bois de Boulogne.

Il ne tombait plus une goutte d'eau.

— C'est fini... — dit Fabrice. — Allons.

Et il se remit en route, très mouillé, mais dispos et leste.

Vers minuit il se trouvait en face du parc de la Muette.

Il prit le boulevard Suchet, arriva près du bastion-caserne n° 61, et traversa la passerelle que Claude Marteau avait franchie la veille après son entretien avec l'employé du gaz.

Une fois sur le boulevard Montmorency, il fit halte, prêta l'oreille, et interrogea de son mieux les ténèbres.

Rassuré par le profond silence qui semblait l'indice d'une solitude absolue, il tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure de la petite porte du chemin de ronde...

Cette porte s'ouvrit.

Fabrice en franchit le seuil.

A peine venait-il de disparaître qu'une tête se montra au-dessus de la haie d'épines bordant la voie ferrée, puis le possesseur de cette tête bondit avec une souplesse de clown et se trouva sur la chaussée du boulevard.

— Tonnerre de Brest! — murmura Claude Marteau que nos lecteurs ont reconnu déjà. — Mon calcul était juste! C'est bien ce gredin!

Il se dirigea vers la porte sur laquelle il appuya les mains.

Elle s'ouvrit aussitôt.

Fabrice n'avait fait que la pousser sans la refermer à clef, non par oubli mais pour se ménager une retraite facile en cas d'alerte, se croyant bien sûr que personne, venant du dehors, ne se présenterait à cette porte.

Claude Marteau, ne trouvant aucune résistance, franchit le seuil à son tour et s'avança lentement, à tâtons, dans l'étroit couloir pratiqué entre le pavillon de la buanderie et celui de l'amphithéâtre...

Fabrice, connaissant à merveille l'endroit où il se trouvait et pouvant s'y diriger de nuit comme de jour, n'avait aucune raison pour hésiter et tâtonner ainsi que l'ex-matelot...

Il suivit d'un pas rapide le chemin de ronde jusqu'à la porte pratiquée dans le second mur d'enceinte et établissant la communication avec le jardin.

Le jeune homme ouvrit cette porte comme il avait ouvert la première et la repoussa sans la refermer.

Une fois dans le parc, il s'arrêta de nouveau, regardant, écoutant...

Rien d'insolite ne venant l'inquiéter, il se dirigea rapidement vers le pavillon de Jeanne, en ayant soin de marcher sur la bordure de gazon des allées afin d'étouffer le bruit de ses pas.

Le pavillon était silencieux et sombre. — Tout dormait ou paraissait dormir...

Fabrice ne négligeait aucune précaution.

Aussitôt qu'il eut atteint les degrés du perron, il ôta ses bottines dont les semelles boueuses auraient laissé leur empreinte à l'intérieur, il ouvrit la porte avec une troisième clef fabriquée depuis peu sur une empreinte prise à la cire, il traversa le vestibule, s'engagea dans l'escalier et compta les marches.

A la treizième il s'arrêta.

Il était sur un palier.

En face, l'escalier conduisant à l'étage supérieur décrivait un angle brusque.

A gauche se trouvait l'appartement d'Edmée, à droite celui de Jeanne.

Tout à coup Fabrice tressaillit, s'arrêta et retint son haleine.

Il lui semblait percevoir, du côté gauche, un léger bruit...

Était-ce une illusion?

Le jeune homme se posa cette question avec un battement de cœur facile à comprendre.

Son incertitude fut de courte durée. — Il ne se trompait pas. — On marchait dans la chambre d'Edmée...

En même temps un faible rayon de lumière dessina sous la porte une raie blanche.

— Si Edmée sort de sa chambre, — pensa le neveu du banquier, — elle poussera certainement un cri d'épouvante en voyant à l'improviste un homme devant elle, et je serai perdu, car de quelle façon plausible expliquer ma présence?...

Le bruit des pas se fit entendre de nouveau...

Ces pas se dirigeaient du côté de la porte.

Fabrice s'élança sur l'escalier qui lui faisait face, en deux bonds il en franchit dix ou douze marches, et se blottit dans un angle.

Il était temps...

La porte d'Edmée s'ouvrit.

VIII

Edmée, un bougeoir à la main, parut sur le seuil.

Vêtue d'un long peignoir de cachemire dont la blancheur éclatante se confondait avec la pâleur mate de son cou et de son visage, elle ressemblait à ces fantômes de jeunes vierges que les ballades du moyen âge nous montrent errant pendant les nuits d'automne autour des cimetières où reposent leurs corps.

Sa faiblesse était grande, nous le savons.

Elle se dirigea d'un pas très lent vers la chambre de madame Delarivière et l'ouvrit avec des précautions infinies, puis elle entra...

Jeanne dormait.

De l'endroit où il était placé, Fabrice ne perdait aucun des mouvements de sa cousine...

Edmée murmura :

— J'avais cru l'entendre s'agiter comme la nuit dernière... — Heureusement je me trompais.

Pendant un instant elle contempla sa mère avec une profonde émotion et ses yeux devinrent humides.

Ensuite elle posa son bougeoir sur un meuble, joignit les mains et s'agenouilla près du lit en balbutiant d'une voix tremblante :

— Mon Dieu... Dieu de justice et de bonté, je vous en supplie, je vous en conjure, ne me prenez pas ma mère... — Daignez, mon Dieu, m'épargner une douleur au-dessus de mes forces... — Faites que Georges éclairé par vous, soutenu par vous, la sauve et lui rende la raison... — Permettez que, guérie d'âme et de corps, elle puisse vous aimer comme je vous aime, vous prier comme je vous prie, vous bénir comme je vous bénis...

Cette invocation simple et touchante d'une enfant demandant à Dieu d'avoir pitié de sa mère aurait attendri l'âme d'un démon...

Fabrice l'entendit sans pâlir, et pas une fibre ne vibra dans son cœur.

Edmée se releva après un instant de silence, contempla de nouveau pendant quelques secondes Jeanne toujours endormie, puis reprit son bougeoir et se retira dans sa chambre.

Le neveu du banquier, même après que la jeune fille eut disparu, ne fit pas un mouvement.

Immobile et continuant à retenir son souffle, il attendit.

Ce fut seulement lorsque la traînée lumineuse filtrant sous la porte s'effaça tout à coup qu'il changea de position.

Certain désormais que sa cousine venait de se recoucher et d'éteindre sa bougie, il descendit à tâtons les marches, et à son tour il pénétra dans la chambre de la folle.

Cette chambre, quoiqu'un motif de prudence ne permît pas d'y laisser une veilleuse, n'était pas absolument sombre.

Les dernières traces de l'orage avaient disparu. — D'innombrables constellations brillaient dans le ciel pur, et *la pâle clarté qui tombe des étoiles*, — ainsi que l'a dit un poète, — entrait comme un vague crépuscule par les deux larges fenêtres.

Fabrice appartenait d'ailleurs à cette race de bandits qui semblent créés pour le mal, et qui s'orientent dans l'obscurité comme les nocturnes oiseaux de proie...

Il s'avança vers le lit sans hésiter; quand il n'en fut plus qu'à deux pas, il s'arrêta.

Il étendit le bras; sa main toucha la carafe placée près de Jeanne, sur une petite table; il s'en empara, et pour mieux voir s'approcha de la fenêtre...

Cette carafe était aux trois quarts vide.

Fabrice tira de sa poche le flacon de *Datura stramonium*, le déboucha avec ses dents et laissa tomber huit ou dix gouttes de son contenu dans le breuvage.

Rien au monde, croyons-nous, ne se pouvait imaginer de plus sinistre que cet empoisonneur accomplissant son œuvre monstrueuse au milieu des ténèbres.

Il achevait à peine lorsque Jeanne fit un mouvement dans son lit.

Le misérable, pris d'une soudaine angoisse, se retourna vers elle.

La folle venait de se réveiller et, soulevée à demi, cherchait à tâtons sur la petite table.

Sa main ne rencontra qu'un verre vid.

— A boire... — balbutia-t-elle, — à boire... j'ai soif...

— Voilà qui va bien... — pensa Fabrice, — je suis arrivé juste au bon moment.

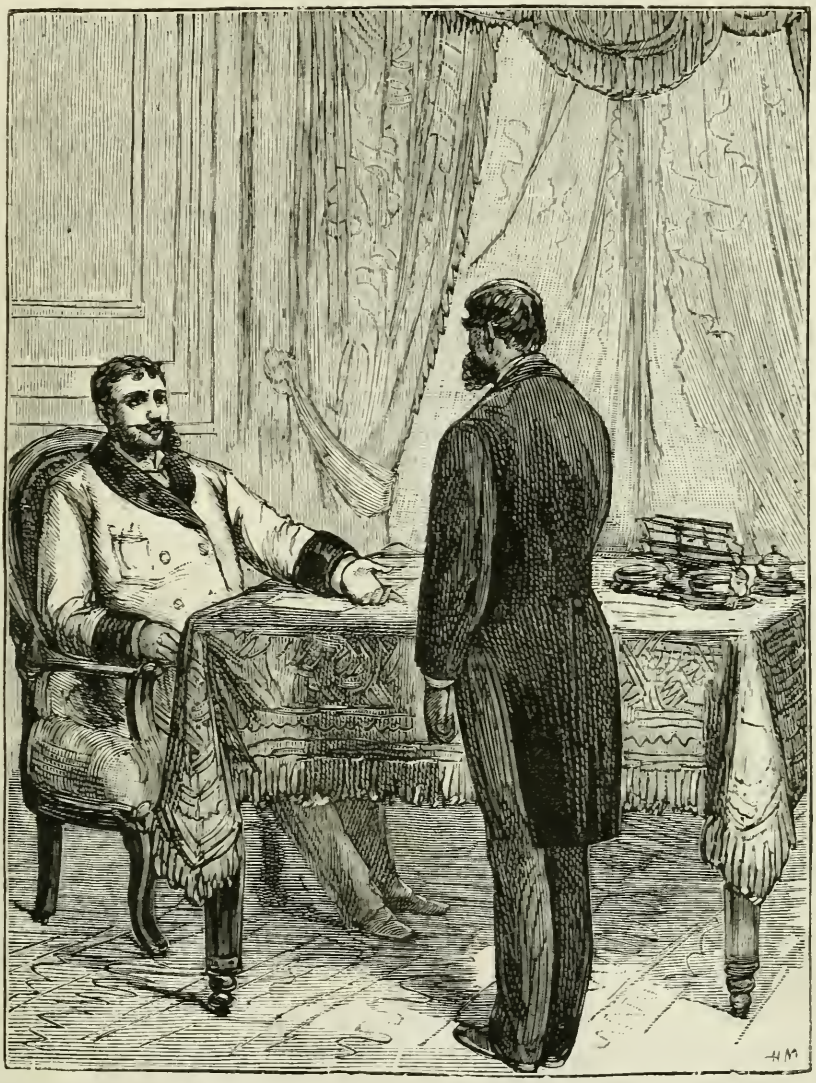
Rapide et muet il revint au lit, et poussa la carafe vers la main qui s'agitait sur la table...

Jeanne sentit le froid du cristal...

Ses doigts se crispèrent aussitôt autour du goulot...

Elle porta la carafe à ses lèvres et but avidement jusqu'à la dernière goutte.

L'empoisonneur sourit.



Mon devoir est d'obéir à Monsieur. Je m'y conforme. (Page 714.)

Tout marchait au gré de ses espérances et cependant, une seconde plus tard, il s'élançait vers la porte, tout effaré, en étouffant un cri...

Jeanne venait de lâcher la carafe vide qui s'était brisée sur le parquet avec un bruit strident.

Or il était difficile d'admettre que ce bruit ne donnât point l'alarme dans le pavillon...

Fabrice descendit l'escalier comme une trombe, traversa le vestibule, referma

doucement la porte derrière lui, remit ses chaussures et prit sa course à travers le jardin pour regagner le chemin de ronde.

Il l'atteignit au moment où Edmée, tremblant d'inquiétude, entrait pour la seconde fois dans la chambre de sa mère avec un flambeau.

Jeanne était éveillée et paraissait calme.

La vue des débris de cristal épars sur le parquet expliquait de façon surabondante le bruit qu'Edmée venait d'entendre.

Aucun soupçon ne se présenta et ne pouvait se présenter à son esprit...

. . . . . .

Qu'était devenu pendant ce temps Claude Marteau?...

Comment n'avait-il pas rejoint Fabrice qu'il se croyait si sûr de ne plus laisser échapper?

Cette double question exige une réponse que voici.

Nous avons laissé l'ex-matelot dans l'étroit couloir pratiqué entre le pavillon de la buanderie et celui de l'amphithéâtre.

Une obscurité compacte l'enveloppait.

Il prêta l'oreille et il entendit Fabrice s'éloigner, mais l'écho des hautes murailles répercutait bizarrement le faible bruit des pas, et il lui fut impossible de se rendre compte de la direction prise par le misérable qu'il poursuivait.

— A-t-il tourné à droite ou à gauche? — se demanda-t-il. — Tonnerre de Brest! Je n'en sais rien!...—Allons, matelot, en chasse tout de même, et au petit bonheur!

Le hasard, son guide unique désormais, le conduisit à droite, c'est-à-dire du bon côté; — Il arpenta de toute sa vitesse le chemin de ronde, il passa sans le savoir devant la porte laissée entr'ouverte par l'empoisonneur, et au bout de quelques minutes il se sentit aussitôt complètement désorienté, aussi parfaitement égaré, que pourrait l'être un aveugle dans un labyrinthe.

A tout prix, il voulait trouver l'issue conduisant au jardin. — Mais le moyen de la découvrir?...

Au risque de trahir sa présence si quelque infirmier veillait dans les parties élevées du bâtiment des folles, il exhiba une boîte de carton pleine d'allumettes chimiques dont, en sa qualité de fumeur, il était toujours muni, et il essaya de se procurer de la lumière en les frottant contre le mur avec acharnement.

Il comptait sans les résultats de l'orage.

La pluie torrentielle, remplissant d'eau les poches de sa vareuse, avait noyé la boîte et rendu les allumettes ininflammables et incombustibles!

Claude frappa du pied avec un découragement furibond.

—Allons! — murmura-t-il, — le diable est contre moi!... — Rejoindre mon gueux de patron est devenu chose impossible! — Que faire et quel parti prendre? — J'ai envie d'appeler, de crier, de mener un sabbat d'enfer... — On s'éveillera, on viendra, on me questionnera; naturellement je dirai tout; on pincera le scé-

lérat de Fabrice dans la maison des folles, et il faudra bien qu'il explique ce qu'il y vient faire... ce qui l'embarrassera peut-être pas mal...

L'ex-matelot se gratta l'oreille et reprit :

— Mauvaise idée! — Le docteur Rittner, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, est peut-être bien, lui aussi, un pas grand'chose, un rien du tout, une canaille, le complice enfin de mon abominable gredin de patron... — Si cela était — (et rien ne prouve que cela n'est pas !) — je me serais jeté dans la nasse la tête la première, et les deux compères se voyant pincés me feraient disparaître le mieux du monde... — j'aurais joué un rôle de dupe, sans profit pour personne ! Je n'empêcherais rien, et, après m'avoir supprimé très bien, on se moquerait de moi par-dessus le marché! — Tonnerre de Brest, ce serait trop bête !... — Non... non... pas de ça Lisette! — C'est à la police maintenant de débrouiller l'écheveau, et dès ce matin ces messieurs de la Préfecture sauront ce que je sais... — Je ne les aimais guère, autrefois, ces oiseaux-là, et j'avais tort... — Aujourd'hui je commence à voir qu'ils ont du bon !...

Ayant pris cette résolution, Claude Marteau, renonçant à une poursuite qu'il jugeait vaine désormais, ne songea plus qu'à retrouver la porte par laquelle il était entré.

Il y parvint, non sans beaucoup de peine; il traversa le boulevard Montmorency et il s'embusqua de nouveau derrière la haie du chemin de fer pour voir sortir Fabrice.

Au bout de vingt minutes, l'empoisonneur quitta le chemin de ronde à son tour, referma la petite porte avec soin, traversa la passerelle, et par le boulevard Suchet se dirigea du côté de la Muette...

Claude Marteau le suivit à distance, en se répétant chemin faisant :

— Ou je me trompe fort, mon bonhomme, ou tu viens de faire ton dernier voyage nocturne à la maison de santé d'Auteuil !

IX

Il était plus de trois heures lorsque Fabrice et Claude rentrèrent à la vill de Neuilly-Saint-James, l'un par la rue de Longchamps et l'autre par le boulevard de la Seine.

A neuf heures et demie du matin le neveu du banquier dormait encore.

Laurent frappa à la porte de sa chambre.

— Entrez ! — cria Fabrice réveillé en sursaut. — Que diable me voulez-vous?... — ajouta-t-il en voyant son domestique. — Je n'ai besoin de rien...

— Une dépêche pour monsieur... — répliqua l'intendant. — La chose pouvant être très urgente, je n'ai pas cru devoir attendre.

— C'est bien... — Donnez.

Fabrice ouvrit l'enveloppe et fit un geste de surprise.

La dépêche était de Mlle Baltus.

Elle contenait ces mots :

« *Obligée de partir ce matin pour Melun où je vous attends ce soir à quatre heures.*

« PAULA. »

Un sourire de triomphe vint aux lèvres du jeune homme.

— Du papier et une plume, — dit-il à Laurent, — je vais répondre...

Il écrivit ces quelques mots :

« *Comptez sur moi ce soir à quatre heures.* »

« FABRICE. »

Puis l'adresse :

Mademoiselle Baltus,

Chemin de Halage. — Melun.

— Portez ceci sur-le-champ au télégraphe, — reprit Fabrice, — n'envoyez pas... allez vous-même.

— Oui, monsieur.

— Avant de partir, prévenez Claude Marteau que je l'attends...

— Ici, monsieur?

— Oui, je me lève... — En revenant du télégraphe, montez me parler...

— Bien, monsieur...

Laurent quitta la chambre et Fabrice sauta en bas de son lit.

Claude n'avait pas même essayé de dormir, — il savait trop bien qu'il appellerait en vain le sommeil.

Depuis son retour il réfléchissait, cherchant le moyen le plus sûr de livrer à la justice l'assassin de Melun, l'empoisonneur d'Auteuil.

Sa résolution était prise irrévocablement, il n'hésitait pas, mais un trouble profond s'emparait de son âme et ce trouble s'explique facilement.

Il allait, lui, Claude Marteau, l'ancien condamné, réveiller un passé funeste, évoquer le souvenir du jugement qui l'avait frappé jadis comme voleur, rappeler enfin sur sa personne l'attention de la justice en lui signalant un grand coupable, et ce coupable c'était son maître...

La justice ne trouverait-elle pas qu'il avait trop attendu pour parler? — Ne verrait-elle rien de suspect dans les motifs de sa longue abstention?...

A cette pensée Claude frissonnait un peu ; mais, nous le répétons, il n'hésitait point.

— Ce matin même, — se dit-il, — j'irai trouver le docteur Rittner... Je verrai bien s'il est complice ou s'il ignore le crime dont sa maison est le théâtre, mais avant de partir j'écrirai une longue lettre détaillée au commissaire de police d'Auteuil... — Je remettrai cette lettre à Petit-Pierre qui m'accompagnera, et qui la portera si au bout d'une heure il ne m'a pas vu sortir sain et sauf de la maison de santé...

Claude était en train de rédiger son épitre au commissaire — (ce qui n'était point un mince travail) — lorsqu'il entendit frapper aux carreaux de la fenêtre, ainsi que l'intendant avait l'habitude de le faire pour s'annoncer.

Il courut ouvrir.

— C'est vous, monsieur Laurent! — s'écria-t-il. — Venez-vous me proposer une partie de campagne ?

— Ma foi, non... — Ce n'est pas tous les jours fête...

— De quoi s'agit-il alors?

— Allez à l'habitation, s'il vous plaît... — M. Fabrice vous attend dans sa chambre...

— Dans sa chambre ? — répéta Claude stupéfait.

— Oui... — il désire vous parler tout de suite.

— J'y vais, monsieur Laurent...

L'ex-matelot referma la fenêtre en se disant tout bas :

— Il désire me parler... — C'est bien drôle et pas du tout naturel... — Est-ce que la mèche serait éventée?... — Est-ce que le patron se douterait que je l'espionne, que j'ai tout découvert, et songerait-il à se débarrasser de moi?... — Tonnerre de Brest, ça n'irait pas tout seul!... On ne supprime pas comme un lapin un gaillard de mon acabit! — Enfin, il ne s'agit pas de réfléchir, mais d'obéir... — Avant cinq minutes je saurai de quoi il retourne...

Claude Marteau serra la lettre commencée dans une armoire dont il mit la clef dans sa poche, endossa une vareuse, prit le chemin de la villa et, non sans un sérieux battement de cœur, heurta à la porte de Fabrice.

— Est-ce vous, Claude? — demanda ce dernier.

— Oui, monsieur...

— Eh bien, entrez.

Bordeplat, son bonnet à la main, ouvrit la porte et franchit le seuil.

Une glace placée en face de lui refléta son image.

Il se trouva pâle comme un mort.

Le jeune homme, assis près d'une table et feuilletant des papiers, ne leva point la tête.

— Laurent vient de me prévenir que monsieur voulait me parler... — reprit Claude.

— Oui, mon brave garçon.

— Oh! oh! — pensa l'ex-matelot, — attention!! — Il m'appelle son *brave garçon*... Il fait patte de velours... Gare aux griffes!

Fabrice se tourna vers le nouveau venu.

— Approchez, lui dit-il, — nous avons à causer.

— Aux ordres de monsieur.

Le neveu du banquier avait la physionomie tranquille et le sourire sur les lèvres, mais Claude n'était point dupe de ce calme trompeur et sentait bien que quelque chose de grave allait se passer.

Il fut cependant désorienté par cette question :

— Vous êtes un peu charpentier, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, un peu...

— Et aussi mécanicien, je crois?

— Oh! pas de première force, monsieur... il s'en faut...

— Vous en savez cependant assez, je pense, pour manœuvrer et chauffer une petite machine à vapeur?

— Quant à ça, monsieur, oui, par exemple... — A Toulon, avant ma première campagne, j'étais adjoint au mécanicien de la chaloupe à vapeur de notre amiral, et j'ai appris à gouverner la machine ni plus ni moins que le chauffeur lui-même...

— Parfait! — Je n'ai pas autre chose à vous demander... — dit Fabrice.

— Alors, c'est tout, et je puis m'en aller? — répliqua Claude.

— Non, non... ce n'est pas tout... — Je sais ce que je voulais savoir, mais il me reste à vous expliquer le but de ma question...

— Où diable veut-il en venir? — se demanda l'ex-matelot.

Le jeune homme reprit :

— Puisque vous êtes un peu mécanicien et capable de chauffer une machine à vapeur, je n'aurai besoin de vous adjoindre personne pour satisfaire une fantaisie qui m'est venue... — Outre les embarcations à la voile dont se compose ma flottille, j'ai envie de posséder un petit bateau à vapeur de plaisance, pouvant promener une quinzaine de personnes.

— Monsieur a le moyen de se passer ça... — fit Claude. — Je comprends bien l'idée de monsieur... — Un petit vapeur, c'est riche et coquet, et plus agréable qu'un yacht ou qu'un sloop...

— Je vais donc vous charger d'en acheter un pour moi...

— Monsieur, ça ne sera pas possible.

— Pourquoi donc?

— Je ne connais aucun vapeur à vendre sur la Seine ou sur la Marne, et je ne crois pas qu'il y ait dans les chantiers des environs de Paris de constructeur capable de mettre sur sa quille une embarcation de ce genre.

— J'en suis persuadé comme vous...

— Eh bien, alors?

— Ce n'est pas à Paris que vous trouverez ce qu'il me faut; voilà tout.

— Ah! ah! — se dit l'ex-matelot, — il a bon nez le scélérat!... Il flaire quelque chose!... Il se défie de moi et veut m'éloigner...

Puis il demanda :

— Si ce n'est pas à Paris, monsieur, où donc ça sera-t-il?

— En passant au Havre dernièrement, — répondit Fabrice, — j'ai vu plusieurs petits navires qui réalisent mon idéal... — Ils sortent des ateliers d'un Américain, John Manby, qui n'a point de rivaux pour les constructions de cette sorte...

— Alors c'est au Havre que monsieur va m'envoyer?...

— Au Havre, oui...

— Très bien...

— Vous vous rappellerez ce nom : *John Manby.* — Je vous le donnerai d'ailleurs par écrit... Tout le monde vous indiquera ses ateliers... — Je veux un bon marcheur, l'hélice à double palette... Il me faut le dernier modèle... — Je me suis informé des prix... Cela coûtera de vingt-cinq à vingt-huit mille francs...

— Il est sûr et certain que pour une pareille somme on peut avoir un morceau de bois et de fer joliment travaillé... — fit Claude Marteau.

— Combien vous faudra-t-il de temps pour remonter du Havre à Paris?

— En chauffant ferme?

— En chauffant au contraire avec modération...

— Dame, monsieur, à peu près huit jours... dix au plus.

— C'est ce que je pensais... — Ainsi vous m'avez bien compris?

— Oh! parfaitement, et quand monsieur voudra passer sa fantaisie, il n'aura qu'un mot à dire...

— Ce mot, je le dis tout de suite.

— Hein? — s'écria Claude stupéfait. — Monsieur veut que je parte?...

— Aujourd'hui même... — acheva Fabrice. — Vous monterez dans le train du Havre à midi vingt-cinq minutes... Une voiture de la maison vous mènera jusqu'à la gare avec votre mousse et Laurent qui vous accompagneront...

X

La stupeur de Claude Marteau ne saurait se décrire.

Le brave garçon ne s'attendait à rien de pareil et, même en devinant les projets de son maître, il ne supposait point que leur mise à exécution serait immédiate; aussi la présence d'esprit lui faisait-elle quelque peu défaut.

— Ah! — murmura-t-il, — M. Laurent vient avec moi?...

— Sans doute... — Est-ce que cela vous déplaît?

— Mais non... mais non... pas le moins du monde... — M. Laurent et moi

nous sommes bons amis... — Ça m'enchante, au contraire, de voyager avec lui.

— Tout est donc pour le mieux... — Je lui remettrai l'argent nécessaire à votre acquisition, et c'est vous qui payerez...

— Bien, monsieur.

— Déjeunez donc, préparez-vous, ainsi que votre mousse, et emportez dans une valise ce qui vous sera nécessaire à tous les deux pour une absence d'une douzaine de jours... — La voiture partira d'ici à onze heures précises... heure militaire.

— Suffit, monsieur... — Nous ne nous ferons pas attendre.

— J'y compte... — Allez...

Claude se retira tout étourdi.

En retournant à son pavillon, il se disait :

— Très malin, le patron... — Il a peur de moi par instinct... il m'expédie là-bas avec Petit-Pierre, et charge Laurent de nous surveiller... — Oui, très malin, mais je le suis aussi ! — Si je ne partais pas ?

Claude Marteau haussa les épaules et poursuivit :

— Allons donc ! ! — Ne point partir, ça serait trop bête ! ! — C'est pour le coup qu'il se défierait, le patron, et qu'il serait capable de filer ou de se débarrasser de moi par un mauvais coup ! — Non ! non !... en route, matelot !... — Ce départ est une chance de plus pour la réussite de ton plan ! !

Une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit et le fit sourire malgré ses inquiétudes.

Il rentra dans le chalet et appela Petit-Pierre.

L'enfant raccommodait un épervier dont une racine avait rompu quelques mailles.

— Me voici, monsieur Claude, — cria-t-il en quittant son travail.

Et il accourut.

— Écoute-moi bien, moucheron... — lui dit l'ex-matelot. — Tu as confiance en moi, pas vrai ?...

— Si j'ai confiance ?... — répliqua le gamin avec effusion. — Ah ! monsieur Claude, autant que si vous étiez papa...

— Tu me crois incapable de te commander n'importe quoi qui ne soit pas honnête ?...

— Oh ! oui, monsieur Claude, j'en suis sûr...

— Tu m'aimes assez pour faire tout ce que je te dirai de faire ?...

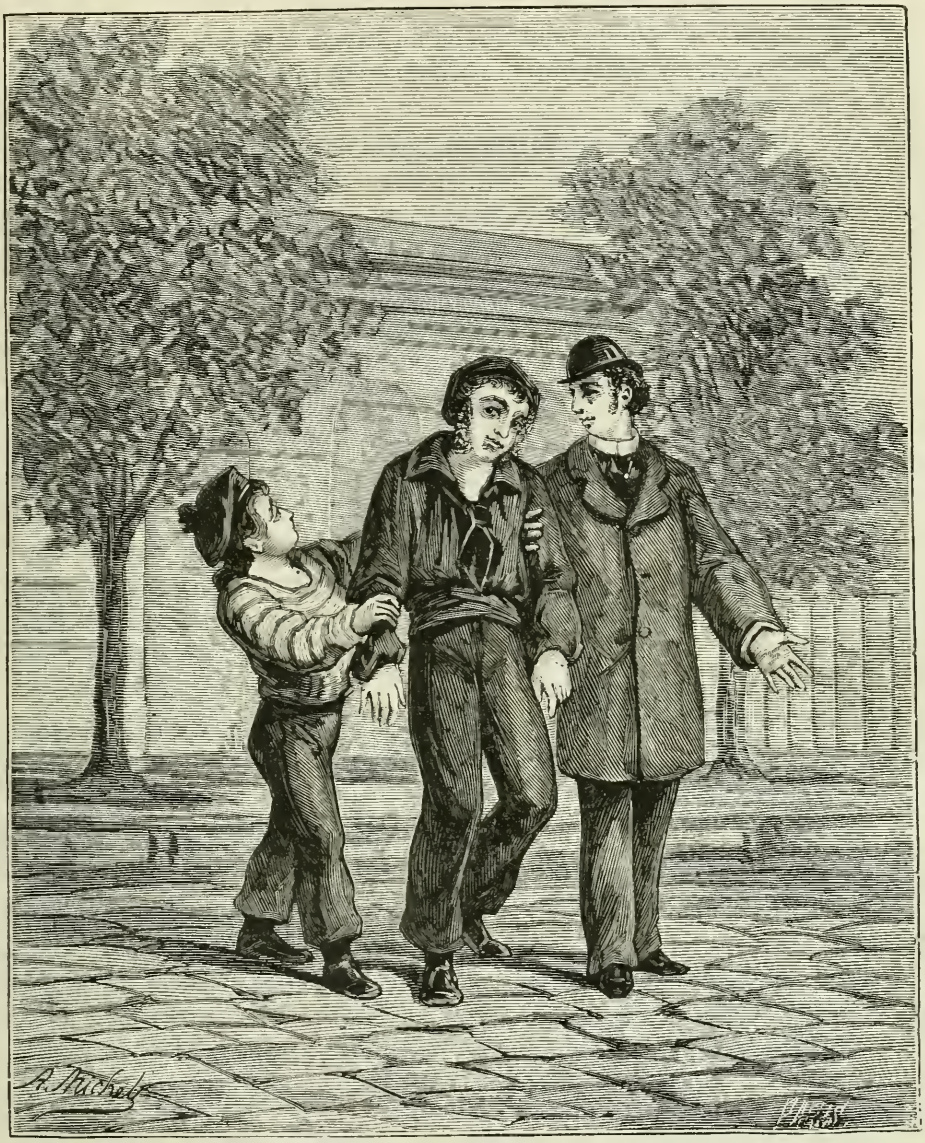
— Essayez un peu, monsieur Claude, et vous verrez...

— Et tu n'aurais pas peur ?

Petit-Pierre releva fièrement la tête.

— Peur, moi ? — répéta-t-il avec un air très crâne. — Allons donc ! — Est-ce qu'on a peur ? — Jamais, par exemple !...

— Tu es un brave enfant, moucheron !... — Va vite faire un petit paquet de



Laurent et Petit-Pierre soutinrent l'ex-matelot, il parvint à se dresser sur ses jambes. (Page 725.)

chemises, de mouchoirs, de chaussettes, et de tes habits de travail... — Nous partons...

Les yeux du gamin se remplirent instantanément de larmes.

— Nous partons... — balbutia-t-il. — Est-ce qu'on nous renvoie d'ici?...

— Non... non, mon mousse... — Tu me comprends mal... — Nous allons faire un petit voyage...

— Où donc ça, monsieur Claude? — demanda vivement Pierre dont le visage s'illumina.

— Au Havre... d'où nous ramènerons un bateau à vapeur.

— Au Havre?... — Mais c'est au bord de la mer, le Havre?

— Oui, mon fiston...

— Alors nous verrons des grosses vagues et des vrais vaisseaux?...

— Nous en verrons positivement... et bien autre chose encore, je ne te dis que ça!! — Cours emballer ton petit *baluchon*... — Nous démarrons d'ici à onze heures précises...

— Point de danger que je sois en retard...

L'enfant fit deux pas vers la porte et s'arrêta.

— Mais, maman... — balbutia-t-il.

— Eh! bien, quoi, maman?

— Si je lui écrivais...

— Pourquoi faire?

— Pour lui dire que je pars avec vous, donc!...

— Ah! mais non! — s'écria Claude Marteau. — *Motus* à tout le monde, moussaillon!... pas un mot à Mme Tallandier!... — Quand nous reviendrons, je te donnerai un congé de huit jours, tu iras à Charenton et tu verras ta maman tout à ton aise...

— Oh! merci, monsieur Claude...

L'enfant courut préparer le paquet que l'ex-matelot, dans son langage pittoresque, appelait un *petit baluchon*.

Bordeplat en faisait autant de son côté.

Il semblait heureux comme un roi et chantait à tue-tête un refrain du gaillard d'avant.

Tandis que ceci se passait dans le pavillon voisin du boulevard de la Seine, rejoignons Fabrice.

Laurent, après avoir porté au bureau du télégraphe la dépêche à destination de Melun, était revenu trouver son maître.

— C'est en route, monsieur... — lui dit-il. — Voici le reçu de l'employé...

— Bien... — répliqua Fabrice. — Prêtez-moi maintenant toute votre attention...

— Monsieur n'a qu'à parler, je bois ses paroles...

— Claude Marteau et son mousse vont partir...

— Monsieur les met à la porte?

— Nullement... — Je les envoie au Havre acheter pour mon compte un petit bateau à vapeur... et vous les accompagnerez...

Laurent fit un haut-le-corps.

— Moi! — s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, vous... — C'est décidé... — Toute observation serait inutile.

— Oh! monsieur, je n'en fais aucune... — Mon devoir est d'obéir à monsieur... — Je m'y conforme...

— C'est bien. — Vous prendrez tous les trois le chemin de fer à midi vingt-cinq minutes. — C'est aujourd'hui le 16. — Pour des raisons qui me sont connues, je ne veux pas que vous soyez de retour à Paris avant le 26 ou le 27, c'est-à-dire avant dix ou douze jours... — Je compte sur votre intelligence et sur votre zèle... Exécutez ponctuellement mes instructions... — Pas avant onze jours, voilà l'essentiel, mais je vous laisse carte blanche pour retarder votre retour. Un retard me serait même agréable... — Est-ce compris?

— Monsieur, c'est compris... — Si Claude Marteau se montrait trop pressé, je trouverais quelque moyen de le retenir...

— Comme à Bercy? — demanda Fabrice ironiquement.

Laurent baissa la tête avec humilité.

— Monsieur m'accable... — balbutia-t-il. — Monsieur est dans son droit... — Je me suis cru des capacités que je n'avais pas... mais je réponds de moi désormais... — Monsieur connaît le proverbe : *Chat échaudé...*

— *Craint l'eau froide...* — acheva Fabrice en riant. — Enfin tenez-vous sur vos gardes.

— J'y serai, monsieur.

— En arrivant au Havre, vous m'enverrez une dépêche.

— Oui, monsieur.

— Autre dépêche le jour de votre départ. — Vous reviendrez par eau... — C'est donc au Havre qu'il faudra gagner du temps.

— J'en gagnerai... quand je devrais avoir l'air de tomber malade et me mettre à la diète... ce qui serait bien dur...

— Voici trente mille francs en billets de banque... — Le petit vapeur coûtera vingt-cinq ou vingt-six mille francs, à peu près...

— Alors, le reste de la somme?...

— Couvrira vos dépenses de voyage...

— C'est vingt fois trop, monsieur...

— Tant mieux pour vous, Laurent, car la différence vous appartiendra à titre de gratification... — Faites des économies si bon vous semble...

— J'en ferai, monsieur.

— C'est bien... Munissez-vous d'un revolver pour défendre au besoin votre argent... — Qu'on me serve à déjeuner... — Préparez-vous et donnez l'ordre d'atteler pour onze heures une voiture qui vous conduira tous trois à la gare.

— Bien, monsieur... — J'ose espérer que monsieur sera content de moi...

Laurent sortit.

Fabrice, resté seul, se frotta les mains.

— Me voilà rassuré... — murmura-t-il. — Ce Claude Marteau m'inquiétait... — Quand il reviendra, tout sera fini... — Je serai content de le savoir loin de Paris pendant les funérailles de Jeanne... de belles funérailles assurément!... Je connais mes devoirs de neveu et d'héritier, et je ferai conduire avec pompe à

sa dernière demeure celle à qui mon oncle, pendant vingt années, a permis de porter son nom!...

A onze heures, la voiture était prête.

Claude, Laurent et Petit-Pierre y prirent place.

— Bon voyage... — leur dit Fabrice. — N'oubliez aucune de mes recommandations.

— Sois paisible, scélérat! — pensa l'ex-matelot. — Je te jure qu'on n'oublie pas ce dont il faut qu'on se souvienne!

A midi moins un quart le cocher arrêtait ses chevaux rue d'Amsterdam, à l'entrée de la gare du Havre. Laurent se présenta au guichet et prit les billets.

Il n'y avait aucun bagage à enregistrer.

A midi dix minutes les trois compagnons de route s'installaient dans un compartiment de seconde classe.

Un quart d'heure plus tard la vapeur sifflait et le train se mettait en marche.

Laissons-le s'éloigner. — Nous ne tarderons guère à le rejoindre.

Vers deux heures Fabrice fit atteler le cob au poney-chaise, et se rendit à la gare de Lyon. — Un peu avant quatre heures il arrivait à Melun. — Paula l'attendait avec son panier et ses poneys, pour le conduire à la villa du bord de l'eau par ce chemin de halage où Frédéric Baltus, une nuit d'hiver, six mois auparavant, avait trouvé la mort...

XI

Nos lecteurs désirent sans doute connaître le motif du brusque départ de l'orpheline pour sa maison de campagne.

Ce motif était simple et n'avait rien de romanesque.

Paula, nous le savons, faisait exécuter des travaux dans son parc.

Elle voulait une chute d'eau d'un effet pittoresque pour alimenter le petit lac creusé par ses ordres sous des arbres séculaires.

Un ingénieur de Melun installait dans ce but une machine hydraulique d'une certaine puissance.

Or, le matin même, une lettre de cet ingénieur avait appris à la jeune fille que par suite soit de l'incapacité des plombiers, soit de la mauvaise qualité des matières mises en œuvre, les tuyaux de conduite s'étant rompus, tout le travail était à refaire.

Mlle Baltus, singulièrement contrariée, s'empressa d'expédier à Neuilly la dépêche que nous connaissons et partit aussitôt après.

— Comment vont Edmée et Jeanne cet après-midi? — demanda-t-elle à Fabrice en lui serrant la main. — J'ai quitté la maison de santé ce matin sans les avoir vues.

— Je suppose et j'espère que rien de fâcheux n'est survenu depuis hier, — répondit le jeune homme; — mais, instruit de votre départ et me trouvant accablé d'affaires, je ne suis point allé aujourd'hui à Auteuil...

— Tant pis... — Je suis inquiète...

— Pourquoi?

— Je crains que notre ami Georges, malgré son grand savoir et sa brillante intelligence, ne s'illusionne sur la véritable situation de nos chères malades... — Elles ne me semblent ni l'une ni l'autre en voie de guérison...

Fabrice employa toutes les ressources de son esprit subtil à rassurer Paula; — il y parvint, non sans quelque peine; puis, quand il la vit à peu près convaincue, il lui parla d'amour, et alors elle oublia bien vite ses préoccupations.

Le misérable exerçait sur la jeune fille un empire irrésistible. — Il la dominait, il la fascinait en quelque sorte, par le magnétisme de son regard, par le charme pénétrant de sa parole...

Au moyen âge on aurait expliqué cette influence absolue et malsaine par une possession diabolique.

Nous l'expliquerons beaucoup plus naturellement aujourd'hui par l'exaltation inconsciente d'un premier amour...

Mlle Baltus aimait l'odieux Fabrice comme Eloa, la touchante héroïne de la légende d'Alfred de Vigny, aimait l'archange foudroyé...

Fabrice le savait et s'était juré qu'il ne quitterait la villa de Melun qu'après avoir fait de Paula sa victime.

— Lorsqu'elle m'appartiendra complètement, — se disait-il, — elle ne songera plus qu'à racheter son honneur en devenant ma femme dans le plus bref délai, et je me charge alors de lui faire oublier son rêve de vengeance!

. . . . . .

A la maison de santé d'Auteuil tout était en émoi.

Georges Vernier, en entrant dans la chambre de Jeanne avec le docteur Schultz, immédiatement après le départ de mademoiselle Baltus, avait trouvé la pauvre folle très malade.

L'étrange crise que nous avons décrite s'était renouvelée plus terrible encore que la veille, déroutant les prévisions des deux médecins obligés de combattre un agent inconnu dont ils ne devinaient et ne soupçonnaient même pas la nature.

Madame Delarivière, râlant et délirant, se débattait sur son lit, en proie à des douleurs atroces et inexplicables.

Une sueur froide mouillait ses tempes. — Un tremblement continu agitait ses membres.

Georges et le docteur Schultz étudiaient en vain des symptômes qui leur paraissaient de plus en plus incompréhensibles, et tentaient des médications inutiles.

Sur ces entrefaites Edmée, croyant entendre des plaintes dans la chambre de sa mère, se leva rapidement malgré sa faiblesse, se vêtit à la hâte et franchit le seuil.

Nous savons quel effrayant spectacle frappa ses yeux.

— Mais elle va mourir!... — s'écria la jeune fille en se tordant les mains... — Docteur, au nom du ciel, sauvez-la!... — Ne la laissez pas souffrir ainsi!... Tentez l'impossible...

— L'impossible! — répéta Georges avec désespoir. — Hélas! vous avez dit le mot, mademoiselle... Nous sommes en face de l'impossible...

— C'est horrible! — reprit Edmée en tombant à genoux près du lit. — Je ne veux pas qu'elle meure, ou je veux mourir avec elle... — Mère, entends-moi! mère, réponds-moi! — Explique-nous du moins où tu souffres et ce qui cause ton mal, afin qu'on puisse te soulager et te guérir...

— Ah! nous sommes impuissants! — murmura le docteur d'une voix brisée. — Et moi qui croyais à ma science! — Insensé! Fou d'orgueil!... — Cette science prétendue ne sert aujourd'hui qu'à me prouver à moi-même mon ignorance...

— Mon Dieu... Dieu puissant et bon... — balbutia la jeune fille qu'étouffaient les sanglots, — vous que j'ai prié cette nuit avec tant d'ardeur et de foi... je vous invoque et je vous supplie de nouveau... — Ne me la prenez pas... ne me la prenez pas!

Le râle de Jeanne devenait pareil à celui de l'agonie.

Ses mains se crispaient convulsivement sur sa poitrine comme pour en arracher le feu qui la dévorait.

Elle fit un effort, elle essaya de se soulever, mais elle retomba raidie.

Edmée, la croyant morte, poussa un cri déchirant et se jeta sur son corps qu'elle enveloppa de ses bras.

— Non, — dit Georges qui comprit l'affreuse pensée de la pauvre enfant, — elle est vivante encore... — Monsieur Schultz, à tout hasard donnez-lui de l'émétique... Moi je pars...

Mlle Delarivière se dressa livide, effarée.

— Vous partez!... — répéta-t-elle en attachant sur le médecin ses yeux hagards. — Vous abandonnez ma mère?...

— Non, mademoiselle, oh! non, — répliqua le jeune docteur, — je ne l'abandonne pas! — Je vais au contraire chercher du secours... Je vais appeler à notre aide le géant de science auprès duquel je ne suis qu'un nain... le seul homme au monde peut-être qui soit capable de sauver votre mère... — Dieu veuille qu'il arrive à temps!...

Et Georges s'élança au dehors.

— Veillez auprès de Mme Delarivière, je vous en prie, mademoiselle, — fit le docteur Schlutz. — Je descends à la pharmacie préparer l'émétique... — Je serai de retour dans quelques minutes.

— Allez... mais hâtez-vous... — fit Edmée. — J'ai peur... — Si je restais longtemps seule au chevet de ma mère agonisante, je sens que je deviendrais folle... »

En sortant de la maison de santé, Georges courut comme un homme poursuivi jusqu'à la place de voitures qui se trouve auprès de la gare.

Un seul fiacre y stationnait.

Le cocher faisait boire son cheval.

Le jeune médecin l'aborda et lui demanda d'une voix haletante :

— Pour aller d'ici à la rue Soufflot, combien vous faut-il de temps?...

— Une heure... ma bête ne marche pas mal...

Georges tira de sa poche cinq pièces d'or.

— Ces cinq louis pour vous, — reprit-il, — si vous arrivez en une demi-heure...

— Est-ce un pari, bourgeois?

— C'est bien plus qu'un pari, c'est une question de vie ou de mort.

— C'est bon. — On gagnera les jaunets ! — Montez vite !

Le cocher sauta sur son siège, fouetta son cheval, et la voiture partit à fond de train dans la direction indiquée.

Le cheval était bon et d'Auteuil à la rue Soufflot il ne ralentit point son allure, au grand effroi des piétons qui n'avaient que tout juste le temps de se garer.

Au bout de vingt-neuf minutes le pauvre animal, ruisselant de sueur et blanc d'écume, atteignit le but de sa course.

— Voici vos cinq louis, — dit Georges au cocher — attendez-moi là, je vous garde.

Il se précipita dans la maison sans parler au concierge, gravit l'escalier en quelques élans, sonna à une porte que nous connaissons déjà, et demanda au vieux domestique qui vint lui ouvrir :

— Le docteur V... est-il chez lui !...

— Oui, monsieur...

— Annoncez-lui son ancien élève le docteur Vernier...

— Mais, monsieur... — commença le valet de chambre.

— Et hâtez-vous ! — continua Georges d'un ton impérieux. — Il y va de vie et de mort !

— Je vais vous annoncer, monsieur...

Le jeune homme ne passa qu'une minute seul dans l'antichambre, et cette minute lui sembla d'une longueur interminable. — Il avait la fièvre. — Son cœur battait à rompre sa poitrine.

Le domestique reparut et l'avertit que son maître l'attendait.

Georges fit irruption dans le cabinet du vieux savant.

Ce dernier lui tendit la main.

En voyant la pâleur mortelle, les traits altérés, l'effrayante agitation de son visiteur, il comprit que quelque chose d'anormal et de grave se passait.

— Il s'agit d'un malheur, n'est-ce pas, mon enfant? — fit-il.

— Oui! — répliqua Georges d'une voix étranglée. — Un malheur effroyable va m'atteindre en foudroyant la jeune fille que j'aime et qui sera ma femme? — Pour éloigner de nous ce malheur, je n'ai espoir qu'en vous...

— Que faut-il faire?

— Venir avec moi...

— Oú?

— A la maison de santé d'Auteuil...

— Que se passe-t-il donc?

— Je vous en supplie, cher et grand maître, ne m'interrogez pas, car le temps presse... — En route je vous dirai tout... — Venez...

— Je suis à vous ... — répondit l'illustre professeur en prenant son chapeau posé sur un meuble. — Partons...

Les deux hommes descendirent rapidement.

Le cocher bouchonnait de son mieux son cheval avec un tampon de foin.

— Cent autres francs, — lui cria Georges, — si vous me ramenez à Auteuil en une demi-heure...

— Montez vite! — répondit le cocher comme au départ.

XII

A midi vingt-cinq minutes, nous le savons, le train du Havre s'était mis en route, emportant Claude Marteau, Petit-Pierre et Laurent.

Les trois voyageurs se trouvaient seuls dans un compartiment de seconde classe.

Chacun s'installa dans un coin, près d'une portière, Petit-Pierre en face de Claude.

L'enfant, heureux de ce voyage, regardait filer devant lui les horizons changeants et les paysages sans cesse renouvelés.

Laurent venait d'allumer un cigare, car *monsieur l'intendant* ne se refusait rien.

L'ex-matelot tira de sa poche sa pipe et sa blague.

— Ma foi — dit-il, — j'en vais *griller une*...

— Je vous donne l'exemple, — répliqua Laurent, — et même je vous offre un cigare.

— Non, merci...

— Pourquoi n'acceptez-vous pas? faites-vous des façons?...

— Jamais! Si je refuse votre politesse, monsieur Laurent, c'est que je préfère ma vieille pipe de terre bien culottée aux plus fins cigares... et cependant

Ecoute-moi, mon mousse, lui dit-il ; — écoute-moi de toutes tes forces !... (Page 728.)

je m'y connais ! — J'en ai fumé à la Havane, des cigares, qui dégottaient un peu ceux de la régie...

— Comme vous voudrez.

Claude bourra son *brûle-gueule* et reprit :

— C'est gentil, tout de même, les voyages en chemin de fer... on ne moisit pas en route...

— C'est vrai, — répondit Laurent, — mais aujourd'hui rien ne nous presse

d'arriver, puisque nous allons au Havre voir la mer et nous donner un peu de bon temps.

— Du bon temps... du bon temps... — répéta Claude, — pas trop... — Le temps d'acheter le petit vapeur et de revenir par eau, huit ou dix jours seront vite passés.

— Bah! au lieu de huit ou dix jours, mettons-en douze ou quinze...

— C'est M. Fabrice qui ne serait pas content!... — s'écria l'ex-matelot avec un gros rire.

— M. Fabrice ne dirait rien du tout... — Il s'est donné la peine de m'informer lui-même que nous pouvions en prendre à notre aise... — Il a l'intention de faire un petit voyage...

— Ah! le bourgeois compte s'absenter?...

— Oui, pour une quinzaine... — Il suffira donc que nous soyons de retour à Neuilly au moment où il reviendra lui-même.

— Parfait!... Comme vous le disiez tout à l'heure ça nous donne une assez jolie marge!... — Profitons-en...

Claude fit craquer une allumette, l'approcha de l'orifice de sa pipe, s'adossa dans un coin et se mit à fumer silencieusement.

Il cherchait un moyen sûr et pratique de quitter Laurent en route sans éveiller sa défiance, et de revenir à Paris à l'improviste avant d'avoir fait beaucoup de chemin.

Tout à coup une expression joyeuse se peignit sur son visage.

Il venait de trouver...

Le train qui emmenait nos voyageurs étant *semi-direct*, ne s'arrêtait point entre Paris et Mantes.

Bordeplat le savait. — C'est là-dessus qu'il échafauda le plan qui devait le soustraire à la surveillance du compagnon imposé par Fabrice.

Pour cela, il fallait descendre à Mantes sous un prétexte ingénieux et, le chemin de fer franchissant en une heure et demie la distance qui sépare Mantes de Paris, il serait possible et facile d'être de retour avant la nuit.

Le silence ennuyait Laurent, un peu bavard de son naturel.

— Pourquoi diable restez-vous dans votre coin sans souffler mot, maître Claude? — demanda-t-il. — A quoi pensez-vous?

— A ce que vous me disiez tout à l'heure, monsieur Laurent, au sujet de la liberté que nous laisse le patron d'en prendre à notre aise.

— Tiens! tiens! on croirait que ça vous chatouille agréablement...

— Ma foi, oui, et si j'avais su ça avant de nous emballer...

— Eh bien?

— Je vous aurais proposé de nous arrêter à Mantes...

— Pourquoi faire? — Ce n'est pas un endroit bien amusant...

— Aussi n'aurions-nous fait que traverser la ville pour aller à une petite

heure et demie de là, chez un de mes oncles, un brave homme très-calé, où nous aurions passé deux jours à nous faire du bon sang...

Un sourire se dessina sur les lèvres de Laurent. — Ses yeux brillèrent.

Claude allait au-devant des désirs de Fabrice et fournissait lui-même un excellent prétexte pour prolonger l'absence.

— Ah! — dit le valet de chambre en jouant de son mieux l'indifférence, — vous avez un oncle du côté de Mantes...

— Oui, monsieur Laurent, — le propre frère de défunt mon père...

— Et vous croyez qu'il ne serait pas effrayé de voir trois personnes lui tomber comme ça sur les bras sans crier gare?...

— Lui, le pauvre digne homme, effrayé! Ah! bien oui! — Il serait dans la jubilation, au contraire... et la tante donc! — Ils m'ont écrit plus de dix fois d'aller les voir, et même de me retirer chez eux tout à fait si ça me convenait... — Ce sont des paysans, mais ils ont du bien au soleil, et des vieux louis dans un vieux bas... et généreux avec cela! des cœurs d'or!... — Quand nous débarquerions chez eux, quelle joie! tonnerre de Brest! branle-bas général!... — Mon oncle monterait de la cave son meilleur vin et son plus fin cognac! Ma tante tordrait le cou aux poulets, aux oies, aux canards de la basse-cour, ferait sauter les lapins, et chaufferait le four pour cuire des gâteaux... — Je ne suis pas plus gourmand qu'un autre, mais vrai, l'eau m'en vient à la bouche!

— Sapristi! A moi aussi! — s'écria Laurent. — Eh bien, voyons, qui nous empêche d'aller goûter le vin de l'oncle et les lapins sautés de la tante?

— Mais, — répliqua Claude, — vous avez pris les billets pour jusqu'au Havre, et ça serait de l'argent perdu.

— C'est un détail! — fit l'intendant d'un air superbe. — Il ne s'agit, après tout, que de quarante-cinq francs, et M. Fabrice m'a donné carte blanche au sujet de la dépense... — Il accepte mes comptes sans les examiner, M. Fabrice, me sachant incapable d'abuser de sa confiance. — Comment s'appelle le pays de l'oncle?

— Brolly, — un petit village au milieu des arbres, où toutes les filles sont jolies.

— Bravo! Ça me décide! — Nous irons à Brolly et, si nous sommes reçus comme vous l'annoncez, nous y passerons deux jours pleins.

Et Laurent se frottait les mains en se félicitant, *in petto*, de son adresse superlative.

— Puisque nous descendons à Mantes, attention! — dit Claude. — Nous allons être arrivés... — Prenons nos valises...

Au moment où il prononçait ces mots la machine sifflait, et quelques secondes plus tard le train stoppait en gare.

Claude sauta à terre le premier.

Petit-Pierre le suivit, puis Laurent quitta le compartiment avec la lenteur et la gravité qui convenaient à sa haute situation.

— Avant de nous en aller d'ici, — fit l'ex-matelot, — il faut savoir l'heure des trains pour le jour où nous partirons...

— C'est juste...

— Attendez-moi là deux minutes, je vais m'informer...

Claude se dirigea en courant vers le bureau du sous-chef de gare, qu'il trouva lisant le *Petit Journal*.

— Un renseignement, monsieur, s'il vous plaît.... — lui dit-il en faisant le salut militaire.

— Tout à votre service, mon brave.

— A quelle heure passeront, d'ici à ce soir, les trains se dirigeant vers Paris?

— A deux heures vingt-cinq, quatre heures dix, cinq heures quarante-cinq, neuf heures quarante, dix heures trente-deux...

— En prenant celui de cinq heures quarante-cinq, quand arriverai-je à Paris?

— A sept heures cinq...

— Merci, monsieur...

Et Claude rejoignit ses compagnons...

— Eh bien? — demanda Laurent.

L'ex-matelot indiqua avec un sérieux complet des heures de fantaisie.

— C'est au mieux, — répliqua l'intendant, — au moins nous savons à quoi nous en tenir et nous agirons en conséquence.

— Seulement, — reprit Claude, — il y a un cheveu.

— Lequel donc?

— L'omnibus de Brolly, qui correspond avec le chemin de fer, ne part qu'à cinq heures du soir....

— C'est un petit malheur... — Nous visiterons la ville pour passer le temps...

Les deux hommes et l'enfant quittèrent la gare, à la grande surprise de l'employé qui se voyait donner à Mantes des billets à destination du Havre.

— Il fait chaud... — dit Laurent, — je vous offre un verre de bière... — Voilà justement à vingt pas un hôtel de bonne mine avec un café... — Allons-y...

Le valet de chambre prit les devants.

Claude venait ensuite avec Petit-Pierre.

Tout à coup l'ex-matelot trébucha, poussa un cri et tomba sur son genou.

Laurent se retourna et rebroussa chemin en demandant :

— Qu'y a-t-il donc?

— Oh! moins que rien, — répondit Claude, — j'ai posé le pied à faux sur un caillou... Ça m'a fait mal dans le premier moment, et même ça me fait mal encore, mais ce n'est qu'une *fichaise*...

En disant ce qui précède, l'ex-matelot voulut se relever.

Il retomba en poussant un nouveau cri.

— Tonnerre de Brest! — fit-il ensuite, — je crois que je me suis foulé la cheville!...

— Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu! — glapit Laurent. — La cheville foulée!... Quel guignon! — Si nous n'étions pas descendus ici, pourtant, ça ne serait point arrivé!...

Il disait cela tout haut, mais il pensait tout bas :

— Voilà une foulure venue fort à propos. — Elle nous forcera mieux que n'importe quoi à prolonger indéfiniment notre voyage...

— Mauvaise chance! — reprit Claude. — C'est ça de la guigne! — Je souffre comme un damné!... — Tonnerre de Brest!... Aidez-moi donc à me mettre debout... — Je dois avoir la mine ridicule d'un oiseau pris au lacet par une patte!!

XIII

Laurent d'un côté, Petit-Pierre de l'autre, soutinrent l'ex-matelot qui, se cramponnant à eux, parvint à se dresser sur une jambe.

— Souffrez-vous toujours beaucoup? — lui demanda l'intendant d'un air de grand intérêt.

— Si je souffre? — s'écria-t-il. — Ah! sacrebleu, je le crois bien! — Il me semble que je reçois cinquante coups de trique sur la cheville...

— Qu'allons-nous faire?

— Conduisez-moi d'abord au café en face où je pourrai m'asseoir... Nous verrons après...

Claude, dont ses compagnons maintenaient l'équilibre, se dirigea vers l'*Hôtel de la Gare*, en sautant sur un pied et en poussant des : *Aïe!* formidables à chaque mouvement.

L'hôtelier, debout sur le seuil de sa maison, avait assisté à la petite scène qui précède.

Il accueillit avec empressement les voyageurs et installa Claude sur une des chaises placées devant le café.

— Servez-nous de la bière, — commanda Laurent. — Nous mourons de soif.

— Buvez de la bière tant qu'il vous plaira, — fit Claude, — moi je préfère un peu de rhum... J'ai le cœur tout chaviré... Ça me remettra...

Le rhum et les bocks furent apportés.

— Maintenant, monsieur l'aubergiste, — reprit Laurent, — il est certain que nous passerons la nuit chez vous... — Envoyez, s'il vous plaît, chercher un médecin et donnez-nous trois chambres...

— Deux suffiront... — interrompit l'ex-matelot, — Petit-Pierre couchera près de moi...

— Très bien, — répliqua l'hôte, — on va courir chez le docteur et préparer les chambres.

— C'est ça... — répondit Claude. — Vrai, je ne serais pas fâché de m'étendre un peu sur mon lit...

Au bout de cinq minutes une servante vint annoncer que tout était prêt.

— A quel étage? — demanda le blessé.

— Au premier

— Ça va être le diable pour monter...

— Vous vous appuierez d'une main sur la rampe de l'escalier, mon cher monsieur, et de l'autre sur mon épaule... — Ça ira tout seul... — Il n'y a que douze marches...

— Allons-y!

Claude se leva en se cramponnant à l'hôtelier et gravit les douze marches, non sans pousser des plaintes sourdes, des grognements et des jurons.

Jurons et grognements redoublèrent tandis qu'on le déshabillait et qu'on le couchait. — Les *Tonnerre de Brest!* se succédaient sans interruption sur ses lèvres, et ne cessèrent que lorsqu'il se trouva dans une position horizontale.

— Voilà, monsieur le docteur... — fit la servante en ouvrant au médecin la porte de la chambre.

Ce médecin, type absolument démodé et qui ne se rencontre plus, même en province, que de loin en loin, était un vieux petit homme maigre, à figure en lame de couteau.

Ses cheveux, d'un gris argenté, tombaient sur le collet d'une redingote noire trop longue que de nombreuses années de service avaient rendue luisante.

Il portait un chapeau de forme basse, à larges bords, des lunettes montées en argent, et il s'appuyait sur une solide canne à pomme d'ivoire.

En entrant dans la chambre, il ôta son chapeau, regarda tout le monde, fit un petit salut, se dirigea vers le lit sans prononcer une parole, tira de sa poche une ample tabatière de buis, prit une prise énorme, éternua, et dit à Claude :

— C'est vous qui êtes le patient? — mon ami?...

— Oui, monsieur...

— Je le savais....

— Alors, — s'écria Claude en riant, — pourquoi me le demandez-vous?

— Pour enêtre plus sûr... — Vous êtes tombé?...

— Oui, monsieur.

— Je le savais... — On m'a dit tout cela... — Et vous croyez avoir la cheville démises

— Oui, monsieur...

— Voyons un peu...

Le docteur découvrit la jambe de Claude et promena rudement ses doigts, du genou jusqu'au cou-de-pied.

Quand il atteignit la cheville, l'ex-matelot poussa des hurlements de possédé.

— Je vous fais mal, n'est-ce pas? — demanda le médecin sans interrompre son massage.

— Tonnerre de Brest! je le crois bien...

— Je le savais, mais j'ai besoin de me rendre compte, et je vous engage à crier moins fort si vous ne voulez me rendre sourd...

Le médecin continua pendant une ou deux secondes, puis il s'arrêta et formula d'un ton d'oracle :

— Ni luxation, ni foulure... en somme rien de bien grave.

— Ah! tant mieux! — murmura Laurent très déconfit.

-- Quel bonheur! — s'écria Petit-Pierre transporté de joie.

— Enfin, monsieur le docteur, reprit Claude, — qu'est-ce que j'ai?

— Un froissement de la gaîne du tendon avec une légère distension des ligaments, ce qui occasionne les vives douleurs que vous ressentez.

— Et le moyen de me guérir?

— Rien de plus simple... frictionner pendant une demi-heure, trois fois par jour, à l'huile de camomille camphrée... — recouvrir ensuite de ouate la partie malade... — L'ordonnance n'est point compliquée... — le médicament se trouve chez tous les pharmaciens..

— Quand pourrai-je marcher?

— Dans trois ou quatre jours... — Je vous dirai cela demain d'une façon plus positive, mon bon ami.— C'est six francs que vous me devez pour ma visite...

— Monsieur Laurent, donnez six francs, s'il vous plaît. — Monsieur le docteur, je vous remercie bien...

Le médecin s'offrit une nouvelle prise, empocha les six francs et répliqua :

— Ne me remerciez pas... — La science se doit à tout le monde... — D'ailleurs je suis payé...

Il salua à la ronde, comme en entrant, et s'en alla, accompagné jusqu'au bas de l'escalier par le maître de l'hôtel et par Laurent.

A peine ce dernier avait-il quitté la chambre que Claude dit vivement et à voix basse :

— Petit-Pierre, avance ici, mon bonhomme...

— Me voilà, monsieur Claude... — fit le mousse en s'approchant. — Que voulez-vous ?...

— Donne-moi ma montre...

— Où est-elle ?

— Dans la poche de mon gilet... la chaîne est amarrée au troisième bouton.

— La voici, monsieur Claude... — dit l'enfant en lui mettant l'objet dans la main.

L'ex-matelot regarda le cadran.

— Quatre heures moins dix... — murmura-t-il. — C'est bon... — Nous avons du temps devant nous...

Laurent rentra dans sa chambre.

— Eh! bien, mon pauvre camarade, — fit-il, — vous voilà donc sur le flanc pour trois ou quatre jours ! ! — Adieu la visite à l'oncle!... Adieu les vieux vins de la cave et les lapins sautés! — C'est ça qui est vexant!!

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Laurent, — repriqua Claude, — il faut se faire une raison... — Je prendrais tant bien que mal mon parti de la chose si je ne souffrais pas tant...

— Nous allons y mettre ordre... — Petit-Pierre ira tout à l'heure chez le pharmacien, chercher de l'huile de camomille camphrée et une feuille de ouate... — Je vous frictionnerai moi-même, et de toutes mes forces, je vous le promets...

— Ah! monsieur Laurent, vous êtes bon !

— Du tout... — Il se faut entr'aider... c'est la loi de nature... — N'en feriez-vous pas autant pour moi?...

— Bien sûr que si...

— Vous voyez que c'est tout simple... — Je vous quitte un moment... — Je vais dans ma chambre qui touche à la vôtre... — J'ai à écrire...

Claude frissonna d'inquiétude.

— Écrire?... — répéta-t-il. — Vous avez à écrire?...

— Sans doute...

— A qui donc?

— A M. Fabrice... — Je veux lui envoyer une dépêche pour lui apprendre votre accident et notre arrêt forcé à Mantes.

— C'est ma foi vrai... — répliqua Claude du ton le plus naturel. — Il faut prévenir le patron... — C'est votre devoir... Je n'y pensais plus... — Allez écrire votre dépêche, monsieur Laurent. — Allez!...

L'intendant sortit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Claude prit les mains de Petit-Pierre assis à son chevet.

— Écoute-moi, mon mousse, — lui dit-il; — écoute-moi de toutes tes forces!...

— Je vous écoute, monsieur Claude...

— Et comprends moi bien...

— Je vous comprendrai, soyez tranquille...

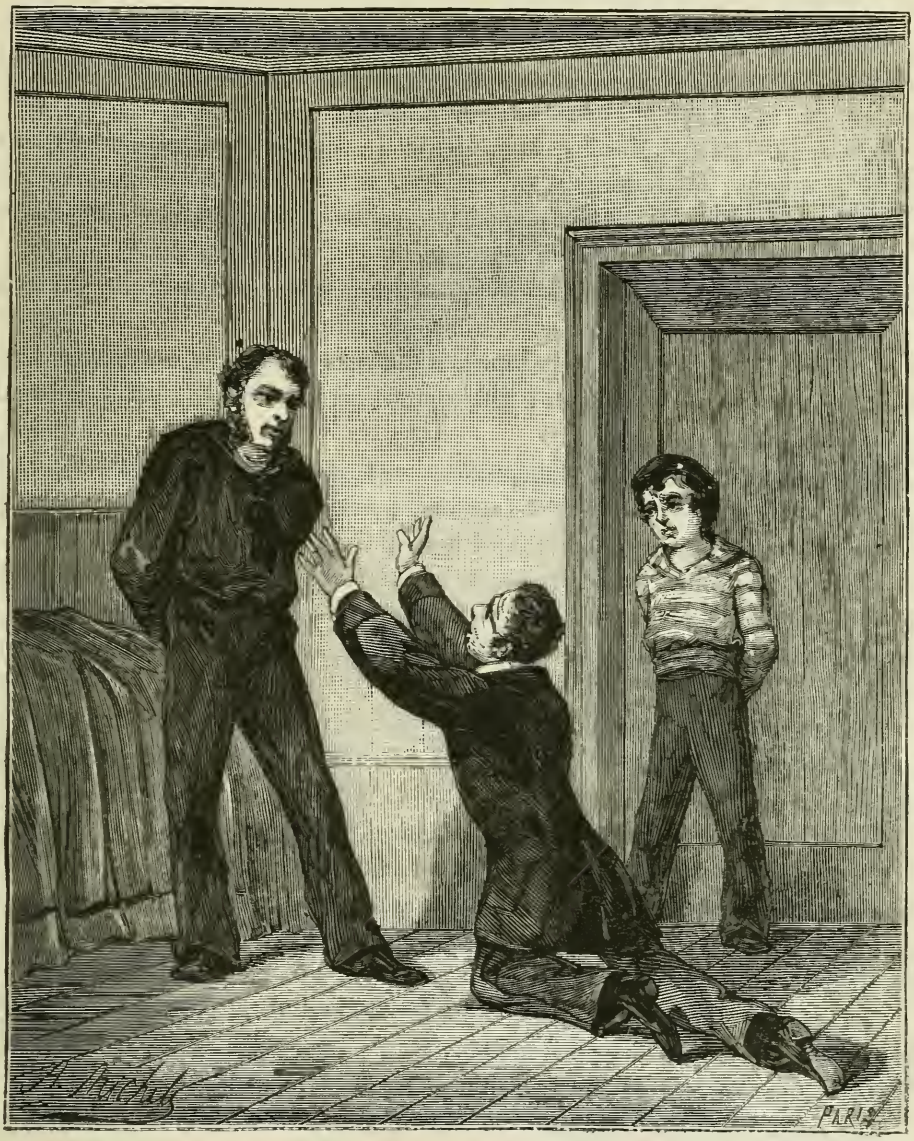
— Il ne faut pas que M. Laurent porte au télégraphe sa dépêche pour le patron!... Il ne faut pas!...

— Comment l'en empêcher?...

— Je m'en charge... ou plutôt nous nous en chargeons, toi et moi...

— Qu'aurai-je à faire?

— Place-toi en sentinelle sur le carré et, lorsque M. Laurent sortira de sa



Il se laissa tomber à genoux, en tendant vers Claude ses mains jointes et en balbutiant : (Page 742.)

chambre, explique-lui que je le prie d'entrer dans la mienne, ayant quelque chose à lui dire... quelque chose de très presé...

— Oui, monsieur Claude...

— En faction, mon mousse !

Petit-Pierre ouvrit la porte, descendit l'escalier très bruyamment, le remonta sur la pointe des pieds et s'installa sur le carré, ainsi que le voulait la consigne donnée par Claude Marteau.

XIV

Rejoignons Georges Vernier et le docteur V... que nous avons vus monter en voiture à la porte de ce dernier.

Le cocher, stimulé par la perspective d'une rémunération relativement énorme, fouetta son cheval blanc d'écume.

Le pauvre animal était fatigué, mais il avait du sang, — il se remit en marche avec autant d'ardeur que lorsqu'il était parti d'Auteuil.

— Cher et grand maître — murmura Georges en serrant les mains de son vieux compagnon, — j'étais un homme perdu si vous n'aviez point consenti à me venir en aide!

— Voyons, mon enfant, calmez-vous, — répliqua le savant... — Le calme est une grande force! Grâce au calme on résout des problèmes qui semblaien insolubles, on évite des malheurs qui paraissaient inévitables.

— Je le sais, cher maître.., — Je voudrais vous obéir... Je voudrais être calme et maître de moi... — Je ne peux pas!

— Je vous renouvelle ma question: — Quel coup vous frappe ou vous menace?

Georges, en phrases rapides, entrecoupées par des sanglots, raconta à son ancien professeur ce qui se passait à la maison de santé au moment de son départ.

Le docteur V... l'écouta avec une attention profonde.

Cet homme, aussi bon qu'il était grand, se sentait douloureusement affecté du désespoir dans lequel se trouvait un de ses élèves de prédilection.

— Que pensez-vous de l'état de Mme Delarivière? — demanda Georges en achevant.

— Il me semble grave, — répondit le docteur V... — Mais avant de me prononcer il faut que je voie la malade...

La voiture s'arrêta devant la grille de la maison de santé.

Elle avait parcouru le trajet de la rue Soufflot à la rue Raffet en trente-cinq minutes.

Georges donna cent francs au cocher et entra dans le parc avant le savant.

Il respirait difficilement et ne se soutenait que par un effort de sa volonté tant son angoisse morale agissait sur son être tout entier.

Qu'allait-il apprendre?

Peut-être que Jeanne était morte et qu'Edmée, sur le cadavre de sa mère, venait de perdre à son tour la raison?..

Il aurait voulu franchir d'un seul élan l'espace qui le séparait du pavillon, mais par déférence pour l'âge de son compagnon il lui fallait ralentir sa marche.

Les instructions de Georges avaient été suivies par le docteur Schultz avec autant de promptitude que d'intelligence.

Le jeune médecin s'était empressé de préparer à la pharmacie une potion à base d'émétique.

Cette potion, administrée à Mme Delarivière, produisit presque aussitôt l'effet attendu.

Jeanne parut soulagée.

Elle souffrait moins ; — le calme subit du corps en fournissait la preuve irrécusable.

Plus de convulsions ; plus de contractions nerveuses des membres.

Seulement le regard conservait une fixité étrange, et les prunelles restaient vitreuses.

— Docteur, docteur, voyez donc, — murmurait Edmée accroupie au pied du lit, — les yeux de ma mère m'épouvantent.

Un bruit de pas rapides se fit entendre dans l'escalier.

— C'est monsieur le directeur... — s'écria le médecin-adjoint.

Et il se hâta d'ouvrir la porte.

Edmée voulait courir au-devant de Georges ; elle n'en eut pas la force ; une défaillance physique absolue la clouait à sa place.

Georges franchit le seuil et s'élança près de Jeanne.

Le docteur V... venait derrière lui. — Il s'approcha du lit.

Edmée, tombant à ses genoux, balbutia, les mains jointes :

— Ah! sauvez-la ! Sauvez ma mère !

Le vieux professeur releva la jeune fille et lui répondit :

— Je suis venu ici pour cela... — Courage et patience, mon enfant...

Georges regardait successivement Jeanne et le médecin célèbre.

Ce dernier attachait sur la malade un coup d'œil long et perçant qui semblait doué d'une lucidité plus qu'humaine.

Ce premier examen achevé, il se pencha, écarta les draps qui couvraient la poitrine de madame Delarivière et appuya son oreille à l'endroit du cœur.

Ceci fait, il se redressa et entr'ouvrit les lèvres de la folle.

— Les dents serrées... les gencives blanches... — murmura-t-il.

Son front se plissa.

Il ajouta tout haut, en se tournant vers le médecin-adjoint :

— Vous avez fait prendre de l'émétique à la malade, ainsi que l'avait ordonné le docteur Vernier?

— Oui, maître.

— Vous avez obtenu les résultats souhaités?

Le docteur Schultz répondit affirmativement.

— Vous les avez conservés, je pense?

— Oui, maître.

— Je désire les voir...

Le médecin-adjoint sortit de la chambre et y rentra presque aussitôt, tenant une cuvette à la main.

L'illustre savant tira de sa poche une loupe et étudia longuement, avec persistance, le contenu de cette cuvette.

Georges, haletant, ne le perdait pas de vue et cherchait à lire ses secrètes pensées sur son visage. — Ce visage devenait de plus en plus sombre.

Dans la chambre régnait un silence de mort, coupé seulement par la respiration bruyante de la folle.

Soq nnt examen achevé, le vieux professeur releva la tête.

Il était d'une pâleur livide.

Son regard — dont l'expression habituellement si bienveillante était devenue sévère — se porta successivement sur Georges et sur le docteur Schultz; puis, d'une voix basse et triste qui donna le frisson à ses auditeurs, il dit :

— Ah! messieurs, qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait?...

Georges, frappé d'étonnement et glacé de terreur, balbutia :

— Quelle faute nous reprochez-vous?...

— Une faute qui serait un crime, si elle n'était involontaire...

— Parlez!... au nom du ciel... parlez!...

— Cette malheureuse femme se meurt, empoisonnée par vous!

Edmée, en entendant cette accusation terrible, poussa un sourd gémissement et s'abattit presque inanimée sur le pied du lit.

— Empoisonnée! — répétèrent à la fois Georges et le docteur Schultz.

Puis Georges, tremblant, presque fou, contraint de s'appuyer au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber, balbutia d'une voix étranglée :

— Oh! mon maître, ce mot effroyable, vous ne l'avez point prononcé, ou vous le retirez, n'est-ce pas?

— Je l'ai prononcé, mon enfant, hélas! et je le maintiens... — Les doses du poison par lequel vous espériez provoquer la guérison étaient trop fortes et devaient fatalement amener la mort!...

— Non! cent fois non! — reprit le jeune homme avec une fiévreuse énergie. — Je ne suis coupable ni d'imprudence ni d'erreur! — Dans l'un et l'autre cas, c'est que je serais fou, et malgré l'épouvante inouïe qui paralyse en ce moment mon cerveau, je sens que j'ai toute ma raison... — Le traitement ordonné par moi était d'une simplicité presque élémentaire,.. — Je préparais moi-même le médicament... — Le docteur Schultz s'est joint à moi pour en étudier la force... Il ne pouvait empoisonner Jeanne!...

— Cela est vrai, je l'affirme!... Je l'affirme sur l'honneur! — appuya le médecin-adjoint qui tremblait lui-même.

L'illustre professeur étendit la main vers la cuvette.

— A quoi bon lutter contre l'évidence? — répliqua-t-il d'un ton presque

dur. — A quoi bon nier la lumière? Avez-vous donc des yeux pour ne point voir? — La preuve de ce que j'avance est là!... preuve irrécusable, indiscutable! — L'émétique a fait son œuvre, et le nombre des filets de sang prouve la violence du poison.

— Maître, — s'écria Georges, — pour moi vous êtes la vivante incarnation de la science et de la vérité, et cependant il me faut vous contredire... La faible dose de belladone administrée par nous à madame Delarivière n'a pu déterminer la présence des filets de sang que vous signalez...

— Je l'affirme! — répéta Schultz.

Le docteur V... haussa les épaules.

— Ah çà! — répliqua-t-il avec amertume. — vous êtes donc véritablement devenus fous tous deux, messieurs! — La belladone, dites-vous! — Qui vous parle de la belladone? Ne voyez-vous pas que cette malheureuse femme, si elle meurt, mourra tuée par l'un des plus terribles poisons végétaux connus, le *Datura stramonium*, que vous avez employé sans prudence, sans discernement, comme des écoliers... comme des enfants!

Georges Vernier et le docteur Schultz se regardèrent effarés.

— Le *Datura stramonium!* — répétèrent-ils tous deux à la fois.

— Eh! vous le savez bien! — continua violemment le professeur. — C'est lui, c'est le *Datura stramonium* qui seul a déterminé les vertiges de la malade et les contractions musculaires!... C'est lui, toujours lui, qui la rend inerte, insensible!... Ce regard terne, ces prunelles vitreuses sont son ouvrage!... — Présomptueux savants, avez-vous donc oublié jusqu'au dernier mot ce qu'autrefois vous aviez appris?... Les symptômes de l'empoisonnement par le *Datura stramonium* vous crèvent littéralement les yeux!... — Êtes-vous devenus assez incapables pour les méconnaître?...

— Maître, — répondit Georges, — devant votre autorité, je m'incline... — Vous ne pouvez vous tromper... vous ne vous trompez pas!... Mais permettez à votre humble élève de vous adresser une question...

— Laquelle?

— Celle-ci : — Qui donc a versé le poison dont vous reconnaissez la présence?

— Vous...

— Non! non!... et cent fois non!! — s'écria le jeune docteur. — Pas une goutte de *Datura stramonium*, je vous l'affirme et je vous le jure, n'est entrée dans les médicaments administrés par moi à Mme Delarivière... — Douter de ma parole serait douter de mon honneur!!...

XV

Le savant illustre regarda Georges bien en face.

La sincérité du jeune homme était évidente.

— Je ne soupçonnais pas, je ne pouvais soupçonner la droiture de vos intentions, — dit-il. — Je ne doutais que de votre prudence... — Vous affirmez et je ne doute plus...

— Merci, maître!... — s'écria Georges.

— Vous prépariez vous-même la dose de belladone? — reprit le docteur V...

— Moi-même!

— Toujours?

— Oui, toujours... sans exception.

— Est-ce vous qui la mêliez au breuvage de la malade?

— Le docteur Schultz, que voici, se chargeait de ce soin... — La carafe était remplie de tisane matin et soir... — On l'apportait ici et Mme Delarivière buvait à son gré...

— La chambre où nous sommes est-elle habituellement fermée?...

— Non, maître, jamais.

— Quelles personnes ont le droit d'en franchir le seuil?

— Mlle Delarivière, Mlle Baltus, le docteur Schultz, moi et l'infirmière de service.

Pendant ce dialogue, Edmée était rentrée peu à peu en possession d'elle-même.

Palpitante, anxieuse, elle écoutait.

En ce moment elle quitta le lit sur lequel nous savons qu'elle s'était jetée, et s'approcha du médecin célèbre.

— Maître, — lui dit-elle d'une voix suppliante, — vous discutez et ma mère agonise... — Vous connaissez la cause du mal, vous pouvez donc indiquer le remède... — Soulagez et sauvez ma mère!... C'est à cela qu'il faut penser!

— Ah! chère enfant, — répliqua le vieillard en attirant à lui la jeune fille et en l'embrassant sur le front, — vous devez nous trouver cruels, mais j'avais besoin de savoir... — Maintenant la discussion est finie... le moment d'agir est venu...

— Maître, soyez béni! — balbutia Mlle Delarivière en joignant les mains.

— Monsieur Schultz, — demanda le docteur V... — combien avez-vous administré d'émétique?

— Environ vingt centigrammes.

— Bien, mais cet agent ne suffit pas puisque nous ignorons la dose de poison absorbée... Préparez à l'instant une décoction de noix de galle ou de tannin, et

faites apporter de l'eau tiède... — Il faut dégager l'estomac de nouveau et le dégager complètement.

Le médecin-adjoint quitta la chambre aussitôt.

Le docteur V... fit deux pas vers le lit.

La respiration de la folle était toujours haletante ; ses regards restaient fixes ; — cependant les contractions des muscles de la face diminuaient : — Le visage exprimait une moins profonde angoisse.

— Mon enfant, — dit le vieux savant au jeune homme dont les larmes coulaient sans qu'il en eût conscience, — écoutez, et répondez-moi...

— Interrogez, maître... — murmura Georges en essuyant ses yeux. — Je vous répondrai comme je répondrais à Dieu...

— Êtes-vous sûr du docteur Schultz ?

— Oui, maître...

— Vous le tenez pour un médecin instruit et pour un honnête homme ?

— Pour l'un et pour l'autre, oui, maître...

— Mlle Baltus est-elle parente de Mme Delarivière ?

— Non, ce n'est pas une parente, c'est une amie dévouée... — Elle a le plus immense intérêt à la guérison de Jeanne, et les motifs de cet intérêt vous sont connus. — Maître, pourquoi me demandez-vous ces choses ?

— Parce que j'ai la triste certitude que nous sommes en présence d'un crime...

— Un crime ? — répéta Georges stupéfait.

— Oui, une main criminelle empoisonne Mme Delarivière.

Edmée tomba sur ses genoux, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots convulsifs.

— Mais c'est horrible, ce que vous dites !... — s'écria le jeune médecin. — C'est horrible, et c'est impossible ! Le soupçon ne saurait atteindre aucun de ceux que je vous ai nommés tout à l'heure, et ceux-là seuls sont admis auprès de la malade... — Un crime, quel qu'il soit d'ailleurs, a forcément une raison d'être !... — On assassine par haine, par vengeance, par cupidité !... — Qui donc éprouverait pour Jeanne un autre sentiment que la bienveillance ?... — La pauvre femme n'a jamais offensé personne ; qui songerait à se venger d'elle ?... — Enfin de quoi pourrait-on la dépouiller ? ?... Maître je vous le dis humblement, respectueusement, mais avec une profonde conviction, des apparences menteuses vous abusent... vous êtes dans l'erreur... — Je ne crois pas au crime !...

Le docteur V... secoua la tête.

— Votre incrédulité ne m'étonne ni ne me blesse, mon cher enfant, — répliqua-t-il. — Sans doute à votre place je douterais comme vous ; mais ma conviction, ou plutôt ma certitude, reste entière... — Nous sommes en face d'une énigme sombre ; nous en trouverons le mot ! — Les ténèbres nous environnent, la lumière se fera et vous verrez que j'avais raison...

Edmée balbutia, en se tordant les mains :

— Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu... mais c'est à devenir folle !... folle comme ma mère ! !...

En ce moment le docteur Schultz rentra, apportant la potion préparée par les ordres du savant.

— Donnez... — dit Georges en étendant la main vers la tasse.

Le docteur V... intervint.

— Non, mon enfant, — fit-il en s'adressant à son ancien élève, — à partir de cette minute c'est moi seul qui soignerai la malade.

Georges s'inclina.

— C'est une décoction de noix de galle? — reprit le médecin célèbre.

— Oui, maître...

— Une cuillère, je vous prie...

— En voici une.

— Aidez-moi tous les deux... — Il faut écarter doucement les dents de la malade... ensuite vous me laisserez faire.

Georges et le médecin-adjoint s'approchèrent du chevet de Mme Delarivière, chacun d'un côté du lit.

Edmée, toujours agenouillée, priait de toute son âme.

La potion fut absorbée par Jeanne jusqu'à la dernière goutte.

— Maintenant, — dit le docteur V... — il ne nous reste plus qu'à attendre...

— Maître, — demanda Georges, — espérez-vous ?...

— Dans une heure, — répliqua l'homme illustre, — Mme Delarivière sera morte ou sauvée...

*
* *

Tandis que ce drame sinistre se jouait à la maison de santé d'Auteuil, voici ce qui se passait à Mantes, à l'*Hôtel de la Gare*, où nous avons laissé trois de nos personnages importants.

Petit-Pierre s'était mis en faction sur le palier, ainsi que le lui avait ordonné Claude Marteau.

Il guettait le moment où Laurent sortirait de sa chambre pour aller porter au bureau du télégraphe la dépêche destinée à Fabrice Leclère.

Le mousse attendit une dizaine de minutes.

Monsieur l'intendant ne brillait point par le style et se mettait l'esprit à la torture pour formuler en un petit nombre de mots la nouvelle qu'il voulait apprendre à son maître.

Enfin, après bon nombre de tâtonnements et de ratures, il parvint à s'expliquer d'une façon compréhensible sans dépasser le nombre des vingt mots réglementaires.

Si dans une heure je n'étais pas sorti, vous iriez trouver le commissaire. (Page 747.)

Petit-Pierre commençait à trouver le temps long, quand la porte s'ouvrit et quand Laurent parut, le parfait contentement de lui-même peint sur le visage, et tenant à la main un papier plié en quatre.

L'enfant se dirigea vers lui.

— Ah ! te voilà, jeune mousse... — dit l'intendant d'un ton protecteur.

— Oui, monsieur Laurent, pour vous servir...

— Tu as été chez le pharmacien?...

— J'en arrive, monsieur Laurent, et j'ai rapporté ce qu'il fallait.

— Bon. — Je vais au télégraphe... en revenant je frictionnerai mon compère Claude à tour de bras, afin de le remettre sur pied le plus tôt possible...

— Oui, monsieur Laurent, mais mon patron vous prie d'entrer une minute dans sa chambre avant de sortir...

— Tiens, pourquoi donc ça?

— Paraîtrait qu'il a quelque chose de très pressé à vous dire...

— Quelque chose de très pressé? — répéta l'ex-valet de chambre.

— Oui, monsieur Laurent.

— C'est bon... j'y vais.

Et Laurent un peu intrigué entra chez Claude, suivi du mousse qui referma la porte derrière lui.

L'ancien matelot était étendu dans son lit, la couverture relevée jusqu'au menton.

Sa chevelure crépue, son visage énergique, bronzé par le soleil et le vent, se détachaient en vigueur sur l'oreiller.

Il faisait entendre une sorte de plainte sourde et continue.

— Ah çà! compère, — demanda Laurent, — ça ne va donc pas mieux?...

— Non, tonnerre de Brest, ça ne va pas mieux! — répliqua le matelot, — il me semble qu'on m'enfonce dans la chair un cent d'aiguilles autour de la cheville, et toute ma jambe s'engourdit...

— C'est un effet naturel de la chose... — Il ne faut pas vous inquiéter... — Le docteur qui vous a visité me paraît un vieux singe très malin, et la friction vous soulagera...

— J'y compte ma foi bien, et je vous remercie d'avance...

— Petit-Pierre m'a dit que vous vouliez me parler tout de suite d'une chose pressée.

— Oui, monsieur Laurent...

— Alors je suis venu avant de sortir, et je vous écoute, mais dépêchez-vous... il faut que j'aille au télégraphe pour ma dépêche.

— Ah! bah!... Vous avez bien le temps.

— Mais non... mais non... je tiens à ce que M. Fabrice la reçoive de très bonne heure...

Claude Marteau se souleva dans son lit.

— Petit Pierre? — dit-il.

— Patron?

— La clef est sur la serrure, n'est-ce pas?...

— Oui, patron...

— Ferme la porte à double tour...

— C'est fait, patron...

— Bien... — maintenant, donne-moi la clef...

— La voici, patron.

XVI

Laurent avait écouté ce singulier dialogue avec une stupeur facile à comprendre.

— Ah çà ! matelot, — demanda-t-il, — qu'est-ce que ça signifie? — Pourquoi faites-vous fermer cette porte à double tour?

— Pour qu'on ne puisse pas venir nous interrompre... — répondit carrément Claude Marteau.

— Qui diable voulez-vous qui nous interrompe?

— Je n'en sais rien, — je prends mes précautions, voilà tout... — Notre entretien sera court, mais très sérieux. — Petit-Pierre, avance une chaise à M. Laurent... — Monsieur Laurent, donnez-vous donc la peine de vous asseoir...

L'intendant très intrigué, un peu agacé mais pas encore inquiet, se laissa tomber sur la chaise.

Claude Marteau avait pris la clef retirée de la serrure par le mousse.

Il la mit sous son oreiller et continua :

— Maintenant, gamin, va t'installer près de la fenêtre, et n'en bouge...

— Soyez tranquille, patron...

— Si c'est une plaisanterie, mon compère, — s'écria Laurent, — je la trouve un peu longue et pas très drôle...

— Non, tonnerre de Brest ! — répliqua l'ex-marin, — ce n'est pas une plaisanterie.

— Qu'est-ce, alors?

— Vous allez voir...

— Voyons-le vite, au moins... — Vous savez que je suis pressé.

— Mille caronades... je le suis aussi, moi !... — Donc, soyez paisible, ça ne languira point ! — Vous avez une montre excellente, mon cher monsieur Laurent... — Tirez-la, s'il vous plaît, de votre gousset, et dites-moi quelle heure elle marque...

— Quatre heures vingt minutes... — murmura l'intendant après avoir consulté les aiguilles de son chronomètre.

— Quatre heures vingt minutes... — répéta Claude, — donc il me reste encore une heure trente-quatre minutes à passer à Mantes avant de prendre le train pour Paris...

Laurent se figura positivement que son compagnon de voyage avait un peu de délire.

— Hein ? — s'écria-t-il. — Vous dites?...

— Je dis qu'à cinq heures cinquante-quatre minutes je prendrai le train de Paris afin de me trouver à la gare Saint-Lazare à sept heures cinq minutes... Or,

j'ai besoin que M. Fabrice Leclère, notre honoré patron, ignore que nous ne sommes pas au Havre... — Est-ce clair, et comprenez-vous?

Laurent quitta sa chaise.

— Mon cher camarade, — murmura-t-il d'une voix douce et caressante, — je vois avec chagrin que vous êtes malade... bien plus malade que je ne le pensais... — Votre foulure vous donne la fièvre, et la fièvre vous fait divaguer...

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr...

— Vous vous trompez, cher monsieur Laurent, je n'ai ni fièvre ni délire, vous en aurez la preuve... — La dépêche que vous tenez à la main et que vous alliez porter au bureau du télégraphe ne doit point partir... Faites-moi le plaisir de la déchirer.

L'intendant fronça le sourcil.

L'impatience le gagnait.

— Vous aviez promis d'être court, — dit-il, — et ça se prolonge plus que de raison... — Vous avez besoin du médecin, je vais vous l'envoyer... — Moi j'ai besoin d'instruire mon maître de ce qui se passe... — Faites ouvrir la porte par Petit-Pierre...

— Oh! que non pas! — répondit Claude.

— Vous oubliez que vous êtes blessé, incapable de résistance et que, si bon me semblait, je vous enlèverais la clef en un tour de main... Mais tout acte de violence me répugne... — Pour la seconde fois je vous intime l'ordre de faire ouvrir...

— Pour la seconde fois je vous engage à déchirer votre dépêche...

— En voilà assez! — En voilà trop! — Cette clef, ou j'appelle!

Claude répondit à cette menace par un éclat de rire.

Il rejeta brusquement la couverture qui le cachait jusqu'au menton, s'assit tout habillé sur son lit et, tirant de sa poche un revolver, il répliqua d'un ton goguenard :

— Je ne vous conseillerais pas d'appeler trop fort car, si vous aviez la maladresse de pousser un cri, foi de Claude Marteau, je vous ferais sauter la cervelle!

Laurent pâle d'épouvante et comprenant enfin qu'il était tombé dans un piège, recula jusqu'au fond de la chambre et ne fit halte que lorsqu'il fut adossé au mur.

— Mon Dieu, — balbutia-t-il d'une voix étranglée, — mon Dieu... que signifie tout ce qui se passe?

— Ah! vous ne vous attendiez pas à celle-là, mon bon monsieur Laurent!! — reprit l'ex-matelot, — Vous vous disiez : — *Voilà cet imbécile de Claude étendu dans son lit pour cinq ou six jours au moins, ça fera l'affaire de Monsieur Fabrice, mon excellent maître, qui veut éloigner de Paris cet imbécile de*

Claude!... — Par malheur l'imbécile est aussi malin que vous, monsieur l'intendant, et peut-être même un peu plus! A Mantes comme à Bercy, où vous deviez le griser si bien et lui tirer les vers du nez, toujours par ordre du sieur Fabrice, ou je me trompe fort, cher monsieur, ou vous avez été le dindon de la farce!!

— C'est donc le diable en personne, — balbutia Laurent les yeux hagards, — il sait tout!...

— Il est certain que j'en sais long, — continua Claude, — mais je ne sais pas tout encore cependant, et c'est pour savoir le reste que je veux aller à Paris ce soir...

— Vous n'êtes donc pas blessé?

— Blessé? plus souvent! jamais de la vie! — s'écria Bordeplat en esquissant un pas de gigue écossaise qui prouvait péremptoirement la vigueur de ses jambes. — Ma culbute et ma foulure, simples frimes, mon bonhomme! — Ah! vous voulez jouer au fin avec un ancien matelot! Halte-là! — M. Fabrice a peur de moi qui connais ses secrets, tous ses secrets, même celui de Melun au sujet duquel il vous avait donné mission de me moucharder... — Mais, pas de ça Lisette! C'est vous qui avez bavardé... — Je veux à présent, savoir ce que le docteur Rittner a fait de Mme Delarivière, de sa fille et de Mathilde Jancelyn, l'ancienne maîtresse de votre patron... — Vous voyez qu'il ne me reste plus grand'chose à apprendre, et si vous n'êtes pas doux et docile autant qu'un petit mouton, si vous ne faites pas tout ce que je veux, parole d'honneur je vous dénonce comme complice de Fabrice Leclère.

— Ce serait une infamie! — répliqua Laurent. — Mon maître est un honnête homme! Il n'a rien à se reprocher!...

— Ça, c'est un compte à régler entre lui et la justice.

— D'ailleurs, — poursuit l'intendant, le front baigné d'une sueur froide, — je ne sais rien, moi... — Je n'ai rien fait...

— Vous êtes un niais ou un complice! Choisissez! — reprit Claude. — En attendant, et pour la dernière fois, donnez-moi la dépêche!

— La voici... — balbutia Laurent, saisi d'une épouvante sans bornes.

L'ex-matelot prit la feuille de papier, la déplia et lut tout haut:

« *Monsieur Fabrice Leclère — rue de Longchamp — Neuilly-Paris.*

« *Arrêté à Mantes. — Claude, entorse. Cinq jours gagnés. — N'ayez crainte.* »

— Parfait! — continua Bordeplat. — Voilà une pièce à conviction qui ne laisse rien à désirer, et je la garde afin de grossir la collection que je possède déjà... — Autre chose... — Quelle somme M. Leclère vous a-t-il remise pour payer le petit vapeur que nous devons acheter au Havre?

— Trente mille francs.

— Où sont-ils?

— Mais... — commença Laurent.

— Tonnerre de Brest ! — pas de *mais*, et répondez vite ! — Où sont-ils?

— Dans mon portefeuille...

— Donnez-les moi.

Laurent eut une dernière velléité de révolte.

— Vous donner cet argent! — fit-il. — Ah çà ! vous êtes donc un voleur?...

L'ex-matelot asséna sur la table de nuit un coup de poing qui brisa le marbre.

En même temps il dit d'une voix sifflante :

— Ne répète pas cela, tonnerre du diable!! ne le répète pas, sinon je t'étrangle!!... — Je veux cet argent pour le rendre à ceux que ton gredin de maître dépouille!! — Donne vite ou prends garde à toi!!

Le ton de Claude et son attitude n'admettaient aucune discussion

L'intendant comprit que toute résistance serait vaine.

Il s'exécuta et tendit le portefeuille à son interlocuteur.

Ce dernier en vérifia le contenu pour s'assurer que les trente billets de mille francs s'y trouvaient.

— C'est bien cela, — fit-il. — Présentement écoutez-moi, et souvenez-vous de ce que je vais vous dire...

Laurent, anéanti, s'affaissa sur une chaise en murmurant :

— Je n'aurai garde d'en oublier un mot.

Claude poursuivit :

— Vous allez rester à l'hôtel avec mon mousse... — Je laisserai au maître de la maison l'argent nécessaire pour répondre de votre dépense... — Vous ne bougerez pas d'ici, vous n'écrirez ou vous ne télégraphierez à personne, et vous ne répondrez à aucune des questions qu'on pourrait vous adresser sur ma prompte guérison et sur mon brusque départ... — Voilà mes ordres... — Vous y soumettez-vous?

— Ah! je le promets! — fit Laurent.

— A votre première tentative de fuite, — continua Bordeplat. — Petit-Pierre m'enverrait une dépêche, et j'irais droit au parquet du procureur de la République vous dénoncer...

La conscience de Laurent, nous le savons, ne lui reprochait que des peccadilles, mais il était hors d'état de raisonner sa peur.

Il se laissa tomber à genoux en tendant vers Claude ses mains jointes et en balbutiant :

— Grâce... Faites-moi grâce.... épargnez-moi !...

— Je vous épargnerai si vous m'obéissez.

— J'obéirai, je le jure! — Je ne bougerai pas d'ici... Je ne dirai rien... Je n'écrirai pas... — Petit-Pierre vous rendra bon témoignage de ma soumission...

— J'y compte!

— Et vous faites bien.

— Quant à toi, mon mousse, — continua Claude en s'adressant à l'enfant qui avait suivi toute cette scène avec une attention profonde, — tu as entendu et tu as compris... — Je vais à Paris sauver, si c'est possible encore, les victimes d'un misérable... — Tu es un gamin, fiston, mais un gamin rempli de cœur et de courage. — Je compte sur toi pour me donner l'alarme si mes démarches étaient compromises par le fait de maître Laurent...

— Laissez-moi votre revolver, monsieur Claude, — répliqua le mousse, — et si M. Laurent n'est pas sage comme une image, je lui ferai sauter le caisson tout aussi bien que vous le feriez vous-même...

XVII

Laurent tremblait comme un fiévreux de la campagne de Rome.

— Miséricorde ! — balbutia-t-il. — Me faire sauter le caisson !

— Et ça ne serait pas long ! — répliqua Petit-Pierre. — Oh ! M. Claude peut compter sur moi !

— Merci, gamin ! — fit l'ex-matelot. — Voici le joujou...

— Il n'aura pas besoin de s'en servir... — reprit l'intendant tout effaré. — Je lui obéirai mieux qu'à vous-même...

— Dans votre intérêt je vous le conseille... — Au revoir...

— Où vous enverrais-je ma dépêche en cas de nécessité ? — demanda le mousse.

— A Courbevoie, chez le restaurateur à qui nous vendons notre poisson... — Il sera prévenu et me la ferait parvenir sur-le-champ... — A bientôt, gamin, que Dieu te garde ! ! — Et vous, maître Laurent, soyez sage ou sinon... je ne vous dis que ça ! !...

Claude embrassa Petit-Pierre et sortit de la chambre.

Il descendit rapidement l'escalier, mais au moment d'entrer dans la salle commune il se mit à boiter tout bas.

Le maître de l'hôtel, en le voyant, fit un geste de surprise.

— Vous vous êtes levé ! ! — s'écria-t-il. — Et vous marchez avec une foulure ! ! — C'est une impardonnable imprudence ! !

— Ah ! — répliqua Claude, — je ne dis pas non. — Je souffre beaucoup et j'aimerais mieux être dans mon lit que sur mes jambes... — Mais que voulez-vous?... j'ai absolument besoin d'aller à Paris...

— Vous courez risque de vous estropier et de rester boiteux !...

— Bah ! je suis solide et j'en ai vu bien d'autres... — d'ailleurs il ne s'agit pas de raisonner, mais d'arriver...

— Les personnes qui vous accompagnent partent avec vous ?

— Non... — Elles m'attendront ici pendant quelques jours, et voici trois

cents francs que je vous prie d'encaisser pour faire face à leurs dépenses... — A mon retour, nous compterons...

— Bien, monsieur... — Je vais vous préparer un reçu...

— Comme vous voudrez...

— A quel nom, s'il vous plaît ?

— Au nom de Claude Marteau.

— Vous partez par le train de cinq heures cinquante-quatre ? — demanda l'hôtelier, tout en écrivant.

— Oui.

— Vous avez juste le temps d'arriver à la gare sans vous presser...

— C'est ce qu'il faut, puisque je suis boiteux...

— Voici votre reçu...

— Merci... — Donnez-moi un chiffon de pain, un morceau de viande froide et une bouteille de vin... Je mangerai en route...

Cinq minutes après, Claude Marteau gagnait la gare en clopinant, prenait un billet de seconde classe et partait pour Paris.

Le chemin de fer ne marchait pas assez vite au gré de son impatience.

Enfin la machine à vapeur atteignit la gare Saint-Lazare.

L'ex-matelot se précipita au dehors en bousculant tout le monde, sauta dans une voiture et cria au cocher :

— Rue Raffet, à Auteuil, et filez rondement, tonnerre de Brest !... — Cent sous la course et cent sous de pourboire !

Le cocher fouetta son cheval et le mit au grand trot.

*
* *

Le contrepoison administré par le docteur V... et suivi de l'absorption de plusieurs verres d'eau tiède, avait produit son effet et soulagé visiblement la malade en achevant de dégager l'estomac.

Les filets de sang devenaient plus rares, les yeux de Jeanne perdaient leur fixité, ses regards exprimaient moins de stupeur et ses membres reprenaient une partie de leur souplesse.

Malgré ces résultats favorables le professeur hochait la tête, ce qui chez lui était l'indice d'une préoccupation profonde.

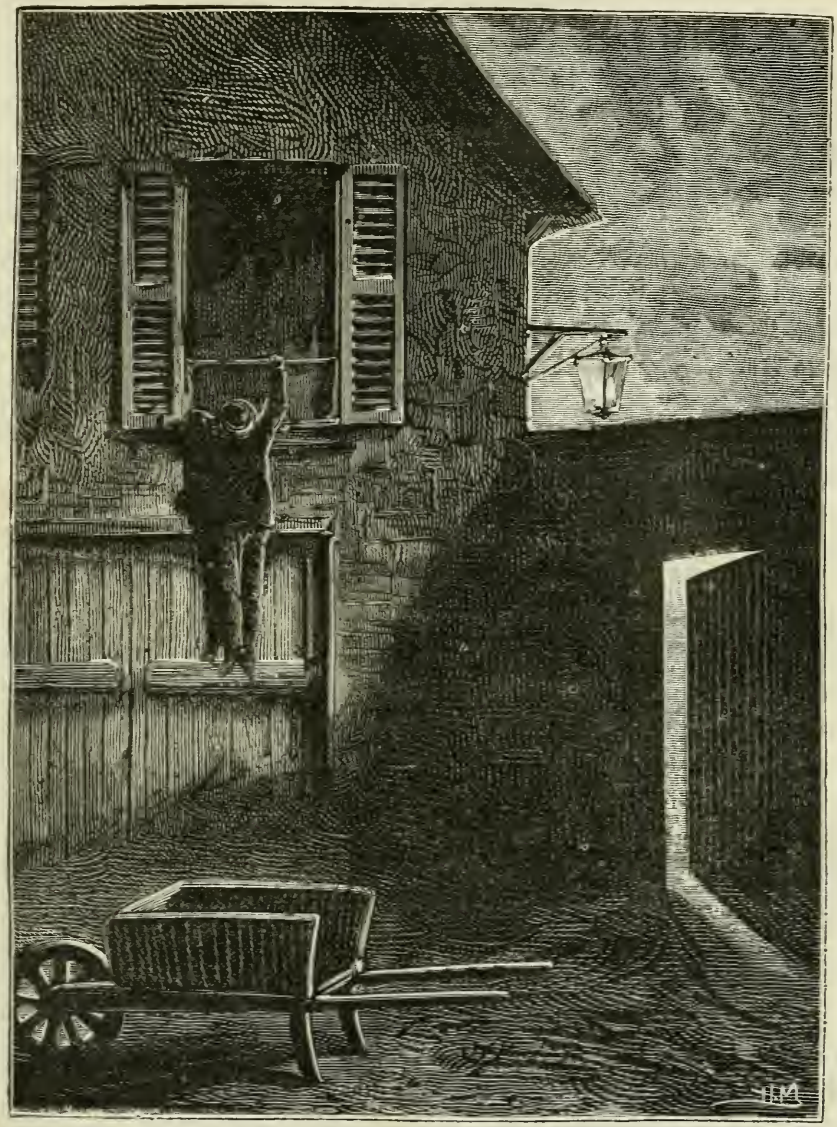
Georges le savait bien.

— Cher maître, — lui dit-il, — constatez-vous quelque chose de grave et d'inquiétant ?

— De très étrange, au moins... — répondit le docteur V...

— Qu'est-ce donc ?

— Certaines observations que je viens de faire me donnent la certitude que l'assassin a versé le poison à plusieurs reprises et à des doses différentes...



Laurent enjamba la barre d'appui, la saisit des deux mains et se laissa tomber dans le vide. (Page 762.)

— Voici qui complique singulièrement la situation ! — s'écria Georges.

— Ou qui la simplifie, car il nous est prouvé que le crime est commis par une personne admise à toute heure auprès de Mme Delarivière.

Edmée intervint.

— Monsieur le docteur, — dit-elle, — voulez-vous me permettre de vous donner un renseignement qui peut-être ne sera pas sans utilité ?

— Parlez, chère enfant, je vous écoute.

— La nuit dernière je dormais mal et d'un sommeil sans cesse interrompu...

— Il me sembla tout à coup qu'on gravissait avec précaution les marches de l'escalier et qu'on s'arrêtait sur le carré... — Prise d'une vague inquiétude je me levai, j'allumai une bougie, je passai un peignoir, je sortis de ma chambre et j'entrai chez ma mère...

— Eh! bien? — demanda vivement Georges... — Mme Delarivière?...

— Elle dormait et semblait très calme... — Je m'agenouillai près de son lit, je priai Dieu de veiller sur elle, de la protéger, de lui rendre la raison, et je me retirai... — Quelques minutes s'écoulèrent, puis un bruit strident frappa mon oreille... — Je me levai de nouveau, tout à fait inquiète cette fois, pour retourner dans la chambre que je venais de quitter... — En traversant le palier je crus entendre refermer doucement la porte du pavillon... — Était-ce une illusion?... — Je ne sais... — Je continuai mon chemin... — Ma mère avait les yeux ouverts, et la carafe qui renfermait sa tisane gisait brisée près du lit...

— Pourquoi donc ne m'avez-vous point parlé de cela? — demanda Georges d'un ton de reproche.

— Je n'y attachais aucune importance... La carafe brisée expliquait le seul bruit distinct... Je n'étais sûre de rien relativement aux autres... je croyais m'être trompée, je n'y pensais même plus... il a fallu les dernières paroles de M. le docteur pour me remettre ces faits en mémoire.

— Escalader les murs au milieu de la nuit me paraît impossible... — reprit le vieux savant. — Il faut donc que l'empoisonneur habite la maison et qu'il en connaisse sur le bout du doigt les dispositions intérieures.

— Ce misérable vivrait au milieu de nous! — balbutia Georges éperdu. — Mon Dieu!... ce doute est effrayant!...

— Qui possède la clef de la pharmacie? — demanda le professeur.

— Moi... — répondit le médecin-adjoint.

— La laissez-vous quelquefois sur la porte?

— Non, maître... — D'ailleurs les médicaments vénéneux sont enfermés dans une armoire dont la clef, jointe à celles de mon trousseau, ne me quitte jamais... — La voici.

— Avez-vous du *Datura stramonium* parmi vos poisons?...

— Oui...

— Quelle quantité?

— Dix grammes, pas plus... — Nous employons rarement, et dans des cas extrêmes, ce dangereux remède...

— C'est à s'y perdre! — murmura le docteur V... — L'empoisonnement n'est pas discutable, mais où se cache l'empoisonneur? Voilà le terrible problème!

Il ajouta plus haut :

— Il faut établir autour de la malade une surveillance active, incessante, ne se relâchant pas une minute...

Un mouvement de Jeanne interrompit le professeur.

La folle se souleva dans son lit.

— A boire... — dit-elle, — j'ai soif...

Georges lui présenta un verre d'eau sucrée.

Elle but avidement, laissa retomber sa tête sur l'oreiller et ferma les yeux.

— Maître, — demanda la jeune fille au docteur V..., — elle va mieux, n'est-ce pas?

— Beaucoup mieux, mademoiselle, — répondit le vieillard, — et j'espère que dans quelques heures ce mieux sera plus sensible encore... — Madame votre mère est sauvée...

Edmée, sanglotant de joie, balbutia :

— Ah! monsieur, que Dieu vous récompense!... Moi je ne puis que prier pour vous... mais je le fais de toute mon âme!!

***

La voiture qui conduisait Claude Marteau avait marché bon train.

Le cocher arrêta son cheval à l'angle de la rue Raffet et du boulevard Montmorency, à vingt pas de la grille.

— Voici vos deux pièces de cent sous... — lui dit l'ex-matelot.

— Merci, bourgeois...

— Maintenant, je vous prends à l'heure... attendez-moi là...

— C'est convenu.

— Savez-vous où demeure le commissaire de police du quartier?

— Oui... — Rue La Fontaine... pas loin d'ici.

— Bon... — Écoutez-moi... — Vous m'avez l'air d'un brave garçon...

— Je ne suis pas méchant... — répliqua le cocher avec un gros rire.

— Je vous crois capable de rendre un service...

— Tout de même...

— D'autant plus, — poursuivit Bordeplat, — qu'au bout du service il y aura une récompense...

— La récompense ne gâte rien, mais on s'en passerait au besoin... — De quoi s'agit-il?

— Je m'appelle Claude Marteau... — Vous souviendrez-vous de ce nom-là?

— *Claude Marteau?...* Très bien.

— Vous voyez cette grille?

— Parbleu!...

— C'est celle d'une maison de santé où je vais entrer pour affaires... — J'y resterai un quart d'heure, une demi-heure, une heure peut-être... — Ça dépendra de beaucoup de choses... — Regardez votre montre... — Si dans une heure je

n'étais pas sorti, vous iriez trouver le commissaire de police, vous lui diriez que je vous ai chargé de me réclamer, et vous reviendriez avec lui...

— Voilà tout?

— Tout absolument.

— Ça ne sera pas difficile...

— Il y aura pour vous vingt francs de pourboire... — Est-ce compris?

— C'est compris... — Dans une heure, en avant le commissaire! — Réclamation de la personne du nommé Claude Marteau, et visite domiciliaire s'il le faut!

— Parfait!

Et l'ex-matelot alla sonner vigoureusement à la grille.

XVIII

Le concierge vint ouvrir.

— Que désirez-vous? demanda-t-il à Claude Marteau.

— C'est bien ici la maison de santé du docteur Rittner?

— C'est bien ici, mais cette maison ne lui appartient plus...

— Ah! — fit l'ex-matelot très surpris, — il a vendu l'établissement?

— Oui, monsieur...

— Depuis quand!

— Depuis près d'un mois...

Claude se dit :

— C'est bien singulier... — Laurent l'ignorait donc, lui qui ne parle que de Rittner...

Puis, tout haut, il reprit :

— Mais c'est toujours une maison de santé pour dames folles?

— Toujours...

— Comment s'appelle le nouveau propriétaire?...

— Le docteur Georges Vernier...

La surprise de Claude devint de la stupeur.

— Le docteur Georges Vernier! — répéta-t-il.

— Oui, monsieur...

— Qui était établi médecin à Melun?

— Lui-même...

— Tonnerre de Brest!! je ne m'attendais guère à cela!

— Vous connaissez M. Vernier?

— Naturellement, étant né natif de Melun moi-même. — Peut-on le voir, s'il vous plaît, le docteur Vernier?

— Ce soir, ce sera difficile... — l'heure des visites est passée depuis longtemps, et à moins que vous n'ayez à lui parler pour affaire particulière?...

— C'est justement pour affaire particulière et très pressée que je viens... — Laissez-moi donc passer, je vous prie, et faites prévenir le docteur Vernier qu'un particulier de Melun désire l'entretenir un instant au sujet d'une chose grave... — Ça vous étonne?... — Je comprends ça... — Il n'en est pas moins vrai que cette chose intéresse tout particulièrement le docteur Vernier et plusieurs des personnes confiées à sa garde.

— Est-ce bien la vérité, cela? — demanda le concierge.

— C'est la vérité, parole d'honneur!... foi de matelot!

— Alors entrez et attendez-moi... — Je vais prévenir moi-même le docteur, et je reviens.

Le dialogue qui précède avait eu lieu entre la grande porte donnant sur la rue Raffet et la grille du chemin de ronde.

Le concierge introduisit Claude dans le jardin et se dirigea vers le pavillon.

Les trois médecins et Mlle Delarivière avaient quitté depuis un instant la chambre de Jeanne en laissant une infirmière de confiance auprès de la malade, et se trouvaient réunis dans le salon d'attente où le docteur V... rédigeait une ordonnance.

On frappa doucement à la porte.

— Entrez... — dit Georges.

Le concierge parut.

— Qu'y a-t-il? — demanda le jeune médecin.

— Monsieur le docteur, c'est un homme... Une espèce de matelot, du moins il en porte le costume...

— Un matelot?

— Oui, monsieur le docteur...

— Eh bien?

— Il se dit de Melun... il prétend vous connaître... il veut absolument vous voir, quoique je lui aie fait observer qu'il était heure indue... — Il affirme qu'il doit vous parler sans retard d'une chose très grave, non seulement dans votre intérêt, mais encore dans celui de plusieurs de vos malades.

— De mes malades? — répéta Georges très étonné.

— Oui, monsieur le docteur... sans cela je ne me serais pas permis de vous déranger... je dois ajouter que ce personnage a tout à fait la figure d'un brave homme...

— Ah! — s'écria le docteur V..., — faites entrer ce visiteur, mon enfant! — Recevez-le, sans perdre une minute! — Nous sommes dans les ténèbres et nous appelons la lumière! Qui sait s'il ne l'apporte pas?

Georges fit un signe.

Le concierge disparut et revint au bout de quelques secondes avec Claude Marteau.

L'ex-matelot s'arrêta près de la porte qui venait de se refermer derrière lui, fit le salut militaire et jeta un coup d'œil rapide sur les personnes qui le regardaient avec anxiété.

— Vous avez désiré me voir, mon ami? — lui demanda Georges.

— Oui, monsieur le docteur, — répondit Claude; — mais ce n'est pas vous d'abord que je croyais rencontrer ici...

— Vous avez, paraît-il, quelque chose de sérieux à m'apprendre?...

— Oui, monsieur le docteur...

— Eh bien, parlez...

— Oh! je parlerai, soyez tranquille, mais auparavant j'ai une question à vous adresser...

— Laquelle?...

— De ces deux messieurs, ici présents, y en a-t-il un qui se nomme Rittner?

— Non, mon ami. — Le docteur Rittner, mon prédécesseur, a quitté Paris et la France après m'avoir vendu son établissement. — Ces messieurs sont deux de mes confrères en qui j'ai confiance comme en moi-même. — Vous pouvez vous expliquer sans crainte devant eux... — Personne n'est de trop ici...

— Encore une question, monsieur le docteur... — Vous avez bien, n'est-ce pas, parmi vos malades, la tante et la cousine de M. Fabrice Leclère?

En entendant ces paroles tout le monde comprit qu'une grave révélation était imminente.

— Oui! — répondit Georges très ému. — Et mademoiselle, — ajouta-t-il en désignant Edmée, — est la fille de madame Delarivière.

— Ah oui! — s'écria Claude. — Je reconnais mademoiselle pour l'avoir promenée un jour à Melun, en canot, avec Mlle Baltus.

— Je me souviens aussi de votre figure... — dit la jeune fille.

— Ah! mam'zelle, — continua Claude, — ça me fait rudement plaisir, tonnerre de Brest! de vous voir à côté de M. le docteur Vernier. — Au moins je n'ai plus peur pour vous!!...

— Peur pour moi? — répéta vivement Edmée, — Qu'avais-je donc à craindre?...

— Nous parlerons de ça tout à l'heure, quand je saurai tout ce que j'ai besoin de savoir... et ça ne sera pas long...

L'ex-matelot poursuivit, en s'adressant à Georges :

— Vous avez aussi dans votre établissement, n'est-ce pas, une femme qui s'appelle Mathilde Jancelyn?...

— Oui, mais pourquoi ces questions?...

— Pour en arriver à vous apprendre, monsieur le docteur, qu'on entre chez

vous toutes les nuits pour verser du poison à Mme Delarivière, ou à sa fille, ou à Mathilde Jaucelyn... et peut-être à toutes les trois...

Le vieux savant se leva transfiguré.

— Ah! — s'écria-t-il, — la lumière! c'est la lumière! Je le pressentais!...

Georges saisit les deux mains de Claude.

— Au nom du ciel, expliquez-vous!!... — balbutia-t-il — Expliquez-vous vite!

— L'explication sera simple et courte... — Depuis trois nuits je suis pas à pas un misérable qui s'introduit ici pour y porter la mort... Qui empoisonne-t-il? Je n'en sais rien... Mais vous voilà prévenu, et vous le saurez, vous.

— Ma mère... c'est ma mère... — fit Edmée en fondant en larmes.

— Vous affirmez qu'un homme s'introduit la nuit dans cette maison?... — reprit Georges.

— Oui, monsieur le docteur... entre minuit et une heure du matin, et chaque fois il y reste environ vingt minutes.

— Mais c'est impossible?... La grille de la rue Raffet est toujours fermée, la seconde porte l'est aussi, et le concierge fait bonne garde...

— Aussi n'est-ce point par là qu'il entre, mais par la petite porte qui donne sur le boulevard Montmorency, près de la passerelle du chemin de fer...

Le docteur Schultz prit la parole.

— A mon tour je réponds : C'est impossible! — dit-il. — Si l'assassin entrait par cette porte, monsieur le directeur en serait averti sur-le-champ...

— Moi? — fit Georges stupéfait. — Et comment?

— Par une sonnerie électrique placée dans votre chambre à coucher et dans la pièce voisine... — La porte du boulevard Montmorency, quand elle s'ouvre, fait mouvoir l'appareil et détermine un bruyant carillon.

— Je n'ai rien entendu de semblable, — répondit Georges, — et j'ignorais l'existence de cette sonnerie.

— C'est singulier... — pensa Schultz qui devint rêveur.

— Peut-on voir cela? — demanda Claude.

— Sans doute... — répliqua le jeune médecin. — Venez.

Nos personnages quittèrent le salon d'attente, gagnèrent le pavillon qui servait d'habitation au docteur et montèrent au premier étage.

Schultz, une lumière à la main, montra dans la chambre à coucher des timbres placés à la hauteur de la corniche, cachés à demi par les tentures du lit, et faisant partie du système d'avertissement inventé par Frantz Rittner.

On franchit le seuil du cabinet de travail.

— C'est d'ici, — dit le docteur Schultz, — que part le fil conducteur... — Voyez...

Claude sauta sur une chaise qu'il approcha de la muraille, saisit l'extrémité du fil et tira.

Le laiton vint à lui sans résistance.

— Parbleu! — s'écria l'ex-matelot, — ça n'est pas étonnant que la mécanique ne marche plus! — Le fil est coupé...

— Coupé! — répéta Georges dont la stupeur allait grandissant. — Mais par qui?

— Tonnerre de Brest! — répliqua Claude, — par l'homme qui vient ici le jour sans qu'on se méfie de lui, et qui revient la nuit!

— Et cet homme, — demanda Georges d'une voix étranglée par l'émotion, — vous le connaissez?

— Si je le connais, le misérable? Ah! je crois bien!... Et vous aussi, monsieur le docteur, vous le connaissez et vous êtes sa dupe...

— Son nom, enfin!... son nom? — balbutia le jeune médecin.

— Fabrice Leclère... — répondit Claude.

XIX

La foudre, tombant à l'improviste au milieu des personnages rassemblés dans le cabinet de travail du jeune médecin, n'aurait pas produit un effet plus formidable que le nom de Fabrice prononcé par Claude Marteau.

Edmée, Georges et le docteur Schultz, atterrés, mettaient en doute le témoignage de leurs sens.

— Et ce n'est pas son seul crime! — continua l'ex-matelot. — Il y en a d'autres dont on dira deux mots à qui de droit, en temps et lieu! Mais si je suis arrivé à temps pour empêcher la réussite du dernier, je n'en demande, présentement, pas davantage au bon Dieu...

— Oui, mon ami, — répliqua Georges, — vous êtes arrivé à temps... Mais ce que vous venez de nous apprendre est si étrange, si imprévu et tellement grave, que je n'ose y croire!... Vous ai-je bien compris?... Ne vous trompez-vous pas?...

Claude Marteau étendit la main.

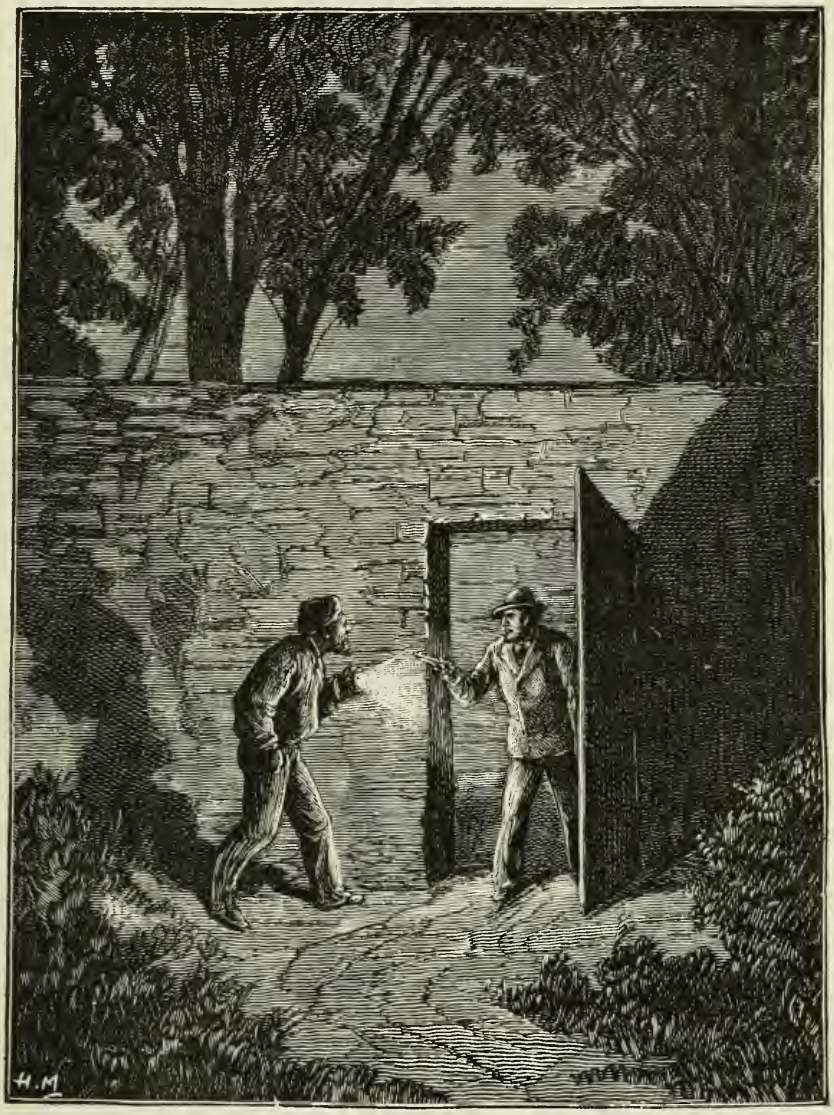
— Vous m'avez bien compris, monsieur le docteur, — répondit-il, — et je vous jure, sur ce qu'il y a de plus sacré en ce monde et dans l'autre, que je dis la vérité!...

— Je suis certain de votre bonne foi, — reprit le jeune homme, — seulement, vous le comprenez bien, une telle accusation doit reposer sur des preuves matérielles...

— Vous en aurez, et les meilleures de toutes... — s'écria Bordeplat.

— Lesquelles?...

— Vous surprendrez le scélérat faisant son œuvre infâme!...



On ne passe pas! — dit cet homme d'une voix étranglée... (Page 764.)

— Comment?

— En veillant cette nuit et la nuit prochaine... — Si l'empoisonneur sait que Mme Delarivière n'est pas morte, il reviendra lui donner le coup de grâce.

— Ce brave homme a raison, Georges, — dit le docteur V...; — c'est en flagrant délit qu'il faut prendre le meurtrier! Alors vous ne douterez plus!

— Eh! cher maître, je ne doute pas... — s'écria le jeune médecin. — Mes yeux viennent de s'ouvrir... Je me souviens de beaucoup de choses qui sont autant de preuves de la culpabilité de Fabrice Leclère... — Il a trouvé l'autre

jour un prétexte pour rester seul dans ce cabinet, et c'est alors sans doute qu'il a coupé le fil conducteur de la sonnerie électrique... — Le diamant perdu dans le chemin de ronde témoigne contre lui... Tout l'accuse... Mais comment a-t-il pu se procurer les clefs dont il se sert pour pénétrer ici?...

— Ces clefs lui ont été données certainement par M. Rittner... — répondit le docteur Schultz.

— Pourquoi Frantz Rittner aurait-il donné ces clefs à M. Fabrice? — demanda Georges en regardant avec étonnement le médecin-adjoint. — Ils se voyaient donc?

— Mais, sans doute... — Ils étaient intimes... et depuis longtemps...

— Lui qui prétendait connaître à peine mon prédécesseur, et seulement depuis l'arrivée de Mme Delarivière dans cette maison !

— Il mentait, voilà tout...

— Sans vous commander, monsieur le docteur, — fit Claude Marteau. — que vous a-t-il dit de Mathilde Jancelyn?...

— Rien... — Questionné par moi sur le compte de cette femme, il a prétendu ignorer jusqu'à son nom !

— Ah! le fourbe! elle était sa maîtresse!!...

— Vous en êtes certain?

— Parbleu!! — Elle était avec lui à Melun la veille du jour... la veille d'un certain jour... suffit!! Et j'ai des preuves de tout, monsieur le docteur, de fameuses preuves!... — Il s'en doute bien, le scélérat... — C'est pour cela qu'il m'envoyait au Havre où je ne suis pas allé, heureusement pour vous!! Et s'il avait le toupet de soutenir qu'il m'expédiait là-bas pour acheter un petit vapeur, je le *collerais sous bande* avec cette dépêche que j'ai interceptée et que lui adressait de Mantes son imbécile de valet de chambre chargé de veiller sur moi et qui s'est assez mal acquitté de sa tâche...

En disant ce qui précède, Claude Marteau tendit à Georges le papier pris à Laurent.

— Il voulait se débarrasser de vous, c'est clair! — fit le jeune médecin après avoir jeté les yeux sur la dépêche dont nous avons antérieurement reproduit le texte, puis il ajouta : — Depuis quand Fabrice Leclère sait-il que vous connaissez son crime?

— Eh! — s'écria Claude, — il ne sait rien de positif à ce sujet, ce qui fait notre force... — J'ai brûlé la politesse au valet de chambre et pris mes mesures pour que le maître ne soit point averti...

L'ex-matelot raconta brièvement ce qui s'était passé à Mantes et reçut avec modestie des éloges mérités.

— Vous avez parlé d'un autre crime commis par Fabrice... — reprit Georges.

— De plusieurs, peut-être... — répliqua l'ex-marin d'une voix sourde. — Tout vient à point à qui sait attendre! — Occupons-nous du plus pressé et

dressez vos batteries, monsieur Vernier, pour pincer l'empoisonneur son poison à la main... — Ça lui évitera de nier.

— Fabrice, assassin de ma mère!... — balbutia Edmée douloureusement. — Oh! mon Dieu! — Et quand je pense qu'un tel misérable est aimé de Paula!...

Georges, en entendant ce nom, tressaillit et devint livide.

— Paula! — répéta-t-il. — C'est vrai! Mlle Baltus aime cet infâme! Elle croit aveuglément en lui! — En ce moment elle est à Melun, seule avec lui... — Cela me fait peur!...

— Il faut la prévenir... — dit vivement Edmée.

— Voulez-vous que j'y coure?... — s'écria Claude. — Je suis prêt...

— Y songez-vous? — répliqua Georges. — Si M. Leclère est encore à la villa Baltus, comme je le suppose et comme je le crains, vous vous trouveriez en face de lui et tout serait compromis...

— C'est vrai, — murmura Bordeplat en se grattant l'oreille. — Comment donc faire?

— Quelle heure est-il? — demanda Georges.

— Neuf heures moins dix.

— Il y a un départ pour Fontainebleau à dix heures vingt-cinq... je vais envoyer...

— Qui? — demanda le docteur V...

— La vieille Madeleine, ma servante fidèle et dévouée... — Monsieur Schultz, faites-lui dire de s'apprêter, je vous prie... et donnez l'ordre d'atteler le coupé pour la conduire à la gare.

Le médecin-adjoint sortit aussitôt.

— Pas d'imprudence, mon enfant, — reprit le savant, — si M. Leclère est à la villa Baltus, il verra nécessairement votre servante qu'il connaît... Il faut agir de telle sorte que la présence de cette femme n'excite point la défiance du scélérat...

— Vous avez raison, cher maître... — Que dois-je faire dire, selon vous, à Mlle Baltus?

— Que la raison de Jeanne semble se réveiller... Qu'il arrive à la pauvre folle des éclairs de mémoire... — L'empoisonneur, redoutant plus que tout au monde la guérison de sa victime, se hâtera de venir achever son œuvre...

— Tonnerre de Brest! — s'écria Claude, — c'est rudement imaginé tout de même!

Il ajouta, mais *in petto :*

— C'est un vrai malin, ce vieux-là!...

— Vous avez de plus en plus raison, cher maître, — dit Georges, — je m'empare de votre idée et je vais écrire quelques lignes.

Il s'assit à son bureau, prit une feuille de papier à lettres et traça les courtes phrases suivantes :

« Chère mademoiselle Paula,

« Dieu fait des miracles quand il le veut.

« Il vient de nous en donner la preuve en envoyant à Mme Delarivière des lueurs de raison...

« Elle semble se souvenir... — Elle articule certains noms qu'elle paraissait avoir oubliés...

« Peut-être, cette nuit, se souviendra-t-elle tout à fait... Peut-être parlera-t-elle demain...

« Venez le plus tôt possible, je vous en prie... Nous avons besoin de vous. — Edmée vous envoie ses tendresses. — Je mets à vos pieds mes respects.

« Georges Vernier. »

Le jeune homme relut sa lettre à haute voix, la mit sous enveloppe et la cacheta.

La vieille gouvernante, entrée dans le cabinet depuis une minute, avait assisté à la lecture.

— Madeleine, — lui demanda Georges, vous avez entendu?

— Oui, monsieur le docteur...

— Et compris?

— Oui, monsieur le docteur...

— Eh bien, prenez cette lettre, partez à l'instant pour Melun où vous la remettrez en mains propres à Mlle Baltus et, si l'on vous interroge, répétez exactement ce que vous venez d'entendre... — Vous ne savez rien de plus... — Allez...

— Soyez tranquille, monsieur Georges, et comptez sur moi... — répliqua la brave femme. — Je me laisserai couper la langue plutôt que de dire un mot de trop.

Elle fit une belle révérence à l'ancienne mode et sortit.

— Digne créature! — murmura le savant illustre. — Fidèle et dévouée, vous l'avez dit! Elle est encore du temps où les vieux serviteurs étaient de la famille!

Georges prit les deux mains de Claude et les serra.

— Vous venez de nous rendre un service immense, mon brave ami, — s'écria-t-il, — un de ces services que rien au monde ne saurait payer! — Peut-être cependant trouverons-nous plus tard un moyen de vous prouver notre reconnaissance...

— Vous ne me devez rien, monsieur le docteur, pas même la reconnaissance... — répliqua l'ex-matelot; — j'ai fait mon devoir, voilà tout, et je l'ai

fait, je vous le jure, avec bigrement de plaisir... Ah! oui, par exemple, tonnerre de Brest!... — Pardon, excuse, mam'selle... c'est un petit juron qui m'est échappé... vu l'habitude.

— Resterez-vous avec nous cette nuit? — demanda Georges.

— Non, monsieur le docteur.

— Vous pourriez nous être utile, cependant.

— Sans doute... mais peut-être serai-je plus utile ailleurs...

— Où donc?

— A Neuilly-Saint-James.

— La villa est déserte... Vous ferez mieux de rester ici.

— Ne me retenez pas, monsieur le docteur... j'ai mon idée... et quelque chose à faire...

Et Claude Marteau, après avoir donné et reçu force poignées de main, rejoignit le cocher qui l'attendait toujours à l'angle de la rue Raffet.

XX

Immédiatement après le départ de Claude Marteau, le docteur Schultz se rendit à la pharmacie pour préparer le médicament selon la formule du célèbre professeur.

Celui-ci et Georges Vernier montèrent dans la chambre de la malade.

Le médecin-adjoint apporta la potion, et le docteur V... la fit prendre lui-même à Jeanne qui s'endormit presque aussitôt d'un calme et profond sommeil,

Onze heures sonnèrent.

La voiture qui avait conduit Madeleine au chemin de fer attendait pour ramener le vieux savant chez lui.

— Je vous quitte, mon enfant, — dit-il à son élève; — mais comptez que je reviendrai de bonne heure...

— Encore un mot, cher maître, avant votre départ...

— De quoi s'agit-il?

— De me donner un conseil...

— J'y suis tout disposé...

— Si M. Leclère se présentait demain à la maison de santé pour voir sa cousine Edmée et pour s'assurer de l'état de Mme Delarivière, que devrais-je faire?

— Ne manifester aucune défiance; paraître tout ignorer; agir enfin comme vous auriez agi avant les révélations de ce brave matelot... — Grâce à la potion qu'elle vient de prendre, Jeanne dormira longtemps... — A son réveil, une seconde dose du même breuvage lui procurera de nouveau quelques heures de

repos complet... — Les choses étant en cet état, vous laisseriez M. Leclère arriver jusqu'à elle, et vous faciliteriez, par un manque apparent de surveillance, la suprême tentative de l'empoisonneur...

— Merci, maître, le conseil est bon... je le suivrai.

Le vieux médecin quitta la maison.

Edmée, brisée par les émotions terribles qui venaient de se succéder, mais rassurée désormais et pleine d'espérance, reposait depuis longtemps.

Une fois seuls, Georges et le docteur Schultz se serrèrent la main, puis le médecin-adjoint s'écria avec émotion :

— Ah ! monsieur le directeur, de quel écrasant fardeau l'arrivée du matelot a déchargé mon âme ! !

— Et la mienne aussi ! — répliqua Georges. — Il faut bien en convenir, nous étions coupables tous deux...

— De quoi donc, monsieur le directeur?

— De méconnaître avec obstination les symptômes si visibles de l'empoisonnement, et de ne pas établir une surveillance incessante autour de Mme Delarivière.

— Cette surveillance, l'établirons-nous cette nuit?

— Oui, et de la façon la plus simple... — Il suffira de rattacher le fil conducteur de la sonnerie électrique, pour être certains que personne ne s'introduira dans le parc par la petite porte sans que nous en soyons prévenus... Nous irons ensuite goûter un repos dont nous avons grand besoin : mais nous dormirons tout habillés afin d'être debout au premier signal, en cas d'alerte...

— Vous avez raison, monsieur le directeur...

Les deux médecins remirent en état le fil de laiton coupé par Leclère.

Ils prirent soin de s'assurer que la porte du boulevard Montmorency, lorsqu'elle s'ouvrait, mettait en branle comme par le passé la sonnerie électrique, puis ils regagnèrent leurs chambres respectives.

Retournons à Mantes où nous avons laissé Laurent sous la surveillance de Petit-Pierre, le mousse de onze ans que son énergie précoce, doublée d'un revolver en bon état, métamorphosait en un gardien très sérieux.

Après le départ de Claude, *monsieur l'intendant* revint peu à peu de sa stupeur et reprit un calme suffisant pour envisager la position sous ses différents aspects.

— Je suis cloué !... — se disait-il. — Claude Marteau est un scélérat d'une audace incroyable et d'une adresse sans pareille !... — Si l'on m'accusait d'avoir détourné à mon profit les trente mille francs qu'il vient de me voler, comment me justifierais-je ?... — Il est capable de compromettre M. Fabrice malgré sa complète innocence, d'accumuler contre lui des preuves mensongères, de le mettre en péril, enfin de le perdre peut-être ! — Alors, par contre-coup, plus de place, et qui sait si ce damné matelot ne trouvera pas moyen de me compromettre moi-même !

Laurent prit sa tête dans ses mains et se posa cette question :

— Pour nous tirer, mon maître et moi, de ce mauvais pas, que faire?...

Au bout de quelques secondes de méditation profonde, il se répondit :

— Claude Marteau est un habile gredin, mais M. Fabrice n'est point une bête, outre qu'il est un parfait honnête homme. — S'il était averti du coup qui le menace il trouverait certainement moyen de parer la botte, et en même temps de me mettre moi-même à l'abri... — Je l'aurais prévenu du danger... Sa reconnaissance serait sans bornes, et la reconnaissance d'un homme riche et généreux a des façons de se manifester qui sont fort de mon goût... — Donc il faut gagner de vitesse le matelot... — Il a de l'avance, le matelot... Mais bah ! Comme dit un vieux proverbe : — *Rien ne sert de courir...*

Tout en faisant ce raisonnement, Laurent releva la tête et regarda Petit-Pierre.

— Eh bien ! mousse, — lui dit-il, — tu vois dans quel guêpier je me suis fourré pour avoir bien servi mon maître, ce qui d'ailleurs était mon devoir, sans me douter que mon obéissance pouvait être nuisible à quelqu'un.

Petit-Pierre eut sur les lèvres un sourire.

— Ah ! monsieur Laurent, — répliqua-t-il, — on n'est pas généralement sans se douter si ce qu'on fait est bon ou mauvais... pour peu qu'on ait de raisonnement...

— Tu as raison, jeune mousse ; seulement il y a des hommes à caractère faible, mais la faiblesse n'empêche pas d'être de parole, aussi je tiendrai la promesse que j'ai faite à Claude Marteau...

L'enfant tira de sa poche le revolver, et il en fit craquer la batterie avec une apparente distraction, tout en répliquant :

— Vous ferez bien, monsieur Laurent, car sans ça je serais obligé de tenir la mienne...

— Comment, si je faisais mine de filer, tu me tirerais dessus?...

— Sans plus de gêne que sur un lapin, monsieur Laurent... C'est la consigne.

— Tu n'auras pas besoin d'en venir là, moussaillon, puisque je ne quitterai Mantes qu'avec l'autorisation de Claude, ou quand il sera venu nous chercher...

— J'y compte bien...

— En attendant, je suppose que nous ne resterons pas enfermés ici... pourrions-nous, avant dîner, aller faire un tour dans la ville?...

— Nous irons si vous voulez, monsieur Laurent... — Ma consigne me défend de vous perdre de vue ; mais que ce soit dehors ou dedans, ça m'est égal... — Je vous préviens seulement que j'aurai le revolver tout armé dans ma poche et le doigt sur la gachette.

— Diable, — pensa l'intendant, — c'est un homme, ce galopin ! — l'évasion sera difficile !... — Allons gagner un peu d'appétit — ajouta-t-il en se levant.

— Soit, descendons... — répondit Petit-Pierre.

Et il sortit de la chambre derrière Laurent.

Le valet de chambre de Fabrice avait raison de se dire : — C'est un homme ce galopin !

Petit-Pierre possédait une intelligence bien autrement développée que ne le comportait son âge.

Il appréciait l'importance de la tâche dont il était investi par Claude Marteau.

Il comprenait que si son prisonnier arrivait à Paris en même temps que l'ex-matelot, un malheur résulterait de leur rencontre, et il pensait :

— Je ferai une si bonne garde que M. Laurent ne m'échappera pas !

Une telle force de caractère était assurément remarquable ; mais Petit-Pierre, entrant à peine dans la vie, ne pouvait se défier des mille roueries d'un esprit subtil.

C'est là-dessus que comptait *monsieur l'intendant.*

Mantes est une ville jolie et coquette, mais, dans la disposition d'esprit où se trouvaient nos deux personnages, rien ne pouvait les intéresser beaucoup.

Leur promenade ne se prolongea guère.

Ils rentrèrent à l'hôtel au bout de trois quarts d'heure et se mirent à table presque aussitôt.

Laurent mangea de grand appétit. En revanche il eut soin de boire à peine.

En cela, il imitait la sobriété de Petit-Pierre qui ne buvait que de l'eau rougie.

La conversation languissait. — C'est à peine si les deux convives échangeaient, toutes les cinq minutes, une parole insignifiante.

L'intendant s'était fait apporter les journaux qui se trouvaient dans le restaurant et semblait s'absorber dans leur lecture.

En dernier lieu il prit un indicateur des chemins de fer et le feuilleta d'un air distrait, mais assez longtemps pour savoir que les trains en destination de Paris passaient à Mantes à neuf heures quarante, à dix heures trente-deux et à dix heures cinquante-trois minutes.

Le repas terminé, le café pris, Laurent manifesta le désir de se reposer.

Petit-Pierre le reconduisit jusqu'à sa chambre dans laquelle il entra avec lui.

— Il ne faut pas m'en vouloir si je vous surveille... — lui dit-il. — Vous obéissez à votre maître, moi j'obéis à mon patron.

— Je ne t'en veux pas le moins du monde, moussaillon. — Quoique la surveillance soit inutile, puisque j'ai donné ma parole, je t'approuve de respecter ta consigne...

L'enfant fit le tour de la chambre, s'assura qu'elle n'avait d'issue que sur le carré, et reprit :

— Alors ça ne vous fera rien que je vous enferme à double tour et que j'emporte la clef ?

— Rien du tout... — Je n'en dormirai pas moins sur les deux oreilles jusqu'à demain matin, en homme dont la conscience est tranquille...

Georges raconta au professeur son entretien avec Paula. (Page 780.)

— Bonsoir donc, monsieur Laurent, et bonne nuit...

— Bonne nuit, gamin... Viens m'éveiller dès qu'il fera jour...

XXI

Petit-Pierre sortit, ferma la porte à double tour, enleva la clef, rentra dans sa chambre et se disposa à se coucher.

Mais une réflexion l'arrêta.

— L'idée pourrait venir à M. Laurent de dévisser la serrure... — se dit-il. — Je vais y mettre ordre...

L'une des occupations habituelles du mousse étant de raccommoder les filets de Claude Marteau, il ne se séparait jamais des objets nécessaires pour ce travail.

Il tira de sa poche une longue et solide ficelle dont il attacha l'une des extrémités au bouton de la serrure ; — il noua l'autre bout autour de sa cheville et se jeta sur son lit tout habillé.

— De cette façon, — pensa-t-il, — je défie bien M. Laurent d'ouvrir sa porte sans m'éveiller...

Et il s'endormit d'un sommeil paisible.

Le valet de chambre de Fabrice laissa s'écouler dix ou quinze minutes.

— Ce moussaillon de malheur doit être endormi... — murmura-t-il. — Voici le moment de filer... — Si je dévissais la serrure avec mon couteau ?... — Ce serait vite fait...

Après un instant de réflexion, il secoua la tête et reprit :

— Mauvais moyen !... l'enragé galopin est capable de s'être couché en travers sur le paillasson pour m'empêcher de sortir ! s'il me surprenait en train de me donner de l'air, il m'enverrait très bien une balle dans les reins, et ce serait gênant !

Laurent s'approcha de l'unique fenêtre de sa chambre, l'ouvrit avec des précautions infinies afin de ne pas faire de bruit, et se pencha au dehors.

La nuit était venue, mais la clarté d'une lanterne accrochée au mur lui permit de voir qu'il dominait la cour des écuries.

Juste au-dessous de la fenêtre se trouvait un tas de fumier dont les exhalaisons *sui generis* trahissaient la présence.

Au fond de la cour une porte charretière, vaguement indiquée dans la pénombre, donnait sur une rue voisine.

Après ce court examen Laurent hocha la tête avec satisfaction.

— Ça vaut une échelle double... — se dit-il en rentrant dans la chambre.

Il ouvrit son sac à main, en tira le revolver dont Fabrice lui avait donné le conseil de se munir et, le glissant dans sa poche de côté, regagna la fenêtre.

Tout était silencieux dans la cour.

Laurent enjamba la barre d'appui, la saisit des deux mains et se laissa couler dans le vide.

Pendant une ou deux secondes il resta suspendu, puis ses doigts lâchèrent prise et il tomba sur le fumier sans se faire le moindre mal.

Aussitôt cette évasion menée à bonne fin il se releva, longea les murailles sur la pointe des pieds, atteignit la porte charretière, l'ouvrit, se trouva dans la rue et prit sa course vers la gare.

Petit-Pierre continuait à dormir les poings fermés.

*
* *

Il était environ neuf heures au moment où Claude Marteau sortit de l'établissement d'Auteuil par la grille de la rue Raffet.

Le cocher, — fidèle à la consigne qu'il avait reçue, — regardait sa montre toutes les cinq minutes et s'apprêtait, dès que le moment indiqué serait venu, à se rendre chez le commissaire et à le prévenir qu'un voyageur, monté dans sa voiture à la gare Saint-Lazare et depuis plus d'une heure à la maison des folles, réclamait l'intervention de la police.

L'ex-matelot le rejoignit.

— Ah ! c'est vous ! — s'écria le cocher.

— Oui... tout s'est passé sans encombre et me voilà...

— C'est heureux, mais il n'est que temps ! — Cinq minutes de plus, je filais rue La Fontaine chez le commissaire... — Où allons-nous ?...

— A Neuilly-Saint-James, boulevard de la Seine... — Vous m'arrêterez en route à la porte du premier *mastroquet* dont le comptoir aura bonne mine... — Je vous offre une croûte arrosée d'un verre de vin, et nous règlerons nos comptes...

— Entendu, bourgeois ! Ah ! pour un bon enfant, vous êtes un bon enfant !... — Vous devriez me prendre à l'année...

— Quand je serai rentier nous verrons ça, mon brave... — répondit Claude en riant.

La station chez le marchand de vin s'étant quelque peu prolongée, il n'était pas loin de minuit quand le fiacre s'arrêta boulevard de la Seine, près de la petite porte qui nous est connue.

Le cocher largement payé s'éloigna ; l'ex-matelot tira de sa poche une clef, entra dans le parc, puis dans son pavillon, y prit la petite lanterne sourde dont une fois déjà nous l'avons vu faire usage, l'alluma, la mit dans sa poche et, par les allées les plus ombreuses, par conséquent les plus sombres, se dirigea vers le corps de logis des maîtres dont il fit lentement le tour, inspectant chaque fenêtre pour s'assurer qu'aucune lumière ne brillait à l'intérieur.

Il s'arrêta pendant près d'un quart d'heure en face des croisées de l'appartement de Fabrice.

Pas un rayon ne s'en échappait.

— Si le gredin devait revenir cette nuit, — pensa Claude, — il aurait déjà paru. — Inutile, quant à présent, de s'occuper de lui davantage.

Dans l'angle droit de la propriété, du côté de la Seine et derrière le chalet servant de logis au matelot et à Petit-Pierre, se trouvait un fourré fort épais dominé par un platane d'une magnifique venue.

Bordeplat se coula dans ce fourré en écartant les menues branches qui lui fouettaient le visage.

Il s'agenouilla au pied du platane, tira de sa poche la lanterne sourde dont il fit jaillir un rayon lumineux, et à l'aide de son couteau se mit à creuser le sol.

La terre en cet endroit n'offrait aucune résistance. — On voyait qu'elle avait été remuée récemment.

Au bout de deux minutes de travail facile Claude poussa un : *ouf!* de satisfaction, et tira du trou le petit coffret appartenant à Mathilde Jancelyn. — Il se redressa et gagna l'allée voisine en se disant à lui-même :

— Misérable coquin... assassin et voleur... Elles sont là, dans ce coffret, les preuves de tes crimes!... de tous tes crimes!... — Je les ai... je les garde... et je plaindrais celui qui voudrait me les prendre!

A cet instant Claude tressaillit, interrompit son monologue et s'arrêta.

Le bruit d'une voiture roulant à toute vitesse dans quelque rue voisine arrivait à son oreille.

Cette voiture fit halte et repartit presque aussitôt.

— Est-ce l'empoisonneur qui rentre? — se demanda Claude. — Si c'est lui, il vient chercher son flacon de *Datura stramonium*, et le dénouement sera pour cette nuit... — Nous verrons tout à l'heure...

Il se rapprocha de la maison, l'oreille aux aguets, les yeux fixés plus que jamais sur les fenêtres de Fabrice.

Le silence et l'obscurité régnaient toujours. — Claude rebroussa chemin.

— Non, ce n'est pas lui... — pensa-t-il. — C'est quelque voisin attardé qui vient de Paris...

Il se dirigea vers la porte donnant sur le boulevard de la Seine, il l'atteignit et, à son grand étonnement, — (car il était certain de l'avoir refermée), — il la trouva ouverte.

— Que signifie cela? — se demanda-t-il. — On est donc entré par cette porte?

Néanmoins il s'apprêtait à franchir le seuil. — Un homme se dressa devant lui.

— On ne passe pas! — dit cet homme d'une voix étranglée.

— En êtes-vous sûr? — répliqua l'ex-matelot d'un ton goguenard. — Dans tous les cas, est-ce vous qui prétendez m'empêcher de sortir?

— C'est moi...

— Qui donc êtes-vous?...

Sans attendre la réponse à cette question, Bordeplat dirigea la clarté de sa lanterne sur l'imprudent qui lui barrait le chemin.

— Laurent! — cria-t-il avec stupeur en reconnaissant le valet de chambre, un revolver à la main. — Malheureux, que faites-vous ici?...

— Je défends mon maître que vous voulez perdre...

— Votre maître est un scélérat!...

— Mensonge et calomnie!...

— Et vous êtes le complice d'un assassin !... — Écartez-vous, je veux passer...
— Vous ne passerez pas !... Prenez garde, je suis armé !...
— Tonnerre de Brest ! je le suis aussi !...
Claude, à son tour, avait mis le revolver à la main.
— Place ! — répéta-t-il.
— Jamais !
Deux détonations retentirent à la fois, jetant aux échos de la Seine leur bruit sinistre dans les ténèbres...
A ces détonations succéda un cri de douleur...

*
* *

Nous avons vu Fabrice Leclère arriver à la gare de Melun où Paula l'attendait avec son panier et ses poneys pour le conduire à la villa Baltus, et nous avons assisté au début de leur entretien.

Fabrice, froid calculateur s'il en fut et grand comédien, avait eu l'art de joindre une réserve extrême aux manifestations de sa tendresse, de manière à ne point inquiéter la jeune fille, tout en portant le trouble dans son esprit et le désordre dans son cœur.

Le neveu du banquier — (pour des motifs auxquels l'amour n'avait rien à voir), — se préparait à livrer sans retard le combat dont il s'était juré de sortir victorieux.

En stratégiste habile il avait étudié la position sous tous ses aspects, afin de se rendre compte des points faibles.

Pour lui, la chose essentielle, la chose qui seule lui donnerait de sérieuses chances de succès, celle qu'à tout prix il fallait obtenir, c'était l'autorisation de ne pas repartir pour Paris et de passer la nuit à la villa Baltus...

Mais il ne pouvait solliciter d'une façon presque brutale, et par conséquent, suspecte, cette compromettante et dangereuse hospitalité...

Il fallait amener l'orpheline à la lui offrir elle-même...

XXII

La chaleur avait été accablante toute la journée.

L'atmosphère du soir était plus lourde encore et saturée d'électricité.

Fabrice et Paula, après avoir dîné en tête-à-tête, cherchaient un peu de fraîcheur sous un massif d'arbres séculaires à l'une des extrémités du parc, assis l'un près de l'autre sur un banc rustique.

Mlle Baltus, vêtue d'un long peignoir de mousseline blanche, écoutait avec une ivresse recueillie les paroles d'amour de son fiancé.

L'ouvrage de broderie qu'elle avait pris, bien moins pour y travailler que pour se donner une contenance, était tombé à ses pieds sans qu'elle songeât à le relever...

Tout à coup le jeune homme devint rêveur.

Les paroles expirèrent sur ses lèvres.

Sa tête se pencha. — Une expression de mélancolie profonde envahit son visage.

— Fabrice, à quoi songez-vous donc? — lui demanda Paula, inquiète de ce brusque changement et de cet inexplicable silence. — Pourquoi semblez-vous triste quand vous êtes auprès de moi?

— Vous voulez le savoir? — murmura le cousin d'Edmée en relevant la tête et en attachant sur Mlle Baltus un long et indéfinissable regard.

— Je veux le savoir... oui...

— Eh bien ! je suis triste parce que le temps passe et que dans une heure, esclave des convenances ou plutôt des préjugés, je vais être forcé de rompre le charme qui m'enchaîne à vos pieds, et de m'éloigner de cette maison où je laisse mon bonheur et ma vie...

— Est-ce vraiment là ce qui vous chagrine?...

— Ah ! je vous le jure !

— Pourquoi vous affliger d'une séparation si courte?... — Vous reviendrez demain.

— Certes ! demain et chaque jour, aussi longtemps que votre présence ici sera nécessaire !... C'est ma ferme volonté, c'est mon vœu le plus cher... Mais qui peut répondre du lendemain, et, quand on quitte son bonheur, est-on sûr de le retrouver?...

— Cher Fabrice je vous comprends mal.

— Je vais tâcher de m'expliquer... Nous sommes l'un auprès de l'autre, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, si loin du monde qu'il nous semble que le monde n'existe plus, et qu'excepté nous et notre amour rien ne reste debout sous le ciel... — Je m'enivre de votre présence, du son de votre voix, du parfum de votre chevelure... — J'ai toutes les joies à la fois... des joies surhumaines, des joies du ciel !... Je vis dans un rêve enchanteur ! et brusquement le réveil arrive... je tombe de mon rêve ardent dans la réalité froide... Le moment du départ est venu, et malgré moi je doute presque que votre tendresse soit égale à la mienne, puisque mon cœur se brise en partant et que vous ne songez pas même à vous demander : — *Pourquoi part-il ?*

— Je me demande cela, Fabrice, et je me réponds : — *Il reviendra...*

— Le savez-vous?... Le sais-je moi-même?...

— Comment?... — L'incertitude est-elle admissible?... — Qui donc empêcherait votre retour?...

— L'imprévu... l'improbable... — Un accident de chemin de fer ou de voiture... — Entre ce soir et demain, je puis mourir...

Paula devint pâle et s'écria :

— Quelle horrible pensée ! — Elle me fait peur !... — Chassez-la bien vite !...

— Je le voudrais... je ne peux pas... — Je suis faible et superstitieux aujourd'hui... — L'idée de me séparer de vous m'épouvante... — Des presssentiments sombres assaillent mon esprit... — Je sais que je dois partir... je sais qu'il le faut... je serai prêt quand sonnera l'heure, mais il me semble que nous ne nous reverrons plus et que je vais vous dire un éternel adieu...

Une rougeur soudaine empourpra les joues pâles de la jeune fille.

Elle baissa les yeux et balbutia :

— Il vous semble cela?

— Je vous le jure...

— Eh ! bien, Fabrice, ne partez pas...

Le jeune homme tressaillit.

Il touchait à son but, il triomphait, — mais il eut assez d'empire sur lui-même pour cacher son triomphe.

— Quoi, — dit-il en regardant Mlle Baltus d'un air profondément surpris, — quoi, vous voulez ?...

— Je veux bannir de votre esprit toute angoisse... — l'interrompit Paula, — je veux vous prouver que vos pressentiments sont menteurs....

— Mais, le monde?

— Qu'importe le monde?... — Pourvu que ma conscience soit en paix et m'affirme que je ne fais rien de mal, le reste m'est indifférent... — Vous êtes mon fiancé... J'ai confiance en vous... Je mets mon honneur de jeune fille sous la garde du vôtre... — Quoi de plus naturel et de plus légitime?... — Qui donc oserait étayer une lâche calomnie sur une action si simple?... — Vous occuperez un appartement situé très loin du mien dans le pavillon de droite de la villa... — Demain matin vous quitterez de bonne heure votre lit, vous descendrez au jardin où je viendrai vous rejoindre. — Nous assisterons ensemble au lever du soleil, au réveil des oiseaux, à l'éclosion des fleurs... et vous ne direz plus, j'espère, que vous ne me reverrez peut-être jamais...

— Paula... chère Paula bien aimée, vous êtes un ange !...

— Naturellement, puisque je fais ce que vous souhaitez... — répondit la jeune fille en souriant. — Attendez-moi là pendant cinq minutes...

— Où allez-vous?

— Donner des ordres à ma femme de chambre pour votre installation de ce soir.

Et Mlle Baltus s'éloigna rapidement.

Fabrice, resté seul, ne chercha plus à dissimuler l'expression d'une joie farouche.

La victoire lui paraissait maintenant certaine.

Il quitta le banc de verdure et se mit à marcher de long en large, en récapi-

tulant toutes les chances qu'il avait désormais de sortir sain et sauf de la lutte engagée par lui contre la justice.

Frantz Rittner, René Jancelyn et Mathilde ne comptaient plus...

Jeanne allait mourir, — elle était morte déjà peut-être, — et les médecins ne songeaient point à voir dans sa fin prématurée le résultat d'un crime...

Edmée, — si elle vivait, chose douteuse! — lui coûterait quinze cent mille francs le jour de son mariage, c'est vrai, mais une telle libéralité ne l'appauvrirait guère puisqu'il était l'héritier unique, l'héritier incontesté de douze millions, — et lui ferait le plus grand honneur...

Paula Baltus, devenue sa maîtresse d'abord, sa femme ensuite, oublierait son rêve de vengeance...

Quant à Claude Marteau, il était au Havre. — Quand il en reviendrait, il ne serait plus à craindre...

Fabrice se disait ces choses et regardait avec un orgueil de Satan la longueur du chemin parcouru, l'immensité du travail accompli...

Maintenant le but était là, tout près, à portée de sa main!...

Un bruit de pas légers vint le distraire de son triomphe.

Mlle Baltus revenait après avoir donné ses ordres...

Le reste de la soirée passa comme un éclair...

La demie après onze heures sonnait, lorsque le jeune homme songea qu'il fallait, sans plus attendre, tenter ce qu'il avait résolu.

— Chère Paula, — fit-il, — voulez-vous rentrer?...

— Déjà! — murmura la jeune fille.

Il répliqua en lui passant un de ses bras autour de la taille :

— Oui... — Vous êtes légèrement vêtue... la nuit devient fraîche... le vent de la rivière s'élève... — Si nous restions dehors, vous tousseriez peut-être demain...

Au doux contact du bras de son fiancé, Mlle Baltus avait frissonné délicieusement.

— Je veux ce que vous voulez... — balbutia-t-elle. — N'êtes-vous pas à moitié mon seigneur et maître?... — Ne le serez-vous pas bientôt tout à fait? — Je dois m'habituer à vous obéir... — Rentrons...

Ils se dirigèrent lentement vers l'habitation, enlacés l'un à l'autre.

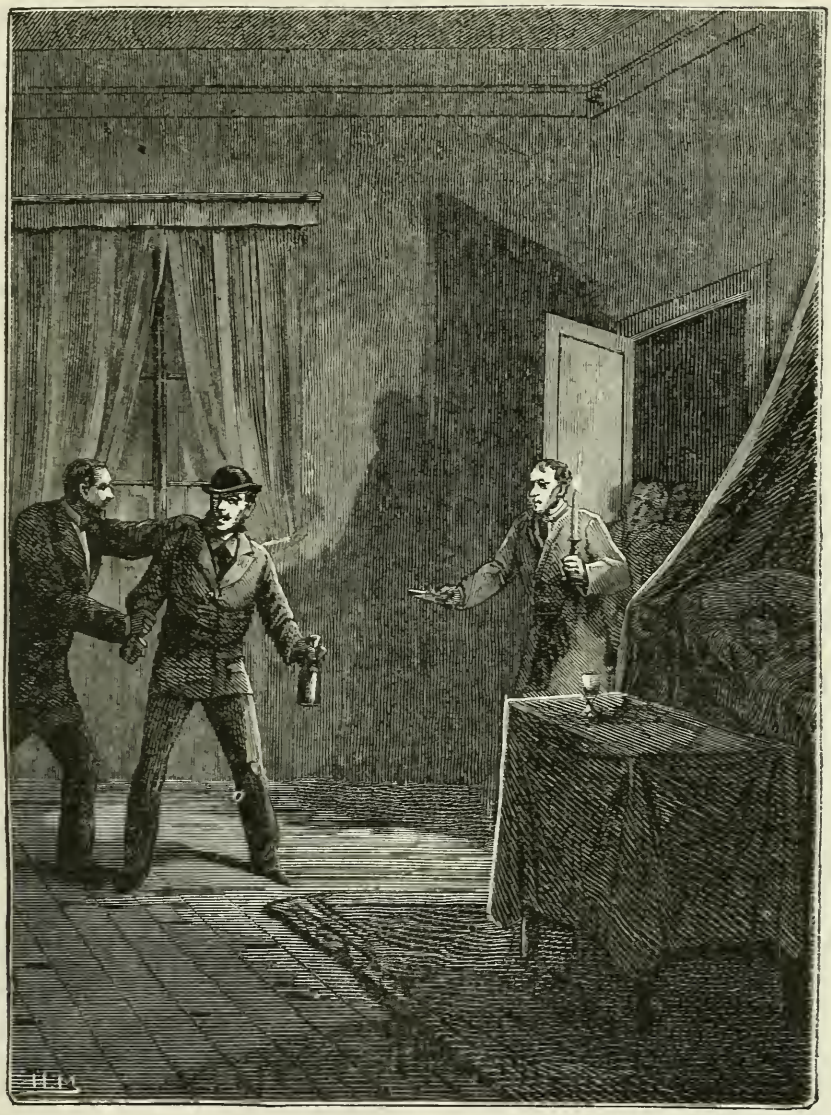
Paula, tout en marchant, appuyait sa tête contre la poitrine de Fabrice dont elle sentait battre le cœur.

Une sorte d'engourdissement bizarre et plein de charme s'emparait de tout son être.

Ils arrivèrent au vestibule où prenait naissance l'escalier conduisant aux appartements des étages supérieurs.

— Sur la petite table se trouve un bougeoir... — dit Mlle Baltus. — Je vais l'allumer.

Fabrice l'arrêta.



Fabrice poussa un cri de rage, le rauque hurlement de la bête fauve prise au piège. (Page 790.)

— A quoi bon? — répliqua-t-il.

— Mais à nous procurer de la lumière, ce me semble...

— Nous n'en avons pas besoin... — Voyez... — Les rayons blancs de la lune filtrent à travers les vitraux et nous éclairent... J'aime cette pâle et mystérieuse clarté qui semble faite pour les amoureux comme nous... — Cette lampe d'argent nous suffit pour retrouver notre chemin... — Venez, chère Paula...

Les deux jeunes gens gravirent les marches de l'escalier.

Fabrice soutenait sa compagne, — il la portait presque.

Ils atteignirent le palier du premier étage.

— Par ici... — dit mademoiselle Baltus, — Votre appartement est à droite... à l'extrémité de la galerie...

Il l'entraîna doucement de ce côté.

Les portes et les fenêtres avaient été ouvertes afin d'établir un courant d'air et de rafraîchir l'appartement chauffé par les feux du soleil pendant une journée torride.

Un rayon oblique de la lune mettait une coulée blanche sur les tapis du petit salon et de la chambre à coucher.

Mademoiselle Baltus s'arrêta sur le seuil.

— Vous voici chez vous, mon ami... — fit-elle d'une voix un peu tremblante... — Je vous laisse... — Reposez-vous... dormez... et rêvez de Paula qui va rêver de vous... — Bonsoir et bonne nuit... — A demain...

Fabrice sentit que l'orpheline voulait se dégager des bras qui l'enlaçaient sous prétexte de la soutenir.

Il resserra son étreinte caressante, il retint Paula captive, il attira sur son épaule la jolie tête brune et pâle de la jeune fille, et touchant son front de ses lèvres il balbutia près de son oreille, d'une voix plus faible qu'un soupir :

— Paula... chère Paula, je vous aime !... — Paula... chère Paula, je vous adore!

Fabrice sentit le souffle de mademoiselle Baltus effleurer son visage, et dans ce souffle il devina ces mots :

— Moi aussi je vous aime!... moi aussi je vous adore!...

— Eh bien ! — reprit-il, ne me quittez pas si vite... — Entrez avec moi et causons... Il me reste tant de choses à vous dire...

— Entrer dans cette chambre qui est la vôtre... Non, mon ami... non... je ne le dois pas...

— Pourquoi?... Que craignez-vous ?... — N'avez-vous plus confiance?...

— Oh ! si... toujours !...

— Doutez-vous de moi?...

— Jamais?...

— Venez donc...

Et pas à pas il lui fit franchir le seuil.

XXIII

La première des deux pièces était un petit salon meublé d'un large divan à la mode orientale.

Fabrice fit asseoir mademoiselle Baltus sur ce divan et prit place à côté d'elle.

Il continuait à la tenir enlacée doucement.

Le grand rayon de lune les éclairait tous deux.

Paula, magnétisée en quelque sorte par l'étreinte de son fiancé, le regardait sans lui parler. — Ses lèvres entr'ouvertes par un sourire extatique, découvraient ses dents blanches comme des perles dans un écrin de corail rose...

Fabrice la contemplait avec des yeux où brillait un feu sombre.

Après un instant de silence il continua :

— Que vous êtes belle ainsi, ma bien-aimée ! Et si j'étais parti ce soir, que de bonheur perdu pour moi ! Je n'aurais pas contemplé ces prunelles humides dont le diamant noir envierait l'éclat... Je n'aurais pas respiré ce parfum que votre chevelure exhale et qui m'enivre... — Oh ! nuit bien heureuse, nuit bénie, si tu pouvais ne jamais finir !...

— Vous m'aimez, n'est-ce pas ? — murmura la jeune fille.

— Si je vous aime ?... Ah ! de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes mes forces !... — Vous êtes l'unique but et le seul espoir de ma vie... Ou plutôt vous êtes ma vie elle-même... — Sans vous pourrais-je vivre ?...

— Et vous m'aimerez toujours ainsi ?...

— Toujours !... — Ne le savez-vous pas ?... Ne le sentez-vous pas ?...

— Je le sais... Je le sens... Je le crois, mon Fabrice... Mais j'aime à vous l'entendre dire... Répétez-le...

— Ah ! — répéta Fabrice — Toujours ! toujours ! toujours !...

Paula avait fermé les yeux pour mieux savourer l'harmonie de cette voix qui lui promettait un amour sans fin, une éternité de bonheur...

Fabrice appuya ses lèvres sur les paupières abaissées de la jeune fille.

Ce baiser ne dura que la vingtième partie d'une seconde.

Mademoiselle Baltus frissonna de tout son corps, perdit la notion de la réalité et, sans même avoir conscience du péril, se serra davantage contre son fiancé...

— Elle est à moi ! — pensa le misérable.

Une minute encore, peut-être, et le plus lâche des crimes allait être commis

Soudain, dans la nuit silencieuse, un coup de cloche retentit.

Une main inconnue sonnait à la grille de la villa.

Cette vibration soudaine rappela l'orpheline à elle-même, comme aurait pu le faire le choc d'une étincelle électrique.

Elle ouvrit les yeux et, reprenant à l'instant sa raison tout entière, elle s'échappa des bras de Fabrice qui cherchait vainement à la retenir, et se dressa brusquement.

— Maudit soit l'importun ! — pensa le jeune homme avec rage. — Comment retrouver l'occasion perdue ?

Un second coup de cloche résonna, plus violent encore que le premier.

La villa, — nous le savons, — n'était séparée du chemin de halage que par une cour.

L'orpheline s'élança à la fenêtre, se pencha au dehors et crut voir une forme de femme derrière la grille.

— Qui sonne ainsi ? — demanda-t-elle.

— C'est moi, mam'selle...

— Qui, vous ?

— Madeleine, la servante de M. Georges. — J'arrive d'Auteuil tout exprès pour vous apporter une lettre pressée de mon maître.

Fabrice sentit l'organe qui lui tenait lieu de cœur se contracter légèrement.

Paula devint pâle comme une morte et s'écria :

— Une lettre du docteur ! Une lettre pressée ! — Est-il arrivé là-bas quelque chose d'imprévu ?

— La lettre vous le dira, mam'selle... — Faites-moi vite ouvrir...

— J'y vais moi-même.

Mademoiselle Baltus ne fit qu'un bond de l'appartement de Fabrice dans le sien, agita la sonnette qui devait éveiller sa femme de chambre, alluma une bougie, descendit, prit une clef dans le vestibule et ouvrit la grille.

— A coup sûr, Jeanne est morte dans la journée, — pensa Fabrice resté seul, — et voilà la nouvelle qu'on apporte à Paula... — Cette vielle folle de Madeleine est arrivée trop tôt.

L'orpheline remonta avec la lettre de Georges.

La femme de chambre, mal éveillée et vêtue à la hâte, l'attendait.

— Voyez si M. Leclère est encore debout, — dit mademoiselle Baltus à la jeune caméristé, — et dans ce cas, priez-le de venir ici...

Une minute plus tard, Fabrice entrait :

— Qu'y a-t-il donc ? — demanda-t-il. — J'ai entendu sonner deux fois... — J'espère qu'il ne se passe rien de fâcheux ?...

— C'est une lettre de M. Vernier... — répondit Paula. — Je vous ai attendu pour l'ouvrir, car les choses qu'elle contient vous intéressent certainement autant que moi...

Elle déchira l'enveloppe et lut à haute voix :

« Chère mademoiselle Paula.

« Dieu fait parfois des miracles ..

« Il vient de nous en donner la preuve en envoyant à madame Delarivière des lueurs de raison...

« Elle semble se souvenir... — Elle articule certains noms qu'elle paraissait avoir oubliés...

« Peut-être, cette nuit, se souviendra-t-elle tout à fait... — Peut-être parlera-t-elle demain...

« Venez le plus tôt possible, je vous en prie... — Nous avons besoin de vous,

« Edmée vous envoie ses tendresses ; je mets à vos pieds mes respects.

« Georges Vernier. »

Nous devons renoncer à décrire l'attitude de Fabrice pendant qu'il écoutait cette lecture.

Malgré son empire sur lui-même il tremblait de la tête aux pieds. — De grosses gouttes de sueur coulant sur son front trahissaient son anéantissement absolu.

Mademoiselle Baltus ne songeait guère à l'examiner et ne s'aperçut de rien.

— Des lueurs de raison... — s'écria-t-elle. — Des éclairs de mémoire... — Jeanne se souvient!... — Elle parlera!... — Le docteur Vernier ne se trompe pas, Dieu a fait un miracle... — Je pars à l'instant!...

— Vous partez?... — répéta Fabrice avec stupeur...

— Certes! — N'avez-vous pas entendu qu'on a besoin de moi là-bas?...

— Mais il n'y a plus de train pour Paris cette nuit!

— Ce n'est point un obstacle... — Mes chevaux me mèneront à Auteuil en quatre heures...

Elle ajouta, en s'adressant à la femme de chambre :

— Réveillez Joseph sur-le-champ et qu'il attelle sans perdre une minute Jack et Dick à la victoria...

Fabrice avait eu le temps de se remettre.

— Je vous accompagnerai, — fit-il dès que la caméristé fut sortie.

— Non, mon ami... — C'est impossible!

— Pourquoi?

— Le docteur Vernier, en nous voyant arriver ensemble, comprendrait que je vous avais gardé cette nuit à la villa.

— Eh! bien, qu'importe?

— Il importe beaucoup... — Je tiens à son estime... — Or, mon imprudence lui semblerait étrange car, je commence à le comprendre, nous avons été tous les deux bien imprudents!!...

En prononçant ces derniers mots Paula rougit un peu, puis elle continua :

— Mais je ne partirai pas seule... — La vieille Madeleine voyagera avec moi... Vous, mon ami, reposez-vous ici cette nuit, et demain, ou plutôt ce matin, venez à Auteuil... — Vous viendrez, n'est-ce pas?

— Ah! certes, j'irai!!... et jusqu'au moment de vous voir les minutes me sembleront des heures!...

— Merci, Fabrice...

— La victoria est attelée, mademoiselle... — dit la femme de chambre en rentrant.

Mademoiselle Baltus se coiffa d'un petit chapeau noir, jeta sur ses épaules un burnous de cachemire, tendit son front aux lèvres du jeune homme et sortit en murmurant :

— A bientôt, ami... — je vous attends...

En montant en voiture elle leva les yeux vers la fenêtre de sa chambre.

Fabrice s'y trouvait encore.

Ils échangèrent un geste d'adieu en appuyant la main sur leurs lèvres comme pour s'envoyer l'un à l'autre un baiser.

La voiture partit.

Pendant le trajet mademoiselle Baltus questionna Madeleine, mais la vieille servante, fidèle à la consigne donnée, ne répondit que des choses identiques à celles contenues dans la lettre du docteur.

Paula cessa d'interroger, et tandis que la victoria brûlait les pavés de la route elle se répétait :

— Jeanne se souvient... Jeanne parlera! — Oh! mon frère, tu seras vengé !

A cinq heures du matin les deux chevaux de sang faisaient halte, rue Raffet, devant la grille de la maison de santé.

L'orpheline descendit de voiture et traversa rapidement le parc, suivie à distance par Madeleine que ses vieilles jambes mettaient en retard.

Georges et le docteur Schultz avaient entendu la victoria s'arrêter et la grille s'ouvrir.

— Voici mademoiselle Baltus, — se dirent-ils.

Et ils coururent à sa rencontre.

Le jeune médecin avait les traits fatigués, le visage sombre, le regard triste.

— Cher docteur, — dit Paula en lui tendant la main, — vous voyez que j'ai répondu sans retard à votre pressant appel... — Au milieu de la nuit je suis partie .

— Je l'espérais, mademoiselle... j'y comptais même... et je vous en remercie...

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur Georges? — reprit l'orpheline, — l'expression de votre figure semble démentir les heureuses nouvelles que Madeleine m'apportait de votre part...

Georges ne répondit pas.

Une poignante inquiétude s'empara de Paula.

— Mon Dieu, — murmura-t-elle, — aurais-je espéré trop vite? — Que se passe-t-il donc? — Est-ce un malheur que je vais apprendre?

XXIV

— Venez, mademoiselle... — murmura Georges au bout d'une seconde, — nous avons à causer de choses sérieuses...

Il se dirigea vers le pavillon qu'habitaient Edmée et Jeanne, et il entra dans le salon du rez-de-chaussée...

Paula, le cœur serré, le suivit.

La jeune fille, si joyeuse et si remplie d'espoir au moment de son arrivée, était dominée maintenant par une appréhension cruelle.

Elle pressentait quelque catastrophe effroyable et n'en devinait pas la nature.

— Au nom du ciel, docteur, — s'écria-t-elle dès que la porte du salon se fut refermée, — ne me laissez pas plus longtemps dans cette incertitude... — Parlez vite !... qu'est-il arrivé?

Georges baissa la tête, comme un homme effrayé de ce qu'il avait à dire.

L'orpheline poursuivit:

— Votre lettre me trompait, n'est-ce pas? — Vous avez voulu m'instruire vous-même du malheur accompli... — Jeanne est morte...

— Non, mademoiselle... — répliqua Georges vivement, — Jeanne est vivante...

— Vous me l'affirmez?

— Je vous le jure!

La jeune fille respira.

Georges poursuivit:

— Elle est vivante, et hors de danger, je le crois... mais elle a vu la mort de bien près... — On a failli la tuer...

— La tuer! — répéta l'orpheline stupéfaite.

— Oui, mademoiselle...

— Expliquez-vous, je vous en supplie!... — Je vous entends, mais à coup sûr je ne vous comprends pas! Il me semble que je deviens folle... — Parlez, docteur! parlez donc!...

— Je parlerai, mademoiselle, mais rassemblez vos forces, faites appel à votre courage, car vous allez recevoir un coup terrible...

— Eh! docteur, je suis forte et courageuse ! — On a tué mon frère bien-aimé et je n'en suis pas morte... — Vous voyez bien que je puis tout entendre... La tendresse fraternelle était ma vie pourtant... — Dans quelle autre partie de mon cœur, dans quel sentiment plus énergique et plus puissant encore, pourriez-vous m'atteindre?...

— Dans votre amour, mademoiselle...

La jeune fille chancela.

— Dans mon amour... — répéta-t-elle, — Comment serait-ce possible, et qu'a de commun mon amour avec la façon dont madame Delarivière a failli mourir?...

— Vous allez le savoir... — Sans une intervention imprévue et quasi providentielle, Jeanne n'existerait plus! — Un crime infâme s'accomplissait... — La pauvre folle mourait empoisonnée...

— Ah !... — cria l'orpheline en frissonnant.

— Et non pas empoisonnée d'un seul coup, — continua Georges, — mais

lentement, à petites doses, jour par jour, heure par heure pour ainsi dire, avec une lâcheté hideuse, avec une persévérance infernale!

— Jour par jour... heure par heure... — répéta mademoiselle Baltus effarée, — C'est incroyable... c'est monstrueux...

— Cela vous semblera bien autrement monstrueux encore quand vous saurez le nom de l'assassin...

— Je connais ce misérable?...

— Vous le connaissez...

— Mais c'est impossible!! Un tel monstre doit sortir du bagne!!

— Hélas! mademoiselle, tous les monstres ne sont pas au bagne!... — Celui dont je parle est riche, honoré... — Je lui ai serré la main... et vous...

Georges s'interrompit.

— Et moi?... — demanda Paula haletante. — Moi?...

— Et vous, mademoiselle, vous l'aimez...

La jeune fille poussa un cri rauque, arracha son chapeau, dénoua ses cheveux, et d'un mouvement brusque les éparpilla sur ses épaules comme pour soulager sa tête près d'éclater sous le choc qu'elle venait de subir.

— Non... — balbutia-t-elle ensuite d'une voix méconnaissable. — Non... Je comprends mal... je deviens folle... La pensée qui m'est venue me fait honte et me fait horreur... — Vous n'avez pas voulu désigner Fabrice Leclère?

— Je l'ai désigné, mademoiselle, — répliqua le jeune médecin, — et je le nomme à présent... — L'empoisonneur de Jeanne, c'est lui...

Paula se dressa d'un bond.

— Mensonge! — cria-t-elle. — Mensonge stupide! mensonge infâme!

— Hélas! mademoiselle, j'ai dit la vérité...

— Qui ose accuser Fabrice?...

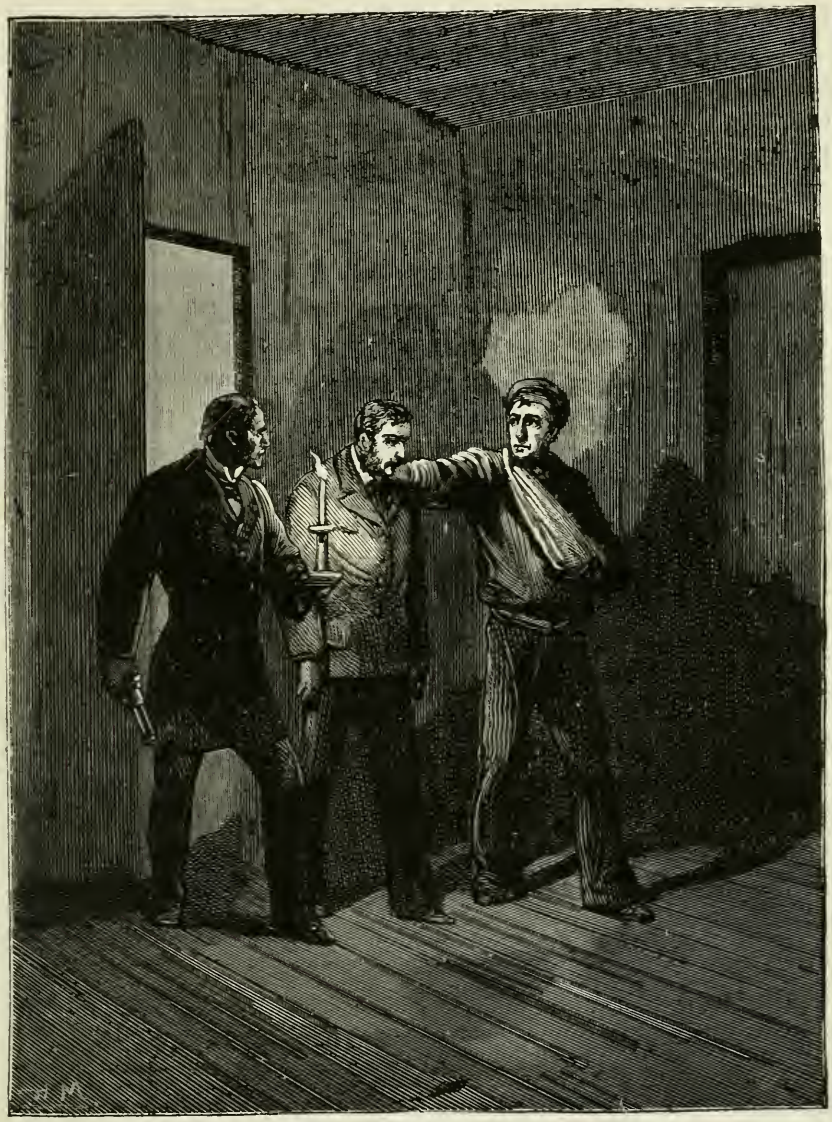
— Des faits indiscutables...

— Je n'y crois pas!...

— Aujourd'hui, peut-être... Mais demain il faudra bien vous rendre à l'évidence!...

— Évidence que je nie! Je nierais la lumière si la lumière me montrait Fabrice coupable! — Je croirais à une fantasmagorie, à un mirage, mais non à un crime! — Pourquoi ne me soupçonne-t-on pas, moi? — Si Fabrice est suspect, je le suis autant que lui... — Ah çà! docteur, c'est de la folie, tout cela! c'est du délire!... — Fabrice, le meilleur et le plus loyal des hommes!... — Fabrice se dévouant pour accompagner M. Delarivière à New-York!... Fabrice donnant généreusement à sa cousine Edmée la moitié d'une fortune qui, d'après la loi, n'appartient qu'à lui!... — Fabrice empoisonnerait lâchement une pauvre femme qui nous est chère? — Mais pourquoi?... Dans quel intérêt?... Dans quel but?... — Répondez!... Répondez donc!...

— Mademoiselle, — balbutia Georges, — je souffre cruellement en vous



Je me chargerai de ça! — s'écria Claude qui tenait toujours Fabrice par la cravate. (Page 795.)

voyant souffrir, mais j'aurai l'impitoyable courage du chirurgien qui porte le fer et le feu dans la blessure saignante et s'inquiète peu des cris de douleur du patient pourvu qu'il le sauve... — Moi aussi je veux vous guérir et je vous guérirai! — Fabrice Leclère, ce misérable en qui vous croyez comme en Dieu, entre chaque nuit dans cette maison à l'aide de fausses clefs...

— Comment le savez-vous? — interrompit Paula. — L'avez-vous vu?

— Non, mais les preuves existent...

— Je nie ces preuves... — Quelles sont-elles?

— Le témoignage d'un homme qui, les trois dernières nuits, a suivi Fabrice Leclère depuis sa maison de Neuilly jusqu'à la petite porte du boulevard Montmorency.

— Cet homme est un imposteur!

— Le diamant trouvé dans le chemin de ronde...

— Ne prouve rien! — C'est en se promenant avec vous que Fabrice l'a perdu...

— Les fausses clefs...

— Montrez-les moi, si vous voulez que j'admette leur existence.

— Mathilde Jancelyn, que M. Leclère prétendait ne point connaître...

— Eh bien? — demanda mademoiselle Baltus avec hauteur.

— Elle avait été sa maîtresse.

— Vouliez-vous par hasard qu'il en convînt devant moi?... — Sa propre dignité, la mienne, son amour et son respect pour moi, lui commandaient le mensonge! — Il a bien fait de mentir!...

Georges se mordit les lèvres.

Il commençait à comprendre que toute tentative serait inutile pour désabuser mademoiselle Baltus absolument aveuglée par la passion.

D'ailleurs il ne lui convenait nullement de discuter avec la jeune fille.

Il s'inclina.

— Je vois, mademoiselle, — dit-il, — que votre incrédulité est absolue.

— Absolue, oui, docteur...

— Et inébranlable...

— Comme ma foi de chrétienne, oui, docteur...

— Je l'ébranlerai cependant...

— Croyez-vous! — fit mademoiselle Baltus avec ironie.

— J'en suis sûr.

— Et comment?... — Par quelles éloquentes paroles comptez-vous m'amener à partager vos convictions?

— Non par des paroles, mais par des faits.

— Des faits... — répéta l'orpheline. — Je suis bien décidée à n'en accepter aucun. — Quoi qu'on me dise, je nierai...

— On ne vous dira rien, mademoiselle...

— Eh bien, alors?

— On vous montrera le criminel en flagrant délit, voilà tout! — continua Georges. — Refuserez-vous d'admettre le témoignage de vos sens?

Paula, indécise pendant une seconde, baissa les yeux et garda le silence.

— Maintenant, mademoiselle, — reprit le jeune médecin, — je fais appel à votre loyauté...

L'orpheline répondit par un signe de tête qui signifiait clairement:

— Vous pouvez compter sur elle...

— M. Fabrice doit-il venir ici ce matin?

— Il doit y venir... oui...

— Promettez-moi de veiller sur votre attitude, sur vos paroles; promettez-moi que pas un geste, pas un regard, pas un mot, ne feront comprendre à M. Fabrice les soupçons dont il est l'objet...

— Je suis trop sûre de lui pour hésiter! — s'écria Paula. — C'est sa justification qui sortira de tout ceci!... — Je vous fais la promesse que vous me demandez...

— Merci, mademoiselle... — La nuit prochaine vous aurez la preuve attendue...

— Monsieur Georges, — répondit mélancoliquement Paula, — rappelez-vous ceci: — A Melun, il y a quelques mois, on a arrêté, comme étant le meurtrier de mon frère, un homme que tout accusait et qui se débattait en vain dans un réseau de preuves accablantes...

On a jugé cet homme...

On a condamné cet homme à mort.

La tête de cet homme a roulé sur l'échafaud...

Et pourtant, vous le savez comme moi, cher docteur, les preuves mentaient... — L'homme accusé, condamné, exécuté, était innocent...

La justice a fait cela, monsieur Georges!

Vous croyez-vous plus fort que la justice, et vous déclarez-vous infaillible quand elle est sujette à l'erreur?...

— Non, mademoiselle, — répliqua le jeune médecin, — et de toute mon âme, je le jure, je souhaiterais me tromper... — Mais malheureusement aujourd'hui l'erreur est impossible...

XXV

Un assez long moment de silence suivit les dernières paroles de Georges Vernier, puis mademoiselle Baltus, désirant sans doute changer le cours d'un entretien horriblement pénible pour elle, demanda:

— Enfin, comment va-t-elle aujourd'hui, notre pauvre Jeanne?

— Beaucoup mieux, mademoiselle... — répondit le jeune médecin.

— Puis-je la voir?

— Aussitôt que le docteur V... sera là.

— Et Edmée?...

— Son état est toujours le même. — Les événements d'hier étaient malheureusement de nature à retarder sa convalescence... — Désirez-vous que je vous conduise auprès d'elle?...

— Pas maintenant... Un peu plus tard... — Je suis brisée de fatigue et je

me retire chez moi... veuillez me faire prévenir dès qu'arrivera le docteur V...

— Je vous le promets, mademoiselle.

Paula sortit.

— Hélas! — murmura Georges lorsqu'elle eut quitté le salon d'attente. — Je viens de blesser mademoiselle Baltus dans son amour, dans sa croyance en l'homme qu'elle aime... — J'ai bien peur de m'être fait d'elle un ennemi...

— En ce moment, peut-être... — répliqua le docteur Schultz. — Mais elle aura bientôt la preuve que vous n'aviez point menti.

— Sans doute... — reprit le jeune médecin, — et peut-être alors ne me pardonnera-t-elle pas d'avoir été le premier à dire la vérité. — Le cœur de la femme est fait ainsi...

Un peu avant neuf heures, le vieux savant arrivait à la maison d'Auteuil.

— Que s'est-il passé? demanda-t-il. — Mademoiselle Baltus est-elle revenue de Melun cette nuit?

— Oui, cher maître...

— Que lui avez-vous dit?

— Tout...

— L'impression produite par cette révélation a dû être terrible!! — La pauvre jeune fille est atterrée sans doute?

— Elle est irritée surtout...

— Comment cela?

— Elle nie le crime et dédaigne l'accusation...

— Malgré les preuves?

— Oui, cher maître, malgré les preuves auxquelles elle refuse absolument de croire.

Et Georges Vernier raconta au professeur son entretien avec Paula.

— Je la plains de toute mon âme... — murmura le savant. — Elle aime d'un amour profond. — Elle souffrira cruellement quand son illusion cessera d'être possible et quand la réalité se montrera sans voiles.

— Mademoiselle Baltus désire assister à la visite que nous allons faire à Jeanne...

— Envoyez-la prévenir que je suis là...

Un instant après la jeune fille accompagnait les médecins à la chambre de madame Delarivière.

La folle continuait à dormir d'un profond sommeil.

Son visage reposé, sa respiration régulière, annonçaient un calme absolu.

Le docteur V... l'examina longuement, attentivement, sans hocher la tête cette fois.

— Aussitôt après le réveil, — dit-il à Schultz, — il faudra continuer l'usage de la potion dont hier je vous ai donné la formule...

— Êtes-vous content, maître? — demanda Georges.

— On ne saurait l'être davantage, mon cher enfant... — répliqua le professeur. — Madame Delarivière est aussi bien que possible, et je considère les effets du poison comme neutralisés à cette heure...

— Ainsi, monsieur, — s'écria Paula, — vous croyez, vous aussi, à un empoisonnement?...

— Et comment n'y croirais-je pas, mademoiselle? — Autant vaudrait nier la lumière et soutenir qu'il fait nuit quand le soleil rayonne!... — le crime est certain... — Le poison a été versé à plusieurs reprises et à des doses différentes...

L'orpheline, les sourcils contractés, murmura :

— Cela est étrange, cependant, bien étrange et bien incroyable!... — Il n'existe pas de crime inutile, et quel serait le but de celui-ci?...

Avant que le docteur V... eût eu le temps de répondre, on frappa doucement à la porte de la chambre.

Georges alla lui-même ouvrir.

Un domestique se présenta.

— Monsieur le directeur, — fit-il, — M. Fabrice Leclère demande s'il peut monter rejoindre ces messieurs?

En entendant le nom de Fabrice tous les assistants tressaillirent. — L'anxiété se lisait dans les regards.

Georges cependant n'hésita point.

— Faites monter... — dit-il avec calme. Puis, s'adressant à Paula lorsque le domestique se fut retiré, il ajouta :

— Souvenez-vous, mademoiselle, de ce que vous m'avez promis... de ce que vous m'avez juré...

— Soyez tranquille, docteur, — répliqua l'orpheline d'un ton presque dur. — Je n'oublie rien... jamais rien... — Vous savez bien d'ailleurs que je ne redoute pas l'épreuve...

La porte s'ouvrit de nouveau.

Fabrice entra.

Il salua tout le monde depuis le seuil, et d'un regard furtif il étudia les physionomies.

Par un effort prodigieux de volonté les personnages réunis dans la chambre offraient des visages calmes et presque souriants...

Le jeune homme rassuré s'avança et tendit la main à Georges.

Ce dernier la prit et la serra.

Fabrice baisa le bout des doigts de mademoiselle Baltus, et demanda des nouvelles de Jeanne.

— Elle va mieux, — monsieur Leclère... beaucoup mieux, — répondit le directeur de la maison des folles. — Un hasard miraculeux a donné hier à madame Delarivière des lueurs de souvenir et des éclairs de raison qui nous permettent d'espérer que la terrible épreuve, à laquelle je comptais soumettre

bientôt notre pauvre Jeanne, ne sera point nécessaire, et que la nature se chargera d'amener seule, sans crise et sans secousse, le résultat souhaité.

Fabrice sut imposer à son visage une expression joyeuse.

— Ah! docteur! — s'écria-t-il, — quelle heureuse nouvelle et combien elle me rend heureux! — Quoi, vraiment, notre chère Jeanne recouvrera prochainement la plénitude de son intelligence?...

— J'ose affirmer qu'avant trois jours les ténèbres seront dissipées...

Le neveu du banquier porta son mouchoir à ses yeux et fit le geste d'essuyer des larmes d'émotion.

— Ah! — murmura-t-il, — si ma vie, que j'ai mise tout entière aux pieds de mademoiselle Baltus, m'appartenait encore, j'en donnerais une part sans regrets pour que votre espoir se réalise!...

En entendant Fabrice parler ainsi, Paula devint radieuse.

Elle lança à Georges un regard de défi.

Ce regard signifiait clairement :

— Et voilà celui que vous soupçonnez! — l'âme la plus belle! le cœur le plus noble! Reconnaissez votre erreur et rougissez de l'avoir commise!

Le prodigieux aplomb, l'imperturbable assurance du fiancé de Paula, ne laissait pas de produire sur Georges lui-même une certaine impression.

Sa certitude ne lui semblait plus reposer sur d'aussi solides bases.

— Si ce matelot, ce Claude Marteau s'était trompé ou nous avait trompés... — se disait-il.

En même temps il jetait un rapide coup d'œil sur le docteur V...

Il lui sembla que ce dernier paraissait ébranlé, lui aussi, dans sa croyance.

Fabrice, ne voyant autour de lui ni symptômes de répulsion ni marques de défiance, ne pouvait soupçonner la terrible accusation dont il était l'objet.

Son attitude, naturelle, sans forfanterie, contribuait à entretenir une grande incertitude dans l'esprit des trois médecins.

Il s'approcha de Jeanne et la contempla longuement.

— Elle me semble changée depuis deux jours... bien changée, — fit-il ensuite, — mais je m'abuse peut-être...

— Non, vous ne vous abusez pas, — répliqua Georges Vernier, — le changement que vous constatez existe en effet. — Madame Delarivière a subi de rudes atteintes, et ce qui ramènera la raison pouvait déterminer la mort...

— Le danger a disparu?

— Oui, et je ne crois pas qu'il revienne..

— Ah! que Dieu vous entende! — Jeanne dort en ce moment?...

— Elle dort et son sommeil, indispensable selon nous, se prolongera pendant de longues heures sous l'influence des narcotiques mêlés à son breuvage...

Fabrice se pencha vers la folle et lui posa ses lèvres sur le front.

— Fasse le ciel, chère Jeanne, — murmura-t-il, — que la guérison de l'âme, en même temps que celle du corps, soit complète et rapide...

Il fallut le serment fait à Georges pour empêcher la jeune fille de s'écrier :

— Mais écoutez-le donc! — Et c'est lui qu'on accuse d'avoir versé le poison à Jeanne! — C'est odieux et c'est insensé!

Elle avait juré, elle se taisait. Mais elle jouissait par avance de son triomphe et de la confusion des accusateurs.

Le vieux médecin se disait :

— Ou ce jeune homme est innocent, ou il est, non seulement un monstre, mais une exception parmi les monstres...

— Déjeunerez-vous avec nous, monsieur Fabrice? — demanda Paula.

— Non, mademoiselle.

— Pourquoi?

— Je suis appelé à Paris par des affaires personnelles assez importantes, mais je reviendrai cette après-midi pour voir ma cousine Edmée, et pour acquérir la certitude que le mieux de Jeanne se soutient...

— Vous serez le bien venu, — monsieur Fabrice... — dit Georges.

Le neveu du banquier baisa la main de Paula, salua les trois hommes et quitta la chambre.

A peine la porte venait-elle de se refermer que mademoiselle Baltus demanda avec une sorte de violence :

— Eh! bien, doutez-vous encore de lui?

— Attendons, mademoiselle... — répondit Georges. — Laissons s'écouler la nuit prochaine...

— Soit! — fit Paula dédaigneusement — Attendons!

Et elle sortit.

XXVI

— Cher et grand maître, — s'écria Georges aussitôt après le départ de mademoiselle Baltus, — moi aussi je me demande si Fabrice Leclère est coupable et si nous devons douter encore?...

— Avez-vous revu votre matelot de cette nuit? — fit le vieux savant.

— Non, docteur, et cependant je l'attendais... — Il devait revenir et nous apporter des preuves nouvelles concernant d'autres crimes... — Son absence me disposerait presque à suspecter sa bonne foi.

— Ne vous hâtez pas de juger, mon cher enfant et, comme vous disiez vous-même à mademoiselle Paula tout à l'heure : — *Attendons!!*

*
* *

En quittant la maison des folles où il était venu directement depuis le chemin de fer de Lyon, Fabrice se fit conduire à la villa de Neuilly.

Tout y était absolument calme.

Il s'y attendait.

Une seule chose lui causa quelque surprise, l'absence de nouvelles ; — on se souvient qu'il avait enjoint à Laurent de lui télégraphier son arrivée au Havre.

Ce silence d'ailleurs ne l'inquiéta pas sérieusement, une dépêche ou une lettre pouvant arriver d'un moment à l'autre.

Il se fit servir un déjeuner auquel il ne toucha qu'à peine, monta dans sa chambre, se jeta sur un fauteuil et se mit à réfléchir.

— En vérité, — se dit-il, — ce qui se passe à la maison d'Auteuil me semble bizarre, inexplicable, presque suspect. — J'ai versé à Jeanne autant de poison qu'il en fallait pour la tuer ! — La dernière dose devait l'achever... — Comment Jeanne est-elle vivante? Quel phénomène s'est produit? — Je veux le savoir, et je connais assez de toxicologie pour comprendre ce qu'un ouvrage spécial peut apprendre à ce sujet.

Il quitta son siège, ouvrit sa bibliothèque et se mit à feuilleter une sorte de *Traité des poisons*, acheté un jour par curiosité et signé de plusieurs noms faisant autorité dans la science.

Il feuilleta ce volume sans se donner la peine de recourir à la table, et il arriva promptement au chapitre qui l'intéressait et qui portait en tête ces mots : *Du Datura stramonium.*

Il lut en étudiant chaque phrase, en pesant chaque mot.

De cette lecture résulta d'abord pour lui la conviction qu'il avait agi de façon à donner la mort.

Tout à coup sa lèvre se crispa, son front se plissa, des gouttes de sueur mouillèrent ses tempes.

Il venait de tomber sur un paragraphe relatif à l'emploi du *stramoine* dans le traitement de la folie.

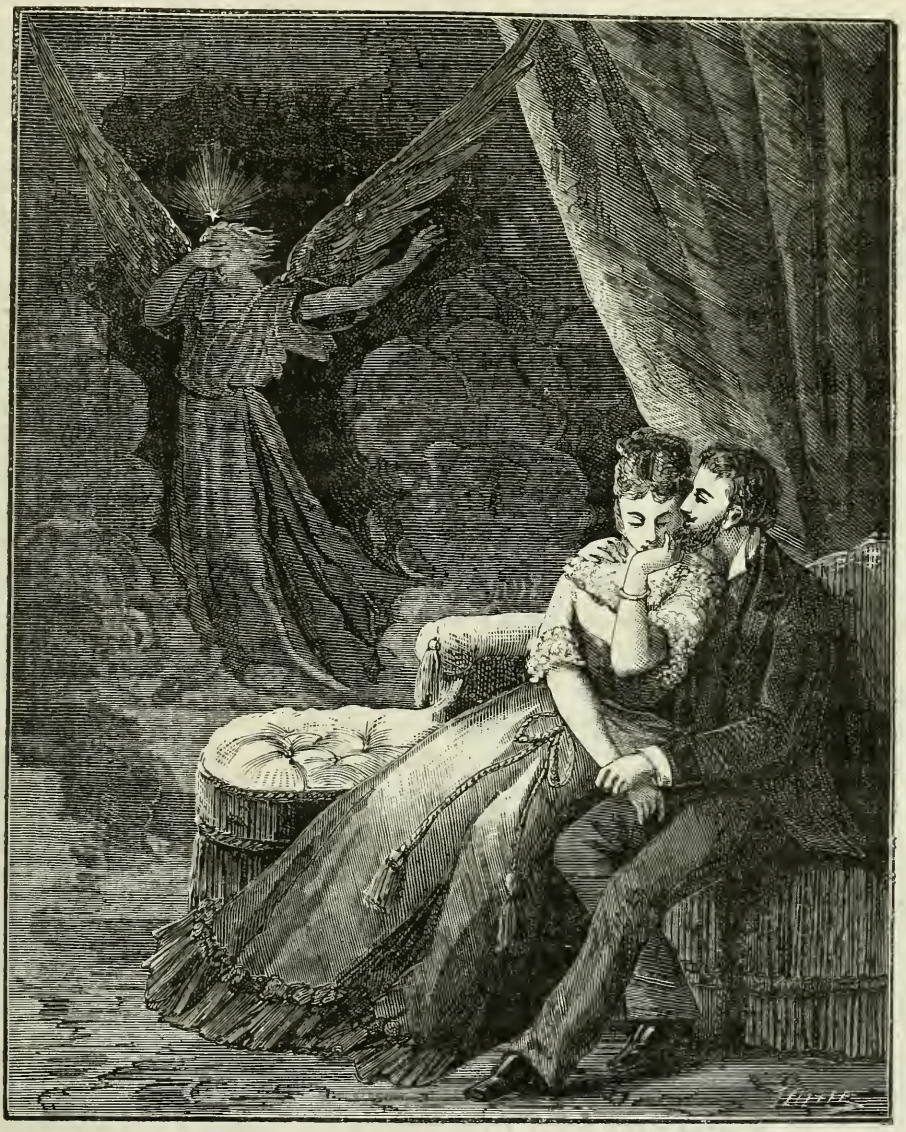
L'auteur affirmait d'une façon claire et précise que le *stramoine*, administré par petites doses, agit efficacement sur la *lypémanie*, et il citait à l'appui de son dire diverses expériences tentées dans des maisons de fous, et où l'emploi du *stramoine* avait ramené la raison.

— Misère de moi ! — murmura Fabrice devenu livide. — J'ai opéré par petites doses ! — N'ai-je donc fait, au lieu de tuer le corps, que raviver l'intelligence?... — Ai-je chargé moi-même l'arme qui doit m'abattre?... — Suis-je un fou, ou suis-je un enfant?...

Le jeune homme continua d'étudier la terrible page de son livre.

Plus il prolongeait cette étude, plus il avait la preuve que l'heureux changement survenu dans l'état de la malade était le résultat de la manière dont il avait employé le poison.

— Mais il tue cependant, ce poisson ! — dit-il enfin avec rage. — J'en suis sûr, moi ! — il ne s'agit que d'en augmenter la dose !



Paula se souvenait que la nuit précédente, éperdue d'amour, elle reposait sa tête sur l'épaule de Fabrice. (Page 796.)

Ses yeux s'attachèrent de nouveau sur les lignes qu'il dévorait.

— Oui... oui... je le disais bien! — continua-t-il en indiquant du doigt une phrase qu'il lut tout haut, celle-ci, que nous reproduisons textuellement: — « *Si la dose de datura, surélevée seulement d'un tiers, était administrée au malade, même après un traitement continu, l'effet en serait promptement mortel. — Que les médecins se gardent donc bien, comme l'ont fait certains de leurs confrères, de l'augmenter dans le traitement qu'ils imposent à leurs malades.* »

Fabrice poursuivit, en se levant et en parcourant sa chambre à grand pas :

— Un tiers de plus! — il suffirait d'un tiers de plus! Eh! bien, moi, j'en mettrai le double! — Mon imprudence sera réparée demain, car j'irai cette nuit à la maison d'Auteuil!

Après ce court monologue le neveu du banquier referma son livre, le remit en place et tâcha de dormir un peu; — nous n'étonnerons point nos lecteurs en affirmant qu'il n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente.

Vers quatre heures du soir il fit atteler le cob au poney-chaise et sortit pour aller prendre des nouvelles de Jeanne et de sa fille.

A la maison des folles la journée paraissait interminable... Les heures semblaient des siècles...

On attendait Claude Marteau, le matelot, l'accusateur...

Le temps s'écoulait, ou plutôt se traînait lentement. — Claude Marteau ne venait pas, et l'on commençait à penser fort logiquement que ses accusations pourraient bien être des impostures...

Fabrice ne manqua point de s'apercevoir que les visages étaient sombres et qu'ils exprimaient l'inquiétude, mais il attribua cette expression aux angoisses fiévreuses q'uinspirait à tout le monde l'attente de la guérison de Jeanne et des résultats de cette guérison.

Georges insista pour le retenir à dîner.

Il accepta.

Le dîner fut triste, malgré les efforts de Fabrice et de Paula pour l'animer. — Une contrainte involontaire, bien facile à comprendre, régnait parmi les autres convives.

En de telles conditions le repas ne pouvait se prolonger beaucoup.

Un peu avant dix heures Fabrice prit congé, rejoignit sa voiture qu'il avait fait attendre, et partit pour Neuilly.

Pas plus le soir que pendant la journée, Claude Marteau n'avait paru...

— Eh bien, messieurs, qu'allez-vous faire? — demanda Paula d'un ton où l'amertume et la raillerie se mêlaient à doses égales. — Votre accusateur, vous le voyez, s'est abstenu de revenir, et je suppose que le doute ne vous est plus permis...

— Hélas! mademoiselle, — répondit le vieux professeur, — je suis bien forcé de convenir que si nos doutes se sont amoindris ils subsistent encore... — Dans l'intérêt même de l'accusé, nous devons poursuivre jusqu'au bout notre œuvre d'investigation. — Son innocence, — (s'il est innocent), — n'en paraîtra que plus éclatante... — Mon cher Georges, placez tout votre monde aux aguets...

— Il est inutile de mettre les gens de la maison dans la confidence de ce qui se passe... — répliqua le jeune médecin. — Nous aurons à nous trois plus que la force nécessaire pour arrêter l'assassin s'il se présente... — A onze heures et

demie, monsieur Schultz, vous ferez éteindre toutes les lumières de la maison, et vous vous installerez, l'oreille au guet, dans le salon d'attente du pavillon qu'habitent madame Delarivière et sa fille... — Soyez armé, la prudence l'exige... — Le docteur et moi nous nous placerons derrière les rideaux des fenêtres de mon cabinet... — La nuit est claire, et de là nous verrons s'ouvrir, — si elle s'ouvre, — la porte du chemin de ronde.

Paula ne prononça pas un mot, mais elle sourit avec une expression de profond dédain.

— Vous nous trouvez absurdes, mademoiselle, — dit Georges. — Vous riez de notre préoccupation et des précautions qu'elle nous suggère... — Peut-être tout cela vous semblerait-il moins ridicule si vous aviez vu Jeanne agonisante dans nos bras...

— Il y a un empoisonneur, — ajouta le docteur V... — Quel est-il? Je l'ignore mais, quel qu'il soit, il ne faut pas qu'il nous échappe et, Dieu aidant, il ne nous échappera pas!...

En entendant ces paroles Paula tressaillit et, quoiqu'elle fût prête à répondre de Fabrice honneur pour honneur, elle sentit un frisson courir sur sa chair.

La demie après onze heures sonna.

Le docteur Schultz, obéissant aux ordres de Georges, s'assura que toutes les lumières étaient éteintes, s'arma d'un revolver et s'installa dans le salon d'attente.

— Cher maître, — fit alors le jeune médecin, — il est temps d'aller prendre possession de notre poste.

— Je vous suis, messieurs... — dit Paula.

La jeune fille et les deux hommes montèrent dans le cabinet de travail et se placèrent derrière les fenêtres fermées.

— Monsieur Georges, — demanda l'orpheline, — à quelle heure l'assassin, s'il faut s'en rapporter aux paroles de l'accusateur, s'introduit-il dans la maison de santé?

— Entre minuit et une heure du matin, mademoiselle.

— Et il n'est que minuit moins un quart. — Notre attente peut être longue encore.

— Faites comme nous, mademoiselle, armez-vous de patience...

Paula s'assit dans l'embrasure d'une croisée et fixa son regard, avec une persistance infatigable, sur la porte par laquelle devait entrer le meurtrier.

Le silence était si profond qu'on distinguait nettement dans le cabinet du docteur le bruit des respirations oppressées...

Le temps passait.

L'horloge de la maison des folles sonna les douze coups de minuit, puis le quart, puis la demie.

Nos trois personnages éprouvaient des émotions également poignantes, quoique de nature différente.

Vingt-cinq minutes encore s'écoulèrent.

Cette attente de près de cinq quarts d'heure avait paru longue comme une année.

Paula sentit que sa patience était à bout.

— Eh! bien, messieurs, — s'écria-t-elle avec une mordante ironie, — ne pensez-vous pas comme moi que le meurtrier, prévenu par l'accusateur, se tient sur ses gardes, et que vous ne le prendrez pas en flagrant délit cette nuit?

— Vous vous trompez, mademoiselle, — répondit Georges, — nous le prendrons cette nuit!... Écoutez!...

Une sonnerie bizarre, ou plutôt un carillon véritable produit par une dizaine de timbres donnant tous à la fois des notes différentes, retentissait dans le cabinet de travail et dans la chambre voisine.

Georges continua:

— Le meurtrier vient d'ouvrir la porte du boulevard Montmorency... — Il est dans le chemin de ronde... — Il s'avance... il approche... — Dieu l'aveugle... Le démon le pousse, et nous, mademoiselle, — nous, la justice et la vengeance, — nous allons le voir à l'œuvre... — L'accusateur n'avait pas menti!...

XXVII

Paula n'avait rien à répondre aux dernières paroles de Georges.

Elle devint pâle comme une morte, chancela, et pour ne pas tomber se cramponna des deux mains aux rideaux de la fenêtre, prêtant toujours l'oreille aux sonneries des timbres, et le regard fixé sur la porte du chemin de ronde.

— Suivez-moi, — reprit le jeune médecin, — notre place est maintenant dans la chambre de Jeanne où nous devons précéder l'assassin, quel qu'il soit...

Nos trois personnages quittèrent le cabinet de travail pour se rendre au pavillon qu'habitaient la mère et la fille.

Tandis qu'ils traversaient l'espace découvert, ils entendirent résonner dans la nuit, du côté de la section des folles agitées, des cris bizarres, de rauques imprécations, des gloussements sinistres.

Le vieux professeur, surpris, ralentit un moment sa marche.

— Qu'est-ce donc? — demanda-t-il à Georges.

— Une de mes pensionnaires prise d'une crise soudaine... — répondit le jeune homme. — Ne vous arrêtez pas, cher maître, je vous en prie... Nous n'avons que le temps.

Les clameurs de la folle redoublaient d'intensité; malgré les fenêtres closes on distinguait ces lambeaux de phrases:

— Vingt mille francs... vingt mille francs... Frédéric Baltus est mort assassiné... assassiné pour vingt mille francs...

Puis tout retomba dans le silence.

— C'est Mathilde Jancelyn... — murmura Georges, — la pauvre fille va mourir...

En entendant le nom de son frère, prononcé à une telle heure et dans des conditions si particulièrement effrayantes, mademoiselle Baltus frissonna de la nuque aux talons et, malgré toute son énergie, se sentit défaillir.

— Appuyez- vous sur moi, mademoiselle, — lui dit le docteur V...

Paula le remercia d'un signe de tête et lui saisit le bras.

Une minute plus tard ils entraient dans le pavillon.

Schultz, un revolver à la main, sortit du salon d'attente.

— Il vient... — fit Georges presque à voix basse. — Montez avec nous...

La jeune fille et ses compagnons gravirent l'escalier et franchirent le seuil de la chambre de Jeanne.

A ce moment précis la porte qui du chemin de ronde donnait dans le jardin, s'ouvrit.

Une ombre se dessina dans l'obscurité transparente, fit halte par prudence pendant une ou deux secondes, puis se dirigea résolument vers le pavillon et ne tarda point à l'atteindre...

Alors, pour la seconde fois, la petite porte tourna sur ses gonds...

Une deuxième ombre parut, et prit le chemin que la première venait de suivre...

Fabrice Leclère, familiarisé maintenant avec les dangers de surprise qu'il affrontait depuis plusieurs nuits, ôta ses bottines sur le perron ainsi qu'il le faisait toujours, pénétra dans le vestibule, gravit l'escalier, atteignit le carré, s'arrêta, promena ses regards autour de lui et prêta l'oreille.

Nul bruit suspect ne vint exciter sa défiance... — Aucune lueur ne filtrait sous la porte d'Edmée.

Fabrice entra dans la chambre et fit halte de nouveau.

Jeanne dormait. — Sa respiration régulière prouvait que son sommeil était calme et profond.

Une sorte de crépuscule régnait autour des fenêtres; les angles de la pièce s'emplissaient de ténèbres.

Un reflet pâle, mais très distinct, trahissait la présence de la carafe sur la table de nuit, à côté du lit.

L'empoisonneur tira de sa poche le petit flacon, prit la carafe et s'approcha de la fenêtre pour mêler le *Datura stramonium* au breuvage de Jeanne.

Soudain, il éprouva la plus effroyable sensation que puisse subir une créature humaine sans tomber foudroyée.

Une main se posait sur son épaule.

Une voix, — celle de Georges, lui disait :

— Finissez-en cette nuit, monsieur Fabrice... — Versez tout et, dans une heure, Jeanne sera morte...

En même temps une porte s'ouvrait au fond ; le savant illustre et le docteur Schultz apparaissaient, tenant un flambeau d'une main, un revolver de l'autre, et derrière eux Paula terrifiée, muette d'horreur et de désespoir.

Fabrice poussa un cri de rage, — le rauque hurlement de la bête fauve prise au piège.

Il lâcha la carafe et le flacon qui se brisèrent, — il bondit en arrière et s'accula dans un angle de la chambre, hideux, menaçant, fouillant ses vêtements pour y trouver un arme.

— Prenez garde, monsieur, — lui dit froidement le docteur Schultz, — si vous faites mine de montrer les canons d'un revolver, nous serons dans le cas de légitime défense et nous vous tuerons là, dans ce coin, comme un chien enragé...

Le misérable grinça des dents puis, se voyant perdu sans ressources, prit une attitude humble et soumise, baissa les yeux et se mit à trembler.

— Regardez-le, mademoiselle... — dit Georges à Paula en étendant la main vers Fabrice. — Regardez l'homme que vous nous accusiez de calomnier... — Pour voir en lui le plus lâche et le plus infâme des assassins il vous fallait des preuves... — Je vous les ai promises. — Les trouvez-vous complètes ?

L'orpheline se tordait les bras.

— Lui, un assassin ! — balbutia-t-elle. — Un empoisonneur ! lui que j'aimais ! — Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !...

Elle éclatait en sanglots convulsifs et se meurtrissait la poitrine.

Fabrice Leclère, en ce moment, donna la mesure de sa lâcheté.

Il se laissa tomber à genoux, étendit vers les trois hommes ses mains suppliantes et murmura :

— Oui, je suis un meurtrier... Oui, je suis un infâme... Mais je ne savais ce que je faisais... j'étais fou !... — Ayez pitié de moi et, puisque Jeanne est vivante, faites-moi grâce...

— Il ose demander grâce ! — répliqua Georges avec un mépris immense. — Il invoque la pitié ! — Faisiez-vous grâce à votre victime ?... Aviez-vous pitié de Jeanne ?

— Je ne mérite ni grâce ni pitié, c'est vrai... — reprit Fabrice. — Mais je me repens... — Soyez miséricordieux... Pardonnez-moi...

— Nous n'en avons pas le droit, monsieur... Nous ne sommes point vos juges...

Paula Baltus, à son tour, intervint, suppliante.

— Monsieur Georges, — balbutia-t-elle, — j'ai pour ce misérable autant d'horreur que j'avais d'amour... et cependant j'intercède pour lui... — Il a échoué dans l'accomplissement de son crime !... Grâce au ciel et grâce à vous, Jeanne est sauvée... — Laissez-lui le temps de se repentir... Qu'il parte... qu'il quitte la France et l'Europe... qu'il traîne au bout du monde sa honte et ses remords... — Il appartient à la justice de Dieu... Ne le livrez pas à celle des hommes !...

— Vous ne direz pas cela tout à l'heure, mademoiselle Paula Baltus!! — cria une voix rude.

Et l'ex-matelot, s'élançant dans la chambre, se plaça devant Fabrice.

— Claude Marteau!! — lui!! — ici!! — murmura ce dernier en se relevant.

— Oui, tonnerre de Brest! Claude Marteau, en personne véritable et naturelle! — répliqua notre ami. — Ah! patron, ça vous étonne de me voir quand vous me croyiez au Havre où vous m'aviez expédié à seule fin de vous débarrasser de moi! Mais je suis revenu à temps pour vous faire votre affaire, car mettez-vous bien dans la caboche que, si vous êtes pincé présentement, c'est à moi seul que vous le devez! Mille millions de charretées de diables, voilà assez longtemps que je vous épie, que je m'attache à vous comme votre ombre, et que je ne dors plus la nuit pour vous suivre!...

Fabrice ne prononça pas une parole, mais il jeta sur l'ex-matelot un regard d'indicible haine.

Claude Marteau surprit ce regard.

— Tonnerre de Brest! — fit-il avec un gros rire, — je ne donnerais pas deux sous de ma peau, si nous étions en tête-à--tête au coin d'un bois et si vous aviez un revolver. — Par bonheur pour moi, présentement, vous n'êtes point le plus fort!... Ca vous vexe... mais c'est comme ça!

L'ex-matelot se tourna vers l'orpheline, et poursuivit :

— Vous imploriez pitié pour cet homme, mademoiselle, ne connaissant de lui qu'un crime... Attendez un peu, s'il vous plaît... — Vous allez savoir ce qu'est le gredin dont vous sollicitiez la grâce... — Ce n'est pas le bagne qui l'attend, c'est l'échafaud qui le réclame...

— L'échafaud!... — répéta Paula folle d'épouvante.

— Mon Dieu! oui... tout bonnement...

La rage de Fabrice était telle qu'une écume sanglante vint à ses lèvres.

— Mensonge!... — vociféra-t-il. — Mensonge!...

— Écoutez bien, mademoiselle, — continua Claude, — vous verrez de quel côté est le mensonge et de quel côté est la vérité... — Cet homme, ce faussaire, cet assassin, n'en était point à son premier meurtre... — il a manqué madame Delarivière, ce n'est pas sa faute, mais il avait déjà les mains rouges de sang...

— Calomnie... mensonge... — voulut répéter Fabrice.

L'ex-matelot l'interrompit net.

— Ah! tais-toi! — lui dit-il, — tais-toi ou je te mets un bâillon!... — Non, gibier de potence, tu n'en étais pas à ton premier meurtre!... Tu as fait condamner à ta place un innocent... Tu as ri en regardant la guillotine couper le cou d'un pauvre diable qui payait pour toi... — Ça te paraissait drôle, la justice se trompant de tête et te laissant la tienne! — Vous voyez que je connais vos exploits, monsieur Fabrice Leclère, et que je les connais tous!

Claude s'interrompit pendant une seconde, puis il reprit :

— Mademoiselle Paula, vous cherchez le véritable assassin de votre frère...

— Oui! oui... — s'écria l'orpheline.

— Eh bien, mademoiselle, regardez cet homme... — poursuivit Claude Marteau, — regardez-le bien en face!... — Le vrai meurtrier... le seul assassin, c'est lui!... — Demandez-vous toujours sa grâce?

XXVIII

Paula Baltus se dressa, livide, effarée, haletante.

— Lui, l'assassin de mon frère!... — balbutia-t-elle en étendant vers Fabrice ses deux mains qu'agitait un frisson convulsif, — lui! lui!...

— C'est faux!... — répliqua le misérable d'une voix étranglée. — C'est faux!... c'est insensé!... Je proteste!...

— Protestez tant qu'il vous plaira, gredin! — poursuivit Claude Marteau. — C'est comme si vous chantiez : *J'ai du bon tabac* sur l'air de *Femme sensible!...* — J'ai des preuves...

— Lesquelles? — demanda Georges vivement. — Parlez vite, mon brave ami...

L'ex-matelot fouilla dans la vaste poche de sa vareuse.

Il en tira divers objets qu'il plaça sur une petite table à portée de sa main.

— Lesquelles? — répéta-t-il. — D'abord ce chiffon de papier adressé à M. Fabrice Leclère par son complice René Jancelyn, et que j'ai trouvé à Neuilly chez Malthide Jancelyn, la maîtresse de mon honoré patron... Il n'y en a pas long, mais je crois que c'est assez clair...

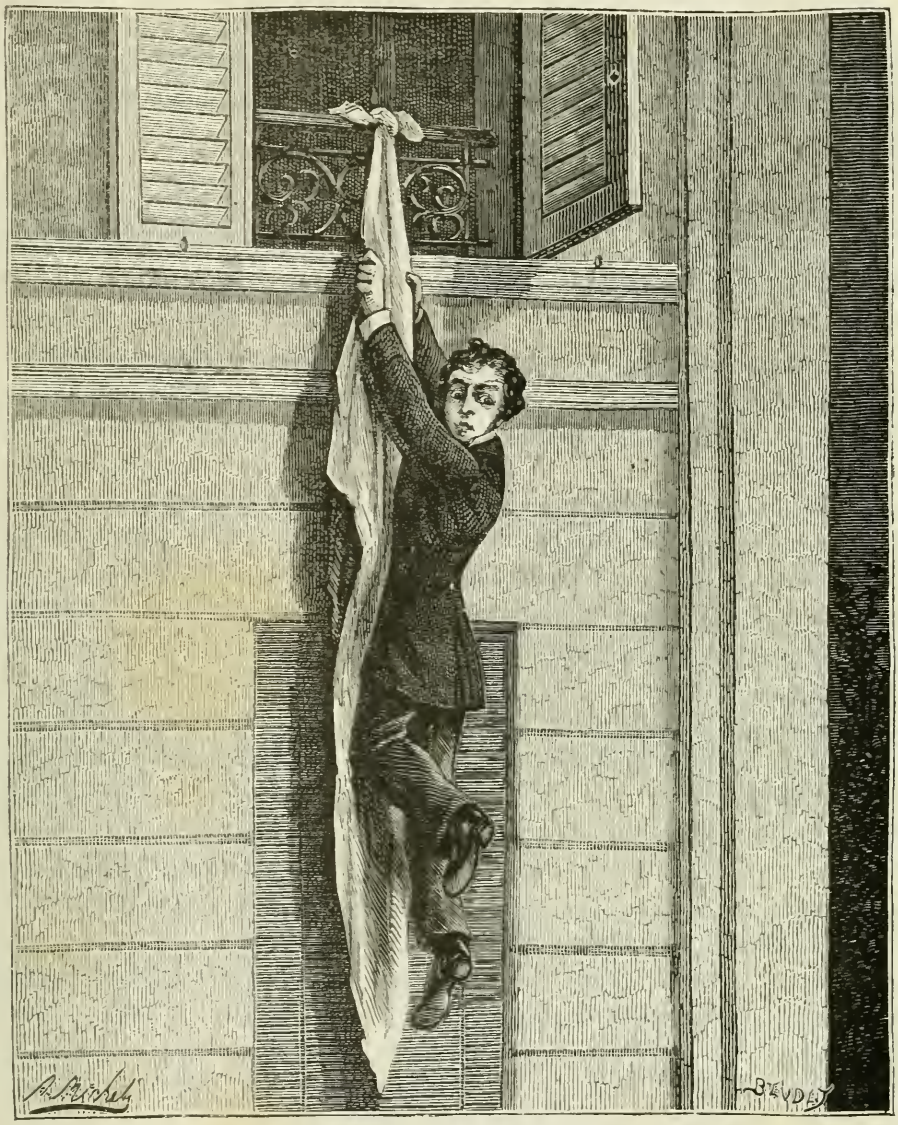
Et Claude lut à haute voix les trois lignes que nos lecteurs connaissent.

— Ensuite, — ajouta-t-il, — cet écusson d'argent que j'ai ramassé à Melun le lendemain de la nuit du crime, dans mon canot dont l'assassin s'était servi pour traverser la Seine... — Ça porte les deux lettres F. L. et je parierais ma tête que ça s'emboîte sans faire un pli dans la crosse du revolver qui servit de pièce de conviction aux juges et leur fit condamner le pauvre diable d'innocent...

— Voici ce revolver, — interrompit Georges. — Attendez... nous allons voir...

Il prit le losange de métal et s'assura qu'en effet il s'ajustait à merveille dans le creux laissé vide sur la crosse.

— Et, — continua Claude, — je défie le scélérat de soutenir que ce revolver n'était pas à lui, car en voici le frère jumeau qu'il a jeté dans la Seine sous mes yeux par une belle nuit de clair de lune, et que j'ai repêché d'un coup d'épervier...



L'oiseau avait pris son vol, comme à Mantes, par la fenêtre.

Fabrice grinçait des dents.

— Ça n'est pas tout... — poursuivit le matelot. — Il s'agit présentement de passer à de nouveaux exercices...

Il exhiba un papier aux trois quarts brûlé.

— Ceci, — dit-il, — est l'indice d'un autre crime...

— Un autre crime! — s'écria Georges avec épouvante, tandis que Paula Baltus cachait son visage dans ses mains.

— De deux autres peut-être, monsieur Vernier, mais je n'en affirme qu'un...

— Ce papier prouve que M. Delarivière avait fait un testament en faveur de sa femme et de sa fille, et que ce misérable a tenté d'anéantir cet acte afin de dépouiller les deux pauvres créatures, après avoir sans doute assassiné son oncle...

Un cri d'horreur s'éleva.

— Sur ce dernier chapitre je ne réponds de rien, — reprit Claude, — mais ça me paraît bien probable. — Dans tous les cas, même si M. Delarivière n'a pas été sa victime, il en a fait assez pour mériter deux fois plutôt qu'une l'échafaud que je lui promets!...

— Vous écoutez cet homme! — hurla Fabrice dans un transport de rage. — Il m'accuse et vous le croyez! — Savez-vous ce qu'il est, ce Claude Marteau? — Un repris de justice!... Un voleur condamné par un conseil de guerre à cinq ans de prison!...

— Eh! bien, oui, j'ai fait une faute, — répondit l'ex-Bordeplat, — et vous avez cru que j'étais un coquin de votre sorte et que vous achèteriez à bon marché ma conscience, parce qu'étant matelot j'avais volé un pain!... — Vous vous étiez trompé, monsieur Fabrice Leclère! — J'ai gardé le silence à Melun parce que j'avais peur des gens de loi... — Je craignais, dans ma position, d'être appelé en témoignage et de ne pouvoir lever la main devant les juges... — Je n'avais d'ailleurs que des présomptions et pas de certitudes... — Quand les certitudes sont venues, j'ai compris que mon devoir était de vous surveiller, de me placer entre vous et vos victimes, de prévenir ceux que vous frappiez dans leurs plus chères affections, afin de vous livrer à la justice qui vous enverra à l'échafaud et réhabilitera celui que vous avez laissé mourir à votre place... — J'ai compris cela, monsieur Leclère, et sans calculer rien, sans rien craindre, tonnerre de Brest! j'ai fait mon devoir!!

Fabrice se sentant vaincu et voyant qu'il n'avait plus à espérer de miséricorde, voulut entamer la lutte contre ceux qui l'entouraient et chercher le salut dans la fuite.

Claude, de la main droite, le saisit à la cravate et le maintint dans un état de complète immobilité en lui disant d'un ton goguenard :

— Inutile de faire le malin! — Vous ne m'échapperez pas! J'ai beau n'avoir qu'une main à ma disposition, ayant reçu dans l'autre bras une balle de revolver, ça suffit pour vous tenir en respect!

Georges remarqua seulement alors que Claude avait un bras en écharpe, — chose dont son trouble l'avait empêché de s'apercevoir jusqu'à ce moment.

— Blessé! — s'écria-t-il.

— Oui, monsieur Vernier...

— Et par qui?

— Par un nommé Laurent, le valet de chambre de M. Fabrice Leclère.

— Mais, c'est grave, peut-être...

— Oh ! non, monsieur le docteur, ce n'est rien du tout... — Le balle a traversé la chair, très adroitement, sans toucher l'os... C'est le principal... Vous aurez bientôt fait de me guérir quand nous aurons le temps de penser à moi... D'ailleurs, c'est le bras gauche qui est écloppé... Le droit est solide comme vous voyez, et je me charge volontiers de conduire le bandit que voilà dans une de vos cellules où il passera sous bonne garde le reste de la nuit... — Demain matin les gens du commissaire viendront le chercher et nous débarrasseront de lui...

Georges se tourna vers Paula.

— Mademoiselle, — lui demanda-t-il, — que devons-nous faire ?

— Livrer ce misérable à ses juges... — répondit l'orpheline avec un calme sinistre. — Nous cherchions, vous et moi, l'assassin de mon frère ; nous l'avons trouvé, voilà tout !

— Docteur Schultz, — dit Georges Vernier, — ouvrez, je vous prie, une des cellules destinées aux folles dangereuses. — Qu'on y enferme cet homme et qu'on le garde à vue...

— Je me chargerais de ça au besoin ! — s'écria Claude Marteau qui tenait toujours Fabrice par la cravate. — Allons, venez — ajouta-t-il, — et soyez sage comme une image, sinon je vous étrangle !

Le médecin-adjoint et l'ex-matelot sortirent de la chambre avec le prisonnier qui n'ayant plus d'espoir, par conséquent plus d'énergie, semblait à demi-mort et marchait en trébuchant comme un homme ivre.

Mademoiselle Baltus, immobile, muette et hautaine, avait vu froidement passer Fabrice devant elle.

Aussitôt que la porte se fut refermée derrière lui, cette expression d'impassibilité tomba comme un masque dont on détache les cordons.

La jeune fille fondit en larmes, éclata en sanglots.

— Et penser, — s'écria-t-elle avec un désespoir indicible, — penser que j'ai aimé ce faussaire... ce misérable... ce meurtrier !... penser que j'ai touché ses mains couvertes du sang de mon frère... ses mains qui versaient à Jeanne le poison !... — Et aveuglée par cet amour, j'ai douté de vous, docteur ! je vous ai accusé de calomnie ! oh ! pardonnez-moi, pardonnez-moi, je vous en supplie !...

Et l'orpheline fit un mouvement pour ployer les genoux devant Georges.

Ce dernier devina sa pensée.

Il ne lui laissa pas le temps de s'incliner ; il lui prit les deux mains, l'attira doucement à lui et l'embrassa sur le front en lui disant :

— Je n'ai rien à vous pardonner, mademoiselle... vous ne m'avez point offensé...

— Ainsi, vous ne m'en voulez pas ?...

— Non, certes !...

— Bien vrai ?...

— Je vous le jure...

Mademoiselle Baltus parut soulagée. — Ses sanglots convulsifs s'apaisèrent. — Ses larmes cessèrent de couler.

Après un instant de silence, elle reprit :

— Mais comment se peut-il qu'il y ait sur la terre de tels monstres? Pourquoi toutes ces infamies? Quel était le but de ces crimes?

— Ah! — répliqua le jeune médecin, — les motifs qui faisaient agir l'homme qui sort d'ici sont faciles à comprendre... Votre frère pouvait le perdre. — Il a tué votre frère pour éviter le bagne...

— Ceci n'explique pas l'empoisonnement de Jeanne.

— Ceci l'explique au contraire à merveille... — Du jour où Fabrice a su que nous comptions sur la guérison de madame Delarivière et sur ses révélations pour trouver l'assassin véritable de Frédéric Baltus, l'empoisonnement a été résolu... le misérable avait, en outre, un second motif.

— Lequel?

— Il ne lui suffisait pas d'avoir anéanti le testament de son oncle... Il fallait que Jeanne mourût afin de lui assurer la libre possession de toute la fortune...

— Croyez-vous qu'il ait été le meurtrier de M. Delarivière?

— Je l'ignore mais, ainsi que le disait ce brave Claude Marteau, cela ne me paraît que trop vraisemblable...

— Horrible! horrible! — balbutia la jeune fille en baissant la tête et en cachant son visage dans ses deux mains.

Une pensée traversait son esprit et la faisait rougir de honte et pâlir de dégoût.

Elle se souvenait que la nuit précédente, éperdue d'amour, elle reposait sa tête sur l'épaule de Fabrice, au moment où Madeleine sonnait à la grille de la villa...

— Si pourtant Madeleine n'avait pas sonné ?... — se demandait-elle avec un frisson d'épouvante.

Elle n'osait pas se répondre.

— Maintenant, mon cher élève, — dit le docteur V. à Georges Vernier, — quelle marche comptez-vous suivre?

— Cette marche sera bien simple... — répliqua le jeune médecin. — Dès la pointe du jour, je ferai prévenir le commissaire de police qui réclamera l'intervention du parquet et dressera procès-verbal de la tentative d'empoisonnement commise dans ma maison et dont nous avons été les témoins. — Puis, en ce qui concerne les crimes passés, je donnerai une forme régulière aux dénonciations de Claude Marteau, et j'y joindrai les preuves indiscutables que le brave matelot possède...

XXIX

Tandis que Georges Vernier et l'illustre savant échangeaient ces paroles, mademoiselle Baltus avait repris possession de son sang-froid.

— C'est maintenant surtout, — dit-elle, — qu'il faut que Jeanne guérisse!... Il ne suffit pas que le vrai meurtrier paye sa dette à la justice des hommes... — Il importe que la mémoire de l'innocent soit réhabilitée, et pour cela il faut savoir son nom.

— Nous guérirons madame Delarivière, — répliqua le jeune médecin. — Nous prouverons que Pierre, le condamné de Melun, était une victime et non un coupable...

— Et en faisant cela, mademoiselle, — ajouta le vieux savant, — nous accomplirons un devoir sacré... — Le condamné de Melun a laissé derrière lui une famille. — Ceci n'est point douteux pour moi. Nous nous devons à cette famille... — Aussitôt que possible nous tenterons l'épreuve à laquelle Georges a résolu de soumettre Jeanne...

— Sans doute, cher maître, — répondit Georges, — mais qui sait quand ce sera possible?...

— Comment, fit le docteur V.. très surpris, — une condamnation à mort n'a-t-elle pas été prononcée récemment?...

— Oui, mais la peine capitale vient d'être commuée en celle des travaux forcés à perpétuité...

— Eh! bien, tant mieux! — s'écria mademoiselle Baltus avec un accent farouche, tandis qu'une flamme sombre s'allumait dans ses yeux. —C'est la justice de Dieu qui le veut ainsi!... — Nous attendrons le jour de l'exécution de Fabrice Leclère, et c'est en voyant tomber la tête de l'assassin de mon frère, que Jeanne recouvrera la raison...

Les deux hommes se regardèrent avec stupeur.

Une telle intensité de haine, succédant chez Paula à une si grande exaltation d'amour, les étonnait, les effrayait presque.

La jeune fille devina la cause de leur trouble.

— Ah! vous ne comprenez pas... — murmura-t-elle d'un ton plein d'amertume. — C'est cependant bien simple... — Si j'avais moins aimé ce misérable, je le haïrais moins!

— Vous avez raison, mademoiselle, — répliqua Georges, — nous attendrons l'exécution de Fabrice Leclère...

En ce moment le docteur Schultz rentra, suivi de Claude Marteau.

— Monsieur le directeur, — dit-il, — l'assassin est en lieu sûr... — Nous lui avons mis la camisole de force qui paralyse ses mouvements... — De plus

un infirmier le revolver en main, occupe avec lui la cellule, et un autre veille à la porte dans le couloir...

— Pas de danger qu'il s'échappe... — fit l'ex-matelot, — je réponds de lui!... — Une sardine s'évaderait plutôt de sa boîte!

— Monsieur Claude, — s'écria Paula, — donnez-moi votre main...

— Mais, mademoiselle... — murmura Bordeplat, très intimidé.

— Donnez-moi votre main, répéta la jeune fille, je veux la serrer dans les miennes... — Vous vous êtes conduit en honnête homme et en homme courageux... Je vous remercie du fond du cœur... — N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous avez en moi pour toute votre vie une amie sincère et dévouée...

Claude avait abandonné sa solide et robuste patte aux mains mignonnes de l'orpheline.

Il balbutia avec une émotion qui faisait trembler sa voix :

— Me remercier, mam'selle... Eh! tonnerre de Brest, de quoi donc?... — D'avoir écrasé une vipère ou démoli un chien enragé! Ça n'en vaut pas la peine... ça ne mérite seulement pas un compliment! C'est moi au contraire qui vous remercie de l'amitié que vous voulez bien me témoigner. Je sais quel grand honneur vous me faites et j'en suis plus reconnaissant que je ne pourrais l'exprimer... Dites un mot, mam'selle Paula, faites un geste, et Claude Marteau se fera tuer pour vous de bon cœur!...

Du revers de la main l'ex-matelot essuya ses paupières que mouillait une larme d'attendrissement, et poursuivit en s'adressant à Georges :

— Maintenant, monsieur le docteur, en deux temps et trois mouvements nous allons, s'il vous plaît, régler nos comptes.

— Nous avons donc des comptes à régler ensemble, mon brave Claude? — — demanda le jeune médecin.

— Oui, pardieu, monsieur le docteur!

— Lesquels?...

L'ex-matelot tira de sa poche inépuisable le portefeuille de Laurent, l'ouvrit et en étala sur une table des billets de banque.

— Qu'est-ce que cela! — fit Georges.

— Vingt-neuf mille cinq cents francs... — Il y en avait trente mille, mais j'ai été obligé, pour mes frais et dépenses d'en prendre cinq cents, dont je rendrai compte comme de juste...

— A qui appartient cet argent?

— A mademoiselle Edmée et à sa mère, puisqu'il fait partie de l'héritage que le misérable gueux leur volait. — Je le dépose entre vos mains, et je n'ai pas besoin de reçu...

— Mais comment cette somme se trouve-t-elle en votre possession?

— Ah! c'est juste... je ne vous ai pas tout dit... — Eh bien! écoutez... Voici la chose... Ça ne sera pas long...

Et Claude raconta brièvement l'histoire des trente mille francs remis par Fabrice à Laurent pour solder l'acquisition du petit bateau à vapeur.

Puis il ajouta :

— Demain, monsieur Georges, il faudra vous rendre à la villa de Neuilly-Saint-James... — Dans un endroit que je vous indiquerai, et qui est un des tiroirs du bureau de M. Fabrice, vous trouverez, ou peu s'en faut, toute la fortune de M. Delarivière...

— Nous irons ensemble, — répliqua Georges, — et, soit dit en passant, j'espère bien que vous resterez attaché à la maison de mademoiselle Edmée et de sa mère, avec le titre et la situation qui vous seront agréables...

— Tonnerre de Brest! — s'écria Claude, — je le crois bien, que je resterai!... Je ne demandais que ça!... — Mes canots, voyez-vous, c'est mes enfants! — Je pourrai garder mon mousse, pas vrai, monsieur Georges?

— Certainement.

— Et à propos de mon mousse, j'irai le plus tôt possible le chercher à Mantes, le pauvre gamin... — Je suis sûr qu'il est aux cent mille coups de s'être laissé rouler par cet autre gredin de Laurent, et pourtant ça n'est point sa faute, à ce petit, bien sûr!... — On ne peut attendre d'un moussaillon de dix ans les raisonnements d'un vieux gabier de misaine!... Hein, monsieur Georges?...

— Personne n'en doute. — Vous irez donc chercher l'enfant, et vous l'autoriserez à passer quelques jours auprès de sa mère...

— Ah! tonnerre de Brest, va-t-il être heureux, le petiot! — Là-dessus, monsieur Georges, si vous n'avez plus besoin de moi présentement, j'irai volontiers faire un somme...

— On va vous donner une chambre.

— Inutile.

— Où coucherez-vous donc?

— Au grand air... Dans le jardin, parbleu! — J'ai besoin de fraîcheur, l'herbe des gazons est superbe, et je dormirai à la belle étoile comme un bienheureux!

— Mais votre blessure?...

— Pas la peine d'en parler.

— Pourquoi donc?

— M. votre lieutenant que voilà a examiné ce bobo... — Il a dit que ce n'était rien du tout, et que dans une huitaine il n'y paraîtrait plus...

— C'est exact, — appuya le docteur Schultz, — M. Claude ne se trompait point... Le projectile n'a fait que traverser les chairs... — Aucune partie essentielle n'est atteinte.

— Mais celui qui vous a blessé... — demanda Georges, — ce valet de chambre, ce Laurent? qu'est-il devenu? où est-il?

— A Courbevoie; chez un brave homme d'aubergiste qui m'achète mon pois-

son et à qui je l'ai consigné, en assez piteux état d'ailleurs, et bien autrement détérioré que moi...

— Que lui est-il donc arrivé?...

— Il a une balle dans l'épaule, lui!... Nous avons fait coup fourré en tirant l'un sur l'autre... — Que voulez-vous? Il ne s'attendait guère, en entrant dans le parc de la villa, à me trouver sur son passage... — On l'a soigné là-bas... — il en aura tout au moins pour un mois; entre nous je ne le plains guère... il n'a que ce qu'il mérite.

— Était-il vraiment le complice de Fabrice Leclère?...

— Ni pour l'assassinat de Melun, ni pour l'empoisonnement d'Auteuil, mais la justice fera bien tout de même de le questionner afin d'éclaircir les choses, car il y avait du mic-mac entre lui et son maître... — Sur ce, mam'selle et messieurs, votre serviteur, je vas dormir...

— Oui, mais pas en plein air? Je vous l'interdis absolument, — l'humidité du sol pourrait envenimer votre blessure. — Vous coucherez dans un lit.

— Par ordonnance du médecin? — demanda Bordeplat en riant.

— Oui.

— J'obéis, alors. — Bonsoir tout le monde.

Le docteur Schultz sortit avec Claude qu'il installa dans une cellule vide.

Il était beaucoup trop tard, — ou plutôt beaucoup trop matin, — pour que l'illustre professeur retournât à Paris.

Georges lui donna l'hospitalité et le contraignit d'accepter sa propre chambre.

Au point du jour, le commissaire de police d'Auteuil arrivait à la maison des folles. — A neuf heures, le procureur de la République, un juge d'instruction et le chef de la sûreté s'y rendaient à leur tour.

Procès verbal fut dressé des faits accomplis devant témoins, et de ce que raconta Claude Marteau. — Les pièces à conviction furent décrites au procès verbal, puis enfermées dans un coffret bien et dûment scellé.

A midi, Fabrice Leclère partait en voiture pour le Dépôt, entre deux agents. — En présence des magistrats, le neveu du banquier s'était renfermé dans un mutisme absolu.

Jeanne allait de mieux en mieux. — Edmée, brisée par les émotions des jours précédents, était de plus en plus faible.

Quand on entra dans la cellule de Mathilde Jancelyn, on la trouva étendue sur le tapis, sans mouvement.

La malheureuse fille était morte à l'instant précis où Georges, appuyant la main sur l'épaule de l'empoisonneur, lui disait :

— Finissez-en cette nuit, monsieur Fabrice! Versez tout!...

Sa cousine lui prodigua des soins intelligents; la convalescence fit des progrès rapides.

ÉPILOGUE

LA PLACE SAINT-JEAN

I

Un mois environ s'était écoulé depuis les derniers événements que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Jeanne Delarivière se trouvait en pleine voie de guérison physique.

Les souffrances résultant du poison versé par Fabrice diminuaient chaque jour et devaient disparaître tout à fait dans un délai prochain.

Alors, pour redevenir complétement elle-même, il ne lui manquerait plus que la raison, et Georges Vernier, assisté par son illustre maître, le docteur V..., se croyait sûr de la lui rendre.

Edmée continuait à languir, comme une jeune fleur dont un choc a meurtri la tige.

Depuis l'arrestation du misérable assassin, Georges s'était occupé de la fortune de M. Delarivière.

Conduit par Claude Marteau à la villa de Neuilly, il avait trouvé la plus forte partie de cette fortune dans le tiroir à caisse du bureau de Fabrice.

Nous savons depuis longtemps que le banquier Jacques Lefebvre était dépositaire du reste.

Le jeune médecin s'était mis en rapport avec le notaire de la rue Louis-le-Grand dont il avait lu l'adresse à l'hôtel du *Grand-Cerf*, certain jour où il écrivait la formule d'une potion destinée à Jeanne.

Ce notaire, prévenu par Georges, s'était empressé de prendre les mesures nécessaires pour rendre régulière et légale l'ouverture du testament, à lui adressé par M. Delarivière, et dont nous connaissons le contenu.

L'instruction relative à la tentative d'empoisonnement commise sur la personne de Jeanne s'était terminée à Paris de façon très prompte, mais le premier crime de Fabrice, — l'assassinat de Frédéric Baltus, — ayant eu lieu en Seine-et-Marne, le parquet de Melun avait réclamé l'inculpé, qui devait comparaître devant la cour d'assises de cette ville.

Fabrice habitait donc cette même prison où le malheureux Pierre avait passé de longs jours d'agonie morale avant de monter sur l'échafaud.

L'affaire, on le comprend, faisait un bruit énorme, et cela pour toutes sortes de raisons.

D'abord elle rappelait ce condamné mystérieux dont la tête était tombée dans les circonstances étranges racontées par nous au début de ce récit, et qu'aucune considération n'avait pu décider à révéler son nom.

Ensuite l'accusé, cette fois, appartenait aux classes supérieures de la société, et le crime semblait d'autant plus hideux que l'éducation et l'intelligence du criminel étaient plus développées.

On attendait avec une impatience fébrile le jour du jugement, l'Affaire Fabrice Leclère étant certainement destinée à occuper une place importante dans les recueils de *Causes célèbres*.

Paula Baltus, Georges Vernier et Claude Marteau étaient souvent appelés chez le juge d'instruction.

Afin d'éviter des déplacements continuels, l'orpheline avait proposé au jeune

médecin d'abandonner, pour quelques jours, au docteur Schultz la direction de la maison de santé d'Auteuil, et de s'installer à la villa Baltus avec Jeanne, Edmée, et notre ami, l'ex-matelot.

Cette proposition fort sage ayant été acceptée, c'est à Melun que nous retrouverons presque tous les personnages de cette longue histoire dont le dénouement est proche désormais.

Petit Pierre se trouvait pour une quinzaine à Charenton, chez sa mère, mais le pauvre gamin ne se consolait pas facilement d'avoir été, à Mantes, la dupe de Laurent.

Disons deux mots de ce dernier.

Claude Marteau, le lendemain de l'arrestation de Fabrice, s'était rendu à Courbevoie, chez l'aubergiste auquel il avait consigné *Monsieur l'intendant* avec une balle dans l'épaule.

Il voulait savoir des nouvelles du blessé.

Grande fut sa déception en trouvant vide la chambre, fermée cependant à double tour, la veille au soir, par le brave aubergiste.

L'oiseau avait pris son vol, — comme à Mantes, — par la fenêtre, en attachant à la barre d'appui les draps de son lit en se laissant glisser dans la rue.

Le premier moment de colère passé, Claude réfléchit et prit gaillardement son parti de cette évasion.

Le vrai coupable était prisonnier.

Il importait peu qu'un complice inconscient de ce misérable fût en liberté.

— Ce Laurent est un prétentieux imbécile plutôt qu'un scélérat... — se dit notre matelot, — qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Et il ne songea plus à lui.

Si le public se préoccupait outre mesure du procès de Fabrice, on devine facilement quelle importance plus grande encore attachait à cette affaire le parquet de Melun.

Il s'agissait d'une erreur judiciaire, c'est-à-dire d'une chose effrayante et fatale, heureusement bien rare...

La tête d'un innocent était tombée sur l'échafaud de la place Saint-Jean...

Aucun de ceux qui avaient contribué légalement à la chute de cette tête ne dormait plus d'un bon sommeil.

L'instruction marchait vite, malgré les lenteurs que s'efforçait de faire naître l'inculpé.

Il se renfermait dans une dénégation absolue, niant la valeur des présomptions entassées contre lui et affirmant que, la nuit du crime, il n'avait point quitté Paris.

— Personne ne m'a vu, — se disait-il, — on ne peut prouver matériellement ma présence à Melun, par conséquent ma culpabilité en ce qui concerne l'assassinat de Frédéric Baltus... — Reste l'empoisonnement de Jeanne, mais

Jeanne est vivante. J'en serai quitte pour les galères, et l'on s'évade du bagne...

On s'attendait à des débats curieux et dramatiques.

On savait qu'un des plus célèbres avocats du barreau de Paris, appelé par mademoiselle Baltus, devait solliciter, en même temps que la condamnation du criminel, la réhabilitation de l'innocent.

Le monde où l'on s'amuse était en émoi.

Les boulevardiers, les noctambules, les *belles-petites*, avaient tous plus ou moins connu Fabrice Leclère.

Les uns prenaient parti pour lui, les autres contre lui.

Ceux-ci prétendaient qu'un garçon charmant, un soupeur joyeux, un beau joueur qui taillait et pontait au baccarat avec un chic suprême et une magnifique égalité d'humeur, ne pouvait avoir entassé, les uns sur les autres, tant de crimes.

Ceux-là soutenaient au contraire qu'ils avaient, en mainte occasion, jugé leur compagnon de plaisir comme un homme faux et dangereux qui certainement finirait mal.

Bref, tous se promettaient d'assister aux séances de la cour d'assises comme on assiste à la plus courue des grandes premières représentations.

Le nombre des témoins appelés était considérable.

Des assignations avaient été envoyées au capitaine Kerjal, commandant l'*Albatros*, et au docteur Bardy, médecin du bord; mais, l'*Albatros* était en mer, on ne pouvait espérer que le docteur et le capitaine se rendissent aux ordres de la justice.

Fabrice, quoiqu'il eût l'espoir de sauver sa tête, était profondément sombre.

Le rictus de sa lèvre, l'expression farouche de son regard, prouvaient sa rage intérieure.

Par moments, ses yeux devenaient hagards. — On pouvait croire alors que la folie assiégait son cerveau.

Il n'en était rien.

Le misérable avait peur de l'expiation, — voilà tout.

La formalité du secret était levée pour lui, depuis quelques jours.

On le laissait aller et venir librement dans le préau avec les autres détenus.

Le ministère public ne doutait point de sa culpabilité, mais s'apprêtait à soutenir la complicité de Pierre, voulant soustraire les membres du jury et ceux de la cour à la terrible responsabilité morale d'une condamnation injuste.

On s'était reporté à la première instruction.

On avait relu, étudié, commenté les interrogatoires subis par l'inculpé mystérieux. — Ses réponses évasives, ses refus constants de faire connaître son identité, semblaient démontrer en effet qu'il était, sinon l'assassin, du moins le complice...

L'avocat célèbre choisi par mademoiselle Baltus ne se dissimulait pas combien sa tâche serait difficile.

L'orpheline commençait à craindre que la réhabilitation ne pût être obtenue ; or, elle attachait à cette réhabilitation autant d'importance qu'à la punition même du coupable ; — il lui semblait qu'elle acquitterait une dette sacrée en rendant l'honneur à la mémoire de l'innocent dont on avait demandé la tête au nom de Frédéric assassiné.

Un jour, ne pouvant se contenir, elle prit Georges pour confident des angoisses qui bouleversaient son âme.

— Je vous comprends, mademoiselle, — répondit le jeune médecin, — et malheureusement il m'est impossible de vous rassurer. — Un aveu complet de Fabrice Leclère pourrait seul modifier la situation et démontrer au jury et à la cour que le malheureux *Pierre* était victime et non complice... — Mais le meurtrier de votre frère se taira jusqu'au bout !

— Qui sait ? — murmura l'orpheline. — Pourriez-vous m'obtenir la permission de voir l'accusé ? — ajouta-t-elle tout haut.

Georges fit un mouvement de stupeur.

— Voir l'assassin ! — répéta-t-il. — Vous consentirez à vous trouver en présence de ce misérable ?...

— Oui...

— Mais dans quel but ?

— Dans le but de raviver un sentiment humain au fond de cette âme de boue... dans le but d'obtenir qu'il parle et qu'il dise la vérité...

— Vous n'obtiendrez rien...

— Qui sait ? — Je lui promettrai, s'il avoue, de prier pour lui Dieu et mon frère, en les suppliant de lui pardonner !

— Je tâcherai de vous avoir la permission que vous souhaitez, mademoiselle, — reprit Georges au bout d'un instant, — mais vous vous trompez, soyez-en sûre, en croyant qu'il existe une fibre humaine dans le cœur de Fabrice ! — Tout est éteint, ou plutôt tout est mort !

II

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien franchir avec nous les guichets de la prison de Melun.

Dans le corps de bâtiment réservé aux prévenus, Fabrice avait fait la connaissance de deux repris de justice de la pire espèce, accusés l'un et l'autre de vol et qui devaient passer en cour d'assises en même temps que lui.

Les deux sacripants, piliers des maisons centrales et des bagnes, affichaient de chaudes sympathies pour un *cocodès de la haute*, dont la bourse relativement bien garnie leur procurait les douceurs de la cantine.

Ils ne le quittaient guère

Leurs relations étaient devenues si intimes, malgré la surveillance spéciale dont ils étaient l'objet, leur confiance mutuelle atteignait de telles proportions, qu'ils combinaient ensemble un plan d'évasion dont nous ne tarderons pas à connaître les résultats.

Le jour même où Georges Vernier se rendait au parquet de Melun afin d'obtenir pour mademoiselle Baltus l'autorisation de voir Fabrice, les trois détenus se trouvaient dans le préau.

L'intensité de la chaleur rendait peu attrayante la promenade de long en large sous les rayons d'un soleil torride.

Les trois hommes s'étaient étendus côte à côte sur les pavés, à l'ombre d'une des ailes du bâtiment, et causaient à voix basse.

L'un des nouveaux amis de Fabrice se nommait Pierre Cadart, dit *La Gourgane*, agréable sobriquet qu'on lui avait décerné au bagne de Brest où il avait fait cinq ans.

L'autre s'appelait Sosthène Ribot, dit *Bec-de-Lampe*, en souvenir d'une condamnation qu'il avait subie dans cette même prison de Melun pour un vol de lampe commis avec effraction chez un lampiste de Fontainebleau.

— Ainsi, — demandait *La Gourgane* à son camarade *Bec-de-Lampe*, — tu crois que demain le barreau sera scié complètement?

— En vingt minutes je me charge de terminer l'affaire, — répondait *Bec-de-Lampe*, — et on pourra se *donner de l'air* sans crainte.

— Oui, tu dis cela, toi... — Mais notre chambre est au deuxième étage.

— Eh bien?

— Eh bien, tu ne sauteras pas de la fenêtre dans le chemin de ronde... — C'est tout au plus si l'angora de la mère Michel en aurait été capable...

— Et nos couvertes, imbécile?

— Je sais qu'il y a nos couvertes et qu'on peut fabriquer des cordes, mais je sais aussi qu'il y a un factionnaire dans le chemin de ronde, puisqu'on l'entend marcher toutes les nuits...

— Ce n'est pas dans le chemin de ronde qu'il marche...

Fabrice écoutait attentivement.

— Où donc, alors? — demanda-t-il.

— Une sourdine à vos grelots! — dit Bec-de-Lampe au lieu de répondre. — V'là le gardien qui vient par ici...

Il ferma les yeux comme s'il dormait.

Ses deux compagnons suivirent son exemple, et La Gourgane, voulant donner plus de vraisemblance à son sommeil, se mit à ronfler.

Le gardien jeta en passant un regard plein de défiance sur le trio de gredins et continua sa ronde.

Fabrice ouvrit un œil et le regarda s'éloigner.

— Le voilà tout au bout du préau... — fit-il au bout d'un instant.

— Alors nous pouvons continuer, — reprit Bec-de-Lampe, — je vous disais que le factionnaire en question n'est pas dans le chemin de ronde, et j'en suis sûr, car j'ai souvent fait la corvée par là du temps de ma première prévention... — je peux donc vous donner des renseignements positifs...

— Eh! sapristi! donne-les donc! — interrompit La Gourgane avec impatience. — Où se trouvent-ils, l'un portant l'autre, le piou-piou et son flingot?

— A l'étage au-dessous de nous, dans un couloir à ciel ouvert qui fait galerie sur le chemin de ronde. — La fenêtre de notre chambre ouvre sur ce couloir.

— Ah! ah!

— Qu'est-ce que tu dis de ça, La Gourgane?

— Je dis qu'en descendant par la fenêtre, le couloir dont tu parles serait notre première étape.

— Naturellement.

— Alors, il n'en faut pas!

— Et, à cause?

— A cause du pioupiou et de son flingot!... — Ce militaire, esclave de la consigne, pousserait des cris de pintade en nous voyant filer et donnerait l'alarme, sans compter qu'il nous tirerait très bien dessus!... Bref, nous serions pincés... — Voilà!...

Bec-de-lampe eut aux lèvres un sourire ironique. — Oh! là! là!... qué malheur! — répliqua-t-il railleusement. — Tu me prends donc pour un jocrisse, jocrisse toi-même! — A quelle heure remonte-t-on au dortoir?

— A six heures et demie...

— A quelle heure commence-t-on à entendre les pas de la sentinelle?

— Vers huit heures et demie...

— C'est-à-dire à la nuit tombée... — continua Bec-de-Lampe. — Ce qui prouve qu'on pose le factionnaire quand le jour met un éteignoir sur sa chandelle, et pas avant...

— C'est juste, — dit Fabrice...

— Or, de six heures et demie à huit heures et demie, absence complète de sentinelle... — On descend comme par le grand escalier et l'on s'en va, la canne à la main.

— En plein jour? — fit la Gourgane incrédule.

— Non pas en plein jour, mon petit père, mais à la brune, ce qui est bien différent et c'est justement l'heure du dîner des gardiens qui sont tranquilles et sans méfiance après avoir *bouclé* les détenus... — Quand on veut s'évader un peu proprement, mes enfants, faut savoir tout ça, afin de ne pas se laisser repincer avant d'être sorti de la souricière...

— Bon! — dit Fabrice. — On peut tenter le coup, et je crois en effet qu'on a des chances de réussite, mais une fois dans le chemin de ronde on n'est pas dehors... — Comment sortir?

– Cocodès de mon cœur, — répliqua Bec-de-Lampe, — je suis de Melun, moi, et je connais ma prison et ses environs comme vous pouvez connaître les allées du bois de Boulogne... Le mur d'enceinte, de notre côté, sépare le chemin de ronde d'une propriété sans maison, un grand terrain, une espèce de potager, affermé à un jardinier pour y cultiver des navets, des concombres, des melons et autres citrouilles... Dans ce terrain il y a un puits mitoyen avec celui de la prison, un puits à deux ouvertures, l'une dans le chemin de ronde, l'autre dans le potager. — D'un côté comme de l'autre on peut puiser l'eau à l'aide d'un seau et d'une corde à poulie... — Ah! les prisons de province ne sont pas organisées comme Mazas ou la Roquette... — C'est de la vraie camelotte, parole d'honneur!...

— Si je vous comprends bien, — dit Fabrice, — il est possible, en se glissant dans le puits et en passant sous la muraille, d'arriver de l'autre côté...

— C'est à peu près ça; toutefois il ne s'agit pas seulement de passer sous le mur, mais sous une grille scellée dans les fondations, coupant les puits en deux, et s'enfonçant dans l'eau de cinquante centimètres au moins...

— De sorte que, pour gagner l'autre côté, — dit La Gourgane, — il faut piquer une jolie tête et filer sous la grille...

— Yes, milord.

— Eh bien, ça se peut tout de même...

— Oui, quand on sait plonger et nager comme moi, mon fiston.

Une lueur fauve brilla dans les yeux de Fabrice.

— Je sais plonger et nager, — fit-il, — et même je suis de première force.

— Moi, je m'en tire assez proprement, — dit La Gourgane. — Rien n'empêche de tenter la chance.

— Oui... — reprit Bec-de-Lampe. — Mais il s'agit de ne point se faire repincer comme des conscrits au bout de quarante-huit heures... — Une fois dehors il faut y rester... — Qu'est-ce que nous ferons sans argent?

La Gourgane se gratta l'oreille.

— C'est ma foi vrai... — murmura-t-il. — V'là l'chiendent! faudrait avoir quelques sous pour attendre des jours meilleurs, et *nib de braise!*... les toiles se touchent...

— Chut!... — dit vivement Fabrice. — Le gardien revient par ici.

Les trois misérables se soulevèrent à demi et se mirent à bâiller à l'unisson.

Le gardien s'arrêta près d'eux, et, poussant Bec-de-Lampe du bout de sa botte, s'écria :

— Ça ne vous suffit donc pas de dormir la nuit, chenapan?

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur l'inspecteur, — répliqua Bec-de-Lampe avec un sourire, — il y a des punaises dans notre dortoir, et ça nous dérange...

Les trois compagnons s'installèrent à l'ombre, sur le pavé, dans un coin du préau.

— Il a réponse à tout, ce paroissien-là!... — fit le surveillant.

Et il s'éloigna de nouveau.

— Alors, — reprit Fabrice au bout d'une minute, — c'est le manque d'argent qui vous préoccupe?...

— Oui, ma vieille... — l'argent c'est le nerf de la guerre... — Avec de l'argent on se nippe quand on s'est donné de l'air... On s'offre une *pelure* de bourgeois huppé... — On prend le chemin de fer, on se paye un petit voyage en Suisse, histoire d'admirer la belle nature...

— Et on se fait arrêter à la frontière... — interrompit Fabrice.

— Quand on n'est pas malin, — répliqua Bec-de-Lampe, — mais moi je connais tous les trucs. — On prend son billet pour jusqu'à la station avant Bellegarde, où se trouve le poste des visiteurs de passeports. — On suit les bords du Rhône en chapeau de paille, une ligne sur l'épaule, comme des amateurs de la pêche aux truites. Les gendarmes ne font seulement pas attention à vous; on dépasse Bellegarde... On arrive à Collonge, o ùon reprend le chemin de fer pour la patrie de l'absinthe verte. — C'est pas plus difficile que ça... — Je l'ai pratiqué déjà.

Fabrice avait écouté avec attention son compagnon de captivité.

— C'est facile, en effet... — dit-il. — Nous aurons de l'argent...

III

Les deux bandits regardèrent leur compagnon de captivité avec une admiration manifeste.

— Vrai, — demanda Bec-de-Lampe, — nous aurons de l'argent?

— Oui.

— Assez pour nous trois?

— Sans doute, et plus qu'il n'en faudra pour nous mettre à l'abri de tout danger...

— Au moins quinze cents francs, alors?

— Nous aurons davantage.

— Combien?...

— Plusieurs billets de mille...

Les yeux des détenus brillèrent.

— C'est pas une blague?... — fit La Gourgane.

— Rien n'est plus sérieux, je vous l'affirme...

— Qui l'apportera cet argent?

— Inutile de l'apporter... — Il est ici...

— Sur vous?

— Sur moi.

— Pas possible!

— Quand je vous le dis!

— Mais, dans quel endroit?

— Au fond de mon chapeau, sous la coiffe...

— Pas mauvais, le truc! pas mauvais du tout!... — murmura Bec-de-Lampe en se frottant les mains... — Mais comment se fait-il qu'on ne vous ait pas fouillé au greffe?...

— On m'a fouillé, au contraire, avec le plus grand soin.

— Eh bien?

— J'avais posé mon chapeau sur le registre même du greffier... — On a oublié de le visiter...

— Quelle chance! — fit La Gourgane. — Si c'est comme ça, rien ne nous empêche de filer...

— Rien.

— Alors, décampons ce soir.

— Ça va...

— Il y a une difficulté... — dit Fabrice.

— Laquelle?

— Pour sortir d'ici, il faut plonger... — les billets de banque seront mouillés... — Il faudrait trouver un moyen de les tenir au sec...

— Le moyen est trouvé... — répliqua Bec-de-Lampe. — On a amené ce matin un soldat qui a fini son temps de service et qui sera jugé civilement pour un petit vol de rien du tout... J'ai remarqué qu'il avait en sautoir l'étui de fer blanc qu'on appelle *boîte à congé*... — C'est ça qui serait notre affaire?...

— Achetez-lui cet étui... — dit vivement Fabrice.

— Pour acheter, il faut payer... et je manque de monnaie...

— En voici...

Le neveu du banquier tendit au détenu quelques pièces blanches, puis il ajouta :

— Mais, toutes réflexions faites, il est impossible de partir ce soir...

— Ah! bah! et pourquoi ça?

— Parce qu'il nous faut des effets de rechange en sortant du puits... — Si nous nous présentions trempés chez un fripier pour acheter des vêtements, nous éveillerions les soupçons...

— C'est juste, sacrebleu! ce n'est que trop juste! — Comment nous tirer de là?...

— Laissez-moi réfléchir... — Je vous répondrai ce soir... — La partie est remise mais pas pour longtemps... — Voici le gardien qui revient par ici... — Assez sur ce sujet...

Les trois misérables quittèrent leur pose de lazzarones et se séparèrent, Bec-de-Lampe pour aller faire emplette de la boîte à congé, La Gourgane pour acheter un paquet de tabac de dix centimes, et Fabrice pour songer non-seulement au salut qui commençait à lui sembler possible, mais encore à un effroyable désir de vengeance qui s'emparait de son esprit.

Son nom, prononcé à haute voix, le tira tout à coup de sa rêverie sombre.

Un surveillant venait d'ouvrir la porte du préau, et criait:

— Fabrice Leclère...

— Présent! — répondit le misérable fort intrigué.

— Venez par ici...

— Voilà.

Et il se dirigea vers le gardien qui l'attendait.

*
* *

Nous savons déjà que Laurent avait été blessé par le coup de feu de Claude, en même temps que la balle atteignait le matelot et lui arrachait un cri de douleur.

Claude Marteau désarma son adversaire, le contraignit à le suivre chez l'aubergiste de Courbevoie et envoya chercher un médecin...

Ce médecin retira la balle conique engagée dans les chairs et déclara que la blessure n'aurait pas de suites graves. — Il ne fallait, selon lui, que de repos.

Laurent s'avouait *in petto* que sa position était plus dangereuse que sa blessure.

Malgré les menaces de Claude, qui avait juré de le dénoncer à la justice et de donner son signalement s'il tentait de fuir, il s'était dit que le plus sûr moyen de se tirer d'affaire était d'échapper d'abord à l'ex-matelot et d'aller se cacher dans un coin de Paris ou de ses environs.

En conséquence, il résolut de recommencer à Courbevoie ce qui lui avait si bien réussi à Mantes à l'hôtel de la gare.

L'aubergiste s'était engagé à le surveiller, mais s'acquittait mollement de cette tâche, bien convaincu que la blessure saignante encore de son prisonnier ne lui permettrait point de tenter une fugue si prompte.

En cela il se trompait.

Tandis que Claude arrivait à la maison de santé d'Auteuil et contribuait à surprendre Fabrice en flagrant délit, le poison à la main, Laurent, non sans beaucoup de peine et sans douleurs aiguës, parvenait à se faire une sorte d'échelle avec les couvertures et les draps de son lit, et s'évadait par la fenêtre.

Une fois libre, il alla droit à la villa de Neuilly, dont il avait les clefs et où il espérait rencontrer Fabrice. — Il y pénétra avec des précautions infinies afin de n'éveiller personne, et il se glissa jusqu'à la chambre de son maître.

La chambre était vide

Le lit n'avait pas été foulé.

Laurent frissonna de la tête aux pieds.

— Il est arrivé malheur à mon maître, j'en suis sûr! — murmura-t-il; — les calomniateurs ont eu le temps d'agir contre lui, et je suis revenu trop tard pour le mettre sur ses gardes... Il est perdu peut-être... Je ferai bien de songer à mon propre salut.

Le valet de chambre essaya ses clefs aux meubles de Fabrice.

L'une d'elles ouvrit un des tiroirs du bureau.

Laurent trouva dans ce tiroir un portefeuille assez agréablement garni de billets de banque.

Il le mit dans sa poche, en se disant avec conviction :

— Qui sait si ces quelques milliers de francs ne seront pas utiles un jour ou l'autre à mon pauvre maître?... — Ce n'est pas pour moi que je les emporte, c'est pour lui.

Ces réflexions achevées, il monta dans sa chambre, prit au fond d'une armoire un petit sac de toile renfermant ses économies, fit un paquet d'un peu de linge et de vêtements indispensables, et se retira sans bruit, comme il était venu, le cœur gonflé douloureusement par la crainte de ne plus revoir cette chère maison où il s'était trouvé si bien.

Sorti de la villa, il s'en alla clopin-clopant, — son paquet sur sa bonne épaule, — jusqu'à la barrière de l'Étoile.

Là, — quoiqu'il fût tout près d'une heure du matin, — il trouva un fiacre attardé.

Le cocher — (moyennant une somme assez ronde, payée d'avance), — consentit à le conduire à Vincennes.

Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? — se demandera-t-on.

C'est que Laurent avait à Vincennes un cousin marié, tenant une petite boutique de mercerie, et qu'il comptait lui demander asile.

Ce cousin, quoique très-surpris de le voir arriver au milieu de la nuit et notablement endommagé, le reçut cependant de bonne grâce.

La mercière se leva pour lui préparer un bon lit, dans lequel il s'étendit avec délice après avoir pris un biscuit et deux verres de vin de Bordeaux.

Le lendemain matin il raconta une histoire assez vraisemblable pour expliquer sa blessure, ajoutant que son maître, dont il possédait la confiance et les sympathies, l'avait autorisé à aller se faire soigner chez ses parents, tout en continuant à lui payer ses gages...

Il ne serait donc point à charge à son cousin, et lui servirait une pension suffisante pendant le temps qu'il passerait chez lui.

Ceci fut accepté de bon cœur, comme Laurent le proposait.

L'ex-intendant eut une assez grosse fièvre qui dura quelques jour, mais sa cousine lui prodigua des soins intelligents, la fièvre disparut, la blessure se cicatrisa, et la convalescence fit des progrès rapides.

Un beau jour cependant l'ancien valet de chambre reçut un coup terrible.

Tout Paris s'occupait de la tentative d'empoisonnement commise dans la maison de santé d'Auteuil.

Les journaux se faisaient l'écho de mille racontars à ce sujet, et ne tarissaient point en commentaires sur l'arrestation de Fabrice Leclère.

L'un des mieux renseignés, le *Petit Journal*, publiait sous ce titre : LE MÉDECIN

DES FOLLES, un récit détaillé et très exact de la scène profondément dramatique que nos lecteurs connaissent.

Ce récit tomba sous les yeux de Laurent, qui frissonna d'épouvante et d'horreur.

Il ne fit aucune confidence à son cousin, mais il réclama chaque jour le *Petit Journal*, qui lui apprit le transfèrement à Melun de Fabrice Leclère, que la justice appelait dans cette ville pour lui demander compte d'un autre assassinat.

Chacun de ces détails faisait dresser les cheveux sur la tête de Laurent, mais n'ébranlait point sa foi en son maître.

— Il est innocent!... — se disait-il. — Est-ce qu'un jeune homme qui a toujours été bon comme le bon pain pour son valet de chambre est capable d'assassiner et d'empoisonner?... — Jamais de la vie!... — M. Fabrice est victime d'un abominable complot!... — Il avait bien raison de se défier de Claude Marteau! C'est ce scélérat de matelot qui a tout fait, et qui se tire du guèpier en y poussant mon maître à sa place! — Je ne laisserai pas une pareille infamie s'accomplir si je puis l'empêcher! — J'ai de l'argent à M. Fabrice... — Je m'en servirai pour son salut...

IV

Quoique plein de suffisance, vaniteux, infatué de son mérite, Laurent avait une bonne nature, très-susceptible d'attachement, et il le prouvait.

Sa naïveté lui mettait sur les yeux un épais bandeau à l'endroit de son maître qu'il aimait, et que de la meilleure foi du monde il croyait calomnié.

Une fois l'idée de travailler à la délivrance du prisonnier bien ancrée dans sa cervelle, il résolut d'aller à Melun pour tenter de mettre à exécution le beau projet qu'il avait conçu.

En conséquence il quitta son cousin de Vincennes afin de s'installer dans la ville où Fabrice Leclère devait être jugé.

Sa simplicité d'esprit n'arrivait pas tout à fait jusqu'à la sottise.

Il se dit que dans un hôtel il serait obligé de produire quelque papier établissant son identité, ce que naturellement il ne voulait à aucun prix; mais il lui parut facile de tourner la difficulté en louant une chambre modeste sous un nom supposé, et en payant un terme d'avance.

Il acheta un lit, une table, une chaise, quelques objets de ménage indispensables, et le soir même il prit possession de sa nouvelle demeure.

Jusqu'au jour où le drame était venu remplacer le calme dans son existence, Laurent portait des favoris touffus et se rasait soigneusement chaque matin le reste du visage.

Depuis trois semaines sa barbe avait poussé.

Sous l'influence des souffrances et de la fièvre causées par sa blessure, ses joues s'étaient creusées.

Bref, le changement survenu rendait l'ex-valet de chambre à peu près méconnaissable.

Il acheta chez un fripier un chapeau à larges bords garni d'un crêpe, et une longue redingote démodée.

Ce costume et des lunettes à verres bleus lui donnèrent une apparence vieillotte et souffreteuse.

On devait le prendre et on le prit en effet pour un petit boutiquier retiré des affaires avec une très humble aisance ou une très-sérieuse avarice, et on ne s'occupa point de lui.

Dès le lendemain de son installation il rôda dans la ville aux alentours de la prison, se mettant l'imagination à la torture pour trouver un moyen d'arriver jusqu'à son maître.

Une lueur de bon sens lui fit comprendre que c'était impossible, un permis du parquet étant indispensable à quiconque souhaite communiquer avec un détenu.

— Il faut renoncer à voir M. Fabrice, — murmura-t-il, — mais j'arriverai peut-être à lui faire passer une lettre...

Le problème était moins insoluble sans doute, mais n'en restait pas moins un problème.

Laurent, à qui son service de valet de chambre laissait jadis beaucoup de loisirs, avait lu un grand nombre de romans judiciaires.

Le *Parricide*, d'Adolphe Belot, *Monsieur Lecoq*, le *Dossier numéro* 113, de Gaboriau, s'étaient tout particulièrement emparés de son imagination et gravés dans sa mémoire.

Il s'efforçait de s'assimiler les procédés habiles employés pas ces maîtres du genre quand il leur convenait de faire arriver à destination un billet mystérieux et encourageant.

Malheureusement ses souvenirs ne lui fournissaient rien qui se pût adapter d'une façon pratique à la situation présente, et il continuait à se travailler l'esprit sans résultat...

Certain jour il rentra chez lui, tout tremblant de frayeur.

Il venait de se croiser dans la rue avec Claude Marteau, qui l'avait attentivement regardé en passant près de lui.

Cependant, l'ex-matelot ayant continué son chemin sans se retourner, Laurent conclut de cette attitude qu'il n'avait point été reconnu et se rassura peu à peu.

Il redoubla néanmoins de précautions et ne sortit plus qu'avec un mouchoir noué sur la joue gauche, ainsi que le fait un homme atteint de fluxion.

En croyant au danger, Laurent ne s'illusionnait pas.

Il était positif en effet que, si Claude Marteau le rencontrait encore et venait à le reconnaître, il le livrerait à l'instant même à la justice.

— Certes, je n'ai rien fait de mal... — se disait le valet de chambre avec un frisson, — mais comment réussirai-je à prouver mon innocence, lorsque M. Fabrice ne peut prouver la sienne?

Il ajoutait, non sans logique:

— Puisque cet enragé matelot est ici, il n'y est certainement pas seul!... — Il fait partie d'une bande de méchantes gens qui en veulent à mon pauvre maître et qui ont juré de le perdre. — Cette bande a dû s'installer tout entière à Melun... — Il faudrait savoir...

Et timidement, avec force réticences, il interrogeait à droite et à gauche, d'une manière vague, incohérente.

Personne ne pouvait le renseigner et n'avait même l'air de le comprendre.

Il nous semble à peu près superflu de dire qu'il n'osait approcher de la villa Baltus.

Convaincu que Claude Marteau devait aller et venir aux environs de cette villa, il craignait de l'y rencontrer et, cette fois, d'être reconnu.

Le pauvre ex-intendant était sur les dents et gémissait de son impuissance.

Il avait pris un abonnement au cabinet de lecture de la ville et passait ses nuits à lire et à relire des romans judiciaires, comme un avocat consciencieux étudie des livres de droit pour résoudre une question ardue...

En vain il se fatiguait les yeux. — L'énigme ne se laissait point deviner.

Enfin, un beau matin, il eut une inpiration et sauta joyeusement en bas de de son lit en disant presque à haute voix :

— J'ai mon truc!...

Ce truc d'ailleurs était des plus simples et n'avait pas dû nécessiter de vigoureux efforts d'imagination.

Laurent s'habilla et se rendit dans la Grande-Rue chez un papetier qui vendait, comme tous ses collègues, des fournitures de bureau.

Ce papetier pliait, sur son comptoir, les journaux du matin arrivés un quart d'heure auparavant.

— Vous désirez, monsieur? — demanda-t-il à Laurent.

— Un étui à mines de plomb pour agenda... — répondit le valet de chambre.

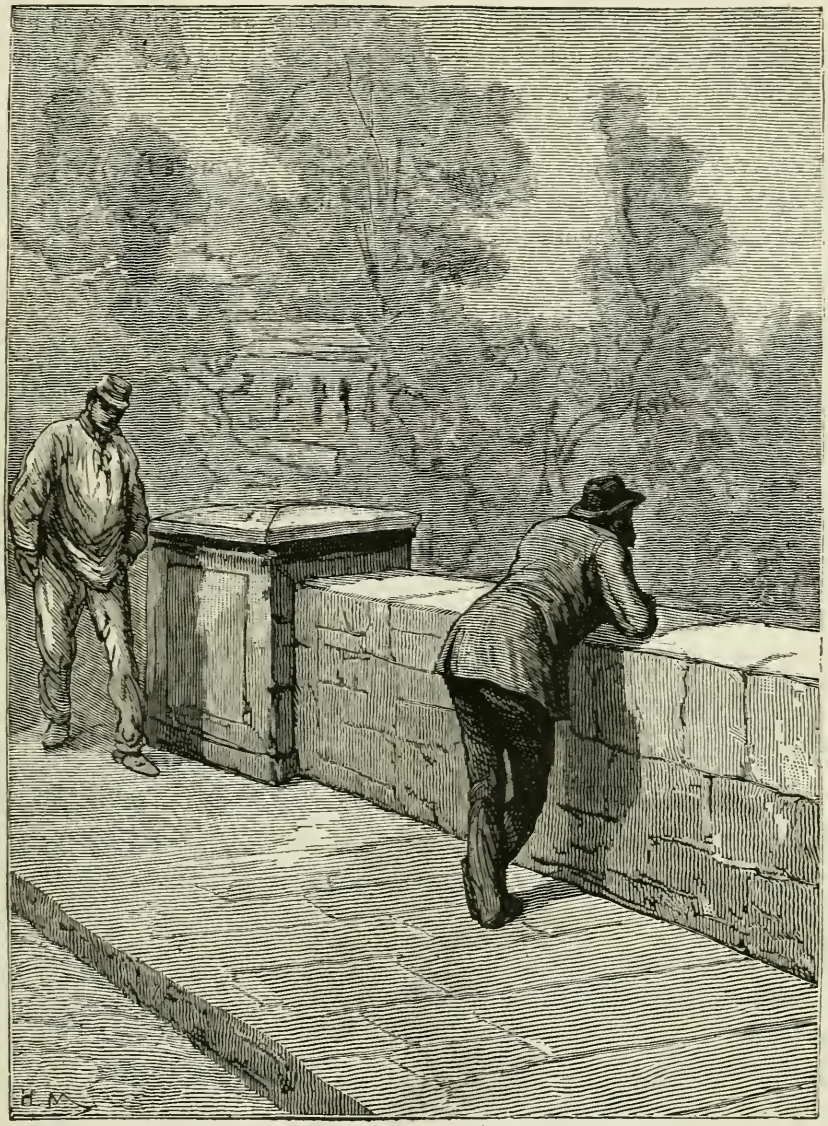
— Je vais vous montrer ça...

Le papetier prit sous la vitrine de son comptoir une sébile pleine de petits tubes en cuivre de différentes grandeurs.

— Voici... — fit-il. — Les mines doivent-elles être longues?

— Non, monsieur.. — Elles ne doivent pas dépasser quatre ou cinq centimètres...

— Alors, voilà votre affaire... — Ce sont des mines minces extra-fines, de quatre centimètres seulement.



Laurent s'accouda de nouveau au parapet, et parut ne rien voir, ne rien entendre.

Le marchand ouvrit un tube par l'une de ses extrémités et montra qu'il contenait une dizaine de mines de plomb de la grosseur d'une épingle.

— C'est ça qu'il me faut... — dit Laurent. — Je prends l'objet...

— Vous l'envelopperai-je?

— S'il vous plaît... — Combien vous dois-je?

— Cinquante centimes.

Laurent paya et sortit.

Avant de rentrer à son logis il acheta chez un boulanger un joli pain à croûte

blonde ; chez un rôtisseur un poulet d'une apparence séduisante ; chez un fruitier une demi-douzaine de belles figues ; chez un marchand de vins une bouteille de vin de Médoc à cachet rouge ; puis, muni de ces provisions, il gagna sa chambre.

— A l'œuvre maintenant! — se dit-il après avoir fermé en dedans sa porte et à double tour. — Monsieur Fabrice, mon cher maître, je crois bien que ce matin vous aurez de mes nouvelles !

Il tira de sa poche l'étui à crayons qu'il avait acheté, l'ouvrit, jeta les mines de plomb qu'il contenait et le posa à côté de lui sur la table.

Ceci fait, il prit une feuille de papier, découpa dans cette feuille une bande de quinze centimètres de hauteur, sur laquelle il traça les lignes suivantes d'une écriture serrée :

« *Monsieur Fabrice, quelqu'un qui vous est très attaché est venu à Melun et veille pour vous prêter la main si vous parvenez à vous évader. Une somme assez forte, qui vous appartient d'ailleurs, est à votre disposition. — Celui qui vous écrit se trouvera tous les soirs, à partir de sept heures, sur le pont, accoudé au parapet de la seconde arche, du côté de la ville. — C'est là qu'il faudra lui faire tenir votre réponse.* »

Et il signa :

« *Un serviteur dévoué dans l'infortune comme dans la prospérité et qui, malgré les apparences, est sûr que vous n'êtes pas coupable.* »

Laurent relut ce qu'il venait d'écrire, sourit, car il était enchanté de son style, roula la bande de papier et la glissa dans le porte-mines, auquel il remit son couvercle.

— Le diable m'emporte, — murmura-t-il, — si quelqu'un des gardiens songe à l'aller chercher dans l'endroit où je vais le mettre.

Il prit une des figues, — la plus mûre, — lui fit une incision légère avec son canif, et par cette incision introduisit le porte-mines en évitant de détériorer le fruit.

L'étui disparut complétement sans laisser trace de son passage.

— Voilà qui va bien ! — dit le valet de chambre.

Il eut un nouveau sourire puis dépliant une des serviettes qu'il avait achetées en s'installant, il l'étala sur sa table, y empila ses vivres, noua les quatre coins, prit un nouveau carré de papier, y écrivit en grosses lettres le nom de *Fabrice Leclère*, le fixa avec une épingle sur le paquet, sortit en l'emportant et se dirigea du côté de la prison.

Arrivé à vingt pas de la porte d'entrée, il vit sur le seuil de cette porte un vieux petit homme un peu bossu qui le regardait.

Ce petit homme était un commissionnaire attaché spécialement à la geôle.

Il s'employait à faire des courses pour les détenus et à leur transmettre, par l'intermédiaire du greffe, les lettres ou les provisions qu'envoyaient des parents ou des amis.

V

Le commissionnaire fit deux pas à la recontre de Laurent.

— Des vivres pour la prison? — demanda-t-il.

— Oui... — répondit le valet de chambre en maîtrisant de son mieux l'émotion qui le dominait. — Pouvez-vous vous en charger?

— Parfaitement... — c'est mon métier...

— Prenez donc...

— A quel détenu est-ce envoyé?

— Au nommé Fabrice Leclère... — Le nom est sur le paquet...

— Bien... — De qui ça vient-il?

Après un instant d'hésitation, Laurent répliqua :

— D'une dame... d'une jeune dame...

Le petit bossu sourit d'un air égrillard.

— Compris! — fit-il, — un souvenir d'amour... — Payez-vous la commission?

— Voici un franc.

— Merci... Le protégé de la jeune dame aura le paquet dans cinq minutes.

Le commissionnaire entra dans la maison d'arrêt.

Laurent tourna sur ses talons et s'éloigna.

Il avait le cœur gros à la pensée que son maître gémissait captif derrière ces hautes et sombres murailles.

Quand il eut dépassé l'angle de la rue voisine, il fut obligé de s'appuyer pendant un instant contre la muraille. — Ses jambes refusaient de le soutenir.

Il se remit cependant peu à peu et rentra chez lui, tout à la fois content de ce qu'il avait fait et inquiet du résultat de sa démarche.

Le commissionnaire était entré au greffe sans perdre une minute.

— Pour le détenu Fabrice Leclère... — De la part d'une dame... — fit-il en déposant son paquet sur une table.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda le gardien de service.

— Des comestibles...

— Voyons un peu...

Et le gardien dénoua la serviette, tout en disant à l'un de ses collègues qui lisait le *Journal de Seine-et-Marne* dans un coin du greffe :

— Paraîtrait que les dames s'intéressent à ce gredin inculpé d'assassinat dans l'affaire Baltus, et de je ne sais combien d'autres crimes...

— Ça ne m'étonne pas... — répliqua le second employé, — il est joli garçon, *le cocodès*, comme l'appellent les détenus dans le préau! Mais, joli garcon ou non son affaire est claire... — Il a laissé condamner et exécuter à sa place ce pauvre diable de *Pierre* l'estropié, qui était innocent comme l'enfant à naître... — On lui coupera le cou et il ne l'aura pas volé...

— En attendant, il déjeunera ce matin mieux que nous ! — reprit le premier gardien en passant la revue des provisions. — Mazette ! on le soigne, ce cocodès ! Du pain frais, un poulet rôti, des figues, une bouteille cachet rouge! — Plus que ça de genre! La particulière qui envoie tout ça doit avoir un fameux béguin pour le chenapan! — Je vas passer la visite en détail... — Ce particulier-là, c'est pas un coquin comme les autres... — Il peut avoir au dehors des tenants et des aboutissants qui rêvent une évasion... — Faut avoir l'œil...

Tout en disant ce qui précède, le gardien prit un couteau, fendit le pain en deux et en fit autant du poulet.

— Rien de suspect... — poursuivit-il. — Quant aux figues, ça n'est pas là dedans qu'on lui fera passer une échelle de corde... — Tout peut entrer, sauf la bouteille qui, d'après les règlements, doit rester ici... — Le cocodès boira un verre de sa fiole à cachet rouge ce matin, un tantôt, un autre ce soir... — Ça ne le grisera pas... — Je vais le chercher...

Et le gardien sortit, après avoir noué de nouveau les quatre coins de la serviette.

C'était lui que nous avons entendu appeler Fabrice.

Ce dernier se dirigea avec empressement de son côté.

Le misérable ne recevait que l'avocat chargé de sa défense; il l'avait vu la veille, et d'ailleurs ce n'était point l'heure habituelle de sa visite.

— Monsieur le gardien, — fit-il, — est-ce au parloir qu'on me demande?

— Non, c'est au greffe. .

— Pour une formalité à remplir?

— Non, pour vous remettre un paquet...

— Un paquet?... — répéta Fabrice stupéfait.

— Oui... des provisions de bouche envoyées par une dame qui vous porte intérêt...

— Quelle dame?

— C'est à vous de le savoir... moi, je l'ignore... — Allons, venez vite...

Le jeune homme, prodigieusement intrigué, entra au greffe avec le surveillant qui lui dit :

— Il y a là dedans un pain, un poulet et des figues... — la dame en question

fait bien les choses... Ça changera votre ordinaire. — Vous allez déjeuner comme un banquier. — Il y a aussi une bouteille de vin fin, qui ne peut passer... — Vous le boirez ici... — En voulez-vous un verre tout de suite?

— A condition que vous trinquerez avec moi...

— Je ne trinque pas avec les détenus...

— Alors gardez toute la bouteille, je vous en fais cadeau...

— Je ne l'accepte pas, mais je vais l'envoyer à l'infirmerie...

— A votre aise.

Et Fabrice, emportant son paquet, rentra dans le préau.

La Gourgane et Bec-de-Lampe, presque aussi inquiets que leur compagnon de captivité, s'étaient rejoints et attendaient son retour.

La moindre chose éveillait leur défiance et prenait à leurs yeux des proportions énormes.

En ce moment, — (sans trop savoir pourquoi), — ils tremblaient que le plan d'évasion ourdi par eux ne fût éventé.

Fabrice reparut, portant une serviette qui laissait voir entre ses nœuds une des extrémités du pain blanc et les pattes du poulet.

Les bandits respirèrent librement.

— Des victuailles! — s'écria La Gourgane.

— Oui... — Un envoi dont j'ignore l'origine...

— Faut jamais s'inquiéter d'où vient le bien... — dit philosophiquement Bec-de-Lampe.

— Quelle que soit la provenance de ces bonnes choses, — reprit Fabrice, — elles remplaceront avec avantage la *boule de son* et les haricots rouges... — Je vous invite.

— Vrai?

— Parbleu! — entre camarades, c'est bien le moins!...

La Gourgane fit claquer sa langue et ses yeux étincelèrent.

— Comme ça se trouve! — murmura-t-il; — justement je me sens en appétit.

— Eh bien, asseyons-nous autour de la serviette qui servira de nappe, et mangeons.

Les trois compagnons s'installèrent à l'ombre sur le pavé dans un coin du préau; chacun d'eux tira de sa poche la cuiller de fer étamée fournie par l'administration, et Fabrice étala le pain fendu par le milieu, le poulet coupé en deux et les figues.

— Ah! — fit Bec-de-Lampe, — ils ont passé la visite. — Heureusement pour nous, il n'y avait ni poignard dans le pain, ni revolver dans le poulet.

— Partagez le pain... — reprit Fabrice, — moi je vais découper la volaille.

— Et comment?...

— Vous allez voir...

Le jeune homme aiguisa sur un pavé la palette de sa cuiller à soupe et s'en servit pour détacher fort adroitement les ailes et les cuisses du volatile dodu et doré.

Les deux bandits le regardaient avec admiration.

— Quel chic, mes enfants ! ! — fit La Gourgane. — Comme on voit bien que ce cocodès est de la haute ! !

Bec-de-Lampe ajouta :

— Ça vous fait venir l'eau à la bouche, ce poulet ! ! ! — Voilà plus de dix ans que je ne m'en suis mis un morceau sous la dent... et le dernier que j'ai mangé était un vieux coq...

— Je me porte garant de celui-ci, — répondit Fabrice, — il sera tendre...

Les trois prisonniers commencèrent leur repas.

— Sapristi ! — s'écria La Gourgane après la première bouchée. — C'est ça un régal ! — Quel parfum ! — J'ai un de mes cousins qui a connu quelqu'un dont la marraine avait mangé du faisan... ça doit être tout à fait la même chose !

— Si on avait seulement un litre de piqueton d'Argenteuil pour faire couler, — dit Bec-de Lampe qui s'étouffait par gloutonnerie. — Oh ! là ! là ! quelle noce !...

En moins de cinq minutes il ne restait du pain que les miettes et du poulet. que la carcasse, encore était-elle dépouillée comme une préparation anatomique

— Deux fois trois font six ! — dit Fabrice, — il nous revient à chacun deux figues... — Mes amis, voici votre part...

Les deux repris de justice se jetèrent avidemment sur ce dessert inattendu.

— Aïe !... — fit Bec-de-Lampe qui venait de mordre à même d'une des figues, — il y a un caillou dans celle-là ! — J'ai manqué démeubler mon râtelier !

Il tira le fruit de sa bouche, l'éventra pour y chercher le corps dur sur lequel il avait failli se briser une dent, et poursuivit, en regardant autour de lui et en mettant une sourdite à sa voix :

— Motus et attention, camaros ! ! — c'est pas un caillou !... — Il y a anguille sous roche... — Voici un étui à aiguilles qui n'est point venu là tout seul...

— Donnez... — dit Fabrice en étendant la main pour prendre le tube de cuivre que Bec-de-Lampe lui tendit.

— Cachez ça, et dépêchez-vous... — murmura La Gourgane. — Le gardien regarde par ici...

Fabrice serra le porte-mines dans la poche de son gilet.

— Vous croyez donc?... — demanda-t-il.

— Que le contenu du bibelot doit être intéressant. — Yes, milord? — répliqua l'ex-galérien. — Vous verrez que j'ai raison... Mais méfiance ! Ne vous laissez point pincer ! — Provisoirement, séparons-nous pour ne pas avoir l'air de nous entendre...

Fabrice, — avons-nous besoin de le dire, — se sentait prodigieusement intrigué.

Il aurait voulu savoir sans retard ce que renfermait l'étui trouvé par Bec-de Lampe, mais il était dangereux de satisfaire sa curiosité dans le préau sous le regard des détenus parmi lesquels pouvaient se trouver des espions prêts à donner l'éveil aux gardiens, et qui n'auraient pas manqué de le faire en voyant le *cocodès* lire un billet suspect...

VI

Pour agir sans imprudence et sans crainte, Fabrice devait donc attendre le soir car alors, *bouclé* dans le dortoir qu'il occupait avec La Gourgane et Bec-de-Lampe, il serait à l'abri de toute surprise.

Les heures de la journée se traînèrent interminables pour lui.

Enfin sonna la demie après six heures.

Le coup de la cloche règlementaire retentit.

Les détenus gagnèrent leurs cellules ou leurs dortoirs respectifs. Les surveillants procédèrent à l'appel nominal, puis les portes furent fermées à grands renforts de serrures formidables et d'énormes verrous.

Les trois compagnons gardèrent le silence jusqu'au moment où tout bruit s'éteignit dans les couloirs.

Quand le dernier écho des pas des gardiens eut cessé de se faire entendre, Bec-de-Lampe prit la parole.

— Je crois, — dit-il, — que maintenant nous pouvons sans risque voir un peu de quoi il retourne... — Toi, La Gougarne, fais le guet au guichet, et vous, *le cocodès*, allez-y gaiement !

Fabrice tira l'étui de sa poche et dévissa la partie supérieure.

— Il y a un papier... — fit Bec-de Lampe ; — voyez-vite.

Le jeune homme déroula le papier en question, dévora des yeux les lignes tracées par Laurent, et son visage s'illumina.

— Bonne nouvelle, hein ? — demanda la Gourgane qui, de son poste près du guichet, épiait les mouvements du jeune homme et l'expression de sa figure.

— Musèle-toi, et laisse-le dire ! — fit impérieusement Bec-de-Lampe.

— Bonne nouvelle, en effet... — répliqua Fabrice.

— Pour vous tout seul ou pour nous trois?

— Pour nous trois...

— Qu'est-ce que c'est?

— Une personne qui m'est dévouée me conseille une évasion et m'avertit qu'elle est à Melun, prête à me servir et attendant mes instructions.

— Fameux ! — dit La Gourgane en se frottant les mains, — ça fait qu'en sortant du puits nous pourrons avoir des pelures de rechange...

— Oui, — reprit Fabrice. — Mais le moyen d'avertir la personne qui pourra nous les procurer?...

— Diable je n'y songeais pas... — murmura l'ex-forçat ; — ça sera difficile...

— Eh! non! — fit Bec-de-Lampe en haussant les épaules, — je m'en charge... — j'ai une idée...

— Laquelle?

— Chut! — une ronde... — faisons ceux qui dorment...

Les trois bandits se jetèrent sur leurs lits et s'enveloppèrent jusqu'au menton dans les couvertures.

Le guichet s'ouvrit.

Un des gardiens jeta un coup d'œil à l'intérieur de la chambre, et la ronde passa.

— Voici donc un secours inattendu qui nous arrive, — reprit Bec-de-Lampe au bout d'un instant, — et qui nous permettra d'aller jusqu'à la station du chemin de fer sans attirer l'attention... — On fera dire à l'ami du Cocodès de se tenir avec trois vêtements complets dans le jardin qui touche au chemin de ronde... — On y entre comme chez soi... les palissades tombent en ruine... — Il ne s'agit donc que de faire savoir au personnage en question quelle nuit et à quelle heure nous comptons nous évader... — En quel endroit peut-on le prévenir, votre ami? Vous le dit-il?

— Oui...

— Jabotez alors!

— Tous les soirs, à partir de sept heures, l'homme qui m'est dévoué attendra ma réponse sur le pont, accoudé au parapet de la seconde arche du côté de la ville...

— Ça n'est pas bête, cette manigance... — On pourra l'aborder sans donner l'éveil...

— On pourra... on pourra... — répéta La Gourgane. — C'est facile à dire, mais à moins d'avoir un ballon...

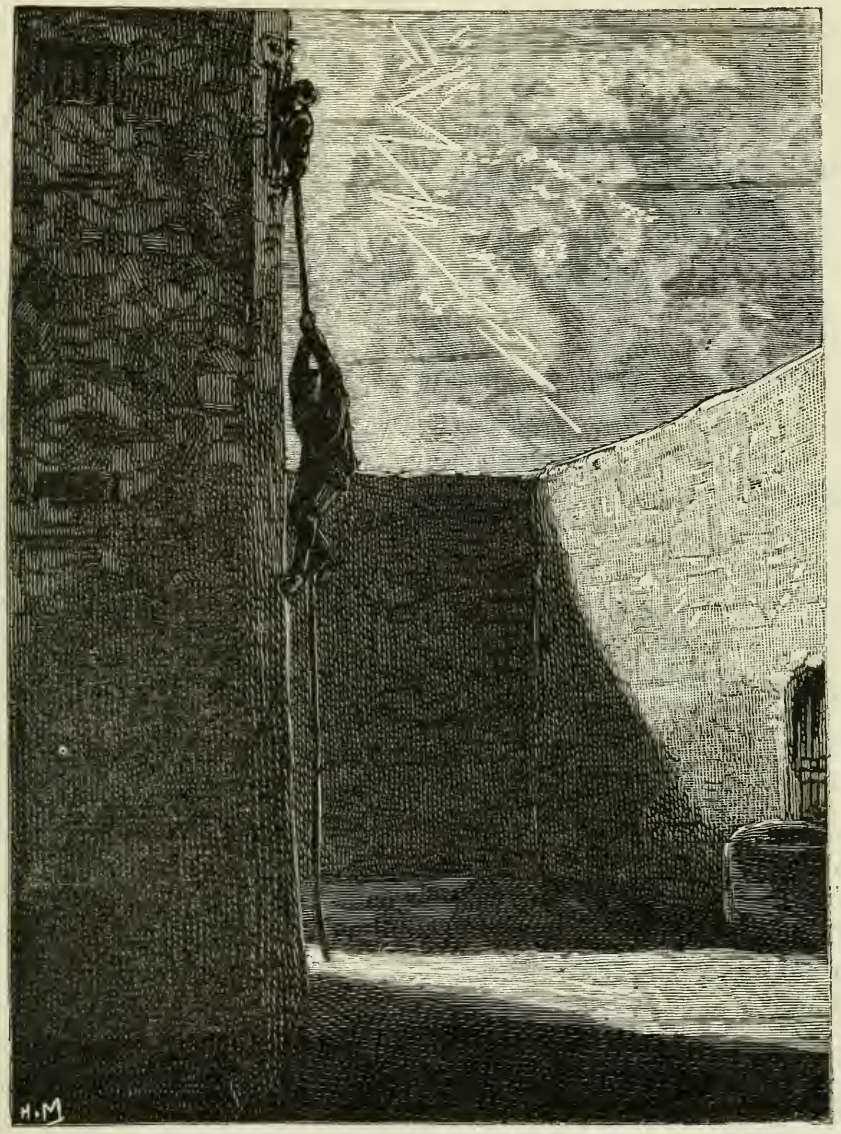
— Toi, lâche-moi le coude et tais ton fifre!... Je vous ai prévenus que j'avais une idée... — Demain, il y a deux jugements à la correctionnelle... Un camarade à moi, un récidiviste, est accusé de complicité dans une affaire de rien du tout... un vol de poulets et de lapins... — Il peut prouver un *alibi* sérieux et sera certainement acquitté... — C'est un bon garçon, dont je réponds... — En cas d'acquittement, son écrou sera levé *illico* et il se chargera de prévenir l'ami du Cocodès...

— Cela remet nécessairement notre évasion à après demain, — répliqua Fabrice.

— Nécessairement, oui.

— Mais si l'homme nous trahissait?

— Il en est incapable... Je suis sûr de lui comme de moi, — Il sera content de jouer un bon tour à la justice ; d'ailleurs le Cocodès lui donnera bien une petite gratification?



Fabrice se cramponnait pour résister, et au bout de quelques secondes il toucha le sol.

— La personne qui m'est dévouée lui remettra cent francs...

— Pour cent francs, il jetterait n'importe qui dans la rivière au besoin... — Sur ce, bonsoir... Demain il fera jour... Attendons l'acquittement...

Et Bec-de-Lampe, se roulant dans ses draps pour tout de bon cette fois, se mit à ronfler.

Fabrice, assis sur son lit, ne songeait point à dormir.

Les dents serrées, les yeux étincelants d'un feu sombre, il murmurait :

— Si je suis libre dans la nuit d'après-demain, la belle vengeance!

*
* *

En descendant au préau, à l'heure réglementaire, Bec-de-Lampe aborda un détenu qui se promenait tout seul d'un air assez sombre.

Il lui frappa sur l'épaule en lui disant :

— Eh! bien, Loupiat, c'est aujourd'hui que ton affaire se décide...

— Oui, ma vieille branche, et pourvu que ça tourne bien je serai content.

— Tu es inquiet?

— Dame! on l'est toujours...

— Mais puisque tu prouves un alibi!...

— Certainement je le prouve, mais tu sais, *l'avocat bêcheur* va me tomber sur le dos à cause des trois condamnations que j'ai subies... — Un récidiviste, c'est mal noté près de ces gens-là!! — Si on s'avise de soutenir que les témoins de mon alibi, c'est des faux témoins, je pourrais attraper de la prison tout de même, et ça serait bien injuste.

— Vrai là, entre nous, tu n'étais pas de l'affaire? — demanda Bec-de-Lampe.

— Non, parole sacrée! et la preuve c'est que pendant que Crochard et Biju volaient des poules et des lapins à Seine-Port, je volais des canards à plus de six kilomètres de là...

— Dis ça aux juges! — fit Bec-de-Lampe en riant.

— Ils seraient capables de n'en rien croire. — J'aurais dû sortir sur une ordonnance de non-lieu, et comme on m'a renvoyé en correctionnelle, ça me chiffonne.

— T'as un avocat?

— D'office, oui, et, tu sais, les avocats d'office, c'est comme si on crachait dans un puits pour faire des ronds...

— Enfin, tu espères t'en tirer?

— Ah! dame, oui; mais espérer et tenir ce n'est pas la même chose...

— Voyons, — continua Bec-de-Lampe en baissant la voix, — si tu es acquitté, veux-tu me faire une commission en sortant d'ici?

— Certainement, si ça se peut.

— Ça se peut, et il y aura cent francs à gagner en échange de quatre paroles à dire...

— Cent francs!! — répéta le récidiviste ébloui. — Pour de vrai?

— Foi de bon *zig!*...

— C'est ça qui me va! — De quoi qu'il s'agit?

Bec-de-Lampe se pencha vers Loupiat et lui parla tout bas à l'oreille pendant un instant.

— Et tu es sûr que la personne de la seconde arche du pont me donnera cinq jaunets ou un *fafiot garaté* dans les mêmes prix? — demanda le récidiviste.

— Oui, sur la signature de Cocodès au bas de ces quatre mots : *Bon pour cent francs.*

— Tu peux compter sur moi...

— J'y compte...

En ce moment un gardien entra dans le préau, un papier à la main, et dit à haute voix :

— Crochard, Biju, Loupiat, Gaudinier, en route pour le tribunal.

Les détenus appelés gagnèrent aussitôt le greffe où les attendaient les gendarmes chargés de les conduire au palais de Justice.

Bec-de-Lampe se rapprocha de Fabrice.

— Eh bien? — lui demanda ce dernier...

— C'est convenu, — répliqua le bandit, — tout dépend du jugement... Si le camarade est acquitté, la commission sera faite ce soir... — Attendons et, en attendant, voici du papier à cigarettes et un bout de crayon... écrivez le *bon* de cent francs.

Le temps passait.

A trois heures de l'après-midi, les prévenus n'étaient pas encore revenus du tribunal...

Bec-de-Lampe, La Gourgane et Fabrice s'inquiétaient de ce retard qui leur paraissait indiquer des complications dans l'affaire.

Les yeux des trois gredins ne quittaient pas la porte par laquelle devaient rentrer Loupiat et consorts.

Enfin cette porte s'ouvrit.

Loupiat parut, le visage très rouge, la casquette sur l'oreille, et il esquissa sur le pavé du préau un pas de haute fantaisie.

— Acquitté, mes petits enfants!! acquitté!! — s'écria-t-il, — l'avocat bècheur a été doux comme un mouton ; il ne m'a pas trop aplati, et j'en suis sorti plus blanc que neige!

Le récidiviste reçut de tous ses *collègues* force félicitations.

— Alors tu sors ce soir? — demanda La Gourgane.

— Tout à l'heure, et j'ai la veine, — (étant sous la surveillance de la haute police), — qu'on n'ait point changé mon permis de séjour.,. — Je puis demeurer à Melun, où je suis, j'ose le dire, honorablement connu.

Un gardien parut.

— Loupiat! — cria-t-il.

— Présent, mon inspecteur.

— En liberté.

— Voilà, mon inspecteur! voilà! — une dernière poignée de main aux amis, et je file...

VII

Loupiat s'approcha vivement de Bec-de-Lampe.

— N'oublie rien... — lui dit tout bas ce dernier.

— Sois paisible...

— A partir de sept heures du soir, deuxième arche du pont, du côté de la ville...

— C'est gravé là... — Et l'argent promis?

— Je vas te glisser dans la main un petit papier roulé.... — c'est le bon de cent francs signé du Cocodès... — En échange de ce bon on te remettra les jaunets...

— Eh bien! pour quand est-ce, — cria le gardien impatienté.

— Voilà! voilà!...

Et Loupiat, possesseur du précieux papier, s'élança vers la porte de sortie en disant à haute voix, d'un ton gouailleur :

— En liberté! quelle veine! — V'là c'que c'est qu'd'être honnête homme!...

La journée finit, la cloche du coucher sonna et les détenus remontèrent.

Une fois bouclés dans leur dortoir, Fabrice et ses deux compagnons se regardèrent en souriant.

— C'est pour demain, positivement? — demanda la Gourgane.

— Positivement... — répondit Bec-de-Lampe. — Loupiat a reçu de bonnes instructions, d'ailleurs il est intelligent... — Ce soir même il verra l'ami du Cocodès, peut-être, à l'heure qu'il est, l'a-t-il déjà vu... Il s'agit présentement de donner encore quelques traits de scie au barreau... — Faites le guet au guichet et signalez-moi les rondes... — Vos effets sur les pieds des lits et les lits ouverts afin qu'à la moindre alerte on n'ait qu'à se fourrer dedans...

On exécuta la consigne donnée par Bec-de-Lampe.

Ce dernier, tirant de sa poche un de ces étuis que les détenus et les forçats nomment *bastringues*, y prit une petite scie d'acier longues seulement de quelques centimètres, et se mit à l'ouvrage.

La barre de fer était déjà sciée par le bas et ne tenait plus que du haut. En quittant le travail on dissimulait les traits de scie avec de la mie de pain rouillée.

Chacun fit silence et l'on n'entendit plus dans la chambre que le bruit presque imperceptible produit par le ressort de montre dentelé mordant le métal.

Au bout de vingt minutes, Bec-de-Lampe s'essuya le front et poussa un *ouf!*... de satisfaction.

— C'est fait? — demanda Fabrice.

— Oui, — le barreau ne tient plus que par une épaisseur d'un demi-millimè-

tre; — il suffira demain d'une minute pour l'achever... Maintenant, dormons.

Et les trois misérables se couchèrent.

*
* *

L'avocat de mademoiselle Baltus avait, suivant le désir manifesté par cette dernière et par Georges Vernier, fait une démarche au parquet afin d'obtenir pour la jeune fille l'autorisation de voir Fabrice Leclère.

La demande de Paula parut étrange au magistrat chargé de la délivrance des permis, et il ne crut pas devoir y faire droit sans en référer au ministère public.

Or, le représentant du ministère public, convaincu que mademoiselle Baltus voulait user d'un reste d'influence sur Fabrice Leclère, obtenir de lui l'aveu peut-être mensonger qu'il était seul coupable, qu'il n'avait pas eu de complice, et arriver ainsi à la réhabilitation du premier condamné, le représentant du ministère public, disons-nous, refusa net l'autorisation demandée.

L'avocat instruisit Paula de son échec.

— Mais pourquoi ce refus? — demanda la jeune fille.

— Les magistrats sont des hommes comme les autres, mademoiselle, par conséquent sujets aux faiblesses humaines, — répondit l'avocat. — La déclaration publique qu'un malheureux a été condamné injustement, et exécuté, est une coupe d'amertume qu'ils voudraient éloigner de leurs lèvres... — Ils préfèrent conserver le doute, qui laisse en repos leur conscience... et au fond c'est bien naturel...

— Mais je veux, moi, la réhabilitation de l'innocent! — s'écria Paula.

— Ils la voudraient aussi, mademoiselle, soyez-en sûre, s'ils croyaient à cette innocence, mais ils n'y croient pas... — Oh! ils sont de bonne foi...

— Que faire?

— Lutter avec énergie jusqu'au bout...

— Ah! — reprit la jeune fille avec une agitation fiévreuse, — si seulement nous avions une preuve, une preuve irrécusable.

— Calmez-vous, mademoislle, je vous en supplie... — Cette preuve, le hasard nous l'enverra peut-être... — Je ne désespère point...

— J'avais si bien combiné mon plan! — povrsuivit l'orpheline, — mes mesures étaient si bien prises! Regardez ce que j'avais préparé...

Elle tira du corsage de sa robe une feuille de papier sur laquelle se voyaient quelques lignes d'écriture, et la tendit à l'avocat.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-il

— Lisez.

L'avocat prit la feuille et lut.

« *Au moment de paraître devant mes juges, je déclare que je suis seul coupable de l'assassinat de Frédéric Baltus, et que Pierre, condamné et exécuté à Melun comme le véritable meurtrier, n'était point mon complice.*

« *Melun, le..... 1874.* »

— Il n'y manque que la signature : *Fabrice Leclère...* — dit la jeune fille.

Le papier s'échappa des mains du savant légiste, qui s'écria :

— Et vous avez eu l'espérance de faire signer cette déclaration à l'assassin?

— Oui, maître... — Si infâme et si misérable qu'il soit, il n'a nul intérêt à nier la vérité, maintenant qu'il est perdu... — Dans quel but le ferait-il?

— Dans le but de vous prouver sa haine.

— Vous croyez donc qu'il me hait?

— De toute son âme...

— Mais pourquoi?

— D'abord et avant tout parce qu'il vous a fait beaucoup de mal, et ensuite parce que vous lui avez infligé des angoisses et des terreurs sans cesse renaissantes... — Le but avoué de votre vie, songez-y donc, était de trouver le vrai coupable... et ce coupable, c'est lui!

— Il disait m'aimer cependant... — balbutia Paula.

— Monstrueuse hypocrisie dont l'unique but était de vous distraire de vos projets de vengeance et de vous attacher un bandeau sur les yeux...

— Peut-être aurais-je su triompher de sa haine...

— Vous présumez trop de vos forces, mademoiselle, je l'affirme avec certitude! — Je n'ai vu qu'une fois Fabrice Leclère... Cela m'a suffi pour juger le misérable... — C'est une âme de boue, mais une volonté de fer... — Il n'a peur de rien, sauf de la mort... — Si on pouvait lui dire : — *Parlez et vous aurez la vie sauve!* il parlerait pour sauver sa tête... — Or, comme il est impossible de lui faire une telle promesse, à laquelle d'ailleurs il ne croirait pas, nous n'avons rien à attendre de lui...

Mademoiselle Baltus garda le silence, sinon convaincue, du moins vaincue.

*
* *

Laurent, persuadé que son maître ne manquerait point de découvrir l'avertissement qu'il lui avait fait passer dans une figue, passa les trois quarts de la journée dans sa chambre, n'en sortit qu'à sept heures moins un quart, et se rendit sur le pont de Melun afin d'attendre l'émissaire que Fabrice réussirait peut-être à lui envoyer.

Mille pensées confuses trottaient dans le cerveau du valet de chambre. — Il se répétait de minute en minute cette question parfaitement insoluble :

— Aura-t-il découvert mon billet?... — Lui sera-t-il possible de profiter de mon dévouement?...

Dix minutes avant sept heures il arrivait sur le pont et s'accoudait au parapet au-dessus de la seconde arche.

Il pensait bien qu'un temps trop court s'était écoulé depuis la remise du paquet de vivres pour que le prisonnier ait trouvé moyen déjà de lui faire donner de ses nouvelles, mais il lui semblait qu'il tromperait plus facilement son impatience en faisant faction au poste indiqué, qu'en restant chez lui.

Nous devons ajouter qu'au désir ardent de sauver son maître se joignait une forte dose de frayeur.

— Si quelque geôlier, quelque gardien, quelque inspecteur de police a mis main ou plutôt la dent sur le porte-mines métamorphosé en boîte aux lettres, — — se disait-il, — on viendra m'arrêter comme complice, et même comme agent principal d'une évasion... — Tant pis! — J'aurai fait mon devoir, et si l'on me met en prison pendant quelques semaines, après tout je n'en mourrai pas...

Penché sur la rivière il regardait tourbillonner l'eau profonde qui, sous les dernières et faibles clartés du crépuscule, paraissait toute noire.

A chaque demi-seconde écoulée, ses yeux épiaient à droite et à gauche les extrémités du pont.

Si quelqu'un faisait mine de traverser ce pont, il lui semblait que son cœur cessait de battre et il se demandait :

— Est-ce un émissaire que m'envoie mon maître?... — Est-ce un agent de police qui vient m'arrêter?...

Ce n'était ni l'un ni l'autre, et le passant attardé continuait sa route avec indifférence.

A mesure d'ailleurs que s'avançait la soirée, les passants se faisaient plus rares et la solitude finit par devenir complète.

Huit heures, neuf heures, dix heures, sonnèrent successivement aux horloges de Melun.

— Ce ne sera pas pour aujourd'hui, — pensa le valet de chambre. — Je vais attendre pendant une demi-heure encore, pour l'acquit de ma conscience, et je m'en irai.

A dix heures et demie il prit son parti et regagna la ville en murmurant :

— Je reviendrai demain...

Le lendemain, nous le savons, était le jour où l'honorable Loupiat, prouvant un incontestable alibi et absous par la police correctionnelle, avait pris l'engagement de s'acquitter du message de Bec-de-Lampe.

A sept heures moins dix minutes, comme la veille, Laurent s'installa à son poste et, toujours dans la même attitude, recommença courageusement à monter une garde dont la longueur pouvait être illimitée.

Bien des gens remarquant le guetteur se demandaient ce qu'il faisait là,

méditatif, penché vers la rivière, et quelques-uns se répondaient qu'il pourrait y avoir, le jour suivant, un suicidé de plus dans les profondeurs de la Seine...

VIII

La demie après neuf heures venait de sonner.

Le pont était désert.

Le valet de chambre de Fabrice commençait à trouver longue et fatigante la corvée qu'il s'imposait.

Tout à coup il tressaillit et releva vivement la tête.

Une voix avinée se faisait entendre à vingt pas de lui et chantait à tue-tête les paroles suivantes, évidemment improvisées pour la circonstance :

« Sur la seconde arche du pont,
« Je trouverai mon rossignol
« Le nez caché dans son faux-col,
« Sur la seconde arche du pont. »

Laurent se dit aussitôt :

— *La seconde arche du pont...* j'ai bien entendu...

Le chanteur venait d'entrer sur le pont en titubant.

Il suivait le trottoir de gauche, par conséquent du côté même où se trouvait Laurent.

Ce dernier s'accouda de nouveau au parapet, et parut ne rien voir et ne rien entendre.

Loupiat, — car c'était lui, — avançait toujours.

Arrivé près de Laurent, dont les jambes allongées en arrière barraient le trottoir, il fit halte.

— Ça doit être mon particulier, — pensa-t-il.

Et il toucha légèrement l'épaule du valet de chambre qui se redressa, très-ému, en se disant :

— On va m'arrêter...

Puis, d'une voix un peu tremblante, il demanda :

— Que me voulez-vous ?

— Rien du tout si vous n'êtes pas celui qui attend quelqu'un ici depuis sept heures du soir, — répondit Loupiat.

Je suis celui-là, — fit Laurent, — d'où venez-vous ?...

— D'un endroit où l'on voudrait ne jamais entrer, et d'où l'on voudrait toujours sortir... — Est-ce compris ?

— C'est compris... — Qui vous envoie ?. .

— Le *Cocodès*...

Il tira de sa poche le couteau-poignard et se dirigea vers l'appartement de Mlle Baltus.

— Connais pas...

— Vous faut-il son nom en toutes lettres?...

— Oui.

— Eh bien! le voici : *Fabrice Leclère*... — Je viens de sa part et nous avons à causer...

— Causons...

— Mais d'abord, — reprit Loupiat, — il faut me remettre cinq jaunets ou un *fafiot garaté* de même somme, à votre choix... — Voici le billet du cocodès...

Et il tendit à son interlocuteur le carré long de papier à cigarettes sur lequel Fabrice avait écrit : *Bon pour cent francs.*

Laurent déroula ce mandat d'un nouveau genre, fit craquer une allumette bougie et reconnut l'écriture et la signature de son maître.

— C'est en règle... — dit-il en fouillant dans sa poche. — Voilà cinq napoléons de vingt francs.

Loupiat empocha les cinq pièces d'or avec enthousiasme.

— Vous êtes un bon *zig!*... Un vrai... Un frère !... — s'écria-t-il. — Et maintenant ouvrez vos oreilles au grand large, que j'y verse mes confidences... — C'est pour demain...

— Quoi ?

— L'évasion, parbleu !... — Bec-de-Lampe et la Gourgane ont préparé la chose.

— Qu'est-ce que c'est encore que ceux-là ?

— Des bons *zigs* comme vous et moi... des amis... des vrais... des frères ! — Ils sont devenus inséparables tous les trois comme les cinq doigts de la main, et ils brûleront ensemble la politesse à l'avocat bêcheur...

— Réussiront-ils ?

— Parbleu ! et même ça ne fera par un pli ! — Ils sont bien trop malins pour se laisser *paumer marrons...*

— Qu'aurai-je à faire ? — demanda Laurent.

— Connaissez-vous le grand terrain qui touche à la prison et qui n'est fermé que par des palissades aux trois quarts pourries ?

— Oui.

— Dans ce terrain il y a un puits contre le mur du chemin de ronde...

— Bon...

— Demain, à huit heures et demie précises, vous déplacerez une ou deux planches des palissades, vous entrerez dans le terrain, et vous vous installerez près du puits..,

— J'y serai...

— Vous aurez eu soin de vous procurer trois vêtements complets, depuis les souliers jusqu'aux chapeaux, linge compris... — des costumes propres, des toilettes de petits bourgeois ou d'ouvriers pas bambocheurs...

— J'aurai les trois vêtements... — Rien n'y manquera... — Est-ce tout ?

— C'est tout...

— Par où arriveront M. Fabrice et les deux autres ?

— Par le puits...

— Impossible ! — murmura Laurent.

— Possible et certain, mon bonhomme, et ça vous explique la nécessité des vêtements secs, car en sortant de là ils seront trempés comme des soupes... — Maintenant ma commission est faite, et j'ai le gousset mieux garni qu'il ne

l'avait jamais été depuis que ma mère m'a mis au monde... — Bonsoir, mon brave homme, et bonne nuit...

Loupiat s'enfonça dans les ténèbres. — Laurent reprit la route de Melun et rentra chez lui très satisfait.

Fabrice Leclère avait reçu son billet et ne perdait pas une minute pour utiliser son zèle et faire appel à son dévouement ! — Ceci surexcitait au-dela du possible sa joie et son orgueil.

Un peu d'inquiétude, cependant, se mêlait à cette joie.

La tentative d'évasion réussirait-elle ?

Laurent ne pouvait l'affirmer, mais il avait confiance, sachant son maître adroit et hardi.

D'ailleurs. l'émissaire du prisonnier ne semblait pas mettre le succès en doute.

Laurent très-agité, très-fiévreux, dormit à peine, fut levé dès le point du jour et se demanda comment il fallait s'y prendre pour tromper son impatience pendant les longues heures qui devaient s'écouler jurqu'au soir.

Après déjeuner, il sortit et courut les boutiques de fripiers où il fit emplette de trois défroques d'ouvriers endimanchés, de ces costumes propres et simples qui n'attirent point l'attention.

Il compléta ses achats dans divers magasins de cordonnerie, de chapellerie et de linge confectionné.

Muni de ces objets variés, il regagna son gîte et employa beaucoup de temps à faire avec les vêtements et leurs accessoires des paquets très serrés et par conséquent très portatifs.

*
* *

Nous devons à nos lecteurs quelques détails sur la façon dont se passaient les choses à la villa Baltus depuis que plusieurs de nos personnages l'habitaient pour des motifs qui nous sont connus.

La santé de Jeanne était absolument remise, et son moral allait aussi bien que possible.

Par instants, des lueurs d'intelligence semblaient jaillir de son cerveau rempli des ténèbres de la folie.

L'espoir d'une guérison prompte et complète grandissait chaque jour dans l'esprit de Georges.

Edmée, tout au contraire, ne faisait aucun progrès. — Son inguérissable faiblesse, son abattement dont rien ne pouvait triompher, causaient au jeune médecin d'indicibles angoisses...

Il avait pris possession de deux vastes pièces au second étage de l'habitation, et ne quittait Melun que le moins possible pour de courtes visites à la maison de santé d'Auteuil.

Madame Delarivière occupait l'appartement de Paula qui s'était installée dans celui de son frère.

Edmée avait la jouissance du petit salon et de la chambre à coucher où Fabrice Leclère avait passé une nuit.

Claude Marteau logeait dans une mansarde située sous les combles, au-dessus de l'appartement de Georges.

On se levait de grand matin, on se couchait de bonne heure à la villa.

Des promenades en bateau, quelques excursions dans les campagnes environnantes, remplissaient les journées.

L'ex-matelot allait et venait sans cesse, s'occupant tantôt à une chose, tantôt à une autre, aidant tour à tour le jardinier, la cuisinière et le cocher, sachant tout, voulant tout faire, et soutenant que l'inaction ne manquerait point d'envenimer sa blessure à peu près guérie...

Claude avait à Melun de nombreux camarades.

Entièrement libre de ses actions et n'étant astreint à aucune besogne, il allait de temps en temps trinquer avec eux, mais il ne se grisait plus et, tout en leur payant à boire, il leur prêchait la tempérance.

Le matin du jour où nous avons vu Laurent faire l'acquisition de trois vêtements complets, Bordeplat, après s'être assuré qu'on n'avait pas besoin de lui à la villa Baltus, était parti pour Fontainebleau avec un pêcheur de ses amis qu'un petit compte à régler appelait dans cette ville.

La matinée avait été superbe et la journée très chaude. — De gros nuages ardoisés, frangés de tons couleur de cuivre, s'amoncelaient à l'horizon, envahissaient peu à peu l'azur du ciel, et permettaient de conjecturer à peu près à coup sûr que la soirée ne se passerait pas sans orage.

L'électricité qui saturait l'atmosphère agissait violemment sur l'organisation impressionnable de madame Delarivière.

La pauvre folle, très calme depuis quelque temps, était beaucoup plus agitée que de coutume...

Retournons à la prison de Melun.

IX

Rien dans la geôle ne pouvait faire prévoir qu'un événement aussi grave que l'évasion de trois détenus fût au moment de s'accomplir.

Fabrice, Bec-de-Lampe et La Gourgane, d'accord sur tous les points et désireux d'éviter les soupçons, s'étaient séparés en arrivant au préau et ne se rapprochaient pas.

C'est à peine s'ils échangeaient à la dérobée quelques regards.

Ils attendaient sans impatience apparente l'heure de la rentrée au dortoir.

Comme de coutume Fabrice avait le visage sombre et l'attitude mélancolique, mais, quand il ne se sentait point observé, un sourire étrange plissait ses lèvres et ses prunelles brillaient d'un feu sombre.

Une grande partie des détenus, accablés par la chaleur que la concentration des rayons du soleil entre les hautes murailles rendait intolérable, se vautraient sur les pavés, dans les coins d'ombre, et dormaient d'un mauvais sommeil.

Le préau était silencieux.

La cloche du dîner sonna.

Tout le monde fut aussitôt debout, et chaque homme vint présenter son écuelle au cuisinier qui la remplit de soupe aux légumes.

Les détenus reçurent ensuite une portion de haricots rouges, constituant, avec le potage, l'ordinaire de la prison.

Une heure après, la cloche résonna de nouveau.

Le moment était venu de rentrer aux dortoirs...

Les prisonniers se mirent en rang, deux par deux, et gagnèrent leurs chambres.

L'appel nominal eut lieu, puis le bouclage, et tout bruit s'éteignit dans la geôle.

Le ciel était devenu presque subitement noir comme de l'encre.

Quelques éclairs sillonnaient les nuages, — le tonnerre grondait au loin, — l'orage approchait...

Une fois sous clef les trois bandits gardèrent un instant le silence.

Ce fut Fabrice qui parla le premier.

— Eh! bien, — fit-il, — c'est pour ce soir et le moment approche...

— Croyez-vous que votre homme sera prêt et qu'il nous attendra? — demanda Bec-de-Lampe.

— Il sera prêt et il nous attendra si votre émissaire l'a prévenu...

— Quant à ça, soyez paisible, — je réponds de Loupiat comme de moi-même!... — Je vous l'ai déjà dit, c'est un *zig* !

— Alors, à la besogne... — il s'agit de ne pas être en retard!

— Je vais donner le dernier trait de scie au barreau... — reprit Bec-de-Lampe ; — pendant ce temps-là occupez-vous à faire des lanières avec les couvertures... nouez solidement les morceaux, et songez qu'il nous faut une corde solide et longue...

— Suffit... — murmura La Gourgane. — Mais, vous savez, j'ai un *trac* monstre...

— Toi, tu n'es qu'un *taffeur!* — Si ça ne te convient plus de prendre la clef des champs, rien ne t'empêche de rester ici...

— Pas de bêtises! — Je file avec vous!... — Je m'ennuierais trop en prison sans les amis...

— Alors, travaille!

— Un moment... — dit Fabrice qui s'était déjà mis à l'œuvre. — Croyez-vous que les nœuds des couvertures ne glisseront pas... — on ne peut serrer la laine comme la toile ou le coton...

— C'est juste, prenons les draps... — ils sont tout neufs et porteraient un tombereau et son attelage....

— Fait-il assez noir!! — dit La Gourgane, — je n'y vois plus...

A ce moment précis une lueur aveuglante remplit la chambre, et un formidable coup de tonnerre retentit.

En même temps une pluie torrentielle, mêlée de grêlons, se mit à tomber avec un crépitement de mitrailleuses.

— Quelle assourdissante canonnade! — s'écria Fabrice.

— Faut pas s'en plaindre... — répliqua Bec-de-Lampe, — c'est fait exprès pour nous, sur commande! — Aucun danger que surveillants ou factionnaires s'amusent à flâner dans le chemin de ronde par un temps pareil... — Mettons les morceaux doubles, mes petits enfants...

Et le bandit acheva de scier son barreau, tandis que Fabrice et La Gourgane fabriquaient la corde.

Le tonnerre grondait sans interruption, — la pluie redoublait de violence. — Quoiqu'il ne fût que huit heures et quart, on aurait pu se croire au milieu de la nuit. — C'est à peine si, depuis la fenêtre, on distinguait la muraille d'enceinte.

Au dehors le vent faisait rage, ébranlant les vitres dans leurs alvéoles.

— Pristi ! — murmura La Gourgane, — nous seront mouillés !

— Tu te sècheras en piquant une tête au fond du puits... — répliqua Bec-de-Lampe avec un éclat de rire. — C'est fait... — Où en êtes-vous?

— Encore une bande à attacher, — répondit Fabrice, — et la corde sera prête...

— Serrez ferme...

— Soyez sans craindre... — les nœuds ne nous lâcheront pas en route...

— Du bruit dans le couloir... — balbutia la Gourgane dont les dents se mirent à claquer de frayeur. — Vite sous les couvertures!

Les trois bandits se glissèrent tout habillés dans leurs lits avec une rapidité prestigieuse.

Les pas entendus par La Gourgagne se rapprochaient.

Ils s'arrêtèrent en face de la porte et le guichet s'ouvrit.

— Si l'on entre,— pensa Bec-de-Lampe, — nous sommes frits... — Ils verront bien que le barreau manque...

Il ne s'agissait point d'une visite domiciliaire, mais d'une ronde.

— Dort-on, là dedans? — demanda la voix d'un gardien.

— Non, mon inspecteur... — répondit Fabrice; — ça serait difficile avec un temps pareil...

— C'est juste...

Le guichet fut refermé et la ronde s'éloigna.

Aussitôt que le bruit des pas eut cessé de se faire entendre, les trois bandits se trouvèrent debout.

C'est une vraie chance qu'ils soient venus... — murmura Bec-de-Lampe ; — ils ne reviendront pas.... — Où est la corde?

— La voici...

— Pendant que je vais l'attacher, vous, le Cocodès, prenez l'étui de fer-blanc et enfermez-y le papier garat...

— C'est déjà fait...

— Alors, un coup de main pour serrer le nœud d'attache, car c'est de lui que tout va dépendre...

Les trois hommes s'attelèrent à la corde improvisés et firent à deux reprises un violent effort.

La corde se tendit à se rompre, mais le nœud résista.

— Ça va bien... — dit Bec-de-Lampe, — je lâche tout...

Et il jeta au dehors la corde déroulée.

— Avec un vent pareil la descente sera mauvaise... — murmura La Gourgane. — Ça s'engouffre dans le chemin de ronde comme dans un tuyau d'orgue...

— Tant pis! qui ne risque rien n'a rien! — On n'entend pas encore le factionnaire... c'est le vrai moment... — A qui le tour?

— Eh ! peu importe, — répliqua Fabrice, — mais dépêchons...

— A tout seigneur tout honneur ! — fit Bec-de-Lampe; — vous avez le sac, passez le premier...

Avec l'aide de ses codétenus l'assassin de Frédéric Baltus, l'empoisonneur de Jeanne, se glissa par l'ouverture, les jambes en avant, prit à deux mains les draps tressés et se lança dans l'espace en se fiant à la solidité des nœuds et à la vigueur de ses poignets.

Les rafales le faisaient osciller comme le balancier d'une pendule et par moments le heurtaient contre la muraille.

Il ne lâchait pas prise ; il se cramponnait pour résister, et, au bout de quelques secondes, il toucha le sol.

Bec-de-Lampe le suivit; la Gourgane vint après.

— La moitié de la besogne est faite ! — dit Fabrice. — Finissons-en vite : Où est le puits?

— Sur la gauche, à vingt pas d'ici...

On atteignit l'endroit désigné. — On s'arrêta près de l'ouverture béante.

La corde pendait, munie de ses seaux ; Bec-de-Lampe la saisit, grimpa sur la margelle et descendit en s'aidant des anfractuosités de la maçonnerie ; — le deuxième seau, arrêté sur la poulie, maintenait la corde, tendue d'ailleurs par le poids du fugitif.

Bec-de-Lampe, arrivé au niveau de la nappe liquide, lâcha son point d'appui, retint sa respiration et disparut sous l'eau qui jaillit au-dessus de sa tête et se referma.

Fabrice attendit une minute et prit le même chemin que son compagnon.

Ce fut ensuite au tour de La Gourgane.

Un instant après, de l'autre côté de mur d'enceinte, deux hommes ruisselants gravissaient l'un derrière l'autre les parois du puits mitoyen.

Le premier, arrivé au sommet, aida le second à escalader la margelle.

C'étaient Fabrice et Bec-de-Lampe.

— Ah ! çà, — demanda ce dernier en se penchant sur le sombre orifice, — où diable est La Gourgane? — Il a donc eu peur? Il n'a donc pas plongé?

— Pardon, — répliqua Fabrice, — il a si bien sauté à l'eau derrière moi, que j'ai senti ses pieds sur mes épaules...

— Alors, pourquoi ne monte-t-il pas?

— Silence!... écoutez...

Bec-de-Lampe prêta l'oreille.

— Tonnerre ! — murmura-t-il, — l'eau jaillit!... il se débat!... Pour sûr il s'est accroché à la grille qui coupe le puits en deux!... Impossible de le secourir...

— Noyé, alors ? — dit Fabrice.

— Ça me fait cet effet-là... — Écoutons encore...

Les deux bandits prêtèrent l'oreille de nouveau et n'entendirent rien.

La Gourgane ne se débattait plus...

X

— Pas de chance ! — fit Bec-de-Lampe en manière d'oraison funèbre ; — il avait raison de se méfier !... — il devinait ça ! — C'était un bon *zig*, quoique un peu trop *taffeur*... — Je le regretterai... Ce qui me console, c'est de penser que pendant une quinzaine de jours les gardiens boiront de l'eau de ce puits... — Je souhaite que ça les empoisonne !...

Et sans se préoccuper davantage du malheureux qui venait de mourir, Bec-de-Lampe ne songea plus qu'à s'orienter dans le terrain.

Fabrice le prit par le bras et le contraignit à rester en place.

— Voici quelqu'un... — lui dit-il à voix basse...

— Votre homme, sans doute...

— C'est probable...

Une forme noire se détachait vaguement sur les ténèbres.

— Est-ce vous Laurent? — demanda Fabrice.

Le commissaire, les agents, les gendarmes, envahirent la propriété.

— Oui, monsieur, c'est moi, — répondit le valet de chambre avec attendrissement, — je suis bien heureux de voir monsieur? J'espère que monsieur n'en doute pas?

— Non, non, je n'en doute pas, — mais nous parlerons de ça plus tard. — Où sont nos effets de rechange?...

— Chez-moi, monsieur... Impossible de les apporter par un pareil temps, ils auraient été aussi mouillés que monsieur lui-même.

— C'est juste. — Allons chez vous... — Est-ce loin?

— Nous y serons dans cinq minutes.

— En route, alors! — Par où sort-on d'ici?

— Monsieur veut-il me suivre? — J'ai fait une ouverture dans la palissade. — Au besoin on y passerait deux de front.

Une minute après, nos trois personnages étaient hors du jardin et foulaient le pavé des rues désertes.

L'orage s'éloignait, mais le tonnerre grondait toujours par intervalles, et la pluie tombait à flots.

— Je vais marcher devant pour montrer le chemin à monsieur... — reprit Laurent non moins trempé que les deux misérables.

Et il pressa le pas.

Fabrice et Bec-de-Lampe grelottaient, quoique la température fût très-chaude. — Leur immersion dans l'eau glaciale du puits les avait littéralement frappés comme des bouteilles de vin de Champagne.

Tout à coup le valet de chambre fit halte, regarda à droite et à gauche, en avant et en arrière, tira une clé de sa poche et ouvrit une allée dans laquelle s'élancèrent les évadés.

Laurent referma soigneusement la porte, s'orienta dans les ténèbres profondes, prit d'une main la rampe de l'escalier, de l'autre une des mains de son maître pour le guider, et monta.

Bec-de-Lampe suivit en s'accrochant aux vêtements de Fabrice.

On gravit ainsi, lentement et silencieusement trois étages.

Arrivé tout en haut de la maison, Laurent ouvrit sa mansarde dont une veilleuse agonisante combattait l'obscurité, puis, dès que la porte fut close, il alluma sa lampe.

— Maintenant, — dit-il, — voici du linge pour vous essuyer, et des habillements complets...

En moins de cinq minutes les deux hommes furent déshabillés, séchés et nippés de pied en cap.

Les vêtements neufs de Fabrice, différant essentiellement par la coupe de ceux qu'il avait l'habitude de porter, le rendaient à peu près méconnaissable.

— L'émissaire de monsieur m'avait annoncé que vous deviez être trois... — fit Laurent... — Où donc est votre compagnon?

— Il s'est trompé de chemin comme un imbécile... — répliqua Bec-de-Lampe en ricanant... — Ne nous occupons pas de lui.., — Présentement il s'agit de filer.

Le valet de chambre prit une bouteille dans un placard, posa deux verres sur la petite table et les remplit d'un liquide transparent et couleur d'ambre, en disant :

— Buvez cela d'abord... — c'est du vieux cognac... — le meilleur que j'ai pu trouver à Melun... — Mouillsé en dehors, mouillés en dedans, ça rétablira l'équilibre...

— Vous avez raison... c'est une précaution sage... — murmura Fabrice dont les dents claquaient.

Les deux gredins, après avoir trinqué, vidèrent leurs verres jusqu'à la dernière goutte...

— Cré non! fameux, le fil en quatre!!... — reprit Bec-de-Lampe, — me voilà réchauffé. — En route!

— Attendez, dit Fabrice en ouvrant l'étui de fer blanc. — Je vous ai fait une promesse que je dois tenir. — Voici cinq mille francs en billets de banque. — Ça vous permettra d'attendre des temps meilleurs.

— Ne partez-vous donc pas avec moi?

— Non, il me reste quelque chose à faire ici... — Je vous rejoindrai à Genève...

— Alors, merci, Cocodès, et au revoir... — A propos, si vous aviez un peu de monnaie, ça me ferait plaisir... — Impossible de payer ma place au guichet du chemin de fer avec un billet de mille... Il n'en faudrait pas davantage pour qu'on se méfie et qu'on me remette le grappin dessus illico...

— Laurent, — demanda Fabrice, — avez-vous de l'or?

— Pour quelques centaines de francs, oui, monsieur...

— Donnez dix louis à ce brave garçon...

Bec-de-Lampe empocha ce supplément de paye, remercia de nouveau, affirma que le cocodès était un *vrai homme*, déclara qu'il espérait bien *travailler* un jour avec lui, serra très-affectueusement ses deux mains et quitta la mansarde.

Laurent l'éclaira jusqu'en bas de l'escalier et lui ouvrit la porte.

L'orage avait cessé complètement. — Des myriades d'étoiles brillaient dans le ciel pur.

Le valet de chambre remonta.

En se trouvant seul avec Fabrice il laissa déborder son émotion, contenue tant bien que mal jusqu'à ce moment.

— Ah! mon cher maître, — balbutia-t-il, — je vous revois enfin!! — Vous avez pu échapper aux machinations des calomniateurs acharnés à votre perte! Vous voilà libre et la vérité triomphera!! Que je suis heureux!...

Et il essuya les grosses larmes qui mouillaient ses paupières.

— Je suis touché certainement de votre affection et de votre joie, répliqua Fabrice; — mais ce n'est pas du tout le moment de nous attendrir. — Parlons peu, mais parlons bien. — Quelle heure est-il?

Laurent regarda sa montre.

— Dix heures et quelques minutes, monsieur, — dit-il.

— Possédez-vous un indicateur de chemin de fer?

— Oui, monsieur. — J'ai pensé que ce serait utile. — Le voici.

— Regardez quels sont les trains passant cette nuit à Melun et se dirigeant vers la Suisse...

— C'est donc en Suisse que nous allons, monsieur?

— Probablement... — Cherchez vite.

Tandis que le valet de chambre feuilletait l'indicateur, Fabrice remplit son verre d'eau-de-vie et le vida d'un trait pour la seconde fois.

— J'y suis monsieur... — dit Laurent.

— Eh bien?...

— Nous n'avons pas le choix... Il n'y a plus qu'un train.

— A quelle heure?...

— A minuit quarante deux minutes.

— J'ai deux heures devant moi... c'est tout ce qu'il me faut.,.

Fabrice tira de l'étui le reste des billets de banque qu'il tendit à Laurent

— Joignez ceci à l'argent que vous possédez, — ajouta-t-il, et soyez à minuit à la gare de Melun... — Je vous y rejoiudrai...

— Est-ce que monsieur ne va pas attendre ici le moment du départ? — hasarda le domestique avec quelque hésitation...

— Non, — répliqua le jeune homme d'une voix sourde, — J'ai une visite à faire avant de partir...

— Une visite! — répéta Laurent stupéfait, — une visite à pareille heure!

— Oui...

— Monsieur, quelle imprudence!

— Je ne vous consulte pas. — Avez-vous des armes ici?

— J'en ai, monsieur.

— Lesquelles?

— Un revolver et un couteau poignard.

— Donnez-moi le couteau.

— Mais, monsieur...

— Donnez vite, sacrebleu!

— Ah! monsieur, j'ai peur de comprendre... Monsieur veut se venger d'odieux soupçons, d'accusations abominables.., Monsieur songe à se rendre à la villa Baltus...

— Et quand cela serait?

— Songez-y donc, monsieur, vous êtes libre, vous pouvez fuir... De loin vous confondrez vos ennemis, vos calomniateurs!! — Ne commettez pas cette folie de vous jeter dans les mains des gens qui veulent vous perdre... — Claude Marteau, le plus acharné de tous, se trouve à la villa Baltus... — S'il vous mettait la main au collet, il ne vous lâcherait point.

Fabrice haussa les épaules.

— Et que m'importe Claude Marteau? — répliqua-t-il, — Ce que j'ai résolu s'accomplira, quand j'y devrais laisser ma vie!... — Donc, si vous ne voulez pas que je sois sans défense, donnez-moi le couteau...

— Monsieur l'exige?...

— Oui! cent fois oui!!

L'eau-de-vie dont le misérable avait bu coup sur coup deux grands verres, commençait à lui monter à la tête.

Il parlait d'un ton farouche; ses yeux lançaient de fauves éclairs; — son attitude devenait menaçante.

Laurent eut peur.

— Voici le couteau, monsieur... — balbutia-t-il.

Fabrice saisit l'arme que son valet de chambre lui présentait d'une main tremblante...

Il l'ouvrit fiévreusement et, sous les clartés de la lampe, il en examina la lame aiguë, forte et tranchante.

— Une bonne arme! — murmura-t-il en se dirigeant vers la porte, — et mieux encore qu'une arme, la vengeance! — Avec ce joujou, je suis sûr qu'elle ne m'échappera point!...

Au moment de sortir il s'arrêta, revint sur ses pas, prit la bouteille d'eau-de-vie, l'approcha de ses lèvres et, renversant sa tête en arrière, but à pleines gorgées.

Puis il s'élança au dehors et, malgré les ténèbres; descendit l'escalier comme une trombe.

—Mon Dieu, que va-t-il faire? — se demanda Laurent, pâle d'épouvante, en se laissant tomber sur une chaise et en cachant son visage dans ses mains...

XI

Fabrice, arrivé dans la rue, s'arrêta pendant une ou deux secondes pour s'orienter, interrogeant d'un œil hagard les ténèbres mal combattues par les lueurs douteuses des becs de gaz trop largement espacés, puis, s'étant rendu compte de la direction qu'il devait suivre, il se mit à courir.

Arrivé au pont de Melun il le traversa et prit le chemin de halage qui conduisait à la villa Baltus.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à deux cents pas du but de sa course nocturne, il s'engagea dans les terres détrempées par l'orage et que les récoltes couvraient encore.

Au bout de dix minutes d'une marche pénible, un mur, se dressant en face de lui, le contraignit à faire halte.

Les cîmes des arbres du parc se dessinaient en noir sur le ciel éclairci derrière cette muraille d'enceinte qui pouvait avoir deux mètres et demi de hauteur.

Un chaperon à arêtes vives la couronnait du côté de la campagne.

Fabrice prit un élan formidable, bondit comme un jaguar en élevant les bras, au risque de se briser la tête contre l'obstacle s'il manquait son coup.

Ses doigts crispés atteignirent l'arête du chaperon et s'y cramponnèrent.

Alors, avec une force musculaire presque surhumaine dont on ne l'aurait pas cru capable, il se hissa de manière à poser ses coudes, puis sa poitrine sur le sommet du mur.

Une fois cette position conquise, le plus fort était fait.

Il reprit haleine, emjamba le chaperon et se laissa glisser dans le parc.

L'eau-de-vie qu'il avait bu l'enivrait, mais son ivresse doublée de sa haine le rendait lucide.

Il suivit sans hésitation des allées dont il connaissait les moindres circuits et fit le tour de la villa.

Aucune lumière ne brillaient derrière les vitres.

— Ils dorment tous... — pensa le misérable. — Je me charge de leur réveil!...

En se disant cela il atteignit la véranda située derrière l'habitation et dont la plate-forme reposait sur d'élégants pilastres.

Sous cette véranda se trouvaient deux portes-fenêtres.

L'évadé essaya de les ouvrir, mais sans résultat; — elles étaient, l'une et l'autre, fermées en dedans.

Songer à les enfoncer eût-été folie, le fracas résultant de leur chute ne pouvant manquer de donner l'alarme aux habitants de la villa.

— Comment faire? — se demanda Fabrice.

La réponse à cette question se présenta instantanément à son esprit.

Le jeune homme prit à bras-le-corps un des pilastres de la véranda, gravit jusqu'au sommet et se trouva sur la plate-forme à laquelle on accédait, depuis l'intérieur, par deux portes vitrées.

La prudence ne semblait commander aucune précaution au premier étage et, la chaleur ayant été suffocante pendant l'orage, l'une de ces portes était entr'ouverte.

Fabrice la poussa tout à fait et pénétra dans la galerie qui, desservant les appartements, se trouvait en face du grand escalier.

Là il s'orienta de nouveau, comme au sortir de la maison où demeurait Laurent, et il écouta.

Un silence de mort régnait autour de lui. — Il n'entendit que les sifflements saccadés de sa respiration haletante.

Peu à peu, son regard s'habituant aux ténèbres distingua vaguement les objets les plus rapprochés.

— La porte de Paula, — se dit-il, — est la première à gauche... — Si elle est fermée, je la jetterai bas d'un coup d'épaule. Avant que le bruit de sa chute ait attiré quelqu'un, j'aurai fait ce que je viens faire...

Il tira de sa poche le couteau poignard, l'ouvrit, ajusta la virole pour qu'il ne pût se refermer, et se dirigea vers l'appartement de mademoiselle Baltus.

L'épais tapis de Smyrne couvrant le parquet de la galerie assourdissait le bruit de ses pas.

Il atteignit la porte, posa la main sur le bouton de la serrure, le fit tourner, et tressaillit de joie en n'éprouvant aucune résistance.

Les verrous n'étaient point poussés. — Rien ne l'empêchait donc de franchir le seuil du petit salon précédant la chambre de Paula.

Il traversa ce salon, ouvrit la seconde porte aussi facilement qu'il venait d'ouvrir la première, et pénétra dans la chambre à coucher.

Une veilleuse, enfermée sous un globe d'albâtre et placée dans un angle de la pièce, répandait une lueur indécise et vacillante.

En face de la porte se trouvait le lit.

Sous les draps d'une blancheur éclatante se dessinait le corps d'une femme endormie dont le visage était tourné contre la muraille.

L'assassin se courba et, rampant comme un reptile, s'approcha de la couche.

Au moment de l'atteindre il se redressa, la main haute, le couteau levé.

Il allait frapper...

A cette minute précise, la dormeuse fit un mouvement brusque et se retourna, les paupières vacillantes.

Fabrice put distinguer ses traits...

Il recula en balbutiant :

— Ce n'est pas Paula!... C'est Jeanne!!...

Madame Delarivière, installée par l'orpheline dans son appartement, ouvrit les yeux et vit en face d'elle, dans un cercle de lumière pâle, cette figure tout à la fois effarée et terrible.

Il n'en fallait pas plus pour raviver chez elle l'agitation nerveuse résultant de l'orage à peine dissipé.

Elle bondit hors du lit, enveloppée dans son long peignoir comme un spectre dans son suaire, et le bras tendu, touchant presque du doigt la poitrine de Fabrice qu'elle ne reconnaissait pas, elle cria d'une voix vibrante qui résonna lugubrement dans le silence de la nuit :

— L'échafaud!... l'échafaud!...

Les dents de l'assassin se heurtèrent.

Il eut peur.

Pendant une seconde, l'épouvante le paralysa et le rendit incapable de penser et d'agir...

Mais cette prostration physique et morale n'eut que la durée d'un éclair.

Il songea que si les cris de Jeanne se renouvelaient, il serait infailliblement perdu...

Il fallait donc la contraindre au silence.

Aussitôt revenu de sa stupeur première, il saisit de la main gauche un des poignets de la folle, et leva la main droite pour lui plonger le couteau dans le cœur...

Madame Delarivière semblait irrémédiablement perdue...

Déjà la pointe du couteau touchait sa chair...

Pour la sauver il fallait un prodige...

Le prodige s'accomplit...

Un hurlement rauque traversa l'espace... — Une forme indéfinissable et quasi-fantastique bondit comme les griffons ailés dont parlent les légendes du moyen âge... — Fabrice, saisi à la gorge par des crocs de fer, recula en se débattant, et Paula, une lumière à la main, parut sur le seuil.

Fox, le lévrier géant, le compagnon, l'ami de Frédéric Baltus, s'était rué sur l'assassin de son maître et l'étranglait à belles dents.

L'orpheline, saisie de vertige en reconnaissant le misérable, appela au secours de toutes les forces que lui laissaient l'horreur et l'effroi.

Les dents du lévrier entraient de plus en plus dans la chair.

Fabrice râlait.

Sa main, tenant toujours le couteau catalan, s'abattit, au hasard.

Fox, troué de part en part par la lame acérée, lacha prise en poussant un gémissement sourd, tomba lourdement à la renverse, se tordit et ne remua plus.

Affolé par la douleur et surtout par la rage, voulant tuer avant de mourir, Fabrice, redevenu libre, se précipita sur Paula qui, paralysée en quelque sorte n'avait même pas la force de chercher le salut dans la fuite.

Il la touchait presque...

Déjà le cri triomphant de la haine assouvie s'échappait de ses lèvres, mais entre lui et sa victime désignée surgit un obstacle soudain.

Un homme le saisit à bras-le-corps, lui arracha son couteau, le renversa et lui mit un genou sur la poitrine.

— Tonnerre de Brest! — dit cet homme. — Il me semble que j'arrive à temps!...

— Claude, — balbutia l'orpheline, — c'est lui... l'infâme... Fabrice Leclère...

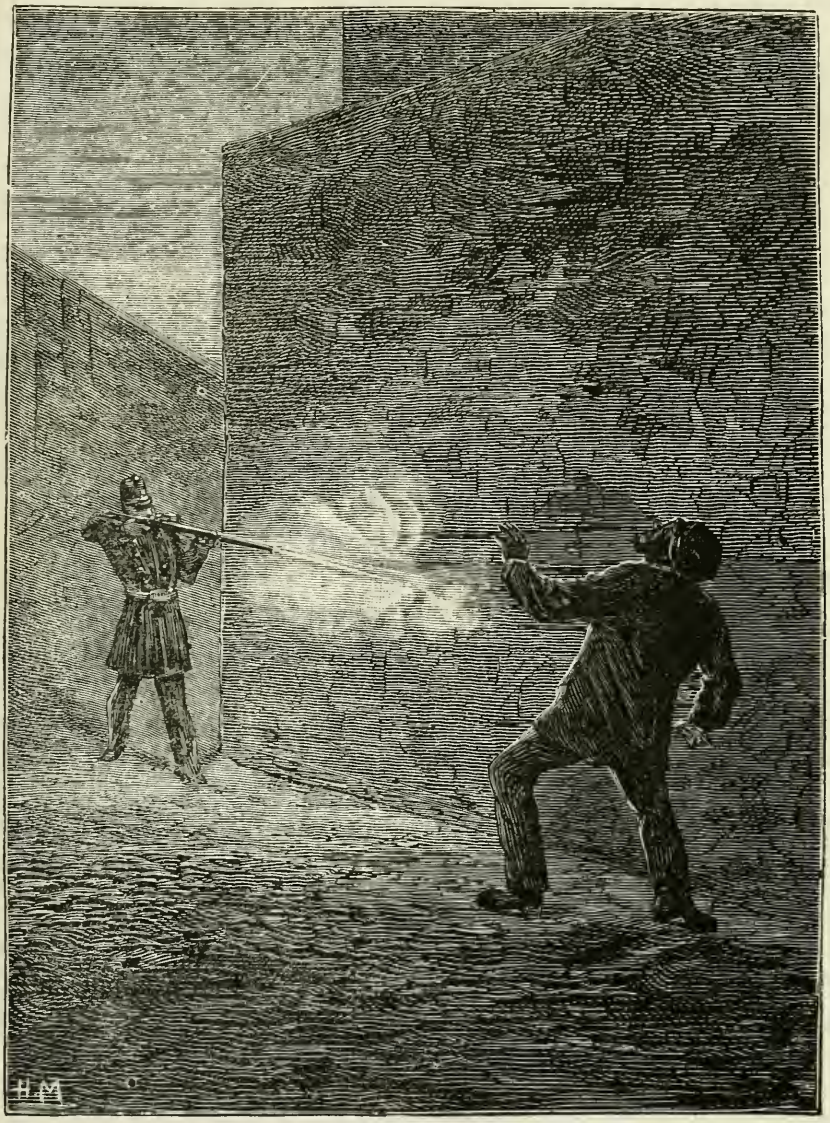
— Fabrice Leclère!! — répéta l'ex-matelot, — ah! le misérable s'est échappé de la prison de Melun pour venir assassiner ici!! — C'est complet! — Faut-il en finir avec lui, mademoiselle? — Faut-il le tuer avec son propre couteau? — Dites un mot et la chose est faite...

Une pensée soudaine illumina l'esprit de l'orpheline, à qui l'arrivée d'un défenseur avait rendu son sang-froid tout entier.

— Non... — répliqua-t-elle, — ne le tuez pas... — Je ne veux pas qu'il meure!... Laissez-le libre...

— Libre... — balbutia Claude stupéfait. — Mais, mademoiselle...

— Je le veux!... il le faut! — reprit impérieusement la jeune fille. — Vous comprendrez bientôt pourquoi.



Un coup de feu retentit en même temps qu'un cri de douleur.

Claude obéit, quoique à contre-cœur, et se releva, mais il n'eut garde de se dessaisir du couteau catalan.

L'assassin essaya de se dresser à son tour ; — ses forces le trahirent. — Tout ce qu'il put faire, fut de se mettre à genoux...

Il prit son mouchoir et il tenta d'étancher le sang qui coulait à flots des blessures de sa gorge.

— Ah ! vous êtes les plus forts... — balbutia-t-il d'une voix éteinte. — J'ai voulu jouer... j'ai perdu la partie... J'ai engagé la lutte... la lutte était impos-

sible... Je suis vaincu, bien vaincu cette fois... — Faites de moi ce que vous voudrez... Prenez-moi... garrotez-moi... emportez-moi... — Que les portes de la prison se rouvrent... Qu'on dresse l'échafaud... je suis prêt..

XII

En ce moment Georges Vernier, éveillé brusquement par les cris d'appel de Paula, entra dans la chambre à son tour, suivi de deux ou trois serviteurs, et demanda :

— Que se passe-t-il donc?

— Voyez! — répliqua la jeune fille en désignant Fabrice.

— Lui? — murmura le médecin stupéfait.

— Lui!... — répéta mademoiselle Baltus.

— Évadé de la prison de Melun?

— Oui!

— Mais il faut prévenir à l'instant la justice... — Peut-être ignore-t-elle encore que ce misérable a pris la fuite...

— Il importe peu qu'elle l'ignore... — répliqua l'orpheline. — On ne la préviendra point, et M. Fabrice sera maître, dans un instant, de sortir de chez moi...

— Maître de fuir! — s'écria Georges, ne pouvant croire ce qu'il entendait, — lui! l'assassin de votre frère! — Est-ce possible?...

— Oui, — reprit la jeune fille. — Toutes les portes lui seront ouvertes... — Il pourra s'éloigner, mais à une condition...

En entendant ce dialogue étrange, si complètement inattendu et qui semblait lui permettre d'espérer encore, Fabrice reprenant quelque force s'était relevé lentement.

— Une condition?... — répéta-t-il. — Laquelle?

— Vous allez le savoir... — dit Paula.

Puis elle ajouta, en s'adressant à l'ex-matelot :

— Conduisez M. Leclère dans mon appartement, Claude, je vous prie, et que ceux qui sont ici nous accompagnent... — Il ne faut pas que cet homme puisse croire qu'on va prévenir la police et chercher les gendarmes...

Personne ne comprenait, mais tout le monde obéit.

Jeanne s'était couchée et semblait assoupie.

Une fois dans sa chambre, Paula prit sur une table une feuille de papier couverte de quelques lignes d'écriture.

Ces lignes nous les connaissons.

Mademoiselle Baltus, deux jours auparavant, les avait lues à son avocat et à Georges.

— Monsieur Leclère, — dit la jeune fille, — une question... une seule... — Le décapité de Melun était-il votre complice?

— Non... — balbutia le misérable.

— Alors, écoutez...

Paula lut d'une voix haute et ferme :

« *Au moment de paraître devant mes juges, j'avoue que je suis seul coupable de l'assassinat commis sur la personne de Frédéric Baltus, et que l'homme condamné et exécuté pour ce crime n'était pas mon complice.* »

Après un instant de silence, la jeune fille poursuivit :

— Maintenant votre vie et votre liberté sont entre vos mains... — Signez cette déclaration que vous reconnaissez vous-même conforme à la vérité, et je vous jure sur mon honneur que vous sortirez de chez moi, non pas en escaladant les murs, mais par la grande porte que je donnerai l'ordre de vous ouvrir... — Une fois dehors vous prendrez à droite ou gauche, sans que personne vous suive ou même vous épie, et vous irez où Dieu vous conduira!... — Voulez-vous signer?

Fabrice jeta un regard furtif sur la pendule de la cheminée.

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter.

Les deux aiguilles ne se réunissaient pas encore sur le chiffre onze.

Le fugitif avait plus que le temps nécessaire pour aller à la gare de Melun prendre le train qui se dirigeait vers la Suisse.

— Voulez-vous signer? — repéta mademoiselle Baltus.

— Je serai le maître de sortir de cette maison? — dit Fabrice. — Je ne serai ni épié, ni suivi, vous l'avez promis?

— Je l'ai juré... — Je le jure encore!

— Donnez-moi la plume.

— La voici... — Écrivez d'abord ces mots : — *J'ai lu et je signe librement.*

Fabrice écrivit.

— Maintenant, signez...

Le misérable, traça son nom et tendit la feuille à Paula.

La jeune fille la saisit.

— Je tiens ma parole! — s'écria-t-elle. — Sortez! — Voici la clef de la grille... Personne ne quittera cette chambre avant cinq minutes...

Fabrice s'élança au dehors et referma la porte derrière lui.

— Vous laissez partir ce misérable, mademoiselle! — s'écria Georges.

— Vous protégez sa fuite! — ajouta Claude en s'arrachant les cheveux.

— Eh! qu'importe? — répliqua Paula. — Je tiens la réhabilitation de l'inno-

cent, c'est le principal! — Quant à cet homme, il se croit sauvé, mais Dieu veille! — La justice s'apercevra bientôt de son évasion. — Il n'atteindra pas la frontière, et j'aurai tenu mon serment. — Ah! vous aviez raison, docteur, la crainte de la mort et l'espoir de la liberté pouvaient seuls le contraindre à signer cet aveu!

L'orpheline achevait à peine ces paroles.

Un violent coup de cloche retentit à la grille.

Paula tressaillit.

— Qu'est-ce que cela? — demanda-t-elle.

Claude bondit à la fenêtre et une expression de joie délirante se peignit sur son visage.

— Des torches!! — balbutia-t-il, — des sabres, des chapeaux bordés!... — Les gendarmes!! ce sont les gendarmes!!... Tonnerre de Brest! Vive la gendarmerie!!

— Vous le voyez, — reprit la jeune fille, — Dieu veillait! — L'assassin de Frédéric n'ira même pas jusqu'au chemin de fer...

La porte de la chambre s'ouvrit avec violence et Fabrice reparut, défait, terrifié, plus livide qu'un cadavre.

— Le parc est cerné... — fit-il d'une voix éteinte. — La justice est là... — Je suis perdu...

Et, défaillant, il se laissa tomber sur un siège.

— Je n'y puis rien... — répondit Paula. — J'ai tenu ma promesse... — Vous aviez mal pris vos mesures...

Claude Marteau s'était glissé silencieusement dehors.

Il courut ouvrir la grille.

Le commissaire, les agents, les gendarmes, envahirent la propriété.

— Mademoiselle Baltus?... — demanda le représentant de la loi.

— Elle est dans son appartement, monsieur le commissaire, — répondit Claude, — je vais vous y conduire... — Vous arrivez comme marée en carême... — On a du nouveau à vous apprendre... — Le gibier que vous chassez est ici...

— Je m'en doutais... — Ce misérable a-t-il commis quelque nouveau crime?

— S'il ne l'a pas fait, ce n'est point sa faute... — Heureusement il y a un bon Dieu pour les braves gens!

Le commissaire et son escorte gravirent l'escalier.

Paula les attendait sur le palier du premier étage.

— Soyez les bienvenus, messieurs... — dit-elle, — l'assassin de mon frère est là...

Et elle s'écarta pour livrer passage.

En voyant entrer les gens de justice, Fabrice Leclère eut le tressaillement d'un reptile écrasé.

Il savait que toute supplication serait inutile, aussi bien que toute résistance.

— Mettez-lui les menottes... — ordonna le commissaire. — *Ligottez*-le serré, et surveillez-le pendant que je vais rédiger le procès-verbal...

Une heure après on réintégrait l'évadé à la prison de Melun, et la cellule du *secret* se refermait sur lui.

*
* *

Que s'était-il passé?

Comment l'évasion avait-elle été connue si vite?

Par quel miracle de divination était-on venu chercher Fabrice à la villa Baltus?

Nous devons à nos lecteurs la clef de cette triple énigme, et nous allons la leur donner brièvement.

On se souvient que La Gourgane avait plongé derrière Fabrice pour passer sous la grille qui divisait le puits mitoyen en deux parties égales.

On n'a pas oublié que ses compagnons, ne le voyant point reparaître après l'avoir entendu se débattre, avaient prononcé brièvement son oraison funèbre.

En le croyant mort, ils se trompaient.

Transi jusqu'aux moelles par la température glacée du liquide dans lequel il plongeait, La Gourgane avait mal calculé le trajet qu'il devait accomplir entre deux eaux.

Quand il voulut remonter à l'air libre, son vêtement, accroché aux barreaux pointus de la grille paralysa ses mouvements et le retint captif.

— Je suis un homme noyé ! — se dit-il en comprenant ce qui se passait.

Néanmoins il lutta de toutes ses forces, avec une telle énergie qu'il vint à bout de se dégager, non sans beaucoup de peine et contre toute vraisemblance.

Lorsqu'il reparut après cette formidable lutte, et lorsqu'il put enfin respirer, il était suffoqué littéralement par toute l'eau qu'il avait bue sans le vouloir...

Ses yeux ne voyaient plus, la pensée lui faisait défaut, l'instinct matériel du salut survivait seul au naufrage de la matière et de l'intelligence.

Dans ses mouvements désordonnés l'une de ses mains rencontra la corde du puits.

Il la saisit, s'y cramponna, respira longuement et se dit vaguement qu'il venait d'échapper à la mort.

Ayant repris ses sens au bout d'une minute, il regarda au-dessus de lui et ne vit que le ciel d'un noir d'encre d'où la pluie continuait à tomber à flots.

— Est-ce que par hasard les camarades m'auraient lâché? — se demanda-t-il. — C'est ça qui ne serait pas à faire !

Pour éclaircir ses doutes il se mit à crier de toute la force de ses poumons :

— Bec-de-Lampe !... — Ohé ! Bec-de-Lampe !... Où es-tu?...

Cet appel, aussi bruyant que dépourvu de toute prudence, causa la perte du fugitif.

Voici comment et voici pourquoi...

XIII

La Gourgane, dans ses efforts pour se dégager, avait pivoté sans le savoir.

Au lieu de remonter à la surface de la nappe liquide à droite de la grille mitoyenne, par conséquent du côté du jardin, il était sorti de l'eau à gauche, c'est-à-dire dans l'endroit même où il était encore quelques minutes auparavant.

Or, on venait de placer le factionnaire qui chaque soir montait la garde sur la galerie à ciel ouvert dominant le chemin de ronde.

Ce factionnaire, entendant retentir les cris de l'ex-forçat, s'arrêta tout surpris pour écouter.

La Gourgane répéta son appel.

Le soldat, ne doutant plus qu'un fait anormal se produisît, se pencha vers le chemin de ronde, et ses yeux inquiets fouillèrent les ténèbres.

Au bout d'un instant, il lui sembla qu'une ombre émergeait du puits et escaladait la margelle.

— Qui vive?... — cria-t-il en armant son fusil.

— Misère de moi! — pensa le fugitif. — Me voilà pris comme un rat dans une ratière! — Je me suis trompé de chemin! — Quant à plonger de nouveau, jamais de la vie! — mieux vaut être pincé que noyé!

La sentinelle, ne recevant pas de réponse, réitéra son : *Qui vive!* d'une voix éclatante; puis, le silence continuant, épaula son arme, mit en joue la forme sombre qu'elle avait vue remuer mais qui ne bougeait plus, et reprit :

— Répondez ou je tire.

La Gourgane, à moitié mort de peur, n'eut pas même la force d'articuler un son.

Le soldat pressa la gâchette...

Un éclair raya les ténèbres, un coup de feu retentit en même temps qu'un cri de douleur, et La Gourgane roula dans le chemin de ronde.

La détonation avait mis en émoi tout le personnel de la prison.

Les gardiens accoururent.

On ramassa le ci-devant galérien sans connaissance, avec une balle dans l'épaule, et on le porta à l'infirmerie où le médecin de service fut appelé.

Cinq minutes plus tard une visite faite dans les dortoirs et dans les cellules permettait de constater l'absence de Fabrice Leclère et celle de Bec-de-Lampe.

La police et la gendarmerie furent vite sur pied.

Il s'agissait de reprendre les fugitifs.

Ignorant que leur évasion fût connue, ils allaient, selon toute apparence, tenter de s'éloigner par le chemin de fer.

On établit une *souricière* autour de la gare, et Bec-de-Lampe, reconnu par un

des surveillants de la prison malgré son déguisement, fut arrêté au moment où il demandait au guichet un billet de seconde classe.

Certain proverbe affirme que *les loups ne se mangent pas entre eux*

Il est bon de donner à ce proverbe un démenti formel.

Les gredins de tous les étages sont prêts sans cesse à se trahir et à se livrer les uns les autres quand ils y trouvent un avantage quelconque.

Le commissaire de police promit à Bec-de-Lampe la bienveillance de l'administration s'il aidait à retrouver Fabrice Leclère, et le voleur émérite conduisit les agents droit au domicile de Laurent.

Ce dernier, mis en état d'arrestation et soumis à un interrogatoire bien mené, perdit absolument la tête et, malgré son dévouement à son maître, raconta sans le vouloir tout ce qui s'était passé.

Le commissaire était un habile homme.

Il devina sans peine ce que Laurent lui-même ignorait.

— A la villa Baltus! — dit-il en rassemblant son monde. — Et Dieu veuille que nous arrivions à temps!

Nous savons qu'ils étaient arrivés à temps, grâce à Dieu, et grâce aussi à Fox, le lévrier de Frédéric Baltus!

Disons tout de suite que le noble et vaillant animal ne devait pas mourir, malgré la réelle gravité de sa blessure, aucun organe essentiel à la vie n'ayant été atteint par le couteau de Fabrice Leclère.

— Brave bête! — s'écria Claude Marteau, — je serai ton garde-malade!... ton infirmier!... je te guérirai!...

Et il tint parole...

*
* *

Il est à peine utile d'affirmer que l'évasion combinée avec tant d'adresse, accomplie avec tant d'audace, entourée de circonstances si bizarres, et terminée par une scène effroyablement dramatique, fit un tapage formidable à Melun et dans les environs...

Les journaux de Paris ne dédaignèrent point d'en raconter les moindres détails, et Fabrice, dont on avait presque cessé de s'occuper depuis quelques jours, redevint un personnage légendaire, une célébrité du crime, une étoile de première grandeur...

Les faits nouveaux accomplis nécessitaient un supplément d'instruction.

L'évasion et la tentative d'assassinat corsaient l'acte d'accusation.

Le misérable était bien changé.

De son indomptable énergie, de sa volonté de fer, il ne restait rien. — Une prostration complète les avait remplacées.

Fabrice n'espérait plus. Il fallait mourir, il le savait maintenant; il avait peur de la mort...

La chambre des mises en accusation rendit son arrêt et l'affaire fut inscrite au rôle des assises.

Le grand jour arriva.

Sous ce titre pompeux : Le Drame de Melun, les journaux avaient annoncé partout l'ouverture de la session.

Dès l'avant-veille, la petite ville avait repris cette physionomie vivante et bruyante que nous avons essayé de décrire au début de ce récit.

Madame Loriol, notre ancienne connaissance, ne savait où donner de la tête, et l'hôtel du *Grand-Cerf* avait dû refuser à d'innombrables voyageurs l'hospitalité fort peu écossaise qu'ils sollicitaient.

Des phalanges de jolies femmes, appartenant à tous les mondes, étaient arrivées de Paris.

Mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche, avait amené le petit baron Pascal de Landilly.

La curiosité des membres du barreau ne le cédait en rien à celle du public.

On savait à l'avance, ou du moins on croyait savoir qu'une lutte formidable, quoiqu'à armes courtoises, allait s'engager entre le ministère public et le célèbre avocat parisien demandant la réhabilitation de l'innocent exécuté pour un crime qu'il n'avait pas commis, crime qui allait donner lieu à une nouvelle condamnation capitale.

La salle des assises, avons-nous besoin de l'affirmer, était plus que remplie.

Nous ne tenterons point de photographier son aspect.

Les descriptions de ce genre ont été faites cent fois, et forcément se ressemblent toutes.

Un grand murmure, suivi d'un profond silence, s'éleva dans la foule au moment où les gendarmes introduisirent l'accusé, qui s'assit ou plutôt qui se laissa tomber sur le banc des prévenus.

Difficilement on aurait reconnu Fabrice Leclère, ce jeune homme élégant et d'une beauté mâle que les femmes regardaient jadis avec tant de complaisance.

Il avait vieilli de dix années en quelques semaines.

De nombreux fils d'argent se mêlaient aux masses de sa chevelure singulièrement négligée.

Ses joues étaient creuses et livides. — Un cercle rouge entourait ses paupières. — Ses prunelles si brillantes autrefois semblaient éteintes et comme vitreuses.

Sa tête enfin, qu'il avait l'habitude de porter très haute, avec une attitude presque insolente, se penchait sur sa poitrine.

Il suffisait de le regarder pour comprendre à quel point ce misérable était vaincu d'avance.

Se relèverait-il à un moment donné, sous quelque choc inattendu ? — Cela ne paraissait pas probable, mais tout est possible.

Jeanne parut changée en statue. Ses yeux ne quittaient plus la silhouette rouge de l'échafaud.

Tel que nous venons de l'esquisser, il inspirait une horreur mêlée de dégoût. Personne n'avait pitié de lui.

Lorsque les formalités légales eurent été remplies, le greffier donna lecture de l'acte d'accusation qui, sous une forme d'autant plus saisissante qu'elle était dépourvue de tout ornement, relatait les crimes successivement commis, complicité et usage de faux, assassinat, suppression de testament, empoisonnement, évasion, tentative d'assassinat...

Deux heures suffirent à peine pour la lecture de ce document, très volumineux malgré sa concision relative.

Le ministère public, avec une bonne foi parfaite, établissait, — ou du moins croyait établir, — la preuve d'une complicité indiscutable entre *Pierre*, condamné et exécuté, et Fabrice Leclère, poursuivi pour le même crime et devant le même tribunal.

Le défenseur de l'accusé prenait notes sur notes.

Maître Nogent-Saint-Laurent, le grand avocat chargé par Paula Baltus de formuler et de soutenir la demande en réhabilitation, écoutait avec une attention profonde, mais en même temps avec une impassibilité complète, la lecture de l'acte d'accusation.

Cette lecture finie, l'interrogatoire commença.

Toutes les fautes, toutes les défaillances de Fabrice Leclère depuis sa jeunesse, furent étalées au grand jour.

Le ministère public tenait à montrer comment, après avoir commencé par la dissipation, le désordre sous toutes ses formes, l'oisiveté, la débauche, on est conduit au crime d'une façon presque inévitable.

A cinq heures du soir on n'était pas encore sorti d'une foule de détails que, malgré le respect dû à la justice, il est permis de considérer comme relativement insignifiants.

Le président des assises leva l'audience et remit au lendemain la suite de l'interrogatoire de l'accusé et l'interrogatoire des témoins...

L'affaire en somme, ce jour-là, n'avait point fait un pas, mais tout le monde comptait sur de grandes émotions pour le jour suivant.

XIV

Même foule le lendemain, même curiosité, même affluence de femmes élégantes, quelques-unes en toilettes tapageuses, d'autres en robes noires à longues traînes, le visage à demi caché sous des voilettes épaisses, jouant de l'éventail noir pailleté d'argent ou d'acier, approchant de leurs narines roses les flacons de cristal remplis d'essences parfumées, toutes heureuses d'assister au jugement d'un assassin, d'un véritable assassin, qu'elles avaient rencontré cent fois sur le boulevard ou sur la rive gauche du lac, vêtu selon les lois de la mode, montant un cheval de race ou conduisant un phaéton bien attelé.

De telles émotions sont rares et, par cela même, inappréciables.

La cour et le jury entrèrent en séance.

L'audience fut ouverte.

Les gendarmes amenèrent Fabrice encore plus abattu, encore plus défait que la veille.

L'interrogatoire continua.

Il roulait nécessairement sur des faits connus de nos lecteurs, et nous n'en reproduirons que les parties les plus saillantes.

On en était arrivé au premier des crimes relevés dans l'acte d'accusation, la complicité de faux et l'usage d'une pièce fausse.

— Accusé Leclère, — demanda le président, — comment vous trouviez-vous en possession d'un chèque portant la signature de M. Frédéric Baltus?

Fabrice, qui ne se tenait debout qu'à grand'peine et semblait à chaque instant près de s'évanouir, balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Nous n'avons pas entendu votre réponse, — reprit le magistrat, — remettez-vous et parlez plus haut.

L'avocat du misérable lui fit passer un flacon de sels anglais.

Fabrice le respira longuement, puis d'une voix brisée, mais distincte, il dit :

— Je me trouvais un soir, au cercle, auprès de M. Baltus qui jouait à l'écarté... — Il perdait... — Pour payer son adversaire il tira de sa poche un portefeuille contenant des billets de banque et plusieurs papiers au milieu desquels j'entrevis un chèque... — M. Baltus posa ce portefeuille sur la table à côté de lui...

— Et c'est alors que vous avez dérobé le chèque?

— Un mouvement de M. Baltus fit tomber le portefeuille. — Les papiers se répandirent sur le tapis. — Je me penchai pour l'aider à les ramasser et, comme j'étais réduit aux expédients, je cédai à la tentation de glisser le chèque dans ma manche.

— Ce chèque était signé?

— Oui.

— Quelle valeur représentait-il?

— Cinq mille francs.

— Payables à qui?

— Je ne m'en souviens pas.

— Peu importe d'ailleurs. — Une surcharge a porté ce chèque à la valeur de vingt-cinq mille francs?

— Oui.

— Ce n'est pas vous qui avez opéré cette surcharge?

— Non, monsieur.

— Dans l'instruction, vous avez nommé votre complice, un faussaire émérite qui a quitté Paris et la France et dont on n'a pu, jusqu'à ce moment, découvrir la trace... René Jancelyn... Persistez-vous à l'accuser?

— Je persiste... — C'est René Jancelyn qui a changé le chiffre et fait toucher le chèque chez M. Jacques Lefebvre.

— Ce premier crime devait vous conduire à en commettre un second... — C'est pour rentrer en possession du chèque falsifié que vous avez assassiné

Frédéric Baltus qui se disposait à le remettre au procureur de la République... — Comment avez-vous été instruit de cette circonstance?

— Je faisais une visite à M. Lefebvre quand on annonça Frédéric Baltus... — Ne voulant pas me trouver en face de lui, je prétextai une lettre à écrire et je passai dans une petite pièce contigüe au cabinet du banquier... — De là j'entendis la conversation sans en perdre un seul mot... — M. Baltus parlait d'envoyer au parquet le chèque falsifié...

— L'idée de l'assassinat vous vint à l'instant?

— Non, monsieur.

— C'est juste... — Vous consultiez tout d'abord un de vos complices... nous en avons la preuve dans un billet écrit par vous et trouvé par un des témoins, Claude Marteau, chez Mathilde Jancelyn, votre maîtresse... — Vous lui demandiez conseil, et le complice, sans doute, a répondu : — « *Sa mort est nécessaire à notre sécurité*; — *qu'il meure!* » — Messieurs les jurés, voici ce billet...

Le président lut à haute voix les trois lignes qui nous sont connues et dont le sens n'était que trop clair...

Fabrice essuya d'une main tremblante son front baigné de sueur.

— Le crime est résolu, — poursuivit le magistrat. — Frédéric Baltus est condamné sans appel. — Racontez-nous les détails de l'assassinat...

— J'ai avoué... — balbutia le misérable. — N'est-ce donc pas suffisant?

— Parlez... il le faut.

Le meurtrier n'avait même plus d'énergie pour la résistance.

— Je partis à neuf heures du soir de Paris en chemin de fer... — répondit-il avec accablement.

— Pour Melun?

— Non... pour Cesson... — Je descendis... La neige commençait à tomber... Je pris la route de Seineport, qui m'était familière... — Je gagnai les rives de la Seine et je les suivis jusqu'en face de la propriété de M. Baltus...

— Vous connaissiez cette propriété?

— Depuis longtemps...

— Une fois là, vous avez traversé la rivière pour attendre votre victime?

Fabrice fit un signe affirmatif.

— Comment saviez-vous que M. Baltus devait rentrer tard chez lui?...

— Quelques mots de sa conversation avec le banquier Jacques Lefebvre me l'avaient fait comprendre.

— Vous n'êtes pas allé jusqu'au pont de Melun?

— Non... Je me suis servi d'un canot amarré à la berge et dont on avait négligé de retirer les rames.

— C'est alors qu'examinant l'arme qui devait servir à consommer le meurtre, vous avez laissé tomber sans le savoir, au fond du canot, l'écusson à vos ini-

tiales qui se trouvait sur la crosse du revolver, et qui devait être retrouvé le lendemain par Claude Marteau?

— Il paraît...

— Une fois de l'autre côté de la Seine, qu'avez-vous fait?

— Je suis allé me cacher dans un taillis qui borde le chemin de halage conduisant à la villa Baltus, et j'ai attendu...

— Vous étiez seul?...

— Seul.

— Nous reviendrons sur ce point tout à l'heure... — Continuez...

— Bientôt des pas se sont fait entendre... — M. Baltus arrivait... — Je l'ai reconnu... et...

La voix de Fabrice, déjà bien faible, s'éteignit dans son gosier.

— Et vous avez tiré sur lui trois coups de revolver... — continua le président.

— Oui.

— Il est tombé mort ou mourant, et vous vous êtes élancé pour fouiller ses poches et le dévaliser...

— Je voulais reprendre le chèque...

— Non pas seulement le chèque, mais les quinze mille francs comptés par M. Lefebvre à votre victime, renfermés dans son portefeuille, et dont vous connaissiez l'existence... — ajouta le magistrat. — Tout cela est vrai, sauf deux choses... — Vous n'étiez pas seul et ce n'est pas vous qui avez fait feu...

Fabrice, écrasé de fatigue et dont la prostration grandissait, se laissa tomber lourdement sur le banc des accusés.

Le président poursuivit :

— Il y a quelques mois un homme a été jugé ici et condamné! — Le portefeuille de Frédéric Baltus, troué par des balles de revolver, ainsi que les billets de banque qu'il contenait, se trouvaient en la possession de cet homme... — C'était le prix du sang et c'était en même temps une preuve indiscutable... — Qu'avez-vous à répondre à cela?

Cette question fit passer dans l'auditoire un frémissement de curiosité.

Fabrice ne parut pas entendre et ne répondit point.

— Vous vous taisez, — reprit le magistrat, — mais il nous est facile d'expliquer ce silence... L'homme au portefeuille était votre complice ou, si vous le préférez, votre instrument... — Payé par vous, il a tué pour votre compte... — Sa culpabilité égalait la vôtre... — On a fait justice en le condamnant...

Ici se produisit un incident d'audience d'un effet colossal.

L'avocat célèbre appelé par mademoiselle Baltus se leva et d'une voix calme prononça cette courte phrase :

— Je prie monsieur le président de vouloir bien m'accorder la parole...

— Parlez, maître Saint-Laurens, — fit le magistrat. — Qu'avez-vous à dire?...

— Deux mots seulement pour la défense d'un mort dont il me sera bientôt permis de solliciter la réhabilitation. — L'homme condamné et exécuté comme étant l'assassin de Frédéric Baltus, n'était ni criminel, ni complice du crime. — En voici la preuve. — Greffier, veuillez faire passer cette pièce à M. le président.

En même temps l'avocat parisien présentait au greffier la déclaration écrite par Paula et signée par Fabrice Leclère.

Le magistrat jeta les yeux sur cette déclaration et ne put contenir un geste de stupeur.

La foule entassée dans la salle des assises ne respirait plus.

— Accusé, — demanda le président au bout d'une seconde, — vous savez quelle est la pièce qu'on vient de me remettre?

— Je le sais... — balbutia Fabrice.

— La signature est bien la vôtre?

— C'est la mienne.

— Ce qui est écrit est l'expression de la vérité?

— Oui, monsieur.

— Où avez-vous signé cet aveu?

Fabrice baissa la tête et se tut.

L'avocat parisien répondit à sa place :

— L'accusé a signé devant plusieurs témoins, à la villa Baltus, la nuit de son évasion, lorsqu'il venait tenter d'assassiner la sœur comme il avait déjà assassiné le frère.

En entendant ces mots la foule devint houleuse et bruyante.

— Si le silence ne se rétablit pas à l'instant, je vais faire évacuer la salle — dit le président d'une voix sévère.

XV

L'effet produit par cette menace fut instantané.

Les hommes se turent, les femmes retinrent leur respiration.

Il était impossible de nier l'évidence et de s'inscrire en faux contre la déclaration de Fabrice.

Une déplorable erreur judiciaire avait été commise... — Cette certitude s'imposait à tous les esprits.

Le ministère public n'en doutait désormais pas plus que le public.

— Accusé, — reprit le magistrat, — expliquez-nous comment le portefeuille et l'argent de M. Baltus se trouvaient dans les mains du malheureux qui, n'étant pas votre complice, a payé de sa tête le crime commis par vous...

Fabrice se leva.

— Je dirai tout... — balbutia-t-il, — tout, oui... — Condamnez-moi, envoyez-moi à la mort, mais faites cesser ces interminables débats... — L'échafaud... je demande l'échafaud... Le supplice que j'endure est au-dessus de mes forces...

— Il dépend de vous de l'abréger en parlant sans retard.

— L'homme exécuté était innocent... C'est moi qui lui ai donné l'argent et le portefeuille...

— Vous le connaissiez donc?...

— Non, je ne l'ai vu qu'une fois.

— Où, et dans quelles circonstances?

— Après le meurtre je traversai de nouveau la Seine et je regagnai la route que j'avais suivie pour venir à Melun... — Dans un sentier du bois de Seineport, je rencontrai un homme qui me barrait le chemin... — Je le pris pour un voleur, je me mis en défense et je lui criai *Au large!*... — Je me trompais... L'homme était un pauvre diable inoffensif qui me demanda l'aumône, non pour lui, disait-il, mais pour sa femme et pour son enfant... — Estropié d'un bras et ne pouvant plus subvenir aux besoins des siens, le courage l'abandonnait, il voulait mourir... Il allait se noyer...

« Une idée me vint.

« Je songeai qu'en donnant à cet homme misérablement vêtu le portefeuille et les quinze mille et quelques cents francs qu'il contenait, j'avais quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de détourner de moi les soupçons.

« A sa première tentative pour changer un billet de banque, cet homme se ferait certainement arrêter... — On l'accuserait du crime commis à Melun et sa justification serait impossible, car personne au monde ne pourrait croire l'histoire invraisemblable qu'il raconterait...

« — Une aumône ne vous tirerait pas d'embarras, — lui dis-je, — je vous donne une fortune... — Bénissez le hasard qui vous a placé sur mon chemin...

« Je lui mis dans la main le portefeuille d'où j'avais retiré le chèque et je m'éloignai...

« Mes prévisions se justifièrent... — l'homme du bois de Seineport fut arrêté à ma place, condamné à ma place, exécuté à ma place... — Vous en savez aussi long que moi... »

Fabrice se tut.

Un frisson d'horreur et d'épouvante courut dans la salle, et la parole du président ne réussit point à le réprimer.

Il était six heures.

La continuation de l'affaire fut remise au jour suivant, et les gendarmes reconduisirent l'accusé dans son cachot.

La question relative aux deux premiers crimes était tranchée désormais; il n'y avait plus à y revenir.

L'interrogatoire du lendemain roula sur la suppression du testament, sur l'empoisonnement commis à Auteuil, et sur l'assassinat tenté à la villa Baltus.

Fabrice répondit laconiquement à toutes les questions sans tenter une justification impossible.

On procéda immédiatement après à l'audition des témoins.

L'entrée de Paula Baltus fut saluée par un murmure unanime d'admiration. — On fut au moment d'applaudir l'énergique jeune fille quand elle dit son serment de venger son frère, et ce qu'elle avait entrepris pour découvrir le véritable assassin. — En écoutant le récit de la dernière et toute récente tentative de meurtre, les hommes furent émus et les femmes pâlirent d'épouvante.

Les détails relatifs à l'empoisonnement de Jeanne, donnés par Georges Vernier, par le professeur célèbre et par le docteur Schultz, tinrent les auditeur haletants.

Étonnerons-nous beaucoup nos lecteurs en affirmant que Claude Marteau obtint un énorme succès?

Le brave matelot suivant pas à pas le criminel dans l'ombre, rassemblant une à une les preuves qui devaient éclairer la justice, disant avec simplicité ce qu'il avait fait, imageant son récit d'expressions pittoresques et ne retenant qu'à grand peine d'innombrables *Tonnerre de Brest!* se concilia toutes les sympathies.

Sans le respect inspiré par la présence des magistrats, bon nombre d'enthousiastes l'auraient acclamé.

Le président le félicita de sa conduite. — Il se retira radieux.

Nous passerons volontairement sous silence d'autres dépositions peu importantes.

Le réquisitoire de l'avocat général leur succéda.

L'avocat de Fabrice prit la parole ensuite et ne la garda pas longtemps.

En présence des aveux de son client et de la répulsion soulevée par ce misérable, indigne de toute pitié, que pouvait-il dire à la cour et aux jurés?

Il se contenta de solliciter des circonstances atténuantes sans grand espoir de les obtenir.

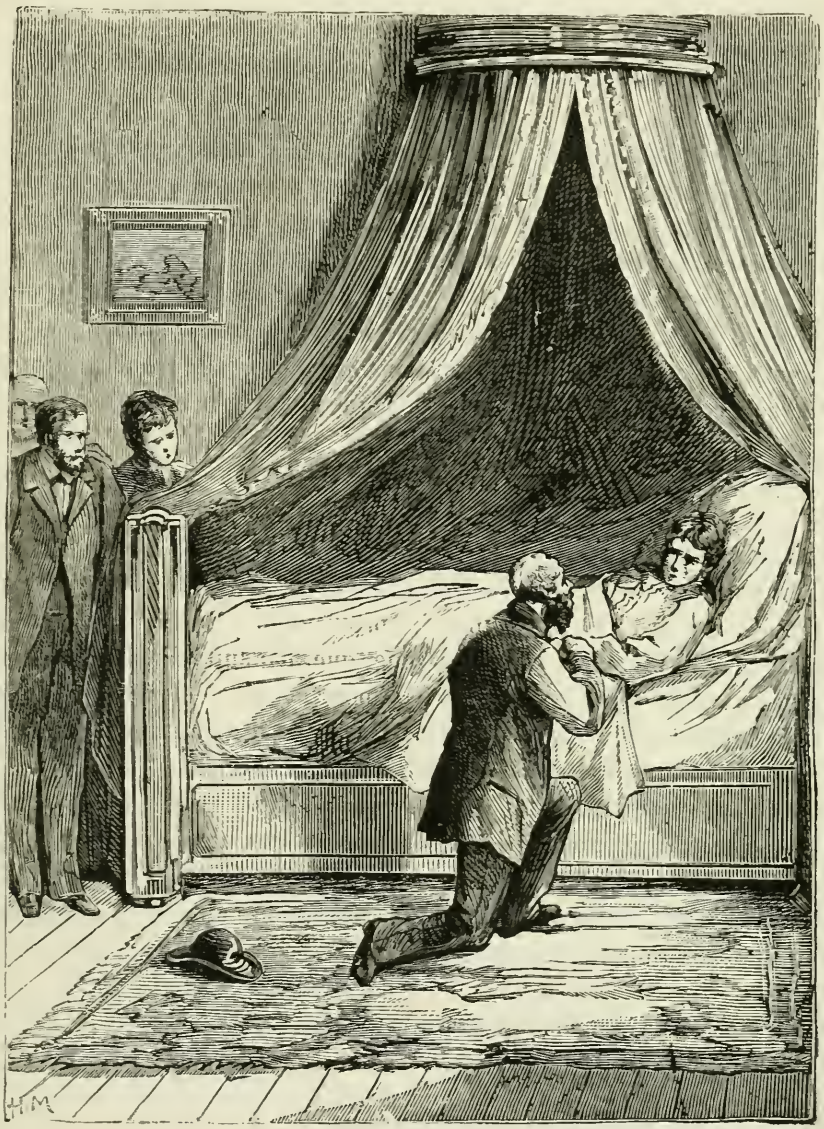
L'étoile du barreau parisien demanda, en quelques paroles tout à la fois émues et brillantes, la réhabilitation de *Pierre* le condamné, puis l'audience fut suspendue et le jury se rendit dans la salle de ses délibérations.

Il en ressortit au bout d'une heure apportant un verdic affirmatif sur toutes les questions et muet sur l'existence de circonstances atténuantes.

Il ne restait à la Cour qu'à appliquer la loi.

Fabrice Leclère fut condamné à la peine de mort.

La foule accueillit par des battements de mains et des clameurs de joie le prononcé de l'arrêt.



Jeanne prit les mains de son mari, en lui disant avec un divin sourire :

Le misérable qu'on venait de ramener à son banc serait tombé si les gendarmes ne l'avaient soutenu.

Il était évanoui.

Le président ajouta :

— La réhabilitation de l'innocent aura lieu dans le délai voulu, avec les formes solennelles imposées par la loi...

— Et avant ce jour, s'il plaît à Dieu, — dit Georges Vernier, — j'apporterai à la justice le vrai nom du martyr!!

*
* *

Un mois s'était écoulé depuis l'audience à laquelle nous venons d'assister.

Fabrice Leclère avait refusé de se pourvoir en cassation.

Georges Vernier fut avisé par le parquet, selon le désir exprimé par lui, que l'exécution du condamné aurait lieu deux jours plus tard.

Il se rendit aussitôt à l'hôtel du *Grand-Cerf* où se sont passées les premières scènes de notre récit.

Madame Loriol, en le voyant entrer dans la salle où elle trônait, s'empressa de quitter son comptoir et d'accueillir le jeune homme par sa plus belle révérence.

— Soyez le bienvenu, monsieur le docteur, — lui dit-elle. — Vous savez la nouvelle?...

— Oui, chère madame...

— C'est pour après-demain... — Que de monde nous allons avoir à Melun!... — Je vais, dès aujourd'hui, m'occuper des provisions...

— Je viens vous rappeler, chère madame, que, par suite d'une petite convention intervenue entre nous, je suis locataire, pour le jour de l'exécution et depuis la veille, de l'appartement au second étage occupé, il y a six mois, par M. et madame Delarivière, et composé des chambres n° 7 et n° 8.

— Pas de danger que je l'oublie!... — C'est comme si les notaires y avaient passé! — On m'offrirait mille écus des deux chambres que je ne vous manquerais point de parole!...

— Je vous en remercie, et je n'ignorais pas qu'on peut compter sur vous...

— Sans indiscrétion, monsieur le docteur, est-ce que c'est vous qui occuperez l'appartement?...

— C'est moi, mais je n'y serai pas seul...

— Ça vous regarde... — A propos, y aura-t-il des dames?...

— Il y en aura une, et vous la connaissez.

— Ah bah! qui donc?

— Madame Delarivière...

— Cette pauvre voyageuse qui est tombée malade ici et qui est devenue folle? — s'écria la maîtresse du *Grand-Cerf*.

— Elle-même...

— A-t-elle recouvré la raison?

— Pas encore, mais j'espère que le moment de sa guérison est proche...

— Allons, tant mieux! — Quand prendrez-vous possession?

— Demain, dans l'après-midi...

— Tout sera prêt... — Dites donc, monsieur le docteur?

— Quoi, chère madame Loriol?...

— Quelle drôle de chose que la vie ! !

— A quelle propos cette réflexion philosophique? — demanda Georges en souriant.

— A propos de ce qui se passe, ou plutôt de ce qui va se passer... — Il y a six mois ce scélérat de Fabrice Leclère, qui avait l'air d'un si bon garçon, s'installait ici avec un petit jeune homme assez cocasse, et deux cocottes très jolies ma foi, pour voir couper le cou à ce pauvre malheureux de *Pierre* l'estropié !... Et c'est ce gredin de Fabrice Leclère qui avait assassiné M. Frédéric Baltus, et c'est à lui qu'on va couper le cou dans deux jours !... Hein, quelle bascule ! — Pour la mine d'un assassin, il ne l'avait point ! Un gaillard qui sablait le vin de Champagne comme pas un ! et très connaisseur ! — J'aurais eu confiance en lui pour n'importe quoi !

— Ce qui vous prouve, chère madame Loriol, qu'il ne faut pas juger sur l'apparence !

— Ça, c'est bien vrai, monsieur le docteur.

Georges s'éloigna, et la maîtresse du *Grand-Cerf* reprit sa place au comptoir en répétant :

— Quelle drôle de chose que la vie !

XVI

En quittant la bonne madame Loriol, Georges Vernier se rendit au bureau du télégraphe d'où il expédia une dépêche au docteur V...

Il prévenait l'illustre savant que l'heure de l'expérience suprême, de la terrible épreuve, était proche ; il lui rappelait sa promesse, et lui demandait de venir l'éclairer sans retard de ses conseils.

Le lendemain, dans l'après-midi, le docteur V... descendit à la villa Baltus.

On n'attendait que lui pour conduire madame Delarivière à l'hôtel du *Grand-Cerf* et pour l'installer dans la chambre où, cinq mois auparavant, l'effroyant spectacle d'une tête tombant sur l'échafaud avait égaré sa raison.

Jeanne, Paula et les deux médecins, prirent place dans un landau qui les transporta en moins de cinq minutes à la place Saint-Jean.

Claude Marteau les accompagnait sur le siége.

Edmée, plus faible que jamais et à qui, en raison même de cette faiblesse, il fallait éviter toute émotion violente, restait à la villa sous la garde de Madeleine, et d'ailleurs ignorait le drame prêt à s'accomplir.

Madame Delarivière, que Georges guidait et soutenait à la fois, atteignit le second étage de l'hôtel et entra dans la chambre n° 7.

Après avoir franchi le seuil, la folle s'arrêta brusquement, jeta autour d'elle

un long regard scrutateur où se lisait une vague surprise, puis se dirigea vers le lit d'abord et ensuite vers la fenêtre.

Là elle s'arrêta de nouveau, rêveuse et la tête penchée.

A la voir ainsi muette, immobile, on pouvait et même on devait croire qu'un mystérieux travail se faisait dans son cerveau.

Au bout d'une ou deux secondes elle releva la tête, étendit une main timide, écarta le rideau de mousseline qui cachait le vitrage, et ses yeux se fixèrent sur la place Saint-Jean.

L'aspect de cette place parut produire sur elle une impression brusque et violente.

Elle se prit à trembler de tous ses membres. — On entendit claquer ses dents. — Des gouttes de sueur mouillèrent ses tempes...

Les deux médecins, redoutant une crise, se disposaient à se rapprocher d'elle.

Ce fut inutile.

La crise redoutée ne se produisit pas.

Instantanément Jeanne redevint calme et, quittant la fenêtre, vint s'asseoir auprès du lit avec une physionomie impassible comme de coutume.

Le docteur V... se pencha vers Georges.

— Rien n'a été changé dans cette chambre? — lui demanda-t-il à voix basse.

— Rien, maître... — répondit le jeune homme. — Aussi, vous l'avez vu, Jeanne semblait la reconnaître...

— Comme vous je l'ai constaté, et cela me semble d'un heureux augure... — Le réveil de la mémoire est presque toujours un avant-coureur du retour à la raison.

Madame Loriol dont la curiosité, nos lecteurs le savent, était l'un des péchés mignons, avait suivi ses locataires, mais par discrétion se tenait auprès de la porte.

Le docteur V... se tourna vers elle.

— Lors du premier séjour de madame Delarivière dans votre hôtel, — demanda-t-il, — cette chambre était-elle éclairée la nuit?

— Oui, monsieur.

— Comment?

— Par une simple veilleuse.

— Vous donnerez l'ordre s'il vous plaît, madame, qu'elle soit éclairée ce soir de la même manière...

— Ce sera fait, monsieur...

— Maintenant, je vous prie de faire servir à la malade un repas léger... quelques cuillerées de potage, une aile de poulet, un fruit...

— Bien, monsieur... — Faudra-t-il lui donner du vin?

— Un verre de votre vin de Bordeaux le plus vieux et le mieux dépouillé, pas davantage... — Nous dînerons nous-mêmes ensuite...

— Dans la chambre voisine de celle-ci ?

Le docteur V... interrogea du regard Georges qui répondit :

— Non... Madame Delarivière s'endormira sans doute après son repas, et le bruit du service pourrait la réveiller... — Faites dresser notre couvert dans un de vos petits salons du rez-de-chaussée.

— C'est entendu, monsieur le docteur.

Une demi-heure plus tard Jeanne, déshabillée et couchée, s'endormait en effet d'un profond sommeil, et Rose, la jeune servante que nous connaissons, venait annoncer que le dîner attendait les convives.

Le petit salon où ils s'attablèrent était précisément celui où, la veille de l'exécution de Pierre, Mathilde Jancelyn et Fabrice Leclère avaient dîné en compagnie du joli baron Pascal de Landilly et de mademoiselle Adèle de Civrac, née Greluche.

Il y avait foule dans la ville comme ce jour-là. — L'hôtel regorgeait de monde, les bouchons de vin de Champagne sautaient joyeusement, et les fenêtres donnant sur la place Saint-Jean se louaient à des prix insensés pour l'exécution du lendemain.

Avons-nous besoin d'affirmer que le repas de mademoiselle Baltus et des deux médecins ne se prolongea guère et manqua complètement d'animation ?

Vers neuf heures, le docteur V..., Georges et Paula regagnèrent le second étage.

Georges ouvrit avec précaution la porte de la chambre de Jeanne.

— Elle dort toujours... — dit-il. — Jamais sommeil ne fut plus paisible...

— Tant mieux... — répliqua le professeur, — je souhaite que les bruits précurseurs de l'exécution la réveillent en sursaut... — l'effet produit n'en sera que plus grand...

Georges prit les deux mains du savant illustre et les pressa dans les siennes.

— Ah ! maître, — balbutia-t-il, — à mesure que le moment approche, une angoisse intolérable s'empare de moi... je tremble...

— Pourquoi cette angoisse, mon enfant ? Pourquoi trembler ? Que craignez-vous donc ?

— Je crains d'échouer dans ma tentative... — Je n'ai plus la foi... — La peur remplace la confiance... — Il me semble qu'entre le succès et nous se dressent d'invincibles obstacles que je ne prévoyais point... que je ne pressentais pas...

Le vieux savant appuya paternellement sa main sur la tête du jeune homme, en répliquant avec un sourire :

— Allons, allons, du calme, mon cher Georges !... — Ces doutes qui vous assaillent prouvent votre modestie — (une vertu rare par le temps qui court !...)

— Assurément le succès n'est point infaillible, mais j'estime que nous avons tout au moins neuf bonnes chances contre une mauvaise... — Espérez donc au lieu de trembler, et gardez tout votre courage, tout votre sang-froid, toute votre énergie, pour la lutte qui va se produire peut-être au moment décisif.

— Vous avez raison, maître, je le sens bien... — Il faut de la force... — Mais, songez-y donc... Vous avez posé vous-même la terrible alternative... — Si le résultat n'était pas celui que nous attendons, il serait...

Georges s'interrompit.

— Il serait la mort... — acheva le docteur V...

— La mort!... — répéta le jeune homme. — Et vous voulez que je reste calme!... — Pauvre femme... Lorsque, réveillée cette nuit par le bruit qui se fera sur la place, elle quittera son lit, chaque pas qu'elle fera du côté de la fenêtre sera peut-être un pas vers la tombe...

— Vers la raison plutôt...

Le jeune médecin poursuivit :

— Pensez-y maître... — J'ai promis à tous que Jeanne vivrait et qu'elle serait guérie! — Je l'ai promis à mademoiselle Baltus qui, en échange de cette promesse, a mis sa fortune dans mes mains!... — Je l'ai promis à Edmée que j'aime et qui ne survivrait pas à sa mère!... Enfin j'ai promis au tribunal de lui livrer à bref délai le véritable nom de l'innocent mort sur l'échafaud il y a cinq mois! A tous j'aurais menti!...

— Vous avez promis, vous tiendrez... — répliqua le docteur V... — Vous avez fait votre devoir et, je vous le répète, quand on a pour soi neuf chances sur dix on n'a pas le droit de douter!... — *Sursum corda!* Georges, mon enfant! Espérez! espérez! — En mon âme et conscience, je vous l'affirme, la réussite me paraît certaine!...

Le jeune médecin serra de nouveau les mains de son vieux professeur, mais cette fois avec confiance et sans découragement.

XVII

Vers onze heures, Paula Baltus et les deux médecins se retirèrent dans la chambre qui communiquait avec celle de Jeanne et où, quelques mois auparavant, M. Delarivière s'était enfermé pour écrire son testament et goûter ensuite un peu de repos.

Ils s'installèrent, Paula sur un canapé, le docteur V... et Georges sur des siéges, non pour dormir mais pour attendre le dénouement encore inconnu du drame.

Claude Marteau avait refusé de passer la nuit dans la chambre. — Etendu

sur un matelas dans le couloir, auprès de la porte, il dormait à poings fermés, certain de se réveiller au moment opportun.

Nos trois personnages, abîmés dans leurs réflexions, n'échangeaient pas une parole.

Il n'était point encore minuit et déjà, au dehors, des groupes de curieux envahissaient la place.

Le nombre de ces groupes augmenta rapidement.

Avant une heure du matin, la foule était compacte.

On entendait le vague murmure de cette foule monter dans l'espace comme un bourdonnement lugubre.

Le temps passait.

Tout à coup le bourdonnement grandit et quelques éclats de voix s'y mêlèrent.

Une lourde voiture roulait sur les pavés.

Georges quitta son fauteuil, se dirigea vers la fenêtre et regarda au dehors.

— C'est la charrette qui porte les bois de justice... — dit-il.

Un piétinement cadencé accompagnait le bruit des roues.

— Les soldats viennent former la haie... — continua le jeune homme. — On va dresser l'échafaud...

Paula se leva frissonnante, et à son tour gagna la fenêtre.

Georges et le docteur V... s'approchèrent de la chambre de Jeanne et appuyèrent leur oreille contre la porte.

Au dehors on voyait se mouvoir des porteurs de torches éclairant les aides du bourreau.

Ces derniers tiraient du fourgon les charpentes de la guillotine et les portaient au milieu de la place pour y construire le sinistre édifice.

De chaque côté les soldats formaient un cordon destiné à contenir la multitude, mais ils ne pouvaient la repousser jusqu'aux trottoirs tant l'affluence était énorme.

L'exécution de Fabrice Leclère attirait un nombre invraisemblable de curieux. — Le misérable faisait recette.

Soudain retentit un premier coup de marteau, puis un second, puis un troisième, et les chocs multipliés se succédèrent sans interruption...

On chevillait les bois de l'échafaud.

Georges tressaillit.

— Jeanne vient de se réveiller, — dit-il, — et de faire un mouvement... — J'entends craquer son lit...

Paula devint blanche comme une morte

— Priez, mademoiselle... — murmura Georges, — priez de toute votre âme !... Comme vous je vais demander à Dieu de seconder mon entreprise...

L'orpheline tomba sur ses deux genoux en joignant les mains.

Georges fit jouer doucement le pêne dans la serrure.

La porte s'entr'ouvrit, laissant au regard un passage de quelques millimètres à peine.

Le jeune médecin ne s'était point trompé.

Madame Delarivière, réveillée brusquement par les coups de marteau qui retentissaient au dehors, venait de s'asseoir sur son lit.

Inquiète, agitée, elle cherchait à comprendre d'où venait le bruit insolite qui frappait son oreille...

Au bout d'une minute elle promena autour d'elle un regard empreint de terreur, et tendit son oreille vers la fenêtre.

Le fracas grandissait.

Les feux rouges des torches agitées jetaient sur les vitres des clartés vacillantes d'un aspect fantastique.

Jeanne écarta ses couvertures et, seulement vêtue d'un long peignoir de nuit, se laissa glisser au bas de sa couche.

Le parquet mal ajusté craqua sous ses pieds nus.

La folle demeura pendant quelques secondes dans un état d'immobilité complète, tendant toujours l'oreille avec un redoublement d'attention.

— Elle évoque ses souvenirs... — pensa Georges. — Elle cherche à se rappeler où elle a déjà entendu ce bruit...

Tout à coup les reflets intermittents cessèrent de danser sur les vitres.

Le funèbre édifice était achevé. — On venait d'éteindre les torches.

La clarté grisâtre du jour naissant remplaçait les ténèbres, et le murmure de la foule impatiente, vague d'abord et comme étouffé, devenait de plus en plus distinct.

Jeanne se dirigea vers la fenêtre.

Elle marchait d'un pas très lent. — On eût dit qu'une force mystérieuse et irrésistible la poussait.

Au moment où elle passa devant la porte entr'ouverte, Georges fut pris d'une émotion profonde. — Son front se mouilla d'une sueur glacée. — Il lui sembla que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

Le docteur V... s'aperçut de son trouble et lui dit tout bas :

— Du courage!...

La folle atteignit la fenêtre.

De la main droite elle souleva les rideaux de mousseline, ainsi qu'elle l'avait déjà fait dans l'après-midi du jour précédent, et elle appuya son visage contre la vitre.

Les lueurs pâles du crépuscule matinal rendaient les objets distincts.

Jeanne saisit l'espagnolette, la fit jouer machinalement, et la fenêtre tourna sur ses gonds.

Alors, penchée sur la barre d'appui que serraient ses mains crispées, le cou

Chère Edmée, — lui demanda Georges — comment vous trouvez-vous aujourd'hui? (Page 879.)

tendu en avant, les yeux fixes, la pauvre femme regarda la foule entassée d'où s'échappait une rumeur pareille à celle de la mer sur les grèves.

Bientôt le lugubre appareil devint son objectif.

A partir de cette minute, elle parut changée en statue. — Ses yeux ne quittaient plus la silhouette rouge de l'échafaud.

Ce fut court.

Une longue exclamation traversa l'espace, puis le silence se fit et l'on entendit d'une façon distincte des pas de chevaux et un bruit de roues.

Les gendarmes à cheval venaient de déboucher sur la place, escortant une voiture qui fit halte au pied de l'échafaud.

Un frisson convulsif secoua madame Delarivière de la nuque aux talons. — Ses ongles se crispèrent sur la barre d'appui. — Elle se pencha plus encore, au risque de perdre l'équilibre et d'aller se briser sur le pavé.

Georges Vernier, comprenant ce péril, entra sans bruit dans la chambre et ne s'arrêta qu'à deux pas de Jeanne qui ne soupçonnait point sa présence.

Le docteur V... plus pâle que de coutume, mais calme en apparence, attendait sur le seuil.

Paula, toujours à genoux, continuait à prier. — De grosses larmes tombaient de ses yeux, une à une.

Claude Marteau était entré dans la première pièce et regardait à travers les vitres la hideuse machine dont le rôle allait commencer.

Alors la portière de la voiture fut ouverte. — On en vit descendre un prêtre à cheveux blancs. — (le même qui, cinq mois auparavant, avait accompagné Pierre à la mort), — puis le condamné.

Fabrice Leclère, le visage livide et décomposé, chancelait, anéanti par l'épouvante, et pouvait à peine se tenir debout.

Il fallut le prendre par les deux bras pour lui faire franchir les degrés conduisant à la plate-forme de l'échafaud.

Jeanne, médusée, ne respirait plus.

Les aides du bourreau attendaient.

Le prêtre dit tout bas à l'oreille du condamné quelques paroles de suprême encouragement, et voulut approcher de ses lèvres tremblantes l'image du Dieu fait homme, mort sur la croix pour le salut du monde.

Fabrice détourna la tête et repoussa brutalement le vieillard et le crucifix, puis, pris d'un accès de rage folle qui lui rendit ses forces, il se débattit avec des rugissements de bête fauve et des hurlements de possédé, et voulut s'élancer du haut de la plate-forme dans l'espace resté libre au pied de l'échafaud.

Ce fut un spectacle effrayant mais qui ne dura qu'un instant.

Les aides du bourreau saisirent et maîtrisèrent l'assassin de Frédéric Baltus, et le bouclèrent sur la planche qu'ils firent basculer...

L'exécuteur des hautes œuvres toucha le ressort.

Le couperet descendit comme un éclair...

La tête tomba...

A cette minute précise madame Delarivière poussa un cri aigu, strident, effroyable, qui domina les mille clameurs de la foule, puis la pauvre femme, lâchant la barre d'appui sur laquelle ses ongles venaient de se briser, battit l'air de ses mains défaillantes, fit deux pas en arrière et tomba sans connaissance dans les bras de Georges et du docteur V... qui la soulevèrent et la portèrent jusqu'à son lit, où ils l'étendirent.

Paula Baltus, haletante, s'élança dans la chambre et s'arrêta, n'osant interroger.

Claude Marteau la suivait.

— Maître, — demanda Georges, tremblant de tout son corps. — Est-elle vivante ou morte?

Le docteur V... ne répondit pas tout de suite.

XVIII

Georges répéta sa question d'une voix à peine distincte.

Le savant illustre appuya l'une de ses mains sur le cœur de Jeanne et le sentit battre.

— Elle est vivante... — murmura-t-il, puis il ajouta, en tirant une lancette de la trousse qui ne le quittait jamais : — Une cuvette et des bandes... vite!

Deux secondes plus tard il piquait la veine du bras gauche de madame Delarivière.

Le sang jaillit avec abondance, et le vieux professeur poussa un soupir de soulagement.

Jeanne ouvrit lentement les yeux, mais les referma presque aussitôt.

Le sang coulait toujours.

— Cela suffit... — dit le docteur V...

Georges n'attendait que ce mot.

Il banda la saignée et fixa la ligature.

Madame Delarivière ouvrit les yeux pour la seconde fois, se souleva à demi, promena autour d'elle un regard qui n'avait rien d'égaré et remua les lèvres, mais aucun son ne s'en échappa, sa tête retomba sur l'oreiller et elle parut s'évanouir de nouveau.

— La potion... — commanda le docteur V...

Georges lui tendit une petite fiole et lui présenta en même temps une cuiller qui se trouvait sur la table de nuit.

Le savant médecin versa dans cette cuiller une dose du liquide que contenait la fiole, et avec l'aide de Georges il fit absorber cette dose à la malade.

— Maintenant, — ajouta-t-il, — attendons... — d'ici à un quart d'heure le grand problème sera résolu...

Paula Baltus se laissa retomber à genoux au pied du lit, et de nouveau se mit à prier...

Claude Marteau, debout auprès de la fenêtre qu'il avait refermée, essuyait les larmes que l'émotion et l'attendrissement faisaient couler sur son honnête et rude visage...

Les deux médecins se tenaient immobiles et anxieux au chevet de madame Delarivière.

Georges était d'une pâleur mortelle. — Une angoisse terrible le dévorait.

Dix minutes s'écoulèrent.

Un silence de mort régnait dans la chambre, interrompu seulement par le faible bruit des respirations haletantes.

Cinq minutes passèrent encore.

Le docteur V... avait pris la main de Jeanne.

Tout à coup il sentit cette main tressaillir dans les siennes, et il tressaillit lui-même.

Le phénomène si longuement attendu, si ardemment espéré, se produirait-il?

Madame Delarivière étira ses membres comme quelqu'un qui s'éveille, passa sa main sur ses yeux et s'assit sur son séant.

Ses paupières se soulevèrent. — Ses prunelles d'un bleu si doux se fixèrent sur Georges Vernier penché vers elle.

Elle lui fit un petit signe de tête et lui dit :

— Vous voilà, docteur, vous serez content de votre malade ce matin... — Je vais tout à fait bien et vous me permettrez, j'en suis sûre, de quitter Melun aujourd'hui... — J'ai si grande hâte de voir ma fille...

Georges ne répondit pas; — les larmes de joie l'étouffaient.

Son but était atteint. — Madame Delarivière le reconnaissait. — Les cinq mois de folie avaient passé pour elle comme un rêve. — Elle se croyait arrivée la veille à Melun...

Hélas ! à la joie du jeune homme une pensée amère se mêlait...

Jeanne allait demander son mari...

Que lui répondre et comment supporterait-elle le coup terrible qu'il faudrait lui porter?

En ce moment la porte s'ouvrit.

Un homme en costume de voyage parut, s'arrêta sur le seuil puis, traversant la chambre d'un bond, vint tomber à genoux au chevet du lit.

Georges et Paula ne parvinrent qu'à grand'peine à comprimer le cri de stupeur prêt à s'échapper de leurs lèvres...

Dieu venait-il de faire un miracle comme au temps de la fille de Jaïre?

L'homme qui venait d'entrer était M. Delarivière dont Fabrice avait annoncé la mort!

Jeanne prit les mains de son mari, en lui disant avec un divin sourire :

— C'est toi, Maurice... Je t'attendais... J'ai dormi longtemps... J'ai dormi, d'un bon sommeil... Je suis guérie, et nous pouvons partir... N'est-ce pas, docteur?

— Oui, madame... — balbutia Georges, — mais il faut prendre d'abord cette cuillerée de potion qui vous rendra toute votre force...

Jeanne obéit puis, posant sa tête sur l'oreiller, s'endormit de nouveau en souriant toujours.

M. Delarivière entraîna dans la chambre voisine les spectateurs de cette scène émouvante.

— Elle est sauvée, n'est-ce pas? — demanda-t-il. — Elle est sauvée, ma Jeanne?... Elle a recouvré la raison?

— Oui, monsieur, — répondit Georges, — oui, grâce au ciel et grâce à mon illustre maître, le docteur V..., que je vous présente...

— C'est vous qui avez tout fait, mon enfant, avec l'aide de Dieu... — répliqua le vieux savant.

— Ah! — s'écria M. Delarivière, — soyez béni! Comment me sera-t-il permis de vous prouver dignement ma reconnaissance infinie?

Comment?...

Georges le savait bien et son cœur battit d'espérance.

— Monsieur, — balbutia-t-il, — la stupeur de mademoiselle Baltus et la mienne vous ont frappé sans doute... Vous allez en connaître la cause... — Nous ne pouvions ni vous attendre, ni vous espérer... — Votre présence me semble un prodige...

— Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas? — demanda Maurice.

— Nous avons eu sous les yeux votre acte mortuaire....

— Vous parliez de prodige... C'en est un que je sois vivant... — J'ai été jeté à la mer, agonisant, pendant une tempête, avec un coup de couteau dans la poitrine...

— Fabrice Leclère... — murmura Georges.

M. Delarivière baissa douloureusement la tête, et poursuivit après un silence

— Le contact de l'eau glaciale arrêta, paraît-il, le sang qui jaillissait de ma blessure profonde. — Je m'étais cramponné machinalement à une épave qui flottait dans le sillage du navire ; je perdis connaissance, mais sans lâcher l'épave que pressaient mes bras raidis... — Au point du jour une forme humaine, flottant au gré des flots, attira l'attention du timonier d'un paquebot qui faisait route vers l'Angleterre. — On mit une chaloupe à la mer. — On me recueillit... on me soigna, quoique mon salut parût impossible. — Je délirais quand je repris mes sens et l'on ne put tirer de moi une parole raisonnable... — La traversée s'acheva. — Je vivais encore. — On me mit à l'hôpital de Douvres où ma guérison inespérée fit des progrès rapides. — le médecin en chef m'affirma que, sans le coup de couteau équivalant à une saignée colossale et dégageant la poitrine, j'étais un homme perdu. — Mon assassin m'avait sauvé! ! — Ma force revenait, mais j'étais sans vêtements, sans ressource... — La charité de ce même médecin me donna les moyens de gagner Londres, où l'un de mes corespondants me remit de l'argent... — De là, j'écrivis au docteur Rittner pour l'aviser de mon prochain retour...

— Au docteur Rittner! — s'écria Georges. — Voilà donc pourquoi nous sommes restés sans nouvelles... — Mon prédécesseur a quitté la France...

— Je l'ai su depuis... — reprit M. Delarivière. — Je gagnai Dieppe... — Un journal tombé sous mes yeux m'apprit les crimes et la condamnation du misérable que j'aimais... — Ce fut un coup terrible... — Je compris alors que j'avais été, moi aussi, sa victime... — Arrivé à Paris hier soir, très-tard, je me rendis à Auteuil... — Votre suppléant me raconta ce qui ce passait et me dit que vous étiez à Melun, à la villa Baltus... — Je partis ce matin par le premier train et je courus chez mademoiselle Paula... — On m'envoya ici... — Vous savez tout maintenant... — Edmée est souffrante, m'a-t-on dit... — J'ai craint de lui causer une émotion funeste en me montrant à l'improviste... — Parlez-moi d'elle, docteur... — Sa vie n'est point en danger?... Je n'ai point à trembler pour ma fille chérie, n'est-ce pas?...

— Nous la sauverons!... — répondit Geoges. — Nous la sauverons, monsieur, je vous le jure!... — Mon illustre maître et moi, nous allons nous consacrer tout à elle désormais...

— Maître, — demanda Paula au vieux savant, — notre tâche n'est point achevée... — Quand interrogerez-vous madame Delarivière?...

— Bientôt, mademoiselle, je vous le promets...

— Sera-ce aujourd'hui?... sera-ce demain?...

— Ni aujourd'hui, ni demain, mademoiselle... il faut attendre...

— Pourquoi?

— En ravivant trop vite des souvenirs funestes, nous risquerions d'ébranler de nouveau la raison dont la flamme, un moment obscurcie, vient de se raviver...

— C'est vrai, — murmura l'orpheline, — il faut attendre, je le comprends...

*
* *

Nous avons dû constater à plus d'une reprise qu'aucune amélioration ne se produisait dans l'état d'Edmée, malgré les soins tendres et contiuuels dont Georges Vernier l'entourait.

Personne n'ignore combien est grande l'influence du moral sur le physique. — Le chagrin est un agent tout-puissant de l'anémie. — Or, Edmée ne parlait plus de son père et ne demandait plus si son retour serait prochain.

Elle sentait bien qu'on lui cachait un douloureux secret, — elle se croyait sûre de la mort de M. Delarivière, et sa tristesse profonde grandissait chaque jour...

XIX

Une heure après les scènes dramatiques et profondément émouvantes dont l'hôtel du Grand-Cerf venait d'être le théâtre, Georges se rendait à la villa Baltus

en compagnie du docteur V... et, laissant au salon l'illustre savant, montait seul à l'appartement de mademoiselle Delarivière.

La jeune fille à demi couchée sur une chaise longue auprès d'une fenêtre ouverte à deux battants, était plus pâle encore et plus abattue que de coutume.

Georges fut effrayé de sa prostration manifeste.

Edmée l'accueillit avec un sourire mélancolique et lui tendit sa petite main blanche comme l'ivoire et singulièrement amaigrie.

Nous répétons à nos lecteurs qu'on avait eu soin de cacher à la douce malade la condamnation de Fabrice Leclère.

En conséquence elle ne soupçonnait pas que sa mère eût été conduite la veille au soir à Melun pour assister à l'exécution de l'assassin.

— Chère Edmée, — lui demanda Georges,— comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

— Je ne souffre pas, mon ami, mais je suis très-faible... C'est à peine si j'ai pu marcher de mon lit à ce fauteuil... Il me semble que ma vie s'en va... et cependant je suis bien jeune pour mourir... et cependant je voudrais vivre...

Mourir ! — répéta Georges avec un frisson. — Est-ce qu'on meurt quand on aime? — Est-ce qu'on meurt quand on est aimée? — Je vous promets une guérison prochaine et un long avenir de bonheur...

Edmée eut un nouveau et triste sourire.

— J'ai cru au bonheur et à l'avenir... — balbutia-t-elle. — Votre science et votre amour ont été impuissants pour me sauver... Qui donc me sauverait? — J'ai eu trop de chagrins, voyez-vous; j'ai subi trop de secousses... — L'inguérissable folie de ma mère m'a porté le premier coup, et depuis longtemps déjà j'ai deviné ce qu'on me cache... Votre silence hélas! m'a tout appris... Mon père est mort... Aussi mes forces sont à bout...

— Edmée, — reprit Georges vivement, — les fleurs courbées par la tempête se redressent sous un rayon de soleil!

— C'est vrai, mais où est-il ce rayon de soleil?

— Je vous l'apporte peut-être.

— Vous dites cela pour me ranimer...

— Chère Edmée, — continua le médecin, — faites appel à tout ce qui vous reste d'énergie... Vous allez en avoir besoin. — J'ai des nouvelles à vous apprendre.

— Des nouvelles heureuses?

— Oui, bien heureuses.

La jeune fille se souleva.

Un faible nuage rose vint colorer ses joues. — Ses yeux étincelèrent.

— Parlez, alors! — dit-elle, — parlez vite!...

— Je l'ose à peine.,.

— Ne craignez rien... Je serai vaillante, je vous le promets... — D'ailleurs la joie ne fait jamais de mal... Il s'agit de ma mère, n'est-ce pas?

— Oui... — Une suprême épreuve, sur laquelle le docteur V... et moi nous comptions beaucoup, a été tentée ce matin...

Edmée ne respirait plus.

— Eh bien? — fit-elle d'une voix à peine distincte.

— Eh! bien, l'épreuve a réussi...

— Ma mère recouvrera la raison?...

— Le phénomène est accompli... madame Delarivière est guérie...

— Vous me le jurez?

— Je vous le jure!...

Edmée joignit les mains.

— Soutenez-moi... — balbutia-t-elle. — C'est à genoux que je dois, que je veux remercier le Dieu bon qui vient de faire un miracle...

— Attendez... — continua Georges. — Vos actions de grâces vont avoir un double motif... — Votre père...

Il s'interrompit.

— Vivant? — cria la jeune fille.

— Vivant... — répéta le médecin.

— Il a écrit?

— Oui...

— Il va revenir.

— Oui...

— Il est en route?...

— Mieux que cela... — Il est en France...

— Au Havre, peut-être...

— Plus près...

— A Paris?...

— Plus près encore... — Il est à Melun, et vous le verrez dans une heure...

Edmée poussa un cri, tandis que le rayonnement d'une joie surhumaine illuminait son visage...

Elle voulut se lever mais, brisée par l'émotion, elle retomba en arrière sur sa chaise longue et perdit connaissance.

Georges, un peu inquiet, appela le docteur V... à son aide.

Le vieux savant se hâta d'accourir.

— Vous lui avez appris ce qui s'est passé? — demanda-t-il.

— Oui, cher maître...

— Alors cette syncope est la chose du monde la plus naturelle et n'a rien d'alarmant... — Nous allons rappeler cette enfant à elle-même... — Je lui ferai subir ensuite un rapide examen, et je vous dirai ce que je pense de son état...

Cinq minutes plus tard Edmée rouvrait les yeux.

Le père et la fille étaient dans les bras l'un de l'autre. (Page 882.)

— Ai-je rêvé?... — balbutia-t-elle.

— Non... — répondit le vieux professeur.

— Ainsi, tout est vrai? Ma mère n'est plus folle et je vais voir mon père?...

— Oui, chère enfant, tout est vrai; mais, si vous n'êtes pas absolument calme, nous serons forcés, dans votre intérêt même, de retarder l'entrevue jusqu'à demain...

— Oh! je suis calme, monsieur, je suis calme, — dit vivement la jeune fille.

— Eh bien! prouvez-le moi en répondant à quelques questions que je dois

vous adresser... J'ai promis à Georges de vous rendre en quinze jours toutes vos forces et je veux être à même de tenir ma parole.

Après un rapide interrogatoire l'illustre professeur dit à la jeune fille :

— Je suis content de vous, chère enfant, tout ira bien...

Et il emmena son élève dans la pièce voisine où il entama l'entretien par ces mots :

— Savez-vous, mon cher Georges, qu'il devrait être interdit à un médecin, si grand que soit d'ailleurs son mérite, de soigner celle qu'il aime...

— Pourquoi cela maître?

— Parce que, dans ce cas, l'esprit du médecin n'a ni la lucidité, ni le désintéressement nécessaire... — L'amour aveuglant la science, on hésite on tâtonne, on ne fait rien qui vaille... — Nous en avons en ce moment la preuve sous les yeux... — Vous, si clairvoyant d'habitude, vous n'avez pas vu clair dans l'état de votre fiancée, et vous êtes en ce moment hors d'état d'établir un diagnostic certain... — Vous redoutiez, m'aviez-vous dit, une affection du cœur qui vous semblait indiquée par la fréquence du pouls, les palpitations, etc. — Rien de semblable n'est à craindre... — Nous sommes en présence d'une anémie causée par les émotions et les chagrins ; les globules rouges manquent dans le sang appauvri... — Il s'agit de les reconstituer promptement et complètement...

— Nous triompherons du mal?

— Sans aucun doute, et cela par un traitement aussi simple qu'infaillible... — le fer, vous le savez comme moi, est l'un des modificateurs les plus puissants de la sanguinification ou hématose, puisqu'il augmente le nombre des globules rouges du sang... — employons le fer, non le premier venu, mais le fer *purifié*, à l'état *d'oxide concentré*, c'est-à-dire uni simplement à l'oxygène et à l'eau, à *l'exclusion de tout acide*, le fer dialysé Bravais, en un mot ; — il est sans rival et fait des miracles... (1).

Madeleine, la vieille servante de Georges, interrompit la conversation des deux médecins en entrant dans la chambre.

— M. Delarivière vient d'arriver à la villa... — dit-elle. — Il demande à voir mademoiselle Edmée...

— Cher maître, — fit Georges, — une entrevue immédiate vous semble-t-elle dangereuse?

— En aucune façon... — D'ailleurs nous serons là...

Deux minutes plus tard, le père et la fille étaient dans les bras l'un de l'autre.

*
* *

Madame Delarivière, une semaine environ après le jour où elle avait recou-

1. Ceci est le payement d'une dette de reconnaissance. — L'auteur du *Médecin des Folles* voyait sa santé compromise par vingt années d'un travail sans relâche. — Le fer dialysé Bravais lui a rendu une vitalité nouvelle.

vré la raison, était assise à l'ombre d'un tilleul séculaire dans le jardin de la villa de Neuilly-Saint-James où, dans le cours de ce long récit, nous avons si souvent conduit nos lecteurs.

Fox, le grand lévrier, guéri de sa blessure, appuyait sa tête intelligente sur les genoux de celle qui lui devait la vie.

Elle avait auprès d'elle Edmée, — dont la convalescence faisait des progrès rapides et pour ainsi dire miraculeux, grâce au traitement ordonné par le docteur V... — Maurice Delarivière, Paula Baltus et Georges Vernier.

Ce dernier était officiellement le fiancé d'Edmée.

L'ex-banquier millionnaire avait été heureux d'accorder la main de sa fille à l'homme loyal et distingué, plein de cœur et de dévouement, auquel Jeanne devait la raison.

Disons en passant que Maurice Delarivière devait épouser sans bruit, quelques jours plus tard, la chère et digne compagne de toute son existence. — Les publications légales venaient d'avoir lieu...

XX

En recouvrant la raison Jeanne avait retrouvé la mémoire, du moins en grande partie, mais elle ne parlait pas du passé.

Georges n'avait point osé la questionner encore, malgré la légitime impatience de Paula Baltus. — Il voulait laisser à son esprit le temps de reprendre un inébranlable équilibre.

Jeanne ayant un jour demandé ce qu'était devenu Fabrice Leclère, le neveu de son mari, on lui avait répondu par un mensonge adroit, afin de lui cacher, momentanément du moins, la hideuse vérité.

Une telle situation ne pouvait se prolonger longtemps.

Madame Delarivière, au moment où nous venons de la rejoindre, gardait le silence depuis quelques minutes et semblait absorbée dans une rêverie profonde.

Georges s'en étonnait, s'en inquiétait presque, et se posait cette question :

— Que se passe-t-il dans cette âme?

Jeanne tout à coup releva la tête et promena son doux regard sur ceux qui l'entouraient.

— Mes enfants, mes amis, — dit-elle ensuite, — depuis huit jours que je pense, que je vois, que j'écoute, que j'observe, et que j'interroge mes souvenirs, vous cherchez à garder votre secret, comme moi-même je garde le mien... — Espérez-vous me cacher que j'ai été folle? — Je ne le sais que trop, et cette folie a laissé dans ma mémoire des lacunes que je dois combler... — Dans l'in-

térêt même de mon repos, apprenez-moi tout, car je peux tout entendre... — Je voudrais vous interroger... Me répondrez-vous sincerement?...

— Ah! madame, je vous le promets! — s'écria Georges en échangeant avec Paula un regard qui signifiait : — Enfin nous touchons au but...

Jeanne reprit :

— Pendant que ma raison était égarée, un homme, à plusieurs reprises, a tenté de m'empoisonner, n'est-ce pas?

— Oui, madame...

— Cet homme était aussi le meurtrier du frère de Paula?

— C'est vrai, madame...

— Il a tenté d'assassiner Paula elle-même dans la villa Baltus où, me prenant pour elle, il a levé le couteau sur moi?

— C'est toujours vrai.

— Cet homme enfin a expié ses crimes, il y a huit jours, sur l'échafaud de Melun...

— Oui, madame, — répliqua Georges, — et cette exécution m'a permis de rallumer dans votre esprit la flamme un moment obscurcie... — Un spectacle sanglant avait tué votre raison... un spectacle pareil l'a ressuscitée...

— Oui... oui... je me souviens... — murmura Jeanne d'une voix agitée, — j'ai vu comme la première fois, la foule houleuse inondant la grande place... j'ai vu le lugubre appareil... la voiture... le prêtre... le condamné... mais de ce condamné... du dernier... j'ai oublié le visage et j'ignore le nom... — Comment s'appelait-il, cet homme?

— Vous voulez le savoir, madame?

— Je le veux...

— Il s'appelait Fabrice Leclère...

Jeanne poussa un faible cri et cacha son visage dans ses mains en balbutiant :

— Justice de Dieu!

Puis, au bout de quelques secondes, elle reprit :

— Mais l'autre! Celui d'il y a cinq mois? Comment avait-il mérité la mort?

— Eh! madame, il ne la méritait pas! — Cet innocent, ce martyr, payait de sa tête le crime de Fabrice Leclère... — On réhabilitera sa mémoire, mais, hélas! on ne peut lui rendre la vie!

— Ah! — s'écria madame Delarivière avec exaltation. — Je savais bien, moi, qu'il n'était pas coupable... qu'il ne pouvait pas l'être!... Je le savais! J'en étais sûre!

— Vous le connaissiez donc? — demandèrent à la fois Georges et Paula.

— Si je le connaissais?? — répliqua Jeanne. — Croyez-vous que la vue d'un misérable inconnu montant sur l'échafaud m'aurait frappée au point d'égarer ma raison?... — Je le connaissais, ce martyr, je l'aimais de toute mon âme et,

au moment où sa voix prête à s'éteindre criait à la foule : — *Je meurs innocent!* mon cœur, brisé dans ma poitrine, répétait : — *Il est innocent!...* — Ce juste s'appelait Pierre Tallandier!... C'était mon frère!!

— Son frère! — murmurèrent avec une stupeur facile à comprendre les auditeurs de cette scène.

Au moment où Jeanne prononçait le nom du condamné, Claude Marteau, son béret de matelot à la main, s'approchait du groupe pour demander un ordre à M. Delarivière.

Il entendit ce nom, chancela sur ses robustes jambes et s'écria d'une voix étranglée par l'émotion :

— Pierre Tallandier!... — Tonnerre de Brest, ah! le bon Dieu fait bien ce qu'il fait!! — Puis, s'adressant à Jeanne, il poursuivit. — N'est-ce pas, madame, que je n'ai point la berlue? — N'est-ce pas que vous avez bien dit TALLANDIER?...

— Oui, mon ami, mon nom de famille.

— Et votre frère avait une femme et un enfant?...

— Oui, un enfant, un petit garçon qui peut avoir aujourd'hui dix ans.

— Mais c'est cela, tonnerre de Brest!... — C'est bien cela!... — reprit Claude les yeux étincelants de joie.

— Parlez vite, mon ami... — fit Georges. — Cette femme et cet enfant, les connaissez-vous?...

— Mille millions de caronades, je le crois bien que je les connais, à preuve que le petit, — un amour de gamin! — était ici avec moi comme mousse... — J'avais pour mousse le propre neveu de la bourgeoise! Tonnerre de Brest, c'était d'un acabit soigné!... — Quant à la mère, la crême des femmes!

— Claude, où sont ces braves gens? — demanda le jeune médecin.

— A Charenton-le-Pont, monsieur le docteur.

— Aujourd'hui même nous irons à Charenton... Vous me conduirez chez madame Tallandier.

— Avec plaisir!... C'est ça qui me botte!

— Mais êtes-vous certain de ne pas vous tromper?

— Je le crois du moins, monsieur Georges, rapport à certaines choses que le petit Pierre m'a racontées un jour en causant. — Ah! le gentil moucheron, et intelligent! un bijou, quoi!...

— Que vous a-t-il raconté?

— Que son père, sans travail en France et parti à l'étranger pour chercher de l'ouvrage, avait été quasiment estropié; que revenu au pays pendant que sa ménagère était à l'hôpital, on ne l'avait plus revu... et finalement qu'on ne savait pas s'il était mort ou vivant...

— Pauvre frère! — murmura Jeanne en étouffant des sanglots. — Nous nous étions perdus de vue... — Des raisons que vous devinez nous séparaient... — Le hasard seul me fit rencontrer ma belle-sœur il y a neuf ans, dans un de

mes voyages à Paris; je l'avais connue jeune fille, et j'appris par elle que Pierre avait un fils... — Pauvre frère!...

— Du moins, madame, — reprit Georges, — vous retrouvez sa veuve et son enfant, et vous allez leur donner le bonheur qu'ils ne connaissaient plus depuis bien longtemps!... — Allons, mon brave Claude, en route!...

— Ne faites-vous point atteler? — demanda M. Delarivière.

— Ce serait trop long! — Une voiture de place nous conduira bon train au chemin de fer de Lyon, et je sais le moyen de donner des jambes au cheval!

Puis Georges, sans même échanger son chapeau de paille contre une autre coiffure, partit avec Claude Marteau.

Un peu avant trois heures ils quittaient le train à Charenton.

— Vous savez le chemin? — demanda le docteur...

— Oui, monsieur Georges... — Nous serons rendus dans dix minutes.

— Madame Tallandier? — fit Claude en s'adressant à la concierge qui l'avait déjà vu plus d'une fois.

— Elle vient de rentrer avec son fils... — Il est gentil comme tout habillé en matelot, le petit... — Vous n'avez qu'à monter...

L'ex-Bordeplat, suivi de Georges, escalada les étages et frappa vigoureusement à la porte.

Ce fut petit Pierre qui vint ouvrir.

Il poussa une exclamation de joie en voyant Claude, lui sauta au cou, l'embrassa dix fois de suite et cria :

— Maman, c'est le patron...

Madame Tallandier se montra aussitôt.

— Bonjour, monsieur Claude... — dit-elle. — J'espère que vous allez bien...

— Ah! quant à ça, oui! grand merci! — Madame, ce monsieur que je vous amène est le docteur Georges Vernier... — Un homme comme il n'y en a pas beaucoup...

— Qu'il soit le bienvenu... — Entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... — Peut-être que vous venez chercher petit Pierre?

— Il y a un peu de ça, et il y a beaucoup d'un autre motif... — Il s'agit de quelque chose de très important... de quelque chose d'énorme...

— Eh! mon Dieu, monsieur Claude, de quoi donc est-il question?

— Vous allez le savoir, mais c'est M. Georges qui vous expliquera tout ça, car je me connais, moi, je m'embrouillerais dans les feux de file de la conversation, attendu que l'affaire est compliquée...

Tandis que s'échangeaient ces paroles, madame Tallandier, assise en face du jeune médecin, le regardait avec attention et cherchait dans sa mémoire à quelle époque et en quel endroit cette tête intelligente et fine s'était déjà trouvée sous ses yeux.

— Excusez-moi, monsieur, — dit-elle, — il me semble que je vous ai vu

quelque part... je suis même presque certaine de ne pas me tromper, mais je ne sais pas où...

— Moi aussi, madame je vous ai vue... — répliqua Georges, — mais ma mémoire, qui me rappelle vos traits, est infidèle pour le reste comme la vôtre.

— Oh! moi, je le sais... — interrompit sans façon petit Pierre. — Ce monsieur était en voiture, avec deux dames, sur la route qui longe la Seine, près de la porte du bois de Boulogne du côté de Neuilly...

XXI

— Je me souviens, — dit Georges après avoir écouté l'enfant avec attention, — l'une des deux dames que j'accompagnais a manifesté le désir de vous voir vous approcher d'elle...

— Et vous nous avez expliqué qu'elle était folle... — répliqua petit Pierre.

— Elle l'était en effet, mon enfant, mais à cette heure elle a recouvré la raison.

— Ah! — s'écria madame Tallandier, — tant mieux!... — Je suis heureuse de ce que vous nous apprenez-là, monsieur. — Cette pauvre dame m'inspirait un profond intérêt...

— Pourquoi donc? — demanda le futur mari d'Edmée. — Est-ce que vous la connaissiez?

— Elle ressemblait d'une façon frappante à une personne de ma famille, — répondit madame Tallandier,

— De votre famille?... — répéta Georges.

— Oui, monsieur... la sœur de mon mari...

Le jeune médecin lança à Claude Marteau un regard expressif.

Madame Tallandier continua :

— Mais ce ne pouvait être elle...

— Pourquoi donc?...

— La personne de qui je parle est à l'étranger... bien loin... Elle a quitté la France pour toujours...

— Qui l'empêchait d'y revenir?

— Elle n'était pas libre... — Il eût fallu pour cela que son mari, lui aussi, quittât l'Amérique, et ses affaires le retenaient à New-York.

Le doute cessait d'être possible.

Le nom que madame Tallandier venait de prononcer prouvait jusqu'à l'évidence que Pierre, le condamné de Melun, était le frère de Jeanne.

Mais il restait à savoir pourquoi cet infortuné avait demandé l'aumône, la nuit, dans le bois de Seine port, à Fabrice Leclère, et pourquoi, après son arrestation, il avait refusé obstinément de faire connaître son identité.

— Vous avez raison, madame, — reprit Georges. — vous pouviez en effet être dupe d'une ressemblance; mais nous nous écartons en ce moment du motif de ma visite... — Il importe d'y revenir, et je vous prie de m'autoriser à vous adresser quelques questions...

— Je vous y autorise de grand cœur...

— Ces questions seront d'une nature délicate, — poursuivit le jeune médecin, — et je voudrais vous voir bien convaincue qu'elles n'ont d'autre but que de vous rendre un peu du bonheur perdu par vous depuis si longtemps...

— Je le crois, monsieur... Vous semblez bon, et vous êtes venu avec M. Claude qui est un ami dévoué pour l'enfant et pour moi... Questionnez-moi donc et je vous répondrai sincèrement...

— Même devant votre fils :

— Mais, sans doute... — Je n'ai rien à cacher...

— Oui, monsieur, — dit petit Pierre en embrassant madame Tallandier, — et si l'une de vos questions devait faire du chagrin à maman, je serais là pour la consoler.

— Bien répondu ! — s'écria Georges avec émotion. — Tu es un brave enfant, et ton amour pour ta mère te portera bonheur !

— J'attends, monsieur... — fit la belle-sœur de Jeanne.

— D'abord et avant tout, madame, êtes-vous veuve ?...

Madame Tallandier tressaillit.

Georges la vit pâlir.

— Je crois l'être... — balbutia-t-elle.

— Vous n'en êtes pas sûre?...

— Non, monsieur... — C'est une triste histoire que la mienne... — étrange et triste, — je ne sais pas, à l'heure où je vous parle, si mon fils est orphelin...

— Elle ignore le drame de Melun, — pensa Georges; puis il ajouta tout haut : — Comment cela se fait-il?

— Après la guerre tout allait mal... — répondit madame Tallandier. — Mon mari, conducteur de travaux de son état, n'avait plus assez d'ouvrage pour gagner sa vie et la nôtre... — Les chantiers étaient fermés, les carrières des environs de Paris demeuraient closes, et les rares journées qu'il trouvait moyen de faire à droite et à gauche lui étaient payées cinq ou six francs au lieu de neuf ou dix... — Comment manger à trois, là-dessus? — Le pain manquait souvent.. — Un soir Pierre rentra, l'air moins sombre que de coutume... — Je lui demandai si les choses allaient un peu mieux... — Il me répondit qu'on venait de lui faire une proposition qui nous tirerait d'embarras pour le moment... — Un architecte de sa connaissance était chargé par un ami exploitant des carrières à l'étranger de lui envoyer un bon conducteur, un homme sûr... — Il y avait quinze francs à gagner par jour, voyage payé, et des gratifications de temps en temps...

Jeanne poussa un cri en tendant les bras à sa belle-sœur qui venait d'entrer, et qui s'y laissa tomber en pleurant. (Page 893.)

« — Tu acceptes ? — lui demandai-je.

« — Oui, — répondit-il, — je resterai là-bas jusqu'à ce que ça marche moins mal à Paris, et je serai sûr, en revenant, de trouver à la maison une somme assez ronde...

« — Je ne te suivrai donc pas? — m'écriai-je.

« — Non, car les frais mangeraient les bénéfices... — Seul, je vivrai presque avec rien et je pourrai, sans me priver beaucoup, t'envoyer trois cents francs par mois.

« Il avait raison, monsieur. — Pendant le siége de Paris nous avions dépensé jusqu'au dernier sou toutes nos économies. — Cette offre était une fortune.

« Pierre partit.

— Pour la Suisse... — interrompit Georges.

Madame Tallandier le regarda d'un air surpris et répliqua :

— Oui, monsieur... mais comment le savez-vous?

— Je vous expliquerai cela... Votre mari devint conducteur de travaux à Millerie.

— Et, — reprit la pauvre femme, — pendant trois mois, il m'envoya trois cents francs par mois comme il l'avait promis.

« Le quatrième mois, au lieu d'argent, je reçus une lettre écrite sous sa dictée et dans laquelle il m'annonçait qu'il venait d'être pris sous un éboulement, qu'il était pour toujours sans doute estropié du bras droit, et qu'on le soignait dans un hôpital.

« Je lui expédiai tout de suite deux cents francs afin que rien ne lui manquât pendant sa convalescence, et j'aurais voulu partir afin d'aller le rejoindre, mais le petit était malade et je ne pouvais le faire voyager sans danger pour sa vie.

« Hélas! la mauvaise chance s'attachait à nous...

« L'enfant allait plus mal... — Le médecin venait jusqu'à deux fois par jour... — Un matin je sortis pour aller chercher des médicaments chez le pharmacien... — Quand je revins, ma porte que j'avais fermée soigneusement était ouverte... — On avait bouleversé les tiroirs de ma commode... On m'avait volé l'argent qui me restait des envois de Pierre, et je me trouvais sans un sou, seule avec mon enfant malade, et en face d'un terme à payer...

« J'allai trouver le commissaire à qui je portai plainte... — Il ordonna une enquête, mais les recherches n'aboutirent pas...

« Le propriétaire était un brave homme. — En me voyant ainsi dans la peine il m'accorda trois mois pour m'acquitter envers lui, et je me mis à travailler jour et nuit...

« L'enfant allait mieux, mais les coups qui m'avaient frappée successivement étaient trop rudes, et d'ailleurs je m'épuisais à coudre sans jamais prendre une heure de repos...

« Je tombai malade à mon tour, bien malade... je perdis connaissance et l'on me porta à l'hôpital, tandis qu'une personne charitable de la campagne, qui connaissait quelqu'un dans notre maison, se chargeait du petit... — Ma maladie dura deux mois, puis j'entrai en convalescence et je sortis de l'hospice, mais bien faible encore... — Heureusement mon fils, lui, allait tout à fait bien...

« Malgré sa bonne volonté le propriétaire ne pouvait me loger gratis... — Je comprenais cela... — Je vendis mes meubles pour le payer, et avec les quel-

ques sous que je conservai du prix de cette vente je vins m'établir à Charenton, où je vécus en faisant des ménages...

— Et, — demanda Georges, — vous n'avez jamais eu des nouvelles de votre mari ?

— Si, monsieur... une fois.

— Où ? Comment ?... — fit vivement le jeune homme.

— Je sortais de l'hôpital... le facteur me remit une grosse enveloppe, très lourde, qui contenait sur un carré de papier ces quelques mots :

« *Ma chère femme, mon petit Pierre bien-aimé...*

« *Je ne vous reverrai plus... — plus jamais...*

« *Je vous aimais de toute mon âme... — J'ai dit plus d'une fois que je donne-*
« *rais ma vie pour vous sans hésiter... — Ce n'était point une vaine parole.*

« *Adieu... — Priez pour moi et ne m'accusez pas...*

« Pierre Tallandier. »

— Et l'enveloppe ne contenait pas autre chose ? — reprit Georges.

— Pardonnez-moi, monsieur...

— Quoi donc...?

Madame Tallandier parut hésiter.

— D'avance je connais votre réponse... — continua le médecin, — l'enveloppe renfermait des billets de banque.

— Eh ! bien, oui, c'est vrai, monsieur... une somme énorme, quinze mille francs... — Mais cette somme, mon pauvre mari ne pouvait la posséder légitimement... — Il s'était sacrifié pour assurer notre existence... il avait volé peut-être... volé par dévouement ! Hélas ! le crime n'en existait pas moins, et je serais morte de faim, vous devez le comprendre, plutôt que de toucher à ces quinze mille francs !... — Ils sont intacts, monsieur... — je les garde comme un dépôt sacré, afin de les restituer un jour, si je peux découvrir à qui ils appartiennent... — Au moins ainsi j'aurai fait mon devoir...

XXII

Claude Marteau pleurait d'attendrissement ; — de grosses larmes coulaient sur les joues de Georges Vernier qui s'écria :

— Votre mari était sublime, et vous êtes digne de lui, pauvre femme ! — Ah ! je comprends tout, maintenant ! — Si Pierre Tallandier a gardé le silence jusqu'au bout, c'est qu'il craignait que son nom mît la justice sur vos traces et qu'on vous reprit cet argent qui vous assurait une aisance relative !... — Pour

vous donner du pain, il s'est laissé condamner stoïquement, sans prononcer le mot qui pouvait le sauver!...

Madame Tallandier, devenue livide, étendit vers Georges ses mains frémissantes.

— Condamné!... — répéta-t-elle, — Pierre a été condamné!...

— Condamné à mort... oui, madame... et exécuté...

La malheureuse femme se laissa tomber à genoux, en balbutiant :

— Exécuté!... que Dieu ait pitié de nous!... Il était donc coupable?

— Il était innocent...

— Ah! maudits soient ses juges! Enfant, ils ont tué ton père... Qu'ils soient maudits! qu'ils soient maudits!

Petit Pierre, agenouillé près de sa mère, sanglotait.

— Il faut les plaindre et non les maudire... — reprit Georges. — De fausses apparences les abusaient... le mutisme obstiné de votre mari donnait à l'accusation des forces invincibles... Ils ont prononcé selon leur conscience... — Écoutez-moi, je vais tout vous dire...

Et le jeune médecin raconta dans ses moindres détails le drame de Melun.

Madame Tallandier, les yeux secs et brûlants, la poitrine soulevée par un hoquet convulsif, prêtait avidement l'oreille à cet effrayant récit, et par instants pressait son fils contre son cœur avec une sorte de furie.

— Je n'ai plus de mari et tu n'as plus de père! — s'écria-t-elle quand Georges eut achevé. — Il a donné sa vie pour nous, le martyr que nous pleurons! — Quelle espérance et quelle joie peut désormais nous garder l'avenir?

— Je vais vous l'apprendre, madame... — répliqua le jeune médecin. — Dieu est bon!... à côté de toute douleur il place une consolation... Lorsqu'il a frappé, il relève... — Du haut du ciel le martyr, comme vous le nommez si bien, veille sur vous... il sourira en vous voyant heureux...

— Heureux! — répéta madame Tallandier avec amertume... — C'est impossible!!

— Ne parlez pas ainsi, madame, et veuillez m'écouter encore...

— Je vous écoute et je voudrais vous croire, sinon pour moi du moins pour mon enfant...

— Vous aimiez Jeanne, la sœur de votre mari?

— Oui, monsieur... elle était douce et bonne... Malheureusement il y avait dans son existence une faute que Pierre ne voulait pas accepter.

— Bientôt de cette faute il ne restera que le souvenir... la réparation est proche !

— Tant mieux, monsieur, car ce sera justice et Jeanne le mérite...

— Seriez-vous contente de revoir votre belle-sœur?

— Oui, monsieur... je l'aimais, je vous l'ai dit, — je l'aime encore.

— Consentiriez-vous à vivre près d'elle, toujours?

— J'y consentirais, sans nul doute, mais comment cela pourrait-il se faire? Jeanne est si loin...

— Vous verrez madame Delarivière dès ce soir. — Elle vous attend...

— Elle est donc à Paris?...

— Elle est à Paris, et c'est elle que vous avez vue avec moi et sa fille dans une calèche, sur les bords de la Seine, et que vous avez cru reconnaître.

— Ainsi, je ne me trompais pas ! ! Mais cette dame était folle, m'avez-vous affirmé ?

— Elle l'était... mais je vous répète qu'à cette heure elle a recouvré toute sa raison, et elle vous expliquera elle-même quelle fut la cause de sa folie...

— Et elle m'attend ! Bien vrai ?...

— J'ai promis de vous ramener avec moi...

— Eh bien ! nous vous suivrons... — Mais comment avez-vous pu deviner, monsieur, que j'étais la femme... hélas !... ou plutôt la veuve de Pierre Tallandier?

— Je ne suis pour rien dans cette découverte... — Celui qu'il faut remercier, le voilà, c'est Claude Marteau, le bon génie de votre famille !

Petit Pierre se jeta dans les bras de l'ex-matelot et l'embrassa sur les deux joues, puis la mère et l'enfant se préparèrent à partir pour Neuilly.

Depuis le départ de Georges Vernier, l'anxiété de Jeanne grandissait d'heure en heure et presque de minute en minute.

Claude était-il vraiment sur la trace de la femme de son frère? — se demandait-elle. — La retrouverait-il? — Madame Tallandier consentirait-elle à se rapprocher d'elle ?

Ces questions brûlantes s'agitaient dans son esprit et lui donnaient la fièvre.

Edmée et Paula, inquiètes de cette agitation, ne la quittaient pas et s'efforçaient de la distraire de ses pensées, mais le retour de Georges et du matelot pouvait seul lui rendre le calme.

Enfin un coup de cloche magistral retentit à la grille de la villa.

Jeanne se leva vivement et voulut marcher, mais l'émotion paralysait ses forces, — elle fut obligée de se rasseoir...

Soudain elle poussa un cri en tendant les bras à sa belle-sœur qui venait d'entrer et qui s'y laissa tomber en pleurant.

Petit Pierre couvrait de baisers les mains de sa cousine Edmée.

Jamais tableau ne fut plus touchant.

Georges et Claude souriaient silencieusement à leur œuvre enfin accomplie.

Jeanne réunit dans une muette étreinte madame Tallandier et petit Pierre.

— Nous ne nous quitterons plus ! — dit-elle, — plus jamais !... — Nous élèverons ton enfant; nous en ferons un homme, avec les conseils de celui qui sera bientôt mon fils...

Et elle tendit la main à Georges.

— Claude restera avec nous, n'est-ce pas? — demanda petit Pierre : — d'abord. moi, je ne pourrais plus me passer de lui!!

— As pas peur mon mousse. — s'écria l'ex-matelot en pleurant de joie, — j'y resterai, tonnerre de Brest! et un jour vous serez mon capitaine...

. . . . . .

Nous voici, — comme Claude Marteau et comme Georges Vernier, — au terme de notre tâche.

Il ne nous reste désormais qu'un bien petit nombre de faits à enregistrer.

Le mariage de M. Delarivière et de Jeanne fut célébré sans aucun mystère, mais aussi sans aucune pompe. — Après bien des traverses ils arrivaient au port... le port du bonheur absolu.

Quelques mois plus tard Edmée, complètement remise et jolie à éblouir sous sa blanche parure, épousait Georges dans l'église de Neuilly. — La foule des invités déclarait la mariée adorable, mais affirmait d'une commune voix que ses deux demoiselles d'honneur, Paula Baltus et Marthe de Ronceray, ne lu cédaient ni l'une ni l'autre en grâce et en beauté.

Georges, depuis cette époque, a vendu la maison de santé d'Auteuil au docteur Schultz qui la fait prospérer. — Quant à lui, devenu cinq ou six fois millionnaire par son mariage, il exerce toujours la médecine, mais en amateur, et ne soigne que les pauvres... C'est assez dire que ses clients sont nombreux, et qu'ils le payent en reconnaissance et en bénédictions...

Il est aimé, il aime, il est heureux... — Edmée vient d'accoucher d'un *bébé* qui est un vivant chef-d'œuvre... — Tous les romans d'amour devraient finir ainsi.

Petit Pierre *pioche* vigoureusement au collège et remporte tous les premiers prix.

Quand ses études classiques seront suffisantes, il entrera à l'École navale, car les enseignements de Claude lui ont donné la passion de la marine.

L'ex-matelot mène à la villa la douce existence d'un rat dans un fromage de Hollande.

Il est de la famille, ne fait que ce qu'il veut et pêche du matin au soir.

Une seule chose le contrarie; — il engraisse.

— Tonnerre de Brest! — s'écrie-t-il parfois, — s'il fallait à cette heure grimper dans les enfléchures d'un mât de misaine pour carguer une voile ou prendre un ris, je serais plus empêché que le premier *terrien* venu!! — Pourtant je reprendrai du service quand mon mousse sera lieutenant!

Et il le fera comme il le dit.

Paula Baltus, — (si l'on doit en croire les bruits de salons), — est au moment d'épouser le fils unique du banquier Jacques Lefebvre.

Ce jeune homme, — (un charmant garçon s'il en fut), — est passionnément épris de l'orpheline, qui ne paraît point le payer d'indifférence.

Jacques Lefebvre, — ce marieur intrépide, — nage dans les eaux bleues d'une indicible joie.

Madame Tallandier n'oublie pas, — elle n'oubliera jamais l'innocente victime depuis longtemps réhabilitée, — mais sa douleur est maintenant sans amertume.

Laurent, — l'ex-intendant, condamné en police correctionnelle à quinze jours de prison pour avoir favorisé l'évasion de Fabrice Leclère, — a fait acte d'honnête homme en sortant de la geôle.

Enfin édifié sur le compte de son misérable maître, il est venu rapporter à M. Delarivière la somme assez ronde dont il se trouvait dépositaire.

Touché de cette restitution spontanée et loyale, l'ex-banquier lui a répondu :

— Vous êtes un brave garçon... — Vous méritiez un autre maître... — Gardez cet argent, je vous le donne...

Laurent s'est retiré dans son pays natal. — Il y vit très heureux et s'y croit fort important.

Ces jours derniers, Georges Vernier lisait dans son journal que deux gredins émérites venaient d'être arrêtés, jugés et pendus en Angleterre, pour fabrication et émission de faux billets de la Banque de France.

Les deux misérables, — dont la police anglaise avait découvert non sans peine les véritables noms, — s'appelaient Frantz Rittner et René Jancelyn.

FIN DU MÉDECIN DES FOLLES

Avis : Cette livraison contient la première du **Bigame** donnée gratis, les lecteurs ont droit à ces deux livraisons réunies pour **10** centimes seulement.